



HAL
open science

Les éleveurs et leurs pratiques quotidiennes : une sensibilité par-delà nature et culture ? : proposition d'une géographie sensible des éleveurs à partir de l'étude de trois territoires français

Marie Guicheteau

► **To cite this version:**

Marie Guicheteau. Les éleveurs et leurs pratiques quotidiennes : une sensibilité par-delà nature et culture ? : proposition d'une géographie sensible des éleveurs à partir de l'étude de trois territoires français. Géographie. Université Clermont Auvergne, 2021. Français. NNT : 2021UCFAL002 . tel-03541746v2

HAL Id: tel-03541746

<https://theses.hal.science/tel-03541746v2>

Submitted on 25 Jan 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



UNIVERSITE CLERMONT AUVERGNE

ÉCOLE DOCTORALE DES LETTRES, SCIENCES HUMAINES ET SOCIALES

Doctorat de géographie

MARIE GUICHETEAU

LES ELEVEURS ET LEURS PRATIQUES QUOTIDIENNES :

UNE SENSIBILITE PAR-DELÀ NATURE ET CULTURE ?

Proposition d'une géographie sensible des éleveurs à partir de l'étude de trois territoires français.

Thèse réalisée sous la direction de Yves MICHELIN (Professeur Vetagro Sup),
Laurent RIEUTORT (Professeur Université Clermont Auvergne)
et Michel STREITH (Directeur de recherche CNRS).

Présentée et soutenue publiquement le mercredi 27 janvier 2021.

Composition du Jury :

Lucie DUPRÉ, Chargée de recherche en anthropologie, INRAE, UMR CESAER Dijon, examinatrice
Gilles FUMEY, Professeur de géographie culturelle, Sorbonne Université, UMR SIRICE CNRS, rapporteur
Yves MICHELIN, Professeur de géographie et d'agronomie, VetAgro Sup, campus agronomique de Clermont-Ferrand, UMR Territoires, co-directeur de thèse
Bas PEDROLI, Professeur de géographie, Université de Wageningen (NL), rapporteur
Jocelyne PORCHER, Directrice de recherche, HDR, INRAE, UMR Innovations, Montpellier, examinatrice
Laurent RIEUTORT, Professeur de géographie, Université Clermont-Auvergne, UMR Territoires, co-directeur de thèse
Michel STREITH, Directeur de recherche en anthropologie sociale, UMR LAPSCO-CNRS, Clermont-Ferrand, co-directeur de thèse

Résumé : Dans le contexte du changement climatique et des défis environnementaux, les évidences qui façonnaient les relations homme/nature dans la société occidentale sont invitées à de puissantes remises en questions. En France, le monde professionnel de l'élevage est notamment bouleversé par le surgissement de cette question de la nature, tant au niveau des pratiques que des représentations sociales. Ce travail de recherche s'intéresse aux relations sensibles à la nature telles qu'elles sont vécues par les éleveurs à travers les pratiques d'élevage quotidiennes, à l'échelle des territoires français. Pour cela, nous nous appuyons sur trois terrains d'étude. Le premier est situé dans le Grand Ouest, il concerne le bocage du nord-est de la Vendée ; Le second est situé en Auvergne, à l'est de Clermont-Ferrand, et est délimité par le site inscrit à l'Unesco « *Chaîne des Puys – Faille de Limagne* » ; Le troisième nous conduit en vallée d'Ossau, dans le Sud-Ouest béarnais. Notre démarche géographique s'appuie principalement sur des enquêtes semi-directives auprès d'éleveurs et bergers rencontrés sur place, ainsi que sur des observations de terrain. Nous nous inscrivons ainsi dans la lignée d'autres travaux de géographie s'intéressant aux liens Société/Nature, comme celui proposé par Lydie Ménadier dans une thèse soutenue en 2012. L'originalité de l'approche que nous avons choisie passe également par une grande ouverture pluridisciplinaire. Nous nous inspirons notamment des travaux de l'anthropologue Philippe Descola, du psychologue social Serge Moscovici, ou encore de la philosophe Catherine Larrère.

Mots clés : géographie, sensibilité, nature, éleveurs, pratiques, ontologies, diversité, culture, défi environnemental.

Abstract : In the context of climate change and environmental issues, the truths surrounding humankind's relationship with nature that were once widely-accepted in Western society are open to vigorous questioning. In France, the professional farming world has been profoundly affected by the emergence of this ecological issue, at both practical and representational level. This research work focuses on the intricate relationships with nature as experienced by farmers through daily farming practices across France. To do this, we draw on three field studies. The first is located between Aquitaine and Brittany, and relates to the wooded countryside in the north-east of the Vendée; the second is located in Auvergne, to the east of Clermont-Ferrand, and is defined by the "*Chaîne des Puys – Limagne fault*" UNESCO site; the third takes us to the Ossau Valley in the Bearnaise region. Our geographic approach is primarily based upon on-site semi-directive surveys with cattle and sheep farmers, as well as on field observations. We are thus in line with other geography studies on the links between society and nature, such as that proposed by Lydie Ménadier in a thesis put forward in 2012, or the reflection led by Julie Delfour in a thesis presented in 2011. Our approach is also original in that it is highly multidisciplinary. We draw inspiration from the work of anthropologist Philippe Descola, sociologist Serge Moscovici and philosopher Catherine Larrère, among others.

Key words : geography, sensibility, nature, practices, farmers, ontologies, diversity, culture, environmental issues.

Remerciements

Il est certain que l'exercice de la thèse est une aventure bien particulière. Au cours de ce cheminement solitaire qui a duré six ans, j'ai eu la chance de traverser toute sorte d'épreuves imprévues, ainsi que de pouvoir m'appuyer sur des personnes bienveillantes et compréhensives auxquelles j'aimerais ici rendre un hommage mérité.

Avant tout, je tiens à reconnaître les compétences d'accompagnement de mes trois directeurs de recherche. Merci à Yves Michelin, Laurent Rieutort et Michel Streith. Je suis particulièrement admirative de la manière avec laquelle vous avez su me transmettre la confiance qui m'était nécessaire, pour venir à bout d'un sujet qu'il m'était certes bien difficile d'apprivoiser seule. Sans nul doute, c'est grâce à la bienveillance de votre encadrement que j'ai surmonté mes craintes et mon sentiment d'illégitimité. Je vous remercie également de m'avoir laissé aborder ce sujet avec une certaine souplesse temporelle et d'avoir su me guider à travers les différentes étapes de sa construction. Cette riche collaboration pluridisciplinaire m'a permis d'élargir mes réflexions, de réorienter mes analyses, d'oser inclure un peu de ma propre sensibilité au sein du manuscrit final. Vous avez su me donner ce cadre dont j'avais besoin pour équilibrer mes élans poétiques. En même temps, vous n'avez jamais fait pression pour que j'épouse cette norme académique qui m'effrayait tant, mais m'avez plutôt invitée à trouver, par moi-même, la manière qui permettait de soutenir l'expression de mes résultats. Il faut rajouter que chacune de nos réunions s'est déroulée dans une atmosphère conviviale et chaleureuse. Merci de votre simplicité et de votre finesse psychologique. Vous m'avez montrée la voie d'une recherche scientifique rigoureuse mais également (et avant tout) humaine.

Au sein de l'UMR Territoires qui m'accueillait, j'ai pu trouver un espace de travail chaleureux où la bonne humeur était souvent au rendez-vous. Merci notamment à Frédérique Van Celst, à Eric Langlois et aux autres doctorants avec qui j'ai eu l'occasion d'échanger de façon toujours passionnante, autour d'une tasse de café ou d'une pause déjeuner.

Je tiens maintenant à me tourner vers toutes les personnes qui ont accepté de me recevoir pour des entretiens individuels parfois longs et intenses. Parmi celles-ci, je tiens à remercier en premier lieu les éleveurs et/ou bergers qui ont bien voulu m'accueillir chez eux, à la cabane ou à la ferme. Merci pour ces échanges si précieux souvent partagés autour d'une tasse de café, ou en extérieur auprès des animaux d'élevage. Merci d'avoir accepté de me dédier un peu de votre temps si précieux. Merci plus particulièrement à Roland, Jean-Jacques et Joëlle, ou encore Stéphane de m'avoir hébergée à l'occasion : vous m'avez permis d'être encore un peu plus proche de ce que j'étudiais. Grâce à ces instants de convivialité et de simplicité que nous avons partagés, cette période de recherche restera imprégnée de souvenirs inoubliables, intemporels. Maintenant, je me sens un peu du "pays"...

Merci aux « Enfants Sauvages », mes amis rencontrés sur le chemin. Je ne vous ai pas oubliés, même si la rédaction de cette thèse m'a demandé un long isolement assorti d'une précieuse prise de recul. Merci de vivre avec vos différences dans un monde qui fonctionne trop souvent dans un sens contraire à votre logique, hostile à votre nature profonde. Peut-être, nous nous sommes simplement croisés ; peut-être, nous sommes maintenant trop loin les uns des autres pour nous retrouver. Vous avez pourtant vous aussi marqué cette thèse. Car, sans même le savoir, vous avez participé à éveiller puis à nourrir mes réflexions sur la diversité des rapports Société/Nature.

Merci à Bruno qui m'a recueilli à Ste-Marie-la-mer alors que je n'avais plus goût à rien, et qui m'a encouragé à manier l'art des contes et de l'écriture poétique. Merci pour ta sagesse, pour tes prières, pour ton émerveillement devant la beauté des toutes petites choses.

Merci aux sœurs du monastère du Désert de l'Immaculée, à St-Pé-de-Bigorre. Vous nous avez accueillies, moi et mes questions métaphysiques, avec beaucoup de douceur, de vivacité d'esprit et d'humour.

Merci à ma famille. C'est vous qui m'avez soufflé l'intuition de ce sujet de recherche. Bien sûr, cette thèse vous est dédiée depuis son commencement. J'espère qu'elle mettra du sens à notre histoire et qu'elle vous aidera à mieux comprendre ce que je fabriquais, ainsi accrochée à mon clavier d'ordinateur, pendant cette période qui vous a semblé interminable. Merci à mes grands parents qui ont rempli ma mémoire de petites anecdotes sur la vie rurale d'autrefois. Merci à mes sœurs, Lisa et Lorène. Je ne vous conseille pas de suivre le même chemin que moi. Je suis désolée d'avoir été tellement occupée pendant toutes ces années d'étude. Que cette thèse puisse du moins vous montrer que votre pensée mérite de tenir une place légitime dans la société, quel que soit le sujet qui vous tient à cœur. Vos idéaux et vos aspirations personnelles ont le droit de vous demander beaucoup de temps. Merci à mes parents qui ont supporté ma présence pendant ces deux dernières années. Sans votre appui, je n'aurais sans doute pas réussi à conclure ce manuscrit. Merci d'avoir tenu bon devant mes crises d'angoisse, mes poussées de découragement. Merci de m'avoir permis de grandir à la campagne, dans un environnement serein qui m'a offert des repères précieux. Merci de nous avoir appris, à mes sœurs et à moi-même, qu'une balade en plein air pouvait adoucir nos pensées douloureuses et revivifier notre motivation.

Merci à mon voisin, Nicolas, qui a ranimé mon goût pour les lettres et le théâtre. Toi aussi, tu as connu bien des Tempêtes, tu as traversé bien des Mondes... Un jour, qui sait, nous serons suffisamment riches pour acheter un théâtre et faire renaître les âmes survivantes ?

Merci à Jean-Luc, à son oreille musicale, à sa sensibilité, à ses encouragements. Tu sais que la résilience est un long chemin parmi les ombres. Bravo, car tu es la seule personne qui a lu ma thèse alors qu'elle n'était encore qu'un maigre brouillon, et qui a lu des notes de musique à la place des mots ! Un jour, bientôt j'espère, nous pourrons faire dialoguer nos expériences pour témoigner de notre vision de l'art et de la recherche. Et nous pourrons œuvrer pour transmettre une éducation populaire engagée et sensible ; pour rendre leur lumière aux plus démunis, aux artistes sans nom, aux chercheurs éperdus.

Merci à Philippe, enseignant de Taekwondo, et à Bénédicte, professeur de danse, qui ont commencé à m'apprendre comment canaliser mon énergie pour l'utiliser avec plus de puissance et de précision. Il n'est pas facile pour moi de descendre de ma tête et de placer mon attention dans ma présence corporelle mais, progressivement, j'apprends.

Merci aux « fabrikers » et à l'espace de co-working des Essarts où j'ai terminé la rédaction de ce manuscrit. A travers vos projets respectifs, vous m'avez fait découvrir le monde de l'entreprise, ses paradoxes et ses défis au quotidien. Assurément, les univers de la recherche et de l'entrepreneuriat méritent d'être pensés en connexion l'un et l'autre.

Merci à Rémy, qui a marché à mes côtés alors que je boitais si fort. Merci à Carole, la fée des épices et des parfums. Merci à Audrey et à sa danse-médecine. Merci à Fred, explorateur des contrées canadiennes. Merci à Clément, mon ami vegan. Merci à Guillaume, grand ami, confident de longue date. Merci à tant d'autres qui ont participé de près ou de loin à cette aventure et qui sont eux aussi, à leur manière, des chercheurs de l'âme.

Merci à ceux et celles pour qui ce genre de travail est une perte de temps, un effort complètement inutile, farfelu, méprisable (car trop immatériel). Sans vous, c'est sûr, la finalisation de ce travail n'aurait pas eu la même signification.

Enfin, merci à la Montagne. Sans toi, je me serais perdue.

* * * * *

A mon père,

Aux enfants perdus,

A mes ancêtres.

Avis au lecteur

Il me semble important de prévenir le lecteur avant qu'il ne commence à lire ce mémoire de thèse : celui-ci sera peut-être surpris par le registre utilisé dans les pages qui suivent. Sous certains aspects, ce travail présente un caractère « hybride » qui associe la voix littéraire à la démarche scientifique. J'ai toutefois la prétention de penser que la pertinence des résultats que je présente ici ne s'en trouve nullement altérée. Au contraire, je pense que cette forme originale est une émanation directe du sujet de recherche qui m'a été confié, et en constitue même l'un des résultats les plus significatifs. Ce travail interroge en effet la place de la sensibilité dans les rapports des éleveurs à la nature. Il n'est donc pas si étonnant que le rôle et la place de cette sensibilité vienne également toucher le chercheur dans son exercice de rédaction. Les résultats présentés ici convergent pour montrer que la voie sensible est un mode d'accès à la connaissance, au même titre que celle (plus conventionnelle il est vrai) qui passe par une dissociation entre la nature et la culture, entre le chercheur et le sujet de sa recherche.

Cette voie sensible consiste à faire éprouver ce que l'on apprend ; elle inscrit la démarche d'apprendre dans un processus qui n'exclut pas le vécu émotionnel mais l'intègre et le valorise. C'est pourquoi, par-delà les résultats géographiques et anthropologiques qui sont ici exposés, j'ai également essayé de construire et de transmettre une histoire qui est celle des éleveurs que j'ai rencontrés, un récit collectif qui est tiré des pratiques vécues et par lequel je me suis laissée toucher. Tenter de rassembler ces témoignages dans une trame narrative cohérente et fidèle, qui présente également des résultats féconds pour la recherche et les acteurs universitaires, a été le double objectif que j'ai poursuivi. Les illustrations qui accompagnent ce texte participent à rendre plus manifeste cette fonction sensible de l'écriture. En outre, elles permettent au lecteur de pénétrer à mes côtés dans le monde des éleveurs et de se le représenter plus concrètement. Il en ressort ce manuscrit, dans lequel je me suis efforcée de rester pertinente sur le plan de la validité théorique tout en gardant un langage simple, assez peu conceptuel, accessible au plus grand nombre. Le lecteur y trouvera également certaines réflexions parfois générales ou philosophiques sur la nature, l'humain et la société, qui ont pour fonction de replacer cet effort de recherche dans un mouvement universel de questionnement. Je pars en effet du principe que celui-ci n'est pas le propre d'une élite intellectuelle mais participe à l'élan naturel de toute pensée humaine tournée vers la création d'un monde meilleur. Si ce travail parvient à montrer que la recherche n'est pas une activité refermée sur elle-même, mais qu'elle prend naissance dans le monde afin d'ouvrir, de façon vivante et sensible, des perspectives optimistes et réalistes aux générations futures, je pourrai déclarer que ce projet initial a été accompli. Enfin, j'espère du fond de mon cœur que les éleveurs rencontrés au fil de ce travail pourront, en me lisant, retrouver les lueurs qu'ils m'ont eux-mêmes transmis.

Table des matières

Prologue	13
Introduction.....	17
CHAPITRE UN : LA VOIX DE LA NATURE	27
1.1 - Le cri de la Terre : qui peut l'entendre ?.....	29
1.2 – La nature en question : le rôle d'une approche pluri-disciplinaire.....	37
1.2.1 – Qu'est-ce que la nature ?	37
1.2.2 – La séparation Nature/Culture : notre monde familier	38
1.2.3 – La pluralité des mondes.....	42
1.2.4 – La nature comme refuge des sans-voix, des marginaux, des sensibilités hors-normes....	60
1.2.5 - La nature des géographes	81
1.2.6 – La sensibilité à la nature : un enjeu de société au XXIème siècle ?.....	91
1.2.7- Rechercher la nature : les paradoxes de la société occidentale contemporaine.....	93
1.2.8 – L'agriculture, un secteur qui cristallise les tensions Sociétés/Nature	101
1.3 – La fin de l'élevage français ?	111
1.3.1– Elevage profane, élevage sacré : un bref aperçu des symboles et des rites culturels	112
1.3.2 - L'élevage d'hier et d'aujourd'hui.....	121
1.3.3- Les révolutions des systèmes d'élevage français, à partir du milieu du XXème siècle : ...	126
1.3.4 - Les enjeux de l'élevage français au tournant du XXIème siècle.....	131
1.3.5– Interview des représentants nationaux.....	141
1.4 – Construction de notre sujet de recherche.....	157
1.4.1 – Constats initiaux	157
1.4.2 – Problématisation et hypothèses.....	160
1.4.3 – Méthodologie de recherche	163
1.4.4 - Choix des terrains :.....	182
DEUXIEME CHAPITRE – A LA DECOUVERTE DE TROIS TERRAINS DE RECHERCHE.....	187
2.1 – Zoom sur le Bocage du Nord-est de la Vendée.....	189
2.2 – Zoom sur la Chaîne des Puys :.....	221
2.3 – Zoom sur la vallée d'Ossau	271
TROISIEME CHAPITRE : LE CHANT DES TOUTES PETITES CHOSES	325
3.1 - L'imprégnation géographique : « je suis ici et pas ailleurs ».....	327
3.1.1 – Ce que le paysage raconte.....	327

3.1.2-	La connaissance des atouts et des contraintes du milieu naturel	330
3.1.3 –	Le « terroir » comme une seconde peau, comme une peau de nature ?	336
3.2 -	L'imprégnation temporelle : « tous les jours, je commence »	339
3.2.1 –	Le travail d'astreinte est un rituel qui recommence tous les jours	339
3.2.2 –	Le temps du vivant perturbé par les choses contre-nature	342
3.2.3 –	La fatigue physique et nerveuse : symptôme d'une accélération du temps vécu.	344
3.2.4 –	La magie derrière le geste	346
3.2.5 –	Éléments pour une réflexion plus large.....	350
3.3 -	Vivre le lien à la nature à travers le lien à l'autre : « je communique avec les animaux ».....	353
3.3.1 –	Le verbe « aimer » à la racine du lien éleveur/animal ?.....	353
3.3.2 –	Observer le corps qui parle.....	356
3.3.3 –	Faire face à la violence des phénomènes : un corps à corps avec le vivant.....	361
3.3.3 –	Entre éleveurs et nature : quand le partage des émotions est possible	367
3.3.4 –	Parler d'âme à âme.....	373
3.3.5 -	Repérer le « talent » de l'animal	379
3.4 –	Utiliser l'intelligence des lieux : « le lieu me parle et je lui parle en retour »	383
3.4.1 -	Les lieux de l'intérieur : le rôle de l'étable	383
3.4.2-	Les lieux de la séparation : les signes d'une coupure entre les éleveurs et la nature	387
3.4.3 -	Le rôle de la « beauté » des lieux	395
3.4.4 -	La géobiologie : créer une ferme-sanctuaire chez soi.....	402
3.4.5 –	Pratiquer la montagne : vers une autre dimension du lien éleveur/nature ?.....	414
QUATRIEME CHAPITRE :	LE MOUVEMENT DE LA VIE.....	423
4.1 –	De la naissance à la mort : le cycle des transformations	425
4.1.1 –	Trouver le bon parti pour ces dames : le rôle précieux des semences	425
4.1.2 –	Les naissances : l'art des commencements	430
4.1.3 –	Prendre soin au quotidien : les éleveurs au chevet des animaux malades.....	438
4.1.4 –	La mort est une amie que l'on ne peut pas cacher	452
4.1.5 –	Aller au bout du geste : la transformation des produits issus de l'élevage.....	461
4.2 –	Le changement des éleveurs français.....	487
4.2.1 –	A l'origine du métier : la flamme	492
4.2.2 –	Les éleveurs français devant le mur : les signes avant-coureurs d'un déséquilibre.....	494
4.2.3 –	Chercher sa voie : en route vers l'indépendance	500
4.2.4 –	Le réveil de la flamme : le cœur a ses raisons que la raison ignore	508
4.2.5 –	L'outil technique : service ou détournement de la flamme ?	511

4.2.6 – Et si c’était ailleurs ? Le choix d’un autre chemin.....	517
CINQUIEME CHAPITRE : LA TRIBU DES ELEVEURS : GRANDIR DANS LA NATURE, ENSEMBLE ?	521
5.1 – Les éleveurs dans le cercle familial.....	523
5.1.1 – La voix des ancêtres : emmener le passé avec soi.....	523
5.1.2 – Homme et femmes en élevage : des places différentes, des rôles complémentaires ? .	535
5.1.3 – Les enfants dans l’élevage : des allumeurs d’étoile	546
5.1.4 - Sur la table : la transmission du métier, un enjeu majeur pour les éleveurs.....	551
5.1.5 - Le lien entre les animaux d’élevage et la famille : une identité mêlée, pour un destin commun ?	560
5.2 – Elevage, nature et société : le défi du vivre ensemble en France, au XXIème siècle	565
5.2.1 - De l’intérieur vers l’extérieur : la quête du droit d’exister.....	565
5.2.2 – Le sentiment de décalage entre les éleveurs et le reste de la société	571
5.2.3 – Les crises : quand la guerre éclate au sujet de la nature.....	575
5.2.4 – Vers la réconciliation : quelques clés pour la société française de demain	598
SIXIEME CHAPITRE : A LA CROISEE DES MONDES	615
6.1 – La dualité en toile de fond :	617
6.1.1 – « L’animal-machine » : une notion qui s’observe sur le terrain	617
6.1.2 - L’Homme-Machine ? Quand la sensibilité est reléguée au second plan.....	625
6.1.3 - La nature sauvage sous emprise : l’émotionnel en cage ?	634
6.2 – Par delà Nature et Culture : quand la sensibilité des éleveurs s’échappe du cadre et s’exprime quand même.....	637
6.2.1 – Quand le masque se déchire	637
6.2.2 – Sortir du cadre : les petits « à côté »	641
6.2.3– Face au paradoxe de la perception double : la séparation entre Nature et Culture, une évidence à déconstruire ?.....	645
6.3 - Un monde partiellement enchanté ? Analyse différenciée des trois terrains d’étude	651
6.3.1 - Sur le territoire du bocage vendéen : la nature comme un outil de travail.....	651
6.3.2 - Sur le territoire du Puy-de-Dôme : races locales, reliquats de l’ancienne magie et néo-druidisme	653
6.3.3 -Les rapports éleveurs/nature en vallée d’Ossau : la nature par-delà la nature ?	665
6.4 – Eleveurs Sauvages ou Eleveurs Domestiques ?	679
6.5 - Eleveuses et bergères : des femmes qui pensent la nature différemment ?	693
6.6 – Commentaire critique personnel : le voyage infini du chercheur d’étoiles	697
6.7 – Et après ? Desserrer l’étai du dualisme	703
6.7.1 - Nommer la souffrance : le monde de la dualité est une déchirure	704

6.7.2 - En finir avec la culpabilité d'être humain	706
6.7.3 - la « voie du Berger », une médecine pour les générations de demain ?	707
Conclusion	719
Epilogue	733
Bibliographie.....	725
Annexes.....	743
Annexe 1 : Cantique des Créatures, de Saint-François d'Assise	759
Annexe 2 : trois terrains, trois représentations sociales de la nature.....	760
Annexe 3 : un programme Leader pour répondre à la dégradation de la qualité de l'eau.....	761
Annexe 4 : le site « chaîne des Puys – Faille de Limagne », documents de présentation	762
Annexe 5 : extraits de la Charte de développement durable des trois vallées béarnaises.....	767
Annexe 6 : grille d'entretien auprès des éleveurs	771
Annexe 7 : le fromage de brebis en vallée d'Ossau, un exemple de recette ancestrale.....	774
Annexe 8 : la démarche OBSALIM, une pratique alternative de soin.....	775
Annexe 9 : trois recettes valorisant les produits d'élevage.....	777
Annexe 10 : œuvres de la culture populaire en vallée d'Ossau	779
Table des illustrations.....	785
Table des graphiques et tableaux.....	793
Table des figures.....	795

Prologue

Un cri, un souffle, un feu :

le S.O.S. des éleveurs français en détresse.



→ **Ci-dessus : photographie 1.** Déferlement de tracteurs à Paris à l'automne 2015 : l'ambiance est explosive.
En France, plus personne ne peut fermer les yeux sur la situation difficile des éleveurs français.

22 juillet 2015,

Sur la route en direction des Pyrénées, à l'aube,

Impossible d'avancer plus loin. Nous sommes au milieu de la plaine céréalière qui drape la frange occidentale de Poitiers, à une dizaine de kilomètres du centre-ville. Ici, tous les jours à la même heure, les grands platanes qui bordent la nationale assistent au défilé précipité des automobilistes qui cherchent à rejoindre leur lieu de travail.

Étrange rituel, étrange oraison...

Mais voilà que l'imprévu s'immisce dans ce programme quotidien. Ce matin, la grande ligne droite est coupée. Le cortège de voitures est immobilisé. Devant, par là-bas, un évènement mystérieux bloque la circulation. D'habitude, c'est l'heure de pointe pour les hommes et les femmes qui passent par ici et se préparent mentalement à aborder une nouvelle journée de travail, l'esprit harnaché de tableaux d'objectifs et de grilles de compétences, le corps soumis aux secousses des calendriers de vente où s'alternent les creux et les pics de production. Alors, tous les matins, ce sont des montagnes de stress que l'on s'entraîne à gravir, en parcourant au galop un paysage lisse et pâle comme une mer à l'huile.

Ce paysage alentour, il ne bouge pas, il ne parle pas, à peine frémit-il quand le vent lui souffle dessus. Il n'a pas de noms, il n'a pas de contours. On pourrait aussi bien traverser un désert : ça ne serait pas vraiment différent. Nul ne peut passer par ici sans expérimenter un sentiment de coupure. D'ailleurs, n'est-ce pas le reflet fidèle de ce qui se vit ici collectivement ? Paysagère à l'intérieur, émotionnelle à l'intérieur, cette division est avant tout une coupure avec soi-même qui se vit quand, pour se préparer à répondre aux voix de l'extérieur, à supporter les bousculades et à se couler dans des moules étroits, nous nous efforçons de nous désensibiliser l'âme par des prières qui commencent inlassablement par cette formule : « *pourvu que tout se déroule comme prévu* ».

Étrange rituel, étrange oraison...

Aujourd'hui, l'imprévu est justement tombé au milieu de ces litanies soigneusement mâchées et remâchées avant l'embauche. Impossible d'avancer plus loin sur la grande ligne droite. L'atmosphère devient pesante et fébrile. Combien de temps cela va-t-il encore durer ? Des soupirs exaspérés et des gestes agacés jaillissent des vitres baissées : les conducteurs sont mécontents. Pour le soleil aussi, c'est l'heure de pointe. D'ailleurs, il continue sa montée tranquille sur la toile bleue de son illustre danse, et ses premiers rayons viennent déjà éclairer les quatre coins de cette scène de théâtre improvisée. Grâce à lui, on commence à y voir plus clair. La tête passée à travers la fenêtre, je pousse le regard et je tends l'oreille pour essayer de saisir en vol quelques bribes d'information. Devant, par là-bas, l'évènement qui bloque la circulation n'est plus aussi mystérieux qu'il en avait l'air. Énorme et silencieux, un tracteur est posté au beau milieu de la voie, devant le rond point. Accrochées à son ventre de métal, de larges banderoles parlent à sa place. Manifestement, un facteur humain est venu déposer son grain de sable dans le circuit. Un homme en chasuble vient d'apparaître. Il marche, à grandes enjambées et regarde droit devant, nullement intimidé par les plaintes des automobilistes qui arriveront en retard au bureau : il a l'air de savoir ce qui se passe, lui. Une fourche à la main, il ne cherche pas à cacher son identité : c'est un agriculteur.

Pour en savoir plus, j'allume la radio. Partout dans les campagnes françaises, les éleveurs des filières laitières ou porcines manifestent en bloquant l'accès aux agglomérations, en libérant des animaux devant les préfectures, en déversant du fumier devant les grands centres commerciaux. Que dénoncent-ils ? Les cours de la viande et du lait sont trop bas pour assurer la pérennité des activités. Deux jours plus tôt, le ministre de l'agriculture Manuel Valls annonçait au journal *Le parisien – aujourd'hui en France*, que 10 % des éleveurs étaient au bord de la faillite. Non moins de 40 000 emplois directs risquaient d'être affectés. Si le ministre se montre aussi préoccupé, c'est que la crise touche en même temps les secteurs porcin, bovin et laitier, petites et grandes exploitations. Fait très rare : même si la mobilisation était au départ lancée par le couple syndicaliste majoritaire FNSEA/JA, elle a ensuite été suivie par des éleveurs aux profils variés, sans étiquette politique spécifique.

L'émission se poursuit. Le malaise des éleveurs est vite relégué à l'arrière-plan médiatique, remplacé par une actualité toute aussi brûlante. Le commentateur mobilise l'attention de ses auditeurs sur la préparation de la COP 21, prévue dans quelques mois à Paris. Cette réunion au sommet réunira non seulement les personnalités politiques mais aussi les citoyens autour du dernier rapport du GIEC, dont le bilan vient confirmer la responsabilité humaine dans le réchauffement climatique. A ce sujet, le diagnostic des experts est sans appel : la Terre est gravement malade, et seul un changement radical de nos comportements humains peut nous permettre d'espérer, si ce n'est une amélioration de la santé de nos environnements, du moins un ralentissement de leur dégradation et un sursis dans l'épuisement des ressources. Or, aucune action efficace ne peut être sérieusement mise en place sans que soient définis clairement des objectifs communs, au-delà des intérêts nationaux. C'est bien le défi d'une gouvernance mondiale qui commence ici doucement à être soulevé...

Impossible d'avancer plus loin. Le soleil continue de monter. Elles sont maintenant nombreuses, les voitures qui rebrousse chemin au prix de manœuvres délicates qui font gentiment sourire les éleveurs fièrement campés sur leurs deux jambes. Eux, ils continuent d'assiéger le rond-point pour faire porter la voix de leur colère, qui est aussi celle des copains, des voisins et de tous ceux qui souffrent de ne pas « réussir » à vivre décemment de leur métier d'éleveur.



→ ***Ci-contre : photographie 2.***

« En détresse » est le message porté par le défilé des tracteurs.

Que retenir de cette scène ? Au-delà de l'anecdote, que s'est-il réellement passé pour les hommes et les femmes bloqués par la manifestation ?

Dans cette histoire, nous avons tous perdu quelques heures de travail. Sans doute, cette fois-ci, nombreux seront ceux qui arriveront en retard au bureau. Soyons cependant sûrs d'une chose : même si ce n'était sans doute pas le dessein direct de leur action, les éleveurs, en provoquant l'imprévu, ont donné une chance à la nature de faire son œuvre en silence. Il a suffi d'une brève immobilisation : nous voilà pris au dépourvu en nous-mêmes. C'est le moment de reprendre son souffle. C'est le moment où ne jamais de tourner son regard à droite et à gauche de la grande ligne droite. C'est le moment de passer par la petite route, celle qu'on ne connaît pas, celle qui passe à travers prés et champs.



→ **Ci-dessus : photographie 3.** Sur le chemin de Compostelle, Ariège.

Au début du XXIème siècle, ce type de parcours initiatique est toujours d'actualité pour ceux et celles qui remettent en question les évidences formulées par la société dans laquelle ils baignent. C'est une voie qui attire les individus qui ressentent le besoin de se lancer en quête de sens, sur un plan d'abord personnel qui peut ensuite avoir des répercussions à l'échelle du collectif.

Introduction

Quatre ans après la crise de l'élevage, on ne voit plus les traces de ce début de révolte paysanne qui avait suscité tant de passions dans les médias. Les messages de détresse inscrits à la craie sur les routes de nos campagnes se sont doucement effacés de la peau d'asphalte des territoires concernés. L'automne est passé ; sa bourrasque a ramené les éleveurs auprès des troupeaux pendant que vaches et brebis se rapprochaient des étables, en préparation des naissances à venir. Puis l'hiver est passé ; ses larmes gelées ont poussé hommes et bêtes à se tourner vers l'intérieur, à rester sagement à l'abri, à tisser de la patience et à remâcher les idées pour plus tard. A son tour, le printemps est passé et les troupeaux se sont jetés dehors, pour nager dans le vert et le jaune, et se remplir d'herbe et se couvrir de boue. Enfin, l'été s'est présenté à nouveau avec ses poches de feu, ses cloches remplies de soleil, ses champs brillants de possible et ses mirages d'ailleurs. La roue des saisons a tourné. Sa fidèle danse a balayé les derniers témoignages, les derniers signes visibles de l'âpre combat qui s'est joué pendant près de quatre mois. Le contexte s'est refroidi. Le calme est revenu, parce qu'il était là avant et qu'il sera là après.



Marie Guicheteau

→ **Ci-contre : photographie 4**

*Troupeau de brebis basco-béarnaises
pâturant au-dessus du bourg de
Laruns.*

Si la montée de fièvre médiatique est ainsi retombée sans révéler les causes profondes qui l'avaient fait surgir, elle a toutefois réussi à porter à la conscience collective un message brûlant : celui d'un malaise évident qui ronge toute la profession. Un chiffre est ainsi remonté à la surface : le taux élevé de suicides chez les éleveurs français qui laisse aujourd'hui entrevoir les premiers affleurements d'un mal-être longtemps enfoui sous le sable du politiquement correct. *« La littérature scientifique et les médias évoquent souvent les professionnels agricoles comme un des groupes sociaux les plus touchés par le suicide »* (Prévitali, 2015). Mais d'autres auteurs font remarquer que ce phénomène est longtemps resté dissimulé dans l'ombre des campagnes françaises, *« les suicides d'agriculteurs et d'éleveurs se sont succédé dans un profond silence, des décennies durant »* (Spoljar, 2014).



→ **Ci-contre : photographie 5.**

Message de détresse, inscrit sur le rebord d'une route départementale, entre Toulouse et Albi, novembre 2016.

Plus de deux suicides d'agriculteurs auraient lieu par jour, d'après des chiffres de la Mutualité Sociale Agricole parus en 2019. Face à la vague émotionnelle soulevée par ce constat, que fait le géographe ? Il se garde de rester trop près des éclairages médiatiques et des interprétations hâtives. Il préfère aller marcher dehors. En lisant les signes qui sont marqués sur les paysages, il essaie de comprendre de façon globale la nature des relations qui unissent des hommes aux espaces qu'ils habitent, afin de remonter à la source des déséquilibres qui s'y sont imprimés. L'œil aux aguets, le pas tranquille, il se met à l'écoute des territoires qui ont cherché à s'exprimer par la bouche des éleveurs. Même si le défilé rapide des sujets d'actualité fait croire que l'on peut déjà passer à toute autre chose, la Terre lui murmure que ce feu de la colère n'est pas tout à fait éteint. Mais s'il gronde toujours dans le cœur de ces hommes et de ces femmes qui s'activent quotidiennement auprès de leurs animaux, c'est aussi et avant tout parce qu'il témoigne de la grande passion qui les anime jour après jour, et qui les met en scène au sein d'une histoire humaine dont la valeur demande à être reconnue.



→ **Ci-contre : photographie 6.**

Des agriculteurs manifestant contre la baisse des prix de leurs produits ont mis le feu à des palettes devant un supermarché de Quimper (Finistère), le 21 juillet 2015

Ce feu que les éleveurs français ont allumé sur nos routes, il signale le point de départ de notre aventure de recherche. C'est par lui que nous avons pu entrer dans ce sujet qui ne laisse pas la société française indifférente. Ce feu, s'il nous interpelle autant, c'est qu'il constitue pour nous un indice précieux : celui de la sensibilité de ces hommes et de ces femmes qui sont si souvent confrontés à des situations qui ne résonnent pas avec leur nature profonde.

Quelques éléments de contexte doivent ici être rappelés. En France, la place et le rôle des agriculteurs sont aujourd'hui sérieusement remis en question au sein des territoires ruraux. D'une part, ils ne représentent plus qu'une part extrêmement minoritaire de la population : l'agriculture s'est professionnalisée et est devenue un métier parmi tous les autres. En 2016, les agriculteurs représentent seulement 2 % de la population active au sein d'une population largement urbaine, tandis qu'en 1954 plus du quart de la population active travaillait dans le secteur agricole et la moitié vivait en zone rurale (Bourgeois, Demotes-Mainard, 2000). Ce profond bouleversement sociologique a notamment été mis en lumière par Henri Mendras qui n'hésitait pas à annoncer « *la fin des paysans* » (Mendras, 1967).

D'autre part, ils doivent désormais répondre à de nombreuses attentes formulées de la part de la société, attentes qui sont très variées et dont la combinaison n'est pas dénuée de paradoxes : tantôt « entrepreneurs », tantôt « jardiniers des paysages », les éleveurs sont de plus en plus tiraillés par une double pression économique et sociale à partir de laquelle il n'est pas chose aisée de trouver son unité. Le rapport *L'ombre portée de l'élevage* rédigé par la FAO en 2009 vient souligner à l'échelle internationale les impacts négatifs que cette activité peut avoir sur les territoires. La remise en question de cette activité à l'échelle globale place les éleveurs dans une situation inconfortable et riche de paradoxes, ainsi que le soulignent certains chercheurs. « *Il en résulte des injonctions parfois contradictoires : produire plus pour nourrir la planète [mais avec moins de bras], produire mieux pour ne pas la détruire et garantir la santé du consommateur, entretenir des paysages... Toutes mettent en tension les formes de l'activité d'élevage et leur inscription dans les territoires* » (Dupré, Lasseur, Pocard-Chapuis, 2015). Définir ce métier d'éleveur est donc devenu une affaire bien complexe, si bien que nulle institution, nul dictionnaire, nul manuel scolaire ne peut nous en faire une parfaite proposition. Si d'un point de vue extérieur, il n'est pas chose aisée de saisir la réalité vécue au quotidien par les éleveurs, c'est également que ceux-ci n'ont guère le temps ou l'occasion de se confier à ce sujet. Et surtout, leur prise de parole n'est pas facilitée par le contexte ambiant qui les place en étau entre des mondes au fonctionnement différent, si ce n'est opposé. « *Les pratiques et les enjeux associés au pâturage sont d'autant plus complexes qu'ils font entrer l'élevage de plain-pied dans la société civile, en étant montré du doigt, parfois sans ménagement* » (Dupré, Lasseur, Pocard-Chapuis, 2015). Essayons maintenant de préciser les éléments de contexte qui favorisent une perception paradoxale du métier.

D'un côté, les activités d'élevage sont aujourd'hui soumises aux lois d'une économie mondialisée, dans un contexte où les prix de la viande et du lait suivent les flux et reflux des cours du marché comme n'importe quel autre produit de consommation. A ce sujet, l'arrêt des quotas laitiers au printemps 2015 a marqué un tournant dans la politique agricole commune et a signé l'entrée de celle-ci dans une ère de libéralisation clairement affichée. A l'échelle régionale, cette réorientation n'est pas sans conséquences : elle se traduit par l'exacerbation de la concurrence entre les filières, entre les exploitations et entre les territoires (Baritoux, Chatellier, Trouvé, 2018). Dans le même temps, l'avenir des activités d'élevage en zone de moyenne montagne est aujourd'hui l'objet de vives interrogations de la part des acteurs économiques et politiques qui s'inquiètent du fait que les contraintes spécifiques imposées par le milieu engendrent des coûts de production beaucoup plus élevés qu'en plaine (Lorenzi, 2018). Mais les systèmes d'élevage de ces territoires à moindre contrainte n'en sont pas moins soumis à des bouleversements majeurs : la conversion des surfaces dédiées à l'élevage au profit des activités de culture plus rentables dans l'immédiat est fréquente. Aussi, tandis que les friches viennent conquérir les terres soumises à la déprise agricole (Luginbhül, 1989), les territoires de plaines et de plateaux sont transformés par l'arasement des haies, l'agrandissement des parcelles, le comblement des mares. C'est notamment le cas dans l'Ouest de la France, ainsi que le montrent Thibaut Preux, Daniel Delahaye et Maxime Marie dans le bocage du Bessin. L'étude des paysages de ce territoire de Basse-Normandie permet à ces auteurs de déclarer : « *les bocages sont menacés par la poursuite du processus de concentration et de spécialisation agricoles, que les réformes successives de la politique agricole commune n'ont jamais clairement remis en cause. La récente suppression des quotas laitiers va probablement accélérer la restructuration des exploitations laitières, dont les conséquences paysagères sont encore mal appréhendées. Cela souligne la contradiction entre un discours globalement très positif à l'égard du bocage de la part des collectivités locales et des administrations (Chambres d'agriculture, Safer...) et la réalité des transformations en cours* » (Preux, Delahaye, Marie, 2015).

D'un autre côté en effet, le discours sociopolitique sur l'élevage veut mettre en avant le rôle positif de certaines pratiques d'élevage sur les milieux naturels et les paysages. Des travaux de recherche sont financés qui portent sur les multiples fonctions de l'élevage dans les territoires ruraux. En effet, « *l'élevage ne joue pas seulement un rôle alimentaire [...] Il a ainsi un rôle multifonctionnel dans les territoires et il peut être le support de différents types d'activités : de loisirs, touristiques, mais aussi d'animation. Il joue également un rôle culturel et patrimonial important* » (Rieutort, Delfosse, 2018). Sur certains territoires français, la valeur patrimoniale et culturelle des pratiques pastorales est reconnue de façon internationale. C'est notamment le cas des paysages agro-pastoraux des Causses et Cévennes qui sont labellisés par l'Unesco depuis 2011.

Les pratiques d'élevage viendraient également contribuer à l'équilibre des relations entre Société et Nature : « *l'élevage peut justement jouer un rôle environnemental positif en contribuant à l'entretien de l'espace (face aux risques inondation et incendie, pour le maintien de la biodiversité, par l'écopâturage...)* et au maintien d'aménités paysagères, y compris dans des environnements urbains ou périurbains » (Rieutort, Delfosse, 2018). Les acteurs institutionnels et les collectivités cherchent à mettre en valeur ces nouvelles facettes de l'élevage. A titre d'encouragement, des fonds spécifiques sont ainsi alloués par la Politique Agricole Commune aux éleveurs qui acceptent de réduire l'impact de leur activité sur les écosystèmes, et cela à différents degrés. Les mesures agro-environnementales et climatiques (MAEC) ont été formulées afin d'accompagner financièrement les éleveurs qui souhaitent mettre en œuvre des pratiques à la fois respectueuses des milieux naturels et compétitives sur la scène économique. Comme les aides à la conversion en agriculture biologique, ces MAEC sont financés avec le deuxième pilier de la PAC, le FEADER. Depuis 2015, ces deux dispositifs bénéficient d'un soutien financier sans précédent. Le montant des aides publiques consacrées aux MAEC sur la période 2014-2020 est doublé par rapport à la période précédente. Quant aux aides pour la conversion et le maintien en agriculture biologique, elles seront progressivement doublées, de façon à accompagner les objectifs du plan « Ambition bio » 2022 qui concernent aussi bien le secteur de la production que celui de la consommation : ainsi 15 % des surfaces agricoles françaises devraient être dédiées à l'agriculture biologique tandis que 20 % de la restauration collective devrait proposer des produits labellisés Agriculture Biologique (site du ministère de l'agriculture et de l'alimentation).

Outre ces mesures incitatives, des mesures contraignantes sont édictées par l'Union Européenne pour encadrer les pratiques des éleveurs. En écho à une sensibilité sociale croissante, elles concernent aussi bien la protection des milieux naturels que celle du bien-être des animaux. Les normes qui sont ainsi définies s'accompagnent de l'utilisation d'outils de contrôle sur les exploitations et de l'application de sanctions juridiques parfois sévères. Mais, à l'échelle locale, l'application des normes environnementales formulées par les instances européennes n'est pas toujours chose aisée. Cela est d'autant plus marquant que la France se distingue par un engagement particulier à répondre au défi environnemental ; ce souci d'exemplarité s'est illustré en décembre 2015 par la réunion de la COP 21 à Paris, quelques mois seulement après la crise de l'élevage. La politique du ministère de l'agriculture a pu prolonger cette volonté nationale par le déploiement du projet « *Agroécologie pour la France* » initié en 2012, dont le but était de proposer une vision de l'agriculture de demain qui concilie compétitivité des systèmes et respect de l'environnement : « *Cet objectif, issu des États généraux de l'alimentation a pour ambition de faire de la France, l'un des pays leaders de l'agro-écologie* » est-il indiqué sur le site du ministère de l'agriculture et de l'alimentation.

Un troisième élément de contexte mérite également d'être abordé. Tandis que la société française est aujourd'hui plus urbanisée que jamais, elle n'a jamais autant exprimé son « *besoin de nature* » (Espinassous, 2011). Or, pour Louis Espinassous, spécialiste de l'éducation-nature, la société française s'est très largement coupée du contact sensoriel à la nature et de l'intelligence originale qui en découle. Selon cet auteur, l'adoption de modes de vie essentiellement urbains favoriserait l'éclosion de certains problèmes de santé et du stress chez les individus, et conduirait l'ensemble de notre société dans une impasse. En effet, plutôt que d'entrer directement au contact de la nature afin d'en tirer des connaissances aux niveaux physiques et psychiques, notre société s'appuierait sur une relation virtuelle à la nature, qu'elle produirait selon un jeu de projections mentales. Un manque se ferait alors ressentir, qui renverrait en fait à une incomplétude de « *l'enveloppe sensori-motrice environnementale* » (Espinassous, 2011, p.46). Cette dernière est définie selon lui comme « *l'ensemble des être-vivants, objets et éléments, naturels et artificiels, accessibles à notre corps physique et à nos sens* » (Espinassous, 2011, p.46). Elle participerait pleinement à la définition de la personne en tant que sujet, au même titre que les enveloppes physique et psychique dont elle constituerait le prolongement. Or, selon Louis Espinassous affirme que « *dans cette enveloppe, la part des artefacts est insuffisante à notre développement, notre santé, notre bien-être, notre plein épanouissement* » (Espinassous, 2011, p.46). Cette troisième enveloppe, qui est tissée de l'ensemble des relations de l'humain avec son monde extérieur, ne comporte pas suffisamment d'éléments non-fabriqués ; l'artificiel y est majoritairement présent. De ce fait, la carence de nature dans notre environnement direct participe à l'émergence d'une sensation diffuse d'un « *besoin de nature* », que les jeunes générations expriment notamment par des actions engagées en faveur de la prise en considération des questions d'environnement.



→ **Ci-dessus : photographie 7.** Arrivée du tour Alternatiba à Bayonne en octobre 2018. A travers l'Europe, des milliers de personnes se sont mobilisées pour porter un message de sensibilisation au changement climatique. Ainsi, le désir de nature s'inscrit dans une actualité collective brûlante.

Or, parmi les mouvements sociaux qui placent la santé de la planète et la durabilité de nos modes de vie au premier rang de leurs préoccupations, un courant contestataire commence à faire de plus en plus de bruit en ciblant plus particulièrement les activités d'élevage. Venu des Etats-Unis, il prône la fin de la consommation des produits issus de l'élevage.

Qu'il s'agisse du lait, de la viande, du miel ou de la laine, la position du véganisme est ferme : l'évolution de notre société doit passer par l'arrêt de toutes les productions qui proviennent de l'utilisation de l'animal par l'humain et pour l'humain. Même si elle est encore ultra-minoritaire, cette partie de la population française sait porter sa voix jusque dans la sphère médiatique, où elle diffuse une vision de l'humanité future dans laquelle les activités d'élevage ne sont plus nécessaires au développement des sociétés. Cette perception de la nature met au défi les éleveurs de créer un nouveau cadre de sens par lequel témoigner de la légitimité de leur activité (Delanoue, 2018).

Et justement, la nouvelle mission qui est proposée aux éleveurs est de participer à produire des paysages de bien-être, au sein d'une ruralité devenue plurielle (Rieutort, 2012). Selon les points de vue, ces ruralités peuvent non seulement offrir des ressources économiques, mais également un lieu de préservation de la nature, ou encore un cadre de vie propice aux loisirs de ses habitants. Les campagnes sont ainsi devenues des territoires multifonctionnels où se croisent des usages diversifiés (Hervieu, Perrier-Cornet, 2002). Si ce privilège était autrefois réservé au pourtour des agglomérations et aux espaces côtiers, l'attractivité des campagnes vient aujourd'hui toucher même les zones les plus reculées, grâce au déploiement des voies de communication et du télétravail. Depuis maintenant près de 40 ans, l'image des territoires ruraux bénéficie d'une popularité inédite auprès de la population urbaine qui exprime de plus en plus son « envie de campagne » (Jean-Pierre Husson, 2008), ce dont témoignent les politiques d'accueil des nouveaux arrivants. En réponse à cet idéal, les paysages d'élevage sont devenus un décor de marque utilisé tantôt par la grande distribution, tantôt par les collectivités territoriales, tantôt par les producteurs, pour éveiller des émotions positives non seulement chez les consommateurs, mais aussi chez les visiteurs de territoire, qu'ils soient potentiels habitants ou clients de passage. Sur le terrain toutefois, les amoureux des campagnes n'apprécient pas toujours les désagréments induits par les pratiques d'élevage. Ainsi, le passage des troupeaux et des engins agricoles comme les odeurs de fumier, qui faisaient jusque-là partie de la campagne du quotidien, ne correspondent plus tout à fait aux canons de beauté des « villages fleuris » qui gagnent les concours de la ruralité d'aujourd'hui.

Ce décalage entre les réalités vécues par les éleveurs et les représentations sociales qui sont projetées sur les territoires ruraux par une société majoritairement urbaine vient alors questionner les nombreuses politiques de patrimonialisation qui émergent pour protéger et valoriser le cadre de vie des Français (Luginbuhl, 1991). Il amène également certains géographes à développer la notion de l'ancrage territorial des activités agricoles. Certains indices témoignent en faveur d'une dynamique de « re-territorialisation » de l'agriculture : « *Partout, les agriculteurs demeurent très investis [...] D'autre part, une nouvelle tendance « idéelle » voit le jour. L'agriculture et ses acteurs, traditionnellement discrets, sont intégrés dans un système d'images, de valeurs et de mythes qui contribue à les resituer dans l'espace* » (Rieutort, 2009).

Pour compléter ces propos, l'analyse des perceptions du paysage chez des éleveurs sous signe de qualité AOP permet d'identifier des pratiques favorisant l'ancrage territorial (Ménadier, 2012). Ainsi, nous retenons que c'est en partant des pratiques d'élevage que nous pouvons faire émerger une compréhension systémique des relations qui unissent les éleveurs, la nature, la société. Cette interrelation entre pratiques d'élevage et représentations collectives de la nature est soulignée par des travaux de recherche qui se placent au croisement de plusieurs disciplines des sciences humaines et sociales : « *le maintien et le développement durable de l'élevage dans ses territoires, souvent fragiles, ne peuvent aujourd'hui se penser indépendamment d'un projet de société plus global, dans lequel la question économique ravive au plus haut point la nécessité de redéfinir notre rapport aux ressources naturelles, selon des formes garantissant préservation environnementale et sécurisation des éleveurs, entre ancrage local et changements globaux* » (Dupré, Lasseur, Pocard-Chapuis, 2015).

Après avoir fait ces observations, nous voyons apparaître ce qui motive le cœur de notre sujet de recherche : dans le quotidien de leur profession, les éleveurs sont aujourd'hui touchés par un sentiment de rupture entre une image de nature à laquelle il leur est demandé de correspondre, et la réalité sensible qui se vit à travers eux par les pratiques. Pour autant, du fait des contacts privilégiés qu'ils continuent d'entretenir avec la terre, les animaux et les plantes, il est probable qu'ils restent (consciemment ou non) les gardiens d'une connaissance originale du lien Homme/Nature. C'est en nous penchant sur les pratiques quotidiennes que nous pouvons avoir accès au vécu sensible des éleveurs, tel qu'il se démarque ou s'approche des représentations collectives sur la nature. La géographie se marie alors avec l'anthropologie et l'agronomie, pour tenter de répondre à une question dont l'ambition est de contribuer aux connaissances actuelles de ces trois disciplines. Cette question, nous la déclinons selon une démarche progressive en trois temps, de la façon suivante :

QUESTION 1 :

« Entre les mots et les pratiques, comment s'exprime la sensibilité des éleveurs français à l'égard de la nature ? »

QUESTION 2 :

« En quoi les liens entre les éleveurs et la nature sont-ils renouvelés par la société française d'aujourd'hui ? »

QUESTION 3 :

« Dans quelle mesure le vécu des éleveurs français peut nous aider à éclairer et à revisiter les liens que la société française entretient avec la nature aujourd'hui ? »

Il nous a semblé pertinent de nous tourner vers les éleveurs français pour recueillir leurs témoignages, à partir d'une démarche de terrain fondée sur des entretiens individuels de type semi-directifs, ainsi que sur l'observation de certaines pratiques d'élevage. Notre approche est celle d'une géographie sensible qui prend en compte les gestes, les émotions, les paroles des uns et des autres. Nous cherchons ainsi à reconstituer la trame sensible de ce métier, tel qu'il est vécu sur le terrain par les éleveurs et les éleveuses eux-mêmes. Notre hypothèse centrale s'appuie sur les travaux de l'anthropologue Philippe Descola (Descola, 2005). Elle suppose que les éleveurs, pris dans leur diversité, et au-delà de certains masques induits par l'influence de la pensée naturaliste, peuvent être les détenteurs d'une vision originale des liens Nature/Société qui va au-delà de la séparation entre Nature et Culture. Ce manuscrit rend compte des résultats obtenus dans le cadre de cette recherche. La réponse à notre problématique y est déroulée selon six chapitres :

- Premier chapitre -> **La voix de la nature**
- Deuxième chapitre -> **A la découverte de trois terrains de recherche**
- Troisième chapitre -> **Le chant des toutes petites choses**
- Quatrième chapitre -> **Le mouvement de la vie**
- Cinquième chapitre -> **La tribu des éleveurs : grandir dans la nature, ensemble**
- Sixième chapitre -> **A la croisée des mondes**

Le premier chapitre, intitulé « La voix de la nature », constitue une synthèse bibliographique des travaux menés sur le sujet des relations société/nature. Il reprend également l'histoire de l'élevage pour l'inscrire dans l'actualité du questionnement collectif sur la nature. Ce chapitre d'ouverture vient poser clairement notre problématique, jusqu'à la formulation de nos hypothèses de recherche. Nous justifions le choix d'un itinéraire méthodologique qualitatif fondé sur des entretiens individuels auprès des éleveurs ainsi que sur des observations.

Dans notre deuxième chapitre, intitulé « A la découverte de trois terrains de recherche », nous partons explorer les trois territoires que nous avons choisis comme socle d'appui de notre réflexion sur les rapports éleveurs/nature. Ces trois territoires sont présentés sous des angles historique, géographique, sociologique.

Les trois chapitres qui suivent ces descriptions ont été construits de façon thématique. Nous y rapportons les témoignages d'éleveurs collectés sur nos trois terrains d'étude. L'ensemble forme un récit d'où nous avons d'abord tenté de dégager la trame commune des rapports des éleveurs à la nature. C'est pourquoi cette partie médiane s'articule autour des principaux thèmes communs qui relient les différents systèmes d'élevage rencontrés.

Le troisième chapitre, intitulé « le chant des toutes petites choses », aborde les rapports des éleveurs à la nature dans leurs aspects les plus quotidiens. Nous y montrons que ce qui semble faire partie des aspects les plus discrets du métier renvoie en fait à une connaissance originale de la nature. Notamment, nous mentionnons la façon dont les éleveurs se repèrent dans l'espace, leur manière de s'inscrire dans le temps, les procédés grâce auxquels ils communiquent avec les animaux d'élevage, ou encore les représentations sensibles qu'ils portent sur les lieux de l'élevage.

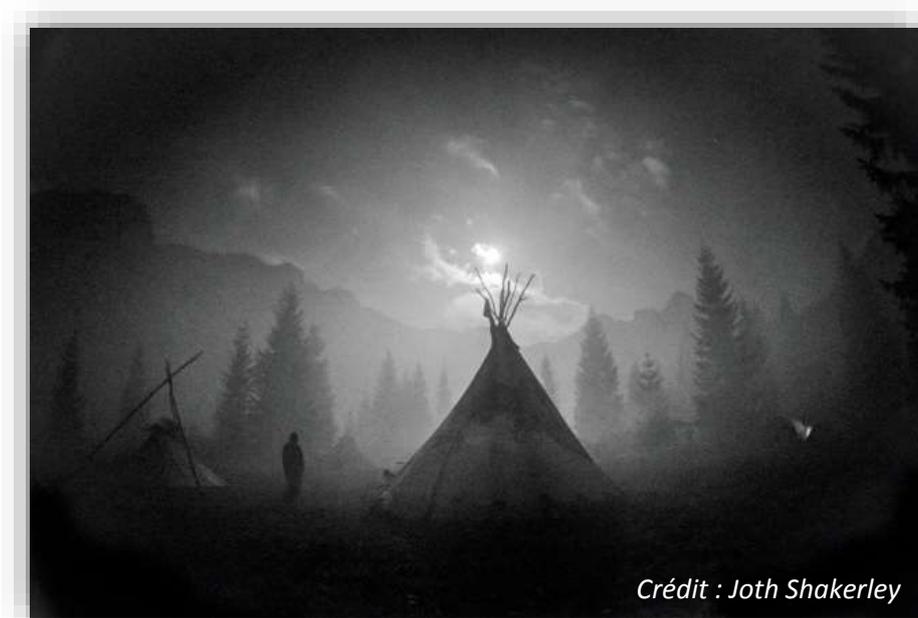
Le quatrième chapitre, intitulé « le mouvement de la vie », traite des dynamiques de changement au sein des systèmes d'élevage. Nous commençons par rappeler que le changement s'inscrit au cœur même des pratiques d'élevage selon un cycle qui comprend la naissance, la croissance et la mort des animaux. Puis, nous élargissons notre réflexion en montrant comment le changement des systèmes d'élevage concerne également le niveau social des pratiques, dans un contexte d'interrogation collective sur la durabilité des modes de vie.

Le cinquième chapitre, intitulé « la tribu des éleveurs : grandir dans la nature, ensemble », s'intéresse plus particulièrement à la dimension collective des pratiques et des représentations de l'élevage. D'abord, nous découvrons que le modèle familial, même s'il est aujourd'hui concerné par d'importantes mutations, reste pertinent pour comprendre les liens éleveurs/nature dans leur globalité. Nous considérons ensuite que les représentations collectives du métier viennent bousculer ces rapports à la nature par des attentes paradoxales. Sur nos trois territoires, divers acteurs issus de mondes pluriels, et portant des regards très différents sur la nature, sont en effet amenés à entrer en interaction avec le monde des éleveurs. Nous chercherons à comprendre comment les éleveurs répondent à ces injonctions, dans les discours comme dans les pratiques, afin de rétablir une cohérence entre leur vécu individuel sensible et le récit collectif qui est transmis à l'échelle de la société.

Dans le dernier chapitre, intitulé « à la croisée des mondes », nous cherchons à répondre à notre question de recherche sous un angle moins descriptif et plus analytique. Reprenant les témoignages recueillis sur le terrain, nous cherchons à les différencier puis à identifier des repères ontologiques qui se distinguent de la dualité nature/culture si présente en Occident (Descola, 2005). Tout en restant conscient des limites de ce type d'exercice, nous terminons cette recherche par l'ébauche d'un projet de modélisation de ces rapports éleveurs/nature, à partir des cadres théoriques mentionnés dans le premier chapitre.

CHAPITRE UN :

LA VOIX DE LA NATURE



→ **Ci-dessus : photographie 8.** Camp provisoire installé durant l'été 2017 dans les Dolomites (Italie), à l'occasion d'un rassemblement du mouvement « Rainbow Family ». Pendant un mois, plus de 3 000 personnes venues des quatre coins de l'Europe ont convergé pour expérimenter des modes de vie proches de la nature. Cette image est tout à fait significative de la prise en considération croissante de la sensibilité à la nature au sein de la société occidentale. La sobriété des façons de consommer, la proximité avec les éléments naturels, le respect des cycles lunaires ou même le nomadisme sont ainsi adoptés (plus ou moins temporairement) par des personnes issues de milieux sociaux très diversifiés qui sont, chacune à leur manière, parties en quête de sens pour l'humanité de demain.

Ce premier chapitre dresse un état de l'art de la question de la nature telle qu'elle se manifeste aujourd'hui dans la société occidentale. Nous remonterons dans l'histoire pour comprendre comment la sensibilité à la nature a évolué à travers les époques, et quels en ont été les personnalités les plus marquantes. Nous réfléchirons également sur les manières dont la recherche en sciences humaines et sociales a pu s'approprier cette question, afin d'identifier les voies de recherche qu'il est aujourd'hui pertinent d'explorer. Cela nous conduira à aborder la spécificité d'un croisement entre cette question de la nature, et les défis qui sont aujourd'hui posés aux activités agricoles. Nous verrons pourquoi les pratiques d'élevage méritent plus particulièrement notre attention. Cela nous conduira à poser plus précisément notre question de recherche et les hypothèses qui s'y rattachent. Enfin, après avoir justifié du choix d'une démarche qualitative, nous présenterons les trois territoires qui ont servi de support à nos enquêtes de terrain.

1.1 - Le cri de la Terre : qui peut l'entendre ?

A l'aube du XXème siècle, en 1905, Albert Einstein publiait quatre articles qui allaient permettre à la physique moderne de faire un formidable bond en avant (Paty, 2004). Il ignorait que les prouesses de sa pensée allaient être utilisées pendant la seconde guerre mondiale pour créer l'arme la plus meurtrière de l'histoire de l'humanité : la bombe atomique. Ainsi, tandis que l'espèce humaine découvrait qu'elle était capable de pénétrer les mystères de l'infiniment grand et de l'infiniment petit, elle s'offrait en même temps le pouvoir de détruire toute trace de vie sur Terre.

Depuis, les progrès techniques et scientifiques qui ont accompagné l'évolution des sociétés humaines tout au long du XXème siècle n'ont pas permis de dissoudre cette ombre qui plane encore sur le destin des sociétés contemporaines. Nous sommes désormais informés : la Terre n'est pas dotée de ressources que nous pourrions utiliser à l'infini. L'équilibre qui permet à la vie de se maintenir et de prospérer sur Terre est fragile. L'humanité, si elle n'y prend pas gare, a le pouvoir de détruire cette harmonie et de signer les conditions de sa propre fin. Le rapport Brundtland qui porte le titre « *notre avenir à tous* » (« *Our common future* ») insiste notamment sur le fait que l'écologie et le développement des sociétés humaines doivent à présent être étroitement associés (WCED, 1987). Depuis la mission spatiale Apollo 8, le regard humain peut désormais embrasser la Terre depuis l'extérieur : cette perle bleue qui semble perdue dans le néant, elle est certes bien belle mais elle n'est pas invulnérable. Le cliché ci-dessous, baptisé « *Lever de Terre* », a été pris le 24 décembre 1968 depuis l'orbite lunaire, puis retransmis en direct à la télévision. Jim Lovell, l'un des pilotes, avait alors déclaré : « *L'immense solitude est inspirante ; cela vous fait prendre conscience de ce que vous avez sur Terre* ».



→ **Ci-contre : photographie 9.** Le « *lever de Terre* » montre la première photographie de la Terre depuis la Lune.

Source de l'image :

<https://www.nationalgeographic.fr/espace/le-lever-de-terre-de-1968-bouleverse-notre-vision-du-monde-et-du-cosmos>

C'est en 1992, lors du sommet de la Terre organisé à Rio de Janeiro, que le défi environnemental a révélé toute son ampleur. Pour la première fois, 182 pays étaient représentés pour débattre de l'avenir de la planète. Les conférences mondiales se sont ensuite succédées avec des répercussions politiques plus ou moins importantes. La signature du protocole de Kyoto en 1997 est un évènement qui se démarque, puisqu'il fixe des objectifs de réduction de gaz à effets de serre pour les pays industrialisés. Pour appuyer ce processus de prise de conscience, les experts du GIEC (*Groupe Intergouvernemental sur l'Evolution du Climat*, créé en 1988) ont publié des rapports qui assurent l'origine anthropique du réchauffement climatique. En 2007, le quatrième rapport du GIEC se faisait particulièrement affirmatif au sujet de la responsabilité des sociétés humaines, en constatant : « *Les émissions anthropiques de gaz à effet de serre ont augmenté depuis l'époque préindustrielle en raison essentiellement de la croissance économique et démographique. Elles ont été plus élevées que jamais entre 2000 et 2010. Les émissions passées ont élevé les concentrations atmosphériques de dioxyde de carbone, de méthane et d'oxyde nitreux à des niveaux sans précédent depuis au moins 800.000 ans, entraînant une absorption nette d'énergie par le système climatique* » (IPCC, 2007).

Au niveau scientifique, il existe aujourd'hui un consensus sur ce sujet : les populations humaines et les modes de vie engendrés par la société de consommation ont bel et bien un impact négatif sur la pérennité des ressources naturelles et sur la qualité de l'atmosphère. Ainsi, le XXIème siècle s'ouvre-t-il en portant déjà en son sein la lourde responsabilité de ce défi environnemental. En 2019, c'est à partir de la date du 29 juillet que l'humanité avait épuisé toutes les ressources naturelles normalement disponibles pour l'année entière, cette date a d'ailleurs été nommée pour l'occasion « *jour du dépassement* », expression forte qui a notamment été reprise par les journalistes dans des articles de presse, comme dans ceux du quotidien *Le Monde* (Barroux, 2019). Il faut préciser que la responsabilité écologique n'est pas répartie de façon homogène entre les nations du globe, ainsi que le montrent les études menées par le groupe de réflexion Global Footprint Network. Ses résultats mettent en évidence que ce sont les modes de vie occidentaux qui sont largement responsables de cette situation de crise. Les Etats-Unis sont à la tête de ce triste cortège des puissances dont la consommation dépasse les ressources disponibles sur Terre. Si tout le monde vivait comme les Américains, il faudrait non moins de cinq planètes comme la Terre pour satisfaire les besoins de la population mondiale. La France est située à la huitième place : les modes de consommation des Français, s'ils étaient généralisés, utiliseraient les ressources équivalentes à 2,7 fois celles que nous offre aujourd'hui la planète bleue. Les Indiens, en revanche, ont un mode de vie qui est potentiellement généralisable : si toute la population mondiale adoptait celui-ci, elle n'utiliserait les ressources terrestres qu'à la hauteur de 70 %.

Le bilan de cette étude permet de dire qu'en l'état actuel des choses, nous abusons déjà largement des ressources qui sont à notre disposition puisque l'ensemble de la population mondiale utilise des ressources qui équivalent à 1,75 fois ce que la planète est en mesure de nous donner (Boutaud, Gondran, 2018). Dans ce contexte, le scénario du film *Interstellar* (Christopher Nolan, 2014) ne semble pas si éloigné de notre réalité de tous les jours, et pourrait même nous prédire un futur plus proche que nous ne voulons aujourd'hui le penser. Bientôt peut-être, notre atmosphère sera si polluée et les dérèglements climatiques seront si violents que la seule chance de survie de l'espèce humaine dépendra de ses capacités à coloniser une autre planète. Qui peut aujourd'hui affirmer qu'un tel scénario est complètement farfelu ? Les rapports du GIEC mettent à bas les arguments des climato-sceptiques, si bien qu'à l'aube du XXIème siècle la réalité se rapproche dangereusement d'un film de science fiction.

En 2017, le journal *Le Monde* rapporte les résultats d'une étude publiée la même année par trois chercheurs américains, qui sont Gerardo Ceballos de l'université nationale du Mexique, Paul Ehrlich et Rodolfo Dirzo de l'université de Stanford. Leur travail parle d'« *anéantissement biologique* » au sujet de la vague d'extinction qui touche les espèces animales vertébrées de la Terre (Garric, 2017). Ce n'est donc pas pour rien si l'ouvrage rédigé par Elizabeth Kolbert, qui a obtenu le Prix Pulitzer en 2014, est baptisé « *La Sixième Extinction* » (Kolbert, 2015). Pour que cette information commence à faire son chemin dans les esprits, certains artistes et notamment des photographes se mobilisent, et utilisent la puissance émotionnelle pour mieux faire passer un message de sensibilisation (Garric, 2017). Il est une photographie qui s'est particulièrement fait connaître, car illustre de façon poignante ce terrible constat : elle montre un ours polaire affamé, errant dans un camp inuit abandonné. Prise par l'ONG SeaLegacy, la photographie est présentée dans un communiqué de presse, assortie de la légende « *Voici le visage du changement climatique* ». Selon cet organisme, la fonte des glaces est probablement ce qui a causé la mort de cet animal par famine, provoquant la raréfaction des phoques qui sont la proie de ces grands prédateurs.



→ ***Ci-contre : photographie 10.*** Cet ours polaire, considérablement amaigri, est devenu l'un des symboles du changement climatique.

Source de l'image :
<https://www.nationalgeographic.fr/environnement/2017/12/pourquoi-nos-photographes-ne-pouvaient-pas-aider-cet-ours-polaire>

L'auteur du cliché s'était exprimé ainsi : « *Bien que je ne puisse pas affirmer avec certitude que cet ours était affamé à cause du changement climatique, je suis en tout cas certaine que les ours polaires dépendent de la formation de la banquise sur laquelle ils chassent. Le réchauffement rapide de l'Arctique signifie que la banquise disparaît sur des périodes de plus en plus longues chaque année. Ce phénomène cantonne beaucoup d'ours aux terres où ils ne peuvent chasser leurs proies, principalement des phoques, des morses et des baleines ; ce qui les amène à mourir de faim* » (Mittermeier, 2017).

Plus personne ne peut dire qu'il ne sait pas : les chiffres et les photographies sont largement diffusés au grand public. Artistes, journalistes, chercheurs mettent leurs efforts à disposition d'un effort majeur de sensibilisation. Le succès de la série de documentaires « *Ushuaïa Nature* » produite et animée par Nicolas Hulot depuis 1998, témoigne de cette volonté de susciter l'émerveillement chez le public pour lui inspirer le respect du vivant et de la nature au quotidien. Mais ces efforts ne sont couronnés que de résultats limités. Car, si aujourd'hui ces résultats sont largement connus du grand public (du moins en France), ce n'est pas pour autant que leur connaissance provoque un changement dans les pratiques. Au niveau politique d'abord, on constate que les beaux discours tenus lors des réunions au sommet ne sont ensuite suivis que par des décisions à maigre portée, qui ne changent en rien le socle de base sur lequel sont édifiées les modes de fonctionnement de nos sociétés.

Les gouvernements continuent de faire passer l'enjeu environnemental derrière d'autres considérations. Chaque nation s'accroche à ses intérêts particuliers, tandis que l'ambiance de compétitivité règne encore férocement sur la scène de l'économie mondialisée. C'est ainsi qu'au Brésil par exemple, la déforestation continue. Le 08 septembre 2019, le quotidien *Le Monde* publiait un article alarmant sur la progression des surfaces incendiées : on y apprenait que les incendies avaient touché 6 404,4 km² de plus que l'année précédente, soit une augmentation de 91,9% en comparaison avec la même période en 2018. Le journaliste explique ce chiffre en hausse par le maintien de jeux de pouvoir entre la sphère décisionnelle politique, et les lobbies économiques des forestiers et des éleveurs. « *Spécialistes et défenseurs de l'environnement expliquent cet accroissement de la déforestation par la pression des forestiers et des éleveurs encouragés par le soutien du président brésilien, Jair Bolsonaro, à l'ouverture de réserves indigènes et de zones protégées pour développer ces activités ainsi que les prospections minières* » (Afp, 2019). En janvier 2020, en s'appuyant sur des données transmises par l'Institut Brésilien de recherches spatiales (Inpe), le journal *Les Echos* transmettait de semblables informations d'actualité, en rapportant que la déforestation de l'Amazonie brésilienne avait touché 9,166 km² en 2019, ce qui représentait une hausse de près de 85 % par rapport à l'année précédente (Fouquet, 2020). Pour le gouvernement du Président Bolsonaro, la préservation du poumon vert de la planète est loin d'être une priorité de son mandat. Elle représente au contraire un frein à l'exploitation des ressources d'un territoire non dépourvu d'atouts sur le plan économique. Mais il serait trop facile de prétendre que le cas du Brésil est une exception.

Rares sont les Etats qui ne cherchent pas à défendre les intérêts économiques et géopolitiques que leur confère les ressources naturelles dont ils sont propriétaires. Entre autres, nous pouvons également citer le cas de la poursuite de l'extraction des sables bitumineux au Canada, et notamment dans la province de l'Alberta, alors qu'on sait aujourd'hui combien ce type d'exploitation est coûteux pour l'environnement (Héritier, 2007). Face à ce constat, le Réseau Action Climat Canada, qui regroupe 75 organisations non gouvernementales, a publié un rapport particulièrement alarmant qui dénonce la volonté politique du gouvernement fédéral en faveur de l'exploitation des sables bitumineux.

Publié le 22 novembre 2010, ce rapport intitulé « *Le côté très sombre des sables bitumineux* », affirme même que ce gouvernement a établi une véritable stratégie pour décrédibiliser le développement des énergies propres dans les autres pays, afin de garder une certaine prééminence sur le marché de l'énergie.

« En plaçant leurs espoirs sur un secteur des sables bitumineux en constante croissance, le Canada et l'Alberta parient que le monde ne prendra pas les mesures nécessaires pour s'attaquer aux changements climatiques. Dans le processus, ils gaspillent la chance du Canada d'être un leader dans l'économie plus verte : alors que d'autres pays investissent dans l'énergie éolienne et solaire, le Canada coupe dans le financement pour l'énergie renouvelable et subventionne les sables bitumineux. Encore pire, l'approche de nos gouvernements ne tient pas compte des conséquences des changements climatiques mêmes, mettant les gens vivant au Canada et à l'étranger à risque face à des conséquences dévastatrices qui incluent les sécheresses, les tempêtes, les inondations et la propagation de maladies » (Réseau Action Climat, 2010).



→ **Ci-dessus : photographie 11.** Exploitation de sables bitumineux à Fort McMurray, en Alberta.

Le site des Ressources Naturelles du Canada confirme que les sables bitumineux jouent un rôle de premier plan dans l'économie canadienne. « *L'on s'attend à ce que la demande soutenue de pétrole contribue à la croissance continue de la production des sables bitumineux au cours des prochaines années* » y est-il affirmé (*Sables bitumineux : Apport économique | Ressources naturelles Canada, 2016*). Si la sphère politique s'efforce elle-même de maintenir cet état de déni, comment les citoyens pourraient-ils prendre conscience de leur potentiel d'action en faveur du développement durable ? Les chiffres ne mentent pas. Les sociétés occidentales se sont trop éloignées des lois de la nature, des lois de la vie. Pourquoi donc les résultats positifs en matière de changement des modes de vie tardent à se faire connaître ?

La citation suivante du photographe engagé Yann Arthus Bertrand en dit long sur le pessimisme qui accable certains écologistes parmi les plus convaincus : « *Je crains que l'on ait perdu le combat contre le changement climatique. Tous les jours, on apprend une nouvelle inquiétante sur l'état de la planète : il y a eu les incendies monstres en Sibérie et en Alaska, une fonte de glace majeure en Arctique, l'Amazonie en flammes. Récemment, on a battu le record du nombre d'avions qui volaient en même temps dans le ciel, ce qui est un vrai désastre écologique. Et pourtant, on est incapable de revenir sur notre modèle économique qui n'est basé que sur la croissance à tout prix. Ce système de civilisation détruit notre planète et j'en ai marre que l'on m'interroge tous les jours sur la fin du monde* » (Yann Arthus Bertrand, d'après Mouchon, 2019).

Il semblerait en effet que les modes de vie inspirés par la société de consommation et produits par l'économie libérale ont encore de beaux jours devant eux. Pour les habitants français, le défi environnemental est un fait d'actualité comme les autres : on se tient au courant grâce aux médias, mais cela reste souvent un phénomène éloigné de soi. C'est comme une histoire que l'on commence à connaître par cœur à force de l'entendre à la télévision, mais que l'on n'intègre pas dans son vécu personnel, puisque l'on n'en a pas encore constaté les conséquences dans sa propre vie. On ne parvient pas vraiment à y croire. Ou plutôt, on y croit, certes : avec le cerveau, on sait ce qui se passe. Mais ni le cœur, ni les tripes n'ont vraiment encore senti la menace. La compréhension ne suffit pas toujours pour que le changement soit entraîné dans sa phase de réalisation.

Bien sûr, ce déni collectif est mis à rude épreuve lorsque des faits imprévus viennent réveiller le sens de survie de chacun et chacune. Des événements, dont la portée émotionnelle est plus palpable que les chiffres publiés par les experts, viennent parfois interpeller notre société contemporaine et lui rappellent les limites de sa condition. Certains épisodes sont terribles, comme le séisme et le tsunami du 26 décembre 2004 qui ont fait près de 250 000 disparus en Indonésie, au Sri Lanka, en Thaïlande et en Inde, ce qui fait de cette catastrophe le plus grave tsunami de l'histoire.

Plus récemment, nous pouvons citer les violents incendies qui ont ravagés les terres d'Australie en hiver 2019, suite à un épisode de sécheresse particulièrement intense.

L'épidémie du coronavirus, arrivée en France au mois de mars 2020, est un autre exemple de ces manifestations de la nature qui déstabilisent les évidences sur lesquelles sont fondées nos existences, et qui invitent l'ensemble de la société à adopter, au quotidien, des changements de comportements.

Du fait des multiples possibilités offertes par la technique et la science, nous pourrions être tentés de croire que nos modes de vie peuvent fonctionner indépendamment des milieux naturels. Mais ces expériences douloureuses frappent parfois, pour nous rappeler que nous dépendons encore de la nature et que nous avons besoin d'entrer en dialogue avec elle pour comprendre qui nous sommes et dans quelle direction tourner nos pas, nos gestes, nos regards. La nature peut nous atteindre et nous forcer à regarder en face notre désir de toute-puissance.

Mais ce déni collectif ne concerne pas tout le monde. Et notamment, la jeunesse se fait porte-parole d'une soif de réponses face au défi environnemental. C'est ainsi que la jeune militante suédoise Greta Thunberg s'est fait remarquer par la fougue de son engagement, lors de la COP 24 qui avait lieu à Katowice en décembre 2018. La forte tonalité émotionnelle de son discours avait de quoi surprendre. Elle avait également le mérite d'interpeller, en comparaison avec la froide posture des dirigeants et représentants politiques. A ce sujet, nous pouvons également citer « *Alternatiba* », un mouvement citoyen européen de mobilisation au sujet du dérèglement climatique. Là aussi, les citoyens se mobilisent de façon pacifique, en s'engageant physiquement et émotionnellement dans un combat pour la reconnaissance des problématiques environnementales. Et notamment, Alternatiba s'est démarqué à deux reprises par l'organisation d'un tour d'Europe à vélo, en 2015 et en 2018. L'arrivée de ce Tour des alternatives coïncidait avec la parution du rapport spécial du GIEC sur les conséquences d'un réchauffement climatique à 1.5°C.



→ ***Ci-contre : photographie 12.*** *Le Tour Alternatiba arrive à Bayonne. Non moins de 15000 personnes se sont retrouvées à Bayonne le 7 octobre 2018, pour célébrer la fin de cette mobilisation collective.*

Le registre mobilisé par ce mouvement est volontairement sensible et optimiste, comme le montre ce message publié sur le site internet : « *Face aux catastrophes climatiques, aux politiques d'austérité, au chômage, il est un mouvement qui ne veut pas se résigner. Un mouvement qui décide de saisir le guidon de son avenir pour rouler vers un futur plus joyeux. Tout au long de son périple, le Tour Alternatiba ira à la rencontre de celles et ceux qui construisent et s'indignent, se rencontrent et bâtissent ensemble les chemins qui permettront aux alternatives de devenir des normes. Ce mouvement, c'est le nôtre, et il est bien décidé à changer le système, et pas le climat !* » (Le Tour Alternatiba, 2018).

Ainsi, en 2020, on ne peut plus dire que le défi environnemental ne réveille qu'une poignée de militants indignés aux cheveux longs et à l'allure de bohème : de ceux auquel la majorité ne s'identifie pas, de ceux qui viennent plutôt gonfler la liste des marginaux, des exclus, des hors-la-loi. Les mères de famille, les entrepreneurs, les aménageurs, les agriculteurs, les élus politiques et tous les représentants de la société civile sont amenés aujourd'hui à se questionner sur la place qui est donnée à cet enjeu environnemental, dans leur activité ou dans la vie quotidienne.

De même, dans les sphères de la connaissance, les questions posées par le défi environnemental n'inspirent pas seulement les experts des sciences dites « *dures* ». Les sciences humaines et sociales sont elles aussi interpellées par le jaillissement de cette thématique pour laquelle une approche pluridisciplinaire s'avère pertinente. L'« *environnement* » remet sur le devant de la scène la « *question de la nature* », ainsi que le souligne l'association des ruralistes français dans un ouvrage collectif qui était l'un des pionniers en la matière (Mathieu et Jollivet, 1989).

1.2 – La nature en question : le rôle d'une approche pluri-disciplinaire

1.2.1 – Qu'est-ce que la nature ?

Si l'on en croit le dictionnaire Larousse, le nom féminin « *nature* » renvoie à de multiples définitions (« *Nature* », 2020). Cela révèle à quel point, dans le langage courant, on utilise ce mot selon des emplois très variables. Le premier sens donné à « *la nature* » renvoie à tout ce qui nous entoure : « *le monde physique, l'univers, l'ensemble des choses et des êtres, la réalité* ». (C'est la conception la plus large : elle est englobante et ne précise pas la place de l'homme par rapport à la nature. La seconde acceptation évoque « *un ensemble de forces ou principe supérieur, considéré comme à l'origine des choses du monde, de son organisation* ». La nature est ici dotée d'une intentionnalité. Elle suggère l'existence d'une dimension transcendante de l'existence, contrairement à la première définition qui renvoie plutôt au principe d'immanence. La troisième et la quatrième des définitions apportées par le Larousse apportent une précision supplémentaire, en distinguant la nature des activités humaines comme ci-après : « *Ensemble des principes, des forces, en particulier de la vie, par opposition à l'action de l'homme* » et « *ensemble de ce qui, dans le monde physique, n'apparaît pas comme trop transformé par l'homme (en particulier par opposition à la ville)*. » Mais il est amusant de remarquer qu'on peut aussi utiliser le terme « *nature* » pour caractériser les traits de personnalité de quelqu'un. La nature n'est alors plus étrangère à l'homme, mais au contraire révélatrice de ce qui l'anime profondément : elle est définie comme « *l'ensemble des caractères, des tendances, des traits constitutifs de la personnalité profonde de quelqu'un*. ». Quand à l'adjectif « *nature* », on l'utilise pour décrire ce qui relève du vrai, de l'authentique, de la franchise, voire de la naïveté.

Cette exploration rapide des définitions données par le dictionnaire Larousse nous montre que le mot « *nature* » n'est pas d'une étude si évidente qu'on pourrait le penser de prime abord. C'est un mot ambigu en lui-même, qui invite à l'exploration des opposés, et renvoie à un jeu de contraste qui ne se limite pas à une simple distinction entre nature et artifice. Son caractère polysémique est une richesse qui nous permet déjà d'entrevoir les difficultés de l'entreprise scientifique à son égard. Selon l'angle de vue utilisé, le mot nature prendra en effet une forme variable. L'un des premiers exemples que nous pouvons utiliser pour illustrer ce paradoxe vient de la structuration même du champ de la connaissance. C'est ainsi que les disciplines scientifiques se sont organisées autour de la définition de ce terme « *nature* ». Ainsi, à l'université, les sciences dites « *de la nature* » s'opposent aux sciences dites « *humaines et sociales* ». Le choix de ce vocabulaire est déjà contestable, puisqu'il suggère en lui-même que ce qui relève de l'un ne peut relever de l'autre.

Cette coupure entre sciences de la nature et sciences humaines et sociales peut créer bien des inconforts épistémologiques, notamment pour certaines disciplines comme la géographie, qui peut prétendre appartenir à ces deux familles. Ne pourrait-on pas dire que chaque discipline scientifique a pour objectif primordial d'étudier la nature sous un angle de vue qui lui est propre ? Ne pourrait-on pas avancer que les disciplines littéraires, l'histoire ou encore la sociologie, n'étudient pas moins la nature que la biologie, la géologie, la physique ? Tout dépend du socle de pensée sur lequel on s'appuie. Or, majoritairement, la société occidentale est encore largement dominée par l'idée de la séparation entre nature et culture, comme nous allons le voir à présent.

1.2.2 – La séparation Nature/Culture : notre monde familier

C'est du côté des anthropologues qu'il nous faut nous tourner, si nous voulons retrouver la racine profonde de cette séparation entre nature et culture. Philippe Descola apportait en 2005 une contribution majeure à cette question en publiant le fruit de ses voyages et de ses réflexions dans un ouvrage baptisé « *Par delà Nature et Culture* » (Descola, 2005). Il y décrit notamment son expérience d'ethnologue au côté des Achuar, un peuple jivaro vivant dans l'Amazonie équatorienne. A partir d'une synthèse de travaux ethnographiques réalisés aux quatre coins du monde, Philippe Descola identifie alors quatre principales classes ontologiques : le totémisme, l'animisme, l'analogisme et le naturalisme. Celles-ci sont organisées de la façon suivante :

Ressemblance des intérieures	animisme	totémisme	Ressemblance des intérieures
Différence des physicalités			Ressemblance des physicalités
Différence des intérieures	naturalisme	analogisme	Différence des intérieures
Ressemblance des physicalités			Différence des physicalités

→ ***Ci-dessus : tableau 1. Les quatre ontologies selon Philippe Descola.***
(Tableau reproduit à partir d'une figure située p.221 dans l'ouvrage)

Philippe Descola met ainsi en avant l'idée qu'il n'y a pas qu'une seule façon d'appréhender la nature. D'après son approche, l'ontologie naturaliste n'est pas une base universelle à partir de laquelle on pourrait étudier la diversité des autres cultures, par effet de contraste. D'autres ontologies, qui partent du principe de la continuité entre nature et culture, existent pour ce qu'elles sont et tiennent une place toute aussi importante dans le vécu de l'humanité.

- L'évidence du naturalisme :

Des quatre ontologies qu'il identifie, le naturalisme est l'ontologie qui nous est la plus familière, à nous occidentaux. D'ailleurs, il est clair que ce travail de recherche s'inscrit lui-même dans le cadre de l'ontologie naturaliste. Pour la société occidentale, la fracture entre nature et culture, ce que Philippe Descola nomme « *Le Grand Partage* » dans le troisième chapitre de son ouvrage, est considérée comme une « *évidence* ». C'est pourquoi Philippe Descola déclare, dans un chapitre intitulé « *Les certitudes du naturalisme* » : « *Que l'ontologie moderne soit naturaliste et que le naturalisme soit définissable par une continuité de la physicalité des entités du monde et une discontinuité de leurs intériorités, cela paraît à vrai dire si bien établi par l'histoire des sciences et de la philosophie qu'il est à peine nécessaire d'en apporter des justifications circonstanciées* » (Philippe Descola, 2005, p.304).

Ce qui fait l'originalité de l'ontologie naturaliste par rapport aux autres ontologies, c'est donc « *la continuité de la physicalité des entités du monde et une discontinuité de leurs intériorités* ». Seuls les êtres humains seraient pourvus d'une intériorité, jouant ainsi un rôle tout à fait particulier au sein de la Création. Philippe Descola précise ici : « *ce qui différencie les humains des non-humains pour nous, c'est bien la conscience réflexive, la subjectivité, le pouvoir de signifier, la maîtrise des symboles et le langage au moyen duquel ces facultés s'expriment, de même que les groupes humains sont réputés se distinguer les uns des autres par leur manière particulière de faire usage de ces symboles* ».

- C'est chez les Grecs qu'il faut d'abord aller pour assister à la germination de cette pensée dualiste. « *Il s'agit, pour les philosophes, comme pour les médecins hippocratiques, de proposer des causes physiques aux météores, aux phénomènes cycliques ou aux maladies, des causes propres à chaque sorte de phénomène, c'est-à-dire relevant de leur « nature » particulière et non du caprice d'Apollon, de Poséidon ou d'Héphaïstos. Ainsi se met progressivement en place, l'idée que le cosmos est explicable, qu'il est organisé selon des lois à découvrir, qu'en lui l'arbitraire divin n'a plus sa place, ni les superstitions des temps anciens* » (Descola, 2005, p.125). Aristote, au IV^{ème} siècle avant J-C, jouera également un rôle majeur dans l'élaboration de la pensée de la nature ainsi que l'anthropologue le souligne : « *Aristote est ici concerné par la Nature en tant que somme des êtres qui présentent un ordre et sont soumis à des lois, un sens nouveau qui accédera avec lui à une durable postérité* ». (Descola, 2005, p.127) Mais Philippe Descola précise que la séparation entre nature et culture n'est alors pas complètement formée.

- Avec l'avènement du christianisme, celle-ci va se préciser ainsi que le souligne la citation suivante : « *Pour que la nature des Modernes accède à l'existence, il fallait donc une deuxième opération de purification, il fallait que les humains deviennent extérieurs et supérieurs à la nature. C'est au christianisme que l'on doit ce second bouleversement* » (Descola, 2005, p.129).

Dans la vision du monde chrétienne, l'homme n'est pas placé à un rang d'égalité avec les autres créatures qui peuplent la Terre. Doté d'un esprit, il est créé à l'image de Dieu dans une position intermédiaire entre Dieu et sa Création, et son essence se trouve ainsi supérieure à la nature. La notion de transcendance apparaît alors pour rendre compte d'une relation de type verticale, entre l'être humain et son Dieu, comme entre l'être humain et la nature. « *Son essence et son devenir relèvent désormais de la grâce, qui est au-delà de la nature. De cette origine surnaturelle, l'homme tire le droit et la mission d'administrer la Terre* » (Descola, 2005, p.129). Nous apprenons que l'un des thèmes marquants du Moyen-âge est celui qui fait de la nature un livre ouvert, sur lequel Dieu a écrit sa Parole et ses enseignements. La nature existe alors en tant que support de communication entre l'Humain et son Créateur : l'œil averti peut y lire des messages symboliques, et ainsi avoir accès au dessein que Dieu a pour les humains. Ce nouveau terreau qui a été préparé par la pensée chrétienne, va favoriser la poussée d'une vision de la nature découpée en deux catégories : ce qui relève de la physique et de la matérialité du monde et de sa finitude, se distinguerait de ce qui relève de l'esprit, qui est inaltérable et qui tend vers un autre monde, qui aspire à retourner dans l'au-delà, la cité céleste décrite par Saint Augustin (Teissier, 2001). Mais au moyen-âge, la pensée naturaliste n'est pas encore totalement aboutie.

- Il faut attendre le XVIIème siècle pour que se dessinent les contours de la pensée naturaliste moderne. La nature est alors plutôt considérée comme une machinerie parfaite dont les scientifiques peuvent étudier les rouages. En 1641, dans ses *Méditations Métaphysiques* (Descartes, 1641), Descartes distingue chez l'humain deux substances distinctes : celle de l'esprit et celle de la matière. Dans sa tentative de mettre en doute le réel (ce qu'on appelle aussi le doute radical), il va jusqu'à dire qu'il n'est pas même certain que son corps existe. Par contre, s'il est une chose dont il ne peut pas douter, c'est de la réalité de ses pensées. C'est ici qu'il formule son fameux *cogito sum*, que l'on traduit communément par l'expression : « *je pense donc je suis* », qui distingue l'être humain de la nature. Selon cette conception, les plantes et les animaux appartiennent uniquement au monde physique et ne sont pas des demeures pour l'âme, contrairement au corps humain. Dans sa *Lettre au marquis de NewCastle du 23 novembre 1646*, Descartes aborde le sujet de l'intelligence des animaux, en affirmant que celle-ci est semblable au génie mécanique. Il observe que les animaux agissent uniquement en réponse aux programmations de la nature, et ne sont pas doués d'une intentionnalité qui leur est propre. Ils sont les éléments d'une grande machine qui les englobe et les met en marche : la nature. La citation suivante est éclairante et révèle la clé de cette pensée cartésienne que l'on retiendra comme la théorie de l'animal-machine : « *ce qui fait que les bêtes ne parlent point comme nous, est qu'elles n'ont aucune pensée [...] Je sais bien que les bêtes font beaucoup de choses mieux que nous, mais je ne m'en étonne pas car cela même sert à prouver qu'elles agissent naturellement et par ressorts, ainsi qu'une horloge, laquelle montre bien mieux l'heure qu'il est, que notre jugement ne nous l'enseigne. Et sans doute que, lorsque les hirondelles viennent au printemps, elles agissent en cela comme des horloges.* » (Descartes, 1937, p. 1254-1257).

Elle signifie que l'ensemble du monde physique (la dimension matérielle de l'existence), fonctionne de façon autonome, distinctement du monde de l'esprit. Le principe d'une énergie vitale animant la matière du dedans est exclu de cette manière de penser. A la fin de son *Discours de la Méthode*, Descartes présente l'être humain comme « *maître et possesseur de la nature* ». Il déclare par cette expression que l'effort de connaissance scientifique doit être tourné vers une application concrète de cette connaissance sur la réalité matérielle : il prône ainsi l'action de la technique comme prolongement du pouvoir réflexif de l'être humain sur la matière.

- L'idée de la séparation entre la Nature et la Culture trouve son expression aboutie avec l'essor de la société industrialisée. Celle-ci produit des paysages nouveaux, qui illustrent le contrôle inédit que peuvent désormais exercer les populations humaines sur leurs lieux de vie. Si la nature fonctionne de façon autonome, la culture elle-aussi revendique également son autonomie. Philippe Descola insiste sur le fait que l'anthropologie comme discipline est née dans le contexte de l'aboutissement de cette séparation entre nature et culture. « *L'anthropologie est fille de ce mouvement, de la pensée scientifique et de la foi dans l'évolution, et il n'y a pas lieu de rougir des circonstances de sa naissance ni de la vouer à disparaître pour expier ses péchés de jeunesse* » (Descola, 2005, p.153). Il fait toutefois remarquer que ce contexte de naissance engendre certains paradoxes qui continuent d'embarrasser les chercheurs de la discipline. « *Mais son rôle s'accommode mal de cet héritage ; il est de comprendre comment des peuples qui ne partagent pas notre cosmologie ont pu inventer pour eux-mêmes des réalités distinctives de la nôtre, témoignant par là d'une créativité qui ne saurait être jugée à l'aune de nos propres accomplissements. Or, c'est ce que l'anthropologie ne peut faire, dès lors qu'elle prend pour acquise comme une donnée universelle de l'expérience notre réalité à nous, nos façons d'établir des discontinuités dans le monde et d'y déceler des rapports constants, nos manières de distribuer entités et phénomènes, processus et modes d'action, dans des catégories qui seraient prédéterminées par la texture et la structure des choses* » (Descola, 2005, p.153).

Par ses travaux, Philippe Descola entend montrer que l'ontologie dualiste dans laquelle la société occidentale baigne encore au quotidien n'est pas si évidente qu'elle ne le prétend. Selon lui, « *il y aurait maintenant plus à gagner en tentant de situer notre propre exotisme comme un cas particulier au sein d'une grammaire générale des cosmologies qu'en continuant à donner à notre vision du monde une valeur d'étalon afin de juger de la manière dont des milliers de civilisations ont pu s'en former comme un obscur pressentiment* » (Descola, 2005, p.165).

Non seulement son universalisme peut être mis en doute, mais l'impact de ce mode de pensée serait un frein à la mise en place d'un rapport durable entre nature et société, ainsi que nous le verrons plus loin.

1.2.3 – La pluralité des mondes

L'anthropologie mais aussi l'histoire des religions ou encore le courant de la psychologie sociale reconnaissent aujourd'hui que les liens qui unissent les sociétés à la nature ne sont pas uniformes. Selon l'angle disciplinaire adopté, des catégories ont pu être identifiées par les chercheurs ; elles peuvent aujourd'hui nous aider à appréhender cette différence.

- *Le naturalisme n'est pas universel :*

Revenons maintenant à la classification des ontologies selon Philippe Descola. Nous avons vu que l'ontologie naturaliste, qui affirme la séparation entre nature et culture, est le propre de l'Occident. Philippe Descola nous apprend que, loin de consister en une voie universelle, l'ontologie de la dualité s'est exprimée très récemment, et résulte d'un processus historique précis au cours duquel les conditions de son apparition ont été rendues possibles. Sachant cela, nous pouvons soutenir l'interrogation de Philippe Descola : « *Doit-on continuer à chercher aux quatre coins de la planète la manière dont les peuples les plus divers ont pu exprimer une telle opposition, au prix d'une amnésie des conditions tout à fait singulières dans lesquelles nous l'avons-nous-mêmes tardivement forgée ?* » (Descola, 2005).

La question est d'autant plus pertinente que l'ontologie dualiste a laissé et laisse encore des marques sur notre planète. Elle pourrait être à l'origine des désordres écologiques qui sont maintenant problématiques à l'échelle du monde. Avoir conscience de la diversité qui colore « *la composition des mondes* » (Descola, Charbonnier, 2017) est absolument nécessaire en ce début de XXIème siècle pour aborder en profondeur la question du défi environnemental.

Nous avons déjà évoqué les certitudes qui caractérisent l'ontologie dualiste. Trois autres ontologies sont identifiées par Philippe Descola, sur lesquelles nous allons à présent nous pencher. Il s'agit de l'animisme, du totémisme et de l'analogisme. Commençons déjà par rappeler que ces trois ontologies ont un élément en commun : la distinction entre nature et culture n'y fait pas sens.

L'animisme est caractérisé par une différence des physicalités et une ressemblance des intériorités. Ainsi, chez les Achuar rencontrés par Philippe Descola en Equateur, les animaux, les plantes, les minéraux sont dotés d'un esprit, tout comme les humains. Ce qui les distingue les uns des autres est seulement l'apparence physique et le langage. Mais, intérieurement, ils conçoivent le monde exactement de la même manière que les humains.

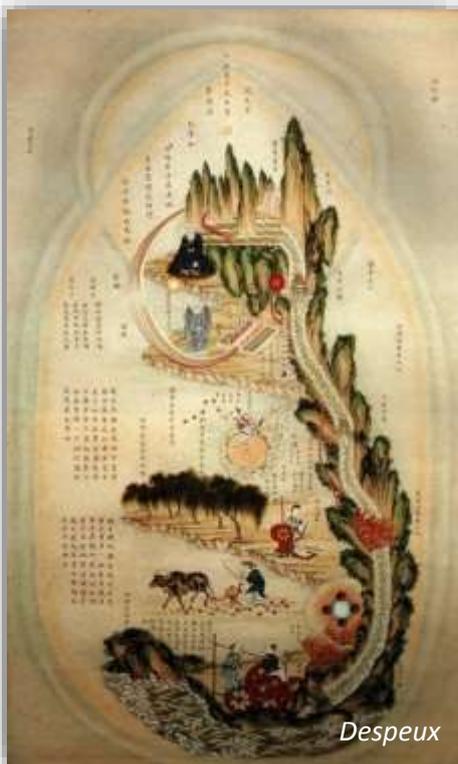
Cette citation d'un dénommé Chumpi, un Achuar rencontré par Philippe Descola, est éloquente : « *Les singes laineux, les toucans, les singes hurleurs, tous ceux que nous tuons pour manger, ce sont des personnes comme nous. [...] Nous, les personnes complètes, nous devons respecter ceux que nous tuons dans la forêt car ils sont pour nous comme des parents par alliance. Ils vivent entre eux avec leur propre parentèle ; ils ne font pas les choses au hasard ; ils se parlent entre eux ; ils écoutent ce que nous disons ; ils s'épousent comme il convient* » (Descola, 2005, p.25). Nous découvrons que pour ce peuple animiste, les animaux ne sont pas moins des êtres culturels que nous. Les Achuar communiquent avec les animaux et les plantes par le biais d'incantations magiques et pendant les rêves. Notamment, « *les femmes s'adressent aux plantes cultivées comme à des enfants qu'il convient de mener d'une main ferme vers la maturité* » (Descola, 2005, p.27). Ainsi, la nature est un support d'interactions sociales permanentes. C'est à partir de cette observation que Philippe Descola nous amène ainsi nous interroger à ses côtés : « *Y a-t-il une place pour la nature dans une cosmologie qui confère aux animaux et aux plantes la plupart des attributs de l'humanité ? [...] Peut-on même parler d'espace sauvage à propos de cette forêt à peine effleurée par les Achuar, et qu'ils décrivent pourtant comme un immense jardin cultivé avec soin par un esprit ?* » (Descola, 2005, p.28). Même la distinction entre le monde sauvage et le monde domestique perd sa pertinence.

Intéressons-nous à présent au totémisme. Philippe Descola s'inspire notamment de l'observation des aborigènes d'Australie pour caractériser cette ontologie. Celle-ci est fondée sur une double continuité : la continuité des physicalités et la continuité des intériorités. Les familles totémiques regrouperaient à la fois des êtres humains, des animaux, des végétaux, des lieux. Tous ceux-ci auraient une même provenance qui viendrait du temps du Rêve, « *aurora du monde* » de laquelle auraient jailli les générations successives des êtres vivants. Ces derniers, regroupés en classes totémiques, partageraient des propriétés qui seraient transmises de générations en générations. L'identité des individus y est donc comprise dans un ensemble plus vaste, celui de la classe totémique. Les relations entre les êtres humains et non-humains ne sont pas individualisées comme dans le cas de l'animisme. Les humains doivent effacer leur identité personnelle derrière celle de la classe totémique, pour qu'un contact ait lieu. Prenant le cas d'un sorcier du peuple des Yualayi, qui peut utiliser un animal de son espèce totémique pour soigner les malades, Philippe Descola précise ainsi : « *la personne du sorcier australien paraît complètement fusionnée avec l'espèce animale qu'il a prise pour totem : l'essence de l'espèce est devenue son essence et lui-même éprouve dans sa chair tout ce qui affecte un membre quelconque de la collectivité animale dont il épouse désormais la destinée* » (Descola, 2005, p.265).

L'analogisme est le pendant inverse du totémisme. Ici, les intériorités comme les physicalités sont distinctes. Le monde est alors composé d'une multiplicité vertigineuse d'éléments individuels qui ne sont pas raccordés les uns les autres.

« J'entends par là un mode d'identification qui fractionne l'ensemble des existants en une multiplicité d'essences, de formes et de substances séparées par de faibles écarts, parfois ordonnées dans une échelle graduée, de sorte qu'il devient possible de recomposer le système des contrastes initiaux en un dense réseau d'analogies reliant les propriétés intrinsèques des entités distinguées » (Descola, 2005, p.351).

A l'origine de ce schème de l'analogie, c'est bien la séparation entre tous les êtres, quelle que soit leur nature, qui préexiste. Le chaos ainsi formé rend ensuite d'autant plus nécessaire l'observation de ressemblances entre ces singularités. « C'est bien la différence infiniment démultipliée qui est l'état ordinaire du monde, et la ressemblance le moyen espéré de le rendre intelligible et supportable » (Descola, 2005, p.353). De là provient notamment la théorie médicale des signatures, qui sous-entend par exemple que les noix sont nécessairement de bons aliments pour le cerveau, puisque le fruit ressemble fort à cet organe. Nous pouvons prendre ces autres exemples significatifs : les amandes seraient bénéfiques pour la santé de l'œil, les haricots ressemblent aux reins et améliorent la fonction rénale. La médecine chinoise, associée à la spiritualité taoïste, rend compte de cette vision du monde avec une incroyable subtilité. Dans son ouvrage *Taoïsme et connaissance de soi, la carte de la culture et de la perfection*, publié en 2012, Catherine Despeux explique que le taoïsme conçoit le corps humain comme un monde en soi, avec ses paysages intérieurs, ses scènes quotidiennes, ses personnages en action (Despeux, 2012). L'illustration ci-dessous représente le *nei jing*, qui est une cartographie complète du corps telle qu'elle a été élaborée par les taoïstes depuis le XI^{ème} siècle. En observant attentivement le *nei jing*, nous pouvons ainsi être étonnés de remarquer la représentation d'une grotte au niveau du front, celle d'un chemin à la place de la colonne vertébrale, ou encore celle d'un laboureur avec sa charrue au niveau du bas-ventre.



Pour les taoïstes, cette cartographie du corps est le précieux support de la recherche qui peut les conduire vers la connaissance de soi. Et même, il est dit que la maîtrise de cette alchimie interne peut guider le pratiquant vers l'immortalité.

→ **Ci-contre : image 13.** Le *nei jing*, cartographie symbolique du corps qui constitue le document d'illustration des pratiques taoïstes. Nul doute qu'il s'agit là d'un cas particulièrement abouti d'ontologie analogique.

Chez les Taoïstes, le corps est un microcosme à l'image de l'univers, qui est le macrocosme. C'est pourquoi l'univers est organisé selon un jeu de correspondances qui relie entre eux les organes du corps humain, les éléments, les saisons, les animaux, les planètes... Pour terminer cette description succincte de l'ontologie analogique, et rendre compte de la multitude infinie des individualités qui composent cet univers, nous pouvons ajouter cette dernière citation de Philippe Descola : « *Dans un régime analogique, les hommes et les animaux ne partagent pas une même culture, une même éthique, les mêmes institutions ; ils cohabitent, au prix de multiples précautions, avec les plantes, les divinités, les maisons, les grottes, les lacs et toute une foule de voisins bigarrés au sein d'un univers clos où chacun, ancré dans un lieu, poursuit les buts que le destin lui a fixés selon les dispositions qu'il a reçues en partage, accroché bon gré mal gré à tous les autres par un écheveau de correspondances sur lesquelles il n'a pas prise* » (Descola, 2005, p.371).

Philippe Descola rapporte que plusieurs ontologies peuvent être combinées les unes les autres au sein d'une même civilisation voire d'un même individu, même si l'une occupe toujours une place plus importante. C'est ainsi que dans la société occidentale, même si l'ontologie naturaliste y est largement majoritaire, elle côtoie la présence des autres ontologies, qui s'y manifestent de façon minoritaire. A titre d'exemple, nous pouvons assurer que le schème analogique est également identifiable ponctuellement, notamment dans le cas des médecines douces qui utilisent la notion de signature des aliments, l'homéopathie ou encore la biodynamie, qui des expressions parmi d'autres d'un rapport analogique à la nature.

Tournons-nous maintenant vers les travaux d'un autre chercheur, quant à lui historien des religions, qui s'est également penché sur la diversité des liens entre de l'Homme à la Nature. Il s'agit de Mircea Eliade selon lequel la distinction majeure qui est observable au sujet des rapports entre Sociétés/Nature concerne l'opposition entre le sacré et le profane.

- *Mircea Eliade et la grande frontière : nature sacrée, nature profane*

Pour illustrer la grande diversité des rapports entre l'humain et la nature, nous pouvons également mobiliser l'histoire des religions et notamment les travaux rapportés par Mircea Eliade. Dans son ouvrage *Le sacré et le profane* publié en 1957, Mircea Eliade met en évidence le fait que le comportement des populations humaines vis-à-vis de ce qui les entoure est guidé par la cosmogonie dans laquelle elles se reconnaissent. Tout au long de son ouvrage, il s'applique ainsi à décrire les comportements qui sont le propre de « *l'homme religieux* » et à les situer sur un plan de comparaison par rapport à l'expérience profane.

Il précise également que, même si cet « *homme religieux* » qui sert de modèle de référence à sa réflexion, n'existe plus vraiment dans la société occidentale moderne, il reste pourtant des traces de son comportement chez tous les individus. Ainsi, qu'on le veuille ou non, notre inconscient collectif reste profondément marqué par le fonctionnement de l'homme religieux. A ce sujet, Mircea Eliade déclare qu' « *une telle existence profane ne se rencontre jamais à l'état pur. Quel que soit le degré de la désacralisation du monde auquel il est arrivé, l'homme qui a opté pour une vie profane ne réussit pas à abolir le comportement religieux.* » (Eliade, 1957, p.26). Il écrit aussi : « *L'existence même la plus désacralisée conserve encore des traces d'une valorisation religieuse du monde* » (Eliade, 1957, p.26).

La première des distinctions qui existe entre le religieux et le profane intéresse la géographie, puisqu'elle se rapporte à la manière d'habiter l'espace. Ainsi, si l'expérience profane est marquée par l'homogénéité et la neutralité de l'espace, l'expérience de l'homme religieux est au contraire caractérisée par ce que Mircea Eliade nomme : « *hiérophanie* ». Mircea Eliade explique ce terme de la façon suivante en faisant référence à un extrait de la Bible dans lequel il est explicite que certains lieux sont marqués du sceau de la sacralité, ce pourquoi les approcher nécessite d'adopter une attitude adaptée, voire de mettre en place un rituel :

« *Pour l'homme religieux, l'espace n'est pas homogène ; il présente des ruptures, des cassures : il y a des portions d'espace qualitativement différentes des autres. "N'approche pas d'ici, dit le Seigneur à Moïse, ôte les chaussures de tes pieds ; car le lieu où tu te tiens est une Terre Sainte." (Exode, III, 5). Il y a donc un espace sacré et par conséquent « fort », significatif, et il y a d'autres espaces non consacrés et partant sans structure ni consistance, pour tout dire : amorphes* » (Eliade, 1957, p.25).

Le point suivant est particulièrement étonnant dans l'analyse de Mircea Eliade et nous éclaire sur l'originalité du point de vue de l'homme religieux : « *Plus encore, pour l'homme religieux, cette non-homogénéité spatiale se traduit par l'expérience d'une opposition entre l'espace sacré, le seul qui soit réel, qui existe réellement, et tout le reste, l'étendue informe qui l'entoure* » (Eliade, 1957, p.25). Dans ce paradigme, seul l'espace sacré a les attributs de la réalité car il permet aux humains de se relier à l'absolu. L'espace profane, par opposition, est considéré comme une illusion dénuée de substance réelle, caractérisée par la relativité des phénomènes qui le secoue. C'est un « *chaos* » (Eliade, 1957, p.26).

« *Le désir de l'homme religieux de vivre dans le sacré équivaut, en fait, à son désir de se situer dans la réalité objective, de ne pas se laisser paralyser sans fin par la relativité sans fin des expériences purement subjectives, de vivre dans un monde réel et efficient et non pas dans une illusion* » (Eliade, 1957, p.31).

Pour l'homme religieux, l'espace sacré est donc nécessairement le centre du monde réel. Il est le point de référence à partir duquel l'homme religieux peut s'orienter dans l'espace. Mircea Eliade rappelle également l'importance des signes qui révèlent l'endroit sacré à partir duquel la société de l'homme religieux peut s'établir. « *L'homme religieux reçoit la révélation d'un lieu sacré* » (Eliade, 1957, p.34). Il explique ensuite que l'installation dans un territoire équivaut, pour l'homme religieux, à la fondation d'un monde. Si l'homme religieux doit consacrer le lieu avant de s'y installer, c'est pour changer la nature du lieu et le faire entrer dans le cycle d'une cosmogonie : « *on ne fait sien un territoire qu'en le créant de nouveau, c'est-à-dire en le consacrant* » (Eliade, 1957, p.34).

Si l'homme religieux envisage l'espace différemment de l'homme profane, il vit également selon une représentation temporelle originale. « *L'homme religieux vit dans deux espèces de Temps, dont la plus importante, le temps sacré, se présente sous l'aspect paradoxal d'un temps circulaire* » (Eliade, 1957, p.64). La représentation du temps telle que nous la connaissons, avec une distinction claire entre le passé, le présent et le futur, ne joue ici qu'une place secondaire, celle du défilé des événements profanes. Mais la réalité de l'expérience religieuse s'inscrit, quant à elle, dans un temps cyclique par lequel il est donné à l'homme religieux de participer au récit mythique qui est à l'origine du monde. « *Ce comportement à l'égard du Temps suffit à distinguer l'homme religieux de l'homme non religieux. Le premier se refuse de vivre uniquement dans ce qu'en termes modernes on appelle le Présent Historique : il s'efforce de rejoindre un temps sacré qui, à certains égards, peut être homologué à l'Eternité [...] jusqu'à un certain point, on peut même dire que l'homme religieux, surtout celui des sociétés primitives, est par excellence un homme paralysé par le mythe de l'Eternel retour* » (Eliade, 1957, p.64).

- *L'imprégnation de la nature par le sacré*

Cette double dimension de l'espace et du temps se retrouve également dans le rapport que l'homme religieux entretient avec la nature. « *Pour l'homme religieux, la Nature n'est jamais exclusivement naturelle : elle est toujours chargée d'une valeur religieuse. Ceci s'explique puisque le Cosmos est une création divine : sorti des mains de Dieu, le monde reste imprégné de sacralité* » (Eliade, 1957, p.101). Nous sommes loin ici de la conception cartésienne de la nature comme une machinerie autonome... Dans le regard de l'homme religieux, la nature est avant tout un support de communication entre les humains et les dieux. On retrouve ici l'idée que la nature est un livre ouvert où l'humain est invité à puiser des connaissances, à déchiffrer un message par le biais de symboles. La terre est par exemple un symbole majeur pour l'homme religieux. Personnalisée, elle est plutôt dotée des attributs de la féminité et de la maternité. Pour évoquer la force du lien qui relie certaines cultures avec celle qu'elles appellent la Terre Mère, Mircea Eliade rapporte l'anecdote repris sur la page suivant.

« Un prophète indien, Smohalla, chef de la tribu Wanapum, refusait de travailler la terre. Il estimait que c'était un péché de la blesser ou de la couper, de déchirer ou de griffer notre mère commune par des travaux agricoles. Et il ajoutait : « vous me demandez de labourer le sol ? Irais-je prendre un couteau pour le plonger dans le sein de ma mère ? Mais alors, lorsque je serai mort, elle ne me prendra plus dans son sein. Vous me demandez de bêcher et d'enlever des pierres ? Irai-je mutiler ses chairs afin d'arriver à ses os ? Mais alors, je ne pourrai plus entrer dans son corps pour naître de nouveau ? Vous me demandez de couper l'herbe et le foin et de m'enrichir comme les Blancs ? Mais comment oserai-je couper la chevelure de ma mère ? » (Eliade, 1957, p.120).

Il mentionne également la pratique du dépôt de l'enfant sur le sol après sa naissance, qui est un rituel courant chez certains peuples. L'enfant serait ainsi reconnu par sa mère véritable, la Terre Mère, qui le couvrirait ensuite de sa protection. Ensuite, Mircea Eliade fait allusion au rôle symbolique structurant que peuvent avoir les montagnes pour l'homme religieux. Ce dernier peut en effet voir en elles un lieu privilégié où entrer en communication avec la dimension sacrée de l'existence. *« Puisque la montagne sacrée est un axis mundi qui relie la Terre au Ciel, elle touche en quelque sorte le Ciel et marque le point le plus haut du monde » (Eliade, 1957, p.34).* Pour illustrer son propos, nous pouvons prendre l'exemple de la montagne du mont Sinäi située en Egypte. Appelée aussi mont Horeb dans l'Ancien Testament, elle est le lieu où Moïse fut appelé pour recevoir la Loi que le Seigneur voulait transmettre à son peuple. Cet extrait de la Bible peut nous en convaincre : *« La montagne du Sinäi était toute fumante, car le Seigneur y était descendu dans le feu ; la fumée montait, comme la fumée d'une fournaise, et toute la montagne tremblait violemment. (...) Le Seigneur descendit sur le sommet du Sinäi, il appela Moïse sur le sommet de la montagne, et Moïse monta vers lui » (Livre de l'Exode, chapitre 19-20).*

Enfin, il nous faut mentionner le symbole de l'arbre, qui fait clairement partie du répertoire symbolique utilisé par l'homme religieux depuis des millénaires. Il suffit d'observer un arbre pour comprendre la portée de ce symbole. Ses racines, puis son tronc qui s'élève vers le ciel, enfin les branches où les fruits mûrissent lorsque la saison est venue, font de l'arbre un relai de communication entre la Terre et le Ciel. C'est ainsi que les Germains vouaient un culte à Yggdrasil, arbre cosmique qui représente également l'axe du monde. Le texte de la Genèse évoque quant à lui la présence de deux arbres au sein du jardin d'Eden : l'arbre de la connaissance du bien et du mal (dont les fruits sont défendus) et l'arbre de vie. Donc, chez l'homme religieux, la nature fourmille d'éléments qui ont une double signification : un sens commun qui correspond à l'usage qu'on en fait dans la vie matérielle et un sens symbolique qui permet d'entrer en contact avec le monde des dieux, qui révèle le message de ces derniers pour les humains et leur rappelle l'origine surnaturelle de leur existence. Ces deux niveaux de compréhension peuvent tout à fait cohabiter, ils ne sont pas incompatibles l'un envers l'autre.

- La désacralisation du monde : un processus incomplet

Si la réflexion de Mircea Eliade nous intéresse autant, c'est parce qu'il met en évidence que la vie de l'homme religieux est marquée par une grande responsabilité vis-à-vis des territoires dans lesquels il s'installe et de l'espace qu'il habite. « *S'installer quelque part, bâtir un village ou simplement une maison représente une grave décision car l'existence même de l'homme y est engagée : il s'agit en somme de créer son propre monde et d'assumer la responsabilité de le maintenir et de le renouveler* » (Eliade, 1957, p.55). Cette dimension sacrée de l'existence n'exclut donc en rien les préoccupations de la vie quotidienne, bien au contraire : elle leur donne du poids et du sens. C'est ici que cette réflexion de Mircea Eliade rejoint les grands enjeux écologiques que nous avons décrits à l'ouverture de ce chapitre. Elle nous apparaît ainsi d'une brûlante actualité et constitue un riche terreau à partir duquel laisser pousser notre questionnement de recherche.

Selon les travaux de Mircea Eliade, il serait vain d'étudier les rapports de l'homme moderne à la nature sans prendre en compte la perspective religieuse telle qu'il nous la rapporte. En effet, même dans une société occidentale qui s'est fort éloignée du vécu de l'homme religieux selon le modèle qu'il décrit, des reliquats de cette expérience religieuse persistent dans l'inconscient collectif et motivent encore, de façon plus ou moins latente, les comportements. A ce sujet Mircea Eliade écrit : « *L'expérience d'une nature radicalement désacralisée est une découverte récente. Encore n'est-elle accessible qu'à une minorité des sociétés modernes et en premier lieu aux hommes de science. Pour le reste, la Nature présente encore un « charme », un « mystère », une « majesté » où l'on peut déchiffrer les traces des anciennes valeurs religieuses. Il n'y a pas d'homme moderne, quel que soit le degré de son irréligion, qui ne soit sensible aux charmes de la Nature. Il ne s'agit pas uniquement des valeurs esthétiques, sportives ou hygiéniques accordées à la Nature, mais aussi d'un sentiment confus et difficile à définir dans lequel on distingue encore le souvenir d'une expérience religieuse dégradée* » (Eliade, 1957, p.131).

A présent, intéressons-nous à une approche originale, qui démontre elle-aussi que tous les humains ne vivent pas dans le même « monde », c'est-à-dire qu'ils n'entretiennent pas tous le même rapport à la vie, aux autres, à la nature : il s'agit de la théorie des « Economies de la grandeur ».

- Les économies de la grandeur selon Boltanski et Thévenot

En 1991, le sociologue Luc Boltanski et l'économiste Laurent Thévenot, ont formulé la théorie des économies de la grandeur, pour remettre en question les classifications habituelles sur lesquelles se fonde la sociologie. Ils partent du constat suivant : au sein d'un système d'acteurs, des conflits peuvent apparaître alors que chaque individu est capable de justifier son action. Pourquoi les uns et les autres ne sont-ils pas capables de se comprendre ? La réponse de Boltanski et Thévenot est la suivante : ces individus ne se comprennent pas parce qu'ils n'appartiennent pas au même monde. Les valeurs qui guident leurs actions ne sont pas les mêmes. Par conséquent, il est normal que des incompréhensions voire des conflits surgissent, et cela est d'autant plus marqué lorsque la situation suscite le frottement de deux mondes qui sont fort éloignés l'un de l'autre. Les sociologues parviennent à identifier sept mondes, qu'ils appellent également des « cités ».

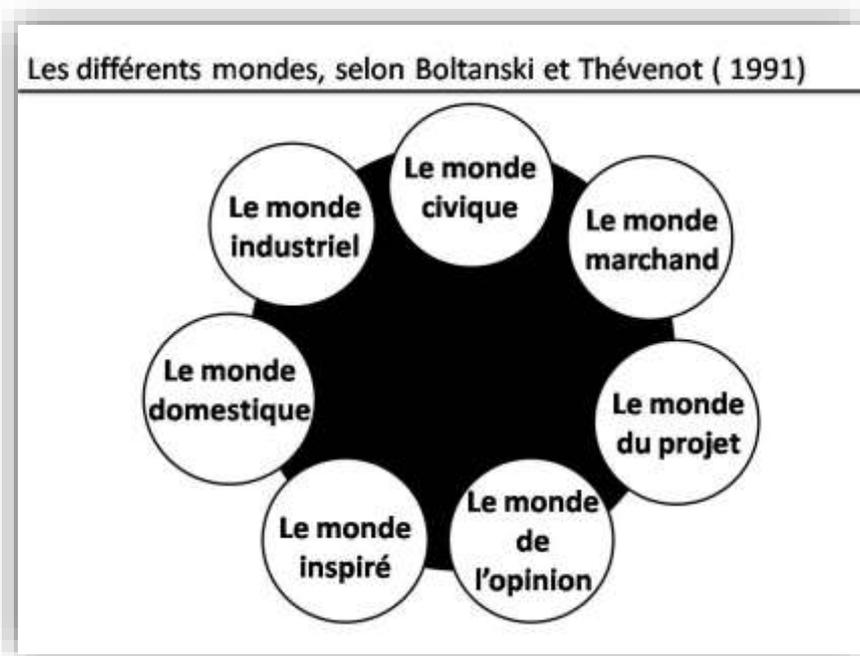


Figure 1. Marie Guicheteau, 2020.
D'après Boltanski et Thévenot (1991).

A chaque monde ou « cité » correspond un principe supérieur, ou « grandeur », auquel les individus ont recours pour se justifier en cas d'accords ou de conflits, comme nous l'avons synthétisé dans le tableau de la page suivante.

CITES	CE QUI FAIT SENS	GRANDEUR DE REFERENCE	CAUSE DE CHUTE
La cité marchande	<i>L'argent</i>	<i>La richesse</i>	<i>La pauvreté</i>
La cité civique	<i>La loi</i>	<i>La capacité à faire passer l'intérêt collectif avant l'intérêt particulier</i>	<i>L'individualisme, la division</i>
La cité inspirée	<i>L'intuition</i>	<i>L'imaginaire</i>	<i>Le réalisme</i>
La cité industrielle	<i>L'efficacité productive</i>	<i>L'expertise</i>	<i>L'action non productive</i>
La cité domestique	<i>La tradition</i>	<i>La protection du foyer</i>	<i>La dissidence</i>
La cité de l'opinion	<i>L'image, le succès</i>	<i>La célébrité</i>	<i>L'anonymat</i>
La cité du projet	<i>La coopération</i>	<i>L'intégration à un collectif de projet</i>	<i>La solitude</i>

Tableau 2. Les cités et leur grandeur. Marie Guicheteau, 2020.

D'après Boltanski et Thévenot, 1991.

Ce qui fait sens pour les uns ne fait pas forcément sens pour les autres. Deux mondes qui sont très éloignés l'un de l'autre peuvent ainsi entrer en confrontation autour d'un même sujet, parce qu'ils sont profondément animés par des desseins différents. Par exemple, on imagine aisément que quelqu'un qui perçoit le monde depuis la Cité Inspirée risque d'entrer en conflit avec quelqu'un qui se reconnaît dans la Cité industrielle. L'intérêt principal de ces analyses est d'inviter à une approche subtile de la différence, et d'inciter à dépasser la simple distinction entre le Bien et le Mal. Ce qui représente le Bien pour moi peut tout à fait représenter le Mal pour l'autre ; La grandeur que je cherche à atteindre, et qui me sert à justifier de ma conduite et de mes actes, est peut-être un principe de déchéance pour d'autres personnes qui suivent des objectifs différents des miens. Voilà ce que les travaux de Luc Boltanski et de Laurent Thévenot nous invitent à garder à l'esprit.

Dans le cadre de notre recherche, nous pouvons nous demander dans quelle mesure ces différentes cités attribuent à la nature une valeur particulière, voire l'établissent comme une grandeur. Quelle est la place et la fonction accordée à la nature dans ces différents mondes ? Comment la définissent-ils ? Telles sont les questions que la lecture des *Economies de la grandeur* éveillent en nous. Mais si dans l'ouvrage publié en 1991, les deux auteurs ne font pas mention des rapports de l'Homme à la Nature et n'utilisent pas ce critère dans la distinction des sept mondes, d'autres chercheurs approfondissent plus tard leur réflexion et l'actualisent en proposant l'hypothèse d'un huitième monde, qu'ils intitulent « *monde soutenable* ». C'est notamment ce qui motive l'article écrit par Laura Gherardi et Mauro Magatti et publié en 2012 dans la *revue du MAUSS*.

Ces deux auteurs ajoutent ainsi un huitième monde, dont la valeur principale qui guide l'action répond au principe de soutenabilité. Ainsi, ils montrent que « *Le grand, dans un monde soutenable, est celui qui valorise les ressources humaines, sociales et environnementales, qui est responsable envers la société dans sa totalité et dans son futur. Là où le grand facilite le développement conjoint des différentes écologies humaines, sociales et environnementales, selon une modalité générative de relation, le petit est, au contraire, un gaspilleur qui mortifie les ressources, qui exploite les ressources communes sans les régénérer* » (Gherardi et Magatti, 2012).

Cette adaptation de la théorie de Boltanski et Thévenot cherche à traduire l'émergence au sein de la société civile, certes d'une préoccupation croissante à l'égard des enjeux environnementaux, mais également du problème de leur intégration à des questions sociales sensibles et souvent reléguées à l'arrière plan. En effet, Jérôme Ballet, Jean-Luc Dubois et François Régis Mahieu ont notamment mis en lumière le processus de « *marginalisation de la dimension sociale dans le développement durable* » (Ballet, Dubois, Mahieu, 2011). Dans un article paru en 2011 et intitulé « *La soutenabilité sociale du développement durable : de l'omission à l'émergence* », ils font ainsi remarquer que cette notion de soutenabilité telle qu'on la retrouve au cœur de la triade du développement durable n'est pas sensée concerner uniquement la préservation des milieux naturels. La dimension sociale, qui renvoie notamment à la thématique de l'inégale répartition des ressources, y est inscrit au même titre que les domaines de l'environnement et de l'économique. Or, comme le souligne ces trois auteurs, elle peut parfois être complètement occultée des esprits et des politiques de développement, ce qui conduit à des situations dramatiques sur le plan humain : « *On en arrive même à ce que, dans un certain nombre d'études, les populations pauvres des pays en développement soient accusées d'avoir des pratiques agricoles destructrices de l'environnement [...] On peut ainsi dénoncer l'apparition d'une sorte « d'aliénation écologique » au sens où l'écologie en arrive à masquer la pertinence du social* » (Bahet, Dubois, Mahieu, 2011).

La cité « soutenable », telle qu'elle est présentée par Gherardi et Magatti, propose justement de prendre en compte cette dimension sociale, puisque la valeur grande qui est recherchée doit induire la durabilité des ressources, selon un mode de développement qui doit être socialement soutenable. A ce titre, la qualité des relations entre les individus et les groupes, ainsi que la notion de partage, sont valorisées. L'hypothèse de ce huitième monde, appelé cité « soutenable », nous invite donc à être vigilant : étudier la question de la nature sous l'angle environnemental seulement, cela n'aurait pas de sens, du moins ne serait pas pertinent dans le cadre de notre étude. Le thème des rapports homme/nature nous amène, dès à présent, à nous pencher sur ses implications au niveau de la société, de son fonctionnement, de ses inégalités et de ses déséquilibres, de ses centres de pouvoir et de ses zones de marginalités. A ce sujet, nous pouvons rebondir sur la pensée d'un auteur, qui s'est démarqué en créant la discipline de la psychologie sociale : il s'agit de Serge Moscovici.

En 1974, dans un ouvrage au titre éloquent, il développe une réflexion selon laquelle la sensibilité à la nature est un monde en elle-même : un monde de la marge et de la périphérie, sans cesse rejeté par les classes dominantes, mais dont l'expression est une constance à travers l'histoire de notre société occidentale. Ce monde sensible à la nature, c'est le monde de l'Homme Sauvage qui naît et évolue en opposition au monde de l'Homme Domestique. Sauvage : ce terme est choisi parce que, selon Moscovici, la nature sauvage est présente chez l'humain : elle n'est pas seulement une donnée extérieure à celui-ci. Sa dimension n'en est pas moins culturelle que la Nature Domestique. Seulement, l'Homme Sauvage est pourvu des propriétés que rejette ou que refoule l'Homme Domestique : l'irrationnel, l'émotionnel, le sensoriel sont ainsi les composantes de son monde, qu'il nous faut à présent visiter.

- *Serge Moscovici : La nature partagée entre Hommes Sauvages et Hommes domestiques*

Le sociologue Serge Moscovici dédie une grande part de ses travaux à l'exploration de cette question des relations de l'Homme à la Nature. Dans *Hommes sauvages, hommes domestiques*, publié en 1974, il insiste sur la vigueur avec laquelle la rupture entre nature et culture est affichée comme une certitude dans la société occidentale moderne. Il rejoint ainsi les travaux de Philippe Descola en observant que la société occidentale s'est construite à partir de l'idée d'une rupture entre nature et culture, qu'elle s'efforce par divers moyens de prouver et de consolider. Il cherche également à montrer que le sujet du lien de notre société à la nature engendre deux dynamiques antagonistes, qui se sont affrontées tout au long de l'histoire et qui restent pertinentes dans l'analyse de l'actualité. « *Le dilemme : "l'homme ou la nature - l'homme et la nature" est fondamental et se pose sans cesse à nouveau* » (Moscovici, 1974, p.19) affirme-t-il dès les premières pages de cet ouvrage. Chaque époque est traversée par cette opposition entre ceux qui se reconnaissent dans le camp des Hommes Sauvages et ceux qui se reconnaissent dans le camp des Hommes Domestiques. Le mot « domestique » est lui-même significatif d'une certaine conception de ce qui fait société. La domestication suppose en effet une maîtrise de l'être humain par lui-même, qui est considérée comme la seule voie d'accès vers son développement et l'accomplissement du progrès vers lequel il tend son énergie. Dans cette vision, devenir un homme social supposerait donc de s'affranchir du monde sauvage, de se couper de toute spontanéité, de se débarrasser des pulsions. Pour l'Homme Domestique, la sauvagerie est constitutive de l'enfance, les élans naturels qui habitent en l'humain l'empêchent d'accéder à la raison et au statut d'adulte. Dans la première partie de son ouvrage, Serge Moscovici insiste sur cette opération de l'extraction du sauvage, comme prémisses indispensables de l'individu civilisé. Par cela, il devient un maître, un modèle que la nature doit suivre, et il peut ensuite diriger les autres êtres vivants n'ayant pas encore réussi à transcender leur condition naturelle.

« Le propre de l'homme, ce qui fait sa fierté, est d'arriver à se dépouiller de ce "fonds" qui lui vient de sa propre nature, de se domestiquer, alors que les autres espèces ont besoin d'être domestiquées » (Moscovici, 1974, p.25).

Pour Serge Moscovici, grâce à la culture, aux arts, aux moyens techniques, l'Homme Domestique serait en lutte constante contre sa nature première, et ce serait cet effort pour devenir semblable à une figure idéalisée de lui-même qui le caractériserait. Ce combat permanent aurait pour objectif de permettre à l'humain de rejoindre *« l'homme ultime »* (Moscovici, 1974, p.26), symbole de perfection et d'achèvement. Cela justifierait la mise en place d'un processus qui s'étirerait dans le temps et rendrait nécessaire chez chacun un travail de purification morale grâce à l'éducation, l'apprentissage de l'esprit rationnel ou encore l'intégration de codes de bonne conduite.

En parallèle de cette tentative générale de s'échapper de la nature sauvage pour rejoindre la vision d'une humanité idéale, Moscovici identifie des mouvements de résistance à ce processus, qui se manifestent notamment à travers les naissances et les renaissances de courants de pensée dits *« hérétiques »* : par là, Serge Moscovici souligne la permanence dans l'histoire de ce courant rassemblant tous ceux et celles qui n'intègrent pas le principe de domestication. Ceux-là respectent plutôt la loi *« d'ensauvager la vie »* (Moscovici, 1974, p.30). Ainsi, la dynamique que suit l'Homme Sauvage est absolument l'inverse de celle que poursuit l'Homme Domestique. Pour le premier en effet, il n'est nulle question de chercher à atteindre un état de perfection par l'usage de la raison et de la technique, puisque *« l'état originaire est un état de plénitude »* (Moscovici, 1974, p.31). Les lois, les programmes d'éducation, les règles de bienséance, les normes religieuses, sont plutôt considérés comme des freins au déploiement du potentiel humain : tout ce qui se rajoute par-dessus la nature vient brider les esprits créatifs, emprisonne la soif de connaître et cadenas la liberté de penser, de se mouvoir, d'entrer en dialogue avec le non-humain. *« Les dressages, les contraintes, en deux mots, l'éducation et l'interdit font obstacle à cet épanouissement »* (Moscovici, 1974, p.31). La voie de l'homme sauvage est celle d'une redécouverte de l'homme tel qu'il est déjà, hors de ses conditionnements. L'homme ne se rend pas homme en accumulant des connaissances externes à sa propre histoire, en anesthésiant ses facultés sensibles au profit de son intelligence. Non, c'est même tout le contraire qui guide le principe d'ensauvagement :

« L'excès porte en soi le remède. Multiplier les sensations, mettre le corps en mesure de jouir de ses expériences et de ses impulsions, brancher l'esprit sur la sensation dédaignée, le savoir sur l'humble pratique, l'envie de penser sur le désir d'agir, de construire [...] Il s'agit donc de libérer le corps, de libérer la nature, évidemment. D'être libéré par eux, en échange » (Moscovici, 1974, p.34).

Comme tend à le montrer Serge Moscovici, cette aspiration à une alliance étroite, intime entre l'humanité et la nature est une œuvre éminemment sociale.

« *Ensauvager la vie, c'est s'accrocher très fermement au sol de la société, de la nature, les interpeller violemment et provoquer l'histoire* » écrit-il à ce sujet.

Si le principe de domestication vise à rejoindre une « *scène finale* », à l'inverse le principe d'ensauvagement cherche plutôt à ramener l'humanité à une « *scène primitive [...]* sur laquelle ont été élaborés les premiers plans, faites les premières promesses » (Moscovici, 1974, p.36). Serge Moscovici précise que si l'expression « *scène finale* » se rattache à la figure du père, la « *scène primitive* » renvoie inversement à la mère. De surcroît, le rapport au temps est vécu de façon diamétralement différente selon que l'on choisisse « *la voie du retour à la nature* », ou « *la voie du détour de la nature* ».

- Dans le cas de la première, c'est l'instant présent qui importe et qui constitue comme l'axe primordial du monde. Il ne sert à rien de courir si la direction vers laquelle la société jette ses forces est un mirage, une illusion de perfection qui n'existe pas. Mieux vaut alors s'autoriser à prendre le temps, se rendre disponible à ce qui est déjà là : c'est ce qui permet d'ouvrir la voie du retour à la nature. Celle-ci est habitée par le thème du recommencement et par le respect du déroulé cyclique du temps. Elle invite à cesser de courir vers une vie fantasmée, afin de retrouver ses racines et vivre pleinement : « *si l'on dit vivre « en sauvage », rebrousser chemin, arrêter le mouvement, on entend « ensauvager la vie », la bousculer, l'ébranler, lui imprimer une direction, la faire circuler au cœur d'actions, de paroles, d'idées, dans un monde de réalités mis à la place d'un monde d'images, d'un monde du spectacle.* » (Moscovici, 1974, p.45-46).

- Dans le cas de la seconde, tout ce qui est vécu dans l'instant présent est tourné vers l'avenir, selon la nécessité de « *remettre toujours au lendemain pour en jouir ce dont on peut jouir aujourd'hui, différer chaque action dont on n'escompte pas un effet à long terme soit dans ce monde-ci soit dans l'autre monde, dévier toute pensée ayant un rapport avec la réalité proche vers une réalité lointaine, bref se priver, se retenir et se réfléchir détache de l'emprise de l'immédiat* » (Moscovici, 1974, p.40). Il s'agit alors de se couper de l'instant présent pour ne pas se laisser distraire par la nature, par les sensations, par les émotions et garder les yeux fixés sur le but fixe que l'on cherche à atteindre.

Outre l'opposition de deux rapports au temps, Serge Moscovici affirme que ce sont deux visions profondément distinctes du domaine de la connaissance et de la source du savoir qui découlent de la confrontation Hommes Sauvages/Hommes Domestiques, ainsi que nous l'avons repris dans le tableau suivant.

SCIENCE ORTHODOXE	SCIENCE HETERODOXE
<p>- <u>Le processus de connaissance suppose une distanciation sensible entre le scientifique et l'objet de sa recherche</u></p> <p>« <i>Répudier le vécu dans la recherche du vrai et s'entourer de froideur</i> » (Moscovici, 1974, p.48).</p>	<p>- <u>Le vécu individuel est au cœur du processus de connaissance</u></p> <p>« <i>Les livres lus, les idées recueillies, les images dont on se pénètre ne consistent plus seulement en phrases, en abstractions, en schémas ; ils sont l'incarnation effective d'une réalité qui renvoie continuellement à celui qui l'habite et en est habité</i> » (Moscovici, 1974, p.47).</p>
<p>- <u>Le résultat recherché est la modélisation, la systématisation, la mise en ordre du réel</u></p> <p>« <i>Réduire les réalités multiples à un seul type de réalité ; séparer les phénomènes, la pensée du réel, la théorie de l'expérience</i> » (Moscovici, 1974, p.48).</p>	<p>- <u>La connaissance a pour but de valoriser les différences, de mettre en valeur la diversité</u></p> <p>« <i>ne pas réduire les réalités à une réalité</i> » (Moscovici, 1974, p.48).</p>
<p>- <u>La connaissance est le domaine d'action d'une élite. Elle suppose des compétences spécifiques qui sont détenues par une certaine catégorie de la population et sont transmises de façon autoritaire et verticale</u></p> <p>« <i>Transmettre de génération en génération les connaissances garanties par les autorités reconnues</i> » (Moscovici, 1974, p.48)</p>	<p>- <u>La connaissance n'est pas le privilège de certains : elle est produite pour tous et toutes selon des voies diverses</u></p> <p>« <i>Il n'y a pas d'ignorance ni d'ignorant. Chaque être, fût-ce un oiseau, a fortiori un paysan ou un Esquimau, emploie le langage qui lui convient, produit des œuvres belles et durables, possède un savoir approfondi</i> » (Moscovici, 1974, p.46-47)</p>

Tableau 3 : Science orthodoxe et science hétérodoxe selon Serge Moscovici.

Marie Guicheteau, 2020.

Serge Moscovici mentionne les nombreux penseurs qui se sont inscrits dans le camp de l'ensauvagement et du retour à la nature. Il cite notamment Diogène, personnage provocant qui n'hésitait pas à utiliser le registre de l'absurde pour remettre en question les évidences qui selon lui figeaient l'esprit de ses contemporains : « *quand vous regardez au loin, semble dire Diogène aux philosophes, quand vous détournez le regard vers le ciel, vous ne voulez pas voir ce qui est tout près de vous, de votre cœur, de vos yeux. Pourtant on ne va très loin que lorsqu'on part de ce qui est au plus près, de ce qui nous touche et dont nous sommes touchés* » (Moscovici, 1974, p.64).

Il soulève le fait que le caractère révolutionnaire des cyniques ne venait pas seulement de leur argumentation, mais surtout du fait que leur mode de raisonnement était ancré dans la vie quotidienne.

« Le complot permanent contre les institutions, l'irrespect pour la famille, le travail, la cité, le dédain ressenti pour-la science et la religion, représentés par des actes aussi simples que garder les cheveux longs, porter besace et manteau grossier, manger de la viande crue ou observer un régime végétarien, boire aux ruisseaux, brouter des herbes sauvages, en disent plus long que cent discours. » (Moscovici, 1974, p.65).

Moscovici cite ensuite d'autres courants hétérodoxes, comme les Cathares au moyen âge, qualifiés d'hérétiques par rapport à la pratique liturgique et aux dogmes reconnus par le pouvoir ecclésiastique. La menace du bûcher n'empêche pas ces hommes et ces femmes d'interpréter le message du Christ sous un angle radicalement différent de celui qui est annoncé par les prêtres et les clercs. Moscovici prend ici notamment l'exemple des sectes adamites, selon laquelle la croyance en la nature pécheresse de l'Homme abondamment promulguée par l'Eglise est une distorsion du message originel du Christ. Selon elles, c'est au contraire en suivant les élans de sa nature que l'on trouve sans attendre la voie menant au Paradis sur Terre. Au moyen-âge encore, Serge Moscovici met en évidence combien la figure de l'homme des bois put porter des représentations paradoxales : si elle fut d'abord méprisée par rapport à celle du chevalier, elle devint ensuite un symbole de pureté et d'innocence. De même, la figure de l'indien sauvage, apparaissant après la découverte des Amériques par Christophe Colomb, fut également tantôt chargée négativement, tantôt chargée positivement. Car, souvent, les explorateurs n'ont fait que projeter les représentations du sauvage qui étaient déjà actives en Europe, sur les peuples qu'ils rencontraient sur l'autre continent. Le romantisme qui pointe au XIXème est un autre courant hétérodoxe majeur cité par Serge Moscovici.

« Non seulement des livres et des poèmes surgissent, aussitôt lus et appris par cœur, de la musique se joue, des toiles immortalisent des paysages sombres, fiers, sauvages et désolés comme des âmes ; mais la nostalgie, le costume et jusqu'à la pose romantiques témoignent d'une attitude qui marque le siècle » (Moscovici, 1974, p.76).

Ces divers exemples pris au long de l'histoire nous permettent de comprendre que l'idée du retour à la nature n'est pas une poussée ponctuelle, une originalité qui dépendrait d'un contexte particulier. Elle est une constante au cours de l'histoire, qui s'exprime sous des formes différentes selon les enjeux qui concernent son époque, comme un incendie universel dont le feu repartirait sans cesse, ici ou là :

« Ce qui a été dit, agi dans les siècles passés, n'a cessé d'ébranler, d'inquiéter, d'atteindre les hommes des autres temps au plus secret d'eux-mêmes. On peut brûler, déconsidérer les groupes, les communes, les géographies d'un autre monde : on ne dissout pas les idées, les actes nécessaires. On les comprime, comme on comprime les gaz, mais ils s'échappent, se liquéfient, explosent et se transforment, et se retrouvent toujours » (Moscovici, 1974, p.75).

Quelle que soit l'époque sur laquelle on se penche pour l'étudier, l'hétérodoxie est souvent marquée du sceau de la mauvaise réputation : « *On se réfère à l'hétérodoxie avec gêne ou ironie, comme s'il s'agissait d'un sujet obscène. On a honte d'être rencontré en si mauvaise compagnie.* » (Moscovici, 1974, p.80).

L'auteur fait ensuite remarquer que deux types d'expérience caractérisent l'histoire des relations entre Homme Sauvage et Homme Domestique : la servitude et l'exil. Le nomadisme ou l'esclavage participent du destin des Hommes Sauvages, quels que soient leur sexe, leur âge, leur profession et leur origine sociale :

« *Volontaires ou forcés, les exilés lancés sur les routes, voyageurs aux légers bagages, jeunes et vieux, hommes et femmes, puissants d'hier et cadets d'aujourd'hui, esclaves blanchis sous le harnais qu'ils refusent de porter plus longtemps et esclaves ayant perdu leur harnais, penseurs ayant pensé trop haut et citoyens n'ayant pas parlé trop bas, bannis de bien d'autres sortes, n'ont ni espoir de retrouver leur foyer ni la possibilité de s'établir ailleurs durablement. Sans oublier ceux qui, parmi les leurs, sur leurs terres, vivent exclus, "en étrange pays dans mon pays lui-même"(Aragon)* » (Moscovici, 1974, p.83-84).

Mais ces êtres qui ne trouvent pas une place avec les autres, ces êtres que l'on renvoie à la marge du social, ces barbares qui font offense aux codes de la civilisation, ces sauvages qui vivent dans l'ombre et le mystère, ne peuvent s'empêcher de vivre, de penser, de désirer. Aussi, mettent-ils toute leur énergie à créer les conditions nouvelles de leur droit d'exister. Contre le monde culturel qui les rejette et les craint, « *ces groupes périphériques et actifs désaffectent, désinvestissent, désenchantent et décapent l'édifice social, montrent que le colosse a des pieds d'argile, et stimulent les énergies vives à se porter ailleurs* » (Moscovici, 1974, p.95).

C'est pourquoi, selon Serge Moscovici, les révolutions sont l'œuvre de ces êtres qui sont confinés dans le camp de la nature, non parce qu'ils l'ont choisi intellectuellement, mais parce qu'aucune place n'était prévue pour eux au sein du corps social. Leur seul espoir consiste alors dans la création d'un nouveau socle de société, d'une page vierge dont le cadre est cette fois capable d'accueillir entièrement ce qu'ils sont et ce dont ils rêvent.

« *Changer la forme de la société, la manière de produire et les relations qui se nouent autour de la production ne suffit pas, si l'on continue à la reproduire, à la doubler et redoubler dans l'espace et dans le temps, copie conforme de celle qui l'a précédée. Ce qu'il faut, c'est lui tracer un autre contour, la produire à nouveau, donc la réinventer, en transformant son mode de se reproduire et le contenu humain de ce qu'elle reproduit, son dedans et son dehors* » (Moscovici, 1974, p.96) nous dit Moscovici à ce sujet.

Or, d'une certaine manière, ce contexte de survie peut constituer une aubaine, en ce qu'il amène ces individus à développer des facultés rares.

Ces personnes qui vivent à la périphérie, qui ont été déjà repoussées en dehors de l'enveloppe du monde commun, auraient en effet tendance à développer une qualité de présence au monde qui les distingue de leurs contemporains. Moscovici nous dit qu'ils sont attentifs aux signes qui leur évoquent le renversement de l'équilibre en place. Ils sont éveillés, tandis que les foules sont endormies. *«Eux-mêmes, étant hors circuit, tenus à l'écart des voies de communication habituelles, transforment leur esprit et leur corps en radars ultrasensibles. Les mouvements du temps, qui échappent à la plupart des hommes et les traversent sans rien éveiller en eux, les « enragés » les captent à leur profit et en extraient une substance neuve : cela va de soi » (Moscovici, 1974, p.97).*

Pour conclure notre synthèse de l'opposition entre Hommes Sauvages et Hommes Domestiques telle que la pense Serge Moscovici, nous proposons le schéma suivant :

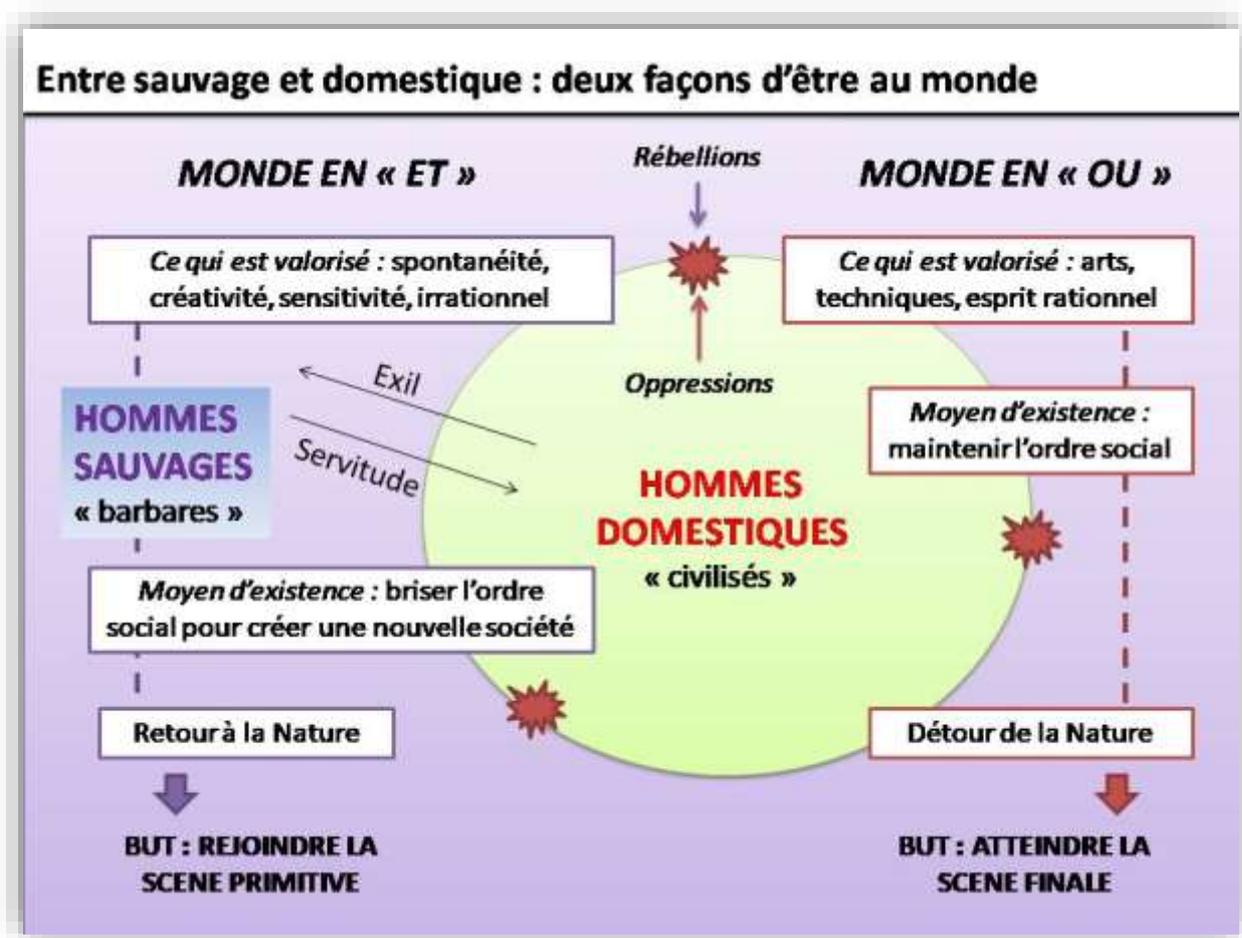


Figure 2. Marie Guicheteau, 2020.
D'après Moscovici, 1974.

1.2.4 – La nature comme refuge des sans-voix, des marginaux, des sensibilités hors-normes

La lecture de la pensée de Serge Moscovici nous a servi de ferment à l'exploration de la sensibilité à la nature, sous l'angle du social. Nous allons à présent essayer de découvrir plus précisément en quoi le rapport à la nature a pu être source de rejet ou de mépris de la part de la société occidentale, au cours de son histoire. Nous vérifierons ainsi que l'ontologie naturaliste telle que la conçoit Descola, c'est-à-dire fondée sur la séparation entre nature et culture, a consolidée son emprise en tentant d'effacer ou d'éliminer des autres formes de rapport à la nature qui pouvaient la remettre en question (Descola, 2005). D'après Moscovici, tout au long des siècles la sensibilité à la nature était la caractéristique des marginaux, des minorités, des populations exclues. Afficher sa sensibilité à la nature pouvait même être un signe de subversion, un affront au pouvoir ou à la norme religieuse en place. Pourtant, des voix n'ont cessé de s'élever pour défendre des positions certes minoritaires, mais originales. La sensibilité à la nature, cela renvoie pour les uns à l'Homme Sauvage en opposition à l'Homme Domestique (Moscovici, 1974). Pour d'autres, cela renvoie aux droits et aux connaissances du Féminin, dont la domination par le sexe masculin serait à mettre en lien avec la domination de l'homme sur la nature (D'Eaubonne, 1978). Enfin, la sensibilité à la nature peut également être pensée sous le prisme de la formulation d'une éthique particulière, nouveau contrat possible entre notre société occidentale et la nature, ce qui est porté par le courant de l'éthique environnementale ou éthique de la Terre (Calicott, 2010 ; Larrère, 2015).

Tout au long de l'histoire, la nature a inspiré des personnalités qui appartenaient à des courants de pensée et à des champs disciplinaires variés. L'hétérodoxie des chemins d'accès à la connaissance sur la nature s'est également manifestée à travers des disciplines scientifiques et des courants de pensée multiples. A travers quelques exemples qui nous ont paru particulièrement marquants, nous découvrirons que la sensibilité à la nature est un thème transversal, sur lequel se sont penchés les saints, les sociologues, les féministes, les philosophes, les explorateurs, les éducateurs... Nous terminerons cette analyse en nous attardant sur le point de vue proposé par la géographie, et nous insisterons sur les principales notions qui forment aujourd'hui le socle théorique de cette discipline.

- Quelques grandes figures de la sensibilité à l'égard de la nature et des animaux

- St François d'Assise, patron des écologistes :

La sensibilité à la nature et aux animaux était déjà annoncée et mise en pratique au XIII^{ème} siècle par Saint François d'Assise. Voyons comment cet homme a pu associer sa foi chrétienne et son amour de la nature, au point d'être proclamé « *Patron Céleste des Ecologistes* » le 29 novembre 1979 par le pape Jean-Paul II dans une bulle pontificale (Jean-Paul II, 1979). Suite à sa conversion à la foi catholique, ce Toscan né en 1182, fils d'un riche marchand, avait décidé de renoncer à sa position sociale privilégiée et de repenser son existence de fond en comble. Ainsi avait-il fait le choix de quitter ses parents en 1206 et d'embrasser un mode de vie dépouillé, ce qui avait suscité autour de lui des réactions soit de rejet et d'incompréhensions, soit d'enthousiasme et de fraternité. Ceux et celles qui aspiraient à suivre son exemple accompagnèrent son mouvement, et ils formèrent ensemble un groupe soudé, allant prêcher la bonne nouvelle du Christ de village en village. Saint François mènera même son activité missionnaire jusqu'en Egypte, accompagnant les croisés et rencontrant personnellement le sultan Almaliq Alkamil dans l'intention de le convertir ! Jacques le Goff, qui a dédié un ouvrage à ce personnage qui suscite en lui une forte admiration, explique à son propos : « *Dans un monde de l'exclusion [Saint François] proclame la présence divine en toute créature* » (Jacques le Goff, *Saint François d'Assise*, 1989).

Le geste de Saint François d'Assise avait certainement un caractère révolutionnaire pour l'époque, puisqu'il se démarquait clairement des doctrines de l'Eglise en place et ne se sentait aucunement affilié aux institutions religieuses de son époque. Diffusant partout un message de charité et d'espérance, il insistait sur l'importance de garder des modes de vie simple et d'intégrer la nature et les animaux dans la pratique de la foi chrétienne. Lui et ses frères « *ne sont plus des prédicateurs de la peur* » souligne Julien Théry Astruc, historien et professeur à l'université Lumière de Lyon, dans une émission radio produite par Europe 1 et dédiée à Saint François d'Assise (Astruc, 2018). François d'Assise se sentait donc investi d'une mission, celle de revenir à la source des Evangiles et d'imiter la vie qui était celle des apôtres, une vie qu'il associait avec la pauvreté matérielle et la proximité avec tous les êtres de la Création, y compris les animaux. Il créa ainsi l'ordre mendiant des Franciscains, tout en essayant de résorber le clivage entre les laïcs et les clercs (les Franciscains préférant ainsi vivre dans le monde, au contact des populations laïques). Si Saint François est aussi réputé pour les relations particulièrement étroites qu'il entretenait avec les éléments naturels et les animaux, c'est notamment parce qu'il est l'auteur du *Cantique des Créatures*, une prière qu'il adresse à tous les éléments de la Création en louange du Seigneur.

Dans ce texte qui a inspiré l'encyclique « *Laudato Si* » (François, 2015), sont successivement présentés : « *messire Frère Soleil* », « *sœur Lune et les étoiles* », « *frère Vent* », « *Sœur Eau* », « *frère Feu* », « *notre mère la Terre* » (Voir Annexes pour le texte intégral).

L'on peut également citer le passage suivant qui figure dans le récit de vie rédigé après sa mort par Thomas De Celano, premier hagiographe de Saint François d'Assise : « *Après l'arrivée de nouveaux frères, le bienheureux François prit la route et suivit la vallée de Spolète. Comme il approchait de Bevagna, il rencontra, rassemblés par bandes entières, des oiseaux de tous genres : ramiers, corneilles et freux. Sitôt qu'il les vit, il planta là ses compagnons et courut vers les oiseaux. Son amour était si débordant qu'il témoignait même aux créatures inférieures et privées de raison une grande affection et une grande douceur* » (De Celano, vers 1230).

Aujourd'hui, les Franciscains se réclament de cet héritage spirituel, qui propose un trait d'union entre foi chrétienne et pensée écologique. Sur le portail de leur site web, il est ainsi précisé que depuis le XIXème siècle, tous les Papes ont encouragé la protection animale. En guise d'illustration, cette parole du Pape Pie XII est reprise comme ci-dessous :

« *Le monde animal, comme toute la création, est une manifestation de la puissance de Dieu, de sa sagesse et de sa bonté, et comme tel, mérite le respect de l'homme. Tout désir inconsidéré de tuer des animaux, toute inhumanité, toute cruauté ignoble envers eux doivent être condamnés... L'Église Catholique s'efforce d'exercer son influence sur les individus et l'opinion publique pour assurer l'acceptation de ces principes* » (Pie XII, 1950).



→ **Ci-contre : Image 14.**

« *Saint François prêchant aux oiseaux* ». Fresque de la basilique Saint François, Assise, Italie. (Giotto Di Bondone, 1297–1300).

Source : <http://religion-orthodoxe.eu/2018/10/saint-francois-et-les-oiseaux.html>

A priori, c'est un monde fort éloigné du christianisme sur lequel nous allons maintenant nous pencher. Et pourtant, la question du lien société/nature nous permet de faire cet audacieux trait d'union.

- Les sorcières et l'archétype de la femme sauvage :

La figure de la sorcière est fréquemment utilisée dans les contes et dans les histoires pour enfant. Les sorcières appartiennent au monde de la nature, du sauvage, du mystère, ainsi que l'évoque par exemple le personnage de Baba Yaga la Sorcière, qui est décrite dans l'ouvrage *Femmes qui courent avec les loups* écrit par Clarissa Pinkola Estés (Pinkola Estés, 1995). Dans l'histoire, cette « terrifiante vieille femme » vit au milieu d'une sombre forêt sauvage. C'est là que Vassilissa, la jeune héroïne du conte, doit se rendre pour vivre son initiation. « A travers ces tâches domestiques, Baba Yaga délivre son enseignement et Vassilissa apprend. Elle apprend à ne pas reculer devant l'énorme, le puissant, le cyclique, l'imprévisible et l'inattendu, devant l'échelle immense qui est celle de la Nature, devant le curieux, l'étrange, l'inhabituel » (Pinkola Estés, 1995, p.145).

Quelle est la réalité à laquelle cet archétype peuplant nos imaginaires renvoie ? La psychanalyste et conteuse américaine répond : « Le terme sorcière (*witch*), tout comme le terme sauvage, a fini par avoir une connotation péjorative, mais autrefois on appelait ainsi les guérisseuses, jeunes et vieilles, le terme *witch* étant dérivé du terme *wit* qui signifie sage » (Pinkola Estés, 2001, p.138).

La figure symbolique de la sorcière renvoie en effet à une réalité historique, tristement connue à travers les chasses aux sorcières qui eurent lieu en Europe. Dans son ouvrage intitulé *La Sorcière et l'Occident. La destruction de la sorcellerie en Europe des origines aux grands bûchers*, Guy Bechtel précise qu'il faut attendre la Renaissance pour que les procès produisent leur vague meurtrière : « on sait maintenant avec certitude [...] que la sorcière diabolique ne fut pas une figure du Moyen Âge (qui s'en occupait assez peu), mais bien plutôt de la Renaissance et du début des Temps modernes. On l'a surtout chassée et tuée en masse entre 1560 et 1650, quand l'époque médiévale était déjà bien loin, au moment où les idées de tolérance et de rationalité commençaient même à poindre en Europe. Elle fut une victime des Modernes, et non des Anciens » (Guy Bechtel, cité par Eliane Viennot, 1998).

C'est donc à partir de la fin du Moyen-âge que se constitue l'image de la sorcière comme d'une figure condamnable, subversive, contraire au bon fonctionnement de la société. « Au nom de la science, la rationalité occidentale éradique les figures de l'altérité » explique Esther Cohen dans son livre *Le corps du diable, philosophes et sorcières à la Renaissance* (Cohen, 2004). L'historien Ludovic Viallet, dans son ouvrage « *Sorcières ! La Grande Chasse* » appuie également cette idée en affirmant : « Qu'il s'agisse de la création d'une société chrétienne parfaite sous la conduite d'un chef unique, le pape, ou de la Genèse de l'Etat moderne, les efforts des autorités furent déterminés par la volonté d'uniformisation et le rejet de la différence » (Viallet, 2013, p.24). Selon ce dernier auteur, pour bien comprendre le contexte dans lequel les chasses aux sorcières ont commencé, il faut avant tout mettre l'accent sur la montée en puissance d'un système juridique implacable, destiné à asseoir les autorités étatiques comme ecclésiastiques.

C'est ainsi que s'est mise en place « *l'intensification d'une répression qui disposait désormais d'un cadre juridique dans lequel les pouvoirs tant cléricaux que laïcs pouvaient faire entrer les individus jugés déviants ou, de façon plus ambiguë encore, « rebelles » et désobéissants* » (Viallet, 2013, p.50).

Qui étaient véritablement ces sorcières ? Mona Chollet, dans un essai paru en 2019 et intitulé *Sorcières, la puissance invaincue des femmes*, affirme que ce sont les femmes qui ont principalement souffert de l'accusation de sorcellerie. « *Dans les procès, elles ont représenté 80% des accusées et 85% des condamnées* » écrit-elle. Elle prend même cet exemple saisissant : « *La campagne menée en 1587 et 1593 dans vingt-deux villages des environs de Trèves, en Allemagne, fut si féroce que dans deux d'entre eux elle ne laissa plus qu'une femme encore en vie. En tout, on en avait brûlé 368. Des lignées féminines entières furent éliminées. Les charges contre Magdelaine Denas, brûlée dans le Cambrésis en 1670 à l'âge de 77 ans, n'étaient pas très claires, mais on avait déjà exécuté sa tante, sa mère et sa fille car l'on pensait que la sorcellerie était héréditaire* » (Chollet, 2019).

L'historien Ludovic Viallet confirme cette idée, en mentionnant le rôle de « *bouc-émissoire* » que ces femmes ont pu avoir pour le reste de la société (Viallet, 2013, p.57). Mais pour lui, dire que les condamnations en sorcellerie touchaient majoritairement des femmes n'est pas suffisant. Il faut également préciser que c'est toute une culture paysanne qui était ainsi dépréciée. Ses travaux montrent en effet que les femmes accusées de sorcellerie étaient principalement issues du monde paysan : « *L'effort de christianisation, mené par les clercs [...] œuvrait à la culpabilisation de tout un univers paysan fait de pratiques magiques et de croyances superstitieuses, qui permettaient jusqu'alors d'affronter les problèmes de l'existence* » (Viallet, 2013, p.76).

L'un des points sur lesquels les historiens restent flous est la cause réelle qui valait à ces présumées « *sorcières* » d'être condamnées à mort. La sensibilité à la nature était-elle l'une des raisons qui faisait d'elles des personnes dangereuses pour l'ordre social de l'époque ? Ludovic Viallet affirme que les guérisseuses de village pouvaient effectivement être des profils vers lesquels se dirigeait facilement l'accusation de sorcellerie.

« *Si les guérisseurs pouvaient soigner, ils étaient capable de maléficier. Cette croyance, ancrée dans les esprits, explique qu'ils aient été à travers les siècles des cibles privilégiées pour les accusations de sorcellerie* » (Viallet, 2013, p.85).

Il rejoint ainsi l'interprétation de Mona Chollet, qui affirme : « *Certaines accusées étaient à la fois des magiciennes et des guérisseuses ; un mélange déconcertant à nos yeux, mais qui allait de soi à l'époque. Elles jetaient ou levaient des sorts, fournissaient des filtres et des potions, mais elles soignaient aussi les malades ou les blessés, et aidaient les femmes à accoucher. Elles représentaient le seul recours vers lequel le peuple pouvait se tourner et avaient toujours été des membres respectés de la communauté, jusqu'à ce qu'on assimile leur activité à des agissements diaboliques* » (Chollet, 2019).

Ce qui est certain, c'est que l'émotion de peur était utilisée par les instances juridiques pour semer le trouble au sein des populations rurales, et favoriser ainsi un climat de dénonciation. Ludovic Viallet parle à ce titre de la « *psychose collective* » qui amène toute une population à considérer comme une évidence le fait que le sorcier est « *un criminel social* » (Viallet, 2013, p.81). C'est ce climat bien particulier qui a imprégné les mentalités d'alors, amenant même les personnes visées à intérioriser leur faute et à s'en repentir, en donnant des aveux qui satisfaisaient les attentes des inquisiteurs. Les victimes des chasses aux sorcières ne se réduisent donc peut-être pas aux quelques 50 000 personnes qui seraient mortes sur le bûcher, selon Guy Bechtel.

« *Toutes les femmes, même celles qui n'ont jamais été accusées, ont subi les effets de la chasse aux sorcières. La mise en scène publique des supplices, puissant instrument de terreur et de discipline collective, leur intimait de se montrer discrètes, dociles, soumises, de ne pas faire de vagues. En outre, elles ont du acquérir d'une manière ou d'une autre la conviction qu'elles incarnaient le mal ; elles ont du se persuader de leur culpabilité et de leur noirceur fondamentale* » (Chollet, 2019).

Et cela nous conduit à nous interroger sur les racines de la pensée moderne, et les conditions qui lui ont permises de se généraliser et de s'établir comme une manière d'entrer en rapport avec la nature, et avec toute forme d'altérité. Ludovic Viallet écrit ainsi : « *l'interrogatoire de l'inquisiteur était donc un piège, tant sa rationalité tentaculaire et vicieuse ne laissait guère de chance à celui qui s'y enferrait* » (Viallet, 2013, p.175), ce qui amène l'historien jusqu'à cette conclusion explicite : « *non, vraiment, décidément, ce ne sont pas les sorcières qui sont dangereuses, mais bien les chasseurs* » (Viallet, 2013, p.217).

Par ailleurs, le nombre effarant de femmes touchées par ces accusations peut expliquer en quoi la question des liens à la nature est aujourd'hui également une affaire de genre, ainsi que nous le découvrirons en abordant plus en détail la question du mouvement éco-féministe. Toutefois, alors même que les chasses aux sorcières se déroulent en Europe, la Renaissance voit émerger l'expression d'un discours philosophique qui inclut la sensibilité de la nature, notamment sous la plume de Michel de Montaigne.

- Montaigne et les animaux

Dressons d'abord un rapide tableau du contexte le quel Montaigne grandit. Le XVI^{ème} siècle est marqué par une véritable révolution scientifique. Jusque-là, le système de Ptolémée, aussi appelé géocentrisme, faisait de la Terre le centre du système solaire. Mais les découvertes du Polonais Copernic puis de l'Italien Galilée renversent cette croyance, en démontrant que c'est la Terre qui tourne autour du Soleil. « *De telles découvertes contribuent certes à exalter le pouvoir humain et l'intelligence, mais elles contraignent également à redéfinir la place de l'homme dans le monde* » explique Bénédicte Boudou, dans l'introduction d'un ouvrage publié en 2016 et intitulé *Montaigne et les animaux* (Boudou, 2016). Elle pose ainsi les éléments de contexte qui ont nourri les célèbres *Essais* de Montaigne. Ce dernier en effet se distingue de ses contemporains en dédiant une part importante de ses questionnements philosophiques aux animaux. « *Il en vient à relativiser la place de l'homme dans l'univers et à développer une pensée pleine de douceur et de bienveillance à l'égard des bêtes* » (Boudou, 2016). La pensée de Montaigne à ce sujet aurait été inspirée par la lecture des poètes et des philosophes du monde grec et latin, comme Pythagore au IV^{ème} avant JC, le poète latin Ovide (43-18 avant JC), auteur des *Métamorphose*, Pline l'Ancien (23-79) auteur d'une *Histoire naturelle*, ou encore le penseur Plutarque qui souligne, dans trois de ses traités, l'intelligence des animaux.

Dans ses fameux *Essais*, Montaigne invite ainsi la société des humains à quitter son statut supérieur, pour se placer sur un rang d'égalité avec les animaux. Il faut selon lui « *nous ramener et nous joindre au nombre. Nous ne sommes ny au-dessus ny au dessous du reste* » (Montaigne, 1580). Pour appuyer ses dires, il part des observations bien concrètes qu'il a pu tirer de ses expériences personnelles. Il fait ainsi remarquer que les animaux ont des comportements qui les rapprochent des humains : ils jouent, ils utilisent un langage pour se comprendre les uns les autres, ils peuvent ressentir de la tristesse ou de l'enthousiasme, ils peuvent manifester de la gratitude, du regret, de la fidélité. A propos de la barrière du langage qui sépare les animaux des humains, Montaigne affirme :

« *Ce défaut qui empêche la communication entre eux et nous, pourquoi ne serait-il pas autant le nôtre que le leur ? [...] Nous ne les comprenons pas plus qu'ils ne nous comprennent. C'est pourquoi ils peuvent tout autant nous estimer bêtes que nous le faisons* » (Montaigne, 1580).

Montaigne a même l'audace de s'écarter de l'habituelle séparation entre sociétés humaines et animaux, en soulevant l'idée que les humains sont profondément différents les uns des autres, et qu'il peut y avoir plus de distance entre deux humains qu'entre un être humain et un animal qui ressentent une grande affection l'un pour l'autre :

« *Nous sommes mieux en la compagnie d'un chien connu qu'en celle d'un homme duquel le langage nous est inconnu. De sorte que l'étranger n'est pas un homme pour l'homme* » (Montaigne, 1580).

Ces propos s'écartent profondément de la pensée rationnelle de Descartes, puisqu'ils rendent possible le fait que certains êtres humains soient considérés en dessous de certains animaux. Contrairement à la pensée de Descartes, Montaigne revendique une perception du monde dans laquelle l'esprit n'est pas le propre de l'humain, et la matière n'est pas le propre des animaux. Le schéma suivant tente de montrer la différence de paradigme dans lequel se placent ces deux auteurs.

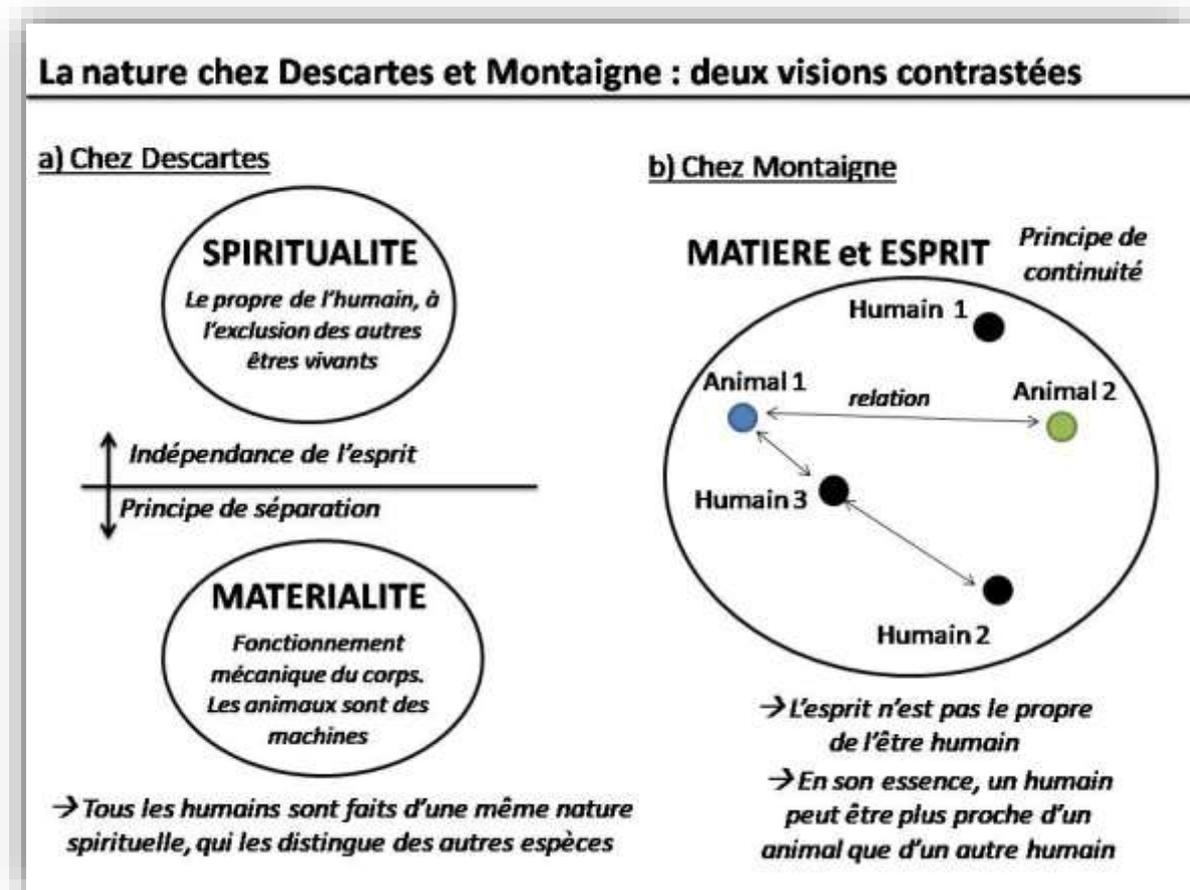


Figure 3. Marie Guicheteau, 2020.

Selon Montaigne, cette « *perpétuelle ressemblance* » qu'il observe entre les humains et les animaux invite les humains à adapter des comportements respectueux à l'égard non seulement des animaux, mais aussi des végétaux et de la nature dans son ensemble. Ce devoir de bienveillance à l'égard du vivant est clairement exprimé dans cet extrait des *Essais* de Montaigne :

« *Un certain respect qui nous attache, et un général devoir d'humanité non aux bestes seulement qui ont vie et sentiment, mais aux arbres mêmes et aux plantes. Nous devons la justice aux hommes, et la grâce et la bénignité aux autres créatures qui en peuvent être capables. Il y a quelque commerce entre elles et nous, et quelque obligation mutuelle* » (Montaigne, 1580).

Un siècle après Descartes, un autre auteur célèbre va se faire connaître pour mettre la sensibilité à la nature au premier rang de ses préoccupations : il s'agit de Jean-Jacques Rousseau, qui va révéler la profonde résonance émotionnelle qui imprègne les rapports Humain/Nature.

- Jean-Jacques Rousseau :

Véronique Le Ru, dans son article intitulé « *Traduire, interpréter, connaître l'animal Chez Rousseau et Diderot* » se penche sur le contexte particulier du siècle des Lumières et sur les débats philosophiques animés qui ont touché à la question du statut des animaux. Elle rappelle la théorie de l'animal-machine avancée par Descartes, en soulevant d'abord la thèse cartésienne du corps-machine qui suppose que tous les corps vivants obéissent aux lois de la mécanique.

« *Dans son explication du fonctionnement physiologique du corps par les mouvements très rapides et incessants des esprits animaux, Descartes insiste sur le fait que tout cela se produit dans le corps matériellement, sans l'aide de l'âme ou de l'esprit* » (Le Ru, 2016).

Elle se met ensuite en lumière la certitude cartésienne qui veut que les animaux ne sont pas dotés d'une âme, et que les signes de douleurs ou de joie qu'ils peuvent nous témoigner ne sont pas significatifs. C'est cette double assertion qui pose problème aux philosophes du siècle des Lumières et les invite à trouver des réponses à la question suivante : « *Si les bêtes souffrent alors qu'elles ne connaissent ni le bien ni le mal et qu'elles sont innocentes, Dieu n'est-il pas injuste ?* » (Le Ru, 2016)

L'auteur montre que Diderot peut nous apporter un premier niveau de réponse. Selon son *Encyclopédie*, dans l'ajout qu'il écrit lui-même à l'article « *âme des bêtes* » rédigé par l'abbé Yvon, « *l'âme non seulement n'est pas immortelle mais elle n'est pas non plus spirituelle : elle résulte de l'organisation du cerveau* ». Ainsi, « *Diderot accorde aux bêtes une âme mais matérielle relative à l'organisation du corps* » (Le Ru, 2016), explique Véronique Le Ru. Mais comme le précise cette dernière, il retire finalement ce qu'il avait pu écrire au sujet de la continuité entre les animaux et les humains, préférant battre en retraite devant la question de la souffrance animale et de l'abattage de ces derniers.

C'est alors Rousseau qui va poser les premiers pas d'une conscience élargie de la sensibilité animale, s'opposant ainsi radicalement à la pensée cartésienne. Il attribue en effet une nature commune à l'être humain et à l'animal. Le point important mis en évidence par Rousseau est que le droit naturel implique des droits et des devoirs, non pas en fonction de la raison, mais en fonction de la sensibilité. La citation suivante de Rousseau, tirée du *Discours sur l'origine de l'inégalité parmi les hommes*, est explicite.

« Si je suis obligé de ne faire aucun mal à mon semblable, c'est moins parce qu'il est un être raisonnable que parce qu'il est un être sensible ; qualité qui, étant commune à la bête et à l'homme, doit au moins donner à l'une le droit de n'être point maltraitée inutilement par l'autre » (Rousseau, 1867, p.122).

Cet argument fait de Jean-Jacques Rousseau l'un des précurseurs de l'éthique animale, comme le souligne Véronique Le Ru : *« L'animal a le droit de ne pas être maltraité car, comme l'humain, il a la capacité de souffrir. C'est donc par le biais de la sensibilité que Rousseau fait participer les animaux au droit naturel » (Le Ru, 2016).*

Plus largement, Rousseau répand par ses écrits une image positive de la nature comme berceau bienveillant de l'humanité. Marcher seul et longtemps dans la nature est pour lui la source d'une méditation fertile, qui donne notamment lieu à l'écriture de ses *Confessions* publiées en 1782. Ses propos sur l'éducation des enfants sont également révélateurs de sa manière de penser la nature, non seulement en dehors, mais surtout au-dedans de l'être humain. Dans son ouvrage dédié à l'éducation des enfants, intitulé *Emile* du nom de l'élève imaginaire qu'il forme, Rousseau critique l'éducation par la contrainte qui prévaut en son temps, et montre à son lecteur une vision inédite de l'éducation dans laquelle la nature occupe une place importante en tant que modèle à suivre pour guider l'enfant vers son autonomie et son épanouissement personnel, plutôt que vers l'objectif qu'il devienne un bon citoyen. L'ouvrage débute ainsi :

« Tout est bien sortant des mains de l'Auteur des choses, tout dégénère entre les mains de l'homme. Il force une terre à nourrir les productions d'une autre, un arbre à porter les fruits d'un autre ; il mêle et confond les climats, les éléments, les saisons ; il mutile son chien, son cheval, son esclave ; il bouleverse tout, il défigure tout, il aime la difformité, les monstres ; il ne veut rien tel que l'a fait la nature, pas même l'homme ; il le faut dresser pour lui, comme un cheval de manège ; il le faut contourner à sa mode, comme un arbre de son jardin » (Rousseau, 1762, p.5).

Chez Rousseau, le but de l'éducation est en effet d'éveiller l'enfant à sa propre nature et de le libérer de l'emprise des conditionnements sociaux. En France, il est un véritable pionnier. Toutefois, sachant qu'il a lui-même délaissé ses propres enfants, on peut lui reprocher la difficulté qu'il a eue dans sa vie pour appliquer ces convictions philosophiques qui font de lui un pionnier dans le champ des pédagogies alternatives.

« Couvrir sa cheminée au mois de janvier de végétations forcées, de fleurs pâles et sans odeur, c'est moins parer l'hiver que déparer le printemps : c'est s'ôter le plaisir d'aller dans les bois chercher la première violette, épier le premier bourgeon, et s'écrier dans un saisissement de joie : mortels, vous n'êtes pas abandonnés, la nature vit encore » (Rousseau, 1762, p.398).

Au siècle suivant, c'est aux Etats-Unis que se démarque une figure marquante du lien sensible Homme/Nature. Il s'agit d'Henry David Thoreau qui, contrairement à Rousseau, a cherché à s'immerger véritablement dans la nature pour initier son cheminement philosophique. C'est pourquoi sa démarche est plus concrète et sa pensée est plus en prise avec le réel que Jean-Jacques Rousseau, ainsi que nous allons le découvrir à présent.

- Henry David Thoreau et la désobéissance civile

Né en 1817, Henry David Thoreau est considéré comme l'un des pères de l'écologie américaine. C'est en effet aux Etats-Unis, alors que la société industrielle était en pleine émergence, que cet homme se distingua par le choix d'un mode de vie fondé sur la sobriété matérielle et l'immersion dans la nature. Issu d'une famille modeste, il entre à Harvard en 1833 où il se lie d'amitié avec le professeur Ralph Waldo Emerson, qui s'est déjà démarqué pour sa réflexion originale sur la place de l'Homme dans la Nature. Pour mettre en action les idées qu'il a développé au cours de ses études, Thoreau décida de vivre en solitaire, en bordure du lac Walden, mué par un désir qu'il énonce de la façon suivante : « Je voulais vivre intensément et sucer toute la moelle de la vie ». Expérimentant la solitude, il vécut ainsi deux ans dans une petite cabane qu'il avait fabriquée de ses propres mains. C'est ainsi qu'il put rédiger un ouvrage aujourd'hui mondialement connu, intitulé *Walden et la vie dans les bois* et publié en 1854.

Cet ouvrage eut une influence qui s'en ressent encore aujourd'hui, si bien que Henry David Thoreau est aujourd'hui reconnu comme un pionnier de l'écologie mais aussi de la désobéissance civile. Il prône un mode de vie simple et critique le matérialisme qu'il observe dans la société américaine de son époque. C'est une figure qui a particulièrement inspiré les penseurs d'un courant philosophique nommé « Ethiques environnementales » dont nous parlerons plus loin.

- Vandana Shiva et la désobéissance créatrice

Née en 1952, originaire de la région de l'Uttaranchal au nord de l'Inde, Vandana Shiva grandit au pied de l'Everest, dans la ferme que sa mère a construite. Sa vocation militante trouve notamment racine à partir de l'exemple de son grand-père, qui est mort pour défendre ses convictions, en menant une grève de la faim et de la soif dans le but et l'espoir de défendre l'égalité des sexes. Pour nourrir la curiosité passionnée qu'elle porte à l'égard de la nature, elle se lance dans des études de physique quantique et obtient la bourse nationale du talent scientifique. A l'âge de 21 ans, elle participe auprès de sa mère au mouvement « *chipko* » qui rassemble des femmes engagées contre la déforestation. Celles-ci se font remarquer dans le monde entier pour leur geste symbolique : elles enlacent des arbres pour les protéger contre l'action des entrepreneurs forestiers.

Les premiers combats de Vandana Shiva s'intègrent dans le contexte des premières remises en question de la Révolution Verte qu'avait lancé le premier ministre de l'époque, M. Nehru. Ainsi, en 1989, Vandana Shiva crée une Fondation de recherche pour la science, la technologie et la gestion des ressources naturelles. Elle rédige même un texte pour les Nations Unies, qui s'intitule : *La violence dans la révolution verte*. En 1991, Vandana Shiva crée une organisation non gouvernementale, Navdanya, afin de protéger les ressources agricoles du pays de l'influence des multinationales. Elle découvre en effet que celles-ci ont pour intention de breveter les semences, contrôlant ainsi la diversité génétique des végétaux et dépossédant les paysans de leurs propres semences. En 1995, elle décide de rendre son action plus concrète, en créant une ferme sur des terres rendues stériles par l'exploitation chimique. Pour montrer l'exemple, elle s'emploie à régénérer ces terres. La ferme devient bientôt une véritable banque de semences, où les paysans peuvent s'approvisionner en semences locales et adaptées à la diversité des terroirs. En 2002, l'association prend de l'ampleur ; elle accueille en son sein une Université de la Terre, aussi appelée « *Ecole de la Graine* », dans laquelle sont enseignés des programmes conçus à partir des expériences de terrain menées par l'association.

En retraçant ce parcours de vie hors du commun, nous découvrons donc que c'est par le biais de son engagement militant que Vandana Shiva met en pratique son rapport à la nature. Pour elle, impossible de témoigner de son lien à la nature et au vivant sans chercher à offrir des réponses concrètes aux grands enjeux socio-économiques de son pays, en lien avec la situation globale de la planète. L'ouvrage écrit par Lionel Astruc en 2014, intitulé *Vandana Shiva pour une désobéissance créatrice*, rend compte d'une série d'entretiens qu'il a menés personnellement auprès de Vandana Shiva. Il y écrit notamment : « *La réalité quotidienne de Vandana Shiva relève donc d'un engagement total, dans un combat où chaque heure se compte en hectares de terres pillées, en familles expropriées ou ruinées, et finalement en vies humaines* » (Astruc, 2014, p.6-7).

Cette précision nous permet de souligner les grands enjeux politiques qui sont aujourd'hui indissociables de la question des rapports Sociétés/Nature. A travers l'exemple d'une figure militante telle que Vandana Shiva, nous découvrons combien l'écart est grand entre la vision romantique de la nature telle qu'elle a pu s'exprimer au XIXème en Occident, et la forme concrète de cet engagement de chaque instant qui se profile aujourd'hui pour des hommes et des femmes d'action. S'il convient de parler de la dimension poétique et philosophique du lien Homme/Nature, il s'agit également de ne pas oublier de mentionner que cette question s'inscrit aujourd'hui dans une dimension géopolitique. Elle motive certain(e)s à se mettre en marche pour défendre une vision d'avenir pour l'humanité ; et même, elle peut pousser les âmes guerrières à s'engager dans un véritable combat contre toutes les forces qui jouent contre l'harmonie des rapports Sociétés/Nature.

Ainsi prend sens la citation suivante, issue d'un ouvrage écrit par Vandana Shiva et Maria Mies : « *La spiritualité écoféministe telle que nous l'entendons ne doit pas être confondue avec une sorte de spiritualité «d'un autre monde» qui veut simplement de la «nourriture sans sueur», sans se préoccuper de sa provenance ni de la sueur de qui il s'agit* » (Mies et Shiva, 1998, p. 33). Elle nous invite à nous pencher sur les différents mouvements qui ont pu se constituer autour de cette question des rapports sociétés/nature, depuis la deuxième moitié du XXème siècle.

- Quelques courants philosophiques de la sensibilité à la Nature

- La pensée écologique et les « éthiques environnementales »

C'est en s'inspirant des écrits des pionniers de l'écologie américaine, qui sont notamment Emerson ou Thoreau, que sont nées les « éthiques environnementales ». Il faut cependant attendre 1973 pour que celles-ci soient clairement formulées grâce à l'intervention remarquée d'un philosophe australien, Richard Routley, lors du congrès international de philosophie qui se tenait à Sofia en Bulgarie. C'est en partant d'un scénario de science fiction que ce penseur développa son questionnement sur la valeur inhérente de la nature, prise en dehors de l'humain. A partir de l'histoire du dernier survivant de l'humanité, the Last Man, « *l'auteur s'efforce de mettre en évidence l'insuffisance des traditions morales occidentales prédominantes à condamner moralement certaines actions nuisibles à l'environnement naturel* » (Larrère, 2010). Avant de mourir, ce dernier homme imaginé par Routley entreprend d'éliminer toutes les autres traces de vie sur Terre. Il détruit ainsi les végétaux et les animaux, pollue les rivières... Routley s'interroge ensuite sur la moralité de cette attitude et met en évidence le fait que la société occidentale ne dispose actuellement d'aucun curseur moral pour juger ses actions destructrices à l'égard de l'environnement.

Argument A :

Prémisse 1 : Le dernier homme agit mal.

Prémisse 2 : Or l'action du dernier homme ne porte préjudice à aucun être humain (puisqu'il est le dernier survivant).

→ **Conclusion :** Donc il n'est pas vrai qu'aucune action humaine ne puisse être mauvaise à moins de porter préjudice à un être humain (négation du principe de l'absence de préjudice).

Argument B :

Prémisse 1 : Le dernier homme détruit quelque chose qui possède une valeur.

Prémisse 2 : Or le dernier homme ne détruit rien qui ait une utilité pour un autre être humain.

→ **Conclusion :** Donc il n'est pas vrai que seuls les objets qui ont une utilité pour les hommes aient une valeur (négation du principe de valeur).

→ **Source :** Afeissa, Hicham-Stéphane. « *Imaginaire du dernier homme et éthique environnementale* », *Raison publique*, vol. 17, no. 2, 2012, p. 33-45.

Ainsi, Routley réfute l'idée selon laquelle la nature prise en dehors de l'humain n'a pas de valeur pour elle-même. A la place, il met en avant l'idée que la nature a une valeur intrinsèque, indépendamment de l'usage que l'humain en fait.

Ce paradigme propose de quitter la position anthropocentrée pour adopter une vision biocentrée qui considère que la nature est dotée d'une intentionnalité qui lui est propre, de laquelle l'humain fait partie plutôt que l'inverse. Dit autrement, ce n'est pas l'intentionnalité de l'être humain qui confère à la nature sa valeur : la nature est une finalité en soi. Catherine Larrère rappelle que la pensée de Routley a pu prendre racine dans le contexte de l'évolution de la pensée de la nature aux Etats-Unis, qui trouva une forme d'expression particulière avec la création du parc de Yellowstone en 1872 (Larrère, 2010). Elle fait remarquer que l'idée de la nature sauvage et de sa nécessaire préservation est apparue en parallèle de la société industrialisée. C'est pourquoi l'on peut dire que la nature sauvage américaine, aussi nommée *wilderness*, est une pure création culturelle, un produit de la société américaine moderne. C'est d'autant plus vrai que lors de la création du Parc du Yellowstone, le gouvernement fédéral de l'époque a chassé les tribus amérindiennes y vivant, selon le principe que la nature était moins pure, car les traces de leur présence l'entachait ! (Depraz, Héritier, 2012).

Dans la même période, même si l'article de Routley est le seul à aborder directement la question de l'éthique environnementale, d'autres auteurs s'engagent dans la même voie et nourrissent cette réflexion éthique. Les travaux de recherche de l'historien des techniques Lynn White Jr se firent particulièrement remarquer par la publication de l'article intitulé « *The historical roots of our ecological crisis* », selon lequel la Bible et le christianisme ont créé un terreau particulièrement favorable à la crise écologique (White, 1967). Quelques années plus tard, en 1973, le philosophe norvégien Arne Naess propose le concept de *deep ecology*, que l'on traduit en français par l'expression « *écologie intégrale* ». Il souhaite ainsi d'aller plus loin que la seule prise de conscience des problèmes environnementaux en leur surface, en proposant l'adoption d'une métaphysique de l'immanence, qu'il appuie à partir de ses propres expériences de fusion avec la nature. Eric Charmetant affirme que l'écologie profonde propose un véritable « *décentrement* » du rapport de l'homme à la nature (Charmetant, 2015). Selon lui elle « *vise à transformer le rapport de l'homme à la nature, à lui donner accès à une relation profonde avec elle, au-delà d'une simple réparation et de la limitation des dégâts écologiques* » (Charmetant, 2015).

John Baird Callicott est également une figure qui développe une approche poussée des éthiques environnementales, en défendant la théorie de l'éco-centrisme. Si le bio-centrisme reconnaît la valeur intrinsèque des végétaux et des animaux en tant qu'individus dotés d'une intentionnalité à part entière, l'éco-centrisme s'intéresse quant à lui au fonctionnement de l'ensemble des espèces qui forment ce qu'il appelle « *la communauté biotique* » (Callicott, 2010).

Cette pensée s'inspire très largement des textes écrits par Aldo Léopold dans son *Almanach d'un comté des Sables* publié en 1949, ouvrage qui s'inscrit dans la même lignée que *Walden*, le chef d'oeuvre de Thoreau. Dans *Penser comme une Montagne*, l'un des textes les plus connus de *l'Almanach*, Aldo Léopold prend conscience du rôle complémentaire que jouent les espèces dans le fonctionnement de leur milieu de vie. Prises comme un Tout, et non plus comme des individualités séparées, les espèces révèlent la relation d'interdépendance qui les met en relation. Ainsi, « *au détour de cette fable, Leopold se livre à une critique de la politique d'extermination des « nuisibles » décidée par l'Office américain de gestion de la faune sauvage, politique à laquelle il avait lui-même commencé par participer activement et qui avait conduit à la disparition des loups dans de nombreux États américains. Une extermination tout à l'avantage des chasseurs, avait-on pensé, mais la pullulation des cerfs et des daims qui s'était ensuivie avait été de courte durée, et avait en revanche entraîné des dommages écologiques (surpâturage, dégradation des pentes) de longue durée* » (Catherine Larrère). S'exercer à penser comme une montagne, cela suppose d'avoir la vue longue et d'accepter l'idée que l'être humain n'est qu'un constituant de la nature, qu'il n'est pas supérieur aux animaux, aux végétaux, aux animaux. Cela nécessite de déplacer son point de vue, pour embrasser la globalité des écosystèmes. « *Ce que "sait" la montagne, c'est ce qu'apprend l'écologie, dont les développements scientifiques furent contemporains de Leopold : la connaissance des chaînes trophiques, des échanges complexes d'énergie dans lesquels s'organise la poursuite de la vie* » (Larrère, 2010).

Une autre théorie mérite ici d'être rapportée, qui s'inscrit dans le prolongement de ce que nous venons de mentionner. Il s'agit de l'hypothèse Gaïa, telle qu'elle a été énoncée en 1979 par James Lovelock en collaboration avec Lynn Margulis. Selon ces deux scientifiques, le premier étant chimiste spécialiste de l'atmosphère et la seconde étant microbiologiste, la Terre elle-même est un être vivant capable de réguler son atmosphère et de maintenir des conditions favorables à la vie. Ils observent ainsi l'étonnante stabilité des conditions atmosphériques terrestres, malgré l'impermanence à laquelle elles sont confrontées du fait de la nature de leur composition chimique. La Terre serait non seulement vivante, mais elle poursuivrait son propre but. Cette théorie sous-entend ainsi que la Terre maintiendrait volontairement un état qui se rapproche le plus possible des conditions idéales à la vie. En mars 2020, le magazine *Science et Vie* n°1230 dédiait l'un de ses articles au caractère de pertinence qui commençait à qualifier l'hypothèse Gaïa, et à lui donner de la valeur aux yeux d'un champ scientifique jusque-là très sceptique à son égard. « *Même si elle est rarement formulée, cette hypothèse est aujourd'hui le paradigme scientifique qui domine toutes les sciences de la Terre, irriguant depuis trois décennies la géologie, la climatologie, l'océanographie, la glaciologie, mais aussi l'astrobiologie, l'écologie, les sciences de l'évolution et même la philosophie des sciences. Notre planète, au fond, serait un être vivant* » (Yves Sciama, 2020).

Sébastien Dutreuil, dans un article intitulé « *l'hypothèse Gaïa : pourquoi s'y intéresser même si l'on pense que la Terre n'est pas un organisme ?* » essaie quant à lui de développer une réflexion sur le sujet, sans nier les points de faiblesse qui lui ont valu des critiques, mais en insistant sur les nouvelles perspectives de recherche que l'hypothèse de James Lovelock a le mérite de soulever (Dutreuil, 2012).

Les découvertes de Lovelock participent notamment à alimenter une réflexion philosophique déjà fertile, car on peut en déduire la nécessité de mettre en place une « *éthique de la Terre* », ainsi nommée dans l'ouvrage de Callicott publié en 2010. Cela soulève également la question du renouvellement du sens donné à la citoyenneté et au fonctionnement démocratique : devrait-on faire passer la Terre avant les sociétés humaines, pour décider des modes d'agir ensemble ? Qu'est-ce qui pourrait amener les êtres humains à « *penser comme une montagne ?* » selon l'expression d'Aldo Leopold ? C'est toute la question de la prise de conscience, à l'échelle individuelle et collective, des rapports d'interdépendance qui unissent nos sociétés humaines à la nature.

- Les femmes et l'écologie

Maintenant que ce contexte d'une ébullition des questionnements philosophiques est posé, il y a un champ des éthiques environnementales qui mérite que nous nous y attardions : il s'agit de l'éco-féminisme. En ce début de XXIème siècle, il semblerait que l'on ne peut pas parler de nature sans parler également de l'évolution des droits des femmes et de la place qui leur est donnée au sein de la société occidentale contemporaine. La question féministe et la question environnementale méritent d'être abordées selon leur interdépendance réciproque, affirme notamment l'écrivaine Françoise d'Eaubonne, qui introduit le terme d'éco-féminisme en 1974 dans un ouvrage intitulé *Le féminisme ou la mort*. Dans l'introduction de cet ouvrage de référence, elle écrit ainsi : « *c'est une urgence que de souligner la condamnation à mort, par ce système à l'agonie convulsive, de toute la planète et de son espèce humaine, si le féminisme, en libérant la femme, ne libère pas l'humanité toute entière, à savoir, n'arrache le monde à l'homme d'aujourd'hui pour le transmettre à l'humanité de demain* » (D'Eaubonne, 1974).

Dans un article intitulé « *L'écoféminisme : féminisme écologique ou écologie féministe* », la philosophe Catherine Larrère revient sur le contexte de création de ce mouvement et sur les grands principes qui le fondent : « *Apparu dans les années 1980, l'écoféminisme a mis au cœur de sa réflexion les connexions qui existent entre la domination des hommes sur la nature et celle qu'ils exercent sur les femmes* » (Larrère, 2012). Cette idée fondatrice affirme donc que les femmes seraient profondément liées à la nature, avec laquelle elles partagent la même histoire de soumission face au pouvoir dominateur de l'homme. Maria Mies et Vandana Shiva en parlent en ces termes : « *Nous avons commencé à entrevoir le lien étroit entre la relation d'exploitation et de domination de la nature par l'homme [...] et la relation d'exploitation et d'oppression des femmes par les hommes qui prédomine dans la plupart des sociétés patriarcales, même dans les sociétés modernes industrielles* » (Mies et Shiva, 1998, p.15).

Ce parallèle nous invite à replonger dans l'histoire, pour essayer de trouver des explications à cette domination des hommes vis-à-vis de la nature et des femmes. Dans un livre intitulé *The Death of Nature. Women, Ecology and the Scientific Revolution*, Carolyn Merchant prétend que c'est surtout au XVIIIème siècle que la vision mécaniste de la nature s'est pleinement imposée en Occident, s'appuyant principalement sur des principes masculins comme l'utilitarisme, la rigueur scientifique, la maîtrise technique, la froideur des phénomènes. Or, cette vision aurait pris la place d'une très ancienne conception de la nature affiliée à des valeurs féminines positives et sources de respect, comme le reprend Catherine Larrère dans un article intitulé « *La nature a-t-elle un genre ?* ». Elle écrit ainsi : « *De l'Antiquité à la Renaissance, la Terre a été vue comme un grand vivant ou, plus précisément, comme une Terre nourricière qui portait la vie en son sein ; même les minéraux étaient considérés comme des produits vivants qui poussaient dans le ventre de la Terre et s'y régénéraient* » (Larrère, 2015).

Dans ce contexte, impossible alors de causer atteinte à cette Mère Nature, source de d'abondance, sans se heurter à de vives considérations morales. C'est précisément ce rapport sensible et personnel de l'Homme à la Nature qui aurait été dévié lors de l'avènement de la pensée moderne. L'analogie entre le principe Féminin et la nature serait quant à elle restée : cependant, plutôt que d'être une source de respect, elle aurait au contraire été utilisée à des fins abusives et aurait servi à justifier l'instauration d'un rapport de domination par le principe masculin (actif) sur le principe féminin (passif). C'est ainsi que le philosophe anglais Francis Bacon ne s'encomrait pas des états d'âme du prophète amérindien Smohallah qui est cité par Eliade (Eliade, 1965) et que nous avons précédemment abordé. Au XVIème siècle, alors qu'il élaborait une pensée destinée à mettre la science au service du progrès de l'humanité, il considérait la nature comme un objet que l'expérience scientifique devait soumettre. Or, l'effort scientifique consistait justement à pénétrer les secrets de la nature, à lui dérober son mystère si agaçant. Catherine Larrère insiste sur la prééminence du vocabulaire du viol dans la rhétorique des penseurs de l'époque et prend notamment appui sur cette citation de Bacon : « *Les secrets de la nature se révèlent plutôt sous la contrainte des expériences que lorsqu'ils suivent leur cours naturel* » (Bacon, 1620 ; cité par Larrère, 2012).

Aux côtés de Catherine Larrère, nous découvrons donc que l'identification de la Terre comme une personnalité féminine, qui est également très présente dans la pensée taoïste, n'est pas toujours un avantage pour celle-ci dans le cadre de son interprétation par la pensée dualiste, puisqu'elle a pu légitimer l'exploitation non durable de ses ressources. « *A cette idée du pouvoir imposé à la nature, que l'on peut sans crainte malmener, la philosophie mécaniste qui accompagne le développement de la science moderne va associer la conception d'une nature uniforme et régulière, dont les lois gouvernent une matière inerte, morte. La nouvelle image de la nature, organisée autour des idées d'ordre et de pouvoir, comme celle d'une matière passive destinée à être conquise, contrôlée, démantelée, a légitimé l'exploitation des ressources naturelles, et facilité le règne de la science, de la technologie et de l'industrie, la triade toujours mise en avant par les adeptes du progrès* » (Larrère, 2012).

L'ontologie dualiste qui affirme la séparation entre Nature et Société comme une évidence, et que nous avons déjà évoquée à partir des travaux de Philippe Descola (Descola, 2005) serait donc non seulement la cause de la dégradation des ressources de la planète, mais également de l'inégalité de statut qui existe encore entre les hommes et les femmes. Si les hommes ont utilisé le principe de la femme passive et soumise, en le calquant sur celui des fonctions qu'ils donnaient à la Terre, alors les adeptes du courant de l'écoféminisme revendiquent que les femmes reprennent les rênes de tout ce qui touche aux questions environnementales. Contrairement au rapport de l'homme à la nature, qui se caractériserait par la domination et l'utilisation abusive des ressources, le rapport que les femmes entretiendraient avec la nature serait, dans son essence, plutôt tournée vers l'affection et le soin.

C'est pourquoi les éthiques du *care* tiennent une place aussi importante dans l'écoféminisme. Les éthiques du *care* trouvent leur origine dans une étude publiée en 1982 par Carol Gilligan aux Etats-Unis. L'une de ses enquêtes de psychologie morale a en effet mis en évidence que les hommes et les femmes ne suivent pas les mêmes critères de décision morale, ainsi que le commente Agata Zielinski dans un article intitulé : « *Ethique du care. Une nouvelle façon de prendre soin.* » : « *Là où les premiers privilégient une logique de calcul et la référence aux droits, les femmes préfèrent la valeur de la relation, s'orientant d'après ce qui peut conforter les relations interpersonnelles, développer les interactions sociales* » (Zielinski, 2010). Mais le *care* n'est pas seulement une prédisposition des unes : c'est une pratique qui s'apprend et peut être mise en application à toutes les échelles, dans divers domaines, aussi bien par les femmes que par les hommes. C'est ainsi que la philosophe américain Joan Tronto définit l'éthique du *care* en lien avec les enjeux environnementaux : « *Activité caractéristique de l'espèce humaine, qui recouvre tout ce que nous faisons dans le but de maintenir, de perpétuer et de réparer notre monde, afin que nous puissions y vivre aussi bien que possible. Ce monde comprend nos corps, nos personnes et notre environnement, tout ce que nous cherchons à relier en un réseau complexe en soutien à la vie* » (Joan Tronto, 2009, p.13).

Mais l'écoféminisme a souffert et souffre encore des nombreuses visions simplistes qui lui sont accolées. En 2017, Jeanne Burgart Goutal, dans un article intitulé « *un nouveau printemps pour l'écoféminisme ?* » insiste sur les nombreuses critiques qui ont pu accompagner l'émergence de ce mouvement. Elisabeth Badinter avait par exemple écrit : « *Cette idéologie qui prône tout simplement un retour au modèle traditionnel pèse de tout son poids sur l'avenir des femmes et sur leurs choix. Comme Rousseau en son temps, on veut aujourd'hui les convaincre de renouer avec la nature et de revenir aux fondamentaux dont l'instinct maternel serait le pilier* » (Elisabeth Badinter, 2010, p.8). A travers ces mots, elle dénonce une vision de l'écoféminisme qui consisterait à restreindre la femme à sa fonction maternelle, à la cantonner à la dimension corporelle de l'existence, à la déposséder de ses ambitions intellectuelles et professionnelles. L'essentialisation des rôles sociaux accordés aux hommes et aux femmes peut constituer une dérive dangereuse, souligne ainsi Elisabeth Badinter.

Ce n'est pas comprendre l'écoféminisme que de lui prêter de telles intentions, renchérit Jeanne Burgart Goutal. Elle invite ses lecteurs à dépasser une vision trop simplifiée de ce courant, pour découvrir en quoi la pluralité de ses approches a pour principal intérêt de déstabiliser, de déstructurer la répartition habituelle des valeurs féminines et des valeurs masculines. Selon elle, l'écoféminisme n'a rien de dogmatique ; c'est un mouvement vivant qui est plus que jamais d'actualité et qui invite justement à sortir des carcans de l'ontologie dualiste : « *c'est à mon sens en tant qu'outil de déstabilisation, de « joyeuse bordélicisation » mentale et sociale qu'il joue à pleine puissance ; par les questions qu'il pose, les décentrement et déplacements de perspective qu'il impose, plus que par les réponses qu'il propose* » (Burgart Goutal, 2017).

Pour compléter son propos, nous pouvons également citer une autre auteure engagée, Val Plumwood. Cette dernière invite à repréciser les contours de l'éco-féminisme, en y apportant plus de subtilité. Elle écrit ainsi : « *Critiquer les formes dominantes de la rationalité, qui incarnent l'identité de maître et s'opposent à la sphère de la nature, n'implique pas d'abandonner toute forme de raison, de science ou d'individualité. Cela implique bien plutôt leur redéfinition ou leur reconstruction sur des modalités moins oppositionnelles et moins hiérarchiques* » (Val Plumwood, 1993, p. 4).

Dans un article publié en 2009, Anne-Line Gandon essaie elle-aussi de se pencher sur la définition de l'écoféminisme. Elle précise que l'intention initiale de Françoise d'Eaubonne est de proposer une voie permettant « *de faire la synthèse de deux pensées, soit le féminisme de Simone de Beauvoir et l'écologie politique de Moscovici* » (Gandon, 2009). Or, Simone de Beauvoir invite les femmes à s'extraire de la nature, à dépasser leur nature de mère pour suivre leur aspiration à la transcendance. « *De Beauvoir encourage les femmes à transcender le corps, notamment sur cette question de la maternité. En effet, pour elle, la maternité est une aliénation du sujet et une subordination à l'espèce humaine* » (Gandon, 2009). Clairement, la pensée de cette philosophe ne remet pas en question les bases de l'ontologie dualiste et s'inscrit elle-aussi dans la logique d'une rupture entre nature et culture, entre valeurs masculines et valeurs féminines. L'écoféminisme essaie donc d'aller plus loin dans la réflexion et de renverser le cadre de cette dualité entre la nature et la culture, entre l'immanent et le transcendant. D'après l'analyse d'Anne-Linde Gandon, Françoise d'Eaubonne « *n'appelle pas à la lutte d'un sexe contre l'autre, mais au pacifisme et à la non violence. L'écoféminisme est, pour elle, un nouvel humanisme qui doit porter une société assainie des luttes pour le pouvoir. Autrement dit, le féminisme ne doit pas plaider pour un particularisme au féminin, mais pour un universalisme dont chacun des sexes pourra être porteur* » (Gandon, 2009).

Elle corrige ici les principales erreurs de perception qui ont pu toucher l'écoféminisme, et déclare plus loin : « *L'écoféminisme ne consiste pas à dire que les femmes sont plus proches de la nature que les hommes* » (Gandon, 2009).

Encore peu représenté, l'écoféminisme a tout à fait sa place sur la scène des débats politiques qui concernent le développement durable de nos sociétés. Ce mouvement pose des questions originales et soulève notamment le fait que la science et la technique ne sont pas neutres, mais qu'elles rendent compte de l'emprise de certains principes masculins sur la nature. Il invite également les être humains à se réappropriier toutes les formes de sensibilité et insiste sur les conséquences politiques désastreuses d'une culture qui met de côté ses émotions. La sensibilité et la raison ne sont pas opposées l'une à l'autre, bien au contraire : tel est l'un des messages les plus percutants que cherchent à transmettre les éco-féministes.

L'écoféminisme s'inscrit ainsi pleinement dans la lignée des éthiques environnementales, tout en y portant un angle de vue original qui tente de percer l'opposition entre Nature et Culture.

« A l'heure où les préoccupations environnementales occupent une grande partie des scènes médiatiques et politiques, il convient que nous nous interroguions sur la façon dont l'écoféminisme peut trouver sa place. Celui-ci plaide pour une écologie qui échappe à deux écueils des mouvements écologistes : l'écoféminisme ne prône ni une utopie scientiste, qui conduit à l'artificialisation du vivant ainsi qu'à la mainmise des hommes sur la nature et le pouvoir politique, ni une utopie restauratrice, qui naturalise les relations sociales et sacralise la nature. L'écoféminisme peut être la source d'une troisième voie qui sera réellement révolutionnaire et porteuse d'espoir pour les générations futures » (Anne-Linde Gandon, 2009).

1.2.5 - La nature des géographes

Nous avons effleuré la nature sous l'angle de l'anthropologie, de l'histoire des religions, de la psychologie sociale, de la philosophie, du militantisme. Mais il est une discipline qui nous intéresse tout particulièrement, dans le cadre de notre recherche. Il s'agit de la géographie. Le sujet central qui distingue cette science des autres disciplines peut être résumé comme l'art d'étudier les rapports que les êtres humains entretiennent avec l'espace, la façon avec laquelle ils agissent, s'organisent, dans et par celui-ci. Dans cette première définition (succincte il est vrai) que nous venons de donner, il n'est ni question de nature, ni de société. Pourtant, il est également évident que ces deux notions font pleinement partie de la matière de réflexion des géographes. Nous allons voir pourquoi et comment ils apportent un point de vue original sur les relations entre nature et sociétés. Peut-être même découvrirons-nous en quoi la géographie peut nous aider à aborder cette rupture entre Nature et Société, qui est souvent affichée comme une évidence, pour les raisons anthropologiques déjà citées.

- *La géographie : une connaissance empirique, un savoir du quotidien*

Comme le soulignait Claval dans son ouvrage *De la Terre aux Hommes, la géographie comme vision du monde*, publié en 2012, la géographie est fermement ancrée dans la vie quotidienne des gens. Avant même d'être considérée comme une discipline scientifique, elle naît des pratiques courantes et elle constitue un savoir-faire mobilisé au quotidien par les populations humaines. Initialement, c'est un savoir qui relève donc de l'empirique, ainsi que l'affirme Claval dans cette présentation : « *Comme les autres sciences de l'homme, la géographie parle de situations qui font à tel point partie de la vie des individus et du destin des groupes que tout le monde les connaît, sait quelle attitude prendre quant aux problèmes qu'elles font naître et quelle technique mettre en œuvre pour en venir à bout. Ce qu'elle se contente apparemment de faire, c'est d'énoncer sous forme d'un discours structuré ce qui, pour l'homme du commun, est plutôt du registre du pratique, des savoir-faire et des techniques courantes. Elle fait ainsi accéder le public à des expériences qu'il ignorait* » (Claval, 2012, p.31).

Tout au long de nos existences, nous avons besoin de nous orienter dans l'espace, de savoir où nous nous situons, quels sont les repères principaux qui nous entourent et servent de point d'accroche à notre mémoire. Claval prend l'exemple des Esquimaux qui vivent dans le nord du Canada. Ceux-ci, pour ne pas se perdre au sein des immenses étendues qu'ils parcourent, « *apprennent à se retourner régulièrement lorsqu'ils se déplacent, de façon à retrouver, sur le chemin du retour, des paysages familiers* » (Claval, 2012, p.35). Voilà le genre de compétences géographiques dont l'on use jour après jour sans même y prêter attention, mais qui est pourtant l'une des composantes indispensables de la vie humaine sur Terre.

Nous pouvons alors parler, comme Béatrice Collignon, d'une géographie qui est intégrée au sein de « savoirs vernaculaires » (Collignon, 2005). En tant que pratique du quotidien, la géographie n'ignore aucune des facettes de l'existence : pour voyager avec aisance et efficacité, pour transporter des ressources, pour s'installer quelque part, pour pratiquer l'agriculture, pour structurer l'espace social mais aussi « *pour faire la guerre* » (Lacoste, 1976), la géographie est mobilisée par les individus et les groupes. Cela nous amène à penser que l'être humain devient géographe par et dans sa vie, avant même que la discipline se structure et devienne un enseignement spécialisé. Au XIX^{ème} siècle, l'exemple d'Elisée Reclus, l'un des pionniers de la géographie, mérite d'être ici relaté car il peut être source d'inspiration pour notre propre démarche.

- *Elisée Reclus : « j'ai parcouru la Terre en homme libre »*

C'est en voyageant aux quatre coins du monde et en prenant des notes détaillées sur ce qu'il voyait et comprenait de cette exploration, qu'Elisée Reclus est devenu géographe. Ensuite, les connaissances qu'il avait recueillies chemin faisant lui permirent de rédiger des articles, des encyclopédies, des atlas et d'écrire ses principales œuvres. Il reste, aujourd'hui encore, un modèle pour ceux qui se réclament d'une géographie de terrain. Dans la citation suivante, il exprime sa méthode géographique avec simplicité :

« Voir la Terre, c'est pour moi l'étudier ; la véritable étude véritablement sérieuse que je fasse est celle de la géographie et je crois qu'il vaut beaucoup mieux d'observer la nature chez elle que de se l'imaginer du fond de son cabinet. Aucune description, aussi belle qu'elle soit, ne peut être vraie, car elle ne peut reproduire la vie du paysage, la fuite de l'eau, le frémissement des feuilles, le chant des oiseaux, le parfum des fleurs, les formes changeantes des nuages ; pour connaître, il faut voir » (Reclus, Correspondance, tome I, p.109).

Cette citation nous permet déjà de définir l'originalité de la géographie proposée par Elisée Reclus, par l'identification de trois éléments primordiaux qui sont :

- *Le regard*
- *La proximité avec les phénomènes de la nature*
- *L'imprégnation sensible*

C'est d'abord par son regard que le géographe puise ses connaissances. Pour cela, celui-ci ne doit pas avoir peur d'aller au cœur des choses, de se déplacer sur les lieux qui invitent sa curiosité. Mais pour qu'elle accouche d'une véritable description géographique, cette qualité d'observation doit ensuite être couplée avec une capacité de lecture, une grille d'interprétation qui est à la fois réflexive et sensorielle. La nature qui est observée est en mouvement permanent.

Pour rendre compte de ce principe de vie qui anime la nature, l'œil ne suffit pas : il faut aussi un mouvement du corps, un rapprochement des sens, une mobilisation de l'être jusque dans sa propre histoire personnelle. Selon nous, ces trois éléments font d'Elisée Reclus un auteur qui répond encore aujourd'hui aux défis de la géographie. Si sa démarche est toujours d'actualité, c'est notamment parce qu'elle prend le contrepied d'un possible éloignement entre la pensée, la sensibilité et la réalité physique. Cet éloignement risque en effet de se traduire par un jeu de conceptualisation de la nature. Autrement dit, elle pourrait réduire le réel à un ensemble de lignes cartographiées et de séries statistiques, qui ne rendent plus compte du vécu sensible des populations. A l'inverse, elle pourrait également ne s'intéresser qu'aux seules représentations que les populations ont de l'espace et des lieux de vie : elle ferait alors l'omission de la réalité matérielle concrète qui a suscité ces pensées, ces émotions, ces pratiques humaines. Or, il est d'autant plus important de garder ce risque à l'esprit dans un contexte de mondialisation où les flux d'information abondent par le biais du déploiement des NTIC.

Elisée Reclus nous parle ici de la description de la nature. Mais le rôle de la géographie, selon lui, ne doit pas en rester là ; elle doit se traduire en actions sur le plan de l'organisation sociale. En effet, ce géographe s'est également fait connaître par ses engagements politiques et sa réflexion sur l'évolution de la société. Dans *l'Homme et la Terre*, il remarque ainsi l'inégale répartition des richesses que la Terre met à disposition des populations humaines, et dénonce l'existence de classes différentes et opposées d'intérêts. La lutte des classes, l'affrontement entre ceux qui oppriment et ceux qui cherchent à conquérir la liberté, est une constante au cours de l'histoire, et vise sans cesse à rechercher un équilibre.

Enfin, Reclus insiste sur l'idée que le progrès n'émerge pas d'une évolution linéaire collective, mais de l'effort individuel qui est le principal moteur des transformations de l'humanité. Reclus nous apprend donc que l'histoire de la Terre, telle qu'elle put être lue par le regard des géographes, invite à déchiffrer l'histoire humaine et à y prendre part. Il critique les frontières que les humains ont tracées entre les peuples, qualifiant les attitudes nationalistes d'« *égoïsme collectif* ». Dans le cinquième tome de *L'Homme et la Terre*, il déclare non sans ironie : « *le fait de tracer une frontière politique sur la crête des Alpes a suffi pour exhausser pratiquement ces montagnes* » (Reclus, 1905).

Reclus nous apprend donc que la Terre n'est pas un livre froid, que l'on consulte de loin : c'est un cœur brûlant dans lequel on se plonge, dans lequel on s'investit non seulement avec son esprit mais aussi avec son cœur et son corps. C'est ce qui lui permet de décrire les premiers effets de la révolution industrielle et technique alors naissante, et de prévoir les grands enjeux environnementaux à venir.

Il affirme ainsi que les êtres humains sont responsables de la nature et que leur action peut laisser une empreinte négative ou positive sur les paysages.

« L'action de l'homme, si puissante pour dessécher les marécages et les lacs, pour niveler les obstacles entre les divers pays, pour modifier la répartition première des espèces végétales et animales est par cela même d'une importance décisive dans les transformations que subit l'aspect extérieur de la planète. Elle peut embellir la Terre, mais elle peut aussi l'enlaidir, suivant l'état social et les mœurs de chaque peuple ; elle contribue tantôt à dégrader la nature, tantôt à la transfigurer » (Reclus, 1869).

Enfin, Elisée Reclus insiste sur le lien entre nature extérieure et nature humaine. Dans les pas de Jean Jacques Rousseau, il est partisan d'une éducation qui aiderait l'enfant à se développer conformément à la logique de sa propre nature. Celle-ci serait exercée de façon privilégiée au-dehors, en pleine nature. *« L'école, vraiment libérée de l'antique servitude, ne peut avoir de franc développement que dans la Nature »* écrit-il dans *L'Homme et la Terre* (Reclus, 1905). On retrouve ici l'idée que la nature est un support indispensable au développement harmonieux de la vie. C'est ainsi que la géographie devient une science qui n'est pas seulement dédiée à l'étude du monde extérieur, mais également tournée vers l'exploration et la transfiguration intérieure. En le lisant, on pourrait presque considérer la géographie comme une médecine de l'âme. La contemplation des merveilles du monde permet de se transformer profondément, selon un processus qui n'est pas transcendant mais qui intègre l'humain dans l'évolution naturelle :

« Dans l'histoire de l'humanité, plusieurs types sociaux ont atteint successivement leur floraison définitive, de même que, dans les mondes d'origine plus ancienne, de la flore et de la faune, nombre de genres et d'espèces ont accompli leur idéal de force, de rythme ou de beauté, sans qu'on puisse rien imaginer de supérieur : la rose, devancière de tant de formes postérieures, n'en reste pas moins parfaite, insurpassable [...] L'homme, encore imparfait à ses propres yeux, n'a-t-il pas autour de lui d'innombrables êtres vivants qu'il peut admirer sans réserve s'il a les yeux et l'intellect ouvert ? » (Reclus, 1905).

La géographie d'Elisée Reclus se rapporte à un ensemble de connaissances qui permet à l'humain de s'incarner, dans son corps et non seulement en tant que pur esprit sans attache matérielle. C'est en cela qu'elle se propose de prendre le contrepied de la vision dualiste de la nature instaurée par la pensée cartésienne. Elle est l'une des racines de la géographie qui est aujourd'hui enseignée dans les universités françaises. Voyons à présent comment les auteurs de cette discipline ont développé des théories et des concepts qui peuvent nous aider à définir *« la nature »* en tant que sujet d'étude, et à préciser notre méthodologie de recherche.

- Les deux géographies :

Avant tout, il convient de rappeler que la géographie est une discipline qui est particulièrement concernée par la division entre sciences « *de la nature* » et sciences « *humaines et sociales* ». En effet, la géographie est intrinsèquement constituée de deux facettes complémentaires, dont le mariage la met cependant dans une situation inconfortable. L'on parle ainsi de géographie physique à propos de la géomorphologie, de la climatologie, de l'hydrologie, de la pédologie : ces branches de la géographie permettent de décrire la surface de la Terre et ses constituants. Quant à la géographie humaine et sociale, elle s'en réfère plutôt à décrire et à expliquer les comportements humains dans l'espace. Dans cette seconde branche, l'étude de la Terre est donc articulée autour de l'étude des populations humaines, ce qui comporte par exemple les flux de marchandises et d'information, les représentations paysagères, l'organisation spatiale de l'activité économique, les structures foncières et les dynamiques d'occupation du sol.

Or, assumer cette double casquette n'est pas chose aisée, et est à l'origine de certains troubles épistémologiques, ainsi que le souligne les auteurs de l'ouvrage collectif *Du rural à l'environnement. La question de la nature aujourd'hui* paru en 1989 sous la direction de Nicole Mathieu et Marcel Jollivet. Dans l'introduction de ce recueil de contributions scientifiques, il est ainsi évoqué « *la science schizophrène en quête de son unité* » et il est fait une mention particulière à la géographie ainsi qu'on le découvre à travers l'extrait suivant :

« *s'il est une science sociale pour laquelle la question de la nature est centrale, c'est bien la géographie, mais que la difficulté qu'a la géographie à assumer sa double nature et maintenir son unité traduit bel et bien, justement, la coupure de plus en plus radicale qui s'est instaurée entre sciences "de la nature" et sciences "de la société"* » (Mathieu et Jollivet, 1989, p.13).

Ainsi, à propos de la nature, la géographie participe à donner une définition ambivalente de ce terme polysémique. Ce que pose la discipline et qui fait son originalité, c'est que d'une part, la nature existe indépendamment de l'humain, d'autre part elle est constamment en dialogue avec les populations humaines, qui la modifient et qu'elle modifie en retour. En quelque sorte, la géographie accepte la superposition de deux niveaux de définition, qui paraissent s'opposer, mais qui pourtant peuvent être à la fois vrais l'un et l'autre. Ce double point de vue est original et éveille notre intérêt au plus haut point. A cela, s'ajoute également une opposition entre « *science dure* » et « *science molle* » qui distingue une démarche dite savante et objective, d'une approche sensible, qui intègre la subjectivité et l'empirisme.

C'est ce que met en évidence le géographe Jean-Marc Besse dans l'extrait suivant.

« Il y aurait donc deux géographies. Le plus souvent, on considère la géographie comme une science ou au moins comme un savoir d'un genre spécial, qui a pour objet la surface de la terre. [...] il existe une seconde géographie, qu'on pourrait dire de sensibilité et de sentiment, une géographie de proximité et de contact avec le monde et avec l'espace, et dont on pourrait penser qu'elle est originale, originaire par rapport à la géographie savante » (Besse, 2009, p. 192-194). C'est précisément l'intégration de la sensibilité humaine dans l'approche de la nature sur laquelle nous voulons à présent nous attarder.

- La géographie du sensible : passerelle entre les mondes ?

La sensibilité fait donc pleinement partie des outils du géographe. Même si cet aspect était déjà présent en filigrane dans les travaux des premiers géographes, c'est surtout depuis les années 1960, que se développe une vision de la géographie comme expérience sensible de l'espace et des lieux. « Les géographies ne sont pas faites que de pratique et de savoirs-faires. Elles sont chargées d'expériences et de subjectivité [...] Les gens ont des réactions émotives quant aux lieux où ils résident, qu'ils parcourent régulièrement ou qu'ils visitent occasionnellement » (Claval, 2012, p.55). C'est une mutation profonde que Paul Claval met ici en lumière, lorsqu'il évoque le « tournant culturel » que la géographie en tant que discipline a traversé à la fin du XXème siècle. Aujourd'hui, la géographie « prend en compte la subjectivité humaine d'une façon moins timide » (Claval, 2012, p.55).

Les lieux qu'étudient les géographes ne sont plus neutres : ils sont chargés de la mémoire de leurs habitants et des visiteurs qui les traversent. Ils sont imprégnés de l'aura de telle ou telle personnalité qui y a laissé son empreinte. Cette géographie se démarque de la simple description des éléments physiques de la Terre, pour replacer l'humain au centre de son approche de la nature. A ce titre, la définition qu'Elisée Reclus donne de la géographie dans *L'Homme et la Terre*, mérite d'être relevée : pour lui, l'histoire qui est gravée sur la Terre, et que les géographes s'attachent à lire et à étudier, est indissociable de l'histoire des populations humaines qui l'habite. « Vue du haut, dans ses rapports avec l'Homme, la géographie n'est autre chose que l'histoire dans l'espace, de même que l'histoire est la géographie dans le temps. Ne peut-on pas dire également que l'Homme est la Nature prenant conscience d'elle-même ? » (Elisée Reclus, 1905, p.3-4). Dans cette perspective, la nature n'est donc pas tout à fait extérieure à l'Humain. La rupture habituelle entre nature et sociétés n'est plus si évidente qu'elle ne le paraît selon l'ontologie naturaliste identifiée par Philippe Descola. Ce que nous mettons d'habitude dans le camp de la Culture peut, en fait, être le témoignage de la nature à travers l'Homme. Si la Culture est l'une des formes d'expression de la Nature, elle n'en est pas exclue mais en constitue le prolongement.

L'intérêt des géographes pour les paysages croise ainsi celui des artistes, des écrivains, des pèlerins.

Antoine Bailly en 1989, dans son article intitulé « *L'imaginaire spatial. Plaidoyer pour la géographie des représentations* » revendique la subjectivité comme clé de compréhension de la discipline géographique. Il écrit notamment qu'« *il suffit d'une émotion, d'un souvenir, parfois d'un petit rien pour que l'espace, devenu lieu, se mette à vivre* » (Bailly, 1989). Selon lui, les lieux « *disent ce que nous sommes et nous laissons aux rationalistes le plaisir de croire qu'ils peuvent les retranscrire dans leur exactitude. Nous préférons les appréhender dans leur richesse intérieure, leur signification historique et sociale, leur sens pour l'homme à travers les œuvres des poètes, des romanciers ou les récits des habitants qui projettent leur intériorité dans la narration* » (Bailly, 1989).

Ce lien entre le regard humain, la sensibilité, et la nature nous invite à aborder les termes de « *médiance* » et de « *trajection* », tel qu'ils sont développés par le géographe Augustin Berque, dans un ouvrage publié en 1990 et intitulé *Médiance, De milieux en paysages*. Son propos récuse la dichotomie classique entre géographie physique et géographie humaine. Il montre que ces deux facettes de la géographie ne peuvent être pensées séparément l'une de l'autre. Nature et Sociétés doivent être plutôt pensées en termes de relations. C'est ce qui aboutit à la formulation du concept de médiance.

- *Environnement, paysages et milieux : du matériel au sensible*

- **L'environnement**, pour Berque, qualifie la dimension objective de la nature. Les scientifiques peuvent mesurer, quantifier, analyser l'environnement en tant que donnée extérieure à l'être humain. L'environnement est ce qui existe indépendamment de la culture. L'observateur en est absent. C'est ainsi que la géographie physique s'attache à décrire les formes des montagnes, l'inclinaison du relief, la nature du sol...

- **Les paysages**, à l'inverse, renvoient à la dimension subjective de la nature. Ils sont le fruit de la perception humaine de l'environnement. En cela, ils sont un pur produit de la culture, des arts, des us et coutumes des populations. La géographie des représentations s'intéresse ainsi à la manière dont les populations perçoivent leur espace vécu. Pour Augustin Berque, le paysage tel que nous l'entendons fait son apparition en Europe au XVIème siècle. C'est l'art et l'appréciation esthétique de la nature qui fait naître le paysage, dès que l'observateur s'est suffisamment extrait de son environnement pour pouvoir le contempler et le représenter. Le paysage suppose ainsi un écart, un éloignement entre le sujet et son environnement.

- **Le milieu**, ou l'écoumène se distingue des deux notions précédemment citées. Il est le lien entre le paysage et l'environnement ; et même, on pourrait dire qu'il est à la fois l'un et l'autre. « *Répétons ici que l'écoumène est une relation : la relation à la fois écologique, technique et symbolique de l'humanité à l'étendue terrestre* » affirme Augustin Berque. Il déclare également : « *un milieu est à la fois (...) sensible et factuel, subjectif et objectif, phénoménal et physique. (...) Il est ambivalent, irréductible à l'alternative du physique et du phénoménal* » (Berque, 1999). Les choses d'un milieu ont un sens, qui est celui des êtres humains qui le vivent. Augustin Berque prend l'exemple d'une île japonaise : le milieu de celle-ci sera différent pour un paysan de cette île et pour un agronome américain. Ce sens du milieu, c'est la médiance, néologisme emprunté au philosophe japonais Tetsurô. La nature est concrètement transformée par le regard que les populations humaines posent sur elle.

- **La trajection** est la dynamique de la pensée qui permet de passer du paysage au milieu, du milieu au paysage. Cela signifie que l'identité d'un élément de la nature n'est pas figée. Elle dépend de la fonction qu'on lui reconnaît. Par exemple, une montagne est définie par sa forme, son altitude, son relief, la nature de sa roche, sa couverture végétale... Mais elle est également définie par les ressources qu'elle propose aux habitants, ressource qui dépendent d'un besoin qui peut être technique ou symbolique (montagne agricole/montagne sacrée...). « *Il n'y a pas de présence au monde extérieur que ne soit aussitôt prise dans une intersection, une trajection, une inhérence de la culture à la nature* » (Bochet, Racine, 2002).

La nature est ainsi considérée comme une altérité avec laquelle l'être humain entre en dialogue par l'expérience. C'est l'expérience physique et sensible qui permet à l'être humain d'habiter son milieu, de dialoguer avec lui, de le recréer de façon intime et personnelle. Ainsi, il devient évident que l'on n'entretient pas la même relation avec tel ou tel lieu. Chaque lieu que nous habitons nous redéfinit, et nous le redéfinissons en retour. Histoire humaine et histoire naturelle s'interpénètrent pour se raconter ensemble.

Augustin Berque est l'un des géographes qui nous permet d'amener l'idée selon laquelle les affects et les émotions sont des ingrédients possibles pour l'analyse géographique, ainsi que l'annoncent également Béatrice Bochet et Jean-Bernard Racine dans un article de géographie urbaine publié en 2002. Pourtant, ces deux auteurs préviennent que cette démarche est souvent qualifiée d'originale voire de farfelue, et rappellent que tout ce qui touche à la sphère émotionnelle a souvent mauvaise presse : l'émotion est souvent mentionnée comme un facteur de déviance et son intégration semble a priori incompatible avec l'effort d'objectivité du scientifique. Ils mentionnent également l'hypothèse selon laquelle le rapport émotionnel au monde serait fréquemment mis de côté dans le cadre de la science car il renverrait à des thématiques féministes, minoritaires, « *susceptible d'altérer le jugement* » (Bochet et Racine, 2002) et irait à l'encontre « *de valeurs plus masculines telles que l'objectivité, le détachement, la rationalité* » (Bochet et Racine, 2002).

Malgré cela, les auteurs revendiquent une posture méthodologique qui intègre les émotions, et déclarent : « *nous ne sommes plus les seuls à penser que cette suppression du thème des émotions se traduit par une compréhension incomplète de la marche du monde* » (Bochet et Racine, 2002). Ils s'appuient notamment sur les travaux du philosophe Pierre Nivet qui, dans un ouvrage intitulé *Emotions et rationalité morale*, publié en 2002, se penche sur la place minoritaire que trouvent les émotions dans le champ des sciences sociales et met en avant le rôle actuel qu'elles pourraient jouer dans la mise en relation entre les réflexions conceptuelles et le vécu, entre ce qui relève du théorique et ce qui relève de l'expérience.

Se proposant de répondre à cet enjeu, la géographie du sensible que mettent en place ces deux auteurs s'attache notamment à « *comprendre l'amour des villes* ». Dans sa formulation, l'enjeu de recherche semble simple. Mais à bien des égards, s'intéresser ainsi à l'amour que les êtres humains portent sur les lieux est un pari audacieux. L'intention de ces auteurs est de ne pas tourner autour de cette question centrale, de ne pas chercher à éviter le cœur du sujet en se contentant de cibler une autre thématique géographique plus courante telle que le rapport des populations à l'insécurité, ou la place de la nature dans la ville. Ils concluent ce « *manifeste pour une géographie sensible autant que rigoureuse* » en affirmant une idée qui nous intéresse au plus haut-point : « *quoi qu'il en soit, affects et émotions semblent devoir (pour un temps ?) intéresser au premier chef les géographes* » (Bochet et Racine, 2002).

- *Le réel et l'imaginaire : une relation de continuité*

Dans cette perspective, un géographe qui revendique cette position sensible peut même essayer de traverser la surface des formes, pour se relier à ce qui peuple l'invisible, et laisser son regard visiter ce qui relève de la sphère imaginaire. Claval, dans son ouvrage *De la Terre aux Hommes, la Géographie comme vision du monde*, n'omettait pas de dédier un paragraphe à la géographie de l'imaginaire. Il y affirme ainsi : « *Les autres mondes qui naissent du pouvoir de projection et de l'imagination des hommes ne sont pas nécessairement absents de la réalité* » (Claval, 2012, p.74). Cet autre monde se lit donc dans les paysages, à travers certains éléments marquants qui renvoient aux contes et aux légendes locales : cette nature à la fois concrète et symbolique constitue une mythologie populaire qui imprègne encore les représentations que les populations se font de leur façon d'être au monde. Si l'on reprend le terme de « *hiérophanie* » utilisé par Mircea Eliade et que nous avons déjà abordé, nous pouvons dire que la géographie permet de lire les signes que l'espace sacré laisse sur le monde profane (Eliade, 1965).

Ce rapport au sacré peut se traduire de deux manières :

- Immanence :

Soit l'espace témoigne de l'immanence des phénomènes sacrés : en ce cas, le sacré jaillit de l'intérieur du monde, ainsi que le suggère la citation suivante :

« Nous ne connaîtrions rien de cet autre monde s'il n'affleurerait pas en quelques points : il y a des lieux où les forces vraies sont plus présentes qu'ailleurs : les fontaines, les eaux, les bois profonds, les montagnes, les grottes. [...] L'en deçà qui double le monde est souvent interprété comme l'héritage du monde des origines, d'un temps où les hommes pouvaient converser avec les animaux et les plantes tout aussi facilement qu'avec les dieux et les forces qui ont créé le monde et le dirigent. Cette réalité passée est aujourd'hui généralement cachée mais elle reste présente dans les lieux sacrés qui parsèment l'espace : le monde demeure partiellement enchanté » (Claval, 2012, p.74).

- Transcendance :

Soit l'espace témoigne de la transcendance du sacré. C'est ce que viennent notamment marquer les églises, les chapelles, les croix. Et même, d'une façon plus subtile, c'est ce qu'évoque toute ligne d'horizon qui ouvre le paysage vers un ailleurs. Nous pouvons, à ce sujet, reprendre également cette citation de Jean-Marc Besse :

« L'horizon exprime [...] beaucoup plus que l'existence de mondes lointains. Ce terme a une portée ontologique tout autant qu'épistémologique. Il renvoie à la part d'invisible qui réside dans tout visible, à ce pli incessant du monde qui fait du réel, définitivement, un espace inachevable, un milieu ouvert et qui ne peut être totalement thématiqué. L'horizon est le nom donné à cette puissance de débordement de l'être qui se présente dans le paysage » (Jean-Marc Besse, 2009, p.53)

Ainsi, la géographie de l'imaginaire joue un rôle non négligeable au sein de cette géographie du sensible. Son intégration permet d'accompagner le vécu des populations humaines dans ses aspects les plus impalpables. Grâce à l'imaginaire, la force créatrice de l'esprit glisse une étincelle dans le paysage, et lui ouvre tous les possibles. Or, c'est un moteur non négligeable de l'action des individus et des groupes, sur l'espace. Savoir lire un paysage renvoie donc à la fois à la capacité de se laisser imprégner par une ambiance et à celle d'entrouvrir la possibilité d'un ailleurs. Cette touche de mystère et de poésie qui anime les lieux d'hier, d'aujourd'hui et de demain est un élément avec lequel la géographie du sensible peut s'autoriser à jouer, car elle nous informe sur des strates inconscientes profondes de l'être humain et des sociétés, ainsi que nous l'indique cette citation de Jean-Marc Besse.

« *L'horizon exprime [...] beaucoup plus que l'existence de mondes lointains. Ce terme a une portée ontologique tout autant qu'épistémologique. Il renvoie à la part d'invisible qui réside dans tout visible, à ce pli incessant du monde qui fait du réel, définitivement, un espace inachevable, un milieu ouvert et qui ne peut être totalement thématiqué. L'horizon est le nom donné à cette puissance de débordement de l'être qui se présente dans le paysage* » (Jean-Marc Besse, 2009, p.53).

Si une partie des géographes s'ouvre de plus en plus à la possibilité d'orienter dans cette direction de nouvelles questions de recherche, c'est parce que de nouveaux besoins émergent à ce sujet, qui traduisent un contexte sociétal de sensibilisation croissante à la nature que nous allons aborder à présent.

1.2.6 – La sensibilité à la nature : un enjeu de société au XXIème siècle ?

Nous allons voir que ce processus de sensibilisation s'exprime dans des milieux sociaux et selon des voies très variés. De l'engagement militant à la réflexion métaphysique, de la démarche scientifique à la démarche artistique, du plus concret au plus abstrait, la question de la nature est présente partout, et vient éclairer les paradoxes qui cisailent la société occidentale de ce début de XXIème siècle.

- *La séparation entre Nature et Culture ne favorise pas la mise en œuvre de modes de vie durables : la prise de position du Pape François.*

Dans son encyclique *Laudato Si* du 24 mai 2015, le pape François exhorte les chrétiens à prendre conscience du défi écologique. D'après l'analyse du théologien Fabien Revol, ce texte est inédit car il témoigne d'une volonté du Pape de mobiliser des sources scientifiques pour appuyer ses propos. Pour contrer la tentation du déni, le pape François ne laisse passer aucun doute quant à la gravité de la situation écologique de la Terre. Il déclare ainsi qu'« *il suffit de regarder la réalité avec sincérité pour constater qu'il y a une grande détérioration de notre maison commune* » (François, 2015).

Fabien Revol commente ainsi : « *En ce qui concerne la crise écologique, pour lui, il ne faut plus tergiverser et il faut agir, car tous les signes sont là* » (Revol, 2016).

Dans ce document qui insiste sur la nécessité d'établir des passerelles entre les dernières avancées de la science et le domaine religieux, le Pape François apporte ici sa pleine confiance aux résultats du GIEC et même « *fait le choix de les valider comme acquis et certains. Il prend ainsi le parti qui reconnaît la part importante de l'influence humaine en ce qui concerne le réchauffement climatique* » (Revol, 2016).

Là où le propos du Pape François nous intéresse au plus haut point, c'est quand il remet en question « *le paradigme technocratique* » (François, 2015). Fabien Revol commente :

« *Au sein d'un mode de pensée dominé par la raison instrumentale, ce paradigme encourage la conception du monde comme un stock de ressources sans valeurs autres que celle de l'utilité pour l'être humain, d'une nature qui sert de matériau à une exploitation par la médiation d'une techno-science au service d'un projet économique et industriel libéral* » (Revol, 2016).

Il établit un parallèle entre le discours critique du Pape et la pensée de Lynn White Jr. (1907-1987), que nous avons déjà évoqué. Revol rappelle que cet historien américain avait directement mis en cause les doctrines de la religion chrétienne, affirmant qu'elles avaient participé à encourager la domination abusive de l'Homme sur la Nature.

« *Le christianisme portait le fardeau de la responsabilité de la crise écologique parce que ses doctrines théologiques et anthropologiques sur la création impliquaient un mauvais comportement envers la nature* » (Revol, 2016).

C'est ainsi que nous pouvons mettre en lien le discours du Pape François avec les assertions de Philippe Descola sur l'ontologie naturaliste. Selon le pape, le lien entre pensée cartésienne et pensée chrétienne est le fruit d'une erreur d'interprétation qu'il s'agit désormais de redresser : même pour le pape, l'ontologie naturaliste n'est plus une évidence.

« *Dans Laudato si' en particulier dans l'ensemble du chapitre trois, le pape conteste implicitement l'interprétation cartésienne de Gn1 comme étant non chrétienne. Et il regrette que les représentations cartésiennes de la nature dont est issu le paradigme technocratique, aient ainsi été baptisées, car ce sont elles qui sont les véritables causes de la crise écologique contemporaine* » (Revol, 2016).

Le théologien nous invite à penser que, pour le pape François, « *la façon dont les chrétiens ont embrassé l'interprétation cartésienne de Gn 1, était une déformation de la substance de la foi* » (Revol, 2016). Pour replacer la foi chrétienne dans un horizon qui prenne sens au regard des défis écologiques soulevés par les rapports scientifiques, le pape François affirme sa volonté d'éclaircir cette interprétation erronée des Ecritures, pour proposer une théologie et une spiritualité de l'écologie capables de nourrir des comportements visant la sauvegarde de la maison commune.

Il reconnaît ainsi la validité de raisonnement de Lynn White Jr, tout en affirmant que la chrétienté authentique n'est pas nécessairement dualiste (sans toutefois préciser ce qu'elle est alors). Il laisse ainsi le champ ouvert pour un renouvellement profond de la doctrine chrétienne. La sphère religieuse est donc elle aussi ébranlée par la question de la nature. Si nous nous sommes attardés ici sur la signification de l'encyclique « *Laudato si'* », c'est parce que les propos du pape François mettent en lumière le fait qu'il existe un lien d'interdépendance étroit entre les croyances religieuses (le rapport au sacré) et le rapport que l'humain entretient avec la nature. C'est également ce que nous avons pu entrevoir à travers les travaux de Mircea Eliade (1965). Fabien Revol appuie ainsi notre propos, en affirmant :

« La façon dont l'être humain se comporte vis-à-vis de la nature dépend de la façon dont nous la considérons. Nos mentalités sont informées par les images et les représentations de la nature. White dit que la plus grande source de ces images est le discours religieux sur la nature » (Revol, 2016).

La sensibilisation à la nature dans la société occidentale passe donc par une remobilisation de questions d'ordre métaphysique, ce qui vient refléter une remise en question des repères spirituels qui fondaient la culture occidentale. Puisque le monde chrétien est profondément bouleversé par les problématiques socio-environnementales, la société est invitée à questionner les bases sur lesquelles elle était assise, ce qui peut la conduire à chercher des réponses auprès d'autres cultures.

1.2.7- Rechercher la nature : les paradoxes de la société occidentale contemporaine

Aujourd'hui, notre société occidentale est en quête de nouveaux repères, à la fois dans ses rapports à la nature (Mathieu et Jollivet, 1989) et dans ses rapports au sacré (Eliade, 1965). Cette recherche de sens s'inscrit dans le cadre de la remise en question de modes de vie qui ne sont pas durables pour la planète. Mais une personne peut-elle vraiment choisir l'ontologie qui lui paraît la plus favorable ? A l'inverse, peut-elle nier /oublier/étouffer l'ontologie qu'elle porte déjà, si le cadre extérieur n'est pas favorable à celle-ci ?

Ces questions, nous les gardons à l'esprit pour la suite de notre enquête. A priori, nous pouvons observer que cet attrait pour la nature n'engendre pas forcément un changement sur le plan ontologique, malgré l'intérêt croissant qui est porté aux cultures étrangères. Souvent en effet, la nature est érigée en valeur que l'on cherche à atteindre, ou en image positive que l'on peut utiliser à des fins commerciales, des conceptions qui participent à accentuer cette fameuse rupture entre nature et culture. Ces rapports contradictoires à la nature se profilent selon plusieurs thématiques.

- Le civilisé et le sauvage :

En Occident, l'idée de la Nature est une construction qui a largement trouvé son aboutissement en même temps que se développait la société industrielle et ses moyens technologique. C'est là le premier paradoxe que l'on peut relever : la société occidentale commence à vouloir préserver la nature quand elle a les moyens de la détruire. Cela s'illustre notamment par la création d'un cloisonnement entre nature sauvage et nature domestique. L'être humain qui se qualifie de « *civilisé* » se perçoit ainsi comme extérieur à la nature sauvage. Cette dernière devient un sujet de méditation, de contemplation, de réflexion sur le fonctionnement de la société. Pour les pionniers de la pensée écologique américaine, comme Emerson ou Thoreau, la nature est le support d'une expérience sensible. Toute une géographie poétique est créée autour de l'idée de nature sauvage, comme réserve d'émotions et de sensorialité. La notion de « *wilderness* » témoigne de cette perception de la nature comme un idéal, une réserve de beauté et d'harmonie où l'être humain peut laisser libre cours à son inspiration et à ses élans créatifs. En même temps, la création des grands parcs naturels aux Etats-Unis comme le parc du Yellowstone en 1872, vient traduire dans l'organisation spatiale cette séparation entre le sauvage et le domestique (Depraz, Héritier, 2012).

Parce qu'il est sorti de la nature, l'humain peut la contempler, se laisser transformer à son contact et la transformer en retour. C'est la naissance du paysage, en tant que notion chère aux géographes et parmi ceux-ci, à ceux qui se réfèrent à la phénoménologie (Berque, 1990).

Mais dans les faits, les rapports entre nature sauvage et domestique ne sont pas seulement caractérisés par une admiration mutuelle. Dans l'ouvrage collectif *Du rural à l'environnement*, Yves Luginbhul évoque même plutôt « *l'horreur de la friche* » (Luginbhul, 1989) qui teinte souvent les représentations du monde sauvage en progression dans certains territoires ruraux. Dans cet article, il précise que « *La friche est l'anticulture : sans agriculture, elle envahit les champs ; elle signale l'abandon et la déprise agricole* » (Luginbhul, 1989, p.49) Les ronces, les fougères, les bouleaux, les taillis de noisetiers sont ainsi associés à la déprise du monde agricole et à la diminution du nombre des actifs dans la profession. L'ensauvagement vient alors conquérir les territoires ruraux les plus reculés et modifie l'aspect des contrées que la mondialisation a rejeté sur le banc de touche.

Les populations agricoles s'identifieraient plus facilement que le reste de la population à ces dynamiques d'enfrichement : « *Dans certaines régions où l'agriculture est en proie à des difficultés et où les jeunes ne reprennent pas les exploitations de leurs parents, les agriculteurs associent l'apparition des friches à leurs problèmes, à leur isolement croissant et à la perte de sociabilité* » (Luginbhul, 1989, p.43).

Ce constat doit cependant être modéré par une analyse plus subtile auprès des populations agricoles. Yves Luginbhul a ainsi relevé le cas des espaces marginaux de la Côte d'Or, en Bourgogne, qui étaient utilisés de façon informelle par les populations locales pour la cueillette, le ramassage du bois, le pacage des troupeaux collectifs. Ces usages spontanés ont participé à développer une relation sensible entre ces populations locales et le paysage des friches ainsi qu'il le mentionne : « *pouvoir user librement de ressources naturelles a concouru à façonner, pour les communautés paysannes habituées à ces pratiques, une certaine esthétique du paysage des friches liée à leur pouvoir imaginaire et poétique* » (Luginbhul, 1989, p.45).

- *L'attraction et la répulsion :*

Par ailleurs, la fascination pour la nature ne protège pas cette dernière des dégâts qui lui sont concrètement causés par les modes de fonctionnement de la société occidentale. Le naturaliste François Terrasson qualifie ainsi cette dernière de « *civilisation anti-nature* » (Terrasson, 1994). Apparemment, souligne-t-il, tout le monde aime la nature. C'est une valeur refuge, une valeur qui rassure et de laquelle il est commun de se réclamer. Pourtant, souligne François Terrasson, la réalité est toute autre : dans les faits, notre société cherche sans cesse à contrôler la nature, à l'utiliser pour ses propres finalités ou à la soumettre au regard des experts et des scientifiques. Dans notre monde, la nature est souvent une valeur marketing, qui sert à susciter des émotions positives pour mieux vendre. On parle alors de « *greenwashing* ». L'on cherche à lui enlever, par divers moyens, son mystère, ce qui fait qu'elle échappe à la capture de l'esprit humain. On se refuse à la reconnaître comme une altérité, comme une force extérieure indépendante de notre propre puissance.

En même temps, tandis qu'elle s'efforce d'instrumentaliser la nature par l'utilisation de ses ressources ou la conceptualisation de son essence, notre société s'empêche de vivre sa propre nature : elle traque les émotions dérangeantes, ne supporte ni les mauvaises herbes ni les odeurs de fumier, refoule ainsi ce qui relève du cœur et du ventre et donne le privilège au cerveau, à la pensée rationnelle qui gouverne aujourd'hui notre monde.

L'hypothèse que défend François Terrasson, c'est que la société occidentale est hantée par la « *peur de la nature* » (Terrasson, 1991), au moins autant qu'elle éprouve une attraction pour celle-ci. Cette peur viscérale habiterait l'inconscient collectif et renverrait l'être humain à son intériorité. Les politiques de protection de la nature, tout comme celle d'aménagement, participeraient à étouffer la nature non seulement telle qu'elle existe en dehors de l'homme, mais également telle qu'elle se vit en lui : « *Ce qui est reconnu comme nature par la sensibilité est de l'ordre du spontané, de la non-intervention, la protection est interventionniste, tout le contraire du spontané. Donc la protection tue la nature, en ce sens qu'elle élimine l'ambiance de non volontaire, essence du concept de nature* » (François Terrasson, 1991, p.139).

Dans un scénario qui lui permet de conclure son ouvrage *La Civilisation anti-Nature*, Terrasson revendique la création d'un nouveau type de rapport à la nature : il évoque ainsi la possibilité de dépasser la dualité entre nature et culture, en « *libérant la nature* ». Dans ce nouveau paradigme, il ne serait plus nécessaire ni de protéger la nature contre l'Homme, ni d'aménager la nature pour qu'elle se conforme aux désirs de celui-ci. La Nature n'existerait plus comme une idée séparée de l'Humain. Il ne serait plus nécessaire de la chercher, de l'imiter, de l'analyser. Il ne serait ni nécessaire de chercher à y retourner ou de chercher à l'atteindre : la nature vivrait en l'Humain, à travers ses émotions, ses sensations, ses intuitions, ses mouvements.

- *Le bricolage religieux et le matérialisme spirituel :*

Il nous faut ici aborder un autre sujet, qui est selon nous également significatif de ces paradoxes qui se rassemblent autour de la question de la nature en Occident. Les générations d'aujourd'hui, sensibles aux redéfinitions de la place de l'être humain au sein de la Nature, sont en quête de nouveaux repères. Cela passe notamment par la recherche d'une identité spirituelle adaptée aux défis qui se posent à l'aube du XXIème siècle. Certains auteurs parlent à ce sujet de la diffusion de phénomènes de syncrétisme religieux. Il s'agit d'une tentative de fusionner diverses pratiques et différents cultes afin de former une unité cohérente. Les anthropologues parlent à cet égard de « bricolage religieux ». C'est Levi Strauss qui propose cette métaphore au champ de l'anthropologie, dans le premier chapitre de *La Pensée Sauvage* (Levi Strauss, 1962). Ce processus de transformation peut consister soit en une intégration des cultes étrangers par la culture traditionnelle locale, soit en une refonte des systèmes de croyances locaux à partir des inspirations venues de l'extérieur.

« Le paradigme de réinterprétation, c'est-à-dire de l'appropriation par la pensée indigène des contenus exogènes, est sans doute le plus connu et le plus évident, auquel s'ajoute celui de l'analogie, à partir de la sélection d'un trait signifiant du thème d'emprunt » (Bernard, Capone, Lenoir, Champion, 2001, 61-66).

Le défi posé par le syncrétisme est de dépasser les contradictions qui sont créées par le rapprochement des deux systèmes différents. André Mary, à travers ses travaux de recherche menés en Afrique, montre par exemple combien il est délicat pour les sociétés traditionnelles, d'intégrer la figure du sorcier que la tradition plaçait au sommet du pouvoir, dans le syncrétisme chrétien (Mary, 2000) qui lui préfère la figure du prophète. Pour aller plus loin, nous pouvons également mentionner les travaux d'un autre anthropologue ayant également travaillé sur la question du syncrétisme, à partir du cas des esclaves africains et des populations afro-brésiliennes.

Bastide distingue ainsi le syncrétisme de premier niveau, appelé syncrétisme « en mosaïque » qui consiste en la pose d'un « masque » de la personnalité, destiné à préserver l'individu dans un contexte qui n'est pas favorable aux rites de sa culture d'origine, et le syncrétisme de deuxième niveau, dans lequel l'individu a perdu la mémoire de sa culture d'origine, et a complètement intégré le métissage des divers apports culturels reçus : on parle alors de syncrétisme « fusionnel ». Dans le premier cas, les individus, devant la menace de perte identitaire provoquée par la domination d'une culture étrangère, mettent en place un système de protection identitaire qui leur permet de s'adapter à la société dans laquelle ils sont plongés, sans toutefois oublier d'où ils viennent et ce en quoi ils croient. André Mary parle à ce sujet de « *la magie du principe de coupure* » (Mary, 2000, p.186). C'est ici qu'il y a une différence entre le syncrétisme en mosaïque et le syncrétisme fusionnel : tandis que le premier n'est qu'un syncrétisme d'illusion, que les personnes utilisent avant tout comme une protection vis-à-vis de l'extérieur, le second est un véritable système de croyances, assimilé par l'individu comme un tout cohérent.

« *Le principe de coupure porte ainsi en soi la possibilité de l'effacement du syncrétisme. Il montre l'irréalité de ce phénomène, car il ne s'agit que d'un masque qui, pour reprendre l'heureuse expression d'A. Mary, n'a pas triomphé du visage* » (Bernand, Capone, Lenoir, Champion, 2001).

D'après cette « *théorie du masque* », tant que la mémoire de la croyance originelle est gardée, il est toujours possible d'en raviver la flamme et d'en réveiller le sens. Or, les anthropologues montrent que le syncrétisme n'est pas seulement le propre des sociétés traditionnelles dites indigènes. Le monde contemporain est caractérisé « *par la recherche d'une image de soi dans le miroir brisé des cultures du monde* » (Bernand, Capone, Lenoir, Champion, 2001). Ils témoignent du fait qu'il est fréquent d'observer que la matrice chrétienne accueille des influences issues de l'hindouisme, du bouddhisme, de l'animisme des Amérindiens...

Toutefois, selon André Mary, le syncrétisme tel qu'il est vécu en Occident est original, car il s'appuie sur un support religieux lui-même déjà morcelé : difficile alors de constituer une mémoire à partir de l'existant. « *Qu'en est-il dans un monde postmoderne où une mémoire en miettes ne véhiculerait que des matériaux fragmentaires utilisés par des individus devenus amnésiques ?* » (Bernand, Capone, Lenoir, Champion, 2001). Dans ce contexte, il n'est pas chose aisée de résoudre les tensions et frottements qui sont induits par le syncrétisme occidental. C'est d'ailleurs ce qui amène André Mary à affirmer : « *l'inachèvement de la synthèse pourrait néanmoins constituer une dimension non seulement conjoncturelle mais structurelle de ces formations* » (Mary, 2000, p. 111). La recherche d'une religion universelle, du moins d'un support de croyances capable de réunir les diverses influences qui travaillent le cœur de l'occident, n'a visiblement pas encore trouvé sa forme aboutie.

Qu'en est-il sur le terrain ? Où en est-on, dans le processus de métissage religieux ? Le collectif des auteurs de l'article préfère rester prudent sur un sujet qui mérite d'être plus abondamment traité. Le champ reste donc ouvert à la recherche, ainsi que le suggère la citation suivante : « *Il est sans doute trop tôt pour savoir si tous les syncrétismes occidentaux contemporains resteront, pour reprendre les catégories d'André Mary, des « bris-collages » [...] Ces syncrétismes sont extrêmement divers, la mémoire collective n'est pas partout émietlée et de nombreuses tentatives de synthèse individuelles restent à l'œuvre* » (Bernard, Capone, Lenoir, Champion, 2001).

Le développement du néo-chamanisme mérite ici notre attention. Par l'emploi du mot « *néochamanisme* », nous entendons des pratiques spirituelles qui viennent renouveler, selon une approche adaptée à la culture occidentale, les croyances et les rites issus du chamanisme traditionnel ancestral. Ce néo-chamanisme peut être inspiré des pratiques amérindiennes, mongoles, mexicaines... Mais il peut être aussi l'occasion d'une résurgence des vieux cultes païens que le christianisme avait pu étouffer, voire effacer de la mémoire occidentale, ainsi que l'appuient les travaux anthropologiques de Danièle Vazeilles qui précise : « *Avec l'empereur Théodose le Grand (379-395), le christianisme devint officiellement la seule religion de l'empire. Fin du IV^e siècle, les spécialistes pensent que le druidisme a disparu du continent* » (Vazeilles, 2008). Fréquemment enfin, le néo-chamanisme est associé au mouvement dit « *New Age* » apparu dans les années 1980, et qui a donné naissance au vaste champ du « *développement personnel* » qui est aujourd'hui en plein essor. Cette dernière influence marque fortement notre société, et s'est étendue en cherchant notamment à se mélanger au chamanisme amérindien, ainsi que le montrent les enquêtes de terrain de Danièle Vazeilles auprès des Sious Lakotas :

« *Ces personnes venaient pratiquer des rituels mélangeant des pratiques New Age, néo-païennes et d'inspiration amérindienne au moment même où se déroulaient quelques mètres plus loin des rituels chamaniques des Indiens des Plaines* » (Vazeilles, 2008).

L'intégration des principes issus du neo-paganisme, dont le succès ne se démentait pas en Occident, aurait permis « *une revivification des pratiques et croyances chamaniques des peuples autochtones amérindiens* » (Vazeilles, 2008).

Cela aurait permis à cette culture rejetée, opprimée, dominée, de trouver un nouvel éclat, une voie de subsistance, une issue de secours. En France comme partout en Occident, le chamanisme amérindien serait particulièrement à la mode au point de devenir un phénomène de masse, ainsi que le fait remarquer Danièle Vazeilles.

« En Amérique du Nord comme en Europe et en France, on "découvre" des personnes qui s'autoproclament "chamanes" et pratiquent, disent-ils, un "chamanisme à l'amérindienne" [...] Les enseignements de ces "spécialistes", indiens ou non-indiens, touchent un large public pour la plupart non-indien, tant euro-américain qu'europpéen, toujours prêt à dépenser de l'argent pour bénéficier de ces enseignements exotiques perçus comme étant salvateurs [...] Textes et stages présentent des rituels souvent assez dénaturés car résumés de manière assez simpliste. Ces soi-disant rituels amérindiens peuvent être adaptés à "d'anciennes connaissances locales" si, par exemple, les stages se déroulent aux alentours d'un dolmen, en Bretagne ou dans l'Hérault » (Vazeilles, 2008).

Toutefois, ce « néo-chamanisme » serait également l'objet de vives critiques puisque *« des représentants de certaines tribus, des associations et des journalistes amérindiens ont dénoncé cette exploitation commerciale des différentes religions amérindiennes »* (Vazeilles, 2008). Il s'agirait là d'une utilisation déviante de la culture amérindienne authentique : ce serait là une œuvre non moins violente, bien que plus subtile, que le vol des territoires par les colons. *« Après avoir volé leurs terres, avoir nié les croyances, voilà que les « Blancs » veulent en déposséder les Indiens, une nouvelle forme perverse de colonialisme »* (Vazeilles, 2008).

Outre l'affiliation confuse avec la culture amérindienne, le néochamanisme aurait une autre facette, qui s'inspirerait plutôt de la culture celtique, mais là encore avec des arrangements qui rognent une grande partie de l'héritage traditionnel : *« Ce « chamanisme celtique », comme bien d'autres formes de néo-chamanisme, dénote une certaine incapacité à comprendre les au-delà ambivalents et paradoxaux des sociétés chamaniques et animistes »* (Vazeilles, 2008). Le néochamanisme représenterait donc bien cette tentative de syncrétisme, de bricolage, propre à l'occidental en quête d'un nouveau socle spirituel. Il en illustrerait parfaitement les paradoxes et les incomplétudes et a du moins le mérite de montrer que la question de la nature ne touche pas seulement aux aspects matériels de l'existence, mais bouleverse également le cadre ontologique des sociétés.

Pour qualifier les contradictions qui sont propres à cette recherche de nouveaux repères, le rinpoché tibétain Chogyam Trungpa utilise l'expression « *matérialisme spirituel* » (Trungpa, 1976, p.11) dans un ouvrage intitulé *Pratique de la voie tibétaine : au-delà du matérialisme spirituel* et publié en 1976. A partir de ses expériences de transmission de l'enseignement du bouddhisme tibétain en France, l'auteur y fait la description d'une tendance qu'il observe dans la société occidentale et qui constituerait en fait une déviation des pratiques spirituelles authentiques. Il parle à cet effet de « *voies de traverses* », par lesquels l'ego peut passer pour chercher à rejoindre un état artificiel, pour coller à une image de soi, pour obtenir un effet particulier, pour devenir quelqu'un. Selon lui, la tentation du matérialisme spirituel est commune à toutes les voies spirituelles, et pas seulement au bouddhisme.

Elle se traduit par un renforcement de l'idée de séparation entre le corps et l'esprit, et inclut toujours l'idée d'une opposition entre l'idée de Bien et celle de Mal.

« Mais loin d'être une bataille, la véritable spiritualité est la pratique ultime de non-violence. Sans considérer aucun élément de nous-mêmes comme vil ou hostile, nous tâchons de tout utiliser comme partie du processus naturel de la vie. Dès que se développe une notion de polarité entre le bien et le mal, nous sommes pris dans le matérialisme spirituel » (Trungpa, 1976, p.78).

A la lumière de notre question de recherche, nous pouvons comparer l'opposition Bien / Mal à l'opposition entre « *ce qui fait nature* » et « *ce qui ne fait pas nature* ». Nous pouvons ici également observer que les pratiques spirituelles abondent aujourd'hui dans une grande diversité de formes et d'approches, dans la société française. D'après la réflexion de Shogyam Trungpa, elles peuvent répondre à des finalités multiples dont la poursuite du succès, la quête d'une meilleure image de soi, la recherche du confort... Or, aucun de ces buts ne propose réellement un changement de paradigme : c'est pourquoi l'auteur n'hésite pas à créer l'oxymore : « *matérialisme spirituel* ».

Dans la même lignée, le philosophe Fabrice Midal, créateur de l'école occidentale de méditation, met en garde ses élèves contre les dérives de ces diverses voies spirituelles qui prônent la recherche du calme, du bonheur, de l'instant présent, ou encore le maintien de l'état de pleine conscience. Cela participe d'une incompréhension majeure de ce qu'est réellement la méditation et entretient une vision utilitariste de la nature et de l'humain. Pour lui, la spiritualité ne consiste surtout pas à essayer de rejoindre un état particulier ni à essayer de maintenir cet état (Midal, 2017). On pourrait dire aussi qu'il ne s'agit ni de se séparer d'une humanité inférieure pour rejoindre une nature supérieure, ni de se séparer d'une nature inférieure pour rejoindre une humanité supérieure. Ces travers doivent tous être évités : sans cela, impossible de trouver la porte qui mène par-delà le dualisme.

Grâce aux anthropologues, la considération de cet entrelacs de pratiques spirituelles occidentales participe à éclairer certaines des contradictions qui sont propres à « *la question de la nature* » (Mathieu et Jollivet, 1989). Mais elle ne dit pas tout : c'est pourquoi nous ne voulons pas perdre de vue un autre aspect, ancré dans la réalité quotidienne des sociétés : la nature est ce qui permet de nourrir les humains. C'est ainsi qu'en nous penchant sur les défis qui concernent le secteur de l'agriculture, nous découvrons de nouvelles clés de lectures qui nous semblent essentielles pour traiter ce sujet des rapports société/nature.

1.2.8 – L'agriculture, un secteur qui cristallise les tensions Sociétés/Nature

- *Le pays et le paysage des agriculteurs :*

Au sein des territoires ruraux français, l'agriculture est un secteur qui est particulièrement touché par ces contradictions. Dès 1991, le géographe Yves Luginbhul critique un processus qu'il appelle la « *désagricolisation des campagnes* » (Luginbhul, 1991). Il dénonce ainsi le risque d'une dénaturation des paysages agricoles et d'un éloignement de plus en plus marqué entre les représentations du paysage et les pratiques qui sont vécues par les gens, notamment par les agriculteurs qui participent à façonner les paysages ruraux français. L'accent qui est porté sur la fonction esthétique des paysages risque de vider les campagnes de leur substance, de les éloigner de leur fonction première et de déposséder les habitants de leur vécu intrinsèque. L'activité agricole répond à une visée productive concrète : celle de nourrir les gens. Ce n'est pas un jeu de figuration. Or, la dimension multifonctionnelle des campagnes vient aujourd'hui bouleverser les représentations du métier.

« Aujourd'hui se pose la question du rôle social de cette activité par rapport à l'ensemble des populations européennes, libérées des entraves frontalières par l'instauration de la libre circulation et dont la demande de nature et de paysages ne cesse de croître » (Luginbhül, 1991).

L'agriculture pourrait-elle transformer sa finalité première, au point de devenir une fabrique de paysages qui soient sources de ressourcement et de bien-être pour le reste de la population ? Selon Yves Luginbhül, la socialisation des paysages ruraux constitue : *« L'aboutissement d'un procès d'appropriation — symbolique puis matérielle — de l'espace instauré en paysage, d'abord par une élite savante et artistique, puis par la société urbaine dans son ensemble »* (Luginbhül, 1991).

Il montre comment la construction du paysage résulte d'un phénomène historique, initié jusqu'au XVIIIème siècle par une élite artistique ou savante puis appropriée par la bourgeoisie européenne, notamment « *afin de faire naître le désir d'évasion* » chez les classes sociales qui avaient les possibilités de participer à l'essor naissant du tourisme. Or, ainsi que le souligne Yves Luginbhül, mettre en paysage les campagnes rurales suppose de les « *désagricoliser* », c'est-à-dire d'ôter autant que possible l'empreinte que les activités agricoles peuvent laisser sur ce beau tableau vivant du paysage.

« *En Angleterre, l'art de paysager l'espace agricole, de le transformer en parc, a en effet consisté à éliminer de la scène destinée à la contemplation tous les signes révélateurs d'un certain modèle d'occupation agricole du sol, en particulier les haies marquant la division parcellaire, les labours et la majeure partie de ce qui signifie le travail des champs.[...] il s'agissait également, et surtout, de produire de la nature paysagée selon un modèle "pastoral", d'où l'aspect agricole productif et la division sociale de la terre ont disparu* » (Luginbul, 1991).

Les tableaux reproduisent la campagne en l'arrangeant selon les goûts des élites, et la montrent sous un jour idéalisé qui laisse peu de place au labeur paysan dans ses formes brutes. Par exemple, l'arbre émondé n'y figure pas : celui-ci étant connoté péjorativement, les peintres lui préfèrent l'arbre non taillé, dont la croissance est laissée libre. Nous pouvons ici également reprendre l'article de Bernard Kalaora et Raphaël Larrère qui mettent en évidence l'opposition courante entre ces deux manières d'appréhender la nature :

« *Du premier point de vue, connaître la nature c'est la transformer, l'utiliser, s'en protéger [...] du second point de vue, connaître la nature c'est l'admirer, l'aimer, la protéger* » (Kalaora et Larrère, 1989).

- *Le « paysan », « l'exploitant agricole », le « jardinier des paysages » : les évolutions des représentations du métier au cours du XXème siècle*

A travers son évolution, l'agriculture est un domaine qui permet d'illustrer les rapports société/nature et leur ambivalence. Rappelons que le but premier de l'agriculture a toujours été de nourrir les populations humaines. Cette activité assure ainsi la base du bon fonctionnement de la société. Or, jusqu'à très récemment, les milieux naturels opposaient une résistance farouche à la main des paysans. Saison après saison, les plantations étaient soumises à la variabilité des conditions naturelles. L'ombre des famines et des disettes planait constamment sur les sociétés, avec en arrière-plan la menace de l'insécurité sociopolitique. De maigres récoltes annonçaient en effet souvent des temps de révoltes, voire de guerre.

Au début du XX^{ème} siècle, le paysan français ne pouvait s'appuyer que sur de faibles moyens techniques pour obtenir son alimentation ; les forces étaient inégales si bien que le paysan était en confrontation physique avec la nature. Comme dans le combat mythique opposant David à Goliath, la nature semblait avoir toujours le dernier mot. Le « *paysan* », que l'on traduit habituellement par « *l'homme d'un pays* », n'obtenait guère d'éloges du fait de son lien particulièrement étroit avec la nature. Ce statut témoignait plutôt d'un rapport opiniâtre, presque têtu, aux éléments auprès desquels il devait recommencer ses négociations saison après saison. Au début du XX^{ème} siècle, la paysannerie française continuait d'évoluer selon une logique propre, qui restait autonome par rapport à l'économie industrielle moderne.

« Le paysan apparaît comme un résidu de l'histoire qui ne peut survivre que s'il se dépouille de ses caractères de producteur artisanal. Mais parallèlement, ce travailleur indépendant, maître pour l'essentiel de ses instruments de production, qui vit du fruit de son effort et qui n'exploite aucune force de travail étrangère à la famille, représente fondamentalement des valeurs anticapitalistes » (Gervais et Jollivet, 1976, p.12).

Ce n'est donc que très récemment dans l'histoire de l'agriculture que les êtres humains ont les moyens techniques de créer des systèmes agricoles sur lesquels les aléas naturels ont une moindre prise, ceci permettant d'assurer les conditions de l'abondance alimentaire, du moins pour une grande partie de la société occidentale. En France, c'est surtout après la seconde guerre mondiale que la révolution agricole a commencé ainsi que nous l'apprennent Michel Gervais et Marcel Jollivet dans le quatrième tome de *l'Histoire de la France rurale* dirigé par Georges Duby : « *Si la mécanisation de certains travaux de la terre progresse incontestablement dans l'entre deux guerres, la motorisation, elle, n'est pas à l'ordre du jour avant 1945* » (Gervais et Jollivet, 1976, p.10).

Pour relancer l'économie qui avait été complètement asphyxiée pendant le conflit, la paysannerie bénéficia d'un appui technique venu des Etats-Unis. La mécanisation fut ainsi impulsée par le soutien gracieux des Américains, qui apportèrent aux Français des tracteurs et des machines agricoles jusque-là absentes des systèmes paysans. Il s'agit ici d'insister sur l'enthousiasme qui accompagna ce vent de modernité. La croissance économique était en effet étroitement associée au progrès social. Les campagnes sortaient de l'idée de retard par rapport à la ville et se construisaient une nouvelle image. Dans le monde agricole, la pénibilité des conditions de travail n'était plus une fatalité. L'agriculture était insérée aux marchés mondiaux tandis que les systèmes agricoles traditionnels adaptés aux spécificités des terroirs étaient peu à peu délaissés, au profit de systèmes spécialisés plus compétitifs. Cet âge d'or s'est poursuivi dans la deuxième moitié du XX^{ème} siècle, selon l'idée que la libéralisation de l'agriculture et l'intensification des productions étaient une panacée sur le plan économique et social.

Dans la citation suivante, Estelle Déléage met en évidence comment les objectifs sociaux et solidaires qui accompagnaient au départ cette révolution agricole ont été ensuite effacés par des considérations techniques et financières.

« Soucieux de rompre avec la vie "routinière" de leurs parents, mais aussi de maintenir une agriculture "à taille humaine", de jeunes agriculteurs, notamment ceux formés à la Jeunesse agricole catholique (JAC)), ont ainsi participé à la mise en œuvre de modes de production agricole modernes et de type familial. Cependant, progressivement et en particulier avec la construction agricole européenne et la mise en place de la Politique Agricole Commune (PAC), le projet solidariste de ces jeunes agriculteurs s'effrite devant l'avènement d'un modèle unique de production, basé sur la survalorisation de la dimension technico-économique de l'activité agricole » (Déléage, 2011).

La politique des pré-retraites, mise en place de 1992 à 1994 par le gouvernement pour accompagner les réformes de la PAC, a notamment participé à la dynamique d'agrandissement des structures agricoles. Le vocabulaire aussi témoigne de ces changements : dans la seconde moitié du XX^èm siècle, le « paysan » s'est transformé en « agriculteur », puis en « exploitant agricole ». Cette dernière formulation exprime l'idée selon laquelle les agriculteurs d'aujourd'hui sont avant tout des entrepreneurs, qui gèrent leur entreprise comme dans n'importe quel secteur d'activité et qui doivent en priorité répondre à l'objectif de rentabilité économique. Marcel Jollivet et Michel Gervais nous expliquent que :

« Le temps n'est plus où n'importe quel travailleur des campagnes, dès lors qu'il était installé sur deux ou trois parcelles, pouvait espérer acquérir quelque lopin à force de privations puis 'arrondir et constituer progressivement une unité d'exploitation garantissant son autonomie et celle de sa famille. Aujourd'hui, si l'on ne contrôle pas, d'une façon ou d'une autre, au moins 40 hectares, on n'entre plus dans l'agriculture, on en sort. De ce fait, les possibilités d'accession au métier d'agriculteur sont sans cesse rendues plus difficiles » (Jollivet et Gervais, 1976, p.227).

Malgré la tendance à l'uniformisation des pratiques agricoles, du fait de l'utilisation des mêmes machines, des mêmes techniques, les grandes productions gardent séparées leurs aires respectives et l'on observe notamment la persistance d'un effet de contraste entre l'agriculture de montagne et l'agriculture de plaine.

A ce sujet, une autre date marquante mérite ici d'être reprise : le 31 mars 2015, l'Union Européenne signe la fin des quotas laitiers qui avaient été instaurés le 2 avril 1984, avec des conséquences majeures sur les territoires et sur les structures agricoles :

« Les quotas n'ont pas empêché une concentration de l'élevage, qui risque encore de s'accroître avec la fin de ce système. En France, un important mouvement de concentration s'est enclenché depuis 1984 et s'est accentué depuis les années 2000. En moyenne les exploitations possèdent désormais 52 vaches laitières en 2011, contre 38 vaches laitières en 2000. La restructuration des outils industriels permise par la fin des quotas et donc de la gestion des volumes au niveau départemental pourrait entraîner une spécialisation dans la production laitière dans certaines régions et une forte déprise dans les zones intermédiaires de montagne » annonçaient les députés Germinal Peiro et Alain Marc en 2013, dans leur rapport d'information n°1237 déposé à l'Assemblée Nationale (Peiro et Marc, 2013).

Les critiques de ce modèle d'agriculture se font connaître dans les débats dans les années 1970, avec l'apparition d'un conflit syndical entre la FNSEA et le MODEF. Ces différends vont finalement aboutir à la création du syndicat minoritaire de la Confédération Paysanne en 1987, qui s'oppose à la politique productiviste défendue par le syndicat majoritaire.

D'après Estelle Déléage, c'est surtout à partir des années 1990, dans le contexte de prise de conscience du Sommet de la Terre de Rio de Janeiro, que sont découverts les multiples impacts négatifs de l'agriculture intensive et industrielle. Parmi ceux-ci, nous pouvons notamment citer :

- la pollution des cours d'eau et des nappes phréatiques du fait de l'usage des produits phytosanitaires...
- l'appauvrissement de la biodiversité ...
- l'érosion des sols ...
- l'appauvrissement génétique des espèces végétales et des races animales...
- le contrôle du vivant (OGM)...

A ces constats, cela s'ajoute une interrogation de plus en plus vive sur la qualité des denrées alimentaires produites. Enfin, les conséquences sont également économiques et sociales, tandis que les agriculteurs insérés dans des filières mondialisées se plaignent de perdre la maîtrise de leurs systèmes de production, d'être sans cesse obligés de s'adapter aux prix volatiles de la loi de marché, et d'être confondus avec l'image négative auxquelles renvoient les pratiques d'agriculture industrielle aux yeux de la société. Le nombre de suicides, extrêmement élevé dans la profession, en dit long à ce sujet. Le 18 septembre 2019, le journal Le Figaro rapportait des chiffres alarmants, affirmant que *« les agriculteurs ont un risque plus élevé de 12% de se suicider par rapport au reste de la population française »* et que le nombre de suicides dans la profession s'élève à 372 chefs d'exploitation sur l'année 2015, soit environ un suicide par jour (AFP, 2019).

Le 19 septembre 2019, le journal *La Croix* publiait un article sur ce sujet tabou, en donnant la parole à Karoll Petit, une photographe qui venait de réaliser un reportage auprès des familles concernées (Schneider, 2019). En parlant de ces dernières, Karoll Petit déclare dans cet article : « *Tous sont en colère contre un système économique qui les pousse à produire et à travailler toujours davantage, jusqu'à l'épuisement et la dépression* » (Petit, 2019).



→ **Ci-dessus : photographies 15 et 16.** *Le suicide des paysans est une réalité. Dans son reportage photographique, Karoll Petit a choisi de représenter la présence des agriculteurs décédés par une chaise vide, qui était placée par les familles sur un lieu de travail. Ces clichés symboliques rendent bien compte du mal-être quotidien vécu par un grand nombre d'agriculteurs, du fait des conditions actuelles de l'exercice de ce métier.*

Source : photographies prise par Karoll Petit, à partir d'un article de La Croix du 19/09/2019 intitulé « suicides d'agriculteur, le monde paysan au bord du précipice ».

On le voit, les choix politiques qui ont encouragé le développement de cette agriculture de marché sont aujourd'hui remis en question dans leurs fondements. Ce système si prometteur, qui semblait mener vers l'abondance et la prospérité, montre ses limites et ses imperfections. C'est d'autant plus vrai qu'à l'échelle mondiale comme nationale, le problème de la faim n'est pas résolu. Le 15 juillet 2019, un rapport de l'ONU déclarait que ce sont non moins de 820 millions de personnes qui ont souffert de la faim dans le monde en 2018, soit 1 personne sur 9. Ce même rapport constate que plus d'un quart de la population mondiale souffre d'insécurité alimentaire modérée ou grave. Même dans un pays développé comme la France, il y a toujours des hommes, des femmes et des enfants qui souffrent de la faim : 1 personne sur 5 en France ne mange pas à sa faim tous les jours. L'inégale répartition des ressources demeure également un problème marquant. Tous ces constats convergent vers cette interrogation dont l'actualité est brûlante : l'agriculture industrielle et commerciale, appuyée par les technologies de pointe et le numérique, est-elle vraiment une panacée pour l'humanité ?

Pour certains, cette interrogation fait l'effet d'un rêve qui se déchire. Pour d'autres, ces constats mis bout à bout invitent à remettre en question les évidences, à s'interroger sur le sens du métier et sur l'efficacité des multiples voies dites « *alternatives* », qui sont apparues en opposition au modèle conventionnel dominant et qui revendiquent le droit à la différence, non seulement sur le plan des pratiques agronomiques, mais encore sur le plan philosophique. « *L'agriculture alternative se définit donc, avant tout, comme un mode de production agricole qui s'oppose au projet purement technicien de l'agriculture intensive, recyclée depuis le début des années 1990 en agriculture raisonnée* » (Déléage, 2011).

Même si ces voies alternatives sont apparues dès la seconde guerre mondiale, il leur faudra attendre la fin du XX^{ème} siècle pour qu'elles commencent à trouver leurs lettres de noblesse auprès de la société française.

« *Des approches agricoles alternatives sont introduites à la fin des années 1920 mais surtout après la Seconde Guerre mondiale par des professionnels très à la marge des pratiques agricoles dominantes. Les formes alternatives qui vont alors constituer l'agriculture biologique seront soutenues par une poignée d'agriculteurs et de médecins aux spécialités peu reconnues dans les milieux scientifiques, et rencontreront des difficultés à se faire reconnaître* » (Déléage, 2015).

A l'échelle des politiques nationales, la loi d'orientation agricole du 4 juillet 1980 vient légitimer l'agriculture biologique, qui exclut de ses systèmes l'utilisation de produits chimiques de synthèse, sur le plan réglementaire. Deux ans plus tard, la tenue des Etats Généraux du Développement agricole initiés par la ministre de l'agriculture Edith Cresson participera aussi à la reconnaissance de la diversité des modèles agricole, sur le territoire français. En 2001, le pôle Inpact « *Initiatives pour une agriculture citoyenne et territoriale* » est créé afin de fédérer les courants d'agriculture alternative au sein d'une même structure.

Toutefois, ces formes d'agriculture alternatives restent extrêmement minoritaires : « *En France, l'agriculture biologique reste marginale et marginalisée* » (Déléage, 2015). Sur ce sujet, il s'agit de rester prudent et de ne pas croire aveuglément dans les discours lancés par la sphère politique, nous conseille Estelle Déléage. Elle suggère même que les voies alternatives ont été « *instrumentalisées* » (Déléage, 2015) afin de participer à la bonne image des politiques en matière d'agriculture et d'alimentation. Pour elle, loin d'être réellement encouragées pour ce qu'elles sont, les voies alternatives sont plutôt « *incorporées à la politique de qualité du ministère de l'agriculture* » (Déléage, 2015), ce qui ne montre guère une réelle prise en considération du message qu'elles portent en profondeur.

L'institutionnalisation de « *l'agriculture raisonnée* » est selon elle la preuve d'une volonté de noyer les problèmes de fond de l'agriculture productiviste, ainsi qu'elle l'explique dans la citation suivante :

« Ce modèle, nocif pour les humains et les écosystèmes, continue sa marche, entre autres grâce à sa reconversion en « agriculture raisonnée ». Le terme d'agriculture raisonnée est apparu en 1993 avec la création du réseau Farre (Forum pour une agriculture raisonnée et respectueuse de l'environnement) par la FNSEA et l'Union des industries de la protection des plantes (UIPP). Ce réseau vise à conforter une agriculture technicienne dont on connaît bien aujourd'hui les limites et qui est aux antipodes du projet des agricultures alternatives » (Déléage, 2015).

Pour les chercheurs issus d'horizons pluridisciplinaires distincts, une telle situation invite à se poser la question des rapports société/nature sous l'angle des pratiques agricoles et de leur lien aux territoires. La relation entre les représentations individuelles et collectives du monde rural, le sens donné au métier agricole et les pratiques concrètes qui font la réalité vécue sur le terrain, est un sujet d'étude qui émerge à la fin des années 1980.

Le regroupement de l'association des chercheurs ruralistes français, sous la direction de Nicole Mathieu et de Marcel Jollivet, en fournit un riche témoignage. A travers la publication en 1989 d'un ouvrage intitulé *Du rural à l'environnement : la question de la nature aujourd'hui*, nous découvrons la pluralité des approches qui convergent vers ce sujet. Ainsi, « *on peut se demander si derrière et à travers les préoccupations concernant "l'environnement", ce n'est pas en fait "la question de la nature" qui à nouveau se pose* » (Mathieu et Jollivet, 1989, p.12) est-il annoncé dans l'introduction de cet ouvrage de référence.

Par ailleurs, le caractère multifonctionnel des campagnes est mis en évidence par Philippe Perrier Cornet et Bertrand Hervieu dans un article qui identifie trois grandes figures de la campagne (Perrier Cornet, Hervieu, 2002) ainsi que nous les avons reprises dans le schéma ci-dessous.

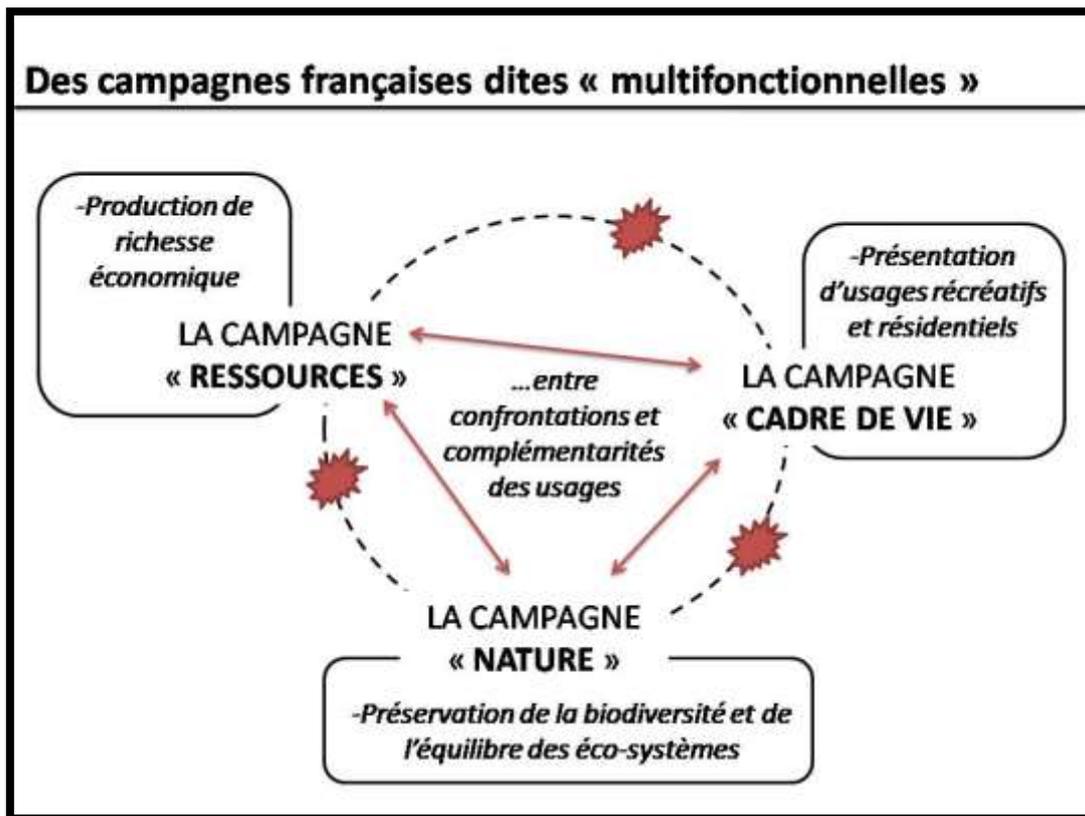


Figure 4. Marie Guicheteau, 2020.

D'après l'article Bertrand Hervieu et Philippe Perrier Cornet, 2002.

En France, pour la première fois dans son histoire, l'agriculture doit répondre à des attentes multiples de la part de la société d'aujourd'hui. Celle-ci lui prête d'autres missions que celle de nourrir les populations humaines. Pour contribuer à nourrir des valeurs positives pour l'imaginaire collectif, la finalité de l'agriculture devrait être tournée, non seulement vers la production de matière première utile à la satisfaction des besoins primaires des populations, mais également pour la préservation et le renouvellement des ressources écologiques des campagnes, et enfin pour la beauté de l'aspect de celle-ci et le caractère agréable de son ambiance. D'un point de vue des chercheurs, cela conduit certains géographes comme George Bertrand et Jean-Pierre Deffontaine à trouver des approches croisées entre l'étude des paysages et l'agronomie. Marion Lefeuvre nous explique ainsi :

« Selon Deffontaines (1996 ; 2001), les liens entre paysage et agronomie s'articulent autour d'une dualité, d'une réciprocité, considérant :

- *Le paysage comme moyen de connaissance de l'action agricole : lieu d'inscription des pratiques agricoles et cadre de l'organisation spatiale de l'activité agricole*
- *l'activité agricole comme moyen de production de paysage, à l'origine de formes paysagères particulières » (Lefeuvre, 2007, p.16).*

C'est dans ce changement de perspective, étroitement lié à la question des relations entre l'urbain et le rural, que l'on voit émerger une nouvelle définition possible du métier d'agriculteur, qui ne serait plus ni paysan, ni exploitant agricole, mais « *jardinier de la nature* » ainsi que le suggérerait déjà une réflexion menée par Gérard Collomb à partir d'une étude du territoire Beaufortin (Collomb, 1977). En découvrant cette figure montante de l'agriculteur comme « *jardinier* », qui est une source de vives protestations de la part de la profession, nous touchons sans doute une clé majeure des paradoxes qui touchent à la question des rapports sociétés/nature, aujourd'hui.

* * * * *

Cela fait très longtemps que la nature est le sujet d'un questionnement de la part des humains. Tout au long de la construction de l'idée de nature telle qu'elle se produit en Occident, persiste une ambivalence entre le caractère mystérieux de la nature et le fait qu'on puisse l'ordonner selon un discours rationnel. On écrit sur la nature par des poèmes, par la création d'œuvres artistiques qui rendent compte d'une émotion, d'une sensation, d'une représentation culturelle... Mais en même temps, on peut l'approcher par un effort de la pensée, de la logique, de l'action programmée. La nature a tantôt été sacralisée et mystifiée, tantôt étudiée et analysée. Pour certains, elle serait plutôt le camp des Hommes Sauvages, des exclus, des marginaux, des minorités qui ébranlent l'équilibre des forces instituées. Pour d'autres, elle serait d'abord le camp des femmes, car elles auraient été soumises au même joug d'un principe de domination masculin. A travers la voix des uns et des autres, la nature n'a jamais cessé de faire parler d'elle. Cette exploration des divers angles d'approche de la nature nous permet d'insister sur la notion de pluralité des mondes, dans la lignée des travaux de l'anthropologue Philippe Descola, mais également dans ceux de Mircea Eliade qui distingue le rapport profane et rapport sacré à la nature. L'approche de Boltanski et Thévenot nous a été également utile pour formuler les contours de cette différence qui s'exprime encore aujourd'hui à l'échelle du monde mais aussi de la société française et de ses territoires de proximité.

Aujourd'hui, la question de la nature est soulevée avec une force inédite, du fait du surgissement de la notion d'« environnement » et des défis liés à la dégradation des ressources de la Terre. Toutefois, elle est prise en charge de façon contradictoire par la société occidentale qui a toujours tendance à instrumentaliser la question de la nature pour consolider ses certitudes dualistes. Le secteur agricole est particulièrement touché par ces paradoxes, tandis que la fonction nourricière du métier est aujourd'hui remise en question et que les agriculteurs doivent faire face à de nouvelles attentes de la part de la société. Voyons désormais comment les activités d'élevage cristallisent avec une force particulièrement vive ces enjeux qui touchent au rapport société/nature, en France.

1.3 – La fin de l'élevage français ?

Voici un titre volontairement provocateur, qui entend mettre l'accent sur la situation tout à fait inédite que traverse cette activité sur le territoire français. Nous commencerons par nous pencher sur les significations symboliques de ce métier, telles qu'on les retrouve dans les grands textes religieux et dans les récits mythiques qui ont pu inspirer les artistes d'hier et d'aujourd'hui. Nous partons en effet du principe que ces œuvres ont contribué à donner des représentations du métier qui imprègnent encore, d'une façon consciente ou inconsciente, les modes de faire et de penser. Cela nous permettra également de situer cette activité dans ses deux dimensions profane et sacrée, ainsi que nous le propose l'œuvre de Mircea Eliade (Eliade, 1965).

Pour mieux comprendre les tenants et les aboutissants de cette crise profonde que traverse la profession, nous reviendrons dans l'histoire pour décrire son contexte d'apparition et ses grandes lignes d'évolution jusqu'à aujourd'hui. Nous nous attarderons enfin sur les défis singuliers qui se posent aux éleveurs, en ce début de XXIème siècle. Pour cela, nous irons à la rencontre de quelques représentants syndicaux et associatifs français, et nous les interrogerons sur les principaux enjeux qui touchent aujourd'hui cette profession, ce qui nous permettra d'identifier les différents angles d'approche qui peuvent se décliner au sein des différents « mondes » auxquels ils appartiennent.

Nous concluons en précisant en quoi le fait d'étudier la question de la nature sous l'angle des éleveurs français nous paraît pertinent et original, et peut répondre à un besoin d'approfondissement des travaux de recherche en sciences humaines et sociales aujourd'hui.

1.3.1– Elevage profane, élevage sacré : un bref aperçu des symboles et des rites culturels qui sont liés à ce métier

Commençons par évoquer la manière dont l'élevage est abordé dans la Bible, qui est le texte fondateur des religions monothéistes qui servent aujourd'hui de fondement à notre société occidentale. Tout d'abord, il s'agit de préciser que l'élevage n'est présenté que tardivement dans la *Genèse*. C'est au sujet des manières de consommer la viande qu'il y est surtout fait mention. Selon l'interprétation juive de la *Genèse*, le régime choisi par Dieu pour Adam et Eve est végétarien, ainsi que l'énonce clairement l'extrait suivant : « *Voici, je vous donne toute herbe portant de la semence et qui est à la surface de toute la terre, et tout arbre ayant en lui du fruit d'arbre et portant de la semence; ce sera votre nourriture. Et aux animaux sauvages, à tous les oiseaux du ciel, à tout ce qui se meut sur la terre et possède une âme vivante, toute verdure végétale sera nourriture* » (Genèse 1, 29, 30 ; cité par Nizard, 1998). Ce n'est qu'après l'épisode du Déluge que Dieu permet aux humains de consommer des animaux. Ainsi, Noé est le premier homme que Dieu autorise à manger de la viande :

« *Tout ce qui se meut et qui a vie vous servira de nourriture : je vous donne tout cela comme l'herbe verte* ». Mais cela n'est encore possible qu'à une condition : « *Vous ne mangerez point de chair avec son âme, avec son sang* » (Genèse, IX, 3-4 ; cité par Nizard, 1998).

Dès lors, se pose un problème majeur : puisqu'il est également écrit que les animaux ont une âme, la proximité sensible entre les animaux et les humains doit être dépassée pour permettre à ces derniers de consommer la chair des premiers. Par la pratique du sacrifice rituel, les Juifs et les Musulmans ont apporté une réponse à ce problème épineux. S'ils laissent le sang s'écouler d'une façon particulière, c'est parce que le sang est le lieu où siège l'âme des animaux : or, le sort de cette dernière n'appartient pas à l'être humain mais à Dieu, il n'est donc pas consommable et doit être rendu à ce dernier, ainsi que l'explique l'anthropologue Sophie Nizard :

« *Cette proximité doit être dépassée afin de permettre à l'homme de manger l'animal, qui doit devenir Autre par excellence. Comment cette mise à distance peut-elle se réaliser, alors même que le principe de ne pas faire souffrir un être pourvu d'une âme est sans cesse réaffirmé dans le texte ? Il ne s'agit pas de refuser à l'animal sa place dans l'ordre écologique, ni de lui dénier la possession d'une âme. Bien au contraire, il faut que la suppression de la vie animale, et la consommation carnée par l'homme, soit un acte de sanctification. Aussi pourrait-on voir dans l'abattage rituel un processus symbolique de transformation de l'animal en nourriture consommable par l'homme, par l'élévation de l'un et de l'autre* » (Nizard, 1998).

Dans l'*Ancien Testament*, les sacrifices des animaux d'élevage sont courants. Ils sont accompagnés de prières et doivent suivre un mode opératoire précis. C'est ainsi seulement que les paradoxes liés la consommation de viande sont dépassés, la chair des animaux passant de la dimension profane à la dimension sacrée. Aujourd'hui, on en trouve des traces à travers les cultes de grandes religions monothéistes. Il en est ainsi dans la religion musulmane, qui prévoit des rituels importants : sacrifices rituels lors de la grande fête « *Aïd El Kebir* », lors du 10^{ème} jour du grand pèlerinage vers La Mecque, sacrifices votifs (pour des vœux), sacrifice pour célébrer des naissances, sacrifices de pénalité dans les cas de non respect des devoirs du pèlerin. Enfin, de façon plus générale, le rituel de la grande fête sert de modèle pour la consommation usuelle de produits carnés : rappelons à ce sujet que les musulmans ne peuvent consommer que de la viande dite « *halal* », c'est-à-dire concernée par l'abattage rituel.

En France, des filières conformes à cette appellation se sont créées, avec des abattoirs qui procèdent à un abattage ritualisé, ce qui n'est pas sans créer des controverses au frottement de la société française pour laquelle ces pratiques n'ont rien d'une évidence (Hamès, 1998). Il est particulièrement intéressant de noter que le *Coran* indique, au sujet des sacrifices rituels : « *Ni leurs chairs ni leurs sangs n'atteindront Allah, mais ce qui L'atteint de votre part c'est la piété* » (Coran, 22, 37 ; cité par Hamès, 1998). Le sacrifice est avant tout un témoignage de foi de l'être humain vis-à-vis de Dieu, et ne doit pas être confondu avec un acte magique.

Nous pouvons également citer le cas de la religion juive. Le rite juif d'abattage se nomme *chekhita*. La viande, pour être mangée, doit être cachère, c'est-à-dire que l'animal doit avoir été abattu conformément aux prescriptions du rituel. Il est intéressant de souligner que l'abattage doit être réalisé par une personne compétente, appelée *chokhet*, qui dispose d'un savoir à la fois théorique et pratique. La bonne maîtrise technique du geste doit ainsi être associée à une excellente connaissance des *Ecritures*.

« *Le chokhet est loin d'être relégué au bas de la hiérarchie socio-religieuse par son métier d'égorgeur; c'est au contraire lui, le savant, qui inscrit au couteau le passage de la vie à la mort [...] La responsabilité du chokhet est double, à la fois mystique et éthique : il ôte la vie, et cet acte de sanctification doit être réalisé par un homme conscient de la portée de son geste. [...] Le chokhet agit en un seul geste, rapide et sûr. Son couteau doit être parfaitement aiguisé* » (Nizard, 1998).

Les deux carotides, la trachée et l'œsophage doivent être tranchés, mais non les vertèbres cervicales. Les poumons de l'animal, vérifiés après l'abattage, doivent être intacts. Une fois que l'animal abattu est déclaré cachère, une inscription en lettres hébraïque est tamponnée sur la peau de la carcasse, qui est ainsi élevée aux critères bibliques de pureté : « *Support d'écriture, elle devient symboliquement livre ou parchemin. Manger la viande, produit de la chekhita, ce serait "manger le Livre"* » (Nizard, 1998).

Ainsi, l'on découvre que l'abattage rituel des Juifs est fondé sur un long processus de transformation de la matière en esprit, processus indispensable pour permettre au croyant de consommer des produits carnés sans mettre en péril son âme :

« Le passage nature/culture (animal vivant/nourriture licite) est assuré au cours d'un triple processus de purification, de sanctification et de textualisation de la chair animale, rappelant que l'homme n'est pas maître de la nature, qu'il est objet de la Création, et qu'il doit par le rite instaurer une distance avec les autres règnes. C'est à cette seule condition que le judaïsme accepte la mort animale en vue de la consommation humaine » (Nizard, 1998).

Religions juive et musulmane ont également en commun le fait de distinguer des animaux dits « *impurs* », donc impropres à la consommation, et des animaux dits « *purs* », c'est-à-dire propres à la consommation humaine. Chez les musulmans par exemple, la consommation de viande de porc est strictement proscrite. Quant aux Juifs, ils considèrent que : « *Dans chaque ordre, des critères de pureté sont imposés par la loi mosaïque : sabots fendus et rumination pour les mammifères, écailles et nageoires pour les poissons. Seuls les oiseaux interdits font l'objet d'une liste exhaustive, dont les critères implicites conduisent à l'exclusion des prédateurs et charognards » (Nizard, 1998).*

A l'opposé, la religion chrétienne ne donne pas des repères aussi précis au sujet de la consommation de viande. La lecture du *Nouveau Testament* nous amène à supposer que Jésus devait manger selon les normes de la culture juive dans laquelle il baignait. Il ne propose pas de changements à cet égard, ou plutôt il ne s'attarde pas sur les détails alimentaires.

Le grand renversement qu'il opère, par rapport aux propositions de l'Ancien Testament, se trouve sans doute dans cette simple réponse : « *ce n'est pas ce qui entre dans la bouche qui rend l'homme impur. Mais ce qui sort de la bouche, voilà ce qui rend l'homme impur* » (Matthieu, 15-11). De cette assertion découle cette précision :

« Ne voyez-vous pas que tout ce qui entre dans la bouche va dans le ventre pour être éliminé ? Tandis que ce qui sort de la bouche vient du cœur, et c'est cela qui rend l'homme impur. Car c'est du cœur que proviennent les pensées mauvaises : meurtres, adultères, inconduite, vols, faux témoignages, diffamations. C'est tout cela qui rend l'homme impur ; mais manger sans se laver les mains ne rend pas l'homme impur » (Matthieu, 17-20).

Un extrait de *l'Acte des Apôtres* peut également aider à comprendre l'originalité du point de vue des Chrétiens sur la consommation de produits carnés :

« Pierre monta sur la terrasse de la maison vers midi, pour prier. Saisi par la faim, il voulut prendre quelque chose. Pendant qu'on lui préparait à manger, il tomba en extase. Il contemplait le ciel ouvert et un objet qui descendait : on aurait dit une grande toile, tenue aux quatre coins, et qui se posait sur le sol ; il y avait dedans tous les quadrupèdes, tous les reptiles de la Terre et tous les oiseaux du ciel. Et une voix s'adressa à lui : "Debout, Pierre, tue et mange !" Pierre dit : "Certainement pas, Seigneur ! Je n'ai jamais pris d'aliment interdit et impur !" A nouveau, pour la deuxième fois, la voix s'adressa à lui : "Ce que Dieu a déclaré pur, toi, ne le déclare pas interdit." Cela se produisit par trois fois et, aussitôt après, l'objet fut emporté au ciel » (Actes des Apôtres, X, 9-16).

Ainsi, le chrétien est invité à se libérer du joug de la tradition et à ne plus cristalliser son attention sur ce qu'il peut manger et ne peut pas manger. Selon *l'Evangile*, l'essentiel se trouve ailleurs. Il serait vain de chercher une dimension sacrée dans la nourriture et de s'en servir d'appui pour la construction d'une catégorisation morale entre le pur et l'impur.

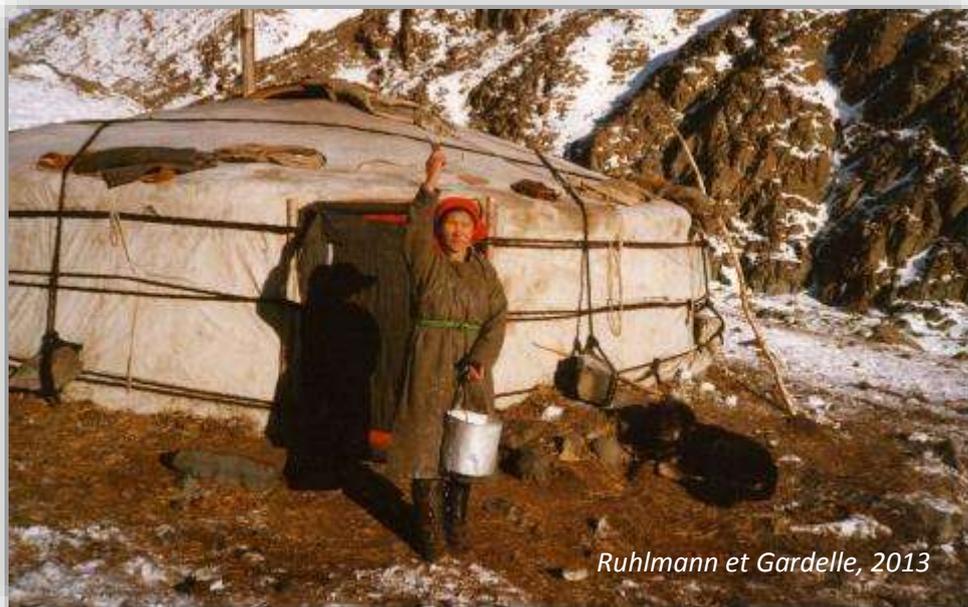
A partir du *Nouveau Testament*, on ne trouve d'ailleurs plus mention explicite des rituels utilisant les animaux. La crucifixion de Jésus fait office de sacrifice ultime : l'Agneau sacrifié au nom de la communauté des humains, c'est lui. On peut supposer que Jésus montre aux chrétiens une voie qui rend désormais inutile les sacrifices rituels des animaux. C'est pourquoi, selon la foi chrétienne, les rituels qui faisaient partie du quotidien de la culture juive ont disparu. Mais pour autant, l'élevage n'a pas disparu comme élément de base de la culture chrétienne, loin de là. Ainsi, dans les faits, nous pouvons remarquer que les fêtes religieuses chrétiennes s'accompagnent traditionnellement de la consommation de produits carnés : culturellement, on mange de l'agneau à Pâques, de la dinde à Noël...

Par ailleurs, on retrouve de puissantes traces de la symbolique de l'élevage dans toute la liturgie chrétienne. Jésus est à la fois le Berger et l'Agneau. Le Berger se fait lui-même l'Agneau de ses brebis. Il est celui qui guide, celui qui montre la voie, celui qui protège, celui qui porte une connaissance venue du Ciel et incarnée sur la Terre. L'Agneau représente la vulnérabilité, la sensibilité, l'innocence, la pureté. L'association des contraires dans la figure du Christ montre bien l'ambivalence symbolique de l'élevage. Cette dernière activité joue le rôle d'une porte entre la vie et la mort. L'être humain y est impliqué dans son esprit et dans sa chair : en acceptant la finalité des êtres vivants, il ne peut échapper à l'idée de sa propre mort, et c'est en l'embrassant qu'il accède lui aussi à la vie nouvelle. Pour les Chrétiens, la mort n'est plus un signe d'impureté qu'il faudrait laver par un rituel spécifique. Elle devient un symbole d'espérance.

Mais il n'y a pas que dans les religions monothéistes que l'élevage a une portée symbolique pour les sociétés.

Prenons l'exemple d'autres cultures. Notamment, « *en Mongolie, les produits laitiers constituent une catégorie d'aliments porteurs de valeurs, de symboles culturels et identitaires en lien avec un passé historique emblématique. Véritable matière sociale, le lait et ses dérivés soutiennent et révèlent un système métaphysique proprement mongol et un mode de relation aux vivants, aux morts, aux esprits-mâtres de la nature, et autres entités* » (Ruhlmann et Gardelle, 2013).

Les auteurs de l'article prennent l'exemple du rite d'aspersion matinale effectué par les femmes, au lever du jour, à partir d'un mélange de thé et de lait. Le lait permet de donner une couleur blanche au thé : le mélange des deux liquides est ainsi doté des vertus propiatoires qui permettent d'attirer les bénédictions sur le foyer et d'accompagner les défunts dans l'autre monde.



→ **Ci-dessus : photographie 17.** *L'aspersion matinale du lait est un rituel effectué quotidiennement chez les Mongols, afin d'attirer sur soi et sur le troupeau la bénédiction des esprits.*

Source : Ruhlmann et Gardelle, 2013.

Les bouddhistes viennent quant à eux questionner l'élevage sous l'angle de la pratique de la compassion. Le premier précepte bouddhiste est en effet de respecter toute forme de vie, et de ne tuer aucun être vivant. De nombreux leaders bouddhistes se sont ainsi prononcés en faveur du végétarisme. En France, Matthieu Ricard, qui est l'auteur d'un ouvrage intitulé *Plaidoyer pour les animaux* publié en 2014, s'est engagé dans la sensibilisation de la société française à la cause animale.

La réflexion sur la souffrance et le chemin qui mène à la libération de cette souffrance est au cœur de la voie bouddhiste. Humains et animaux font partie d'un même cycle de transformation et même si la forme de leur incarnation est différente, ils sont les uns et les autres pris dans le *samsara*, spirale des réincarnations que gouverne la loi du karma. Pour résumer en quelques mots l'originalité d'une pensée bouddhiste en vérité plus complexe, nous pouvons dire que la pratique de la bienveillance à l'égard de tous les êtres sensibles constitue l'une des conditions essentielles de la libération du karma et du chemin vers l'Eveil.

Le vétérinaire Yvan Beck, qui s'est notamment fait connaître pour son engagement pour la cause animale à travers la rédaction de l'ouvrage *L'animal, l'homme, la vie, retrouver le sens*, paru en 1998, affirme, dans un entretien publié sur le web : « *Il est impossible d'avoir ce chemin d'ouverture de cœur vers les autres formes de vie, à partir du moment où, dans une première étape, on prend la vie d'un autre être, et où, dans une deuxième étape, on crée toutes les conditions de la souffrance de cet être et de notre souffrance, en fin de parcours* » (bouddhisme-france.org).

Enfin, si nous reprenons les travaux de Philippe Descola, nous notons que la pratique de l'élevage serait favorisée par certains contextes ontologiques plutôt que d'autres. Il dit notamment que le sacrifice rituel des animaux « *est présent dans les régions où dominent les ontologies analogiques – notamment dans l'Inde brahmanique, en Afrique de l'Ouest, en Chine ancienne (où il était surtout lié aux fonctions politiques), dans la zone andine et dans le Mexique précolombien -, tandis qu'il est inconnu dans l'Australie totémique et dans ces terres animiques par excellence que sont l'Amazonie et l'Amérique* » (Descola, 2005, p.397).

En croisant les données de ce bref état des lieux des rapports entre les activités d'élevage et le sacré, nous découvrons que l'originalité de l'élevage est de poser la question du passage de la mort à la vie et de la vie à la mort. Chaque culture a trouvé une réponse à cette vaste interrogation. L'altérité Humain/animal est mise à mal par le fait que les seconds sont utilisés par les premiers en tant que matière de consommation : comment cette relation peut-elle faire sens ? Pour les Juifs et les Musulmans, l'animal peut être élevé au rang spirituel et sa chair peut être purifiée par un rituel spécifique. Pour les Chrétiens, les péchés des humains ont déjà été rachetés par la crucifixion de Jésus, la mise à mort des animaux ne rentre plus dans le cadre d'une ritualisation spécifique, la matière issue de l'élevage n'est pas impure et ne peut en aucun cas altérer la nature de l'esprit. Pour les Bouddhistes enfin, c'est le constat de la souffrance et le chemin vers la cessation de celle-ci qui fait sens et est établie comme une priorité : selon cette approche, les activités d'élevage sont difficilement compatibles avec la pratique spirituelle, du moins tant qu'elles engendrent la souffrance et la mort des animaux d'une part, des êtres humains d'autre part.

Dans toutes les religions, l'élevage pose également la question de notre rapport à la souffrance et au corps. Qu'est-ce qui fait incarnation ? Quel regard devons-nous poser sur le corps des autres êtres vivants et sur notre propre corps ? Quelle réponse donner face à la souffrance des êtres ? La production des aliments carnés est l'aspect le plus évident de cette problématique qui émerge autour l'élevage.

Mais dans le cadre de notre recherche, nous choisissons de ne pas restreindre l'élevage à ces problématiques alimentaires. Il nous semble également intéressant de nous pencher sur la portée symbolique que peut avoir la figure de l'éleveur, notamment à travers l'archétype du Berger que l'on retrouve non seulement dans les textes religieux, mais aussi dans de grands classiques de la littérature.

En particulier, il faut lire Giono pour être immergé dans l'univers des gardiens de troupeau. Le style de l'auteur en témoigne brillamment : l'élevage, c'est peut-être d'abord ce choc de l'âme avec le réel, ce dialogue sensoriel avec les éléments de la nature, ce contact avec le bouleversement des choses, la mise en mouvement des êtres, l'acceptation des turbulences et de l'imprévu. En lisant *Le Serpent d'étoiles* (Giono, 1933), on peut être étonné de découvrir, non une poésie éthérée seulement tournée vers la contemplation des étoiles, mais un style charnu, qui propose un mélange d'émotions et de matière. C'est en partant d'un langage proche de la vie de tous les jours que Giono transmet d'importantes clés de sagesse.

Ainsi, hors des codes qui sont le propre de telle ou telle culture, l'éleveur ou le berger renvoie à une dimension originale du lien à la nature : ainsi que dans le *Serpent d'Etoiles* (Giono, 1933), nous découvrons que l'élevage peut être l'occasion d'un conte mystique que les bergers eux-mêmes interprètent, en puisant leur imagination à partir de leur vécu quotidien. Dans le récit de Giono, les bergers se réunissent une fois par an sur le plateau de Malefougasse, qui est situé dans la montagne de Crau. Là, ils se rassemblent pour se raconter les uns les autres une histoire légendaire qui revisite la création du monde. Les bergers prennent tour à tour la parole. En improvisant tour à tour, ils font parler le Ciel, la Terre, la Mer, le Vent, le Fleuve, l'Arbre, l'Herbe et ainsi de suite... Jusqu'à faire parler l'Homme sur sa condition. Ils utilisent leurs propres expériences de berger, et reprennent leurs propres émotions pour créer une symbiose entre des registres très variés : tantôt le merveilleux, tantôt le dramatique, tantôt le tragique font vivre ce que nous pouvons qualifier de « cosmogonie inspiré ». L'oralité et l'improvisation des bergers rassemblés participent ainsi à plonger le lecteur et le spectateur dans une ambiance bien particulière, qui mêle le sacré et le profane d'une façon toute à fait hors-norme. Les bergers y sont présentés comme les porte-parole de la Nature ; plus que cela, ils se reconnaissent comme des portiers entre les mondes. Ils veillent sur le passage de la vie à la mort, de la mort à la vie. Ils permettent la communication entre les végétaux, les animaux, les minéraux, les humains.

Dans son analyse, Cécile Bougeard rapproche le texte de Giono de l'œuvre de Mircea Eliade, montrant comment l'auteur fait du plateau de Malefougasse un lieu de passage entre le sacré et le profane, où le Ciel et la Terre se rejoignent (Bougeard, 1999). Ci après, nous avons cru bon de citer quelques extraits de cette œuvre poétique qui ramène elle-aussi à une certaine spiritualité du lien à la nature, mais sous l'angle du jeu et de la théâtralité, et qui insiste surtout sur les pratiques pastorales et l'ambiance dont elles imprègnent les campagnes.

« Le dernier mouton sort, on ferme l'étable. Il sort de la cour, on ferme le grand portail. On ne regarde pas : c'est un mystère. Par-dessus le mur, la poussière fume. On écoute ce bruit de grand ruisseau, de grand troupeau, ce bruit de monde, ce bruit de ciel, ce bruit d'étoiles. C'est un mystère. Le patron enlève son chapeau, gratte sa tête [...] ça c'est les grands chefs des bêtes : ceux là savent » (Giono, 1993, p.34).

« En bas, c'était comme un coup d'orage : une ruée de moutons partout coulait au plein des vallées. Ça arrachait les barrières, ça écumait en bêtes qui bondissaient contre notre rocher ; ça déchirait la terre et ça courait d'un grand trot résolu comme une lancée d'eau dans un torrent » (Giono, 1933, p.54).

« _Terre !

Terre !

Nous sommes là, nous, les chefs des bêtes !

Nous sommes là, nous, les hommes premiers !

Il y'en a qui ont conservé la pureté du cœur.

Nous sommes là.

Tu sens notre poids ?

Tu sens que nous pesons plus que les autres ?

Ils sont là, les hommes qui voient les deux côtés de l'arbre et l'intérieur de la pierre, ceux qui marchent dans la pensée de la bête comme dans les grands prés du Dévoluy dessus des herbes de famille

Ils sont là, ceux qui ont passé la barrière !

Il reste un petit moment sans rien dire, pour attendre une réponse qui ne vient pas et il crie son grand cri de défi :

_Tu entends, terre ?

Nous sommes là, nous, les bergers !

Tous les instruments se taisent à la fois. Silence ! On entend crépiter les feux.

Et c'est fini. »

(Giono, 1933, p.119).

Une dernière référence peut éventuellement compléter cette description de la figure du berger, telle qu'on peut la retrouver dans certaines œuvres littéraires. Dans *l'Alchimiste*, de Paulo Coelho, nous découvrons que le personnage principal est un jeune berger. Il se lance dans une quête initiatique lors de laquelle il se rend compte que les connaissances de terrain qu'il a collecté jour après jour, auprès de ses brebis, font de lui un alchimiste capable de lire dans « *l'âme du monde* » et de reconnaître les signes qui lui sont adressés, afin de le guider au fil de son voyage.

L'extrait suivant, qui marque le début de l'aventure du jeune berger, est tout à fait significatif de la dimension symbolique du métier.

« *_ J'ai besoin de vendre un peu de laine* », dit-il au commerçant.

La boutique était pleine, et le commerçant demanda au berger d'attendre jusqu'en début de soirée. Celui-ci alla donc s'asseoir sur le trottoir du magasin et tira un livre de sa besace.

_ Je ne savais pas que les bergers pouvaient lire des livres, dit une voix de femme à côté de lui. C'était une jeune fille, qui avait le type même de la région d'Andalousie, avec ses longs cheveux noirs, et des yeux qui rappelaient vaguement les anciens conquérants maures.

_ C'est que les brebis enseignent plus de choses que les livres, répondit le jeune berger. »

(Coelho, 1988, p.26.)

Ce qu'on peut donc retenir, c'est que l'élevage est présent dans les écrits religieux et récits mythologiques qui inspirent toujours, aujourd'hui, la société occidentale. D'abord, on en retrouve mention au sujet des préoccupations qui sont liées au rôle des animaux d'élevage dans la vie sacrée et de la place accordée à l'alimentation. Mais c'est également le vécu de l'éleveur et la façon dont il mène sa vie quotidienne qui attirent notre attention sur le plan symbolique. L'imbrication étroite entre la matérialité et la spiritualité apparaît alors sous une forme originale, proposant une voie qui part de l'expérience concrète de la nature pour en tirer des enseignements qui s'expriment par la créativité, l'oralité, le mouvement... C'est par une plongée dans la matérialité du monde, qui intègre aussi bien les sensations, les émotions, l'imagination, que le berger devient ainsi capable de décoder une partie du mystère qui l'entoure.

Après cet aperçu des aspects symboliques de l'élevage, tels qu'on les retrouve dans les textes sacrés ou dans la littérature initiatique, nous pouvons commencer à dresser un tableau concret de cette activité en nous intéressant à ses évolutions sur le plan historique.

1.3.2 - L'élevage d'hier et d'aujourd'hui

- La révolution du néolithique

Philippe Descola nous rappelle que l'élevage, qui a été l'une des activités dont la naissance a considérablement marqué notre société occidentale, n'a rien d'un passage obligé pour les civilisations.

« La domestication des plantes et des animaux n'est pas une fatalité historique que seuls des obstacles techniques auraient ça et là retardée, maints peuples de par le monde ne paraissant guère avoir éprouvés la nécessité d'une telle révolution. Faut-il rappeler que des civilisations raffinées – les cultures de la côte ouest du Canada ou du sud de la Floride par exemple – se sont développées en privilégiant la ponction des ressources sauvages ? Faut-il redire que bien des chasseurs-cueilleurs contemporains témoignent d'une indifférence certaine, voire d'une franche répugnance, à l'égard de l'agriculture et de l'élevage qu'ils voient pratiqués à la périphérie de leur domaine ? » (Descola, 2005, p.102-103).

Ceci étant précisé, nous pouvons maintenant tenter de trouver la source de cette activité qui n'est donc, au regard de l'histoire de l'humanité, pas si évidente qu'elle nous le semble aujourd'hui : il faut pour cela remonter au Paléolithique supérieur. Jusque là, la chasse et la cueillette étaient les deux principaux moyens de subsistance utilisés par les peuples nomades pour s'alimenter. Les populations humaines devaient donc plonger dans la nature sauvage pour y puiser leur nourriture, mais aussi des matériaux utiles à la fabrication d'outils et de l'habitat, comme les peaux par exemple. Si la domestication du chien est datée autour de 20 000 - 15 000 ans avant J-C selon les interprétations des archéologues (Vigne, 2012), il faut attendre 10 000 avant J-C pour que l'élevage apparaisse au sein des sociétés néolithiques. Elle accompagne ainsi les débuts de l'agriculture et du processus de sédentarisation. Dès l'instant où l'on détient des animaux d'élevage et où on les empêche de se procurer leur nourriture par eux-mêmes pour la leur fournir, on peut parler d'élevage.



→ **Ci-contre : photographie 18.** Peinture rupestre montrant des pasteurs et leurs brebis. Le Tassili N'Ajjer est un plateau du Sahara algérien inscrit au patrimoine mondial de l'Unesco pour les nombreuses gravures et peintures néolithiques qui s'y trouvent, dont de nombreuses qui représentent l'apparition précoce de l'élevage dans cette région alors qu'elle n'était pas encore touchée par la désertification.

Moutons, chèvres, bœufs, porcs arrivent en Europe depuis le Proche-Orient, bassin géographique où l'élevage serait apparu en premier avant de se diffuser en empruntant soit la voie méditerranéenne, soit la voie danubienne. A la fin des années 1970, François Poplin démontre que les ancêtres des moutons et des chèvres qui peuplent aujourd'hui les paysages agricoles européens ne viennent pas d'Europe mais essentiellement du Proche-Orient : « *Quand on trouve un os de mouton ou de chèvre dans un site néolithique de France, on sait que c'est un descendant d'une lignée domestiquée au Proche-Orient* » (Vigne, 2018).

Pour les porcs et les bovins, la situation est différente puisqu'il est fortement possible qu'une domestication locale, à partir des aurochs et des sangliers européens, soit venue compléter la domestication issue du Proche-Orient. Au tout début de la domestication, les sociétés sont en train de grossir, de se structurer, de se complexifier. L'élevage n'est pas apparu seulement dans le but d'assurer aux populations une alimentation plus abondante et plus riche.

D'autres motivations ont participé à intégrer l'élevage dans le fonctionnement de ces sociétés du paléolithique. Selon l'ethnologue Jean-Pierre Digard, l'Homme n'a pas domestiqué les animaux pour en obtenir quelque chose. Il prend l'exemple du mouflon qui, initialement, ne fournissait alors pas de laine aux peuples qui l'avaient domestiqué, insistant sur le fait que ce n'est que plus tard que cette espèce a évolué pour devenir le mouton que nous connaissons aujourd'hui (Digard, 1988). De même, des recherches montrent que les sociétés du Proche-Orient qui avaient des troupeaux ne s'en servaient que très peu pour leur alimentation, et continuaient de tirer l'essentiel de leur viande de la chasse. Difficile donc, après ces constats, de déterminer les véritables raisons qui ont participé à la naissance et au développement de l'élevage. Les modalités de cette domestication sont également peu connues. Mais les spécialistes l'affirment : ce n'est peut-être pas tant le désir de dominer l'autre qui a motivé l'apparition de l'élevage, qu'une forme de curiosité, autrement dit une envie de connaître et d'entrer en relation avec cette nature qui se dérobait, s'échappait, s'enfuyait devant l'Homme. En tous les cas, des spécialistes de la question comme Jean-Denis Vigne affirment que l'exercice de la contrainte et de la violence ne peut pas avoir été à l'origine de l'élevage que l'on connaît aujourd'hui. Seule la patience, l'empathie, la finesse des gestes et l'apprentissage du langage corporel ont pu amener certaines espèces à accepter la domestication, ce qui n'est pas sans nous faire penser à ce passage du *Petit Prince* de Saint Exupéry dans lequel le Petit Prince demande au renard de jouer avec lui. Face à la perplexité de l'enfant, le renard explique de la façon suivante ce que signifie le verbe « *apprivoiser* ».

« *_ C'est une chose trop oubliée, dit le renard. Ça signifie « créer des liens »...*

_ Créer des liens ?

_ Bien sûr, dit le renard. Tu n'es encore pour moi qu'un petit garçon tout semblable à cent mille petits garçons. Et je n'ai pas besoin de toi. Et tu n'as pas besoin de moi non plus. Je ne suis pour toi qu'un renard semblable à cent mille renards. Mais, si tu m'apprivoises, nous aurons besoin l'un de l'autre.

Tu seras pour moi unique au monde. Je serai pour toi unique au monde... »

[...]

_ On ne connaît que les choses que l'on apprivoise, dit le renard. Les hommes n'ont plus le temps de rien connaître. Ils achètent des choses toutes faites chez les marchands. Mais comme il n'existe point de marchands d'amis, les hommes n'ont plus d'amis. Si tu veux un ami, apprivoise-moi !

_ Que faut-il faire? dit le petit prince.

_ Il faut être très patient, répondit le renard. Tu t'assoiras d'abord un peu loin de moi, comme ça, dans l'herbe. Je te regarderai du coin de l'œil et tu ne diras rien. Le langage est source de malentendus. Mais, chaque jour, tu pourras t'asseoir un peu plus près... »

(De Saint-Exupéry, 1943)

L'intensification du lien entre l'Homme et l'animal est progressive, si bien qu'on ne parle d'animal domestique que lorsque cette espèce a connu une modification biologique par rapport à son ancêtre sauvage. Certains animaux pouvaient repartir à la vie sauvage, après avoir été domestiqués : ce serait notamment le cas des mouflons que l'on trouve aujourd'hui en Corse, qui seraient revenus à l'état sauvage après avoir été domestiqués. Dans ce cas, l'on parle de marronnage (Vigne, 2004). Cet exemple montre que l'élevage n'est jamais un processus définitif, il doit être renouvelé tous les jours et s'inscrit dans le temps long. Depuis le Néolithique jusqu'à aujourd'hui, les animaux d'élevage ont ainsi accompagnés les sociétés humaines dans leurs évolutions. Les œuvres d'art qui représentent des animaux d'élevage offrent notamment des informations précieuses à l'historien, sur les modes de vie des populations rurales, ainsi que sur la place et le rôle donnés aux pratiques d'élevage par les sociétés successives (Reynaud, 2008).

→ **Ci-contre : image 19.**



Ce tableau, intitulé « La Ferme », appelé autrefois « L'Agriculture » est une œuvre de Jean-Baptiste Oudry qui a été commandée par le Dauphin fils de Louis XV, puis exposée au Salon de 1751.

Elle est particulièrement représentative de la vision positive qui commence alors à être posée, par les élites, sur une activité agricole qui est même érigée en symbole de la nation française et garante de ses valeurs.

Source : <http://cartelfr.louvre.fr/>

- *Au fil des siècles : les animaux d'élevage, une force de travail « invisible » (Porscher, 2015)*

Pendant longtemps, l'élevage n'a été vu que comme « *le mal nécessaire* » (Moriceau, 1999) d'une agriculture qui devait produire essentiellement des céréales. Les historiens du monde rural auraient ainsi négligés d'étudier l'élevage, cette activité était alors considérée comme une part minoritaire de l'agriculture. « *Les interprétations d'histoire économique qui ont mobilisé la réflexion ont fait passer le bétail après les grains* » (Moriceau, 1999). Les géographes étaient apparemment plus sensibles à l'élevage que les historiens : ils auraient davantage posé leur attention sur cette activité, dont la présence était indiscutable à la lecture des paysages ruraux français. Quant à nous, il nous faut comprendre la place non négligeable que les animaux d'élevage ont joué dans la vie socio-économique des populations rurales de la société préindustrielle. « *Dans les régions bocagères ou les pays « coupés » du centre de la France, et dans les montagnes [...] il faut bien admettre que l'essentiel des ressources monétaires de la paysannerie provenait de l'élevage* » (Moriceau, 1999).

Pour autant « *le bétail n'a pas qu'une valeur économique. Il tient une place dans des systèmes agraires où l'usage du sol et l'organisation de l'habitat s'adaptent aux différents types d'élevage* » (Moriceau, 1999). Au sein des fermes et des métairies, le bétail jouait des rôles divers : il n'était pas seulement utilisé pour produire du lait, de la viande, du cuir ou de la laine. Il participait aussi au transport des marchandises et des personnes ainsi qu'aux travaux des champs. De plus, la structure de l'habitat était conçue pour s'adapter aux animaux et aux pratiques d'élevage. L'évolution de l'habitat rural témoigne ainsi des orientations de l'élevage. « *Qu'une région se spécialise dans l'embouche, comme le Pays d'Auge au XVIIe siècle, et le couchage en herbe se développe sans entraîner la construction d'étables supplémentaires. Que l'on pratique l'élevage des bêtes à laine à l'air libre comme en Bourbonnais, et l'on ne s'étonnera pas de ne pas y trouver de bergeries spécifiques, les moutons hivernés prenant place dans les étables des bêtes à cornes* » (Moriceau, 1999).

La possession d'animaux d'élevage était une information significative, qui permettait d'évaluer la richesse des familles. Ainsi, les animaux d'élevage étaient de véritables marqueurs sociaux, qui établissaient une hiérarchie au sein des populations rurales. Elles faisaient ainsi la différence entre les gros laboureurs qui possédaient de nombreux chevaux et bœufs, animaux de forte constitution qu'il fallait être capable de nourrir, et les journaliers qui ne possédaient que quelques animaux de basse-cour (Moriceau, 1999). « *Plus qu'en espèces monétaires, la puissance économique d'un individu s'évalue en têtes de bétail, et ce sont ces dernières qui sont transmises lors des successions ou qui apparaissent dans les dots, et elles assurent même, localement, une compensation aux cadets exclus de l'héritage.* » indique ainsi Jean-Pierre Delhoume dans un commentaire des travaux de Moriceau (Delhoume, 2005).

Au fil des siècles, c'est donc bien dans le travail constitutif de la vie quotidienne que les animaux et les humains ont pu tisser des liens d'interdépendance de plus en plus étroits. Jocelyne Porscher dit ainsi :

« Nous vivons depuis 10 000 ans avec des animaux et nous nous sommes construits, en tant qu'êtres humains, avec eux [...] Le monde que nous avons en commun, et qui a durablement construit nos relations, c'est le travail. C'est grâce au travail que quelque chose de la vache m'est connu et que quelque chose de moi, être humain, est connu de la vache » (Porscher, 2015).

Elle propose même l'idée selon laquelle *« ce que nous appelons la domestication est avant tout un processus coopératif d'insertion des animaux dans les sociétés humaines par le travail, lequel porte en lui, comme l'écrivait Marx, une part d'exploitation et d'aliénation, mais aussi et surtout une perspective d'émancipation » (Porscher, 2015).*

Selon elle, nous pouvons aujourd'hui dire qu'il n'y a pas d'Homme sans Animal, tant les sociétés occidentales se sont construites grâce et par l'appui des animaux. Ce qu'elle en retient pour la recherche, c'est qu'il faudrait réussir à dépasser la distinction classique entre humains et non-humains. Il deviendrait alors possible, comme elle l'encourage, de *« sortir les animaux domestiques des sciences dites de la nature où ils n'ont pas grand-chose ni à faire ni à dire »* pour *« intégrer les animaux domestiques dans l'enjeu du social »* (Porscher, 2015).

1.3.3- Les révolutions des systèmes d'élevage français, à partir du milieu du XXème siècle :

Accompagnant les révolutions agricoles, les systèmes d'élevage ont considérablement changé depuis le milieu du XIXème siècle. Dans le cadre de ce travail, nous insisterons surtout sur les mutations qui ont concerné cette activité à partir de la seconde guerre mondiale, dans le cadre de la Reconstruction.

« Le premier plan de modernisation prévoyait pour 1950 une production agricole destinée à satisfaire les besoins alimentaires de la France métropolitaine, sans importation de céréales secondaires. Pour réaliser ce plan, on envisageait :

— un accroissement de la consommation d'engrais : 500.000 tonnes d'azote, 800.000 tonnes d'acide phosphorique, 800.000 tonnes de potasse.

— un parc de 200.000 tracteurs,

— un remembrement des terres portant sur 3.500.000 hectares. »

(Pierre Coutin, 1949)

« Dès le début des années 60, un million de tracteurs sont au travail. Les paysans qui n'ont pas pu en acquérir se sont sentis définitivement condamnés » nous informent Michel Gervais et Marcel Jollivet dans le quatrième tome de l'Histoire de la France Rurale (Gervais et Jollivet, 1976, p.148). Suivant cette dynamique de changement, les productions qui étaient adaptées aux terroirs de chaque région se sont peu à peu standardisées jusqu'à entrer dans la danse de la compétitivité mondiale et répondre aux objectifs d'une économie de rente. Notons que ce passage est extrêmement récent, au regard de l'ancienneté des relations entre les humains et les animaux.

Au XXème siècle, on est ainsi passé de systèmes encore fondés sur la polyculture, dont la vocation était vivrière ou tournée vers des circuits de distribution locaux et régionaux, à une activité économique en tant que telle, parfaitement insérée aux circuits économiques mondiaux.

Michel Gervais et Marcel Jollivet nous montrent comment l'accès aux outils mécaniques va rapidement bouleverser l'ensemble des systèmes agricoles français, dans les pratiques mais également dans la manière de capitaliser et d'utiliser les flux financiers.

« Une machine doit être amortie. Il faut donc, d'une part, l'utiliser le plus possible, c'est-à-dire changer la gamme de ses productions et ses méthodes de travail, pour en favoriser l'emploi. Et l'on voit des paysans travailler la nuit à la lueur des phares, pendant les périodes de pointe, abandonnant ainsi leur rythme séculaire commandé chaque jour par le soleil [...] toutes ces transformations privent de sens l'ancienne soumission au milieu naturel et aux traditions locales. Il faut, d'autre part, prélever sur les gains réalisés chaque année de quoi rembourser l'emprunt qui a permis l'achat du tracteur ou de la moissonneuse-batteuse, et constituer l'épargne qui assurera leur remplacement. [...] La paysannerie française apprend et pratique toujours plus la vie quotidienne du capital. Elle est ainsi rentrée dans le monde de l'instabilité chronique » (Gervais et Jollivet, 1976, p.148).

C'est ainsi que l'INRA (Institut National de Recherche en Agronomie) est créé en 1946, afin d'améliorer les techniques de production et la sélection génétique animale et végétale. La sélection génétique des races est alors orientée vers la recherche de productivité et d'efficacité. Par exemple, du côté de l'élevage bovin laitier, la race Prim holstein est créée à partir de la race mixte Française Frisonne Pie Noire.



→ **Ci-contre : photographie 20.**

Vache de race Française Frisonne Pie Noire, dans les années 1950.

→ **Ci-contre : photographie 21.**

***Lidax, Grande Championne
d'un concours régional de la
race, 2020***



Représentant 60% du cheptel laitier français et 80% de la collecte de lait nationale cette race extrêmement productive occupe la première place dans les élevages laitiers français. La taille du cheptel de vaches prim'holstein contrôlées situe le cheptel français au deuxième rang mondial après les Etats-Unis en 2011. Signe du mouvement de spécialisation des systèmes d'élevage qui accompagne l'adoption de cette race, la Prim'Holstein est en règle générale la seule race présente dans le troupeau. En effet, d'après les informations qui sont diffusées sur le site de la race, 73,3% des éleveurs possédant des Prim'Holstein au contrôle laitier élèvent exclusivement des animaux de cette race en 2010.

La modernisation des bâtiments d'élevage ainsi qu'une mécanisation s'appuyant de plus en plus sur les technologies, permettent d'accompagner la spécialisation des systèmes d'élevage. On le voit d'abord apparaître pour l'élevage des petits animaux qui quittent la basse-cour, se professionnalise et n'est donc plus seulement une activité d'appoint. L'apparition des systèmes hors-sol, où les volailles, les lapins, les cochons sont concentrés en très grand nombre dans des bâtiments conçus à cet effet, est l'un des visages les plus marquants de l'intensification des systèmes d'élevage. Elle renvoie à ce qui est appelé le « *modèle breton* », qui porte le nom de la région dans laquelle il a été conçu. L'avantage de ces systèmes d'élevage vient du fait qu'ils n'utilisent qu'une très faible surface : ils apparaissent dans un contexte d'agriculture familiale, où la main d'œuvre sur les exploitations agricoles est encore importante. Ils offrent en effet une source de revenu qui permet à celle-ci de se maintenir même sur des exploitations limitées.

Outre les bâtiments et le matériel de plus en plus perfectionné, nous pouvons également mentionner le bouleversement des structures agraires qui touche certains territoires d'élevage. Les opérations de remembrement sont ainsi mises en place à diverses périodes selon les régions. La loi d'orientation agricole du 5 août 1960, complétée en 1962, définit ainsi l'objet de l'aménagement foncier: « *assurer une structure des propriétés et des exploitations agricoles et forestières conforme à une utilisation rationnelle des terres et des bâtiments* » et comprend des « *travaux connexes de nature à améliorer de façon rationnelle la productivité* » (Philippe et Polombo, 2009).

Ces remembrements ont participé à modifier considérablement le visage des territoires d'élevage français. Dans l'ensemble, ils ont été bien accueillis par les populations agricoles : là où les mailles bocagères rendaient difficile voire impossible l'accès aux engins motorisés, le remembrement constituait une solution de progrès, qui participait à la reconnaissance professionnelle et sociale de leur activité au sein des territoires ruraux. Marc-André Philippe et Nadine Polombo estiment « *à plus de 835 000 kilomètres la longueur de haies et de talus détruits entre 1945 et 1983 à la suite des remembrements* » (Philippe et Polombo, 2009). Dans un reportage réalisé par l'INA en 1976, nous découvrons la situation d'urgence qui a commandé les premiers remembrements en Bretagne, dans les années 1950.

Par exemple, dans la commune de Bruc au sud de l'Île et Vilaine, les parcelles ne dépassaient guère 16 ares avant le remembrement, pour atteindre timidement 75 ares, après ce dernier (INA, 1976). Cela nous fait mieux saisir le morcellement du parcellaire qui était jusque là en vigueur, sur une large partie des territoires ruraux français.

A partir de 1980, les facettes négatives de ces modèles d'élevage principalement fondés sur la recherche de productivité commencèrent à être révélées au grand jour. D'abord, la fragilité économique des filières fut mise en évidence lorsque les problèmes de surproduction commencèrent à se faire sentir. Des « rivières de lait » et des « montagnes de beurre », dont les prix étaient peu compétitifs par rapport à la demande du marché mondial, remplissaient les stocks européens rassemblés dans le cadre du Marché Commun. Par le biais de la Politique Agricole Commune, l'Union Européenne décida alors d'instaurer des quotas laitiers en 1984. C'est ainsi qu'en France, les producteurs laitiers se virent confier un droit à produire qu'ils ne devaient pas dépasser sous peine de devoir payer des indemnités de dépassement. La filière laitière fut ainsi profondément restructurée, selon la logique de distribution des droits à produire. Cette régulation participa également à soutenir les régions de montagne par rapport aux territoires du « croissant laitier » du Nord-Ouest de la France.

L'année 2009 représenta une autre date marquante de l'élevage français. Le prix du lait et des produits industriels chutèrent en effet de 30 %, alors que la fin des quotas laitiers venait d'être annoncée pour 2015. La crise du lait survenait donc dans un contexte de progressive dérégularisation du secteur laitier. En réponse à cette situation inédite qui menaçait la survie économique des exploitations laitières, les collectifs de producteurs de lait décidèrent de lancer la grève du lait, en septembre 2009.

« Davantage que le nombre des agriculteurs mobilisés, ce sont les actions spectaculaires et la communication développée par les organisateurs qui donnent de l'importance à la grève du lait de septembre 2009. Ainsi, on assiste à l'épandage synchronisé de milliers de litres de lait en France et en Belgique ou encore à des distributions de lait dans les centres-villes. Une journée blanche est organisée en France le 18 septembre, durant laquelle 15 millions de litres de lait auraient été déversés. Le 21 septembre, ce même type d'action est mené au niveau européen. Le lendemain, la Confédération paysanne distribue 22000 litres de lait aux Parisiens, place de la République. Ces actions donnent à voir la « détresse » des producteurs pour qui vendre leur produit à perte revient en désespoir de cause au même que de le jeter » (Roullaud, 2010).



→ **Ci-dessus : photographie 22. Crise du secteur laitier** : 250 à 300 tracteurs étaient présents dans le village de Tanis, près du Mont Saint-Michel, pour épandre 2 à 3 millions de litres de lait.

Cette crise laitière annonçait une autre crise, également fortement médiatisée, qui éclata six ans plus tard. Il s'agit de la crise de l'été 2015, qui concerne cette fois plusieurs filières d'élevage. « Près de 10% des exploitations d'élevage, soit entre 22 000 et 25 000, sont cet été au bord du dépôt de bilan », annonçait Stéphane Le Foll aux médias (AFP, 2015). Les éleveurs des filières porcines, allaitantes et laitières manifestèrent alors contre la hausse des coûts de production, alors que les prix sont trop faibles pour leur permettre d'équilibrer leurs finances.

Par ailleurs, chaque filière était confrontée à des problématiques spécifiques : pour la filière laitière, il s'agissait de faire face à la suppression des quotas laitiers ainsi qu'à une crise touchant les marchés du beurre et de la poudre de lait. La filière bovin-viande était quant à elle touchée par la baisse de la consommation de viande bovine, à l'échelle nationale. Enfin, les éleveurs de la filière porcine se plaignaient de la faible valorisation de leur production sur le plan économique. Le croisement de ces inquiétudes provoqua une crise générale, qui alerta les hommes politiques, les journalistes, mais aussi les chercheurs en sciences humaines et sociales sur la situation difficile des éleveurs français.



→ **Ci-contre : photographie 23. Un éleveur lors d'une manifestation** à la préfecture de Saint Brieuc, le 2 juillet 2015.

1.3.4 - Les enjeux de l'élevage français au tournant du XXIème siècle

Ces crises traversées successivement par les éleveurs français nous invitent à explorer le contexte sociopolitique dans lequel elles ont eu lieu. Il nous semble en effet que les aspects économiques ne sont pas les seules causes de ces tourments, qui peuvent être lus à différents niveaux et qui nous ramènent finalement à la question de la nature telle qu'elle se pose aujourd'hui dans notre société occidentale. Les activités d'élevage français sont aujourd'hui remises en question dans leur fondement par la société civile et les consommateurs. Ces remises en question concernent les implications environnementales, paysagères, alimentaires des systèmes d'élevage qui sont aujourd'hui pratiqués. Comment sont-elles vécues par les éleveurs français ? Que disent-elles des changements des représentations du métier ?

D'un point de vue environnemental tout d'abord, nous apprenons peu à peu que les activités d'élevage auraient une incidence sur le changement climatique et sur la destruction des écosystèmes, à l'échelle globale. Par exemple, l'importation de tourteaux de soja et de compléments alimentaires qui sont indispensables au fonctionnement des systèmes d'élevage intensifs contribuerait largement à la déforestation de la forêt amazonienne (Demaze, 2008). Un autre phénomène, qui fait beaucoup parler de lui dans la presse, concerne le fait que la rumination des vaches s'accompagne d'un processus de digestion qui émet une quantité non négligeable de méthane, un gaz qui est 25 % plus puissant que le CO₂ et qui participe donc au réchauffement du climat. Par ailleurs, l'élevage serait particulièrement coûteux en énergie, en surfaces occupées, en consommation d'eau. Un rapport de la FAO publié en novembre 2006 insiste en ce sens. Il y est notamment écrit :

« Le secteur de l'élevage a un rôle souvent méconnu dans le réchauffement de la planète. A l'aide d'une méthodologie appliquée à l'ensemble de la filière, la FAO a estimé que l'élevage est responsable de 18 pour cent des émissions des gaz à effet de serre, soit plus que les transports ! Il représente 9 pour cent des émissions anthropiques de dioxyde de carbone, dont l'essentiel est dû à l'expansion des pâturages et des terres arables pour les cultures fourragères, et engendre des émissions bien supérieures d'autres gaz ayant un potentiel de réchauffement de l'atmosphère: 37 pour cent de méthane anthropique, pour la plupart provenant de la fermentation entérique des ruminants, et 65 pour cent d'hémioxyde d'azote, découlant principalement du fumier » (FAO, 2006).

Ces informations alimentent le débat sur la pérennité des systèmes d'élevage, à l'échelle du monde. A l'échelle des territoires européens, la préservation des paysages et de la diversité des écosystèmes interpelle les professionnels de l'environnement, les chercheurs, les associations, les habitants. Des événements ont participé à faire connaître ce sujet au grand public : c'est notamment le cas de la découverte de la nocivité des algues vertes, qui prolifèrent sur les côtes bretonnes et qui sont encouragées par les systèmes d'élevage intensifs de la région.



→ Ci-contre : photographie 24.

Algues vertes recouvrant des plages bretonnes.

La croissance de l'algue verte *ulva armoricana*, présente naturellement sur les côtes Bretonnes, se développe dans les années 1960 jusqu'à connaître son apogée dans les années 2000. Ce sont des épisodes dramatiques successifs qui ont révélé au grand jour la toxicité de ces algues : lorsqu'elles sont présentes en grand nombre, leur décomposition dégage un gaz extrêmement toxique, le sulfure d'hydrogène. C'est ainsi qu'en 2008, une riveraine des Côtes d'Armor voit ses deux chiens mourir sur une plage recouverte d'algues vertes. L'année suivante, un homme décède alors qu'il était en train de ramasser ces algues pour la communauté locale. En 2009 également, un cheval meurt alors qu'il se promenait avec son cavalier sur une plage recouverte d'algues en putréfaction. Or, il se trouve que les systèmes d'élevage intensifs bretons ne sont pas pour rien dans l'apparition de ce phénomène. Les nitrates issus des déjections des animaux d'élevage seraient en effet responsables de l'eutrophisation des cours d'eau et du littoral breton. Cette asphyxie des milieux aquatiques se traduirait notamment par la multiplication des algues vertes aux émanations toxiques (Levain, 2011). L'affaire de la prolifération des algues vertes a permis de révéler au grand jour les enjeux liés au bouleversement des écosystèmes, et le fait que celui-ci est en partie causé par le développement des modèles d'élevage intensif.

Une autre facette de la remise en question de l'intensification des systèmes d'élevage vient de l'évolution des paysages ruraux, tandis que la société porte un regard critique sur les conséquences des remembrements qui ont surtout été effectués dans la deuxième moitié du XX^{ème} siècle ainsi que nous l'avons abordé précédemment. « *Cet arrachage, excessif, provenait d'une somme de choix individuels et collectifs bien plus que d'une obligation technique propre au remembrement. Il s'agissait plutôt d'une revanche paysanne sur un bocage devenu inutile dont la conservation était jugée coûteuse et rétrograde* » (Philippe et Polombo, 2009).

Ainsi, la disparition des talus, des vieilles haies, des chemins creux qui prêtaient aux pays bocagers une ambiance bucolique, n'est pas du goût de l'ensemble de la population rurale. « *Désespérés de voir changer si vite les systèmes agricoles et leurs paysages, les défenseurs de la Nature, les écologistes, les chasseurs ou les urbains nostalgiques ont été prompts à souhaiter la disparition définitive du remembrement. Les propriétaires ruraux ont également apporté leur contribution au dénigrement permanent du remembrement* » (Philippe et Colombo, 2009).

C'est d'autant plus vrai que le rôle des corridors écologiques est désormais reconnu : les lignes et les mailles de haies forment des refuges pour la faune sauvage, la structure du paysage bocager favorise la progression dynamique de la biodiversité et participe à réguler l'écoulement des eaux. Aujourd'hui, la tendance est à la création d'un néo-bocage, qui utilise des essences différentes et ne répond pas aux mêmes usages que le bocage qui le précédait (Lofti, 2011). Ainsi que le précisent Marc-André Philippe et Nadine Polombo, les objectifs qui président à la création de cette nouvelle forme de bocage sont esthétique et symbolique : ils ne sont plus intégrés dans le fonctionnement des systèmes d'élevage. La photo suivante illustre parfaitement la dimension patrimoniale qui est peu à peu reconnue à l'égard du bocage. Pour l'artiste qui a créé la stèle ci-dessous, le remembrement n'est rien de moins qu'un crime ayant fait diverses « victimes », et qui nécessite la réparation symbolique du lien Société/Nature qui aurait été dégradé : « Pour s'absoudre de cette conséquence, dans chaque remembrement, les collectivités plantèrent quelques haies en une sorte de socialisation symbolique de la nature » (Philippe et Polombo, 2009).



→ ***Ci-contre : photographie 25.***

Monument national à la nature et aux hommes victimes des remembrements, oeuvre de l'artiste François Davin, érigée en 1994 à Geffosses (Manche).

Enfin, et c'est peut-être là que se situe le bouleversement le plus profond des mentalités, le métier d'éleveur est secoué par une crise des représentations des produits alimentaires et non-alimentaires issus des activités d'élevage, dans le contexte de la reconnaissance juridique des animaux comme des êtres sensibles.

- Végétarisme, véganisme : des modes de consommation qui bousculent les représentations du métier d'éleveur.

Même s'ils sont encore extrêmement minoritaires au regard de la population française, les courants du végétarisme et du véganisme participent au renversement des certitudes établies en ce qui concerne le lien entre Nature et Société.

Selon la définition du Larousse, le végétarisme est un régime alimentaire excluant toute chair animale : les végétariens ne mangent donc ni poisson ni viande, mais ils admettent la consommation d'autres aliments d'origine animale, comme les œufs, les produits laitiers, le miel. Poussant la réflexion beaucoup plus loin, le véganisme ne se limite pas à un régime alimentaire : il s'agit plutôt de l'adoption d'un véritable mode de vie d'où serait exclue l'utilisation de tous les produits issus de l'élevage des animaux. Ainsi, ceux qui se reconnaissent dans l'appellation *vegan* rejettent les diverses finalités des activités d'élevage. D'une part, ils ne consomment ni viande, ni poisson, ni œufs, ni produits laitiers, ni miel. D'autre part, ils s'engagent à n'utiliser aucune matière d'origine animale. Ils ne portent pas de cuir, de laine, de fourrure ; ils n'utilisent pas de bougies fabriquées à base de cire d'abeille ; ils n'utilisent pas de produits cosmétiques testés sur des animaux ; ils ne vont pas au zoo ou au cirque voir des spectacles avec des animaux.

Le principe de cohérence qui motive l'ensemble de ce mode de pensée et d'agir s'articule ainsi autour d'une idée principale : l'élevage caractérise les sociétés qui cherchent à imposer un rapport de domination avec la nature, c'est une activité qui passe nécessairement par l'asservissement et l'exploitation des animaux. La création de relations harmonieuses entre l'Homme et la Nature est incompatible avec les activités d'élevage. Pour les végétariens, c'est donc la consommation de la chair des animaux qui pose un problème. Les raisons de ce choix sont multiples : certains végétariens n'aiment pas la viande, d'autres considèrent que la consommation de viande est néfaste pour leur santé, d'autres enfin s'opposent aux systèmes d'élevage intensifs et veulent participer à un modèle agricole qui soit durable...

A l'inverse, le véganisme critique les fondements de l'élevage : dès sa source, l'élevage est biaisé car le principe qui le fonde est celui de la domination de l'Homme sur la nature (Delanoue, Dockes, Roguet, Magdelaine, 2015). Même si ces courants représentent une très faible partie de la société française (ainsi, les végétariens représenteraient aujourd'hui 2% de la population française, tandis que les vegan ne dépasseraient pas 0,5%), ils ont une influence considérable sur les représentations du métier. Notamment, certains groupes militants sont particulièrement connus pour leurs actions au sein des élevages français : entrant par effraction dans les bâtiments d'élevage et dans les abattoirs afin de publier des reportages accusateurs, l'association L214 fait frémir les éleveurs et les membres des filières.

Pour passer son message, elle leur fait subir une véritable violence psychologique, qui est parfois reconnue par la justice ainsi qu'elle l'a été à Pau lors d'un procès qui condamnait l'association pour « *atteinte à la vie privée* », après qu'elle se soit introduite au sein de l'abattoir de la commune de Mauléon (64) pour dénoncer les mauvais traitements infligés aux animaux (AFP, 2019).

A ce sujet, la thèse de sociologie publiée par Elsa Delanoue en 2018 est particulièrement éclairante. Dans son introduction, à partir de l'analyse d'un corpus d'articles publié dans Libération en mars-avril 2018, elle montre comment les débats autour du veganisme sont constamment cisailés par l'opposition entre le Bien et le Mal, et induisent des jugements quant au bien fondé des activités d'élevage : « *Imaginons un instant que ce lecteur soit éleveur. Après l'examen attentif de tous ces articles, on peut facilement penser qu'il ressent des sentiments mêlés mais globalement négatifs. Sans être la première cible des discussions, l'activité d'élevage en est l'enjeu indirect : être pour ou contre le véganisme, revient par extension à se positionner par rapport à l'élevage d'animaux.* » (Delanoue, 2018). Elle met également en évidence le rôle de la sphère médiatique dans l'exacerbation de ces polémiques au sujet de l'élevage. Il semblerait que les médias raffolent de ce sujet, qui alimente les passions et déchaîne les sensibilités.

La question de la sensibilité à la nature met donc en jeu des forces considérables, qui peuvent nous faire penser à une sorte de guerre psychologique. Pour reprendre les éléments de la réflexion de Serge Moscovici, nous pouvons nous demander : les vegans feraient-ils partis du camp des « *Hommes Sauvages* » tandis que les éleveurs appartiendraient au camp des « *Hommes Domestiques* » ? Assurément, cette dichotomie nous semble moins évidente qu'elle n'y paraît. L'inverse pourrait également être revendiqué. De notre point de vue, ces controverses nous montrent encore une autre facette de la séparation marquée entre nature et culture, et ne nous permettent toujours pas de sortir du cadre naturaliste décrit par Philippe Descola (Descola, 2005).

Par ailleurs, dans ses travaux, Elsa Delanoue observe que la controverse autour de l'élevage ne concerne pas seulement une part minoritaire de la société : elle commence à pénétrer l'ensemble des couches de la société, non seulement les citoyens et les consommateurs mais aussi les scientifiques eux-mêmes. Ces frottements ne sont pas si étonnants lorsqu'on les place à la lumière du contexte juridique de reconnaissance de l'animal comme un être sensible.

- Un contexte juridique en évolution : l'animal est reconnu comme un être sensible

Il nous semble que la progression des courants végétarien et végan ne sont que les affleurements les plus visibles de l'évolution générale du contexte national. En effet, la question sur le statut de l'animal dans la société est aujourd'hui prise au sérieux par la législation française.

D'ailleurs, nous pouvons ici rappeler que l'association L214, créée en 2008, tire son nom de l'article L214.1 du Code Rural, dans lequel les animaux sont pour la première fois désignés comme des « *êtres sensibles* » dans le droit français. Mais cette décision prend appui sur d'autres mesures juridiques, qui sont révélatrices de l'évolution du regard que la société porte sur les animaux.

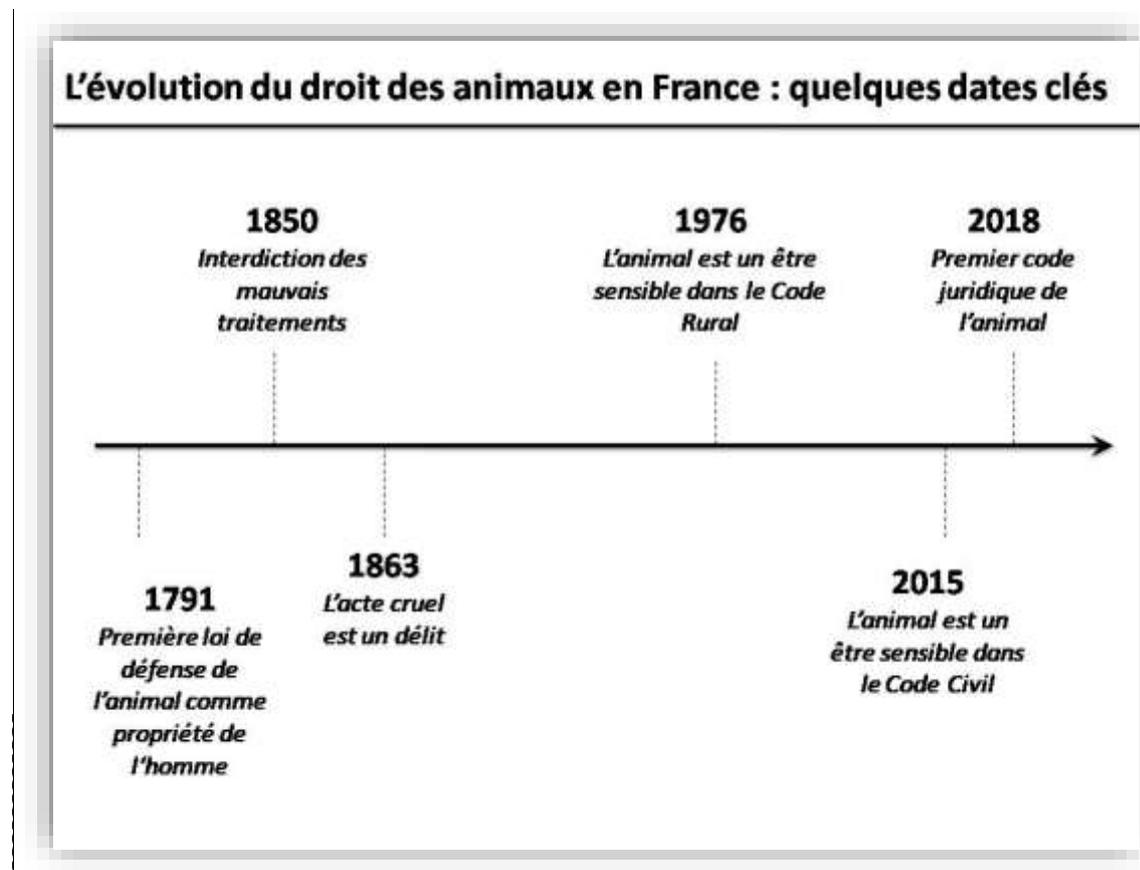


Figure 5. Marie Guicheteau, 2020

- C'est en 1791 que la première loi de défense des animaux est votée par l'assemblée législative. Cependant, nous pouvons observer que l'animal n'est alors pas reconnu en tant que sujet mais plutôt en tant que propriété des humains. En effet, ce que cette loi protège, ce n'est pas l'animal pour lui-même, mais plutôt le lien de propriété qui unit un animal domestique à son propriétaire. En somme, l'on peut dire que l'animal a le même statut qu'un meuble : c'est une possession matérielle pour l'humain, sa dimension subjective n'entre pas en compte. La réification de l'animal est la norme en vigueur.

- En 1850, le droit évolue en soulevant le problème de la souffrance animale. La loi Grammont interdit les mauvais traitements aux animaux sur la voie publique. La loi concerne surtout les chevaux, que la société française utilise alors pour des tâches multiples et souvent éprouvantes : ils appuient les humains dans les mines, sur les champs de bataille ou servent dans les transports urbains. Là-encore, si ces comportements sont interdits, ce n'est pas pour les animaux mais pour préserver la sensibilité des humains qui peuvent en être témoins.

- En 1963, soit plus d'un siècle plus tard, les actes de cruauté à l'égard des animaux apprivoisés sont pleinement reconnus comme un délit, qu'ils interviennent dans l'espace public comme dans l'espace privé. La loi ne concerne pas les animaux sauvages.

- En 1976, la loi sur la protection de la nature est ajoutée dans le code rural, elle stipule que « tout animal étant un être sensible doit être placé par son propriétaire dans des conditions compatibles avec les impératifs biologiques de son espèce » (Code Rural, article L214.1). Cette loi reconnaît d'une façon inédite le statut de l'animal comme un être sensible. Elle questionne les systèmes d'élevage en posant le problème du bien-être animal comme il ne l'avait jamais été fait auparavant. De plus, elle prend en compte les animaux sauvages comme jamais auparavant, via la protection de la faune. C'est dans le cadre de la loi de 1976 que sont créés de nouveaux statuts pour préserver les espaces naturels : réserves naturelles et les parcs nationaux.

- En 2015, l'animal devient un être doué de sensibilité dans le Code Civil. Jusque là, le Code Civil reconnaissait aux animaux le statut de « *biens meubles* ». A partir de cette date, le Code Civil est aligné sur le Code Rural et sur le Code Pénal, qui considéraient déjà les animaux comme des êtres vivants et sensibles. Mais « *sous réserve des lois qui les protègent, les animaux sont soumis au régime des biens corporels* » : abattage rituel, corrida, chasse à courre ne sont donc pas remis en cause par ces amendements. Quant aux animaux sauvages, ils ne sont pas concernés (Loi n°2015-177, article 2).

- En 2017, une proposition de loi est portée à l'Assemblée Nationale pour veiller « *au respect de l'animal en abattoir* » (Texte n°883, 12 janvier 2017).

- En 2018, le premier code juridique des animaux voit le jour. Cet ouvrage rassemble toutes les législations en vigueur concernant les animaux.

Nous découvrons ainsi que la reconnaissance de l'animal en tant qu'être sensible est extrêmement récente, au regard de l'histoire du droit. A ce sujet, Olivier Le Bot souligne deux tendances récentes à l'échelle européenne, qui représentent de véritables changements structurels d'un point de vue juridique.

La première est la constitutionnalisation du droit des animaux. La seconde concerne la « *déréification* » des animaux (Le Bot, 2011). En effet, les animaux ne sont plus considérés à partir d'« *une conception ancestrale selon laquelle l'animal ne peut rien ressentir : ni plaisir, ni sensation, ni douleur. Il se trouve, par conséquent, ravalé au rang d'objet. [...] au plan du droit, l'animal est traité non pas comme ce qu'il est, mais comme une simple chose* » (Le Bot, 2011).

L'évolution du contexte juridique n'est pas sans impact sur le métier d'éleveur, puisqu'elle pose directement la question du respect du bien-être des animaux d'élevage. Qu'est-ce que le bien-être des animaux ? La sensibilisation croissante de la société à l'égard de la question de la nature s'accompagne de nombreux paradoxes et tiraillements, qui touchent notamment aux rôles que joue l'élevage au sein de la société occidentale. La reconnaissance juridique du statut de l'animal en tant qu'être sensible est l'occasion d'une remise en question profonde des motivations qui sont au cœur des activités d'élevage. Sur un plan anthropologique, nous pouvons rajouter que cette tendance vise à intégrer l'animal dans la sphère de l'humain, ce qui suppose pour certains une forme de dénaturation de l'animal dans son altérité vis-à-vis de l'homme.

- *Bien-être des animaux, bien-être des éleveurs*

La question du bien-être ne concerne pas seulement les animaux : c'est en partie ce que revendiquaient les éleveurs qui manifestaient lors de la crise de l'été 2015. Les conditions socio-économiques dans lesquels ils exercent leur activité sont difficiles, notamment parce qu'elles viennent parasiter les réalités concrètes qui font le socle du métier.



→ Ci-dessus : image 26. Caricature soulignant la lourdeur et la complexité de l'administration de la Politique Agricole Commune. Source : lafranceagricole.fr

L'extrême lourdeur administrative qui accompagne l'exercice du métier, dans le contexte de la Politique Agricole Commune, la complexité des réglementations qui sont aujourd'hui prononcées en faveur de l'environnement, la dérégulation du marché des produits issus de l'élevage et le coût élevés des moyens de production favorisent le mal-être au sein de la profession et l'accumulation de tensions qui viennent alimenter un climat de colère et de ressentiment. L'enjeu du bien-être animal en élevage apparaît donc dans un contexte déjà fort troublé.

Il semblerait que l'on ne peut parler de la sensibilité des uns sans aborder la sensibilité des autres. Lorsqu'on s'intéresse à l'élevage sous l'angle de la sensibilité, animaux et éleveurs appartiennent-ils vraiment à des camps opposés ? Cela nous amène à affirmer que l'élevage est aujourd'hui l'un des points majeurs qui cristallise les enjeux propres à la question de la nature. L'étude des rapports société/nature, sous l'angle du vécu des éleveurs, nous apparaît particulièrement féconde en questionnement.

Afin de préparer notre question de recherche et notre méthodologie, nous sommes donc allés à la rencontre de certains représentants nationaux de la société civile et des éleveurs qui sont identifiés dans le tableau de la page suivante.

NOM DU REPRESENTANT	FONCTIONS	PORTRAIT
PR	Créateur du concept de « <i>Sobriété heureuse</i> » Créateur du mouvement citoyen « <i>colibri</i> » et initiateur de l'association « <i>Terre et Humanisme</i> »	Eleveur de chèvres en Ardèche, philosophe, écrivain et conférencier. A partir de son expérience de vie, il a créé le concept de sobriété heureuse, proposant ainsi un modèle de développement qui s'affirme en opposition à la société de consommation.
EA	Présidente de l'Association « Nature et Progrès »	Elle est présidente de l'association <i>Nature et Progrès</i> , qui promeut une agriculture respectueuse de l'environnement à l'échelle nationale, et qui est à l'origine de la création d'un label indépendant d'agriculture biologique.
MT	Secrétaire adjoint de la FNSEA de 1993 à 1996	Eleveur bovin-lait dans le Cantal, membre du comité national des produits laitiers de l'Institut national des appellations d'origine (INAO), il se démarque par son investissement au sein du syndicat majoritaire la FNSEA, dont il a été secrétaire adjoint de 1993 à 1996.
BP	Président du CIVAM Auvergne	Vigneron dans le Puy-de-Dôme, il est aussi président du CIVAM Auvergne, une structure associative qui propose des formations à destination des animateurs et des techniciens agricoles, des agriculteurs et des porteurs de projets.
YF	Président de la FDSEA en Haute-Loire	Eleveur de vaches laitières en Haute-Loire, président de la FDESA, ancien président de la fédération nationale des producteurs de lait.
LP	Porte-parole du syndicat de la Confédération Paysanne	Agriculteur dans la Loire et porte-parole du syndicat minoritaire de la Confédération Paysanne.
GL	Ex-Président de la section viande à la coordination rurale	Eleveur de vaches à viande dans la Creuse, il a été président de la section viande à la Coordination Rurale et a été représentant à l'OFIVAL, à l'office de l'élevage et à France Agrimer.
JC	SYNDICAT FRSEA MASSIF CENTRAL Président du Sommet de l'élevage de Cournon d'Auvergne Président de la SAFER Auvergne-Rhône-Alpes	Eleveur ovin, il est le chef de file de la FRSEA Massif Central, préside le sommet de l'élevage à Cournon d'Auvergne, et est le président de la SAFER Auvergne- Rhône Alpes.
BG	Président de l'Association <i>Eleveurs Autrement 63</i>	Auprès de son troupeau de vaches laitières, il expérimente diverses pratiques alternatives qu'il associe les unes aux autres afin de donner à son métier d'éleveur des valeurs à la fois économiques, environnementales, sociales et spirituelles.

Tableau 4. Liste des représentants nationaux ou régionaux rencontrés.

Ces premiers entretiens préparatoires nous ont permis d'identifier les grands enjeux qui se profilent au début du XXIème siècle, au sujet de la question de la nature telle qu'elle se pose en relation avec le vécu des éleveurs français.

1.3.5– Interview des représentants nationaux

Nous avons retenu certains extraits de ces entretiens, que nous avons associés les uns les autres dans la conversation ci-dessous, afin de mettre en évidence les différents points de vue rencontrés. L'on découvre ainsi que les interlocuteurs et interlocutrices auquel(le)s nous nous sommes adressés ne partagent pas la même vision du métier d'éleveur et que les rapports sociétés/nature ne les touchent pas de la même manière. Nous pouvons aller jusqu'à dire qu'ils n'appartiennent manifestement pas aux mêmes « *mondes* » selon les principes de Boltanski et Thévenot. Et même, il se pourrait bien que le cadre ontologique qui motive leur action ne soit pas identique pour tous.

Leurs discussions ont permis de découvrir les principales thématiques et les principaux angles d'approche qui peuvent être mobilisés pour traiter du sujet des rapports éleveurs/nature, aujourd'hui en France. Il en ressort le tableau de synthèse suivant, qui synthétise la pluralité des visions de la nature qui coexistent dans le domaine professionnel de l'élevage aujourd'hui.

NOM	FONCTIONS	QUELQUES CITATIONS	MONDES ou CITES D'APPARTENANCE	CADRE ONTOLOGIQUE DOMINANT
PR	Eleveur caprin, écrivain, philosophe	<p>« La mécanisation très lourde me donnait l'impression d'un viol de la Terre »</p> <p>« Rien n'est séparé de rien. Tout est lié. [...] Le soleil, l'air... Tout cela représente une entité dans laquelle nous sommes inclus. »</p> <p>« Quand nous avons trouvé ce lieu, nous l'avons trouvé tellement beau qu'on a voulu s'y installer »</p>	<p>1-MONDE SOUTENABLE</p> <p>2-MONDE CONNEXIONISTE</p> <p>3-MONDE INSPIRE</p>	ANALOGIQUE
EA	Présidente de l'Association Nature et Progrès	<p>« Ils [les éleveurs] ont une relation à la nature privilégiée...respectueuse. C'est une observation fine, une préoccupation pour le long terme »</p>	<p>1-MONDE CIVIQUE</p> <p>2-MONDE SOUTENABLE</p>	NATURALISTE
MT	Eleveur bovin-lait, responsable syndical FNSEA	<p>« Il convient de s'interroger sur la relation entre les agriculteurs et la société [...] le véritable cœur du sujet ».</p> <p>« Essayons de converger ensemble, d'intégrer toutes les sensibilités [...] le groupe est toujours plus fort que le meilleur du groupe. »</p>	<p>1- MONDE CIVIQUE</p> <p>2-MONDE CONNEXIONNISTE</p>	NATURALISTE
BP	Vigneron et président des CIVAM Auvergne	<p>« Il faut travailler tous ensemble pour faire prendre conscience à tout le monde qu'il y a un changement à faire. [...] je suis pour ce mode de fonctionnement qui puisse remettre en lien les gens. »</p> <p>« La planète va nous sortir de là [...] vu le mal qu'on lui fait [...] la planète peut dire que nous lui appartenons. Mais pas l'inverse. »</p> <p>« Il va falloir inventer d'autres choses. Il va falloir être créatif [...] j'aime être contemplatif »</p>	<p>1-MONDE SOUTENABLE</p> <p>2-MONDE CONNEXIONNISTE</p> <p>3-MONDE INSPIRE</p>	ANIMISTE

NOM	FONCTIONS	CITATIONS	MONDES ou CITES D'APPARTENANCE	CADRE ONTOLOGIQUE DOMINANT
YF	Eleveur bovin-lait, responsable syndical FNSEA.	<p>« Quand on régresse, on perd en résultats d'exploitation et puis ce n'est pas dans notre philosophie, on a toujours essayé d'évoluer, d'être plus compétitifs, d'être armés pour passer l'avenir. »</p> <p>« L'agriculteur sait ce qui est bon sur son exploitation : c'est son outils de travail. »</p> <p>« Pouvoir être présents à la sortie de l'école [...] En termes de qualité de vie, c'est bien ce côté-là : on partage notre métier avec nos enfants. »</p>	<p>1-MONDE MARCHAND</p> <p>2-MONDE INDUSTRIEL</p> <p>3- MONDE DOMESTIQUE</p>	NATURALISTE
LP	Eleveur bovin-lait en AB, et responsable syndical de la Confédération Paysanne	<p>« Nous on essaie de travailler pas mal en collectif. »</p> <p>« Il faut qu'on soit compétitifs sur le marché qu'on s'est fixés. »</p>	<p>1-MONDE CONNEXIONNISTE</p> <p>2-MONDE MARCHAND</p>	NATURALISTE
GL	Eleveur de bovin-viande, responsable syndical de la coordination rurale.	<p>« L'agriculture paysanne, pour nous, c'est l'agriculture familiale [...] L'agriculteur n'a pas à s'occuper en premier lieu d'environnement. Il cherche à faire vivre sa famille. »</p> <p>« J'aime l'efficacité, j'aime travailler le moins possible avec un minimum de rentabilité [...] Celui qui a une longueur d'avance, il la garde, il faut pas louer le coche ».</p>	<p>1-MONDE DOMESTIQUE</p> <p>2-MONDE INDUSTRIEL</p> <p>3-MONDE MARCHAND</p>	NATURALISTE
JC	Eleveur ovin-viande, responsable syndical FNSEA et SAFER	« L'enjeu est de trouver la bonne combinaison entre être dans le marché, avoir la sécurité et assurer à la fois la sécurité alimentaire et aussi permettre aux exploitants agricoles d'avoir une vision d'avenir. »	<p>1-MONDE MARCHAND</p> <p>2-MONDE INDUSTRIEL</p>	NATURALISTE
BG	Eleveur bovin-lait en AB, Président de l'association des Eleveurs Autrement.	<p>« Les résultats en bio peuvent être au moins aussi équivalents que ceux du conventionnel. »</p> <p>« C'est les éleveurs qui prennent des choses en main, et des éleveurs pour des éleveurs. [...] on est de tous les bords politiques »</p> <p>« On s'est rapproché de la biodynamie [...] Les jours fleurs correspondent à la lumière. Les jours feuilles, qui sont en bleu dans le calendrier lunaire, vont correspondre à l'eau. »</p>	<p>1-MONDE MARCHAND</p> <p>2-MONDE CONNEXIONNISTE</p> <p>3-MONDE SOUTENABLE</p>	ANALOGIQUE

Tableau 5. Classement des représentants rencontrés selon les types ontologiques.

De façon à rendre également compte de la manière avec laquelle ces diversités peuvent entrer en contact les unes avec les autres, nous trouvons utile de présenter dans les pages qui viennent une mise en confrontation des idées principales qui sont ressorties lors des entretiens individuels, sous forme d'une table ronde qui les met en débat les uns avec les autres, en reprenant les extraits d'entretien collectés.

- Extraits d'entretien : organisation d'une table ronde entre les représentants rencontrés

[Début de la table ronde]

Intervieweur : « Quelle était l'état d'esprit du monde agricole, dans les années 1960-70-80 ?

MT : _ C'était le contexte de tous les possibles. Nous avions un réel poids dans le débat politique, nous osions affronter les conservatismes.

GL : _ On a lancé un plan de modernisation pour augmenter la production laitière. On était très très en retard, il fallait encourager tout le monde à produire. C'était tout un contexte. On était en pleine révolution du progrès de l'agriculture.

MT : _ Il s'agissait de faire le pari des hommes. Ce ne sont pas les quintaux qui vont développer l'économie agricole, mais les agriculteurs eux-mêmes.

Intervieweur : Comment a été vécu le tournant des années 1990 ?

MT : _ Depuis 1992, le prix n'est plus fixé par le monde politique. Le politique se contente de faire le pompier, c'est le marché qui gouverne.

GL : _ Le paysan, le producteur, était déjà la dernière roue du char, déjà dans les années 90. Je suis sorti de la FNSEA en 1992 parce que j'ai vu qu'on nous menait en bateau. Le système nous conduisait dans le mur.

Intervieweur : Quelles sont les implications de la fin des quotas laitiers pour les éleveurs ?

YF : _ La fin des quotas laitiers fait peur à tout le monde. Pour moi, ce n'est pas un grand changement. En France, on est passé à des contrats gérés entre producteurs et entreprises. Ça permet d'éviter que tout le lait parte dans l'Ouest.

MT : _ *Je ne comprends pas qu'on puisse sortir de plus de trente ans de gestion administrative de la production sans que personne ne s'en émeuve. Tout cela se fait dans l'anonymat le plus complet. Le marché ignore qui produit, où, comment. L'économie libérale est aveugle.*

YF : _ *La révolution, il peut y en avoir une : nos territoires peuvent se vider de leur lait si les producteurs abandonnent le navire. Je veux savoir demain si on va collecter mon lait. On est la seule production où on laisse planer sur les producteurs ce spectre là. Dans le lait, du jour au lendemain, on peut vous dire je n'ai plus besoin de vous et on vous laisse sur le bord de la route.*

GL : _ *J'ai la haine pour ces petites coopératives qui se disent coopératives alors que ce n'est plus des coopératives mais des sociétés.*

BP : _ *ça va être la mort des petits producteurs de lait. On va avoir un marché inondé de lait. C'est peut-être un mal pour certains, mais d'autre vont se réunir et transformer leurs produits. Je pense que la fin des quotas laitiers, ça va permettre d'arrêter d'être simplement producteur et de redevenir paysan. Plus de subventions, plus d'aides au lait ? Il va falloir inventer d'autres choses. Il va falloir être créatif.*

Intervieweur : Quelles sont les représentations du métier qui correspondent le plus au vécu des éleveurs aujourd'hui ? Paysan, éleveur, entrepreneur, exploitant agricole... A quel vocabulaire vous identifiez-vous ?

EA : _ *Il y a des éleveurs, du fait d'une vision industrielle de l'agriculture, ce rapport à la nature est vu sous un angle globalement économique, presque essentiellement économique.*

MT : _ *Eleveur, c'est une définition professionnelle, liée aux pratiques. Je l'entends au sens médiéval du terme : c'est celui qui élève la qualité. L'exploitant agricole, c'est un terme qui témoigne de la vision contemporaine d'une profession qui a voulu s'affranchir la tête haute d'un statut sous-considéré par la société, ça renvoie à l'image du jeune cadre dynamique.*

YF : _ *Je défends une agriculture économiquement forte. D'abord on fait de l'économie, on est des producteurs de denrées alimentaires. Je suis fier de nourrir les populations. D'autres défendent une agriculture plus environnementale. Il peut y avoir des scissions. Si mon métier c'est d'être jardinier de la nature, je change de métier.*

BP : _ *On est passé de paysan, à agriculteur, puis à exploitant agricole. On a l'impression que c'est une évolution, une modernisation. Moi je trouve au contraire qu'on est plutôt dans une perte de notre métier.*

PR : *_ Nous ne voulions pas rentrer dans le productivisme agricole. Cette productivité stupide où on produit, on produit. La mécanisation très lourde me donnait l'impression d'un viol de la terre et ça, on ne l'a pas accepté.*

BP : *_ Moi, ça fait 25 ans que je suis paysan. J'aime bien dire paysan, je suis paysan, pas exploitant agricole. Je suis paysan, donc je produis de la matière première, mais je transforme mon produit, je le vends. Être paysan, c'est être l'homme du pays. Je suis très fier d'être paysan.*

PR : *_ Je me revendique comme paysan. Je suis d'abord paysan. C'est celui qui tient ce lieu. C'est comme une étreinte entre ma terre et moi, c'est comme un acte d'amour, c'est pas seulement exploiter.*

GL : *_ Paysan... Je l'ai pratiqué avec mon père, paysan, je ne veux pas de ça.*

YF : *_ Si paysan veut dire être sale tous les jours et vivre sur sa ferme tous les jours, je suis peut-être moins paysan que chef d'entreprise. J'ai le droit d'avoir des vacances, des week-ends... Si être paysan, c'est avoir le béret avec le sabot, non ce n'est pas pour moi.*

PR : *_ Quand il y a eu la modernité, le paysan était quelqu'un d'attardé, d'archaïque. Le dernier des métiers, c'était celui de paysan. Le paysan devait évoluer, on lui a mis ça dans la figure. On a renversé la figure millénaire de paysan proche de la Terre en le considérant soudain comme l'esclave de la Terre. Puisqu'on avait ainsi dévalorisé le métier, le paysan lui-même a cherché à devenir moderne. Nous voilà donc dans un quiproquo : le paysan est dévalorisé, c'est le pauvre type, le cul terreux, le bouzeux... Tout ce mépris ! Comment voulez-vous que psychologiquement, cet être humain ne souffre pas de cela ?*

EA : *_ Le système les a poussés vers le raisonnement industriel, qui est un raisonnement à court terme.*

YF : *_ Quand on régresse, on perd en résultats d'exploitation et puis ce n'est pas dans notre philosophie, on a toujours essayé d'évoluer, d'être plus compétitifs, d'être armés pour passer l'avenir, parce qu'on sait que ça va être difficile en termes d'évolution des prix.*

GL : *_ Compétitif, ça ne veut rien dire. Performant, ça ne veut rien dire.*

BP : *_ Je pense qu'il faut regarder ce que faisaient nos arrière-grands-parents.*

PR : *_ Ce retour à la terre, c'est donner à la vie un autre contenu que celui de consommer.*

BP : *_ C'est un révolutionnaire, le paysan, le paysan a toujours été un révolutionnaire.*

Intervieweur : Est-ce que les éleveurs se reconnaissent dans les multiples sigles et appellations qui renvoient à un modèle agricole durable ?

YF : _ Je crois que chaque agriculteur reste libre de choisir ses pratiques. Ce ne sont pas les aides ou les politiques qui vont les orienter.

BP : _ Moi, je suis arrivé en Auvergne il y a 25 ans. Je me suis installé en Agriculture Biologique, mais sans label. Je veux un label chimique, pas un label bio. Je suis de la philosophie de Pierre Rabhi, qui faisait du bio avant qu'on appelle ça le bio

EA : _ En France, les cahiers des charges Nature et Progrès ont été reconnus par l'Etat en 1986.

PR : _ L'agriculture écologique rentre dans des systèmes de coopération avec la vie.

GL : _ Pierre Rabhi travaille comme au Moyen-Âge : faire travailler ainsi des jeunes, il est fou ! Je ne suis pas contre mais il ne faut pas en faire un modèle. C'est comme les dogmes des religions : pourquoi obliger les gens à rentrer dans des cases ?

MT : Ceux qui parlent d'agriculture raisonnée sont ceux qui n'ont pas été raisonnables. Ce sont les Bretons, les Vendéens ! Les éleveurs du Massif Central n'ont pas besoin de parler d'agriculture raisonnée, puisqu'ils ont toujours eu des pratiques raisonnables sur leurs territoires. Une certaine agriculture a eu des pratiques tellement intensives qu'on est obligé aujourd'hui de mettre en place des mesures environnementales.

BP : _ Il y a un combat qui se mène, mais c'est pas les politiques qui vont changer quoi que ce soit. Ils n'ont plus aucun pouvoir, ça fait longtemps.

EA : _ Dans la sphère Agriculture Biologique, mention Nature et Progrès, biodynamie, on a des éleveurs pour qui, certes il y a un aspect économique, mais aussi le fait que l'animal fait partie des écosystèmes vivants. Ils ont une relation plus étroite entre l'éleveur et ses animaux.

GL : _ La véritable écologie, c'est d'abord de manger des produits sains.

BP : _ On devrait mettre à la marge les chimiques et aujourd'hui on met à la marge les bio.

YF : _ Telle qu'on vit l'écologie en France, c'est une contrainte. L'exemple typique : il y'a deux mois, l'administration a décidé d'interdire la taille des haies sur une période. Du coup, prenant peur, les agriculteurs ont tout coupé d'un coup. On leur fait peur, donc ils prennent une décision contre. En France, avec 700 000 km de haies, on en a largement assez, et partout. Il n'y a pas de problèmes de haies. Les écolo nous disent qu'ils veulent garder les haies pour sauver l'élevage, pour nous empêcher de faire de la culture mais c'est l'inverse : les gens suppriment l'élevage sur les territoires à cause des contraintes environnementales et des contraintes de main d'œuvre.

GL : *_ L'agroécologie, c'est une usine à gaz. Il y a un tas de critères. Il faut rentrer dans des cases, c'est un truc administratif. S'ils ne trouvent pas un moyen de rendre l'agroécologie simple, ça ne marchera pas.*

EA : *_ Nous sommes dans un collectif qui s'appelle l'agroécologie paysanne, pour garder une dimension paysanne. Car, telle que l'agroécologie est vue par le gouvernement, les décisions qu'ils peuvent prendre ne nous laissent pas espérer qu'ils aient une vision de l'agroécologie qui soit agroécologique : méthanisation, fermes usines...*

MT: *_ Ce qui fait la force d'une politique nouvelle, c'est que les gens se l'approprient. Le changement viendra du renouvellement des pratiques mis en place par les éleveurs. A propos de l'agroécologie, c'est un procès contre plagiat que tous les agriculteurs devraient mener contre le gouvernement.*

BP : *_ Beaucoup de gens passent au bio, du moins à une agriculture beaucoup plus proche de ce que devrait être leur vrai métier, pas parce qu'ils ont la conscience biologique, celle-ci vient après, mais parce qu'ils se rendent compte qu'ils ont plus de liberté économique et plus de facilité à travailler naturellement et bio qu'en continuant de travailler avec les semenciers, les coopératives et les banques.*

BP : *_ Il y a même trois castes de l'Agriculture Biologique : les puristes, qui font du bio parce qu'ils ont la fibre / Ceux qui sont arrivés parce que les contraintes économiques les ont mis devant le fait accompli, par défaut / Des bio opportunistes, ceux-là font énormément de mal à l'agriculture biologique, ce sont des gens qui sont là rien que pour faire du business.*

EA : *_ L'illusion du verdissement...*

YF: *_ Toutes ces décisions qui viennent du haut, on a l'impression d'être mis dans des cases. En termes de communication, on veut dire que l'agriculture tient compte de la question environnementale. Mais ces concepts qui descendent d'en haut, qui vous disent vous êtes dans la bonne case ou dans la mauvaise case... ça nous laisse un peu interrogatifs.*

GL : *_ Les écologistes se mêlent de choses qu'ils ne connaissent pas et veulent imposer leurs lois.*

BP : *_ Beaucoup de gens voudraient passer au bio, mais ça fait peur. Ça fait peur parce qu'on entend plein de bêtises. Parce que les marchands de produits, les vétérinaires vous font croire tout ça pour faire peur aux gens.*

YF : *_ Il faut remettre des loups : mais pourquoi ? Le loup aujourd'hui se développe tout seul, pourquoi on le garderait en espèce menacée ? Il faudrait pouvoir réguler. Ecologiquement, on s'est mis dans la tête que s'était bien d'avoir des loups.*

GL : *_ L'agriculteur n'a pas à s'occuper en premier lieu d'environnement. Il cherche à faire vivre sa famille. Il veut que sa terre continue à le nourrir, donc forcément il ne va pas la maltraiter. Elle ne se trompe pas la Terre. Si vous la maltraitez, elle ne va pas vous offrir ses fruits en retour.*

PR : *_ Le problème n'est pas de manger bio, au fond. C'est plutôt : comment l'être humain peut devenir un être humain d'amour et de compassion ?*

Intervieweur : *Qu'est-ce qu'elle est alors, la nature pour le monde agricole ?*

PR : *_ Quand nous avons trouvé ce lieu, nous l'avons trouvé tellement beau qu'on a voulu s'y installer. Nous sommes sur des terrains extrêmement convulsés, rocailleux.*

MT : *_ Plus les sols sont pauvres, plus les hommes sont attachés à leur sol, c'est humain.*

BP : *_ Je suis tombé amoureux de l'Auvergne. J'ai décidé de m'installer en Auvergne parce que j'y suis bien, parce qu'il y a un magnétisme.*

GL : *_ Proches de la nature ? De moins en moins. On n'a plus le temps. On passe d'un tracteur à l'autre. On passe son temps dans les étables parce qu'on a un nombre de bêtes considérable. Les campagnols, on n'en avait pas dans les années 1970. C'est bizarre, les gars ont laissé faire, ils n'ont plus le temps de s'occuper de leurs terrains. Avant, on surveillait, mon père était à l'affût. Il n'y a plus cette attention là.*

YF : *_ La Terre ? C'est qu'un outil de travail. La terre, les bâtiments, le matériel, les vaches n'ont de valeur que s'il y a quelqu'un pour reprendre.*

BP : *_ Je me balade beaucoup dans mes vignes, dans mes vergers, dans mes prairies, parce que je regarde beaucoup, je passe du temps. Des fois je suis assis et pendant une heure, je ne bouge plus du tout. Je ne vois pas passer le temps, c'est génial. J'aime être un contemplatif, mais le contemplatif actif, je regarde l'évolution des plantes, c'est ça qui est important.*

MT : *_ C'est un métier unique, universel. C'est le fait de vivre dans l'aléa, qui est le lieu commun entre le Terre et le Ciel. Ça vous rend humble. C'est cette humilité qui vous permet de puiser les ressources quotidiennes pour développer la capacité de s'adapter instant après instant.*

BP : *_ Il faut lâcher prise.*

EA : *_ Tous ceux qui sont dans ces démarches Nature et Progrès ont de la considération pour l'animal qui n'est pas seulement une bête mais aussi un animal sensible, on fait attention à lui. Les éleveurs qu'on va visiter, c'est pas nous qui allons leur apprendre la nature, même si le mot n'est pas prononcé. Ils ont une relation à la nature privilégiée, respectueuse. C'est une observation fine, une préoccupation pour le long terme. C'est ce qui m'a marqué le plus.*

MT : *_ La nature, c'est le fruit d'une terre qui ne donne que si l'on est d'abord généreux avec elle. Ce principe est au fondement même du métier d'agriculteur. Tout ce que tu donneras à la Terre, la Terre te le rendra. C'est parce que l'homme la nourrit que la Terre est belle. Ce n'est pas seulement la Terre qui nourrit les hommes ! Ce sont aussi les hommes qui nourrissent la Terre. Et c'est la prise de conscience de cela qui a marqué le passage de la cueillette à l'agriculture. La nature est une usine à métamorphoses. La Nature est la fille de l'Homme. Les paysages sont les enfants des paysans. Cela, la société l'a oublié parce qu'elle vit sous la dictature de l'immédiateté et du consumérisme jetable. A cause de ce décalage, elle ne se rend plus compte de la chaîne humaine qu'il a fallu pour réaliser ce dont nous voulons jouir éternellement.*

PR : *_ C'est par un artifice qu'on sépare. Nous sommes des mammifères émanant d'une réalité naturelle à laquelle nous appartenons. Nous ne sommes pas en dehors de cela. L'être humain, ce qu'il n'a pas compris, c'est qu'il était lui-même la nature. Les Amérindiens ne séparaient jamais l'être humain et la nature. Ils ne se mettaient jamais au-dessus de la nature. C'est un enseignement extraordinaire.*

BP : *_ On devrait plutôt idolâtrer quelque chose de bien visible, la planète, plutôt que quelque chose de totalement subjectif, un Dieu. C'est la planète qui est le vrai des Dieux. La vraie religion, c'est la planète. On l'a tous les jours sous les yeux. Toutes les religions primitives parlent des arbres, des animaux... Au lieu de faire des églises, on devrait mettre toute notre énergie à faire de l'éducation à la nature.*

PR : *_ Quand on dit la Terre-Mère, ce n'est pas une métaphore, c'est une réalité !*

YF : *_ Regardez cet oiseau : il est l'incarnation de la liberté : que fait l'homme ? Il le met en cage. Voilà ce qu'il fait avec sa propre liberté : il la met en cage.*

Intervieweur : Quel rapport avec le reste de la société entretiennent les éleveurs français ?

YF : *_ Le plus difficile, c'est quand des personnes de l'extérieur construisent tout de suite et ne sont pas intégrés à la vie sociale de la commune. C'est plus difficile avec le monde agricole : ils ne comprennent pas qu'il y a des jours où ça sent le lisier, que le tracteur passe... On voit même dans des communes très rurales le fossé se creuser assez rapidement. Ils ont une vie assez urbaine. L'un de mes voisins, éleveur laitier, me disait que pendant les vacances de Noël, il était le seul à se lever le matin pour traire. "D'habitude, je le fais tout le temps, mais se lever seul c'est pas facile." On voit la limite de la vie d'un agriculteur laitier intégré dans une commune rurale.*

GL : *_ Les jeunes, je les vois, ils s'arrêtent jamais. Le dimanche à midi, ils partent travailler jusqu'à 15h, alors que leur femme travaille elle à l'extérieur. Je suis détaché du regard des autres. Eux, c'est l'ego, une forme de manipulation. Je lisais, il y a peu, les quatre accords toltèques : ils en sont sortis, eux !*

BP : *_ Le lien ? Il n'y a plus de lien. On est tous dans nos fermes, la tête dans nos guidons ! On est tous pris à la gorge par des emprunts. Il faut retrouver du lien, à tous les niveaux. Le lien, ça demande du courage et du travail.*

EA : *_ Le développement des grandes surfaces est possible parce qu'on a coupé le consommateur et la production.*

PR : *_ Le système ne génère pas de la joie de vivre, il génère de l'angoisse, de la détresse. Tous les éléments sont rassemblés pour une explosion sociale de grande envergure. Le problème de notre société, c'est la solitude.*

YF : *_ Souvent, du jour au lendemain, les exploitants décident d'arrêter les vaches. Ils disent "j'en ai marre de travailler, les enfants sont tout seuls à la maison, je ne vois plus ma femme, je n'ai plus le temps de rien faire." Tant que le monde agricole vivait en vase clos, il arrivait à supporter ces contraintes. On vivait tous dans le même village, on se levait tous les matins. Il y avait un effet d'entraînement... Mais quand on est tout seul à se lever...*

BP : *_ J'aime bien discuter avec mon pote qui est viticulteur pour Limagrain, là-haut, avec un qui fait du porc industriel de l'autre côté... Ce n'est pas pour ça que je renie mes convictions. Simplement, ce sont des êtres humains, des hommes, qui sont comme moi, paysans qui essayons de nous en sortir. Avec le bio, on est trop dans l'idéologique et pas assez dans l'humain, alors que ça devrait être le contraire.*

YF : *_ Je pense qu'on a une société qui a du mal à accepter le développement, par principe idéologique. Il faut voir que le monde est globalisé et que l'agriculture n'échappe pas à cela. Même pour un agriculteur qui est en montagne dans le massif central, qui peut paraître éloigné de tout, son avenir est fait de ce qui va se passer de l'autre côté du monde. Quand je pense que certains veulent revenir aux monnaies locales ! Nous, agriculteurs, on a pas du tout intérêt à cela.*

BP : *_ Arrêtons de mettre en opposition les gens des villes et ceux de la campagne, le curé et l'instituteur, le paysan et l'artisan... Recréons des liens dans la ruralité : là, on arrivera à changer les choses, parce qu'on s'écouterà, on travaillera ensemble.*

PR : *_ Petit à petit, en même temps que nous restaurions le lieu, nous avons choisi de faire de l'élevage de chèvres, de transformer nous-mêmes le lait et de vendre notre produit, ce qui permettait une certaine convivialité. C'était un acte social, pas seulement un acte marchand. C'est aussi la rencontre des autres, la création d'une forme d'amitié, d'un cadre convivial autour de notre travail.*

Intervieweur : *S'engager politiquement, c'est important pour les éleveurs d'aujourd'hui ?*

MT : *_ Chacun porte en lui sa part d'évangélisation, sa mission, sa quête de sens.*

YF : *_ On est là pour expliquer les réformes. A la FNSEA, on est certes revendicatifs, mais on fait aussi un rôle de développement et d'accompagnement des éleveurs dans le développement. Mon engagement m'a ouvert sur le métier. On côtoie d'autres agriculteurs mais aussi d'autres catégories, des salariés qui travaillent dans les organisations agricoles, des chercheurs.*

GL : *_ Les agriculteurs ne se mobilisent plus, ne se déplacent plus et quand ils se déplacent, ils ne disent rien. On les a tellement conditionnés, ils sont obligés de travailler comme des nègres. On retombe dans l'esclavage.*

YF : *_ Pour être engagé professionnellement, il faut déjà réussir dans la vie économique de l'exploitation. Ça vous aide dans le type d'agriculture que vous défendez.*

MT : *_ On ne peut pas s'extraire de la réalité de son voisin. L'attention devrait être portée sur le renouvellement des générations, sur l'ancrage culturel des activités d'élevage. C'est pourquoi, pour tous les syndicats, l'enjeu consiste à aller à la rencontre des gens. Le véritable coup de génie des syndicats minoritaires consisterait à aller frapper à la porte de la FNSEA et de dire essayons de converger ensemble, d'intégrer toutes les sensibilités, toutes les différences.*

GL : *_ J'ai toujours été contestataire : quand tout le monde va dans le même sens, je trouve ça louche et je cherche la faille du système.*

YF : *_ On est la seule profession qui a un syndicat qui ne défend pas tout à fait l'agriculture. La Confédération Paysanne fait un vrai choix anti-agricole aujourd'hui. Ils sont plutôt du côté des ONG, des environnementalistes, quitte à attaquer les professionnels.*

Intervieweur : A quoi ressembleront les systèmes d'élevage du monde de demain ?

MT : *_ Le jour où l'on aura découragé les passionnés, les gens qui font ça par art de vivre...*

GL : *_ On ne s'occupe que des terrains les plus faciles à exploiter. Le taillis prend le dessus, la friche avance. Toutes les mauvaises terres vont être abandonnées.*

YF : *_ On réfléchit en palliatif à passer au robot de traite, d'ici deux ans, à cause des problèmes de main d'œuvre. Nous si on passe en robot de traite, c'est surtout pour pouvoir être présent à la sortie de l'école. On essaie d'améliorer le quotidien de nos vies.*

GL : *_ Je ne vois pas comment l'exploitation familiale peut subsister dans le lait, avec la fin des quotas. Ce seront des exploitations intransmissibles, qui brassent des capitaux énormes, pour des revenus misérables.*

PR : *_ Il est évident que quand il y aura un taux de chômage énorme, les gens ne vont pas rester en ville à mourir de faim : quand le système arrivera à ses limites, on s'apercevra que la Terre est l'élément qui est prêt à nous accueillir.*

BP : *_ Il y'a un choix à faire depuis une dizaine d'années soit on devient des agro-industriels, soit on devient des petites unités. Au milieu, il n'y aura plus personne dans dix ans. Aujourd'hui, le choix est plutôt fait par les banquiers et les institutions nationales et internationales. C'est plus nous qui faisons les choix.*

MT : *_ Il faut sortir de la compétition internationale actuelle, pour intégrer la différenciation des productions, garante du modèle français.*

BP : *_ On va y aller, on va y aller dans le mur. Ce jour-là, la révolution va être violente. J'ai peur que ce soit la planète qui nous oblige. On est que des locataires, mais on se prend pour des propriétaires. Non ! La planète peut dire que nous lui appartenons, mais pas l'inverse. On est simplement des locataires. Le jour où elle voudra nous mettre dehors parce qu'on lui aura fait trop de mal... ça commence déjà. L'agriculture va devoir changer. Ça risque d'être violent.*

YF : _ *Ce qui va changer, c'est qui va détenir les capitaux des exploitations : on n'aura pas les moyens de garder une agriculture très familiale. Ils seront peut-être à plusieurs exploitants. De gros investissements vont être nécessaires. On aura des sociétés extérieures qui reviendront peut-être en agriculture. C'est un secteur intéressant pour elles, stable. L'agriculture familiale, c'est un concept. Au début, la FNSEA défendait plutôt une agriculture familiale... On évolue.*

GL : _ *Notre indépendance a disparu, nous ne sommes plus libres. C'est pourquoi, aujourd'hui, même si je suis passionné par le métier, je ne suis pas sûr que je le referais. Ou alors, je changerais de pays.*

YF : _ *Il faut œuvrer tous les jours pour que tous les jours le consommateur porte attention sur ce qu'il mange. Notre objectif serait de relancer l'économie locale, par ce biais de la restauration collective.*

BP : _ *Heureusement, il y a plein de gens hors-cadre familial, qui ne viennent pas du monde agricole, qui font une agriculture exotique, qui font du fromage de chèvre, des céréales pour faire du pain, et qui sont boulangers en même temps, qui font de la confiture... Il y a une renaissance de la petite paysannerie, avec plein de gens qui ne viennent pas du milieu agricole. Ce sont eux qui vont changer les façons de voir les choses. Ça va changer doucement, c'est eux qui vont faire changer les choses.*

GL : _ *Si le consommateur veut du bio aujourd'hui, il va falloir qu'il le paie, ça va rester une niche.*

PR : _ *On devrait enseigner la nature aux enfants. La nature, c'est la vie, c'est l'air, la pluie, le cosmos en général. Tu ne peux pas exister sans tout ça.*

YF : _ *Le juge de paix sera l'assiette.*

[Fin de la table ronde]

- Des visions différentes coexistent au sein du monde de l'élevage :

En reprenant ces entretiens individuellement, nous pouvons nous essayer à construire des schémas qui sont certes simplifiés, mais qui peuvent toutefois nous donner une idée du contraste qui existe réellement entre les différents mondes dans lesquels peuvent se reconnaître les éleveurs. Le choc de vision le plus marqué, qu'il nous a semblé utile de schématiser ici en reprenant le cadre théorique de Boltanski et Thévenot, vient mettre en confrontation l'éleveur de type « paysan » avec l'éleveur de type « entrepreneur ».

Précisons que dans le cadre de ce travail de recherche, l'utilisation de ces deux termes ne renvoie à aucun jugement de valeur de notre part, mais plutôt à un ensemble contextuel cohérent entre une philosophie affichée et des pratiques revendiquées.

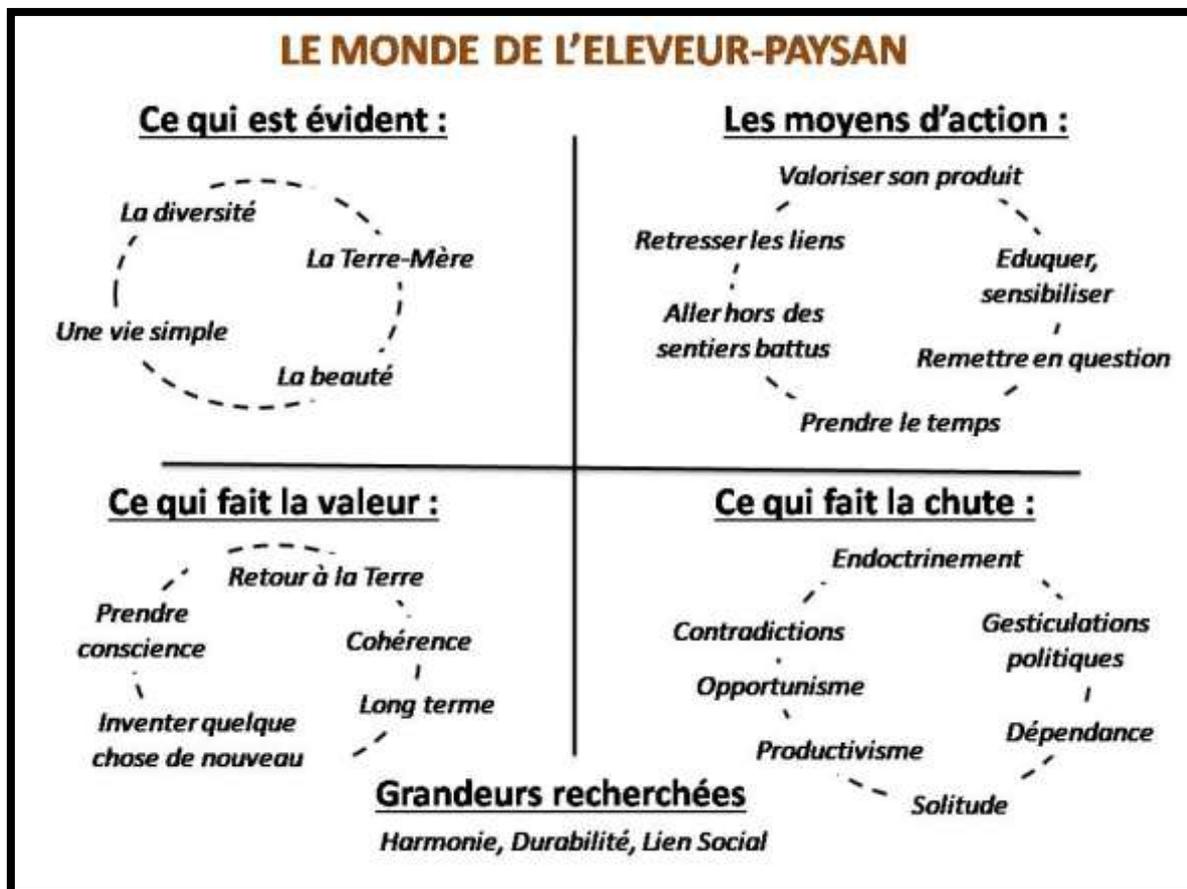


Figure 6. Marie Guicheteau, 2020.

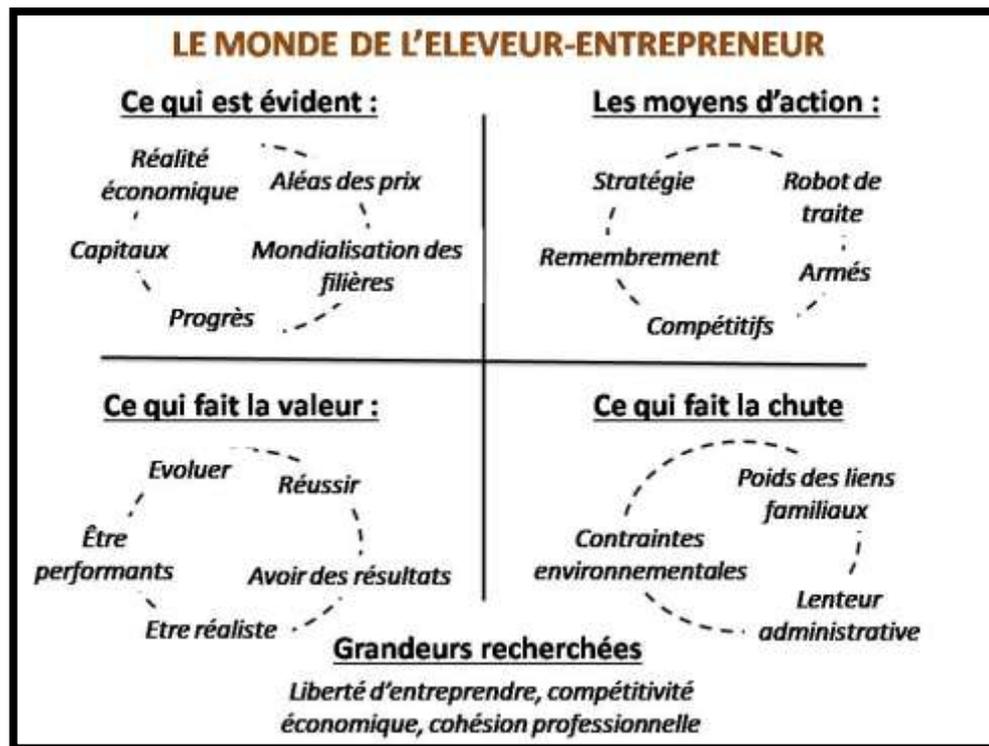


Figure 7. Marie Guicheteau, 2020.

Mais nous pouvons également prendre le parti de regarder au-delà de cet évident clivage, pour remarquer les thématiques communes qui sont abordées par les uns et les autres. Ces différents mondes ne sont pas incompatibles entre eux sur tous les niveaux, même s'ils laissent présager la forte probabilité d'apparition de frottements entre des valeurs clairement distinctes. De grands enjeux sont ainsi capables de rassembler les éleveurs français dans leurs diversités. Parmi ceux-ci, nous avons notamment identifié à travers les entretiens :

- La recherche d'indépendance et d'autonomie sur les plans économiques, techniques, philosophiques.
- La vulnérabilité face aux aléas naturels et aux variations du marché financier.
- La préoccupation pour la santé des animaux d'élevage
- La difficulté d'application sur le terrain des normes imposées par des institutions extérieures.
- L'amélioration des conditions de vie et de travail
- La méfiance face aux utilisations politiques ou commerciales de l'image idyllique de la nature, et face aux représentations de celle-ci comme source de bien-être.

Les informations que nous avons recueillies dans la bibliographie, et ces premiers entretiens préparatoires auprès de certains représentants nationaux, nous permettent à présent d'ajuster notre problématique aux besoins actuels de la recherche, afin d'établir un itinéraire méthodologique adapté à l'ambition d'une recherche de terrain plus approfondie.

1.4 – Construction de notre sujet de recherche

1.4.1 – Constats initiaux

- Le contexte actuel dans lequel baigne la société occidentale est celui d'une prise de conscience des limites de la société de consommation et de l'artificialisation des modes de vie, comme en témoigne notamment le dernier rapport des experts du GIEC publié en 2018. En même temps, elle poursuit sa cadence effrénée selon un modèle productiviste qui passe par l'exploitation massive des ressources terrestres, sans vouloir ou sans pouvoir changer cette tendance.
- Ce fonctionnement paradoxal de notre société est majoritairement fondé sur l'ontologie naturaliste telle qu'elle est identifiée par Philippe Descola (Descola, 2005). L'idée de la séparation entre nature et culture a structuré la pensée de notre société occidentale, suite à un processus historique qui prend racine chez les Grecs à partir de Socrate, puis trouve sa confirmation avec Descartes. Mais la séparation entre nature et culture n'est pas la seule voie empruntable par les civilisations. Ailleurs dans le monde, d'autres cadres ontologiques existent, qui montrent que l'ontologie naturaliste n'a rien d'évident, et ne constitue pas une vérité objective universelle. De surcroît, au sein même des sociétés peuvent cohabiter plusieurs ontologies qui ne sont pas exclusives les unes des autres, même si l'une d'entre elles apparaît de façon dominante et peut masquer les autres.
- Le défi posé par le changement climatique et la destruction des ressources naturelles de la Terre est celui de la responsabilité humaine vis-à-vis de la nature. Si les sciences dites de « *l'environnement* » se sont d'abord saisies de ce contexte d'interrogation, les sciences humaines et sociales jouent également un rôle non négligeable dans le renouvellement de la façon dont les occidentaux pensent et agissent avec la nature. (Larrère et Larrère, 2015). Dès 1989 la mise en place d'un colloque pionnier dédié à la « *question de la nature* » et rassemblant des chercheurs ruralistes issus d'horizons pluridisciplinaires distincts a permis de souligner l'importance de « *replacer la nature dans une théorie de la société* » (Mathieu et Jollivet, 1989). Au premier plan de cette mobilisation, les géographes ne sont pas épargnés par le renouveau des questions de recherche que ce contexte vient leur poser : c'est pour eux l'occasion d'un renouvellement des notions chères à la discipline, comme celles de « *pays* » et de « *paysages* ». (Luginbhul, 1991 ; Berque, 1990). Face à une géographie qui quantifie les phénomènes spatiaux par le biais d'outils numériques de plus en plus aiguisés, une géographie du sensible se constitue, proposant une voie qui ne met plus en opposition objectivité et subjectivité. Ainsi, « *la géographie sensible est une géographie à l'écoute de l'autre, qui cherche à comprendre les grandes idées collectives pour anticiper les mouvements au lieu de les subir.* » (Bailly, 2011).

Cette géographie du sensible trouve un place pertinente dans l'étude des rapports société/nature. Elle est originale et innovante, parce qu'elle suppose une vision de la nature qui intègre et assume sa dimension culturelle (Bochet, Racine, 2002).

- De fait, dans la société française, cette « *question de la nature* » fait apparaître des ambivalences qui demandent l'éclairage des sciences humaines et sociales. Paradoxalement, il semblerait que plus la société s'éloigne des milieux naturels et s'urbanise, plus elle aspire à retrouver leur contact, en entretenant des activités touristiques, par la consommation de produits commercialisés sous certains labels, ou même par l'installation des néo-ruraux dans les campagnes les plus isolées. Ainsi, la société française érige la nature comme une valeur positive, esthétique, moralisante (Luginbhül, 1991). L'évolution des comportements alimentaires et des aspirations de la société civile porte également l'empreinte d'un « *besoin de nature* » (Espinassous, 2014) de plus en plus intense, qui est vécu sur les plans physique, émotionnel, psychique, et ceci à l'échelle des individus aussi bien que des groupes. Mais dans le même temps, elle n'en continue pas moins de chercher sans cesse à maîtriser tout ce qui échappe à la volonté humaine, à le conceptualiser, à le décortiquer par le moyen de la rationalité et de la pensée technique. Derrière l'évidence apparente de la fascination pour la nature, se cacherait donc une « *peur de la nature* » (Terrasson, 1988) qui imprènerait fortement l'inconscient collectif de la société occidentale et qui maintiendrait un écart considérable entre la nature rêvée, fantasmée, recherchée par une société majoritairement urbaine, et la réalité vécue par les gens sur le terrain, dans les campagnes.
- Le fruit de cette projection collective serait particulièrement visible auprès du monde agricole, creuset de toutes les attentes et de tous les désirs de changement. A l'échelle locale, il en résulterait l'apparition de tensions au sein de la population rurale, certains habitants protestant par exemple contre les odeurs de fumier, le chant du coq et diverses nuisances inhérentes à l'activité agricole. Au sein de la population agricole (que l'on sait de moins en moins représentée au sein des territoires ruraux), les éleveurs seraient d'autant plus concernés par ce conflit entre représentations et pratiques, que c'est leur activité dans son essence qui est aujourd'hui touchée par une profonde remise en question. Même s'il est peu représenté dans la société française, le courant *vegan* est fortement médiatisé et vient soulever la question de la légitimité du métier d'éleveur, alors que la loi reconnaît désormais aux animaux le statut d'êtres sensibles (Delanoue, 2018). Ces controverses participent à créer une ambiance favorable à l'exacerbation d'un discours manichéen entre bonnes et mauvaises pratiques, dont les conséquences peuvent être une cristallisation de l'opposition Nature/Culture définie par Philippe Descola (Descola, 2005).

Ainsi, la crise des éleveurs qui a éclaté à l'été 2015 est révélatrice, non seulement de la précarité économique des filières confrontées à une concurrence impitoyable, mais également du mal-être plus profond qui ronge la profession alors qu'un agriculteur se suicide tous les deux jours.

- Les entretiens réalisés auprès de quelques représentants syndicaux et/ou associatifs ont révélé que les éleveurs français sont tiraillés par les attentes contradictoires que la société porte sur leur métier. D'une part ils sont reconnus pour fournir des aménités positives aux campagnes et on leur reconnaît même le titre de jardiniers des paysages. D'autre part, ils restent majoritairement insérés dans la logique de l'économie libérale, qui les place en situation de vulnérabilité par rapport au monde financier et à ses lois. Si ces représentants sont habitués à témoigner de leur vision de la nature, c'est avant tout par un jeu de réactions par rapport aux attentes et aux représentations que les divers acteurs des filières et de la société civile peuvent poser sur eux. Nous comprenons qu'il n'est pas chose aisée d'avoir accès aux rapports sensibles que les éleveurs français entretiennent avec la nature au quotidien, au-delà de ce bal des masques qui traduit la dimension sociopolitique de cette « *question de la nature* ». De ces entretiens, nous retenons également l'idée selon laquelle il est probable que tous les éleveurs français ne se sentent pas appartenir aux mêmes « *mondes* ». Reprenant ici le concept déployé par Boltanski et Thévenot en 1991, nous repérons que les représentants syndicaux et associatifs ne font pas référence aux mêmes valeurs pour justifier leurs actions. Pour certains, qui représentent notamment le syndicat majoritaire FNSEA et qui se reconnaissent plutôt dans les pratiques conventionnelles, la nature est avant décrite comme un socle de travail au service de la production de denrées alimentaires. Pour d'autres, représentants d'une vision minoritaire de l'élevage, la nature est une altérité avec laquelle ils communiquent, par les pratiques. Toutefois, déjà semble se dessiner une réalité bien plus nuancée que cette simple confrontation, qui a du moins le mérite de mettre en évidence les profonds tiraillements qui bousculent la profession lorsqu'on l'interroge sur le lien à la nature. Il semblerait en effet que les contrastes de sensibilité à l'égard de la nature ne correspondent pas forcément à l'obtention de tel ou tel label, ni à l'inclusion dans une politique spécifique portée par le ministère de l'agriculture. Pour saisir les nuances qui font les liens de l'Homme à la Nature, il faudrait donc une grille de lecture plus fine, plus individualisée, plus proche de la réalité au cas par cas. Enfin, pour les uns comme pour les autres, parler de la nature n'a aucun sens si on exclut l'humain de la discussion. Cette tentative serait un leurre, qui provoque à l'unanimité des marques d'indignation, de rejet, de colère. Remettre l'Humain au centre, pour voir au-delà des évidences et mieux comprendre l'originalité des rapports Eleveurs/Nature : c'est ce vers quoi nous invitent ces représentants associatifs.

Avec ces clés en main, nous pouvons maintenant dérouler notre question de recherche et construire une méthodologie adaptée à nos objectifs.

1.4.2 – Problématisation et hypothèses

C'est à partir de ces constats que naît notre sujet de recherche. Nous nous posons en effet les questions suivantes, qui servent de ferments à notre travail de recherche :

QUESTION 1 :

« Entre les mots et les pratiques, comment s'exprime la sensibilité des éleveurs à l'égard de la nature, en France ? »

QUESTION 2 :

« En quoi les liens entre les éleveurs et la nature sont-ils renouvelés par les débats qui émergent aujourd'hui au sein de la société, en France ? »

QUESTION 3 :

« Dans quelle mesure le vécu des éleveurs français peut nous aider à éclairer et à revisiter les liens que la société entretient avec la nature aujourd'hui, en France ? »

Notre curiosité explore ainsi ce sujet selon un mouvement en trois temps :

- Il est intéressant de tenter d'aller au-delà de l'image, de traverser le voile des apparences pour pénétrer dans le monde des éleveurs, comprendre la nature avec eux. Nous pourrions les laisser nous emmener dans une géographie sensible qui donne une place à la nature subjective, à la nature telle qu'ils la ressentent et la pratiquent. Cette subjectivité peut s'exprimer par les mots, mais également et surtout par les pratiques vécues sur le terrain. Nous rejoignons ici la pensée de Georges Bertrand qui, à la confluence de l'agronomie et de la géographie, soulève que souvent aujourd'hui *« la question de la nature au quotidien ne paraît plus essentielle. Elle est occultée par l'économicisme ambiant et, paradoxalement, masquée par l'émergence des toutes-puissantes biotechnologies »* (Bertrand, 2004). Il propose ainsi, pour les chercheurs, l'adoption d'une voie médiale : *Entre les conceptions métaphysiques de la Nature, opposables à l'Homme, et les processus biophysiques qui fondent les productions végétales et animales conduites par les sociétés humaines, il y a de multiples transitions et manières d'aborder le sujet. Avec différentes combinatoires entre faits naturels et faits sociaux. L'anthropisation tend à devenir le processus dominant... mais une part de nature persiste toujours* (Bertrand, 2004).

- Nous nous intéressons également à la manière dont les rapports entre les éleveurs et la nature sont influencés, modifiés, contraints par la société.
L'intégration à un collectif professionnel ou non professionnel participe-t-elle à faire évoluer le rapport des éleveurs à la nature ? Dans quelle mesure ? Ici, nous nous appuyons en partie sur les travaux menés par Michel Streith, Denise Van Dam, Jean Nizet et Séverine Lagneaux dans leur ouvrage intitulé *Les collectifs en agriculture bio. Entre idéalisation et réalisation* et publié en 2017.
- Enfin, nous questionnons le rôle que pourraient avoir les éleveurs dans le débat actuel sur la transition écologique. Leur témoignage pourrait-il donner lieu à une remobilisation profonde, non seulement sur le plan sociopolitique mais surtout sur le plan ontologique, des rapports que la société française entretient avec la nature ? « *Connaître, ce n'est point démontrer ni expliquer. C'est accéder à la vision* » propose Antoine de Saint-Exupéry, dans le *Petit Prince* (1943). A partir de cette maxime du célèbre aviateur, nous pouvons nous demander si les éleveurs français sont porteurs d'une « *vision* » originale des liens qui unissent l'Homme et la Nature. Le cas échéant, cette « *vision* » pourrait-elle s'inscrire dans la dynamique de renouvellement des liens de la société occidentale à la nature à l'aube du XXIème siècle, époque où celle-ci prend conscience de la finitude des ressources naturelles de la Terre ?

Pour tenter de répondre à notre problématique, nous pouvons d'ores et déjà, à partir des lectures déjà effectuées et des entretiens menés auprès de quelques représentants syndicaux et/ou associatifs nationaux, formuler quatre hypothèses que nous tenterons de soumettre à l'exercice de validation scientifique.

Notre hypothèse centrale s'appuie sur les travaux de Philippe Descola. Elle suppose que les éleveurs, pris dans leur diversité, et au-delà de certains masques induits par l'influence de la pensée naturaliste, peuvent être les détenteurs d'une vision originale des liens Nature/Société qui va au-delà de la séparation entre Nature et Culture. Nous prenons ainsi le contrepied du mouvement *vegan*, en partant du principe que l'on peut trouver, auprès des éleveurs et des éleveuses de France, certaines clés de compréhension qui pourraient permettre à la société française de demain d'amorcer un changement de paradigme authentique, et de renverser la manière avec laquelle elle considère la nature au quotidien. Nous supposons qu'à travers le quotidien de leur profession, les éleveurs sont aujourd'hui touchés par un sentiment de rupture entre une image de nature à laquelle il leur est demandé de correspondre et la réalité sensible qui se vit à travers eux, instant après instant. Pour autant, du fait des contacts privilégiés qu'ils continuent d'entretenir avec les éléments, les animaux et les plantes, ils restent les gardiens d'une connaissance que l'on ne trouve pas dans les livres et qui peut nous guider vers la compréhension d'une nouvelle manière de penser les relations entre l'homme et la nature.

HYPOTHESE CENTRALE :

LES LIENS QUE LES ELEVEURS FRANÇAIS ENTRETIENNENT AVEC LA NATURE PEUVENT REVELER LA PRESENCE D'UNE ONTOLOGIE QUI VA AU-DELA DE L'OPPOSITION ENTRE NATURE ET CULTURE

De cette proposition centrale, trois hypothèses secondaires peuvent être déclinées.

Hypothèse 2 :

LES ENVELOPPES

Les rapports à la nature touchent chaque éleveur à plusieurs niveaux.

*

Physique, psychique, mais aussi environnemental et spirituel, du plus intime, au plus social, du plus concret au plus abstrait, de ce qui est clairement affiché, à ce qui appartient au domaine de l'invisible, de l'impalpable, du ressenti : les liens des éleveurs à la nature peuvent s'exprimer selon des formes extrêmement variées.

*

Lorsque l'écart est trop grand entre la périphérie et le centre, entre les mots et les pratiques, un effet de fragmentation de la personnalité peut apparaître.

*:

Les pratiques d'élevage sont le lieu où ces différents niveaux peuvent se rencontrer, s'harmoniser. Elles sont l'occasion d'un renouvellement quotidien des liens à la nature, favorable au déploiement d'une énergie de créativité qui permet la construction d'une nouvelle cohérence.

Hypothèse 3 :

LE MOUVEMENT

Les rapports des éleveurs à la nature sont dynamiques.

*

Ils évoluent dans l'espace et dans le temps. Le parcours de vie de l'éleveur, ainsi que les contraintes et les atouts du territoire avec lesquels il travaille, participent à faire évoluer son rapport à la nature.

*

Des événements appartenant au domaine personnel, professionnel ou social, peuvent venir bousculer ce lien à la nature et le remettre en question.

*

Les liens éleveurs/nature n'évoluent pas au même rythme pour tout le monde. Certains sont confrontés à des crises brutales, d'autres connaissent des transitions plus douces.

Hypothèse 4 :

LE COLLECTIF

Les rapports des éleveurs à la nature s'inscrivent dans une relation à l'autre.

*

L'entourage socio-culturel a une influence sur le lien à la nature, et peut être considéré soit comme un frein, soit comme un levier de développement du lien éleveur/nature.

*

Le partage d'émotions communes au sein du groupe est un fort moteur de changement

*

Les groupes d'éleveur peuvent également participer à faire changer le lien homme/nature tel qu'il est vécu à l'échelle de la société française.

1.4.3 – Méthodologie de recherche

Pour mettre à l'épreuve ces hypothèses, il nous a semblé pertinent de nous tourner vers les éleveurs du territoire français, pour recueillir leurs témoignages à partir d'une démarche de terrain fondée sur des entretiens individuels de type semi-directif, ainsi que sur l'observation de certaines pratiques. Notre approche est celle d'une géographie sensible qui prend en compte les gestes, les émotions, les paroles des uns et des autres. Nous cherchons ainsi à reconstituer la trame de ce métier, tel qu'il est vécu sur le terrain par les éleveurs et les éleveuses eux-mêmes.

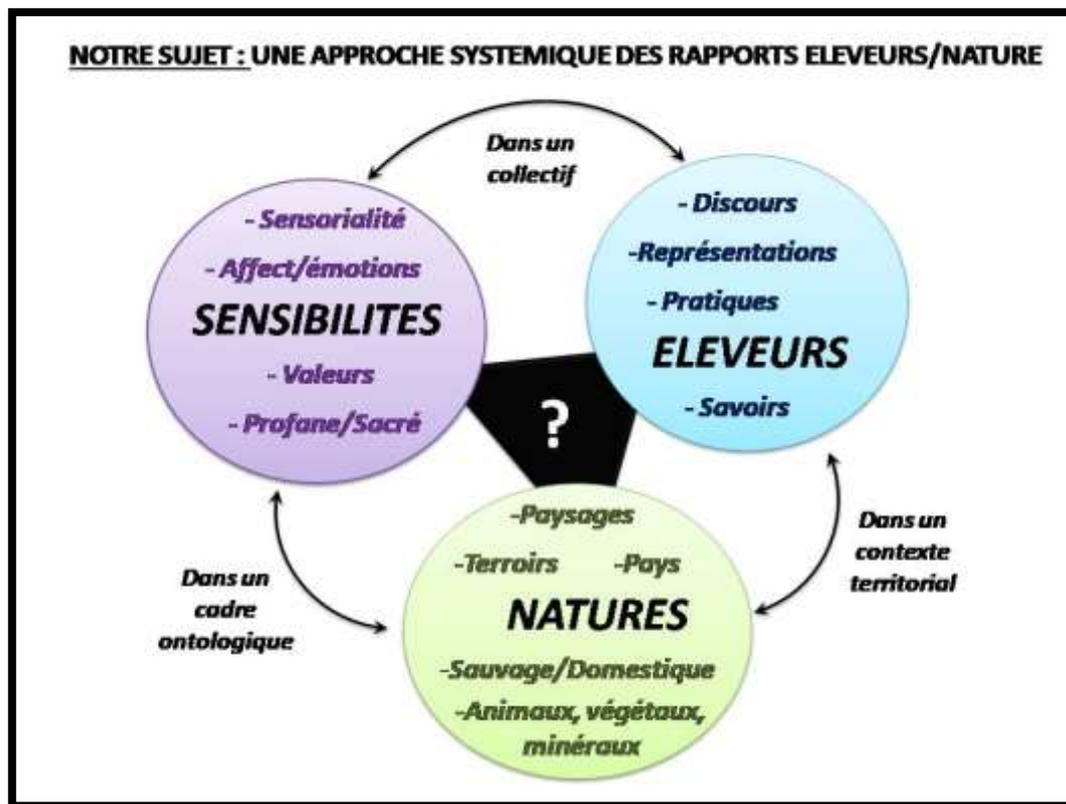


Figure 8. Marie Guicheteau, 2020.

Trois grandes thématiques servent ainsi de porte d'entrée à notre question de recherche.

- **Les éleveurs** sont ceux à la rencontre desquels nous allons. Nous cherchons à comprendre quel regard ils posent sur la nature, à travers les mots et les pratiques du quotidien. Les liens qu'ils entretiennent avec la nature peuvent en effet s'exprimer à travers des discours, des représentations, des pratiques, des savoirs. Nous nous efforçons de nous placer à leur écoute, en leur laissant une certaine liberté de manœuvre : le but n'est pas de leur imposer une certaine vision de la nature que nous aurions préalablement établie à partir d'un effort de conceptualisation.

L'enjeu consiste plutôt à les laisser nous révéler la nature telle qu'ils la vivent, la ressentent, la pensent. Du point de vue de la production, nous nous intéressons aux élevages ovins/caprins/bovins, laitiers et allaitants, qui sont les productions dominantes que nous avons observées sur nos terrains d'étude. Par exemple, nous ne nous intéressons pas à l'élevage des petits animaux (volailles, lapins) si ce n'est de façon secondaire, lorsque ceux-ci sont intégrés aux systèmes des éleveurs qui intéressent notre recherche.

- **Les sensibilités** sont les manières avec lesquelles les rapports des éleveurs à la nature s'expriment. Elles renvoient à différents niveaux de l'être humain, dans son rapport au monde et à l'autre. Nous identifions 4 dimensions sensibles qui peuvent nous aider à repérer de façon plus subtile les différentes formes de sensibilité à la nature :
 - La sensibilité peut d'abord se jouer au niveau corporel et physique : elle mobilise les cinq sens ainsi qu'une capacité à se mouvoir dans l'espace avec son corps - on pourrait aussi dire à penser la nature avec son corps. La kinesthésie, qui est la capacité à prendre conscience de la position et des mouvements des différentes parties du corps, fait partie de ce premier aspect des sensibilités.
 - La sensibilité peut également toucher au domaine de l'affect et des émotions. Nous retrouvons ici l'appel de Béatrice Bochet et Jean Bernard Racine en 2002 qui invitent à passer « *des formes aux affects et aux émotions* » (Bochet et Racine, 2002). La distinction entre les deux termes viendrait du fait que l'affect est un degré d'intensité supérieur à celui de l'émotion : « *un facteur quantitatif distingue l'affect de l'émotion, laquelle peut grandir jusqu'à l'affect. Et d'ajouter : que l'affect acquière à la fois constance et réflexion, il vient alors renforcer une manière de penser, évidemment liée à une représentation inscrite dans l'histoire du sujet* » (Bochet et Racine, 2002).
 - Cela nous conduit à évoquer la dimension des valeurs qui sont portées par le sujet. Ces valeurs indiquent une ligne de conduite, elles renvoient à une certaine vision du monde.
 - Enfin, la dernière dimension sensible que nous pouvons identifier est celle qui distingue le profane et le sacré.

A l'échelle des individus, nous supposons que ces quatre types de sensibilité sont situés dans le prolongement les unes des autres. Certaines peuvent être dominantes, plus visibles, tandis que d'autres sont mobilisées de façon secondaire ou complètement ignorées.

Notre troisième porte d'entrée concerne la notion de « **natures** », que nous avons volontairement mise au pluriel. Ainsi nous partons du principe que ce que nous appelons « *nature* » peut s'exprimer sous de multiples formes. Pour les éleveurs à la rencontre desquels nous allons, parler de « *nature* » peut renvoyer à de multiples réalités : ils peuvent comprendre « *la nature* » sous l'angle des représentations d'un lieu, on se rapproche alors plutôt de la notion de « *paysage* ». Ils peuvent également comprendre la nature comme le lieu par lequel les pratiques doivent s'adapter à certaines contraintes, et qu'ils s'approprient dans l'action : nous sommes alors plus proches de la notion de « *pays* », ou encore de « *terroir* ». La nature peut également renvoyer à la notion d'« *environnement* » : c'est la nature des écologues, des naturalistes, des experts, celle pour laquelle on met en place des mesures de protection, des zonages spécifiques, des réglementations. Enfin, la nature peut être abordée de façon plus empirique, plus intuitive, plus spontanée : c'est telle montagne, telle rivière, telle prairie, tel arbre, tel animal du troupeau. On peut nommer cet élément pris dans son individualité, on peut le décrire, à lui seul il forme une singularité. La définition proposée par Louis Espinassous, pour introduire son ouvrage, renvoie bien à cette dimension intuitive, accessible à tous.

« *Nature ?* »

« *Ça sent bon, ça sent bon les bois, les prés, la nature. »* »

Cette comptine chantée, c'est de cette nature-là don il est question dans cet ouvrage : jardin, forêt, montagnes, plantes, animaux sauvages et domestiques. Ce mot sera employé dans son sens le plus simple et le plus commun : la nature, aller dans la nature »

(Louis Espinassous, 2014).

On peut ici noter la distinction sauvage et domestique, qui fait également partie des « *natures* » plurielles abordées. Pour certains en effet, la nature c'est le monde sauvage, en opposition au monde domestique, à ce qui est anthropisé. Et puis, la nature, cela peut aussi faire écho à ce je ne sais quoi qui est au-dedans et au dehors, qui réunit ces individualités et les polarités, qui dépasse l'entendement humain, qui est le continuum de la vie, que certains appellent « le Grand Tout » et que d'autres appellent « Le mystère ». Ces *natures* plurielles, nous espérons les voir émerger lors des entretiens et des visites de fermes. Mais pour cela, nous devons construire une grille d'entretien suffisamment souple, qui permette certes de guider et de cadrer la discussion mais qui n'empêche pas le jaillissement de paroles imprévues, d'idées nouvelles, de pensées hors-norme, de la part des éleveurs et des éleveuses interrogées. Pour cela, nous avons identifié de grandes thématiques qui nous semblent être les principales portes d'entrée de cette « question de la nature » pour les éleveurs français, et que nous avons reprises dans la liste suivante.

LA QUESTION DE LA NATURE POUR LES ELEVEURS, A TRAVERS PLUSIEURS THEMATIQUES :

- **Le cadre de vie** : localisation géographique, paysage, caractéristiques territoriales.
- **Le parcours de vie de l'éleveur** : dates clés, étapes charnières
- **L'évolution des pratiques et des systèmes d'élevage**
- **Les animaux du troupeau** : apparences, comportements, évènements
- **Les prairies** : situations, nature du sol, espèces végétales, rôles des prairies au sein des systèmes d'élevage
- **Les produits d'élevage** : processus de fabrication, labels
- **Nature sauvage et nature domestique** : quelle frontière ? Quelles interactions ?
- **Les groupes d'éleveurs** : appartenance à un ou plusieurs collectifs
- **Les filières de commercialisation** : structuration des filières, circuits courts, liens aux consommateurs
- **L'impact des politiques publiques** : les systèmes d'élevage sont-ils contraints par des mesures spécifiques qui concernent les conditions dans lesquelles s'exerce leur métier, sur un territoire donné ?
- **Le sens donné au métier**
- **Les perspectives d'avenir** pour la ferme et pour les éleveurs du territoire.

Les questions que nous posons aux personnes lors des entretiens sont déroulées à partir de ces thématiques. Elles nous servent de fil directeur pendant les entretiens. Elles sont adaptées à la particularité des territoires concernés. Ci-dessous, en guise de modèle, nous avons retranscrit le questionnaire utilisé auprès des éleveurs dans le territoire du bocage vendéen qui fait partie de l'un des trois territoires choisis pour notre démarche de terrain, ainsi que nous l'aborderons plus loin.

MODELE DE GRILLE D'ENTRETIEN (CAS DU HAUT-BOCAGE VENDEEN)

Introduction :

- *Pourriez-vous me décrire votre pays, ses particularités, ses paysages ? Qu'est-ce qui fait son originalité ? Qu'est-ce qui lui donne son caractère ? Qu'est-ce qui le rend beau ?*
- *Pourquoi et comment êtes-vous devenu éleveur ?*
- *Pourriez-vous me parler de votre ferme, de son histoire ? Quelles ont été les grandes étapes de son évolution jusqu'à aujourd'hui ? Y-a-t-il eu des moments clés, qui ont été source de changement ?*
- *Où sont situées vos parcelles ? Pouvez-vous me les décrire ? Quelles sont leurs qualités, leurs défauts... Qu'est-ce qui les distingue ?*
- *Avez-vous un « coin de nature » que vous préférez ?*

Le troupeau

- *Comment me décririez-vous votre troupeau ?*
- *Suivi du troupeau : Quels types de soin pratiquez-vous avec vos animaux ? Comment conduisez-vous l'étape de la reproduction ? Avez-vous une stratégie de sélection génétique ?*
- *Vos animaux ont-ils un caractère, sont-ils doués d'une personnalité ?*
- *Quelles sont leurs petites habitudes ? Qu'est-ce qu'ils préfèrent manger ? Ont-ils des coins préférés ?*
- *Avez-vous un animal préféré ? Vous souvenez-vous de moments forts passés avec le troupeau ?*
- *A quoi ressemble, selon vous, un bel animal ?*
- *D'après votre expérience, est-ce que les animaux sont des êtres sensibles ?*
- *Comment abordez-vous la mort de vos animaux ?*

L'alimentation

- *De quoi est constituée l'alimentation de vos animaux ?*
- *Qu'est-ce qu'une mauvaise herbe ? Une bonne herbe ?*

Les pratiques

- *Pouvez-vous me décrire le déroulement d'une journée de type habituel ?*
- *Avez-vous une pratique préférée, lors de laquelle vous vous sentez particulièrement bien ?*
- *Qu'est-ce qui vous ennue le plus dans votre métier ? Qu'est-ce qui est cause de souffrance ?*
- *Avoir la fibre de l'éleveur, qu'est-ce que ça veut dire ?*

Quelle est la place de l'éleveur dans les filières et dans la société ?

- *Etes-vous intégré dans une filière d'élevage ? Quels sont les acteurs de ces filières avec lesquels vous êtes en interaction ? Quelles sont les orientations de cette filière ?*
- *Quelles sont vos relations avec les autres éleveurs du territoire ? Par quel moyen êtes-vous mis en lien les uns avec les autres ? Qu'est-ce qui vous rassemble ? Avez-vous des sujets de désaccord ?*
- *Par quelles occasions vous sentez-vous en lien avec le reste de la société ?*

Les défis que pose la nature aux éleveurs

- *Remembrement et changement de paysage : comment ça a été vécu par la profession agricole ?*
- *Quel regard portez-vous sur la politique de reconquête de la qualité de l'eau ? Comment ça a été vécu, vous ont-ils conduit à changer vos pratiques et/ou votre façon de considérer votre métier ?*

Ouverture

- *Si vous aviez la possibilité de changer quelque chose dans votre métier, qu'est-ce que ce serait ? Pourriez-vous me dépeindre le tableau de votre ferme idéale ? Qu'est-ce que vous rajouteriez à ce qui existe déjà, qu'est-ce que vous enlèveriez ?*
- *Un jeune veut s'installer en tant qu'éleveur sur ce territoire : quel serait votre message pour lui ? Lui diriez-vous que « le bonheur est dans le pré » ?*
- *Quel regard portez-vous sur l'avenir de l'élevage sur ce territoire ?*
- *Où réside, selon-vous, la véritable beauté de votre métier ?*

Nous nous inscrivons dans une démarche résolument qualitative. Nous ne cherchons pas une stricte représentativité de la population des éleveurs par rapport au territoire national, et ce n'est pas à partir de cet objectif que nous établissons l'échantillonnage de nos entretiens. Par contre, nous mettons l'accent sur la diversité des profils des éleveurs et des éleveuses rencontrés, ceci afin d'être en mesure de saisir la pluralité des rapports à la nature que l'on peut trouver sur le territoire. Notre objectif de recherche se situe donc dans la reconnaissance de cette pluralité et dans la compréhension la plus fine possible des différences rencontrées. C'est pourquoi nous ne nous concentrons pas sur un mode de pratiques, une appartenance syndicale ou un label en particulier. Nous désirons ainsi aller à la rencontre aussi bien des éleveurs convertis à l'agriculture biologique, que des éleveurs en voie de conversion, que ceux qui se reconnaissent dans des systèmes conventionnels ou dits « d'agriculture raisonnée ». De même, nous cherchons à interroger des hommes ainsi que des femmes, des jeunes débutants leur activité ainsi que des éleveurs en fin de carrière, des personnes dont la vocation prend racine dans une histoire familiale comme des personnes non issues du monde agricole.

« L'entretien individuel, plus que tout autre dispositif, permet de saisir, au travers de l'interaction entre un chercheur et un sujet, le point de vue des individus, leur compréhension d'une expérience particulière, leur vision du monde, en vue de les rendre explicites, de les comprendre en profondeur ou encore d'en apprendre davantage sur un objet donné. Comme la parole est donnée à l'individu, l'entretien s'avère un instrument privilégié pour mettre au jour sa représentation du monde » (Baribeau et Royer, 2012).

Si l'entretien semi-directif est la principale méthode que nous utilisons pour alimenter nos enquêtes de terrain, nous y ajoutons un outil complémentaire, qui est la visite des fermes et/ou l'observation des pratiques individuelles et collectives.

Par ailleurs, nous prenons le parti de ne pas rejeter notre part subjective, mais plutôt de la reconnaître et de l'intégrer à l'effort de collecte de données. Cette part subjective se manifeste premièrement par l'implication du corps et des émotions dans le sujet de recherche. Ne serait-ce que pour rejoindre les cabanes de berger qui sont situées en montagne, parfois à plusieurs heures de marche depuis la route, il nous faut accepter de faire le voyage, pas seulement mentalement et intellectuellement, mais également par la mobilisation des niveaux physiques et émotionnels. A ce sujet, nous rejoignons les écrits de Anne Volvey : *« Depuis le début des années 1990, sous l'impulsion d'abord des géographies féministes puis de l'ensemble de la géographie qualitative anglophone, le corps du/de la chercheur-e est devenu un sujet géographique via la question de la méthode. [...] Le corps n'est pas simplement corps de l'action de la connaissance, il est co-impliqué dans l'action de connaissance et cela à deux titres comme corps vivant et comme corps social. Il est à la fois corps cherchant et site d'une subjectivité au travail » (Volvey, 2014).* Par ailleurs, l'accueil des émotions, plutôt que leur rejet, nous permet de nous mettre réellement à l'écoute des personnes interrogées. Nous ne considérons pas que les émotions constituent un frein au recueil de données, bien au contraire. Nous rejoignons ici Antoine Bailly qui affirmait dans son *« Plaidoyer pour une géographie des représentations »* : *« Comment, en effet, séparer nos pratiques scientifiques de notre intériorité, avec ses aspects affectifs et émotionnels ? L'action scientifique ne constitue-t-elle pas un prolongement de l'être ? » (Bailly, 1991).* Nous n'ignorons pas que notre propre histoire personnelle a fait partie du processus de naissance et de maturation de notre question de recherche. Elle confère à notre travail son originalité et nous ne renonçons à essayer de nous en départir totalement.

Nous rejoignons ici les propos que tenait Serge Moscovici au sujet de la psychologie sociale, dénonçant que *« les psychologues américains parlent de scientifique "naïf", "intuitif" ou "profane". Or cette dénomination et cette conception très répandues nous paraissent inadéquates. (...) en considérant l'homme comme un scientifique "naïf", on en fait une sorte d'Adam, au jour de sa création, dépourvu de préjugés, de schèmes des choses, un individu présocial ouvrant des yeux ingénus sur un monde de pures impressions sensorielles qui n'ont pas encore été coordonnées en une structure conceptuelle, d'un genre ou d'un autre » (Moscovici, Hewstone, 1984, p. 546).*

Être chercheur ne signifie pas s'extraire de sa propre subjectivité pour en analyser une autre. D'un point de vue éthique, en tous les cas, il nous semble préférable, pour le chercheur, qu'il considère que le sujet étudié se situe dans le prolongement de sa propre humanité, et non en opposition à celle-ci. A ce sujet, nous pouvons également reprendre la déclaration d'Antoine Bailly : « *L'empathie du chercheur est l'indispensable point de départ de la recherche en géographie des représentations* » (Bailly, 1991).

Ainsi, notre propre sensibilité orientera sans nul doute, dans une certaine mesure, l'interprétation des résultats et leur mise en forme, à travers le choix des citations et des illustrations par exemple : nous partons du principe que ce travail n'en sera pas moins intéressant sur le plan scientifique. Mais pour cela, nous n'oublions pas que nous devons également veiller à ne pas projeter sur notre interlocuteur notre propre sensibilité, ainsi que l'éclaire notamment cet article du sociologue Julien Bernard (Bernard, 2015). Trouver la juste distance constitue sans nul doute un défi que nous devons garder à l'esprit au long de notre travail d'enquête, et que cette recherche donne l'occasion d'éprouver.

C'est à ce titre qu'il est intéressant de citer le travail original fourni par l'ethnologue Jeanne Favret Saada, au sujet de la sorcellerie en Mayenne. Elle montre que pour certains sujets bien particuliers (comme celui de la sorcellerie par exemple, mais nous devons comprendre que le sujet de la sensibilité à la nature en fait également partie) la posture de distanciation du chercheur par rapport à l'objet de sa recherche est inféconde. Pour aller chercher les matériaux nécessaires à sa recherche, l'ethnologue est amené à s'engager dans celle-ci, à plonger profondément en elle, au point d'entrer dans le même univers de croyances que ses interlocuteurs, et de s'y confondre pour quelque temps. Impossible alors de suivre à la lettre le programme méthodologique serré qu'il avait prévu, puisque le cadre lui-même dans lequel il l'avait conçu est amené à basculer. Jeanne Favret Saada, dans un entretien réalisé par Cyril Isnart, évoque la possibilité de cette situation en ces termes :

« *Pour se déprendre de ses pièges, un seul moyen, une position épistémique, plutôt : réaliser que, quoi que nous sachions (ou croyions savoir), c'est bien parce que nous ignorons quelque chose d'essentiel au sujet d'autrui que nous partons sur le terrain. Et quoi d'essentiel? Eh bien, justement, impossible de le savoir d'avance* » (Favret Saada, 2008).

Dans le cadre de cette recherche, nous acceptons cette possibilité et l'intégrons à notre démarche comme un éventuel support de connaissance. Nous prenons également en considération le fait que les élèves et les enseignants nous accueillent le plus souvent chez eux, dans la maison familiale. Nous y voyons un signe de confiance de leur part, que nous pouvons ici prendre le temps de reconnaître et de remercier. Toutefois, il s'agit ici de préciser que mener un entretien semi-directif n'est pas tout à fait la même chose que de participer à une discussion spontanée, comme dans la vie courante. Même si le chercheur peut viser à se rapprocher le plus possible du contexte d'une rencontre naturelle, qui serait guidée par les lois de la réciprocité des échanges et du partage libre des idées, il ne doit pas perdre de vue que le cadre de ses interviews renvoie à une réalité différente.

Lors de l'entretien, il y a une personne qui est interviewée, l'autre qui mène l'interview. Qu'elles le veuillent ou non, ces deux personnes jouent donc un rôle social et portent sur elles le masque qui est celui de leur fonction professionnelle, même si leur identité profonde ne se limite pas à cette dernière. Le chercheur en sciences humaines et sociales doit avoir conscience de cette influence du masque professionnel, car ce dernier peut orienter et voiler les échanges, du moins limiter le désir d'exploration du chercheur. Elle l'incite à communiquer d'une façon spécifique, qui encourage son interlocuteur et l'accompagne dans la production des informations.

« L'intervieweur ne cesse donc pas d'être "actif" (et acteur), ne serait-ce que par son comportement non verbal de face-à-face : par des mimiques d'approbation, d'étonnement, de compassion, d'effarement. Bref l'enquêteur dispose d'une palette de moyens verbaux et non verbaux pour gérer la distance et la proximité avec l'enquêté [...] l'entretien ethnographique exige un travail constant et minutieux d'écoute : l'enquêteur, aux aguets, est comme à l'affût du moindre indice, de la moindre information "sociologique" — de type verbal, mais aussi non verbal, comme les nombreux silences, hésitations, soupirs, et diverses formes de mimique qui suppléent ou accompagnent les propos de l'enquêté — qu'il enregistre et dont il se sert à l'occasion pour faire avancer son enquête en cours » (Beaud, 1996).

Pour notre question de recherche, qui peut renvoyer non seulement aux pratiques professionnelles mais également aux représentations personnelles sensibles, la facilité d'expression n'est pas une évidence pour tous. Le chercheur peut ainsi se trouver face à l'absence de réactions de son interlocuteur. Il sera sans doute confronté à des réponses d'évitement, à des hésitations, à des silences. Il lui faudra alors accepter de ne pas chercher plus loin, que certains aspects de son sujet ne lui sont pas encore accessible, qu'il n'a pas les outils pour aller à leur rencontre, qu'on ne peut pas tout dire, que c'est très bien ainsi. Cette possible frustration fait partie du travail du chercheur, elle lui indique que son rôle est borné par certaines limites. Le sociologue Stéphane Beaud fait remarquer que l'approche ethnographique a eu tendance à être perçue comme inférieure ou de moindre valeur par rapport aux approches quantitatives.

« Les enquêteurs qui travaillaient par observation participante ne faisaient pas assez confiance à leurs matériaux si bien qu'ils écrivaient peu, se censuraient, toujours incertains quant à la validité de leurs résultats de recherche (trop pointus, trop parcellaires), impressionnés au moment des exposés de recherche par le déploiement de preuves statistiques de leurs collègues travaillant par questionnaire. » Il écrit même : « on peut dire que l'enquête ethnographique se situe au bas de la hiérarchie des méthodes d'enquête » si bien que souvent « les chercheurs se sentent comme contraints de multiplier le nombre d'entretiens, comme s'il leur fallait, en ce domaine aussi, "faire du chiffre" » (Beaud, 1991).

Pourtant, l'expérience de Stéphane Beaud le pousse à revendiquer que « *la première illusion dont un chercheur [...] doit se débarrasser est celle du nombre d'entretiens* » (Beaud, 1991). Comment ne pas illustrer cette pensée du sociologue par une célèbre citation du *Petit Prince* d'Antoine de Saint-Exupéry ?

« Les grandes personnes aiment les chiffres. Quand vous leur parlez d'un nouvel ami, elles ne vous questionnent jamais sur l'essentiel. Elles ne vous demandent jamais : quel est le son de sa voix ? Quels sont les jeux qu'il préfère ? Est-ce qu'il collectionne les papillons ? Elles vous demandent : quel âge a-t-il ? Combien pèse-t-il ? Combien gagne son père ? Alors seulement elles croient le connaître. »

(Antoine de Saint-Exupéry, 1943)



Cette conception de la recherche ethnographique nous amène à faire le choix de nous concentrer sur un nombre volontairement restreint d'entretiens. Ce qui nous intéresse, c'est d'approfondir ceux-ci et de nous placer dans une approche qui n'est pas très éloignée de celle du récit de vie. Stéphane Beaud soulève en effet l'idée qu'un faible nombre d'entretiens très riches peut livrer « *ce que l'analyse statistique ne permet pas d'éclairer* ». Il note que « *les processus d'enchaînement singuliers* » et « *l'entrelacement étroit de thèmes dissociés* » que l'on retrouve d'un entretien à l'autre permet de nourrir et de structurer une analyse pertinente. Pendant les entretiens que nous avons menés, il est certain que la méthode d'enquête et le déroulé des questions n'ont pas été lisses et strictement fidèles à l'ordre et à la formulation des questions présentes sur la grille d'entretien prévue. Le contexte dans lequel avaient lieu les entretiens les a rendu uniques les uns par rapport aux autres. Stéphane Beaud, à ce sujet, nous rassure en déclarant que « *les «bons» entretiens sont moins liés à des qualités techniques «abstraites» qu'à la capacité de l'enquêteur à susciter et à obtenir — même maladroitement, même en transgressant les consignes «techniques» — la confiance de l'enquêté qui, seule, conduira au recueil d'un matériau suffisamment riche pour être interprété* » (Beaud, 1991).

Comment avons-nous identifié les personnes à interviewer ? Nous sommes d'abord partis en éclairage sur chaque terrain d'étude, explorant une première fois ces territoires afin de recueillir des premiers éléments de cadrage et de contextualisation. Ce faisant, nous en avons profité pour interviewer informellement des habitants et pour prendre des premiers rendez-vous avec des structures locales d'accompagnement des éleveurs, des élus, des chargés de mission. Nous sommes en effet partis du principe que ces personnes pouvaient, en quelque sorte, ouvrir pour nous la porte de ces territoires et faciliter l'étape de prise de contact avec les éleveurs et les éleveuses. Ces personnes qui nous ont servi à mieux comprendre les enjeux de chaque terrain d'étude et à identifier une première liste de personnes à interroger, sont répertoriées dans le tableau suivant.

TERRAINS	REFERENCE	STATUT DES PERSONNES	CITATION
BOCAGE VENDEEN	Terrain A - Entretien 1	-Animateur du syndicat mixte du bassin des Maines vendéennes	« On met de plus en plus l'accent sur la continuité écologique »
	Terrain A – Entretien 2	-Animateurs du GAB 85 à la Roche-sur- Yon	« ça implique une remise en question de tous ce qu'ils ont fait pendant leur vie »
	Terrain A – Entretien 3	-Elu à la communauté de communes, en charge du développement durable -Chargé de mission à la communauté de communes des Herbiers	« Maintenant, le train est sur les rails »
	Terrain A – Entretien 4	-Technicien du GEDA du canton des Herbiers	« Ils ont choisi ce métier pour la liberté et se retrouvent derrière un bureau, à remplir de la paperasse ! »
	Terrain A – Entretien 5	- Directeur de la CPIE Sèvre et bocage Chargé d'études Agriculture- environnement à la CPIE Sèvre et bocage	« Ils disent des choses sensibles qui font du bien »
CHAINE DES PUY	Terrain B – Entretien 1	Assemblée générale de la coopérative ovine Copagno, avec les responsables de la coopérative et les éleveurs présents.	« On est tous passionnés, c'est ce qui nous réunit, l'amour de notre métier, l'amour des bêtes, quelles que soient nos engagements politiques ».
	Terrain B – Entretien 2	Chargée de mission au Conseil Général, au sein du service de Candidature de la Chaîne-des-Puys au patrimoine mondial.	« Il reste un substrat de pratiques animistes. On observe un renouveau de ça. Certains ne font plus venir le vétérinaire. »
	Terrain B – Entretien 3	-Chargée de mission au Parc Naturel Régional des Volcans d'Auvergne -Garde-nature du Parc Naturel Régional des Volcans d'Auvergne	« L'idée, c'était pas de faire sans l'homme, mais bien avec l'homme »
	Terrain B – Entretien 4	-Réunion thématique à l'Hôtel de Région intitulée « Elevage/prairie/bocage » rassemblant des élus, des chercheurs, des experts.	« L'approche ne vise plus seulement à produire. Il s'agit de mener un diagnostic autour des projets de l'éleveur. Ça passe par l'accompagnement individuel. »
VALLEE D'OSSAU	Terrain C – Entretien 1	- Fromager et technicien de l'association des éleveurs transhumants des trois vallées	« Avant que l'association se créé, tout le monde parlait des bergers à leur place »
	Terrain C – Entretien 2	- Directeur de l'Institut Patrimonial du Haut Béarn	/
	Terrain C – Entretien 3	- Entretien téléphonique Avec un garde nature du Parc National	« Les relations avec les éleveurs ossalois ne sont pas faciles »

Tableau 6 : liste des entretiens préparatoires.

Nous leur avons ainsi demandé quelles étaient les personnes qui pouvaient nous aider à nourrir notre sujet de recherche, celles dont le profil était représentatif de la diversité du monde de l'élevage sur le territoire. C'est ainsi que nous avons obtenu quelques premiers noms, qui nous ont permis de tester notre méthode d'entretien et d'entrer dans le vif de notre travail de terrain.

Par la suite, nous avons procédé de proche en proche, demandant aux éleveurs que nous interrogeons s'ils connaissaient des collègues qui pourraient compléter leur approche. Lorsque les enjeux et idées soulevées lors des entretiens, ainsi que les noms des éleveurs cités, ne laissaient plus surgir de propositions nouvelles, nous comprenions alors que notre terrain de recherche était clos dans le cadre de ce travail.

Enfin, lorsque les conditions particulières liées à certaines situations géographiques le rendaient nécessaires, nous sommes allés directement à la rencontre des éleveurs/bergers qui passent la saison estivale sur les prairies d'altitude. Ce cas nous a été posé principalement en vallée d'Ossau, dans les Pyrénées-Atlantiques, où nous avons dû nous déplacer à travers les sentiers de randonnée pour rejoindre des cabanes parfois éloignées de la route de plusieurs heures de marche. Nous n'avions que rarement la possibilité de contacter les éleveurs au préalable, pour les prévenir de notre passage et de nos intentions. Au milieu des massifs, les réseaux téléphoniques n'étaient en effet d'une efficacité que relative. Dans ces conditions, nous n'étions ainsi jamais tout à fait certains d'arriver au bon moment, d'être bien accueilli, d'avoir l'occasion de mener un entretien qui soit réutilisable. Toutefois, nous devons remarquer que nous avons pu mener des entretiens tout à fait intéressants, justement parce qu'ils étaient menés « *sur le vif* » au plus près des pratiques, et nous contraignaient à quitter nos habitudes et la situation plus « *confortable* » de l'entretien programmé, qui a lieu en intérieur avec des papiers, des stylos et une grille d'entretien qui sont autant d'éléments rassurants.



Marie Guicheteau

→ **Ci-contre : photographie 27.** A la cabane du caillou de Soques (Laruns, 64), l'entretien est mené directement pendant la traite, sur le vif, comme ce fut le cas dans de certains entretiens auprès des bergers et bergères en vallée d'Ossau.

→ **Ci-contre : photographie 28.**

La cabane de Magnabeich, située à près de deux heures de marche à partir du lac de Biou Artigues (Laruns, 64). Nous nous y sommes déplacés, mais nous n'avons pas pu mener d'entretien du fait de la non-disponibilité des bergères présentes. Cela nous ramène à la nécessaire humilité du chercheur, dans les cas où les impératifs des enquêtés font passer sa recherche au second plan.



Marie Guicheteau

REPERTOIRE DES ENTRETIENS REALISES SUR LES TROIS TERRAINS D'ETUDE

Terrain A – Bocage Vendéen (85)

REFERENCE	PROFIL D'ENTRETIEN	PROFILS DES PERSONNES INTERROGEEES	EXTRAIT
Terrain A – Entretien 6	Entretien individuel avec enregistrement, aux Herbiers, dans le lieu-dit du « Boireau ».	Eleveurs bovin viande, en GAEC (3 associés). Vente directe de colis de viande et label AB. Membre de l'association de producteurs « <i>le cabas fermier</i> ».	« <i>La raison de ce changement, c'était bien l'économie, l'environnement c'était une préoccupation de deuxième plan.</i> »
Terrain A – Entretien 7	Entretien individuel avec enregistrement, à Mouchamps, dans le lieu-dit « Le Deffend »	Eleveurs ovin viande en GAEC (2 associés non originaires du monde agricole) production sous Label Rouge, atelier de découpe à la ferme et circuits courts de commercialisation.	« <i>L'approche environnementale, c'est important. ça nous responsabilise sur l'impact qu'on peut avoir sur la santé humaine.</i> »
Terrain A – Entretien 8	Entretien individuel avec enregistrement audio, aux Herbiers, dans le lieu-dit « La Rogerie »	Eleveur de brebis à viande, avec un atelier hors-sol de volailles en complément avec les cultures. Elu à la chambre d'agriculture et secrétaire général de la FDSEA du canton.	« <i>Le lien entre les agriculteurs et la terre est viscéral</i> »
Terrain A – Entretien 9	Entretien individuel avec enregistrement audio et visite de la ferme, aux Epesses, dans le lieu-dit « La Basse Boudardière »	Eleveur de vaches laitière en bâtiment hors-sol avec robot de traite, avec un atelier hors sol de volailles et pratiques de cultures sans labour. GAEC composé de 4 associés.	« <i>C'est peut-être l'agriculture du futur</i> »
Terrain A – Entretien 10	Entretien individuel avec visite de ferme et observation de la traite, à Mesnard la Barotière, au lieu dit « Le Bois Trieau ».	Eleveur de chèvres laitières en système hors-sol, avec un troupeau de vaches allaitantes. GAEC composé de 2 associés.	« <i>On ne savoure plus, on ne prend plus le temps</i> »
Terrain A – Entretien 11	Observation participante : journée à l'abattoir de producteurs de la CUMA « Le Chant du Coq » à Herdignac (44)	12 éleveurs de volailles, dont les éleveurs du GAEC le Terrier (Entretien 8) circuits courts de commercialisation.	« <i>On va moins vite, c'est plus propre dedans.</i> »
Terrain A – Entretien 12	Entretien individuel avec enregistrement audio et visite de la ferme, aux Herbiers.	Eleveur de bovins-viande de race parthenaise, 1 ^{er} prix au salon de l'agriculture 2020. Vente directe à la boucherie. GAEC composé de 2 associés.	« <i>Il faut avoir des bêtes exceptionnelles, avec des rebondis de culotte</i> »

REFERENCE	PROFIL D'ENTRETIEN	PROFILS DES PERSONNES INTERROGÉES	EXTRAIT
Terrain A – Entretien 13	Entretien collectif rassemblant trois associés, avec enregistrement audio et visite de la ferme, à Bazoges-en-Paillers, au lieu-dit « L'Ortay »	Éleveurs de bovins-lait, en agriculture biologique. Atelier de transformation de yaourts à la ferme. Circuits courts de commercialisation. (GAEC composé de 4 associés)	<i>« On a toujours cherché à se démarquer grâce à la qualité »</i>
Terrain A – Entretien 14	Entretien individuel, avec enregistrement audio et visite de la ferme, aux Herbiers, au lieu-dit « les Erables »	Éleveur de bovins-lait avec robot de traite, représentant des Jeunes Agriculteurs du canton, GAEC composé de 4 associés.	<i>« Dans le métier, il faut aussi savoir se couper de ses émotions »</i>
Terrain A – Entretien 15	Entretien collectif avec les membres de la Confédération Paysanne du canton des Herbiers, avec enregistrement audio, à Mouchamps dans le village du Deffend.	2 éleveurs de bovins-lait en agriculture biologique, 1 éleveur de brebis à viande, 1 éleveur de bovins-viande à la retraite	<i>« Un paysan, c'est un gars du pays »</i>
Terrain A – Entretien 16	Visite guidée du nouveau laboratoire de fabrication des yaourts fermiers au GAEC Le Terrier, commune de Bazoges-en-Paillers, lieu-dit « l'Ortay ».	Voir Terrain A – Entretien 12	<i>« Toutes les composantes d'une véritable usine sont présentes dans ce laboratoire intégré à la ferme »</i>
Terrain A – Entretien 17	Entretien individuel avec enregistrement audio et visite d'une ferme pédagogique au sein du centre équestre des Alouettes, Les Herbiers.	1 éleveuse et monitrice d'équitation : élevage de chevaux de sport, centre équestre, pratique de l'équithérapie, accueil de publics et animations autour de la ferme pédagogique.	<i>« Aimer les animaux, ça a toujours été mon truc »</i>
Terrain A – Entretien 18	Entretien individuel avec enregistrement audio d'un membre du GAEC La Tournerie, au lieu-dit « La Tournerie », Les Herbiers.	1 éleveur de vaches allaitantes de race charolaise.	<i>« Une bête, c'est pas bête [...] elles savent »</i>

Tableau 7 : liste des entretiens menés dans le bocage vendéen (Terrain A)

Terrain B – Chaîne des Puys

REFERENCE	PROFIL D'ENTRETIEN	PROFILS DES PERSONNES INTERROGÉES	EXTRAIT
Terrain B – Entretien 5	Observation participante lors de 2 journées de formation en géobiologie avec les éleveurs de l'association « Eleveurs Autrement » du Puy-de-Dôme.	Eleveurs de l'association Eleveurs Autrement, profils divers et productions variées.	<i>« Il est impossible de voir deux mondes à la fois »</i>
Terrain B – Entretien 6	Entretien individuel avec enregistrement audio et visite des animaux au pré, dans la commune d'Olby, au lieu-dit « Le Monteillet »	Eleveur de vaches allaitantes de race ferrandaise.	<i>« Quand on fait le choix d'une race, c'est le choix du cœur »</i>
Terrain B – Entretien 7	Observation participante lors d'une journée auprès du berger de la coopérative d'estive d'Orcines.	1 couple de bergers, de 40 ans d'expérience professionnelle, ayant passé une grande partie de sa carrière dans les Alpes provençales et en Savoie.	<i>« Tu as ce truc qui est dans toi »</i>
Terrain B – Entretien 8	Entretien individuel avec enregistrement audio	Formateur en communication animale, qui travaille notamment avec les Eleveurs Autrement 63.	<i>« C'est un refus du spirituel. Mais ils ont été à l'école comme ça. »</i>
Terrain B – Entretien 9	Observation participante d'une demi-journée, avec enregistrement audio, sur le territoire de l'impluvium de Volvic.	Piégeur professionnel de taupes et de campagnols terrestres, appelé pour faire face aux pullulations de campagnols terrestres dans la Chaîne des Puys	<i>« Avant, tu avais le vieux sur l'exploitation qui allait piéger. »</i>
Terrain B – Entretien 10	Participation à une journée de sensibilisation au pastoralisme, au pied du Puy de Dôme (Orcines).	-2 Gardes-Nature du parc naturel des volcans d'Auvergne -Les bergers de la coopérative d'estive d'Orcines -Le président de la coopérative d'estive d'Orcines et quelques éleveurs.	<i>« Être berger, c'est les yeux. Observer. Le vent, les oiseaux, le ciel. »</i>
Terrain B – Entretien 11	Entretien individuel avec enregistrement audio, sur la commune de Chanat-La-Mouteyre, et visite de l'estive de Ternant.	1 jeune apprentie agricole, dans un élevage de vaches laitières avec pratique de l'estive.	<i>« Il n'y aura plus ce rapport à la nature, qui pour moi est la base de l'agriculture »</i>
Terrain B – Entretien 12	Entretien individuel avec prise de notes, à Durtol.	1 animateur et formateur de l'association des Eleveurs Autrement 63	<i>« Ce sont des hommes proches de la vie. Ce sont des hommes sensibles »</i>

REFERENCE	PROFIL D'ENTRETIEN	PROFILS DES PERSONNES INTERROGÉES	EXTRAIT
Terrain B – Entretien 13	Entretien individuel avec enregistrement audio et visite de l'atelier de fabrication, à Ceyssat.	Éleveur de bovins-lait et fromager, au sein d'un gaec familial de 3 associés. Atelier de transformation fromagère à la ferme et vente directe.	<i>« Elles nous connaissent »</i>
Terrain B – Entretien 14	1 entretien individuel, avec enregistrement audio et visite de ferme, à Allagnat.	1 éleveuse de brebis à viande de race rava, avec pratique de l'estive. Cette éleveuse est également présidente de la fédération nationale ovine.	<i>« Je suis tombée dedans quand j'étais petite »</i>
Terrain B – Entretien 15	1 entretien individuel avec enregistrement audio, à Sayat.	1 éleveur de bovins-lait, sous appellation AOP fourme d'Ambert, dans un GAEC familial de 2 associés.	<i>« Tout ce que j'ai appris, c'est faux »</i>
Terrain B – Entretien 16	1 Entretien individuel avec enregistrement audio, sur la commune de Laqueuille.	1 éleveur bovin-lait, en agriculture biologique, président de l'association des <i>Éleveurs Autrement</i> 63.	<i>« On a envoyé tous ces éleveurs comme un autre avait envoyé ses apôtres »</i>

Tableau 8 : liste des entretiens menés dans la Chaîne des Puys (Terrain B)

Terrain C – Vallée d'Ossau (64)

REFERENCE	PROFIL D'ENTRETIEN	PROFILS DES PERSONNES INTERROGÉES	EXTRAIT
Terrain C – Entretien 4	Entretien individuel avec enregistrement audio, à la cabane des Quèbes de Brousset, sur la route du col du Pourtalet (Laruns), pendant la fabrication du fromage.	-Un éleveur à la retraite qui continue d'être berger pendant la saison estivale, pour son fils qui a repris l'activité familiale. Il garde un troupeau de brebis race basco-béarnaise, traite à la main et fabrique le fromage de façon artisanale. Vente directe à la cabane.	« Vous allez assister à un truc archaïque, un peu ancien »
Terrain C – Entretien 5	Entretien individuel avec prise de notes, lors de la foire au fromage de Laruns, 2016. Puis, lecture d'un carnet de terrain prêté pour notre étude.	-Pâtre de Laruns, qui découvre le métier depuis peu. Employé par le syndicat du Haut-Ossau, il travaille comme saisonnier et garde les vaches des éleveurs de la commune tandis que ceux-ci sont à l'estive avec leurs brebis.	« Il faut leur parler beaucoup »
Terrain C – Entretien 6	Entretien individuel, avec enregistrement audio, dans le bourg de Laruns.	-Un éleveur de brebis basco-béarnaise qui nous est présenté comme un « <i>représentant de la tradition</i> ». Il écoule également son fromage en vente directe.	« Il n'y a pas de grands chambardements »
Terrain C – Entretien 7	Entretien individuel, avec enregistrement audio, à Oloron-Sainte-Marie.	-Un éleveur de brebis basco-béarnaise de Laruns. Il est également le Président de la foire au fromage de Laruns. Il valorise ses fromages en les vendant à des fromagers prestigieux.	« La Montagne me manquait »
Terrain C – Entretien 8	Entretien avec enregistrement audio, au centre pastoral d'Anéou, pendant la traite et la fabrication du fromage.	-Un couple de bergers salariés, qui gardent les moutons, pratiquent la traite et la fabrication de fromage, pendant la saison d'estive. Vente du fromage à la cabane.	« Maintenant, beaucoup de cabanes sont de vraies petites maisons confortables »
Terrain C – Entretien 9	Entretien avec enregistrement audio, au centre pastoral d'Anéou, pendant que les bergers gardent les troupeaux.	-Un couple d'éleveurs/bergers de Louvie Juzon, qui vivent à l'estive en famille, avec leur petite fille. Vente du fromage à la cabane.	« C'est un leurre, la nature sans l'humain »
Terrain C – Entretien 10	Discussion informelle et prise de notes	Un ancien berger aujourd'hui saisonnier à la station touristique du train d'Artouste.	« Moi, je n'ai pas voulu être schizophrène : c'est pour ça que j'ai abandonné ce rêve de gosse. »
Terrain C – Entretien 11	Discussion informelle et prise de notes après le concert du groupe local « Kimbala », à Béost.	Un groupe de jeunes qui habitent dans la vallée, dont une jeune fille qui est également bergère saisonnière.	« Dès qu'on les connaît mieux, on découvre de grands cœurs, des cœurs sincères, des cœurs d'enfants. »

REFERENCE	PROFIL D'ENTRETIEN	PROFILS DES PERSONNES INTERROGÉES	EXTRAIT
Terrain C – Entretien 12	Observation participante : 2 jours et 2 nuits à la cabane de Séous, non loin du lac d'Artouste, août 2017.	-Deux apprentis bergers qui me montrent comment se passe la traite à la machine, la fabrication du fromage, le gardiennage des troupeaux. -L'éleveur/berger qui nous rejoint le dernier jour et avec qui je discute de l'évolution du métier, de ses dynamiques actuelles.	« Le berger doit être le maître »
Terrain C – Entretien 13	Entretien individuel avec enregistrement audio, au plateau du Gourzy, dans le village de Goust.	-Une éleveuse de vaches allaitantes, avec pratique de l'estive en été.	« Je n'aimais pas être à l'école. Je n'aimais que ça, être dehors. »
Terrain C – Entretien 14	Entretien individuel avec enregistrement audio, à la mairie de Laruns.	-Un éleveur de brebis basco-béarnaises qui est également conseiller municipal de Laruns.	« Toujours plus de contraintes et de paperasseries »
Terrain C – Entretien 15	Entretien individuel avec enregistrement audio, sur le plateau du Benou (Bilhères-en-Ossau)	-Un éleveur de brebis basco-béarnaises, qui a connu le statut de « berger sans terre » avant de s'installer à Bilhères, commune de laquelle il devint maire. Il a écrit l'ouvrage « Bergers dans les nuages ». Il se distingue aujourd'hui par son choix de s'intégrer à l'appellation Ossau-Iraty, ainsi que sa position pro-ours.	« On est décalés par rapport au reste de la société »
Terrain C – Entretien 16	Entretien individuel avec enregistrement audio, à Laruns.	Un couple d'éleveurs d brebis basco-béarnaises et d'un petit troupeau de vaches béarnaises. Ils pratiquent la vente directe de fromage de brebis, et disposent d'une cave d'affinage aménagée sous la maison.	« On a notre sang qui est ici, notre maison qui est là, nos estives. Si on s'en va, on perd tout ça. »
Terrain C – Entretien 17	Observation participante lors de la transhumance 2018, à partir du Plateau du Benou jusqu'à la cabane de Lascapussas, sous le pic du midi d'Ossau	Les éleveurs ossalois, les habitants, tous les curieux et passionnés qui se sont déplacés pour l'occasion	« Nous marcherons toute la nuit, au rythme des troupeaux »
Terrain C – Entretien 18	Entretien informel et prise de notes	Ecrivain, conteur, animateur-nature au sein de l'association nature-environnement 64 et berger à Séous pendant la saison d'estive	« Je les admire, c'est vraiment une chance pour moi d'être berger aujourd'hui »
Terrain C – Entretien 19	Discussions informelles et prises de note auprès d'un couple d'éleveurs qui m'a hébergé un hiver. Observation participante (aller veiller les vaches à l'estive, fâner les prés en pente, traire et fabriquer le fromage de brebis à l'estive, tondre les brebis).	1 éleveur de brebis laitières et de vaches allaitantes, et son épouse. Vente directe du fromage à la cabane et démarchage auprès des touristes.	« Nos anciens, ils étaient forts »

Tableau 9 : liste des entretiens menés dans la vallée d'Ossau (Terrain C)

1.4.4 - Choix des terrains :

Notre méthodologie de terrain s'appuie sur l'étude de trois territoires français :

- Le Bocage Vendéen, dans le département de la Vendée (85)
- La Chaîne des Puys, dans le département du Puy-de-Dôme (63)
- La Vallée d'Ossau, dans le département des Pyrénées-Atlantiques (64)

Ces territoires n'ont pas de visée strictement comparative d'un point de vue statistique : leur association au sein de notre recherche nous permet de les considérer plutôt comme des études de cas, qui permettent d'éclairer la diversité des situations en jeu sur le territoire français au sujet des relations Eleveurs/Nature. C'est le critère de la diversité des situations géographiques et des enjeux territoriaux qui a surtout motivé ce choix. Ces trois territoires ont d'abord été sélectionnés parce qu'ils renvoyaient à des milieux naturels diversifiés et étaient le support de pratiques d'élevage variées. Nous avons ainsi créé la formule de « *gradient de naturalité* » pour qualifier les caractéristiques de la nature pour chacun de nos terrains d'étude. Mais au-delà de la diversité des situations géographiques et des enjeux propres à chaque territoire, il se dégage des problématiques communes qui ont trait aux relations société/nature, ainsi que nous l'avons répertorié dans le tableau ci-dessous :

CRITERES	TERRAIN A	TERRAIN B	TERRAIN C
	Bocage Vendéen	Chaîne des Puys	Vallée d'Ossau
« Gradient de naturalité »	Nature Ordinaire en situation de plaine ou de plateau vallonné	Nature Patrimoniale en situation de moyenne montagne	Nature Pastorale en situation de haute montagne
Zonages spécifiques	Zone vulnérable Directive nitrate	Parc Naturel Régional	Parc Naturel National et/ou réserve naturelle
Thème principal	Bocage et gestion de l'eau	Pastoralisme et forêt	Pastoralisme et produit de qualité
Politiques publiques de patrimonialisation du rapport éleveur/nature	Charte de développement durable	Inscription au Patrimoine Mondial de l'Unesco	Label Ossau-Iraty ?
Initiatives collectives où intervient le rapport éleveur/nature	Association de producteurs fermiers <i>Le Cabas Fermier</i>	Association <i>Eleveurs Autrement 63</i>	Association des <i>Eleveurs Transhumants des Trois Vallées Béarnaises</i>
Thèmes secondaires communs	<ul style="list-style-type: none"> - Gestion des nuisibles et des dynamiques d'enrichissement - Gestion sanitaire du troupeau - Systèmes herbagers économes et autonomes en intrants - Valorisation des produits et systèmes alimentaires territorialisés - Sensibilité paysagère et représentation de la nature 		

Tableau 10 : critères de sélection des terrains d'étude

- Le Bocage Vendéen :

Le Bocage Vendéen se caractérise par un relief plutôt plat et par une altitude faible ne dépassant pas 232 mètres d'altitude. Le paysage peut encore y être qualifié de bocager, même si dans certaines communes les remembrements ont particulièrement effiloché le réseau de haies si représentatif des territoires d'élevage du Grand Ouest français. Il est ici question de « *Nature Ordinaire* », selon l'expression utilisée par un animateur de la Maison de la Vie Rurale (Terrain A – Entretien 11), ce qui signifie que cette nature n'est pas caractérisée une grande richesse de la biodiversité, comme nous le verrons avec plus de détails dans la description avancée de nos terrains de recherche. Mais cette apparente banalité des milieux naturels du bocage vendéen ne doit pas masquer la vulnérabilité des écosystèmes touchés par la pollution des eaux du bassin versant de la Bultière. En 2008, l'Union Européenne sanctionnait les communautés de communes du Pays des Herbiers et de St-Fulgent, par un contentieux qui mettait la lumière sur l'excédent du taux de nitrates dans l'eau de rivière. Les systèmes d'élevage du territoire étaient ici clairement remis en question, puisqu'ils sont pour une grande partie d'entre eux fondés sur des modèles intensifs de type « breton », avec des élevages hors-sol de volailles, de lapins, de cochons, qui assurent un important complément de revenu aux cultures et à l'élevage bovin allaitant ou laitier. Depuis le contentieux, la mobilisation des collectivités en faveur de l'agriculture durable est passée par des fonds venus d'un programme Leader, dans le but d'accompagner la mise en place de systèmes d'élevage plus vertueux pour la qualité de l'eau, et d'encourager les circuits courts de commercialisation. Mais sur le terrain, les éleveurs peinent à s'approprier ces politiques publiques. Seuls certains éleveurs déjà engagés dans systèmes alternatifs parviennent à se mobiliser collectivement, et à utiliser les subventions disponibles.

- La Chaîne des Puys - Faille de Limagne :

Le territoire de la Chaîne des Puys a la particularité d'être situé sur un plateau volcanique de 800m d'altitude, en bordure de la faille de Limagne qui forme un rift plongeant vers l'agglomération clermontoise, située 400 mètres en contrebas. La Chaîne des Puys est un alignement vertical de plus de 80 volcans monogéniques, dont la figure centrale est celle du Puy-de-Dôme culminant à 1464 mètres. Ce terrain de recherche renvoie plutôt à ce que nous appelons un « *Nature Patrimonialisée* ». En effet, la reconnaissance de la valeur patrimoniale, non seulement naturelle mais aussi culturelle, de ce territoire, a commencé avec la création du Parc Naturel des Volcans d'Auvergne puis s'est poursuivie avec l'obtention du label Grand Site de France pour le Puy-de-Dôme en 2008. Enfin, en juillet 2018, le processus de reconnaissance s'est confirmé en prenant une ampleur internationale par l'inscription du site Chaîne des Puys-Faille de Limagne au Patrimoine Mondial de l'Unesco, soit 11 ans après le lancement du projet de candidature.

Cette reconnaissance paysagère a des implications sur les activités touristiques du territoire, mais n'est pas sans influence sur les pratiques d'élevage. Après avoir délaissé les pentes et les coulées de lave appelées « cheires », difficilement accessibles et mécanisables, l'agriculture du territoire retrouve une place dans les volcans et participe de cette reconnaissance culturelle par un certain renouveau des pratiques d'estive. Mais si le pastoralisme est aujourd'hui médiatisé et bénéficie de l'appui des politiques publiques, il ne doit pas faire oublier une approche globale des systèmes d'élevage du territoire, qui sont particulièrement diversifiés.

Difficile en effet de rassembler le territoire Chaîne des Puys – Faille de Limagne sous un même « *pays* » géographique. Tandis que les exploitations du nord de la Chaîne des Puys sont plutôt caractérisées par de petites structures en poly-élevage, qui mêlent l'élevage bovin et ovin à la céréaliculture sur de petites surfaces, les exploitations du sud-ouest de la Chaîne des Puys sont rassemblées dans le bassin laitier de Rochefort Montagne, qui a pu se spécialiser dans la production de lait grâce à un climat particulièrement humide, favorable à la prairie. La question foncière joue un rôle particulièrement important dans ces systèmes d'élevage ; le morcèlement des structures foncières et la dispersion des parcelles est encore de mise dans certaines communes, si bien que cela entrave considérablement le développement des exploitations agricoles. Le régime de la propriété est lui aussi tout à fait original dans la Chaîne des Puys : le statut des Biens Non Délimités ou des parcelles en indivis, qui rendent compte d'un héritage historique propre au territoire, participe grandement à rendre inaccessible l'accès des éleveurs à la propriété foncière.

Enfin, si la potentielle arrivée du loup dans ce département inquiète les éleveurs, c'est pour l'instant la présence indélicatement d'un petit rongeur, le campagnol terrestre ou rat taupier, qui pose de réels problèmes de gestion des prairies. En effet, l'intensité de ses pics de pullulation détruit les surfaces en herbe et met en péril la qualité du lait des vaches au pré. L'un des enjeux majeurs que l'on retrouve sur la Chaîne des Puys est celui de la valorisation de la viande issue de la race ovine locale, la brebis Rava. Pour l'heure en effet, le territoire n'est concerné par aucun label de valorisation des produits agricoles, à l'exception du fromage AOP Saint-Nectaire qui concerne le sud du territoire. Les éleveurs de la Chaîne des Puys se sentent-ils concernés par la politique de patrimonialisation mise en avant par le Conseil Général ? Y trouvent-ils un appui pour leurs pratiques et les représentations de leur métier ?

- La Vallée d'Ossau

Enfin, située à trente minutes au sud de Pau, la Vallée du Haut-Ossau dans les Pyrénées Atlantique nous fournit l'exemple d'un territoire de Haute-Montagne concerné par un classement en Parc Naturel National. La vallée d'Ossau se dessine le long d'une route menant vers la frontière espagnole, via le col du Pourtalet qui avoisine 1794 mètres d'altitude.

La commune de Laruns, située au fond de la vallée, constitue le bourg principal. En forme d'étoile, elle représente également un passage obligé pour les flux de circulation allant vers le col du Pourtalet et vers le col d'Aubisque. Les activités d'élevage y jouent un rôle particulièrement important, d'un point de vue économique mais également culturel. Ici, traditionnellement, les éleveurs ont appris à s'appuyer sur les conditions naturelles de ce territoire de montagne, jouant sur la complémentarité des terroirs et l'étagement de la végétation. Contrairement à d'autres vallées pyrénéennes que nous avons explorées au préalable, la vallée d'Ossau se distingue en effet par le dynamisme de son activité pastorale, qui continue d'animer la vallée et les massifs. Ici, il ne s'agit pas d'une simple activité résiduelle, ni des traces folkloriques d'une histoire ancienne et dépassée. Au contraire, des populations plurielles participent à renouveler le métier et ses pratiques, dans le contexte de la rénovation des cabanes d'estive et de la restructuration de la filière du fromage de brebis d'Ossau. Ce dernier bénéficie en effet d'une image prestigieuse, qui convainc les amateurs de fromage de la région à se déplacer pour la foire au fromage de Laruns, évènement culturel qui vient célébrer la fin de la période d'estive. Pourtant, il n'est pas anodin de noter que l'appellation AOP Ossau-Iraty, qui pourrait théoriquement concerner tous les éleveurs de brebis de cette vallée béarnaise, est largement rejetée par ceux-ci. Ils valorisent certes leur fromage de façon informelle, mais ne bénéficient d'aucune appellation officielle, si ce n'est celle de « *fromage d'estive* » qui distingue le fromage réalisé en montagne à l'été, de celui qui a été réalisé en plaine.

L'identité territoriale du Haut-Ossau semble ainsi particulièrement solide, puisqu'elle affirme ne pas avoir besoin de sigles de qualité venus de l'extérieur. La montagne est une pratique, correspondant au verbe « monter » qui se rapporte aux pratiques pastorales, dans laquelle tous se reconnaissent, et qui participe largement à donner au métier d'éleveur une forte empreinte symbolique. C'est autour du problème de la réintroduction de l'ours dans les Pyrénées que les éleveurs se sont constitués pour défendre leurs intérêts communs. Créée en 1990, l'Association des *Eleveurs Transhumants des 3 Vallées Béarnaises* est la plus importante et la plus ancienne association de bergers et producteurs fromagers. Initialement, c'est la question de la réintroduction de l'ours qui a motivé la création de ce collectif. Emblème de la vallée aux côtés de la vache béarnaise, l'ours est aujourd'hui devenu un sujet d'affrontement, sur le plan socio-politique. Autour de lui, se cristallisent les tensions entre ces éleveurs et une partie de la société arborant des valeurs de nature dans lesquelles ils ne se reconnaissent pas.

Deux camps semblent ainsi se constituer, opposant les éleveurs aux environnementalistes autour de la question des réintroductions. De fait, les relations entre les éleveurs/bergers et l'institution du Parc National ne sont guère pacifiées ; aujourd'hui plus que jamais, des crispations se font exprimer et montrent les profonds désaccords qui concernent leur vision des rapports société/nature. La présence avérée du loup, du moins de spécimen hybrides, en 2018 dans la commune de Louvie-Soubiron, n'a fait que rallumer les cendres d'un conflit qui n'était pas éteint.

* * * * *

Ce premier chapitre était un passage indispensable avant l'étape de terrain que nous nous apprêtons à aborder. Les notions que nous avons recueillies dans divers champs disciplinaires sont pour nous des repères qui peuvent maintenant nous aider à ne pas nous perdre dans le flot des informations qui vont nous être adressées. Elles nous ont guidés jusqu'à la formulation de notre problématique et nos hypothèses. Elles nous ont invités à choisir une méthode d'enquête fondée sur l'entretien semi-directif et l'observation participante.

Maintenant que notre méthode de recherche a été clarifiée, voilà venu le temps de découvrir plus en détail les trois territoires sur lesquels s'est appuyé notre travail de terrain. Avant de rendre compte des témoignages que les éleveurs et les éleveuses nous ont confiés, nous achevons la première partie de ce manuscrit par une exploration géographique et sensible de ces territoires d'étude. Celle-ci est alimentée de données, de photographies et de citations recueillies en nous déplaçant sur place et en consultant les ressources bibliographiques locales.

Chapitre 2

—

A la découverte de trois terrains de recherche



→ *Ci-dessus : photographie 29. Sur le terrain*, les premiers outils du géographe sont ses jambes et ses yeux, que viennent toujours accompagner un carnet de notes et une carte IGN.

Il est désormais venu le temps d'explorer, de décrire et de délimiter ces territoires dans lesquels vivent les éleveurs et les éleveuses que nous allons évoquer dans les chapitres suivants. Cette étape est importante : il s'agit en effet de glaner des informations de contexte, sur les plans historique, géographique, socio-économique, sociopolitique. Nous vérifierons ainsi que la question des rapports société/nature, telle qu'elle se pose sur ces trois territoires, met en valeur et nourrit notre problématique d'une façon qui légitime la mise en œuvre d'un investissement de terrain. Ensuite seulement, nous pourrons valider le choix de ces terrains de recherche et déclarer qu'ils correspondent aux besoins spécifiques de notre étude.

2.1 – Zoom sur le Bocage du Nord-est de la Vendée

Jean Renard, géographe spécialiste de la Vendée, nous éclaire sur l'évolution et les dynamiques de ce territoire. Il fait remarquer combien les « *multiples préjugés* » ont été tenaces à propos de ce territoire rural : « *l'image traditionnelle de la Vendée est donc fautive : elle n'est pas cette région homogène que l'on présente trop souvent, à la fois agricole, conservatrice et repliée sur elle-même* » (Renard, 1978, p.16). Nous nous appuyons sur ses écrits ainsi que sur les rencontres avec certains acteurs du territoire, mais également sur notre relation personnelle et sensible à celui-ci, pour en dresser une description qui tente de rendre compte de sa réalité d'hier et d'aujourd'hui.

2.1.1 - Un territoire en position de marche, aux influences plurielles

La Vendée est un département de l'Ouest de la France qui a été créé à l'intersection de trois provinces qui sont l'Anjou, le Poitou et la Bretagne. On peut ainsi dire de ce territoire qu'il constitue une marche entre l'Armorique et l'Aquitaine, ce qui nous permet tout de suite de souligner l'originalité qui en résulte. En effet, la diversité caractérise aussi bien les paysages que l'identité culturelle de la Vendée. « *Rien n'est plus faux que de faire de la Vendée un bloc massif et homogène* » (Renard, 1978, p.22). Le critère géographique est donc le premier argument auquel il est pertinent de se référer, pour expliquer la diversité qui caractérise ce département. La nature des sols nous en offre les premiers signes : tandis que le granite et les schistes, qui font le sol du Haut-Bocage Vendéen, apparaissent dans la continuité des paysages armoricains, les terres calcaires sont le propre du Bassin de Chantonay, de la Plaine, et des îles du Marais qui font de la Vendée « *une porte ouverte sur le midi* » (Renard, 1978, p.23). Enfin, sa large façade atlantique lui permet également de bénéficier d'une ouverture maritime qui est mondialement connue notamment par des événements comme la course de voiliers du « Vendée Globe », au départ du port des Sables d'Olonne.

Ainsi, trois grands ensembles paysagers peuvent déjà être identifiés :

- La Vendée bocagère : les sols de granite et de schistes ont donné naissance à un paysage bocager qui ressemble fort à celui de la Bretagne voisine mais qui s'en distingue également par certains caractères propres, notamment celui de la régularité des parcelles, de l'absence d'arbres fruitiers au milieu de celles-ci, et la présence intercalée de la vigne qui signale, même dans le bocage, l'influence aquitanaise. On distingue le Haut-Bocage, situé au nord-est du département, du Bas-Bocage qui s'étend vers le Sud et vers l'Océan. Le premier se caractérise par un paysage de collines verdoyantes qui témoignent encore du massif hercynien dont elles forment le prolongement. Le second se caractérise par un paysage de plaine bocagère dont le relief est extrêmement modéré.

- La Vendée des plaines ouvertes : les sols calcaires servent de support aux champs ouverts et aux cultures qui sont privilégiées par rapport à l'élevage, parce que les sols y sont plus propices. D'ailleurs, ainsi que le fait remarquer Jean Renard, « *autrefois le froment y signifiait le changement par rapport au seigle du bocage* » (Renard, 1978, p.23). Les zones humides qui bordent la partie sud de la Vendée et qui sont compris dans l'ensemble géographique du « marais poitevin », sont un autre paysage calcaire caractéristique qui annonce le basculement vers l'Aquitaine.

- La Vendée maritime : la côte vendéenne est caractérisée par un climat plus doux et moins pluvieux que dans la partie intérieure du département. Elle se distingue aujourd'hui par le succès de son activité touristique. Les grandes plages de sable fin des Sables d'Olonne ou de Saint-Jean-de-Mont ont en effet permis le développement de stations balnéaires autour des anciens petits villages de pêcheurs, comme celui de La Chaume situé tout près des Sables d'Olonne.

Le département de la Vendée, qui était majoritairement rural jusque dans les années 1960, compte peu de pôles urbains majeurs. Rappelons à ce titre que le chef lieu de département, La Roche-sur-Yon, a été créé par Napoléon en 1804 en tant que ville nouvelle devant faire l'objet d'aménagements spécifiques, ce qui nous permet de la considérer comme une ville relativement récente au regard de l'histoire des populations vendéennes. C'est pourquoi les vendéens sont peut-être davantage influencés par le rayonnement de La Rochelle au sud, de Poitiers à l'est, mais surtout de Nantes au nord. « *Nantes, qui est une ville beaucoup plus ligérienne que bretonne, exerce une influence prépondérante sur la Vendée par son appropriation foncière sur les métairies du Bocage et les résidences secondaires du littoral et surtout par la distribution de ses biens et services rares* » (Renard, 1978, p.23).

Mais l'identité vendéenne ne peut être seulement considérée à la lumière de la géographie : pour mieux comprendre les Vendéens d'aujourd'hui, il est indispensable de se retourner vers le passé et d'étudier ce territoire sous un angle historique.

2.1.2 - Une identité originale héritée de l'histoire

La Vendée est connue pour avoir donné son nom au soulèvement populaire qui a eu lieu de 1793 à 1796, dans le contexte de la naissance de la République française. Les historiens compétents sur le sujet s'accordent majoritairement pour affirmer que les guerres de Vendée ne constituent pas un génocide, même si certaines voix se sont élevées pour défendre cette thèse parmi lesquelles nous pouvons citer Reynald Secher et Pierre Chaunu (Secher, 1986). Nous ne nous positionnerons pas dans ces débats fortement relayés par la sphère médiatique, mais qui sortent du cadre de notre recherche. Nous pouvons toutefois insister sur le caractère particulièrement marquant de cet épisode de l'histoire et sur les conséquences profondes que celui-ci a pu avoir sur les populations vendéennes, du moins d'un point de vue culturel et politique. S'il n'est pas exact de parler de « *génocide* » à son propos, nous pouvons toutefois qualifier les tensions de cette période de « *traumatisme collectif* », du fait du nombre important de victimes et de l'ambiance particulièrement inquiétante qu'elle a jeté sur ces campagnes essentiellement paysannes.

Il nous est également utile de faire remarquer que la Vendée insurgée ne correspond pas tout à fait à la délimitation administrative de la Vendée actuelle. La première s'étend en effet au-delà de la frontière départementale, pour concerner le Pays de Retz, les Mauges jusqu'aux coteaux du Layon, ainsi que la région de la « *Gâtine Vendéenne* » située au nord-ouest des Deux-Sèvres. Pour Jean Renard, le cœur de la Vendée insurgée se situe plutôt au niveau de la commune de Châtillon-sur-Sèvre, et n'est donc même pas situé dans le département de la Vendée (Renard, 1978, p.11).

A présent, voyons plus dans le détail quels sont les événements qui ont rythmé cette guerre civile. Tout d'abord, il nous faut préciser que les raisons de cette émeute sont multiples : il serait inexact de les réduire à la défense de la royauté et de la religion catholique qui connaissait alors d'importants bouleversements. Le 12 juillet 1790, l'Assemblée avait en effet voté la Constitution Civile du Clergé qui transformait les prêtres en fonctionnaires devant prêter serment sur la Constitution. Une autre date qui figure parmi les plus marquantes de cette période est le 21 janvier 1793, date à laquelle le roi Louis XVI est guillotiné. Pour autant, même si ces événements symbolisent les intenses changements amenés par la Révolution française, ils ne suffisent pas pour expliquer la rébellion des paysans de l'ouest mais aussi de ceux de la vallée du Rhône, ainsi que les nombreuses émeutes qui éclatent un peu partout dans les villes et campagnes françaises. Le cas des guerres de Vendée n'est donc pas un cas unique en France à cette période, mais il a rapidement été érigé en symbole de la Contre-Révolution.

- De mars à octobre 1793 : les premiers conflits

Les conditions socio-économiques difficiles dans lesquelles s'imprime le quotidien de ces populations apportent un argument qui est davantage mis en avant par les historiens de cette période. Et puis, le 10 mars 1793, la Convention décide de lever en masse, par tirage au sort, 300 000 hommes pour constituer une armée et la déployer sur la frange orientale du territoire national. Cette décision est sans doute l'un des éléments déclencheurs de la colère des populations. Ainsi, c'est le cumul d'un ensemble de facteurs qui va mener les premiers insurgés à s'emparer des maisons de bourgeois révolutionnaires. Le 10 et 11 mars 1793, une vaste insurrection paysanne s'éveille dans le quart nord-ouest de la France. Une grande partie de ces volontaires sont des paysans, totalement inexpérimentés dans le domaine militaire et disposant de faux et de faucilles pour toute arme. En Anjou, c'est un simple colporteur, nommé Jacques Cathelineau, qui est placé à la tête de ces troupes improvisées. Les premières batailles qui opposent les « *Blancs* » aux « *Bleus* » ou Républicains ont lieu tout au long de ce mois de mars 1793. Notamment, la bataille du Pont-Charrau va donner son nom au conflit, puisqu'elle a lieu en plein cœur du département de la Vendée et que son écho résonne jusqu'à Paris. Ceux que l'on appelle aussi « *les Chouans* » parviennent à prendre successivement Cholet, Thouars, Saumur, Angers avant d'échouer devant Nantes le 29 juin. Pour faire cesser l'insurrection, un décret va être promulgué le 17 août 1793 avec comme principal but d' « *anéantir les brigands* ».

- D'octobre à décembre 1793 : la Virée de Galerne

Les insurgés cherchent à reprendre la ville de Cholet en octobre 1793, mais ils subissent alors une défaite cuisante. Dans la nuit du 18 octobre, 20 000 à 30 000 combattants accompagnés de 15 000 à 60 000 civils (vieillards, femmes et enfants) passent la Loire, dans l'espoir de rejoindre la Bretagne et la Normandie et d'y obtenir l'alliance des troupes britanniques. C'est ainsi que commence l'épisode de « *la virée de galerne* » qui va se traduire par une longue errance des troupes insurgées. Celles-ci progressent d'abord grâce aux victoires remportées notamment à Laval, Mayenne, Surgères. Mais elles décident finalement de rebrousser chemin devant le port de Granville, constatant que les troupes britanniques ne viennent leur apporter aucun appui. Les insurgés, affaiblis par leur longue marche, cherchent alors à regagner la Vendée. C'est alors qu'ils subissent des pertes considérables : ils sont violemment repoussés de la ville du Mans par les Républicains, le 12 décembre 1793. Quatre jours plus tard, la Grande Armée Catholique et Royale en déroute atteint les bords de la Loire, à Ancenis. Fuyant vers l'ouest, les quelques milliers de soldats qui la composent encore réussissent dans un premier temps à prendre Savenay, avant d'être attaqués par les Républicains qui leur infligent des pertes colossales. Les prisonniers, principalement des femmes et des enfants, sont alors envoyés dans les prisons de Nantes où ils subiront par la suite un triste sort. François Lebrun estime que 50 000 hommes, femmes et enfants auraient péri au cours de la virée de galerne, 20 000 auraient été faits prisonniers.

Au terme de cette expédition au nord de la Loire, seuls 4000 personnes seraient restées au sein de l'Armée catholique et royale (Lebrun, 1989). Les premières manifestations de la Terreur apparaissent alors et s'abattent sur les prisonniers et personnes suspectées de complicité à l'égard de la Contre-Révolution. Des tribunaux militaires sont ainsi instaurés pour simplifier les procédures. Notamment, le représentant républicain Jean-Baptiste Carrier en fait usage à Nantes, où il met en place l'épisode des Noyades de Nantes. Pour régler rapidement le sort des prisonniers vendéens qui s'entassent par milliers dans les prisons de l'Entrepôt des cafés dans des conditions sanitaires déplorables, il met en place des noyades et des fusillades. Notamment, du 16 décembre au 27 février 1794, les estimations des spécialistes montrent que ce sont 1800 à 4860 personnes qui perdent la vie lors des funestes noyades de Nantes. La période de Terreur est commencée, elle va désormais s'abattre sur tout le territoire insurgé.

- De janvier à mai 1794 : Les Colonnes Infernales

Dès décembre 1793, le général Louis-Marie Turreau est nommé à la tête des forces républicaines dans le but d'écraser définitivement le soulèvement qui met en péril la République naissante. A partir de janvier 1794, celui-ci demande au Comité de Salut Public plus de précisions sur les moyens à mettre en œuvre pour réussir sa mission. Il met lui-même en place un plan d'action, dans lequel il propose de ne pas épargner les femmes et les enfants suspectés de complicité, et de favoriser la politique de la terre brûlée partout où les insurgés se sont levés. Les réponses qui lui sont adressées par le Comité de Salut Public sont suffisamment floues pour le conforter dans sa décision : de janvier à mai 1794, les colonnes infernales de Turreau se déploient avec une intense violence. Massacres et incendies vont ainsi se dérouler sur le sol de la Vendée militaire et marquer la mémoire de ce territoire et de ses habitants. Certains généraux en tête des colonnes se démarquent par leur cruauté. Et même, ils ne font aucune distinction entre les populations insurgées et les populations favorables à la République : indistinctement, hommes, femmes, vieillards et enfants sont alors assassinés dans des conditions terribles. Par ailleurs, les soldats mettent systématiquement le feu aux fermes et aux villages que leur route croise.

Pour bien comprendre la violence qui a rythmé cette période, l'on peut lire cet écrit du général républicain Watermann qui n'hésite pas à déclarer :

« Il n'y a plus de Vendée. Elle est morte sous notre sabre libre, avec ses femmes et ses enfants. Je viens de l'enterrer dans les marais et dans les bois de Savenay. J'ai écrasé les enfants sous les pieds de nos chevaux, massacré les femmes qui, au moins celles-là, n'enfanteront plus de brigands. Je n'ai pas un prisonnier à me reprocher, j'ai tout exterminé. Nous ne faisons pas de prisonnier, car il faudrait leur donner le pain de la liberté et la pitié n'est pas révolutionnaire » (Sécher, 1986).

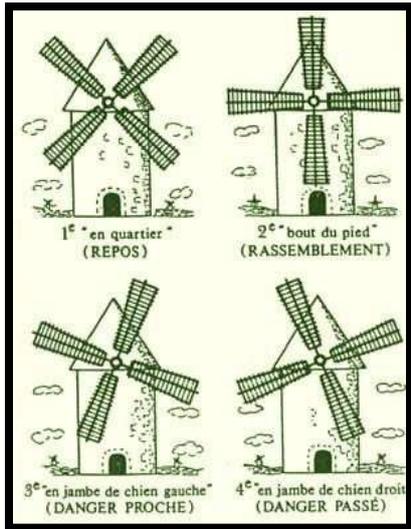
De même, dans une lettre qu'il adresse à ses lieutenants, le général Turreau leur demande explicitement de n'épargner personne.

« Tous les brigands qui seront trouvés les armes à la main, ou convaincus de les avoir prises, seront passés au fil de la baïonnette. On agira de même avec les femmes, filles et enfants [...] Les personnes seulement suspectes ne seront pas plus épargnées. Tous les villages, bourgs, genêts et tout ce qui peut être brûlé sera livré aux flammes » (Sécher, 1986).

Dans son manuel *Aux Sources de l'Europe, les Temps modernes*, l'historien Michel Fauquier utilise lui aussi le registre de l'horreur pour décrire les Guerres de Vendée. Il déclare notamment que les Colonnes Infernales *« furent lancées à l'assaut des campagnes vendéennes où elles firent preuve d'un épouvantable sadisme dont le récit est proprement insoutenable et évoque inmanquablement le souvenir des moyens utilisés en d'autres temps et en d'autres lieux par des régimes qui ont ravalé l'humanité au degré le plus bas qu'on puisse imaginer : ainsi, en Vendée, furent allumés des fours ou des femmes et des enfants furent jetés vivants, dans la vallée de la Loire des tanneurs travaillèrent... de la peau... humaine et à Clisson on a extrait de la graisse... humaine ! Décidée à en finir avec la Vendée, la Convention Nationale avait permis que fussent franchis les degrés ultimes de l'horreur, sur fond de discours délirants »* (Fauquier, 2010).

Certains lieux portent encore aujourd'hui la mémoire de ces guerres de Vendée. Parmi ceux-ci, nous pouvons citer la forêt de Grasla qui a servi de refuges aux Vendéens alors qu'ils étaient traqués par les soldats de la République. Un véritable village improvisé, dissimulé autant que possible à l'ombre des feuillages et derrière les fourrés épineux, s'était en effet constitué afin de protéger les hommes, mais surtout les femmes et les enfants qui n'étaient pas épargnés par la fièvre meurtrière de certains « Bleus » participant aux Colonnes Infernales.

Un autre site historique que nous pouvons mentionner est celui du sommet de la colline du Mont des Alouettes qui culmine à 232m d'altitude. Ce chiffre peut sembler modeste pour mériter un tel nom. N'empêche, ce « Mont » représente bel un bien une petite montagne bien visible au-dessus de la ville des Herbiers qui est nichée en contrebas. Le site du Mont des Alouettes est connu pour la présence de huit moulins à son sommet, dont les silhouettes témoignent des Guerres de Vendée et du climat de peur qui oppressait alors la population rurale. Les moulins étaient en effet utilisés pour informer les habitants du bocage de l'arrivée des Républicains. La position des ailes des moulins constituait un code efficace pour communiquer de façon discrète.



→ **Ci-contre : image 30.** Les moulins du mont des Alouettes pendant la révolution française. Par la disposition de leurs ailes, les moulins étaient des messages pour les habitants qui pouvaient grâce à eux s'informer de l'actualité des conflits.

Source : <http://m2patrimoine.univ-lemans.fr/fr/lieux-de-memoire/le-mont-des-alouettes.html>

→ **Ci-contre : photographie 31.**

Carte Postale de 1904, représentant la chapelle et les moulins du Mont des Alouettes.

Source : [geneanet.org](http://www.geneanet.org)



Au total, les guerres de Vendée feront de 100 000 à 200 000 victimes. Pour notre recherche géographique, nous pouvons retenir que l'inconscient collectif des Vendéens a sans doute été fortement touché par ces événements, et nous pouvons même suggérer que le rapport des Vendéens à la nature en est resté marqué. Le besoin de mémoire se traduit par l'aménagement de lieux et d'évènements dédiés à la transmission de ce passage de l'histoire collective, comme l'Historial des Lucs-sur-Boulogne. Ce besoin de mémoire a également été utilisé pour alimenter des débats et des polémiques qui n'ont pas été détaillés dans notre propos. Sans chercher à y participer, nous retiendrons cependant que les guerres de Vendée ont fait de nombreuses victimes parmi la paysannerie du territoire, et jetés des familles de réfugiés hors des villages. Les bâtiments ont quant à eux été soumis à la destruction par les flammes. Ce contexte de guerre civile a profondément meurtri l'ensemble d'une population qui s'est progressivement relevé de ce traumatisme en se forgeant une identité originale. C'est pourquoi nous pouvons maintenant mieux comprendre cette phrase de Jean Renard : « *le terme de Vendée est ambigu ; il est le fruit d'un douloureux accident de l'histoire* » (Renard, 1978, p.11).

- Le système agraire traditionnel du Nord-est de la Vendée :

Il ne nous surprend pas d'apprendre que le système agraire traditionnel vendéen, tel qu'il était pratiqué dans la première partie du XX^{ème} siècle, était largement fondé sur l'agriculture de subsistance. Dans les régions bocagères du département, la polyculture-élevage devait nourrir aussi bien les métayers que les propriétaires, ces derniers prélevant une part importante des denrées produites. Dans son recueil de témoignages, Bernard Dronneau nous montre que « *l'exploitation familiale est sous la domination des notables souvent propriétaires terriens* » (Dronneau, 2015, p.33). Ainsi, les paysans étaient concernés par des régimes juridiques différents, selon qu'ils étaient sous un contrat de métayage ou de fermage. Il n'est pas inutile de préciser ici la différence entre ces deux régimes :

- Métayers : dans le cas d'un contrat de métayage, le propriétaire donnait le droit à ses métayers de cultiver ses terres, en contrepartie de quoi il prélevait une part des denrées produites : dans ce régime, plus la récolte était fructueuse, plus le propriétaire se réservait une part importante de la production.

- Fermiers : le fermage est un autre type de bail dans lequel le propriétaire louait ses terres en contrepartie d'une somme d'argent fixe qui ne variait pas quelle que soit la récolte.

Notons que le métayage était considéré comme un régime plus « *dur* » par les paysans. Il pouvait même être perçu comme une injustice, une forme d'abus de pouvoir de la part des propriétaires terriens. Ce qui se rejouait là faisait clairement écho aux rapports hiérarchiques institués depuis le moyen-âge entre une noblesse propriétaire de la terre et les serfs qui l'exploitaient et devaient pour cela se mettre à son service. Ainsi nous trouvons des signes de cette forme subtile de rapports de pouvoir dans l'ouvrage « *Paysans de Vendée* » coordonné par Bernard Dronneau : « *Entre les deux-guerres, les conditions de métayage sont très lourdes pour les familles paysannes. La dureté du travail face aux exigences toujours croissantes des propriétaires fait monter les rancœurs. L'ambiance des relations entre propriétaires et paysans se détériore : soupçons de tricherie sur les poids, incitation au mensonge, au camouflage...* » (Dronneau, 2015, p.49).

Pour appuyer ce propos, il nous semble pertinent de mentionner ce témoignage d'une vendéenne évoquant son quotidien juste après la guerre : « *La coutume invitait les paysans à appeler le propriétaire « maître » [...] je me souviens encore de ce qu'il fallait lui donner : en plus de la moitié de la récolte de blé et de la vente des animaux, nous lui devons un jambon, 12 poulets, un charnier de beurre...* » (Dronneau, 2015, p.114).



→ **Ci-contre : photographie 32. Une métairie des alentours des Herbières, avec sa grange attenante et ses dépendances, au début du XXème siècle. Autour, on remarque l'absence totale de haies : c'est le paysage typique des abords de métairies et celui-ci contraste avec les mailles bocagères qui demeurent importantes autour des borderies.**

Enfin, il existait également dans ce quart nord-est du département de nombreuses « borderies », tenues par des « bordiers » qui étaient en fait des paysans-proprétaires. La plupart du temps, ces borderies étaient installées sur les terres les plus pauvres, elles étaient de petite taille. Ce témoignage issu de l'ouvrage *Paysans Vendéens* en dresse une description : « quand je suis né, en 1941 donc pendant la guerre, j'avais une sœur et deux frères. Mes parents exploitaient une petite borderie d'environ 5-6 hectares de maigre terre de landes sablonneuses » (Dronneau, 2015, p.101). Jean Renard, pour illustrer le morcellement qui caractérise ces petites borderies, prend l'exemple d'un hameau qui est situé sur notre zone de recherche : « Le village des Peux, sur la commune des Herbières, rassemble en 1966 14 borderies, la plus grande atteint 12 hectares, la plus petite 6 ha, 4 exploitations sont décidées en fermage, 10 en faire-valoir direct. Au total, les 14 exploitations cultivent 109 ha, c'est dire l'exigüité du finage qui correspond à la superficie de trois métairies » (Renard, 1967).

Pendant la première partie du XXème siècle, ces campagnes bocagères se caractérisaient par une très forte densité agricole. Pour décrire la surcharge des actifs agricoles dans ces campagnes, Jean Renard évoque ainsi « le très grand nombre de borderies de quelques hectares où devaient vivre des familles possédant de nombreux enfants », il mentionne également « les nombreuses métairies où coexistaient plusieurs ménages, associés par obligation, faute de trouver des fermes libres » (Renard, 1967). Quelles étaient les productions locales fournies par l'agriculture ? De quoi était fait le quotidien de ces familles ? Tout d'abord, l'assolement traditionnel jouait sur l'association entre les cultures et l'élevage, sur de petites parcelles. Adaptés à ces sols de schiste, le millet et le seigle étaient les céréales les plus aisément cultivés. A cela se combinait les cultures de choux, de betteraves, de luzerne qui servaient de complément à l'alimentation du bétail et la culture de légumes dédiés à l'alimentation humaine (notamment, les haricots blancs nommés « mogette de Vendée »).

Jean Renard insiste sur le rôle prépondérant que tenait la lande dans ces systèmes d'assolement en rotation, au tout début du XX^{ème} siècle : « *L'économie traditionnelle reposait sur un système de culture où la lande tenait une grande place. Chaque parcelle de terre donnait trois ou quatre récoltes, puis elle était abandonnée pour une période plus ou moins longue selon sa fertilité naturelle. Une lande secondaire se reconstituait sur la parcelle en jachère et elle était utilisée comme pacage pour les gros animaux, genêts et ajoncs servaient de litière. Au bout de quelques années on défrichait, souvent par écobuage, afin de remettre le champ en culture* » (Renard, 1967). Il note toutefois que cette lande avait l'originalité de ne point être collective comme c'est le cas ailleurs (et notamment sur le territoire de la Chaîne des Puys que l'on étudiera plus loin).

Si le système traditionnel reposait sur la polyculture/élevage, les premières évolutions commencèrent à se manifester au début du XX^{ème} siècle tandis que ce territoire s'est progressivement orienté vers l'élevage de bovin allaitant à partir de l'adoption de la race Maine-Anjou, puis grâce à l'implantation du cheptel charolais à partir de 1950. Cette orientation vers la production de viande ne concernait pourtant pas tous les actifs agricoles : elle était davantage mise en place par les propriétaires des métairies qui tiraient particulièrement profit de cette conversion.

« *En effet, il était traditionnel que les bénéfices réalisés sur la vente des animaux fussent partagés entre propriétaire et métayer, tandis que les bénéfices procurés par le lait revenaient entièrement au métayer. On comprend donc l'intérêt pris par les grands propriétaires résidents de la région pour la sélection des races à viande* » (Renard, 1967).

La production laitière se développa donc plutôt au sein des petites borderies de paysans-propriétaires, tandis que l'élevage allaitant se retrouvait majoritairement dans les métairies. Une dualité dans les systèmes d'élevage pouvait ainsi être observée, qui correspondait également à la dualité des statuts d'utilisation du sol. L'on peut noter une autre originalité de cette région d'élevage : du fait de la forte densité de la population agricole, cette région ne s'est pas tournée vers des systèmes d'élevage extensif, à base de prairies naturelles et peu gourmands en main d'œuvre. Au contraire, « *le maintien d'une forte population agricole, le grand nombre de bras disponibles dans chaque exploitation grâce aux familles nombreuses, ont permis une intensification à base de travail* » (Renard, 1967). Dans un premier temps, la main d'œuvre locale importante a servi d'appui aux évolutions agricoles du XX^{ème} siècle. Il y aurait en effet une forme de dynamisme agricole qui serait propre à cette partie nord-est de la Vendée. Selon Jean Renard, c'est la proximité de la ville de Cholet, en Maine et Loire, qui explique le visage particulier du développement de l'agriculture dans ce territoire. Cholet est en effet une ville de foire et de marchés dont l'influence a certainement été prédominante : « *Ces caractéristiques de l'élevage et les courants commerciaux rattachent notre région au Choletais* » peut dire Jean Renard à la fin des années 1960 (Renard, 1967).

La sphère domestique et familiale n'était alors guère séparée des travaux agricoles puisque « *les familles paysannes vivent dans une habitation désuète, sans confort ni électricité, et bien souvent à deux et trois générations* » (Dronneau, 2015, p.32). L'autorité revenait souvent au patriarche de la famille. Quant aux filles, sitôt l'école finie, elles étaient envoyées par leur famille dans les métairies proches qui avaient besoin de petites mains, et où elles n'avaient qu'une très faible liberté de mouvement et de décisions.

Pour comprendre ce que sont devenues ces métairies et ces borderies, il nous faut désormais nous pencher sur les évolutions qui ont traversé ce territoire après la seconde guerre mondiale.

2.1.3 - Le chambardement des campagnes dans le bocage vendéen

Concentrons-nous maintenant sur la période de l'après 1945, car c'est à partir de cette date que l'économie vendéenne a connu de profonds remaniements. Dans l'ouvrage collectif coordonné par Bernard Dronneau, intitulé *Paysans de Vendée*, il est question de la « *révolution silencieuse* » qui s'est soulevée dans le département chez les populations paysannes, pour répondre aux défis alimentaires de l'après-guerre. Confirmant l'analyse de Jean Renard qui insiste dans ses travaux sur le dynamisme des Vendéens et sur leur forte capacité d'adaptation aux changements économiques et sociaux venus de l'extérieur, Bernard Dronneau souligne que les paysans vendéens « *n'ont pas tout attendu du Ciel. Au contraire, ils ont entrepris, imaginé, mis en route tous les moyens d'une évolution qui était indispensable à leur survie* » (Dronneau, 2015, p.23).

L'arrivée de l'électricité, de l'eau courante, et le remplacement progressif des animaux de travail par les machines agricoles, changèrent considérablement le visage de l'agriculture vendéenne. « *Auparavant, la seule force de traction, c'était les bœufs. Le matin, il fallait les panser à l'étable, puis lier le joug dès qu'il était possible d'entrer dans les champs pour y couper, à la faux, le fourrage de la journée* » (Dronneau, 2015, p.122).

Le premier levier qui a permis aux Vendéens de suivre cette vague du progrès encouragée à l'échelle nationale, vient du rôle primordial joué par le mouvement collectif de la JAC (Jeunesse Agricole Chrétienne). L'influence de la JAC sera particulièrement prégnante des années 1950 aux années 1970. Ci-dessous, nous avons reproduit le programme d'une « *grande journée rurale* » qui s'est déroulée en juin 1945 dans le canton de Montaigu, à une vingtaine de kilomètres de la ville des Herbiers.

Grande Journée Rurale

Organisée par la JAC

Programme :

7h ½ : Messe des Paysans, par la JAC et JACF

9h : Conférence sur l'alcoolisme

10h : Conférence sur l'élevage

11h ½ : Leçon pratique sur l'entretien des machines agricoles, par un artisan forgeron

Midi : Déjeuner sur place ; grande détente, chansons, danses, jeux.

14h : Sujet social : Resterons-nous paysans ?

15h ½ : Sujet moral : Rôle de la femme au foyer et sa part de travail dans l'exploitation familiale, par une assistante sociale.

Consignes du responsable de secteur.

17h : Salut du Saint-Sacrement

→ Source : Dronneau, 2015, p.46.

Nous découvrons, à la lecture de cette affiche, à quel point la JAC touchait à de nombreux aspects de la vie des populations agricoles. Les aspects techniques et agronomiques, s'ils sont effectivement importants, ne sont pas la seule porte d'entrée de la JAC. D'une part, la foi catholique encadre et motive cet appel à la modernité et à l'amélioration des conditions de vie des paysans. Placée au cœur de l'identité culturelle vendéenne, l'Eglise se fait porte parole du renouveau social et économique recherché par les jeunes générations. La citation suivante, extraite du recueil de témoignages de Bernard Dronneau, en dit long sur l'enthousiasme de celles-ci dans ces années de grande transformation, et sur les raisons sociales qui motivaient cette dernière : « *Je voulais que ça bouge, que ça se modernise, que l'on passe moins d'heures à travailler, que l'on supprime les cultures qui demandent beaucoup de main d'œuvre, etc. Je voulais réduire le temps de travail et sa pénibilité pour gagner autant, voire plus et avoir du temps pour les loisirs* » (Dronneau, 2015, p.52). La photographie suivante, extraite du même ouvrage, est parfaitement représentative du rôle central que jouaient les prêtres à l'échelle locale, dans la communication de ce mouvement.



→ **Ci-dessus : photographie 33.** Un prêtre en soutane est debout sur une remorque de blé, il semble procéder à des bénédictions. L'homme situé à ses côtés est quant à lui chargé de mettre les gerbes de blé dans la moissonneuse-batteuse.

Les organismes de conseil et de formation agricoles se sont constitués progressivement, pour accompagner la dynamique des paysans qui revendiquaient maintenant le statut d'agriculteurs. Les femmes n'étaient pas ignorées par la JAC, bien au contraire. Des formations étaient prévues pour celles-ci, qui abordaient spécifiquement la vie domestique et annonçaient la progressive séparation entre la sphère professionnelle agricole et la vie familiale.

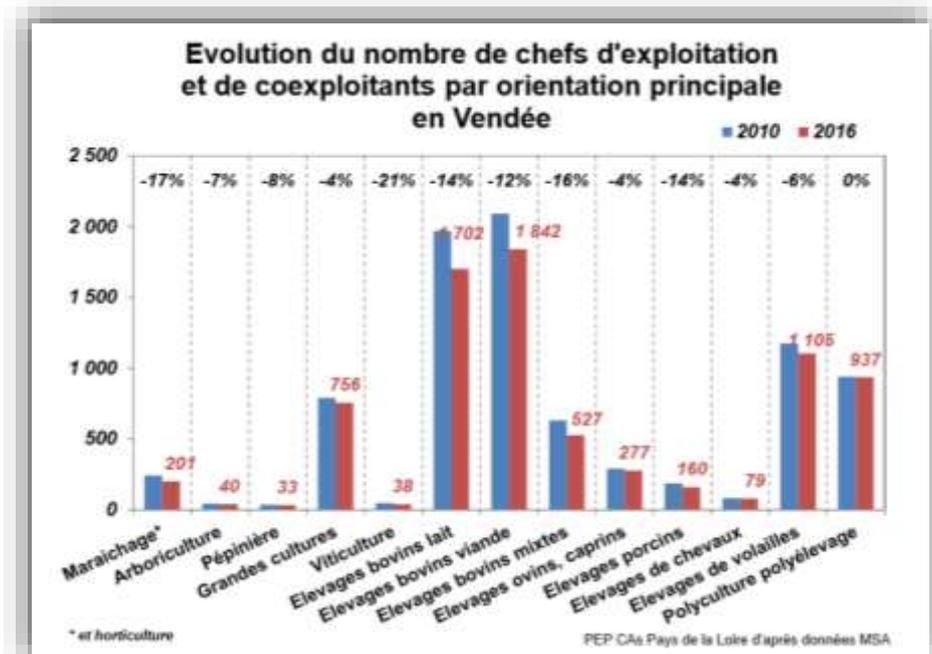
Dans les années 1960, des groupes de vulgarisation ménagère sont créés sous l'impulsion d'une conseillère de la Chambre d'Agriculture, ainsi qu'en témoigne cette Vendéenne qui y a participé :

« On échangeait sur ce qu'on vivait, notre place sur l'exploitation : eh oui, on avait libéré les femmes du travail des champs, tellement libéré qu'un certain nombre n'avait plus leur place, en particulier dans les GAEC ! D'où l'orientation vers l'organisation de la maison, les abords, le jardin... Pouvait-on à cette époque, séparer la maison de la ferme ?... Ce que voulait faire la Chambre d'Agriculture ! » (Dronneau, 2015, p.95).

La professionnalisation de l'activité agricole entraîne l'évolution des systèmes d'élevage et des structures agraires. L'adoption des ateliers de production hors-sol est une réponse au défi de maintenir une population agricole encore nombreuse, sur de petites surfaces. L'intensification s'explique donc par la nécessité de trouver une source de revenu complémentaire, pour les petites exploitations agricoles qui doivent fournir du travail à une main d'œuvre plurielle. Notamment, les ateliers d'élevage de volailles ou de lapins permettent aux femmes de rester sur l'exploitation. La volonté de passer du statut de métayage au statut de fermage est portée par une grande partie des chefs d'exploitation.

- *Le visage d'une agriculture résolument dynamique, qui s'est engagée dans des systèmes très productifs*

Ce tournant des années 1960-1970 explique qu'aujourd'hui, l'agriculture vendéenne affiche une image volontaire et dynamique. Quelques chiffres peuvent indiquer le nouveau visage de l'agriculture, tel qu'il se présente au début du XXIème siècle. Tout d'abord, nous pouvons noter que la tendance est clairement à l'agrandissement des structures, ce qui accompagne la tendance régionale et nationale. Dans la région ligérienne, la Vendée est le département où les petites exploitations connaissent la plus forte érosion. Entre 2000 et 2010, près de ¼ d'entre elles ont disparu. Sur la même période, le nombre d'exploitants a reculé d'un tiers. Le choix des formes de gestion collective des exploitations témoigne d'un regroupement des surfaces et des moyens d'exploitation : en 2016, un quart des éleveurs vendéens font partie d'un GAEC (Agreste, 2016). En 2016, la Vendée compte 7 800 chefs d'exploitation. 86 % de ces chefs d'exploitation dirigent des exploitations à dominante élevage dont 30 % d'élevages bovins viande ou mixtes (Agreste, 2016). On découvre ainsi que les activités d'élevage restent prédominantes, malgré une tendance à la baisse de 2010 à 2016, comme on l'observe sur le graphique de la page suivante.

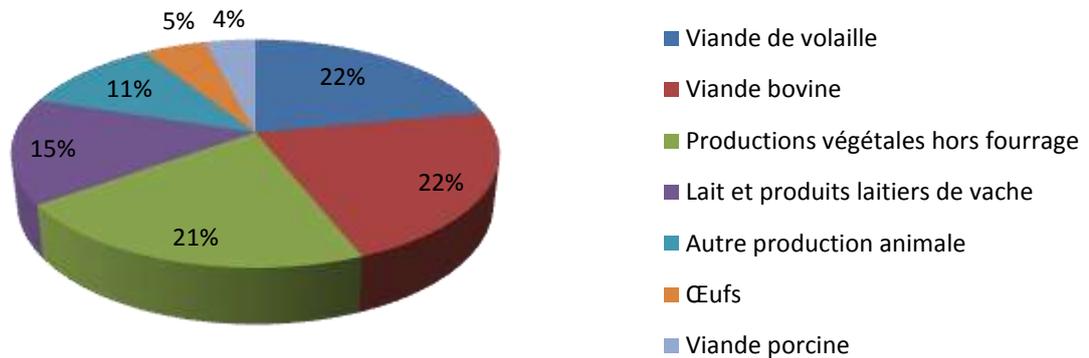


Graphique 1. Source : Chambre d'agriculture 85 – rapport de Janvier 2018

Ainsi, les éleveurs de bovins viande ont diminué de 12 % en 6 ans, tandis que les éleveurs laitiers ont diminué de 14% sur la même période. Au sein des activités d'élevage, c'est l'élevage de bovins mixtes, c'est-à-dire avec production de viande et de lait, qui enregistre la plus forte baisse (-16%). L'élevage allaitant reste l'orientation principale la plus répandue avec 1842 éleveurs, devant l'élevage de vaches laitières qui compte 1702 éleveurs. Nous pouvons également relever la part non négligeable de la production caprine : si elle semble ne concerner qu'une proportion minoritaire des éleveurs vendéens, cette production figure en effet au troisième rang national par la quantité du lait de chèvre produit. Cette forte production est permise par l'adoption de systèmes d'élevage hors-sol avec de hauts rendements. De même, la production de volailles et de lapins de chair mérite d'être ici mentionnée, car elle fait pleinement partie des paysages vendéens. Rappelons que ces productions sont parfois considérées comme des orientations complémentaires pour les exploitations. Elles n'en sont pas moins des activités professionnelles à part entière, qui participent notamment au dynamisme du secteur agroindustriel vendéen. La Vendée est ainsi le premier département avicole de la région avec 31% des exploitations avicoles de la région.

Malgré le développement des secteurs industriels et tertiaires, l'agriculture et plus particulièrement l'élevage représentent donc un secteur économique essentiel pour le département de la Vendée. La chambre d'agriculture de ce département transmet que le chiffre d'affaire réalisé par l'activité agricole en 2016 est de 1.3 milliards d'euros. Or, derrière ce chiffre, on découvre que 78 % de la valeur générée par l'agriculture du département l'a été par les productions animales.

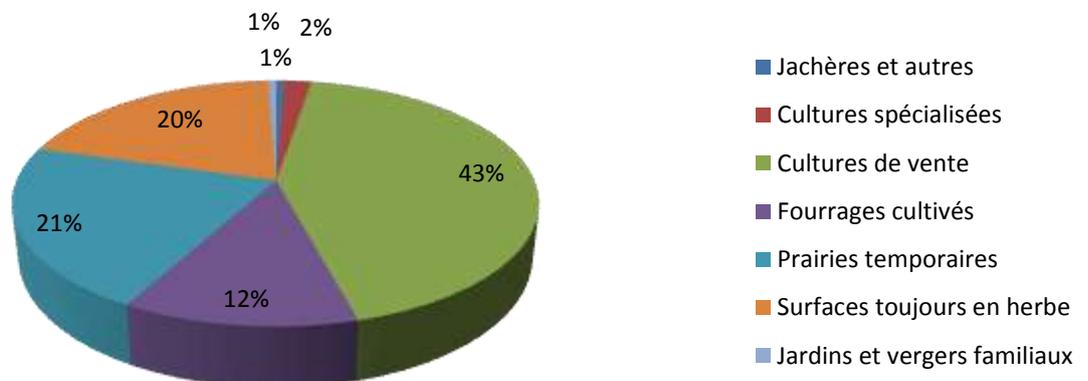
Répartition de la production agricole de la Vendée en 2016



Graphique 2. Source : Agreste, 2016.

De plus, c'est l'agriculture qui occupe la majeure partie des surfaces du département : sur le site de l'observatoire de la Vendée, il est indiqué qu'elle concerne 71% de la superficie du département en 2020. Là encore, l'importance des activités d'élevage se manifeste dans le paysage vendéen, car les surfaces fourragères représentent non moins de 55% de la SAU du département.

Répartition de la surface agricole utilisée en Vendée en 2016



Graphique 3. Source : Agreste, 2016.

La tendance est pourtant au recul des surfaces occupées par l'activité agricole. Au cours des trente dernières années, la SAU du département a reculé de 50 000 hectares (Observatoire de la Vendée, 2020). Des évolutions structurelles commencent à pointer, en faveur de nouvelles pratiques orientées vers le développement durable des ressources et/ou la valorisation de la qualité des productions. En effet, les signes de qualité ne sont pas ignorés par les agriculteurs et les éleveurs vendéens.

En 2017, 538 exploitations sont engagées en Agriculture Biologique, ce qui représente un peu plus de 7% de la SAU du département (Observatoire de la Vendée, 2020). L'agriculture biologique est une appellation qui progresse que ce soit pour les cultures ou pour l'élevage. Notamment, le département vendéen se hisse au premier rang national en production de poulets de chair bio et se classe troisième en poules pondeuses bio. Par ailleurs, 760 exploitations vendéennes ont déclaré avoir au moins une production sous signe officiel de qualité hors production biologique (Agreste, 2016). Différentes catégories de produits sont concernées par les labels AOP et Label Rouge : parmi ceux-ci, nous pouvons citer les vins, les viandes bovine, ovine et porcine, les volailles de chair, la mogette, la brioche...

Ces données nous informent sur les principaux traits de l'agriculture à l'échelle de la Vendée. Mais nous nous intéressons plus particulièrement au nord-est du département : pour comprendre ces chiffres à la lumière des enjeux plus particuliers qui touchent le nord-est vendéen, nous sommes allés à la rencontre d'un technicien GEDA qui rassemble fréquemment les éleveurs du canton des Herbiers, qui a pu nous informer des spécificités qu'il observe pour ce secteur. Il nous renseigne notamment sur les types de production qui sont les plus fréquents et sur les tendances économiques des filières : « *Sur les Herbiers on retrouve plutôt de l'élevage bovin viande, selon des systèmes plutôt intensifs, avec des prix de vente assez faibles. Or, dans un contexte d'augmentation régulière des coûts de production, l'avenir de la filière est mal assuré. On compte également beaucoup de départs à la retraite, qui ne seront pas remplacés* » (Terrain A – Entretien 4).

Concernant les types de production, il nous apprend également que :

- L'élevage bovin-lait est l'activité la moins présente. Il concerne souvent de grosses structures, avec plusieurs salariés.
- Les ateliers d'élevage hors-sol sont nombreux. Ils participent à alimenter une filière agroalimentaire très dynamique sur le secteur, qui fournit un nombre considérable d'emplois pour la population locale.
- La conversion des terres en céréales est une tendance lourde. Les gens abandonnent les contraintes de l'élevage pour se tourner majoritairement ou exclusivement vers les cultures commerciales (comme le maïs) qui sont plus rentables que les prairies. Cette conversion des surfaces s'accompagne généralement d'aménagements, comme l'arrachage des haies bocagères et des arbres isolés, ainsi que le drainage des sols.

→ Ci-contre : photographie 34.

Vallons bocagers situés à l'Est des Herbiers.



- Une campagne industrielle qui s'urbanise : vers la fin du bocage ?

Les évolutions des systèmes d'élevage que nous venons d'effleurer s'inscrivent dans une dynamique socio-économique d'ensemble. Impossible de les évoquer sans mentionner, en parallèle, le fleurissement des activités industrielles qui fait l'originalité de cette campagne bocagère et l'urbanisation galopante qui s'est étendue autour des Herbiers.

Le développement de l'industrie a commencé dès le début du XXème siècle, ce qui explique la forte densité de ces espaces ruraux. En effet, les petits paysans qui ne disposaient pas de surfaces de terre suffisantes pour pouvoir vivre de l'agriculture trouvaient, avec l'industrie, une source de revenu indispensable qui leur permettait d'entretenir leur famille et qui les incitait à faire le choix de rester sur place plutôt que d'embrasser la voie de l'exode rural. « *La présence de l'industrie [...] a, dans un premier temps, figé les situations en freinant l'exode agricole au niveau des hameaux par l'emploi des femmes et filles d'exploitants à l'usine* » (Renard, 1967). Le nord-est de la Vendée se situe donc bien dans le prolongement du Choletais, ce bassin industriel situé à une vingtaine de kilomètres au nord des Herbiers et qui correspondrait à un certain état d'esprit d'entreprise qui qualifierait la personnalité des Vendéens.

On peut ici reprendre cet extrait d'un discours de M Gonnord, directeur de l'entreprise agro-alimentaire « *Fleury Michon* », qui déclarait dans une conférence publique sur l'avenir de la Vendée, au cours des années 1980 : « *Je crains moins les régions enclavées que les esprits enclavés... A Pouzauges, on en sait quelque chose. On n'a pas attendu l'autoroute, ni la gare SNCF, ni l'implantation d'une université pour lancer une entreprise agro-alimentaire importante* » (cité dans Dronneau, 2015, p.23). Bien que soufflée par une nature intrinsèque, cette vivacité des entrepreneurs vendéens aurait cependant été encouragée par une série d'aménagements favorables.

Et notamment, il nous faut ici mentionner la création de l'autoroute A87, reliant Angers aux Sables d'Olonne et traversant le Nord-Est de la Vendée où elle forme une large rivière d'asphalte qui tranche sur le vert des prairies.



→ ***Ci-contre : photographie 35. Regard sur l'autoroute et les surfaces remembrées, depuis le pont de la Guignaudière, commune de Beaurepaire (85).***

C'est en 1994 que la première réunion d'information a eu lieu, pour prévenir les locaux de la prochaine construction d'une autoroute. En 2002, l'ouverture de celle-ci a fortement remanié les paysages de cette campagne qui était certes déjà industrielle mais dans une moindre mesure que ce qu'elle est aujourd'hui devenu. Le tracé de l'autoroute qui a été imposé aux populations locales a d'abord entraîné une réorganisation foncière dans les communes qu'elle traversait. Des remembrements ont alors été décidés avec la participation des géomètres, des agriculteurs, des élus. Ces remembrements ont changé le caractère bocager des paysages : de nombreuses haies ont été arrachées pour permettre le regroupement et l'agrandissement des parcelles agricoles, les chemins creux ont été élargis et recouverts de gravillons, les talus ont été aplanis.



→ ***Ci-contre : photographie 36. Le dernier chemin creux de la commune de Beaurepaire, qui a gardé son visage d'antan sur quelques centaines de mètres seulement. L'on remarque que le chemin est enfoncé de plusieurs mètres par rapport aux prairies qui le bordent, les racines des chênes font comme des piliers qui soutiennent les talus.***

Quand on est géographe et qu'on entend parler d'un bocage, on s'attend en principe à rencontrer beaucoup d'arbres, de coins secrets et de petits chemins.

Mais Jean Renard l'avait déjà constaté dans son ouvrage dédié à la Vendée, paru en 2004 : selon lui, il n'était plus vraiment pertinent de parler de « bocage » pour décrire le paysage de certaines communes dont le visage a considérablement changé, suite aux remembrements (Renard, 2004). C'est notamment le cas de la commune de Beaurepaire située au nord-ouest de la ville des Herbiers et touchée par un remembrement important provoqué par le projet de construction de l'autoroute. Ainsi en est-il également de la commune de Mouchamps, qui se démarque par un paysage de plateau parfois entièrement dégarni de haies. Par ailleurs, participant aussi à l'évolution des paysages, des zones artisanales et industrielles ont commencé à se développer non loin du péage des Herbiers et dans les communes environnantes. Les entreprises, attirées par la création de la gare de péage des Herbiers, furent nombreuses à choisir ici leur lieu d'implantation. Elles vinrent ainsi participer au dynamisme économique déjà bien impulsé par de grosses sociétés d'envergure nationale voire internationale : dans l'agro-alimentaire, des sociétés comme *Fleury-Michon* à Pouzauges, *Sodebo* à St-Fulgent et *La Boulangère* aux Herbiers alimentent les supermarchés de la France entière. La laiterie de Saint-Georges de Montaigu est également un acteur important pour la filière laitière. La métallurgie est également bien présente, représentée par des groupes comme *Briand* et *Kline* aux Herbiers. Enfin, nous pouvons insister sur le poids du secteur aéronautique, représenté par l'entreprise *Jeanneau*, fabriquant des voiliers et des bateaux à moteurs aux Herbiers.

→ **Ci-contre : photographie 37.** **Panneaux installés devant la zone industrielle « Vendéopôle », mettant en lumière la volonté départementale d'encourager le fort dynamisme qui souffle sur l'industrie herbretaise.**



Marie Guicheteau



Marie Guicheteau

→ **Ci-contre : photographie 38.** **Un paysage périurbain dans le bocage vendéen. Entre la ville des Herbiers et la commune de la Gaubretière, les entreprises sont nombreuses et occupent de très grandes surfaces auparavant dédiées à l'élevage.**

Le centre-bourg des Herbiers révèle le dynamisme qui anime ce territoire et l'image moderne que les aménageurs cherchent aujourd'hui à lui donner, effaçant définitivement les nombreux préjugés qui avaient pendant longtemps fait de ce territoire une zone rurale économiquement en retard. Deux bâtiments semblent particulièrement représenter la puissance économique actuelle : il s'agit du bâtiment flambant neuf de la communauté de communes des herbiers et la « Tour des Arts », haut lieu culturel dont l'architecture contemporaine est originale, et qui comprend les activités culturelles de la ville ainsi qu'une salle de spectacles.

En même temps que le secteur secondaire se développe, une population nombreuse vient s'implanter sur ce territoire qui est connu pour son faible taux de chômage. Ici, des travailleurs non-qualifiés peuvent assez aisément trouver un emploi. Des jeunes cadres viennent également s'installer avec leur famille dans des pavillons individuels qui sont construits au sein de lotissements dont l'habitat est standardisé comme on le voit sur la photographie suivante.



→ **Ci-contre : photographie 39.**

Exemple de lotissement au modèle architectural standardisé. Les maisons se ressemblent toutes et sont disposées sur des terrains de petite taille. Les parcelles constructibles sont de plus en plus rares et chères.

L'artificialisation des paysages est donc l'une des dynamiques majeures du bocage herbretais : l'inexorable progression du bitume sur les prairies apparaît nettement au géographe qui visite ce territoire. Aujourd'hui, lorsqu'on emprunte la route départementale qui relie les Herbiers à Montaigu, l'on peut être étonné d'observer que les surfaces artificialisées forment presque un continuum. Certes, ce processus d'artificialisation tente d'être maîtrisé par les collectivités, en particulier grâce aux documents d'urbanisme (Terrain A – Entretien 3). Ce qui reste toutefois certain, c'est que la pression foncière et les luttes pour l'usage du sol exacerbent les tensions entre les habitants et la concurrence entre les secteurs d'activité. Clairement, la place de l'agriculture et de l'élevage n'est plus aussi évidente qu'elle pouvait l'être par le passé. Ceci mérite d'être étudié à la lumière de l'arrivée, sur le territoire, d'une nouvelle conception de la nature.

En effet, en même temps que le paysage est touché par une artificialisation galopante, de nouvelles façons de penser et d'interagir avec la nature se manifestent. L'homogénéisation des paysages nous suggère de nous pencher sur les caractéristiques et l'évolution de la biodiversité des milieux naturels. Pour cela, nous sommes allés à la rencontre d'un technicien-rivière du Syndicat Vendée Eau (Terrain A-Entretien 1), ainsi que de deux animateurs de la Maison de la Vie Rurale intervenant sur le Pays des Herbiers auprès des agriculteurs (Terrain A – Entretien 11). Ce sont ces derniers qui ont utilisé l'expression « *nature ordinaire* » pour qualifier les milieux naturels du Nord-est de la Vendée. Ils justifient cette appellation par le fait qu'on ne trouve aucune espèce rare susceptible d'éveiller l'enthousiasme des foules, aucun chef d'œuvre paysager qui pourrait fédérer les populations autour d'une image marquante : pas de grands massifs forestiers, ni de montagnes dressées vers le ciel. Même si vivent ici les derniers bastions d'écrevisses à pattes blanches, qui les reconnaît et qui s'y intéresse ? « *Il n'y a pas de biodiversité identifiée. On est dans des milieux assez pauvres* » disait ainsi un animateur de la Maison de la Vie Rurale, association qui s'occupe de la sensibilisation à la nature (Terrain A – Entretien 5). Mais ce n'est pas parce qu'elle prend des formes discrètes qu'il faudrait croire que la richesse écologique est inexistante. D'ailleurs, cette personne s'interrogeait ainsi : « *Est-ce qu'il faut attendre que telle espèce devienne patrimoniale pour qu'on la trouve intéressante ?* » (Terrain A – Entretien 5). Selon lui, il existe bel et bien une forme de biodiversité dans ce territoire, peu visible et montrant des caractéristiques diffuses et pénétrantes, le long de couloirs bien spécifiques dessinés par les cours d'eau et les vieilles haies, plutôt en périphérie des exploitations agricoles.

D'après les naturalistes rencontrés lors de cette première étape d'exploration, la richesse et l'originalité de cette nature « *ordinaire* » réside donc dans son organisation arborescente et linéaire, qui permet de créer ce qu'ils appellent des « *corridors écologiques* » (Terrain A – Entretien 5). Ils pointent toutefois comme exception certaines prairies humides ou encore les buttes séchantes du Mont des Alouettes, qui sont des milieux où la biodiversité est ponctuellement plus importante qu'ailleurs.



→ **Ci-contre : photographie 40.** Bois du Mont des Alouettes, versant nord. La photographie illustre bien l'expression « *une terre de géants et de genêts en fleurs* » utilisée pour décrire le bocage vendéen dans le texte d'introduction du spectacle de la Cinéscénie du Puy-du-Fou.

La nature d'ici, elle a un caractère doux et tranquille. Elle est discrète, elle ne prend pas beaucoup de place, elle n'est pas très sauvage et quand elle l'est, elle essaie de ne pas déranger. Cela ne facilite pas le travail de sensibilisation et de préservation de l'environnement, ce qui explique que le niveau de connaissances est encore très fragmentaire. « *Ici, il n'y a pas eu de culture de prospection naturaliste* » explique l'un des animateurs rencontrés (Terrain A – Entretien 5).

Mais ce n'est pas parce qu'elle ne s'impose pas fortement à la population vendéenne qu'elle n'en est pas moins fragile face aux modifications induites par l'évolution de cette dernière. La nature, bien qu'ordinaire, est fragile et menacée. A ce sujet, le diagnostic des environnementalistes est sans appel : les paysages bocagers sont abimés, la qualité de l'eau des rivières est sévèrement atteinte, la biodiversité a déserté l'espace agricole (Terrain A – Entretien 1). C'est ainsi que nous pouvons désormais aborder plus précisément la question de la nature, telle qu'elle se pose aujourd'hui entre les éleveurs et la société de ce territoire.

2.1.4 - Nature, éleveurs et sociétés : le défi de la qualité de l'eau du bassin versant de la Bultière

La nature est devenue un sujet de controverse, qui vient mettre en évidence les conflits de vision qui existent aujourd'hui sur un territoire qui a connu de nombreuses mutations socio-économiques.

D'une part, on observe l'apparition d'une nature aménagée voire jardinée, au sein des bourgs et des lotissements. Plutôt qu'un espace de production, la campagne prend ainsi le visage d'un espace ressource pour une population qui passe une grande partie de son temps au bureau ou à l'usine. Notamment, de nouvelles haies ont été plantées, qui n'ont pas les mêmes fonctions que les haies bocagères arrachées il y a quarante ou trente ans. On ne les installe pas entre deux parcelles mais au bord des maisons, des routes et des chemins. Plutôt que d'être liées à la pratique de l'élevage, leur visée est principalement ornementale : ainsi poussent-elles bien plus vite car elles ne sont pas composées des mêmes essences : le charme et l'alisier ont maintenant pris la place des grands chênes. Assez paradoxalement donc, plus ce bocage vendéen montre un visage économique fleurissant, plus l'on entend parler de la nature comme d'une panacée, et plus celle-ci fait son apparition sous des formes renouvelées. Elle est mise en valeur au sein d'espaces verts flamboyants neufs, de parcours sportifs, de plantations qui égayent les lotissements.



Marie Guicheteau

→ ***Ci-contre : photographie 41. Les espaces verts participent à donner au bocage le visage d'une nature « bien-être ». La « Coulée Verte » de la commune de Beaurepaire est un aménagement paysager qui relie l'école à l'église, en longeant un petit ruisseau.***

D'autre part, la combinaison entre l'artificialisation des surfaces et l'adoption de systèmes d'élevage intensifs commence à montrer des effets négatifs sur les milieux naturels. Sous cette nature brillante qui témoigne du prodige économique du bassin herbretais, il y a tout de même une zone de faiblesse, qui fait comme une ombre au tableau. Nous devons ici évoquer une affaire qui a éclaté en 2004 et qui a provoqué moult perturbations entre les agriculteurs, les représentants de la société civile et les figures de la politique locale.



Marie Guicheteau



Marie Guicheteau

→ ***Ci-dessus : photographies 42 et 43. Le lac de la Bultière est un lieu de promenade pour les populations locales. Sur le sentier pédestre qui longe les berges, l'on croise des pêcheurs et des joggeurs qui profitent ici d'une nature peu fréquentée et même aux allures encore un peu « sauvages », comme dans ce vallon humide à l'écart de la retenue d'eau.***

Des analyses montraient que l'eau du barrage de la Bultière était trop polluée selon les nouvelles normes de la Directive Cadre sur l'Eau. L'année précédente en effet, l'Union Européenne avait décidé que le seuil du taux de nitrates autorisé dans les rivières ne devait pas dépasser 50mg/L. La situation s'est confirmée dans les années suivantes, au point qu'un contentieux soit finalement adressé au Syndicat Vendée Eau en 2008, alertant les collectivités locales, les poussant à mettre en place des mesures adaptées, faisant grand bruit dans la presse (Verdier, 2008).

L'AFFAIRE DE LA BULTIERE : LES DATES A RETENIR

2003 : La Directive Cadre sur l'Eau limite le taux de nitrate autorisé à 50mg/L.

2004 : Les taux de nitrates ont dépassé le seuil de 50 mg/L pendant 13 jours

2007 : Le barrage est classé en « pré-contentieux européen »

2008 : Une sanction européenne est adressée au syndicat Vendée Eau

2009 : Un programme Leader est lancé par les communautés de communes des Herbiers et de St-Fulgent. La reconquête de la qualité de l'eau est au centre des axes d'actions.

Juin 2014 : Le programme Leader se termine. Si son programme est renouvelé à l'échelle du Pays des Herbiers, l'agriculture n'est plus l'objet d'actions spécifiques.

Or, les activités d'élevage sont situées au premier rang des accusés, et notamment les systèmes intensifs en hors-sol qui produisent des quantités importantes de nitrates ensuite utilisées en épandage dans les prairies et les champs. En fait, dès sa construction, le barrage avait été l'objet de polémiques. Installer une retenue en eau potable dans cette région semblait être un pari risqué. Les conditions naturelles du territoire, mariées à un contexte socio-économique de forte croissance, laissent déjà à prévoir la sensibilité de ce bassin versant face aux enjeux de pollution de l'eau. « *On est sur des zones très sableuses, sensibles à l'érosion et au lessivage. Le drainage, pour moi, est l'un des principaux facteurs de dégradation de la qualité de l'eau. Je ne comprends pas qu'il soit autorisé sur le bassin versant !* » nous affirme notamment ce conseiller agricole du GEDA des Herbiers. (Terrain A – Entretien 4). Pour endiguer cette situation de crise, des groupes de discussion ont été constitués, rassemblant les agriculteurs, les élus, les organismes de développement agricole. En amont de la filière agricole, des mesures furent mises en place pour favoriser les conversions des agriculteurs à l'agriculture biologique ou à l'adoption de pratiques alternatives, moins coûteuses pour l'environnement. Le choix des mesures agro-environnementales territorialisées (MAET) fut ainsi particulièrement encouragé auprès des agriculteurs du bassin versant.

L'installation de zones-tampon auprès des cours d'eau fut également proposée aux agriculteurs. Celles-ci étaient sensées atténuer les effets de l'écoulement rapide des eaux de surface et absorber une grande partie de leur imprégnation en nitrates (<https://pays-de-la-loire.chambres-agriculture.fr/>). Concernant l'aval de la filière, les communautés de commune des Herbiers et de St-Fulgent ont mis en place des mesures pour intégrer les produits locaux dans les restaurants scolaires. Des producteurs engagés dans des systèmes alternatifs et dans des circuits courts de commercialisation se sont rassemblés, pour former l'association « *Le Cabas fermier* » et construire un magasin de producteurs aux Herbiers. Pour cela, ils ont pu bénéficier des financements proposés par le programme Leader en faveur de « *la reconquête de la qualité de l'eau* » dont l'objectif était d'accompagner les agriculteurs du territoire vers des systèmes moins coûteux sur le plan environnemental.



→ **Ci-contre : photographie 44.**

Magasin de producteurs mis en place par l'association Le Cabas Fermier, aux Herbiers.

L'encouragement au passage à des systèmes moins intensifs s'est également traduit par la création d'une Charte spécifique, nommée charte d'Agriculture Durable, par le Groupe d'Action Locale chargé de l'animation du programme Leader. « *Concrètement, l'idée est de créer un « pallier » entre l'agriculture conventionnelle et l'agriculture biologique.* » est-il écrit dès l'introduction de la charte (Labbé et Renolleau, 2009). Cette dernière proposerait donc une sorte de voie du milieu, qui permettrait de réconcilier le clivage habituel entre agriculture biologique et agriculture conventionnelle, et serait accessible à un plus grand nombre d'agriculteurs. Cette charte s'inspire de cahiers des charges déjà existants, comme celui de l'Agriculture Biologique et du Label Rouge pour les porcs, les volailles et les veaux. Nous avons été à la rencontre d'un chargé de mission, en charge des questions d'environnement et d'agriculture sur la communauté de communes des Herbiers, qui nous a établi la liste des actions menées en faveur du changement des pratiques agricoles du territoire : « *Tout a commencé par un recensement des cours d'eau et zones humides, qui a permis un travail de cartographie des ressources en eau du territoire. Ça nous a servi de support de communication avec les éleveurs. Ils y voyaient un peu plus clair. Ensuite on a mis en place des actions d'accompagnement, au cas par cas, selon les envies personnelles des volontaires : création de bassins de rétention des eaux, mise aux normes de certains élevages, accompagnement de conversions en bio, indemnités à l'installation pour ceux qui portaient des projets originaux* » (Terrain A – Entretien 3).

Malgré ces dispositions, le bilan des opérations que les collectivités ont mené auprès des agriculteurs est assez mitigé. Ce que nous pouvons en retenir, c'est que de fortes disputes ont éclaté autour de ce sujet de qualité de l'eau. Apparemment, les réunions qui portaient sur ce sujet ont été particulièrement animées. Certes, quelques agriculteurs ont su tirer parti du levier économique qui leur était proposé par les aides du FEADER. Mais il ne s'agit que d'une minorité. Le conseiller agricole que nous avons rencontré regrette que les agriculteurs investis dans des systèmes conventionnels ne se soient pas du tout approprié la problématique de la qualité de l'eau : « 90% d'entre eux rejettent les contraintes environnementales. C'est lié à la culture locale, où la FDSEA est fortement enracinée. Or, on sait que la FDSEA est pour une agriculture...productive. Pour ces gens, c'est automatique : produire moins, c'est gagner moins. » Selon lui,

« 10% seulement [des agriculteurs du territoire] en font une opportunité, qui décident d'adapter leurs systèmes à cette donnée environnementale, notamment en passant par des MAET. Nous, on essaie d'orienter les systèmes qui conviennent vers ce type de démarche... C'est notamment le cas pour ceux qui sont tout en herbe » (Terrain A – Entretien 4).

Il pense toutefois qu'un autre regard pourrait être porté sur la situation de ce bassin-versant, qui permettrait à l'avenir de valoriser la vulnérabilité des milieux naturels, par l'adoption de systèmes moins intensifs : « Ce qui est sûr, c'est que quelqu'un qui veut se lancer en bio a plutôt intérêt à s'installer sur le bassin versant, pour bénéficier des aides liées à la qualité de l'eau. Ça peut devenir un levier, pour certains » (Terrain A – Entretien 4). Enfin, un élu de la communauté de communes des Herbiers que nous avons rencontré a plutôt insisté sur les aspects positifs de cette politique en faveur d'une agriculture plus durable, semblant ignorer les frictions nombreuses qui nous ont été présentées par d'autres acteurs : il est heureux de nous déclarer que « maintenant, le train est sur les rails » (Terrain A – Entretien 3).

Qu'en pensent les éleveurs ? Le défi posé par la qualité de l'eau du bassin de la Bultière a-t-il participé à faire évoluer les pratiques et les représentations de la nature dans le nord-est du bocage vendéen ? Pour le savoir, il nous faut aller à la rencontre des éleveurs et des éleveuses de ce territoire. Mais avant cela, nous voulons clore cette présentation de ce territoire en abordant une originalité culturelle qui lui permet aujourd'hui de se distinguer à l'échelle internationale, et de transcender l'idée de « nature ordinaire » pour en faire le théâtre d'un récit exceptionnel (qui élude l'état de dégradation actuelle de la biodiversité sur le territoire).

2.1.4 - Le Puy-du-fou : haut lieu culturel, gardien de la mémoire du bocage ?

Nous avons parlé de la nature vendéenne, du visage changeant de ses bocages, de l'absence de biodiversité clairement identifiée, de la vulnérabilité de ses cours d'eau. Il s'agit à présent de franchir le voile qui sépare la nature de la culture. Ainsi, concentrons-nous maintenant sur les représentations culturelles de cette nature apparemment « *ordinaire* » (Terrain A – Entretien 5) et voyons ce que les populations humaines en ont perçu. En effet, la nature de Vendée a servi de support à l'imagination des populations et à la réalisation d'une grande fresque artistique qui mêle le récit historique et le récit mythique. Nous voulons ici parler du spectacle du Puy-du-Fou. C'est dans la commune des Epesses, parmi les vallons d'un bocage blotti sur les derniers flancs de la Gâtine Vendéenne, que se sont établies les ambitions de Philippe de Villiers qui a écrit le scénario de la « *Cinésénie* », un spectacle nocturne qui retrace l'histoire de la région à travers celle de la famille Maupillier. La naissance du Puy-du-Fou s'est caractérisée par des moyens modestes et le recours à l'investissement bénévole des populations locales, ce qui a grandement participé à faire de cette aventure humaine une sorte de légende.



→ **Ci-dessus : photographie 45.** Scène du spectacle nocturne *La Cinésénie*. Les soirs d'été, le château du Puy-du-Fou est magnifié par le jeu de son et de lumière qui accompagne ce spectacle pour lequel collaborent des milliers de bénévoles.

La Cinésénie attire presque 400 000 spectateurs chaque saison. Ce sont non moins de 1200 comédiens qui participent à cet événement sur une scène de 23 hectares. Les « Puyfolais » sont ceux et celles qui participent de façon bénévole au spectacle. Hommes, femmes et enfants, principalement issus des communes alentour, forment une communauté soudée qui se retrouve, après chaque représentation, dans les coulisses de la scène pour partager des moments de convivialité.

Mais aujourd'hui, par la création du « Grand Parc » et de ses nombreux spectacles diurnes, le Puy-du-Fou constitue un parc touristique de grande ampleur, proposant aux visiteurs des attractions multiples qui dépassent largement le thème initial de l'histoire de la Vendée. Il s'agit ici d'insister sur le fait que l'activité culturelle proposée par « Le Puy du Fou » s'est considérablement professionnalisée ces dernières années, au point de disposer, en interne, d'une école artistique spécifique aux compétences reconnues mondialement (c'est le cas par exemple des disciplines équestres de dressage et de voltige).

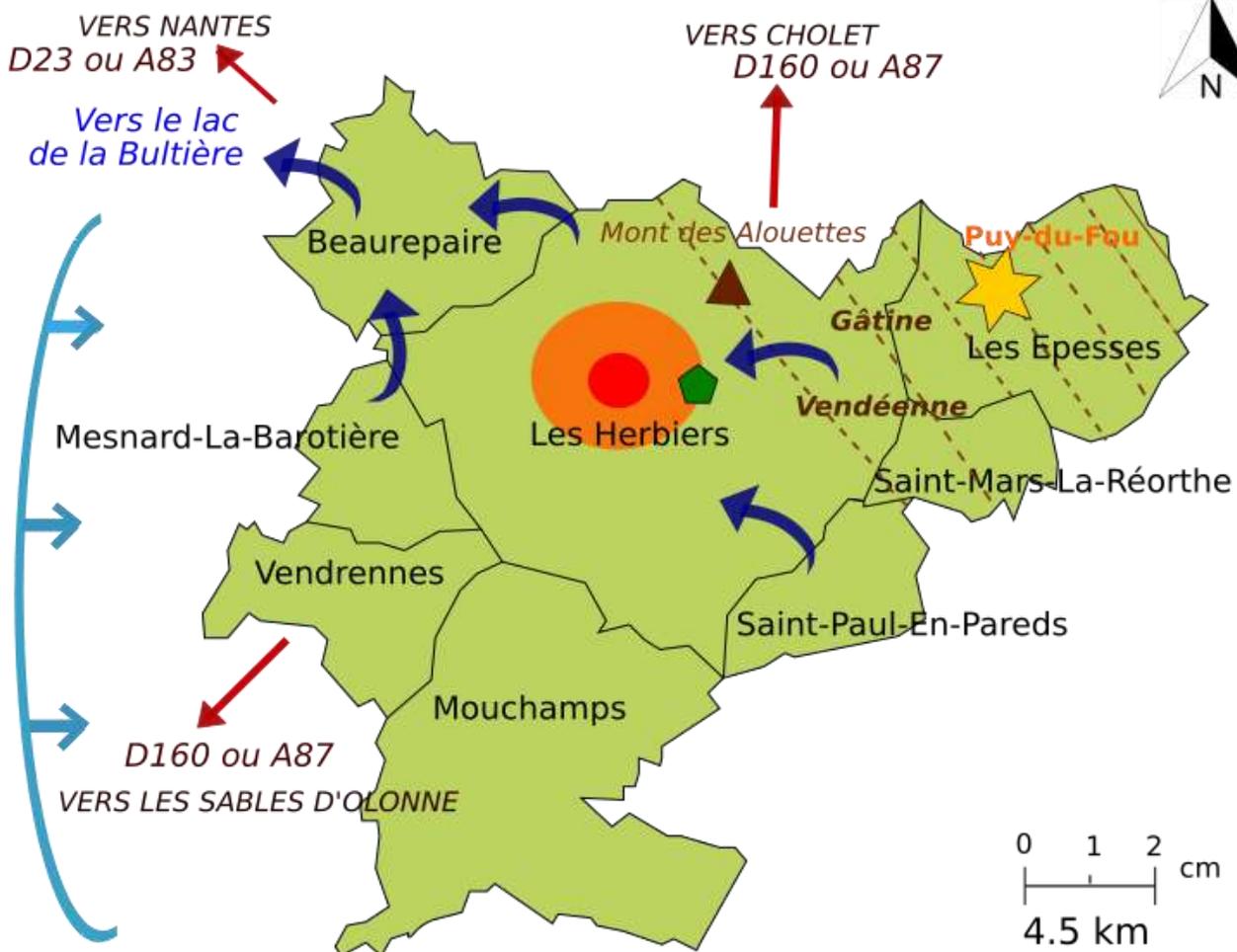
L'histoire vendéenne apparaît donc magnifiée par ces représentations artistiques qui ont choisi ce coin de bocage façonné depuis des siècles par les pratiques d'élevage comme lieu de leur jeu théâtral. Mais cette personnalité culturelle incarnée par le Puy-du-Fou, qui semble exprimer puissamment le chant de l'âme de ce territoire, renvoie-t-elle à une réalité qui est vécue par les populations locales d'aujourd'hui ? Se sont-elles approprié cette mémoire du bocage, au point d'y reconnaître une sorte de mythe fédérateur mettant en dialogue la Nature et les Hommes et donnant sens aux pratiques de tous les jours ? Nous gardons ces questions à l'esprit, pour les poser aux éleveurs et aux éleveuses qui continuent de modeler, par l'exercice de leur métier, les surfaces dédiées à l'élevage que les Plans Locaux d'Urbanisme daignent bien encore leur laisser.

2.1.5 - Bilan : la communauté de communes du « Pays des Herbiers » comme démarcation de notre terrain d'étude

Cette visite exploratoire venant d'être retracée, nous décidons de délimiter notre terrain de recherche en suivant les limites administratives de la communauté de communes du « Pays des Herbiers », qui nous semble être en mesure de condenser cette interrogation sur le lien à la nature vécu par les éleveurs.

Nous nous situons donc à la limite entre le Bas-Bocage et le Haut-Bocage. Ici, c'est la ville des Herbiers constitue le pôle urbain qui attire les populations et les flux économiques, en relation avec les agglomérations de La Roche-sur-Yon, Cholet et Nantes, et grâce à la présence d'importantes infrastructures de communication comme celle de l'autoroute A87 et du péage des Herbiers. C'est son développement qui nous amène à parler de « *campagne industrielle* » au sujet de ce territoire dont le paysage bocager n'est plus une évidence. Il est plus juste aujourd'hui de parler de « néo-bocage » pour qualifier ce paysage qui a connu de profonds bouleversements. C'est d'autant plus pertinent qu'en parallèle de cet aspect paysager, les usages de la nature ont été considérablement modifiés par la généralisation de modes de vie nettement urbains, avec un système de valeurs qui s'est éloigné de celles qui rythmaient la vie des populations agricoles si nombreuses, il y a quelques décennies. Si ce territoire du « Pays des Herbiers » nous intéresse, c'est également parce qu'il correspond au bassin versant de la retenue d'eau de la Bultière, dans sa partie amont. C'est donc ici que se pose, de façon particulièrement aiguë, le défi de la qualité de l'eau et de l'adaptation des pratiques d'élevage. C'est également ici que la fréquentation touristique et culturelle, liée à la présence du Parc du « Puy-du-Fou », participe d'une façon puissante à l'économie du bocage et au renouveau de son image, bien au-delà des limites de ce département. Tous ces arguments nous semblent converger pour nous permettre de valider le choix de ce terrain d'étude, au regard de notre question de recherche.

La communauté de communes du Pays des Herbiers : une campagne bocagère en mutation



-  Communes intégrées à la communauté de communes du Pays des Herbiers
-  Paysages du haut-bocage vendéen constitués de collines et de vallons .
faisant partie de l'ensemble appelé "gâtine vendéenne"
-  Ville des Herbiers : pôle économique majeur du territoire
-  Ceinture urbaine périphérique avec ses zones industrielles et artisanales
-  A87 Principaux axes de communication
-  Directions des principaux flux de marchandises et de personnes
-  Interface maritime participant au dynamisme du territoire
-  Le mont des Alouettes, site historique et culturel
-  Le Puy-du-Fou, pôle touristique et culturel du territoire
-  Magasin de producteurs locaux, témoignant de nouvelles pratiques collectives
-  Sens d'écoulement des ressources en eau du bassin versant de la Bultière
vulnérable à la pollution

2.2 – Zoom sur la Chaîne des Puys :

Nous quittons l'Ouest de la France pour rencontrer l'Auvergne et ses terres volcaniques. Nous voilà dans le département du Puy-de-Dôme, en direction de Clermont-Ferrand. Ce paysage est celui qui se dessine lorsqu'on vient de l'Ouest et que l'on dépasse la vallée de la Sioule, pour entrer sur le plateau des Dômes par la commune de Bromont-Lamothe.



→ **Ci-dessus : photographie 46.** *Silhouette de la Chaîne des Puys, telle qu'on peut l'observer depuis la partie orientale du plateau des Dômes.*

L'œil du géographe remarque l'étrange alignement des formes qui se dessinent contre l'horizon, derrière le plateau bocager où se devinent quelques villages. Les courbes ne sont pas régulières, elles associent des pentes convexes et d'autres concaves. L'étonnement peut surgir : décidément, cette silhouette est originale et ne ressemble pas à relief de montagne ordinaire. Dans son ouvrage *Les jardins de Vulcains* dédié à une analyse paysagère poussée de la Chaîne des Puys, Yves Michelin évoque lui-aussi cette première impression tumultueuse que fait naître la Chaîne des Puys dans le regard de l'observateur. L'auteur décrit « *une variété désordonnées qu'aucune logique ne paraît structurer* » (Michelin, 1996, p.15). Pourtant, avec l'aide de la géologie, de la géographie et de l'histoire, nous allons découvrir que ce paysage renvoie en fait à des formes volcaniques particulièrement représentatives des étapes de création de la Terre et qu'il est animé par des logiques de valorisation de l'espace par l'Homme. C'est d'ailleurs ce qui lui vaut aujourd'hui d'être inscrit sur la liste du Patrimoine Mondial de l'Unesco et d'être confronté à des enjeux qui touchent de très près les relations Société/Nature.

2.2.1 - La structuration d'un paysage volcanique original :

Les collines imposantes aux courbes si étranges, parfois bombées et parfois creusées en leur sommet, qui se découpent sur l'horizon de la photographie ci-dessus, sont en fait des volcans dits « *monogéniques* », ce qui signifie que chacun d'entre eux est né d'une éruption individuelle, indépendante des autres. En somme, chacun de ces volcans dispose d'une identité personnalisée. Ainsi, la Chaîne des Puys est constituée de 80 volcans alignés selon un axe Nord-Sud qui longe la plaine de la Limagne, située 400 mètres en contrebas du plateau des Dômes dont l'altitude moyenne est de 800 mètres. L'une des spécificités de cet ensemble vient du fait que ces édifices « *s'alignent sur 30 km du nord au sud, et couvrent une largeur de 3 à 4 km seulement* », ainsi que nous l'indique la géologue Angélie Portal (Portal, 2016, p.46). L'édifice le plus imposant de la Chaîne des Puys est situé en son milieu : il s'agit du Puy-de-Dôme, qui culmine à 1464 mètres. Un autre trait original de la Chaîne vient du fait qu'à l'échelle des temps géologiques, la Chaîne des Puys est caractérisée par sa relative jeunesse et la rapidité de sa formation : « *la Chaîne des Puys s'est érigée prodigieusement vite* » insiste le géographe Yves Michelin (Michelin, 1996, p.63). Notamment :

- Le Puy-de-Dôme serait apparu il y a environ 11 000 ans.
- Les Puy-de La Vache et de Lassolas, qui sont les Puys les plus jeunes de la Chaîne et qui sont situés dans sa terminaison sud, auraient été formés il y a environ 9000 ans. Bien que peu à peu envahis par la forêt, ils gardent l'aspect de leur nature volcanique grâce aux blocs de lave qui les entourent, et par la couleur rougeoyante de leurs flancs.

Comme on peut le voir sur les photographies suivantes, ces puys et ces dômes se caractérisent par une remarquable diversité sur le plan des formes géologiques. Cela s'explique notamment par les différents types de lave qui sont à l'origine de celles-ci. « *La grande variété de dynamismes éruptifs observée provient de la composition des magmas dont sont issus ces volcans* » nous explique en effet Angélie Portal dans une thèse publiée en 2016 (Portal, 2016, p.47). L'ensemble des laves que l'on rencontre sur la Chaîne des Puys a été regroupé en quatre types reconnaissables sur le terrain, qui se différencient essentiellement par une composition plus ou moins élevée en silice :

- Lave de type « *Basaltes* »
- Lave de type « *Trachy-basaltes* »
- Lave de type « *Trachy-andésite* »
- Lave de type « *Trachyte* »

(Dossier de candidature au Patrimoine Mondial, p.73).

La zone centrale, qui est également la plus connue et la plus fréquentée par les visiteurs, nous fournit un échantillon caractéristique de cette variété. Sans aller jusqu'à une description détaillée des caractères géologiques de ces volcans, nous pouvons relever que :

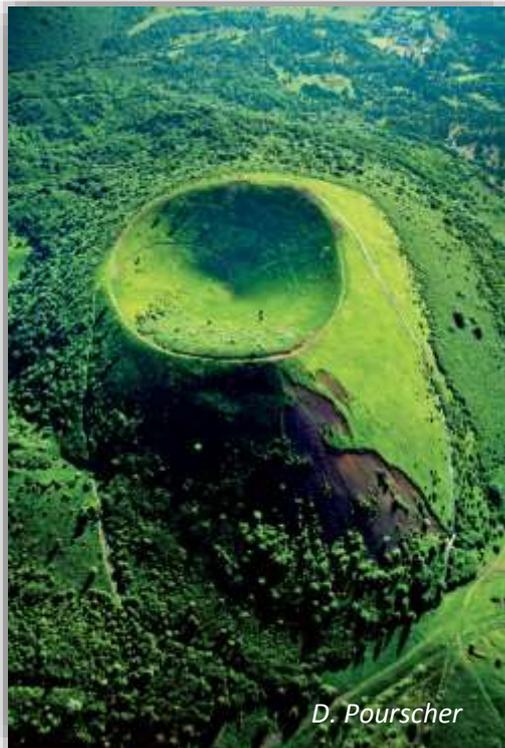
- Le Puy-de-Dôme est un édifice de type péléen à pentes hérissées : il provient d'une lave de type « trachyte ». Associée à de fortes explosions, cette dernière, très visqueuse, ne produit pas de coulées de lave mais s'agglomère au sommet pour former finalement un « dôme ». Nous pouvons ici citer cette explication proposée par les experts qui ont participé à la rédaction du dossier de candidature du site :

« Les dômes et protusions aux magmas trachytiques plus acides, sont issus du dynamisme dit « péléen » en référence à l'éruption de la montagne pelée en 1902 en Martinique. Il se forme par l'extrusion progressive d'une lave très visqueuse, s'accumulant autour de l'évent jusqu'à former un dôme. Ce type d'édifice ne contient aucun cratère, et l'on ne peut y observer de coulées de lave aux alentours, celle-ci étant trop pâteuse pour s'étaler davantage » (Dossier de candidature sur la Liste du Patrimoine Mondial, p.66).

- L'exemple d'un cratère régulier est donné par le Puy-de-Pariou, situé en proximité immédiate du Puy-de-Dôme. Il provient d'une lave de type « trachy-andésite », qui s'est écoulée à partir du cratère délimité par un anneau très régulier, pour former une longue coulée s'étendant sur le plateau. Notons que la régularité et la lisibilité des formes du Pariou ont fait de ce volcan l'emblème de la Chaîne des Puys, qui a longtemps été utilisé pour promouvoir l'eau « Volvic ».

- Le Puy-de-Côme provient également de lave de type « trachy-andésite » mais il se différencie de son voisin, le Pariou, par la présence de deux anneaux parallèles clairement visibles. Sa coulée de lave s'étend sur le plateau des Dômes jusqu'à la rivière de la Sioule.

- Le Traversin, situé en contrebas du Puy-de-Dôme, est quant à lui de type basalte.



D. Pourscher



P. Soissons

→ ***Ci-dessus : photographie 47. Le Puy-de-Côme, moins connu que son voisin, est orné en son sommet de deux cratères emboîtés.***

→ ***Ci-contre : photographie 48. Cratère du Puy de Pariou, sur lequel on distingue les sillons rouges tracés dans la pouzzolane par le passage répété des randonneurs.***

→ ***Ci-contre : photographie 49. Les volcans de La Vache (à gauche) et de Lassolas (à droite) se démarquent des autres par leur cratère égueulé et par la couleur rouge qui les habille, signe de la forte température au moment de l'édification du cône.***



G. Fayet

Si les volcans sont les formes volcaniques qui sont les plus marquantes dans le paysage, ils ne peuvent pas être compris indépendamment de leurs coulées, aussi appelées « cheires », qui ne sont pas forcément visibles selon un plan horizontal mais qui révèlent très nettement leur présence dès que l'on prend de l'altitude. Ainsi, la continuité entre les volcans et les coulées est aisément observable sur la photographie aérienne de la page suivante.

Cheire du puy
de Côme

Puy de Côme

Puys de la
Vache et de

Coulée de la Vache
et de Lassolas



→ ***Ci-dessus : photographie 50. Carte du bien proposé pour inscription au patrimoine mondial, sur fond orthophotographique. Source : Eric Langlois, CERAMAC, Clermont-Ferrand, d'après Centre Régional Auvergnat de l'Information Géographique, orthophotographie, 2009.***

Si les coulées de lave sont si facilement identifiables sur une photographie aérienne, c'est parce que la forêt en épouse presque parfaitement les contours. Pourquoi ces surfaces ne sont-elles pas cultivées ou occupées différemment par les sociétés humaines d'aujourd'hui ? Pour le comprendre, il suffit de pénétrer les sous-bois qui recouvrent ces coulées. En empruntant les sentiers qui sillonnent ces cheires, nous découvrons que celles-ci sont caractérisées par un relief chaotique fait de creux et de bosses, où il est très facile de perdre le sens de l'orientation.

La difficulté de ce terrain les rend donc difficilement exploitables, d'où la prolifération des taillis et des forêts, ainsi que l'illustre la photographie suivante.



→ ***Ci-dessus : photographie 51. Cheire du Puy de Côme dissimulée sous les bois.***

Un phénomène étrange mais bel et bien naturel peut y être observé : il s'agit des trous à glace, cavités dans lesquelles l'humidité de l'air se congèle, même pendant la saison estivale. Véritables glaciers naturelles, elles permettaient de fournir les hôpitaux de Clermont-Ferrand en glace et aussi de conserver le fromage « bleu » de Laqueuille.



→ ***Ci-contre : photographie 52. L'un des trous à glace observable parmi les chaos rocheux de la cheire de Côme.***

Ajoutons que certains plans d'eau ont été créés par l'écoulement des coulées de lave, comme les lacs de La Cassière et d'Aydat par exemple, qui sont une illustration de ce qui se produit lorsqu'une coulée de lave rencontre un cours d'eau et en intercepte le cours.

Egalement, nous pouvons évoquer l'exemple original des « maars », qui sont des cratères d'explosion occupés par un lac ou comblés par un marécage, comme c'est le cas de la « *Narse d'Espinasse* » située à l'extrémité sud de la Chaîne des Puys, mais aussi du maar de Beaunit, « *l'édifice le plus septentrional de la Chaîne des Puys stricto sensu* » et qui « *a fait l'objet de plusieurs études géophysiques à partir de 1970* » (Boivin et Portal, 2016). Enfin, les coulées basaltiques peuvent créer un phénomène géomorphologique original appelé « *inversion du relief* ». C'est ce que l'on observe au sujet de la Montagne de la Serre, crête effilée encadrée par la vallée de la Veyre et la vallée de l'Auzon, qui a été protégée de l'érosion par la nature particulièrement solide de la lave qui la recouvre et qui s'est écoulée à partir du cône dit de « *la Vigeral* » dominant le lac de la Cassière.



→ ***Ci-dessus : photographie 53. Relief inversé de la Montagne de la Serre vue du Nord.***

Sur ce territoire, outre les volcans et leurs coulées de lave, d'autres éléments de paysage rendent compte des mouvements tectoniques qui animent ce relief. Nous pouvons ici évoquer le rift qui se dessine parallèlement à la Chaîne des Puys dans sa partie Est, aussi appelé « *Faille de Limagne* ». Cette dernière est présentée de la façon suivante dans le Dossier de Candidature porté par le Conseil Général :

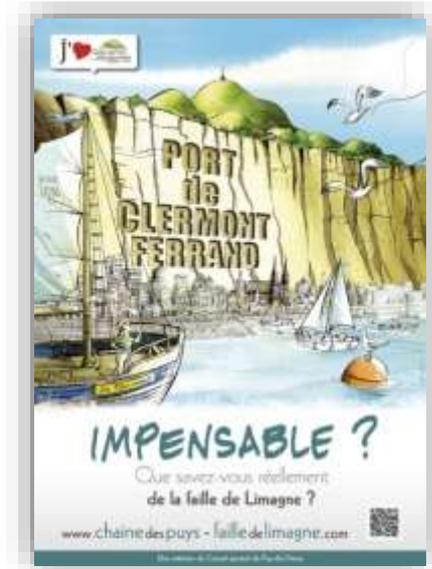
« *L'épaulement du rift du plateau des Dômes s'élève nettement au-dessus du bassin d'effondrement de la Limagne dont la faille-limite se traduit dans le paysage par un escarpement nord-sud caractérisé par une déclivité de 30° environ et une dénivellation pouvant atteindre plusieurs centaines de mètres (m). Ce relief pénéplané culmine à 1030 m tandis que la surface du graben de Limagne se situe à 300m* » (Dossier de candidature au Patrimoine Mondial, 2011).

Dans le paysage, ce rift est facilement identifiable du fait de ses pentes impressionnantes. Ici, le socle cristallin apparaît encore : constitué de roches granitiques, il révèle combien ces dernières ont été bousculées, cisailées, découpées par les mouvements tectoniques. Par exemple, les gorges de l'Artière situées à Ceyrat montrent des falaises rocheuses affectées par un réseau de failles. De même, au nord de la Chaîne des Puys, des stries de faille sont aisément identifiables sur la route menant de Volvic à Enval. Sachant que cette cassure tectonique est de même nature que le Rift du Nil en Afrique, la faille de Limagne appartient donc clairement à l'ensemble tectono-volcanique de la Chaîne des Puys, même si elle est encore beaucoup moins connue par le grand public que cette dernière.

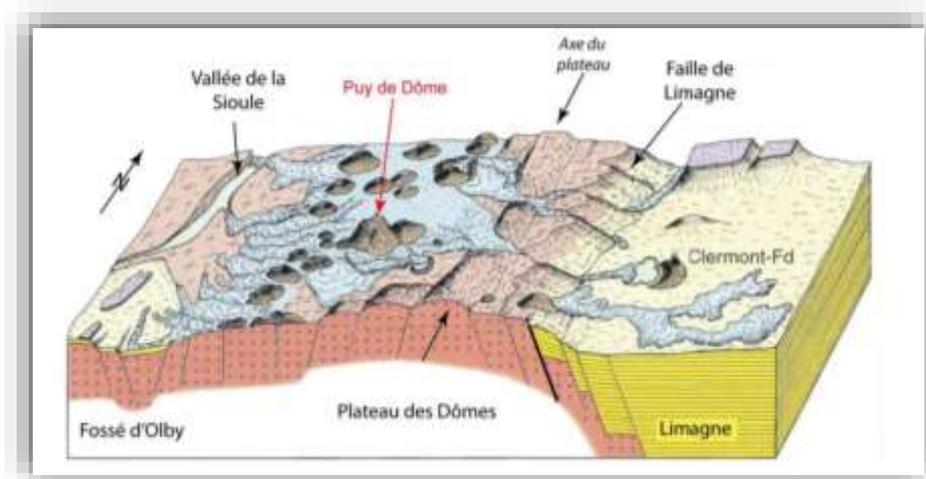
→ **Ci-contre : image 54. La faille de Limagne, un relief original mais méconnu.**

C'est au pied de la Faille de Limagne que l'agglomération clermontoise est nichée. Cette affiche de communication, conçue par le Conseil Général du Puy-de-Dôme, met en valeur cette situation exceptionnelle dont les habitants n'ont pas toujours connaissance.

Source : <https://www.chainedespuys-failedelimagne.com/>



La compréhension de la structure géomorphologique de ce territoire, si fortement marqué par l'activité volcanique, est un préliminaire indispensable à l'analyse paysagère sur laquelle nous allons maintenant nous pencher. Les géologues spécialistes de la Chaîne des Puys peuvent nous aider dans cet exercice, en proposant des figures simplifiées :



→ **Ci-dessus : figure 10. Schéma structural de la partie centrale de la Chaîne des Puys**

Source : Portal, 2016, p.47 (modifié d'après Boivin et al, 2009)

Les géologues nous expliquent qu'il s'agit là d'« *un plateau granitique hercynien sur lequel repose directement un ensemble d'édifices volcaniques quaternaires et leurs dépôts. Le tout est affecté d'une tectonique régionale marquée, parallèle à la grande Faille de Limagne, orientée N-S à N20°* » (Boivin, Portal, 2016).

D'est en ouest, les différents ensembles géomorphologiques, qui servent de support aux paysages actuels de la Chaîne des Puys, y apparaissent clairement. Nous pouvons distinguer :

- Le fossé d'Olby dans lequel coule la Sioule, cours d'eau qui sert de délimitation occidentale au plateau des Dômes.

- Le plateau des Dômes sur lequel se dessine l'alignement des dômes et les puys de la chaîne volcanique.

- Le bassin de Limagne où est nichée la ville de Clermont-Ferrand, en contrebas de la faille et au même niveau que le Puy-de-Dôme.

Assurément, depuis l'arrivée des premiers agriculteurs, les populations humaines ont dû s'adapter et tirer partie de ce relief et de ces sols si particuliers. Comme le montre Yves Michelin dans *Les Jardins de Vulcain*, l'analyse des paysages de la Chaîne des Puys nécessite la mise en œuvre d'une méthodologie complète, précise, pluridisciplinaire (Michelin, 1996, p.42). De cette façon, le paysage se déchiffre comme un palimpseste, avec des strates de lecture qui sont empilées les unes au-dessus des autres. Aux caractères physiques (géologiques, climatiques, pédologiques...) s'ajoutent en effet des caractères humains reliés à des contextes socio-économiques. Aussi, on peut dire que le volcanisme est l'ossature du paysage de la Chaîne des Puys et que les activités humaines en sont l'habillage.

Pour rendre compte de la diversité géographique qui règne sur la Chaîne des Puys, il est utile de distinguer six grands ensembles, en précisant d'abord que ceux-ci ne doivent pas être délimités de façon stricte et exacte (la réalité étant plus nuancée que cela), ensuite qu'ils permettent de rendre compte de façon organisée et simplifiée de cette palette d'usages et de paysages. Ainsi :

- A l'ouest du territoire, la rivière de la Sioule dessine une vallée étroite et profonde, qui vient délimiter la limite occidentale du plateau des Dômes. Elle passe notamment par la ville de Pontgibaud, qui est l'une des portes d'entrée principales de ce dernier.

- A l'Ouest des Puys, le plateau des Dômes correspond à un paysage bocager assez régulier, vallonné, qui est principalement valorisé par les activités d'élevage. L'élevage laitier est notamment très important au sud-ouest, qui se situe dans le prolongement direct du bassin laitier spécialisé de Rochefort-Montagne. Les populations rurales habitent dans de petits bourgs et hameaux qui sont dispersés parmi les prairies. Du sud vers le nord, on peut citer notamment les communes d'Aurières, Nébouzat, St-Genest Champanelle, Olby, Ceysat, Mazayes. Sur ces communes, les remembrements ont permis une modernisation des structures d'élevage qui a accompagné la spécialisation vers le lait.

- La zone centrale est occupée par les formes volcaniques. L'activité agricole y est presque absente. Sur les pentes des volcans et les coulées, le paysage forestier domine. Si la plupart des puys sont aujourd'hui entièrement recouverts par la forêt (qu'ils s'agissent de plantations volontaires ou de formes de reconquête spontanée), certaines zones sont toutefois restées ouvertes grâce au pâturage et permettent la lisibilité des formes volcaniques. Il s'agit notamment de la zone centrale des puys, et du plateau du Traversin recouvert de lande à callune. Ces zones ouvertes sont les plus fréquentées par les promeneurs, les amateurs de sport de pleine nature, les touristes. Elles sont aussi le lieu où persiste une activité pastorale collective, lors de la saison estivale.

- Le nord-est de la Chaîne des Puys est caractérisé par une activité agricole plus diversifiée qu'à l'Ouest. L'élevage de bovins allaitant est dominant, pour les communes situées dans le prolongement du plateau des Combrailles. Mais l'élevage bovin-lait est également présent, ainsi que l'élevage de moutons de race Rava, race locale pour laquelle la région des Dômes constitue le berceau de naissance. Cette partie de la Chaîne des Puys n'est pas seulement dédiée à l'élevage : les cultures y gardent une place importante au sein des exploitations.

Nous pouvons également aborder la spécificité des communes des alentours de Volvic, qui disposent de politiques d'aménagements spécifiques destinées à protéger la qualité du bassin versant des eaux de Volvic : il s'agit de l'Impluvium de Volvic.

- L'Est des Dômes : le principal problème qui caractérise cette partie des Dômes est le morcèlement ainsi que la dispersion des parcelles, particulièrement visible sur les communes d'Orcines et de Chanat-la-Mouteyre, qui mérite ici d'être souligné.

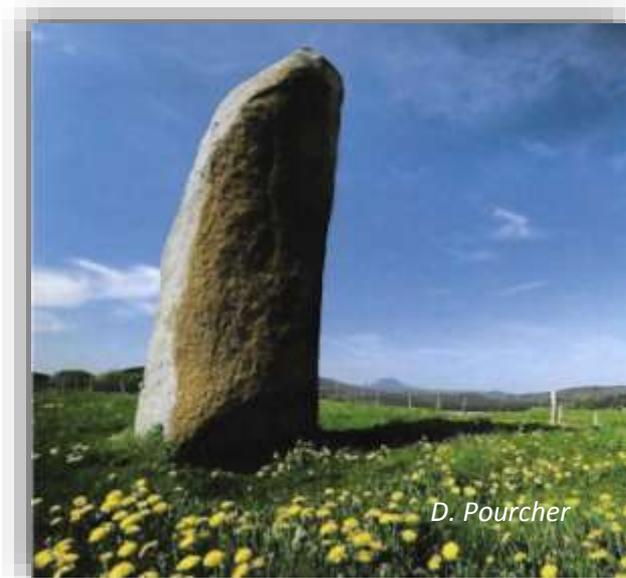
- Le sud-est des Dômes correspond à la faille de Limagne : la forêt recouvre les pentes les plus raides qui descendent vers l'agglomération clermontoise et vers la plaine de Limagne, via les communes de Ceyrat, Royat, Chamalières, Durtol. Clermont-Ferrand est le pôle urbain qui influence tout le territoire de la Chaîne des Puys : la présence de l'entreprise Michelin est notamment une source de dynamisme industriel majeur, qui permet à l'agglomération de rayonner à l'échelle nationale et internationale, et d'attirer des cadres et des professionnels hautement qualifiés. Comme nous allons le voir à présent, cette activité industrielle a joué un rôle important pour les populations rurales de la Chaîne des Puys. Mais aujourd'hui, Clermont-Ferrand se caractérise par une économie de plus en plus diversifiée : le secteur tertiaire et les activités de service prennent une place non négligeable. Le tourisme se développe en utilisant l'image de nature du territoire de la Chaîne des Puys, qui est si aisément accessible depuis la ville que certains qualifient cette dernière de « *jardin des Clermontois* ».

Intéressons-nous maintenant à l'histoire, pour mieux comprendre comment les facteurs humains ont modelé les paysages de la Chaîne des Puys à différentes époques, et afin de commencer à percevoir comment ce passé influence les pratiques et les représentations actuelles de la nature sur ce territoire.

3.2.2 - L'évolution des modes d'occupation de l'espace et des paysages, dans la Chaîne des Puys

Les premières traces d'implantations humaines dans la Chaîne des Puys sont datées de 6500 avant J-C. Elles sont donc contemporaines de la formation des derniers volcans de la Chaîne. Cependant, elles n'ont laissé que des empreintes légères si bien que « *aucun vestige d'habitat de cette époque n'a été retrouvé, seules des découvertes fortuites au XIXème siècle de haches de bronze et de silex taillés témoignent de la présence de l'homme mais les fluctuations des fréquences polliniques, même si elles sont ténues, restituent à coup sûr l'impact sur les milieux des premières mises en cultures* » (Michelin, 1996, p.65). Il est également écrit, dans le Dossier de Candidature du site au Patrimoine mondial : « *les analyses palynologiques et physico-chimiques des tourbières, maars et étangs de la Chaîne des Puys tels que ceux d'Ampoix, Fung, Palou, Vezolle, Espinasse, Montchâtre ou des Gouttes, permettent d'attester d'une occupation humaine continue de ce secteur depuis 6500 ans* » (Dossier d'Inscription au Patrimoine Mondial, p.170).

- Le « *défrichement généralisé de la forêt* » (Michelin, 1996, p.65) est attesté vers 2500 ans avant notre ère. Avec l'arrivée des Romains et jusqu'au Moyen-Âge, « *l'espace cultivé devient permanent et s'étend* » (Michelin, 1996, p.65). A la fin de l'âge du fer, vers 200 avant notre ère, « *la pression humaine sur le paysage s'accélère* » si bien que « *dès cette époque, pastoralisme, culture des céréales et faible degré de couverture forestière liée aux premiers défrichements commencent à caractériser les paysages de la Chaîne des Puys* » (Dossier d'Inscription sur la Liste au Patrimoine Mondial, p.170). Cette sédentarisation progressive a laissé des traces dans le paysage, notamment par la présence de monuments mégalithiques impressionnants, dont le menhir de Fohet qui est situé dans la commune d'Aydat, dans la partie sud de la Chaîne des Puys.



→ Ci-contre : photographie 55. Menhir d'Aydat haut de 4,7m, avec le Puy-de-Dôme en arrière plan.

Pendant la période romaine, le territoire de moyenne montagne de la Chaîne des Puys est mis en interaction avec une intense valorisation de la plaine de la Limagne qui révèle ses potentiels pour la production de céréales. Dès lors, la Limagne est en effet considérée comme « *le grenier à blé de la Basse Auvergne* » (Dossier d'Inscription sur la Liste au Patrimoine Mondial, p.174). En 465, Sidoine Apollinaire décrit son domaine d'Avicatum situé au sud d'Aydat, dans une lettre qui confirme le fait que l'espace agricole était alors structuré en grands domaines (nommés *villae*) qui étaient tenus par des propriétaires terriens membres de l'aristocratie romaine. Il écrit ainsi :

« L'étranger se plaît à voyager en notre patrie. La terre produit aux laboureurs d'abondantes récoltes, le chasseur y trouve à satisfaire sa passion, les montagnes sont couvertes de pâturages et les coteaux de vignobles. Les lieux unis sont remplis de fermes et ceux qui sont escarpés de châteaux. Ici, d'épaisses forêts ombragent la terre, là sont des champs cultivés, les endroits creux remplis de sources, et des fleuves coulent au milieu des précipices. A ce concert se mêlent les sons de la flûte à sept trous, avec laquelle les bergers de nos montagnes se livrent des combats pendant la nuit en gardant leurs troupeaux ; leurs chants et le bruit des clochettes, pendues au cou du bétail qui meugle dans la prairie [...] nous plongent dans un sommeil doux et profond. Quoi que je ne me sois point proposé de vous décrire la campagne, je veux cependant vous en dire quelque chose : elle est couverte de bois dispersés çà et là ; les prairies sont émaillées de fleurs, et le bétail abonde dans les pâturages » (Sidoine Apollinaire, cité par Michelin, 1996, p.43).

Cette description, certes poétisée, renvoie une impression d'harmonie et de prospérité. On pourrait alors penser que dans l'Antiquité, la Chaîne des Puys et la faille de Limagne forment une sorte de terre de Cocagne. Plus prosaïquement, Yves Michelin en déduit qu' « *On ne peut douter de l'intense activité qui devait régner ici à la fin de l'Empire romain, dans un paysage très humanisé de cultures et de pâtures où les bois sont relégués en périphérie des finages.* » (Michelin, 1996, p.65). L'importance de ce territoire, dans la Gaule romanisée, s'explique non seulement par la richesse agricole du bassin de Limagne, mais également par la haute portée symbolique du temple de Mercure, placé au sommet du Puy-de-Dôme, et qui était alors un lieu de pèlerinage important et dont les vestiges sont encore observables.



J. Damase

→ **Ci-contre : photographie 56. Ruines du temple de Mercure.** Au II^{ème} siècle de notre ère, le temple de Mercure situé au sommet du Puy-de-Dôme était le plus grand sanctuaire de montagne de la Gaule romaine.

Ajoutons à ce sujet que la voie romaine Clermont-Limoges était déjà un axe de communication majeure qui passait au pied du Puy-de-Dôme.

Comme le souligne Yves Michelin lorsqu'il retrace les évolutions auxquelles a été soumises la Chaîne des Puys, il est difficile de savoir clairement à quoi ressemblaient les paysages de ce territoire pendant le haut Moyen-Âge : « *impossible de reconstituer un paysage clair pour cette époque qui reste à étudier. Pas assez d'indices, pas de faits tangibles* » (Michelin, 1996, p.68). La fin du XII^{ème} siècle est une première date majeure qui éclaire nos connaissances des modes de valorisation de la Chaîne des Puys au Moyen-âge. En effet, les usages collectifs qui se mettent en place dès cette époque continueront ensuite d'influencer la vie des paysans et des populations rurales jusqu'au début du XX^{ème} siècle.

L'évènement clé est sans doute la donation de ce que les textes nomment « *les Terres de l'Aumône* ». Ce « *grand quartier de bois terres et pâturages* » qui couvrait les volcans et les coulées, fut légué par la Comtesse de Montferrand aux villageois, afin d'améliorer leurs conditions de vie extrêmement rudes. Les sociétés essentiellement paysannes qui vivaient au pied des puys mirent alors en place des modes d'usages collectifs originaux pour valoriser ces terrains qui constituaient pour eux « *une véritable réserve gratuite de bois, de pierre et de pâturage dans laquelle les habitants peuvent puiser librement.* » (Michelin, 1992, p.70). Par la suite, ce geste de la Comtesse fut sans cesse remis en question par les seigneurs locaux qui voulaient s'accaparer ces terres. Yves Michelin rapporte à ce sujet :

« *Sans cesse contesté par les seigneurs sous l'Ancien Régime, le statut de ces terres est à l'origine de nombreux litiges qui ont contribué à forger l'identité des communautés villageoises. Les droits d'usage collectif qui s'y rattachent ont façonné le paysage des puys et l'originalité de sa physionomie actuelle découle pour beaucoup de ce geste généreux vieux de près de huit siècles* » (Michelin, 1996, p.70).

Notons qu'en 1498, Louis XII valide et confirme cette donation, dans un texte qui montre que les usages collectifs se sont maintenus malgré les perturbations majeures de la Peste Noire et de la Guerre de Cent ans qui déciment les populations.

Cependant, ces événements vont malgré tout avoir une influence sur les paysages de la Chaîne des Puys. Puisque les populations paysannes étaient considérablement réduites, la végétation a progressé à la fin du moyen-âge si bien que « *les forêts dominaient sur les puys et leurs coulées* » (Michelin, 1996, p.71). Nous découvrons ainsi que le visage des Puys est intimement lié à l'évolution démographique des populations paysannes. Peu à peu, ces dernières furent à nouveau suffisamment nombreuses pour faire pression sur ces espaces ensauvagés. Ces bois étaient fort précieux pour les communautés rurales de l'époque, qui les utilisaient à des fins variées sans forcément prêter attention à leur régénération, si bien qu'au XVIIème siècle les surfaces boisées commencèrent à se réduire de façon drastique. On en sait plus sur l'état de conservation de la forêt sur la Chaîne des Puys pendant l'Ancien Régime, grâce à la mise en œuvre d'une législation nouvelle destinée à améliorer la gestion des forêts du Royaume sous l'impulsion de Colbert. Ainsi, les grands propriétaires sont tenus de dresser un inventaire des surfaces forestières et de les gérer en futaie.

Mais les exigences de cette réformation ne sont guère respectées dans la Chaîne des Puys, qui est soumise à une dégradation progressive de sa couverture forestière. Notamment, « *les religieux préfèrent la production de bois de chauffe rapide et rémunératrice au détriment de la futaie. Pendant toute cette période, les coupes de bois sont suivies d'un pâturage qui limite la régénération des essences forestières* » (Michelin, 1996, p.71). Ces comportements engendrent un changement rapide des paysages de la Chaîne des Puys, qui s'ouvrent tandis que la couverture forestière, si importante à la fin du moyen-âge, est réduite en lambeaux. Au XIXème siècle, la forêt a pratiquement disparu. Les cartes postales et photographiques anciennes issues des archives départementales nous aident à nous rendre compte de ce paysage quasi-lunaire qui caractérisait la Chaîne des Puys à cette époque.



→ **Ci-contre : photographie 57.** Au premier plan, le Puy de Pariou apparaît complètement pelé. C'est le genre de paysage qui était visible sur la Chaîne des Puys, au début du XXème siècle.

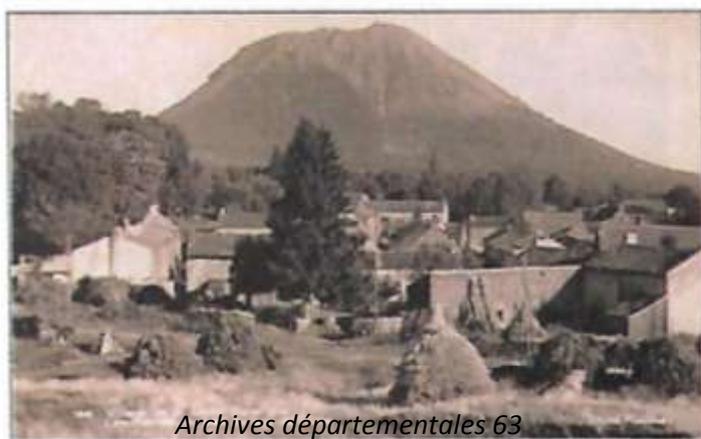


→ **Ci-contre : photographie 57.** Au début du XXème, les puys de la zone centrale sont dénudés de leur base jusqu'à leur sommet. La présence des bœufs au premier plan témoigne de l'activité agricole et pastorale qui utilisait alors cet espace des Dômes selon un système bipolaire.

Source : Philippe Glangeaud, Laboratoire Magmas et Volcans - Bibliothèque Université Clermont Auvergne

L'attention portée sur les photographies et des cartes postales anciennes, complétée par l'observation du film documentaire réalisé à Ternant au début des années 1950 par Jean Piollet, cinéaste amateur, nous renseignent sur le fonctionnement de ce système traditionnel qui a perduré sur ce territoire jusque dans les années 1950. L'organisation bipolaire du système agricole, qui sépare les plateaux dédiés à la céréaliculture de subsistance et les reliefs volcaniques dédiés au pâturage des troupeaux, est ainsi le principe essentiel à retenir au sujet des systèmes agraires traditionnels.

D'une part, l'agriculture est alors fondée sur une économie vivrière. Les cultures occupent alors une large partie du finage, les champs étant labourés jusqu'au pied des puys. On retrouve dans les documents l'imagerie habituelle liée aux pratiques culturelles, comme les labours ou la confection de gerbes de seigle. Quant au rituel des moissons, qui rassemblait l'ensemble de la communauté villageoise, il est l'objet d'une des plus longues séquences du film de Jean Piollet.



→ **A gauche : photographie 59.** Meules de seigle aux abords du village de Laschamps, vers 1930.



→ **A droite : photographie 60.** Scène de labour à l'araire dans la Chaîne des Puys, vers 1910.

D'autre part, les troupeaux ovins venaient pâturer sur les édifices volcaniques et les cheires, c'est-à-dire partout où les cultures étaient impossibles. Ces troupeaux étaient collectifs, ce qui signifie que chaque villageois avait le droit d'y introduire un certain nombre d'animaux en fonction de la taille des terrains de parcours. Cette activité d'élevage était au cœur de la vie rurale quotidienne. C'est le berger du village, dont le rôle était omniprésent aux côtés des troupeaux, qui était chargé d'emmener quotidiennement les bêtes pâturer les landes des édifices volcaniques. Pour cela, tous les matins, il rassemblait les animaux du village puis, tous les soirs, les ramenait. Les animaux, par habitude, reconnaissaient chacun la maison à laquelle ils appartenaient et se séparaient automatiquement.



Archives départementales 63

→ **A gauche : photographie 61.** Berger et ses moutons sur les pentes du Puy-de-Dôme, vers 1900.



Archives départementales 63

→ **A droite : photographie 62.** Berger avec un troupeau de moutons et sa cabane roulante, vers 1900.

On remarque sur les photographies précédentes que les troupeaux étaient composés d'animaux de race « rava », cette race locale rustique particulièrement adaptée aux monts Dômes. Dans un rapport intitulé « *Les systèmes d'exploitation agricole et l'utilisation des zones marginales dans les Dômes* » effectué par l'école nationale du Génie Rural des Eaux et des Forêts en collaboration avec l'Institut National Agronomique Paris-Grignon, la race rava est présentée de la façon suivante :

« L'origine du mot rava proviendrait du latin "ravus" qui, par extension, signifie coloré. La tête et les membres de la rava sont en effet tachetés de roux foncé et de noir. Selon les auteurs du XIX^{ème} siècle, la rava constitue un rameau de la population ovine introduite par les Celtes et qui peuplait autrefois le Plateau central. La rava est de taille moyenne. La tête et les membres sont fins et découverts de laine. Celle-ci est grossière, jarreuse, très mécheuse. Cette race a subi de nombreux croisements avec des races de meilleure conformation bouchère. Les qualités reconnues de la Rava sont la rusticité : grâce à sa morphologie, notamment haute des pattes, la brebis Rava est adaptée aux parcours longs et secs des cheires volcaniques. Son métabolisme lui permet de supporter des niveaux d'alimentation très bas : elle utilise alors ses réserves corporelles accumulées lors des phases d'abondance (brebis "accordéon").

La composition et la disposition de sa laine en toit la rendent résistante aux intempéries. Sa capacité de mettre bas facilement est également essentielle. Le taux de prolificité est très élevé. Il est de plus assez régulier durant l'année, ce qui permet d'avoir constamment des agneaux. L'activité sexuelle commence précocement au printemps. Dans les meilleurs élevages, on peut espérer en moyenne 2,8 à 3 agnelages en 2 ans pour l'ensemble du troupeau. La brebis rava a une réputation de bonne laitière mais sa conformation bouchère est médiocre, ce qui désavantage les agneaux lorsqu'ils sont en concurrence avec les produits d'autres races. Conclusion : race adaptée à la région des Dômes, elle permet de valoriser des zones herbagères difficiles, tout en assurant des résultats économiques satisfaisants lorsque le troupeau est bien géré » (Come, Dejager, 1984).

On peut aussi ajouter l'existence pour certains villages de troupeaux bovins qui restaient sur les parcours les plus accessibles. Ces animaux appartenaient aux familles parmi les plus aisées, ils étaient de race mixte ferrandaise, qui servait à la production de viande, de fromage, de beurre mais aussi à la traction. Il n'est pas anodin de remarquer que le berger est souvent représenté seul ou accompagné de son chien. Les autres acteurs du monde rural semblent absents : nul ne l'accompagne dans sa tâche pourtant utile à tous. C'est que le berger pâtissait d'une image ambiguë (Charbonnier, 2007). Dormant dans sa cabane roulante, qui était coiffée d'un toit de chaume ou recouverte d'une simple tôle, il vivait dans des conditions spartiates.



→ **Ci-contre : photographie 63. Cabane roulante avec un toit de tôle, cheire du Puy de Côme, appartenant au village des Roches.**

Source :

https://www.pierreseche.com/AV_2016_laubignat.htm

Bien qu'il fût à lui tout seul chargé de l'ensemble des animaux des villageois, ce personnage pittoresque était souvent assez mal considéré. On lui conférait souvent des attributs étranges, quand il n'était pas tout simplement qualifié de fou ou d'« idiot du village ». Cette photographie est d'ailleurs extraite d'un travail de recherche sociologique sur la sorcellerie en Auvergne (Berton, 2001).



→ **Ci-contre : photographie 64.**

Berger de la Chaîne des Puys.

L'image s'accompagne de cette explication : « la sorcellerie, qui ne prendra d'ailleurs ce nom que fort tardivement dans l'histoire, est précisément liée à l'activité de celui qui exerce des fonctions ne correspondant pas à celles exercées généralement au sein de son groupe social le sorcier est celui qui pratique une activité sédentaire parmi les nomades, tel le forgeron, ou celui qui pratique une activité nomade parmi les sédentaires, tel le berger » (Berton, 2001, p.20).

Manifestement, même si les moutons étaient omniprésents et indispensables au fonctionnement des sociétés paysannes, le pastoralisme était quant à lui plutôt associé à une activité sinon ingrate, du moins secondaire.

Elle conduisait les hommes qui la pratiquaient à vivre dans la nature et à côtoyer les mondes de l'étrange et de l'irrationnel auxquels ils étaient identifiés. Ainsi pouvaient-ils développer des savoirs originaux, et c'est ainsi que dans les esprits, un parallèle s'établissait entre la figure du berger et la figure du « sorcier ».

Mais l'on peut ici soulever un paradoxe, car la marginalité qui était associée à la figure du berger, prenait sens dans un contexte qui attribuait à ce-dernier un rôle absolument indispensable au fonctionnement des communautés paysannes. Jusqu'au milieu du XXème siècle, dans la Chaîne des Puys on pouvait ainsi observer une interdépendance étroite entre :

- Les terroirs de plateau, proches des villages, entièrement destinés à la culture de céréales et à la production de foin, où les parcelles étaient privées, et qui réunissaient l'ensemble des sociétés paysannes ;
- Les terroirs volcaniques, en marge du finage, essentiellement dédiés à l'élevage, où la propriété était collective et associée à la figure elle-aussi marginale du berger.

C'est justement la mise en relation entre ces entités clairement distinctes qui constitue l'originalité du système agricole traditionnel de la Chaîne des Puys au XIXème siècle et jusque dans les années 1950. Chaque soir, le berger redescendait en effet le troupeau près du village.

Suivant un système de rotation, les animaux étaient alors parqués sur les champs cultivés privés, qu'ils fumaient. Le berger emmenait avec lui sa cabane roulante, qu'on trouve fréquemment représentée et qui constitue en quelque sorte le symbole de cette pratique pastorale originale. Cette dernière se distingue en effet nettement des estives qu'on retrouvait dans le massif du Sancy ou dans les Alpes, que ce soit par son rythme journalier et par sa gestion horizontale de l'espace, ce qui s'explique par les faibles altitudes ainsi que par la proximité des villages. On avait « *un système très fermé, économe de matière et consommateur de main d'œuvre* » (Michelin, 1992, p.83), fondé sur une économie vivrière et dont l'objectif premier est la production de céréales. Si l'on applique ici la notion chère à Georges Bertrand, on peut donc dire que l'agrosystème était fondé sur le transfert de la matière organique des puys au bénéfice des zones de cultures. De ce fait, l'élevage était plutôt considéré comme un outil au service de la production des céréales.

Mais, à partir de la deuxième moitié du XXème siècle, alors que la pression démographique atteint son maximum, les limites du système deviennent criantes. La végétation, malmenée par le surpâturage et qui ne bénéficie d'aucun transfert de matière organique en retour, se raréfie. L'herbe disparaît au profit de la lande à callune (Michelin, 1996, p.90). Cette surexploitation d'un milieu déjà fragile engendre une érosion considérable des puys, qui témoigne des limites de ce système que les mutations du XXème siècle vont bouleverser.

- *De 1945 à nos jours : des systèmes agricoles qui se modernisent mais qui restent diversifiés, au sein de paysages menacés de fermeture*

L'évolution des systèmes agricoles s'est effectuée parallèlement aux mutations du territoire. Différentes secousses ont ébranlé ce système traditionnel au cours du XXème siècle. L'exode rural enclenché en France depuis la fin du XIXème siècle, a été ici amplifié par l'épuisement des ressources et par la proximité du bassin clermontois. L'industrialisation de ce dernier, à partir de l'usine Michelin créée en 1889, draine massivement les flux d'émigration des paysans qui quittent les campagnes surpeuplées. Dans les années 1920, se développe la pluriactivité qui est surtout présente sur les communes situées à l'est et au nord de la Chaîne des Puys. Dans les communes situées au nord du territoire, c'est la proximité de Volvic et de ses carrières de pierre qui était à l'origine de la pluriactivité, ainsi que nous avons pu l'étudier dans un précédent mémoire de recherche : « *tout le monde allait gratter la pierre ; les femmes s'occupaient un peu du bétail, et puis les hommes allaient sortir les cailloux.* » (Témoignage d'un habitant, Marie Guicheteau, 2014). A Orcines et à Chanat-la-Mouteyre, une grande partie des populations rurales restant dans les villages cumulait une activité agricole de subsistance et un emploi d'ouvrier à Clermont-Ferrand.

Cette pluriactivité passait par une soigneuse répartition du travail entre les membres de la famille. « *Les hommes allaient travailler à l'usine, les femmes restaient sur l'exploitation* », se souvient un habitant d'Orcines (*Témoignage d'un habitant, Marie Guicheteau, 2014*). Ainsi la proximité de Clermont-Ferrand est déterminante car « *elle a vidé entre 1950 et 1970 les communes et les villages environnants (avec l'extension de la firme Michelin en particulier). Les jeunes sont devenus ouvriers ou ouvriers paysans* » (Come, Dejager, 1984, p.17). Par conséquent, dans la partie Est de la Chaîne des Puys, l'agriculture n'était pas une activité à part entière mais un complément de revenu. En 1984, c'est dans la commune de St-Genès-Champanelle que « *le pourcentage de double actifs est le plus fort* » (Côme, Dejager, 1984, p.20), tandis que ceux-ci sont complètement absents d'autres communes plus éloignées de l'agglomération clermontoise, comme Ceysnat.

A partir de la première guerre mondiale, la diminution de la main d'œuvre mais également les problèmes sanitaires provoquent l'abandon progressif des pâturages collectifs des villages de la Chaîne des Puys si bien que « *dès l'entre-deux-guerres le communal perd la place fondamentale qu'il occupait au sein des anciens systèmes agro-pastoraux* » (Couturier, 2000). L'histoire mouvementée de l'estive ovine d'Orcines en témoigne. Avant 1940, 5 troupeaux regroupaient 5 000 têtes. En 1960, le troupeau de Fontanas-la Font de l'Arbre est arrêté après un épisode de brucellose. En 1962, c'est le troupeau d'Enval Montrodeix qui est arrêté suite à des disputes entre les éleveurs. Pour sauver l'activité pastorale de la commune, la coopérative d'estive d'Orcines est créée en 1981. Il est décidé en 1982 de fusionner les derniers troupeaux restants : soit 700 brebis seulement pour 12 éleveurs (Come, Dejager, 1984, p.10).

Mais ces pratiques pastorales ont commencé à s'adapter à un nouveau contexte : « *les territoires collectifs sont toujours exploités sous forme de parcours pendant la journée, mais les transferts de fertilité ont été (partiellement) supprimés par un pacage de nuit sur ces mêmes parcours* » (Come, Dejager, 1984, p.9). De plus, pour maintenir un effectif d'animaux suffisamment important, la coopérative d'estive commence à faire appel à des éleveurs « *extérieurs* ». Grâce à cet apport, le troupeau d'Orcines compte 1700 brebis en 1983, dont 700 grâce à la participation de 11 éleveurs n'habitant pas la commune (Come, Dejager, 1984, p.10).

Après 1945, la politique de reconstruction menée par l'Etat favorise le déclin du système traditionnel. La modernisation et l'ouverture des marchés entraînent le passage d'une agriculture vivrière à une agriculture commerciale. La culture de seigle qui régnait au pied des puys, peu compétitive, est abandonnée d'autant plus rapidement que les moissonneuses batteuses ne montent plus sur le plateau des Dômes pour des raisons de coût. Les entreprises de travaux agricoles concentrent plutôt leur attention sur la Limagne céréalière.

Entre 1950 et 1980, c'est donc à un véritable renversement de la place de l'élevage que l'on assiste. Le pastoralisme disparaît quasiment. Dans les villages, le non-remplacement des bergers est un signe de cet abandon pastoral. Il a lieu :

- en 1972 dans le village de Montmeyre
- en 1985 dans le village des Fontêtes
- en 1986 dans le village de Ternant

Parfois, des solutions intermédiaires sont alors mises en place pour maintenir l'estive. Aux Fontêtes, des clôtures sont installées en 1983 pour anticiper l'arrêt du berger. (Come, Dejager, p.12). Un système de gardiennage est ensuite mis en place jusque dans le milieu des années 1990. L'attention prioritaire est désormais portée sur les terres privées autrefois labourées, qui sont alors orientées vers la production intensive d'herbe.

Donc, les productions des activités d'élevage deviennent la finalité des exploitations, qui s'y consacrent entièrement. A partir des années 1960, la Politique Agricole Européenne vient soutenir cette tendance par la mise en place des prix garantis. C'est seulement à cette époque que l'activité d'élevage est devenue une activité à part entière, et non plus un complément secondaire. Les exploitations ont alors profité des politiques favorables pour s'agrandir et se spécialiser, alors que parallèlement, nombre d'exploitations familiales disparaissent. Pour valoriser cette ressource herbagère, les éleveurs ont mis en place des systèmes spécialisés soit vers l'élevage bovin laitier, soit vers l'élevage ovin.

L'intensification de la production se traduit par des chargements relativement importants pour une zone de montagne : « *Le chargement de type extensif en 1954 devient en 1988 très élevé pour une zone de montagne (1,4UGB/ha)* » (Michelin, 1996, p.98).

Pour soutenir cette intensification, l'usage de l'azote est « *vu comme un miracle* » (*Entretien avec un représentant de la chambre d'agriculture, extrait d'un mémoire de recherche sur la Chaîne des Puys, Marie Guicheteau, 2014*) et se généralise. Mais alors que la commune de Saint-Bonnet-près-Orcival atteint à cette époque 1,5 UGB/ha en moyenne, celle de Volvic n'est alors qu'à 0,7 UGB/ha (Recensement général agricole).

Ces évolutions ne sont pas déployées sur le territoire de façon homogène. On remarque qu'il est plus précoce dans l'ouest de la Chaîne des Puys, qui a été rapidement intégrée à la logique laitière du bassin agricole de Rochefort-Montagne. Pour rationaliser la gestion foncière et limiter le morcellement du parcellaire, des remembrements ont eu lieu sur les communes de la partie occidentale du plateau des Dômes dès les années 1960, favorisant l'intensification des activités. Yves Michelin nous explique qu'« *à la suite du remembrement, les agriculteurs délaissent les pratiques collectives, intensifient leur surface agricole, abandonnent la culture de céréales et se spécialisent dans l'élevage. Les anciennes terres labourées deviennent prairies de fauche* » (Michelin, 1996, p.95).

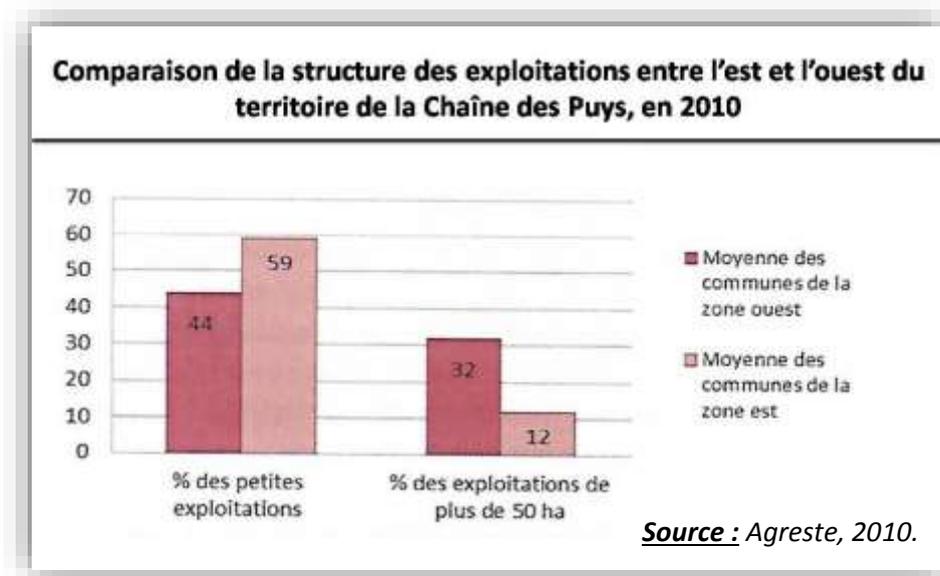
A l'inverse, ces mutations ont été beaucoup plus lentes sur la partie nord-est, à cause de la double activité et de l'absence de remembrement dû à la pression de l'urbanisation.

En quelques décennies, des mutations profondes ont renversé un système traditionnel installé depuis des siècles : quel est le nouveau visage des activités d'élevage sur le territoire ?

2.2.3 - L'élevage est aujourd'hui une activité économique performante

L'agriculture du territoire affiche un nouveau visage. Les activités d'élevage ont en effet été touchées par de fortes restructurations. Les performances économiques qu'on vient de mentionner ont été permises par la professionnalisation de l'activité agricole. Celle-ci s'est d'abord traduite par l'érosion considérable des petites structures autrefois associées à la pluriactivité. De manière globale, le nombre d'exploitation a baissé considérablement : de 1955 à 2010, celui-ci a été divisé par six. Au total, au cours des 55 dernières années ce sont non moins de 3516 exploitations qui ont disparu, soit une moyenne de 64/an (Agreste, 2010). Entre 1955 et 1988, on ne constate pas de différence significative entre les communes de la partie est et celles de la partie ouest de la zone étudiée. Mais, si le nombre d'exploitation tend à se stabiliser depuis les années 1990 pour les secondes, ce n'est pas le cas des premières où les exploitations continuent de disparaître (Agreste, 2010). Or, ce sont les exploitations non-professionnelles qui ont été les plus sévèrement touchées. Elles ont été amputées de presque 75% de leurs effectifs entre 1979 et 2000 (Agreste, 2010). En comparaison, sur cette même période, les exploitations professionnelles n'ont diminué que de 27%. Parallèlement, on observe un agrandissement de la SAU moyenne.

De 1979 à 2010, la Surface Agricole Utile moyenne, toute exploitation confondue, a presque été multipliée par trois, pour atteindre aujourd'hui 47 ha, ce qui n'est guère éloigné de la moyenne nationale de 55 ha (Agreste, 2010). Il semble donc que plus le nombre d'exploitation diminue, plus la SAU moyenne par exploitation et par unité de travailleur annuel s'accroît. Les communes du versant oriental du plateau des Dômes ont amorcé plus tardivement cette évolution. Avec une moyenne de 37 ha, les exploitations situées à l'Est restent moins grandes que sur le reste de la zone étudiée (Agreste, 2010). L'agrandissement des structures doit être relié à une autre facette de la professionnalisation de l'agriculture, qui est la diminution de la pluriactivité. Ainsi, alors que la part des exploitations non professionnelles (qui étaient majoritaires à la fin des années 1980) est passée de 63 à 34% en vingt ans, on observe que les exploitations professionnelles de plus de 50 ha ne cessent d'augmenter.



Graphique 3 : comparaison de la structure des exploitations entre l'est et l'ouest de la Chaîne des Puys, en 2010.

Dans les communes situées à l'Est du territoire, la part la plus importante des exploitations non-professionnelles y révèle l'impact de la pluriactivité sur les structures agricoles. Celles-ci, qui étaient alors considérées comme un simple complément, sont restées plus modestes qu'à l'ouest, ce qui se traduit encore aujourd'hui par une part plus importante des petites exploitations non professionnelles, comme on le voit sur le graphique ci-dessus. A l'inverse, dans les communes situées à l'ouest du territoire, un tiers des exploitations a plus de 50 ha et les petites exploitations ont presque disparu. C'est que l'agriculture a pu s'adapter plus rapidement au modèle agro-industriel qui s'est amplement déployé à partir du bassin laitier de Rochefort-Montagne.

Parallèlement à l'agrandissement des surfaces utilisées, on constate en effet une intensification de l'appareil de production, couplée à une spécialisation qui concerne surtout l'élevage bovin laitier. En témoignent les chiffres suivants : en 20 ans, le nombre d'exploitations pratiquant l'élevage ovin est divisé par deux, alors que le cheptel est amputé de seulement 20% de ses effectifs. Même chose pour l'activité laitière : sur la même période, 68% des exploitations laitières ont disparu, tandis que les effectifs du cheptel n'ont diminué que de 15%. L'élevage allaitant, qui reste minoritaire sur la zone, montre une progression continue depuis la fin des années 1980. Le nombre d'exploitation progresse de 30% tandis que le cheptel est multiplié par quatre. Avec toujours moins d'actifs, les activités d'élevage ne sont plus une activité d'appoint liée à la subsistance des populations paysannes, comme c'était le cas au début du siècle dernier. Elles forment une activité professionnelle à part entière, insérée dans des filières spécialisées.

Mais ces activités d'élevage qui se professionnalisent et se spécialisent ne se sont pas complètement affranchies des contraintes qui sont liées à un territoire de moyenne montagne.

Sur le plateau des Dômes :

- Le climat est particulièrement froid et humide : l'hiver s'attarde plus longtemps qu'en plaine. La rigueur des températures à cette saison implique de rentrer les troupeaux de novembre à avril. Par conséquent, les stocks de fourrage doivent être assez importants pour satisfaire l'alimentation des animaux pendant quasiment six mois. Heureusement, la production d'herbe est favorisée par une bonne répartition annuelle des précipitations, que l'on peut même qualifier d'excellente à l'Ouest. Le plateau occidental de la Chaîne des Puys bénéficie en effet de 1000 mm/an. Cette pluviosité permet de faire une coupe de regain au nord et à l'est et jusqu'à deux coupes de regains au sud et à l'ouest.

- Les terrains sont pentus, le relief est irrégulier : c'est surtout le cas sur les surfaces volcaniques, que ce soit sur les cheires à l'aspect chaotique, où les creux et les bosses alternent, ou sur les volcans eux-mêmes. Les parcelles situées sur les pentes les plus accentuées ne sont pas mécanisables et sont dédiées uniquement au pâturage des troupeaux.

- La nature des sols est volcanique : sur les édifices volcaniques, les sols drapés de pouzzolane sont particulièrement fragiles. Extrêmement sensible à l'érosion, ils ne tolèrent guère le passage des bovins. C'est pourquoi l'élevage ovin y est privilégié. Mais tout surpâturage risque d'abîmer ces sols fragiles. Les sols du plateau des Dômes sont quant à eux extrêmement riches, ce qui permet une productivité très élevée, notamment dans les communes de la partie ouest.

- Les dynamiques végétales sont rapides : du fait de la bonne pluviométrie ainsi que de l'altitude de moyenne montagne, les surfaces s'enrichissent très rapidement. Si les chargements d'animaux ne sont pas suffisants, les zones concernées sont conquises spontanément par la forêt. La combinaison de ce facteur avec celui qui précède montre que seule une gestion très fine du pâturage permet de maintenir le milieu en équilibre.

Ces facteurs naturels, nous les avons répertoriés dans le tableau suivant, en spécifiant quels sont les contraintes ou les atouts que les éleveurs peuvent en déduire, et les moyens d'adaptation mis en œuvre dans les systèmes d'élevage.

LES FACTEURS NATURELS DE LA CHAÎNE DES PUY : ATOUTS OU CONTRAINTES ?

FACTEUR NATUREL	CONTRAINTES	ATOUTS	PRATIQUES INDUITES
CLIMAT ET ALTITUDE	-Hivers rigoureux	- Pousse de l'herbe abondante	-choix de races rustiques (Rava, salers, ferrandaises) - Construction, agrandissement et rénovation des étables
	-Pousse de l'herbe tardive	-Pousse d'une herbe de qualité	-Pratiques fourragères intensives sur les plateaux
PENTES	-Parcelles non mécanisables	-Paysages de qualité	-Pratiques extensives - Surfaces réservées au pâturage des animaux -Troupeaux ovins privilégiés
	-fragilité des sols volcaniques	-Richesse des sols volcaniques	-Gestion fine du pâturage
VEGETATION	-dynamiques végétales rapides	-qualité des prairies	-Gestion fine du pâturage
MOYENNE MONTAGNE	Coûts de production supérieurs Temps de travail supérieur	Altitude modérée Bonne image	Mise en place de labels territorialisés

Tableau 11. Marie Guicheteau, 2020.

Ici tout particulièrement, la mise en concurrence des activités d'élevage avec les régions du monde entier fait surgir le problème de la non-adaptation des structures foncières. La valorisation des terres agricoles se heurte aux statuts fonciers hérités du moyen-âge :

- **Les biens sectionnaux** appartiennent aux communautés villageoises des sections. Ces dernières peuvent être présentées de la façon suivante : « *les communes de la région étudiée, dont la superficie est très importante, regroupent de nombreux villages, chacun d'entre eux représentant et possédant une part, une « section » du territoire communal.* » Ainsi, un sectionnal est « *un terrain possédé en commun par les habitants de la section* » (Côme, Dejager, 1984).

Les ayants-droits de la section n'en sont pas pour autant les propriétaires, ils doivent parfois élire une commission syndicale chargée de décider de la gestion de ce territoire.

- **Les biens indivis non délimités** (BND) sont une autre forme de propriété collective. Ces biens privés appartiennent en commun à un groupe de propriétaires sans que la part de chacun soit individualisée. Chaque intervention, comme une ouverture du paysage, nécessite donc l'accord de l'ensemble des propriétaires. On comprend aisément que cela freine toute valorisation agricole, d'autant plus que les propriétaires actuels ne se connaissent plus les uns les autres et parfois même ils ignorent tout simplement l'existence de ce droit (Couturier, 2007).

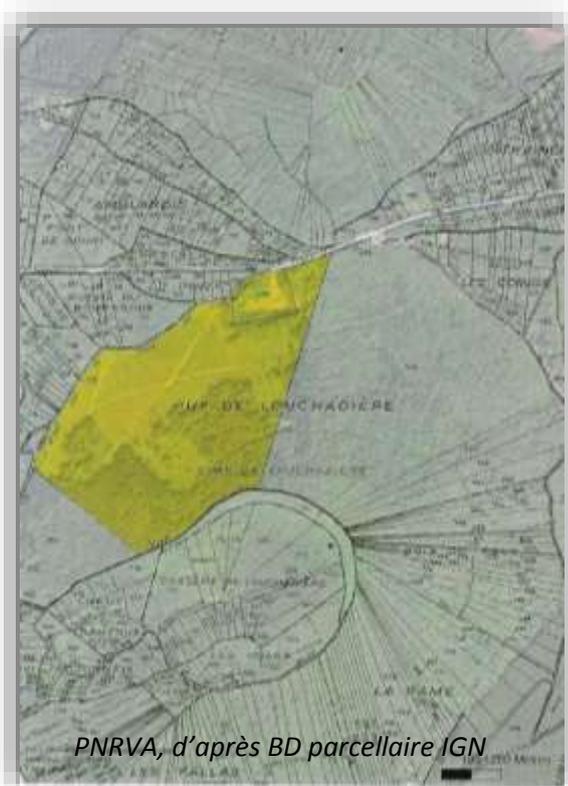
- La gestion n'est pas forcément beaucoup plus simple pour les **petites propriétés privées délimitées** qui sont extrêmement morcelées à l'est. On touche là un autre problème, qui est dû au morcellement de la propriété entraîné par les partages entre héritiers au fur et à mesure des successions. La carte ci-dessous localise les opérations de remembrement effectuées sur la zone. On observe une nette dissociation entre le plateau ouest, où toutes les communes ont été touchées par un remembrement, et le plateau Est, où les opérations foncières sont absentes. Notons que les communes situées au nord du territoire comme Pulvérières et Charbonnières-les-Varennes, qui ont pourtant connu un voire deux remembrements, restent confrontées à un problème aigu de morcèlement et de mauvais état des chemins.

La situation des éleveurs situés au sud-ouest de la Chaîne des Puys n'est en rien comparable à celle qui prévaut sur le plateau oriental. Les communes de Sayat, Chant-la-Mouteyre, Orcines et St-Genès-Champanelle, n'ont en effet connu aucun remembrement. La fragmentation du parcellaire y constitue sans aucun doute la contrainte majeure.



→ **Ci-dessus : photographie 65.** Extrait du plan cadastral d'Orcines, document transmis par un habitant.

En témoigne ces chiffres : sur Orcines, on compte ainsi non moins de 2714 comptes de propriété sur 15 105 parcelles, soit seulement 27 ares en moyenne par parcelle, alors qu'une parcelle moyenne de la Petite Région Agricole Périphérie Dôme atteint 70 ares (SAFER, 2010).



→ ***Ci-contre : image 66. Extrait cadastral du parcellaire du puy de Louchadière qui montre la complexité du foncier dans la Chaîne des Puys (En jaune, les deux parcelles appartenant au Conseil général du Puy-de-Dôme).***

D'autres problématiques spécifiques à ce territoire viennent interpeller les éleveurs et les éleveuses. Tandis que les activités d'élevage se sont professionnalisées et spécialisées, elles ont peu à peu déserté les Monts Dômes pour se concentrer sur les terres les plus facilement mécanisables. Or, ce bouleversement des systèmes a des conséquences qui deviennent aujourd'hui particulièrement visibles. D'une part, l'arrêt des cultures et des labours est l'une des causes possibles de la prolifération des campagnols terrestres sur ce territoire.

Bien que de très petite taille, ces rongeurs peuvent causer des dégâts extrêmement importants dans les prairies, puisque lors des pics de pullulation, les prairies peuvent être entièrement recouvertes de terre retournée, ce qui a ensuite des impacts sur la production de lait qui est alors de médiocre qualité. La recherche de solutions face à l'arrivée du campagnol terrestre dans la Chaîne des Puys vient questionner les pratiques d'élevage dans leur diversité (Michelin, Morlans, 2014).

D'autre part, les paysages de la Chaîne des Puys ont aujourd'hui retrouvé une dense couverture forestière, qui s'explique à la fois par l'enfrichement naturel des surfaces abandonnées par l'agriculture, et par les boisements volontaires initiés par les collectivités et les propriétaires privés. Ainsi, une grande partie des formes caractéristiques des volcans est dissimulée derrière d'épais manteaux forestiers qui les rendent semblable à d'ordinaires collines. Mais tandis que la fermeture des paysages semble inéluctable, des voix se font entendre qui essaient de proposer un nouvel avenir possible, un avenir où les pratiques pastorales sont réinventées pour permettre une valorisation paysagère optimale d'un site qui est aujourd'hui reconnu pour sa valeur universelle exceptionnelle.



→ ***Ci-dessus : photographie 67. Une gestion forestière parfois incompatible avec la richesse écologique et l'harmonie des paysages. Plantations de résineux, au milieu d'une forêt de feuillus, entre les puys de Tressous et l'Espinasse.***

2.2.4 - Elevage et Forêt, Nature et Société : les pratiques pastorales au centre de l'attention ?

L'élevage est loin d'être la seule activité économique de ce territoire. L'activité forestière joue aujourd'hui également le rôle d'une activité productive, insérée dans la logique de marché. Enfin, l'activité touristique témoigne de l'essor du secteur tertiaire sur ce territoire, dans le cadre d'un contexte territorial particulièrement favorable à son développement. Mais ces différents usages viennent questionner la notion de « *nature* », qui revêt ici de multiples facettes parfois difficilement conciliables. Ainsi, le contexte de l'inscription au Patrimoine Mondial est venu mettre en évidence les limites d'une patrimonialisation de la nature qui ne prendrait pas compte la dimension humaine de cette dernière.

Nous verrons ici que les pratiques pastorales se retrouvent au croisement de ces enjeux qui touchent à l'évolution des dynamiques forestières, à l'agriculture, au tourisme. A ce titre, nous pouvons supposer qu'elles représentent la clé de voûte des politiques de reconnaissance et de valorisation du patrimoine exceptionnel universel de la Chaîne des Puys. Evoquons tout d'abord le rôle primordial tenu aujourd'hui par la forêt sur la Chaîne des Puys. Ou plutôt, il ne faudra pas parler de forêt au singulier, mais préférer l'emploi du pluriel pour décrire la mosaïque des milieux forestiers qui recouvrent ce territoire. Les photographies suivantes en témoignent.

- Forêts régulières d'épicéas, arrangées selon des lignes géométriques par les professionnels de la production de bois...



→ **A gauche : photographie 68.** Piste forestière sillonnant le massif forestier d'Orcines. On voit bien l'alignement symétrique caractéristique des forêts régulières.

→ **A droite : photographie 69.** Cloisonnement d'exploitation après une coupe de première éclaircie.

- Taillis de noisetiers poussant librement sur les cheires et les pentes des puys...



→ **Ci-contre : photographie 70.**

Taillis de noisetiers sur le flanc sud-ouest du Puy de Vichatel

- Forêts pionnières de bouleaux et de pins sylvestres qui conquièrent progressivement l'espace délaissé par la dent des troupeaux ...



→ Ci-contre : photographie 71.
Plateau de Laschamps, parcouru d'arbres pionniers colonisant les pâturages, comme ce pin sylvestre.

- Forêts irrégulières ou jardinées, caractérisées par la variété des essences et des âges des arbres.

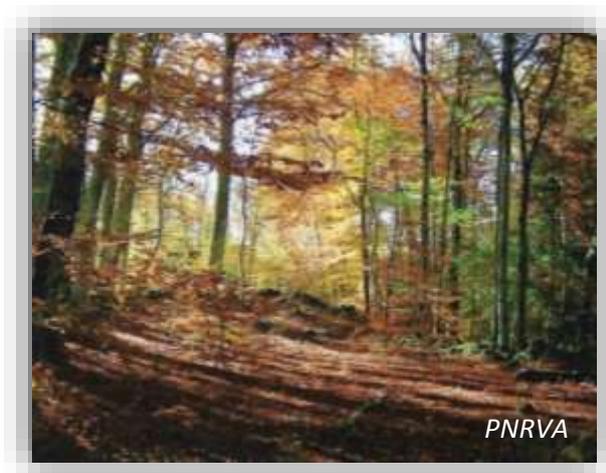


→ Ci-contre : photographie 71. **Hêtraie-sapinière des Cheires Hautes sur le GR 30, près du château de Montlosier.**

- Hêtraies anciennes, provenant des propriétés seigneuriales :

→ Ci-contre : photographie 73.

Hêtraie de Mazayes.



Pour comprendre cette diversité, il faut se plonger à nouveau dans l'histoire et retenir les grandes périodes qui ont eu un impact sur l'évolution des forêts de ce territoire :

Au moyen-âge, les relations entre les hommes et la forêt évoluent à mesure que se met en place le système agricole communautaire dans lequel la forêt occupe une place à part entière. Cette dernière n'est plus seulement une marge, comme c'était le cas pendant la période antique : désormais, elle est utilisée et les villageois l'appréhendent par ses usages qui leur sont essentiels. Elle participe en fait à la complémentarité des terroirs. Exploitée en taillis, elle procure du bois de chauffage. Après les coupes, les troupeaux peuvent y pâturer (Michelin, 1996, p.71). Au cours du moyen-âge, et dans le prolongement de la donation des Terres de l'Aumône par la Comtesse de Montferrand, le paysage est si intimement lié aux pratiques communautaires qu'il en épouse les dynamiques. Ainsi, on sait que les bois prennent de l'ampleur du XIIIème siècle au XVème siècle, suite à des fléaux tels la guerre de 100 ans et la Peste Noire, qui bouleversent les capacités de gestion de l'espace : les populations villageoises qui ont été décimées ne mettent plus guère leurs troupeaux à pâturer sur les flancs des volcans, qui se reboisent peu à peu (Michelin, 1996, p.72).

Mais l'essor démographique qui se manifeste au début de la Renaissance entraîne rapidement une intensification des usages. Les cycles de coupes s'accélèrent jusqu'à entraver le renouvellement des essences. En 1669, l'ordonnance de Colbert, qui se veut un véritable code forestier, ne concerne que les forêts seigneuriales, aussi elle n'est guère appliquée dans la Chaîne des Puys par des paysans qui se préoccupent avant tout de nourrir la population grandissante. La forêt cesse peu à peu d'être considérée comme un terroir à part entière : elle devient une terre agricole potentielle, une source possible de subsistance, un moyen de survie (Michelin, 1996, p.73). La pression démographique s'accroît encore à la fin du XVIIIème siècle et devient insoutenable pour le milieu. Dans la Chaîne des Puys, les seigneurs s'inquiètent de l'état de dégradation des forêts survivantes ; des murs sont élevés pour protéger certains massifs. Le paysage forestier commence à être marqué par un contraste désolant : réduit à l'état de lambeaux là où les paysans cherchent à nourrir leur famille, ou protégé presque insolemment en des domaines hautains. « *Cette logique de pauvreté conduit les paysans à négliger les fragilités naturelles* » (Michelin, 1996, p.79). Ce coût social ainsi exhibé marque la fin de l'harmonie entre la vie traditionnelle agricole et le paysage forestier. Désormais, une âpre concurrence semble devoir les opposer. Ce n'est pas ce que pense le Comte de Montlosier, qui fait office de précurseur en reboisant une partie de son domaine de Randanne, situé au pied des Puys de la Vache et de Lassolas. Il donne un nouvel aspect au paysage forestier, privilégiant le mélèze et introduisant une nouvelle essence, très robuste : l'épicéa (Michelin, 1996, p.85). Le but de cette expérimentation est d'essayer pendant dix ans de stopper le surpâturage de ses terres épuisées, le temps que les sols se régénèrent. L'expérience est un succès, mais les paysans, récalcitrants, ne la retiennent pas, ce qui révèle la persistance des regards hostiles qu'ils portent à l'égard de la forêt.

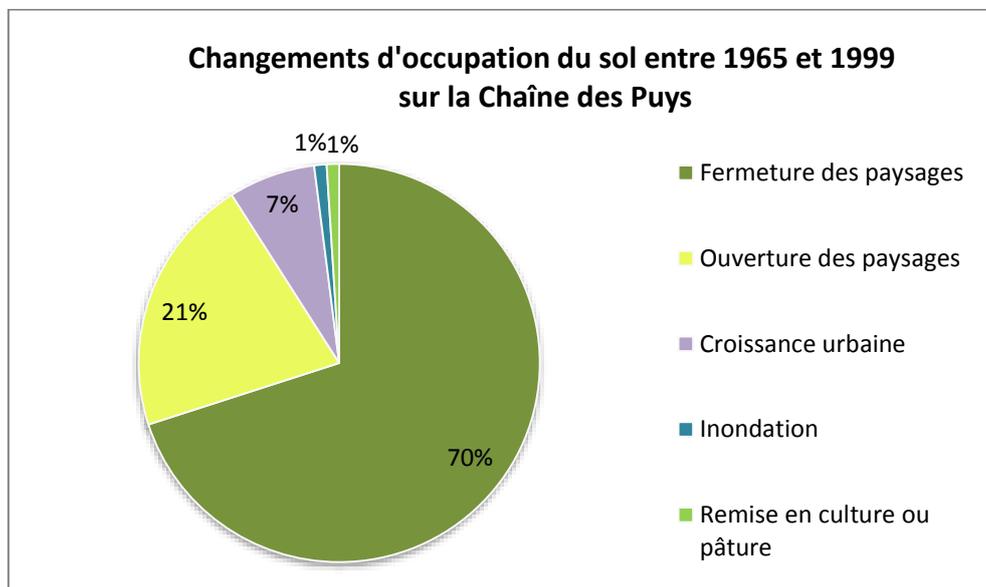
Cependant, l'état de dégradation des sols est tel que son idée est reprise à l'échelle nationale par le Second Empire, alors que l'exode rural commence à dépeupler les campagnes. Le reboisement est déclaré d'intérêt national par la loi de 1860 sur la restauration des terrains en montagne. Cette mesure est ressentie comme une véritable provocation par les paysans, et la cohabitation avec les forestiers est parfois violente. C'est ainsi que, contre les volontés locales, plusieurs centaines d'hectares sont plantées (Michelin, 1996, p.83). Le choix des essences tient compte de la rusticité des conditions naturelles. Jusqu'à 1000 mètres, on reboise en pin sylvestre alors qu'au-delà, c'est plutôt l'épicéa qui domine. L'accentuation de l'exode rural, à partir de la première guerre mondiale et a fortiori après 1945, apaise les tensions vives qui accompagnaient les dynamiques forestières en marche. En 1946, l'émergence du modèle productiviste participe à la naissance d'un regard neuf sur les forêts : la forêt n'est plus considérée comme un moyen scientifique de valoriser les terres agricoles épuisées comme elle l'était au XIXème siècle, c'est une ressource économique dont on peut tirer des profits. La logique productiviste entraîne en effet une simplification extrême des paysages forestiers et agricoles qui vont suivre des modes d'utilisation sectorisés et clairement différenciés. Le paysage forestier qui émerge porte les contours rectilignes de ce triomphe de la pensée rationnelle, ainsi que nous l'explique Benoît Boutefeu dans un article dédié à l'aménagement forestier : « *le territoire est divisé de manière géométrique et rationnelle pour faciliter les travaux d'exploitations, la structuration des peuplements change avec l'application notamment de la conversion en futaie irrégulière* » (Boutefeu, 2005).

La création du Fond Forestier National (FFN) en 1946 enclenche cette tendance dans un contexte de déprise agricole préoccupante. Le nouveau modèle économique entraîne en effet la fin du système agricole traditionnel. C'est alors que des aides sont proposées aux communes et aux agriculteurs pour reboiser les terres les plus pauvres. De 1949 à 1966, 385 ha sont ainsi reboisés dans la Chaîne des Puys, dans le cadre de contrats passés entre les communes et le FFN. Parallèlement, nombre de propriétaires privés se laissent aussi convaincre : ils reboisent non moins de 180 ha en 17 ans. La création de l'Office National des Forêts en 1967 accélère aussi cette tendance. Les encouragements au reboisement prennent alors une nouvelle forme, celle des « bon-subvention ». Grâce à ces derniers les propriétaires obtiennent des plans gratuits d'épicéas destinés à reboiser les petites parcelles comprises entre 1 et 10 ha. C'est ce qui amène Yves Michelin à dresser le constat suivant, en 1996 : « *l'extension des résineux, et particulièrement des épicéas, constitue le phénomène le plus marquant de ces trente dernières années* » (Michelin, 1996, p.88). Peu à peu, les reboisements prennent donc le pas sur les anciennes terres communautaires de pacage. Mais, parallèlement à cette dynamique de reboisements volontaires, on peut d'ores et déjà mentionner la progression à catimini d'un autre paysage forestier.

Celui-ci présente un visage tout à fait différent : il est composé de formations arbustives, aussi appelées accrues, qui recouvrent spontanément les terres laissées en friches que les troupeaux n'entretiennent plus.

C'est ainsi qu'« aux confins de l'espace agricole (zones éloignées des villages, pied de coulées parcelles isolées dans les cheires), d'anciens terrains ont été abandonnés et se sont boisés naturellement » (Michelin, 1996, p.92).

Aujourd'hui, les forêts recouvrent non moins des deux-tiers du site inscrit au patrimoine mondial. Cette couverture forestière est presque essentiellement située dans la partie centrale de ce territoire où elle recouvre presque l'intégralité des formes volcaniques. Ainsi, presque 70% des coulées volcaniques sont couvertes par les forêts et plus de 80% de la surface des puys. L'étude comparée de l'occupation des sols de 1965 à 1999 révèle une importante dynamique d'expansion forestière. Globalement, la forêt connaît une dynamique d'expansion qui ne se dément pas depuis le début du XXème siècle. Le graphique ci-dessous nous apprend que la fermeture des paysages concerne environ 70% de la Chaîne des Puys sur cette période.

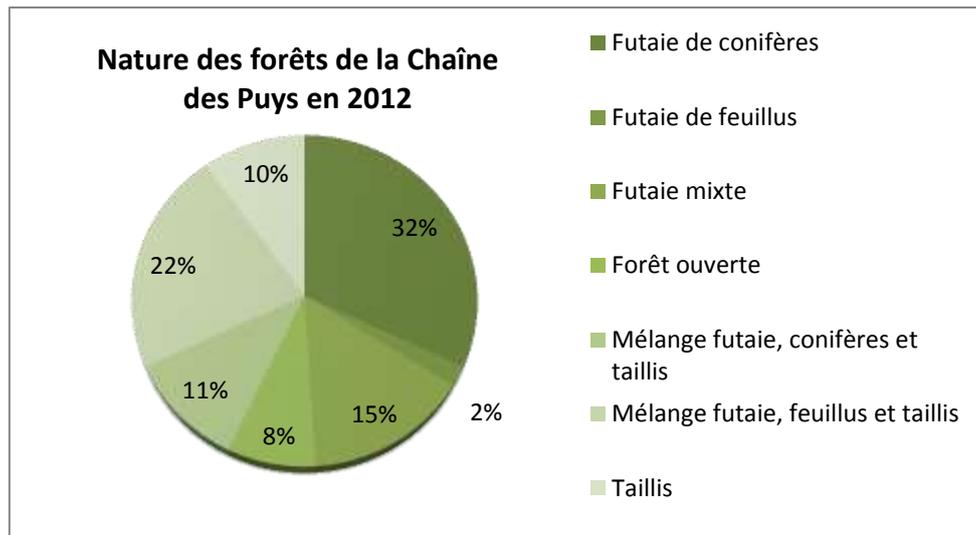


Graphique 4. Source : D'après les travaux d'Yves Michelin et Anne Lucia Pereira (2007)

A travers cette dynamique de fermeture des paysages, deux processus bien distincts sont donc repérables :

- L'enrésinement volontaire
- La prolifération des boisements spontanés

D'une part, l'enrésinement de la Chaîne des Puys est manifeste. En 44 ans, non moins de 890 hectares sont concernés par une fermeture des paysages due à l'enrésinement (IFN). Cela est significatif d'une sylviculture intensive, tournée vers la production de bois ligneux, qui s'observe aujourd'hui par la prédominance des essences résineuses parmi les peuplements, comme le souligne le graphique suivant.



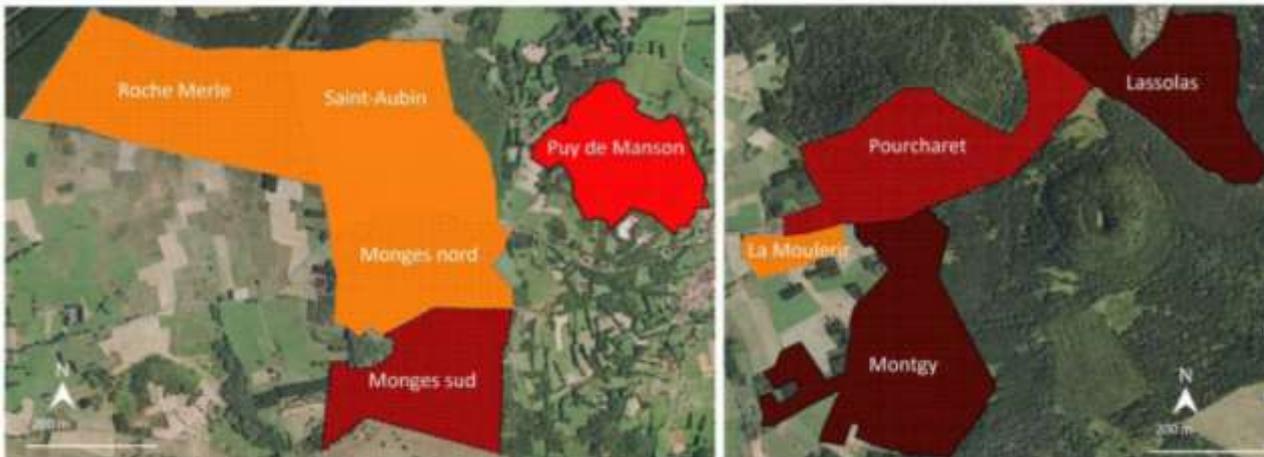
Graphique 5. Sources : IFN, PNRVA.

Aujourd’hui, les futaies de conifères représentent en effet plus de 30% de ce territoire, alors que les futaies composées uniquement de feuillus sont réduites à un état résiduel (2%). Celles-ci sont le plus souvent mélangées avec des taillis (22%), ce qui offre des mosaïques de milieux fermés avec des strates végétatives de hauteurs différentes très intéressantes pour la biodiversité. A l’inverse, les forêts de résineux revêtent plutôt une apparence uniforme et sont composés d’une seule essence (qui est surtout l’épicéa, mais on peut aussi mentionner le douglas, le mélèze ou le sapin pectiné) : on parle à cet effet de forêts monospécifiques. Il faut aussi évoquer le cas des forêts mixtes qui représentent 15 % des forêts du territoire et qui sont constitués de l’association du sapin pectiné et du hêtre, les deux essences climaciques de la Chaîne des Puys.

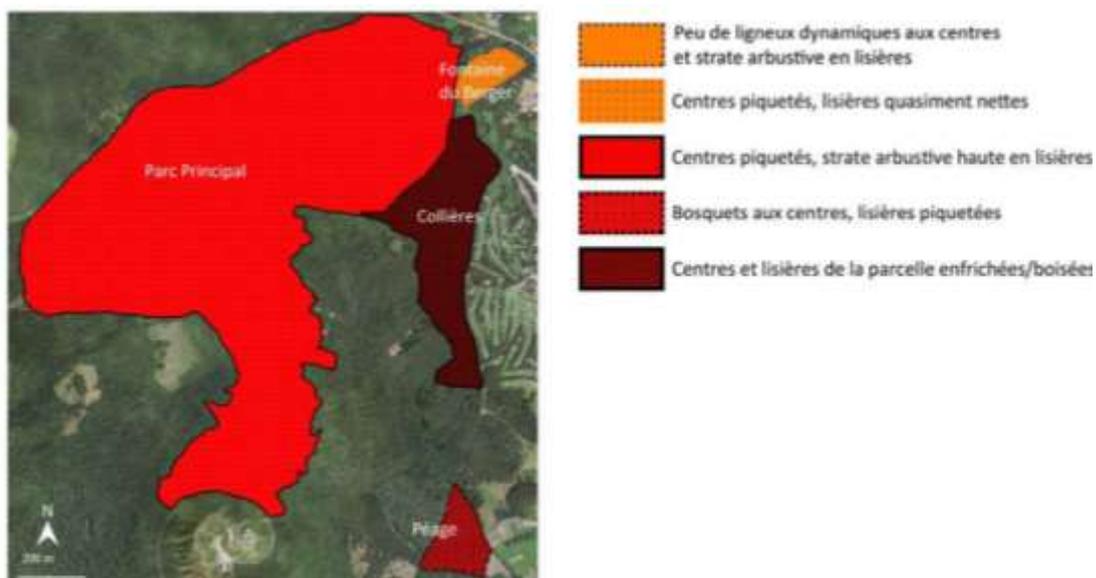
D’autre part, on note la progression galopante des accrues, qui sont des boisements spontanés apparaissant sans intervention humaine sur les flancs des puys abandonnés par les troupeaux. Ces accrues prennent souvent la forme de taillis et sont souvent formés de bouleaux, de noisetiers ou de hêtres ou de pin sylvestre en fonction de l’exposition des versants, de l’altitude et de la nature des sols. Pour simplifier, on peut dire que la partie centrale de la Chaîne des Puys est plutôt concernée par une colonisation des bouleaux, alors que la partie sud se distingue par des peuplements spontanés de pin sylvestre. Ces derniers se développent sur des terrains en majorité constitués par de petites parcelles privées qui ont sans doute longtemps été cultivés pour les céréales, avant d’être abandonnées au cours de la première moitié de ce siècle, puis utilisées de nouveau de façon temporaire par le pastoralisme. Thomas Curt et Bernard Prevosto insistent sur le fait que ces boisements naturels sont à l’heure actuelle peu connus, aussi bien sur un plan forestier qu’écologique (Curt, Prevosto, 2002). La thèse de Marion Lefeuvre, soutenue en 2013 et portant sur les dynamiques végétales contemporaines dans les estives de la Chaîne des Puys, est venue apporter des informations précieuses sur la progression des friches dans la partie centrale de ce territoire.

Marion Lefeuvre s'est plus particulièrement penchée sur les espaces encore pâturés mais en cours de recolonisation ligneuse. Elle obtient notamment les cartes suivantes qu'il nous semble utile de partager ici :

- Synthèse de l'enfrichement sur Manson et Recoleine :

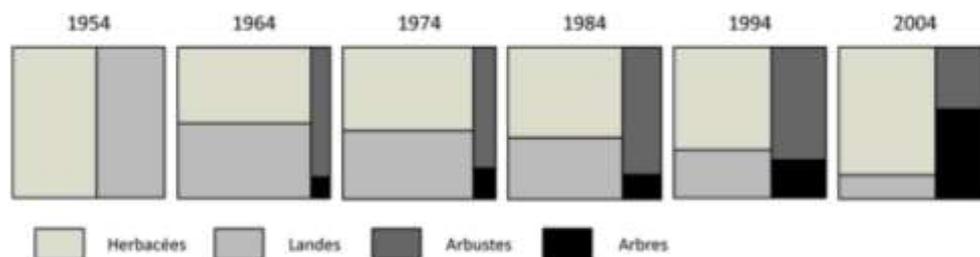


- Synthèse de l'enfrichement sur Orcines :



→ **Ci-dessus : ensemble photographique 74. L'état de la végétation dans les estives de Manson, de Recoleine et d'Orcines.** Source : Marion Lefeuvre, 2013, p.117.

Par ailleurs, pour conduire à l'état actuel de la végétation sur les estives, les dynamiques végétales ont participé à créer des formations paysagères variées dites « en mosaïque ». Celles-ci se sont succédé sur ces estives depuis la fin des années 1950 selon la répartition suivante :



→ **Ci-dessus : graphique 6.** Evolution de la dynamique paysagère au cours du temps (1954-2004). Source : Lefeuvre, 2013, p.296.

Ainsi les landes ont diminué de façon importante, remplacées par des formations arbustives puis des arbres. La couverture herbacée, quant à elle, n'a guère diminué. En soixante ans, on peut donc plutôt dire que la diversité des formations végétales s'est enrichie plutôt qu'elle s'est appauvrie.

Lorsqu'il s'agit d'identifier les causes de ces dynamiques, Marion Lefeuvre souligne combien il est difficile de distinguer ce qui relève de facteurs physiques et ce qui relève de facteurs sociaux (Lefeuvre, 2013, p.16). Notamment, le statut juridique des parcelles (Biens non délimités, communaux...) rend plus complexe l'utilisation de ces surfaces. Les propriétaires privés peuvent également prendre des décisions qui vont à l'encontre de la vision paysagère désirée par le collectif. Par exemple, les propriétaires désirant mettre en valeur économiquement leurs parcelles préfèrent souvent éliminer les peuplements spontanés pour les remplacer par des plantations résineuses plus rentables, au risque d'entraîner une dégradation des paysages et une perte de diversité écologique. Actuellement, on se trouve donc en présence de forêts assez jeunes, dont le visage contrasté témoigne de deux logiques opposées : d'une part, le développement volontaire d'une activité sylvicole intensive, de l'autre l'expansion spontanée de friches qui viennent naturellement grignoter landes et prairies d'altitude.

Mais la place de la forêt dans la Chaîne des Puys est remise en question par la mise en place de politiques de patrimonialisation de ce territoire, pour lesquelles la lisibilité des formes volcaniques est primordiale. Créé le 25 octobre 1977, le Parc Naturel Régional des Volcans d'Auvergne est « l'un des plus anciens et le plus vaste Parc de France métropolitaine » (Dossier de candidature au Patrimoine Mondial, version 2011). Contrairement aux Parcs Naturels Nationaux, les Parc Naturels Régionaux ont certes pour mission de préserver la biodiversité naturelle d'un territoire original, mais également d'orienter le développement des activités humaines qui ne sont pas exclues de la zone, afin qu'elles participent à l'objectif de durabilité des relations Sociétés/Nature qui est le principe central des chartes des PNR. L'un des gardes-nature du PNR des Volcans d'Auvergne, que nous avons rencontré, insiste sur ce point : « l'essence d'un parc c'est de dire qu'on peut, grâce à l'environnement, créer un endroit pour les hommes » (Terrain B – Entretien 3).

C'est pourquoi la prise de conscience progressive du caractère multifonctionnel que revêtent les forêts s'accompagne par une complexité de gestion accrue, qui rend nécessaire le dialogue entre des acteurs pluriels (Michelin, 1996, p.103).

Depuis 2007, le Parc Naturel des Volcans d'Auvergne est investi auprès du Conseil Général du Puy-de-Dôme pour la mise en œuvre d'un projet ambitieux : la candidature du territoire de la Chaîne des Puys-Faille de Limagne. C'est après toute une série d'épreuves que ce processus de reconnaissance a été couronné de succès, comme on le voit sur le schéma de la page suivante.

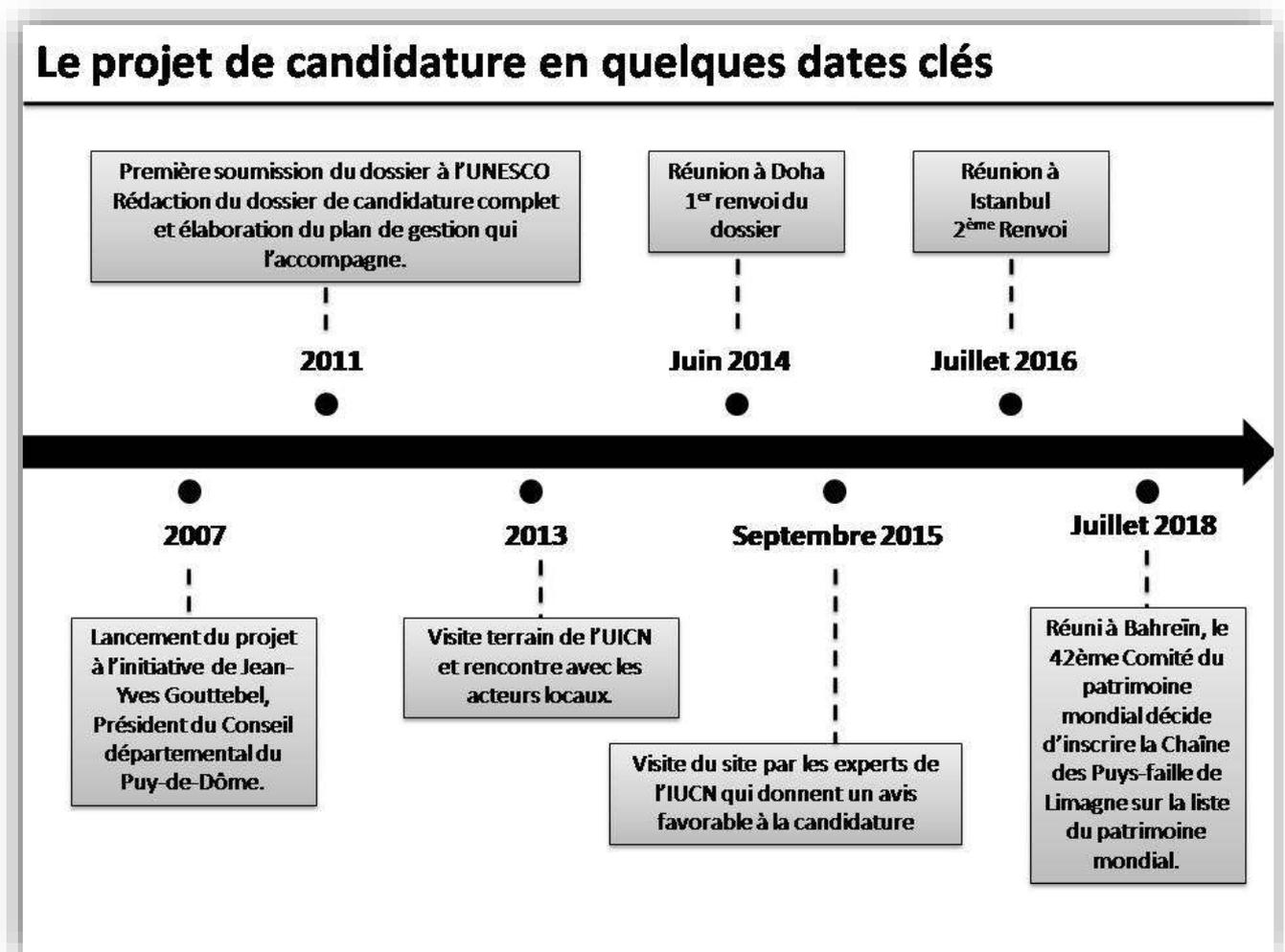


Figure 11. Marie Guicheteau, 2020.

Source : d'après <https://www.chainedespuys-failledelimagne.com/candidature-3/presentation-du-projet/>

En juillet 2018, l'inscription du site « *Chaîne des Puys – Faille de Limagne* » sur la liste du patrimoine mondial de l'Unesco a été validée, soit 11 ans après le lancement du projet de candidature. Cette décision n'apparaît pas de façon isolée, mais fait plutôt apparaître une logique de patrimonialisation progressive qui s'est manifestée par d'autres labels comme celui de « *Grand Site de France* », pour le Puy-de-Dôme, en 2008. Le classement de la Chaîne des Puys au titre de la loi 1930 fait également partie des étapes qui ont rendu possible cette inscription au Patrimoine Mondial. Le caractère novateur de cette candidature venait du fait que le site de la « *Chaîne des Puys – Faille de Limagne* » n'est pas un territoire représentatif d'une nature vierge et sauvage, éloignée de la présence humaine et dénuée de ses empreintes. Non, ici c'est même tout le contraire : d'une part, la Chaîne des Puys est située en proximité immédiate de l'agglomération clermontoise et d'autre part, comme nous l'avons déjà vu, les populations locales ont, siècle après siècle, imprimé leurs traces sur ces paysages volcaniques (Michelin, 1996). De plus, la couverture forestière qui recouvre les puys ne peut pas être qualifiée d'extrêmement remarquable du point de vue de la richesse écologique qu'elle contient. Les forêts spontanées sont encore jeunes, et les forêts issues des plantations monospécifiques ne favorisent pas le développement de la biodiversité.

« Cette conduite, si elle présente un intérêt économique plus important et une gestion plus simple, nuit à la biodiversité forestière. [...] Les peuplements monospécifiques résineux composés d'épicéas communs [...] créent un milieu unifié presque stérile, défavorable au développement d'autres espèces faunistiques et floristiques du fait d'une faible luminosité, d'absence de strate arbustive comme de bois sénescents. » (Dossier de candidature au Patrimoine Mondial, p.313). Une personne en charge du plan de gestion du site nous affirmait d'ailleurs dans un entretien : *« paradoxalement, la forêt ici n'est pas symbole de nature »* (Terrain B – Entretien 2).

L'originalité de cette candidature et son intérêt pour notre question de recherche viennent donc du fait qu'elle reverse l'idée stéréotypée de la « *nature* » en tant que « *wilderness* » qui est la plupart du temps celle qui est recherchée par les experts de l'IUCN, groupe scientifique participant à l'élection des sites candidats au patrimoine mondial. Quels sont alors les critères qui peuvent justifier cette inscription ? En effet, pour qu'un site soit inscrit sur la Liste du Patrimoine Mondial de l'Unesco, il doit répondre à au moins l'un des dix critères mis en place par l'Unesco. Précisons que sur ces 10 critères, 6 sont des critères culturels, et 4 sont des critères naturels.

Dans le projet de candidature tel qu'il était présenté en 2011, deux critères pouvaient correspondre avec le site « *Chaîne des Puys – Faille de Limagne* » :

- **Le critère vii** : « *représenter des phénomènes naturels ou des aires d'une beauté naturelle et d'une importance esthétique exceptionnelles.* »

- **Le critère viii** : « *Être des exemples éminemment représentatifs des grands stades de l'histoire de la Terre, y compris le témoignage de la vie, de processus géologiques en cours dans le développement des formes terrestres ou d'éléments géomorphiques ou physiographiques ayant une grande signification.* »

Finalement, seul ce dernier critère aura été retenu par les instances de l'Unesco comme valide, pour l'inscription du site « *Chaîne des Puys – Faille de Limagne* ». C'est ainsi que « *la candidature de la Chaîne des Puys et de la Faille de Limagne permet de combler une des lacunes de la Liste du Patrimoine Mondial en matière de science de la Terre, car aucun Etat-Partie n'a proposé à ce jour d'inscrire un site qui illustre de manière globale les processus tectoniques et magmatiques fonctionnant à l'avant d'une zone de collision de plaques continentales* » (Dossier de candidature au Patrimoine Mondial, p.233).

Pour notre recherche, nous en retenons l'idée que la lisibilité des formes volcaniques est primordiale pour la conservation de son intégrité. L'aspect paysager, même s'il n'est pas retenu comme un critère en lui-même, n'en demeure pas moins essentiel pour la reconnaissance de ce patrimoine naturel et sa valorisation, que ce soit sur un plan scientifique ou auprès du grand public.

Mais sans pédagogie spécifique, les activités touristiques ou de loisirs qui prennent place sur les monts Dôme risquent d'ignorer complètement cette valeur exceptionnelle universelle, et d'amener les visiteurs à consommer ce qui serait une sorte de réserve de nature à disposition immédiate, mais sans rien apprendre de celle-ci. L'activité touristique est en effet particulièrement importante sur la partie centrale des Monts Dômes, où elle provoque des difficultés majeures liées à l'érosion des sols. Notamment, le Puy de Pariou et le Puy de Dôme sont les deux édifices les plus visités de l'ensemble de la Chaîne.Or, « *la dégradation des cheminements les plus fréquentés de l'alignement volcanique et les multiples saignées d'érosion liées à une circulation parfois anarchique, ont eu un impact physique et paysager sur les flancs et le tour de certains cratères des volcans du secteur central de la Chaîne des Puys* » (Dossier de candidature au Patrimoine Mondial, p.345).

Ces visiteurs nombreux correspondent à trois types de profils ainsi que répertoriés dans le tableau de la page suivante.

LES DIFFERENTS PUBLICS QUI FREQUENTENT LA CHAINE DES PUY

PROFIL DE VISITEUR	COMPORTEMENTS FREQUENTS
<p style="text-align: center;">Les visiteurs locaux (Des villages alentours ou de l'agglomération clermontoise)</p>	<p>Ils pratiquent différents sports comme la randonnée pédestre, équestre ou cyclique ; la course à pied ; le vol libre ; des sports motorisés dont les quads, 4X4, motos. La chasse fait également partie des activités de pleine-nature pratiquée par les locaux.</p>
<p style="text-align: center;">Les touristes (Français ou étrangers : l'inscription du site au PM devrait augmenter la part des touristes étrangers, et notamment du tourisme scientifique)</p>	<p>Ils sont généralement avides d'informations et de signalétiques leur permettant de découvrir facilement le territoire. Ils sont enclins à respecter les règles de fréquentation des lieux lorsqu'elles existent, afin de ne pas se perdre et de découvrir les meilleurs sites</p>
<p style="text-align: center;">Les groupes scolaires (De nombreux enseignants reviennent chaque année avec leurs classes.)</p>	<p>Certains s'adjoignent les services d'accompagnateurs locaux en moyenne montagne. D'autres utilisent d'une année sur l'autre les mêmes itinéraires. La difficulté de ce type de fréquentation vient à la fois des habitudes qu'il est difficile de faire changer lorsqu'un itinéraire est supprimé ou que l'on souhaite délester un site ; mais également du manque de connaissance des usages en vigueur.</p>

Tableau 12. Source : d'après le dossier de candidature au Patrimoine Mondial.

Des aménagements ont été mis en place par le Conseil Général et le PNR des Volcans d'Auvergne, pour atténuer l'effet des passages répétés des visiteurs sur les sols fragiles, ainsi qu'on le découvre sur les photographies suivantes.



→ **Ci-dessus : photographie 75.**
Panoramique des Dômes, à son arrivée en gare au sommet du Puy-de-Dôme.

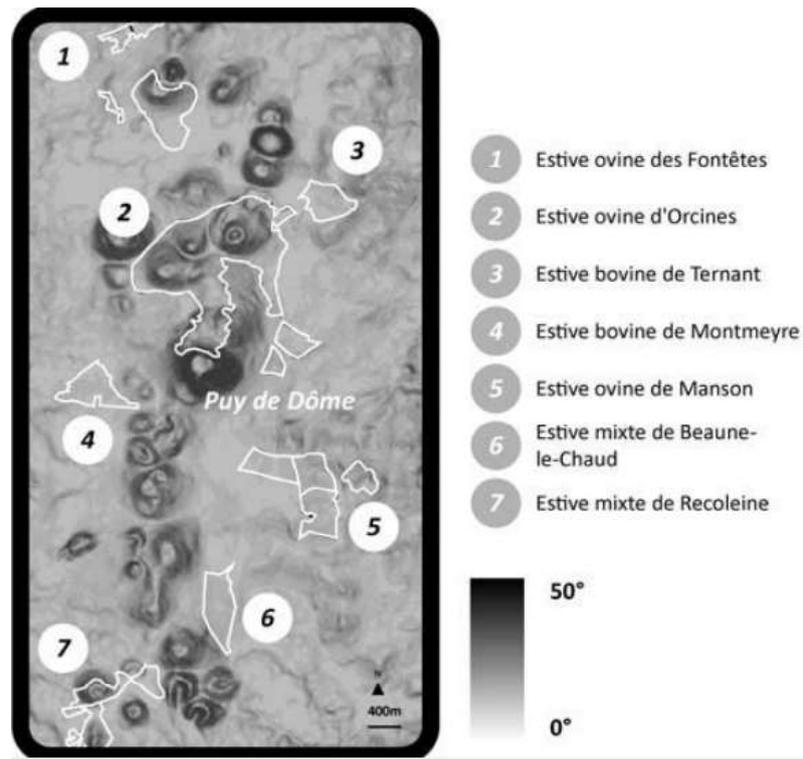


→ **Ci-dessus : photographie 76.** *Passerelle en bois installée sur le sentier des chèvres, versant nord du Puy-de-Dôme, afin de limiter l'érosion des sols sur cette zone très fréquentée.*

La volonté de retrouver une bonne lisibilité des formes volcaniques, explicitée de la part des pouvoirs publics, nous amène à mettre en évidence l'interdépendance entre la valeur exceptionnelle universelle de la Chaîne des Puys et les activités d'élevage. Les pratiques d'estive sont en effet essentielles au maintien de paysages ouverts. Or, dans les systèmes d'élevage actuels déjà mentionnés, ces pratiques ne jouent plus le même rôle que dans les années 1900. C'est pourquoi aujourd'hui, ce ne sont plus nécessairement les éleveurs situés en proximité de la Chaîne des Puys qui utilisent les parcours d'estive. Pendant la saison estivale, les troupeaux qui viennent pâturer les estives des Monts Dômes peuvent parfois être originaires de l'extérieur de ce territoire. Ainsi, on assiste à une progressive déconnexion entre les pratiques d'estive et les systèmes d'élevage du territoire, ainsi que nous le présente ce garde-nature interrogé sur le sujet :

« Le périmètre de candidature intègre beaucoup plus de surfaces agricoles que seulement les estives. [...] Ce qui concentre l'attention, c'est les estives. Mais si on regarde à l'échelle du site, ceux qui estivent ce ne sont pas forcément ceux qui viennent du site. Au final, on a une déconnexion. Les exploitations qui ont un siège sur le territoire candidat ont leurs enjeux agri-environnementaux, mais ce n'est pas forcément les mêmes que ceux qui estivent » (Terrain B – Entretien 3).

Il est vrai qu'aujourd'hui, après avoir connu une période de déclin, le pastoralisme de la Chaîne des Puys connaît une renaissance, qui est soutenue par les collectivités territoriales. Dans les années 1980, le Parc Naturel des Volcans d'Auvergne, en partenariat avec les éleveurs et les communes, a mis en place des actions visant à aider les agriculteurs à s'organiser juridiquement en groupements pastoraux et a mis en place des programmes d'actions. Aujourd'hui, les milieux agropastoraux occupent 31 % du bien proposé (Dossier de candidature au Patrimoine Mondial, p.88).



→ **Ci-dessus : figure 12.** Carte des estives de la Chaîne des Puys. Source : Lefeuvre, 2013, p.19.

Aujourd'hui encore, l'estive d'Orcines est la plus importante. C'est elle qui permet l'entretien de la zone centrale de la Chaîne des Puys, grâce à la mise en place d'une coopérative d'estive. Sur 550 hectares, ce sont deux mille animaux qui sont rassemblés sous la garde d'un ou de plusieurs bergers chargés de veiller à la santé du troupeau et à la gestion optimale du pâturage.

Parmi les tentatives les plus récentes de réouverture du paysage, nous pouvons également prendre l'exemple de deux projets aux aspects et aux méthodes presque opposés, qui témoignent de visions différentes du rôle du pastoralisme sur la Chaîne des Puys. Il s'agit du Puy de Combegrasse et du Puy de Vichatel, situés tous les deux au sud de la Chaîne. Si l'estive de Combegrasse a été menée à l'initiative des éleveurs et du maire d'Aydat, l'estive de Vichatel a été conduite par le PNR des Volcans d'Auvergne en partenariat avec le lycée agricole de Rochefort-Montagne. La première est passée par un défrichement massif de la surface forestière qui était présente au sommet du puy. La seconde a fait l'objet d'un défrichement progressif, et l'on peut aujourd'hui parler de sylvo-pastoralisme pour décrire les pratiques pastorales qui continuent d'entretenir ces surfaces de forêt jardinée dont le Parc Naturel Régional des Volcans d'Auvergne est propriétaire.

Sur l'estive de Combegrasse, l'arbre et la forêt ne sont pas associés au pastoralisme. Le retour de l'élevage sur le sommet et les flancs du Puy de Combegrasse se traduit plutôt par l'arasement de la forêt, qui est considérée par les éleveurs comme un envahisseur illégitime (à l'exception toutefois d'un bosquet de hêtres rouges qui a été gardé).

Sur l'estive d'expérimentation du puy de Vichatel, au contraire, la forêt n'est pas considérée comme une ennemie systématique, elle est gérée de façon à permettre le retour d'un pastoralisme au service de la biodiversité et des paysages.

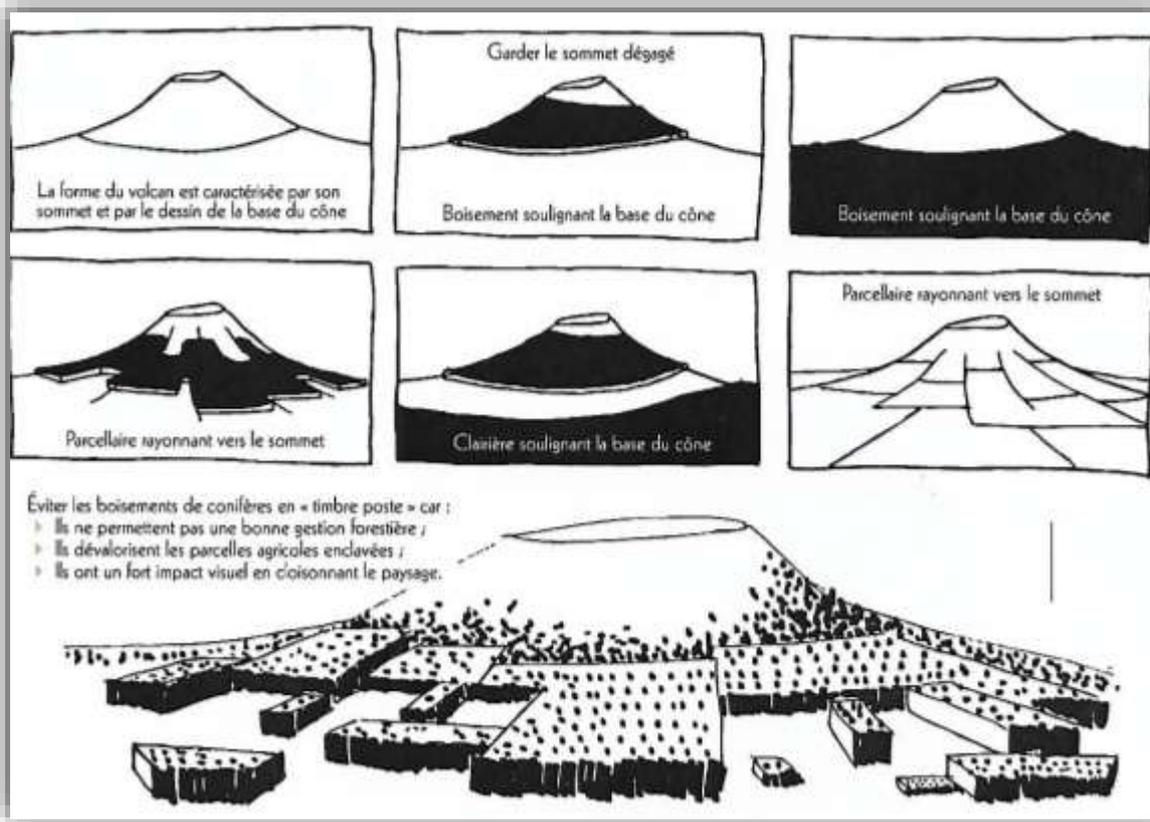


→ *Ci-contre : photographie 77.*

Brebis de race rava, pâturant sur des estives sylvopastorales, au sommet du puy de Vichatel aménagé par le PNRVA.

Ainsi, cet enjeu pastoral ne concerne pas seulement les éleveurs de la zone, mais est de plus en plus intimement lié avec les politiques de développement de ce territoire. Dans la conclusion de ses travaux de thèse Marion Lefeuvre met en évidence qu'il est plus approprié de parler de « mosaïque paysagère » pour la Chaîne des Puys, plutôt que de fermeture des milieux. En ce qui concerne la qualité des milieux ouverts, elle observe en effet une nette amélioration du domaine pastoral de la Chaîne des Puys.

De plus, dans le plan de gestion du site inscrit au patrimoine mondial, des scénarios paysagers sont évoqués pour orienter les pratiques pastorales, sylvicoles, touristiques, comme on le voit sur les schémas suivants.



→ **Ci-dessus : image 78. Scénarii de mise en valeur silvo-pastorale des édifices volcaniques.**

Source : Dossier de candidature au Patrimoine Mondial.

Mais la mise en œuvre de cet effort prospectif demande un travail collaboratif inscrit sur le long terme ainsi que le signale Yves Michelin en conclusion de ses recherches sur l'évolution paysagère du territoire :

« Revenir à la lande ou à la pelouse que connaissaient les bergers du siècle passé, nécessite une véritable stratégie de reconquête sur plusieurs années, qui combine une élimination progressive des arbres à une augmentation de la pression du pâturage. Après quelques années, la forêt aura laissé la place à un pré-bois que l'on pourra alors éclaircir » (Michelin, 1996, p.105). C'est aussi ce qui amène Marion Lefeuvre à insister sur le fait que même si les préconisations paysagères semblent de belles idées, en théorie, elles se confrontent à de réelles difficultés dès lors qu'elles se heurtent aux aspects pratiques du paysage (Lefeuvre, 2013, p.293).

- *Délimitation de notre terrain d'étude : le territoire inscrit « Chaîne des Puys-Faille de Limagne »*

Cette exploration de ce territoire n'était pas exhaustive, mais elle nous a permis d'évoquer les grandes caractéristiques de celui-ci. Après le territoire du Bocage Vendéen, celui de la « *Chaîne des Puys –Faille de Limagne* » nous intéresse donc pour représenter un deuxième terrain de recherche. Les enjeux autour de l'élevage et du lien société/nature y sont nombreux et diversifiés. Nous sommes ici sur un terroir de moyenne montagne, marqué par la prégnance des reliefs et des sols volcaniques. La proximité de l'agglomération clermontoise est également une caractéristique territoriale à prendre en compte. Quant au contexte de l'inscription au patrimoine mondial, il fournit un cadre original d'analyse, mais il ne doit cependant pas nous détourner du vécu sensible des habitants et des éleveurs sur le terrain. Nous devons garder à l'esprit que ce vécu est peut-être différent de l'image pensée, élaborée, argumentée, qui est le sujet des documents de présentation du site. Enfin, nous devons veiller à ne pas assimiler l'élevage de la Chaîne des Puys aux seules pratiques d'estive. Si celles-ci sont largement médiatisées et sont l'objet d'une forte implication de la part des collectivités territoriales, elles ne concernent pas la majorité des exploitations du territoire. Nous essayerons ainsi, lors de notre travail d'enquête, d'aller aussi bien à la rencontre de certains bergers et acteurs du pastoralisme, que des éleveurs dont le siège d'exploitation est situé sur les villages du plateau des Dômes, afin de nous confronter à des systèmes diversifiés qui témoignent de filières et de situations plurielles.

La "Chaîne des Puys- Faille de Limagne" : un territoire inscrit au Patrimoine Mondial de l'Unesco



- | | | | |
|---|--|---|---|
|  | Limites du Bien inscrit au Patrimoine Mondial : elles englobent les formes volcaniques. |  | Faille de Limagne |
|  | Zone tampon qui concerne tout le plateau des Dômes dont les villages et les surfaces agricole |  | Principaux villages |
|  | Partie centrale des Monts Dômes zone de confrontation entre les activités touristiques et pastorales |  | Clermont-Ferrand : pôle urbain régional |
|  | Quelques volcans de la Chaîne des Puys. | | |
|  | Puy de Dôme labellisé Grand Site de France, emblème du territoire. | | |
|  | Vulcania, parc d'attraction et centre pédagogique autour de la vulcanologie | | |
|  | Lac d'Aydat créé par la coulée de La Vache et de Lassolas : pôle touristique important | | |

Réalisation : Marie Guicheteau, 2020. Source : CG 63-Dossier d'inscription au Patrimoine Mondial

Pour terminer cette présentation du territoire de la Chaîne des Puys, il nous faut insister sur un point clé qui a fait l'originalité et la complexité de la candidature à l'Unesco du site Chaîne des Puys- Faille de Limagne.

- CDPFL : le paradoxe d'un site à la fois naturel et habité

Si le territoire de la Chaîne des Puys – Faille de Limagne nous semble aussi pertinent pour notre question de recherche, c'est qu'il nous permet de souligner la difficile conciliation qui demeure, pour certains acteurs incontournables de la patrimonialisation des sites à l'échelle internationale, entre la valeur naturelle d'un site et son caractère habité. Or, l'évolution de la candidature du site Chaîne des Puys – Faille de Limagne est particulièrement significative de ce constat. Il se trouve en effet que cette candidature, telle qu'elle était proposée initialement, visait la reconnaissance de deux facettes caractéristiques de la Chaîne-des-Puys-Faille de Limagne. D'une part, elle se focalisait sur la nature volcanologique du site, mettant en évidence la grande diversité de ses manifestations sur une surface aussi réduite. Mais également, elle entendait faire reconnaître la valeur exceptionnelle de cet ensemble paysager qui permettait à l'observateur de lire et de donner un sens à ces formes volcaniques.

La nature de la Chaîne des Puys n'intéresse pas seulement les géologues curieux de comprendre comment ces formes volcaniques se sont formées. Les habitants, mais aussi les touristes et les aménageurs, voient en cette chaîne des puys un support sensible où s'exprimer. L'inscription du site au Patrimoine Mondial de l'Unesco vient ainsi soutenir et renouveler les aspects symboliques d'un site original autant par sa structure géologique, que par son histoire et les paysages qui en résultent. L'imaginaire, au niveau individuel et collectif, peut certainement trouver ici un lieu de résonance. C'est ce qui conduit les rédacteurs du dossier de candidature au Patrimoine Mondial à écrire :

« Par leur compacité, la netteté de leurs formes et leur caractère explicitement géologique, la Chaîne des Puys et la faille de Limagne se mettent en scène avec une magnifique théâtralité, et ce, à toutes les échelles. En effet, qu'on les observe depuis la plaine et l'on ressentira leur monumentalité et la force des phénomènes de rifting et de magmatisme qui ont été à l'œuvre. Que l'on chemine directement au cœur des édifices volcaniques et l'on abordera ce phénomène à taille humaine, provoquant une sensation quasi empathique d'apaisement auprès de ces formes si évocatrices et étonnamment moelleuses et hospitalières. L'émotion est notamment liée au paradoxe de cette tranquillité issue de la violence créatrice originelle. Ce paysage a ainsi une valeur exceptionnelle pour ce qu'il est, mais également pour ce qu'il signifie » (Dossier de candidature au Patrimoine Mondial, p.115).

C'est ainsi que deux critères avaient initialement été choisis par l'équipe en charge de la procédure d'inscription :

- **Critère vii** : « Représenter des phénomènes naturels ou des aires d'une beauté naturelle et d'une importance esthétique exceptionnelles ».
- **Critère viii** : « Être des exemples éminemment représentatifs des grands stades de l'histoire de la Terre, y compris le témoignage de la vie, de processus géologiques en cours dans le développement des formes terrestres ou d'éléments géomorphiques ou physiographiques ayant une grande signification ».

Or, le premier de ces deux critères a posé constamment problème dans sa compréhension et a même provoqué le renvoi à deux reprises du projet de candidature. Notamment, les experts de l'IUCN, la commission chargée de l'étude des propositions de candidature, se sont montrés réticents à l'acceptation de ce premier critère, et ont montré qu'ils l'associaient davantage à l'idée de « *wilderness* » telle qu'elle est répandue dans la culture anglo-saxonne, au point de rendre incompatible selon eux la valeur d'un site naturel avec son caractère anthropisé. Manifestement, le paysage habité de la Chaîne des Puys était loin de correspondre à l'idée que ce groupe d'experts entendait répandre de la nature. La présence humaine, par les traces que celle-ci avait laissées et qu'elle laissait encore sur le paysage de la Chaîne des Puys, n'est pas valorisable en elle-même, elle ne participe pas de façon intrinsèque à la valeur universelle exceptionnelle (VUE) du site, mais engendre plutôt des imperfections dommageables : c'est du moins l'avis qui a été prononcé par cette commission scientifique très influente au niveau des institutions internationales. Malgré les batailles diplomatiques répétées qui se sont jouées entre les Etats membres de l'UNESCO sur le sujet, il semblerait que ce soit la vision de l'IUCN qui l'ait finalement emporté. Ainsi, l'inscription du site sur la liste du Patrimoine Mondial en juillet 2018 à Bahreïn, après 11 années de candidature, ne constituait qu'une victoire en demi-teinte. En effet, seul le critère viii a été validé comme support de légitimité pour la Valeur Universelle Exceptionnelle du site. C'est l'originalité de la structure géologique du site et son importance sur le plan scientifique qui est ici valorisée. Le rejet du critère viii s'explique dans un paradigme qui prolonge l'idée habituelle de séparation entre Nature et Culture.

Selon nous, la dimension la plus originale de cette candidature résidait précisément dans le fait qu'elle proposait aux institutions internationales d'amorcer un profond changement dans la vision de l'idée même de nature qu'elle portait. Le rejet du critère viii éveille donc notre attention. Il nous montre à quel point cette question de la nature peut s'exprimer de façon sensible sur le plan diplomatique, et que son introduction dans les politiques de développement et de patrimonialisation n'est pas une chose évidente. Elle provoque des réactions de résistance et d'opposition de la part de certaines structures, ce qui peut également nous signifier que si elle ne laisse personne indifférent, c'est parce qu'elle demande à bousculer les évidences établies de façon à réinscrire l'humain au sein de la nature, plutôt qu'à l'en séparer.

Il n'est pas inutile, pour conclure notre présentation du terrain de la Chaîne des Puys-Faille de Limage, de le mettre en comparaison avec un autre territoire rural français, également inscrit au patrimoine de l'UNESCO. Il s'agit du site « *Causses et Cévennes* », qui a été inscrit en 2011 au titre de « *paysage culturel de l'agropastoralisme méditerranéen* ». Le paysage est ici mis en valeur et protégé pour ses significations historiques et culturelles. Cela fait environ trois millénaires que les troupeaux parcourent les chemins de transhumance ici appelés les « *drailles* », et que l'agropastoralisme façonne les paysages de ce territoire.



→ **Ci-dessus : photographie 79.** Troupeau de brebis parmi les murets de pierre sèche, dans un village des Causses.

Cependant, ce processus de patrimonialisation se heurte aux dynamiques d'évolution des systèmes agricoles et à leur adaptation au contexte actuel. Ainsi sanctuarisée, l'activité pastorale du territoire, déjà fragile, pourrait être confrontée à de nouvelles difficultés. Le risque, tel qu'il est soulevé par certains chercheurs, consisterait à priver cette activité de ses possibilités d'adaptation et de transformation, en l'érigant comme un modèle absolu à reproduire. Notons que dans la Chaîne des Puys, ce risque est beaucoup moins présent : en effet, la patrimonialisation n'y concerne pas les activités pastorales en elles-mêmes mais bien plutôt les paysages volcaniques et la recherche de leur lisibilité à des fins esthétiques et pédagogiques. Par conséquent, les activités pastorales peuvent y poursuivre leur évolution intrinsèque, pourvu que soit maintenu l'ouverture des formes volcaniques. Le cas du territoire des Causses et des Cévennes nous montre que les activités pastorales peuvent être concernées par des politiques de patrimonialisation, qui sont certes positives en ce qu'elles reconnaissent les multiples richesses apportées par le pastoralisme au territoire et à ses habitants, mais qui risquent, dans le même temps, d'en bloquer le caractère vivant et de priver les sociétés humaines de tout levier d'action.

Si ce constat invite les chercheurs à la vigilance, il invite les éleveurs à défendre haut et fort une vision de la nature qui les intègre eux aussi. Cette observation nous invite à nous tourner à présent vers un autre territoire où l'activité pastorale joue également un rôle de premier plan, mais d'une façon bien différente : il s'agit de la vallée d'Ossau dans les Pyrénées béarnaises.

2.3 – Zoom sur la vallée d'Ossau

La vallée d'Ossau est l'une des trois vallées béarnaises. Avec celle du Barétous et d'Aspe, elle est située dans la partie occidentale du massif Pyrénéen. Nichée entre le Pays Basque à l'Ouest et les Hautes-Pyrénées à l'Est, elle bénéficie de l'influence directe de la ville de Pau. Cette dernière est en effet située à vingt-cinq kilomètres au nord d'Arudy, porte de la vallée, et à moins de quarante kilomètres de Laruns, commune qui siège en sa partie haute. Aujourd'hui, les villages de la vallée sont rassemblés au sein d'une même communauté de communes, mais autrefois la distinction entre les villages du haut-ossau et ceux du bas-ossau se lisait à travers les deux cantons distincts de Laruns et d'Arudy.

Pour parvenir à saisir plus en détail l'originalité de ce territoire de montagne, il nous faut nous pencher sur sa géographie, sur son histoire, sur la place et l'évolution des activités économiques qui font vivre les populations ossaloises et façonnent les paysages depuis des siècles.

LA VALLE D'OSSAU : UN TERRITOIRE DE MONTAGNE AUX MULTIPLES RESSOURCES

Légende

 Communauté de communes de la vallée d'Ossau : l'élevage ovin-lait est présent sur toute la zone

 Limites du Parc National des Pyrénées (zone cœur)

 principaux cours d'eau

 Principaux sommets

 Cols, points de franchissement de relief

 Principaux villages

 Arudy et Laruns : villes les plus importantes de la vallée

 Directions des principaux axes de communication de la vallée

Bas-Ossau Ancienne séparation entre les parties hautes et basses de la vallée

 Usines hydroélectriques

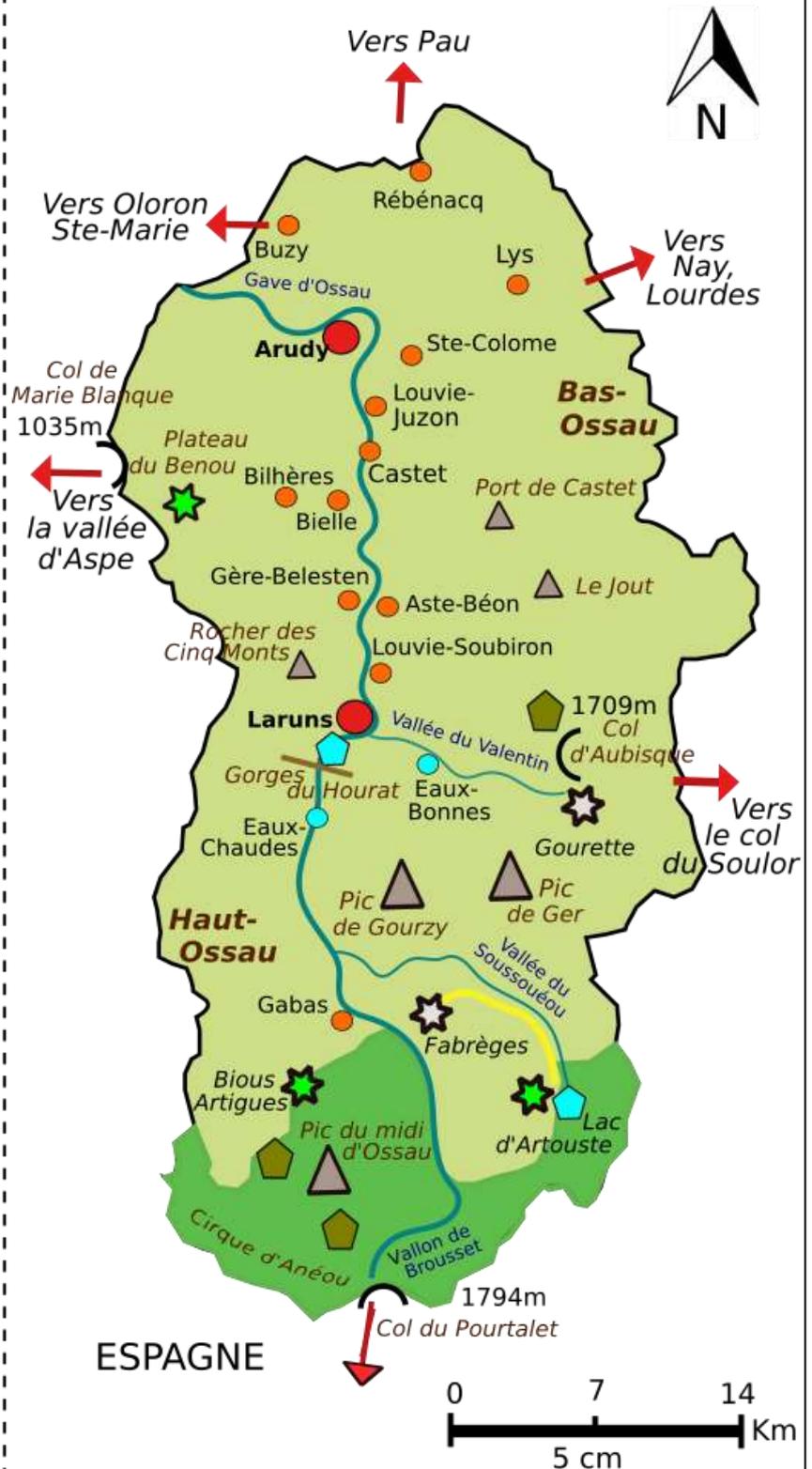
 Cités thermales

 Stations de ski

 Principales zones de randonnée

 Train touristique d'Artouste

 Centres pastoraux ; Cabanes collectives et infrastructures dédiées ; au pastoralisme;



Réalisation : Marie Guicheteau, 2020

Sources : communauté de communes de la vallée d'Ossau

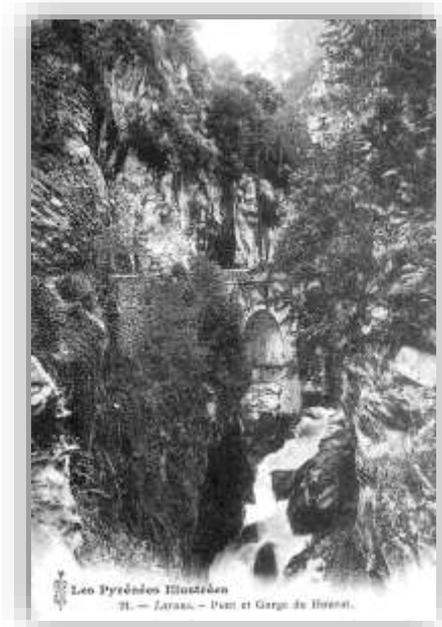
2.3.1 - Tableau géographique de la vallée d'Ossau :

La vallée d'Ossau s'étire sur 51 kilomètres, de la commune de Rébénacq (300m) jusqu'au col du Pourtalet (1794m) situé sur la frontière espagnole. A partir de la vallée principale, trois vallées secondaires se dessinent :

- **la vallée du Valentin**, qui mène vers le col de l'Aubisque en passant par des villages comme Aas et Eaux Bonnes, et qui se dessine entre les flancs arrondis de la « *Montagne Verte* » et l'impressionnante montagne calcaire du « *pic de Ger* ».
- **la vallée du Soussouéou** et ses pâturages verdoyants, située sous le massif du Lurien.
- **la vallée de Bious**, célèbre pour les randonneurs, où se trouvent notamment les lacs d'Ayous.

Le gave d'Ossau forme quant à lui un sillon presque rectiligne, orienté Sud-Nord, perpendiculaire à l'axe longitudinal des plis du massif pyrénéen. Pour dresser un tableau fidèle de ce paysage de montagne, il est aujourd'hui encore tout à fait pertinent de reprendre cet extrait d'un article écrit par Hassan Hawad, qui décrit ainsi la morphologie de la vallée d'Ossau :

« La grande route de Pau à la frontière espagnole nous amène à la vallée d'Ossau. De Sévignacq, la vue est déjà splendide, dominant une cuvette déjà fermée de tous côtés, où le géographe reconnaît un paysage morainique typique. Au-delà, vers le Sud, s'ouvre dans la montagne une ample vallée aux versants raides dominés par des crêtes calcaires, au front plat bosselé ça et là de quelques roches moutonnées. Les villages s'y succèdent, nombreux et serrés. Mais vers Laruns, le style change brusquement. Dès le village, une véritable muraille apparaît qui semble fermer entièrement la vallée, bouchant toute vue vers le Sud. En approchant, on la voit cependant coupée par un défilé grandiose où le gave écume entre de hautes murailles verticales » (Hawad, 1939).



→ ***Ci-contre : image 80.***

Carte postale ancienne représentant les gorges du Hourat qui sont situées derrière Laruns, et par lesquelles il faut passer pour se rendre au col du Pourtalet.

Source : laruns.fr

Très clairement, ce paysage a été façonné par l'activité glaciaire. Ainsi, il y a 10 000 ans, quatre glaciers se rejoignaient au niveau de Laruns, pour descendre ensuite jusqu'au piémont de ces massifs où ils ont déposé des moraines, ces matériaux que leur passage a mis en mouvement. C'est à la limite de la frontière espagnole qu'il faut aller pour découvrir le réservoir principal qui alimentait ce glacier : il s'agit du cirque d'Anéou, dont le nom signifie « *le lieu de la neige* ». Plus loin, tandis que sa masse augmente, le glacier a raboté le fond de la vallée et modelé un fond large de 1800 mètres au niveau de Laruns, de 3500 mètres au niveau d'Arudy. C'est pourquoi la vallée d'Ossau est caractérisée par une forme « en u » ou « en auge » nettement marquée. Des verrous, constitués par une roche particulièrement dure, sont venus ralentir les glaciers et refermer la vallée en certains endroits, notamment à Geteu ou à Castet. Les moraines latérales sont visibles au niveau du plateau du Benou, et elles ont même servi de support à l'installation du village perché de Bilhères, tandis que les moraines frontales sont visibles en la colline de Bescat, dans le Piémont. Les glaciers ont donc joué un rôle essentiel dans la création de ce paysage de montagne, qui se différencie selon que l'on se situe en amont ou en aval de la vallée.



Bernard Blanc

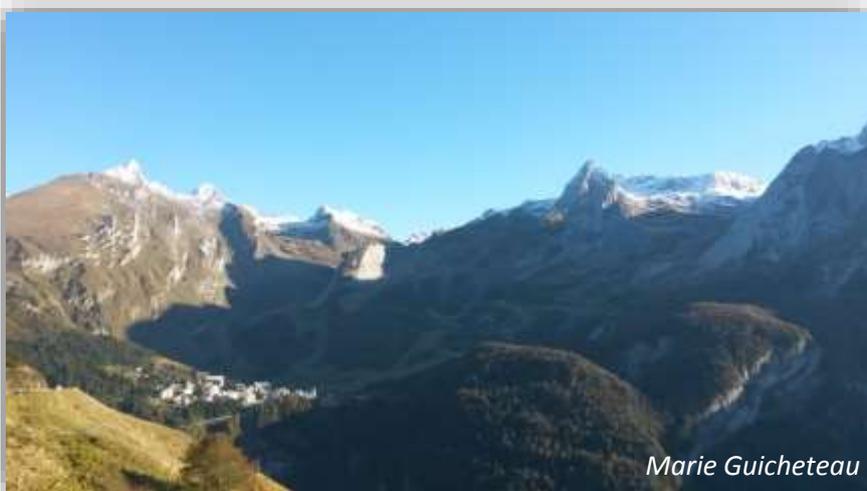
→ **Ci-contre : photographie 81.**
Le cirque d'Anéou, non loin du col du Pourtalet, est caractérisé par son aspect bosselé et les lignes ondulantes de son relief. Ce lieu est marqué par l'activité glaciaire, de laquelle il constituait la matrice. Au plan intermédiaire, on distingue les bâtiments du centre pastoral d'Anéou.

→ **Ci-contre : photographie 82.**

Vallée de Brousset, dessinée par le glacier principal lors de sa descente du plateau d'Anéou. Le long de cette vallée, le gave d'Ossau dessine son lit. Ce dernier est longé par la route menant de Laruns au col du Pourtalet. L'été, ces pâturages sont un lieu d'estive pour les bergers ossalois et leurs troupeaux.



Marie Guicheteau



Marie Guicheteau

→ **Ci-contre : photographie 83.**

Vue de la vallée du Valentin et de ses sommets, en direction du col de l'Aubisque et du col du Soulor.

→ ***Ci-contre : photographie 84.***

Vue plongeante de la vallée d'Ossau, depuis les hauteurs de Laruns vers la plaine de Pau. On remarque très bien le fond élargi de la vallée, ainsi que la barrière rocheuse de Castet qui vient resserrer la vallée.

Plaine de Pau



Verrou glaciaire de Castet



Fond large de la vallée, avec son chapelet de villages égrenés le long du gave d'Ossau



J. Carrierbe

Au fond de la vallée, le bourg de Laruns est ainsi situé devant une ligne de transition paysagère : le défilé du Hourat. A partir de cet endroit, le paysage se fait plus minéral, les pentes plus abruptes, produisant un effet de contraste par rapport aux formes douces et arrondies qui sont celles de la partie basse de la vallée. Parmi les sommets qui encadrent la vallée d'Ossau, le plus connu est sans nul doute le Pic du Midi d'Ossau (2884m). Du fait de sa forme reconnaissable constituée de deux pointes hérissées vers le ciel, celui-ci est l'emblème de la vallée. Pourtant, il n'est pas son point culminant : ce titre lui est ravi par le Pic de Pallas, dont l'altitude atteint 2974 mètres. Dans l'extrait suivant, Hassan Hawad mentionne ce basculement des formes et des textures paysagères, ce passage de la moyenne montagne vers la haute montagne qui se fait tandis que l'on progresse vers le sud et vers l'Espagne.

« Après ce défilé sauvage du Hourat, vrai trait de scie dans un verrou glaciaire, le gave coule au milieu du silence d'épaisses forêts de sapins et de hêtres. Dès Gabas, on aperçoit le pic du midi d'Ossau dont les deux ailes se dessinent constamment au fond du décor. La haute montagne se révèle avec ses crêtes aiguës dépassant 2000mètres, ses cirques glaciaires où nichent des lacs, et ses torrents. Le contraste est saisissant avec la basse montagne où sont les villages et les cultures. Il répond essentiellement à un contraste de structure. La vallée d'Ossau est, en effet, creusée dans deux domaines structuraux différents : au Nord, la zone pré-pyrénéenne de plis tertiaires ; au sud, la zone ancienne ou axiale » (Hawad, 1939).



Marie Guicheteau



Marie Guicheteau

→ ***Ci-dessus : photographies 85 et 86. Le pic du Midi d'Ossau se découpe à l'arrière plan. On remarque l'aspect déchiré de son sommet, qui le rend si aisément reconnaissable et qui a inspiré de nombreuses légendes locales. Ce relief est en fait un vestige volcanique. Il y a 285 millions d'années, alors que la chaîne hercynienne venait de se mettre en place, un volcan est apparu à l'emplacement actuel du pic du midi d'Ossau. Au fil du temps, les roches en fusion accumulées ont entraîné l'effondrement de la partie centrale du volcan, qui a pris l'aspect d'un vaste chaudron nommé « caldeira ». C'est le soulèvement de la Chaîne des Pyrénées, il y a 40 millions d'années, qui a engendré la constitution du sommet actuel.***

Le relief n'est pas la seule caractéristique essentielle de cette vallée : son climat est également déterminant. La vallée d'Ossau, comme les autres vallées béarnaise, se caractérise par un climat de montagne caractérisé par de fortes amplitudes thermiques. En estive notamment, les conditions météorologiques peuvent basculer très rapidement. Ainsi, l'amplitude entre les températures du jour et de la nuit peut dépasser les 20°. L'été, après une période chaude et particulièrement ensoleillée, de violents orages peuvent s'abattre soudainement sur les massifs. Chaque année, le passage de l'été à l'hiver se fait d'une façon assez brutale. Les saisons intermédiaires que sont le printemps et l'automne ne sont guère marquées. Ainsi, sur les estives, il n'est pas rare que la neige tombe au mois de juin, alors que les troupeaux arrivent tout juste sur leurs pâturages d'été. Les influences venues de l'océan atlantique ajoutent à ces caractéristiques montagnardes une pluviosité remarquablement élevée. Avec une moyenne de 1 500mm par an, les montagnes ossaloises sont une zone parmi les plus humides de la chaîne pyrénéenne (Macheroux, 2016, p.15).

Maintenant que nous avons esquissé le portrait géographique de cette vallée, nous pouvons suivre la trame historique qui a participé à créer un genre de vie propre aux Ossalois, en reprenant les événements les plus marquants qui se sont succédé à travers les siècles, ainsi que les différents secteurs économiques qui ont utilisé les ressources naturelles de la vallée.

2.3.2 - La vallée d'Ossau d'hier à aujourd'hui : la mise en valeur des ressources naturelles épouse les évènements de l'histoire béarnaise.

Tout d'abord, la présence humaine est attestée en Ossau dès la fin de la période glaciaire. En témoignent des vestiges encore visibles dans les paysages, comme les cercles de pierre du site mégalithique de « *Lou Couraus* », sur le plateau du Benou, ou le dolmen de Buzy, identifié en 1842 et déclaré monument historique depuis 1889.



→ ***Ci-dessus : photographie 87. L'un des cercles de pierre du plateau du Benou, situé devant le panorama de la vallée. Pour décrire ces vestiges, on peut également parler de « cromlechs ». Cette expression est utilisée à propos des anciens monuments disposés en cercle, servant aux rites celtiques et gaulois, et peut-être notamment aux cultes solaires. D'autres hypothèses suggèrent qu'il s'agit là de monuments funéraires.***

Par ailleurs, des études palynologiques, réalisées à partir des pollens piégés dans les tourbières, ont permis de dater le début du pastoralisme sur les prairies d'altitude du plateau d'Anéou à plus de 5200 ans. Les traces de ces premiers bergers seraient encore visibles en certains endroits. On dit de certains rochers qu'ils étaient les abris des pasteurs néolithiques. Les travaux menés par Carine Calastrene et Christine Rendu en 2005 rendent compte de cette abondante « *archéologie pastorale* » de la vallée d'Ossau (Calastrene et Rendu, 2005).



C. Calestrene et C. Rendu



C. Calestrene et C. Rendu

→ Ci-dessus : photographies 88 et 89. Vestiges des premières cabanes pastorales, sur le plateau d'Anéou.

De 56 avant J.C. jusqu'au III^{ème} siècle, les Romains envahissent l'Aquitaine et la région béarnaise. A cette époque, les tribus de pasteurs semi-nomades qui peuplent la vallée d'Ossau sont nommées Celtibères ou « Osquidates » par les auteurs (Joanicot, 1971). L'influence romaine s'y fait moins présente que dans la vallée d'Aspe où a été construite la voie menant de Beneharnum (Lescar) à Saragosse. A l'époque de César, la population ossaloise qui était jusque là principalement pastorale, est initiée aux techniques agricoles (culture du millet, du seigle, de l'orge). Sur la plaine de Bielle, la présence d'une *villa* est par exemple attestée (Joanicot, 1971). Dans ces montagnes béarnaises et basques, le paganisme sembla garder sa vigueur plus longtemps qu'ailleurs. Nous relevons que ces populations osquidates ne furent pas christianisées avant le V^{ème} siècle, et que le paganisme resta longtemps présent. Dans le livre qu'il dédie à l'histoire de la vallée, Jean Joanicot écrit ainsi : « Dans la vallée nos ancêtres restaient attachés aux vieilles croyances païennes naturalistes ou, si l'on veut, à une sorte de panthéisme entretenu par le culte rendu aux astres, aux eaux, aux arbres et à toutes les manifestations d'une puissance qu'ils ne parvenaient pas à définir » (Joanicot, 1971, p.24). Le sociologue Henri Lefebvre insiste également sur ce point dans un ouvrage dédié aux Pyrénées, où il affirme même « la christianisation n'en fut pas moins très lente [...] C'est seulement au XVII^{ème} siècle que le christianisme l'emporte chez les paysans restés païens » (Lefebvre, 1965, p.53).

Du V au VIII^{ème} siècle, ce territoire béarnais est traversé par les invasions de peuples successifs. La destruction de la ville de Beneharnum (Lescar) par les Normands, vers 854, aurait participé à renouveler la population ossaloise, car les populations chassées s'y seraient réfugiées (Joanicot, 1971, p.26). Les Normands mirent ensuite le siège devant le village de Bielle, et l'on ignore quelle fut l'issue du combat, même si une légende locale raconte que le seigneur de Béon, pour défendre son épouse qui avait été prise en otage, parvint à tuer le chef des Normands, ce qui marqua le départ de ceux-ci. On sait toutefois que, par la suite, des moines bénédictins s'établirent à Bielle. Ils mettent alors en œuvre des défrichements dans la vallée, canalisent le cours du gave et assainissent les marécages qui s'étendaient autour du village de Belesten. Ces premiers travaux d'aménagement de la vallée permirent à celle-ci d'entrer dans une période de relative prospérité.

Au Xème siècle, les textes évoquent la présence d'une Vicomté d'Ossau, « *prélude aux essais qui sernt tentés pour y introduire le système féodal* » (Joanicot, 1971, p.31). L'administration de la vallée se met en place de façon autonome. Une Charte datée de 1319 témoigne de l'existence du Grand Conseil d'Ossau, qui entraîne l'apparition de la Jurade dans le courant du XIVème siècle. Cette Jurade est en fait assemblée qui réunissait régulièrement les représentants des dix-huit communautés alors établies dans la vallée. Cette Jurade avait deux fonctions. D'une part, elle veillait au bien-être matériel des habitants en s'occupant de la réglementation économique et de la protection de l'ordre public. La répartition des pacages et l'autorisation du départ en transhumance constituaient ainsi l'une des missions principales des jurats, ces hommes qui disposaient d'un droit de vote et représentaient les différents villages. D'autre part, elle assurait le respect des droits hérités du passé, notamment par la négociation des traités « *de lies et passeries* » avec les villages extérieurs à la vallée. Dans les Pyrénées, les Ossalois sont ceux qui utiliseront le plus cette forme juridique. On compte ainsi près d'une vingtaine de traités signés avec d'autres communautés, dont la plus ancienne est signée à l'encontre de la vallée d'Aspe dès 1187. Ces traités permettent aux jurats de défendre les intérêts des villageois ossalois, en précisant les modalités d'usage des montagnes et les obligations réciproques des contractants, au sujet de l'utilisation des terres. Au Moyen-Âge, les Ossalois se démarquent donc par une capacité précoce à s'organiser pour revendiquer des droits propres, indépendamment d'une forme d'autorité extérieure. C'est là un trait caractéristique de cette vallée, qui perdure certainement jusqu'à nos jours.

C'est également au moyen-âge que les Ossalois s'approprièrent les terres du Pons-Long, situées au nord de Pau, qui sont restées jusqu'à nos jours la propriété du Syndicat du Haut-Ossau. Ces terres étaient un complément précieux pour ces populations montagnardes. Très fertiles, elles permettaient de produire du foin et des céréales, et garantissaient une certaine autonomie des systèmes pastoraux qui étaient limités par les surfaces en pentes. Gaston Fébus est l'un des personnages politiques les plus importants de l'histoire béarnaise. Il règne sur le Béarn de 1343 à 1391. En 1347, il proclame l'indépendance du Béarn, ce qui permet à cette contrée d'échapper à la guerre de Cent Ans. Ainsi, les Béarnais sont privilégiés dans cette période funeste que représente le XIVème siècle pour la France : ils ne connaîtront ni les cruautés de la guerre, ni les famines, ni la Peste qui ravagent le reste du pays français. L'architecture du château de Pau fut remaniée pour répondre aux besoins défensifs de l'époque. Gaston Fébus est également à l'origine de la création de villes nouvelles, appelées des « *bastides* », qui sont situées sur le piémont Pyrénéen. Les villes commerçantes de Bruges ou de Nay, situées entre la vallée d'Ossau et Lourdes, en sont des exemples. Au XVIème siècle, le Béarn est marqué par l'instauration du protestantisme comme religion officielle : en 1571, Jeanne d'Albret crée les Grandes Ordonnances Ecclesiastiques qui interdit la religion catholique. C'est son fils, Henri IV, qui lui succède. Il est le premier de la lignée des Bourbons à accéder au trône et se démarquera notamment par une posture d'hésitation entre la religion catholique et le protestantisme.

La vicomté du Béarn ne fut rattachée au Royaume de France qu'en 1620, sous Louis XIII, qui n'est autre que le fils du roi Henri IV. La politique de Louis XIV est marquée par des décisions qui vont avoir un fort impact sur l'économie ossaloise. En effet, les forêts ossaloises furent utilisées pour la mâture royale au XVIIème et au XVIIIème siècle, pendant que le roi Louis XIV et son ministre Colbert décident de déployer une grande marine royale. « *Un vaisseau de premier rang pouvait mesurer plus de soixante mètres de long sur vingt de large. Sa construction exigeait alors pas moins de 2000 à 4000 troncs et une frégate environ un millier. Les guerres constituant un obstacle pour s'approvisionner en bois du Nord, il est décidé d'exploiter les forêts pyrénéennes et principalement de l'Ouest pyrénéen.* » (Chétrit, 2012, p.26). En vallée d'Ossau, ce sont les forêts de Gabas et du Benou qui furent dédiées à cette exploitation forestière intensive, également très prégnante en vallée d'Aspe.

Au XVIIIème siècle, l'activité touristique s'implante timidement dans la vallée. A l'époque, elle n'est réservée qu'à l'aristocratie et à la grande bourgeoisie. Mais « *dans la seconde moitié du XIXème siècle, c'est tout l'aristocratie nobiliaire et financière d'Europe qui s'adonne à un rituel touristique qui, dans les Pyrénées, concerne les stations thermales accueillant alors princes et impératrices. Dans les catalogues promotionnels de l'époque, on trouve parmi les distractions possibles l'ascension des montagnes et la chasse à l'ours, chasse aristocratique par excellence* » (Chétrit, 2012, p.27). Les cités thermales des Eaux Bonnes, sur la route menant de Laruns vers le col d'Aubisque, et des Eaux Chaudes, sur la route du Pourtalet, sont construites pour satisfaire cette demande mondaine et développer cette activité florissante.



→ ***Ci-dessus : photographies 90 et 91. Les cités thermales des Eaux Chaudes (à gauche) et des Eaux Bonnes (à droite) se différencient des villages de la vallée par une architecture et des jardins propres à cette époque romantique. Parmi les personnalités qui fréquentèrent ces endroits, il convient de citer l'impératrice Eugénie qui fit de la ville thermale d'Eaux Bonnes son lieu de villégiature préféré et qui attira dans ces montagnes isolées toute une cour à sa suite.***

Au début du XXème siècle, un autre phénomène va affecter les paysages et les milieux naturels ossalois. Il s'agit de l'activité hydroélectrique. La vallée d'Ossau dispose en effet d'un excellent potentiel de production. Dans son ouvrage « *L'eau des Pyrénées : un siècle d'énergie hydroélectrique* » publié en 2008, Pierre Crausse, de l'Institut national polytechnique de Toulouse, explique que l'hydroélectricité pyrénéenne s'est développée grâce à la convergence de facteurs physiques favorables, comme les précipitations importantes, la multiplicité des lacs et les fortes déclivités des vallées (Crausse, 2008). Lors de la première guerre mondiale, cette activité devait notamment servir pour l'alimentation des industries comme l'électrochimie et l'électrométallurgie. Par ailleurs, l'essor des compagnies de chemin de fer joua un rôle crucial dans le développement de l'énergie hydroélectrique. Celles-ci créèrent en effet de nombreuses centrales afin d'électrifier leurs lignes. Le barrage le plus imposant de la vallée d'Ossau est certainement celui du lac d'Artouste.

« L'édification du barrage du lac d'Artouste en vallée d'Ossau [...] nécessita la construction d'un téléphérique, l'installation de conduites forcées sur 800mètres de dénivelé, le creusage d'un canal de captage souterrain et l'aménagement d'une voie ferrée de 12 kilomètres afin d'acheminer ouvriers et matériel de 1924 à 1929. Il n'est pas rare de longer ou de croiser en plein cœur des forêts pyrénéennes des conduites forcées parfois longues de plusieurs kilomètres, dont l'aménagement nécessita défrichage, acheminement des matériaux et montage des installations des années durant. En complément des barrages, la quasi-totalité des cours d'eau des vallées font l'objet de captage pour collecter et acheminer l'eau par des conduites ou des souterrains de plusieurs kilomètres jusqu'aux barrages ou jusqu'aux centrales hydroélectriques. On dénombre, dans la seule vallée d'Ossau, trois barrages, vingt-sept prises d'eau et cinq usines hydroélectriques. » (Chétrit, 2012, p.28).

En 1931, Georges Jarré rédigeait un article sur l'aménagement hydroélectrique de la Vallée d'Ossau, dans la *Revue Géographique des Pyrénées et du Sud-Ouest*. Il y explique que « *peu de vallées pyrénéennes offraient des conditions de relief aussi favorables.* » et que « *la morphologie de la vallée dictait l'emplacement des usines* » (Jarré, 1931), notamment celles du Hourat, de Miégebat, d'Artouste.



→ **Ci-contre : photographie 90.**

Carte postale ancienne du début du XXème siècle, montrant le lac d'Artouste et son usine hydroélectrique.

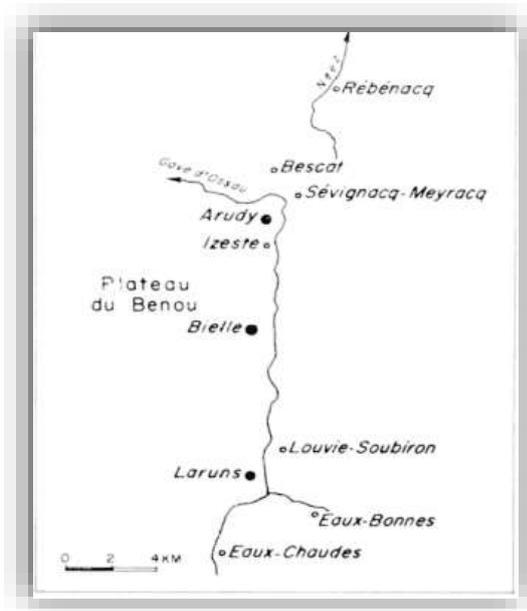
Il conclut son article en mettant l'accent sur les efforts qui ont été effectués par la Compagnie des Chemins de Fer du Midi pour que ces gros aménagements hydroélectriques s'harmonisent le plus possible avec le paysage.

« Sans aller jusqu'à dire que la vallée d'Ossau est embellie par leur présence, reconnaissons que l'architecture des usines a été très soignée. [...] Enfin, pour atténuer l'effet si déplaisant des conduites forcées dans le paysage, on les a peintes de couleurs très foncées, harmonisées autant que possible avec celles des sols auxquels elles s'appuient. » Il affirme, pour finir au sujet de l'aménagement hydroélectrique de la vallée d'Ossau qu' « il n'est pas d'aménagement aussi intégral ni aussi rationnel dans toutes les Pyrénées, pas davantage dans les Alpes ni dans le Massif Central; il n'en est peut-être pas dans le monde entier » (Jarré, 1931).



→ **Ci-dessus : photographies 93 et 94. L'hydroélectricité en vallée d'Ossau.** La présence d'une importante activité hydroélectrique se remarque en plusieurs endroits de la vallée d'Ossau. A droite, c'est l'usine du Hourat, située près du bourg de Laruns, qui est représentée. A gauche, c'est l'usine de Miègebat, mise en service en 1927, que l'on découvre au milieu des massifs. Ces deux usines hydroélectriques ont en commun un certain style architectural qui amène le géographe Georges Jarré à leur prêter « une élégance de bon aloi » (Jorré, 1931).

Mais cette activité hydroélectrique, qui exploite de façon si rationnelle les ressources naturelles de la vallée d'Ossau, ne participe pas pour autant à alimenter une activité industrielle importante dans la vallée. Lorsqu'on s'intéresse au secteur économique secondaire dans la vallée, on remarque que celui n'est pas très développé. Nous pouvons toutefois citer les carrières de marbre blanc de Louvie Soubiron qui connurent un certain rayonnement au milieu du XIXème siècle : « *on exploita aussi les carrières de marbre blanc de Louvie-Soubiron, en vallée d'Ossau, dont les blocs furent transformés en statues pour la Madeleine et la place de la Concorde.* » (Loubergé, 1968). Cette activité est plus présente dans la partie basse de la vallée, près du bourg d'Arudy qui est qualifié de « *centre marbrier* » par Jean Loubergé.



→ **Ci-contre : figure 15. Carte de l'industrie du marbre en Ossau.**

Source : Loubergé, 1968.

Aujourd'hui, il ne reste plus qu'une carrière de marbre en activité, à Arudy, qui est également l'une des dernières des Pyrénées. Les ressources en bois de la vallée constituent également une richesse qui est valorisée tout au long du XXème siècle grâce à l'installation à Arudy d'une grande scierie, celle de l'entreprise Lombardi et Morello. Celle-ci profite de la faillite de l'entreprise précédente qui ne maîtrisait pas les techniques de débardage moderne par câbles, et qui avait laissé de nombreux lots inexploités en vallée d'Ossau. « *Possédant à la fois une technique pour extraire les bois des forêts et des débouchés valorisants, l'entreprise Lombardi et Morello devient alors un fleuron de l'industrie béarnaise. [...] En 1938, l'entreprise compte plus de 1 000 ouvriers dont 120 bûcherons.* » (Bartoli, 2007). Dans le village de Louvie, une entreprise de saboterie s'installe pour travailler le bois de hêtre, jusqu'à la fin de la seconde guerre mondiale. Lombardi et Morello se démarque aussi par la construction d'habitats en bois, qui vont par exemple servir pour la construction des camps de réfugiés de la guerre d'Espagne. Des innovations techniques vont être indispensables aux travailleurs du bois pour s'adapter au contexte changeant du XXème siècle.

Le tricâble, dernier système d'exploitation sans moteur, qui a fait le succès de l'entreprise, est ensuite remplacé par les routes forestières. Le débardage disparaît. Mais aujourd'hui, l'activité sylvicole n'est plus si importante qu'auparavant en vallée d'Ossau, malgré un très bon potentiel.

« Toutes les forêts de la partie occidentale des Pyrénées ont été fortement marquées par l'exploitation par câble de l'entreprise Lombardi. Son histoire a suivi celle de l'exploitabilité des forêts de montagne : grâce aux tricâbles, une mobilisation forte, parfois dans des zones encore quasiment vierges, une nouvelle révolution liée aux routes forestières et, très vite, une valeur économique des bois qui chute. Dans ce cadre, l'esprit inventif et pionnier d'entrepreneurs dynamiques, à l'outil industriel très intégré, de l'abattage des arbres au chalet en bois préfabriqué, n'a pas suffi à maintenir en activité une très grosse unité. » (Bartoli, 2007).

Notamment, la commune de Laruns dispose d'importantes ressources forestières. La forêt communale, composée principalement de hêtraies-sapinières, recouvre non moins de 6000 hectares qui sont gérés en grande partie par l'Office National des Forêts. Aujourd'hui cependant, 900 hectares seulement sont exploités. Ceci s'explique par les lourdes contraintes d'exploitation, techniques et environnementales, qui s'appliquent à cette zone de montagne et qui rendent cette activité difficilement rentable. Une scierie est présente sur la commune, qui continue d'exploiter sur place le bois de la vallée d'Ossau.

Au cours des siècles, la société ossaloise a donc su tirer profit des ressources naturelles qui sont présentes dans leur montagne. Le bois, le marbre et l'eau sont de vraies richesses pour les Ossalois et ont participé à nourrir l'économie de la vallée, à travers les époques. Mais s'il est bien un secteur qui n'a cessé de soutenir l'équilibre socio-économique de la vallée d'hier à aujourd'hui, c'est sans nul doute l'agriculture et plus particulièrement l'élevage dont nous allons maintenant parler plus en détails.

- Description du système agro-pastoral traditionnel de la vallée d'Ossau

Depuis le début de l'installation des populations humaines dans la vallée, l'élevage des animaux et le pastoralisme sont au cœur du fonctionnement économique et social des ossalois.

Le blason de Laruns témoigne de l'importance de cette activité sur un plan également symbolique : ainsi, nous y voyons une vache béarnaise, reconnaissable avec ses cornes en lyre, qui fait face à un ours assis sur ses pattes arrière. Monde sauvage et monde domestique sont ainsi mis en scène, sur un plan d'égalité autour de l'arbre qui les réunit.



→ Ci-dessus : image 95.
Blason de Laruns.

On retrouve également trace de l'activité pastorale sur le linteau des maisons anciennes de la vallée, sur la photographie ci-dessous où se trouve représenté un agneau ou une brebis.



→ Ci-dessus : photographie 96.
Linteau d'une maison de Laruns.

Dès le moyen-âge, l'agro-pastoralisme ossalois est fondé sur une double transhumance :

- L'été, les troupeaux de vaches et de moutons sont gardés dans les hauts pâturages où ils suivent la progression de la végétation.

- L'hiver, le cadet de la famille s'éloigne de son berceau natal pour accompagner les troupeaux de moutons vers la plaine de Pau, dans le Gers, et parfois jusque sur les terres de Gironde. Cette longue transhumance est une particularité de ces Pyrénées Occidentale qui ne cessa qu'avec la généralisation des routes goudronnées et la motorisation des véhicules. Ainsi, presque toute l'année, les bergers étaient envoyés en dehors de leur village pour suivre les troupeaux. « *La transhumance éloignait mon père, avec ses brebis, plus de dix mois par an* » (Lamazou, 1988, p.29) témoigne ainsi Etienne Lamazou dans son ouvrage autobiographique *L'ours et les brebis* paru en 1988. Année après année, le berger et son troupeau étaient accueillis sur la même exploitation de plaine. Le pâturage gratuit des landes et des chaumes, ainsi que le gîte et le couvert, lui étaient assurés en échange d'une contribution en fromages et en agneaux, et d'un fumier qui servait à enrichir les terres. Pour montrer combien cette longue transhumance hivernale était indispensable au fonctionnement du système agro-pastoral de la vallée, Etienne Lamazou explique :

« la plupart des bergers ne trouvant pas sur le fonds familial suffisamment de fourrage et d'herbe pour assurer la subsistance du troupeau pendant tout l'hiver, il fallait chercher ailleurs ce qui manquait chez soi, et c'est ainsi que s'est perpétué la grande tradition ancestrale de la transhumance, nécessité pour l'élevage en montagne » (Lamazou, 1988, p.158).

Ainsi, les Ossalois étaient connus dans tout le sud-ouest, pour ces longues pérégrinations qui les amenaient à traverser l'Aquitaine.

« Leurs troupeaux dévalaient à l'automne, autrefois menés par les chiens de combat et par des bergers presque aussi féroces que leurs chiens. Les vaches, troupeau primitif, n'allaient pas loin, mais les moutons se déversaient jusque vers la Garonne et au-delà. Les princes de Béarn établirent un péage pour les troupeaux, sur le gave qui barrait l'accès des landes du Nord. Autour du gué, puis du pont, pour le contrôle et le paiement du droit, ils firent construire une palissade avec des pieux. D'où le nom de la ville : Pau, qui devint bientôt capitale. Ce qui montre l'importance du troupeau dans la vie de la région » (Lefebvre, 1965, p.66).

Dans ce système traditionnel, « l'exploitation étant en quelque sorte écartelée entre trois domaines naturels différents, la vallée, la plaine et la montagne » (Hourcade, 1979).

Mais il ne faudrait pas réduire l'élevage béarnais aux troupeaux de vaches et de moutons. Les chèvres étaient également présentes et les chevriers béarnais vécurent eux-aussi des épopées originales. De 1880 à 1930, ils se firent ainsi reconnaître par des voyages audacieux qui les amenèrent à sillonner les routes de France jusqu'à Paris et même, pour les plus aventureux, en Belgique et en Angleterre. Ils parvenaient à vendre directement le lait de chèvres qui était très prisé des citadins, et laissaient leurs animaux pâturer dans les jardins publics. Un article sur le sujet a été rédigé par le caprinologue Jean-Noël Lassal et publié sur le site de la Chèvre des Pyrénées :

« La mousse du lait étant reconnue pour ses effets bienfaisants (envers les enfants malades et surtout riches) le béarnais multiplie bols et récipients tendus par les mains enfantines ou les bonnes, prévenues de son arrivée par un chant, un cri, une ritournelle, un air à la flûte de Pan ou un bon coup de trompe, caractéristique à chaque homme au bérét. [...] Un chevrier béarnais pouvait – paraît-il – engranger en 10 ans un pécule suffisant pour pouvoir se retirer au Pays et tenir buvette ou auberge » (Passal, 2013).



→ **Ci-contre : photographie 97.**
Paris, vers 1938 : un jeune chevrier béarnais, ses quelques chèvres et sa boîte à fromage.

Mais jusqu'au milieu du XXème siècle, la transhumance et les produits de l'élevage ne suffisaient pas à faire vivre les familles ossaloises.

Il fallait assurer un complément, non seulement parce que les Ossalois vivaient presque en circuit fermé, mais aussi pour fournir quelques ressources en espèces, permettant d'acheter ce qui ne pouvait pas être produit dans ces montagnes. Ainsi, les populations paysannes cultivaient le blé, le maïs, la pomme de terre et divers légumes, sur des lopins qui avaient souvent une pente accentuée.

« Il y'avait un indispensable travail préalable, que ne connaissent pas les agriculteurs des vallées et des plaines, dont les sols sont plats : après un premier tour de charrue pour ameublir la terre, il fallait transporter une partie de cette terre de bas en haut du champ pour éviter que, après quelques années de culture, la partie arable, détachée de son socle, ne se transforme en rocs et cailloux. [...] c'était un travail particulièrement pénible, pour lequel tout le monde se mobilisait » (Lamazou, 1988, p.43).

Le maïs comme la pomme de terre étaient plantés de bas en haut, dans le sens de la pente. De même, la fenaison se faisait à la main, sur les prairies en pente. Ainsi, depuis toujours les Ossalois ont du faire preuve de ténacité et d'inventivité, pour jouer avec les contraintes du relief et du climat, et les rendre favorables à leurs besoins.

« Lorsque le foin était bien sec, il était empaqueté dans de grands draps de jute, et rentré au fenil sur le dos des ânes spécialement harnachés pour effectuer ce transport. Parfois, lorsque le champ n'était pas trop éloigné du fenil, le foin était transporté à dos d'homme. Personne ne rechignait à la besogne. Les montagnards, dont les champs et les prés n'étaient desservis que par de mauvais sentiers, avaient l'habitude du travail et étaient durs à la peine » (Lamazou, 1988, p.50).

Le produit qui faisait la plus grande richesse de ces populations montagnardes était sans nul la fabrication du fromage de brebis d'Ossau. En annexe de ce document, nous avons repris un exemple de recette ancestrale, tel que nous le rapporte Etienne Lamazou dans son autobiographie :

« Dans nos montagnes, c'est la fabrication du fromage qui rentabilisait le mieux le lait de nos brebis. La race béarnaise, implantée depuis des temps immémoriaux dans nos montagnes, et bien adaptée, donne, lorsqu'elle est correctement soignée, un bon rendement laitier. De ce fait, le fromage fabriqué selon une tradition ancestrale est une production rentable, en particulier le fromage fabriqué en montagne, qui est supérieur en goût et en qualité, et très apprécié des gourmets » (Lamazou, 1988, p.116).

Nous y découvrons le rôle primordial du geste manuel, de la sensibilité et de l'empirisme pour conduire à son terme l'élaboration de ce fromage (voir Annexes).

- Une organisation sociale fondée sur le préservation du patrimoine familial : la notion de « maison »

En Ossau, l'environnement montagnard n'avait pas seulement des répercussions sur les systèmes agricoles, mais également sur l'organisation de la société. J. Poumarède utilise la notion de « *famille souche* » pour décrire ce système ossalois, que l'on retrouve ailleurs dans les Pyrénées. Il explique notamment que « *l'originalité de la famille souche réside moins dans le nombre des individus qu'elle regroupe que dans la force de son attachement à un patrimoine, et dans une volonté de se perpétuer au-delà des générations dans la longue durée* » (Poumarède, 1979). Il y a dans son explication une certaine forme de déterminisme géographique puisqu'il affirme :

« *L'étroitesse et le cloisonnement des hautes vallées, la rudesse du climat, la pauvreté des sols, ont nettement déterminé les conditions de vie de leurs populations [...] tout pousse donc la famille traditionnelle pyrénéenne vers l'enracinement dans le sol ancestral, c'est-à-dire vers l'élaboration d'un système de protection de l'intégrité du patrimoine dont font partie les droits indivis sur le domaine pastoral* » (Poumarède, 1979).

Dans cette vallée, c'est le patrimoine familial, représenté par la maison, qui assure l'équilibre de l'édifice social. Chaque maison prend d'ailleurs le nom de la famille qui l'habite et elle s'y transmet de générations en générations. A ce sujet, Henri Lefebvre s'exprime ainsi dans l'ouvrage qu'il dédie aux Pyrénées : « *l'élément fondamental est ici constitué par la maison. C'est le point de fixation au sol par référence au mouvement des troupeaux et des bergers. [...] C'est elle qui porte le nom de la famille, qui a la personnalité morale et juridique dans le cadre du village et de la vallée* » (Lefebvre, 1965, p.39).



→ Ci-contre : photographie 96. Linteau de porte d'une maison dans le bourg de Laruns.

Source : www.pyrenees-parcnational.fr

Ici, la notion de « *maison* » ne renvoie pas seulement à l'habitat, mais également au troupeau et aux pâtures qui permettent la subsistance de la famille, ainsi qu'au symbolisme du foyer autour duquel on se rassemble afin de poursuivre le travail commencé par les ancêtres.

« La force de l'attachement des Pyrénéens à la tenure ancestrale est symbolisée par excellence par le concept de « maison » [...] un tel attachement à la maison est sans doute l'un des traits les plus caractéristiques des mentalités pyrénéennes » (Poumarède, 1979). Le droit d'aînesse y était appliqué à la lettre, ce qui permettait de conserver l'intégrité des biens patrimoniaux de la famille. « A chaque génération, un héritier unique, le premier-né, était appelé à recueillir l'intégralité du patrimoine et se trouvait institué par la coutume maître de la maison. » (Poumarède, 1979). Or, le droit d'aînesse n'était pas réservé aux fils premiers-nés, mais concernait également les filles, ce qui est une originalité de ces régions pyrénéennes. « Une fille aînée pouvait ainsi recueillir l'héritage et diriger la maison en écartant ses frères cadets » (Poumarède, 1979). Ainsi,

« Les intérêts supérieurs de la maison étaient sauvegardés par la soumission de chacun à cette loi du groupe [...] Bien au-delà du jeu éphémère des volontés individuelles, c'est l'esprit de maison qui assignait à chacun son rôle immuable, qui fixait les hiérarchies, qui figeait le groupe dans un enracinement séculaire sur la tenure » (Poumarède, 1979).

Le rôle donné aux cadets était particulièrement significatif de l'instauration d'une hiérarchie stricte au sein des familles. Les cadets ne pouvaient mener leur vie comme bon leur semblait, ils devaient se soustraire au pouvoir familial tenu par l'aîné. En principe, ils ne pouvaient pas fonder leur propre famille. Leur sort se limitait au service de la maisonnée. « Les cadets se trouvaient réduits, dans leur propre maison, à la condition de simples domestiques sans salaire, les femmes employées à des tâches ménagères ou agricoles, les hommes chargés de la garde du troupeau » (Poumarède, 1979). Même si certains cadets choisissaient toutefois de quitter leur famille pour habiter dans le Piémont Pyrénéen, notamment au sein des bastides, « le sort des cadets restait donc très précaire, le plus souvent une condamnation à la misère et en tous les cas à la subordination » (Poumarède, 1979).

Cette organisation sociale fondée sur l'inégalité des droits des membres de la famille commence à connaître un certain déclin à partir de la fin du XVIIIème siècle.

- Du milieu du XXème siècle à nos jours : les mutations du système agro-pastoral ossalois

A partir de la deuxième partie du XXème siècle, les systèmes agro-pastoraux de la vallée d'Ossau ont du évoluer pour s'adapter à de fortes mutations économiques. Mais ces changements s'y produisent avec une certaine inertie par rapport au reste du territoire national. Certaines facettes du système d'élevage traditionnel sont restées bien marquées. Indiscutablement, l'élevage de la vallée d'Ossau garde une identité qui lui est propre et qui lui permet de se démarquer à l'échelle régionale et nationale.

L'évolution des pratiques pastorales et du cycle des transhumances nous montrent les traits les plus significatifs de ces transformations progressives et non radicales. Dans un article écrit en 1979 par Bernard Hourcade, on découvre que la transhumance hivernale est encore largement pratiquée par certains éleveurs ovins : *« Plus des trois quarts des 10 200 ovins du canton de Laruns et neuf bergers sur dix quittent encore leur vallée montagnarde pendant au moins cinq mois. La transhumance hivernale reste un élément essentiel de la vie pastorale de cette haute vallée encore archaïque »* (Hourcade, 1979).

Il mentionne la date de 1958, qui représente la dernière année où un troupeau bovin d'un habitant de Laruns hiverna sur les terres collectives du Pons-Long. Selon lui, cette transhumance bovine était déjà en déclin depuis la fin du XVIII^{ème} siècle. En effet, depuis cette époque, *« la spéculation ovine laitière est en effet l'activité rurale majeure du Haut-Ossau. La brebis est l'animal noble, l'élevage bovin est considéré comme secondaire dans bien des cas et le berger méprise le pâtre »* (Hourcade, 1979).

Au sujet de l'activité ovine, nous avons vu que la transhumance hivernale constituait une clé du système agro-pastoral de laquelle les plus gros éleveurs ne pouvaient pas se passer, du fait de la modestie des surfaces de la vallée qui ne permettait pas aux éleveurs de produire suffisamment de foin pour tenir l'hiver. Visiblement, la situation n'a guère changé à la fin des années 1970 : *« Il n'est pas, techniquement et financièrement, possible en hiver de nourrir dans la vallée un troupeau de plus de 80 à 90 têtes »* (Hourcade, 1979).

Mais il devint de moins en moins aisé de mettre en place cette longue transhumance, si caractéristique des Pyrénées Occidentales. C'est pourquoi, tout au long du XX^{ème} siècle, les modalités de son exercice connurent d'importantes évolutions. Dans son témoignage autobiographique, Etienne Lamazou nous apprend que *« la grande transhumance [...] ne se faisait plus à pied depuis les années 1932-1936 »*. En 1969, Bernard Hourcade confirme cette information en observant que :

« Les déplacements des troupeaux hors des Basses-Pyrénées ne peuvent plus se faire à pied car ils sont interdits et d'ailleurs impossibles depuis plus de quinze ans en raison de l'intensité de la circulation automobile et des difficultés d'hébergement aux étapes. Les troupeaux prennent en très grosse majorité le train [...] Ensuite, de la gare terminus, le berger conduit ses bêtes en camion et le plus souvent à pied, jusqu'à leur destination finale » (Hourcade, 1969).

Tandis que l'agriculture se modernise et que la monoculture du maïs se généralise dans les plaines du sud-ouest, il devient de plus en plus difficile pour les bergers de trouver des surfaces disponibles où le pâturage des troupeaux est possible et gratuit. C'est pourquoi certains bergers décident de louer des surfaces en fermage dans la plaine, pour la saison hivernale, tandis que d'autres vont même jusqu'à acheter les terres dont ils ont besoin pour continuer à faire vivre la pratique de la transhumance hivernale.

Dans les années 1960-1970, le complément de surfaces assuré par ces pâturages hivernaux restait donc indispensable à la viabilité de ces systèmes d'élevage de montagne, surtout pour les troupeaux les plus importants. « *Dans l'état actuel des techniques et des traditions, la production fourragère du Haut-Ossau ne permettrait de nourrir le bétail actuel que pendant trente-quatre jours par an* » affirme Bernard Hourcade à cette période. C'est ce qui l'amène à remarquer que « *souvent l'abandon de la transhumance hivernale est suivi de l'abandon de l'élevage ovin* » (Hourcade, 1969). De plus, cette longue transhumance hivernale pose des problèmes sociaux, qui justifient le fait qu'il devint de plus en plus difficile de trouver des bergers acceptant de s'en charger.

« *La vie quotidienne du berger en hiver est un peu la même qu'en été mais beaucoup plus triste. Tous les problèmes d'inconfort, de recherche des pacages, de soin aux animaux, de vente des produits se retrouvent, et sont souvent même aggravés, sans qu'existe en compensation le sentiment de sécurité que donne la vallée, la chaude sympathie des montagnes auxquelles les bergers sont encore très attachés* » (Hourcade, 1969).

Ces extraits nous permettent de mieux mesurer les points de fragilité de cette économie pastorale, alors que le contexte national encourage la modernisation du secteur agricole et son ouverture aux marchés extérieurs. Nous retrouvons ici des problématiques qui sont celles de l'agriculture de montagne, que les contraintes naturelles rendent moins compétitive en comparaison avec l'agriculture de plaine. Ainsi, dans une grande majorité de cas, les bergers ossalois furent progressivement chassés de leurs quartiers d'hiver dans un contexte qui ne leur était plus favorable. La fin de la transhumance hivernale dut alors être compensée par une stratégie d'intensification des systèmes d'élevage ovins, et par une utilisation optimale de la surface agricole utile (SAU) des vallées. La pleine utilisation du potentiel offert par l'étagement montagnard était toutefois limitée par la diminution de la main d'œuvre disponible : la valorisation des prés les plus pentus était autrefois permise par la mobilisation de toute la communauté rurale. Ainsi, la fin de la transhumance hivernale faillit être suivie de près par le déclin des activités pastorales d'été. Il fallut le soutien des structures d'accompagnement agricole et des collectivités territoriales pour que le pastoralisme ossalois retrouve, à la fin des années 1990, son dynamisme et ses lettres de noblesse.

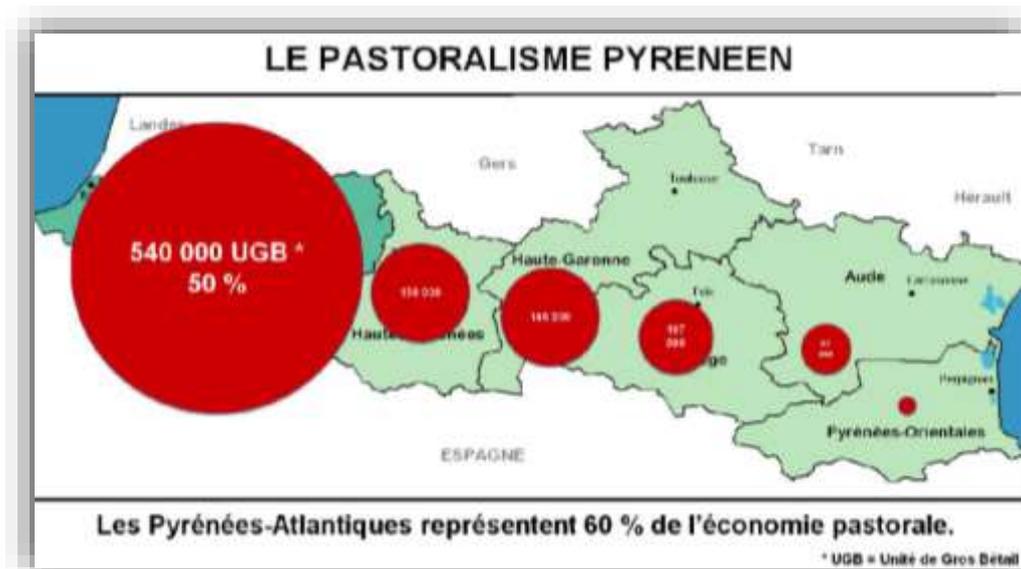
Par ailleurs, les filières par lesquelles s'écoulent les produits issus de l'élevage en vallée d'ossau évoluent également au cours du XX^{ème} siècle. Notamment, en lisant la thèse de Morgane Millet publiée en 2017, nous apprenons, que l'ancrage territorial de la production ovine laitière dans les Pyrénées Atlantique reposait, du début du XX^{ème} siècle jusque dans les années 1980, sur la transformation d'une partie du lait en fromage Roquefort. Ce débouché, qui n'a jamais éteint la production de fromage fermier mais pouvait constituer un complément, avait comme avantage principal de simplifier le travail des éleveurs, ceux-ci déléguant alors la production fromagère (Millet, 2017, p.93).

Or, ce débouché s'arrête en 1983, date à laquelle « *plus aucun roquefort n'est fabriqué dans les Pyrénées-Atlantiques* » (Millet, 2017, p.117). Cet arrêt a lieu dans le contexte de la création de l'AOC Ossau-Iraty puisqu' « *en mars 1980, le décret de reconnaissance de l'AOP Ossau-Iraty-Brebis-Pyrénées est publié. L'AOC obtenu inscrit la production de fromage au sein d'une aire géographique spécifique (les Pyrénées-Atlantiques). Les contraintes établies sont relativement faibles : le lait doit être issu de brebis de races locales élevés dans le département ; les exigences de fabrication ne doivent pas contrecarrer les possibilités d'innovation et de développement des entrprises laitières* » (Millet, 2017, p.116). Pour autant, ainsi que nous le verrons plus en détail à partir des témoignages d'éleveurs, cette appellation a été l'objet d'un certain rejet de la part des éleveurs ossalois qui peinent à y voir une réelle opportunité et refusent, en grande partie, de mélanger le lait produit en vallée d'Ossau avec le lait du Pays-Basque. Morgane Millet explique : « *une tension a émergé à partir de la dénomination même de l'appellation, entraînant une distanciation certaine avec les éleveurs béarnais, particulièrement en vallée d'Ossau (sentiment de dépossession de par le nom de l'AOC)* » (Millet, 2017, p.117).

L'apparition de l'AOC Ossau-Iraty et les questions qu'elle soulève viennent préparer le terrain pour la grande mobilisation des années 1990. Paradoxalement, c'est dans le climat tendu de l'émergence d'une problématique autour de l'ours que l'identité pastorale de la vallée ossaloise exprime la puissance de son ancrage territorial, s'appuyant sur la mobilisation croisée de plusieurs acteurs institutionnels.

- La spécialisation et l'intensification des systèmes d'élevage vers la production ovine laitière.

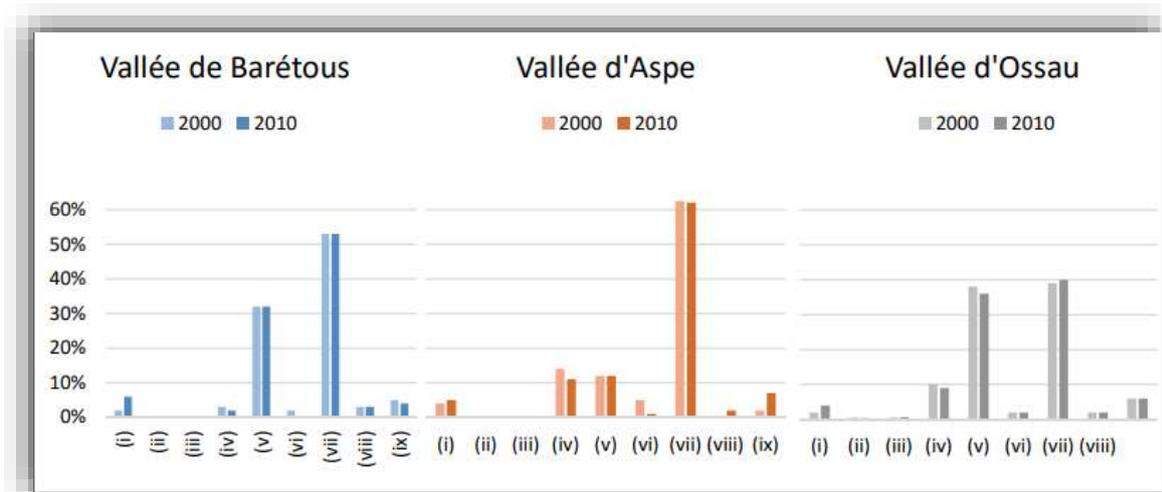
Aujourd'hui, de façon indéniable, l'agriculture reste un secteur clé pour le Haut-Béarn. Elle occupe près de 25% de la population active tandis que la moyenne nationale se situe plutôt autour de 3%. Au sein de ce secteur agricole, l'élevage est particulièrement représenté. En témoigne cette carte, publiée par l'Institut Patrimonial du Haut-Béarn.



→ **Ci-dessus : figure 16. Le pastoralisme pyrénéen** : avec 50% des effectifs des troupeaux, le département des Pyrénées Atlantiques représente 60% de l'économie pastorale des Pyrénées.

Source : <http://iphb.fr/>

Nous nous appuyons également sur les résultats mentionnés dans un travail de diagnostic prospectif de l'activité agropastorale, au sujet de l'évolution des systèmes agropastoraux des vallées béarnaises de 2005 à 2015, réalisé par Julien Macheroux pour le Centre Départemental de l'Élevage Ovin. Dans son étude, Julien Macheroux nous confirme que la spécialisation vers la filière ovine laitière est nettement marquée dans les trois vallées béarnaises d'Ossau, d'Aspe et de Barétous, comme le montre le graphique de la page suivante.



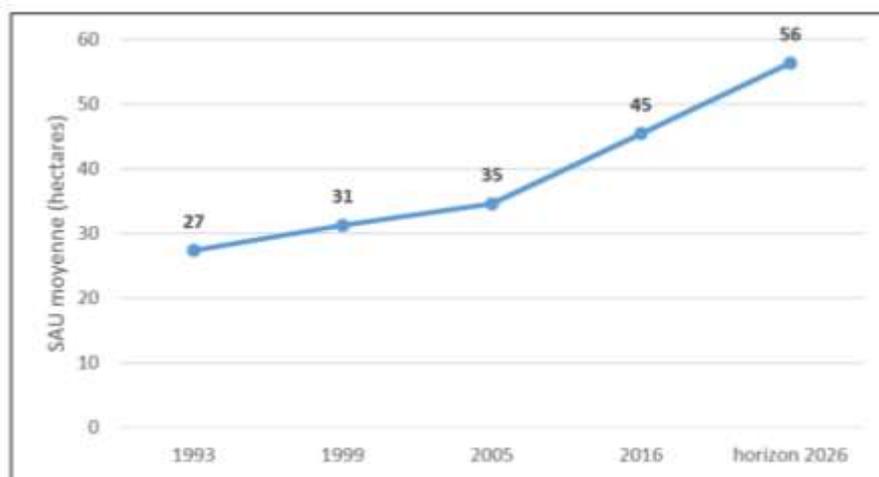
→ **Ci-dessus : graphique 7. Part des différentes Orientations technico-économiques des exploitations pour les trois vallées :** (i) grandes cultures, (ii) maraîchage et horticulture, (iii) fruits et autres cultures permanentes, (iv) bovins lait, (v) bovins viande, (vi) bovins mixte, (vii) ovins et autres herbivores, (viii) élevage hors sol, (ix) polyculture, polyélevage

Source : Julien Macheroux, 2016, p.36.

Pour les trois vallées, on remarque ainsi une certaine constance entre 2000 et 2010. Nous découvrons que le profil économique des exploitations de la vallée d'Ossau aujourd'hui se rapproche davantage de celui de la vallée du Barétous, que de celui de la vallée d'Aspe. Cette dernière vallée, située en position médiane par rapport aux deux autres, se caractérise davantage par une spécialisation vers l'élevage ovin avec 62% des exploitations agricoles dédiées à cette production. Pour les deux autres vallées, la part de l'élevage ovin reste considérable ; elle concerne plus de la moitié des exploitations en Barétous, et atteint 40% en vallée d'Ossau. Cette dernière vallée, celle qui nous intéresse le plus pour notre recherche, se démarque par une certaine diversité des productions d'élevage puisque l'élevage bovin viande, en légère diminution, représente tout de même près de 35% des exploitations. On y retrouve là le signe d'un ancrage ancien de la race bovine béarnaise, qui garde une forte valeur symbolique pour les Ossalois et qui est notamment représentée sur le blason de Laruns. Donc, ce qui réunit certainement ces trois vallées sous le sceau d'une même identité, c'est la domination de l'élevage par rapport aux cultures, qui sont presque absentes. Indiscutablement, l'activité agricole de ces trois vallées reste essentiellement fondée sur l'élevage. Une part importante de ces systèmes d'élevage est tournée vers la fabrication de fromages de brebis fermiers, qui participe à la richesse de ces territoires de montagne. Ce dynamisme de l'élevage sur le plan économique a été permis par une certaine restructuration des systèmes d'élevage à la fin du XXème siècle. La diminution du nombre d'actifs en témoigne, même si elle est moins marquée que sur le reste du territoire national pour la même période : entre 1988 et 2010, le nombre d'exploitations diminue de 30% sur les vallées béarnaises, tandis qu'il connaît une baisse de 50% à l'échelle de la France (Macheroux, 2016, p.17).

L'explication du maintien de cette population agricole serait à chercher du côté de la valorisation fromagère de l'élevage ovin, selon Julien Macheroux qui suppose que « *cette meilleure valorisation permet d'avoir des structures d'exploitation plus résistantes aux conjonctures agricoles* » (Macheroux, 2016, p.17). De plus, un autre argument mentionné évoque l'organisation professionnelle bien structurée qui entoure les filières et qui accompagne les éleveurs. « *Le Haut-Béarn se voit ainsi entouré de nombreuses structures professionnelles et publiques mettant en place des projets de soutien aux systèmes pastoraux (collectivités, CDEO, IPHB, associations de producteurs, associations de bergers, syndicats...)* » (Macheroux, 2016, p.17).

Une autre tendance que révèlent les chiffres du Recensement Général Agricole est l'agrandissement de la SAU des exploitations d'élevage. Là encore, cette dynamique d'agrandissement est plus modérée que dans le reste du territoire français. De 1988 à 2010, la SAU moyenne/exploitation a quasiment doublé à l'échelle française, en passant de 28 ha à 55 ha par exploitant agricole. Pour les vallées béarnaises, l'agrandissement est plus limité puisqu'on note une augmentation moyenne de 30% de la SAU par exploitant agricole, sur la même période. De plus, Julien Macheroux estime qu'entre 1993 et 2016, la surface moyenne par exploitation est passée de 27 ha à 45 ha sur le territoire béarnais. Si cette tendance continue dans les années à venir, il prévoit que la moyenne des surfaces pourrait atteindre 56 ha en 2026, comme on le constate sur le graphique ci-dessous.



→ **Ci-dessus : graphique 8.** Evolution de la SAU moyenne par exploitation entre 1996 et 2016, selon des enquêtes réalisées dans les trois vallées béarnaises. Source : Julien Macheroux, 2016

De façon générale, même si la tendance à l'agrandissement est nette, les structures d'élevage sont restées de taille plutôt modeste, ce qui a été permis par la valorisation fromagères des produits de l'élevage et a été contraint par les limites imposées par ce relief de montagne. Cette taille relativement modeste nous laisse également supposer qu'aujourd'hui encore, les zones d'estives représentent un complément indispensable pour assurer une relative autonomie fourragère aux exploitations de ces vallées.

- Déclin et renouveau du pastoralisme d'été

Les vallées béarnaises se distinguent ainsi par la vigueur des pratiques d'estive actuelles. L'activité pastorale y est encore particulièrement présente. « Ces éléments vont à l'encontre de l'idée aujourd'hui entretenue d'une crise profonde du pastoralisme béarnais : le pastoralisme béarnais n'est pas une activité relictuelle attendant qu'une manne extérieure vienne la soutenir pour éviter un déclin annoncé comme inévitable. » est-il écrit dans l'introduction d'un rapport prospectif réalisé par l'Institut Patrimonial du Haut-Béarn, sur la période 2007-2015 (iphb.fr).

En effet, lorsqu'on découvre la vallée d'Ossau pendant la saison estivale, on peut être étonné de la présence de nombreuses cabanes pastorales occupées, notamment le long de la route menant vers le Col du Pourtalet, mais également sur le trajet de tous les sentiers de randonnée qui sillonnent les massifs. Ainsi, ce paysage de haute montagne porte aujourd'hui encore l'empreinte vivante d'une activité pastorale dynamique. Cette situation est à mettre en parallèle avec les vallées des Hautes-Pyrénées où l'activité pastorale, orientée vers la production de viande, ne laisse qu'une trace ténue parmi les grands espaces des pâturages d'altitude. Cet effet de contraste s'explique en partie par des pratiques pastorales profondément distinctes : tandis que l'élevage de brebis laitières suppose la présence quotidienne du berger-fromager qui en été doit venir s'installer dans ces montagnes pour continuer sa production, l'élevage d'animaux à viande laisse les troupeaux libres de parcourir de grands espaces, sans que les gardiens n'aient besoin de ramener les troupeaux tous les soirs au même point. Les troupeaux ne sont pas gardés jour après jour. Les photographies suivantes nous montrent un échantillon représentatif du degré d'isolement plus ou moins marqué des cabanes pastorales, en vallée d'Ossau.



Marie Guicheteau

→ **A gauche : photographie 99. Cabane de Pombie, située à 1h30 de marche de la route départemental menant au Col du Pourtalet.**



Marie Guicheteau

→ **A droite : photographie 100.**

Les fromages doivent être descendus à dos d'âne, par un petit sentier très pentu.



→ **Ci-contre : photographie 101. Cabane de Cap de Pount**, au pied du Pic du midi d'Ossau, versant ouest. L'isolement de cette cabane est atténué par la présence d'une piste depuis le parking du lac de Bioux-Artigues.

→ **Ci-contre : photographie 102. Cabane de Brousset**. C'est certainement l'une des cabanes les plus accessibles par les visiteurs. Bien visible de la route, elle bénéficie d'une proximité immédiate avec un parking ensablé tout proche des rives du torrent, lieu de campement et de pique-nique privilégié pour les promeneurs.



Selon l'Institut Patrimonial du Haut-Béarn, les cabanes pastorales sont répertoriées au nombre de 76 sur le territoire de la vallée d'Ossau, ce qui représente la moitié de l'effectif des cabanes sur les trois vallées béarnaises. Si certaines sont facilement accessibles depuis la route, d'autres sont tellement isolées qu'il faut faire appel à des ânes de bât pour descendre les fromages. Pour les deux-tiers des cabanes pastorales béarnaises, des ateliers de fabrication fromagère sont attenants, ce qui permet au berger ou à la bergère d'élaborer le fromage sitôt la traite du troupeau terminée. L'isolement des cabanes pastorales est accentué par la faiblesse du réseau téléphonique en ce milieu de haute-montagne. En lisant l'étude réalisée par Julien Macheroux, nous retenons que 22 % des estives béarnaises n'ont pas de couverture réseau et 30% d'entre elles n'ont qu'une couverture limitée (Macheroux, 2016).

Si aujourd'hui la présence des troupeaux et des bergers refète le dynamisme de cette activité pastorale dans la vallée, il ne faudrait pas croire que cette situation relève de l'évidence. Sur une période allant de 1960 à 1990, l'activité pastorale de la vallée d'Ossau traversait une phase de déclin, comme dans la plupart des vallées pyrénéennes.

« Il est vrai que les années 1970 furent une période de transition extrêmement difficile pour le pastoralisme pyrénéen [...] le système pastoral devait faire face aux bouleversements de la vie moderne et de l'exode rural, remettant en question son existence et son devenir. Dans cette période de doute et de transition, les exploitations se trouvaient dans des situations très modestes et précaires » (Chétrit, 2012, p.42).

Les cabanes d'estives étaient souvent vétustes, offrant un confort bien modeste au berger qui devait pourtant y passer près de quatre mois par an. La main d'œuvre, si importante pour le maintien de ces pratiques estivales, n'était pas facile à trouver tandis que le système coutumier qui voulait que les cadets se chargent de la garde des troupeaux était tombé en désuétude.

Les éleveurs des vallées béarnaises ont pourtant réussi à traverser cette crise du pastoralisme et à écrire un nouveau chapitre. Qu'est-ce qui a permis aux estives béarnaises de trouver un nouveau souffle à la fin du XXème siècle ? D'une façon qui peut sembler paradoxale, on ne peut pas parler du renouveau du pastoralisme en vallée d'Ossau sans évoquer l'apparition des questions sociales autour de l'ours et de sa réintroduction.

- *Des éleveurs béarnais qui se fédèrent pour offrir leur réponse à la problématique « ours » :*

Les prémisses de réflexion et de mobilisation autour du problème de la disparition des ours des Pyrénées apparaissent dans les années 1970. Cette espèce, qui était qualifiée « *d'assez commune bête* » par Gaston Fébus dans son *Livre de la chasse* au XIVème siècle, a vu sa population se réduire considérablement tandis que son habitat naturel, qui recouvrait au moyen-âge la France entière, diminuait inéluctablement jusqu'à se cantonner aux massifs montagneux des Alpes, des Pyrénées, du Jura au XVIIIème siècle. Les causes convergent pour expliquer le déclin progressif de l'espèce et son recul vers les zones montagneuses. A la destruction du biotope naturel de l'ours, s'ajoute notamment la pratique des chasses à l'ours. Après la Révolution, cette dernière, qui était auparavant extrêmement périlleuse, est facilitée par l'usage des armes à feu, en particulier du fusil à piston à deux coups (Chétrit, 2012, p.27). De primes d'abattage sont même mises en place en France, où l'ours est traqué pour sa fourrure et pour sa chair. Au début du XXème siècle, l'espèce est classée nuisible. Elle n'est alors plus présente que dans les Alpes et les Pyrénées. C'est également l'époque où les *orsalhers*, les montreurs d'ours ariégeois, connaissent un franc succès dans toute l'Europe et même en Amérique. Or, le prélèvement des oursons dédiés à la domestication nécessitait souvent de tuer la mère, évidemment récalcitrante à la prise de ses petits. Ces facteurs se rassemblent pour expliquer qu'en 1954, la population des ours des Pyrénées est évaluée à 70 individus. En 1962, la chasse à l'ours est définitivement interdite (Source : « Les Pyrénéens et l'ours, histoire de destins croisés », *Pyrénées Magazine*, hors série n° 906).

En 1975 est créé le Fonds d'Intervention Eco-Pastoral (FIEP), une association dédiée à la protection de cette espèce sauvage dont les spécimens deviennent de plus en plus rares. Un an plus tard, en 1976, un « *colloque international sur la grande faune pyrénéenne* » se tient à Pau, organisé par le FIEP et l'université de Pau.

Dès l'amorce de cette mobilisation politique et sociale, le pastoralisme est cité comme un élément clé des débats. Le premier slogan du FIEP est ainsi formulé de la façon suivante : « *pour que l'ours et le berger puissent vivre chez eux, dans les Pyrénées.* ». Le 17 avril 1981, l'ours brun devient une espèce protégée en France. Mais en 1982, une femelle et son ourson sont abattus dans les gorges du Bitet, en vallée d'Ossau. Cet événement déclenche la mobilisation de François Mitterrand, qui lance un appel pour la sauvegarde de l'ours en France. A la fin des années 1980, les derniers ours pyrénéens qui subsistent dans la Chaîne sont au nombre de 8, et sont tous réfugiés dans le Béarn, dernier bastion français pour l'espèce. Malgré les mesures de protection mises en œuvre, ce très faible effectif ne permettait pas le renouvellement de cette population : aussi, il devint manifeste que les ours des Pyrénées étaient désormais voués à la disparition.

Stéphane Chétrit, écologue engagé auprès de la cause des bergers béarnais, analyse cette disparition comme le résultat d'un long « *processus* » qu'il faut comprendre de manière globale, plutôt que de vouloir l'empêcher à tout prix. En 2012, il écrit ainsi :

« La disparition de l'ours n'est pas un évènement soudain et local, mais un processus initié depuis près de 10 000 ans d'histoire avec l'espèce humaine et qui fut moins rapide dans les Pyrénées que dans d'autres régions de France et d'Europe. [...] Appréhendée comme la résultante d'un phénomène global et d'un long processus, la disparition de l'ours dans les Pyrénées apparaît d'ailleurs effective depuis plus d'un siècle. Aussi émouvantes soient-elles, les disparitions des derniers spécimens pyrénéens durant ces dernières décennies ne correspondent en réalité qu'à la phase terminale de ce processus » (Chétrit, 2012, p.2).

Mais l'idée de la réintroduction d'ours venus de l'étranger commence à émerger comme une possible réponse face au constat de la quasi-disparition des ours autochtones. C'est dans la commune de Melles, en Haute-Garonne, qu'un premier programme de réintroduction est lancé, porté notamment par l'association pro ours « Artus » et l'ADET (Association pour le Développement Economique et Touristique), puis soutenu par les services du Ministère de l'Environnement. Parmi les diverses possibilités qui existent à travers l'Europe, il est décidé de prélever des ours de Slovénie dont le milieu d'origine et les comportements semblent pouvoir correspondre avec la zone de réintroduction. Les débats autour de ce projet de réintroduction font rage. Certains experts scientifiques invités à prendre part à l'étude préparatoire jettent un regard particulièrement critique sur la façon dont est mené ce projet : c'est notamment le cas du chercheur américain Anthony Clevenger, expert international de l'ours et de la conservation de la grande faune, professeur à l'université de Calgary au Canada et à l'université du Tennessee aux Etats-Unis, qui démissionne trois mois après son arrivée, déclarant notamment que l'avis des populations locales concernées par cette réintroduction expérimentale devrait être écouté et pris en compte (Chétrit, 2012, p.92).

Les vallées béarnaises, où subsistent les derniers spécimens d'ours pyrénéens, ne sont pas épargnées par ces discussions et ces tensions politiques. C'est d'autant plus le cas que l'avenir du pastoralisme est alors menacé presque autant que celui des ours de souche pyrénéenne. Ainsi, en 1990 se constitue l'Association des Eleveurs Transhumants des 3 Vallées Béarnaises. La question de l'ours inquiète les éleveurs et les aide à mettre des mots sur la vulnérabilité de leur activité pastorale et son manque de reconnaissance. Sur le site web de l'association, on peut aujourd'hui encore relever cette citation qui est rend bien compte de l'état d'esprit dans lequel l'association a été créée : « *Lassés d'entendre d'autres gens parler à notre place de notre métier et de notre avenir et pour défendre notre légitimité montagnarde, prendre notre destin en main et dire que c'était à nous, bergers, de parler de notre métier, de décider et défendre notre avenir dans la montagne* » (*estives-bearn.com*).

C'est dans la continuité de ce mouvement fédérateur que, le 9 octobre 1993, une réunion historique a lieu au Parlement de Navarre. Le ministre de l'Environnement Michel Barnier y est reçu par François Bayrou, Ministre de l'Education Nationale et Président du Conseil Général des Pyrénées-Atlantiques. Pour l'occasion, les deux hommes rassemblent autour d'eux l'ensemble des acteurs potentiellement concernés par la présence de l'ours : chasseurs, bergers, élus sont ainsi partie prenante du débat. A l'issue de celui-ci, des décisions importantes sont validées. Notamment, cette réunion débouche sur : « *L'abrogation des réserves de chasse créées en 1990 par arrêté du Ministre Brice LALONDE et la suspension du "Comité Technique Ours", la reconnaissance de la compétence des acteurs locaux à prendre en charge ce dossier, la constitution d'un groupe de travail pour rédiger une "Charte de Développement Durable des Vallées béarnaises et de Protection de l'Ours"* » (*iphb.fr* ; voir Annexes).

L'esprit de cette réunion était clairement d'éviter que la question de l'ours soit traitée de la même façon que dans la partie centrale des Pyrénées, c'est-à-dire presque sans concertation avec les populations locales. En Béarn, plutôt que de s'imposer de façon descendante, l'Etat veut montrer qu'il fait confiance aux acteurs locaux dans la résolution de cette problématique qui n'est pas seulement une affaire d'environnement, mais qui renvoie en fait à de multiples questions transversales. A la fin de l'année 1993, la Charte prévue est effectivement rédigée par les acteurs des trois vallées béarnaises (voir Annexes). Désignée comme un « *contrat d'honneur et de confiance* », elle est signée le 31 janvier 1994 par :

- Le Ministre de l'Environnement
- Le Président du Conseil Régional d'Aquitaine
- Le Président du Conseil Général des Pyrénées-Atlantiques
- 16 maires
- Le Président de l'Association des *Eleveurs Transhumants des Trois Vallées*
- Le Président de la Fédération Départementale des Chasseurs.

L'année 1994 est celle de la création d'un organisme de gestion dédié à la mise en application des principes de la Charte sur les trois vallées. C'est ainsi que l'Institut Patrimonial du Haut-Béarn est créé. Basé à Oloron-Sainte-Marie, il dispose de moyens techniques et humains pour accompagner divers secteurs économiques des vallées. L'objectif suivi est de ne pas séparer la préservation des milieux naturels des préoccupations quotidiennes qui sont celles des humains qui habitent et façonnent le territoire. « *Prendre particulièrement en charge la population d'ours du Haut-Béarn sans sanctuariser le territoire* » est important pour les acteurs signataires de la Charte. La philosophie mise en avant par cet organisme renvoie également à la notion de mutualisation des compétences : « *Tous les projets concernant le pastoralisme, la forêt, l'eau, la gestion de l'ours sont décidés en commun avec partage du savoir et des connaissances* » (Source : iphb.fr). La création de l'IPHB en Béarn doit également être comprise à la lumière de la création du Parc National des Pyrénées en 1967, qui fut vécue par la population béarnaise comme une décision imposée de l'extérieur. Nous reviendrons plus loin sur le rôle du Parc National dans la construction d'une image de la nature des Pyrénées.

Rapidement après la création de l'IPHB, l'agro-pastoralisme est au cœur des actions menées. L'enjeu n'est autre que l'avenir d'une activité qui fait face à de nombreux facteurs de vulnérabilité. Des ressources techniques et financières sont alors mobilisées pour améliorer les conditions de travail des éleveurs en montagne. L'IPHB considère que c'est là un préalable indispensable à la mise en place de bases favorables à des relations respectueuses entre les ours restants et les éleveurs. Les travaux concernent surtout la construction de nouvelles voies de desserte menant aux cabanes pastorales, la mise aux normes des ateliers de transformation fromagère, la rénovation des cabanes, l'installation de l'électricité et des éléments permettant un confort minimum. Peu à peu, la vie dans les estives change de visage : par exemple, de 1994 à 2013, 68 cabanes ont été rénovées, 63 ateliers de transformation fromagère ont été mis aux normes, 27 aires et abris de traite ont été construits, 38 adductions d'eau ont été installées, un réseau privé de radiotéléphones a été mis en place, cinq pistes ont été refaites, 17 sentiers muletiers ont été réaménagés... Et même, la technique de l'hélicoptère a permis de secourir un nombre important de bêtes accidentées en montagne. En tout, sur ces neuf années, 12 millions d'euros ont été investis pour soutenir le pastoralisme béarnais (iphb.fr).

La rénovation des infrastructures a eu un bilan positif sur l'évolution de cette activité, comme le montre le diagnostic pastoral réalisé par l'IPHB sur la période 2005-2013. Le nombre d'exploitants dans les vallées se maintient, tandis que les zones de montagne ne comptent aucune estive « *vide* ».



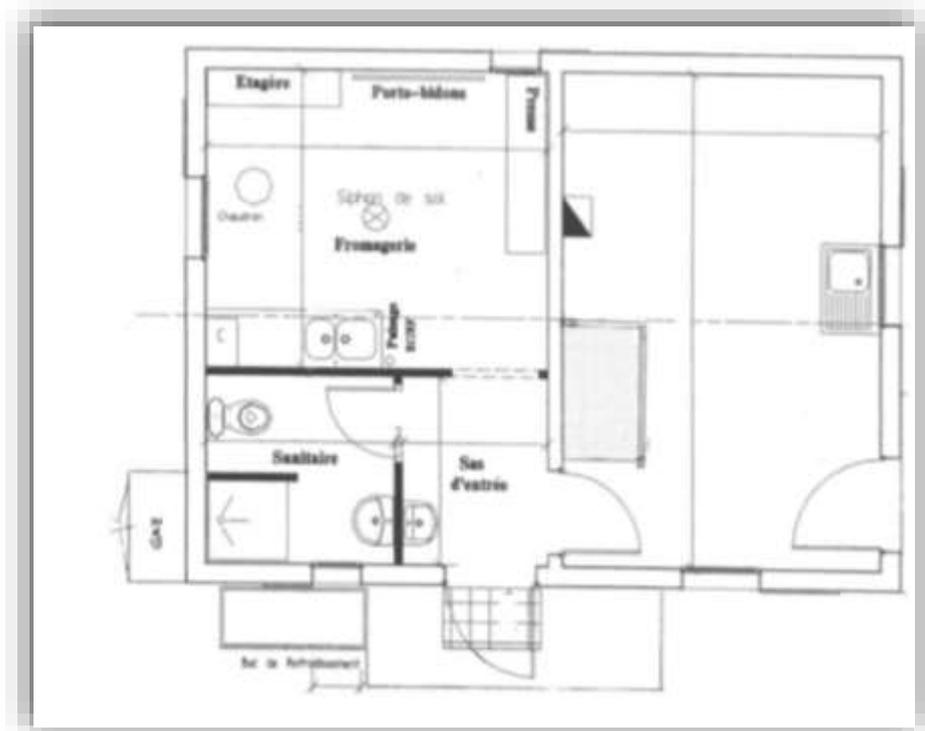
→ **Ci-contre : graphique 9. Evolution du nombre des exploitations professionnelles dans les trois vallées béarnaises, de 1979 à 2000.**

Source : IPHB, Diagnostic pastoral 2007-2015.

En Vallée d'Ossau, le cheptel local des communes du Haut et du Bas-Ossau est aujourd'hui suffisamment important pour occuper l'ensemble des estives : sur ces dernières, les troupeaux extérieurs à la vallée sont minoritaires, représentant 41% des troupeaux à l'estive (Source : IPHB).

En particulier, la mise aux normes des ateliers de fabrication fromagère en estive a été un élément déterminant dans la perpétuation des pratiques d'estive ossaloises. Le diagnostic pastoral effectué par l'IPHB sur la période 2007-2015 insiste sur cet enjeu : s'ils n'avaient pas été accompagnés, les éleveurs auraient pu cesser de pratiquer en montagne ces procédés artisanaux hérités de leurs aïeux.

« Dans un contexte où la traite en montagne était décrite comme un système en voie d'extinction car trop exigeante en main-d'œuvre et exercée dans des conditions très difficiles, voire archaïques, l'obligation de mise aux normes aurait pu constituer un obstacle insurmontable et se traduire de façon plus ou moins brutale par l'arrêt définitif des fabrications de fromage en estive » (IPHB, 2016).



→ **Ci-dessus : image 103.** Exemple d'un plan de mise aux normes d'une cabane à l'estive, d'un coût d'environ 10 000 euros.

Source : IPHB, *Diagnostic Pastoral des Vallées Béarnaises 2007-2015.*

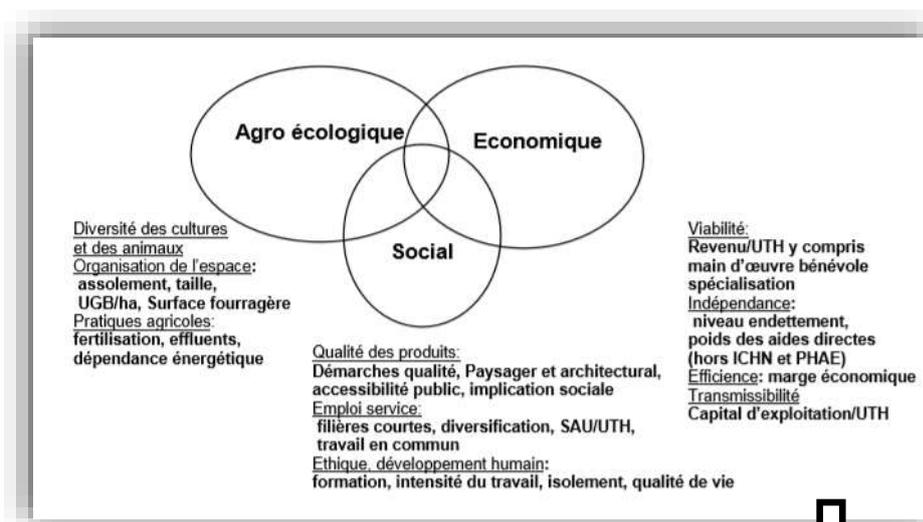
Aujourd'hui, la politique d'accompagnement sur les plans techniques, financiers, humains, menée par l'IPHB a participé à créer un contexte favorable au retour du pastoralisme en vallée d'Ossau. Si certaines facettes des pratiques pastorales ont évolué pour répondre à un nouveau contexte socio-économique, d'autres sont restées fidèles à l'esprit d'origine de l'élevage ossalois. Cette subtile alchimie entre la tradition et la modernité constitue un processus indispensable, qui a permis au pastoralisme ossalois de trouver un nouveau souffle dans le tournant du XXIème siècle. Le tableau suivant essaie de montrer cet équilibre, en constant changement, entre ce qui demeure et ce qui évolue dans le pastoralisme ossalois.

PRATIQUES QUI DEMEURENT	PRATIQUES QUI EVOLUENT
La traite à la main est encore très pratiquée dans les estives. Elle a souvent lieu dans une petite « caisse à traire » disposée près du parc où les brebis passent la nuit.	La traite à la machine est pratiquée par certains éleveurs, pour gagner du temps et simplifier le travail à l'estive.
La fabrication du fromage de brebis est toujours pratiquée à l'estive	Les outils et les recettes ont évolué, bénéficiant notamment d'un nouvel ingrédient, la présure, et de salles qui ont été mises aux normes.
La race locale de brebis basco-béarnaise, adaptée à ce terroir de montage, est la plus représentée dans les troupeaux.	On trouve aussi des troupeaux constitués d'animaux de races plus productives, comme les lacaunes. Celles-ci sont toutefois moins adaptées au milieu naturel béarnais.
Les bergers doivent assurer une présence quotidienne auprès des troupeaux : quatre mois par an, ils quittent la vallée pour rejoindre les cabanes d'estive. Pour eux, la montagne n'est pas un simple lieu de passage ou de travail, mais également un lieu de vie.	Les femmes sont de plus en plus représentées à l'estive en tant que bergères-fromagères. Elles montent parfois avec leurs enfants, ce qui donne aux pratiques pastorales une dimension familiale.
Pour les cabanes les plus isolées, les fromages doivent être descendus à dos-d'âne	De nouvelles pistes ont été aménagées pour desservir les cabanes isolées, les sentiers de muletage ont été élargis.
Les cabanes n'offrent aux bergers qu'un confort modeste, d'où tout superflu est absent.	L'installation de l'électricité, de l'eau courante, des sanitaires, d'un réseau téléphonique privé, ont participé à rendre ces conditions de vie décentes par rapport au contexte socio-économique actuel.

Tableau 12. Ce qui demeure et ce qui évolue en vallée d'Ossau.

2.3.3 - Des systèmes pastoraux remarquables sur le plan agro-écologique, mais qui restent fragiles sur le plan socio-économiques

Aujourd'hui, les systèmes agro-pastoraux béarnais, dont l'originalité reste la pratique de l'estive en haut-montagne quatre mois par an, sont reconnus pour leur durabilité sur le plan environnemental. « C'est sur l'axe environnemental que les niveaux de durabilité sont les meilleurs et ce, quels que soient les systèmes transhumants pratiqués : avec ou sans fabrication fromagère, ovins-lait ou bovins allaitants » (IPHB, 2016). Toutefois, même si l'effectif des petites exploitations fromagères s'est plutôt bien maintenu dans la vallée d'Ossau, et même si la transhumance est une pratique encore largement répandue, il serait imprudent d'ignorer les facteurs de vulnérabilité qui touchent cette activité sur le plan économique et social. C'est également le point de vigilance que relève l'IPHB dans son diagnostic pastoral. Nous reprenons ci-dessous les graphiques réalisés par l'IPHB pour analyser l'élevage béarnais selon ces trois axes : environnemental, économique et social.

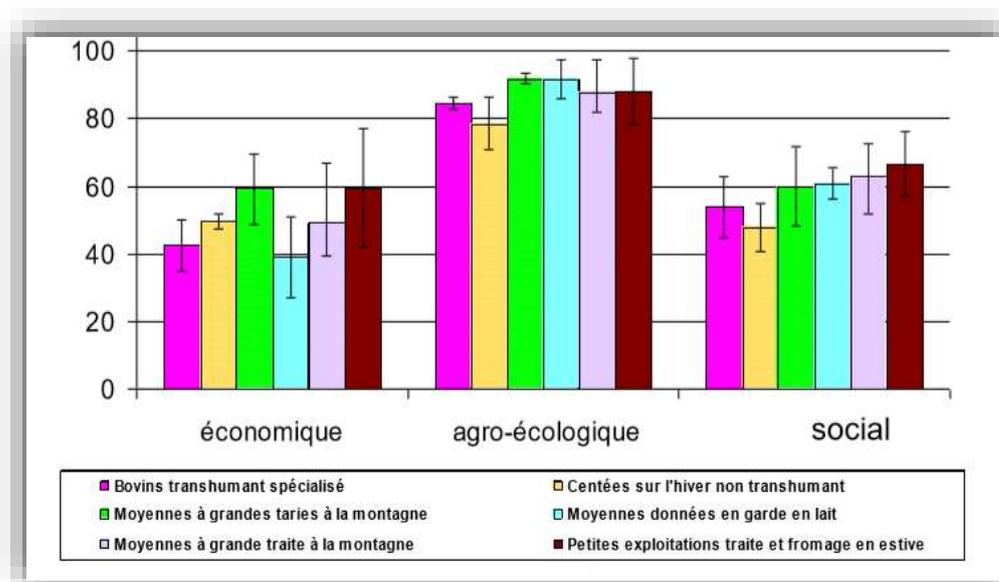


→ **Ci-contre : figure 17.** Principes qui ont servi à la formulation du Diagnostic de durabilité réalisé par l'IPHB.

Source : IPHB, Diagnostic pastoral 2007-2015, p.25

→ **Ci-contre : graphique 10.** Résultats du diagnostic de durabilité pour les systèmes d'élevage béarnais.

Source : IPHB, Diagnostic Pastoral, p.25.



Même si l'élevage ossalois montre aujourd'hui un visage résolument dynamique, porté par des structures professionnelles et les collectivités, il ne faudrait donc pas ignorer les réelles fragilités qui sont celles de l'agriculture de montagne dans une ère qui est majoritairement tournée vers l'exacerbation de la concurrence au sein des filières. Le problème du manque de main d'œuvre et de l'autonomie fourragère des exploitations est notamment une inquiétude majeure soulevée par le diagnostic pastoral de l'IPHB. Avant de conclure notre présentation du territoire de la vallée d'Ossau, nous voulons maintenant identifier les différents points de questionnement qui peuvent y surgir au sujet des relations Nature/Société.

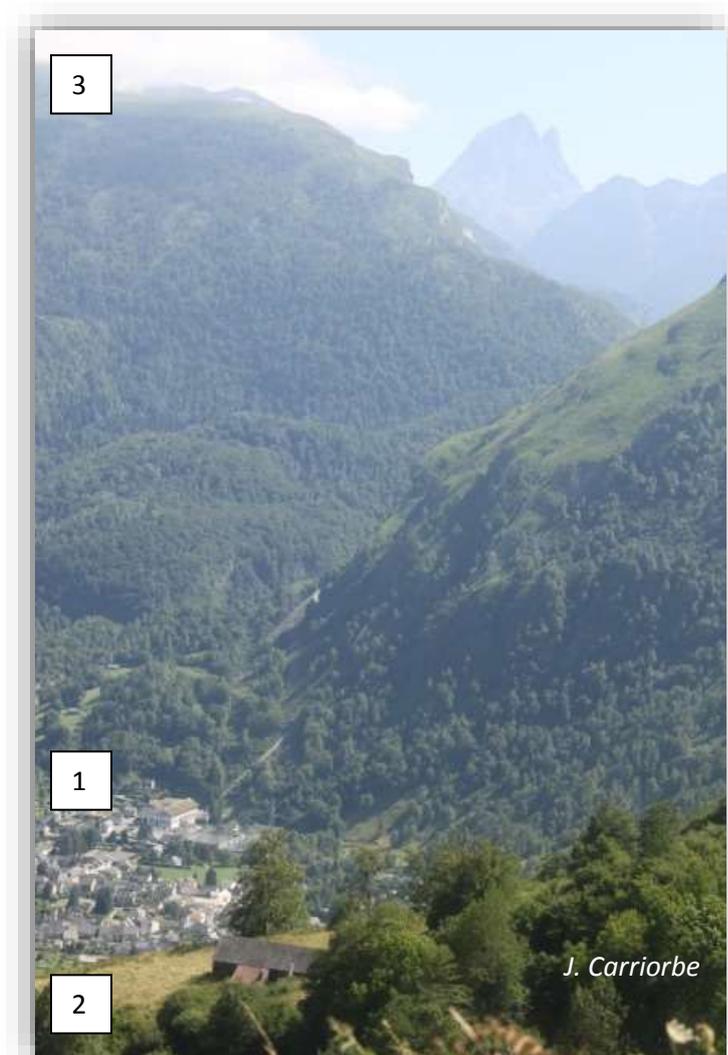
- *Bilan : Nature, élevage et société en vallée d'Ossau, au début du XXIème siècle*

En Vallée d'Ossau, la question de la Nature est présente en filigrane derrière toutes les thématiques que nous venons d'aborder. Avant d'aller à la rencontre des éleveurs ossalois, nous devons nous demander : qu'est-ce qui fait « nature » en Vallée d'Ossau ? Comment la nature est-elle appropriée par les éleveurs, par les populations locales, par les populations étrangères à la vallée ? En quoi est-elle un facteur de division et de rassemblement ?

D'abord, cette nature est depuis longtemps appropriée par l'Homme, qui en reconnaît les richesses et qui les valorise par rapport aux besoins des populations locales. Notamment, nous retenons que la complémentarité des terroirs continue aujourd'hui d'être utilisée par les éleveurs ossalois. L'étagement montagnard permet d'utiliser les surfaces de façon différenciée et saisonnée, ainsi qu'on le voit sur la photographie suivante, qui nous montre bien les trois zones différentes qui sont valorisées par l'élevage en vallée d'Ossau.

1) La zone de vallée, située à environ 500 mètres d'altitude, où sont situés les villages et les sièges d'exploitation. Les surfaces agricoles de la vallée sont précieuses pour les exploitations, parce que ce sont les seules qui peuvent être facilement mécanisables. C'est là que sont constituées les principales ressources de fourrage qui nourrissent les animaux en hiver, quand ceux-ci restent à l'abri de la neige dans les bâtiments dédiés.

2) La zone intermédiaire, aussi appelée **zone des granges** qui s'étend jusqu'à 1000 mètres. Les troupeaux y montent au printemps et à l'automne. C'est une zone de transition entre la vallée et les estives. Les prés (dont les pentes sont très accentuées) y étaient autrefois fauchés en été pour constituer les réserves de foin.



→ *Ci-dessus : photographie 104. L'étagement montagnard en vallée d'Ossau et ses différents usages.*

3) Les estives, communément appelées « la montagne », à partir de 1000m. Le berger y accompagne le troupeau pendant les mois d'été. Il fabrique le fromage dans la cabane qui sert également de lieu d'habitation. Les terrains d'estive appartiennent à la communauté. Les locaux y ont accès de droit, tandis que les éleveurs qui sont originaires des communes du piémont doivent au préalable obtenir l'autorisation de la commune.

Au sein de la zone d'estive, les bergers y distinguent 2 zones que les brebis parcourent successivement :

- De 1000 à 1300 mètres,
- De 1300 à 2000 mètres.

L'ensemble de cet espace est aujourd'hui encore géré de manière communautaire, selon un système qui est l'héritier de la « Jurade » du Moyen-Âge.

Le syndicat mixte du Haut-Ossau est ainsi une institution qui rassemble les communes propriétaires au sein d'un conseil de représentants municipaux. Tous les ans, ce dernier décide la date à part de laquelle les terrains d'estive sont ouverts aux troupeaux. La décision est appelée la « dévette ». Ensuite seulement la transhumance peut commencer. Elle est l'objet de festivités qui accompagnent la montée des troupeaux à l'estive.

Ainsi nombre de bergers migrent au milieu ou à la fin de la saison vers les surfaces les plus élevées, changeant parfois de cabane à l'occasion. Au fil des saisons, les surfaces sont donc utilisées de 500 mètres à 2500 mètres. Les zones intermédiaires attirent cependant l'attention des éleveurs et de l'IPHB. Dans son diagnostic pastoral, cette dernière porte une attention particulière aux dynamiques d'enrichissement qui concernent les quartiers des granges, qui se referment progressivement sous l'effet de l'avancée de la végétation. Aujourd'hui, cette zone est en effet touchée par une forte déprise agricole. Les chemins d'accès sont limités et les conditions de travail y sont particulièrement laborieuses. Rares sont les éleveurs qui continuent de les entretenir et d'y récolter le foin. Ces zones sont pâturées par les animaux à l'automne, lorsque les troupeaux appartenant aux éleveurs locaux redescendent des estives de montagne. Toutefois, « *même dans le cas d'une forte présence de bétail local, la simplification des systèmes d'élevage, essentiellement due aux problèmes de main d'œuvre, peut conduire les éleveurs à sauter l'étage intermédiaire pour passer directement de l'exploitation aux estives* » (IPHB, 2017, p.7).

Si l'utilisation optimale des surfaces de montagne participe à conférer à l'élevage ossalois l'image d'une symbiose avec la nature, les produits qui en résultent sont également porteurs d'un fort symbolisme autour de la nature et de la montagne. Plus particulièrement, le fromage d'Ossau bénéficie d'une certaine image de nature, du fait des conditions particulières dans lesquelles il est fabriqué. Ainsi, sur le site web de l'association, les pratiques des bergers en montage sont mises en avant comme un gage de qualité exceptionnelle : « *Les bergers, dans leurs cabanes, perpétuent un savoir-faire ancestral, traient à la main en plein air et façonnent des tommes rondes et dorées, aux arômes incomparables. Des fromages de brebis, vache, mixte et chèvre produits à partir d'un lait unique, aux accents de soleil, réglisse et serpolet* » (estives-bearn.com).

Si le territoire de la vallée d'Ossau fait partie de la zone d'appellation « *Ossau-Iraty* », qui rassemble les montagnes basques et les montagnes béarnaises, l'Association des Eleveurs Transhumants des 3 Vallées Béarnaises, qui est chargée d'une mission de communication et de valorisation des pratiques et des produits du pastoralisme, n'insiste guère sur ce label AOP : celui-ci ne semble guère plébiscité par les éleveurs béarnais. Faut-il voir ici un jeu de concurrence entre les Béarnais et les Basques ?

Ce qui est certain, c'est que l'association des producteurs béarnais cherche plutôt à attirer l'attention du consommateur sur la marque locale « *fromage d'estive* », dont le prestige semble reconnu par l'ensemble des professionnels du territoire.

Cette marque, déposée auprès de l'INPI (Institut National de Protection Industrielle), suppose le respect de certaines conditions. En particulier, les fromages qui peuvent être distingués par le tampon de la marque doivent avoir été fabriqués à une période comprise entre les dates de début et de fin de transhumance. De plus, seuls les fromages fermiers peuvent en bénéficier. Le fromage d'estive est vendu légèrement plus cher que le fromage fabriqué le reste de l'année.

→ **Ci-contre : image 105. Symbole de la marque « fromage d'estive » :** représentant un edelweiss devant une montagne, il est tamponné sur le dos de chaque fromage qui en bénéficie.



Ce fromage, après avoir été fabriqué à l'estive par le berger-fromager selon un procédé long et artisanal, est ensuite emmené dans une cave d'affinage aussi appelée « *saloir* ». Le village de Gabas, situé après les Eaux Chaudes sur la route du col du Pourtalet, est notamment connu pour ses grands saloirs. Les fromages y reposent sur des étagères, attendant d'être chaque jour retournés et frottés au sel ou à la saumure, qui sont les deux techniques d'affinage pratiquées en vallée d'Ossau.

Mais le fromage n'est pas seulement une richesse d'ordre économique : pour les Ossalois, ce produit constitue également une richesse sur le plan culturel et symbolique. La mise en place de festivités accompagnant la fin de la transhumance permet de donner à ce fromage un rayonnement régional voire national. Au début du mois d'octobre, la foire au fromage de Laruns est un bon exemple de manifestation folklorique pleinement ancrée dans la réalité quotidienne des populations ossaloises. Tandis que des animations sont présentées pour faire connaître ce produit aux visiteurs et sensibiliser le grand-public aux pratiques pastorales de la vallée d'Ossau, les danses et les chants ossalois trouvent une place d'expression qui est d'autant plus impressionnante que les intervenants sont vêtus des costumes traditionnels. Il ne s'agit pas là d'une démonstration à des fins uniquement touristiques, mais d'un véritable moment de partage où se réécrit au présent l'histoire des relations Homme/Nature telle qu'elle se vit dans la vallée.



→ **Ci-dessus : photographie 106.** La place centrale de Laruns, un jour de fête, au début du XXème siècle. Aujourd'hui encore, les évènements festifs suivent le calendrier des transhumances et sont centrés autour de la célébration des anecdotes et récits de vie des bergers en montagne.

En retraçant l'histoire de la vallée et l'évolution des secteurs économiques qui ont su utiliser les ressources naturelles de la vallée, nous avons d'abord choisi d'approcher le point de vue des populations ossaloises, en essayant de commencer à comprendre les évolutions successives qui ont conduit à la société ossaloise d'aujourd'hui. Mais il n'est pas vain de penser que le visiteur extérieur qui découvre cette vallée regarde la nature d'une manière un peu différente. Sans doute remarque-t-il moins l'activité plurimillénaire des hommes qui la façonnent, que la présence évidente des massifs, des forêts, des gaves, des lacs, des vautours, des marmottes... En Vallée d'Ossau, la nature s'impose au regard comme une évidence. L'œil inexpérimenté peut aisément y voir ce qu'il vient y chercher : la nature sauvage, indomptée, épargnée par l'action de l'Homme, refuge pour la biodiversité, endroit de rêve et d'évasion. Cette vision quelque peu romantique de la montagne d'Ossau ne doit pas être ignorée dans notre étude. Elle fait également partie des éléments de réflexion avec lesquels nous devrions travailler.



→ **Ci-dessus : photographie 107.** Vautour en plein vol, depuis le village d'Aas.



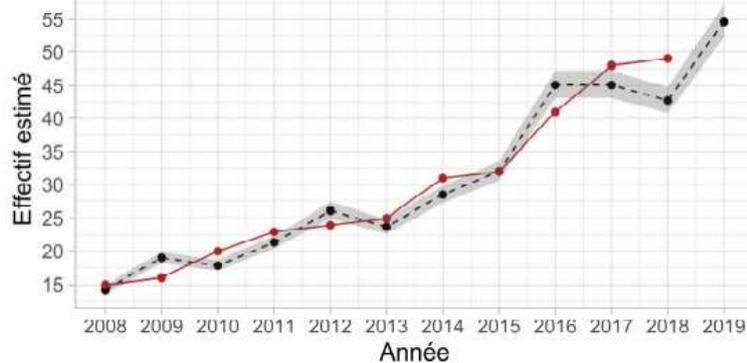
F. Lepage / Coeurs de nature / SIPA

→ ***Ci-contre : photographie 108. Vautour fauve repliant ses ailes pour se poser, dans la réserve naturelle d'Aste-Béon.***

Parmi les espèces emblématiques de la vallée d'Ossau, nous pouvons citer le vautour fauve, qui a fait l'objet de la création d'une réserve naturelle située au dessus du village d'Aste-Béon. Là, des colonies de vautours fauves sont réfugiées qui ont donné leur nom à la falaise qui les abrite, appelée « falaise aux vautours ». Les massifs situés derrière Laruns sont également concernés par un important dispositif de préservation de l'environnement.

C'est ainsi que le Parc National des Pyrénées, créé en 1967, concerne non moins de 8000 ha en vallée d'Ossau, soit près d'un tiers de la superficie de la commune de Laruns. Cette surface correspond à la partie sud de cette dernière et rentre dans la catégorie « zone cœur » du parc national. Cette zone distingue ainsi les espaces naturels qui sont considérés comme les plus riches sur le plan de la biodiversité, mais aussi les plus fragiles. La diversité de la faune et la flore y est remarquable. Le territoire du parc abrite ainsi 38 espèces végétales protégées au niveau national et 90 espèces protégées au niveau des régions Aquitaine et Midi-Pyrénées. La pureté des cours d'eau est également l'objet d'une attention particulière, car la qualité de l'eau des gaves dans les vallées puis en plaine en dépend. Côté faune, l'ours est évidemment l'animal sauvage protégé le plus connu de ce territoire. L'office national de la biodiversité, dans son rapport annuel 2019 sur la situation de l'ours en France, estime la population d'ours sur l'ensemble de la Chaîne Pyrénéenne à plus de 50, soit une nette augmentation depuis 10 ans comme on le voit sur le graphique de la page suivante.

Effectifs annuels estimés d'ours brun des Pyrénées
Modélisation capture-recapture



→ **Ci-contre : graphique 11.** *Effectifs annuels estimés d'ours brun des Pyrénées.*

« L'analyse des données à l'aide de différentes techniques nous permet d'estimer, sur l'ensemble du massif des Pyrénées, l'Effectif Minimal Détecté (EMD) pour 2019 à 52 individus », est-il écrit dans le rapport.

Source : Rapport annuel 2019, office national de la biodiversité.

→ **Ci-contre : photographie 109.** *L'ours Rodri et l'ourse Sorita ont été repérés ensemble à Laruns, le 26 juin 2019.*



Réseau Ours Brun

Mais l'ours n'est pas la seule espèce animale rare de ce territoire. Le desman des Pyrénées est un petit animal d'allure curieuse, qui vit dans les cours d'eau de ces montagnes. L'espèce est endémique. Elle se reconnaît par sa trompe, qui lui permet de percevoir son environnement et de se nourrir.



Parc National des Pyrénées

→ **Ci-contre : photographie 110.** *Desman des Pyrénées.*

Chauves-souris, insectes, papillons sont également présents et font le régal des spécialistes comme du grand public.

Tout au long de l'année, la découverte de la nature du territoire ossalois fait l'objet d'animations qui sont proposées au grand public par le Parc National et par les associations de sensibilisation à la nature, comme c'est notamment le cas de la structure *Education-Environnement 64*, dont le siège est situé à Buzy. L'été, les gardes nature du parc national se relaient sur le terrain, pour assurer une présence dans les lieux les plus fréquentés où les visiteurs peuvent directement venir quérir des informations.



→ ***Ci-contre : photographie 111. Papillon dit « Apollon », que l'on peut fréquemment trouver en vallée d'Ossau.***

Mais la fonction du Parc Naturel ne se limite pas à la sauvegarde de « l'excellence environnementale » du territoire qu'elle concerne. L'institution valorise également le patrimoine culturel et paysager que celui-ci renferme. « *Les éléments constitutifs du caractère du Parc national des Pyrénées procèdent d'un milieu naturel d'exception mais aussi des activités humaines que son territoire accueille depuis des siècles* » est-il précisé sur le document de présentation de la charte du Parc National (résumé de la Charte du Parc National, 2011, p.26). Maintenir une culture pastorale est donc l'une des priorités affichées par le Parc National, qui reconnaît que l'activité pastorale est garante de la transmission d'un patrimoine matériel et immatériel original.

On peut supposer que la présence du Parc National oriente l'activité touristique de la vallée, en cherchant à lui donner un intérêt pédagogique. Comme nous l'avons déjà mentionné, ce secteur économique est présent dans la vallée d'Ossau depuis la fin du XVIIIème siècle. Mais de nos jours, il n'est plus une activité de luxe, réservée aux clubs aristocratiques. Les cités thermales que sont Eaux Chaudes et Eaux Bonnes sont touchées par le déclin de l'activité thermale et ont pris des allures de villes fantômes. Les points névralgiques du tourisme en vallée d'Ossau se sont donc déplacés. Par ailleurs, le tourisme s'est popularisé sans toutefois devenir un tourisme de masse.

Le premier aménagement touristique populaire est le train touristique d'Artouste. Celui-ci était initialement un moyen de transport dédié à l'acheminement des travailleurs et des matériaux, dans le contexte de la création du barrage du lac d'Artouste.

C'est en 1932, soit trois ans après la mise en service du barrage, que le train d'Artouste change de vocation pour devenir une attraction touristique. Situé à 2000 mètres d'altitude, le Petit Train d'Artouste est ainsi le train touristique le plus haut d'Europe.



→ **Ci-dessus : photographie 112.** Le petit train d'Artouste est l'une des activités touristiques phares de la vallée d'Ossau, pendant la saison estivale. Le train longe une paroi rocheuse qui offre une vue plongeante sur la vallée du Soussouéou, en contrebas.

L'été, les randonneurs sont nombreux qui se plaisent à emprunter les nombreux sentiers qui permettent de découvrir les multiples facettes de ce massif. Entre le 15 juin et le 15 septembre, le parc national a comptabilisé jusqu'à 84 000 personnes au parking de Bious-Artigues, point de départ du Tour des lacs. La présence de refuges permet d'entreprendre des parcours sur plusieurs jours. Et même, le GR10, qui traverse toute la chaîne pyrénéenne et passe ici par les lacs de Bious Artigues, le vallon du Soussouéou, Gourette, est un défi sportif que se lancent les randonneurs les plus aguerris. Ces sites de haute-montagne attirent également les passionnés d'escalade et d'alpinisme. Notamment, l'ascension du pic-du-midi d'Ossau est un site réputé internationalement. Ce serait un berger anonyme de la vallée d'Aspe qui s'y serait initié le premier, en 1787. Le témoignage d'un certain M. Delfau, qui a effectué l'ascension du pic en 1797, peut nous aider à imaginer l'épopée que représente alors, pour les plus aventureux, l'ascension du pic le plus emblématique de la vallée :

« Les tableaux que l'on découvre de la cime du pic sont imposants et sévères : de noires forêts de sapins dans les hautes régions, des neiges éternelles sur les sommets, des abîmes de toute part, tels sont les objets qui distinguent éminemment le coup d'œil du pic du midi de Pau, bien supérieur, à cet égard, à celui de Bagnères ; c'est le plus grand et le plus formidable rocher qui ait été mesuré dans les Pyrénées : il offre un bloc immense. Cet abîme, vu du sommet, est peut-être une des plus belles horreurs qui soient dans la nature » (Delfau, 1797, cité par Bernard Cauhape sur son site web <http://ossau.org/>).

La vallée d'Ossau attire les amateurs de nature pendant la saison estivale mais également en hiver : les stations de ski de Gourette ou d'Artouste accueillent un nombre important de visiteurs chaque hiver. Elles restent, comme on le voit sur la photographie ci-dessous, d'une emprise modeste sur les paysages.



→ **Ci-contre : photographie 113.**
Village touristique de Fabrèges, départ des téléphériques de la station d'Artouste.

La station d'Artouste est la propriété de la commune de Laruns : elle permet de créer chaque année non moins de 200 emplois saisonniers. En vallée d'Ossau, la neige est donc un or blanc qui a su être utilisé par la collectivité pour soutenir l'économie locale. L'une des originalités de la vallée d'Ossau vient du fait que le tourisme est une activité qui est certes très importante aujourd'hui, mais qui n'évince pas pour autant les autres secteurs économiques. Ce n'est pas l'un de ces territoires pyrénéens « où les activités traditionnelles ont disparu au profit du tourisme d'été ou d'hiver aboutissant à "l'artificialisation" du territoire où se succèdent sur l'année, des périodes d'excès démographiques et des périodes de grand vide où les villages sont fermés et désertés selon l'effet des flux touristiques » (Lefebvre, 1965, p.54).

Cette cohabitation n'est pas toujours aisée. Il serait faux de croire qu'il n'existe aucune tension au sujet de l'appropriation du symbole de la nature ossaloise. La création du Parc National des Pyrénées a fait apparaître des tiraillements et des crispations fortes entre les acteurs locaux et l'institution du Parc National. Depuis 2012, la Charte démontre l'ambition que porte le Parc National, qui ne consiste pas seulement à préserver la biodiversité des territoires de haute-montagne de la zone cœur mais également à proposer une concertation des acteurs locaux autour d'un véritable projet de territoire prenant en compte les principes du développement durable et qui associe les communes des parties basses des vallées. Or, sur la carte du Parc National des Pyrénées, l'on se rend compte que même si la commune de Laruns est concernée par le Parc National, elle n'adhère pas à la Charte du Parc. Avec elle, six autres communes de la vallée ont refusé l'adhésion à ce document : ce sont Eaux Bonnes, Béost, Aste-Béon, Gère-Belesten, Louvie-Juzon, Sainte-Colome. Ce constat laisse présager une ambiance relativement difficile entre les différents acteurs qui se partagent la responsabilité du développement de ce territoire.



→ ***Ci-contre : photographie 114. Le barrage de Fabrège dresse son mur impressionnant, sur lequel est inscrite la couleur des débats qui opposent les populations locales, les institutions, les associations, les éleveurs, autour de la question sensible de l'introduction d'ours venus de Slovénie.***

Un agent du Parc National que nous avons interrogé alors que nous étions en phase de prospection ne nous a-t-il pas déclaré que « *les rapports entre le Parc National et les bergers en vallée d'Ossau sont particulièrement tendus, beaucoup plus que sur le reste du territoire du Parc* » (Terrain C – Entretien 2) ? Selon lui, les bergers et les éleveurs ossalois n'étaient pas des personnes faciles à approcher, et d'autant plus lorsqu'on s'intéressait de près ou de loin à la nature... Il cherchait peut-être à nous prévenir que notre enquête n'allait pas être aisée. Suivant ses conseils, nous aurions pu décider de changer notre choix initial et de nous intéresser à une autre vallée pyrénéenne où l'activité pastorale, moins dynamique, fait moins de bruit et remet moins en question la présence du Parc ainsi que la vision de la Nature qu'elle transmet. Mais après nous être rendu une première fois sur le terrain et avoir recueilli ces informations, nous avons choisi de maintenir ce choix de la vallée d'Ossau qui nous paraît justement propice à la réflexion sur les relations Société/Nature que nous voulons mener.

2.3.4 - La présence de l'ours en vallée d'Ossau : levain d'une réflexion sur les relations Société/Nature en Béarn

Dans les Pyrénées, la question des réintroductions d'ours venus de Slovénie permet de mettre en lumière les relations complexes qui unissent les sociétés rurales à cette espèce emblématique dont la cohabitation avec l'Homme est attestée depuis des millénaires. Nous pouvons nous appuyer sur les travaux du géographe Farid Benhammou, qui s'est penché sur le cas des trois plus grands prédateurs sauvages du territoire français (ours, loup, lynx) dans son sujet de doctorat, sous un angle qui favorise plutôt l'entrée environnementale (Benhammou, 2007). Afin de dresser une synthèse des différents arguments utilisés par les camps dits « pro-ours » et « anti-ours », nous reprenons également l'ouvrage critique rédigé par David Chétrit et intitulé « *la réintroduction de l'ours : l'histoire d'une manipulation* » (Chétrit, 2012).

Deux camps en effet semblent s'opposer radicalement au sujet de la question des réintroductions d'ours dans les Pyrénées. Il nous semble important d'insister ici sur les formes les plus évidentes que prend cette opposition, sans toutefois réduire la situation à ces aspects conflictuels. Au-delà de ce schisme des idées, nous découvrirons en effet plus loin dans notre étude que le vécu réel des populations est bien plus nuancé que ne semblent l'annoncer les messages brûlants de l'actualité.

- **ARGUMENT SOCIO-HISTORIQUE** : La disparition de l'ours en France est le résultat d'un long processus favorisé par l'apparition de la modernité. C'est un processus qui s'inscrit dans l'histoire de la société française, qui a accompagné son développement économique et social, et qui a même été favorisé par l'Etat qui donnait des primes aux bergers et aux chasseurs pour abattre les ours. Réintroduire de façon soudaine des ours de l'extérieur sans remettre en question les bases de tout un fonctionnement collectif n'a pas de sens. Le désir de réintroduire la faune sauvage sur le territoire français provient d'une société qui s'est elle-même éloignée de la nature, selon un processus qui doit être compris dans le temps long, et qui n'est pas de la seule responsabilité des territoires Pyrénéens.

- **ARGUMENT ECOLOGIQUE** : Les bergers ne nient pas qu'ils se sont jusque-là plutôt bien entendus avec les ours locaux, mais ils ne veulent pas de ces ours venus de l'étranger avec lesquels ils se sentent moins familiers et dont ils ne connaissent pas les comportements vis-à-vis des humains et des troupeaux. Les ours venus de Slovaquie ne sont pas adaptés au milieu pyrénéen et risquent d'être déstabilisés par leur déplacement. « *L'ours slovène serait moins montagnard que son cousin pyrénéen, plus familier de l'homme et différent d'un point de vue génétique* » (Benhammou, 2008).

- **ARGUMENT SOCIO-ECONOMIQUE** : La réintroduction des ours vient fragiliser les pratiques pastorales et l'agriculture de montagne, dans un contexte déjà sensible.

- **ARGUMENT ECOLOGIQUE ET PAYSAGER** : La présence de l'ours risque d'induire un abandon des pratiques pastorales sur les zones d'estive, ce qui entraînerait la disparition des milieux agropastoraux, la progression des friches, la fermeture des paysages.

- **ARGUMENT SOCIO-PSYCHOLOGIQUE** : La présence de grands prédateurs est toujours une source d'angoisse pour les éleveurs et les bergers qui participent à la difficulté des conditions de travail, les pertes d'animaux en cas de prédation occasionnent de véritables souffrances sur le plan psychologique que nulle somme d'argent versée en échange ne peut soulager.

-ARGUMENT PHILOSOPHIQUE : Ces politiques de réintroduction favorisent une image de la montagne comme un refuge pour l'environnement et une réserve dédiée à la faune et à la flore sauvage, vision d'une nature d'où les activités humaines sont exclues ou dévalorisées, ce qui contribue à geler les rares territoires où justement, les relations sociétés/ Nature sont encore vivantes et non folklorisées.

- ARGUMENT SOCIO-POLITIQUE : Les populations locales sont capables de mettre en place des relations harmonieuses avec leur environnement, sans que l'Etat ou des intervenants extérieurs interviennent.

- ARGUMENT POLITIQUE : La réintroduction des ours slovènes dans les Pyrénées permet aux hommes politiques de se donner une image honorable auprès d'un électorat dont la sensibilité écologique ne cesse d'augmenter. Cela fait partie d'une stratégie politique, qui leur permet de se désengager des questions de fond au sujet des profondes évolutions que notre société. La thèse de la « manipulation » défendue par David Chétrit suggère même que cette question de l'ours est utilisée par la sphère politique pour dévier l'attention des citoyens, et permettre en coulisse la réalisation de projets d'envergure ayant des conséquences particulièrement négatives sur l'environnement.

Voyons à présent quels sont les arguments défendus par les personnes dont les idées et les réflexions sont plutôt favorables à la réintroduction des ours slovènes dans les Pyrénées :

- ARGUMENT HISTORIQUE : L'ours est un habitant de la montagne au même titre que l'homme. La présence de l'ours sur le territoire nationale est attestée depuis les débuts de l'occupation humaine. Elle a toujours accompagné les sociétés agropastorales pyrénéennes : « *En France, au néolithique ancien (-6000 à 4000 avant notre ère), il [l'ours] occupe la totalité du territoire métropolitain* » (Benhammou, 2008). Cette présence continue de l'espèce dans le massif pyrénéen lui confère un statut légitime sur le territoire, au même titre que les activités humaines : « *L'ours n'a jamais cessé d'occuper le massif pyrénéen* » (Benhammou, 2008).

- ARGUMENT SOCIO-CULTUREL : l'ours n'est pas seulement un membre de la nature sauvage, il fait pleinement parti de la culture des populations pyrénéennes, si bien qu'il est intégré à son histoire et à ses représentations collectives au point d'avoir été introduit au rang de mythe. « *Cette occupation ancienne du massif par le plantigrade a généré une spécificité culturelle* » (Benhammou, 2008). Loin d'être uniquement considéré de façon négative, c'est plutôt un « *mélange de sentiments* », entre fascination et répulsion, qu'inspirerait l'ours aux Béarnais, selon l'analyse donnée par Farid Benhammou (Benhammou, 2008).

Au sein de cette culture béarnaise, les relations entre l'ours et les éleveurs/bergers tiennent une place significative du fait de la montagne qu'ils partagent et qui leur donne l'occasion de se rencontrer concrètement. La place symbolique que peut tenir l'ours dans la culture populaire trouve son assise à partir de faits et d'évènements réels, puisés dans la vie quotidienne des éleveurs-bergers qui en étaient les plus proches témoins. Cette proximité a donné lieu à l'élaboration d'une mythologie originale, où les figures de l'ours et du berger se côtoient, se parlent, ou s'affrontent en des aventures variées comme le montre l'écrivain-conteur Louis Espinassous dans ses *Contes de la Montagne* recueillis par voie orale (Espinassous, 2011). Ainsi, « *pendant longtemps, il fut considéré par les Pyrénéens comme un homme déchu, sauvage, mais proche d'eux* » (Benhammou, 2008).

L'opinion des éleveurs-bergers au sujet de l'ours ne serait donc pas aussi univoque que peut le montrer l'argumentation virulente du camp « anti-ours ». Farid Benhammou nous affirme avoir mené l'enquête auprès de ces populations, et découvert que l'ours gardait pour certains une valeur sur les plans symboliques et affectifs. Il est fréquemment nommé avec un certain respect : les Béarnais parlent de lui comme d'un « seigneur », comme dans cet extrait suivant de l'autobiographie d'Etienne Lamazou : « *même si j'ai versé comme tous les bergers un lourd tribut au seigneur de nos montagnes, je suis le premier à le regretter, car il en faisait intégralement partie, et sans lui, elle ne sera plus jamais tout à fait la même* » (Lamazou, 1988, p.194). Ainsi, « *L'ours est bel bien intégré au milieu montagnard pyrénéen au sens naturel mais aussi culturel.* » (Benhammou, 2008).

- **ARGUMENT TECHNIQUE** : Il y a des solutions pour que la cohabitation de l'ours et du pastoralisme se déroule harmonieusement. Sur le terrain, les ours provoquent relativement peu de dégâts dans les troupeaux. La présence des chiens gardiens de race patou est efficace pour protéger les troupeaux.

- **ARGUMENT SOCIO-ECONOMIQUE** : L'hostilité des éleveurs et des bergers face à l'ours ne s'appuie pas sur les comportements de l'animal lui-même, mais sert d'exutoire pour exprimer le désarroi de la profession dans le contexte de vulnérabilité des systèmes d'élevage de montagne. « *Les renforcements ursins arrivent dans un secteur déjà éprouvé et la coïncidence avec cette phase de transition aiguë permet d'éclairer la violence de certaines réactions [...] L'ours n'est qu'un révélateur de cette crise et qu'un catalyseur puissant de mécontentement.* » (Benhammou, 2008). C'est ici que justement, les politiques de réintroduction de l'ours peuvent constituer une manière de faire revivre l'économie des vallées, ou d'insuffler un nouveau dynamisme aux pratiques pastorales par le biais de politiques de soutien.

L'éco-tourisme, s'il se développait, pourrait par exemple permettre d'échapper aux éventuelles dérives d'une marchandisation de l'ours et de l'utilisation de son image à des seules fins commerciales : « Grâce au travail de l'ADET-Pays de l'ours, une valorisation touristique a été mise en place. Des chartes de qualité et le label « Pays de l'ours » ont été adoptés par des aubergistes, restaurateurs et professionnels du tourisme des Pyrénées centrales » (Benhammou, 2008). Farid Benhammou soutient même l'idée selon laquelle la réintroduction des ours pourrait constituer une voie bénéfique pour le pastoralisme pyrénéen. « Avec une centaine d'emplois de bergers financés par le ministère de l'Écologie au titre du plan ours, c'est toute la masse salariale du pastoralisme de montagne qui augmente » (Benhammou, 2008). Il suggère que la création de labels de qualité liés à la présence de l'ours pourrait participer à reterritorialiser l'économie pastorale. Dans cette mouvance, l'association FIEP (Fonds d'Intervention Eco-Pastoral) ou Groupe Ours Pyrénées se présente certes comme une association de protection de l'environnement, mais elle s'approprie également la mission de réconcilier les ours et les bergers. A cet égard, son slogan est significatif : « Pour que l'ours et le berger puissent vivre ensemble dans les Pyrénées » (<http://www.fiep-ours.com/>).

Quels sont les arguments que nous allons trouver auprès des éleveurs-bergers que nous nous apprêtons à rencontrer en vallée d'Ossau ? Ceux-là chercheront-ils à se placer dans l'un ou l'autre camp, confortant ainsi l'impression d'un sérieux clivage entre pro-ours et anti-ours ? Ou nous présenteront-ils une vision plus nuancée de la question ? Il est certain que le sujet de la réintroduction des ours slovènes dans les Pyrénées vient éclairer les aspects les plus brûlants de cette question de la nature, sur le territoire béarnais. Toutefois, peut-être que l'examen des pratiques, au-delà de la seule considération géopolitique, nous permettra d'embrasser cette thématique sous un nouvel angle, moins emprunt de dualité.

La Vallée d'Ossau nous permet donc d'approcher des systèmes d'élevage en situation de haute-montagne, qui sont les héritiers d'une tradition pastorale transmise du néolithique jusqu'à nos jours et qui ont gardé un dynamisme certain en ce début de XXIème siècle. La présence de forts acteurs institutionnels, comme l'IPHB ou le Parc National des Pyrénées, est associée au rôle primordial des collectivités locales dans l'aménagement de l'espace et la gestion des usages d'une montagne riche de nombreuses ressources. Ainsi, la nature n'est pas clairement dissociée de la culture, en ce territoire où les pratiques pastorales sont restées au cœur de la vie économique et symbolique des habitants. L'image d'une nature édénique, « *nature de carte postale* » telle que l'activité touristique a pu la construire et qui renvoie notamment à la notion de « *Pyrénéisme* », n'est donc pas l'unique vision qui s'impose ici. Elle entre plutôt en conflit avec le vécu des populations au quotidien : notamment, la présence de gros prédateurs sauvages, comme l'ours mais aussi le loup qui commence à réapparaître depuis 2018, fait surgir d'intenses débats au niveau régional et national qui questionnent le lien que notre société entretient avec la nature. C'est pour toutes ces raisons que nous validons notre choix de ce territoire de la vallée d'Ossau comme troisième terrain d'étude.

* * * * *

Ce deuxième chapitre nous a guidé jusqu'à la validation de trois territoires français sur lesquels va maintenant se concentrer notre effort d'enquête. Nous devons toutefois rester conscients du fait que ce socle théorique à partir duquel nous allons tenter de revisiter le lien des éleveurs à la nature va certainement entrer en tension avec la réalité vécue sur le terrain. C'est tout à fait normal et il ne faudrait pas espérer le contraire. Accepter ce choc du réel est sans doute une étape à la fois cruciale et délicate, qui exige une certaine capacité à se remettre en question.

Les trois chapitres suivants dressent un compte-rendu des entretiens que nous avons menés auprès des éleveurs et éleveuses des terrains d'étude. Nous nous y appuyons sur les paroles et les pratiques des uns et des autres pour mettre en évidence une sorte de trame narrative du lien éleveur/nature, telle qu'elle nous été rapportée et telle que nous l'avons comprise. A ce niveau, la dimension analytique est assez peu présente. Il faut davantage lire ces trois chapitres comme un recueil de témoignages, structuré de façon à faire ressortir « *l'esprit commun* » qui se dégage de nos enquêtes de terrain. Dans ces trois chapitres, l'idée est de laisser la place aux éleveurs et aux éleveuses interrogées, afin qu'ils ou elles s'expriment librement sur leur métier. Notre volonté d'intervention reste ici modeste, selon l'idée que la parole et que les gestes peuvent avoir, en eux-mêmes, une valeur sensible qui sert le dessein du chercheur. Disons plutôt que notre tâche consiste à mettre en place les conditions qui sont les plus favorables à l'expression naturelle du rapport sensible à la nature, puis à la réécrire en lui restant le plus fidèle possible.

TROISIEME CHAPITRE :

LE CHANT DES TOUTES PETITES CHOSES



→ ***Ci-dessus : photographie 115. L'égouttage du fromage d'estive. Suivant les procédés traditionnels, cet éleveur utilise des aiguilles qu'il entre une à une dans le fromage, pour l'égoutter (Terrain C – Entretien 19).***

Cette photographie nous semble offrir un bel écho au tableau des *Glaneuses* du peintre Jean-François Millet (1857) qui est devenue une image symbolique des pratiques de l'agriculture du XIXème siècle. Par la représentation d'un menu geste répété ne demandant aucune mécanisation imposante, on retrouve la même idée de patience et d'abnégation. Cette pratique ossaloise qui permet l'extraction du petit lait, étape indispensable à la fabrication d'un bon fromage, semble pouvoir nous dire que l'élevage incarne encore, en France, un certain art de vivre avec la nature. Dans ce second chapitre, nous commencerons à décrire les éléments observés lors de nos enquêtes de terrain. Nous essaierons ainsi d'extraire quatre principes qui forment la base des rapports à la nature des éleveurs que nous avons rencontrés sur ces trois territoires. Nous nous appliquerons à repérer en quoi ces liens s'expriment sur différents niveaux, du dedans au dehors et du dehors au-dedans.

3.1 - L'imprégnation géographique :

« Je suis ici et pas ailleurs »

Pour être en mesure d'exprimer son lien à la nature, d'abord faut-il être en mesure de le situer, de le localiser, de le spatialiser. Du moins, c'est ce que les éleveurs ont pu nous démontrer à travers les entretiens. Voyons comment à travers leurs pratiques quotidiennes, ils nous mettent en évidence ce premier principe de leur géographie sensible.

3.1.1 – Ce que le paysage raconte

Regarder autour de soi et savoir où l'on se situe dans le paysage, par rapport à un ensemble géographique plus vaste : c'est ainsi que commence le métier de l'éleveur. C'est ainsi que tous les éleveurs que nous avons rencontrés sont, parfois sans s'en douter, de fins géographes. Habités à travailler au dehors, ils savent situer les points cardinaux, ils sont capables de nommer de façon précise les lieux qui les environnent et peuvent identifier les éléments constitutifs du paysage. Une jeune bergère, décrivant le plateau d'Anéou où elle passe la saison d'estive, nous décrit ainsi le somptueux paysage qui entoure le centre pastoral : « *Tu vois, à partir d'ici, il y a les cailloux. Tout le bas, là où il y a les vaches, un peu en hauteur, c'est la limite. Je fais tout ce qu'il y a au milieu, le pied de sa montagne et au fond le cirque qu'il y a eu au soleil et le pic avec la dent carrée* » (Terrain C – Entretien 8).



→ **Ci-dessus : photographie 116. Vue du centre pastoral du plateau d'Anéou situé en proximité du col du Pourtalet.**

De même, cet éleveur de vaches allaitantes introduisait la présentation de son activité en nous dressant un portrait assez précis des paysages du nord-est de la Vendée. En quelques mots, il explique ainsi : « *nous sommes dans le Haut-Bocage. Notre exploitation est vraiment dans le bas des Herbiers, une zone très humide, beaucoup de prairies naturelles. [...]* Nous sommes au début du bassin versant de la Bultière, le premier sous-bassin, l'un des plus grands » (Terrain A – Entretien 6).

→ **Ci-contre : photographie 117. Vue du paysage bocager des Herbiers, en amont du bassin versant du barrage de la Bultière.**



Si cette capacité à se repérer dans l'espace est si développée chez cette partie de la population, c'est qu'elle est absolument indispensable à l'exercice de cette profession. C'est pourquoi l'on retrouve, à travers tous les entretiens qui ont été menés auprès des éleveurs rencontrés, une description du territoire dans lequel ils exercent leur activité, plus ou moins précise selon les personnes.

Nous découvrons ainsi les principaux repères visuels qui structurent leurs perceptions paysagères. Par exemple, la ville des Herbiers et le lac de retenue de la Bultière ont été utilisés comme principaux repères géographiques dans l'extrait ci-dessus. Parfois, la description des paysages est le support d'une explication de l'évolution des structures agraires et des systèmes agricoles locaux. La nature des sols est décrite alors plus en détail, elle accompagne la lecture des ensembles paysagers, comme on le découvre dans la citation suivante recueillie lors d'une réunion entre éleveurs de la Confédération Paysanne : « *Les sols sont très variables. C'est une mosaïque de sols, entre les terres de plateaux, les vallons, les collines...* » (Terrain A – Entretien 15). Puis, peuvent se rajouter des propos explicatifs tirés de l'histoire locale et des souvenirs de l'éleveur, comme c'est le cas dans l'extrait qui suit :

« *Ici, historiquement, les fermes faisaient environ 20 hectares. Tandis que vers St-Fulgent, il y avait beaucoup de fermes de quarante hectares qui appartenaient à la même famille. C'est ce que nous appelions les métairies* » (Terrain A – Entretien 15).

Certaines descriptions sont très complètes et donnent beaucoup d'informations sur le territoire d'étude, aussi bien sur ses aspects physiques que sur ses aspects humains :

« On est dans le haut-bocage, c'est vallonné. Les sols sont assez variés, autant sur granite que sur schiste. On a des parties plates humides, mais aussi des coteaux très séchant. On a eu des possibilités de faire des retenues d'eau qui donnent de la plus-value à ces terres peu productives. On avait des très petites structures sur la commune, avec pratiquement que du hors-sol sur les exploitations. Le modèle d'élevage, c'était du bovin et à côté du hors sol » (Terrain A – Entretien 9).

Pour les éleveurs que nous avons rencontrés, le paysage est donc bien un support d'interactions Homme/Nature qui produisent une connaissance indispensable à l'exercice du métier.

Au fur et à mesure de notre discussion, il est à noter que les éleveurs préféraient souvent compléter leurs propos par l'emploi d'un plan cadastral ou même par quelques photographies, afin d'être non seulement plus précis mais également de rendre leurs témoignages plus vivants et plus proches de leur vécu quotidien. Alors, nous pouvions en apprendre davantage, comme dans l'extrait suivant *« On a des îlots classés en zone rouge, parce que c'est à côté du gave et on ne peut plus faire d'extensions à nos bâtiments à cause du risque d'inondation » (Terrain C – Entretien 14).* L'éleveur pouvait nous indiquer si l'organisation des parcelles de son exploitation est plutôt groupée ou dispersée :

« Six kilomètres séparent nos deux sites [...] On évite, dans la mesure du possible, de passer sur la route. Là, on a à peu près une quinzaine d'hectares et là, sur le plateau, on a une vingtaine d'hectares d'un seul tenant. On essaie de prendre les petits chemins. Ce qui est particulier, avec les moutons, c'est qu'on passe un peu partout, même dans les bois. Quand on les amène sur l'autre site, il nous arrive de traverser le bourg » (Terrain A – Entretien 6).

Sur la partie Nord de la Chaîne des Puys, la situation foncière est tellement complexe qu'elle fait l'objet d'une explication plus longue et plus approfondie que la description des paysages. *« On a une parcelle de 5 hectares, presque plate, c'est du jamais vu sur Orcines. Par contre, j'en ai une de presque 10 hectares, mais c'est en pente. Après, c'est une multitude de petits propriétaires. C'est que des petits morceaux » (Terrain B – Entretien 15).*

Pour des éleveurs, cette bonne connaissance de l'espace et de ses démarcations est donc indépendante des pratiques quotidiennes, et elle répond toujours à un besoin concret en lien avec les activités d'élevage. Ce qu'ils nous décrivent lorsqu'ils nous présentent leur territoire, ce n'est pas une ligne rêvée, une pente bucolique, un paysage imaginaire. Le paysage correspond à des usages, il fait jaillir dans l'esprit de l'observateur des scènes qui ont déjà été vécues, il peut également faire surgir la notion de contraintes. Par exemple, cette route, elle sépare deux parcelles l'une de l'autre, et quand il faut y faire passer les animaux ce n'est pas une mince affaire.

« *C'est marrant, forcément, tout le monde nous regarde. On demande l'autorisation à la mairie [...] Parfois c'est un peu comique* » (Terrain A – Entretien 7). De même, cette pente, on la respecte et on la craint parce qu'on vient y faire les foins, à la belle saison et que pour cela on prend des risques : « *C'est dangereux, tu peux te chavirer à tout moment* » (Terrain C – Entretien 16). Quand à ce paysage de massif, on le traverse dans toute sa profondeur lors de la grande transhumance, un peu à la manière d'un livre que l'on ouvre : « *Le paysage de ces montagnes raconte l'histoire des hommes depuis des siècles* » (Terrain C – Entretien 15).

Si nous citons ces différents exemples, c'est pour insister sur ce point : cette connaissance géographique, l'éleveur ne la trouve pas dans les livres et quand bien même c'est là qu'il l'aurait trouvée, elle ne représenterait jamais une donnée extérieure et froide à son vécu d'éleveur. Elle est en lui, car elle s'y imprime par des interactions de la vie courante. Et lorsqu'il se meut dans l'espace, il emmène cette connaissance avec lui, non de façon intellectualisée mais de façon incarnée, parce qu'il en a constamment besoin dans l'action. Si nous allons jusqu'à dire que cette aptitude d'ancrage est une force commune aux hommes et aux femmes du monde de l'élevage, c'est parce qu'ils nous montrent combien cet ancrage n'est pas statique, et combien au contraire il se déploie de façon dynamique.

3.1.2- La connaissance des atouts et des contraintes du milieu naturel : écouter sa terre pour mieux s'y adapter.

La notion d'adaptation aux particularités du terroir est très présente dans les discours recueillis, et elle apparaît plus nettement chez les éleveurs de montagne et chez ceux qui travaillent selon des systèmes dits alternatifs. La connaissance des terres (nature des sols, climat, pentes) est alors une prémisse indispensable à l'ajustement des pratiques et des systèmes d'élevage : c'est du moins l'avis de cet éleveur de vaches allaitantes récemment converti à l'Agriculture Biologique qui nous affirme : « *Les terres sont comme ça : il faut les travailler en fonction d'elles. C'est elles qui nous disent : je suis comme ça, il faut me respecter* » (Terrain A – Entretien 6). Une éleveuse de brebis à viande, signataire de la Charte durable du Pays des Herbiers, évoque elle-aussi : « *On est dépendant de la météo, du climat. Dans ce métier, on est obligé de faire avec ce que nous donne ou pas la nature [...] On fait avec le potentiel qu'on a de nos sols. Ça, c'est la nature qui nous le donne* » (Terrain A – Entretien 7).

« *Les terres* », « *la nature* », sont ici mentionnés comme l'expression d'une force extérieure qui suit ses propres lois. Quasiment, nous pourrions ici lire les indices d'une forme de personnification de la nature comme une entité indépendante, plus puissante que l'humain. Selon les témoignages recueillis, le métier d'éleveur consiste justement à s'enquérir de ces lois et à utiliser cette connaissance de façon adaptée.

Le respect de la nature apparaît alors comme un passage obligé, une évidence qui s'impose à l'éleveur par la pratique. Par le terme de « respect », il ne faudrait pas croire qu'il s'agit d'une considération philosophique ou symbolique particulière, mais plutôt que cela renvoie à la nécessité d'une certaine qualité d'attention qui induit une compréhension des limites du milieu. Dans les citations recueillis, nous pouvons aller jusqu'à dire que les éleveurs doivent accepter une posture sinon de soumission, du moins d'humilité, devant ces éléments avec lesquels ils travaillent. C'est la condition pour qu'ils puissent avoir accès à cette connaissance des lois de la nature, telles qu'elles s'expriment de façon particulière selon les endroits. Parmi les exemples sur lesquels s'appuie cette idée, nous pouvons reprendre les extraits suivants issus cette fois de la Chaîne des Puys – Faille de Limagne et de la Vallée d'Ossau :

« En situation de moyenne montagne, c'est sûr on est obligé de rentrer nos bêtes la moitié de l'année, mais d'un autre côté en été, on a une valeur de pâturage exceptionnelle, plus de fleurs, on a un meilleur lait en été. Il y a des avantages et des inconvénients » (Terrain B – Entretien 13).

« On s'adapte à la montagne et pas le contraire. Sans elle, nos systèmes ne sont pas viables. C'est la montagne qui nous fait vivre » (Terrain C – Entretien 16).

Nous retrouvons l'idée d'un échange entre la terre et ceux ou celles qui la travaillent. En situation de montagne et de moyenne montagne, les éleveurs doivent apprendre à transformer les contraintes en atouts. Si le climat et la pente peuvent paraître contre-productifs, il faut également compter sur certaines aménités permettant l'élaboration de produits de qualité. Notons que les éleveurs rencontrés lors d'une réunion des membres de la Confédération Paysanne 85 ont volontairement voulu insister sur cet aspect de leur profession. Dans le vocabulaire du syndicalisme, c'est le terme « paysan » qui selon eux renvoie le mieux à la prise en compte des particularités du terroir par l'éleveur, ainsi qu'ils nous l'expriment dans l'extrait suivant : *« Un paysan, c'est un gars du pays. C'est celui qui dit que l'environnement, le climat, tout ça, ça fait partie intégrante de son métier. Ça ne sert à rien de se battre contre le climat, contre les animaux parce qu'ils ne sont pas dociles. Il faut transformer les contraintes en positif... Oui, le gars du pays »* (Terrain A – Entretien 15 – PC).

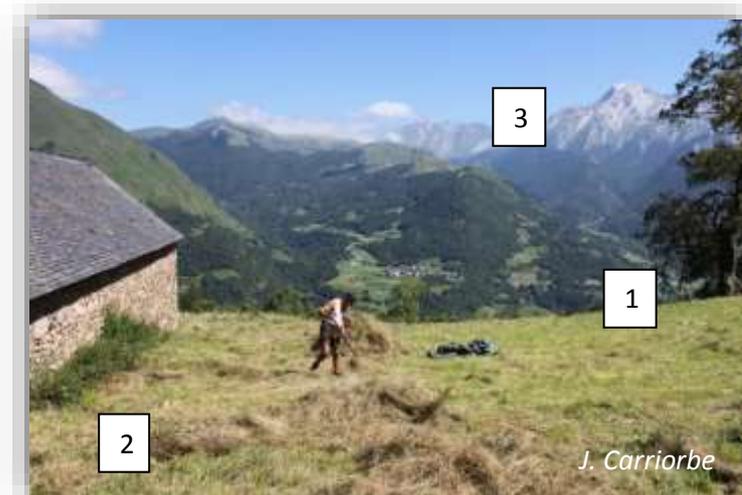
Le relief, le climat, mais aussi le réseau que forment les routes et les chemins font donc partie des connaissances qui sont indispensables à l'éleveur au quotidien. Contrairement à d'autres métiers, qui peuvent s'exercer de la même manière quel que soit le lieu, le métier d'élevage requiert une capacité d'adaptation à l'environnement extérieur, en tant que donnée physique, concrète, évolutive. Mais on peut toutefois rétorquer que la contrainte qu'imprime le milieu sur les systèmes d'élevage n'est plus aussi forte qu'auparavant. Les systèmes d'élevage dits « hors-sol » viennent diminuer au maximum l'influence des facteurs naturels sur l'activité d'élevage, en coupant ce dernier des résonances venues du dehors, afin de permettre une régularité dans les conditions de production.



Marie Guicheteau

→ **Ci-dessus : photographie 118. Bâtiment dit « hors-sol »** où est pratiqué l'élevage de volailles, exclusivement en intérieur. Ce type de système a pour particularité d'isoler le système d'élevage des aléas du milieu naturel. Nous l'avons surtout rencontré dans le cadre du territoire vendéen.

A l'inverse, encore aujourd'hui il existe des systèmes d'élevage qui s'appuient sur les singularités et les potentialités diverses des terroirs à partir desquels ils prennent racine. Prenons le cas de la vallée d'Ossau : contraints de pratiquer l'élevage dans un milieu de hautes montagnes, les éleveurs de la vallée d'Ossau ont appris depuis des siècles à utiliser l'espace où ils vivent de façon différenciée. Encore aujourd'hui, ils distinguent trois zones qui suivent l'étagement de la végétation, et qu'ils habitent successivement en suivant le cycle des saisons.



J. Carrierbe

→ **Ci-dessus : photographie 119. Récolte du foin sur une parcelle de la « zone des Granges », située au-dessus de Laruns**, offrant une vue plongeante sur la Montagne Verte et le Pic de Ger. La lecture du paysage de cette photographie permet de distinguer les trois formes d'occupation du sol correspondant au gradient d'altitude.

1- « La Vallée » : C'est là que se situe le siège des exploitations agricoles. C'est ici que l'on trouve les parcelles planes, les plus facilement accessibles aux engins agricoles. Mais celles-ci, qui sont les plus précieuses pour les éleveurs car elles leur permettent à la fois de faire du foin et de faire pâturer les animaux, sont rares. Du fait de la pression foncière liée à l'activité touristique et à l'extension des surfaces résidentielles, les systèmes d'élevage de la vallée ne peuvent se suffire de l'utilisation de ces surfaces pour être viables.

2- « La zone des Granges » ou « zone intermédiaire » : Cette zone concerne les surfaces les plus pentues, situées au-dessus des villages de la vallée. De petits chemins mènent à ces prés, dont une grande partie est aujourd'hui laissée en friches et menacée d'être envahie par les fougères ou la forêt. Des granges, visibles depuis la vallée, montrent le rôle de ces prairies puisqu'elles servaient (et certaines servent encore) à stocker les réserves de foin pour l'hiver et à garder les animaux pendant l'intersaison. Ces surfaces sont aujourd'hui concernées par un recul des pratiques pastorales. *« Maintenant, les troupeaux se répartissent moins bien sur l'espace et on observe une tendance à aller directement sur les zones de haute-montagne, sans passer par les pentes »* (Terrain C – Entretien 13).

3- « La Montagne » ou « zone d'estive » : indispensable au bon fonctionnement des systèmes d'élevage, elle est aujourd'hui encore utilisée par les éleveurs de brebis et de vaches pendant la saison estivale. Les pâturages d'altitude permettent de nourrir les troupeaux de juin à octobre et permettent ainsi aux éleveurs de récolter le foin sur les surfaces les plus basses, en préparation de l'hiver.

Pour rendre compte de cette organisation propre à l'étagement montagnard, il nous est utile de nous appuyer sur les propos tenus par les éleveurs ossalois eux-mêmes pour expliquer les contraintes de la vallée, et la solution que représente le pastoralisme : *« La vallée est comme ça : de chaque côté, il y a les pentes, très dures. Au milieu, il y a la ville de Laruns avec les maisons qui prennent de plus en plus de place et après, il y a le gave. Il nous reste trois fois rien, que des champs perdus entre les maisons. Moi, j'ai 36 parcelles, pour 20 ha. [...] Au vingt mai ou au premier juin au plus tard, on quitte l'exploitation ici. On s'en va dans les estives et on y passe jusqu'au 10 octobre. Ça fait un vide sanitaire sur les exploitations. Ça permet de faire deux bonnes coupes de fourrage. On a besoin de cette récolte pour faire manger les brebis, l'hiver. »* (Terrain C – Entretien 16). De même, cet éleveur de Laruns s'exprime de la façon suivante : *« L'estive est basée sur des raisons techniques et économiques. C'est le seul moyen d'arriver à faire du fourrage pour l'hiver »* (Terrain C – Entretien 7).

Le mot « terroir » est ici utilisé à bon escient par les éleveurs pour qualifier cette interdépendance entre les pratiques et la diversité des supports d'action offerte par le milieu naturel montagnard : *« Nous, on y est bien : on a un terroir »* (Terrain C – Entretien 14).

Nous découvrons ainsi peu à peu que les éleveurs jettent un regard plus ou moins positif sur les contraintes que le milieu physique mais aussi social, via la prise en compte du morcellement foncier, exerce sur eux. Certains insistent avant tout sur les atouts que représentent les particularités du territoire où ils vivent, pour l'exercice du métier d'éleveur. Ils ont appris à s'adapter, de façon à prendre appui sur ce que d'autres pourraient considérer comme des faiblesses. On voit ainsi que les notions de forces et de faiblesses peuvent être renversées, selon l'angle de vue adopté. L'acceptation du fait que l'environnement ne correspond pas tout à fait à l'idéal souhaité, notamment par rapport à un objectif de rentabilité maximum, est une étape essentielle dans la création de cette relation intime entre l'éleveur et le milieu naturel. Est-ce que l'éleveur n'accepte de la nature que ce qui l'arrange dans son système de production ? Est-ce qu'il accepte aussi ce qui le place dans une situation d'inconfort, qui l'oblige à se remettre en question pour s'y adapter ? Certains vont même jusqu'à évoquer la menace d'une sorte de vengeance des forces naturelles, si l'équilibre entre les éleveurs et la nature venait à être rompu : « *On travaille avec la nature, de toute façon. Si on fait rien [pour changer le paradigme productiviste et ses dérives], c'est la nature qui va se retourner contre nous ! Et alors, il faudra s'adapter* » (Terrain A – Entretien 13). Certains ont ainsi dû changer ce qu'ils avaient programmé initialement, afin de s'adapter au mieux aux caractéristiques de leurs parcelles. C'est notamment le cas de cet éleveur de vaches laitières qui nous dit : « *La nature, on aurait pu essayer d'en limiter les aspects négatifs, ceux des coteaux séchant par l'irrigation. Mais nous, on a découvert qu'avec des années sèches, le maïs devait être exclu ou limité dans sa part. Au contraire, on avait un atout de pâturage, de prairies... La nature s'est imposée à nous* » (Terrain A – Entretien 15).

La posture de cet éleveur ossalois est encore différente, puisqu'on ne note ici aucune forme de regrets, ni même le désir de changer la complexité induite par la situation de son élevage de montagne. Au contraire, il met vraiment en avant cette caractéristique comme une force : « *On est très riches de nos montagnes, à Laruns. C'est vraiment une richesse* » (Terrain C – Entretien 16). A ce sujet, nous pouvons également reprendre une citation d'un jeune éleveur du bocage vendéen, qui affirme non sans une certaine fierté : « *On a un peu de montagnes par ici* » (Terrain A – Entretien 13).

Selon lui, le relief des pentes vallonnées situées sur le pourtour du barrage de la Bultière est un atout pour le système d'élevage d'une exploitation agricole qui a su transformer les contraintes de terrain en leviers de développement. Bien que non mécanisables, ces buttes séchantes représentent une richesse puisqu'elles peuvent être mobilisées en tant que réserves de pâturage pour son troupeau de vaches laitières, ce qui est particulièrement précieux dans le cadre d'un système d'élevage extensif. Il n'est pas anodin de remarquer que, bien qu'étant situé en plaine, cet éleveur met davantage en avant les surfaces qui sont, a priori, les moins rentables. C'est la même idée qu'on retrouve en écoutant le témoignage de cette éleveuse de brebis à viande, qui se montre satisfaite de disposer de parcelles boisées et de prairies humide situées en bord de rivière.

« C'est très vallonné. On a pas mal de parcelles boisées, c'est intéressant pour les moutons et ça convient bien pour entretenir l'environnement » (Terrain A – Entretien 7). Si ces contraintes pourraient apparaître rédhibitoires pour un céréalier, elles viennent ici souligner le rôle des activités d'élevage dans l'entretien du paysage bocager. Enfin, nous pouvons insister sur la valeur des prairies humides, qui est reconnue pour certains éleveurs comme un potentiel de ressources plutôt que comme une faiblesse à corriger. Nous faisons ici référence à la tendance, fortement observable dans le bocage vendéen, qui consiste à combler les mares et à assécher les zones humides afin de rendre possible la conversion de ces terres en surfaces cultivables et que nous avait indiqué le conseiller d'un groupe GEDA (Terrain A – Entretien 5). Un éleveur de vaches allaitantes, aujourd'hui converti à l'agriculture biologique, nous exprime un point de vue qui se détache de ces pratiques les plus fréquemment observées dans le bocage vendéen. Disposant de trente hectares de prairies naturelles classées en zones humides, il reconnaît que ces surfaces sont précieuses pour l'équilibre de l'ensemble du bassin versant de la Bultière, et ne les valorise pas en prenant en compte son seul intérêt personnel, mais au regard d'une situation collective où les enjeux de qualité de l'eau sont prégnantes.

SITUATION GEOGRAPHIQUE	ADAPTATION DES PRATIQUES
<p>« Nos prairies sont vraiment dans le bas des Herbiers, une zone très humide. Beaucoup de prairies naturelles qui existent depuis très très longtemps. Des anciens étangs d'il y a deux siècles. »</p>	<p>« On ne met plus d'engrais et même plus de fumier. Elles se régénèrent elles-mêmes. » « On ne les travaille plus comme avant : on les travaille le moins possible. Si on pouvait se passer de labour on le ferait. [...] La herse rotative tourne très lentement. On s'est un peu adapté à nos sols, avec les années. »</p>
Terrain A – Entretien 6	

Tableau 13. Des pratiques adaptées au terroir.

Les éleveurs ont conscience de l'ambivalence qui constitue ce qui les entoure. Ils doivent apprendre à jouer avec des forces qui leur sont favorables mais également avec des forces qui les mettent à l'épreuve. Certaines situations, qui paraissent a priori handicaper leur activité, peuvent se renverser pour devenir de formidables opportunités. En montagne, la nature s'impose à l'éleveur : la contrainte qui s'exerce sur les populations humaines, même avec l'appui des technologies contemporaines, reste considérable. Les pentes ne peuvent être changées. On ne peut pas pousser les massifs montagneux pour faire plus de place aux surfaces mécanisables, en plaine, même si l'un des éleveurs rencontrés nous dit, non sans humour, désirer que cela soit un jour possible (Terrain C – Entretien 19).

Ce mouvement d'acceptation et d'adaptation n'est pas seulement un choix personnel : c'est une nécessité. En revanche, la posture des éleveurs de plaine ou du plateau des Dômes est toute autre. Les milieux naturels s'expriment de façon beaucoup plus discrète. Il est plus facile de ne pas y prêter attention.

« *Dénaturer le bocage, ce n'est pas leur souci* » (Terrain A – Entretien 5), affirme même le technicien d'un groupement local de développement agricole pour qualifier l'attitude générale des agriculteurs avec lesquels il anime des rencontres de terrain. Son propos fait écho à ce commentaire d'un éleveur du bocage vendéen, qui se revendique en opposition au syndicalisme agricole majoritaire : « *l'environnement a été vu comme une contrainte de la part des agriculteurs. Pour le syndicat dominant, c'est une contrainte. Puisque les chefs disent que c'est une contrainte, les agriculteurs y croient. Du coup, la qualité de la flotte est plus que déplorable. [...] Les pratiques autour n'ont pas changé* » (Terrain A – Entretien 15).

3.1.3 – Le « terroir » comme une seconde peau, comme une peau de nature ?

Notons que souvent, les éleveurs n'ont pas conscience de la richesse de la connaissance qu'ils ont de leur espace vécu. Contrairement à un promeneur ou à un guide touristique, ils ne sont pas attachés à cette connaissance des lieux. Disons plutôt que celle-ci est imprimée en eux : ils n'y pensent pas spécialement et ne la recherchent même pas, mais l'ont acquise et continuent de la développer par la mise en mouvement de leur corps dans l'espace, à travers les pratiques du quotidien. Ainsi, à la différence du géographe qui va penser *sur* l'espace, les éleveurs quant à eux pensent *avec* l'espace. Ils ne posent pas sur ces lieux un regard du-dessus, à la manière d'un randonneur qui examine une carte IGN, mais sont plutôt animés par une connaissance du dedans. Pour aller plus loin, on peut aller jusqu'à proposer l'idée selon laquelle les éleveurs sont comme revêtus d'une peau qui est le prolongement de leur propre peau.

Prenons l'exemple de la montagne ossaloise : avec ses paysages mais également avec ses ambiances, avec les histoires que l'on y raconte et les événements quotidiens qui s'y vivent, elle n'est pas considérée comme un objet neutre, comme une donnée étrangère à la population qui l'habite. Alors qu'il travaille, l'éleveur ossalois est enveloppé dans cette peau de nature, qui est un prolongement de son être. Ainsi est-il capable d'entrer en dialogue avec l'espace qui l'entoure, d'une façon personnelle qui peut paraître assez mystérieuse à celui qui en est le témoin. Nous pouvons ici rapporter l'anecdote de cet éleveur de Laruns qui passait sa saison à l'estive de Séous, et qui avait fait forte impression auprès de ses apprentis bergers en leur montrant qu'il était parfois capable d'anticiper avec une rare précision le début d'un épisode de pluie. Ses bergers-stagiaires nous avaient ainsi confiés : « *Une fois, il y avait un gros nuage noir qui se profilait au dessus de nous. S... a senti le vent. Il m'a lancé un sourire malin et il m'a dit : je compte jusqu'à 10 et la pluie va tomber : 10-9-8... Et la pluie est tombée !* » (Terrain C – Entretien 12).

C'est comme si d'une certaine manière, à force de marcher dans la montagne et d'y guider ses brebis par tous les temps, cet éleveur-berger était devenu un magicien, capable de dialoguer avec les éléments. La capacité à se repérer dans l'espace et à reconnaître ce qui fait l'originalité du milieu avec lequel on travaille est donc le premier principe que l'on peut extraire lorsqu'on étudie le lien qui unit les éleveurs à la nature. Il en découle une certaine manière de penser l'espace, qui n'est pas conceptuelle mais qui passe avant tout par la mise en mouvement du corps. Cet effet d'osmose entre la nature et l'éleveur s'incarne et se précise grâce à ces gestes du métier qui laissent une mémoire dans le corps et qui entraînent l'éleveur, non seulement dans le choix d'un métier, mais également dans le choix d'un mode de vie avec des règles et des rythmes originaux, ce que nous invite déjà à comprendre cette citation d'un jeune apprenti-berger : « *Le Berger doit être le maître, c'est-à-dire qu'il doit en permanence veiller à l'équilibre global entre son action et l'action de la nature qu'il ne contrôle pas* » (Terrain C – Entretien 12).

Cela n'est pas sans nous faire penser à ce que Michel Sivignon appelle « la géographie spontanée », dans un article paru en 2005, intitulé « la géographie spontanée, ou la rose des vents de Diamandis Galanos ». Les éleveurs que nous avons rencontrés seraient les détenteurs d'une connaissance spontanée, empirique mais fiable, des éléments géographiques du territoire au sein duquel ils pratiquent l'élevage. Pour expliquer cette notion de « géographie spontanée » Michel Sivignon fait référence à son ami grec Diamandis, qui exerce les deux activités de marin et de maçon non loin de la péninsule grecque du Pilon. Il connaît parfaitement les vents et les reliefs de ce territoire, car il y est confronté au quotidien à travers ses activités. Ce savoir est spontané, c'est-à-dire qu'il n'a pas été apporté de l'extérieur (par une leçon de géographie par exemple), mais qu'il lui est venu par l'observation et le contact avec le réel.

« La rose des vents de Diamandis est le fruit de son expérience personnelle, de sa géographie spontanée. Il peut expliquer pour chacun des vents, la direction exacte d'où il provient, direction facile à décrire puisque sur les 360° de l'horizon, il peut suivre et nommer les montagnes dont la silhouette se dessine sur le ciel et qui entourent le golfe. Diamandis peut aussi dire le type de temps et l'état de la mer qui correspondent à chacun de ces vents » (Sivignon, 2005).

Cette compétence ne s'inscrit pas dans le champ scientifique, mais elle rejoint « *le domaine de la géographie vernaculaire* » (Sivignon, 2005) car « *les noms des vents ne lui appartiennent pas. Il aurait pu les nommer d'après les noms des montagnes d'où ils paraissent provenir, et qui lui sont familières. Mais Diamandis emploie les noms populaires qui les désignent [...] Ces noms de vents appartiennent au monde des marins méditerranéens* » (Sivignon, 2005).

La géographie vernaculaire vient rassembler, à un niveau collectif, les géographies spontanées qui naissent chez les individus. Elle donne une forme socialement admise à ces impressions diffuses, personnelles, élaborées dès l'enfance, qui peuvent ensuite être partagées afin de participer à l'ordonnement d'un monde socialement approprié. Ainsi, c'est bien de cette géographie spontanée, intégrée au sein de la géographie vernaculaire, que nous parlent les éleveurs rencontrés lorsqu'ils nous font part d'une connaissance précise du relief, et des caractéristiques des territoires où ils pratiquent l'élevage.

3.2 - L'imprégnation temporelle :

« Tous les jours, je commence »

Nous venons de constater que les éleveurs entretiennent un rapport original avec leur espace vécu. Le deuxième principe que nous pouvons mettre en lumière s'intéresse au rapport que les éleveurs entretiennent avec le cadre temporel de leurs pratiques. Nous allons voir comment l'originalité de leur rapport à la nature s'exprime aussi à travers une certaine relation au temps. Nous nous rapprocherons d'une démarche chère à des géographes comme Louis Chaumeil, qui en 1939, rapportait « *les travaux et les jours d'un paysan auvergnat* ». Nous découvrirons qu'aujourd'hui encore, le métier d'élevage suppose un esprit d'engagement qui se déploie sur le long terme. Or celui-ci peut entrer en contradiction avec les rythmes produits par le cadre socio-économique contemporain.

2.2.1 – Le travail d'astreinte est un rituel qui recommence tous les jours

« Sages sont ceux qui restent à la terre. Là, du moins, on ignore le chômage, on ignore la sujétion et l'automatisme de l'usine, pour régler sa vie sur la marche du soleil et ses travaux sur le cours des saisons » (Chaumeil, 1939).

La première caractéristique qui a été mise en exergue lors des entretiens est la répétition de certaines tâches qui fondent le socle pratique du métier. Tous les jours, quel que soit le système d'élevage, les éleveurs se lèvent et commencent leur journée par la réalisation d'une série de gestes qui font comme un rituel qui se répète jour après jour. « *C'est un cycle* » (Terrain C – Entretien 14). Ces tâches sur lesquelles l'éleveur ne peut faire l'impasse sont notamment les suivantes :

	- Vérifier l'alimentation en eau
PANSAGE DES ANIMAUX	- Approvisionner les animaux en nourriture (fourrage, compléments alimentaires)
	- Assurer un cadre de vie sain (nettoyage des écuries)

TRAITE DES ANIMAUX

CONDUIRE LES ANIMAUX AU PRÉ

Tableau 14. Les gestes du quotidien.

Ces tâches composent la base du contrat qui est établi entre l'éleveur et son troupeau. Elles touchent à la santé physique, sous ses angles les plus simples et les plus concrets.

« Alors, ma journée classique commence par l'alimentation des vaches. Moi, je m'occupe du paillage. Avec ma copine, on s'occupe ensemble de faire la traite. Après, il y a aussi l'alimentation des veaux. Et puis, tout le reste ensuite, ça dépend de la journée » (Terrain A – Entretien 14). Le rôle de l'éleveur consiste ici d'assurer les conditions de base à partir desquelles les animaux vont développer leur croissance, interagir les uns avec les autres, se reproduire, produire du lait et/ou de la viande de qualité satisfaisante. Pour cela, la même organisation se répète jour après jour, avec peu de variations :

« Notre travail est organisé. Il y a le travail d'astreinte le matin, un peu le soir. On vérifie que tout va bien dans les bâtiments, on surveille les mortalités. Pour les brebis, c'est pareil : le matin et le soir, il faut nourrir. C'est deux temps importants dans la journée. Paillage, vaccins, soins particuliers, travail dans les champs. C'est réglé comme une pendule, le travail d'astreinte » (Terrain A – Entretien 8).

Le temps de déplacement entre plusieurs lieux éloignés, sur la même exploitation, doit être intégré à ce fonctionnement car il suppose des pertes de temps importantes : *« Il y a les litières à faire, faire le foin tous les jours, tous les jours emmener les brebis dehors puis aller les chercher, les soigner. On n'a pas la chance d'avoir des brebis sous le même toit. On a quatre granges où on met le bétail. Il faut faire la navette, tu passes du temps »* (Terrain C – Entretien 16).

Si ces tâches ne sont pas effectuées quotidiennement, la vie des animaux est rapidement mise en danger. *« C'est vrai que c'est contraignant »* (Terrain A – Entretien 10) commente ainsi un éleveur rencontré dans le bocage vendéen, tandis qu'une éleveuse d'un village voisin utilise la même expression quand elle s'exclame devant nous : *« C'est tellement contraignant ! »* (Terrain A – Entretien 7).

L'éleveur, en embrassant son métier, endosse ainsi une lourde responsabilité. Il s'engage à faire acte de présence jour après jour auprès de ses animaux, ce qui le contraint par la suite à respecter une horloge qui n'est pas vraiment celle des calendriers d'entreprise ou des agendas scolaires. Cette horloge a ceci de particulier que c'est une horloge du vivant. Cela signifie que les dimanches et les jours fériés, comme les périodes de vacances scolaires ne font a priori pas parties du planning de vie qui est celui des animaux. Ce n'est pas parce qu'on est dimanche que les animaux n'ont pas besoin de boire et de manger ; ce n'est pas parce qu'on est dimanche que la pratique de la traite s'efface du planning de l'éleveur. S'il est si important de rappeler ces faits, c'est qu'ils viennent conditionner un certain rapport au monde. Toute personne qui choisit d'exercer le métier d'éleveur fait également le choix d'un mode de vie qui se distingue du reste de la société.

Il faut par exemple être capable de quitter un repas de famille, parce qu'un appel a retentit, signalant qu'une vache était en train de vêler ou une brebis en train d'agneler : « *Nous, avec les agnelages, il nous arrive de nous rhabiller entre la soupe et le fromage ! C'est une vie, pas un métier.* » (Terrain A – Entretien 15 – BS).

Il faut être capable, lorsque l'on est éleveur-berger de passer les vacances d'été à l'estive, à traire quelles que soient les conditions météorologiques et à garder toujours un œil sur la position des troupeaux, alors que les randonneurs et les vacanciers passent devant vous et vous sollicitent pour expliquer votre métier (Terrain C- Entretien 4). Et ce n'est pas toujours évident à vivre, ainsi qu'en témoigne cet éleveur rencontré dans le Puy-de-Dôme : « *Les gens nous prennent pour des fous. On a l'impression, c'est vrai, de travailler comme des cons pendant que les autres sont dans des piscines. [...] Ils nous aident pas à l'aimer le métier, ils nous dégoûtent* » (Terrain B – Entretien 15).

Cette présence au jour le jour auprès des animaux se traduit également par un découpage de l'année en saisons. Pour un éleveur, il est évident le fait d'être en hiver ou en été n'est pas seulement un élément de décor. « *Je voyais bien que selon les saisons, ce n'était pas le même travail* » (Terrain B – Entretien 11), nous explique cette éleveuse de brebis à viande dans le Puy-de-Dôme lorsqu'elle évoque les débuts de sa vocation. « *Les saisons, on les sent venir, on les a dans la peau* » nous confiait également cet éleveur de brebis laitière de Laruns, un jour de novembre alors que l'hiver commençait à montrer les signes de son arrivée (Terrain C – Entretien 19). Son épouse, à titre de comparaison, nous faisait le témoignage de sa vie d'avant alors qu'elle faisait carrière dans la région parisienne. Elle nous décrivait ainsi : « *Quand j'étais en ville, je ne voyais pas les saisons passer. Je travaillais comme hôtesse de l'air à Air France. Une semaine c'était un vol. Un mois, quatre vols. C'est tout* » (Terrain C – Entretien 19).

Pourtant, il serait erroné de maintenir une vision du métier d'éleveur en parfaite harmonie avec les saisons et le temps long. Ce tableau idéal, qui ramène à un certain mythe du métier, est en effet loin de la réalité car les éleveurs ne vivent pas dans un monde clos, hermétique aux lois de la société occidentale contemporaine. Tout en restant connectés aux cycles de la nature, ils doivent également savoir interagir et se plier aux rythmes cadencés produits par les acteurs industriels et institutionnels.

3.2.2 – Le temps du vivant perturbé par les choses contre-nature

La façon dont est vécu le rapport au temps chez les éleveurs n'est pas toujours apaisée. Plutôt, elle est souvent source d'angoisses. Dans la pratique, les éleveurs sont aujourd'hui couramment confrontés à des situations qui sont sources de stress. Nombreux sont ceux et celles qui témoignent du sentiment de manquer de temps. On retrouve également le vocabulaire de la course qui exprime une idée de perte de contrôle, avec l'image d'être pris dans un tourbillon, aussi bien sur le plan physique que sur le plan émotionnel : « *Dans ce métier, on a beaucoup de travail, on est stressé, il faut que ça aille vite et quand ça gueule, ça gueule !* » (Terrain B – Entretien 15).

D'après notre observation, ce climat d'oppression naît de la tension qui s'exerce entre :

- d'une part, la nécessité de faire acte de présence auprès de ses animaux, de leur dédier une attention de tous les instants,
- d'autre part, les injonctions extérieures qui permettent à l'éleveur de se relier à la société contemporaine telle qu'elle fonctionne en sa large majorité, avec ses rythmes, ses délais, ses dates butoirs.

La confrontation de ces mondes au fonctionnement différent vient créer une situation de double-contrainte, mettant l'éleveur dans une situation particulièrement inconfortable. D'autres tâches participent en effet à intégrer l'éleveur au sein de la société contemporaine. C'est ici que nous pouvons notamment parler de l'envoi des dossiers de déclaration PAC, des réunions, des rendez-vous auprès des techniciens et des conseillers comptables... Un technicien d'un groupement agricole nous commentait ainsi : « *Ils ont choisi ce métier pour la liberté... Et ils se retrouvent derrière un bureau, à remplir de la paperasse !* » (Terrain A – Entretien 5).

Nous pouvons également souligner le commentaire de ce berger, éleveur à la retraite qui continue de passer sa saison à l'estive afin de soutenir son fils, éleveur de brebis laitières. Il regrette un temps où « *c'était plus simple* », notamment par rapport aux réglementations édictées par Bruxelles : « *Les normes européennes, ça va tuer beaucoup de monde* » annonce-t-il (Terrain C – Entretien 4). Un autre éleveur regrettait aussi « *toujours plus de contraintes et de paperasseries* » (Terrain C – Entretien 14), puis rajoutait : « *Il faut tout identifier, il faut tenir des registres. [...] Tout ce qui est pensé loin de nous ne correspond pas à la réalité, sur le terrain* » (Terrain C – Entretien 14). Son témoignage est confirmé par celui de cet éleveur vendéen qui soupire : « *On est submergé de papiers, de protocoles* » (Terrain A – Entretien 10).

En particulier, ce sont les contrôles inopinés sur les exploitations par les services administratifs qui sont des sources d'angoisse et qui réveillent souvent un vif sentiment d'injustice : *« il faut arrêter de payer les gens à faire des contrôles. Contrôle PAC il y a deux ans, et cette année aussi. On a eu service vétérinaire au mois de septembre. Tout le temps, il faut qu'il y ait des contrôles. [...] Un exemple : les filles de la PAC, quand elles sont venues, elles étaient deux. Elles comptaient les brebis dans la bergerie, pour vérifier qu'elles étaient toutes enregistrées. Et une brebis, en sortant du cornadis, perd sa boucle sous ses yeux. SANCTION ! »* (Terrain A – Entretien 7).

L'élevage a beau être une activité dans laquelle les éleveurs sont au plus près de la nature, du vivant et de ses cycles, il n'empêche qu'aujourd'hui ils représentent une catégorie socioprofessionnelle comme les autres. Aussi doivent-ils pouvoir être intégrés à la case administrative qui leur correspond. Par définition, le chef d'exploitation agricole est un entrepreneur et doit répondre aux contraintes qui sont liées à ce statut. Les sphères de l'administration et de la gestion financière ne sont pas exclues de son monde. Pourtant, ils ne s'y trouvent guère à leur place *« C'est-à-dire que... Pff... C'est des textes qui sont appliqués... Mais mince ! On travaille avec du vivant ! C'est des cases, des normes ! C'est vrai que faire du cas par cas serait compliqué. Je sais pas... »* (Terrain A – Entretien 7).

Le grand défi, pour les éleveurs français d'aujourd'hui, consiste à marier ces deux approches, à jouer sur ces deux niveaux, ou disons plutôt ces deux lignes temporelles. Un éleveur, élu à la chambre d'agriculture et responsable FDSEA, se faisait ainsi porte-parole des éleveurs de son canton lorsqu'il nous déclarait : *« on a changé de rythme »* (Terrain A – Entretien 8). Cette simple phrase rend bien compte de cette impression d'accélération du temps qui est vécu par un grand nombre d'éleveurs en France. Cet éleveur de Laruns nous affirmait ainsi :

« On veut tout, tout de suite. Autrefois, il fallait penser à l'avenir, au long terme. Maintenant, on pense au jour le jour. S'ils pensaient au long terme, les industriels, ils verraient qu'il ne faut pas tuer l'agriculture. Aujourd'hui, tout le monde ne pense qu'à gagner des sous. Autrefois, ils essayaient toujours de regarder un peu plus loin » (Terrain C – Entretien 6).

La remarque de cet éleveur nous semble particulièrement pertinente lorsqu'elle est placée en parallèle de celle de cet autre éleveur qui, dans le bocage vendéen, est quant à lui le représentant local du syndicat majoritaire. Il défend au contraire une vision selon laquelle : *« Il ne faut pas oublier qu'une entreprise agricole, c'est une entreprise. On gère une exploitation comme une entreprise et on a des obligations de résultats. La partie économique doit être devant. On doit gagner notre vie »* (Terrain A – Entretien 8).

Si certains se sentent donc à l'aise dans ce paradigme, il est clair que d'autres n'y trouvent pas une place naturelle. « *Le système aime bien que les gens soient un peu débordés de travail. Je pense qu'ils entretiennent ça. Ça favorise cette dépossession...* » (Terrain A – Entretien 15 – AS), nous expliquait ainsi cet éleveur à la retraite, militant engagé à la Confédération Paysanne. Selon lui, l'ambiance laborieuse, source de stress, qui aujourd'hui règne dans le monde agricole favorise l'abandon, chez les agriculteurs, de leur pouvoir de décision entre les mains des acteurs des filières agro-alimentaires. « *On a besoin d'efficacité financière. On est dans un monde qui va vite* » regrettait-il en fin d'entretien (Terrain A – Entretien 15 - AS). Et en effet, dans les discours des éleveurs interrogés, la « *paperasse* » (Terrain A – Entretien 14) obligatoire est une complication qui n'est pas intégrée en tant que telle au système de penser et de pratiquer l'élevage. Plutôt que de s'approprier son usage, afin d'en faire un outil au service de l'indépendance, elle devient alors un élément du contexte extérieur, imposant des contraintes que l'éleveur n'avait pas choisies en s'engageant dans sa vocation. Un éleveur de chèvres nous confiait ainsi : « *on ne savoure plus, on ne prend plus le temps* » (Terrain A – Entretien 10).

L'impression de manquer de temps pour bien faire son travail, du moins pour l'effectuer d'une façon qui convient à l'éleveur, se retrouve fréquemment dans les entretiens, notamment au sujet du lien éleveur/animal : « *Parfois, on est tentés de les caresser, mais on a tellement peu de temps...* » (Terrain A – Entretien 6), nous révèle cet éleveur laitier, parlant de ses vaches. C'est ici que la possibilité d'un décrochage commence à pointer : « *Dans le coin, une exploitation sur trois est sur le point de mettre la clé sous la porte. Il y en a qui vont arrêter, c'est sûr, on le voit tous les jours* » (Terrain A – Entretien 12).

3.2.3 – La fatigue physique et nerveuse : symptôme d'une accélération du temps vécu.

Les éleveurs n'ont pas tous un regard positif sur leur mode de vie, ainsi que nous l'expriment les citations suivantes :

« *Il faut pas le cacher, être éleveur c'est un boulot de dingue* » (Terrain A – Entretien 14).

« *C'est pas tout joyeux, tout rose, tout est beau, avec les animaux, cui-cui...* » (Terrain A – Entretien 6).

« *Il faut pas écouter le corps, des fois, quand on est fatigué* » (Terrain A – Entretien 7).

« *N'ai pas pu tout faire* » (Terrain C – Entretien 3).

Pour aller au-delà de l'image stéréotypée d'un quotidien qui serait uniquement source de bien-être grâce au contact avec la nature, ils n'hésitent pas à nous montrer les facettes les moins brillantes de leur métier.

Juste après que nous l'ayons accompagné lors de la traite matinale, un éleveur de chèvres en fin de carrière nous décrit ainsi à quel point il trouve que cette pratique, qui lui impose tous les jours de se lever avant l'aurore, est pour lui devenue « *lassante* » (Terrain A – Entretien 10). Un autre éleveur de brebis ne cachait pas sa préférence pour la saison estivale, expliquant que l'hiver « *en bâtiment, c'est beaucoup plus répétitif. C'est beaucoup plus formaté comme boulot quand elles sont en bergerie. On sait, tous les jours, que c'est le même boulot* » (Terrain A – Entretien 15 – BS). Son témoignage fait écho avec celui de la femme d'un éleveur ossalois, qui exprime qu'elle peut parfois se sentir « *esclave* » de la responsabilité qui lui pèse sur le dos ainsi que sur celui de son mari (Terrain C – Entretien 19).

Cette nécessité de présence auprès des animaux est vécue non pas comme un choix libre et consenti, mais comme un devoir qui devient trop lourd à porter. Certains éleveurs que nous avons rencontrés ont ainsi montré qu'il pouvait y avoir une dimension sacrificielle dans l'exercice d'un métier aussi « *contraignant* » (Terrain A – Entretien 9). A tout instant, l'éleveur doit être prêt à se mettre à la disposition des animaux qui dépendent de lui.

« *C'est un peu un état. On est un peu à la disposition de nos animaux. Quand ils ont décidé d'être malade juste le jour où ça nous arrangeait pas...* » (Terrain A - Entretien 15 – PC).

« *Il y a des sacrifices à faire aussi, c'est pas comme une usine, on travaille avec du vivant.* » (Terrain A – Entretien 13).

Cette dimension sacrificielle est ressentie de façon d'autant plus vive aujourd'hui, qu'elle se trouve confrontée à un contexte social dans lequel le fait de disposer de temps libre est un droit reconnu. Il est moins aisé de se lever sans rechigner le dimanche matin pour aller faire la traite quand tous ses voisins et/ou ses amis parlent de se détendre ou de pratiquer une activité de pleine nature. « *C'est plus la famille où là, on est hors-norme : nous, les fêtes de Noël, on n'arrivera pas avant telle heure. Ils ont du mal à s'y faire, on est moins disponible pour les repas de famille* » (Terrain A – Entretien 7). Ce propos vient valider le discours que nous avait donné le Président de la Fédération Nationale des Producteurs de Lait lors de nos entretiens préparatoires : « *Souvent, du jour au lendemain, les exploitants décident d'arrêter les vaches. Ils disent : « j'en ai marre de travailler, les enfants sont tous seuls à la maison, je ne vois plus ma femme, je n'ai le temps de rien faire ». Tant que le monde agricole vivait en vase clos, il arrivait à supporter ces contraintes. On vivait tous dans le même village, on se levait tous les matins. Il y avait un effet d'entraînement. Mais quand on est tout seul à se lever...* » (Représentant - YF).

A l'échelle locale, cet animateur d'un groupement agricole du canton des Herbiers fait aussi l'observation suivante chez les éleveurs qu'il accompagne : « *Ils voient que les autres personnes de la société font les 35h. Forcément, ça fait émerger de nouvelles envies. Certains font le choix de mettre en priorité leur vie de famille, quitte à louper les réunions !* » (Terrain A – Entretien 4). Ainsi, c'est davantage le décalage des modes de vie d'une profession qui est de moins en moins représentés au sein de la population rurale française qui fait apparaître en surbrillance la pénibilité du travail d'astreinte.

Le risque qui émerge est l'apparition d'un profond sentiment d'isolement chez les éleveurs qui finissent par se demander si le dévouement qu'ils mettent dans leur travail a encore un sens. C'est le président de la Fédération Nationale des Producteurs Laitiers, rencontré en préparation de nos enquêtes de terrain, qui nous transmettait le témoignage d'un jeune éleveur voisin. Celui-ci avait fait l'observation qu'il était l'un des seuls de son village à se lever tôt le matin, pendant les vacances de Noël. « *D'habitude je le fais tout le temps, mais se lever seul... C'est pas facile* » (Représentant - YF) avait-il pu nous rapporter. Le représentant national notait que ce cas était représentatif d'une situation globale qui concernait toutes les campagnes françaises : les observations effectuées sur les trois territoires de cette recherche viennent confirmer son propos.

3.2.4 – La magie derrière le geste :

Ce mode de vie qui est propre aux éleveurs est celui d'un rythme routinier, cadencé par ces pratiques indispensables et répétitives que sont les pratiques d'astreinte. Toutefois, cette routine apparemment bien installée, bornée par les changements de saison, a ceci de particulier qu'elle laisse la place à l'imprévu.

« *L'instabilité au jour le jour, c'est pas toujours facile à vivre. En même temps, c'est pour ça que j'aime mon métier, qui est très varié* » (Terrain A – Entretien 14).

« *Tous les jours on a des surprises, c'est la magie de travailler avec des bovins* » (Terrain A – Entretien 12).

C'est en effet à travers les pratiques d'astreinte que l'éleveur entre en contact avec ses animaux, et cette expérience est quant à elle de nature extrêmement diverse et changeante. En élevage laitier par exemple, la traite est l'occasion de passer en revue chaque animal l'un après l'autre et de vérifier leur état de santé. C'est particulièrement sensible auprès des éleveurs ossalois qui, lors de la saison estivale, doivent prêter une attention particulière à l'état des onglons des brebis qui sont laissées en libre-pâturage le reste de la journée. La moindre blessure est alors susceptible de s'infecter rapidement et de mettre en danger la vie de l'animal. De même, lorsque les éleveurs nourrissent les troupeaux qui sont gardés à l'étable pendant la saison hivernale, ils éveillent la curiosité de l'animal qui reconnaît l'éleveur et peut alors lui exprimer son intelligence et son affection.



→ **Ci-contre : Photographie 120.**
Chèvres saanen en bâtiment,
montrant des signes de curiosité à notre approche, pendant le pansage
 (Terrain A – Entretien 10).

Derrière chaque geste, il y a donc une signification qui n'est pas uniquement guidée par la recherche de productivité. Pour un même geste, plusieurs strates de sens peuvent être mises en lumière.

GESTE	SIGNIFICATIONS
DONNER DE LA NOURRITURE	→ Nourrir
	→ Vérifier l'état de santé général du troupeau
	→ Connaître chaque animal
	→ Eveiller les animaux, créer une interaction avec l'éleveur, susciter des comportements

Tableau 15. Plusieurs fonctions pour un seul geste.

La citation suivante montre également que c'est un véritable échange qui peut se produire entre les animaux et les éleveurs, lors des pratiques d'astreinte. Nourrir les animaux peut être une manière d'éveiller leur curiosité : « *On fait de la betterave pour compléter la ration de base, elles adorent ça comme des friandises, ça a un goût sucré. On balaie les auges tous les matins. On vide les abreuvoirs pour mettre de l'eau propre. Elles sont comme nous, elles aiment quand c'est propre* » (Terrain A – Entretien 14). De même, reprenons cette citation d'un éleveur de vaches parthenaises du Bocage Vendéen : « *Le matin, les nourrir, c'est pas le plus passionnant, mais c'est là aussi qu'on arrive à détecter les animaux malades.* » (Terrain A – Entretien 12). Nous pouvons également citer le témoignage de cette éleveuse de brebis à viande du Puy-de-Dôme qui favorise à chaque fois qu'elle le peut le contact physique avec ses animaux : « *Dans les bâtiments quand j'enfourrage, même si les techniciens se sont insurgés contre moi, je passe au travers des brebis parce que je ne veux pas que les brebis n'aient affaire à moi que quand je dois leur faire des piqûres* » (Terrain B – Entretien 14). L'alimentation des animaux devient ainsi un moment de proximité physique grâce auquel un lien de confiance s'instaure jour après jour entre l'éleveur et son troupeau.

Mais s'il est une pratique qui permet d'entrer dans un contact privilégié avec chaque individu du troupeau, c'est bien la traite qui mobilise une reconnaissance de chaque animal par le toucher.

« *Nous on a des vaches qu'on côtoie à la salle de traite, deux fois par jour [...] Ah non ! On s'y attache !* » (Terrain A – Entretien 15).

« *Quand tu fais la traite manuellement, tu as ce contact, tu vois à ce moment là les maladies, les problèmes* » (Terrain A – Entretien 9).

L'expérience des éleveurs de brebis laitières de la vallée d'Ossau est peut-être encore plus significative de la singularité du rapport homme/animal qui est permise par cette pratique de la traite. En vallée d'Ossau en effet, il n'est pas rare que les éleveurs pratiquent encore la traite à la main, certains par habitude, d'autres par choix assumé. Ceux-là remarquent des avantages à cette pratique manuelle, en termes de suivi des animaux. « *Moi, je préfère traire à la main. C'est personnel. Je trouve que tu as plus de contact avec les brebis, tu les connais bien mieux. [...] tu vas plus vite sentir la moindre faiblesse, si c'est un peu chaud, un peu dur* » (Terrain C – Entretien 8).

On peut aussi mettre en avant les propos de cet éleveur de Laruns, qui a quant à lui adapté sa pratique pour passer à la machine à traire. Il remarque : « *Peut-être qu'on peut dire que la traite à la main est un moment privilégié avec les animaux. C'est vrai, c'est un contact physique et on perçoit la personnalité de chaque brebis, on voit si elles sont stressées* » (Terrain C – Entretien 7).



→ **Ci-dessus : photographie 121.** Un éleveur au sein de son troupeau de brebis basco-béarnaises, juste avant la traite matinale. On remarque aussi bien la présence du parc où les brebis ont été rassemblées pour la nuit, que celle de la caisse à traire ou cage à traire, qui permet à l'éleveur d'être abrité lorsqu'il fait mauvais temps.

→ **Ci-contre : photographie 121. La «casse à traire».**

A l'intérieur, on voit que les brebis, poussée par les chiens, passent une par une devant l'éleveur pour faciliter la traite à la main.



Avant l'apparition des cages à traire, qui font un petit abri sous lequel l'éleveur est assis et où les brebis passent les unes après les autres, les éleveurs à l'estive pratiquaient ce qu'ils appellent la traite au libre, ainsi que l'évoque cet éleveur de Bilhères-en-Ossau.

« Avant, c'était encore plus fort, on trayait les brebis sans parc à traire. On les rassemblait avec les chiens. On s'asseyait au milieu du troupeau. C'était un rapport très fort au troupeau et aux bêtes » (Terrain C – Entretien 15). Cet éleveur de Laruns évoque les mêmes souvenirs :

« La génération de mon père, ils étaient capables de reconnaître chaque brebis à la tête, pour la traite. Parce qu'ils trayaient au libre, sans la casse à traire, sans rien. Ils étaient dans le troupeau et ils les attrapaient une par une [...] j'ai participé à cette traite au libre. Après il y a eu la casse à traire. Rien que ça, ça change tout, parce que tu n'as pas besoin de connaître par cœur tes brebis » (Terrain C – Entretien 7).

3.2.5 – L'accélération du temps vécu : une caractéristique de la société contemporaine ?

Les éleveurs nous invitent à questionner notre rapport au temps. Si on reprend la manière avec laquelle ils fonctionnent déjà, nous pouvons remarquer qu'ils proposent une nouvelle manière de concevoir celui-ci. Notre société occidentale est fortement inspirée de l'idée qu'il y a un temps qui est réservé à la production de biens matériels, de services, d'actions rémunérées. Sur nos plannings et calendriers, celles-ci sont placées dans des cases dédiées à cet effet. Les zones situées en dehors de ces champs sont préservées de cette fonction laborieuse. On parle à leur sujet de « temps libre » : il s'agit des périodes de vacances, des week-ends, des jours-fériés. En général, on les attend impatientement, on est soulagé quand on y arrive enfin. En simplifiant, on peut dire que la tendance du paradigme actuel consiste à séparer strictement le temps libre du temps travaillé. En somme, le temps libre n'est rendu possible qu'à l'exclusion du travail. Les éleveurs, quant à eux, peuvent également embrasser cette conception. Les jeunes générations revendiquent d'ailleurs vigoureusement le droit à disposer de temps libre autant que les autres catégories de la population française, de façon à rendre moins sensible l'écart qui persiste entre les modes de vie. Dans les GAEC, l'on s'organise pour se répartir les tâches, et que chacun puisse partir en vacances quelques jours par-ci par-là voire quelques semaines par an. De même, des services de remplacement existent, qui peuvent venir donner des coups de pouce aux éleveurs qui en font la demande.

Mais dans le cadre de notre recherche, il nous semble intéressant de renverser ce paradigme. Nous supposons que la temporalité proposée par les éleveurs peut, à l'inverse de ce qui est couramment admis, être un appui pour le reste de la société française. Les éleveurs, dans le cadre de leurs pratiques quotidiennes, sont amenés à dépasser cette séparation entre le temps dit « libre » et le temps travaillé, à inclure des temps libre dans le travail, et des temps travaillés dans le temps libre. Ne pourrait-on pas y voir une clé pour des modes de vie plus en harmonie avec la nature ? Nous pouvons ici établir un parallèle entre les résultats rapportés ici, et la réflexion proposée en 2010 par Hartmut Rosa, dans un ouvrage intitulé *Accélération : une critique sociale du temps*. L'auteur y développe l'idée selon laquelle notre rapport au temps s'est métamorphosé, jusqu'à devenir « *un facteur d'aliénation décisif dans le monde contemporain* ». Nous serions aujourd'hui pris dans une course effrénée qui nous entrainerait vers la perte de repères pourtant indispensables, au point de nous priver de notre capacité à nous relier à l'avenir et à discerner les voies les plus favorables. Cette perte de vision se traduirait sur les plans individuel et social, par l'augmentation des souffrances psychologiques associées au « *sentiment d'un temps coagulé, suspendu, et de l'absence d'avenir* » (Rosa, 2010), ou encore par la perte d'influence du politique par rapport aux lobbies économiques puisque « *le système politique manifeste une désynchronisation de plus en plus flagrante face à la vitesse et la complexité des évolutions économiques, sociales et techniques* » (Rosa, 2010).

En tous les cas, les éleveurs rencontrés nous ont effectivement parlé de ce phénomène de l'« *accélération* » du temps vécu, en l'associant également à l'idée d'une perte de maîtrise sur leur entreprise, et plus largement d'une perte du sens du métier. L'impression d'aller dans le mur, de ne plus voir l'objectif qui guide les pratiques quotidiennes, en sont des expressions qui viennent en effet conforter la thèse d'Hartmut Rosa.

« Le paradoxe majeur est que le progrès technique, censé libérer du temps libre, s'accompagne au contraire d'une "raréfaction des ressources temporelles", dans la mesure où il est motivé par une exigence de croissance toujours plus élevée : produire davantage, se déplacer plus loin et plus souvent, multiplier les échanges sociaux, etc. Loin de vivre plus sereinement, nous sommes soumis à une course déchaînée contre la montre » (Grojnowski, 2010).

La fragmentation de la temporalité, qui serait découpée en de multiples séquences déconnectées les unes des autres, serait ainsi le propre de notre modernité. C'est ce que Hartmut Rosa souligne en évoquant le phénomène de « *détemporalisation de la vie* » (Rosa, 2010), c'est-à-dire la perte de la cohérence temporelle et de l'identité construite selon un parcours linéaire, narratif. Le projet culturel, qui oriente les actions d'une génération en les inscrivant dans une histoire collective porteuse de sens, serait alors aliéné par cette structure temporelle fragmentée. *« Il est crucial d'envisager une voie alternative qui permette d'éviter le scénario d'un triomphe total de l'accélération, sans pourtant recourir à l'option d'un processus généralisé de décélération, ce qui reviendrait à sortir de l'histoire »* explique alors Jérémie Grojnowski, dans la conclusion de sa synthèse sur l'ouvrage d'Hartmut Rosa. Ce défi auquel aujourd'hui notre société en perte de repères est confrontée, les éleveurs le connaissent bien, eux qui sont habitués à devoir jongler entre le temps des cycles réguliers de la nature, et celui, de plus en plus saccadé, des calendriers, des rendez-vous, des réunions. Ne pas perdre le lien avec les rythmes de la nature, sans non plus décrocher de l'histoire qui est celle des événements sociaux, n'est pas une mince affaire pour ces éleveurs qui se trouvent à la jonction de différentes temporalités.

3.3 - Vivre le lien à la nature à travers le lien à l'autre :

« Je communique avec les animaux »

La façon dont les éleveurs évoluent dans l'espace et la manière avec laquelle ils s'organisent dans le temps sont les deux premiers traits qui caractérisent le lien entre les éleveurs et la nature. Et cela nous permet d'aborder maintenant un principe qui est au centre de la définition du métier d'éleveur : il s'agit de la relation qui unit l'éleveur et les animaux.

*« L'animal, c'est la base de la chose, je pense pour moi. Le matériel, c'est secondaire »
(Terrain A – Entretien 12).*

Les pratiques d'astreinte évoquées plus haut sont la porte d'entrée de cette connaissance du lien entre l'éleveur et ses animaux. Voyons à présent comment ce lien naît, s'exprime, se développe jour après jour.

3.3.1 – Le verbe « aimer » à la racine du lien éleveur/animal ?

Pour que la relation entre l'éleveur et son troupeau soit établie sur de bonnes bases, il y a d'abord un principe indispensable que l'on pourrait négliger mais qui est pourtant évoqué par les éleveurs eux-mêmes comme étant fondamental pour que la relation éleveur/animal puisse exister. Cette idée renvoie effectivement à des propos qui nous ont été tenus par les éleveurs lors des entretiens. A partir de la liste de citations suivantes, nous relevons ainsi que le verbe « *aimer* » est fortement présent dans les entretiens. Il peut également être accompagné du lexique de la préférence, du goût, de l'affinité.

« Aimer les animaux, ça a toujours été mon truc, pas que les chevaux. »
(Terrain A – Entretien 18)

« Ma pratique préférée, c'est de m'occuper de mes vaches, c'est sûr. »
(Terrain A – Entretien 14)

« Il faut aimer les animaux. »
(Terrain A – Entretien 13)

« On préfère les animaux au tracteur. C'est une fibre »
(Terrain A – Entretien 15 - AS)

« Les animaux, c'est du plaisir [...] toujours du bonheur. »
(Terrain A – Entretien 15 - PV)

« J'avais un attrait pour les animaux »
(Terrain A – Entretien 15 – BS)

« Je me suis installé par passion, pour l'amour des animaux, j'aime bien le contact avec les animaux » (Terrain A – Entretien 12).

« On aime nos animaux. Nous, on aime nos animaux. [...] Il faut aimer les bêtes. [...] Quand tu as toujours aimé être dehors, faire les clôtures, l'élevage... » (Terrain A – Entretien 8).

« J'ai toujours aimé ça » (Terrain A – Entretien 5).

« Si on n'aime pas ses animaux, on ne peut pas avoir un produit de qualité »
(Terrain A – Entretien 7).

« Depuis que je suis tout jeune, j'ai cet amour des animaux » (Terrain B – Entretien 6).

« Les brebis, pour faire ce métier, il faut les aimer » (Terrain B – Entretien 14).

« Si je fais ce métier, c'est que j'aime les bêtes » (Terrain B – Entretien 15).

« On a appris à les aimer. On les aime. » (Terrain C – Entretien 16).

« Il faut aimer le bétail » (Terrain C – Entretien 7).

Dans leurs pratiques quotidiennes comme dans leurs discours, les éleveurs que nous avons rencontrés ne remettent pas en question la nature sensible de leurs animaux, ni le fait qu'une forme de communication entre les hommes et les animaux soit possible. Pour être plus clair, aucun des éleveurs que nous avons interrogés n'a contesté le fait que les animaux fassent preuve d'une forme d'intelligence et qu'ils ressentent des émotions. Cette sensibilité serait variée selon les espèces et selon les individus. Sa perception dépendrait également de la manière avec laquelle l'éleveur est disposé à la recevoir.

« Les animaux, c'est vrai qu'ils sont intelligents » (Terrain A – Entretien 15 - BS).

« Une vache, c'est pas sot du tout ! Si elle n'a pas envie d'aller quelque part... »
(Terrain A – Entretien 15 - PV).

« Forcément, le troupeau ressent. Des fois, on peut traverser des périodes où on est fatigué, où on a moins le moral. Comment expliquer que le troupeau s'en ressent ? » (Terrain A – Entretien 7).

« Si on a peur des vaches, elles le ressentent. Tout se sent »
(Terrain A – Entretien 12).

« Elles ont une mémoire des prés et des endroits où elles sont passées. » (Terrain B – Entretien 14).

« C'est sûr, c'est sensible une bête [...] Elle nous connaît »
(Terrain B – Entretien 13).

« On dit que c'est bête une vache, mais c'est pas vrai [...] ça connaît son monde »
(Terrain B – Entretien 15).

Puisque l'animal ne peut s'exprimer de la façon qui est la plus courante et la plus évidente chez les humains (le langage parlé), les éleveurs sont donc contraints de développer auprès de leurs troupeaux un autre langage que nous avons pu décliner en trois strates :

- 1- Le niveau du corps**
- 2- Le niveau des émotions**
- 3- Le niveau de l'âme**

Voyons désormais par quelles pratiques quotidiennes les éleveurs parviennent à entrer en contact et à entretenir un bon niveau relationnel avec leurs animaux.

3.3.2 – Observer le corps qui parle

L'enveloppe physique est le premier niveau où se joue la communication entre l'éleveur et ses animaux. Cette connaissance biologique et physique est indispensable à l'exercice du métier d'éleveur, quel que soit le système pratiqué. En effet, l'aspect visuel du corps de l'animal est le premier support par lequel l'éleveur peut connaître l'état de santé de ses animaux, les repérer dans leur environnement, et étudier leurs comportements. A ce sujet, les éleveurs insistent auprès de nous pour nous faire comprendre que travailler avec des animaux, ce n'est pas comme de travailler avec un ordinateur ou un robot. Ce caractère vivant, sensible, animé, est donc bien perçu par les éleveurs que nous avons rencontrés : « *Les vaches sont des mammifères tout comme nous. Ce qu'on sent, elles le sentent aussi. C'est pas une machine* » (Terrain A – Entretien 13). De même, cet éleveur ossalois trouve utile de nous énoncer ce propos : « *Un tracteur, c'est pas une brebis, une vache ou un cheval* » (Terrain C – Entretien 7).

Pour œuvrer avec ce vivant qui n'est jamais parfaitement contrôlable, l'œil de l'éleveur est certainement son premier outil de travail. Dans les entretiens réalisés, les éleveurs ne cessent de répéter qu'il faut « *avoir l'œil* ». Ainsi nous l'affirmait cet éleveur de chèvres : « *Voir que cet animal-là va pas bien, il faut passer du temps, avoir l'œil.* » (Terrain A – Entretien 9). Et cet autre éleveur de vaches laitières affirmait lui-même, malgré son choix d'un système d'élevage entièrement robotisé : « *C'est aussi l'œil de l'éleveur, parce que le robot ne dit pas tout [...] il faut avoir l'œil ouvert !* ». (Terrain A – Entretien 8). De même, cet éleveur berger de Laruns confirme que « *le métier est tout dans l'observation. Les bergers les plus forts en un sens, c'est ceux qui arrivent sans un carnet, sans un cahier, sans rien. Tout là : dans l'œil, dans l'observation* » (Terrain C – Entretien 7). Son collègue vient ajouter de la force à tous ces témoignages en affirmant également : « *Il faut avoir l'œil du bétail* » (Terrain C – Entretien 16).

A l'estive, cette qualité d'observation serait encore plus indispensable qu'ailleurs. Lorsque les animaux sont laissés en liberté dans de vastes espaces, l'œil du berger est mobilisé à toute heure de la journée, car il ne s'agit pas de perdre son troupeau de vue. Ce regard doit être suffisamment affuté pour repérer une brebis qui s'est égarée, ce qui n'est pas chose évidente lorsque la toison pâle de l'animal vient se confondre avec les couleurs minérales des parois rocheuses ou lorsque le brouillard s'en mêle. « *Ça peut arriver de ne pas retrouver les bêtes, c'est l'angoisse. Tu marches, tu te dis que tu ne vas pas les retrouver. Et quand tu les retrouves, alors là !* » (Terrain C – Entretien 15). C'est ainsi qu'il y a le regard qui guette, qui veille, qui va chercher, qui est déjà mouvement. « *Quand je suis à la montagne, un seul coup d'œil suffit. Tu n'as pas besoin de les regarder une par une. Au premier truc, tu vois le comportement anormal. [...] L'observation, c'est ça qui compte* » (Terrain C – Entretien 16).

Il y a aussi le regard qui se pose, qui permet d'observer les comportements et qui apprend progressivement à connaître d'une façon de plus en plus fine la manière avec laquelle les animaux interagissent entre eux, et avec le milieu qui les entoure. A ce sujet, les notes prises par le pâtre de Laruns lors de sa première année d'exercice peuvent nous éclairer : *« J'ai observé souvent leurs attitudes : se lever, se coucher, brouter, boire de l'eau des ruisselets, se lécher lorsqu'elles ont une fine blessure, se gratter avec leur patte arrière ou se frotter contre des troncs ou des rochers lorsque ça les gratte. »* écrivait ainsi le pâtre de Laruns dans son carnet de notes (Terrain C – Entretien 5).

Ces autres citations viennent également alimenter cette réflexion sur l'importance du regard, dans l'exercice de cette profession :

« Observer le comportement des vaches, ça fait partie du métier. Il faut décortiquer, comprendre » (Terrain A – Entretien 14).

« C'est eux (les animaux) qui nous disent si ça va pas. On voit en regardant les symptômes, les comportements » (Terrain A – Entretien 13).

Ce regard n'est pas passif : il est en lui-même une action sur les animaux, une manière de maintenir la relation, de prendre soin : *« Toutes les trois heures, on va les voir, on les surveille, on les regarde, on les bichonne »* (Terrain B – Entretien 13).

Dans la citation suivante, cette éleveuse de brebis à viande est capable de nous donner certains codes qui lui permettent de comprendre le langage corporel de ses animaux. *« En période d'agnelage, je peux les enjamber, elles ne bougent pas, elles se sentent en sécurité. [...] Si tu viens avec moi, elles vont plaquer leurs oreilles »* (Terrain B – Entretien 11).

EMOTION DE L'ANIMAL	⇒	ATTITUDE CORRESPONDANTE
Elles se sentent en sécurité		« Elles ne bougent pas »
Peur d'un inconnu		« Elles vont plaquer leurs oreilles »

Tableau 16. Exemple de lecture des comportements des animaux d'élevage

Notre curiosité nous a poussés à leur demander : à quoi les éleveurs reconnaissent-ils une belle vache ou une belle brebis, un joli veau ou un bel agneau ? Parmi les réponses obtenues, voici quelques unes qui méritent d'être mises en évidence, parce qu'elles nous paraissent significatives du regard que les éleveurs portent sur leurs animaux. Nous avons puisé parmi les réponses les plus équivoques. Le premier résultat qui ressort est celui de l'importance de la santé de l'animal sur son apparence physique. Un animal beau est d'abord un animal sain, nous dit cet éleveur de vaches allaitantes : *« Une belle vache ? C'est une vache en forme, on le voit ça, elle a le poil frais, elle est bien sur ses pattes »* (Terrain A – Entretien 12).

De même cette éleveuse vendéenne affirme qu'une belle brebis doit être « *en bon état corporel* » (Terrain A – Entretien 7). Mais la santé de l'organisme ne suffit pas ici, car le bien-être de l'animal, son état d'être, est également pris en compte par les éleveurs pour qualifier la beauté de ses animaux. Les comportements de celui-ci sont importants, ainsi que nous le précise cette éleveuse de brebis pour qui une jolie brebis est avant tout « *une brebis qui a le moral* » (Terrain A – Entretien 7). L'éleveur est ainsi doté d'une compétence qui lui permet de lire sur le corps de l'animal son état d'esprit. Cette éleveuse de brebis à viande nous dit qu'elle le remarque « *Dans le regard, la façon de bêler, la laine. A sa propreté. Si elle est sale, c'est qu'il y a un souci* » (Terrain A – Entretien 7). C'est particulièrement significatif pour les agneaux, dont elle surveille le dynamisme et pour lesquels elle attend un caractère très joueur. « *Un bel agneau, c'est un agneau qui saute tout le temps, qui joue à saute mouton. C'est marrant, quand on donne à manger le matin aux brebis, on voit les agneaux qui se mettent à courir pendant dix minutes, et c'est top ! Quand on rentre dans la bergerie et que ça se passe comme ça, c'est que tout est bien* » (Terrain A – Entretien 7).

La relation que l'animal entretient avec son environnement extérieur fait également partie des critères de beauté les plus mentionnés. « *Ce qui compte aussi, c'est qu'elle soit bien dans son environnement* » (Terrain A – Entretien 14), nous dit cet éleveur de vaches laitières. Un autre éleveur, rencontré également dans le Bocage Vendéen, et qui travaille selon un système plutôt extensif, insiste également sur le fait que l'animal doit être bien intégré avec son milieu de vie : pour lui, une vache ne peut être belle que dans un pâturage. « *Calme, le poil lisse, avec une belle mamelle... et dehors* » (Terrain A – Entretien 13) nous dit-il en dressant son portrait de la vache idéale. Nous commençons ici à entrevoir que l'aspect productif n'est pas absent de son regard et qu'il fait partie de ses critères de beauté, d'où la focalisation sur la « *mamelle* » comme représentation du potentiel productif de l'animal. Ces différents critères se retrouvent également dans la réponse de cet éleveur de vaches allaitantes : « *Le veau idéal, c'est un veau qui n'est pas très très gros : 50 kg, pas trop épais, bien membré, qui va avoir un bon GMQ (Gain Moyen Quotidien) [...] Un veau vélocé, et une heure après, il est en train de têter* » (Terrain A – Entretien 6) : la santé, la productivité, les comportements sont ainsi mentionnés.

Ce qui est beau chez l'animal pour les éleveurs renvoie donc à des critères variés. Dans le cas des races locales, l'aspect extérieur de l'animal évoque une certaine beauté, une certaine harmonie, parce qu'il renvoie à une histoire incluant les populations locales : il y a une fierté culturelle à cultiver cette apparence de l'animal qu'on ne trouve pas ailleurs et qui rend bien des services. Ainsi les longues pattes de la brebis basco-béarnaise rappellent aux éleveurs le rituel des longues transhumances que perpétuaient leurs aïeux année après année. Pour eux, une jolie brebis basco-béarnaise, se reconnaît « *à l'allure générale, en particulier au port de tête, à la finesse de la tête, aux aplombs, à la façon dont elle se déplace. Les basco-béarnaises ont des grandes pattes parce qu'elles parcouraient autrefois des kilomètres et des kilomètres* » (Terrain C – Entretien 15).

De même, si la robe mouchetée de la ferrandaise apparaît si élégante, c'est parce qu'on ne la trouve presque nulle part ailleurs que dans les Dômes, l'originalité de son apparence rappelle en même temps sa rareté et le fait qu'elle a bien failli disparaître dans la deuxième moitié du XXème siècle (Terrain B – Entretien 6). Le contraste est stupéfiant si l'on s'arrête à présent sur ce qui fait la beauté d'une vache de race Holstein. Ici, les critères d'observation s'appuient sur l'adaptation de la morphologie de la vache aux propriétés du robot de traite. C'est le cas chez cet éleveur engagé dans un système hors-sol où la mécanisation joue une place centrale : « *Une belle vache prim'holstein, c'est une grande vache, avec de belles mamelles. C'est des critères techniques, d'attaches arrière, d'attaches avant. Ce qui est très important, pour le robot, c'est l'implantation des trayons. On sélectionne beaucoup là-dessus. Si les tétines sont trop rapprochées derrière, c'est un souci pour le branchement du robot. Il ne les distingue pas. [...] Autre particularité du bâtiment : il faut des vaches avec de très bons aplombs, car elles sont censées passer toutes seules (en salle de traite). Une vache qui marche mal ne viendra pas toute seule et sera en retard* » (Terrain A – Entretien 9).

Cette capacité d'observation s'apprendrait au fil du temps, mais serait également une affaire de gènes. Il y aurait une part d'inné dans le fait d'être un bon éleveur, d'avoir une qualité relationnelle avec ses animaux. Lorsque les exploitations agricoles sont menées par une équipe d'éleveurs, il n'est pas rare que l'un soit reconnu parmi tous, pour son affinité particulière avec les animaux. « *Mon frère, il avait le flair pour ça. A quatre ans déjà, il emmenait les vaches au pré. Il est né avec* » (Terrain A – Entretien 14). « *Mon mari par exemple est plus calme que moi. A la limite, moi je dois plus les stresser. Lui, il marche tranquillement, elles marchent tranquillement derrière. Il marche tout doucement, les brebis sont calmes...* » (Terrain A – Entretien 7). « *Quand je me déplace dedans, elles sont calmes. Quand c'est D..., ça bouge, les bêtes s'énervent* » (Terrain A – Entretien 5).

Voyons maintenant comment se manifeste plus particulièrement le regard qui soigne : celui qui cherche le mal, la raison du mal, et la guérison du mal. Là encore, cette capacité relève avant tout d'une certaine sensibilité de l'éleveur : « *Tu le sens, si les bêtes ne sont pas bien* » (Terrain A – Entretien 14). « *C'est l'habitude, tu connais les vaches, tu vois si elles ruminent, si elles se lèvent quand tu approches. S'il y en a une qui est affaiblie, elle va pas se lever. Tu regards s'il y en a une qui boîte, si elle traîne la patte, si elle baisse la tête. C'est des tous petits signes qui font que tu vas te rapprocher de tel animal pour voir ce qu'il se passe* » (Terrain B – Entretien 6).

Cette capacité à repérer le dysfonctionnement de l'état de santé d'un animal demande une compétence qui n'a rien d'une évidence pour le non-initié.

« Quand on arrive dans un pré, dès qu'il y a une vache qui ne va pas, on la voit au milieu du troupeau. C'est l'allure du troupeau, le poil, tout, l'habitude. [...] si vous voyez une vache qui n'est pas avec les autres, qui est à part, alors il faut y aller bien vite. [...] Quand vous rentrez dans une étable et que vous voyez une autre qui est plate, qui n'a pas mangé, vous vous dites : ah ! Il y a quelque chose ! Elle rumine pas, elle a quelque chose » (Terrain B – Entretien 16).

Cette capacité fine d'écoute de l'état de santé des animaux transcende les genres, les cases, les étiquettes couramment admises : « A ce sujet là, qu'on soit bio ou pas ne compte pas. C'est la sensibilité de l'éleveur qui fait la différence. Et ça, aucun livre, aucun label ne pourra te le dire. Ça ne s'explique pas. C'est comme ça » (Terrain A – Entretien 10). « Ça s'apprend pas dans les livres, c'est un peu au feeling, il y'a des gens qui l'ont, d'autres non » (Terrain B – Entretien 15).

« Il faut être animalier, ne pas avoir peur des animaux, c'est une évidence. La fibre ou la passion, oui. » (Terrain A – Entretien 12). Le fait d'aimer être au contact des animaux serait la première indication de cette fibre originale, ainsi qu'en témoigne cet éleveur de vaches charolaises du bocage vendéen : « On le voit, s'il (l'éleveur) est passionné : comment il nourrit ses animaux, comment il les regarde, comment il les manipule surtout. On est éleveur où on l'est pas. Il faut l'avoir en soi, ça ne s'apprend pas » (Terrain A – Entretien 6). Mais ce don, qui est présent de manière innée chez certains plus que d'autres, peut se développer et s'améliorer au fur et à mesure de l'évolution des pratiques d'élevage. C'est en effet ce même éleveur qui nous fait remarquer que depuis sa conversion en Agriculture Biologique, ses compétences d'observation auprès du troupeau se sont affinées : « Aujourd'hui, on regarde plus les animaux. On regarde les bouses, si elles toussent... On se dit Oula ! On travaille au cas par cas » (Terrain A – Entretien 6).

Pour affûter cette capacité de diagnostic, des outils existent en effet, qui ont pour but de développer ce talent d'observation et de le mettre au service d'une meilleure santé générale du troupeau. C'est le cas d'OBSALIM, qui est une méthode de soin alternatif qui s'appuie sur un jeu de cartes, et dont l'objectif est d'être capable d'évaluer l'état de santé général du troupeau à partir de la connaissance de signes indicateurs : « on a aussi fait la formation OBSALIM. Grâce à un jeu de cartes, on observe le troupeau et on ressort différents problèmes qu'on peut avoir sur le troupeau : la plupart des problèmes peut être résolue par l'alimentation » (Terrain A – Entretien 6).

Dans le cas de l'élevage ovin, il s'agirait plutôt d'une observation qui embrasse le troupeau en tant qu'entité cohérente, plutôt que les animaux pris individuellement comme c'est davantage le cas dans l'élevage bovin : « Moi, je n'ai pas de rapports d'homme à animal précis. C'est beaucoup plus une gestion de lots. On raisonne le lot. Si une bête extériorise un problème, c'est qu'il y a un problème au niveau de l'ambiance, de l'alimentation... Quelque chose qui cloche. » (Terrain A – Entretien 15 - BS).

Si la qualité d'observation constitue la porte physique du lien entre l'homme et l'animal, cela ne peut toutefois suffire, car le métier d'éleveur suppose non seulement d'entrer en relation par le regard, mais également d'être capable de se mesurer physiquement avec les lois de la vie, avec les aspérités du vivant, avec la puissance des éléments de la nature. Abordons maintenant le sujet des formes que peut prendre la violence dans le lien qui unit les éleveurs, les forces de la nature et les animaux d'élevage.

3.3.3 – Faire face à la violence des phénomènes : un corps à corps avec le vivant

Les éleveurs nous apprennent que la nature que l'on aime n'est pas toujours tendre, douce, agréable. Pour être en mesure de dialoguer avec elle au quotidien, il faut être aussi capable d'en accepter les aspects les plus sombres et de ne pas nier la violence dont elle peut faire preuve à notre égard. Nous parlerons d'abord des forces de résistance qui peuvent surgir dans la confrontation du corps physique de l'éleveur avec les éléments naturels. Ensuite, nous mentionnerons d'autres marques de violence imprimées par la faune sauvage et qui touchent les éleveurs dans leurs rapports à la nature. Nous évoquerons enfin la confrontation qui peut apparaître entre les éleveurs et leurs animaux. Ce paragraphe est important car il permet de comprendre que le rapport à la nature, lorsqu'il est vécu de l'intérieur, n'est jamais exempt de souffrances. Les témoignages des éleveurs convergent pour nous mener à cette réflexion : la douleur fait aussi partie de la vie. Même s'il est inutile de la rechercher sciemment, la nier serait couper l'arbre de ses racines, et amputer le monde de l'élevage de sa mémoire vivante.

Avant tout, soulignons que le métier d'éleveur est un métier très physique dans lequel le corps est constamment mis à contribution. A ce titre, l'exemple le plus marquant est sans doute celui donné par ce pâtre de Laruns, dans le carnet de notes qui retranscrit sa première expérience à l'estive : *« En conclusion, j'ai marché beaucoup, six jours sur sept, ai fait 500 mètres de dénivelé/jour en moyenne, des fois plus, rarement moins pour cette première saison, 45000 mètres de dénivelé pour quatre mois. Me suis pesé au retour, fin septembre, début octobre : 74.5 kg. Ai perdu 7 kilos »* (Terrain C – Entretien 5). Le soir, quand on rentre chez soi, on ramène les odeurs de fumier, on a la blouse salie par des taches de cambouis et d'ammoniac, et on laisse sur le paillason de l'entrée des poils d'animaux et des morceaux de boue qui ne descendent pas des étoiles. Les prières ? Pourquoi pas. Ça ne peut pas faire de mal et chacun ses croyances... Mais lorsqu'on est éleveur, on sait que ça ne suffit pas. Être terre à terre, n'est-ce pas le jeu de la condition humaine ? Ce corps avec lequel nous travaillons, il est là pour nous le rappeler : il y a un aspect physique dans la relation de l'homme à la nature. *« Job assez dur, finalement »* (Terrain C – Entretien 5) commentait le pâtre de Laruns, dans l'introduction du carnet de notes qui accompagnait sa première saison à l'estive.

Les éleveurs que nous avons rencontrés nous ont fait comprendre que leur métier n'était pas seulement un monde d'idées, de jolis rêves, d'images collées sur les briques de lait et les boîtes à fromage. Non, pour être éleveur, il faut faire preuve d'une intelligence de terrain : il faut être capable de mettre des bottes et de marcher dans la boue pour aller chercher une bête malade, il faut être capable d'enfiler un k-way pour passer incognito sous l'orage qui se déchaîne, il faut être capable de mettre ses mains dans le fumier pour diagnostiquer l'état de santé des animaux. Travailler avec la nature, ce n'est donc pas toujours de tout repos et ce n'est pas toujours confortable. « *On est en montagne, on connaît les avantages et les problèmes aussi* » (Terrain C – Entretien 16).

Si l'on veut rencontrer la nature dans son état brut, l'on doit d'abord apprendre à s'arracher de soi-même, de ses pudeurs, de ses brouillards et de toutes ses retenues, pour aller à sa rencontre. C'est pour cela que quand un apprenti commence à avoir mal quelque part, on dit : « *Enfin ! C'est le métier qui rentre dans le corps* » (Terrain C – Entretien 14).



« *Là-dedans, on a trois hectares de pentes qu'on fait tout à la main, avec la motofaucheuse* »

(Terrain C – Entretien 16).

→ ***Ci-dessus : photographie 123. Un éleveur de Laruns, pendant la saison estivale, pratique le ramassage du foin à la main*** (Terrain C – Entretien 19). Les engins agricoles ne peuvent accéder à ces parcelles situées sur des surfaces très pentues. L'effort physique que supposent ces pratiques manuelles est tel que les éleveurs de la vallée sont de moins en moins nombreux à faucher les parcelles de cette zone dite « *intermédiaire* », aussi appelée « *zone des granges* ».



→ ***Ci-dessus : photographie 124. Cet éleveur de Laruns perpétue la tradition du fauchage des parcelles située en zone intermédiaire, dans le quartier dit des « Cinq Monts » : la photographie est montre bien le combat de David contre Goliath que représente l’entretien de ces espaces qui s’enfrichent rapidement dès que les pratiques d’élevage y reculent.***

L’entretien des prairies situées en forte pente est une pratique particulièrement laborieuse, qui demande la mobilisation d’une force encore essentiellement manuelle, du fait de l’impossibilité ou de la dangerosité de l’utilisation des outils mécanisés.

« Ceux qui arrivent à 55 ans ou presque à la retraite, ils laissent tomber l’entretien des pentes. Tandis que nous, si on veut continuer notre activité à long terme, on sait que c’est important [...] Moi je le fais parce que je prends beaucoup de risques, j’essaie de passer au tracteur. Mais c’est dangereux... Tu peux chavirer à tout moment. [...] Ça ne se fait plus d’aller à la motofaucheuse : sur 16, je crois qu’on n’est plus que 2 à entretenir les pentes à la motofaucheuse [...] Il y a des moments très durs quand même » (Terrain C – Entretien 16).

En montagne, il n’y a pas que les fortes pentes qui s’imposent à l’éleveur avec une telle résistance qu’elle l’oblige à mobiliser toute sa force physique. Nous devons également mentionner le rôle des conditions météorologiques. Certains épisodes d’orages s’abattent avec une telle violence sur les espaces concernés par les activités d’élevage qu’ils peuvent menacer la vie des animaux comme des hommes. Ainsi en témoigne cet éleveur du village de Bilhères-en-Ossau, qui nous fait le récit saisissant de son expérience personnelle dramatique avec la foudre : *« C’est assez difficile... J’ai une histoire difficile avec l’orage. J’ai perdu un ami qui était venu m’aider dans la montagne. Il a été foudroyé. Moi aussi, mais je m’en suis sorti. Jusque là, j’appréhendais pas les orages. Maintenant, je ne travaille plus dehors sous l’orage : j’arrête de traire » (Terrain C – Entretien 15).*

Les éleveurs savent qu’ils sont parfois impuissants devant l’orage, si bien que la foudre représente toujours pour eux ce feu du ciel qui peut menacer la vie des animaux et des hommes.

A ce sujet, cet éleveur de vaches laitières de la Chaîne des Puys nous racontait cette anecdote, non sans une pointe d'ironie : « *L'an dernier, au printemps, je suis arrivé au pré et je ne savais pas ce qu'elles avaient. Je suis monté en haut du pré : il y'en avait une qui avait les jambes en haut : c'était la foudre. Et alors sur le coup j'ai pas compris, parce que ça se voit pas. Je les voyais toutes ramassées dans un coin, je croyais qu'elles s'étaient faites attaquées par un chien. Mais il n'y a pas de morsures, je comprends pas, qu'est-ce qu'elle a eu, cette vache ? La foudre. Ça, pas besoin d'avoir l'œil de l'éleveur pour le voir* » (Terrain B – Entretien 15).

Évoquons enfin les moments où se rencontrent le monde domestique et le monde sauvage, qui peuvent se conclure de façon violente voire cruelle. Au cours de leur carrière d'éleveurs, les hommes et les femmes que nous avons rencontrés ont parfois été amenés à être les témoins de telles scènes qui font également partie des relations éleveurs/nature, principalement en montagne. L'exemple le plus frappant, celui qui fait ressortir le plus les sentiments de colère et d'injustice des éleveurs et des éleveuses concernées, est sans aucun doute celui de la prédation des troupeaux par les grands prédateurs sauvages. Nous avons ainsi pu recueillir certains propos qui étonneront peut-être par leur registre dramatique, que nous retranscrivons ici non pour nous placer dans un débat politique, mais simplement pour mettre en lumière la profonde portée émotionnelle, voire traumatisante, de certains événements qui font partie de cette situation d'interface entre domestique et sauvage : « *Moi je veux vous parler du bien-être de mes brebis et du stress des brebis qui sont à moitié bouffées. Et l'agneau qui se retrouve sans sa mère ?* » (Terrain B – Entretien 14). Cet argument soutenu dans la Chaîne des Puys ne renvoie pas à une réalité concrète vécue sur ce territoire où ni le loup ni l'ours ne font de dommages parmi les troupeaux à l'estive.

En vallée d'Ossau, la présence attestée des prédateurs sauvage prend des formes plurielles. Notamment, c'est le comportement inhabituel des vautours qui vient soulever l'inquiétude et l'indignation des éleveurs : « *Un jour, je suis parti chercher les fromages du voisin. J'avais une brebis malade qui avait une mammite et quand je reviens, il y avait un vautour sur la brebis et l'autre qui commençait à la bouffer. [...] Maintenant, ils bouffent les brebis quand elles sont toutes fraîches ou même vivantes. Ils ne laissent même pas la laine ! Ils bouffent tout ! Je pense que c'est le surnombre qui a développé ce comportement barbare chez ces prédateurs* » (Terrain C – Entretien 8). Ce témoignage est complété par d'autres témoignages : « *Les vautours attaquent les agneaux, les brebis blessées, n'importe quoi* » (Terrain C – Entretien 6). « *Moi, j'ai vu les vautours attaquer une brebis. Clairement, ce n'est pas un comportement de charognard. Sur le terrain, les vautours, ils attaquent. Les vaches [...] il faudrait pas les laisser vèler dans la montagne, c'est trop dangereux* » (Terrain C – Entretien 9).

Si la nature sauvage ne fait pas de cadeaux ni aux éleveurs, ni aux animaux, nous pouvons également remarquer comment le rapport entre les animaux et les éleveurs est lui-même caractérisé par un rapport dominé/dominant. Il y a une pratique qui nous a paru particulièrement intéressante pour parler du lien de domination que l'éleveur incarne parfois devant ses animaux. Il s'agit de la scène ancestrale à laquelle nous avons pu assister, un hiver en vallée d'Ossau.



Marie Guicheteau

→ ***Ci-contre : photographie 125. Jour de tonte pour les troupeaux de Laruns. Trois éleveurs, tenant chacun une brebis, les préparent avant la tonte. La photographie montre clairement le rapport de force qui est ici nécessaire pour contraindre les animaux à adopter l'attitude indiquée.***

La posture de domination que l'on peut observer sur cette photographie illustre parfaitement l'archétype de la force masculine opposée aux forces de la nature, dans le cadre des pratiques d'élevage.

Si le monde de l'élevage suppose parfois que les éleveurs et les éleveuses s'engagent dans un rapport de force avec leurs animaux, l'on peut également observer qu'en retour les animaux d'élevage ne sont pas toujours tendres avec leurs éleveurs. Ces derniers savent que, dans certains cas, les animaux peuvent être violents à leur égard. Ils doivent ainsi faire preuve d'une vigilance adaptée à une bonne connaissance du comportement des animaux : « *au moment du vêlage, je prends toutes mes précautions. Je mets une double corde, la naissance a lieu et après je ne peux plus rentrer dedans : elles me tueraient* » (Terrain A – Entretien 6). Certaines amitiés peuvent même se retourner contre l'éleveur, ainsi que cherche à nous le faire entendre cet éleveur de vaches charolaises du bocage vendéen : « *J'en ai une aujourd'hui, je l'ai nourrie au biberon, je la caressais. [...] Mais elle n'a pas peur de moi, elle peut me charger si elle a un veau. Il faut se montrer supérieur par rapport à l'animal* » (Terrain A – Entretien 6).

Nous avons également retenu les propos de cet éleveur qui comparait l'attitude de ses vaches laitières, habituées à être manipulées tous les jours, avec les réactions que peuvent avoir les vaches allaitantes, plus sauvages et moins prévisibles : « *Une vache, c'est pas méchant en soi, sauf certaines races [...] Une vache allaitante, qui n'est jamais manipulée, pour elle l'homme est presque un prédateur* » (Terrain A – Entretien 9). Ce propos est confirmé par cet éleveur de vaches ferrandaises du Puy-de-Dôme : « *Des allaitantes, on va les voir si tout se passe bien mais il n'y a pas de manipulations physiques constantes. Elles sont plus sauvages. [...] Il faut être beaucoup plus attentif parce qu'on n'écorne pas et elles savent s'en servir* » (Terrain B – Entretien 6). De même, cet éleveur bovin d'une commune du nord de la Chaîne des Puys nous explique, à propos des vaches qu'il laisse à l'estive une partie de l'année : « *Il faut pas les abandonner et aller les voir souvent là-haut, parce qu'elles deviendront assez sauvage* » (Terrain B – Entretien 11). Cette idée nous ramène à ce que disent les spécialistes de l'origine de l'élevage, qui ont identifié des cas de marronage, c'est-à-dire la possibilité d'un retour à l'état sauvage de certains spécimens domestiques retournés en liberté (Vigne, 2004). Les frontières entre sauvage et domestique n'ont donc rien de définitif, ni de parfaitement imperméable : la sauvagerie peut également se manifester au sein du cercle domestique, ce qui peut être considéré comme une contrainte supplémentaire pour l'éleveur, mais également une source d'intérêt, un sujet de passion.

Si les vaches peuvent être imprévisibles lorsqu'elles s'occupent de leur veau, nous pouvons également évoquer le comportement des taureaux, qui n'est pas toujours chose évidente à gérer pour les éleveurs. « *Des taureaux plus vifs, c'est toujours délicat. Le taureau qu'on avait avant, il ne supportait pas qu'on manipule des vaches. C'était son troupeau, il fallait vraiment le séparer si on voulait manipuler des vaches ou des veaux* » (Terrain B – Entretien 6). Cet éleveur nous dépeint ensuite une anecdote qui nous semble suffisamment représentative du facteur de risque inhérent à l'élevage de ces animaux de grand gabarit :

« *Je leur amène l'eau. Il faisait nuit. Le troupeau était en haut. Je passe le tracteur dans le chemin, je rentre dans le pré pour tenir le tuyau et remplir le bac. Le taureau ne savait pas qui c'était. Le tracteur tournait. Je n'entendais rien. Lui, il est venu en courant. Il est descendu à fond de train. Je l'ai vu à 10 mètres. Il était à fond de train, tête baissé. J'ai gueulé : c'est moi, c'est moi ! Il a freiné des quatre fers, il a freiné quoi, comme ça. Il s'est arrêté. Sinon, ça aurait été quelqu'un d'autre, il l'aurait passé par-dessus la clôture* » (Terrain B – Entretien 6).

Nous terminerons ce sujet en exprimant ce nécessaire équilibre entre les polarités yin et yang qui font toutes les deux parties du lien entre les éleveurs et la nature. « *Quand on a des mauvais côtés, on apprécie mieux les bons moments !* » (Terrain C – Entretien 7). Ne pas mentionner l'existence de ces formes de violence qui font pourtant partie de la réalité vécue par les éleveurs aurait été un déni et ne nous aurait pas permis d'accéder à la dimension suivante de notre argumentation.

C'est au sein d'un environnement qui peut être hostile, dans un monde physique où la douleur, la maladie, la laideur, la mort peuvent à tout instant apparaître, que le lien entre l'animal et la personne humaine peut révéler sa teneur en émotion.

« A chaque fois qu'un berger parlait de son métier à la radio, il répétait que c'était dur. C'est dur, mais pas plus dur qu'ailleurs ! C'est la vie ! » (Terrain C – Entretien 15).

3.3.3 – Entre éleveurs et nature : quand le partage des émotions est possible

Comment pourrait-on mieux introduire ce paragraphe qu'en mentionnant cette anecdote que nous avons retrouvée à plusieurs reprises lors des entretiens ? Certes, les animaux ne sont pas indifférents à l'expression des sons : le meilleur exemple que nous pouvons citer pour illustrer cette idée est peut-être celui des brebis ossaloises qui devinent qu'elles sont sur le point de commencer la transhumance alors que les éleveurs installent au cou de certaines d'entre elles ces fameuses cloches dont les sonorités vont accompagner le troupeau vers les pâturages des hauteurs. « *Les brebis c'est impressionnant, dès qu'elles ont les cloches, elles sentent qu'elles vont partir et elles montent à une vitesse !* » (Terrain C – Entretien 15). Mais la cloche n'est pas un objet seulement utile lors des transhumances et des saisons d'estive. Certains éleveurs ne pratiquant pas l'estive mettent aussi des cloches autour du cou de certains individus de leur troupeau comme c'est le cas de cet éleveur de vaches allaitantes de race ferrandaise, dans le Puy-de-Dôme. Disposer une cloche autour du cou de l'une de ses vaches, c'est d'abord pour lui faire honneur, et puis cela confère à tout le troupeau une certaine touche de noblesse qui valorise l'image que l'éleveur se fait de son métier : « *Un troupeau de vaches, ça a des cloches. C'est authentique. On met pas de cloches sur des holstein* » (Terrain B – Entretien 6).

Les animaux sont sensibles aux sons des sonnailles comme ils sont sensibles à la voix des éleveurs. Les éleveurs saluent leurs animaux lorsqu'ils s'en approchent. « *Me suis présenté aux vaches de N... B...* » (Terrain C – Entretien 5) écrit ainsi le pâtre de Laruns pour évoquer sa première rencontre avec le troupeau qu'il allait garder pendant trois mois. Suivant cet exemple, les éleveurs utilisent leurs voix pour se présenter à eux sans les effrayer et les approcher sans provoquer de réactions incontrôlées de leur part. Le sifflement, qui est propre à l'éleveur, peut aussi être une manière d'être reconnu de ses animaux, ainsi qu'en témoigne cet éleveur de la Chaîne des Puys : « *Quand je vais dans un pré, je passe un coup de sifflet et c'est tout derrière moi* ». (Terrain B – Entretien 15). C'est par la répétition de ce rituel de présentation que les animaux finissent par reconnaître la voix de leur éleveur, jusqu'à ce que celle-ci leur inspire confiance et les guide vers l'apaisement si besoin. A l'estive, alors que les animaux pâturent en liberté dans de vastes espaces, la pratique de la voix est rendue indispensable.

Ainsi ce thème est longuement utilisé par un pâtre en apprentissage, à Laruns, dans le carnet de note qu'il utilise pour témoigner de son quotidien : « *Je parle beaucoup aux vaches et aux juments parce qu'elles reconnaissent ma voix [...] Il faut leur parler beaucoup, même si c'est pour dire n'importe quoi [...] Je leur chante même des chansons dites enfantines* » (Terrain C – Entretien 5).

Mais il n'y a pas que les bergers qui, pour veiller sur des troupeaux laissés à l'état de liberté, utilisent la voix. Ce jeune éleveur interrogé dans le bocage vendéen, évoque également cette dimension fondamentale du métier : « *Je leur parle, c'est important pour la relation au troupeau. Les génisses qui ne connaissent pas l'éleveur sont méfiantes, il faut les rassurer. Je leur parle à ma manière. Je fais boire les veaux. Elles connaissent ma voix* » (Terrain A – Entretien 14). De même, cet éleveur de la Chaîne des Puys racontait : « *Moi, je leur parle. Elles viennent.* » (Terrain B – Entretien 15).

Ce qui se transmet par la voix n'est pas seulement un message parlé. La voix en elle-même, du fait de ses variations de tonalité et de ses intonations, peut être la source d'une information qui va être transmise à l'animal. Ce que signifie le pâtre qui a écrit ces lignes, c'est que peu importe les mots qui sont alors prononcés : l'information qu'il transmet est de nature purement émotionnelle. Un éleveur qui chante devant ses vaches, qui leur parle d'une certaine manière afin de les apaiser, ou qui crie pour dynamiser ses brebis lors d'un passage difficile en montagne, prend bel et bien en compte la capacité des animaux à ressentir des émotions. Dans ses pratiques, il reconnaît que l'animal est un être doué de sensibilité et le valorise en tant que tel ainsi que le montrent les citations suivantes.

« *Un éleveur m'a dit que comme j'étais calme moi-même, les troupeaux le ressentaient comme d'ailleurs ils peuvent ressentir les peurs* » (Terrain C – Entretien 6).

« *La manière avec laquelle vous fermez la porte, la vache saura déjà dans quel état psychologique vous êtes* » (Terrain B – Entretien 16).

Ce partage des émotions ne se fait pas que dans un sens. Le troupeau peut également partager ses émotions à l'éleveur. C'est ici que le caractère sensible du métier est mis en lumière : « *Elles m'ont fait rire parfois. Lorsque je leur distribuais du sel, alors là, c'était la folie* » (Terrain C – Entretien 3) « *J'ai rarement un collègue qui est là, le matin, à me faire des câlins comme mes bêtes* » (Terrain A – Entretien 15 - BS).

Si la joie et la tendresse peuvent être au rendez-vous entre l'éleveur et son troupeau, c'est également le cas des émotions douloureuses comme le stress, ainsi que nous l'explique le président de l'association des *Eleveurs Autrement* du Puy-de-Dôme.

« Parce que le gars est pressé, il veut faire les choses rapidement, les vaches sentent son stress, ça énerve le troupeau, ce qui énerve encore plus l'éleveur et tout monte en grandeur, et on arrive à des cas où le gars n'arrive plus à sortir ses vaches du troupeau, elles s'enfilent dans la barrière, quand il veut traire ça débranche dans tous les sens...C'est compliqué de dire à cet éleveur que si ses vaches sont dans cet état là, c'est qu'il est lui-même dans cet état-là. Le troupeau ne fait que transcrire l'état dans lequel tu es » (Terrain B – Entretien 16).

L'animal serait donc un miroir pour l'éleveur, ce qui n'échappe pas à cet éleveur ossalois, qui nous affirme *« si le troupeau va mal, le berger va mal. Et inversement. Moi, si j'ai mes brebis malades, j'en suis malade »* (Terrain C – Entretien 7). Et c'est ce qui lui fait dire qu' *« il faut bien s'occuper de ses bêtes pour aller bien soi-même »* (Terrain C – Entretien 7).

A ce titre, la place de l'affection dans les rapports entre l'éleveur et ses animaux ne doit pas être ignorée, puisqu'elle fait réellement partie du quotidien vécu des éleveurs français. Le vocabulaire de l'attachement est fréquemment utilisé par les éleveurs, comme dans les citations suivantes : *« Moi, je serais un peu du genre à garder mes bêtes parce que je m'y suis attaché »* (Terrain A – Entretien 14). *« Nous, on a des vaches qu'on côtoie dans la salle de traite, deux fois par jour. Certaines sont vieilles... Ah non ! On s'y attache ! »* (Terrain A – Entretien 15 - PV). *« Quand tu aimes le bétail, tu t'attaches »* (Terrain C – Entretien 16). Des marques de tendresse viennent concrétiser cet attachement. La possibilité du contact physique est une preuve de confiance de la part des animaux vers leur éleveur ou leur éleveuse, qui en a parfois l'exclusivité, comme dans le cas de cet éleveur bovin du Puy-de-Dôme : *« Les limousines [...] le soir je les caresse, par contre dès que j'ai quelqu'un avec moi elles s'en vont »* (Terrain B – Entretien 15). *« Les mères, je les caresse toutes, les veaux ils m'approchent, mais je n'arrive pas trop à les toucher. Les Montbéliardes, elles me mangent dans la main. J'y suis attaché »* (Terrain B – Entretien 15).

Ce qui caractérise aussi le lien entre l'éleveur et ses animaux, c'est que ce lien s'inscrit dans une histoire, qui est celle de l'éleveur, de sa famille. L'évolution du troupeau suit en effet l'évolution du parcours de vie de l'éleveur. Pour illustrer cet argument, nous pouvons reprendre ce propos d'un éleveur à la retraite :

« Quand j'avais 14-15 ans, j'ai commencé un cahier, le cahier de généalogie du troupeau. Je sais combien on avait de vaches, années après années, depuis 1968. Dans certaines images, je retrouve les vaches que nous avons il y a quarante ans. Ça me saute aux yeux. Je me souviens si elles ont eu des jumeaux, s'il y a eu des réussites ou des événements particuliers... Et donc ce cahier pour moi est l'histoire du troupeau » (Terrain A – Entretien 15 - AS).

Si le troupeau a une histoire, celle-ci est intimement mêlée avec l'histoire familiale de l'éleveur. Une éleveuse de brebis à viande de race rava, dans le Puy-de-Dôme, nous affirmait ainsi : « *Les brebis [...] Elles font partie de la famille [...] On vit avec. Elles font partie de la famille. Ça fait partie de nous* » (Terrain B – Entretien 15). Le fait de nommer chaque individu du troupeau participe à faciliter le contact sensible aux animaux et à lui reconnaître une place dans le prolongement du noyau familial :

« *C'est des lettres qu'il faut respecter chaque année. Il y'a Fleur, Hirondelle, Idylle, Digitale, Bécasse, Briquette, Volane, Figue, Daphné... L'an dernier on a eu Limagne, Lorraine, Lutèce, Lionne. Et puis, j'aime bien aussi retrouver les anciens noms. Je regarde les noms qu'ils donnaient dans les concours après la guerre 1914. Il y avait Loubrail par exemple qui avait gagné un concours à Paris, et du coup on en a une que j'ai appelée Loubrail, pour faire renaître ces noms* » (Terrain B – Entretien 6).

C'est ainsi que cet éleveur de vaches allaitantes de race ferrandaise est fier de nous présenter les différents individus qui composent son troupeau. C'est également ce qu'exprime ce jeune éleveur laitier de la commune de Ceysnat, dans le Puy-de-Dôme : « *Elles ont encore un prénom, toutes ! Il y a plein de gens qui leur donnent un numéro, mais chez nous elles ont toutes un prénom et on les reconnaît toutes. [...] Quand on les vend, c'est un déchirement comme la perte d'un membre de la famille* » (Terrain B – Entretien 13). La proximité entre l'éleveur et ses animaux est ici exprimée d'une façon marquante comme le pilier autour duquel se construit tout le système d'élevage laitier : « *C'est pour ça qu'on préfère garder de petits effectifs, pour qu'elles aient chacune un prénom, qu'on soit aux petits soins pour elles* » (Terrain B – Entretien 13). La fréquence régulière avec laquelle cette famille d'éleveurs puy-dômois veille sur son troupeau de 30 vaches laitières engendre en retour une reconnaissance de la part du troupeau, qui démontre des marques d'attention particulières pour les éleveurs. « *Elles nous connaissent. Quand on va dans les prés avec quelqu'un d'étranger, elles ne vont pas venir. Mais si on y va tout seul, elles s'approchent de nous, elles demandent des caresses* » (Terrain B – Entretien 13).



Marie Guicheteau

→ **Ci-contre : photographie 126.** Dans ce troupeau, chaque animal a un nom qui lui est personnel. « *Ça c'est Isis, ça c'est Iroise, ça c'est Islande, ça c'est Ficelle, ça c'est Ispahan et la blanche derrière, c'est Jonquille* » (Terrain B – Entretien 6), nous présente cet éleveur alors qu'il nous amène au pré où pâture son troupeau.

Enfin, il y a des animaux qui se distinguent du reste du troupeau. Du fait de leur histoire ou de leur caractère, ils sont dotés d'une singularité qui fait que les éleveurs s'en souviennent même après leur mort, ou leur réservent de leur vivant un traitement différent de celui qui est donné au reste du troupeau :

« En général, c'est celle qui sont sympas. Tu as le tempérament de l'animal qui joue, mais tu peux aussi aimer ton animal parce qu'elle en jette, parce qu'elle est majestueuse, parce qu'elle dégage. Tu peux l'aimer parce qu'elle te fait souvent des doubles, parce que c'est une bonne mère, parce qu'elle nourrit bien ses veaux, parce qu'elle n'est jamais tombée malade, la vache tu l'oublies tellement ça se passe bien. Tu peux aussi l'aimer parce qu'elle a une robe qui te plaît » (Terrain B – Entretien 6).

Notamment, ces animaux échangent des marques d'affection plus développées avec l'éleveur et sont qualifiés d'un surnom qui leur est personnel plutôt que d'un seul numéro. Ils jouent le rôle d'animaux privilégiés, ils sont quelque peu l'emblème du troupeau.

« Je me souviens d'une vache en particulier : quand j'étais petit, elle s'appelait Doudoune, le numéro 9251. Ma mère lui faisait une caresse tous les matins. Elle s'était habituée à nous. C'est des cas exceptionnels » (Terrain A – Entretien 14). Cette imprégnation affective de la relation entre l'animal et l'éleveur peut ensuite avoir des implications dont les éleveurs, par pudeur, témoignent presque en s'excusant. Comment agir, quand la sphère émotionnelle entre l'éleveur et l'animal déborde du cadre professionnel et productif ? Certains se sentent en porte à faux, et comme obligés de se justifier devant nous :

« Dans le métier, il faut aussi savoir se couper de ses émotions. C'est un peu mon problème. Moi, j'aurais tendance à garder les vaches par affinité. En moyenne, sur la ferme, les vaches restent entre 5 et 7 années. Les mecs qui sont vraiment dans le coup, ceux qui réussissent, ils les auraient vendues depuis longtemps » (Terrain A – Entretien 14).

Par ces mots, nous commençons à entrevoir ce mécanisme de dissociation de la personnalité qui peut apparaître, lorsque les émotions vécues à l'intérieur ne semblent pas approuvées par le système de pratiques et de pensée dans lequel, pourtant, elles se vivent. La contradiction qui est créée par deux injonctions apparemment opposées dans leur but (être efficace sur le plan économique / aimer ses animaux) se règle, sur le plan individuel, par la création d'une séparation entre moi et les autres / entre la sphère intime et la sphère professionnelle. *« Dans l'agriculture business man, il n'y a pas ce sentiment-là. Quand tu vois les vaches qui ne font que deux lactations, tu n'as pas le même attachement ! »* (Terrain A – Entretien 15 - PV) condamnait ainsi cette éleveuse de vaches laitières. Et cet éleveur à la retraite regrettait quant à lui : *« quand je vois tous les traitements antibiotiques que les gars font chez nous, pour les mammites... Non mais ! Pour faire remplir des vaches à 10-12 000 kg... Les animaux deviennent... Des machines ! Ils sont fragilisés ! »* (Terrain A – Entretien 15 – AS).

Cette colère des éleveurs à l'égard de systèmes d'élevage où le rapport entre l'éleveur et l'animal est utilisé au nom d'intérêts financiers qui leur sont extérieurs, elle se retrouve souvent dans des témoignages qui portent l'accent de la révolte : « *Les éleveurs souvent ne sont plus maîtres de ce qu'ils font parce qu'ils sont pieds et poings liés à un système. Ils se détachent petit à petit du cœur du métier, de l'amour des animaux. [...] La vache de droite est la même que la vache de gauche. Elle a un numéro et voilà quoi. Elle n'a pas d'histoire* » (Terrain B – Entretien 6). Enfin, le berger que nous avons rencontré sur les monts Dômes observe cette dérive matérialiste dans le monde de l'élevage, et regrette que les jeunes bergers et jeunes éleveurs qu'il côtoie ne soient pas plus sensibilisés à cette connaissance empirique du lien homme-animal.

« *C'est dur à admettre pour les jeunes. Ils sont allés à l'école. Ils ont fait de longues études. Ils ont appris avec la tête comment tenir un troupeau. Ils parlent avec des virgules. 1,5 UHT – 1,4 agneaux par an etc... Les virgules, ça je ne les comprends pas. Par contre, une brebis qui mange pas sur 2000, je la vois* » (Terrain B – Entretien 7).

Cette culture de l'économie et des chiffres ne risque-t-elle pas de faire perdre au métier ce qui fait son humanité ? Cette virgule au milieu du troupeau n'est-elle pas le signe d'une scission de l'éleveur lui-même, entre le cœur et la raison ? Si c'est le cas, cette dissociation du moi des éleveurs est-elle une fatalité dans la France d'aujourd'hui ? Nous pouvons espérer que non car ces exemples de relations privilégiées éleveur/animal nous permettent à présent d'accéder à autre niveau de compréhension, et nous préparent à entrer dans un paradigme différent. Si les animaux ne se réduisent pas qu'à leur dimension physique et à leur fonctionnement biologique, c'est que l'on est déjà sorti du paradigme matérialiste, et que l'on admet qu'il n'y a pas que les êtres humains qui sont doués d'un esprit.

« *Bien sûr ce sont des animaux, des bêtes comme il y en a qui disent, mais moi je trouve que je les ai considéré souvent comme faisant partie du monde vivant et au moins autant égales à moi-même.* » déclarait ainsi le pâtre débutant de Laruns, à la fin de son carnet de notes (Terrain C – Entretien 5). C'était son expérience de terrain auprès des animaux qui l'amenait à avoir de tels propos. Et la plupart des éleveurs que nous avons rencontrés se situent à ce niveau d'explicitation du lien entre l'homme et l'animal.

Mais c'est encore à un autre niveau de compréhension du lien homme/animal que nous attendent les membres de l'association *Eleveurs Autrement*. Pour ces derniers, les animaux sont dotés d'une essence spirituelle (où âme) qui peut entrer en communication avec l'éleveur, celui-ci n'étant plus seulement considéré comme un être humain dans un corps physique mais comme un être de nature spirituelle qui n'est pas séparé du Grand Tout. Or, dans ce paradigme, la différence entre les espèces n'est pas une barrière à la communication. L'apprentissage de la communication se passe alors sur des plans dits « subtils ».

Si l'éleveur s'ouvre à la nature spirituelle de ses animaux, il s'éveille en parallèle à sa propre nature spirituelle et ils peuvent communiquer ensemble sur un même plan de conscience. Il est clair que ce paradigme est rarement mobilisé par les éleveurs français. Pour notre part, seuls les éleveurs du territoire de la Chaîne des Puys – Faille de Limage, intégrés dans la démarche de l'association *Eleveurs Autrement*, nous en ont fait part aussi précisément. Toutefois, nous considérons qu'il est utile et même particulièrement précieux d'en faire mention dans le cadre de ce travail, qui s'intéresse justement à la possibilité de l'éclosion de liens entre les éleveurs et la nature qui diffèrent du paradigme naturaliste identifié par Philippe Descola.

3.3.4 – Parler d'âme à âme

Les éleveurs de l'association *Eleveurs Autrement* du Puy-de-Dôme se sont regroupés pour expérimenter le recours à des pratiques alternatives auprès de leurs animaux et dans la gestion des pâturages. Parmi les pratiques qui ont capté leur attention, il y a celle de la communication aux animaux qui leur permettrait d'obtenir des résultats étonnants. Nous sommes allés à la rencontre de leur formateur et nous l'avons interrogé sur cette pratique innovante qu'il essaie de mettre à disposition des éleveurs, afin qu'ils puissent l'utiliser pour changer leur quotidien auprès des animaux d'élevage.

Même si ce n'est qu'aujourd'hui qu'elle commence à être popularisée, il ne faudrait pas se méprendre au sujet de cette pratique et croire qu'elle vient tout juste d'émerger. En effet, avant même que l'élevage apparaisse, les peuples nomades qui suivaient les troupeaux de rennes pour les chasser et subvenir aux besoins vitaux du groupe faisaient appel aux pouvoirs des chamanes de leur tribu. Ceux-ci étaient dotés de capacités extra-sensibles, leur permettant de communiquer avec l'invisible et notamment d'entrer en interaction avec les esprits tutélaires des troupeaux sauvages. C'est du moins ce que nous affirme ce formateur en communication animale (Terrain B – Entretien 8), qui nous invite à remonter dans le temps afin de retrouver les racines du lien entre les éleveurs et les animaux. Il rejoint ainsi les travaux des anthropologues sur les rôles joués par le chamanisme dans le passage de la chasse à l'élevage, notamment pour les peuples sibériens (Sagant, 1996).

D'après les connaissances qu'il aurait lui-même pu recueillir lors de communications subtiles avec des animaux, les activités d'élevage n'auraient pas été créées à la seule initiative de l'humain. Il s'agirait plutôt d'un contrat qui aurait été établi entre certaines espèces d'animaux sauvages et les tribus de chasseurs-cueilleurs (Terrain B – Entretien 8). Les animaux auraient donc eu partie prenante avec les humains, c'est-à-dire que leur volonté aurait été prise en compte lors de la mise en place de cette pratique qui a permis la sédentarisation progressive des populations humaines.

A des niveaux subtils, et grâce à l'intermédiaire des chamanes de l'époque, un pacte aurait donc été établi entre les espèces acceptant d'être domestiquées et les humains. De nature sacrée, ce pacte consistait en un échange de services, que l'on peut résumer de la façon suivante :

DU COTE DES ANIMAUX DOMESTIQUES	DU COTE DES ELEVEURS
<p style="text-align: center;">DONS</p> <ul style="list-style-type: none"> -Viande, œufs, lait, laine, cuir -Transport des humains et des marchandises -Chaleur, affection -Elévation spirituelle 	<p style="text-align: center;">DONS</p> <ul style="list-style-type: none"> - Sécurité - Nourriture et Eau - Soins, affection -Elévation spirituelle
<p style="text-align: center;">AVANTAGE REÇU</p> <ul style="list-style-type: none"> - Sécurité - Nourriture et Eau - Soins, affection -Elévation spirituelle 	<p style="text-align: center;">AVANTAGE REÇU</p> <ul style="list-style-type: none"> -Viande, œufs, lait, laine, cuir -Transport des humains et des marchandises -Chaleur, affection -Elévation spirituelle

Tableau 17. Les relations interdépendantes entre l'humain et l'animal d'élevage.
(D'après Terrain B – Entretien 8 et Laila del Monte, 2008)

Nous voyons que les conditions de ce contrat concernent surtout le bien-être physique, elles visent à assurer la consolidation de la réalité matérielle des animaux comme des humains. Les sociétés animales proposent aux sociétés humaines de leur fournir une source de nourriture et de matières premières, tandis que les sociétés humaines peuvent en échange offrir aux sociétés animales la sécurité contre les prédateurs, ainsi que la certitude d'avoir accès à une nourriture suffisante. Par ailleurs, la proximité des troupeaux permettait aux tribus d'être protégées contre le froid. De même, certains animaux peuvent faciliter le déplacement des humains et le transport des marchandises (bœufs, chevaux). N'oublions pas de mentionner les avantages vécus d'un côté comme de l'autre sur le plan émotionnel, grâce au développement de liens affectifs et à l'échange de marques de tendresse entre les uns et les autres.

Enfin, et c'est à partir de ce point-là que nous changeons de paradigme, cette entente entre les animaux et les humains lors de la domestication était également guidée par un objectif d'élévation mutuelle sur le plan spirituel. Les éleveurs étaient alors censés non seulement assurer les conditions de base au bien-être matériel des animaux qui en échange, leur donnaient leur force physique et leur chair, mais également guider l'animal vers la découverte et sa valorisation de son essence spirituelle.

D'après ce formateur en communication animale, c'est là que réside le sens symbolique profond du personnage du « *Berger* » que l'on retrouve dans les grands textes à vocation spirituelle, qu'il s'agisse des textes religieux ou des grands mythes. Il nous expose ainsi sa vision du métier : pour lui, la figure du Berger serait une image utilisée pour rappeler l'origine de ce pacte entre la nature et les hommes.

« C'est exactement Celui qui conduit le troupeau vers les étoiles. Le berger, la nuit, il regarde les étoiles. Et la journée, il médite, il écrit des tas de choses. Il connaît ses bêtes... Elles ont toutes un nom. Quand tu es dans la nature profonde [...] en cheminant, tu te mets dans un état un peu particulier, un peu sophronique. Quand tu marches, tu regardes le paysage, tu regardes les bêtes, tu t'arrêtes. C'est un peu de la poésie, bien sûr. Et tu te mets dans cet état particulier, qui est l'état du berger. Le fait d'être d'une certaine façon dans la nature, tu ne vois plus la même chose. Tu perçois autre chose [...] C'est ça, le Berger : pas besoin de courir dans tous les sens » (Terrain B – Entretien 8).

Aujourd'hui, il est clair que cette vision du lien homme – animal n'est pas celle que l'on découvre au premier regard lorsqu'on s'intéresse aux pratiques d'élevage. Les considérations d'ordre matériel sont les plus présentes lors des entretiens. Si le plan émotionnel est également exprimé, notamment à travers la mention des liens affectifs qui pouvaient unir les éleveurs et leurs animaux, c'est beaucoup moins le cas de la sphère « spirituelle » qui n'est guère mise en relation explicitement avec les pratiques d'élevage, ce que nous aborderons plus en détail dans le cinquième chapitre. Si l'on en croit les connaissances acquises par ce formateur en communication animale, il semblerait donc que l'élevage se serait transformé au fil des siècles, si bien que la population occidentale aurait perdu la mémoire de ce pacte qui aurait été conclu il y a des millénaires entre les tribus de chasseurs-cueilleurs et les espèces sauvages. Dans le contexte d'une économie où d'importantes multinationales utilisent l'énergie des éleveurs comme des animaux pour assurer leur propre croissance, les conditions du pacte originel sont-elles encore remplies ? Nous pouvons en douter. A ce titre, ce formateur se montre catégorique alors que nous abordons le sujet des systèmes d'élevage actuels, et notamment des filières de l'élevage industriel. *« Si tu n'as pas une conscience de ce que tu fais avec ton troupeau, ça ne marche pas. L'animal a un projet de vie. Il s'est incarné chez toi. » « C'est un refus du spirituel. Mais ils ont été à l'école comme ça et leurs parents ont vendu leurs étables de ferme pour mettre du béton »* (Terrain B – Entretien 8).

Quand bien même les éleveurs que nous avons rencontrés seraient concernés par cette forme de sensibilité, on peut comprendre qu'il soit pour eux difficile d'aborder ces sujets avec un interlocuteur qu'ils ne connaissent pas. Cela peut également expliquer le fait que nous ayons été rarement entretenus sur la possibilité d'une forme de relation spirituelle entre l'éleveur et ses animaux d'élevage.

De plus, il est également possible que cette dimension spirituelle s'exprime dans le lien éleveur/nature, mais d'une façon qui ne ressemble pas à ce qu'on pourrait se représenter ou qu'on pourrait percevoir. C'est pourquoi nous nous garderons bien d'interpréter leur silence à ce sujet comme la preuve de l'inexistence ou de la pauvreté de ce niveau de relation.

Nous pouvons toutefois nous tourner vers les rares éleveurs qui ont fait l'expérience de cette communication avec les animaux et qui sont venus d'eux-mêmes nous en parler. Précisons que notre but ici n'est pas de valider leur expérience sur le plan scientifique, mais plutôt de nous offrir comme les témoins d'une sensibilité aux formes originales, du moins différente de ce que la majeure partie de la population française expérimente. Aujourd'hui en effet, même si elles sont encore peu connues de la profession, des techniques existent dont le but est d'inviter les éleveurs à renouer volontairement avec cette dimension spirituelle de leur métier. La communication animale telle qu'elle est pratiquée par les volontaires de l'Association *Eleveurs Autrement* est une manière d'aborder la communication à l'animal non seulement sur le plan physique, mais également sur le plan émotionnel et spirituel. Voyons concrètement quels sont les exercices utilisés par les éleveurs volontaires de l'association des Eleveurs Autrement du Puy-de-Dôme. Sur la page suivante, nous avons schématisé le protocole utilisé pour la pratique de communication animale tel qu'il nous a été transmis.

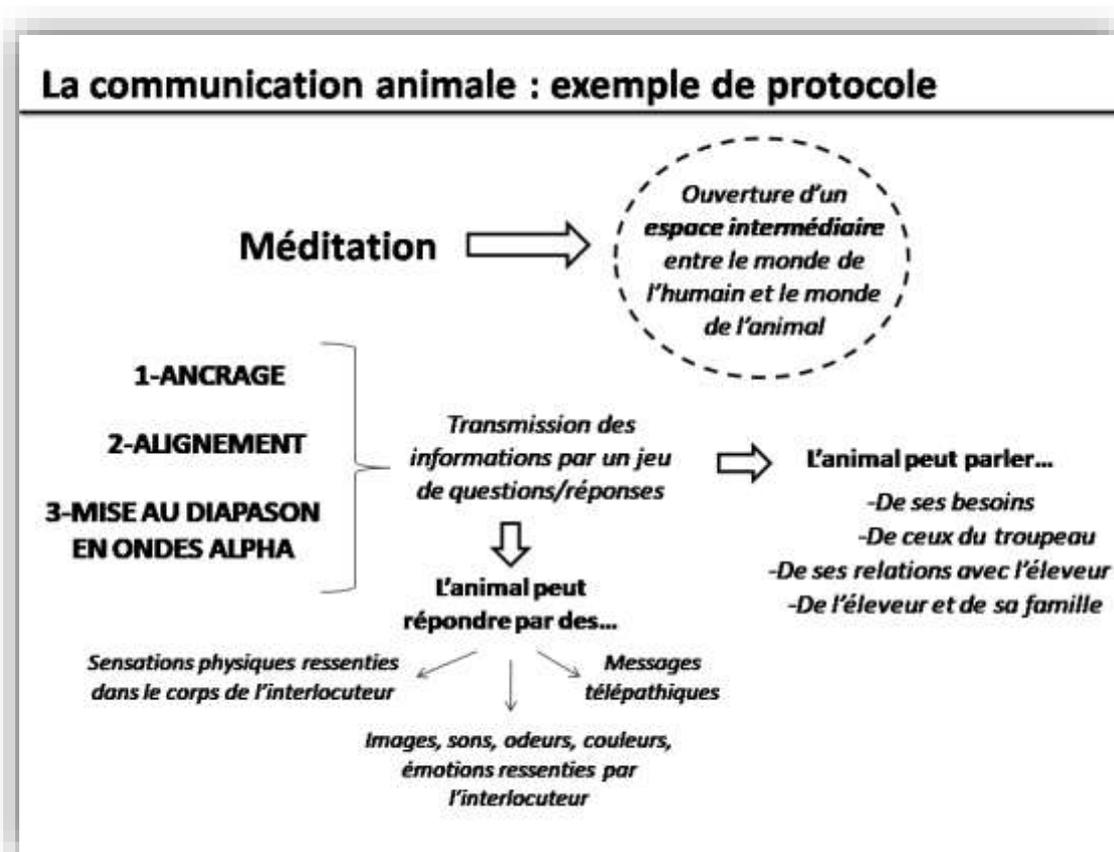


Figure 18. Marie Guicheteau, 2020.

→ Protocole schématisé d'après les propos d'un formateur (Terrain B – Entretien 8) et les travaux de Laïla Del Monte (Del Monte, 2008).

Ce qui nous intéresse ici dans le cadre de ce travail, ce n'est pas de savoir si cela fonctionne vraiment ou non, mais plutôt de comprendre le paradigme original qu'une telle approche implique auprès des éleveurs. Si ce formateur propose ainsi de prendre en considération l'animal non seulement dans sa sphère physique mais également dans sa sphère spirituelle, il invite également à une redéfinition du métier d'éleveur. « *Tu élèves, c'est ça. Tu élèves : c'est l'élévation spirituelle* » (Terrain B – Entretien 8). Dans ce contexte, les contours de cette activité demandent à être redéfinis afin de sortir d'une vision des rapports à la nature qui distingue d'un côté le matériel et de l'autre côté le spirituel. La finalité des pratiques d'élevage ne serait pas uniquement de produire des biens matériels, mais plutôt de conduire l'humain et les animaux dans une voie d'apprentissage tournée vers l'évolution des sociétés humaines et non-humaines. Dit autrement, les pratiques d'élevage et la pérennisation des filières qui en découlent ne seraient qu'un moyen au service d'une meilleure connaissance de soi, de l'autre, de la nature. D'ailleurs, le formateur que nous avons rencontré insiste sur l'idée suivante : la communication aux animaux telle qu'il l'enseigne n'est pas conditionnée par tel ou tel type de croyances. C'est un exercice qui s'affine et se vérifie par la pratique et celle-ci est accessible à tout le monde. Elle n'est pas réservée aux personnes qui auraient un don spécifique, il ne la considère pas non plus comme une pratique magique. Selon lui, il s'agit plutôt d'un savoir-être constitutif de la nature humaine, qui peut être éveillé et se développer par une pratique régulière, et qui est indissociable d'une vraie connaissance de terrain des espèces animales.

Il remarque également que les éleveurs font partie des personnes les plus disposées à entrer en communication avec les animaux. Cela viendrait du fait que la communication animale n'est pas éloignée de ce qu'ils pratiquent déjà au quotidien auprès des animaux, mais vient plutôt dans le prolongement de leurs propres habitudes de terrain : présence attentive, paroles rassurantes, toucher. De plus, d'après ce formateur, les éleveurs eux-mêmes ont souvent déjà eu connaissance ou eu recours à des « rebouteux » de village qui parvenaient à soigner les animaux sans qu'on puisse expliquer rationnellement comment ils s'y prenaient. C'est pourquoi pour les éleveurs habitués à être au contact régulier de leurs animaux, « *c'est normal, ça fait partie du surnaturel qu'on accepte, dans nos traditions* » explique le formateur (Terrain B – Entretien 8).

Laissons-nous maintenant surprendre par ce témoignage de l'un des éleveurs qui a eu l'occasion de pratiquer la communication animale :

« *Quand l'animal est devant, je ferme les yeux, je respire, je me concentre. Je laisse passer les pensées, je lâche prise sur les petits soucis quotidiens. Puis, j'entre en communication avec l'animal. Une fois, avec les copains, on a communiqué avec une vache qui n'avait pas l'air dans son assiette. Eh bé ! On n'en revenait pas. Ce qu'elle avait ? Ça peut sembler incroyable, mais on avait tous reçu la même réponse : son esprit n'était plus là, il était parti en Inde !* » (Terrain B – Entretien 5).

Un autre témoignage, extérieur à l'association des *Eleveurs Autrement*, mérite ici d'être mentionné. Il s'agit de celui d'un berger salarié de la coopérative d'estive d'Orcines qui nous dit qu'« *il se passe quelque chose* » (Terrain B – Entretien 7) lorsqu'il surveille les brebis du troupeau collectif. Cet homme qui a fait carrière dans les Alpes n'a suivi aucune formation spécifique dédiée à la communication avec les animaux. Pourtant, lui aussi nous mentionne ce « *quelque chose* » qui doit se passer entre le berger et les animaux. De quoi s'agit-il exactement ? Lui-même ne peut pas clairement l'expliquer : « *les ondes, les machins* » (Terrain B – Entretien 7) décrit-il sans pouvoir apporter davantage de précisions. Si ce phénomène qui permet à deux êtres qui n'appartiennent pas à la même espèce de se comprendre malgré leur différence fait partie de son travail au quotidien, il n'en est pas moins un phénomène qui reste étranger à la conception la plus répandue de la nature en Occident. C'est peut-être la raison pour laquelle il n'est pas chose aisée de poser des mots dessus. Le berger lui-même s'interroge, cherche à expliquer : « *Je les connais pas, pourtant je les appelle et elles me suivent. Il se passe quelque chose* » (Terrain B – Entretien 7).

Cette fameuse chose qui se passe entre l'homme et l'animal, elle confère au berger un statut particulier : « *tu l'as dans la peau, avant tout* » (Terrain B – Entretien 7) affirmait ainsi ce berger des Dômes pour continuer sa réflexion. Il affirme ainsi que la capacité d'entrer en communication subtile avec les animaux est une connaissance innée qui, chez certains êtres doués d'une sensibilité plus fine que d'autres, ferait partie de la nature de leur être profond. Ainsi, ce berger n'hésite pas à comparer sa vocation à un engagement religieux : « *C'est comme une vocation pour être moine. Tu y crois [...] ça n'a pas été un choix* » (Terrain B – Entretien 7).

Ce qui est intéressant, c'est que ce caractère mystérieux, quasi mystique, du métier d'éleveur-berger n'est jamais dissocié des pratiques dans leur dimension corporelle, physique. Si l'on reprend ses propres mots, c'est à travers la « *peau* » (Terrain B – Entretien 7) que le lien homme/animal est rendu possible. Nous rejoignons ici l'une des hypothèses que nous cherchons à vérifier : l'éleveur entre en contact avec la nature grâce aux différentes enveloppes qui le composent et qui mettent en rapport son monde intérieur et son monde extérieur. La communication animale faisant partie des grands principes qui font la base de ces rapports éleveurs/nature, elle permet elle-aussi de découvrir /ou de vérifier cette hypothèse de plusieurs couches successives car, même dans ses formes les plus subtiles, la communication animale est indissociable du corps physique et du plan matériel de l'existence. Même si la nature du lien est spirituelle, c'est par la présence corporelle de l'éleveur et de l'animal que la communication est rendue possible. Notamment, le protocole transmis par ce formateur en communication animale est fondé sur l'idée d'une continuité entre le corps et l'esprit : avant d'être en mesure d'entrer en communication avec les animaux, les éleveurs doivent vérifier qu'ils sont fermement enracinés à la Terre, connectés à leur présence corporelle.

Avant tout, les éleveurs qu'il initie à la pratique de la communication animale doivent apprendre à poser leur attention sur leur présence corporelle, ce qui passe par exemple par la réalisation de mouvements de Qi Cong, discipline taoïste dédiée à la circulation des énergies dans le corps.

3.3.5 - Repérer le « talent » de l'animal

C'est Marie Christine Favé, spécialiste et pratiquante de la communication animale, qui nous apporte un autre élément d'éclairage sur le lien entre l'éleveur et l'animal, en affirmant que l'une des missions de l'éleveur est de repérer « *le talent* » qui est propre à chacun de ses animaux. Il s'agit de reconnaître sa personnalité unique, pour lui accorder une place valorisée au sein du troupeau et du système d'élevage (<http://etreeleveur.canalblog.com/>).

Dans leurs propos, les éleveurs reconnaissent effectivement que les animaux sont dotés d'une personnalité, mais celle-ci est parfois diluée au sein de l'identité collective du troupeau. Selon les espèces, la personnalité des animaux est plus ou moins affirmée. Les chèvres de cet éleveur vendéen sont ainsi décrites comme des animaux dotés d'une personnalité très forte. C'est ce qui rend, selon lui, cette production intéressante : « *Elles sont très familières, chiantes, toutes en connerie, têtues et malines* » (Terrain A – Entretien 10). Ce caractère qui est propre à un animal en particulier ou à une espèce peut être un levier pour le bon fonctionnement de l'élevage. C'est ainsi que cet éleveur du bocage vendéen nous disait ainsi : « *une brebis utilisée au biberon, on l'utilise pour guider les autres* » (Terrain A – Entretien 15 – BS). Plus familière que les autres à la présence de l'éleveur, elle sert ainsi à rassurer ses congénères et à les guider dans la direction voulue par l'éleveur. Citons de même les propos de cet éleveur de vaches de race charolaise : « *J'en ai une aujourd'hui, je l'ai nourrie au biberon, je la caressais. Elle venait à moi au pré, je m'en servais pour emmener les autres* » (Terrain A – Entretien 6).

L'expérience des animaux les plus âgés, par rapport aux plus jeunes, vient également influencer les pratiques d'élevage : « *il faut que les jeunes soient menées par les plus vieilles, sinon c'est la cata* » (Terrain A – Entretien 7). Ce commentaire fait écho à cette remarque d'un éleveur de la vallée d'Ossau, qui affirme faire confiance au troupeau qui est encore en liberté à l'automne alors que les premières neiges commencent à tomber. Cette période est périlleuse pour le troupeau de vaches qui amorce peu à peu la descente vers la vallée. Selon lui, les plus vieux individus sont capables de guider les autres dans ces reliefs pentus.

« *Les vieilles le sentent, elles ont un peu l'expérience. Elles savent qu'il va faire un peu meilleur, alors elles ne cherchent pas à descendre. C'est mieux comme ça. Elles sont bien où elles sont, dans le bois.* » (Terrain C - Entretien 19).

Cette éleveur de vaches allaitantes, dans le Puy-de-Dôme, prête également attention à ce que l'harmonie règne le plus possible dans les lots qu'il constitue : « *Celles qui sont les plus faibles, on va essayer de les faire passer dans un autre lot avec les plus jeunes pour essayer que tout se passe bien* » (Terrain B – Entretien 6). Ainsi, le rôle de l'éleveur est également de savoir utiliser les places hiérarchiques au sein du troupeau pour créer des groupes où les conflits hiérarchiques seront moins nombreux.

Cette éleveuse de brebis à viande du bocage vendéen nous affirme ainsi : « *C'est comme une meute, il faut qu'il y ait des dominantes. Et, si celles-ci fonctionnent bien, il n'y a pas de raison* » (Terrain A – Entretien 7). Elle explique que contrairement aux pratiques qu'elle observe dans les élevages bovins voisins, les brebis les plus vieilles et les plus jeunes peuvent parfaitement être intégrées au sein d'un même groupe : « *On ne sépare pas [...] Au contraire on va chercher à les mélanger. On s'est équipé de cornadis, il n'y a pas de concurrence à l'auge [...] La hiérarchie, elle se fait entre elles, naturellement* » (Terrain A – Entretien 7). Cet éleveur de vaches ferrandaises nous fait ainsi la remarque suivante :

« *Il y a une hiérarchie [...] la dernière n'a plus aucune place. C'est ça qui est le plus délicat. [...] Il y a des changements tous les ans. Celle que tu vois, Volane, c'était elle la dominante depuis toujours. Et bien Volane, cette année, elle a perdu sa place de première au détriment de Bécasse, qui est couchée juste derrière. Elle est un peu plus virulente que Volane* » (Terrain B – Entretien 6).

Du caractère de la vache dominante va dépendre le comportement du reste du troupeau : « *Si la dominante est pas méchante, ça va calmer tout le monde. Mais si la dominante n'est pas commode, elles vont toujours être agitées* » (Terrain B – Entretien 6).

Et puis, connaître la nature grégaire des animaux permet d'anticiper et de maîtriser les réactions individuelles : « *L'esprit de groupe dans le troupeau, c'est amusant : une vache qui s'est perdue ou qui s'est échappée, elle ne va pas rester isolée trop longtemps. Une vache seule, tu n'arrives pas à la manipuler comme tu veux, tandis qu'à deux, elles se laissent faire plus facilement* » (Terrain A – Entretien 15 – PC). Elle peut également, comme c'est le cas dans cet élevage de chevaux du bocage des Herbiers, être une bonne manière de rééduquer un animal au caractère difficile ou aux comportements compliqués : « *ils sont beaucoup mieux dans leur tête en troupeau. Ils ont leur place, ils savent qui ils sont* » (Terrain A – Entretien 17).

Par ailleurs, nous pouvons évoquer le rôle des chiens de berger qui assistent les éleveurs/bergers dans le guidage des troupeaux : « *Quand on a repris la ferme, il y avait déjà une chienne, Altesse, qui travaille bien, sauf que quand une brebis lui fait face, elle se couche. Elle n'a pas assez de mordant. Du coup, on a trouvé un jeune border, qu'on a formé et qui s'est bien déclaré. Il n'a qu'un seul maître, mon mari. Il est un peu tête en l'air, mais il est très mordeur, donc ils se complètent bien* » (Terrain A – Entretien 7).

Ces chiens, quelle que soit leur race, ne doivent pas être confondus avec des chiens de compagnie. Leur fonction est toute autre : ils doivent assister l'éleveur auprès du troupeau, et leurs relations s'inscrivent avant tout dans le cadre du travail : *« C'est un super outil de travail et c'est pas facile à dresser, il faut vraiment une complicité entre le maître et le chien »* (Terrain A – Entretien 7). Mais cette proximité ne s'étend pas forcément à la sphère privée de l'éleveur. *« Le plus jeune, on a essayé de l'élever à la maison. Mais il s'usait tout seul. Il n'arrêtait jamais de la journée et quand il allait au boulot, il n'avait plus rien. Du coup, à contrecœur, on l'a mis au chenil. Là, il s'est déclaré, il était vraiment bien au boulot. Lui, ça lui convient, il sort tous les jours, il monte dans le tracteur...Le chien maintenant, il est assis derrière, sur le quad. »* (Terrain A – Entretien 7). Dans la relation entre le chien de travail et son maître, la dimension affective joue donc un rôle de second plan qui ne doit pas éluder l'objectif premier formulé dans le cadre professionnel : le chien de travail est comme un collègue qu'on respecte pour ses compétences. Cela n'enlève rien à l'importance de la relation qui se noue entre l'éleveur et son chien de travail, mais l'oriente vers un objectif d'efficacité, de maîtrise, de professionnalisme.

Par ses comportements, le troupeau peut également envoyer des signaux qui montrent l'adéquation ou l'inadéquation de son environnement. C'est ainsi que pour cet éleveur de vaches charolaises du bocage vendéen, lorsque l'herbe est tendre, appétente et nourrissante, *« on ne les entend pas meugler le matin quand on arrive. Par contre, si l'herbe est trop dure, elle appellent, elles viennent à la barrière, pour dire : aller, il faut que tu nous changes de pré. L'œil de l'éleveur est important »* (Terrain A – Entretien 6).

2.4 – Utiliser l’intelligence des lieux : **« Le lieu me parle et je lui parle en retour »**

La partie précédemment abordée nous amène naturellement vers celle-ci, dans laquelle nous allons parler de la manière avec laquelle les éleveurs français habitent et animent les lieux dans lesquels ils vivent et travaillent. Nous verrons comment ces éleveurs ne se contentent pas de traverser ces lieux, mais se meuvent en eux d’une façon pénétrante, de sorte que l’on peut même assister à une relation d’osmose entre la personne, ses activités et le lieu qui les accueille. Dans ce cas, le lieu peut être considéré comme une peau constitutive de l’humain, comme s’il constituait le prolongement du corps physique de ce dernier. Mais nos enquêtes de terrain ont montré que ce lien entre les éleveurs et la nature n’est pas vécu de la même manière partout. Du dehors au-dedans, du dedans au dehors, voyons à présent comme les lieux de vie des éleveurs sont plus ou moins porteurs de l’expression de leur sensibilité à la nature.

3.4.1 - Les lieux de l’intérieur : le rôle de l’étable au sein des rapports entre l’éleveur et la nature



→ **Ci-dessus : photographie 127.** *Un éleveur au sortir de l’étable, après avoir rempli les râteliers pour les brebis, un matin de l’automne 2016 (Terrain C – Entretien 19).*

Si nous commençons par nous intéresser à l'étable, c'est parce que nous suggérons que c'est là que se situe le noyau de tout système d'élevage. C'est là que les éleveurs, lorsque l'hiver arrive, rassemblent leurs animaux et leur proposent un abri devant leur permettre de passer les mauvais jours. « *Après Noël et jusqu'à début mars, pendant les périodes humides, pendant trois mois, tout le monde rentre* » (Terrain A – Entretien 7). « *Quand il fait -5° dehors, elles sont mieux à l'intérieur* » (Terrain A – Entretien 10). « *Elles rentrent en bâtiment le plus tard possible, quand elles ne peuvent plus rester dehors. En général, c'est vers Noël* » (Terrain C – Entretien 6). Pansage des animaux, soins divers, naissances... Le contact entre l'éleveur et ses animaux se fait proche et est caractérisé par un mélange de sons, d'odeurs, de touchers que l'on ne trouve pas ailleurs. C'est ainsi que l'on peut supposer ce que c'est là que se tisse le lien de confiance entre l'éleveur et ses animaux. Il y a des étables dans lesquelles on se sent comme dans un cocon. Dans ce cas, on peut se dire que l'étable représente une enveloppe de chair, chaleureuse et rassurante comme le serait le ventre d'une mère. L'étable joue alors le rôle d'une authentique maison dans laquelle les hommes et les bêtes se côtoient et dialoguent par de petits gestes simples et répétés. Les matériaux qui la composent sont le bois, la pierre, les tôles. La paille sur le sol, le foin dans les râteliers, les poils et les toisons des animaux exhalent des odeurs marquées, qui sont celles du vivant.

Dans une étable, le sol n'est pas parfaitement lisse, ni carrelé. Il y a de la poussière qui vole, un mélange de terre et de paille qui colle un peu aux semelles. Bien sûr, ce modèle que nous décrivons ici varie en vérité selon chaque situation. Mais ce que l'on souhaite ici souligner, c'est cette atmosphère d'intériorité qui se dégage et qui évoque, sur le plan émotionnel, une idée de profonde sécurité.



Marie Guicheteau

→ **Ci-contre : photographie 128. Bâtiment dédié à l'élevage de chèvres laitières de race saanen** (Terrain A – entretien 9). On remarque que le bâtiment est clos, laissant à peine passer la lumière du jour. Les néons au plafond viennent éclairer l'ensemble.

Certains éleveurs se souviennent d'ailleurs avoir connu que les animaux et les familles des éleveurs (et/ou les domestiques de ferme) dormaient sous le même toit, ainsi que nous en témoigne cette éleveuse d'un village de la haute-montagne ossaloise. Elle se souvient qu'au début de son installation, la maison dans laquelle elle habite toujours avec sa famille était jointe à l'étable, ce qui créait une ambiance d'extrême proximité entre les hommes et les animaux, ce qui n'était pas toujours facile à vivre au quotidien :

« J'avais des vaches sous la maison. Quand on enlevait le fumier, ça faisait des odeurs jusque dans la maison, ça faisait aussi de l'humidité dans les chambres [...] Je me souviens très bien d'entendre ces colliers quand elles se grattent. On entendait tout, il n'y avait pas d'isolation. Il n'y avait pas du tout de séparation entre la vie, le travail » (Terrain C – Entretien 13).

Or, il est évident que les modèles sur lesquels sont aujourd'hui construites les étables modernes ne dégagent pas vraiment cette impression de chaleur et de réconfort, qui a fait de l'étable un lieu de maïeutique représenté dans certains grands récits symboliques (le *Nouveau Testament* par exemple).

Le matériau qui domine aujourd'hui est plutôt l'acier, ainsi que nous le voyons illustré sur la photographie suivante. Certaines étables ressemblent aujourd'hui à des cathédrales métalliques, dont la construction est entièrement guidée par un objectif d'efficacité technique et de rentabilité économique. C'est la sphère productive qui motive essentiellement l'édification de tels bâtiments.

Précisons que, pour autant, le bien-être des animaux n'y est pas négligé. Ainsi que nous le verrons plus tard, l'outillage technique peut tout à fait être mis au service du bien-être physique des animaux. Ce n'est donc pas là que nous voulons en venir. Le point que nous voulons souligner, c'est que les codes symboliques qui ont pu être associés à ce lieu particulier de l'étable ne se retrouvent plus vraiment sur le terrain, ou du moins tendent à s'exprimer de moins en moins. Là où se situait le noyau du lien entre les éleveurs et leurs animaux, c'est la logique de la rationalité et du rendement productif qui se sont installés et qui donnent aujourd'hui forme à des constructions modernes d'où se dégage plutôt une impression de froid que de chaud.



Marie Guicheteau

→ ***Ci-contre : photographie 127. Stabulation pour bovins.*** La stabulation est en partie ouverte sur l'extérieur, afin de faciliter le passage des engins agricoles et l'alimentation des animaux (Terrain A – Entretien 10).

→ Ci-dessous : photographie 130. Etable bénéficiant d'un équipement moderne robotisé, avec volets et aération automatique. En nous faisant la visite, cet éleveur nous explique que : « c'est un bâtiment un peu nouveau dans le paysage » (Terrain A – Entretien 9).



Ces différentes illustrations servent à étayer notre idée de base, qui est que la séparation entre les éleveurs et la nature est présente à travers même l'organisation spatiale des pratiques d'élevage. Le sujet de l'étable sert de point de départ à ce constat, et nous guide vers la formulation d'une question : si l'étable n'est plus tout à fait représentative de cette intimité vécue avec l'animal et avec soi, quels sont les autres lieux dans lesquels le lien sensible à la nature peut s'exprimer ? Tournons-nous à présent vers les lieux du dehors, et voyons comment ceux-ci peuvent être ou non le support d'expression du lien sensible entre l'éleveur et la nature.

Les citations qui suivent nous montrent que la prédilection pour les lieux du dehors se retrouve fréquemment chez les éleveurs et éleveuses rencontrés. En évoquant son enfance et la naissance de sa vocation, cette éleveuse du village de Goust, sur la route du col du Pourtalet, nous rapporte : « *Je n'aimais pas être à l'école. Je n'aimais que ça, être dehors* » (Terrain C – Entretien 13). Aimer être au dehors serait donc, selon elle, l'un des indices qui viendrait encourager l'engagement dans le métier d'élevage, un critère essentiel démontrant que l'on a la fibre pour cela. Les citations qui suivent, extraites d'entretiens menés dans le bocage vendéen, tendent à confirmer cette idée. « *J'aime autant prendre mon bâton et aller chercher les vaches matin et soir que de passer mon temps sur le tracteur* » (Terrain A – Entretien 13) nous dit cet éleveur de vaches laitières. De même, cette éleveuse de brebis nous exprime que « *Là, je suis bien dehors* » (Terrain A – Entretien 7).

3.4.2- Les lieux de la séparation : les signes d'une coupure entre les éleveurs et la nature

Voyons à présent en quoi l'observation des lieux du dehors où s'exercent les pratiques d'élevage peut exprimer visuellement l'état de séparation Nature/Société (Descola, 2005).



→ **Ci-contre : photographie 131.**

Traces blanches indiquant l'état de pollution organique de la rivière de la Grande Maine, sur le versant des Herbiers (Terrain A – Entretien 6).

→ **Ci-contre : photographies 132 et 133.**

- ***En haut, effet de coupure provoqué par la présence de l'autoroute, dont le large bandeau d'asphalte découpe le paysage bocager environnant.***



- ***En bas, les travaux de construction de la rocade contournant le bourg-centre du village de Beaurepaire montrent une rupture au milieu des parcelles.***



Lorsqu'il sillonne le bocage vendéen, le géographe est saisi par l'aspect de discontinuité qui caractérise l'espace rural. Il remarque que les dynamiques d'industrialisation et de périurbanisation ont considérablement marqué le paysage. En certains endroits, il semblerait presque que l'espace à vocation agricole occupe les sols par défaut, remplissant les surfaces qui ne sont pas encore concernées par la vague de construction pavillonnaire ou l'extension des zones artisanales et industrielles. Dans ce contexte où l'urbain grignote le rural, les lieux où se pratique l'élevage sont caractérisés par la fragmentation. Visuellement, cela produit un « effet de coupure ». Dans le Bocage Vendéen, cet état de séparation entre l'éleveur et la nature est illustré dans les paysages, par lesquels nous pouvons découvrir combien les éleveurs et les pratiques d'élevage sont constamment mis en confrontation avec d'autres usages du sol. Cette dynamique d'artificialisation des terres, qui a connu un rythme galopant ces dernières décennies, produit un effet d'oppression, voire d'étouffement du rural par l'urbain. Cette séparation visuelle est en effet également vécue à l'intérieur des hommes et des femmes, ainsi qu'en témoignent les propos des éleveurs du bocage que nous avons rencontrés.

Par exemple, cet éleveur de vaches laitières de la commune de Mouchamps regrette l'étalement des zones industrielles : « *Quand on voit l'entreprise Kline, faut voir un peu l'espace gâché tout autour...* » (Terrain A – Entretien 15 – PV). Cet éleveur voisin insiste également sur le caractère dévorant de cette progression de l'urbain sur le rural : « *La ville des Herbiers a englouti... 400 hectares en 10 ans ? Eco 1, Eco 2, Eco 3... Et la rocade actuelle, plus large... Les villes, ça bouffe énormément l'agriculture* » (Terrain A – Entretien 15 – PC). Cet autre éleveur, représentant FDSEA du canton des Herbiers, commente à ce sujet :

« *Le foncier chez nous, c'est un sacré débat. En Vendée, on mange entre 1500 et 2000 hectares par an en foncier [...] Le gaspillage des terres, ça a été une catastrophe. C'est souvent les mêmes qui veulent nous expliquer comment travailler qui arrachent des haies pour faire des zones industrielles. [...] Le foncier c'est un combat au quotidien* » (Terrain A – Entretien 4).

L'appropriation symbolique et concrète de l'espace rural par les éleveurs n'est pas rendue aisée dans ce contexte, puisque celui-ci favorise l'extension massive d'autres activités économiques dont les motivations d'action sur la nature diffèrent fortement du monde de l'élevage.

Dans la Chaîne des Puys, c'est un autre signe qui attire notre attention. Celui-ci est présent sur les prés qui occupent le plateau des Dômes.

→ **Ci-contre : photographie 132.**
Mottes de terre signalant la présence de galeries de taupes, dans un pré de la commune de Pulvérières.



Marie Guicheteau



→ **Ci-contre : photographie 133.** « ***Plan d'urgence contre le campagnol terrestre dans le Puy-de-Dôme*** » titrait *La Montagne*, le 30/06/2016. Le pré que l'on voit est sévèrement touché par l'invasion de ces rongeurs.

La photographie ci-dessus nous donne à voir les effets dans le paysage de la prolifération des campagnols terrestres (ou rats taupiers) dans les prairies d'élevage de la Chaîne des Puys. Nous découvrons ainsi que les surfaces dédiées au pâturage sont littéralement grignotées de l'intérieur par ces petits rongeurs dont les cycles de reproduction sont difficilement maîtrisables. Face à ce phénomène d'envahissement et de concurrence pour l'accès à la ressource herbagère qui touche principalement les zones de moyenne montagne, les éleveurs concernés témoignent d'un sentiment d'impuissance qui se décline ensuite en émotions diverses.

Nous pouvons comparer l'effet que produisent les campagnols terrestres sur les éleveurs puy-dômois, avec celui des éleveurs ossalois devant les taupes : *« une bonne prairie, il ne faut pas de taupes, ça c'est interdit. Ici, il n'y a pas de prairies lisses, il y a des cailloux et des bosses partout. Les taupes, on les chasse. Il ne faut pas que la terre rentre dans le fourrage. Il faut une litière propre pour donner aux brebis »* (Terrain C – Entretien 16). Les taupes et les campagnols sont d'autant plus dérangeants qu'ils jaillissent du dessous, de l'espace souterrain que l'on ne peut, soi-même, parcourir. Les campagnols surtout font quelque peu l'effet d'un cancer qui se développe hors de la volonté humaine de contrôle, et que les éleveurs combattent difficilement tant son évolution est insidieuse. L'apparition des campagnols est alors entourée d'un certain flou artistique, pour les éleveurs l'explication de ses causes s'aventure parfois au-delà de la sphère rationnelle. D'ailleurs, certains d'entre eux n'hésitent pas à évoquer la théorie d'un complot des partis pro-environnement, qui n'auraient pas hésité à lâcher des campagnols sur la Chaîne des Puys (Terrain B – Entretien 13).

Sur les photographies, on ne voit pas les effets de coupure, de discontinuité et de morcellement que nous avons pu observer dans les photographies du paysage vendéen. Ici, ce n'est pas une balafre qui vient érafler la joue des rapports éleveurs/nature. La métaphore qui convient est plutôt celle d'une éruption de boutons d'apparence indélicate, dont la conséquence n'est pas seulement dommageable d'un point de vue esthétique puisqu'elle vient également affecter les pratiques d'élevage. Les risques entraînés par la prolifération des campagnols terrestres dans une parcelle sont en effet la destruction de la prairie et l'ingestion de terre par les ruminants. C'est ainsi que les vaches laitières risquent de produire un lait impropre à la consommation humaine. Même si le problème est causé par un tout petit animal, ses implications pour les éleveurs peuvent donc être catastrophiques, au point de menacer la pérennité économique des exploitations agricoles. Mais si l'on prend du recul sur les représentations que les éleveurs ont de ce phénomène si problématique, l'on découvre que ces pullulations sont en vérité favorisées par l'évolution des systèmes d'élevage de la Chaîne des Puys (Michelin, Perrot, 2017).

Ainsi que nous en informe un piégeur professionnel auprès duquel nous avons passé une journée sur le territoire de l'impluvium de Volvic, les pullulations des campagnols terrestres sont aujourd'hui encouragées par l'arrêt de la pratique du retournement des prairies, dans un contexte local où la céréaliculture en moyenne montagne n'est plus considérée comme suffisamment rentable. L'évolution du cadre familial dans lequel s'exerçait l'activité est un autre fait à prendre en compte : « *Avant tu avais toujours le vieux sur l'exploitation qui allait piéger* » (Terrain B – Entretien 9) nous apprend ce piégeur, nous montrant comment la prévention des risques d'invasion était alors intégrée au fonctionnement de l'exploitation familiale.

Aujourd'hui, il observe que les pratiques de lutte contre les nuisibles sont considérés de façon secondaire par les éleveurs qui sont débordés de travail au quotidien et qui sont donc amenés à porter une attention mineure aux prairies :

« *Il faut avoir quelqu'un en permanence qui surveille les parcelles [...] les agriculteurs en ce moment, ils ont d'autres contraintes. Tant qu'ils sont pas en pullulation, ils oublient [...] la prairie et le soin des prairies, c'est la base du système d'élevage* » (Terrain B – Entretien 9).



→ **Ci-dessus : photographie 136.** Piège manuel utilisé par un piégeur professionnel comme alternative aux produits chimiques (Terrain B - Entretien 9).

→ **Ci-dessous : photographie 137.** Piège installé dans une galerie de campagnols, en guise de prévention des pics de pullulation (Terrain B – Entretien 9).



S'il y a une autre problématique commune qui touche la Chaîne des Puys et la Vallée d'Ossau, c'est celle des dynamiques d'enfrichement qui concernent les surfaces les moins facilement accessibles à la mécanisation agricole. La terminologie employée par les éleveurs de ces territoires pour décrire ce phénomène de conquête des friches sur l'espace pastoral est également significative d'un lien de proximité, voire de résonance, entre l'éleveur et le paysage que son métier façonne.



→ ***Ci-contre : photographie 138.***

Paysage de reconquête forestière dans la zone des granges, au-dessus du bourg de Laruns (Terrain C – Entretien 19).



→ ***Ci-dessus : photographie 139 Un éleveur et ses vaches, parmi les fougères qui colonisent les estives d'Arriutort (Terrain C –***

Le champ lexical de la maladie ou de l'impropreté se retrouve très souvent dans les commentaires des éleveurs. « *La montagne se salit* », nous affirme ainsi un éleveur ossalois pour nous décrire les dynamiques d'enfrichement qui progressent de façon galopante, dans les pentes situées au-dessus de Laruns. Une éleveuse de vaches à viande utilise le même vocabulaire dans ce commentaire suivant : « *ça avance, ça avance, ça avance [...] C'est le paysage, ça s'envahit de partout [...] Tout ce qui n'est pas mécanisable, là où on ne peut pas faucher, ça se salit, c'est catastrophique* » (Terrain C – Entretien 14).

Nous pouvons ici établir un parallèle avec cet éleveur du Bocage Vendéen, qui exprime son mécontentement face au résultat de ses cultures, alors qu'il a réduit son usage des produits phytosanitaires dans le cadre des politiques locales en faveur de la qualité de l'eau.

« *Ça nous a fait louper... On a des résultats sur les cultures qui sont sales à cause de ça* » (Terrain A – Entretien 12).

Cet adjectif « *sales* » s'applique ici aux « *mauvaises herbes* » qui sont, dans le cas de cet éleveur, appliquées notamment au « *rumex* ». En vallée d'Ossau aussi, le vocabulaire de la propreté peut s'appliquer à la végétation pour qualifier un pâturage entretenu par des pratiques d'élevage. « *Je veux pouvoir léguer cet héritage à mes enfants et leur dire : tu vois ces pentes ? Ton grand-père et ta grand-mère ont travaillé pour laisser la montagne propre* » (Terrain C – Entretien 16). Lorsque nous lui demandons plus de précisions, il nous définit ses attentes de la façon suivante : « *une prairie propre, c'est une prairie fauchée, avec les bordures faites* » (Terrain C – Entretien 16). L'une des mauvaises herbes qui pose notamment souci aux éleveurs ossalois est nommée « *la ravenelle* ». Celle-ci est présentée de la façon suivante : « *Une plante qui s'est implantée ici depuis une dizaine d'années, on ne sait pas trop d'où elle vient et elle nous dérange beaucoup. [...] C'est des grosses feuilles comme ça, qui poussent dans les pentes, et peu à peu, ça prend de la place et ça fout tout en l'air. Au printemps, ça monte, ça fait des fleurs jaunes et ça peut faire jusqu'à un mètre de haut. Et après, au sol, il n'y a plus d'herbe. Tous les printemps, on lutte contre ça. A Laruns, on n'ose pas en parler* » (Terrain C – Entretien 16).

On voit ici nettement combien l'arrivée de cette plante étrangère est capable de réveiller des émotions désagréables auprès des éleveurs, au point de provoquer chez eux deux réactions. La première est le combat ; La seconde est le silence, car la progression de cette plante sauvage est pour la société agro-pastorale un véritable tabou. Les propos de cet éleveur de la Chaîne des Puys au sujet des taillis de noisetiers qui colonisent les flancs des volcans et leurs coulées vont également dans ce sens : « *Les noisetières, elles ont reconquis le paysage parce qu'il n'y avait plus de pastoralisme ovin* » (Terrain B – Entretien 15). Par un lien de causalité directe, la fermeture des paysages, que chacun peut constater visuellement, rend ici manifeste le recul des activités d'élevage. Les espèces pionnières qui font partie du monde sauvage, comme les fougères ou les noisetiers, participent à créer un paysage anarchique. C'est ainsi qu'elles sont rapidement identifiées dans le camp opposé à celui des éleveurs, dont le travail permet au contraire de contrôler le paysage, de lui donner un ordre, une précision, une signification.

Dans les propos qui suivent, on retrouve également l'idée d'un combat ou d'une course entre la nature sauvage et les éleveurs : « *Si nous passons tous en lacaune, nous nous replierons tous sur nos exploitations dans la vallée. Nous achèterons de grands bâtiments et on achètera du foin. Les genêts, les noisetiers, les frênes, les sapins vont gagner* » (Terrain C – Entretien 14).

Un sentiment de dépossession, d'impuissance, d'échec est exprimé par cette jeune bergère : « *C'est les rodo, les fougères, toutes sortes de végétation. Il y a des montagnes qui sont perdues déjà* » (Terrain C – Entretien 8).

De même cet éleveur-écrivain raconte, dans son ouvrage « *Bergers dans les Nuages* », « *les frênes insolents qui poussent entre les murs* », « *les massifs de ronces qui résistent* » (Paroix, 2000). Lors de notre entretien, il reprend cette thématique avec nous et nous dit ainsi : « *Des arbres de reconquête comme le frêne, le bouleau, ça pousse à une vitesse [...] Il y a eu un abandon des zones intermédiaires* » (Terrain C – Entretien 15). Ce témoignage fait écho à celui de cet éleveur de Laruns qui prédit ainsi l'évolution future des zones intermédiaires : « *Les ronces vont pousser et la forêt va descendre. Si tu regardes des cartes postales d'il y a 50 ans, c'est affreux, tout s'est envahi. [...] Les agriculteurs entretiennent moins parce que c'est plus facile de travailler des terrains plats* » (Terrain C – Entretien 7).

Ces réactions sont exacerbées par l'impression du rythme très rapide avec lequel ces dynamiques d'enfrichement se mettent en place. Tout comme lorsqu'ils évoquent l'artificialisation des surfaces et la pullulation des campagnols, l'on peut souligner la dimension temporelle que prend ce phénomène : c'est la rapidité avec laquelle la conquête des surfaces s'exprime qui provoque cette impression de débordement et de perte de contrôle.

Pour résumer, trois types de paysages viennent donc déranger les éleveurs de nos trois territoires :

- L'artificialisation des zones auparavant dédiées à l'élevage
- Les prairies abîmées par la pullulation des campagnols terrestres
- Les pentes difficilement accessibles, peu à peu délaissées par les pratiques d'élevage, gagnées par la friche et la conquête forestière

Si ces trois paysages provoquent chez eux un tel inconfort, c'est peut-être parce que lieux sont les témoins bien visible d'un état de perte de contrôle qui est vécu au quotidien par l'homme dans ses pratiques.

On ressent de ces photographies l'impression d'un débordement de la nature sauvage sur la nature domestique (zones en friches, pullulation des campagnols) ou à l'inverse de la nature domestique sur la nature sauvage (Artificialisation des surfaces qui étaient dédiées prairies, ou encore cette mousse blanche qui vient colorer des rivières polluées par un excès de nitrates). Ainsi que nous le figurons ci-dessous, trois mondes se côtoient, amenant avec eux leur propre vision de la nature, et se confrontant les uns les autres selon des mouvements de conquête, de recul, de reconquête.

Trois mondes qui se confrontent pour inscrire la nature dans un paysage

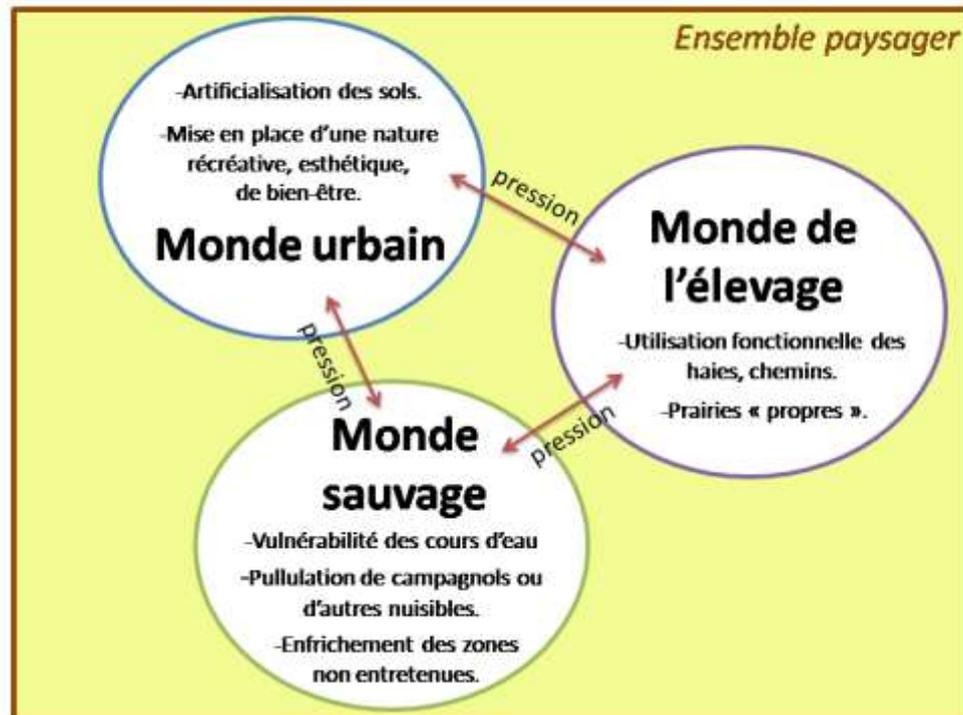


Figure 19. Marie Guicheteau, 2020.

Dans la bouche des éleveurs, le champ lexical de la maladie est également utilisé pour faire référence à des évolutions qui ne sont pas souhaitées, qui bouleversent les pratiques et changent l'image de soi et du métier. Du fait de ces réactions épidermiques constatées chez les gens, nous pouvons en déduire pour notre recherche que les éleveurs expriment un effet de résonance entre la nature extérieure et leur nature intérieure. Dans les représentations des éleveurs, les deux semblent effectivement se répondre en miroir : si les paysages d'élevage manifestent des signes de déséquilibre, ils mettent également en évidence les déséquilibres présents au sein des systèmes d'élevage ou de la société dans laquelle ils s'insèrent.

3.4.3 - Le rôle de la « beauté » des lieux :

Nous reprenons ici une expression utilisée par Lydie Ménadier dans un travail qui portait sur la sensibilité des agriculteurs aux paysages, sur des territoires concernés par une zone de production fromagère AOP Salers et Saint Nectaire (Ménadier, 2010). A partir de photographies prises par les agriculteurs eux-mêmes, cette chercheuse avait pu mettre en lumière les différents critères que mobilisaient ceux-ci pour identifier leur « *parcelle préférée* ».

Elle a ainsi découvert que la beauté du panorama faisait partie des critères significatifs retenus : « *Au-delà de l'intérêt agronomique et technique de ces parcelles, un tiers des agriculteurs ont mis en avant l'attrait de la vue depuis ces parcelles, ce qui traduit l'importance des arrière-plans et, de ce fait, une prise de recul vis-à-vis du lieu d'observation pour mieux apprécier l'espace environnant* » (Ménadier, 2010). Elle a également obtenu un résultat qui nous intéresse, en leur demandant : « *photographiez votre petit coin de paradis à proximité de chez vous* » (Ménadier, 2010). Ses résultats mettent surtout en évidence la sensibilité esthétique que les éleveurs peuvent porter sur des paysages qui sont en lien avec la production de produits de qualité. En nous plaçant dans le sillage de Lydie Ménadier, en quoi nos observations de terrain peuvent contribuer à alimenter cette réflexion sur l'esthétique paysagère des éleveurs ? Si aujourd'hui, dans les territoires ruraux, les lieux du dehors sont parcourus de signes témoignant d'un sentiment de coupure entre les éleveurs et la nature, n'y a-t-il donc pas aussi des lieux qui constituent des réserves de sens, des lieux privilégiés où l'éleveur vient enrichir et renouveler son rapport à la nature selon des critères qui ne sont pas seulement fonctionnels ?

Pour introduire cet aspect de notre travail nous pouvons reprendre les propos que nous a tenu le paysan-philosophe Pierre Rabhi, qui a choisi d'installer son activité dans un endroit très isolé de l'Ardèche. Le principal argument qu'il utilisa auprès de son banquier pour justifier du choix de son installation était simplement qu'il trouvait que ce lieu était magnifique. Ce coup de cœur, difficile à expliquer devant des financiers, a pourtant été le lancement de la carrière qui l'amena non seulement à s'affirmer en tant que paysan, mais aussi comme écrivain et philosophe. Cet exemple, qui a pu être utilisé comme un emblème par tous les défenseurs du courant de la sobriété heureuse, nous intéresse ici car il met bien en évidence que certains lieux nous parlent plus que d'autres. L'émotion que procure la contemplation d'un endroit (et pas de n'importe lequel car c'est bien de cet endroit unique que l'on parle) peut inspirer le choix d'une pratique d'élevage et d'une façon de penser la nature originale.

« C'était dans les années 60. Quand nous avons trouvé ce lieu, nous l'avons trouvé tellement beau qu'on a voulu s'y installer. Seulement, il ne correspondait pas aux critères du modèle actuel. Il n'y avait pas d'électricité, pas de téléphone. Le chemin qui vous a conduit jusqu'ici n'était pas praticable par temps de pluie. C'est comme si nous nous étions mis dans les difficultés. Les banquiers ne comprenaient pas du tout qu'on s'installe dans un lieu si difficile. Ils préféreraient nous prêter beaucoup plus d'argent pour nous installer dans des fermes équipées plutôt que de nous installer ici, où on ne demandait pas beaucoup d'argent. Ça a été le quiproquo. C'était difficile de leur expliquer que ce lieu étant très beau (car la beauté pour nous est primordiale) nous allions nous installer ici »

(Représentant, PR, octobre 2014).

Sa vision du métier introduit l'aspect sensible au point d'en faire le cœur de sa démarche pratique. Cette façon de voir se retrouve-t-elle sur le terrain, auprès des éleveurs que nous avons rencontrés ? « *On travaille dans un cadre, c'est vrai, le matin quand on est dans cette campagne, on respire* » (Terrain A – Entretien 6) nous dit cet éleveur de bovins-viande, qui travaille dans le paysage des petites collines bocagères qui bordent le sud-est de la ville des Herbiers. Certains lieux sont même qualifiés par les éleveurs de « *paradis* », notamment pour ce couple d'éleveurs ossalois (Terrain C – Entretien 16). Bien que ce type de lieux soit utilisé dans le cadre des pratiques d'élevage, les éleveurs les distinguent et les mettent en avant au sein de leur espace vécu. Il s'agit généralement de lieux situés à l'écart des grands axes de communication et des voies de passage couramment empruntés par les promeneurs et divers utilisateurs de l'espace rural.

Ces petits coins de paradis ont donc comme première caractéristique d'être pour le moins discrets, voire un peu secrets. Pendant un moment, l'éleveur peut disparaître aux yeux du monde qui l'entoure. Là-bas, plus personne ne le surveille, plus personne ne lui demande des comptes. Et même si c'est par les pratiques d'élevage qu'il rentre dans ce lieu, l'éleveur ne reste pas seulement identifié à ce domaine d'activité. Le lieu des pratiques d'élevage devient plutôt le support d'une autre réflexion, un lieu d'ouverture sur soi et sur le monde. Nous découvrons donc que certains lieux sont plus propices que d'autres à l'exploration, à la méditation, à la rêverie ou à la détente. A partir des propos d'éleveurs recueillis et de notre propre immersion sur nos terrains d'étude, nous en avons déduit que la pratique de l'estive en moyenne ou haute montagne favorisait la perception de ce lien sensible entre l'éleveur et la nature. Or, même si la montagne est plus facilement mentionnée par les éleveurs de la vallée d'Ossau comme le lieu d'une connexion privilégiée avec la nature, ainsi que nous le verrons dans les pages qui viennent, il ne faudrait pourtant pas croire que le territoire du Bocage Vendéen est entièrement dépourvue de lieux à connotation sensible, malgré le fait que sa nature soit qualifiée par les naturalistes « *d'ordinaire* ».



→ **Ci-contre : photographie 140.**

Situées sur la commune de Mouchamps, les rives du Petit Lay sont qualifiées de « petit coin de paradis » pour cette éleveuse et ses brebis.

« Oui, il y a un petit coin que j'aime bien. C'est le long du Petit Lay, on a une parcelle. Elle est traversée par le Petit Lay. C'est un endroit où je me sens bien. Il n'y a pas de maisons. Il y a les arbres, les prairies... » (Terrain A – Entretien 7).

C'est en suivant cette indication d'une éleveuse de brebis du bocage vendéen, qui nous affirmait aimer tout particulièrement veiller sur ses brebis lorsque celles-ci pâturaient dans les prés de ce bord de rivière, que nous avons pu prendre la photographie ci-dessus. De même, nous pouvons reprendre la citation de cette éleveuse de chevaux, qui met en avant le paysage agréable qui est permis par le passage de deux rivières sur le pourtour de ses parcelles : *« Là en fait, on est entouré d'eau. On a la Grande Maine et le Ry qui se rejoignent là-bas, donc ici c'est jamais à sec... Et puis, je vais voir pour replanter des arbres. J'aime beaucoup le côté, le long c'est vachement agréable » (Terrain A – Entretien 17).*



→ **Ci-contre : photographie 141. Petite passerelle située au passage du ruisseau Le Ry, non loin du village de la Guignaudière par lequel on accède encore par un chemin creux (Terrain A – Entretien 17).**

Outre l'isolement, il y a une autre caractéristique qui rassemble les lieux que les éleveurs qualifient

Nous voulons ici aborder le sujet de la nature sauvage. Nous avons en effet découvert que pour les éleveurs, le paradis n'est jamais pensé uniquement à la ressemblance d'un « éden » sauvage, à la manière d'une « wilderness ». Pour eux, un lieu qui est jugé beau va toujours constituer le témoignage, même subtil, de l'action humaine sur l'espace. C'est peut-être ici ce qui distingue les éleveurs du reste de la population. C'est ainsi que les « *petits coins de paradis* » qui nous ont été cités sont plutôt situés en position de lisière, dans des pâturages de montagne ou des prés en bord de rivière. La nature sauvage y est présente, mais jamais de façon exclusive. C'est ce jeu entre nature sauvage et nature domestique qui prête à un lieu le titre de « *petit coin de paradis* ». D'autres contrastes peuvent être repérés, qui participent à la création d'une harmonie propre aux lieux dans lesquels les éleveurs se sentent bien. Entre sauvage et domestique, entre ombre et lumière, entre fermeture et ouverture : c'est sur cette ligne que les éleveurs préfèrent se positionner. Même si ces parcelles sont situées en bord de rivière, sur des zones humides qui ne sont pas mécanisables, on ne peut pas dire qu'elles n'ont aucune valeur pour les éleveurs qui les utilisent. En y étant attentif, on observe en effet que les éleveurs sont particulièrement sensibles à ces lieux qui leur permettent de s'ouvrir à une richesse qui n'est pas seulement reliée à l'aspect productif. Et s'ils s'expriment rarement sur cet aspect d'une façon très expansive, il serait dommage d'en nier l'importance car c'est toujours d'une façon joyeuse et légère qu'ils abordent cet aspect de leur vécu. Cet éleveur d'une commune de la partie nord de la Chaîne des Puys nous évoque ainsi ce lieu qu'il apprécie particulièrement sur sa ferme, où il se plaît à se déconnecter de ses soucis quotidiens : « *J'ai un pré, j'aime bien, depuis tout petit j'y vais. C'est près de la maison. C'est une parcelle qu'on a toujours eue. Je voudrais pas la voir disparaître. Il y a toujours des endroits où on est mieux que d'autres* » (Terrain B – Entretien 15).

Ces lieux les mettent en lien avec une dimension non productive de leur métier. Ils permettent à l'éleveur de ne pas seulement associer la nature aux soucis du quotidien et à la dimension laborieuse du métier d'éleveur. Ils permettent à ce dernier de révéler aussi son essence poétique et philosophique. Rajoutons enfin qu'ils sont une porte ouverte sur le monde de l'enfance. Certains lieux sont en effet plus inspirants que d'autres. Le fait qu'ils ne soient pas accessibles aisément aux outils et aux engins agricoles leur confère une certaine aura, et l'on peut même aller jusqu'à remarquer qu'ils sont dotés, pour certains, d'un caractère magique qui en fait parfois le support de contes et/ou légendes locales, d'autant plus lorsque des vieilles pierres viennent témoigner d'une ancienne activité pastorale. Bref, ils sont chargés d'un haut potentiel d'enchantement. A ce titre, nous pouvons reprendre ces propos d'une éleveuse de brebis rava, sur une commune de la zone centrale de la Chaîne des Puys : « *C'est un site qui est magique, de l'autre côté de ce qu'on connaît. C'est complètement sauvage, de ce côté-là. On ne voit même pas l'antenne du Puy-de-Dôme ! C'est très beau* » (Terrain B – Entretien 14). Elle nous décrit la découverte récente d'un site archéologique au pied de la Chaîne des Puys, pour laquelle la valorisation de l'espace par le pâturage des moutons se révèle pertinente.

« Ce serait une agglomération gallo-romaine, et des choses encore plus vieilles, liées au pastoralisme d'avant le Moyen-âge, ce qui prouve bien que cet endroit là était pastoral. Au moins, ça nous légitime dans notre reconquête pastorale » (Terrain B – Entretien 14).

Enfin, en vallée d'Ossau, il y a un lieu qui invite particulièrement les éleveurs à glisser vers ce registre du merveilleux : il s'agit du plateau du Benou. C'est ainsi que l'un des éleveurs que nous avons rencontré a participé à la rédaction d'un ouvrage intitulé « *Bergers dans les nuages* », dans lequel il met sa sensibilité au service du commentaire des photographies de J.L.Breining. La chapelle de Houndas y est décrite comme la porte vers « *un autre monde* ». « *Le lieu féérique est chargé de symboles, de légendes et d'histoires* » (Paroix, 2000), écrit cet éleveur dans cet ouvrage, avant de présenter ainsi les arbres qui se dressent en ce lieu : « *majestueux, qui témoignent des rêves, des espérances de nos ancêtres* » (Paroix, 2000). Plus haut, le col de Marie Banque est aussi présenté avec une couleur légendaire : d'après lui, on s'y laisse bercer par « *une ambiance où les rêves d'absolu peuvent naître.* » (Paroix, 2000).



→ **Ci-contre : photographie 142.**

La chapelle de Houndas, sur le plateau du Benou.

Ces lieux sont des lieux de pâturage pour les troupeaux et de ressourcement pour l'éleveur. L'éleveur, tout en y travaillant, se relie à une dimension qui n'est pas tout à fait celle de la vie de tous les jours. Il peut y trouver une source de réflexion, de repos et d'émerveillement. En ce sens, on peut tout à fait suggérer que ces « *petits coins de paradis* » représentent une part essentielle du système d'élevage et que leur prise en considération peut même constituer un remède face au stress qui ronge une profession constamment soumise à l'instabilité des facteurs naturels et des conditions économiques.

Toutefois, s'ils peuvent être reconnus par certains éleveurs comme faisant partie intégrante de celui-ci, les « *coins de paradis* » peuvent également être complètement oubliés par ces derniers, parce que le système de pensée dans lequel ils évoluent n'y accorde aucune importance.

Ces lieux sont alors situés à la marge des exploitations agricoles et/ou n'occupent qu'une surface extrêmement réduite des exploitations agricoles. Souvent, l'éleveur ne rendra visite à ces lieux que de façon anecdotique et toujours sous le prétexte du travail. Au cours de notre entretien, il évoquera le manque de temps, les contraintes administratives qui s'accumulent, les soucis de tous les jours qui viennent comme masquer la perception de ces « coins de paradis ». A ce sujet, nous nous souvenons notamment des propos d'une bergère des Pyrénées, qui nous avait adressé la remarque suivante : « *C'est vrai que les paysages ici sont beaux. Mais on n'y fait plus guère attention, nous on s'est habitué* » (Terrain C – Entretien 19).

Enfin, il y a le cas des éleveurs qui, devant nous, semblent n'avoir rien à dire sur ce sujet. C'est ainsi que l'enthousiasme avec lequel certains éleveurs nous ont décrit leur petit « *coin de paradis* » s'oppose au mutisme de leurs collègues qui ne veulent pas s'exprimer ou ne peuvent pas s'exprimer sur cet aspect de leur rapport à l'espace vécu. La tendance au comblement des mares, à l'arasement des vieilles haies, au drainage des zones humides, est selon nous symptomatique d'une difficulté à exprimer ce ressenti et à mettre en avant la forte connotation symbolique des lieux qui ont gardé un brin de caractère sauvage au sein d'exploitations agricoles de plus en plus rationalisées, ainsi que le soulignait ce technicien d'un groupement agricole locale : « *Le critère économique prend le pas sur tout. Les arrachages de haies continuent et s'accompagnent de drainage* » (Terrain A - Entretien 5).

Mais nous prenons garde à ne pas interpréter ce silence comme une négation du lien sensible à la nature. Un tel jugement serait hâtif et imprudent. Nous suggérons plutôt que cette difficulté à reconnaître et à accorder de la valeur aux endroits dont la fonction n'est pas strictement productive est liée à l'habitude, qui fait la norme dans le monde agricole, d'éviter ces questions du sensible, de les mettre à part des discussions de nature professionnelle, de les garder pour soi. Nos observations de terrain convergent donc pour nous amener à souligner toute l'importance des méthodes de recherche originales qui facilitent l'expression sensible des éleveurs sur le paysage, comme l'usage des photographies personnelles que proposait Lydie Ménadier (Ménadier, 2000). De nos jours cependant, certains territoire sont en mal de « *coins de paradis* », pour des raisons qui peuvent être nombreuses. Dans le cas de nos terrains de recherche, nous avons déjà cité comme exemples l'artificialisation des sols, l'augmentation de la fréquentation touristique, le drainage des zones humides... Plutôt que de chercher l'expression du lien sensible à la nature de façon ponctuelle, dans certains lieux situés à l'écart du reste de l'exploitation agricole, il est aussi possible de l'envisager de façon systémique, ou pour employer le vocabulaire employé par certains éleveurs, de façon « *holistique* » (Terrain B – Entretien 16). Certains éleveurs, qui pensent que la santé des lieux interagit directement avec leur santé et avec le bon fonctionnement de leur système d'élevage, mobilisent alors des pratiques de géobiologie dédiées à l'harmonisation des lieux d'élevage dans leur ensemble.

Voyons maintenant plus en détail de quoi il en retourne par une observation de deux jours menée lors d'une formation à la géobiologie auprès des *Eleveurs Autrement* (Terrain B – Entretien 1).

3.4.4 - La géobiologie : créer une ferme-sanctuaire chez soi

Intéressons-nous à présent à une pratique originale que nous avons découverte aux côtés du collectif des *Eleveurs Autrement* du Puy-de-Dôme. Il s'agit de la géobiologie appliquée aux systèmes d'élevage. C'est en participant à deux jours de formation organisés par ce groupe d'élèves engagés dans l'apprentissage de pratiques alternatives que nous avons pu avoir accès aux informations qui vont suivre.



→ **Ci-dessus : photographie 143. La panoplie du géobiologue.** La formation a commencé par un petit exercice sur l'usage du pendule. Les élèves se sont exercés ensemble au maniement de cet outil, en utilisant les moyens du bord : un simple boulon accroché à un bout de ficelle suffit pour s'entraîner à l'art du magnétisme qui est présenté comme accessible à tous.

Comment les élèves peuvent-ils utiliser cette pratique, catégorisée dans le champ des thérapies alternatives et/ou des croyances populaires, dans le cadre de leur métier ? Quel regard posent-ils sur une discipline qui semble au premier abord située à la frontière entre la science et l'ésotérisme ? Si la géobiologie est loin de faire l'unanimité parmi les scientifiques, elle intéresse les philosophes et les sociologues qui travaillent sur le champ des représentations de la nature, ainsi que le montrent les récents travaux de Cécile Fries (Fries, 2017). Cécile Fries nous explique que la géobiologie correspond à une « *conception traditionnelle de l'habitat* » (Fries, 2017, p.72), et qu'il serait réducteur de la considérer soit comme un ésotérisme, soit comme une branche du courant New Age, soit comme une architecture vernaculaire, soit comme une utopie.

Ses recherches concluent sur « *l'impossibilité d'isoler les relations de l'environnement à l'humain, sous peine de s'éloigner de la cohérence de l'univers représentationnels des praticiens* » (Fries, 2017, p.547). Elle souligne que, parmi les professionnels des différentes conceptions traditionnelles de l'habitat, les géobiologues présentent « *les univers représentationnels les plus larges* » (Fries, 2017, p.550). Ainsi, le cadre idéologique qui englobe la pratique intègre le lien Humain/Nature selon des facettes très diverses qui vont « *des préoccupations environnementales classiques (économie d'énergie, provenance des matériaux, gestion des ressources, etc.), à une approche sanitaire incontournable pour eux (avec notamment la toxicologie des matériaux, les champs électromagnétiques, voire des considérations plus "énergétiques" liées par exemple au taux vibratoire du lieu), en passant par des croyances au paranormal (e.g. les phénomènes de "mémoire des murs")* ».

C'est l'identification de ce vaste champ de pratiques et de représentations qui permet à Cécile Fries d'affirmer finalement : « *à mi chemin entre connaissances scientifiques et croyances, les géobiologues incarnent l'ensemble du spectre des visions possibles des relations entre humain et environnement et de leurs définitions réciproques. Ils semblent relier désormais leur origine sourcières rurales à des pratiques plus scientifiques et urbaines* » (Fries, 2017, p. 550).

Il nous faut également mentionner que certains chercheurs élèvent la voix pour dénoncer les discours de légitimation qui guident les pratiques des géobiologues, mais qui n'en font pas pour autant des disciplines scientifiques. C'est le cas d'Olivier Schmitz qui a rédigé un chapitre intitulé « *géobiologie, ondes négatives et discours de légitimation* », au sein de l'ouvrage collectif *Les médecines en parallèle. Multiplicité des recours au soin en Occident* paru en 2006. Il rappelle que la géobiologie « *repose sur l'idée que certains dérèglements du corps seraient causés par des pollutions électro-magnétiques émises par des phénomènes naturels (cours d'eau souterrains, nappes aquifères, réseaux magnétiques), certains appareils domestiques (réveil à quartz, four à micro-ondes, etc.) ou encore, des éléments du réseau électrique (tableaux à fusibles, poteaux porteurs de lignes à haute et moyenne tension, etc)* » (Schmitz, 2006, p.104).

Il repère également l'approche des géobiologues prend des formes qui mêlent le discours technico-scientifique et l'empirisme : « *Les géobiologues cherchent ainsi à repérer au domicile de leurs clients toutes les sources d'ondes négatives déclarées pathogènes. Parmi celles-ci, certaines ondes sont identifiables et mesurables à l'aide d'instruments de détection scientifique, tandis que pour d'autres, seul le géobiologue est en mesure de les ressentir* » (Schmitz, 2006 p.104).

Au cours de son enquête de terrain auprès de géobiologues en Wallonie, il remarque que les objets aussi peuvent être jugés néfastes pour les habitants et les lieux de vie par les géobiologues, du fait des ondes électriques qu'ils émettent ou de la charge symbolique dont ils sont entourés. En particulier, il souligne que « *ces appareils représentent par excellence le mode de vie moderne par opposition à un mode de vie valorisant une certaine proximité avec la nature* » (Schmitz, 2006, p.111). Ses travaux mettent en lumière la manière avec laquelle les géobiologues fabriquent un discours et une approche qui viennent légitimer leurs pratiques. Notamment, il repère que « *l'adoption d'un langage scientifique et l'utilisation d'instruments de détection sophistiquée contribuent d'ailleurs à leur manière à rendre la géobiologie plus conforme au modèle scientifique, et le géobiologue plus conforme à l'image du savant* » (Schmitz, 2006, p.106).

Il conclut en se rapprochant de Cécile Fries, en expliquant : « *la validité dont se réclame la géobiologie repose autant sur des fondements rationnels (la référence à la science en tant qu'autorité abstraite de légitimation) que traditionnels, basés sur le caractère sacré de traditions immémoriales* » (Schmitz, 2006, p.116). Au-delà d'une simple recherche de partage entre le vrai et le faux, cet auteur adopte un point de vue anthropologique qui reconnaît la diversité des formes du lien à la nature que l'on rencontre aujourd'hui en Occident : « *Ces pratiques témoignent aussi de la pluralité des représentations de l'invisible qui se chevauchent et se combinent dans nos sociétés, représentations qui ne sont jamais figées une fois pour toutes, mais qui se construisent au contact d'un savoir dominant réinterprété* » (Schmitz, 2006, p.116). L'essor de la géobiologie et son succès auprès du grand public témoignent donc, selon son interprétation, de la déception d'une part importante de la population face à ce qu'elle ressent comme un échec de l'ensemble d'un système qui n'offre aucune réponse face aux problématiques humaines et environnementales qu'il engendre. C'est pourquoi la nécessité de renouveler en profondeur les cadres de son action est formulée avec de plus en plus d'insistance. Dans ce contexte, à travers le discours de légitimation des géobiologues,

« *On peut voir à l'œuvre un discours critique à l'égard du monde de la vie moderne. L'essentiel de cette critique tourne autour de l'idée selon laquelle la société développe des comportements « contre-nature » et que l'homme occidental s'est progressivement coupé de son insertion dans le cosmos, à un tel point de n'en plus ressentir les influences négatives et d'en nier l'existence. De cette vision négative de la société contemporaine dérive la référence, à peine voilée, à une époque mythique où l'homme était proche de la condition animale et en parfaite harmonie avec la nature* » (Schmitz, 2006, p.117).

Ces éléments d'éclairage sur la géobiologie et son insertion actuelle dans la société occidentale étaient un prélude nécessaire à la présentation des résultats obtenus, de notre côté, auprès de l'association des *Eleveurs Autrement*.

Voyons maintenant comment des éleveurs peuvent comprendre cette conception traditionnelle de l'habitat, et en quoi ils peuvent s'en approprier l'usage par les pratiques d'élevage.

- Une pratique ancienne...

Dans le cadre de notre travail de terrain dans le Puy-de-Dôme, nous avons eu l'opportunité de participer à deux jours de formation en géobiologie auprès des membres de l'association des Eleveurs Autrement qui explore l'utilisation des thérapies alternatives et son adaptation aux pratiques d'élevage. Nous étions 10 participants, auxquels il faut rajouter l'animateur de l'association et un intervenant, expert en géobiologie mais aussi éleveur de chèvres dans les Deux-Sèvres. Dès le début de la formation à laquelle ils s'apprêtent à participer, les éleveurs rassemblés autour de la table commencent par discuter informellement d'une pratique qui leur est apparemment déjà familière, ainsi qu'en témoignent l'extrait suivant :

« _ Je fais déjà de la géobiologie, mais sans pouvoir en parler.

_ Je pratique au pendule.

_ Moi, les baguettes de noisetier, ça marche.

_ Je voyais que les vaches sentaient quelque chose que je ne voyais pas. Je ne pouvais pas l'expliquer »

(Terrain B – Entretien 5).

D'après la personne qui dirige la formation, il n'est pas étonnant que ces éleveurs du Puy-de-Dôme aient déjà plus ou moins frayé avec cette forme de connaissance dite « alternative ». Selon son explication, cette pratique n'aurait en effet rien de nouveau puisqu'on en trouverait les premières traces chez les peuples Celtes. D'après lui, ceux-ci avaient pu repérer la présence des réseaux telluriques qui quadrillent la surface terrestre, et dont l'identification sert de pierre d'achoppement aux pratiques actuelles de géobiologie. Ce quadrillage qu'il mentionne correspond à un ensemble de réseaux telluriques appelés « *réseau Hartmann* », « *réseau Curry* » ou « *réseau Sacré* » (Schmitz, 2006, p.109). D'après l'interprétation de ce formateur, nos ancêtres y étaient sensibles au quotidien et se servaient ainsi des pierres levées (ou menhirs) pour dévier les courants pathogènes et assurer l'harmonie énergétique de leurs lieux d'habitat. Cette connaissance se serait ensuite adaptée aux changements culturels du Moyen-âge, et aurait trouvé une voie d'expression différente à travers le déploiement de la culture chrétienne dans les campagnes françaises. C'est ainsi que les édifices religieux auraient pu être placés sur des lieux naturellement forts en magnétisme, ce qui permettait au monde chrétien de reprendre à son compte les anciennes croyances païennes, tout en effaçant les traces de leur première expression.

Cette version de l'histoire de la sensibilité humaine aux phénomènes géobiologiques n'est pas démentie par les éleveurs présents à la formation.

Ce qui est particulièrement intéressant dans le cadre de notre recherche, c'est de noter que les réactions des éleveurs devant ce raisonnement tendent plutôt à le valider spontanément, ainsi que nous le montre l'extrait suivant :

« _ *Nos ancêtres, ils étaient sensibles à ces phénomènes.*

_ *Les anciens, ils savaient tout ça.*

_ *Ils savaient où il fallait défricher.*

_ *Les moines du Moyen-Âge ont mis en place le paysage bocager pour drainer le sol. »*

(Terrain B – Entretien 5).

Cette insistance sur l'ancienneté des savoirs sensibles liés à la géobiologie, nous la retrouvons également dans le témoignage du Président de l'association des *Eleveurs Autrement*, qui se rappelle : « *les bergers autrefois, quand ils dormaient sur l'estive, ils passaient la main sur le sol et s'ils ressentaient quelque chose sous la main, ils allaient s'asseoir plus loin parce qu'ils ressentaient les courants telluriques* » (Terrain B – Entretien 16). Aujourd'hui encore, certains affirment faire appel à des personnes qui ont gardé mémoire de ces savoirs anciens et qui sont reconnues comme telles par la population rurale. Cet éleveur rapporte notamment à ses collègues : « *j'ai fait venir un ancien. Il m'a dit qu'il y avait une nappe d'eau sous la butte et des sources tout autour* » (Terrain B – Entretien 5).

- *... Qui n'a rien de sorcier*

Toutefois, ces éleveurs tiennent à ne pas être confondus avec des sorciers. Même face à des phénomènes invisibles, ils restent pragmatiques et insistent pour relier ces aptitudes à une expérience de terrain par laquelle ils peuvent vérifier concrètement les résultats obtenus. Ainsi, les propos qui sont tenus par le formateur en géobiologie ont tous les aspects d'un discours rationnel qui revendique sa validité sur le plan scientifique. La première partie de la formation consiste à faire connaître aux éleveurs le protocole pointilleux à mettre en place pour l'obtention de résultats sérieux, ce qui passe par l'utilisation de schémas préparés à cet effet. Le formateur invite tous les éleveurs présents à respecter « *la convention* » car « *sinon, c'est juste bon pour faire de la sorcellerie* » (Terrain B – Entretien 5), ce qui n'est manifestement pas l'objectif visé. Avant tout, ce formateur veut éloigner sa pratique des représentations ésotériques qu'elle peut être amenée à susciter. La géobiologie ne serait donc pas un don mystérieux qui serait transmis à quelques-uns, mais une pratique qui pourrait être enseignée à tout le monde. D'emblée, la référence aux observations de terrain est utilisée comme point d'appui. Cette démarche serait d'autant plus indispensable que les éleveurs seraient d'une nature plutôt sceptique, et ne se laisseraient pas facilement manipuler par des discours sans rapport à la vie concrète.

« Les agriculteurs, ils ne croient que ce qu'ils voient. Ce sont des gens qui se méfient des discours. C'est leur nature » (Terrain B – Entretien 5) nous affirme ainsi le formateur en géobiologie. Aussi, après quelques explications théoriques, la majeure partie de la formation a lieu dans les prés et dans les étables de l'exploitation agricole qui accueille le groupe des volontaires de l'association des *Éleveurs Autrement*.



→ **Ci-dessus : photographie 144.** ***Lors de la formation, exercices au pré à côté du troupeau attentif.*** « Les vaches savent très bien ce qu'on fait. Elles peuvent sentir les courants telluriques » (Terrain B – Entretien 5) dit un participant.

Là, grâce à l'utilisation du pendule et des baguettes de sourcier, les éleveurs apprennent ensemble à trouver les failles et les veines d'eau qui sont situés sous les parcelles, et qui peuvent être à l'origine de dysfonctionnement dans le système d'élevage. Pour mieux faire comprendre l'effet néfaste de la présence de ces réseaux sur les organismes, un petit exercice est proposé dès qu'une première veine d'eau est proposée. Chacun et chacune est invité(e) à se placer au dessus du point identifié comme pathogène. Là, le formateur exerce une pression sur le bras tendu de la personne concernée, et l'ensemble du groupe peut comparer la résistance obtenue (faible) par rapport à celle qui s'exerce en dehors du point pathogène (forte). Manifestement, les corps humains sont donc sensibles à ces courants telluriques. Le formateur amène les participants à en déduire que ce constat s'applique également aux animaux d'élevages, et même aux végétaux. Dans le pré, munis de leurs baguettes métalliques, les éleveurs s'essaient à la géobiologie, tout en partageant leurs impressions. Certains confient qu'ils ont déjà été témoins des conséquences néfastes que ces courants telluriques pouvaient avoir sur leurs animaux. « Elles sont très énervées, le lieu ne convient pas, elles ne se sentent pas bien parce que l'énergie les pique » (Terrain B – Entretien 1) nous dit par exemple cet éleveur de vaches laitières.

Cette éleveuse de bovin-viande nous décrit que : « *dans la montagne, elles [les vaches] choisissent les mêmes coins pour aller se coucher. Elles savent* » (Terrain B – Entretien 5).

A ce sujet, le témoignage le plus saisissant est donné par les deux animateurs de l'association. Il tend à montrer à l'ensemble du groupe que la position de ces courants telluriques peut avoir de graves conséquences sur la santé des animaux d'élevage, et qu'il doit être pris en compte au quotidien dans les pratiques des éleveurs pour prévenir l'apparition des problèmes :

« *Un éleveur nous a appelé parce que ses bêtes n'allaient vraiment pas bien. Il ne pouvait pas expliquer pourquoi mais quatre vaches étaient soudainement tombées au même endroit. Il ne comprenait pas, il n'avait jamais vraiment vu ça auparavant. Quand on est entré dans le bâtiment, ça me coupait la respiration tellement le courant était fort. Alors, on a ratissé la zone, avec nos baguettes. Dessous, c'était plein d'eau. Pas étonnant ! Et la sécheresse amplifiait le phénomène. Quand c'est très sec, les tampons naturels ne font plus effet. On a voulu poser une pierre pour harmoniser le lieu. [...] On a mis un bâton de cuivre un peu plus loin. Le soir même, les vaches traversaient sans problème le bâtiment pour rejoindre la salle de traite. Mais parmi celles qui étaient tombées, seule une s'en est remise. Les trois autres sont crevées, peu de temps après. Ça peut vraiment être dangereux !* » (Terrain B – Entretien 5).



→ **Ci-dessus : photographie 145. Recherche d'un courant pathogène dans l'étable, par l'utilisation des baguettes de sourcier.**

L'objectif de cette formation concerne directement les systèmes d'élevage des personnes présentes. Ainsi formés, les éleveurs sensibilisés à cette question pourraient désormais prévenir une partie des problèmes de leurs systèmes d'élevage en étant vigilants à certains signes envoyés par le troupeau. Les principaux indices d'un lieu dysharmonique seraient les suivants :

INDICES D'UN PROBLEME GEOBIOLOGIQUE SUR LE LIEU D'ELEVAGE
- Manque d'appétit
- Déshydratation chronique
- Réticence des animaux à rejoindre un endroit, effet « barrière » comme s'ils devaient franchir un mur invisible
- Comportements inhabituels du troupeau : marques d'agacement ou de gêne, tics, exacerbation des conflits hiérarchiques.

Tableau 18.



Marie Guicheteau

→ **Ci-contre : photographie 146.**
Fissure visible dans le sol en béton.

Ce serait là un signe caractéristique venant indiquer la présence d'un courant pathogène dans l'étable.

C'est ainsi que les animaux, plus sensibles que nous à ces influences invisibles, pourraient éveiller les humains à une nouvelle manière d'appréhender leurs espaces de vie, de travail, d'habitat.

D'ailleurs, le géobiologue affirme que pour certaines personnes très sensibles à ces phénomènes électromagnétiques, les pendules et les baguettes (qui sont les outils principaux du géobiologue) ne sont pas nécessaires. Chez certains, le ressenti du corps pourrait suffire à déceler la présence de ces courants telluriques.

- *Simplifier : ôter de sa bouche le langage des experts et prendre confiance par la pratique*

Le rôle de cette formation organisée auprès des Eleveurs Autrement était de vulgariser un savoir qui a longtemps été considéré comme occulte et seulement réservé à ceux qui en avaient le don. Or, nous apprenons auprès des éleveurs que cette connaissance supra-sensible des lieux a longtemps été utilisée de façon empirique. On ne savait pas comment en parler car on ne disposait ni du jargon ni de l'outillage actuel. Aujourd'hui, il serait ainsi plus facile de s'exprimer sur le sujet. La géobiologie apparaît comme un moyen parmi d'autres favorisant l'expression d'une sensibilité qui pouvait certes être déjà présente et/ou utilisée, mais qui pouvait être dissimulée car jugée inférieure aux savoirs de type scientifique. Nous rejoignons ici les propos tenus par Cécile Fries et Olivier Schmitz, qui mettent en évidence comment, pour la géobiologie d'aujourd'hui, le registre scientifique est abondamment repris car il vient apporter une crédibilité à la démarche empirique.

La remise en question des systèmes conventionnels et tout ce qui a été enseigné jusque-là est la principale difficulté à laquelle se heurtent les *Eleveurs Autrement* au cours du processus d'apprentissage. Il semblerait que ce soit la pratique et les résultats obtenus sur le terrain qui leur permettraient de garder confiance et de persévérer dans cette voie : « *Il faut travailler pour retrouver une connaissance qui est déjà en nous. Il ne faut pas attendre d'y croire pour agir et en faire l'expérience* » (Terrain B – Entretien 5). L'intégration du protocole appris en formation serait donc nécessaire pour retrouver des qualités naturelles, mais enfouies. La sensibilité à la nature, telle qu'elle est vécue personnellement, aurait donc besoin de l'appui du collectif, de l'acceptation d'un certain cadre de pensée et des exercices qui lui sont associés (la géobiologie n'est qu'un exemple parmi d'autres), pour s'éveiller à elle-même : « *Il a fallu réapprendre ça, alors qu'avant ça se faisait instinctivement. Le vieux berger, il ne savait pas ce qu'il se passait lorsqu'il passait la main. Ça leur piquait la main. Ils ressentaient les choses sans mettre de mots dessus, sans aller chercher pourquoi [...] aujourd'hui, c'est la réalité* » (Terrain B – entretien 5).

A la fin de cette formation en géobiologie, les éleveurs du collectif *Eleveurs Autrement* ont appris à reconnaître les effets de l'électromagnétisme sur leur propre corps, à mesurer le taux vibratoire d'un lieu, à utiliser le pendule et les plans cadastraux pour tracer le réseau des lignes de faille qui sillonnent les parcelles et les étables, à utiliser les baguettes de sourcier pour trouver les failles, veines d'eau et tranchées souterraines qui influencent l'harmonie énergétique des lieux d'élevage. Ils ont également appris à dévier un courant qui gêne le troupeau, en positionnant un bloc de granite sur sa trajectoire.



→ **Ci-contre : photographie 147.**

Pose d'un bloc de granite afin de dévier le courant pathogène qui traversait cette parcelle, avec l'aide du pendule.

Ce qui s'est passé lors de cette formation en géobiologie dans le Puy-de-Dôme n'est évidemment pas chose courante dans les fermes françaises. Si nous avons toutefois voulu dédier une part importante de notre argumentation à cette expérience, c'est qu'elle est significative de l'ouverture d'esprit de ces éleveurs qui se sont portés volontaires pour expérimenter des pratiques qui peuvent sembler étonnantes, tant leur mise en œuvre suppose de bousculer les modes de représentation mobilisés notamment dans l'enseignement agricole.

L'éleveur qui pratique la géobiologie accepte que des courants énergétiques, invisibles d'après notre perception visuelle, modifient son expérience d'un lieu mais également celle des animaux qui l'habitent. En comprenant qu'il est capable d'agir sur ces phénomènes par son propre magnétisme et par l'emploi d'outils qui servent de prolongement à son ressenti individuel, l'éleveur fait évoluer le sens qu'il donne à son métier sur le plan individuel et collectif. En se dotant de nouvelles compétences, il en vient à élargir son monde professionnel et à l'inclure dans de nouveaux « *univers représentationnels* », pour reprendre l'expression de Cécile Fries citée plus haut. L'éleveur se reconnaît, non seulement comme un gardien de l'équilibre entre nature domestique et nature sauvage, mais également comme le veilleur d'une porte permettant de passer du monde des phénomènes visibles au monde des phénomènes invisibles.

Les éleveurs seraient-ils amenés, pour certains, à jouer ce rôle d'une façon ouverte et assumée ? Ne l'auraient-ils pas fait, de façon peut-être inconsciente et dissimulée, depuis longtemps ?

Les animateurs qui encadrent la formation insistent sur le caractère dit « *holistique* » (Terrain B – Entretien 5) de la mise en place de pratiques géobiologiques au sein des systèmes d'élevage. Cela signifie que l'adoption de ces pratiques engendre la découverte d'un nouveau cadre de sens pour l'éleveur concerné, qui doit alors intégrer tout un ensemble de nouvelles données à son monde habituel. Car la géobiologie ne peut pas s'appliquer à l'élevage uniquement selon la sphère professionnelle : elle renvoie également, en miroir, à la sphère intime de l'éleveur. En effet, elle est fondée sur le principe qu'en agissant sur l'harmonie énergétique des prés et des animaux, elle agit également sur sa santé, ses conditions de vie, et même sur celles de son entourage. Par ailleurs, un éleveur-géobiologue est amené à entrer en relation avec l'extérieur de son système d'élevage, en prêtant une attention particulière aux infrastructures collectives qui peuvent être sources de nuisances (par exemple, les lignes haute-tension, les pylônes...) ou aux lieux qui sont à l'inverse dits « *à haute fréquence vibratoire* » c'est-à-dire positifs pour les organismes. Le regard qu'il porte sur le paysage de sa commune s'en trouve donc aussi modifié.

Comme nous le voyons, la géobiologie se propose donc d'apporter une réponse d'ensemble aux éleveurs qui recherchent des solutions à des problèmes de natures très variées. Certes, elle dit s'appuyer avant tout sur l'expérience concrète de ses pratiquants : nous observons quant à nous qu'elle leur propose surtout d'adopter un cadre de pensée qui s'articule selon sa propre logique autonome, et dont l'atout premier consiste à intégrer une forme de compréhension sensible des liens Humain/Nature, plutôt qu'à l'exclure d'emblée. Si l'on reprend ici les écrits de l'anthropologue Philippe Descola, nous pouvons dire que la pratique de la géobiologie s'inscrit plutôt dans un cadre ontologique de type « *analogique* » : ainsi, la géobiologie est basée sur l'idée d'une parfaite correspondance entre le réseau des failles telluriques à la surface de la Terre, et les méridiens du corps humains. De cette façon, en œuvrant à l'harmonie des lieux de la Terre, c'est également le corps des humains que l'on soigne et inversement. Pour ces éleveurs, adopter la géobiologie n'a donc, a priori, rien d'une évidence puisque celle-ci suppose également d'adhérer à tout un ensemble de croyances sur la nature qui ne sont pas familières à la société occidentale naturaliste. En même temps, elle s'inscrit dans la recherche d'une solution aux défis humains et environnementaux qui font l'actualité de ce XXIème siècle.

Ce renversement nécessaire de la pensée, il est d'ailleurs reconnu par le président de l'association des Eleveurs Autrement qui nous affirme qu' « *il est impossible de voir deux mondes à la fois* » (Terrain B – Entretien 5) avant de déclarer aux autres participants : « *A cinquante ans, vous osez voir ce que beaucoup de jeunes refusent d'accepter. Quelle audace, de remettre en question toutes vos croyances !* » (Terrain B – Entretien 5).

Cette phrase semble converger vers l'analyse de Philippe Descola (Descola, 2005), qui montre bien comment la croyance selon laquelle la séparation Nature/Société est une évidence universelle empêche la société occidentale de s'ouvrir à la possibilité de l'existence des autres ontologies.

Toutefois, rien ne nous assure que tous les éleveurs ayant participé à ces deux jours de formation ont adhéré d'un seul mouvement à la géobiologie et à ce qu'elle implique en termes de vision des relations Homme/Nature, ni qu'ils ont réussi à intégrer facilement les protocoles et pratiques au sein de leur système d'élevage.

Si la pratique de la géobiologie est possible partout, si elle apporte un élément de solution pour retrouver les conditions d'harmonie entre les humains, les animaux d'élevage et les lieux sur des plans dits « subtils », elle n'ignore pas le fait que certains territoires sont plus propices que d'autres à l'expression de cette harmonie. Comme animés par un mouvement intuitif, il y a des lieux vers lesquels on se dirige parce qu'ils nous inspirent le beau, parce qu'ils nous aident à nous relier à ce qui nous dépasse. C'est ainsi que nous allons à présent évoquer les représentations tout à fait originales qui sont posées, par les éleveurs ossalois, sur les montagnes de cette vallée béarnaise. Nous verrons en quoi les lieux de la montagne sont particulièrement propices à l'expression du lien sensible entre les éleveurs et la nature.

3.4.5 – Pratiquer la montagne : vers une autre dimension du lien éleveur/nature ?

- Aimer la montagne :



→ **Ci-dessus : photographie 148. Troupeau de brebis à l'estive, sur un flanc de montagne à Laruns.**

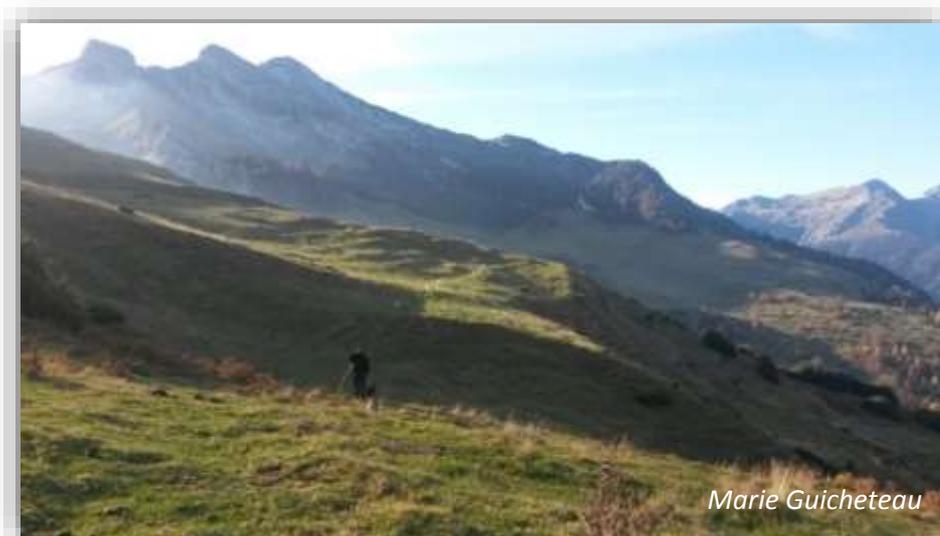
C'est en montagne que l'osmose des éleveurs avec les lieux où ils pratiquent leur métier est le plus visible, le plus vivant, le plus sensible. En vallée d'Ossau, la montagne fait corps autour des hommes qui l'habitent. Elle n'est pas seulement un lieu où l'on se rend ponctuellement et qui peut être le support d'un imaginaire de l'instant. Partout où il travaille, l'éleveur ossalois est confronté à sa présence enveloppante. Partout où son regard se lève, il vient effleurer le sein de la montagne. Une falaise, une forêt, un éboulis de roches, un pré recouvert de fougères, le mur d'une grange en ruines : l'habit change, la couleur change, mais c'est toujours la montagne qui parle, dessous. « *Nous, le lien à la nature il est difficile à couper* » (Terrain C – Entretien 5), nous fait ainsi remarquer cet éleveur ossalois pour exprimer le sentiment d'attachement qui le tient ici plutôt qu'ailleurs. « *On a nos montagnes. Les montages, c'est sacré* » (Terrain C – Entretien 16), nous prévient cet autre éleveur de Laruns, également éleveur de brebis laitières.

Au sein de cette immensité, comment l'éleveur s'approprie-t-il l'espace ? Chacun a des repères qui lui sont propres. L'éleveur connaît ses coins, qui sont aussi ceux où il fait pâturer ses animaux selon la saison.

Prenons ici l'exemple de ce couple d'éleveurs de brebis laitières de Laruns qui exprime : « *J'ai ma montagne chérie, notre montagne chérie. C'est depuis tout le temps que je l'aie, à Arriutort là haut. C'est mon paradis là-bas. [...] Tous les jours, tous les jours, on voit des choses différentes [...] Arriutort, c'est ma chérie* » (Terrain C – Entretien 16).

A travers ces paroles, ils expriment clairement leur sentiment de filiation avec la montagne. La zone d'estive qui leur est réservée est représentée comme un prolongement de la maison familiale. Le lien est d'autant plus aisé que la maison de famille, située à Laruns dans la vallée, est visible depuis cet espace de pâture situé sur les hauteurs d'Arriutort. Le rapport affectif à ce lieu n'est pas du tout un secret qu'il conviendrait de dissimuler lors de l'entretien. Au contraire, c'est une source de fierté qui donne sens à tout un parcours de vie personnel et familial. En lisant la citation suivante, on peut dire que la Montagne est personnifiée et même considérée comme faisant partie de la famille.

Cet attachement ne s'applique pas seulement au milieu montagnard en général mais est bien tourné vers cette montagne-ci, qui est vue comme particulière. C'est pourquoi il n'est pas question, pour ce couple d'éleveurs, de changer de situation géographique et de déménager leur activité dans une zone moins contraignante sur le plan du relief et du climat : « *on a notre sang qui est ici, notre maison qui est là, nos estives. Si on s'en va, on perd tout ça* » (Terrain C – Entretien 16) affirme ainsi ce même couple d'éleveurs. Notons que le vocabulaire corporel est très présent et permet de décrire le lien qui unit ces éleveurs à la Montagne qui les environne : en quelque sorte, montagnes et bergers sont faits de la même chair (« *chérie* ») et sont issus du même « *sang* ». D'autres témoignages viennent nous confirmer ce sentiment d'attachement très fort qui relie les éleveurs ossalois à la Montagne. Citons ainsi cet éleveur ossalois qui affirmait : « *quelque part, on l'a au fond de nous, on l'a dans le sang, dans les tripes, de générations en générations* » (Terrain C – Entretien 14).



→ ***Ci-dessus : photographie 149. Berger et son chien sur les pentes de l'estive d'Arriutort, à l'automne.***

Un autre signe de l'attachement des éleveurs ossalois à la montagne peut se lire dans l'expression du « *manque* » qui peut parfois être vécu par certains d'entre eux, lorsqu'ils sont amenés à ne pas faire la saison à l'estive. Nous retenons notamment le témoignage de cet éleveur, qui a découvert sa vocation de berger en constatant à quel point la perspective de travailler loin du milieu montagnard lui provoquait une profonde insatisfaction. « *Mon employeur voulait m'embaucher en CDI. J'ai dit non. J'ai pris conscience que je n'étais pas bien. Je n'étais pas dans mon élément. La montagne me manquait. L'été surtout, je déprimais. [...] j'ai démissionné* » (Terrain C – Entretien 7). Nous découvrons ici combien, à l'échelle de l'individu, le fait de pratiquer l'élevage à l'estive a une connotation singulière qui touche aussi à la sphère émotionnelle : « *J'avais besoin de monter à l'estive avec le troupeau. [...] Vraiment, à l'estive, si je ne faisais pas la saison, j'étais malheureux. Vraiment. C'était contre-nature* » (Terrain C – Entretien 7).

Certes, la pratique de l'estive en montagne est nécessaire, d'un point de vue économique, à la survie des systèmes d'élevage de la vallée d'Ossau. Mais ce que nous découvrons à travers ces témoignages, c'est que l'argument économique, même s'il est indiscutablement présent, n'exclut pas « *la dimension humaine de cette pratique* » (Terrain C – Entretien 7). Pour ajouter une preuve à son propos, cet éleveur n'hésite pas à mentionner la même attitude qu'il observe chez ses collègues, eux-aussi touchés par ce phénomène du « *manque* » de montagne : « *On n'envisage même pas de faire sans. C'est ancré en nous. [...] Dans le coin, tous les troupeaux montent à l'estive, même si certains éleveurs montent en pension et n'y vont pas eux-mêmes. J'ai des gars qui me mettent les brebis en pension. C'étaient d'anciens bergers qui montagnaient. On sent combien ça leur manque* » (Terrain C – Entretien 7). La pratique de l'estive n'est pas une option : cet éleveur insiste sur le fait que tous les troupeaux de la vallée convergent, sans exception, au mois de juin vers les pâturages d'altitude. La pratique de la montagne est ce qui unit ces hommes et ces femmes. Elle permet de se sentir partie prenante d'une identité collective, ainsi que nous le verrons plus en détail dans notre quatrième partie. Et même pour ces anciens bergers qui ne montent plus lorsque la saison d'estive arrive, il demeure un sentiment d'appartenance qui est vécu à travers le déplacement de leurs troupeaux. En quelque sorte, ces anciens bergers continuent d'habiter la montagne et de vivre avec ses saisons, grâce au fait qu'ils y envoient leurs brebis. Comment pourrait-on mieux exprimer le fait que celles-ci représentent, pour le berger, le prolongement de son corps ? C'est à travers le troupeau que ce dialogue s'instaure entre le berger et ce milieu naturel si particulier, aussi attrayant que difficile, que sont pour lui les montagnes pyrénéennes : « *ils ont besoin de s'approprier l'estive. Quand ils montent, ils regardent. C'est pas une simple formalité. Ça leur permet d'exister un peu dans la montagne, à travers leur brebis. C'est une dimension un peu philosophique* » (Terrain C – Entretien 7).

Les pratiques d'estive permettent ainsi d'aborder aussi bien la sphère technique et économique des systèmes d'élevage que l'aspect humain du travail en montagne auprès des animaux.

Enfin, d'après notre analyse, il semblerait que la montagne représente chez les éleveurs un degré de plus dans le vécu de leur lien à la nature. Plusieurs éleveurs nous ont évoqué le passage à l'estive comme la porte d'accès vers une autre « *dimension* » (Terrain C – Entretien 7 – Entretien 15).

- *Un degré d'intensité du lien éleveurs/nature*

Cela va confirmer notre hypothèse selon laquelle certains lieux sont porteurs d'un lien à la nature qui est de l'ordre d'une transcendance. Or, cette portée philosophique et spirituelle n'est pas seulement symbolique : à travers les pratiques de l'élevage de montagne, elle s'ancre dans un vécu individuel et collectif. Voyons à présent en quoi la pratique de l'estive permet concrètement aux éleveurs ossalois d'accéder un niveau plus intense du vécu dans la nature. Cet éleveur de brebis nous explique, alors que nous l'accompagnons à l'estive de Seous située non loin de la station d'Artouste : « *un éleveur de plaine ne serait pas largué par rapport aux gestes du quotidien. Sauf que c'est dans un environnement où tout est décuplé [...] Au niveau des distances à parcourir, tout est surdimensionné [...] Chaque geste coûte beaucoup plus cher* » (Terrain C – Entretien 7). De même, ce pâtre chargé de la garde des troupeaux bovins écrivait dans son carnet de notes : « *Suis arrivé en vue du plateau, en vue de la cabane de Pouey et de Lou Boucau, mais trace d'aucune vache. [...] Aucun bruit de cloches. [...] Je commençais à être fatigué. Je n'avais qu'un litre et demi d'eau* » (Terrain C – Entretien 5).

De même, cette anecdote nous a été rapportée afin de nous montrer le caractère plus intense des pratiques d'élevage en montagne par rapport aux pratiques de plaine :

« *On a un crémier qui était venu passer un weekend avec son gosse et sa femme. C'était un copain. J'avais un lot d'agnelles qui avait disparu depuis 15 jours. Je n'arrivais pas à les retrouver. Là, on n'avait pas le droit de les lâcher. C'était chaud. Lui voulait venir avec nous. On les a repérées à la jumelle pour la première fois. J'étais content déjà. Il m'a augmenté le fromage d'un euro, sans rien demander à personne. Il s'est rendu compte. C'est du vécu, une chose dont on parle jamais* » (Terrain C – Entretien 7).

En montagne, tant sur les aspects positifs que sur les aspects négatifs, se trouvent des éléments qui n'existent pas ailleurs. C'est notamment le cas de la qualité des pâturages d'altitude, qui donnent au lait des brebis une saveur particulière. Cet éleveur de Laruns ne tarit pas d'éloge sur les atouts de la diversité des plantes de montagne. Le vocabulaire qu'il emploie est particulièrement laudatif : « *Il y a des plantes qui sont très aromatiques. C'est la puissance des plantes de montagne. On retrouve des arômes inimitables. [...] C'est incomparable [...] En plaine, au printemps c'est très pauvre, tandis qu'en montagne c'est en plaine explosion florale* » (Terrain C – Entretien 7).

Mais le prix de cette richesse herbagère est à payer par la difficulté physique et technique du quotidien en montagne : « *on a un quotidien qui reste très technique. Là-bas, en haut, c'est encore plus un challenge d'être technique.* » (Terrain C – Entretien 7). Aussi, la contemplation du paysage n'est pas toujours facilement compatible avec les pratiques de l'élevage de montagne. Les éleveurs nous expriment qu'il y a un certain risque à se laisser prendre dans le piège de la beauté du panorama. La sensibilité de l'éleveur peut ainsi lui jouer des tours dans l'exercice d'un métier qui exige une attention extrême, et une maîtrise de tous les instants.

« *C'est un paysage merveilleux que l'on voit depuis gosse, mais c'est très personnel, intime. [...] Il faut faire gaffe à ça. Souvent, les gens s'égarer. Pour arriver à conduire un troupeau en estive et que ça se passe bien, il faut être très concentré et pas se laisser déconcentrer par la contemplation de la montagne* » (Terrain C – Entretien 7).

Selon cet éleveur, le fait d'aimer si vivement la montagne (il parle de « *passion* »), est un « *handicap* » (Terrain C – Entretien 7). Il explique cette pensée de la façon suivante : « *Parce que justement, pendant que je suis en train de regarder la montagne, je ne dois pas me laisser parasiter, parce que le métier est tout dans l'observation* » (Terrain C – Entretien 7). C'est aussi ce que veulent nous exprimer ce couple de jeunes éleveurs rencontrés au centre pastoral du plateau d'Anéou : « *Il faut être un peu rude pour faire ce métier dans la montagne, faire les foins dans les pentes. Tu peux pas passer ton temps à regarder les papillons. Si t'es un peu trop sensible, c'est dur.* » (Terrain C – Entretien 8). Nous pouvons également reprendre cet autre extrait, qui vient confirmer l'ambivalence du vécu des éleveurs en montagne, entre sensibilité et professionnalisme : « *Moi, je regarde pas la montagne de la même façon qu'un promeneur. On a chacun notre regard. Nous, on va voir les herbes, les parties humides, on regarde si les fleurs... Des choses comme ça. Par contre, on n'a pas beaucoup de temps pour regarder le ciel* » (Terrain C – Entretien 15).

L'isolement et le confort modeste des cabanes participent à cette intensité de la vie à l'estive. C'est ainsi qu'encore aujourd'hui, certains bergers doivent encore acheminer leurs fromages à dos d'âne, jusqu'à la route la plus proche qui leur permet ensuite de rejoindre le saloir du village de Gabas. C'est le cas de ce jeune berger qui estive dans la cabane de Pombie, au pied du Pic-du-Midi d'Ossau.



Marie Guicheteau

→ ***Ci-contre : photographie 150.***

Berger et son âne de bât, devant la cabane de Pombie. D'ici, il y a environ une heure de marche pour rejoindre la route du col du Pourtalet.

→ ***Ci-contre : photographie 151. La cabane de Magnabaicht est située à environ trois heures du parking de Bious-Artigues. Sur la photographie, on voit que l'effet d'isolement peut être accentué par les conditions météorologiques. Quand le brouillard descend, apportant son froid et son humidité, la solitude apparait plus profonde, le lien à la nature devient plus pénétrant.***



Marie Guicheteau

Par ailleurs, en altitude, les réseaux téléphoniques proposent une couverture incomplète. Les moyens de communication peuvent être perturbés par la présence des massifs. La plupart des cabanes, même si elles ont été rénovées, bénéficient d'un confort qui reste tout à fait modeste. La pièce principale fait office de cuisine et de lieu de réunion. Le dortoir peut être situé dans une pièce attenante.

→ **Ci-contre : photographie 152.** *Vue de l'intérieur de la cabane du caillou de Soques, située le long de la route du col du Pourtalet.*



C'est ainsi que le pâtre de Laruns écrivait ainsi, en mentionnant son quotidien à l'estive dans son carnet de notes : « *La vie à la cabane est assez austère [...] Il m'a fallu presque deux mois pour être au top, avec la nourriture, ravitaillement etc...* » (Terrain C – Entretien 5). Ces quelques éléments nous laissent percevoir ce côté tout à fait particulier de la vie en montagne. Les éleveurs ossalois ne font pas que passer à la montagne pour s'y promener, explorer. Ils y travaillent, ils y vivent. A leurs côtés, nous avons pu entreouvrir la porte d'une autre dimension du lien à la nature, celle d'une immersion du corps dans la nature.



→ Crâne de bovin

→ **Ci-dessus : photographie 153.** *Crâne de vache disposé dans un taillis de hêtre. C'est en montant à l'estive de Lacarret en compagnie d'un éleveur de Laruns que nous sommes passés devant ce signe inhabituel. L'éleveur nous a alors expliqué qu'il avait lui-même installé ce crâne ici, afin qu'il le guide à chaque fois qu'il emprunterait ce chemin presque invisible tant il est enfoui sous les fougères et fortement pentu.*

Ainsi, cette vache morte dans la montagne est pour lui devenu le marqueur du lien original que cet éleveur avait tissé avec la montagne, une sorte de guide tutélaire qu'il faisait bien attention de saluer à chacun de ses passages.

Devons-nous pour autant interpréter ce signe comme la preuve d'une sensibilité de type animiste ou totémiste, qui ressortirait plus aisément dans le milieu de la montagne ? Nous nous gardons pour l'instant d'une telle interprétation et préférons du moins reconnaître que les pratiques de l'élevage de montagne permettent aux éleveurs d'avoir accès à une autre dimension de la nature et d'eux-mêmes, qui les met en tension entre immanence et transcendance, par ce corps qui se meut à travers les pratiques et par ce regard qui veille autant qu'il contemple.

« Le milieu montagnard, c'est quand même... Je sais pas... ça donne une autre dimension. Voilà. C'est plus beau qu'en bas, moi je trouve. C'est la beauté des paysages et une vie différente. Il n'y a pas le téléphone. Un rythme un peu différent. C'est une autre harmonie. C'est un peu magique, oui. Il y a des temps de marche importants. Les gens qui nous rencontrent en bas nous disent qu'il faut du courage pour rester là-haut. Mais non ! Il faut du courage pour redescendre en septembre ! » (Terrain C – Entretien 15).

* * * * *

La nature, pour les éleveurs, ce n'est pas quelque chose dont le but est de faire beau. C'est plutôt une énergie avec laquelle ils agissent au quotidien. Tantôt elle les appuie, tantôt elle oppose une résistance à la réalisation de leur objectif premier, qui reste de produire des biens destinés à l'alimentation humaine. Et l'on voit les éleveurs et les éleveuses que nous avons rencontrés perplexes devant une certaine projection de leur métier et de leur lien à la nature qui ne correspond pas à la réalité qu'ils vivent au quotidien. *« Si c'est de l'élevage pour faire beau, je sais pas. »* exprimait ainsi un éleveur de vaches laitières dans le Puy-de-Dôme (Terrain B – Entretien 12), à propos des politiques de développement des territoires qui visent à faire reconnaître la valeur exceptionnelle universelle des paysages volcaniques de la Chaîne des Puys par l'encouragement des pratiques pastorales. Cette interrogation n'est pas seulement valable dans la Chaîne des Puys, puisqu'on retrouve la même idée chez les éleveurs ossalois : *« Notre fonction elle n'est pas de garder le paysage ouvert. Notre fonction elle est de produire une matière première et de la transformer en fromage et de nourrir nos animaux »* (Terrain C – Entretien 5).

Mais ce n'est pas pour autant que les éleveurs ne déploient pas un rapport sensible à la nature. Cet éleveur Ossalois nous confiait ainsi : *« Quand on travaille dur, parfois on n'a pas le temps de s'arrêter pour faire attention à la nature et la regarder. Mais même, la nature, ça nous appelle, tout le temps. Les oiseaux qui piaillent dès le matin, l'herbe coupée qui sent bon... ça nous parle, quoi qu'on fasse, dès le matin »* (Terrain C – Entretien 15).

Le message pour nous est clair : ce sont ces toutes petites choses qui permettent aux éleveurs et aux éleveuses que nous avons rencontrés de dépasser la séparation entre nature et culture qui domine pourtant aujourd'hui le cadre de pensée occidental. C'est par la répétition au jour le jour des pratiques d'élevage auprès des animaux, dans un milieu naturel que l'on traverse et que l'on pénètre, que le lien des éleveurs à la nature devient une expérience concrète qui prend corps et s'approfondit. En quelque sorte, le métier d'éleveur consiste en une plongée dans le paysage, dans ce décor qu'on appelle familièrement « nature ». Les éleveurs cherchent peut-être moins à penser sur la nature, qu'à penser avec elle et en elle, en déployant une intelligence des sens et des émotions. Et il nous faut peut-être accepter que le niveau le plus profond du lien que les éleveurs entretiennent avec la nature ne nous sera jamais définitivement accessible. Il arrive en effet que le silence soit la meilleure manière d'exprimer ce que la science ne pourra jamais enlever au mystère. *« Chacun a une partie très cachée, personnelle, sentimentale, poétique de la vie en montagne. On a tous cette sensibilité. Mais c'est très personnel, intime. On est pudique là-dessus. On le dit pas comme ça aux gens. »* (Terrain C – Entretien 5).

Ce troisième chapitre aux côtés des éleveurs nous a du moins permis de formuler quatre grands principes qui devraient nous permettre de continuer notre cheminement : l'imprégnation géographique, l'imprégnation temporelle, la relation avec les animaux et l'intelligence des lieux nous ont semblé essentiels pour poser les jalons de la proposition d'incarnation du lien sensible à la nature que nous lisons à travers le vécu des éleveurs et des éleveuses de France.

Dans le cadre du métier d'éleveur, cette sensibilité à la nature peut certes être mise en sommeil, mais elle peut également être ravivée, réveillée, revalorisée. Le lien entre les éleveurs et la nature s'inscrit dans une histoire. S'il se découvre instant après instant, c'est sur le temps long que l'on peut plus facilement apprécier son œuvre. Ce qui est certain, c'est qu'il ne peut être appréhendé sous une forme figée. C'est ce que nous allons désormais essayer d'approcher dans ce quatrième chapitre dédié au changement, tel qu'il se manifeste à travers la roue des pratiques saisonnières mais également tel qu'il s'exprime à travers le parcours de vie des éleveurs. Ce chapitre qui vient, nous l'avons intitulé « le mouvement de la vie » en nous inspirant des propos de cette bergère :

*« Tout le monde cherche à se rattacher à des trucs qu'on fantasme.
Mais le rêve, c'est pas la vie ! Moi, je préfère la vie »*

(Terrain C – Entretien 9).

QUATRIEME CHAPITRE :

LE MOUVEMENT DE LA VIE



→ **Ci-dessus : photographie 154. Un éleveur ossalois et son troupeau alors qu'ils descendent de l'estive, à l'entrée du village de Gabas (Terrain C – Entretien 19).**

Tout au long de l'année, il y a des périodes qui viennent et qui reviennent. Elles tissent la trame du cycle de la vie. Ainsi qu'une marée agitée régulièrement par le voisinage de la lune et des saisons, et comme les ondulations représentées dans le ciel peint par Vincent Van Gogh, les pratiques d'élevage nous laissent entrevoir combien l'impermanence est reine lorsqu'on se penche sur les rapports entre les humains et la nature.

Abordons à présent, l'une après l'autre, ces pratiques qui nous permettent de passer de la naissance à la mort et de la mort à la naissance, selon une route qui ne nous paraît pas vraiment linéaire et bornée dans le temps, mais plutôt circulaire et dynamique.



→ Ci-dessus : *image 155*. Vincent Van Gogh, *La Nuit Etoilée*, 1889.

4.1 – De la naissance à la mort : le cycle des transformations

4.1.1 – Trouver le bon parti pour ces dames : le rôle précieux des semences

Le cycle de la vie commence avant même la naissance des animaux d'élevage. Nous choisissons de commencer cette troisième partie par la mention des mâles reproducteurs, dont le rôle majeur consiste à laisser leur empreinte génétique dans la perpétuation de la lignée du troupeau. Nous pouvons ici rappeler que certains éleveurs rencontrés considèrent leur troupeau comme un prolongement de leur propre famille, ce qui peut nous laisser présager de l'enjeu tout particulier qui est donné au choix des mâles reproducteurs. Ce n'est pas anodin si l'on parle de « *matériel* » génétique. L'expression en elle-même témoigne du caractère concret de cet ADN qui est la ressource de base à partir de laquelle l'éleveur va pouvoir conduire l'évolution de son troupeau, sur le moyen et long terme.

Aujourd'hui, on trouve encore des éleveurs qui pratiquent la reproduction naturelle : les mâles reproducteurs font alors pleinement partie du troupeau et l'insémination a lieu au pré alors que les femelles sont en chaleur. Lorsque nous écoutons les propos des éleveurs, nous comprenons que le choix de la reproduction naturelle peut être dicté par plusieurs motivations : « *C'est un choix, c'est naturel, simplement [...] Nous on a nos béliers, ils sont conduits avec le troupeau. [...] il faut que les béliers soient en bon état, on ne peut pas se permettre de les négliger, sinon ils ne sont pas fertiles. [...] c'est très naturel, finalement* » (Terrain A – Entretien 7). Les béliers sont laissés au pré avec les brebis en chaleur, ce qui n'engendre pas un résultat immédiat : « *Des fois, il faut les laisser six semaines* » (Terrain A – Entretien 7). Pour faciliter le processus, cette éleveuse de brebis à viande du bocage vendéen pratique « *l'effet bélier* » : « *on les coupe complètement des béliers, puis on les rapproche progressivement* » (Terrain A – Entretien 7), ce qui permet à la brebis et au bélier de se préparer l'un à l'autre progressivement. Prenons également l'exemple de cet éleveur de vaches ferrandaises, dans le Puy-de-Dôme : « *Nous, le taureau est avec le troupeau 365jours/an [...] Nous, on a une rythmicité naturelle. [...] ça dépend du cycle de chaque vache. [...] On sait jamais. C'est elles. C'est leur corps* » (Terrain B – Entretien 6).

Mais ces cas par lesquels on laisse la nature opérer de ses charmes sont assez rares aujourd'hui. Le plus souvent, la naissance des animaux est le résultat d'un soigneux effort de contrôle de la part de notre société humaine sur la nature. C'est ainsi que la présence des taureaux ou des béliers au sein des élevages français n'est pas une chose aussi courante que l'on pourrait le penser. Aujourd'hui, une autre possibilité s'offre aux éleveurs.

Ceux-ci peuvent en effet avoir recours à l'insémination artificielle, ce qui signifie que le mâle et la femelle ne se rencontrent plus vraiment, sinon par le biais d'un intervenant humain qui permet le transfert de semence de l'un vers l'autre.

« *Le bond génétique est plus important par insémination* » (Terrain A – Entretien 12). Parfois, l'éleveur lui-même n'a pas rencontré directement le mâle reproducteur auquel il confie la mission de renouveler et d'enrichir le patrimoine génétique de son troupeau.

En effet, si certains passionnés préfèrent encore se déplacer jusque dans les centres d'insémination et si de nombreux éleveurs aiment visiter les salons de l'élevage et divers concours de présentation, il n'en reste pas moins que les pratiques sur les fermes laissent aujourd'hui peu de place à la romance. Ainsi, les éleveurs qui le veulent peuvent aujourd'hui utiliser un logiciel informatique pour calculer statistiquement quel est le meilleur parti pour telle femelle reproductrice, selon une grille de critères pré-remplis d'avance. Cet éleveur de bovins de race parthenaise utilise ainsi un logiciel qui associe les couples les plus prometteurs et affirme ainsi : « *Il y a des souches d'animaux qu'on a dans la tête. Une lignée, c'est une vache qu'on a en référence* » (Terrain A – Entretien 12). Cet autre éleveur de vaches allaitantes du bocage vendéen explique :

« *Le système évolue. Toutes les vaches, quand elles sont veaux, sont pointées. Elles ont des notes sur les aplombs, la largeur du mufle, la vivacité. Toutes les caractéristiques y passent. Ensuite, au centre d'insémination, ils ont tous les taureaux. On met ça dans l'ordinateur et l'ordi sort l'accouplement idéal [...] Parfois, j'en prends un autre. Mais on suit beaucoup l'ordinateur. Ça va nous faire gagner du temps et en précision dans les accouplements* » (Terrain A – Entretien 7).

Par ailleurs, dans certaines filières, les coopératives se chargent elles-mêmes de la sélection du matériel génétique, ce qui est une manière de contrôler subtilement mais non moins puissamment l'orientation économique des filières. Dit autrement, le vivant est modelé dès sa source, pour correspondre à l'usage qui a été décidé pour lui avant même la naissance. « *On s'est spécialisé nous aussi, selon le schéma départemental* » (Terrain A – Entretien 15 – PC) nous témoignait un éleveur, exprimant par là que ce choix ne lui appartenait pas entièrement. Mais cette tendance n'est pas sans incidences sur les conditions de travail des éleveurs. Il n'est pas rare que ceux-ci constatent, dans leur quotidien, l'apparition progressive de nouvelles difficultés dans la manière de conduire leur système d'élevage. La première cause d'inquiétude dont ils témoignent est la fragilité accrue des animaux face aux aléas climatiques et aux maladies. A force de sélection génétique, les animaux seraient de moins en moins adaptés au milieu naturel dans lequel ils évoluent. Ils auraient de plus en plus besoin d'être maintenus dans des systèmes hermétiques à toute perturbation venue de l'extérieur, ce qui justifierait la mise en place de systèmes d'élevage presque « aseptisés ». La race Prim' holstein en est l'exemple le plus frappant.

L'un des éleveurs de l'association des *Eleveurs Autrement* nous faisait ainsi la remarque suivante : « *Elles sont moins vivantes. Elles n'ont pas la conscience de leur corps. Elles donnent tout. Elles se sacrifient littéralement pour donner du lait [...] Quand elles tombent, c'est qu'elles ont tout donné pour la production. On les a programmées comme ça [...] Avec la sélection génétique des laitières, ils ont sélectionné ce qui augmente la production. Résultat : les trayons sont plus fins et beaucoup plus fragiles. Difficile de traire à la main sans blesser l'animal* » (Terrain B – Entretien 5). Nous pouvons aussi prendre l'exemple de cet éleveur de chèvres du Bocage Vendéen qui remarquait que plus ses animaux étaient sélectionnés, plus ils étaient fragiles à la maladie, ce qui ajoutait un facteur de stress à son travail d'éleveur : « *Cela nous met une grosse pression, c'est un élevage très pointu* », observait-il (Terrain A – Entretien 10).

D'autres races, moins concernées par ces politiques de sélection génétique, ont gardé dans leur sang l'instinct de vivre, instinct qui s'allume encore en priorité devant l'ordre de produire. Toutefois, là encore, la tendance est à la normalisation. Ainsi, les Montbéliardes, qui étaient autrefois une race mixte que l'on utilisait aussi bien pour la production de viande que pour la production laitière, auraient aujourd'hui perdu les traits qui faisaient d'elles des vaches rustiques, du fait de la spécialisation de la race en bovin-lait. L'insémination aurait permis ces mutations rapides. C'est du moins ce que nous pointe du doigt ce jeune éleveur laitier du bocage vendéen : « *On est influencé par les grands groupes. Normalement, la Montbéliarde est une race rustique. On en reparlera dans cinq ans ! Ils sont en train de l'orienter. Dans 9 ans, certains disent qu'elles seront comme les Holstein. C'est dans les schémas de sélection. Moins d'aptitudes bouchères... Ils sont en train d'épurer, comme les Holstein !* » (Terrain A – Entretien 13). Ce témoignage fait écho à celui de cet éleveur laitier du sud-ouest de la Chaîne des Puys : « *on a basculé en montbéliardes parce qu'on trouvait que c'était une vache à l'époque, parce que maintenant elles sont holsteinisées. [...] ce qui me fait inséminer beaucoup, c'est qu'elles partent plus facilement quand elles sont d'insémination. Ils peuvent contrôler les taureaux mieux que nous. Le commerce va mieux derrière [...] ce qui nous a amené à avoir des montbéliardes plates, un peu style planche à repasser, ce que les vrais éleveurs de montbéliardes redoutaient* » (Terrain B – Entretien 16).

Nous pouvons ici faire remarquer que les politiques favorisant les races les plus productives, au dépend de la diversité génétique et des races locales certes plus rustiques mais moins compétitives sur le marché mondial, ont notamment été mises en place à la fin de la seconde guerre mondiale.

Ainsi que le montre un article de l'anthropologue Patricia Pellegrini, c'est à cette période que :

« La France organise une politique de réduction du nombre des races afin d'éviter la dispersion des efforts en matière d'amélioration des performances. Les programmes de sélection animale débutent, laissant pour compte les races indésirables qui doivent s'éteindre avec le temps. La création des centres d'insémination artificielle accélère cette disparition en interdisant certains taureaux à la monte et en propageant la semence des mâles des races élues » (Pellegrini, 2004).

Mais certains éleveurs organisés en collectifs se battent pour reprendre la main sur ces programmes de sélection génétique et sauver la dimension rustique de certaines races, menacées d'être touchées elles aussi par la vague de standardisation. C'est le cas en vallée d'Ossau où les éleveurs nous disent avoir gardé leur mot à dire sur les critères de sélection du centre d'insémination artificielle d'Odierpe. *« On travaille avec le centre ovin d'Odierpe et des bergers corses pour travailler sur le maintien de la rusticité de nos races locales dans le schéma de sélection du centre ovin. Il y a quelques années, la seule chose qui comptait était la production laitière. Les éleveurs ont voulu travailler sur l'adaptation des bêtes en milieu difficile et aussi sur la beauté des bêtes, sur les têtes, sur les cornes, sur les couleurs » (Terrain C – Entretien 15).*



→ ***Ci-contre : photographie 156. Vache de race blonde d'aquitaine, gardant un profil assez proche de la race béarnaise, sur une estive près de la frontière espagnole.***

Cet éleveur ossalois nous fait remarquer que l'ancienne race locale de vaches dites « béarnaises », a tendance à être remplacée, dans les troupeaux, par des blondes d'aquitaine dont la rusticité laisse toutefois à désirer. Il nous affirme que *« beaucoup [d'éleveurs] reviennent à la branche ancienne, parce qu'elles [les vaches] tiennent mieux. Il y'en a qui sont tellement sophistiquées, ils ont poussé tellement la sélection.... Les super-vaches ne montent plus en montagne. Celles qui montent doivent être habituées. Nous aussi on y croyait : on s'est dit : chouette, on va avoir de super vaches ! On a déchantés vite : elles ne tiennent pas le coup comme les traditionnelles » (Terrain C – Entretien 6).*

Dans ce contexte où la pratique de l'insémination artificielle domine, dire que l'on ne laisse plus guère de place à la magie de la rencontre est un euphémisme. En principe, cela ne devrait pourtant pas altérer la qualité du brassage génétique au sein des élevages, bien au contraire. Or, le fait est que ce matériel génétique est facilement manipulable par des institutions ou organismes dont le seul but est le rendement économique des filières. La racine du vivant est ainsi détournée, avant même la naissance des animaux d'élevage, pour servir des intérêts financiers qui peuvent négliger les aspects les plus concrets du travail avec le vivant, sur le terrain.

Ce qui peut également alerter notre attention, c'est le processus de mise à l'écart de l'élément mâle, qui est de plus en plus fréquemment repoussé hors des systèmes d'élevage. Puisque les taureaux ou béliers ne sont plus présents sur le siège de l'exploitation, les seuls animaux mâles avec lesquels l'éleveur ou l'éleveuse sont en contact sont les veaux ou agneaux, qui sont rapidement destinés à l'abattoir ou qui sont dédiés à une fonction d'engraissement : « *Tu as des endroits où les veaux passent à la casserole tout de suite, ils ne les élèvent même pas* » (Terrain B – Entretien 4) déplore ainsi ce formateur en communication animale. Les critères qui sont utilisés pour choisir les mâles reproducteurs en disent long sur la stratégie que déploient les éleveurs sur leur ferme : revenons maintenant sur les différentes cartes avec lesquelles les éleveurs peuvent jouer pour viser l'amélioration du potentiel génétique de leur troupeau. La physionomie des mâles et leurs qualités bouchères font partie des éléments cités en premier lieu par les éleveurs, dans le cadre de l'élevage allaitant. Mais d'autres mentionnent avant tout l'importance de la bonne résistance immunitaire des animaux et de la rusticité de leur sang. Tous prennent également en considération le caractère de l'animal et la manière dont il se comporte avec les autres animaux comme avec les humains. Enfin, dans le choix de la combinaison entre mâles et femelles, il est un critère dont nous n'avons pas encore parlé, mais qui est pourtant particulièrement important pour la conduite des troupeaux : il s'agit de la qualité maternelle des mères reproductrices. « *On prend les agnelles chez une sélectionneuse, dans le Lot qui a vraiment de bons résultats, même si c'est un peu plus cher* » (Terrain A – Entretien 7).

Les éleveurs que nous avons rencontrés mettent l'accent sur cet aspect essentiel de l'activité d'élevage. Ils nous rappellent que l'instinct maternel des mères est aussi inscrit dans le patrimoine génétique que portent les mâles reproducteurs : sa prise en compte viendra elle aussi déterminer la stratégie de l'éleveur sur le moyen et long terme. En effet, même si cette fonction maternelle n'engendre pas une rentabilité immédiate, elle est la garante de la stabilité de tout le système d'élevage. Les éleveurs qui prêtent attention à développer cette fibre maternelle préparent ainsi le terreau génétique qui leur permettra de travailler sur une base de confiance avec leurs animaux. A ce titre, la capacité des mères à mettre bas dans de bonnes conditions fait aussi partie des critères sur lesquels les éleveurs opèrent leur choix. Il y a là un aspect physionomique (largeur du bassin) et comportemental (réactions appropriées de la femelle avec son ou ses petits).

Qu'elles soient naturelles ou artificielles, si ces pratiques d'insémination concentrent une telle attention de la part des éleveurs comme des filières, c'est qu'il s'agit de préparer dès l'amont du système d'élevage le passage par lequel les animaux entrent dans le grand cycle de la vie. L'on peut finalement dire que les semences génétiques renferment le potentiel de vie du troupeau. Car même si ces critères peuvent guider le choix de l'éleveur et susciter en lui le désir de maîtriser son système d'élevage pour le faire répondre à un objectif d'efficience productive, une chose reste certaine : lors de chaque reproduction, l'éleveur instille dans son système d'élevage un facteur inconnu, qui va lui servir de nouveau support de création avec la nature.

Dès à présent, nous voyons apparaître l'un des défis majeur lorsqu'on travaille avec du vivant, défi qui consiste à trouver le juste équilibre entre l'intervention humaine et le laisser-faire total.

4.1.2 – Les naissances : l'art des commencements

On les avait anticipées, programmées, attendues. Et pourtant, elles nous prennent toujours un peu par surprise, on ne sait jamais tout à fait si l'on est prêt à y répondre. Pour les éleveurs que nous avons rencontrés également, la naissance des animaux n'est jamais anodine : « *Ah oui, l'agnelage. Donner la vie, c'est ça [...] Faire naître, c'est beau.* » (Terrain A – Entretien 7). Sur le même registre, le pâtre de Laruns décrivait ainsi la naissance des veaux comme un moment « *émouvant et beau à observer* » (Terrain C – Entretien 6). Les naissances font partie des moments les plus marquants de leur métier, et cela pour plusieurs raisons.

Tout d'abord, signalons que la qualité de présence des éleveurs et des éleveuses y est particulièrement mise à contribution. Il faut dire que le processus des naissances reste un passage pour le moins délicat. Même si les éleveurs que nous avons rencontrés témoignent généralement d'une grande confiance dans le processus que la nature met alors en œuvre, ils ne négligent pas de prêter une attention toute particulière au bon déroulement de cette étape clé. L'éleveur peut ainsi disposer de caméras de surveillance qui lui permettent de suivre l'état des brebis, des chèvres ou des vaches qui s'apprêtent à donner la vie. « *Depuis que j'ai les caméras, je les laisse plus faire qu'avant. Je regarde. Tiens ! La première goutte d'eau ! Et je laisse faire, sauf si vraiment il y a un problème. La nuit, tu n'as pas besoin de te lever, tu as l'écran à côté de toi* » (Terrain A – Entretien 7). De même, cet éleveur de vaches laitières nous dit : « *On a des caméras de surveillance [...] On se dit tiens, celle-là ne va pas attendre demain matin. Mais on essaie de ne pas se lever* » (Terrain A – Entretien 9). Pour cet éleveur des Epesses engagé dans un système en zéro-pâturage, les naissances seront peut-être prochainement assistées par « *des palpeurs qui indiquent quand le veau arrive* », ce qui constitue selon lui « *une évolution à venir* » (Terrain A – Entretien 9).

Parfois en effet, la confiance dans le processus naturel et la simple surveillance ne sont pas suffisants. Il y a toujours un risque que cela se passe mal. Lors de la mise bas, la mère et son petit sont tous les deux dans une situation de vulnérabilité. « *Dans certains troupeaux, la vache vêle, refuse de voir son veau, tape, elle n'en veut pas* » (Terrain A – Entretien 6), nous dit cet éleveur de vaches allaitantes. Cette éleveuse de brebis à viande affirme quant à elle : « *si ça déchire, la brebis est perdue ! [...] Si le premier arrive par les fesses, forcément les autres vont boire la tasse à l'intérieur et mourir* » (Terrain A – Entretien 7). L'agnelage et le vêlage nécessitent alors la maîtrise d'une certaine technique auprès des animaux, ce qui nous laisse dire que les éleveurs et les éleveuses doivent également développer des connaissances qui font d'eux et d'elles les « sages femmes » du troupeau.

D'ailleurs, il nous a été mentionné que les femmes étaient souvent plus à l'aise que les hommes lors de l'exercice de cette pratique, qui fait certes partie du quotidien des métiers de l'élevage, mais qui nécessite aussi des compétences spécifiques. « *L'agnelage, c'est une technique, et une main de femme ça passe plus facilement dans l'utérus ou le vagin d'une brebis. On n'a pas la force physique, mais on a plus de passage* » (Terrain B – Entretien 14), insiste cette éleveuse de brebis à Ceyssat. « *Les vêlages, j'apprends encore* » (Terrain A – Entretien 12) nous dit aussi cet éleveur de vaches parthenaises pour insister sur la complexité de cette pratique.

Par ailleurs, dans le cas de l'élevage ovin ou caprin, les naissances ont lieu par vagues lors de périodes qui se renouvellent chaque année et qui requièrent de la part des éleveurs un déploiement de main d'œuvre important, si bien qu'il faut parfois avoir recours à du personnel supplémentaire pour faire face à la quantité de travail. Du matin jusqu'au soir, l'éleveur et sa famille (ou l'éleveur et ses salariés) sont sur le pied de guerre. Pour cette éleveuse de brebis à viande, les naissances représentent un moment phare dans l'année : « *c'est 280 agneaux qui naissent sous 8 jours. C'est intensif. On rentre des fois de la bergerie, il est 23h30-minuit. On est crevés !* » (Terrain A – Entretien 7). L'intensité de cette expérience vient notamment de l'attention de tous les instants qui est alors requise : « *On est obligés d'être là* » (Terrain A – Entretien 10). Dans le cas de cet éleveur de chèvres, les mises-bas sont concentrées sur 30 jours par an, pendant lesquels toute la famille est mobilisée pour assister les 200 ou 300 chèvres qui mettent bas.

Ajoutons ici le cas particulier des naissances qui ont lieu sur les zones d'estive. Il est du rôle du berger ou du pâtre de surveiller ces événements qui sont soumis à des facteurs de risque accrus. Leur préoccupation est justifiée par la proximité de prédateurs dont les comportements peuvent menacer la vie de la mère comme de celle du petit. En vallée d'Ossau, c'est la présence des vautours fauves qui rend nécessaire une vigilance de tous les instants. Depuis une dizaine d'années en effet, les témoignages des bergers se recourent pour dénoncer les réactions inhabituelles de cette espèce de charognards censée ne consommer que la viande des individus déjà morts.

Dans les faits, il serait assez fréquent de voir les vautours s'approcher des femelles lors de la mise-bas et chercher à s'attaquer aux agneaux et aux veaux dès leur naissance, ainsi que nous l'ont rapporté les éleveurs et les éleveuses présent(e)s sur le terrain.

C'est ainsi que le pâtre des troupeaux bovins de Laruns commentait ainsi dans son carnet de notes : « *Etant à deux-cent mètres de cette vache, j'ai vu le vautour guettant un moment propice pour attaquer le veau [...] J'ai donc frappé dans mes mains, comme pour imiter un coup de fusil, et il s'est envolé mais tournoyait aux alentours* » (Terrain C – Entretien 6). De même, cet éleveur de brebis laitières à Laruns témoignait : « *les vautours attaquent les vaches qui vêlent, les agneaux.* » (Terrain C – Entretien 7). Et enfin, nous pouvons également citer le témoignage de cette bergère interrogée au centre pastoral d'Anéou : « *Les vautours vont voir s'il y a moyen de manger le veau. Sinon, ils vont manger le placenta* » (Terrain C – Entretien 9).

Nous pouvons dire que les naissances mettent à l'épreuve le lien entre l'éleveur et ses animaux. Pour l'éleveur, il s'agit de sentir où et comment se positionner par rapport au couple mère/petit. A ce sujet, sur le terrain, chaque situation est vécue de façon unique. Il n'est pas rare de constater que les mères, poussées par leur instinct de protection, retiennent longuement leurs contractions et attendent que l'éleveur les laisse seules, pour enfin laisser sortir leur progéniture : « *Dès qu'on arrive, la vache le sent. Même si on est cachés. Certaines attendent et elles ne font rien. Dès que je repars à la maison, le travail se fait* » (Terrain A – Entretien 6). Toutefois, cet exemple n'est pas généralisable, car des cas inverses sont également mentionnés pour lesquels les femelles se sentent au contraire rassurées par la présence de l'éleveur. « *En période d'agnelage, je peux les enjamber, elles ne bougent pas, elles se sentent en sécurité* » (Terrain B – Entretien 15). « *En période d'agnelage, elles savent que je passe dans les parcs, pour donner les biberons. Elles s'en fichent* » (Terrain B - Entretien 6). Elles peuvent même le lui montrer, en cherchant son regard ou en lui lançant des appels : difficile d'exprimer d'une plus belle façon le lien de confiance et de complicité qui s'est instauré entre l'éleveur et l'animal ! Il arrive enfin que les mères, dont l'instinct défensif est particulièrement développé, montrent des comportements agressifs envers tout individu qui s'approcherait d'elles et des petits, y compris leur éleveur ; celui-ci doit alors s'entourer de précautions pour les approcher. « *Au vêlage, je prends toutes mes précautions. La naissance a lieu et je ne peux plus rentrer dedans, elles me tueraient* » (Terrain A – Entretien 6).

Lorsque les éleveurs et les éleveuses peuvent éviter d'intervenir, ils s'en abstiennent et laissent la nature faire son œuvre comme le montrent ces citations issues de notre terrain vendéen.

« Moins on interviendra... Quand on tire, on force, on les blesse. [...] Sur 100 vaches, 3 césariennes par an et 15 interventions : 85% vèlent toutes seules » (Terrain A – Entretien 6).

« Mon autre prédécesseur intervenait systématiquement dans l'agnelage. Gentiment, je lui ai expliqué que pour les agnelages compliqués, il fallait arrêter d'intervenir trop tôt et laisser faire le plus naturellement possible. [...] Il avait l'habitude d'intervenir tout de suite. On lui a dit de laisser faire le travail, la dilatation. [...] On a quasiment plus d'agnelage difficile. Derrière, il n'y a plus de déchirement » (Terrain A – Entretien 7).

« Du moment qu'elle n'est pas malade, on la laisse faire, on regarde de quel côté il est, si le museau est bien placé et puis on la laisse faire. Il faut éviter d'y toucher, pour que ça se passe bien » (Terrain A – Entretien 12).

« On les gère pas, le moins possible. On laisse faire. [...] Il faut laisser faire la nature, pas trop intervenir. On n'a pas trop de soucis, ça vèle » (Terrain A – Entretien 13).

D'après notre analyse, si les naissances sont des événements aussi marquants pour l'éleveur, c'est également par l'intensité des pratiques vécues à ce moment-là.

Par les odeurs et les bruits, par le contact avec les petits dont le poil est encore mouillé de sang et de liquide amniotique, l'approche des naissances est aussi riche en émotions qu'en sensations. Lorsqu'il arrive sur le lieu de naissance, l'éleveur vérifie si le petit a bien effectué sa première tétée. Si ce n'est pas le cas, il l'accompagne et l'aide à trouver sa première nourriture. Dans le cas de l'élevage bovin, il arrive que les éleveurs soient amenés à soutenir manuellement une vache qui met bas, en utilisant un système de cordage fixé aux pattes avant du veau. *« Je mets une double corde »* (Terrain A – Entretien 6). Si ce dernier, à la naissance, est inanimé, il existe une technique pour stimuler sa circulation sanguine et lui redonner souffle, qui consiste à l'accrocher la tête en bas à une poutre située en hauteur, jusqu'à ce qu'il montre des signes de vie.

Nous venons de parler de la naissance des animaux en elle-même. Mais nous pouvons également mentionner les gestes qui la suivent de près. Dans l'élevage ovin, dès la naissance, les agneaux sont triés pour constituer des lots :

« C'est beaucoup de manip', toutes les deux semaines mon mari va les trier. Il met la main dessus [...] Les femelles, on leur donne moins à manger. Il faut les séparer, certains ne le font pas » (Terrain - Entretien 7).



→ ***Ci-contre : photographie 157. Brebis Rava et son agneau à l'étable, Ceyssat (Terrain B – Entretien 14)***

Le contrôle de la croissance des petits est également très important dans le suivi des individus du troupeau. La première tétée est un geste fondamental pour la santé des nouveaux nés, ce qui explique que les éleveurs y accordent une attention particulière. *« Aujourd'hui, une heure après la naissance, les veaux tètent ce qui montre qu'ils sont pleins d'énergie. Ils attraperont moins de maladies derrière »* (Terrain A – Entretien 6), nous explique cet éleveur de vaches allaitantes. Cette éleveuse de brebis montre la même attention à l'égard de ces premiers instants : *« Aujourd'hui, on a des agneaux qui tètent et cinq minutes après, ils sont en train de téter tout seuls, sans avoir besoin de nous. Il faut qu'ils aient du claustum dans les six heures. La priorité, c'est d'avoir des agneaux vifs dès la naissance »* (Terrain A – Entretien 7). Nous retrouvons cette même préoccupation en lisant cet extrait du carnet de notes du pâtre de Laruns : *« Je lui ai parlé tout en douceur pour lui dire d'aider son veau à se lever et dès que ce veau s'est levé, il a automatiquement cherché le pis de sa mère, sans grand succès au début. Je disais à la vache : fais un pas en avant tu vois bien qu'il ne trouve pas ton pis »* (Terrain C – Entretien 5).

Dans la Chaîne des Puys enfin, nous pouvons relever les propos de cet éleveur de vaches ferrandaises : *« Il y a des moments où il faut être plus attentif, notamment après le vêlage. [...] il faut bien regarder que le veau tête bien les quatre trayons, sinon la vache peut faire une mammite »* (Terrain B – Entretien 6). Après la naissance, les jeunes animaux ne restent pas toujours à côté de leurs mères. Dans le contexte de l'élevage laitier notamment, la séparation entre les petits et leurs mères est de mise, afin que l'éleveur puisse prélever le lait et en tirer une ressource qui constitue sa richesse de production.



Marie Guicheteau

→ ***Ci-contre : photographie 158. Logettes dans lesquelles sont installés les veaux nouveaux-nés, dans une structure d'élevage en zéro-pâturage (Terrain A – Entretien 9).***

Toutefois, nous pouvons ici préciser que des voix s'élèvent contre cet état de fait. Ce formateur en communication animale explique ainsi : « *la vache dans son évolution perd son caractère de mère. Elle perd son caractère de mammifère. Elle devient une machine à produire du lait. On retire le veau pour pas que la mère s'attache, c'est une connerie fondamentale* » (Terrain B – Entretien 8). Cette séparation entre la mère et ses petits qui semblait jusqu'à présent absolument incontournable dans le cadre de la production laitière, est aujourd'hui contestée par certains éleveurs de vaches laitières qui ont eu l'occasion d'expérimenter une autre manière de vivre les moments d'après la naissance. Leur expérience tend à montrer en effet qu'il est possible de produire du lait de façon économiquement rentable, tout en laissant le veau avec sa mère. Ainsi, celle-ci serait moins perturbée que lorsqu'elle subit une séparation forcée qui ne la laisse pas insensible, du moins d'après l'expérience de terrain de certains éleveurs qui n'hésitent pas à remettre en question ce qu'on leur a appris dans l'enseignement agricole : l'un des membres de l'association des *Eleveurs Autrement 63* explique en effet

« *En élevage laitier, quand tu apprends à laisser les veaux sous la mère, c'est formidable. Au début, la mère commence à s'occuper du veau et tu la regardes faire, c'est incroyable ce moment là. Tu appréhendes. Et puis, tu vois que le veau est bien. Il n'a pas de diarrhées. Il boit le lait quand il veut, il gère lui-même sa quantité, il profite bien. Sa mère est calme. Quand on les laisse allaiter, les vaches changent complètement de comportement. Elles deviennent maternelles, douces* » (Terrain B – Entretien 5).

Pour appuyer leurs dires, nous pouvons ici évoquer la particularité qui se manifeste chez certaines races rustiques. A ce sujet, l'exemple de la race Salers est sans doute le plus parlant. Ces vaches à la robe acajou, dont le berceau d'origine est situé sur le plateau cantalien, sont réputées pour leur instinct maternel. Elles refusent en effet catégoriquement de donner leur lait aux éleveurs si elles ne sentent pas que le veau est à leur côté.

Les éleveurs cantaliens ont ainsi dû trouver une parade : pour recueillir le précieux lait, ils déposent un peu de gros sel sur le dos de la mère, qui a aussitôt le réflexe de le lécher. La vache croit ainsi qu'elle est en train de lécher son veau, comme lorsque celui-ci l'approche pour la téter. Ce simple geste de substitution suffit donc à lui faire accepter de donner son lait aux éleveurs qui sont aujourd'hui rares à maintenir cette pratique, coûteuse en énergie et en temps, si bien que l'élevage de cette race mixte s'oriente de plus en plus vers une spécialisation bouchère, si bien que seul 5 % des troupeaux ont gardé une production laitière (Agabriel, 2014).



→ Ci-contre : photographie 159.

Vache salers et son veau lors de la traite.

Il faut dire qu'aujourd'hui, le bon déroulé de la naissance des animaux d'élevage peut être l'occasion, pour les éleveurs, d'évaluer les mères et d'en faire une sélection. Même ici, le critère de performance ne quitte pas leur esprit. Les femelles qui n'ont pas encore mis bas font l'objet d'une attention particulière qui n'est pas seulement justifiée par une préoccupation à l'égard de leur santé. Si pour elles, ce moment est tellement significatif, c'est non seulement parce que le facteur de risque est plus grand mais aussi parce que leur valeur de mère y fait l'objet d'une évaluation attentive. Les jeunes femelles dont la première mise bas se déroule mal pour une quelconque raison (malformations, petits mort-nés ou jugés non viables) n'ont pas toujours le droit à une deuxième chance. Sur les fiches prévues à cet effet, elles sont rapidement repérées par l'éleveur, chaque problème ou dysfonctionnement étant rigoureusement noté dans les cases prévues à cet effet. Ainsi, chaque naissance est l'occasion pour l'éleveur d'effectuer le tri dans les rangs de ses femelles reproductrices, pour garder en priorité celles qui sont les plus en mesure de transmettre leurs qualités de mères aux générations suivantes, et améliorer ses performances techniques. La sélection est plus ou moins draconienne selon les systèmes d'élevage.

Parfois, le droit à l'erreur est tellement faible que les femelles peuvent être destinées à l'abattoir de façon anticipée, suite à l'échec de leur première expérience maternelle.

« Il y a des génisses qui ont trois ans, qui n'ont pas réussi au vêlage. Elles n'ont pas le droit à une deuxième chance, c'est la loi de la sélection, on ne peut pas garder tout, c'est obligé. Une vache qui n'a pas réussi à vêler correctement, toute forme d'accident, une bête qui a du mal à tenir sur ses pattes, toute vache qui a une quelconque anomalie, on la réforme » (Terrain A – Entretien 12).

Cet aspect bien pragmatique des réalités qui sont aujourd'hui vécues dans les élevages français ne peut toutefois faire oublier complètement le caractère tout à fait particulier de ce moment. C'est parce qu'il connaît les risques qui sont liés à la naissance des petits, que l'éleveur est en mesure d'apprécier certaines naissances comme de véritables cadeaux. Les naissances fournissent alors la matière à des anecdotes qui permettent d'exprimer des émotions, et qui participent ainsi à l'élaboration d'un récit du lien entre l'éleveur et ses animaux.

« Quand on donne à manger le matin aux brebis, on voit les agneaux qui se mettent à courir [...] Et ça, c'est top ! Quand on rentre dans la bergerie et que ça se passe comme ça, c'est que tout est bien » (Terrain A – Entretien 7).

« Ce qui est beau aussi, c'est les naissances. Là, on est en pleine période du vêlage. Donner naissance à un veau, c'est quand même quelque chose d'assez gratifiant d'élever des petits veaux et que ça se passe bien et de les voir grossir » (Terrain A – Entretien 12).

« Un jour je me souviens, on a eu des triplés sur la ferme. On n'en revenait pas ! Après, tu t'en occupes, tu leur donnes le biberon. Ah ! C'est émouvant, ça crée des souvenirs qui restent » (Terrain A – Entretien 8).

Nous voyons ici que les naissances peuvent être l'occasion, pour l'éleveur, de vivre des émotions fortes. A l'estive notamment, l'agnelage et le vêlage prennent une couleur bien particulière. Citons le témoignage de ce berger puydômois auprès de qui nous avons passé une journée. Lors de sa carrière dans les Alpes, il lui est arrivé de mettre en œuvre une pratique originale que nous rapportons ci-après. Il s'agissait d'ôter la peau d'un agneau mort-né ou non viable, pour la coudre par-dessus un agneau bien portant mais dont la mère refusait de s'occuper de lui. Ainsi, cet agneau vivant est naturellement adopté par la mère de celui qui n'a pas survécu à la naissance et qui reconnaît sa propre odeur sur sa nouvelle progéniture :

« Un mort, ou tu en saignes un parce que tu sais que l'agneau il est tout mal fait, il va crever, hop, celui là tu le tues, tu lui enlèves la peau et tu la donnes à un autre qui souffre parce qu'il manque de lait, et tu le remets à la mère du premier. Comme elle reconnaît l'odeur de son petit, elle l'adopte. Ça c'est la Provence, ici ils connaissent pas. En vingt secondes la peau elle est enlevée. C'est un savoir-faire, c'est un truc. Et puis ça, c'est vachement intéressant à faire. Tu te dis, tiens j'en ai tué un et je sauve celui là » (Terrain B – Entretien 7).

Nous voyons ici combien la vie et la mort peuvent être indissociables. Ceci nous invite à continuer notre voyage au sein du cycle des transformations et à nous intéresser à un autre moment crucial vécu dans les systèmes d'élevage : le soin des animaux.

4.1.3 – Prendre soin au quotidien : les éleveurs au chevet des animaux malades.

Loin d'être toujours belle, jeune, et saine, la nature n'est pas exempt de déséquilibres et peut montrer des signes de dysharmonie. Ainsi, il arrive que les forces de vie qui animent les animaux faiblissent et soient altérées par divers maux qui remettent en cause l'état de santé optimal souhaité pour le bon fonctionnement du système d'élevage. Comment les éleveurs réagissent, lorsque la maladie se montre à eux ? Qu'est-ce qui se joue à ce moment, qui peut nous permettre d'étudier plus profondément le lien entre les éleveurs et la nature ?

La première chose que l'on peut retenir, c'est que les éleveurs peuvent faire appel à un intervenant extérieur qui est spécialisé dans le soin des animaux d'élevage : ils sont en effet au contact d'autres professionnels du soin des animaux, en particulier les vétérinaires ruraux dont la mission principale est de soutenir les éleveurs dans le suivi de l'état de santé du cheptel.

Pour autant, certains éleveurs que nous avons interrogés nous expriment essayer d'éviter le plus possible d'avoir recours aux services vétérinaires, et cela pour plusieurs raisons. « *Les antibiotiques, pour nous, déjà ça coûte cher et ensuite ça ne résout pas le problème* » (Terrain A – Entretien 7) nous dit cette éleveuse de brebis à viande tandis que cet éleveur de vaches ferrandaises tient le même discours : « *Les vétérinaires, les prix sont exorbitants donc il faut faire un peu soi-même* » (Terrain B – Entretien 6).

Certains éleveurs expriment même des marques de colère face à l'usage systématique des produits médicamenteux qu'ils observent chez leurs voisins. Citons notamment le cas de cet éleveur de vaches laitières à la retraite, membre de la Confédération Paysanne 85, indigné par des pratiques qu'il n'approuve visiblement pas : « *Quand je vois tous les traitements d'antibiotiques que les gars font chez nous pour les mammites... Non mais ! Pour faire remplir des vaches à 10-12 000 kg... Les animaux deviennent... Des machines ! Ils sont fragilisés !* » (Terrain A – Entretien 15 – AS). D'une part, les frais vétérinaires sont particulièrement coûteux. Ces frais viennent s'ajouter à la liste des achats extérieurs et peuvent peser bien lourd au point de menacer la santé économique des élevages. D'autre part, on peut noter chez certains éleveurs l'expression d'une perte de confiance dans la profession vétérinaire. Utilisant un savoir spécialisé et un vocabulaire pointu, cette dernière ne propose pas toujours des solutions adaptées aux réalités vécues sur le terrain.

Chercher à éliminer le symptôme qui se manifeste sur les animaux ne résout pas forcément le problème sur le long terme, car le mal en sa cause première demeure inaccessible à une démarche clairement empruntée à la médecine allopathique. C'est du moins ce que pointe du doigt cet éleveur du Puy-de-Dôme, prenant appui sur sa propre expérience. Il nous met en évidence les limites de l'application des préceptes d'une médecine spécialisée sur les troupeaux, en nous racontant l'intervention d'un technicien-vétérinaire dont il a été témoin, suite à une infestation de poux sur son propre troupeau de vaches laitières montbéliardes.

« Un gars dit au technicien qu'il a un problème de poux sur ses vaches, alors qu'il a une stabulation toute neuve. Le technicien dit qu'il faut mettre du butox, matière active. L'éleveur dit : oui mais j'en mets depuis le mois de janvier et depuis un certain temps ça ne marche plus. Le technicien répond : oui, les poux se sont adaptés à la matière active du produit, il faut changer de produit » (Terrain B – Entretien 16).

A travers cet exemple, qu'apprenons-nous ? Nous pouvons faire le constat du sentiment de dépendance entre l'éleveur et les professionnels vétérinaires puisque *« l'éleveur en est arrivé à un tel point d'impuissance dans son système, que quand sa vache est malade, la seule chose qu'il peut faire est de prendre la température de la vache et d'appeler le vétérinaire. La fièvre : c'est le seul symptôme que l'éleveur est capable de repérer » (Terrain B – Entretien 16).*

Ensuite, nous pouvons identifier une logique de spécialité qui fractionne le système d'élevage en différents postes de compétences : à chaque problème une réponse spécifique, qui ne prend pas en compte l'aspect global et systémique de la réalité de l'élevage : *« vous avez un problème d'alimentation, on va vous faire venir un nutritionniste, vous avez un problème de rendement de sol, ça va être un technicien d'engrais... Mais évidemment, le technicien n'a aucune relation avec le vétérinaire par exemple. Aucun lien entre ces spécialités n'est créé dans le système conventionnel » (Terrain B – Entretien 16).*

D'autres exemples illustrent ce sentiment d'impuissance des éleveurs face à l'utilisation d'une médecine qui ne résout le problème qu'en sa surface. Nous voyons dans la citation ci-dessous le regard critique que jette un éleveur aujourd'hui converti à l'agriculture biologique sur ses anciennes pratiques de soin : *« Avant, on vermifugeait systématiquement. [...] Aujourd'hui, on regarde plus les animaux, on regarde les bouses, si elles toussent... On travaille au cas par cas. [...] Aujourd'hui, on a envie de travailler le système immunitaire de nos animaux. Vermifuger était une grosse erreur ! Nos animaux tombent moins malades, ils se sont immunisés avant. Après 2020, ces produits antibiotiques seront interdits même en conventionnel, c'est mon avis » (Terrain A – Entretien 6).*

Il est certain que l'éleveur n'a pas le même rôle ni les mêmes compétences que son vétérinaire. Toutefois, même s'il peut lui arriver de déléguer à ce dernier certains soins spécifiques qu'il ne peut effectuer par lui-même, on ne peut pas dire qu'il puisse être complètement dépossédé de cette fonction de soin sans que cela nuise à l'ensemble du fonctionnement de son système d'élevage. Voyons maintenant comment, à travers l'exercice de ses pratiques du quotidien, l'éleveur est lui aussi, à sa manière, un soignant. « *S'il y a un problème, c'est que ça déconne en amont. Il faut pas savoir être vétérinaire, mais les élever !* » (Terrain A – Entretien 15 – BS), ce qui rejoint le constat de cet éleveur de la Chaîne des Puys : « *Il y a des choses où les véto sont un peu impuissants* » (Terrain B – Entretien 6).

- *Avant de soigner, sentir : l'empathie comme fondement du soin chez les éleveurs*

Le premier indice que nous avons pu relever lors des entretiens réalisés auprès des éleveurs et des éleveuses, c'est que ces derniers et ces dernières ne sont pas indifférents à la souffrance de leurs animaux. Nous leur trouvons une qualité d'empathie certaine qui pourrait constituer le fondement de leur qualité de soignant. « *Moi ce que je supporte pas, c'est une bête qui souffre* » (Terrain B – Entretien 15) nous affirme un éleveur laitier de la commune d'Orcines. A titre d'exemple, il nous évoque le cas récent d'une de ses vaches « *qui soufflait* » en signe de souffrance, et puis « *ce matin je suis allé voir, elle ne bougeait plus, ça m'a soulagé. J'ai dit bon, elle souffre plus, elle souffre plus. Ça j'y aime pas. Ah oui, on sent* » (Terrain B – Entretien 15). « *On est beaucoup dans un souci permanent de l'état des bêtes* » (Terrain C – Entretien 5).

Tandis que le vétérinaire aborde la maladie des animaux de l'extérieur, à partir de ce qu'il observe et de ce qu'il connaît, l'éleveur est quant à lui naturellement associé à la souffrance de ses animaux d'élevage : cette souffrance, il la vit lui aussi mais de l'intérieur. Ce berger rencontré dans la Chaîne des Puys nous affirmait ainsi : « *Moi, dès que les bêtes sont pas bien, je le sens et ça me tracasse.* » (Terrain B – Entretien 7). D'après son expérience, le véritable berger est celui qui souffre avec ses brebis, celui qui est tellement à leur écoute qu'il ne peut s'en dissocier et qui sent, dans son propre corps, dans ses émotions, le mal qu'elles peuvent ressentir. Cette sensibilité n'est plus alors un frein mais plutôt un outil indispensable au bon exercice de son activité : c'est grâce à cette sensibilité que le berger peut anticiper les dangers, prévenir les maladies. Et c'est ce que fait que ce berger prend le temps, tandis qu'il grimpe les pentes du Puy-de-Côme, de vérifier la sécurité du terrain où passe le troupeau : « *J'ai coupé les racines pour que les brebis ne se prennent pas la patte* » (Terrain B – Entretien 7).

Toutefois, il nous prévient que cette sensibilité ne serait pas l'affaire de tous car « *il y'en a d'autres ils voient pas tout ça. Ils vont te dire "oui, que tout va bien" mais ils ne voient pas les animaux qui souffrent* » (Terrain B – Entretien 7).

- Créer sa boîte à outils : les alternatives proposées

Les éleveurs qui s'engagent dans des démarches de soin alternatifs auprès de leurs animaux sont notamment motivés par la perspective de se réapproprier la santé de leurs animaux, non seulement pour être en mesure de répondre aux défis posés par les problématiques de leurs systèmes d'élevage, mais également et surtout pour stabiliser les évolutions de la santé du cheptel, sur le moyen et long terme. Si nous nous appuyons sur l'exemple des *Eleveurs Autrement* du Puy-de-Dôme, nous découvrons que leur démarche est basée sur deux principes essentiels qui proposent de renverser le paradigme conventionnel en affirmant que :

- 1- L'éleveur peut se réapproprier les savoirs et les savoir-faire dont il a besoin pour être le maître de son système d'élevage ;
- 2- L'éleveur peut créer des liens entre tous les aspects de sa ferme, en utilisant des pratiques de soin dites « *holistiques* ».

Pour illustrer ces deux principes par un exemple concret, nous pouvons reprendre le cas de l'infestation de poux sur un troupeau de vaches montbéliardes. Nous avons vu quelle avait été la réponse du technicien-vétérinaire qui s'était alors présenté, et nous avons vu comment cette réponse avait paru insuffisante à l'éleveur concerné, parce qu'elle n'était pas adaptée au vécu de terrain.

Voyons à présent, pour mieux comprendre en quoi consiste une démarche dite « holistique », quel est le cheminement de pensée suivi par les *Eleveurs Autrement* pour résoudre le problème posé par cette situation concrète.

Renverser la façon de penser le soin en cas d'infestation par un parasite

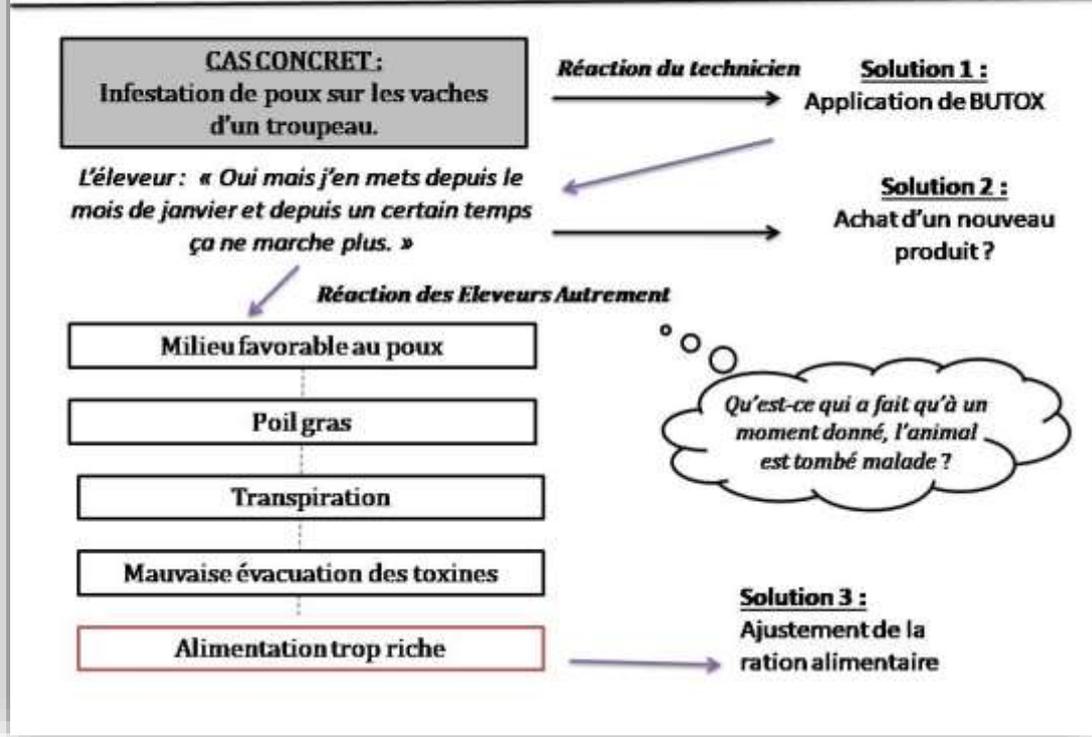


Figure 20. Marie Guicheteau, 2020.

D'après les propos recueillis auprès du Président de l'association (Terrain B – Entretien 16)

Les *Eleveurs Autrement* ne se contentent pas de chercher à gommer le symptôme « en surface ». Ils s'intéressent certes au symptôme, mais dans un but différent que celui de sa résolution immédiate. Ils s'inquiètent plutôt de ce que ce signe extérieur veut montrer de plus profond. C'est ainsi que, dans notre cas pratique, ils vont d'abord remarquer que l'installation des poux est favorisée par un milieu favorable au développement de cette espèce de parasite. Cela les amène à penser que le poil des vaches du troupeau doit être plus gras que la normale. Cette déduction les amène ensuite à faire l'observation que ces vaches sont sujettes à une importante transpiration. Cette dernière peut être causée par une mauvaise évacuation des toxines, ce qui amène enfin ces éleveurs à conclure que la racine du problème se trouve dans l'alimentation.

- L'alimentation du troupeau comme clé d'entrée principale

L'alimentation du troupeau est l'une des clés d'entrée les plus importantes d'une démarche de soin holistique. Voici les propos que nous avons pu recueillir auprès des *Eleveurs Autrement*, lors d'un dialogue entre l'un des éleveurs et un formateur à la méthode OBSALIM.

E : « _ Il faut être formel avec les éleveurs. Non, tu ne peux pas laisser ta ration en permanence. Avant les vaches mangeaient 16 kilos de nourriture par jour. L'action de rumination n'a pas le temps de se dérouler correctement.

V : _ C'est dur pour un éleveur de rationner ses animaux. On a été conditionné comme ça. A l'école, on nous disait de distribuer de l'aliment à volonté. C'est plus fort que nous. On veut toujours en mettre plus, pour essayer d'avoir du lait.

E : _ En fait, on obtient le résultat inverse : si ta chèvre elle mange trop, elle se met en acidose »

(Terrain B –Entretien 5).

Mais il n'y a pas que chez les membres de l'association *Eleveurs Autrement* que l'alimentation est l'une des portes d'entrée principale de la santé des animaux. « *S'il y a des problèmes de mammites, il faut aller chercher dans l'alimentation, chercher la cause* » (Terrain A – Entretien 7) affirmait cette éleveuse de brebis à viande du bocage vendéen. « *Une alimentation trop riche, ça joue énormément* » (Terrain A – Entretien 7) ajoutait-elle.

De même, cet éleveur de vaches allaitantes des Herbiers fait remarquer que « *le stade de végétation est super important pour faire une bonne croissance. On le voit au comportement des animaux. On ne les entend pas meugler, le matin quand on arrive. Par contre, si l'herbe est trop dure, elles appellent, elles viennent à la barrière pour nous dire allez, il faut que tu nous changes de pré. Je fais mon petit tour et je regarde le stade de l'herbe* » (Terrain A – Entretien 6). Lors d'une réunion qui rassemble des éleveurs membres de la Confédération Paysanne 85, la discussion tourne en particulier autour de la relation entre alimentation et santé des troupeaux : « *si tu posais la question à un berger des alpages, il t'expliquerait pourquoi, de temps en temps, il emmène ses animaux plutôt à certains endroits ou à d'autres. C'est pour qu'ils aient une ration équilibrée. Il sait que là-bas, elles vont trouver du sel, du magnésium* » (Terrain A – Entretien 15 – PC). Certaines pratiques de gestion du pâturage sont ouvertement critiquées par certains éleveurs, qui ont repéré qu'elles participaient à diminuer la qualité de l'alimentation. Cet éleveur récemment converti à l'agriculture biologique a du modifier ses pratiques, cherchant ainsi à créer un système tourné vers une alimentation optimale de son troupeau :

« *C'est une bêtise de broyer l'herbe : l'eau et toutes les valeurs sortent de la tige. Donc on a acheté une faucheuse [...] On sème douze espèces. Elles se complètent les unes les autres. Une seule espèce d'herbe ne peut apporter toutes les propriétés de l'alimentation. L'odeur du foin n'est pas du tout la même. On retrouve cette odeur du foin de montagne. C'est agréable. On a retrouvé le goût du métier* » (Terrain A – Entretien 6).

Certains éleveurs ont remarqué que le fourrage fermenté (ensilage) avait une incidence négative sur la qualité du lait ou de la viande. C'est le cas de cet éleveur de vaches charolaises, qui nous explique : « *le fait de les nourrir au foin et à l'enrubannage, sans granulés, on trouve un goût différent. Les gens nous le disent, ils s'étonnent. Les gens sont habitués à manger toujours la même viande, qu'ils achètent en grande surface, des vaches qui ont été nourries à l'ensilage de maïs et au concentré. Notre viande a changé depuis 2005, et c'est depuis qu'on a arrêté l'ensilage* » (Terrain A – Entretien 6).

- *D'autres pratiques alternatives*

Tout au long de notre parcours aux côtés des éleveurs, nous avons rencontré diverses pratiques alternatives utilisées par les éleveurs de façon ponctuelle ou régulière. Citons notamment l'homéopathie, les huiles essentielles, les techniques manuelles, l'acupuncture. Si certains éleveurs se forment de façon autodidacte, d'autres suivent des formations spécialisées dans le domaine qui les intéresse, d'autres encore utilisent ce qu'ils appellent « *des trucs de vieux, des recettes de grands-mères* » (Terrain B – Entretien 11) ou « *un remède de grand-mère* » (Terrain A – Entretien 7).

Parmi les pratiques qui sont citées dans cette catégorie, citons par exemple : « *on va mettre du charbon sur une vache qui a un problème de digestion* » (Terrain B – Entretien 6) ou encore : « *sur une vache qui s'était fait couper le trayon, on a appelé le véto pour faire recoudre et j'ai mis du miel dessus pour cicatriser et ça marche très bien.* » (Terrain B – Entretien 11). Citons également le cas de cette éleveuse de brebis à viande : « *On utilise beaucoup d'argile pour les agneaux. Dès qu'ils commencent à manger du sec, on fait un plâtrage, c'est appétant* » (Terrain A – Entretien 7).

Chez cette dernière, l'homéopathie est utilisée « *avant la mise bas, contre l'avortement* » (Terrain A – Entretien 7). Elle a également suivi une formation OBSALIM proposée par son groupement professionnel : « *Grâce à un jeu de cartes, on observe le troupeau et on ressort différents problèmes qu'on peut avoir sur le troupeau* » (Terrain A – Entretien 7), nous explique-t-elle. Chez ce GAEC du Bocage Vendéen, ce sont les huiles essentielles qui sont d'un recours précieux : « *Huiles essentielles, beaucoup. On a fait deux jours de formation avec le GAB (Groupement d'Agriculture Biologique). Sur les mammites, ça fait un an qu'on fonctionne comme ça. Un gros apprentissage* » (Terrain A – Entretien 13 - T). Et ce jeune éleveur ajoute : « *ma cousine est ostéopathe pour les animaux. On va lui trouver du boulot* » (Terrain A – Entretien 13 - M).

Nous voyons ainsi à travers ces différents exemples que les éleveurs peuvent combiner plusieurs approches alternatives aux traitements proposés par les services vétérinaires. Ils parlent de démarche « *holistique* » (Terrain B – Entretien 16) pour différencier cette approche de celle utilisée en médecine allopathique.

Si ces deux regards se complètent et peuvent tout à fait être utilisées l'une et l'autre, il n'empêche qu'ils correspondent à des visions bien différentes du soin. Ce que nous pouvons d'ores et déjà noter, c'est que rares sont les éleveurs et les éleveuses qui sont définitivement réticents face à l'utilisation de solutions non conventionnelles. Le panel des méthodes citées par les uns et les autres est plutôt large, diversifié. La démarche autodidacte est mise en avant, notamment chez éleveurs engagés dans des courants militants comme la Confédération Paysanne. « *Consulter, se documenter, corriger... Seul le paysan doit corriger, ça ne peut pas être le technicien* » (Terrain A – Entretien 15 – PC).

Chez l'association des *Eleveurs Autrement*, la démarche holistique peut être illustrée par un schéma circulaire, dans lequel on retrouve les diverses portes d'entrée par lesquelles l'éleveur peut entrer dans une vision globale du soin auprès de ses animaux, ainsi que nous l'avons représenté dans l'illustration suivante.



Figure 21. Marie Guicheteau, 2020.

D'après l'entretien réalisé auprès du Président de l'association (Terrain B – Entretien 16)

« On a essayé de chercher des liens. Quand on agit sur un point de la ferme, on a des répercussions sur l'ensemble » (Terrain B – Entretien 16) nous dit le président de l'association, en nous parlant de sa propre exploitation agricole qui a servi de ferme expérimentale à la démarche des *Eleveurs Autrement*.

Or, cette insistance sur l'aspect circulaire des phénomènes n'est pas sans nous faire penser à la roue de médecine utilisée par les tribus amérindiennes : s'agirait-il, chez les *Eleveurs Autrement*, d'une sorte de circuit initiatique dédié à l'approche personnelle et collective d'une relation harmonieuse entre l'humain et la nature ?

Même s'ils n'en parlent pas directement, nous remarquons d'ores et déjà certains traits qui peuvent nous inviter à ne pas négliger cette interprétation, sans toutefois nous permettre de conclure hâtivement sur ce sujet au risque de reprendre, comme nous prévient Marie Bousquet, l'un des nombreux stéréotypes qui circulent en Occident sur la culture amérindienne (Bousquet, 2012).

Plus simplement, la symbolique du cercle chez les *Eleveurs Autrement* nous paraît signifier que l'éveil de la sensibilité à la nature se découvre et s'approfondit de manière progressive, ce qui suppose un accompagnement des participants sur le moyen et long terme. Les éleveurs peuvent ainsi assister aux formations autant de fois qu'ils le souhaitent, jusqu'à ce qu'ils se soient appropriés et soient autonomes avec les pratiques qui leur ont été enseignées. Par ailleurs, l'exercice de la sensibilité se déploie du plus palpable au plus subtil, tandis que les sens des éleveurs et des éleveuses s'affinent avec le temps et la pratique. « *Il faut revenir sur du palpable, montrer aux éleveurs, leur faire toucher* » (Terrain B – Entretien 16), insiste le président des *Eleveurs Autrement*. Pour qu'il puisse ensuite être en mesure d'appliquer ces savoir-faire sur son exploitation agricole, l'éleveur doit apprendre à se fier à son propre ressenti plutôt que de vouloir imiter ceux qui l'instruisent. Cet apprentissage a donc l'originalité de demander une implication sur les plans physique et émotionnel, pas seulement mental.

Une autre incidence que l'on peut noter est que les participants à ces formations n'évoluent pas tous au même rythme, selon leurs parcours personnels et leur disponibilité professionnelle. Faire confiance en son ressenti propre du plus concret au plus subtil, jusqu'à l'acquisition d'un véritable savoir-faire donnant des résultats positifs pour l'élevage, n'aurait donc rien d'un long fleuve tranquille mais représenterait plutôt une épreuve de patience et d'abnégation, ainsi que le suggère le processus présenté ci-après :

« *Au début on les apprend à toucher les vertèbres pour reconnaître si une vertèbre est décalée par rapport à une autre. Ça se sent, on sent que la vertèbre est remise à sa place. Une fois que les gens ont vu qu'ils ont guéri eux-mêmes une mammite par exemple, ils prennent peu à peu confiance. Ça, c'est un résultat rapide. Une fois qu'il aura pris confiance en lui, la deuxième étape pour l'éleveur consiste à passer la main à quelques centimètres au dessus du dos de la vache et de sentir la vertèbre sans toucher. Son ressenti s'affine de plus en plus. Et l'étape d'après, c'est la communication intuitive* » (Terrain B – Entretien 16).

On voit ici que chez les éleveurs, c'est la pratique qui induit la croyance et non l'inverse.

C'est en ayant testé la méthode, en ayant éprouvé les résultats dans leurs propres exploitations agricoles, que les éleveurs peuvent intégrer peu à peu, plus personnellement, des pratiques de soins dont les prémisses viennent changer leur rapport à l'environnement extérieur et aux autres. Le résultat n'est pas toujours immédiatement au rendez-vous, ainsi que nous le découvrons à travers le témoignage suivant : « *Lui, c'est un gars qui aime toucher. Le reboutage, c'est sa passion. Je lui ai dit d'aller doucement avec la chèvre, de se présenter d'abord à l'animal, de respecter sa zone de confort. Et lui, il arrive un peu fougueux, tout content vers la chèvre : pas moyen de la toucher. Moi, je sentais que ça n'allait pas. La chèvre me disait sa frayeur. Et résultat : il n'a pas pu l'approcher* » (Terrain B – Entretien 5).

Nous pouvons également citer un exemple de réussite à propos de la guérison d'un des taureaux de cet éleveur de vaches ferrandaises, dans le Puy-de-Dôme : « *Une fois, j'avais un taureau qui ne se levait quasiment plus. On lui a fait une manipulation au niveau de la colonne et en une heure le taureau se remettait debout : ça marchait* » (Terrain B – Entretien 6).

Pour ceux qui se sont engagés dans une telle démarche d'apprentissage, apprendre à guérir ses animaux a été l'occasion de se familiariser au processus de guérison sous toutes ses formes. La pratique de soin auprès du troupeau sert souvent de révélateur et d'amorce à une volonté de guérison plus large, tournée vers soi-même et vers les autres. C'est ainsi que les éleveurs qui appliquent également les techniques de reboutage et d'acupuncture auprès de leurs proches ne sont pas rares au sein de l'association : « *C'est pas à toi de soigner. C'est à toi de guider l'autre pour qu'il se soigne tout seul* » nous formule ainsi le président de l'association lors des deux jours de formation en géobiologie (Terrain B – Entretien 5). Et cet autre éleveur observe les changements qu'il constate en lui-même, du fait des nouvelles connaissances mises en pratique au sein de son élevage :

« *Depuis que je suis les formations, je suis plus à l'écoute de mes animaux. Je ne faisais pas trop attention avant. Tu vois bien, j'ai l'air un peu bourru... J'avais toujours fait comme ça. Et bien, je me suis découvert autrement. Je suis plus doux avec les bêtes. Je leur fais lécher le veau par exemple* » (Terrain B – Entretien 5).

- *Soigner l'esprit des animaux comme des humains à travers la pratique de l'équithérapie*

L'on peut compléter ces témoignages par des propos similaires que nous avons recueillis dans le bocage des Herbiers, auprès d'une éleveuse de chevaux qui a créé une ferme pédagogique. Elle s'est fait une mission de récupérer les animaux qui souffrent de troubles du comportement pour leur offrir un cadre plus propice à leur équilibre mental et à la redécouverte d'un lien satisfaisant vis-à-vis des autres animaux et des humains.

Elle nous dit ainsi que : « *Les traumatismes sur les animaux, ça se voit tout de suite : il y en a qui sont récupérables, il y'en a qui ne sont pas récupérables. Chacun a son vécu, c'est comme les personnes, il y'en a qui vont pardonner et qui vont passer à autre chose, d'autres ça va être plus compliqué. [...] Il faut savoir l'apaiser, lui expliquer que tout le monde n'est pas comme ça et puis retrouver les bonnes personnes pour cet animal-là* » (Terrain A – Entretien 17).

Le respect du caractère grégaire des animaux et la prise en considération de leur milieu de vie constituent selon elle la première condition pour que son métier d'éleveuse intègre le bien-être des chevaux : « *on a des chevaux qui sont tous bien dans leur tête, parce que tous les chevaux vivent dehors* » (Terrain A – Entretien 17).

Elle met en exergue le fait que, si des animaux peuvent être soignés au contact d'humains qui leur témoigne une sincère bienveillance, de même les humains peuvent retrouver leur équilibre psychique en côtoyant des animaux. Et même, l'expérience lui aurait montré que les chevaux présentant des troubles du comportement pouvaient être plus appropriés que les autres à l'équithérapie. Elle rapporte notamment l'exemple suivant :

« *Ce cheval nous jetait littéralement par terre. Il ne voulait pas de nous. Et un jour, je le sellais, il était toujours pas très bien dans sa tête. Tout à coup, un enfant handicapé qui court vers lui. Oh ! Catastrophe ! Ça va être l'horreur ! Et le cheval lui, direct il a baissé la tête. Il s'est à moitié mis en veille. Et ça a été le meilleur cheval d'équithérapie du patron* » (Terrain A – Entretien 17).



→ ***Ci-contre : photographie 160. Sur le mur du Club House du centre équestre, on trouve cette affiche proposée par la fédération française d'équitation pour promouvoir les effets bénéfiques du contact des chevaux pour les enfants*** (Terrain A – Entretien 17).

L'équithérapie nous permet donc également de formuler l'idée d'un partenariat entre les humains et les animaux, dans le cadre des professions de l'élevage.

Dans le cadre de cette discipline, la pratique du soin ne va pas dans un seul sens. Elle est mutuelle et consiste en un échange de services, de l'humain vers l'animal et de l'animal vers l'humain. Les pratiques de soin aux animaux mentionnés jusqu'ici sont accessibles à tous, à partir du moment où l'on suit les formations nécessaires. Mais il nous faut à présent souligner la persistance, dans les campagnes françaises, du recours à des personnes qui seraient spécialement douées d'un savoir dont les contours restent flous.

- *L'appel aux guérisseurs : faire appel au rebouteux du village*

On ne sait pas trop comment il fait ni les modalités d'action qu'il mobilise, mais cela marche et c'est ce qu'on retient. Cet éleveur laitier du nord de la Chaîne des Puys nous affirmait ainsi que dans le coin, il y avait autrefois des guérisseurs qui mettaient leur don au service des animaux comme des hommes. La chose ne lui semble pas étrange mais plutôt familière. Il mentionne plus précisément le cas d'une personne aujourd'hui décédée à laquelle il avait parfois recours :

« Il en faisait pas mal. Ça marchait. Avec de la gnole dans de l'huile, on frottait, il enlevait le mal. Il avait un don. Il faisait une prière, une petite croix avec son pied. Tac ! Ça se perd. Il y a aussi des gens qui arrêtent le feu. Je m'étais brûlé une fois. Ça y a fait. C'est pareil, c'est des prières, c'est instantané. Même qu'on veuille pas y croire, on est obligé d'y croire. Ça vous arrête le mal, ça vous guérit. Après j'avais plus mal. Donc il y a autre chose au dessus de nous, faut pas rêver » (Terrain B – Entretien 15).

Pour soutenir l'efficacité du soin effectué, le registre qui est mobilisé ici est plutôt de l'ordre de la croyance que du savoir. Nous pouvons dire que les contours de la pratique sont flous, parce que l'interlocuteur ne peut pas la placer dans une discipline ou un cadre idéologique précis, reconnu comme tel. Le caractère occulte de certaines pratiques de soin aux animaux d'élevage se retrouve donc ainsi parfois dans les témoignages des éleveurs. Précisons que l'usage du mot « occulte » (du latin « occultus » qui signifie « caché, secret ») ne renvoie ici nullement à une pensée manichéenne qui opposerait le Bien et le Mal, mais démontre plutôt l'aspect enfoui, dissimulé, mystérieux, de cette pratique qui serait d'ailleurs de plus en plus rare sur les territoires ruraux puisque « ça se perd ». De fait, nous n'avons pu recueillir que peu d'informations sur le sujet, soit parce que ces guérisseurs sont effectivement en voie de disparition, soit que les modalités de leur exercice les dérobe à notre cadre d'enquête. On a pu retrouver l'utilisation du même registre dans cette citation d'un éleveur allaitant de la Chaîne des Puys : « Il y a des choses où les véto sont un petit peu impuissants. Il y a des personnes, ouais. On avait une personne à qui on faisait appel » (Terrain B – Entretien 6). L'identité et la fonction de ces « personnes » en question sont passées sous silence, on ne sait ni comment celles-ci s'appellent ni où l'on peut les trouver. Si ces formulations floues éveillent la curiosité, elles invitent en même temps l'interlocuteur à ne pas aventurer plus loin son questionnement, à ne pas chercher davantage.

Cet éleveur allaitant nous dit qu'il ne pratique pas le reboutage lui-même, c'est pourquoi il lui arrive de faire appel à des voisins. Ils se trouvent que ceux-ci, justement, sont des membres de l'association des *Eleveurs Autrement* que nous avons précédemment mentionnée. « *Il y a une association qui font des manipulations : Eleveurs Autrement* » (Terrain B – Entretien 6). Or, pour lui, les savoir-faire qui sont déployés par ses collègues ne sont pas dépourvus d'un certain mystère.

« *Ils passent les mains et ils sentent où c'est noueux et pourquoi le muscle est contracté. Mais ça peut s'apprendre mais ça ne s'explique pas* » (Terrain B – Entretien 6).

Même s'ils revendiquent une approche transparente, rationnelle, accessible à tous, les *Eleveurs Autrement* seraient donc un peu considérés localement comme des guérisseurs agissant selon des procédés mystérieux. Quoiqu'ils s'en défendent, aux yeux de ceux qui font appel à eux, ils appartiendraient en partie à la même famille que les sorciers et rebouteux des villages qui étaient autrefois présents dans les campagnes du Puy-de-Dôme.

Cela nous conduit à conclure sur la dialectique visibilité/invisibilité dans la démarche de soin des animaux d'élevage. Si le système de pratiques alternatives mises en place par les *Eleveurs Autrement* joue la carte de la visibilité (les formations sont ouvertes à tous, elles ne sont pas réservés à quelques initiés, elles s'inscrivent dans un ensemble philosophique explicite), il n'empêche qu'il vient aussi éveiller un substrat occulte familier aux populations du territoire (et des autres éleveurs). Nous découvrons ici un lien d'interdépendance entre le visible et l'invisible ; entre le rationnel et l'irrationnel ; entre l'implicite et l'explicite ; entre ce qui est dissimulé car exclu du cadre de pensée dominant, et ce qui est accepté au sein d'un cadre qui lui donne une fonction légitime. En quelque sorte, les *Eleveurs Autrement*, par leurs discours et leurs actions de vulgarisation des thérapies alternatives auprès des animaux, viennent donner un nouveau cadre de légitimité à des procédés ancestraux habitués à être relégués au rang de la superstition, de l'archaïque, de la marginalité voire de la folie. Grâce à la démarche de transparence de leur approche, ils montrent que le sensible n'est pas destiné à rester dans la clandestinité, mais qu'il peut migrer vers une autre position au sein du cercle social. Pour peu qu'il dispose des outils rhétoriques valorisés et reconnus comme légitimes, il peut tout à fait être intégré au sein d'un environnement culturel et y trouver une fonction visible.

Nous pouvons avancer l'idée que les *Eleveurs Autrement* ont créé, sinon un cadre nouveau, du moins un passage possible entre la sphère occulte et la sphère publique pour les pratiques de soin non conventionnelles. Dans leur vision du monde, la pensée naturaliste dominante peut cohabiter avec cette « autre pensée » qui rassemble « des sensibilités différentes », sans que l'existence de l'une doive nécessairement passer par l'effacement ou la diminution de la valeur de l'autre. C'est ainsi que nous avons pu observer des marques de reconnaissance et de respect de l'association des *Eleveurs Autrement*, par une éleveuse locale, présidente de la fédération nationale ovine, qui représente pourtant a priori la pensée naturaliste.

Elle nous dit : « *J'ai des copains qui sont investis là-dedans, ça s'appelle Eleveurs Autrement. Je trouve pas ça con et pourtant je suis syndiqué FNSEA* » (Terrain B – Entretien 14).

Les éleveurs n'ont pas tous l'envie de se former à l'une ou l'autre de ces pratiques alternatives. Par ailleurs, se former nécessite d'y consacrer un peu de son temps, or on sait combien celui-ci est précieux pour des éleveurs et des éleveuses dont l'emploi du temps est souvent déjà surchargé. Enfin, les pratiques de soin aux animaux nous amènent à évoquer le jeu de miroir entre savoirs visibles et invisibles, et le basculement possible de certaines pratiques entre la sphère occulte et la sphère publique. Pour résumer ce que nous avons découvert par l'étude des pratiques de soin des éleveurs, nous pouvons décliner notre observation en quatre points :

- ⇒ Tous les éleveurs n'ont pas une âme de soignant. « *Les plantes médicinales, les trucs comme ça ? Mon fils n'est pas du tout intéressé* » (Terrain B – Entretien 12).
- ⇒ Certains toutefois se découvrent cette capacité et ce goût, grâce aux situations concrètes auxquelles les animaux les confrontent.
- ⇒ C'est même parfois l'occasion de développer des compétences qui peuvent aussi être tournées vers le soin des humains.
- ⇒ La cohérence entre la pratique de soin et le cadre de pensée dans laquelle elle agit n'est pas toujours évidente : les éleveurs peuvent alors mettre en place un bricolage cognitif original, pour insérer leur pratique dans un cadre de sens qui la légitime. La frontière entre savoirs occultes et savoirs publics est alors atténuée, si ce n'est renversée.

Si la maladie fait partie de la vie et si elle illustre le processus de transformation qui est sans cesse à l'œuvre lorsqu'on travaille avec du vivant, elle nous amène à évoquer un autre aspect du rapport à la nature tel qu'il est vécu par les éleveurs et les éleveuses. Il n'est pas toujours agréable d'en parler, on préférerait certes que cela n'arrive jamais. Et pourtant, la mort est une étape incontournable sur laquelle on ne peut faire l'impasse lorsqu'on marche aux côtés des éleveurs en s'intéressant au cycle de la vie.

4.1.4 – La mort est une amie que l'on ne peut pas cacher

« *La place accordée à la mort "sociale", à cette inscription de la mort dans nos sociétés, disparaît de plus en plus* » (Le Guay, 2008). Cet auteur nous permet d'ouvrir l'une des portes les plus sensibles des pratiques d'élevage en Occident. La mort des animaux, qui fait tant de bruits sur la scène médiatique occidentale en soulevant parfois des réactions indignées, notamment à travers la réalisation de certains reportages militants dans les abattoirs, n'a rien d'anodin mais vient plutôt révéler le malaise collectif qui entoure cet événement auquel nul ne peut échapper. Sur ce point, la condition animale et la condition humaine sont placées sur un niveau de stricte égalité. La citation suivante nous permet d'aborder l'atmosphère de déni qui entoure la mort dans la société occidentale d'aujourd'hui :

« *La mort est là, mais nous ne savons plus lui parler, plus en parler et encore moins l'appivoiser. Nous n'avons plus les mots, les gestes, les attitudes. La mort n'est pas seulement interdite, elle est devenue une langue morte, oubliée, disparue – comme l'une de ces langues d'une tribu du fin fond de l'Amazonie. Faute de mieux, un silence d'incompréhension s'est installé. Désormais, les gens ne meurent plus; ils disparaissent* » (Le Guay, 2008).

Si nous revenons maintenant à nos enquêtes de terrain, nous pouvons souligner que ce sujet est présenté par les éleveurs selon un discours pragmatique et démystifié, qui ne cherche pas à éluder les aspects dérangeants d'un événement qui ne constitue que l'une des étapes parmi d'autres du cycle des pratiques d'élevage. En pratique, la mort des animaux est un passage incontournable, qui provoque des émotions variées et justifie la mise en place de discours de justification mêlant plusieurs registres. L'un des animateurs de l'association des *Eleveurs Autrement* insistait avec nous sur ce trait de caractère original des éleveurs qu'il accompagne : « *Ils [les éleveurs] sont constamment en lien avec les forces de vie et de mort. Ils n'ont pas peur de faire face à la mort des corps, qui s'invite dans leur travail quotidien* » (Terrain B – Entretien 12). Confirmant cette idée, cet éleveur laitier d'Orcines nous confiait : « *La mort, c'est le quotidien* » (Terrain B – Entretien 11). La société interpelle d'ailleurs les éleveurs sur ce sujet, ce qui invite ces derniers à formuler un discours de justification. Ils tentent alors de prendre en compte et de rassembler les divers aspects qui colorent cette expérience. Le registre sensible est loin d'être absent de ces discours, mais il n'est pas dominant car il est intégré à d'autres registres (celui de la gestion professionnelle, de l'intelligence rationnelle, de la compréhension globale) : « *les gens nous le demandent : comment tu peux tuer une bête que tu as élevée ? C'est vrai que quand on est avec lui, on a envie qu'il soit bien, qu'il profite. Mais le jour où il faut le monter dans la remorque pour l'emmener à l'abattoir, ça fait partie du boulot. Les gens n'arrivent pas à comprendre comment on peut avoir de l'empathie pour les animaux d'une part et de l'autre côté accepter qu'ils puissent aller à l'abattoir* » (Terrain A – Entretien 15 – BS).

Voyons en quoi ce qui peut paraître paradoxal (au point de faire apparaître une tension insupportable d'un point de vue extérieur), sert pour les éleveurs de base de construction à un cadre de cohérence original entre la pensée et la pratique.

- *Dès sa naissance, l'animal d'élevage est destiné à mourir*

En quelque sorte, la mort fait partie du contrat qui est présent dès la naissance des animaux d'élevage. Lorsqu'on les interroge sur la mort de leurs animaux, les éleveurs que nous avons rencontrés s'expriment sans détours sur ce sujet. Ils ne se le cachent pas : à un moment donné, lorsque la carrière de cette vache laitière arrivera à son terme, on fera venir la bétailière et celle-ci, une fois chargée, se dirigera vers l'abattoir. Cette porte de sortie est connue par avance : ce n'est là un mystère pour personne. C'est pourquoi cette jeune éleveuse que nous avons interrogée sur le sujet adopte une posture d'acceptation : « *Je me pose beaucoup moins de questions que quand j'avais 15 ans. Il faut prendre en compte que c'est les conditions de l'élevage. C'est un truc inévitable. De toute façon voilà, on mange de la viande. Il faut être lucide aussi* » (Terrain B – Entretien 11). Elle n'est pas la seule parmi ceux et celles que nous avons interrogés à prendre cette posture de détachement : « *j'adore mes animaux mais ça ne me dérange pas de les emmener. Il faut s'élever au-dessus de ça. C'est pour nourrir les gens [...] Aller mener un animal à l'abattoir, ça ne me dérange pas du tout, c'est pour la bonne cause* » (Terrain A – Entretien 6). « *Il faut aimer les animaux, mais pas que. Des fois, on est obligés de faire des choses qu'on n'aime pas* » (Terrain A – Entretien 7). « *C'est le besoin. On est obligé de vivre. Il nous faut une rentrée d'argent. On sait qu'elles finissent...* » (Terrain B – Entretien 15).

Évidemment, l'abord de ce thème prend des couleurs différentes, selon que l'on s'adresse à un producteur de viande ou de lait. C'est ainsi que dans le premier cas, l'éleveur a programmé l'abattage de ses animaux, qui sont engraisés afin de fournir de la viande destinée à la consommation des humains. La carcasse de l'animal constitue donc un objectif à atteindre, pour lequel l'éleveur est rémunéré. C'est ainsi que certains éleveurs nous ont exprimé être capables de regarder l'animal de son vivant sous le prisme des morceaux de viande qu'il allait représenter, une fois abattu.

« *Il y a aussi des concours bouchers. Ils regardent si l'animal sera en bonne disposition pour aller au concours. Il faut avoir des bêtes exceptionnelles, avec des rebondis de culotte exceptionnels. Quand on envoie un animal mûr, c'est comme ça. Le dos est éclaté, une culotte bien rebondie. Ils sont remplis. La viande est extériorisée partout. [...] il faut reconnaître les morceaux sur l'animal. Un animal qui extériorise beaucoup du dos, le boucher va le voir tout de suite. Celui-là, il va en sortir plus de filets, plus de rôtis. C'est un peu barbare, mais c'est comme ça qu'ils les voient : déjà découpés* » (Terrain A – Entretien 12).

Par ces témoignages, nous voyons combien, en élevage, la mort est déjà présente dans la vie.

C'est le corps physique de l'animal d'élevage qui compte et qui rapporte de la richesse ; c'est sa dimension physique et purement matérielle qui est reconnue et valorisée. En élevage laitier, la vision de la mort de l'animal diffère quelque peu, puisque la production de lait utilise l'animal de son vivant : en somme, sa mort est donc moins reliée au système d'élevage. Elle peut donc être mise à l'écart de la sphère de l'élevage, située davantage à l'extérieur des représentations du métier : elle n'est pas inhérente à sa finalité productive. L'éleveur est moins partie prenante de l'action d'abattre.

Quand tout se passe bien, les animaux de boucherie finissent leurs jours à l'abattoir. Quand tout se passe bien, les animaux dédiés à la production laitière terminent leur carrière, sont réformés puis partent eux-aussi à l'abattoir. Nous constatons donc que l'abattoir est l'issue logique du circuit de l'élevage. Ce n'est pas quelque chose d'anormal, de problématique en soi. D'après ce formateur en communication animale, ça ne poserait pas de problèmes aux animaux de mourir en fin de course, pour dédier leur viande à la consommation des humains : ça ferait même partie du contrat posé entre l'éleveur et ses animaux. *« Dès le début, il a donné sa vie. Je veux bien mourir, mais je veux avoir la possibilité d'accomplir mon chemin de vie, mon karma sur Terre. Et toi l'humain, tu m'en donnes les moyens »* (Terrain B – Entretien 8). Lorsque la vie de l'animal se termine à l'abattoir, c'est en fait plutôt le signe que son parcours sur la ferme s'est bien passé. Du point de vue d'un éleveur qui a travaillé au quotidien pour que ses animaux « profitent » et soient en meilleure santé possible, c'est une preuve de réussite et parfois même de fierté : car alors l'éleveur a effectué de façon satisfaisante sa part de travail, et peut en récolter les justes fruits.

Mais la mort en élevage peut aussi s'introduire elle-même dans le système d'élevage, surgir là où on ne l'avait pas attendue. Accidents, maladies et blessures peuvent ainsi modifier le cours de l'histoire que les éleveurs avaient prévu pour leurs animaux, ainsi qu'on nous l'a rapporté dans les témoignages suivants. *« Quand il faut égorger une brebis parce qu'on peut pas la sauver... Ouais, ça fait partie du métier, ça c'est difficile »* (Terrain A – Entretien 7) nous dit cette éleveuse de brebis à viande qui se rapproche ainsi des propos de cet éleveur bovin rencontré sur la commune d'Olby : *« Quand tu veux garder une femelle et qu'elle tombe malade ou que le vêlage se passe mal... Là, c'est dur, parce que dans ton esprit tu pensais la garder au moins quinze ans. Tu t'étais dit que tu la verrais tous les jours, que tu la verrais élever ses veaux »* (Terrain B – Entretien 6).

Lorsque la vie de l'animal est interrompue par un facteur imprévu, les réactions des éleveurs ou des éleveuses peuvent trahir des marques d'émotion. L'intervention de la sphère rationnelle est alors nécessaire, ainsi que l'exprime cette éleveuse du Bocage Vendéen en appuyant son propos par son expérience de terrain.

« *Il faut être aussi capable de raisonner rationnellement et pas seulement émotionnellement. Au début, j'avais des agneaux de louve que je n'arrivais pas à sauver et j'en étais malade, que maintenant j'arrive à me détacher de ça. Je fais ce qu'il faut et ça me touche moins* » (Terrain A – Entretien 7). Cette capacité à prendre du recul sur ses émotions n'est pas le propre des éleveurs mais peut également s'étendre aux membres de la famille qui côtoient au quotidien ces lois du vivant.

A propos de la mort d'un jeune agneau, cette éleveuse de brebis du Puy-de-Dôme raconte comment son fils de trois ans, habitué à jouer dans la ferme, avait réagi en découvrant la dépouille du petit animal. Tandis qu'il fait preuve d'un certain froid émotionnel devant la scène, la petite fille de son âge se retrouve paralysée d'effroi. L'interaction entre les deux enfants, tel qu'elle nous a été rapportée par la mère, s'est déroulée de la façon suivante :

La petite fille : « *_ Oh ! Qu'est-ce qu'il a le petit agneau ?*

Le petit garçon donne un coup de pied dans la brebis et explique à la petite fille en pleurs :

Le petit garçon : « *_ Tu vois bien qu'il est mort ! Ba il avait qu'à boire le lait de sa mère !* »

(Terrain B – Entretien 14).

On peut compléter ce témoignage par celui de cette autre éleveuse de brebis à viande, cette fois du bocage herbretais : « *Ma fille de trois ans me dit : « Ah be l'agneau, il est mort ». La mort fait partie de la vie, voilà. Ça, il faut l'accepter* » (Terrain A – Entretien 7). Les enfants de ces deux éleveuses ne sont pas maintenus dans l'ignorance face aux contingences des cycles de vie/mort/vie. L'apprentissage de l'élevage intègre la mort au sein d'un ensemble plus vaste, car il est d'abord important, pour que l'équilibre du système d'élevage se maintienne, d'inscrire la mort des animaux dans une histoire où elle est au moins dédramatisée (et même banalisée).

De même, cet éleveur de vaches laitières du Bocage Vendéen, pour se faire comprendre, fait référence aux repères dans lesquels il a grandi : « *On a toujours fait ça, de tout temps. Autrefois, il y avait 80% des gens qui avaient leurs lapins, tout le monde tuait son lapin, sa poule [...] personne ne s'était posé de questions* » (Terrain A – Entretien 9). La mort des animaux d'élevage est vue comme une injonction, une pratique obligée, quelque chose qui s'impose à l'éleveur. La citation suivante, que l'on a entendue de la bouche d'une jeune éleveuse, est particulièrement éclairante : « *à un moment donné, il faut tuer* » (Terrain B – Entretien 15). La mort semble constituer une sorte de loi qui descend sur l'éleveur et qui vient justifier l'issue de sa pratique comme seule issue possible. « *Ça nous aguerri* » (Terrain B – Entretien 14) affirme alors cette éleveuse de brebis à viande.

Elle utilise une métaphore guerrière pour inscrire la mort des animaux dans une finalité éducative de l'humain qui doit se frotter aux autres êtres et comprendre sa place dans la nature. Il s'agit d'endosser une armure psychologique pour allier l'affect partagé avec les animaux au quotidien, et la finalité productive de son action à leur égard.



Marie Guicheteau

→ **Ci-contre : photographie 161. Squelette de veau non loin du barrage de Bious Artigues, septembre 2018.**

→ **Ci-contre : photographie 162.**

Dépouille de vache rencontrée non loin de la frontière espagnole et du col du Pourtalet, septembre 2018.



Marie Guicheteau

Le pâtre de Laruns avait relevé, dans le carnet de notes où il consignait les observations de sa première saison à l'estive : « *j'ai eu cette saison quatre décès de jeunes veaux ou génisses, deux jumeaux mort-nés près de la crête de Gourziotte, un mort né de M.P. et un veau laissé à l'abandon par sa mère, au col d'Abet à Besse* » (Terrain C – Entretien 5). Mais cette posture d'acceptation est un prélude qui ne signifie pas l'inaction. L'éleveur, tout au long de son parcours, devra ainsi se battre en permanence contre les forces de mort qui menacent la vie de ses animaux et la pérennité de son activité d'élevage.

S'il est capable d'avoir fait de la mort son alliée, c'est avant tout parce qu'il refuse de fermer les yeux sur la réalité de sa présence et garde en permanence à l'esprit la possibilité de sa venue précoce, qu'il redoute. « *Il y a pas longtemps, on a fait naître une petite femelle. A la naissance, tout allait bien. Pourtant, trois jours après, elle était morte. Mais on ne sait pas pourquoi. Elle avait tété, tout se passait bien. On était contents, trois jours avant* » (Terrain B – Entretien 6) nous témoigne cet éleveur de vaches ferrandaises, dans le Puy-de-Dôme. Nous retenons que le métier d'éleveur a comme originalité de placer celui-ci dans une position bien particulière, à la limite entre les forces de mort et les forces de vie. « *Ces éleveurs, ce sont des hommes sensibles. Ce qui est super intéressant, c'est qu'ils sont constamment en lien avec les forces de vie ou de mort qui s'invitent dans leur quotidien* » (Terrain B – Entretien 12). Conscient de ces deux aspects de l'existence, l'éleveur endosse une responsabilité que peu, dans notre société actuelle, acceptent de porter. Passeur entre les mondes, il est celui qui ouvre aussi bien la porte de la vie que la porte de la mort. Même si la connaissance de la réalité finie de notre existence terrestre est contenue dans l'exercice de ce métier, cela ne signifie pas que les éleveurs sont épargnés de toute souffrance à ce sujet.

- *Le lien affectif peut modifier l'acceptation de ce passage*

D'un point de vue extérieur en effet, cela peut sembler paradoxal : comment peut-on dire que l'on aime ses animaux si on les destine à une mort certaine ? Dans les témoignages que nous avons pu recueillir, nous trouvons des extraits qui montrent que la mort des animaux d'élevage peut atteindre l'éleveur sur le plan émotionnel. Le lien d'affection qui unit l'éleveur à son troupeau ou à certains individus en particulier intervient alors pour colorer les pratiques autour du départ de l'animal et sa mise à mort. La mort de l'animal vient alors interrompre plus précocement que prévu la relation avec son éleveur : « *Quand tu veux garder une femelle et qu'elle tombe malade, ou que le vêlage se passe mal...là c'est dur, parce que dans ton esprit tu pensais la garder 15 ans. Tu t'étais dit que tu la verrais tous les jours, que tu la verrais élever ses veaux...* » nous dit cet éleveur de vaches laitières du bocage herbretais (Terrain A – Entretien 14). De même, cet éleveur de vaches allaitantes affirme : « *Par contre, si je perds un veau que je n'ai pas réussi à soigner, j'en suis malade pendant une journée. Ça fait quelque chose* » (Terrain A – Entretien 6).

Parfois, l'éleveur est tellement affecté qu'il peut décider de ne pas assister au départ de l'animal, préférer ne pas en parler ou retarder son départ à l'abattoir afin de le garder à ses côtés plus longtemps que la raison l'aurait voulue. C'est notamment le cas de cet éleveur-fromager du Puy-de-Dôme. « *On essaie de les garder un maximum [...] Quand on les vend, c'est un déchirement, comme la perte d'un membre de la famille, c'est pareil. Quand on décide pour l'année de celles qui vont partir et de celles qui vont rester, une semaine avant que le marchand vienne les chercher on n'en parle pas, une semaine après non plus. [...] C'est dur, oui, quand elles partent* » (Terrain B – Entretien 13).

Ce que nous mentionnons là n'est pas une exception dans le monde des éleveurs et des éleveuses de France. Il arrive en effet que la mort des animaux soit un passage difficile et douloureux, qui éprouve l'éleveur profondément pour mieux l'inviter à voir ce qui demeure, au-delà de son émotion. A ce sujet, les circonstances de la mort de l'animal d'élevage sont importantes. Comme pour un être cher, il y a des cas où il est plus difficile d'accepter la disparition qui ouvre soudain une béance au milieu du réel. Nous allons à présent parler de ces morts qui, aux yeux des éleveurs, n'ont rien de naturelles : celles qui n'ont pas de sens, celles qui dégoûtent de continuer le métier, celles qui provoquent indignation, injustice et rage.

- Quand la mort d'un animal tue l'éleveur en retour : le cas des prédatons

Dans certains cas, la mort des animaux d'élevage est vécue avec plus d'intensité que la normale par des éleveurs qui se sentent eux-mêmes atteints en leur être profond. Il s'agit là principalement de l'attaque des troupeaux par des prédateurs. Aborder le sujet du loup est toujours particulièrement délicat, non seulement du fait des vives polémiques qui y sont attachées mais surtout parce que ces attaques sont une source d'angoisse et de souffrance psychologique qu'il serait imprudent de ne pas écouter. L'extrait suivant a été recueilli lors de notre participation à une journée de sensibilisation au pastoralisme, dans la Chaîne des Puys. Pour mettre fin à une discussion sur la possible arrivée du loup dans le Puy-de-Dôme qui avait été lancée par des éleveurs qui n'ont pas été confrontés à lui, le couple de bergers témoigne de son expérience dans les Alpes, et notamment de leur confrontation aux attaques des brebis par des chiens errants (qui sont selon eux beaucoup plus à craindre que le loup lui-même) :

« M : _ *Je me souviens d'une fois, je marchais dans le brouillard, le troupeau avait disparu. Puis je trouve une brebis morte. Je continue d'avancer. Une deuxième était tombée. Puis une troisième et ainsi de suite. Quand j'ai retrouvé le troupeau, les brebis étaient épouvantées, il y avait des bêtes à moitié mortes, le gigot arraché... Ces chiens, je n'arrivais pas à les faire partir. J'ai hurlé, j'ai tiré des pierres.*

Son compagnon confirme :

C : _ *Il faut le voir, quand la bête est pas morte, à moitié mangée ! Les chiens, ils n'attendent pas, ils peuvent la manger vivante.*

Un éleveur reprend :

E : _ *Je me souviens d'une agnelle morte comme ça, ça faisait mal au cœur, c'était en 1975. On l'avait élevée au biberon... » (Terrain B – Entretien 10).*

Ces témoignages expriment le sentiment d'impuissance qui saisit les éleveurs à la gorge lorsqu'ils découvrent une scène d'attaque, ici par des chiens errants. En vallée d'Ossau, pendant l'été 2018, nous avons ainsi pu assister, en discutant avec un couple d'éleveurs, à l'expression de leur désarroi devant le signalement des premières attaques de loups dits « hybrides » sur des troupeaux de brebis (Terrain C – Entretien 19).

Nous parlerons plus précisément des cas de confrontation entre le monde sauvage et le monde des éleveurs dans les deux chapitres suivants.

- *La mort ritualisée : donner un sens à la mort des animaux*

Aujourd'hui, la tendance est à l'absorption des petits abattoirs locaux par de grands groupes industriels. Cette dynamique de regroupement a des incidences sur la répartition géographique des abattoirs si bien qu'on observe souvent un éloignement des zones d'abattage et des espaces de production. Ceci nous semble révéler à quel point, dans notre société, la mort des animaux est une étape que l'on préfère mettre à distance de nos représentations de la vie des campagnes. Dans ce contexte, autant dire que l'accompagnement des animaux d'élevage vers la mort est rarement accompli dans les élevages français. Pourtant, il existe certains cas qui démontrent qu'une autre vision de la mort des animaux d'élevage est possible que celle qui est transmise dans les reportages dénonçant les mauvaises conditions d'abattage qui semblent aujourd'hui être la règle.

Ces quelques cas montrent que la bienveillance de l'éleveur et le bien-être des animaux peuvent révéler une autre facette de ce moment si décrié. Le fait de parler aux animaux, de leur expliquer ce qui va se passer et de les remercier pour les services fournis serait une manière d'accompagner l'animal, de le rassurer de lui éviter le stress généralement provoqué, mais aussi de lui reconnaître une autre dimension que celle du corps qui est destiné à périr. Cet éleveur laitier nous évoquait ainsi l'exemple d'un de ses voisins : « *un collègue donnait une douce à ses cochons avant de les laisser partir à l'abattoir. Le bien-être, ça fait aussi partie du métier à ce moment là* » (Terrain A – Entretien 14). Pour cet éleveur de vaches allaitantes, le fait d'emmener soi-même ses animaux à l'abattoir est également significatif : « *ça s'est fait petit à petit : avant, le commerçant venait le chercher chez moi. Maintenant, je l'emmène, je le vois partir dans le couloir et je me dis que dans dix minutes, il est mort. Je suis content de le faire. Mon animal n'est pas stressé du tout* » (Terrain A – Entretien 6). Ce témoignage vient faire écho avec les propos de cette éleveuse de vache laitière, qui rapporte, non sans envie, le cas d'une de ses collègues qui « *va elle-même faire tuer sa vache. Les vaches laitières font 5 ou 10 ans. Elle a de la chance d'avoir un tout petit abattoir où les animaux sont étouffés. Ils ont un couloir, ça va tout doucement, c'est pas stressant. L'animal ne souffre pas. C'est formidable* » (Terrain A – Entretien 15 – AS).

L'on découvre ainsi combien cette étape de la mort des animaux échappe souvent aux éleveurs et aux éleveuses, qui préféreraient pourtant que les choses se passent autrement. C'est ainsi que cet éleveur déjà cité plus haut dénonce les conditions d'abattage qui sont souvent la règle, lorsque l'éleveur délègue la responsabilité du transport à l'entreprise d'abattage :

« Les animaux attendent 3-4 jours avant d'être abattus. Ils stressent et la viande ne peut pas être bonne. On dit qu'elle est nerveuse parce que l'animal a paniqué au moment de l'abattage. On apprend que, finalement, la viande n'est pas bonne » (Terrain A – Entretien 6). De même, on constate que ce sujet peut faire surgir des émotions de colère chez les éleveurs qui se sentent impuissants au sujet des conditions dans lesquelles leurs animaux sont abattus, ainsi que s'exprime cet éleveur du Puy-de-Dôme : *« Je préfère la voir partir à l'abattoir qu'à l'équarrissage, à condition qu'à l'abattoir elle ne soit pas maltraitée, mais ça on n'y voit pas. On voit de ces trucs à la télé, ça nous met bien un peu en colère »* (Terrain B – Entretien 15).

Même si le cas est rare, parfois l'éleveur, au lieu de déléguer complètement cette partie de la mise à mort à l'entreprise d'abattage, joue pleinement son rôle de passeur. L'expérience montrerait que cette pratique de la parole d'accompagnement aurait de véritables effets, qui se liraient d'abord sur les comportements des animaux, puis sur la qualité de la viande produite.

Au cours de nos terrains de recherche, nous avons également eu l'opportunité de suivre les éleveurs de la CUMA « Le Chant du Coq », qui se sont rassemblés pour créer en 2008 cet abattoir qui leur permet d'abattre 71 000 volailles par an. Le but est que ces éleveurs investis dans des circuits courts se réapproprient ensemble l'étape de la mise à mort, qui leur échappe habituellement au profit des abattoirs industriels. Pour une partie des éleveurs que nous avons rencontrés lors de cette journée, abattre soi-même serait un facteur de qualité : les producteurs n'y sont pas soumis à des cadences imposées par le travail à la chaîne. Il est dans leur intérêt d'être le plus possible soigneux avec la chair qu'ils manipulent, afin de satisfaire au mieux la demande de leur clientèle. *« On va moins vite, c'est plus propre dedans »* (Terrain A – Entretien 11) disent les éleveurs.

Pour autant, le fait que les éleveurs abattent eux-mêmes leurs volailles signifie-t-il pour autant une considération approfondie de l'animal d'élevage ? Dans les caisses où elles sont retenues en attendant leur tour, les volailles s'agitent parce que, d'après les interprétations des éleveurs, elles sentiraient le sang de celles qui les ont précédées. Une fois sur la chaîne, elles sont plongées au préalable dans un bain électrisé et ne souffriraient pas lorsque leur est donné le geste fatal de la saignée. Nous notons que les postes situés en début de ligne sont réservés aux hommes du groupe, jugés *« moins sensibles »*. Les éleveuses, quant à elles, occupent les places situées plutôt en bout de ligne.

A leurs côtés, nous apprenons comment plumer les oies, les pintades, les poulets, tout en faisant bien attention à ce que la peau ne se déchire pas. Nous y apprenons aussi comment nettoyer un gésier, et de façon plus générale, nous pouvons dire que ce contact avec les plumes, les chairs, les viscères est également l'occasion d'en apprendre plus sur l'anatomie des animaux. Finalement, en touchant, en lavant, en chantonnant au dessus des corps inanimés de ces volailles encore chaudes, nous sommes invités, malgré la tension émotionnelle présente, à franchir cette étape de la mort des animaux et à poser les yeux sur la vie qui n'a pas cessé son mouvement et qui poursuit son œuvre, au-delà du choc émotionnel.

- Le cas des sauvetages

Nous pensons qu'il est intéressant d'évoquer le cas de cette éleveuse de chevaux du Bocage Vendéen. Il y a en effet certains types d'élevage qui ne rendent pas nécessaires le passage à l'abattoir. Chez cette femme, il n'est pas question d'être fataliste devant la fin inéluctable de la vie des animaux, si bien qu'elle se dénomme elle-même : « *moi, je suis Brigitte Bardot* » (Terrain A – Entretien 17). Son principe est le suivant : quand l'on peut agir pour changer le cours des événements et sauver les animaux d'une issue certaine, il faut le faire. La petite ferme pédagogique qui accompagne son activité de monitrice d'équitation a notamment été créée pour accueillir les animaux qui ont, par son action, échappé aux griffes de la mort. Elle n'hésite pas ainsi à récupérer les animaux d'élevage habituellement destinés à la consommation humaine, pour leur offrir une nouvelle vie dans laquelle il leur est reconnu une toute autre fonction. « *Là tu vois, les pintades, elles devaient partir pour être mangées. Il y a le cheval qui arrive là, tu vois, il a perdu un œil. Je l'ai sauvé, je l'ai retapé, je l'ai redressé, je l'ai vendu à ma nounou* » (Terrain A – Entretien 17).

4.1.5 – Aller au bout du geste : la transformation des produits issus de l'élevage

Car le métier d'éleveur ne s'arrête pas toujours là. Pour ceux et celles qui sont engagé(e)s dans des pratiques de transformation des produits, c'est une nouvelle vie qui commence pour la matière qui leur a été délivrée par l'animal, qu'il s'agisse de sa viande ou de son lait. L'alchimie entre la matière de l'animal (son corps physique) et l'esprit de l'éleveur (son intention), peut alors commencer. Nous nous intéresserons ici surtout au processus de la fabrication de fromage, et nous pencherons en particulier sur la fabrication du fromage de brebis de la vallée d'Ossau, qui utilise encore des procédés manuels empruntés aux pratiques traditionnelles de cet élevage de montagne. Concernant l'élevage bovin laitier, nous nous attarderons sur le cas de la fabrication de yaourts fermiers. Nous aborderons enfin le cas de la découpe de la viande, chez les éleveurs qui disposent d'un atelier de découpe à la ferme.

- Le fromage de brebis, l'or de la vallée d'Ossau



→ Ci-contre : photographie 163. Panneau de vente posé contre le mur extérieur d'une cabane d'estive.

« Ici, c'est tout naturel » (Terrain C – Entretien 4), nous affirmait le premier berger que nous avons rencontré lors de notre venue en vallée d'Ossau. Que voulait-il dire par ces mots ? Nous pouvons le découvrir à travers l'histoire de la fabrication de ce fromage qui fait la richesse et la renommée des éleveurs ossalois. En vallée d'Ossau, le fromage est la principale source de revenus des éleveurs et des éleveuses de brebis. C'est le fromage qui est fabriqué pendant la saison d'estive, lorsque les troupeaux paissent sur les pâturages d'altitude, qui est le plus valorisé. Le fromage d'estive est l'aboutissement de toute une chaîne de pratiques qui mettent en mouvement l'éleveur, le troupeau, la montagne.

La qualité du produit fini dépend en effet d'une combinaison de plusieurs facteurs. Si quand il est là-haut, l'éleveur-berger essaie de maîtriser le plus possible les différents maillons de sa chaîne d'action, il doit également savoir jouer avec l'imprévu et avec les aléas qui sont parties prenantes dans la réalisation de son œuvre finale. Car, de toute évidence, le fromage d'estive de la vallée d'Ossau rapproche le métier d'éleveur d'un métier d'artisanat. Pour commencer, la spécificité du terroir de montagne est le premier ingrédient indispensable à la réussite du fromage d'estive. C'est ce qui fait dire que ce fromage-là ne pourrait pas être fabriqué ailleurs. Les éleveurs que nous rencontrés ne tarissent pas d'éloges sur la qualité des prairies de montagne, car il s'y trouverait une diversité de plantes permettant au lait des brebis de révéler toute une palette d'arômes naturels : « Il y a de la réglisse, du trèfle sauvage, du sainfoin...des plantes naturelles quoi ! C'est tout naturel ! On travaille mieux le lait [...] c'est nature, on touche rien. Toutes les herbes que vous avez par ici sont nature, les semences se reproduisent d'une année sur l'autre. En plaine c'est tout artificiel. Les prairies sont travaillées, on y met de l'engrais. Pour le fromage, on le voit bien, ça a un impact » (Terrain C – Entretien 5).

En les interrogeant sur la qualité du fromage, nous obtenons des informations précieuses sur le lien qui relie quotidiennement l'éleveur à la végétation du milieu montagnard. Ils nous avouent pour la plupart ne pas connaître le nom scientifique des multiples plantes que leurs brebis consomment, même si le village de Bagès a autrefois compté parmi ses bergers un célèbre botaniste, Pierre Gaston Sacaze. Selon les bergers que nous avons rencontré, c'est en fait tout un cortège de plantes anonymes qui sont leurs auxiliaires du quotidien. A ce sujet, même s'ils ne connaissent pas l'identité scientifique de chaque végétal, son nom en latin, ses propriétés précises, ils ont une connaissance sensible et intuitive de l'évolution des pousses. Ils sont plutôt attentifs à l'allure générale des herbes et à leur diversité. Grâce à un sens de l'observation empirique, ils seraient presque capables de se mettre à la place de leur brebis pour apprécier la qualité des pâturages. Les éleveurs ne s'arrêtent guère en détail sur les espèces végétales, qu'ils connaissent de manière non exhaustive. La flore considérée de manière fragmentaire et figée à un instant précis ne les intéresse pas. En revanche, l'aspect global et évolutif de la végétation ne cesse d'attirer l'attention de ces éleveurs conscients des dynamiques végétales qui sont constamment à l'œuvre. Tous les matins après la traite, chargés du précieux lait que le troupeau vient de leur délivrer, les bergers et les bergères des montagnes d'Ossau se dirigent vers la salle de fabrication, qui est attenante à la cabane d'estive.



→ **Ci-contre : photographie 164.**

→ **Ci-dessous : photographie 165.**

Berger après la traite du matin, tenant à la main le bidon de lait qu'il ramène à la cabane pour la fabrication du fromage.



Les salles de fabrication ne se ressemblent pas. Certaines sont plus grandes et plus outillées que d'autres, qui sont quant à elles plus simples, avec des matériaux moins modernes.



→ **Ci-contre : photographie 166.** *L'intérieur d'une salle de fabrication fromagère, en estive. On remarque la simplicité des outils du fromager : au centre, une petite chaise, un chaudron. Sur les étagères : des moules, un fouet en bois. Et enfin, des linges qui sèchent sur un fil, au dessus d'un bac de lavage.*

La pièce dans laquelle a lieu la fabrication du fromage est un lieu emblématique, souvent ouvert aux visiteurs.

Dans les centres pastoraux, la fabrication du fromage peut avoir lieu dans une pièce collective, où des procédés différenciés peuvent se côtoyer. C'est un lieu particulièrement favorable à l'échange et au métissage des pratiques.



→ **Ci-contre : photographie 167.** *Salle de fabrication collective du centre pastoral d'Anéou.*

Une fois que le berger arrive dans sa salle de traite avec le lait qu'il vient de recueillir, le reste de la matinée est dédié à la fabrication du fromage. Transmis de générations en générations, les procédés de fabrication utilisent encore astucieusement les ressources locales.

A cet égard, la localisation de la cabane n'est jamais le fruit du hasard. La fabrication du fromage nécessite la présence de plusieurs éléments.

- L'eau de source, dont la température n'excède jamais 10 degrés, sert à conserver le lait de la veille. Chaque cabane est située à proximité d'un point d'eau.



→ **Ci-contre : photographie 168.** Le **branchement à la source** permet de disposer de l'eau nécessaire à la fabrication et au lavage des outils lors de la « vaisselle ». Ce berger est fier de nous informer : « Ici on est directement branché sur l'eau de source, qui coule à 8 degré. C'est de l'eau nature, pas traitée » (Terrain C – Entretien 4).

- Le bois des taillis et forêts environnantes servait autrefois à allumer le feu sous le chaudron et à fabriquer les étagères et le batteur.

Il faudrait distinguer :

- **Le procédé traditionnel à son état brut**: Certains continuent d'utiliser les mêmes outils qu'autrefois et travaillent avec des chaudrons en cuivre et des fouets en bois de sapin.
- **Une posture de transition** : D'autres, plus au fait des normes européennes, privilégient le matériel en inox.
- **La voie de la modernité et de la production** : Les éleveurs ayant des troupeaux importants mettraient en place des procédés automatisés de type industriel, dans de grandes cuves. (Nous n'en savons guère plus sur cette tendance que nous n'avons pas observée sur le terrain.)

Au-delà de ces petites différences, le fil directeur de la fabrication reste le même. Pour commencer, le berger-fromager met le lait à chauffer dans un chaudron. Six étapes clés rythment alors la fabrication du fromage. Quand le lait atteint 31°, le caillé se forme. Il s'agit alors de battre vigoureusement celui-ci avec un fouet ou batteur (1). Ensuite le lait chauffe jusqu'à 39° : les grains du caillé se déposent alors au fond de la marmite où le berger peut ensuite les rassembler (2) jusqu'à pouvoir former une boule compacte qui constituera le futur fromage (3). Il faut alors extraire le petit lait qui reste à l'intérieur. Pour cela, les bergers utilisent des aiguilles à tricoter qu'ils enfoncent puis ressortent une à une (4), en pressant le fromage entre leurs mains pour que le liquide sorte. Un tampon représentant la marque d'estive est ensuite appuyé contre le fromage afin qu'il en garde la marque (5). Enfin, le fromage est emmitouflé dans un linge en attendant d'être affiné au saloir (6).



→ Ci-dessus : ensemble photographique 169. Les différentes étapes de la fabrication du fromage de brebis d'estive.

« On fabrique à l'ancienne, avec des aiguilles » (Terrain C – Entretien 9).

S'il y a bien une chose qui réunit ces pratiques diverses, c'est l'amour du geste bien fait. Patience et minutie sont les mots d'ordre. Tout comme la traite est le moment de contact avec les animaux, la fabrication du fromage c'est avant tout un contact physique direct avec le lait, notamment lorsque les mains et les bras nus sont plongés dans la marmite pour rassembler les précieux grains du caillé. Les bergers rencontrés soulignent le caractère manuel de la gestuelle qui permet la fabrication du fromage : « A la main, t'es content de ton caillé ou pas, tu vois si le lait est assez chaud [...] Moi je sais qu'il y a une texture de caillé qui me plaît bien. Quand je la trouve dans mes mains, je suis contente, je me dis que mon fromage doit être bon » (Terrain C – Entretien 8). Les bergers sont vigilants : attention à ne pas en perdre ! Pour passer d'une étape à l'autre, ils doivent également connaître précisément la température du lait. Si autrefois ils parvenaient à la « sentir » grâce une certaine sensation de chaleur sur la main, aujourd'hui, c'est le thermomètre qui leur sert de témoin. Le berger le plonge à peine sous la surface et touille régulièrement. « Il n'y a que le thermomètre qui est récent. Autrefois on le faisait à la main sans avoir besoin de thermomètre. On avait le savoir-faire » (Terrain C – Entretien 4).



→ **Ci-contre : photographie 170.** Le berger presse avec ses mains sur le fromage recouvert d'un linge.

« C'est un geste lent, il faut être concentré. C'est du modelage »

(Terrain C – Entretien 4)

Mais l'évolution du fromage ne s'arrête pas là. Quelques étapes doivent encore être franchies pour que le produit fini soit déclaré prêt à la consommation.

→ **Ci-contre : photographie 171.**

Berger et sa mule devant la cabane de Pombie, avant la descente vers Gabas.



Pour les cabanes les plus isolées, le transport du fromage d'estive est une pratique à part entière. Dans la photographie ci-dessus, nous voyons que le jeune berger harnache sa mule de bât afin de rejoindre la route qui lui permettra de livrer ses précieux fromages jusqu'au village de Gabas, où ils rejoindront les étagères bien garnies des saloirs réputés. (Photographie ci-dessous). Une grande majorité des fromages qui sont fabriqués dans les montagnes d'Ossau convergent vers les deux caves d'affinage qui occupent le dernier village de la vallée avant la frontière espagnole.

→ **Ci-contre : photographie 172.**

Cave d'affinage de Gabas.



Le fromage est donc conduit au saloir, où il y est affiné en échange de la dîme : la coopérative qui procède à l'affinage prélève à chaque éleveur un fromage sur 6 produits. Les 5 autres sont rendus à l'éleveur qui écoule sa production soit en vente directe, soit en passant par des grossistes. « Ça fait 130 fromages que tu laisses par an » (Terrain C – Entretien 16). Notons que certains des éleveurs que nous avons rencontrés préfèrent éviter de passer par un intermédiaire. Pour garder la maîtrise sur l'ensemble des étapes de la fabrication, ils disposent de leur propre cave d'affinage, qui est intégrée au système d'élevage et qui est présente sur l'exploitation.

C'est notamment le cas de ce couple d'éleveurs de Laruns, qui nous expliquent la raison de ce choix : « *On a fabriqué un saloir, une cave d'affinage, sous la maison. [...] La qualité n'était plus toujours au rendez-vous, ça joue sur le goût et l'aspect* » (Terrain C – Entretien 16). A propos des caves d'affinages de Gabas, ils mettent en avant le problème du manque de main d'œuvre et une présence trop aléatoire auprès des fromages. « *Ça coûte cher d'embaucher les gens, les charges sont trop élevées. Forcément, quand tu as 30 000 fromages à tourner et que tu es trois personnes et bien, tu le fais une fois toutes les trois semaines, alors que le minimum serait une fois par semaine. Après, il te vient des champignons dessus, les fromages sont tâchés de noir* » (Terrain C – Entretien 16). Nous voyons ici combien l'étape d'affinage est cruciale dans le processus de fabrication du fromage.

Traditionnellement, les pratiques d'affinage consistent en un geste répété quotidiennement : il s'agit de retourner les fromages les uns après les autres et de les frotter avec du sel. Ainsi se forme une belle croûte, lisse et homogène dont la couleur peut varier du rose à l'orangé en passant par le brun. Une tendance plus récente consisterait à remplacer le sel par de la saumure, ce qui d'après certains aurait pour conséquences un léger changement dans le goût des fromages : « *Il n'y a quasiment plus personne qui sale au sel. La saumure, c'est plus rapide. Tout va dans le sens d'aller plus vite* » (Terrain C – Entretien 8). Alors que le temps fait son œuvre, l'éleveur peut venir vérifier la bonne maturation de ses fromages. Il se met alors à l'écoute des signes qui montrent une qualité satisfaisante. Car c'est notamment à l'oreille que le berger-fromager reçoit la preuve de sa réussite. Si le fromage donne un son franc lorsqu'on le tapote, cela prouve que le fromage n'a pas gonflé lors de l'affinage, donc qu'il est d'une qualité satisfaisante.

Mais il y a des aléas qui ne sont pas du ressort de l'éleveur et qui peuvent altérer la qualité de toute la production lorsqu'ils surgissent. C'est ainsi que les éleveurs à l'estive craignent le mauvais temps, en particulier le temps d'orage dont on dit qu'il fait gonfler les fromages.

« *L'autre jour, il y a eu des orages...On le sent, je vais vous le montrer...Voyez, quand on le touche le fromage ! Là, il ne sonne pas. (Il tapote et tend l'oreille...) Voyez, il gonfle. Il sonne creux. Nous, on le sait. On le voit des fois au toucher. Il y a plein de trucs comme ça qui jouent. Nous, on le trouve. Quand une brebis a une mammite, la boule est complètement fermentée* » (Terrain C – Entretien 4).

Le crachin, la pluie, l'humidité en général, menacent la propreté du lait. C'est en allant à la cabane de Séous que nous avons vu les bergers se munir d'infinies précautions pour éviter que les éclats de boue ne viennent troubler la qualité du lait encore chaud.



→ Ci-contre : photographie 173.

Temps pluvieux sur l'estive de Séous, pendant la traite. Les conditions météorologiques invitent les bergers à être attentifs à la propreté du lait (Terrain C – Entretien 12).

A travers les pratiques qui entourent la fabrication du fromage d'estive de la vallée d'Ossau, nous nous rendons pleinement compte de la fragilité de cet équilibre sur lequel repose l'alchimie entre les éléments de la nature et l'action des humains. « *Il y a beaucoup de critères. C'est pas parce qu'on est très propre qu'on aura un bon fromage non plus, attention. C'est aussi la façon avec laquelle on prend le temps de le faire. Mais il y a des choses qui ne s'expliquent pas* » (Terrain C – Entretien 7). Le berger-fromager doit à la fois faire preuve d'une rigueur extrême et d'une capacité d'adaptation face à la loi du changement qui se présente sans cesse à lui. L'on comprend ici que ce produit, lorsqu'il est fini, n'est pas seulement une ressource financière pour les éleveurs de la vallée qui en dépendent pour vivre, mais également un trésor symbolique, que l'on respecte et autour duquel s'établissent des règles, comme par exemple celle de couper le fromage avec une certaine élégance, en tranches les plus fines possibles.

On peut se demander si les normes d'hygiène, qui ont participé à faire évoluer les pratiques sur le terrain, ont eu une incidence sur la qualité du fromage de la vallée d'Ossau. Celui-ci aurait-il perdu de son authenticité au passage ? D'après les éleveurs, ainsi que d'après le technicien-fromager de l'association des *Eleveurs Transhumants*, la mise aux normes des salles de fabrication du fromage aurait eu un impact d'une ampleur modeste sur la qualité de la production. Toutefois, il ne serait pas inutile de mentionner le fait suivant. Dans une recherche de simplicité, les éleveurs auraient tendance à utiliser des ferments lactiques lyophilisés pour stabiliser la production, ce qui aurait une influence sur le goût du fromage. « *Certains mettent beaucoup de présure et de ferments. Ça fait un truc très standardisé. Le ferment surtout, ça enlève le goût du fromage* » (Terrain C – Entretien 8). Avec les nouvelles méthodes enseignées par les techniciens, la production se serait uniformisée, ce qui permettrait certes un meilleur contrôle de la production mais enlèverait un peu la magie de chaque dégustation. Sur les langues, les mauvaises surprises se font maintenant rares, tout comme les très bonnes.

« Les techniciens fromagers diffusent de nouvelles méthodes de fabrication. C'est moins intuitif. Ça donne une régularité sur le produit [...] Il y a moins de mauvais fromages qu'avant mais aussi moins de trucs très bons » (Terrain C – Entretien 15). Une tendance à la standardisation serait observée, quoique ce jugement est à relativiser compte tenu de la perpétuation de pratiques encore très largement artisanales.



→ **Ci-dessus : photographie 174. Fromages disposés sous les halles du centre-ville de Laruns, dans l'attente des résultats du concours de la foire au fromage.**

A la fin de la saison d'estive, au mois d'octobre, a lieu un évènement majeur qui met les bergers et leurs fromages sous les feux de la rampe. Il s'agit de la foire au fromage de Laruns. Nous y avons participé et avons ainsi découvert que la dégustation du fruit des pratiques de montagne n'est pas une chose innée, mais demande de vraies connaissances gustatives sur lesquelles insiste le technicien-fromager que nous avons rencontré : « *la qualité, c'est pour moi d'abord la qualité gustative, le respect de la typicité* » (Terrain C – Entretien 3). Ainsi, la sensibilité du palais peut être plus ou moins éveillée à la reconnaissance des saveurs. L'acquisition d'un vocabulaire imagé est nécessaire à l'expression de cette sensibilité gustative : c'est la richesse de ce vocabulaire qui permet de distinguer ce fromage-ci de celui-là, un peu à la manière des vins soumis à l'appréciation des sommeliers.

CRITERES UTILISES LORS DU CONCOURS DE FROMAGES DE LARUNS

Persistance
Croûte
Ouverture
Odeur
Humidité
Granulosité
Fondant
Salé
Acidité
Sucré
Arôme

Tableau 19. Vocabulaire du goûteur de fromages. Source : IPHB

Maintenant que nous avons abordé le sujet de la dégustation du fromage, nous pouvons conclure en nous intéressant à la dernière étape qui est encore entre les mains des éleveurs de la vallée d'Ossau : la vente. L'une des originalités de la vallée d'Ossau est que la plupart des éleveurs y écoulent toute leur production en vente directe, pour éviter de passer par des intermédiaires. « *Les gens se l'arrachent, le fromage d'estive* » (Terrain C - Entretien 7). Le recours à des grossistes est justifié par le manque de temps à libérer sur l'exploitation. On distingue donc :

- **La vente directe à la cabane** : elle est monnaie courante. Des petits panneaux indicatifs sont disposés au bord des routes ou des sentiers afin d'attirer l'œil des randonneurs gourmands. La clientèle est principalement composée de gens de passage : promeneurs et touristes français ou espagnols. Nous avons pu constater aux côtés des bergers que la vente de fromage en direct leur demande beaucoup d'énergie. Il ne s'agit pas là d'une simple transaction de nature matérielle. Les visiteurs sont souvent prodigues en questions. Ils sont curieux de connaître les conditions du métier, le parcours de l'éleveur ou demandent des conseils d'itinéraires en vue d'une prochaine excursion. Les discussions sont parfois longues autour d'une dégustation, avant que l'acheteur s'en reparte avec son bout de fromage. « *Ils me parlent, ils me parlent...* » (Terrain C – Entretien 19). La clientèle surgit souvent de manière impromptue, au milieu de la traite, de la fabrication du fromage ou du repas du soir. Les cabanes situées au bord de la route menant au Col du Pourtalet sont particulièrement sollicitées.
- **Le démarchage informel** : lorsqu'il a le temps, le berger peut lui-même se déplacer auprès des campings ou des aires de bivouacs proches pour essayer de vendre le fromage ou le greuil, un produit qui valorise le petit lait non utilisé pour le fromage. Cette démarche est occasionnelle et contourne les autorisations requises.
- **La vente directe au siège d'exploitation / les marchés** : la clientèle est plutôt locale voire régionale (agglomération paloise). Ce sont souvent des habitués qui viennent en toute saison. Certains éleveurs se déplacent eux-mêmes vers les consommateurs, en participant aux marchés locaux qui sont nombreux dans cette région : les marchés de Nay, d'Oloron Sainte Marie et de Pau sont parmi les plus fréquentés.
- **La vente à des épiceries ou à des magasins de grande ou moyenne distribution** : les éleveurs parviennent à éviter de passer par des plates-formes d'achat et mettent en avant la rareté de leur produit pour commercer directement avec les épiceries ou supérettes. Certains bénéficient même de contrats avec des restaurateurs et des crémeries qui sont parmi les plus réputés de France.

« Je bénéficie d'une niche particulière. C'est vrai que je suis très commercial. C'est ma fibre, je l'ai dans l'ADN. Je vends mon fromage dans les meilleures crémeries de France. [...] C'est hyper valorisant de vendre son fromage à des gens comme ça » (Terrain C – Entretien 7).

Il y a une originalité qui mérite également d'être soulevée : il s'agit du rejet de l'Appellation d'Origine Protégée Ossau-Iraty, dont pourraient pourtant bénéficier les fromages produits dans la vallée d'Ossau. Pour les éleveurs et bergers que nous avons rencontrés, le rapport à la nature est présent en filigrane à travers leurs pratiques et n'a pas besoin d'être surligné par un signe officiel. Ils qualifient eux-mêmes leurs pratiques de « *naturelles* » (Terrain C – Entretien 4), sans avoir besoin d'y accoler une étiquette qui, selon eux, ne rendrait pas un juste hommage à la qualité de leur fromage. C'est ainsi que seuls deux éleveurs de la vallée seraient engagés sous signe de valorisation AOP Ossau Iraty. Parmi ceux-ci, seul l'un d'entre affiche ce choix volontairement. Le second aurait s'y serait engagé à contrecœur, à la demande de sa laiterie. Pourquoi ce comportement de rejet vis-à-vis d'un label qui pourtant, a pour objectif de promouvoir et valoriser des fromages de brebis produits dans le Béarn et dans le pays basque ? A ce sujet, Morgane Millet écrit : « *à l'orée des années 2000, malgré la volonté des éleveurs investis, l'AOC Ossau-Iraty n'est donc pas une AOC valorisée et valorisante [...] ainsi, il n'y a pas de différence de prix entre lait AOC et non AOC* » (Millet, 2017, p.134).

En effet, tandis que nous abordons le sujet de l'appellation, des sourires ironiques ou des marques de colère surgissent sur les visages tandis que les voix s'emportent. Les éleveurs rencontrés dénoncent ce qu'ils considèrent comme une mascarade des grandes filières. Plus de 90 % des volumes commercialisés sous appellation seraient des fromages basques fabriqués selon des méthodes industrielles dans lesquels les bergers ossalois ne se reconnaissent pas. En somme, l'image de la montagne aurait été récupérée par les industriels à travers l'AOP Ossau-Iraty et les éleveurs boycottent ce qu'ils considèrent comme une dénaturation de leur pratique. Ils ne veulent pas que leur production issue de pratiques artisanales soit confondue avec les procédés industriels qui seraient la loi de l'autre côté de la vallée du Barétous. Les citations suivantes montrent bien que l'AOP Ossau-Iraty est, dans la majorité des cas rencontrés en vallée d'Ossau, plutôt mal accueillie :

« Les industriels ont vu ça comme la poule aux œufs d'or » (Terrain C – Entretien 7).

« Rentrer dans l'ossau-iraty tel qu'il est aujourd'hui ? Pas question ! » (Terrain C – Entretien 16).

« L'appellation, c'est très compliqué. [...] Il aurait pas fallu tout mélanger [...] ça a profité aux industriels et ça a déprécié le fromage de montagne [...] On a tout mis dans le même sac, alors qu'il ne s'agit pas de la même chose du tout » (Terrain C – Entretien 6).

« L'Ossau-Iraty, c'est un truc qui est arrivé porté par les laiteries [...] C'est du fromage en plastique. Ça a pas de goût » (Terrain C – Entretien 8).

D'un autre côté, nous avons pu rencontrer un éleveur ossalois de la commune de Bilhères-en-Ossau qui a décidé de s'écarter de la pensée du plus grand nombre et de vendre son lait sous appellation Ossau-Iraty. Son choix est motivé par des convictions personnelles et il défend vigoureusement son choix. Avec Julien Lassalle, frère du député et président de l'AOP, il s'investit pour une appropriation de l'AOP par les bergers ossalois. Pour lui, l'Ossau-Iraty pourrait être un outil collectif au service de l'ancrage des systèmes d'exploitation. La charte du label impose ainsi l'utilisation des races locales et limite l'achat d'aliments extérieurs au système d'élevage. Depuis peu, grâce au combat mené par l'association des éleveurs transhumants des trois vallées béarnaises face aux laiteries, les fourrages fermentés sont également interdits depuis 2017. De son point de vue, l'entente avec les bergers basques pourrait donner une meilleure visibilité nationale au fromage de brebis. Elle pourrait représenter une belle occasion de défaire les anciennes rivalités identitaires qui opposent ces deux territoires dont les cultures sont pourtant proches. Elle serait aussi l'occasion de faire connaître ce produit de qualité et de penser collectivement l'avenir de pratiques intimement liées à un terroir original : *« je suis sous AOP. Ici, dans le Haut-Ossau, nous ne sommes que 2 à être sous AOP [...] Moi je trouve ça justement intéressant, que les Basques et les Béarnais se soient mis ensemble pour commercialiser... C'est une richesse supplémentaire » (Terrain C – Entretien 15).*

Les fromages d'estive bénéficient toutefois d'un marquage spécifique qui est quant à lui approuvé par tous les éleveurs. Le symbole apposé sur le dos de ces fromages reprend les atouts naturels du territoire puisqu'il représente le pic du midi d'Ossau, emblème de la vallée, sur lequel est dessiné un edelweiss. Sur les trois vallées béarnaises, il se fabrique environ 300 tonnes de ce fromage/an. Ce fromage très demandé est produit en petite quantité, ce qui explique que la production soit écoulée rapidement. Mais la différence de prix entre un fromage d'hiver et un fromage d'estive est dérisoire (de 3 à 4 euros le kilo), ce qui n'apporterait pas une valorisation suffisante de l'originalité des pratiques pastorales. L'association des *Eleveurs Transhumants des 3 vallées béarnaises* se penche donc aujourd'hui sur les possibilités de valorisation de ce produit. Comme l'explique Morgane Millet dans sa thèse publiée en 2017, le fromage d'estive de la vallée d'Ossau doit être considéré comme un produit de terroir, c'est-à-dire selon elle comme un *« bien commun »* dont les enjeux sont appropriés collectivement. Sur le sujet, elle écrit : *« l'ancrage territorial est une construction collective qui, dans le cas des produits de terroir, engage les acteurs à confronter leurs regards sur leur produit où leurs pratiques productives, en adhérant (avec plus ou moins de conviction) à un projet commun dont il s'agit de définir la finalité et les frontières » (Millet, 2017, p.71).*



→ ***Ci-contre : photographie 175. Le fromage d'estive est frappé d'un symbole reconnaissable, qui représente un edelweiss devant une montagne. « Par ce signe, on arrive à en faire un produit d'exception » (estives-bearn.com).***

Notons que dans le cadre de la fabrication du fromage de brebis d'Ossau, le label Agriculture Biologique est lui aussi plutôt ignoré par la profession. Ainsi, aucun de ceux et de celles que nous avons rencontrés n'est concerné par le cahier des charges de l'agriculture biologique. Il semblerait que dans les mentalités ossaloises, le lien des éleveurs à la nature ne puisse pas s'exprimer par ce biais. Quand on les interroge à ce sujet, les éleveurs affirment avoir des pratiques proches du cahier des charges de l'agriculture biologique. *« On est proche du bio. On fait tout notre fourrage, notre regain. On met que du fumier sur les terres. Après, on achète un peu de maïs... En réalité, ça ne nous intéresse pas forcément le label. C'est se mettre dans une case, avec des normes »* (Terrain C – Entretien 9).

L'un des éleveurs rencontrés nous raconte aussi que les ossalois utilisent si peu les produits phytosanitaires dans leurs systèmes qu'ils ne se sentent pas concernés lorsqu'ils doivent participer à la journée de formation obligatoire imposée par l'Etat. Pourtant, ils ne voient guère l'intérêt d'une labellisation officielle, qu'ils considèrent comme une charge administrative de plus. Il faut dire que leur fromage est déjà un produit de qualité dont le coût est assez élevé (jusqu'à 19 euros le kilo). Même s'ils utilisent peu ou pas d'intrants sur les prairies, il n'en reste pas moins qu'ils doivent acheter des compléments d'aliments. Une conversion en agriculture biologique ferait grimper les coûts de production, au point d'atteindre un coût final qui risquerait d'être rédhibitoire pour le consommateur. Ajoutons que ces compléments d'aliments sont issus des surfaces communautaires de la plaine du Pons Long. Les éleveurs achètent à prix coutant ces céréales qui sont produites selon les pratiques de l'agriculture conventionnelle, une politique que remet en question cette jeune bergère de Louvie-Juzon : *« ça leur a jamais traversé l'esprit, de faire un truc un peu différent. Ils pourraient être autonomes en alimentation bio ! »* (Terrain C – Entretien 8) s'indigne-t-elle. Cette bergère salariée veut rester lucide et reconnaît que, sous l'image idyllique de l'élevage en montagne, se cachent des pratiques qui ne sont pas aussi exemplaires qu'on pourrait vouloir le croire : *« Ils se servent de l'image de la montagne pour avoir les consommateurs qui n'y connaissent rien. [...] Sur les prairies beaucoup mettent de l'azote [...] Les céréales ne sont pas bio [...] Quand tu piques systématiquement en antibiotique... »* (Terrain C – Entretien 8).

Nous l'avons compris : les éleveurs et les bergers ossalois n'aiment pas qu'on colle une étiquette sur leur rapport à la nature. Le rapport à la montagne leur donne une certaine confiance dans l'originalité des pratiques d'adaptation du terroir qui leur est donné. Ils ne se sentent pas contraints de bénéficier d'une appellation extérieure pour légitimer la commercialisation d'un produit qu'ils reconnaissent eux-mêmes comme étant le fruit d'une collaboration étroite entre les éléments de la nature et le vouloir des populations montagnardes. Nous pouvons ici aussi apporter une touche de compréhension supplémentaire en évoquant cette idée de Morgane Millet :

« Les produits de terroir ne sont donc pas des ressources comme les autres : ils condensent une mémoire partagée, tout du moins posée comme telle. Ce sont des biens communs, des éléments culturels qui, par essence, appartiennent à tous ceux qui proviennent du même lieu, qui partagent l'origine d'un produit. Participant à la construction d'une identité commune, ces objets patrimoniaux sont générateurs d'un "sentiment de solidarité" au sein d'un groupe donné. Ainsi, l'identification d'un bien patrimonial se double de l'identification et de l'établissement d'un collectif, ou d'une catégorie d'acteurs, comme dépositaire de ce bien » (Millet, 2017, p.92).

Mais cette confiance intrinsèque partagée et revivifiée par le collectif n'est pas de mise partout, et nous pouvons même affirmer que ce que nous avons pu observer en vallée d'Ossau est aujourd'hui plutôt l'exception que la norme. Dans le bocage vendéen par exemple, le lien des éleveurs à la nature est moins explicite, moins visible de l'extérieur, dans un contexte local d'urbanisation des modes de vie, et de mise en lumière sur la scène locale des conséquences négatives des systèmes d'élevage intensifs sur la qualité de l'eau du barrage de la Bultière. L'identification d'un terroir original y est moins évidente, fait moins consensus. Comment, sur ce territoire, peut-on valoriser les fruits de l'élevage auprès des consommateurs ? C'est ce que nous allons voir à présent, à travers d'autres témoignages. Le premier concerne également l'élevage laitier. Il s'agit d'une ferme qui s'est récemment lancée dans la fabrication de yaourts fermiers labellisés Agriculture Biologique. Nous nous attarderons enfin sur les modes de valorisation de la viande, tantôt dans l'élevage ovin, ensuite dans l'élevage bovin.

- *La transformation du lait en yaourts fermiers : l'exemple du GAEC Le Terrier (Terrain A – Entretien 13 et Entretien 16)*

Si en vallée d'Ossau la fabrication du lait en fromage suit des pratiques qui relèvent encore d'une forme d'artisanat, c'est une toute autre voie qui est suivie par ce GAEC du Bocage Vendéen : avant d'en dire plus, suivons les éleveurs dans une visite guidée du nouvel outil de production qu'ils ont créés au sein de leur exploitation agricole, lorsqu'ils se sont lancés dans la valorisation du lait issu de leurs vaches Montbéliardes.

La salle de fabrication est appelée un « laboratoire », et on comprend rapidement pourquoi. Pour répondre aux normes d'hygiène et de sécurité strictes aujourd'hui imposées par l'Union Européenne, le GAEC le Terrier a fait appel à des experts qui ont pensé et conçu le laboratoire de fabrication comme une parfaite petite usine, intégrée à la ferme. On y entre par un sas, où l'on est invité à se laver les mains, à déposer ses manteaux, à ôter ses chaussures, pour se vêtir d'une blouse, enfiler des bottes en caoutchouc et enfin se coiffer d'une charlotte.



→ ***Ci-dessus et ci-dessous : ensemble photographique 176. Une ambiance d'hygiène irréprochable règne dans le sas d'entrée du laboratoire de production. Des sanitaires et des douches sont réservés à l'usage des salariés (1). Une pièce est dédiée à l'emplacement d'une machine à laver qui permet aux vêtements de ne jamais quitter le laboratoire (2). Les blouses blanches, impeccables, attendent au porte-manteau (3).***



Dans cet environnement sensible, pas question d'emmener des bactéries pathogènes, qui risqueraient de déstabiliser l'équilibre du laboratoire et de mettre en péril la fabrication des produits laitiers. A côté du sas d'entrée, il y a une pièce avec une machine à laver, où sont lavés très régulièrement les vêtements de travail, ainsi que des sanitaires différenciés pour les hommes et pour les femmes. Après ce prélude, nous entrons dans la salle de fabrication, cœur du laboratoire. Celle-ci est spacieuse, afin de faciliter les mouvements des travailleurs qui s'y activent souvent à plusieurs (la fabrication requiert la présence de 2 ou 3 personnes). Deux cuves y sont positionnées dans les coins, tandis que la mise en pot des yaourts et des crèmes desserts est rendue possible par la présence d'une machine dédiée, placée au centre de la pièce.

Dans les cuves, le lait cru est monté en température progressivement, ce qui permet au dispositif de pasteurisation d'avoir lieu sans occasionner la suppression des éléments nutritifs du lait.



→ **Ci-dessus, à gauche : photographie 177.** Le lait issu de la traite est monté en température dans une grande cuve (4).



→ **Ci-dessus, à droite : photographique 178.** Le lait rejoint une machine dédiée à sa mise en pot (5).

Selon la recette et l'épaisseur des yaourts ou des crèmes, les produits passent d'une machine à l'autre par le système de tuyauterie, ou manuellement par l'usage de seaux. Le nettoyage des ustensiles et récipients (6) est une étape importante de la fabrication, qui garantit le respect des conditions d'hygiène indispensables à la qualité des produits. Contrairement aux éleveurs de la vallée d'Ossau, qui font la vaisselle manuellement lorsqu'ils sont dans les cabanes d'estive, ces éleveurs vendéens sont équipés d'un grand lave-vaisselle (7) qui prend en charge cette étape obligatoire.

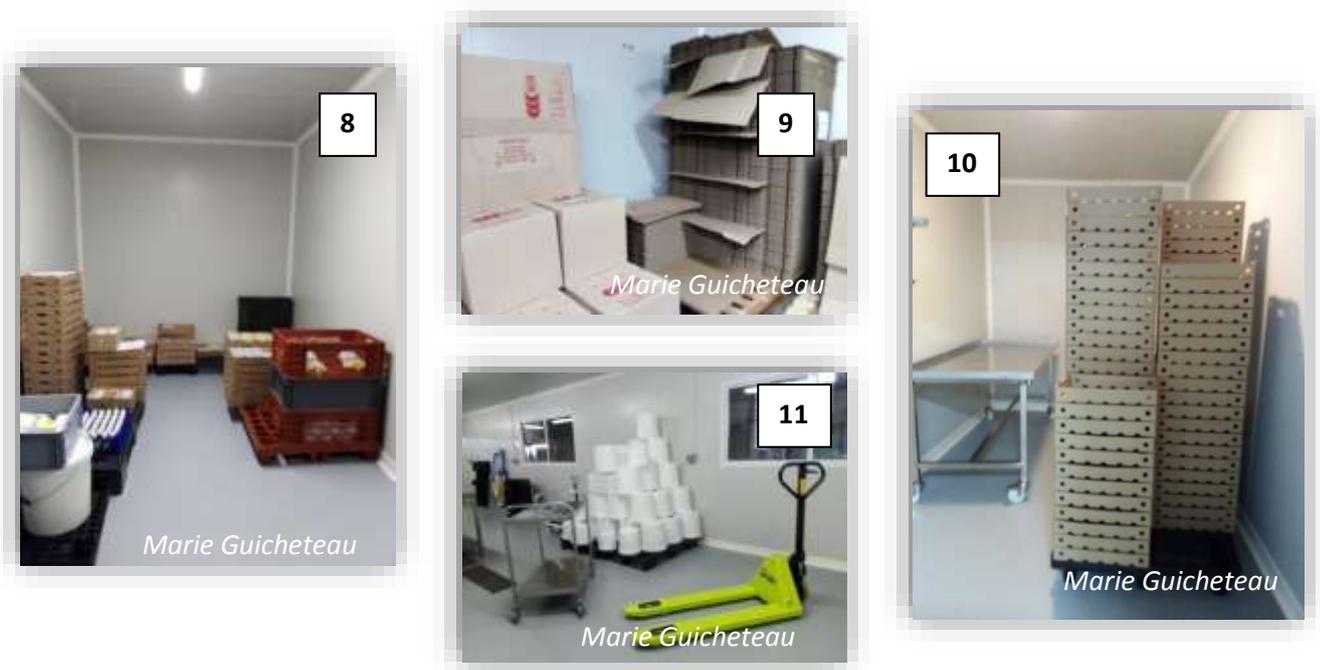


→ **Ci-contre : ensemble photographique 179.**

La vaisselle est une étape incontournable du processus de fabrication des produits laitiers.

D'autres pièces adjacentes font partie de ce système productif agencé de façon à gagner en efficacité et en confort de travail. L'une est réservée aux stocks de marchandise ; l'autre aux réserves de cartons et d'emballages ; l'autre à la mise au repos du lait (yaourt, fromage blanc) dans les recettes qui demandent un certain temps de fermentation.

En bref, toutes les composantes d'une véritable usine sont présentes dans ce laboratoire intégré à la ferme, et reliée par elle grâce aux fenêtres qui donnent directement sur l'étable.



→ **Ci-dessus : ensemble photographique 180.** Le décor dans lequel sont fabriqués les yaourts fermiers est celui d'une petite usine. Une pièce est dédiée aux emballages cartons (9-10) tandis qu'une autre est dédiée au stockage des yaourts (8). La gestion des stocks et des modes de conditionnement fait également partie des compétences nécessaires à ces éleveurs engagés dans la transformation à la ferme. Le transpalette (11) qui assure le mouvement des produits de salle en salle est également un objet caractéristique du monde de l'usine.

- **Transformer la viande grâce aux ateliers de découpe à la ferme**

Il n'y a pas que dans l'élevage laitier que les éleveurs et les éleveuses peuvent aller au bout de leur geste. L'élevage d'animaux de boucherie peut également être le support d'une activité de transformation à la ferme. C'est notamment ce que vit cette éleveuse de brebis à viande, dans le bocage vendéen. « On m'aurait dit que j'allais découper de la viande, j'aurais éclaté de rire ! » (Terrain A – Entretien 7) nous déclare-t-elle.

A ses côtés, nous apprenons que rigueur et minutie doivent-être au rendez-vous, pour découper la viande et préparer les rôtis qui seront ensuite vendus sur le marché de la Roche-sur-Yon. C'est après avoir suivi une formation professionnelle que cette éleveuse de brebis s'est lancée dans cette pratique. Malgré quelques réticences au départ, notamment parce que la découpe de boucherie est une activité plutôt réservée aux hommes, cette éleveuse a su affirmer sa place et se montre aujourd'hui satisfaite d'avoir apporté cette nouvelle couleur à son système d'élevage. « *Au début, je ne le voyais pas comme ça, ça me semblait sanguinaire. J'ai eu du mal à m'épanouir, je me forçais. Il m'a fallu un an et demi. Maintenant, c'est un plaisir* » (Terrain A – Entretien 7).

Ce qui nous intéresse particulièrement dans son témoignage, c'est qu'elle nous décrit comment elle a peu à peu pris plaisir à une pratique qui allie l'élevage et l'artisanat. C'est ainsi que l'on retrouve, dans ses propos, l'utilisation d'un vocabulaire de l'esthétique, avec un jeu sur les couleurs et la texture, pas seulement sur le goût. Nous pouvons accompagner ses propos de ceux que nous ont tenus d'autres éleveurs bovins du territoire.

« *C'est une viande rosée, pas rouge* » (Terrain A - Entretien 7)

« *Mes rôtis, il faut qu'ils soient jolis ! Mes côtes, il faut qu'elles soient belles !* » (Terrain A – Entretien 7).

« *Dans la présentation, je le fais vraiment comme moi j'aimerais le manger* » (Terrain A – Entretien 7).

« *Une bonne viande, c'est une viande qui a une belle couleur, goûteuse, assez ferme.* » (Terrain A – Entretien 7).

Mieux connaître la viande, cela passe d'une part par l'acquisition de compétences techniques qui supposent notamment de maîtriser de solides connaissances sur la morphologie des animaux. D'autre part, cela nécessite également de s'intéresser davantage aux qualités gustatives des produits carnés. Ne pourrait-on pas voir, dans ce témoignage, une invitation à redorer le blason de ces derniers dans une société française qui s'interroge de plus en plus sur son alimentation ? « *J'aime tellement mon produit que quand je le découpe, il y a un respect de la découpe de la viande* » (Terrain A – Entretien 7). Nous aborderons plus amplement ce sujet de la sensibilisation à l'alimentation dans notre dernière partie. Nous pouvons toutefois d'ores et déjà souligner une chose : avec son cœur comme avec ses mains, cette éleveuse de brebis réinsuffle de la vie dans les morceaux de viande qu'elle apprête pour que ses clients soient satisfaits. De cette façon, la chair des animaux n'est pas une matière qu'il faudrait taire, cacher, dissimuler dans des plats préparés qui n'ont plus rien de l'aspect de la viande : elle devient une belle chose, une chose digne dont la matière se tient, et que l'on utilise pour célébrer de grandes occasions. Nature et culture, alors, communiquent l'une à l'autre.

« L'homme a besoin de viande dans son développement. Il a besoin de s'incarner. C'est pour ça qu'il y avait le moment du carnaval, où on ne mangeait pas de viande et on en mangeait à nouveau, à la fin. On en mangeait très peu, par contre elle avait une connotation symbolique » exprime ce formateur en communication animale (Terrain B – Entretien 8).

Que ce soit en élevage laitier ou en élevage allaitant, la transformation des produits issus de l'élevage ne s'improvise pas. Pour les éleveurs et les éleveuses qui décident de se charger eux-mêmes de cette étape de transformation de leurs produits, c'est un nouvel aspect de leur métier qu'ils doivent découvrir, qui supposent d'autres apprentissages et qui est également gourmand en main d'œuvre. *« Moi, je ne suis quasiment pas avec les vaches. Le fromage m'occupe à temps plein »* (Terrain B – Entretien 13) nous dit cet éleveur-fromager du Puy-de-Dôme. *« Au début, je mettais la journée entière pour découper un agneau »* (Terrain A – Entretien 6) insiste cet éleveur de vaches laitières. Par ailleurs, la mise aux normes des ateliers de fabrication peut sembler coûteuse et contraignante.

Mais à la clé, il y a cadeau qui ne se monnaie pas : la reconnaissance de ce travail physique et de cette implication humaine qui ont été fournis au cours du cycle des pratiques d'élevage. Cet éleveur qui prépare son départ à la retraite affirmait même : *« La génération actuelle, ils ont un sacré tournant à prendre. [...] Il faut faire de la vente directe, du yaourt ou du fromage. Il n'y a que ça, pour s'en sortir et c'est pas donné à tout le monde »* (Terrain B – Entretien 15).

Pour conclure ce sujet, nous pouvons souligner que la transformation des produits issus de l'élevage permet de mobiliser trois aspects des rapports des éleveurs à la nature :

- *le caractère traditionnel de pratiques ancestrales et la transmission d'une gestuelle associée*
- *l'adoption de mutations technologiques qui font évoluer le rapport sensible à la matière*
- *l'aspect émotionnel du lien au produit fini, par le soin donné à son esthétique, à sa valorisation.*

- *Le Cabas Fermier : une démarche de qualité collective impulsée par la vente directe*

Si aujourd'hui les circuits courts ont le vent en poupe et sont soutenus par des politiques locales, cela n'a pas toujours été le cas. Prenons le cas du GAEC Le Terrier, qui a fait office de pionnier en la matière dans le Bocage du bassin herbretais. « *La vente directe de lait cru en porte à porte a commencé en 1977-1978* » (Terrain A – Entretien 13). Il s'agissait alors, pour cette exploitation aux structures alors modestes, de survivre dans le contexte local de modernisation et de spécialisation, alors que l'épisode de sécheresse de 1976 avait affaibli la santé économique de la ferme. A cette période, la bonne image dont bénéficient aujourd'hui ces démarches n'était pas assurée. Ces pionniers de la vente directe étaient marginaux dans leur initiative.

Le GAEC a connu des mutations favorables et s'est entouré d'autres éleveurs et éleveuses engagés dans des circuits courts de commercialisation de leurs produits. Cet éleveur de vaches allaitantes de race charolaise dans le Bocage Vendéen nous explique pourquoi il a fait le choix de la vente directe, qui concerne pour l'instant environ la moitié de ses carcasses vendues. Toutes les trois semaines, l'abattoir (ici, UNEBIO) lui revend la moitié de la carcasse vendue. Son but n'est pas de vendre sa viande plus cher, mais plutôt d'éviter le plus possible de subir les aléas de la conjoncture économique :

« *En vendant ici, on a des prix stables. [...] le prix qu'on pratique aujourd'hui est juste. On pourrait essayer d'augmenter, mais il vaut mieux raisonner dans la longévité et fidéliser nos clients* » (Terrain A – Entretien 6).

La vente directe lui est facilitée par son intégration à un groupe de producteurs locaux, Le Cabas Fermier. C'est dans sa ferme, située dans la campagne herbretaise, que l'association a créé sa boutique de produits locaux. En 2014, pour répondre à une demande croissante, ces 11 producteurs se sont rassemblés et se sont engagés ensemble dans une démarche de vente à la ferme. Mutualisant leurs moyens et bénéficiant d'un soutien financier de la part des collectivités locales, ils ont pu amorcer des actions en faveur d'une plus grande lisibilité de leurs produits mais aussi de leurs pratiques.



→ ***Ci-dessus : photographie 181. Banderole d'illustration du site internet de l'association de producteurs Le Cabas Fermier***

Pour eux, il n'est pas question de songer à la vente locale sans mettre en œuvre une démarche de qualité qui légitime leurs produits auprès de la clientèle. C'est ainsi que l'appartenance à l'association n'est possible qu'à la condition d'approuver la Charte qui a été créée à cette effet. Qualifiée de Charte Durable, elle s'appuie sur des cahiers des charges déjà existants :

- La mesure agro-environnementale « systèmes fourragers économes en intrants » pour les élevages de ruminants et pour les grandes cultures.
- Le label Rouge pour les élevages hors-sol (porcs, volaille et veaux).

Ce sont les communautés de communes des Herbiers et de Saint-Fulgent qui l'ont conçue et la proposent auprès des producteurs locaux, comme un support de légitimité supplémentaire. On voit ici combien, dans un contexte territorial où les liens de confiance entre les consommateurs et les producteurs sont fragiles, il est nécessaire pour ces éleveurs de bénéficier de l'appui des structures institutionnelles locales. « *Il faut que ce produit soit reconnu par les gens. Il faut une preuve. La qualité, il faut la prouver aux gens* » (Terrain A – Entretien 13). Contrairement au cas du fromage de la vallée d'Ossau, les éleveurs recherchent à être approuvés, encouragés, mis en lumière par des voix extérieures et par des labels de qualité. Les résultats de cette démarche de lisibilité peuvent se voir à travers la fréquentation régulière de la petite boutique de producteurs du hameau Le Boireau, situé dans la commune des Herbiers.

« C'est une clientèle fidèle, ils viennent tous les vendredis ou samedis, prendre un morceau de viande : 70 clients habitués qui viennent, toutes les week-ends. On continue d'avoir de nouvelles personnes. Il faut du temps » (Terrain A – Entretien 6).

Dans le cas de l'association de producteurs du *Cabas Fermier*, la vente directe est donc directement liée à une interrogation sur la qualité des produits vendus au consommateur, ce qui peut entraîner, par voie de conséquence, un changement dans les pratiques des éleveurs. C'est ainsi que cet éleveur de vache à viande nous explique ce processus de réappropriation de la valeur réelle de sa production. « *On avait délaissé l'aspect commercial à d'autres. On nous demandait de produire, point. L'intérêt de bien faire, d'avoir une bonne viande, on l'avait perdu* » (Terrain A – Entretien 6). Faire appel à des intermédiaires pour commercialiser son produit peut donc faire oublier à l'éleveur le but de sa pratique. Si c'est le cas, renouer avec le consommateur, c'est retrouver le contact avec le cœur du métier et être en position d'écouter et de prendre en compte les changements qui sont présentés comme nécessaires : « *aujourd'hui, on a le retour du consommateur. Si la viande n'est pas bonne, ils savent nous le dire. Il faut alors se remettre en question. [...]* Aujourd'hui on prend beaucoup d'intérêt, à peaufiner la qualité » (Terrain A – Entretien 6). Il y a donc un échange de valeurs sur le lien à la nature, du consommateur vers l'éleveur, mais aussi de l'éleveur vers le consommateur. « *C'est des personnes qui viennent parce qu'elles sont convaincues* » (Terrain A – Entretien 7).

Pour ceux qui participent à des circuits courts, les liens de confiance se renforcent mutuellement ; les actions des éleveurs comme des consommateurs en sortent renforcées dans leur légitimité sociale. Nous décelons les signes de cette satisfaction dans les propos de cet éleveur de viande bovine : « *on fait de la vente directe à la boucherie. Ça met du baume au cœur. C'est une reconnaissance, de trouver nos produits à l'étalage. C'est des choses qui devraient exister partout* » (Terrain A – Entretien 12). On retrouve également l'expression d'une émotion positive à travers le témoignage suivant d'un éleveur membre du Cabas Fermier : « *On est contents de faire manger aux gens ce qu'on produit. C'est une vraie fierté* » (Terrain A – Entretien 13).

Finalement, à propos des produits issus de l'élevage et de leur transformation fermière, nous trouvons pertinent de reprendre la notion d'ancrage territorial des systèmes d'élevage, à partir de cette idée de Morgane Millet : « *l'ancrage d'un produit de terroir, c'est l'agencement d'objets faisant le lien entre passé et présent, mais aussi entre l'homme, la société, la nature ; c'est un agencement complexe d'éléments qui ne sont jamais figés* » (Millet, 2017, p.490).

* * * * *

En élevage, les pratiques nous enseignent qu'on ne peut donc pas aborder les rapports à la nature sans prendre en compte ce principe du changement. De la vie à la mort, de la mort à la vie, les éleveurs et les éleveuses sont habitués à franchir avec leurs animaux les étapes clés qui jalonnent l'existence terrestre. Ils doivent constamment jouer avec des forces imprévisibles, qui leur soufflent au quotidien que la maîtrise ne se situe pas dans le tout contrôle, mais plutôt dans une écoute attentive des perturbations tantôt subtiles, tantôt violentes, qui font partie de la nature.

Or, si le cycle de la vie peut se lire sous le prisme des pratiques d'élevage, on peut également en trouver les marques dans le récit des parcours individuels des éleveurs. L'histoire de la vie des éleveurs est également le miroir de ce principe d'impermanence. La vie des éleveurs est très souvent marquée par des secousses, des résistances, des arrêts, des rebondissements, des changements de direction, des envols. Comment se manifeste le changement dans les parcours de vie des éleveurs ?

4.2 – Les éleveurs français face au changement

En retraçant le cycle des pratiques d'élevage de la naissance jusqu'à la mort des animaux, nous venons de voir que le lien entre les éleveurs et la nature est l'expression constante de ce principe universel de changement. Mais ce changement, s'il s'exprime à travers les manifestations de la nature extérieure, fait aussi partie intégrante de la nature humaine. Les individus comme les sociétés en sont également porteurs et peuvent donner à voir, à travers leur histoire, l'œuvre du mouvement de la vie. C'est pourquoi nous allons à présent essayer d'étudier comment ce mouvement peut se manifester à travers le parcours de vie des éleveurs et des éleveuses que nous avons rencontrés.



Source : tapisseries.monuments-nationaux.fr

→ **Ci-contre : image 182.**

La Chute de Babylone envahie par les démons. Pièce 5, scène 66 de la tenture de l'Apocalypse. Château d'Angers.

Le thème de l'Apocalypse est fréquemment utilisé dans le vocabulaire de la transition écologique.

La question du changement est une thématique abordée fréquemment à propos du développement durable et de l'évolution de la société occidentale au XXIème siècle. Nous l'avons évoqué au premier chapitre : le changement dont il est question au sujet des défis environnementaux actuels se démarque des cycles naturels évoqués plus haut, puisque c'est l'action humaine qui l'entraîne dans une direction qui est collectivement reconnue comme périlleuse, voire carrément néfaste, ainsi que nous l'explique Fabrice Flipo dans une thèse qui met en relation la crise environnementale et la question de la justice :

« Le paradigme mécaniste, utilisé pour transférer les connaissances acquises en laboratoire en connaissances techniques utilisables dans le monde, se révèle en particulier profondément erroné. La main invisible n'harmonise pas les relations des actions humaines avec les autres êtres vivants naturels ni avec les processus naturels. Les conséquences de l'action, mal anticipées, produisent toujours davantage de maux, toujours plus graves. L'Eden ne se produit pas, et c'est au contraire l'Enfer qui semble au bout du tunnel » (Flipo, 2002, p.384).

Il faudrait donc se remettre en question, inverser la tendance, redresser la barre, orienter l'ensemble de la société dans une nouvelle direction qui lui soit certes bénéfique, mais qui permette également à la planète de se maintenir dans un bon état d'intégrité.

Le constat de cette impasse conduit la société occidentale à prendre en considération son propre changement sous l'angle d'une nécessité. Le vocabulaire de la « transition » insiste en effet sur la nécessité d'une rupture, d'un changement rapide, presque brutal, perçu en discontinuité par rapport à l'existant, secouant les sociétés avec une certaine violence. Il faut changer, il faut s'éveiller, il faut prendre conscience, c'est maintenant. Pour survivre et passer ce cap, notre société occidentale intègre ainsi, dans son histoire et dans sa culture, l'idée de son propre renversement, puis celle de sa renaissance.

Dans ce contexte, un courant de pensée est né pour bousculer les habitudes et transmettre au collectif le sentiment d'une urgence au changement : il s'agit des collapsologues, qui proposent un discours dont le registre est radicalement opposé à celui des climatosceptiques. Pour les premiers, il est indiscutable que les modes de vie générés par le modèle capitaliste et industriel conduisent la civilisation occidentale dans le mur. Selon eux, seule une rupture par rapport aux pratiques actuelles peut permettre d'éviter le pire. Cette rupture passe d'abord par un choc, par un rejet de la société matérialiste comme des rythmes impulsés par le système dominant ; Elle passe ensuite par des retrouvailles avec les cycles de la nature, par l'idée d'un retour à une certaine simplicité des modes de vie. Parmi tous les domaines concernés, les pratiques agricoles se trouvent au cœur de ces réflexions globales sur le changement de société. Le succès marchand des productions en agriculture biologique, l'attrait du métier pour des personnes non-issues du monde agricole, l'émergence de nouveaux circuits de consommation mettant l'accent sur le lien direct entre le producteur et le consommateur, pourraient bien faire partie des signes indiquant l'entrée de la société française dans une « nouvelle ère ».

Mais ces grands changements socio-économiques annoncés comme une évidence, s'ils commencent à se frayer une place dans les discours politiques, semblent à l'échelle locale éveiller autant de peurs, de réticences, de critiques, que d'enthousiasme et d'émulation collective. Ajoutons que l'absence de vision unifiée proposant un avenir durable pour les générations futures peut également être source de divisions et d'incompréhensions profondes entre les générations. *« Il faut mettre le vin nouveau dans des outres neuves. Jamais celui qui a bu du vieux ne désire du nouveau. Car il dit : c'est le vieux qui est bon »* (Luc, 5, 38-39).

Si les perspectives du changement de société peuvent alimenter le désir légitime des plus jeunes générations à faire entendre leurs rêves et leurs besoins, il peut en revers provoquer un sentiment de morcellement identitaire, de perte de confiance dans les cadres institutionnels structurants (éducation, justice), de perte de repères sur les plans culturels et symboliques.

Dans le même temps, les générations les plus âgées peuvent être tentées d'adopter des postures protectrices, où se mêlent repli sur soi, sentiments d'impuissance ou d'échec, déni... « *La crise environnementale est une question de justice* » affirme Fabrice Flipo dans la conclusion de sa thèse (Flipo, 2002, p.381). De fait, aujourd'hui, l'écart semble gigantesque entre ce qui est et ce qui doit être. Si l'on écoute cette histoire collective telle qu'elle est racontée, le mouvement de la vie peut alors sembler particulièrement menaçant, ce qui peut encourager l'usage d'un registre dramatique à son sujet. Qu'elle soit réelle ou symbolique, la possibilité d'une tempête dévastant tout sur son passage afin de permettre le rétablissement d'un équilibre au sein de la Création, fait partie des scénarios fréquemment mobilisés dès lors qu'on s'intéresse à l'évolution des liens entre l'homme et la nature. « *Aujourd'hui, les menaces qui pèsent sur notre avenir prennent dans nos terreurs la forme d'ailleurs bien réelle de ces figures mythiques : sécheresses et invasions d'espèces, feux et incendies, inondations, disparitions probables d'îles et de rivages, montée des mers, errance des hommes... Comment ne pas être renvoyé aux images de débâcle de l'Apocalypse ?* » (Berhault, Dartiguepeyroux, 2015).

Qu'en est-il réellement sur le terrain ? La question du changement agricole soulève les passions. La sphère politique elle-même s'en mêle, et encourage les porteurs de projets dits « *agroécologiques* » depuis la mise en œuvre de la politique « *Agroécologie pour la France* » en 2012 par Stéphane Le Foll. Comme nous l'ont montré les premiers entretiens menés auprès de responsables associatifs, le terme d'agroécologie renvoie à des définitions plurielles. Nous retenons que le modèle à la française, tel qu'il pourrait se différencier de la tendance mondiale, joue sur la carte de la qualité de ses paysages, de ses terroirs et de ses produits. Les activités d'élevage y gardent ainsi une place significative.

Par-delà les discours et les volontés sociopolitiques, comment le changement s'invite-t-il au quotidien chez les éleveurs et les éleveuses que nous avons rencontrés ? Qu'est-ce qui motive le changement de systèmes d'élevage ? Celui-ci apparaît-il sous forme de rupture ou de continuité ? Faut-il qu'une révélation intérieure intimement personnelle engendre soudainement un changement de perception du monde, du lien à la nature et des pratiques associées ? Ou n'est-ce pas le changement progressif des pratiques, par une adaptation aux événements extérieurs et par une réponse au contexte ambiant, qui va peu à peu permettre à l'individu de découvrir de nouvelles façons d'entrer en lien avec la nature dans son système ? Ce que nous nous apprêtons à découvrir auprès des éleveurs et des éleveuses, c'est qu'il n'y a pas qu'un seul scénario possible : qu'il naisse à l'intérieur pour changer l'extérieur, qu'il vienne de l'extérieur pour révolutionner l'intérieur, qu'il soit fait d'un seul événement brutal ou d'une continuité de petites évolutions, de la philosophie à la pratique, de la pratique à la philosophie... Ce mouvement de la vie peut s'exprimer de mille manières, selon l'expérience de chacun et chacune. Il amène à quitter le temps cyclique de la nature avec ses répétitions, pour inscrire aussi l'histoire des éleveurs dans un temps linéaire et historique, celui de la société dans laquelle ils s'inscrivent.

Les propos que nous avons recueillis au départ de notre recherche, lors d'entretiens préparatoires auprès de responsables syndicaux et associatifs, peuvent nous donner une première idée des différentes visions qui s'entrechoquent, lorsqu'on aborde la thématique du changement des pratiques d'élevage.

BP : « *_ Beaucoup de gens voudraient passer au bio, mais ça fait peur. Il y a un combat qui se mène, mais c'est pas les politiques qui vont changer quoi que ce soit. Ils n'ont plus aucun pouvoir, ça fait longtemps.*

YF: *_ Telle qu'on vit l'écologie en France, c'est une contrainte. L'exemple typique : il y'a deux mois, l'administration a décidé d'interdire la taille des haies sur une période. Du coup, prenant peur, les agriculteurs ont tout coupé d'un coup.*

MT: *_ Ce qui fait la force d'une politique nouvelle, c'est que les gens se l'approprient. Le changement viendra du renouvellement des pratiques mis en place par les éleveurs.*

EA : *_ Nous sommes dans un collectif qui s'appelle l'agroécologie paysanne, pour garder une dimension paysanne. Car, telle que l'agroécologie est vue par le gouvernement, les décisions qu'ils peuvent prendre ne nous laissent pas espérer qu'ils aient une vision de l'agroécologie qui soit agroécologique : méthanisation, fermes usines...*

PR : *_ Le problème n'est pas de manger bio, au fond. C'est plutôt : comment l'être humain peut devenir un être humain d'amour et de compassion ? » (Représentants).*

Par nature, le changement ne s'exprime jamais comme on l'avait prévu ; il porte ses fruits parfois sans qu'on puisse en identifier précisément la source ; l'effet visible des transformations les plus profondes et les plus durables n'est pas toujours saisissable dans l'immédiat car il ne correspond pas toujours à l'image que l'on s'en faisait. La citation suivante, issue du site d'un organisme d'accompagnement au changement, exprime les paradoxes engendrés par un basculement de cadre de pensée : « *Il est difficile de parvenir au changement profond nécessaire avec le même cerveau et les mêmes fonctionnements et conditionnements que ceux qui nous ont conduits où nous en sommes aujourd'hui* » (www.nature-humaine.fr). La lecture du changement du lien Société/Nature n'est pas toujours immédiate : elle peut demander du temps, car elle nécessite également de s'affranchir des interprétations les plus communément admises sur ce qui devrait être ou ne devrait pas être.

Voyons à présent, à travers les exemples concrets fournis par les témoignages des éleveurs et les éleveuses que nous avons rencontrés, les formes par lesquelles ce changement peut se manifester. Nous nous appuyons notamment sur les thématiques de recherche de l'ACIDD Lab de Bordeaux, et sur la publication en 2015 de l'ouvrage collectif dirigé par Gilles Berhault et Carine Dartiguepeyrou, intitulé « *Nouveaux Mythes, nouveaux imaginaires pour un monde durable* » (Berhault, Dartiguepeyrou, 2015). Nous gardons ainsi à l'esprit que le changement, pour être lu, doit être dépouillé de toutes les idées préconçues avec lesquelles on le croyait associé. Par exemple, il ne prend pas inéluctablement la forme du manque ni celle de la restriction. Il ne suppose pas nécessairement le passage d'épreuves douloureuses, la soumission à des sanctions punitives ou l'obéissance à des règles limitantes. Il peut aussi être entouré de valeurs positives telles que la bienveillance, l'abondance, la joie, la connaissance, l'enchantement, la coopération. A propos de l'imprégnation du thème apocalyptique dans l'imaginaire du développement durable, Bettina Laville exprime d'ailleurs, à propos du grand texte mythique : « *Celui-ci ne nous renvoie pas à une succession de catastrophes apocalyptiques, mais au contraire à l'avènement d'un monde nouveau* ». Pour mieux comprendre le changement sous l'angle positif d'un renouvellement, elle propose de lire cet extrait de l'ouvrage *Paul Claudel interroge l'apocalypse* :

« La fille : _ Il y a une note dans mon livre qui dit qu'Apocalypse signifie Révélation.

Le père : _ Ce n'est pas tout à fait ça, mais plutôt dégagement, détente, déploiement, comme les cinq doigts de la main qui s'ouvrent ou comme la crosse enroulée de la fougère, qui se dilate et se redresse, par la vertu d'un développement diffus. Il y a un argument inséré dans la substance même des choses qui leur permet de répondre à l'appel des saisons et de ces étapes successives du drame qui préparent le dénouement. C'est la série des événements qui préparent l'avènement. »

(Claudel, 1952).

Ces propos plus généraux ayant été abordés, nous pouvons entrer plus dans le détail et découvrir en quoi cet « avènement » peut se lire très concrètement à travers l'histoire vécue des éleveurs français, et selon des étapes successives.

4.2.1 – A l'origine du métier : la flamme

Dans le parcours de vie des éleveurs, la déclaration de la vocation est un souvenir qu'ils ou qu'elles se plaisent à rappeler. Si pour certains, la vocation est née dans la continuité d'une histoire familiale, pour d'autres elle s'est révélée en cours de chemin et est venue court-circuiter d'autres lignes de vie possibles. Correspondant plutôt au premier cas, nous pouvons citer le parcours de cet éleveur laitier de la commune des Epesses, dans le Bocage Vendéen : « *Je me suis installé comme beaucoup de gens, en GAEC, père en fils, en 1983 [...] J'ai été bercé dans l'agriculture étant petit. Le chemin que j'ai pris coulait de source* » (Terrain A – Entretien 9). Ce schéma se retrouve également chez cet éleveur laitier du village de Sayat, qui commence pour nous l'entretien de cette façon : « *Je me suis installé quand j'avais 24 ans. On a pris un domaine en location. Je me suis mis en GAEC avec mes parents* » (Terrain B – Entretien 15).

On ressent la même impression d'évidence chez cet éleveur de chèvres de Mesnard-la-Barotière, qui travaille toujours aujourd'hui dans un GAEC familial : « *ça s'est présenté comme ça* » (Terrain A – Entretien 10).

Correspondant plutôt au deuxième cas, nous pouvons prendre l'exemple de cet éleveur et berger de la vallée d'Ossau, qui nous raconte comment, après avoir mené des études d'espagnol à l'université, il a finalement pris la décision de revenir dans son village natal pour reprendre la ferme de ses parents. Nous lisons presque le même scénario chez cet autre éleveur ossalois qui, à l'étonnement des siens, a préféré ne pas donner suite à la carrière qui semblait pour lui toute tracée, pour reprendre le troupeau familial au côté de ses parents. « *Mes parents ont essayé de me pousser à faire des études. J'ai fait un bac professionnel dans la maintenance industrielle. De là, je suis parti faire une remise à niveau en faculté. Puis, j'ai fait un BTS par alternance que j'ai obtenu avec mention. On me pensait casé... Mon employeur voulait m'embaucher en CDI. J'ai dit non. J'ai pris conscience que j'étais pas bien, je n'étais pas dans mon élément. La montagne me manquait. Donc, j'ai démissionné au grand dam de mon patron et de mes parents et après je suis parti sur un parcours agricole à la suite de mes parents* » (Terrain C – Entretien 7). Nous pouvons ici également citer le cas de cette jeune bergère que nous avons rencontrée avec son compagnon, également berger, au centre pastoral d'Anéou : « *J'avais fait des études. C'était pas assez concret pour moi. J'avais le goût de revenir ici. Ici, le métier c'est berger, voilà* » (Terrain C – Entretien 8).

La passion pour le métier est parfois citée comme un élément déclencheur, devant lequel la pensée rationnelle a dû s'incliner, comme dans le cas de cet éleveur de vaches ferrandaises : « *Depuis que je suis jeune, j'ai cet amour des animaux* » (Terrain B – Entretien 6). Pour d'autres, le métier d'éleveur s'est imposé comme le choix d'un mode de vie plus que celui d'une profession.

C'est le cas de cette éleveuse de brebis à viande de la commune de Mouchamps dans le bocage vendéen, qui s'est lancée dans une reconversion professionnelle aux côtés de son mari : « *J'ai vécu plus de vingt ans à Paris [...] Je trouvais pas mon équilibre. Je me lassais. [...] J'ai refait un bac agricole pour l'installation. Mon mari en parallèle a fait un stage parrainage aussi* » (Terrain A – Entretien 7).

Certains éleveurs et certains bergers nous en parlent comme s'ils avaient répondu à un Appel : ainsi que d'autres s'engagent dans l'armée ou dans l'église, eux se sont sentis investis d'une mission particulière faisant de l'élevage une vocation. Eleveur ou berger, selon eux, ça n'a rien d'une voie professionnelle : c'est une nature d'âme. « *C'est une passion oui. Le goût d'être avec les animaux, aimer la nature et l'indépendance, c'est tout ça qui m'a donné envie de reprendre la ferme de mes parents. C'était un appel, ça venait du cœur* » (Terrain A – Entretien 14). Le témoignage le plus frappant est sans doute à trouver dans la bouche de ce berger rencontré sur les estives de la Chaîne de Puys, et qui avait mené presque toute sa carrière de berger dans les Alpes : « *moi quand j'ai commencé, ils faisaient la transhumance dans les Alpes, j'étais avec des passionnés, qui étaient nés berger ; Comme quelqu'un qui est curé, qui a la foi. C'est une vocation* » (Terrain B – Entretien 7). Evoquant son enfance auprès de ses grands-parents, il nous explique comment son talent avait été décelé :

« *Ils avaient une bonne, Lila, qui nous gardait. Elle disait à ma mère : tu en feras soit un berger soit un militaire. Et ma mère lui disait : oh, j'espère pas berger ! C'est rigolo, ça, qu'elle le sentait déjà, Lila. Quand les vaches partaient en montagne, ma mère me foutait sur la fenêtre sinon je poussais des hurlements pour voir passer les vaches. Et quand on partait en voiture, j'étais toujours en train de regarder par la fenêtre et je remarquais tous les animaux « Tiens, là il y a un cheval, là un mouton, ici, une vache ! », je disais tout en roulant. Je les voyais tous. Et aujourd'hui c'est pareil. Je vois tout* » (Terrain B – Entretien 7).

4.2.2 – Les éleveurs français devant le mur : les signes avant-coureurs d'un déséquilibre



→ ***Ci-dessus : photographie 183. En passant devant le barrage de Fabrèges, sur la route du col du Pourtalet (Terrain C), l'on peut être pris par surprise par ces marques rouges qui représentent des pattes d'ours ensanglantées et qui sont peintes par-dessus la couleur terne du béton. Métaphoriquement, nous pouvons nous plaire à y lire, non pas la marque du grand prédateur sauvage, mais celle de nos éleveurs s'échappant par le haut d'une situation psychologique ou économique vécue comme une impasse.***

Avant que les dynamiques de changement se mettent en place à l'échelle d'un individu ou d'un collectif, il y a des signes qui émergent et qui sont porteurs de messages d'alerte. La notion de dissonance cognitive développée par les tenants de la psychologie sociale peut ici être mobilisée pour mettre en évidence des situations où les éleveurs se sentent pris en étau entre d'une part leurs valeurs profondes, leurs sentiments, le sens qu'ils donnent à leur action, et d'autre part les conditions d'exercice de leur métier. Nous nous appuyons pour cela sur la lettre numéro 8 de l'association *Nature Humaine*, intitulée « *l'agriculture et le changement* ». Le sociologue Guillaume Christen, chercheur à l'université de Strasbourg, analyse les phénomènes schizophréniques qui sont en jeu en agriculture : « *la logique industrielle conduit l'agriculteur à faire ce qu'il ne souhaitait pas vivre. On aboutit à un fort taux de suicide et une grande souffrance sociale. Il y a là un désajustement entre l'aspiration professionnelle et la réalité vécue. Le pire, c'est qu'il s'agit d'un mécanisme d'entraînement difficile à contrer : l'agriculteur est pris dans une suite de choix successifs en apparence logiques, mais qui conduisent à l'absurde* » (Christen, 2012).

Les agriculteurs peuvent être pris entre plusieurs feux. Les valeurs qui les ont initialement incités à choisir ce métier peuvent finalement être détournées par le cadre de pensée ou par le système de référence dans lequel s'exerce leur action. C'est ce qui se passe lorsque les pratiques qu'ils exercent ou les conditions de travail ne sont pas en



Source : idele.fr

accord avec les valeurs profondes qui les animent, celles-là même qui leur ont donné envie de se lancer dans ce métier au départ. Leur effort de travail est alors dévié vers un but qu'ils ne s'approprient plus. On assiste non seulement à une perte de sens, mais également à une perte de cohérence entre la pensée et l'action, voire à un effet de fragmentation identitaire. Nous pouvons ici faire référence au principe de dissociation du moi que les psychologues peuvent observer, lorsque le moi en action n'est plus en accord avec la conscience principale. L'individu se coupe de ses émotions pour être capable de rester efficace. Il élude ainsi les tensions qui le déchirent, ce qui lui permet de continuer à tenir sur le plan professionnel et/ou social, sans être gêné par ce qu'il ressent (en apparence du moins). Ce phénomène, source d'un grand mal-être psychologique, est favorisé dans les contextes qui produisent des injonctions contradictoires. Denise Van Dam, Jean Nizet et Marcus Dejardin ont écrit un article sur les motivations émotionnelles et cognitives qui conduisent les agriculteurs conventionnels à se convertir à l'agriculture biologique (Van Dam, Nizet, Dejardin, 2010). Ils reprennent la théorie de la dissonance cognitive en rappelant que celle-ci apparaît lorsque deux cognitions s'opposent (je fume et je sais que fumer tue). L'originalité de leur propos est d'insister sur la dynamique impulsée par l'état de dissonance cognitive : ainsi, « *toute relation de dissonance entre des cognitions amène les personnes à éprouver un état de tension ou d'inconfort psychologique. Cette tension va motiver l'individu à entreprendre un travail cognitif afin de restaurer la consonance* » (Van Dam, Nizet, Dejardin, 2010). De fait, selon eux, il ne s'agit pas de considérer la dissonance cognitive comme un problème en soi, mais plutôt de la regarder sous l'angle du levier d'action qu'elle représente : « *l'état de dissonance serait lui-même motivant : il amènerait l'individu à réduire son inconfort psychologique* » (Van Dam, Nizet, Dejardin, 2010).

Si nous en parlons ici, c'est que nous considérons que le changement des systèmes d'élevage peut être éclairé par ce processus. Dans les pages précédentes, nous avons déjà pu mettre en lumière le fait que les éleveurs étaient une catégorie de la population particulièrement sensible. L'amour de la nature, des grands espaces, des animaux, est fréquemment citée comme étant l'essence même du métier ; sachant cela, il est légitime ensuite de se poser la question suivante : *cette sensibilité est-elle valorisées comme une richesse mise au service de la collectivité, ou est-elle utilisée par des structures extérieures qui recherchent leur propre intérêt, principalement en termes de manne financière ?* Si la montée en puissance des filières agro-industrielles se traduit par des impacts négatifs sur la santé des écosystèmes, elle a également des conséquences dramatiques sur le bien-être psychologique des populations agricoles.

En quoi pouvons-nous observer de tels signes de malaise, de coupure, chez les éleveurs et les éleveuses que nous avons rencontrés sur le terrain ? Dans quelles mesures ceux-ci viennent-ils amorcer un changement sur le plan des pratiques ?

Le cas de cet éleveur de vaches allaitantes et de vaches laitières rencontré dans le Puy-de-Dôme nous permet d'illustrer cette notion de dissonance cognitive. Cet éleveur commence pour nous expliquer qu'il est plutôt favorable à l'agriculture biologique, mais qu'il est engagé dans un système conventionnel depuis son installation. Alors qu'il reconnaît que les produits chimiques sont néfastes pour la santé (« *ses saloperies* »), il continue d'en utiliser pour faciliter le travail des prairies : « *Il faut être bio dans sa tête, c'est-à-dire ne pas accepter toutes ses saloperies, on n'en met plus de fongicides, on a arrêté tout ça. Le round-up, c'est vrai qu'on n'a pas de charrues, on va directement au covercrop' donc ça nous solutionne un peu le travail. On passe un coup de round-up dans les prairies, c'est propre et puis on sème, ça nous avance et ça nous évite d'acheter du matériel en plus. Mais quand on calcule, est-ce qu'il ne faudrait pas mieux acheter du matériel en plus et arrêter tout ça ? Pour l'instant on s'est mis en AOP, peut-être qu'on viendra au bio après* » (Terrain B – Entretien 15).

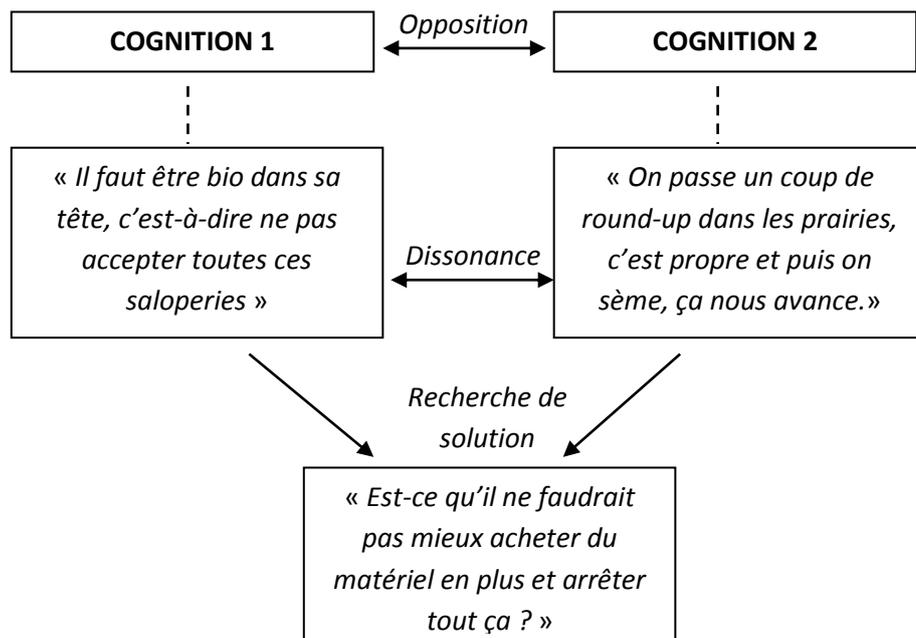


Figure 22. La dissonance cognitive chez les éleveurs.

Mais la dissonance cognitive, telle qu'elle s'est manifestée à travers les éleveurs interrogés, n'était pas toujours explicitée aussi clairement et elle ne s'accompagnait pas toujours d'une recherche de solutions concrètes. Dans notre corpus d'entretien, l'exemple ci-dessus est plutôt une exception qu'une généralité.

Nous pensons que cela vient du fait que cet éleveur était proche de l'âge de la retraite et que cela lui permettait de s'exprimer assez librement sur ses pratiques et sur les contradictions qu'il était amené à vivre dans son système. Chez les éleveurs plus jeunes engagés dans des systèmes conventionnels, il est plus difficile d'avoir accès à ces zones de tension intérieure. Nous supposons que si des contradictions sont vécues sur le plan personnel, elles tendent à être dissimulées, si bien que l'éleveur lui-même parfois n'en a pas tout à fait conscience, du moins qu'il évite d'en faire part à des inconnus. Aussi lui est-il plus difficile de nous en parler explicitement. Mais les contradictions du système pratiqué peuvent être repérées par des éleveurs voisins ou par des bergers salariés, qui en font l'observation et nous le font savoir lors des entretiens. C'est ainsi le cas de ce conseiller d'un groupe agricole local, aux Herbiers, qui nous déclare : « *ils ont choisi ce métier pour la liberté...et se retrouvent derrière un bureau, à remplir de la paperasse !* » (Terrain A – Entretien 5). A partir de cette observation, il met ainsi en avant l'une des dissonances les plus fortes rencontrées sur nos terrains.

En effet, les valeurs de liberté, d'indépendance, d'autonomie font partie de celles qui sont les plus structurantes pour les éleveurs. Mais dans de nombreux cas, elles ne sont pas pleinement vécues au quotidien, ce qui fait jaillir des réactions de mécontentement voire de révolte, de fatigue voire de lassitude, de la part de nos interlocuteurs. « *On ne savoure plus, on ne prend plus le temps* » (Terrain A – Entretien 10) regrette ainsi cet éleveur de chèvres en système zéro-pâturage. Cet éleveur de vaches allaitantes insiste également sur les aspects négatifs de cette facette « gestionnaire » de son système d'élevage : « *Des réunions, des papiers, toute la trésorerie... Ça demande un après-midi par semaine. Notre associé s'occupe de la comptabilité, une journée par mois. L'administratif, c'est peut-être deux heures par semaine, en montage de dossier. C'est la complexité, il faut un tas de papiers... Et après, c'est un autre département qui demande un formulaire, alors qu'ils l'ont déjà... Il faut téléphoner au centre de gestion... C'est une vraie gymnastique, c'est usant* » (Terrain A – Entretien 13).

Or, le fait de ne plus prendre goût aux pratiques est l'un des signes caractéristiques de la dissonance cognitive, qui s'oppose à la consonance cognitive également abordée par Denise Van Dam, Jean Nizet et Marcus Dejardin : dans le cas de cette dernière, le fait d'aimer ce qu'on fait donne sens à l'action et favorise les sentiments d'harmonie entre la pensée et l'action, entre les savoirs et les pratiques. La citation suivante nous donne un exemple de consonance : « *J'aime monter en estive* » (Terrain C – Entretien 14). Loin d'être reléguées au rang de l'irrationnel, les émotions participent alors à la cognition de l'éleveur, et peuvent l'inviter soit au rapprochement soit à l'éloignement d'une pratique : « *certains objets ou événements provoquent de la joie, de l'excitation, de la curiosité, du plaisir, de la fierté, tandis que d'autres provoquent de la colère, de la peur, de la honte, de la tristesse, du dégoût* » (Van Dam, Nizet, Dejardin, 2010).

Ainsi, plutôt que de travailler au grand air, au contact direct de la nature, ainsi qu'ils l'espéraient au commencement de cette profession, certains éleveurs regrettent de passer peu de temps en extérieur à observer les animaux, et d'être contraints d'adopter des postures plus administratives et gestionnaires qui les enferment physiquement à l'intérieur des bâtiments, mais aussi psychologiquement.

Ce chargé de mission Développement Durable à la communauté de communes des Herbiers nous explique par exemple : *« aujourd'hui, les éleveurs qu'on rencontre sont frustrés de devoir rentrer dans des cases pour avoir des primes, parce qu'ils ne peuvent pas vivre de leurs productions sans ça. Ils ne se sentent plus libres »* (Terrain A – Entretien 3). La citation suivante vient confirmer cette analyse : *« nous sommes de moins en moins libres, car il faut remplir tous ces formulaires. On est tenus par ces primes et ces contraintes »* (Terrain C – Entretien 14).

Nous relevons que les ossalois ont plus facilement tendance à identifier les contradictions des systèmes d'élevage de plaine, qu'à sentir le besoin de se remettre eux-mêmes en question, comme le montre la citation suivante : *« C'est les limites de ces filières qu'on pousse à l'industrialisation. On veut de la rentabilité à outrance, on est obligé de se voiler la face sur certaines réalités »* (Terrain C – Entretien 7) nous dit cet éleveur ossalois en parlant des systèmes d'élevage de plaine, en opposition aux pratiques qui sont celles des éleveurs de la vallée d'Ossau et qui semblent cohérentes avec sa vision du métier. Mais nous découvrons que nous pouvons aussi avoir accès à ces dissonances cognitives par voie indirecte, ce qui ne suppose pas le même questionnement, ni la même impulsion au changement que lorsque cette dissonance est exprimée directement. Cette jeune bergère salariée du plateau d'Anéou nous explique ainsi, à propos des pratiques qu'elle observe dans la vallée : *« Je commence à connaître le milieu agricole. Il y a plein de gens qui font n'importe quoi. Ce qui se fait en termes d'usage des produits véto, c'est une catastrophe. Les paysans ne veulent pas comprendre, alors qu'ils ont les connaissances sur les produits phyto... Sur les prairies, beaucoup mettent de l'azote. Certains ne mettent que du fumier. Les céréales ne sont pas bio... Sur le côté véto enfin. Quand tu piques systématiquement en antibiotique.... Ils se servent de l'image de la montagne pour avoir les consommateurs qui n'y connaissent rien »* (Terrain C – Entretien 8).

Elle remarque ainsi des contradictions qui sont vécues sur le plan du collectif ossalois, mais que ce dernier ne nous formule pas directement. Il faut donc différencier les dissonances qui sont rendues manifestes, parce qu'elles sont exprimées par les individus concernés, et celles qui sont invisibles ou dissimulées, qui peuvent éventuellement être évoquées par des observateurs extérieurs.

De plus, les éleveurs ont souvent mis en avant l'idée qu'ils n'ont plus le contrôle sur leur système d'élevage. C'est la force exercée sur eux par des acteurs extérieurs qui les amènerait à agir de telle ou telle manière. Nous en avons déduit que cette notion de perte de pouvoir personnel de l'éleveur sur son système d'élevage est l'un des freins majeurs au changement chez les éleveurs. Cette croyance empêche en effet les effets positifs de la dissonance cognitive, elle vient bloquer l'impulsion au changement.

C'est ainsi que le sentiment de dépendance vis-à-vis des intervenants extérieurs est fréquemment mentionné dans les entretiens, comme dans l'extrait suivant : « *les éleveurs souvent ne sont plus maîtres de ce qu'ils font parce qu'ils sont pieds et poings liés à un système. Ils se détachent petit à petit du cœur du métier, de l'amour des animaux* » (Terrain B – Entretien 6) déplore cet éleveur du Puy-de-Dôme. On retrouve des témoignages d'impuissance, qui sont assortis avec des expressions de confusion sur ce qu'il convient de faire ou de ne pas faire. Cet éleveur, que nous rencontrons lors d'un repas avec les membres de la Confédération Paysanne dont il fait partie, insiste auprès de nous sur l'attitude de soumission qui serait une tendance sociologique propre au Bocage Vendéen : ici plus qu'ailleurs « *il faut suivre le leader* » dénonce-t-il (Terrain A – Entretien 15 – BS). L'un de ses voisins, éleveur à la retraite, également membre de ce syndicat minoritaire, témoigne de la façon suivante : « *La chambre d'agriculture, qui est l'antenne de la FNSEA, veut faire plaisir à tout le monde, quitte à dire tout et son contraire. C'est pour ça que le paysan est déboussolé ! Il reçoit un magazine avec un édit, puis un article sur le bio, puis une pub sur les pulvé, puis du lien social... Chaque page est opportuniste* » (Terrain A – Entretien 15 – AS). De même, cet éleveur laitier du bocage vendéen affirme : « *ce que je reproche, dans le monde agricole, c'est qu'on doit tous penser de la même façon. Dans les CUMA, on doit tous travailler de la même façon* » (Terrain A – Entretien 6).

L'isolement au sein de la profession et le manque de reconnaissance dans la société sont également mentionnés comme des facteurs de détresse. Il n'est pas anodin de remarquer que certains éleveurs s'identifient comme les membres d'une espèce en voie de disparition : « *j'ai l'impression qu'on est les derniers des Mohicans, après nous, il n'y aura plus personne* » (Terrain B – Entretien 15), ce qui relève également d'une forme de dissonance cognitive. Le fait de continuer dans un système qui ne sera pas transmis aux générations suivantes est source de mal-être, cela enlève à la personne le moyen de donner sens à ses pratiques présentes. De plus, le positionnement par rapport à un système extérieur peut occuper une place importante dans le référentiel d'action des éleveurs français. Les sentiments d'être prisonnier, d'être coincé, d'être pris au piège et de ne pas pouvoir s'en sortir se retrouvent également à travers les témoignages collectés. Ce qui est certain, c'est que dans un tel contexte, le champ des possibles apparaît alors particulièrement limité. « *Celui qui fait confiance uniquement aux personnes extérieures, il se casse la gueule, c'est tout* » observe cet éleveur engagé dans le syndicat minoritaire de la Confédération Paysanne (Terrain A – Entretien 15 – BS).

Qu'elles soient économiques, familiales, politiques, les crises peuvent alors être salutaires et être l'occasion, pour les éleveurs, de réveiller les émotions endormies, de retrouver leur pouvoir personnel et de changer de cap : « *Ça a été un cap sur l'exploitation, un vrai tournant* » (Terrain A – Entretien 10) nous dit cet éleveur de vaches laitières à propos d'un évènement familial dramatique.

L'écoute de ses émotions, l'acceptation de ses limites, la prise en compte des sentiments d'autrui, la réaffirmation du socle des valeurs dans lesquelles on se reconnaît, la rupture des contrats d'allégeance qui liaient l'éleveur à des structures abusives, toutes ces choses qui ne font pas encore partie des programmes de l'enseignement agricole peuvent ici s'imposer à l'esprit des éleveurs confrontés à la nécessité d'un changement qui n'a rien seulement d'extérieur, mais qui mobilise leur être entier.

4.2.3 – Chercher sa voie : en route vers l'indépendance

*« Commençons. Commençons sans savoir ce qu'il y aura après.
On ne sait pas où entamer la pelote entortillée des ravages subis par la nature.
Ça ne fait rien.
Commençons n'importe où ».*

(François Terrasson, 2015).

Sortir de l'impasse cognitive dans laquelle on était plongé peut nécessiter de se lancer dans une recherche personnelle. Sur ce sujet, il n'est pas de chemin pré-tracé d'avance. La vie de chacun est marquée par la singularité, l'originalité. Les éleveurs que nous avons pu rencontrer sont tous, à leur manière, des autodidactes : leur sensibilité ne les conduit pas vers les mêmes portes, vers les mêmes apprentissages, vers les mêmes compréhensions. Ainsi, que nous partagions un repas avec les membres de la Confédération Paysanne 85, que nous assistions à une formation avec les *Éleveurs Autrement* du Puy-de-Dôme, ou que nous discutions avec un éleveur récemment converti à l'agriculture biologique, ce n'est pas le même registre qui est utilisé pour parler du changement.

Ce qui est commun, en revanche, c'est le besoin impérieux qui se fait sentir, à un moment ou à un autre, de sortir des sentiers battus et de dénoncer les illusions collectives dans lesquelles, parfois depuis longtemps, on s'était empêtré. Quitter la grande ligne droite qui semblait se dérouler sans embûches devant soi est un acte qui demande la mobilisation d'une forte énergie, d'autant plus si le contexte environnant n'est pas familier avec ce genre de déménagement de l'âme. « *On est un peu hurluberlus* » commente non sans humour cet éleveur du Bocage Vendéen (Terrain A – Entretien 9).

Cette recherche personnelle peut se traduire de multiples façons : des lectures, des formations, mais aussi des voyages, des rencontres, des conférences, des sorties culturelles, des engagements associatifs... Il existe de nombreux moyens de se découvrir autrement et de briser le carcan de l'image à laquelle on s'était identifié. « *La porte initiale par laquelle on découvre le développement durable peut ne pas être celle avec laquelle on va le plus loin. On peut y entrer par le volet social (on embauche un salarié), puis découvrir le volet économique, puis environnemental. Là, tu rencontres des gens qui pratiquent et tu as envie d'en savoir plus* » (Terrain A – Entretien 15 – PC).

Nous découvrons ici que les préoccupations d'ordre économique ne sont pas contradictoires avec les valeurs du développement durable. Elles peuvent même amorcer une réflexion qui aboutira finalement à des choix techniques aux conséquences positives pour le milieu naturel. Prenons comme exemple le cas suivant, dans lequel cet éleveur du bocage vendéen confronté à des difficultés économiques s'est progressivement engagé dans une conversion à l'agriculture biologique.

« *En 2005, ça a été le gros changement. [...] on a fait un état des lieux de l'exploitation. Bilan : une exploitation très morcelée, éparpillée sur plusieurs communes. Si on continue à être intensif, il va falloir continuer à acheter de l'aliment, on va consommer du fioul sur la route, on va être dépassés... Travailler sur l'environnement, se rapprocher du bio... On a fait le calcul... on devrait mieux passer... On a signé un CAD (Contrat d'Agriculture Durable). Ça nous permettait de toucher 18 500 euros/an pendant 5 ans, ce qui nous a permis de nous adapter* » (Terrain A – Entretien 6).

Dans le témoignage précédent, on peut être étonné d'observer que c'est l'entrée économique qui a d'abord joué le rôle de déclencheur dans l'amorce d'une nouvelle direction, jusqu'à la conversion en agriculture biologique en mai 2013. « *La raison de ce changement, c'était bien l'économique. L'environnement, c'était une préoccupation de deuxième plan* » (Terrain A – Entretien 6). C'est en changeant certaines pratiques du système d'élevage que le rapport entre l'éleveur à la nature, lui-même, change : « *avec nos petites adaptations, on se rendait compte qu'on avait énormément travaillé sur l'environnement et que ça avait un impact sur l'eau énorme. Alors on s'est dit : il faut y aller* » (Terrain A – Entretien 6). Un nouveau fonctionnement se met ainsi en place, dans lequel le doute fait place à la confiance et à l'envie d'apprendre. Cet éleveur nous explique ensuite en quoi sa conversion à l'agriculture biologique a eu des effets vertueux sur l'ensemble de sa manière d'être avec le troupeau : « *On est plus attentifs [...] on travaillait de manière routinière [...] avant on les vermifugeait systématiquement, tous les étés et au mois d'octobre, sans se demander s'ils étaient infestés. Aujourd'hui, on regarde plus les animaux, on regarde les bouses, si elles toussent... On travaille au cas par cas. En bio, c'est obligatoire, on n'a pas le droit de faire de traitements systématiques* » (Terrain A – Entretien 6). Le constat est le même en ce qui concerne l'évolution des pratiques liées aux prairies.

Un temps de transition a été nécessaire pour laisser les animaux manger à la pâture : dans le but d'accéder à l'autonomie fourragère, le ray-gras a été remplacé par une prairie multi-espèces, ce qui a également eu pour incidence l'arrêt de l'ensilage et une alimentation du troupeau au foin. Ce processus n'a pas été exempt de moments d'hésitations et d'appréhensions. Ce n'est qu'en faisant l'expérience et en obtenant des résultats positifs, que le processus de changement a pu être validé et couronné par un sentiment de fierté chez l'éleveur :

« Avant 2005, on faisait tous nos stocks en avril-mai. Fin mai, les ray-gras étaient grillés et il n'y avait plus rien. On produisait de l'alimentation pour nourrir les animaux l'été. C'est alors qu'on s'est dit qu'il valait mieux laisser les animaux manger à la pâture. On avait peur. On a des terres très séchantes. Il faut essayer ! A la place des ray-grass, il faut cultiver des prairies. Pour remplacer l'ammonitrate, on apporte pas d'azote, donc on l'apporte par le trèfle qui capte l'azote de l'air et le redistribue aux plantes. Or, le trèfle ne convient qu'au foin. Voilà pourquoi on est passé au foin. On n'a plus eu ces pailles comme avec le ray-grass d'Italie. [...] Notre viande a changé depuis 2005 et c'est depuis qu'on a arrêté l'ensilage » (Terrain A – Entretien 6).

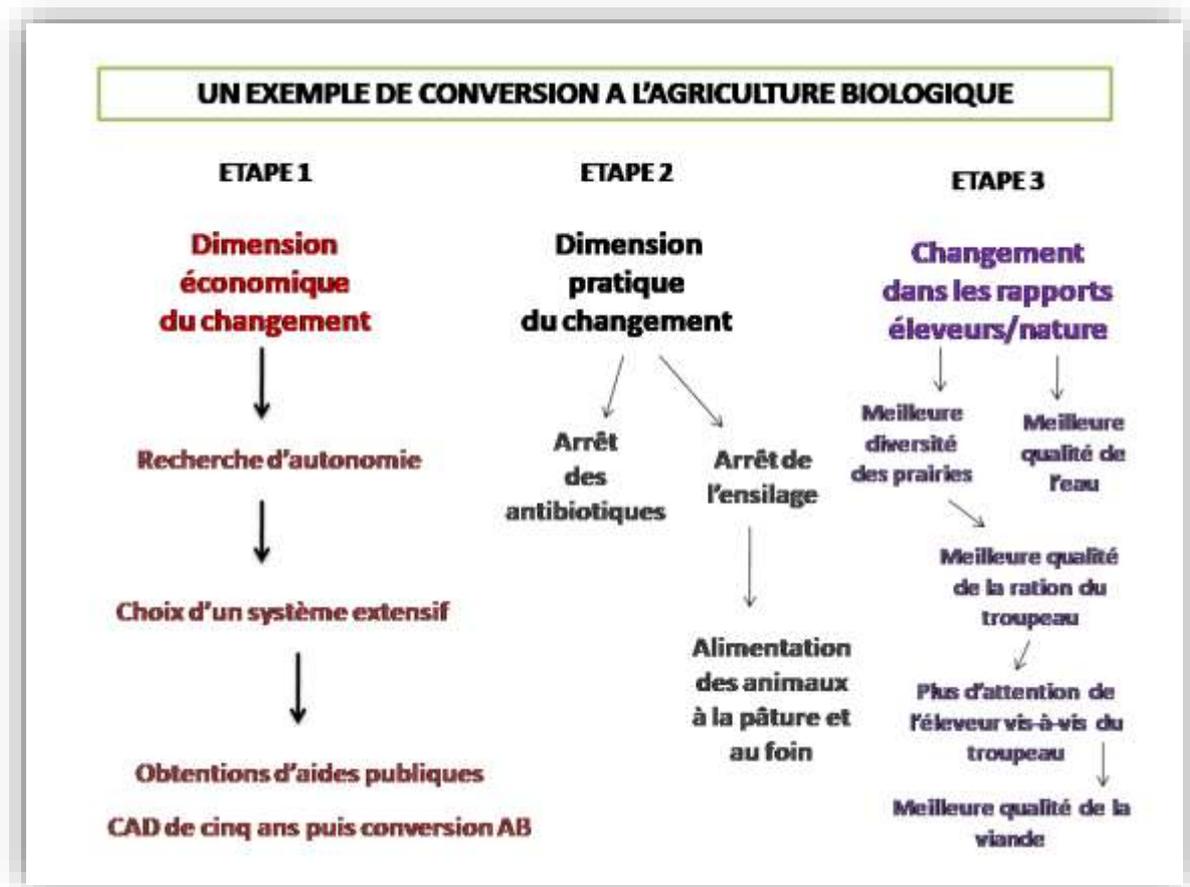


Figure 23. Marie Guicheteau, 2020.

Ce qui compte finalement pour cet éleveur, c'est la réappropriation du fil de son histoire et du sens donné au métier, afin de quitter définitivement l'impression négative d'emprisonnement et d'aliénation qui pouvaient être terriblement mortifères sur le plan de la confiance en soi et de la créativité. Aujourd'hui, il évoque ses dynamiques de changement avec enthousiasme, sa motivation ne s'est pas arrêtée là. « *L'observation, on l'a eue en changeant de système et c'est bien plus intéressant. Aujourd'hui, on a envie d'essayer de travailler le système immunitaire des animaux* » (Terrain A – Entretien 6). L'affirmation d'indépendance est une marque de fierté, car elle indique la cohérence avec cette valeur reconnue sur le plan personnel et collectif. C'est le cas chez cet éleveur de vaches allaitantes, ayant choisi de ne s'engager auprès d'aucune coopérative, qui revendique : « *On est seuls, on n'a pas de contrats. [...] On a des systèmes complètement autonomes, qui sont rentables aujourd'hui* » (Terrain A – Entretien 12).

Dans un métier où les valeurs comme la liberté et l'indépendance sont très importantes, la quête d'autonomie est une source de motivation essentielle. « *Depuis 2009, on est complètement autonome* » explique ainsi ce jeune éleveur vendéen. Les pratiques évoluent ensuite en réponse à cette stratégie.

« *L'autonomie, c'était notre objectif premier [...] On fournit aux vaches une ration complète, selon la technique de l'affouragement en vert. Ça veut dire qu'on coupe l'herbe fraîche pour la donner aux vaches* » (Terrain A – Entretien 14).

C'est ainsi que ces éleveurs peuvent retrouver le contact avec une sensibilité et une curiosité qui avaient pu être émoussées au fil du temps, à force des sacrifices acceptés et des conditionnements intériorisés. Refaire confiance à son intuition, réapprendre à suivre ses élans, oser reconnaître ce que l'on aime et ce que l'on n'aime pas, sont des étapes indispensables à une meilleure connaissance de soi et de son rapport à la nature. L'ouverture d'esprit est la clé permettant d'accéder à une autre manière de voir, comme nous l'exprime cet éleveur de brebis : « *On a utilisé les arguments, les infos des uns et des autres, pour faire notre propre chemin* » (Terrain A – Entretien 15 – BS). Le président de l'association des *Eleveurs Autrement* témoigne de ce même processus : « *A partir de 2009, j'ai commencé à chercher sur internet des méthodes alternatives pour apprendre autrement. J'ai rencontré des gens qui faisaient des formations sur la santé animale, sur l'alimentation* » (Terrain B – Entretien 16). S'approprier le processus de changement va également de pair avec l'indépendance de l'éleveur sur le plan intellectuel. Voyons, sur le schéma ci-dessous, créé à partir du témoignage du Président de l'association des *Eleveurs Autrement*, comment peut se traduire cette reprise de leur pouvoir personnel par les éleveurs.

Et si on passait en bio ? Genèse du changement chez les Eleveurs Autrement

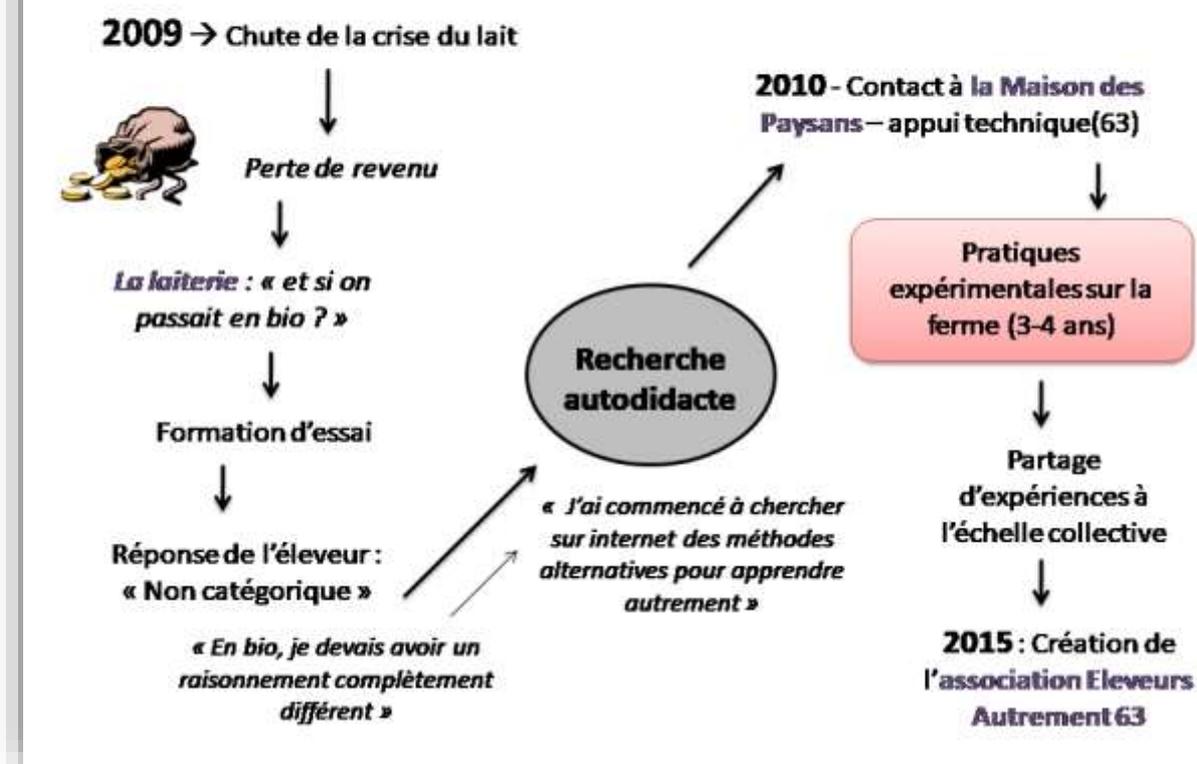


Figure 24. Marie Guicheteau, 2020

Mais le changement peut prendre des mois voire des années avant de révéler, dans toute leur ampleur, les effets positifs qu'il a générés. Au départ, des émotions jusque là soigneusement contenues peuvent surgir. L'expression de la colère, de sentiments d'injustice, de pensées angoissantes est alors tout à fait légitime et fait partie du processus de changement qui est déjà bien avancé. A ce niveau, l'engagement dans un collectif associatif ou syndical peut faciliter la prise de parole et la libération des émotions. Le retour dans le passé est parfois nécessaire pour analyser une trajectoire de vie et comprendre l'évolution du contexte, comme cet éleveur à la retraite qui se rappelle, lors d'une réunion rassemblant les membres de la Confédération Paysanne 85 : *« Il fallait produire, produire. Nous les jeunes, on nous enseignait qu'il fallait faire des stabul'. On touchait de sacrées primes [...] C'était le début des trente glorieuses. On nous préconisait de faire du lait pour donner à manger à la population. On nous faisait miroiter... Vous allez voir, qu'ils nous disaient, vous allez devenir de gros agriculteurs »* (Terrain A – Entretien 15 – AS).

Les principaux freins au changement de pratiques résident notamment dans l'influence que peut avoir le regard des autres, ainsi que l'exprime cet éleveur laitier, producteur de fromage de vache en vente directe, dans le Bocage Vendéen.

« Localement, lorsqu'on ne fait pas comme les autres, le milieu environnant cherche à nous montrer du doigt, à nous marginaliser. Quand on avait 25 ans, je croyais que par le discours on pouvait faire réfléchir les gens. Très vite, je me suis rendu compte que c'est par l'exemple qu'on peut les faire changer. S'ils ne sont pas prêts à entendre, ils ne sont pas prêts à entendre » (Terrain A – Entretien 15 – PC).

L'influence des proches est soulignée à travers le témoignage suivant : « Je vois mes gars qui sont en train de s'enfoncer, ils sont victimes du milieu, ils ont pas les épaules assez solides pour changer d'attitude en agriculture parce que le milieu est porteur. Les copains vont leur dire : mais tu ne vas pas te mettre à faire des prairies ! Il faut labourer ! Il faut faire du maïs ! S'il n'y a pas un groupe solide autour de toi pour t'épauler et travailler, tu vas dans le mur et il y en a beaucoup de comme ça » (Terrain A – Entretien 15 – AS).

De même, cet éleveur aujourd'hui converti à l'agriculture biologique explique les résistances auxquelles il a dû faire face, lors de sa période de transition : « On était sceptique. Les voisins nous mettaient en garde. [...] Nous aussi, comme les autres, on avait des a-priori. » (Terrain A – Entretien 6). Dans un tel contexte, assumer sa différence signifie aussi prendre le risque d'être rejeté par ses pairs : « Notre but est d'avoir toujours de l'herbe de qualité. On s'est équipé d'un matériel de récolte, on n'est pas dans une CUMA. Ça n'a pas été bien perçu, on nous a tourné le dos. [...] Parce qu'on sort du moule, on nous a dit non » (Terrain A – Entretien 6).

L'un des passages les plus délicats réside dans la reconnaissance des erreurs commises ; l'acceptation est d'autant plus longue et douloureuse lorsque la personne a maintenu un fonctionnement inadéquat, c'est-à-dire source de souffrances pour elle et pour les autres, pendant de longues années. C'est toute une partie de sa vie qu'elle doit alors apprendre à lire autrement, notamment en prenant conscience que ses choix étaient alors guidés par l'état des connaissances qui lui étaient accessibles à l'époque, mais aussi par un contexte, un ensemble de croyances dans lequel elle avait été baignée : « on était dans un tourbillon. On a été manipulés [...] On croyait à ce qu'on nous racontait, à cette marche à suivre. » (Terrain A – Entretien 14 – PC). « Vermifuger était une grosse erreur ! [...] Après 2020, ces produits antibiotiques seront interdits même en conventionnel, c'est mon avis » (Terrain A - Entretien 6). Les éleveurs nous ressentent ici des émotions dites d'éloignement, de colère voire de dégoût, qui les invitent à prendre de la distance par rapport aux systèmes conventionnels. Nous pouvons également reprendre les propos de ce membre de l'association des *Eleveurs Autrement*, qui nous mentionne une expérience de pédagogie sur le terrain auprès d'autres éleveurs, touchés par le phénomène de l'invasion du campagnol terrestre.

« Nous, les éleveurs de l'association on a été appelé par les éleveurs du Cantal, fortement touchés par un cycle d'invasion. Le matin, on a essayé de leur expliqué qu'ils étaient responsables de cette situation et qu'ils devaient reprendre la main sur leur ferme. C'était relativement tendu... L'après-midi, nous sommes allés voir les prairies. Sur les vingt agriculteurs qu'on était, 2 se sont mis à pleurer. La prise de conscience a été immédiate » (Terrain B – Entretien 16).

L'énergie du changement peut ainsi être impulsée par un choc, vécu plus ou moins violemment, et qui s'accompagne d'émotions fortement négatives. De même, le technicien-animateur de l'association nous affirme, alors qu'il nous présente la démarche de changement initiée par les *Eleveurs Autrement* : « Ce n'est pas toujours facile. Il faut accepter de se remettre en question. De toute façon, la vie nous montre ce qu'on est capable de voir. Quand on regarde en face ses propres conneries, c'est un moment magnifique, une prise de conscience, comme un grand souffle qui te traverse, un courant d'air » (Terrain B – Entretien 12).

Chez les éleveurs engagés dans les voies alternatives, les critiques à l'égard de l'enseignement agricole et des conseillers des grands groupements peuvent être intenses, mettant notamment en lumière les contradictions entre ce qui leur a été appris et ce que la société, dans sa connaissance actuelle des enjeux environnementaux, demande : « Les vers de terre remuent plus de terre qu'un tracteur ou une charrue. Un paysan a besoin de le savoir. Un agriculteur, il ne le sait pas. On n'a pas appris ça à l'école. Ils avaient déchiré ces pages de notre enseignement agricole » (Terrain A – Entretien 15 – PS).

Le vocabulaire de la trahison, du mensonge, de la manipulation se retrouve ainsi couramment dans la bouche de ces hommes et de ces femmes de la terre, teintant les témoignages et les parcours de vie d'une amertume certaine. « Tout ce que j'ai appris à l'école, c'était faux. » dénonce cet éleveur de bovin lait, vivant au pied du Puy-de-Dôme (Terrain B – Entretien 15). Cet éleveur, remarquant l'état de dissonance cognitive dans lequel il se trouve aujourd'hui, dénonce le système éducatif dans lequel il avait donné toute sa confiance. Il se sent clairement trahi, déçu, et nous exprime son sentiment de devoir tout recommencer à zéro.

De même, lorsqu'on interroge cet éleveur de vaches allaitantes converti à l'agriculture biologique sur les raisons qui rendent difficiles le changement de pratiques pour les éleveurs du territoire, il explique : « En formation, on nous a expliqué que pour produire [...] Il fallait labourer, bien mixer la terre, faire un bon lit de semences, traiter les maladies [...] On dit à ces mêmes agriculteurs qui depuis trente ans étaient partis sur les pas de leurs parents à produire, produire, on leur dit qu'ils ne vont pas dans la bonne voie : tout le vivant, nos sols, la pollution de l'eau, c'est une catastrophe. Les agriculteurs se disent : on s'est foutu de nous pendant trente ans ! On ne veut pas croire, on nous a menti ! » (Terrain A – Entretien 6).

Pour le président de l'association des *Eleveurs Autrement*, l'idée de la conversion en agriculture biologique, telle qu'elle était proposée par sa laiterie, lui semblait représenter une montagne impossible à gravir car : « *Moi j'ai une formation agricole basique. A l'école on m'a dit que je devais mettre de l'engrais pour avoir de l'herbe, que je devais mettre des produits pour détruire les mauvaises herbes. C'étaient ça mes solutions. On ne m'a pas expliqué ce que je mettais à la place des antibiotiques et des produits [...] Je ne suis pas passé en bio* » (Terrain B – Entretien 16).

C'est tout un système de pensée qu'il s'agit alors de remettre en question, ce qui demande une certaine volonté car il s'agit de combattre toute une chaîne de conditionnements reçus de la part d'une autorité en laquelle les éleveurs avaient donné leur confiance. De plus, les structures de développement agricoles actuelles ne sont pas toujours clairement positionnées : si les discours sont favorables, les actes sont quant à eux guidés par la prudence, voire la frilosité. Pour les institutions chargées du développement agricole, croire dans ce processus de changement des pratiques n'est pas toujours chose aisée, même pour les personnes dont la mission consiste précisément à promouvoir des formes durables d'agriculture. Des freins diplomatiques peuvent influencer les croyances en ce qu'il est possible ou non de réaliser sur le terrain, ainsi que nous l'illustre le commentaire suivant qui nous a été donné par le président de l'association des *Eleveurs Autrement*, à propos d'une réunion à laquelle nous avons également assisté.

« *Je suis allé à une journée agroécologie où on m'a demandé de témoigner sur les pratiques de ma ferme. C'était le flou artistique. [...] Ils étaient en train de se chamailler entre l'administration, les syndicats agricoles, les représentants vétérinaires, les représentants de l'alimentation sur la question qui était l'antibio-résistance : "nous on propose une réduction de 40% des effectifs". Et les syndicats s'emportaient : "vous ne vous rendez pas compte, on tire toujours sur les paysans, 5% ce serait déjà bien..." Les vétérinaires : "mais qu'est-ce qu'on va devenir, vous ne vous rendez pas compte..." Moi : "je suis éleveur et personne ne me demande mon avis alors que je suis le premier concerné. Aux syndicats, les gens qui nous représentent sont des céréaliers, quels intérêts ils peuvent trouver à l'élevage ? Pour votre gouverne, j'ai réussi à réduire de 90% les antibiotiques. Les choses sont faisables". Ça a jeté un grand blanc, la question n'a jamais été tranchée. De là, on m'a fait témoigner et à la fin, la responsable est venue me voir : "vous nous avez vendu du vent, si ce que vous nous dites est vrai, ça change toute l'agriculture. C'est trop beau pour être vrai" » (Terrain B – Entretien 16).*

Si les structures institutionnelles dans lesquelles les éleveurs pouvaient espérer trouver des réponses à leurs interrogations sont elles-mêmes cisailées en leur cœur par les mêmes tensions qui déchirent les éleveurs et les bloquent dans leur mouvement, comment pourraient-elles apporter le soutien psychologique et les leviers d'action qu'ils en attendent ?

4.2.4 – Le réveil de la flamme : le cœur a ses raisons que la raison ignore

Nous choisissons pour notre part d'insister sur ce qui ranime la passion des éleveurs pour leur métier : c'est dans la renaissance de ce mouvement d'enthousiasme que nous lisons, chez les éleveurs, les traces les plus significatives d'un retour à l'humain et de la sortie du paradigme matérialiste qui formule les tenants et les aboutissants de la question de la nature dans notre société occidentale actuelle. A ce sujet, cette citation d'un éleveur de vaches ferrandaises est intéressante : « *Le seul argument c'est d'aimer* » (Terrain B – Entretien 6).

Avoir le droit d'aimer, en dehors du diktat qui voudrait toujours séparer ce qui fait nature de ce qui ne fait pas nature : c'est là que se trouve, selon notre compréhension, la clé de la liberté pour les éleveurs et les éleveuses. A travers les témoignages des éleveurs, nous découvrons en effet que les choix de ces derniers ne sont pas toujours motivés par un raisonnement de type rationnel, soit tourné vers la recherche de profit ou de rentabilité accrue, soit vers la maximisation du potentiel de nature que renferme l'image de leur activité. La voie du cœur ne naît pas d'un long effort argumentatif. Elle est, tout simplement. C'est pourquoi l'injonction de justifier chacune de ses actions peut complètement étouffer cette flamme du désir créatif. Pour appuyer nos propos, nous faisons référence à la pensée de François Terrasson qui invite, dans son ouvrage *La Civilisation anti-nature*, chacun et chacune à s'interroger : « *Qu'est ce que nous voulons ? Qu'est-ce qui nous fait vibrer ? Nous transporte d'enthousiasme ?* » (Terrasson, 2008).

Le choix des races rustiques est selon nous une illustration intéressante d'une voie du cœur allant au-delà de la séparation entre nature et culture. Cultiver sa différence, encourager la variété plutôt que l'homogénéité, font partie des éléments qui participent au choix des races rustiques. Voyons, à travers l'exemple de cet éleveur puydômois de vaches de race ferrandaise, comment ce choix s'est imposé à lui.



→ ***Ci-contre : photographie 184.***

Troupeau de race ferrandaise au pré (Terrain B – Entretien 6). Les ferrandaises se caractérisent par une robe de type barrée, bregniée (au fond) ou poudrée (devant).

« Au fil des années, j'en ai eu marre de l'uniformité. Traverser la France et voir partout les mêmes paysages, les mêmes animaux... Avoir un seul modèle et rien d'autre à côté. C'est l'amour après de sa région et de tout ce qui va avec, cette identité. C'est de se dire qu'on a des particularités, qu'on ne fait pas comme les autres, et aller contre des choses qu'on voudrait nous imposer » (Terrain B – Entretien 6).

Malgré l'originalité de sa robe, de ses cornes en lyre, et l'adaptation au terroir spécifique auvergnat, la ferrandaise n'aurait pas que des atouts du point de vue des acteurs économiques, ainsi que nous l'exprime cet éleveur : « Lorsque vous dites au marchand que vous avez des ferrandaises, il [le marchand] fait la grimace » (Terrain B – Entretien 6). La viande de cette race rustique serait beaucoup moins prisée par les bouchers que la viande charolaise par exemple. Pour les éleveurs, ce choix ne serait donc guère séduisant sur le plan économique. « Elle n'est compétitive ni d'un côté ni d'un autre » (Terrain B – Entretien 6), ce qui signifie que malgré son double potentiel (car la race ferrandaise est l'une des rares races à avoir gardé son caractère mixte, à la fois laitier et allaitant), cette race n'est pas intéressante du point de vue de sa productivité.

Mais ces points négatifs n'ont pas réussi à faire changer d'avis cet éleveur, qui nous déclare : « Je dis souvent que quand on fait le choix d'une race, c'est le choix du cœur. En plus, cette race elle est belle. C'est une belle race. Elle est majestueuse, elle a un port de tête joli, elle a une robe qui est diversifiée. C'est une belle vache » (Terrain B – Entretien 2).

Cette valeur esthétique serait, d'après cet éleveur, le propre des races rustiques attachées à un terroir. « La salers c'est une belle vache. L'aubrac aussi, c'est une belle vache » (Terrain B – Entretien 2). La richesse génétique de cette race est également un atout mis en avant par cet éleveur : « Ils ont pu garder des rameaux anciens très diversifiés. Actuellement, il y a une diversité génétique chez la ferrandaise excellente, quasiment meilleure que chez la holstein » (Terrain B – Entretien 6). Ce qui ferait la beauté de cet animal viendrait également de quelque chose de plus subtil que sa couleur ou de la forme des cornes. Il s'agirait de sa qualité de présence au monde, qui séduirait particulièrement cet éleveur ainsi qu'il nous l'exprime de la façon suivante : « Ce que j'aime avec cette race là, c'est que quand tu l'as en face, tu as vraiment un animal [...] Une ferrandaise, si elle fait quelque chose, c'est qu'elle a bien envie de le faire. Sinon, elle fait demi-tour en courant. [...] Avec le cheval de trait on retombe sur de l'animal qui en impose. En face de toi, il y a du répondant, du muscle. C'est ce que j'aime. Tu sens qu'il est là, qu'il faut l'appivoiser » (Terrain B – Entretien 6).

Par ces mots, ne trouverait-on pas la marque d'un vrai changement de paradigme dans le lien entre l'éleveur et l'animal ? Nous y décelons du moins le signe que chez tout être humain, on retrouve « d'autres paramètres que les registres financiers, que les bilans de la fin de l'année [...] si tu choisis cette race, c'est parce que... j'ai du mal à l'expliquer, c'est pas rationnel » (Terrain B – Entretien 6).

Pour conclure son entretien, cet éleveur nous offre cette citation, que nous choisissons pour conclure ce troisième chapitre dédié au mouvement de la vie : « *C'est irrationnel et intemporel [...] Cette vache, elle a une âme, c'est peut-être un truc comme ça* » (Terrain B – Entretien 6). Toutefois, nous pouvons porter sur ce témoignage un regard particulier, puisque nous avons pu vérifier que cet éleveur n'exerçait pas son métier à temps plein : aussi, la façon dont il conçoit le choix des races rustiques est guidée par sa passion personnelle, plus que par la nécessité de vivre de son travail. La grande liberté avec laquelle il s'exprime sur la question de son amour des races rustiques vient sans doute du statut semi-professionnel de son activité.

Mais nous avons pu trouver d'autres témoignages qui rendent compte de cette petite étincelle qui fait le charme des races rustiques, même si elles ne correspondent pas aux critères de rentabilité qui devraient séduire les entrepreneurs en élevage. Ainsi, ce jeune éleveur laitier du bocage vendéen nous explique qu'il garde, dans son troupeau de Holstein, « *trois vaches normandes et deux montbéliardes* » (Terrain A – Entretien 14). La raison de ce choix, il nous la présente tout simplement de la façon suivante : « *ça, c'est pour le plaisir* » (Terrain A – Entretien 14).

Si nous restons dans le bocage vendéen, nous pouvons également mentionner le cas de ce GAEC où sont fabriqués des yaourts fermiers : si le troupeau est majoritairement composé de vaches de race montbéliarde, il compte également trois vaches jersiaises, présentées dans la photographie suivante.



→ ***Ci-contre : photographie 185. Trois vaches de race jersiaise, réputées pour donner un lait très riche en matière grasse, sont intégrées au troupeau de montbéliarde de cet élevage laitier vendéen.***

Cela nous invite à prendre en considération cette réflexion de François Terrasson : « *Ne dépendant pas d'une formule mathématique décrivant la diversité écologique, le mouvement du désir s'attache à des choses directement sensibles et souvent, là encore, paradoxales* » (Terrasson, 2008).

Changer de paradigme de pensée peut certes être illustré par l'adoption de tel cahier des charges ou peut être couronné par l'obtention de tel label. Mais il faut ici être prudent, manier les paradoxes avec délicatesse, bref ne pas se fier seulement aux apparences : notamment, la conversion en agriculture biologique ne signifie pas forcément la sortie du paradigme matérialiste. Parfois, le changement peut prendre une allure qui n'a en apparence rien à voir avec une préoccupation vis-à-vis de la nature. Il peut même prendre une forme qui semble, au premier abord, entrer en contradiction avec celui-ci. Attention donc aux préjugés ! François Terrasson développe cet argument dans son ouvrage *La Civilisation Anti-Nature* (Terrasson, 2008). Il prend l'exemple d'une de ses amis, grande amoureuse de la nature, qui a pu être profondément émue par la visite d'une fonderie alors que ce n'était pas le style de décor par lequel, a priori, elle s'attendait à être touchée.

De même, nos éleveurs peuvent être enthousiasmés par des aspects de l'élevage qui, d'un point de vue extérieur, pourraient plutôt être catalogués dans « *le camp de l'anti-nature* ». Pour eux, les priorités par lesquelles passe la voie du changement ne sont pas toujours là où on les attendrait.

4.2.5 – L'outil technique : service ou détournement de la flamme ?

Aborder le sujet de l'équipement matériel des structures d'élevage nous invite en effet à explorer un aspect apparemment paradoxal des relations entre les éleveurs et la nature. Dans certains cas en effet, le changement peut se traduire par l'adoption d'un nouveau fonctionnement fondé sur l'outillage technique et la modernisation des équipements. Cet aspect prosaïque du métier ne doit pas être négligé dans ce rapport, car il présente des facettes qui nous intéressent grandement. C'est notamment le cas que nous avons rencontré en vallée d'Ossau.

Pour l'un des éleveurs de brebis que nous avons interrogé (Terrain C – Entretien 19), l'installation d'une rampe automatique permettant l'alimentation du troupeau représente un changement significatif des rapports à la nature de son système d'élevage.



→ Ci-contre : photographie 186.

Installation d'une rampe automatique au sein de la petite bergerie, à Laruns.

Ce nouvel équipement promet d'alléger les tâches quotidiennes de l'éleveur dans la bergerie. Elle est, selon lui, un investissement indispensable à la mise en œuvre de meilleurs rapports à la nature dans le système d'élevage. L'idée sous jacente qu'on retrouve consiste à reconnaître que les rapports éleveurs/nature sont indissociables de son bien-être et de son état de santé, donc de ses conditions de travail.

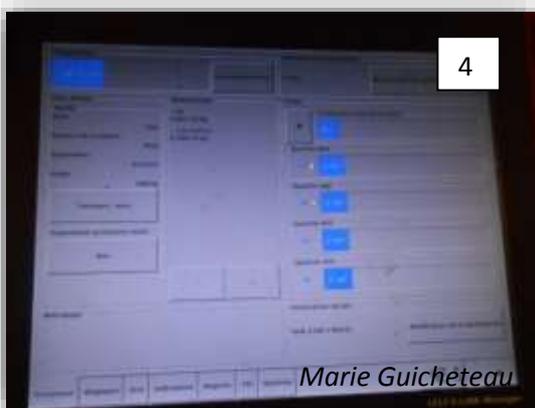
De même, cet autre éleveur-berger de Laruns nous explique son choix de monter une salle de traite à l'estive, se différenciant ainsi de la plupart des éleveurs de la vallée, pour qui la traite à la main est la pratique la plus courante en estive. Nous découvrons à travers son témoignage combien il peut également être difficile de faire comprendre son besoin d'avoir un peu de confort, dans le cadre d'une profession où la pénibilité du labeur est parfois mise en avant comme une valeur positive, signe de courage et d'abnégation. Il reprend avec nous l'historique de ce changement, qui n'a rien eu d'une évidence et qui est venu bousculer les mentalités.

« J'ai été le premier à monter là-haut une machine à traire parce que j'avais beaucoup de brebis en pension donc beaucoup de lait [...] En 2000 j'ai acheté une machine. Par contre, c'était il y a quinze ans et les gens n'étaient pas prêts à accepter ça. Dans les Alpes les gens étaient habitués. Mais ici, on commençait à peine à les avoir à la maison. Et moi, de suite, je suis passé au cran au-dessus et j'ai voulu la monter mais je m'en suis découragé tout seul parce que je passais pour un illuminé. Même, il y avait un côté culturel. C'était la honte, côté méritocratie au travail. T'étais pas un vaillant, si tu trayais à la machine. J'aime bien mes brebis, j'aime bien pas avoir mal au dos, parce que traire à la main, c'est dur. J'ai pas de leçons à prendre, j'ai trait à la main depuis que je suis gosse. Mais c'est pas pour ça que j'aime souffrir [...] Je suis pas dans cet esprit-là mais ça m'a quand même découragé. La sentence locale était si forte à un moment donné que ça m'a mis le doute. La machine est restée en bas quelques années [...] Et puis, il se trouve que c'est devenu tendance » (Terrain C – Entretien 12).

Selon son expérience, cet outillage matériel qui est venu améliorer les conditions si modestes de la vie en haute montagne n'est pas incompatible avec le lien à la nature, bien au contraire. Il pèse le pour et le contre, de la façon suivante : *« Peut-être qu'on peut dire que la traite est un moment privilégié avec les animaux. [...] D'un autre côté, on est aussi moins crevé et plus disponible aussi pour d'autres moments. C'est à nous de compenser, de retrouver cette intimité avec l'animal autrement »* (Terrain C – Entretien 9). L'argument mis en avant est le suivant : lorsque la mécanisation soulage l'éleveur des aspects les plus pénibles de son métier, elle le libère également dans son rapport à la nature et aux animaux.

Cet exemple nous amène à parler d'une autre étude de cas, cette fois ciblée vers une exploitation agricole du Bocage Vendéen. Avant d'en dire plus, laissons le corpus de photographies suivant nous inspirer son effet.

L'OUTILLAGE TECHNIQUE : UNE VOIE D'ACCES AU LIEN A LA NATURE ?



→ Ci-dessus : ensemble photographique 187.
Installations techniques d'un élevage hyper-équipé.

Tandis qu'il nous présente son bâtiment d'élevage, cet éleveur de vaches laitières du bocage vendéen nous déclare : « *C'est un type de bâtiment un peu nouveau dans le paysage. C'est même un peu décrié* » (Terrain A – Entretien 9). C'est aux Epesses, non loin du parc touristique du Puy-du-Fou, dans un paysage de vallons où les haies bocagères sont encore nombreuses, que cet éleveur de vaches laitières est fier de nous faire découvrir la première « ferme-usine » du bocage vendéen. Le grand bâtiment que nous visitons ressemble à une cathédrale métallique (1) : très aéré, entièrement robotisé, il offre une alternative au pâturage, et montre un exemple de ce qui pourrait devenir un modèle d'avenir pour l'élevage du bocage vendéen. S'il abrite aujourd'hui un troupeau de 200 vaches, il a été conçu pour en héberger 300. « *C'est un projet sur 20 ans, ce n'est pas du court terme* » (Terrain A – Entretien 9). Accroître la productivité laitière des vaches holstein du troupeau est le but qui motive la création d'une telle infrastructure. « *C'est pas pour faire 8000 Kg de lait, mais plutôt 13 000 kg de lait, mieux vaut être clair* » (Terrain A – Entretien 9).

Au niveau des installations, tout est prévu pour le confort des animaux grâce à un système entièrement automatisé : des matelas tapissent les logettes, les volets d'aération se soulèvent et se rabaisent selon la météo, la brumisation permet de contrôler l'humidité de l'air, en été. A la pointe, les compétences techniques sont mises au service du bien-être des animaux d'élevage, pour que ceux-ci en échange puissent donner le maximum d'eux-mêmes. La traite est l'affaire des robots (2) tandis que les veaux juste-nés sont élevés dans des logettes séparées (3). Des ordinateurs sont reliés aux colliers des vaches et assurent leur suivi (4). Si l'une des vaches nécessite un soin, c'est un bras électrique qui la guide automatiquement jusqu'à une fosse, dédiée aux manipulations des animaux (5). L'éleveur nous présente ainsi :

« *C'est rassemblé autour des robots. En face des robots, il y a des grands passages autour, des abreuvoirs, de la ventilation. Tout est conçu pour qu'elles soient bien. Les volets s'adaptent selon les orientations météorologiques. Ils prennent en compte la vitesse du vent, son orientation et ça monte, ça descend, ça se fait tout seul. Les petits tuyaux servent pour la brumisation, qui refroidit l'air l'été. Pour l'eau d'abreuvement, on récupère la chaleur du lait qui entre dans les robots. L'eau n'est jamais froide, mais à température ambiante. C'est plein de petites choses. Les logettes sont tapissées de matelas, doux pour les pieds* » (Terrain A – Entretien 9).

Dans ce système où l'informatique maîtrise au maximum les aléas de la nature, l'homme joue un rôle de chef d'orchestre des machines. Lui-même n'est plus guère au contact des animaux, cet éleveur l'admet : « *on a beaucoup moins de contact physique, puisqu'on ne fait plus la traite. C'est plutôt un suivi informatique* » (Terrain A – Entretien 9). C'est seulement quand un problème advient que les éleveurs retrouvent le contact avec leurs animaux. Mais une trop grande confiance dans la technologie peut coûter cher lorsqu'il s'agit de la santé d'un être vivant.

Lorsqu'une panne parvient, révélant la faillibilité des robots, il peut arriver que l'éleveur, habitué à déléguer la surveillance, se rende compte trop tard des maux qui affligent ses bêtes, ainsi qu'il nous le confie de la façon suivante : « *Il y en a une qu'on a perdu parce que son collier était défaillant. Elle avait une mammite. On s'en est rendu compte trop tard* » (Terrain A – Entretien 9). L'idée d'un tel projet, qui se démarque nettement des autres systèmes d'élevage visibles dans le bocage, n'est pas le fruit de la seule inspiration de l'éleveur. C'est après la rencontre d'un professionnel à la personnalité atypique, visionnaire et créateur de ce modèle innovant d'élevage, que le projet a pris naissance, ainsi que nous le présente cet éleveur : « *On a rencontré un coach [...] il parcourt maintenant la France, il donne des conférences. Il faut être prêt à entendre son discours, qui sort des sentiers battus* » (Terrain A – Entretien 9).

Tout au long de notre visite, nous notons l'enthousiasme de cet éleveur et sa volonté d'assumer des choix techniques indissociables, selon lui, d'une approche de l'élevage tournée vers l'humain. Il se sent « *porté par le courant* », car il pressent que ce système à la pointe est un modèle d'élevage tourné vers l'avenir et dans la mouvance des politiques agricoles. Il affirme que « *c'est peut-être l'agriculture du futur. Quand notre ministre parle d'agroécologie, on est en plein dedans. C'est l'agriculture aboutie* » (Terrain A – Entretien 9). La visite de cette exploitation agricole dont la taille peut sembler démesurée par rapport aux structures familiales qui l'entourent, nous invite à remettre en question les rapports à la nature tels qu'on les projette habituellement.

Nous nous souvenons ainsi de cette citation d'Yves Luginbhül : « *La pensée technique est également un mode de production de l'idée de nature* » (Luginbhül, 1989). Il est certain que cet homme est passionné par le potentiel d'innovation dont il se sent porteur en osant faire l'expérience d'un projet qui sort de l'ordinaire dans le milieu agricole du Bocage Vendéen. Là où ses collègues seraient plutôt touchés par la morphologie des animaux ou par l'odeur du bon foin stocké dans la grange, cet éleveur hors-norme est véritablement ému par ce prodige technologique, qui lui assure de vivre son métier d'une façon inédite et qui apporte une petite révolution dans son confort de vie. Parce que cette émotion nous a été transmise de façon authentique, elle mérite d'être rapportée ici comme étant l'une des voies d'expression possible du lien entre les éleveurs et la nature. Nous ne pouvons toutefois clore cette thématique de l'outillage technique en élevage sans relever le risque d'une utilisation du vivant par la technologie et le numérique. Sous couvert du bien-être animal et du moindre effort physique, les dispositifs robotisés peuvent en effet avoir pour conséquence indirecte une modification du vivant qui laisse sa marque, notamment à travers cette citation : « *une belle vache prim-holstein, c'est une grande vache, avec de belles mamelles... C'est des critères techniques, d'attaches arrière, d'attaches avant. Ce qui est très important pour le robot, c'est l'implantation des trayons. On sélectionne beaucoup là-dessus. Si les tétines sont trop rapprochées derrière, c'est un souci pour le branchement du robot. Il ne les distingue pas* » (Terrain A – Entretien 9).



→ Ci-contre : photographie 188.

Robot de traite. La vache est enveloppée par le robot pour la traite. Sa morphologie doit être la plus possible conforme au standard prévu lors de la conception du robot.

On découvre ainsi que les politiques de sélection génétique sont orientées par la finalité productive et financière, ce qui a pour conséquence, sur le terrain, de modeler la morphologie des animaux en fonction de l'outil technique. L'animal, habituellement central dans le système d'élevage, devient ici secondaire derrière le robot. Reprenons également cet extrait, particulièrement significatif de ce déplacement de l'attention de l'éleveur et de l'ensemble du système d'élevage: « *C'est rassemblé autour des robots* » (Terrain A – Entretien 9) résume ce chef d'exploitation. Difficile, en analysant ces propos, de ne pas penser au scénario de l'instrumentalisation du vivant et au détournement de certaines valeurs positives du lien éleveur/nature (comme le bien-être animal) dans la finalité de maximiser la rentabilité financière. Nous pouvons ici nous rapprocher des travaux de Catherine et Raphaël Larrère, qui pointaient du doigt en 2005 l'actualité de la théorie de « l'animal-machine » au regard de certaines pratiques d'élevage. Ils soulignaient ainsi : « *La zootechnie moderne, celle qui s'est développée au milieu du XXe siècle, considère explicitement l'animal domestique comme « une machine vivante à aptitudes multiples ». Certes, l'animal de la zootechnie n'est pas l'automate cartésien : c'est une machine thermodynamique dont on veut augmenter le rendement énergétique. Plus exactement, c'est une sorte d'engin cybernétique, doté de mécanismes d'autorégulation, qui synthétise des protéines animales à partir d'aliments végétaux* » (Larrère et Larrère, 2005).

La citation suivante nous laisse apprécier une telle vision du lien humain/nature : « *Dans ce système, on veut vraiment intensifier la production de la vache laitière et surtout du bâtiment, optimiser l'outil. Plus il sera productif, plus il sera rentable. Il faut un maximum d'animaux dessous et ensuite, avoir des animaux productifs par une bonne santé, une bonne alimentation, une bonne maîtrise [...] Tout est basé sur le confort de l'animal, le bien-être, afin qu'elles expriment leur potentiel au maximum* » (Terrain A – Entretien 9).

Dans ce cadre et avec de tels objectifs, le rapport de l'animal à son milieu naturel apparaît de façon secondaire, ce qui amène cet éleveur à déclarer : « *Le pâturage c'est compliqué. [...] C'est pas une super production par vache* » (Terrain A – Entretien 9).

C'est une telle réflexion qui l'a finalement conduit à adopter un système en zéro-pâturage, où seules les génisses ont la possibilité de sortir du bâtiment.

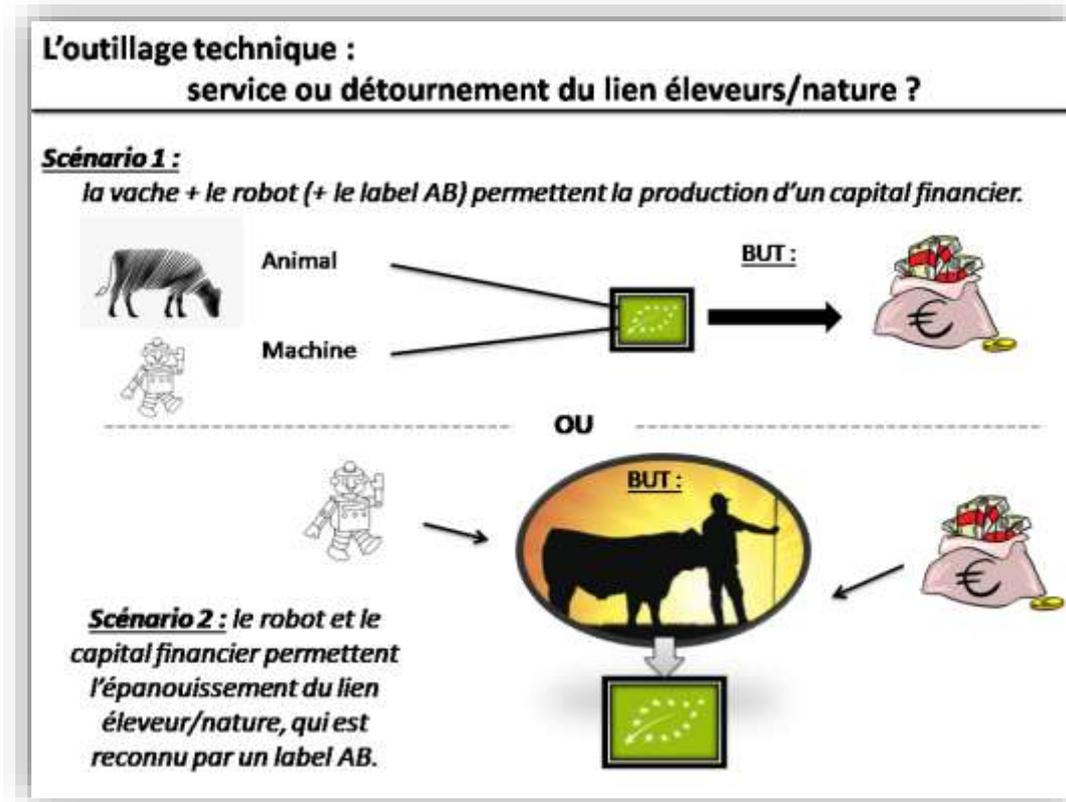


Figure 25. Marie Guicheteau, 2020

4.2.6 – Et si c'était ailleurs ? Le choix d'un autre chemin...

Nous ne pouvons finir cette partie dédiée au changement chez les éleveurs français sans aborder la possibilité de l'abandon du métier. Car là réside également, pour certains, une potentielle porte de secours. Il y a des éleveurs pour lesquels le métier est trop synonyme de souffrance, de limitations, de fardeau pour qu'ils puissent s'y projeter autrement. Peut-être que les pressions extérieures sont trop fortes pour permettre l'expression d'une différence et sa concrétisation par des pratiques qui sortent du moule ; peut-être que l'histoire de l'exploitation familiale est trop marquée par l'endettement, par les luttes de pouvoir, par les guerres de voisinage, pour que le rêve du lien entre l'éleveur et la nature puisse cohabiter avec la réalité.

Peut-être même que la flamme de la passion n'a jamais été vraiment présente, ou qu'elle a été définitivement étouffée par un ensemble de facteurs : précarité de la situation économique, complexité administrative, incompréhension des habitants de l'espace rural, isolement, fatigue nerveuse et physique... Quoi qu'il en soit, il y a des cas où l'élevage ne représente plus une voie de libération et d'épanouissement pour l'éleveur.

Pour celui ou celle qui en prend conscience, il s'agit alors de se défaire de l'idée que l'élevage est le seul métier possible par lequel on peut vivre l'amour de la nature et le respect de ses racines. Il s'agit aussi de s'extraire des conditionnements qui faisaient du lien à la terre la seule manière de prouver aux autres sa valeur d'homme (notamment dans un contexte qui met la priorité sur l'expression des valeurs masculines).

« *C'est un milieu très masculin et plutôt axé sur le capitalisme* » (Terrain A – Entretien 4) nous annonçait d'ailleurs, en guise de présentation du monde agricole vendéen, ce technicien d'un groupement agricole local.

En s'éveillant, la sensibilité peut donner l'ordre de tout quitter, de tout arrêter, de renoncer. Ce changement aussi suppose un accompagnement, d'autant plus lorsque le métier était lié à une histoire familiale et que la terre se transmettait, depuis des siècles, de génération en génération. A ce sujet nous avons pu recueillir le témoignage d'un homme, berger dans sa jeunesse, qui se destinait à une carrière d'éleveur et qui, après réflexion et observation des conditions de travail du métier, a finalement renoncé à son projet. C'est à la station du petit train d'Artouste, en vallée d'Ossau, que nous l'avons rencontré ; travaillant comme saisonnier, il s'est spontanément présenté à nous pour expliquer : « *Moi, j'aurais rêvé d'être éleveur [...] Toujours plus, un tel endettement... Non. Je ne voulais pas vivre ce métier dans ces conditions là. D'autres osent : je ne sais pas comment ils font. Aujourd'hui, il ne faut pas s'étonner si les éleveurs montrent de l'amertume. La société et les conditions économiques les rendent fous. Ils sont obligés d'adopter un comportement double pour correspondre aux réalités palpables du métier, qui sont bien concrètes, sur le terrain. Pour faire vivre le troupeau, il faut du temps d'observation, apprendre à connaître chacune de ses bêtes : son parcours, ses qualités, ses faiblesses. Comment ce rapport là est possible dans un système industrialisé ? Moi je n'ai pas voulu être schizophrène : c'est pour ça que j'ai abandonné ce rêve de gosse* » (Terrain C – Entretien 10).

Il est également intéressant, sur ce sujet sensible de l'arrêt du métier par les éleveurs, d'observer les réactions qu'elles provoquent chez les éleveurs qui restent en poste. « *Dans le coin, une exploitation sur trois est sur le point de mettre la clé sous la porte. Tu te rends compte ? Il y en a qui vont arrêter, c'est sûr, on le voit tous les jours. On le voit au sein de la CUMA, il y a des éleveurs qui ne paient plus parce qu'ils ne peuvent plus* » (Terrain A – Entretien 14) nous explique cet éleveur laitier, représentant du syndicat agricole des Jeunes Agriculteurs du canton des Herbiers L'arrêt de l'activité est ici perçu comme un échec, du moins comme expérience négative qui coûte non seulement à l'éleveur qui se désiste mais également à tout le milieu agricole auquel il appartient. On peut émettre l'hypothèse que cette représentation n'est pas nécessairement fidèle aux réalités vécues par ceux et celles qui font le choix d'arrêter cette activité, qui peuvent également se sentir soulagés ou libérés par une telle décision. Mais les peurs des uns et des autres peuvent tordre la perception de ce changement et en éluder le caractère aussi audacieux que courageux.

* * * * *

« Gérer l'imprévisible consiste à le laisser être ce qu'il est naturellement : pas cernable, pas définissable. Et être prêt, prêt à tout et pas seulement à ce qu'on a planifié. »

(François Terrasson, 2008)

Le mouvement de la vie ne prend pas toujours la direction que l'on avait prévue pour lui. Ainsi nous l'enseignent les éleveurs, par des pratiques quotidiennes qui accompagnent les passages entre la vie et la mort, entre la mort et la vie. Ainsi nous l'enseignent-ils également, à travers des cheminements uniques qui témoignent de la singularité de chacun et de chacune. Aussi, aborder le changement de pratiques en élevage ne peut absolument pas se faire sous le prisme d'un jugement entre bonnes et mauvaises pratiques, par rapport à une certaine idée projetée de ce à quoi devrait correspondre notre société future. Un tel manque de subtilité, notamment au niveau politique, pourrait avoir ensuite de graves conséquences, sur le terrain. En écho à cette idée, nous pouvons reprendre les propos de cet animateur d'un groupement d'éleveurs du bocage vendéen, qui nous rapportait ainsi le conseil principal qu'il donnait à ses élèves de BTS agricole : « *Les agriculteurs ont toujours des raisons de faire leurs choix : à nous de les trouver* » (Terrain A – Entretien 4).

Donc, ce changement ne doit pas être exigé, mais plutôt accompagné tel qu'il se présente déjà dans les fermes des éleveurs et des éleveuses de France. Aucune recette miracle ne pourra soulager l'ensemble d'une profession aujourd'hui partagée entre la détresse et la colère, tiraillée entre les injonctions contraires que produit notre société encore engluée dans les normes de la société de consommation mais aspirant de plus en plus fortement à une nouvelle manière de vivre son lien à la nature. Plus que tout, c'est d'intelligence humaine, d'écoute et d'une véritable empathie qu'ont besoin ces hommes et ces femmes dont la force peu commune est parfois utilisée (nous pourrions dire manipulée) par des structures (qui se disent parfois des coopératives) cherchant en fait avant tout à maximiser leur profit, ce qui peut également passer par l'utilisation des marques ou de labels à l'image socialement valorisée. Le changement des éleveurs tel qu'il se vit vraiment sur le terrain n'exclut ni les doutes ni les paradoxes et demande du temps.

Chez certains, il prendra la forme la plus attendue, celle de la conversion à l'agriculture biologique. Chez d'autres, la porte du changement sera celle de l'amélioration des conditions de travail par l'outillage technique ou l'embauche d'un(e) salarié(e). Chez d'autres encore, le défi technologique sera la voie la plus séduisante, représentant un challenge enthousiasmant.

Ce qui est certain, c'est que le rationnel n'aura pas toujours les rênes dans le processus de changement du lien à la nature. Souvent, l'émotionnel participera à la constitution d'un nouveau système cognitif indiquant la direction à suivre, s'affranchissant des modèles utilisés précédemment.

Nous avons pu étayer cette idée par l'exemple du choix des races rustiques mais d'autres pourraient être cités, comme la mise en place de nouveaux circuits de distribution valorisant le produit. Enfin, il faudra toujours veiller à ce que reste ouverte la possibilité du départ, du changement de voie : c'est le grand renversement auquel sont confrontés les éleveurs et les éleveuses qui choisissent d'arrêter leur activité et de se reconverter : une étape qui n'est pas une mince affaire, tant l'on sait que les éleveurs ont tendance à s'identifier corps et âme à leur métier.

Pour s'inscrire dans un horizon durable et être encouragé dans ses pratiques, le changement qui est vécu sur le plan individuel a besoin d'être reçu, accueilli, valorisé à l'échelle collective. Pour l'éleveur ou l'éleveuse en prise avec cet enjeu, la nécessité de rejoindre un collectif dans lequel il ou elle se reconnaît peut être formulée. Alors, de nouveaux liens doivent être tissés ou d'anciens doivent être renforcés, ces interactions doivent être rendues possibles afin de donner sens à un parcours individuel et l'inscrire dans une fresque collective porteuse d'une vision pour les générations futures. Cela suppose de prendre connaissance du contexte ambiant dans lequel a pu naître le changement et de le positionner par rapport à un ensemble sociopolitique ou culturel. Retrouver le lien d'appartenance est une étape majeure dans le processus de changement du lien société/nature, qui justifie notre usage de la métaphore des retrouvailles pour l'intitulé de notre chapitre 4. « *On parle de contamination joyeuse, de germination créative. Le monde d'après a déjà commencé – et c'est une bonne nouvelle* » décrit Carine Dartiguepeyrou, appuyant sur les aspects positifs de cette aventure collective de la transition (Berhault, Dartiguepeyrou, 2015).

Mais, se reconnaître dans un lien d'affiliation avec un groupe plutôt qu'un autre est un parcours qui n'est pas entièrement lisse et paisible. Cela suppose également d'avoir les yeux bien ouverts sur les tensions parfois souterraines et latentes, sur les conflits parfois sourds et cachés qui minent le sol des liens paradoxaux de notre société à la nature. C'est pourquoi, comme les éleveurs que nous avons rencontrés, nous avons décidé de mettre en évidence à quel point cette question de la nature peut représenter un risque de division accrue, de la même manière que la croyance religieuse a pu, au cours des siècles passés et encore aujourd'hui, provoquer quantité de guerres meurtrières sous couvert de principes apparemment supérieurs. Dans le chapitre qui vient, nous n'hésiterons pas à mettre en lumière les conflits qui émergent à propos des liens éleveurs/nature. Nous montrerons que si ceux-là peuvent certes dévier l'attention de notre société, ils ne peuvent toutefois pas étouffer complètement la flamme du renouveau des liens à la nature qui est en train de naître, en ce début du XXI^{ème} siècle.

CINQUIEME CHAPITRE

-

LA TRIBU DES ELEVEURS : GRANDIR DANS LA NATURE, ENSEMBLE ?



→ *Ci-dessus : photographie 188. Les représentants des éleveurs ossalois, les élus et les habitants, revêtus des costumes traditionnels, se retrouvent sur l'estrade disposée devant l'église de Laruns, lors de la foire au fromage qui se tient chaque année au début du mois d'octobre. La foule réunie est nombreuse pour écouter les discours célébrant les richesses naturelle et culturelle de la vallée.*

Ce cinquième chapitre a pour vocation de montrer que les rapports entre les éleveurs et la nature ne peuvent pas être étudiés de façon isolée, indépendamment des sociétés dans lesquelles ils se vivent. Nous examinerons dans quelle mesure ils s'inscrivent dans une trajectoire collective qui s'étend au cercle familial, aux cercles professionnels et même à l'ensemble de la société. Nous partons de l'idée selon laquelle la connexion entre les représentations et les pratiques d'élevage est fortement soumise à l'influence du collectif, qui va orienter les pratiques dans une certaine direction selon les valeurs dans lesquelles il se reconnaît et les objectifs qu'il s'efforce d'atteindre. Si la vision poursuivie par le collectif n'est pas en accord avec les réalités vécues sur le terrain, des frictions peuvent apparaître qui viennent alerter sur la nécessité d'un réajustement, du côté des représentations comme des pratiques.

Or, la place du monde agricole au sein de la société française a considérablement évolué depuis le siècle dernier. Les agriculteurs ne concernent plus que 2% des actifs en France (Agreste, 2016), tandis qu'ils représentaient près de la moitié de la population (47%) à la fin de la seconde guerre mondiale. Ce constat amène Bertrand Hervieu et François Purseigle à souligner : « *Ils sont le seul groupe professionnel à être passé, en un siècle, de la situation de majorité absolue au sein de la population française au statut de simple minorité parmi d'autres* » (Hervieu, Purseigle, 2013). L'urbanisation de la société se poursuit à l'échelle nationale et mondiale, ce qui a conduit Henri Mendras à parler de la « *fin des paysans* » (Mendras, 1967). De fait, un profond changement socioculturel accompagne en effet cette plus grande importance des villes sur les campagnes : « *parmi les transformations des sociétés actuelles, l'urbanisation, avec son corollaire, l'effacement des paysanneries, occupe une place primordiale. Pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, les populations urbaines sont plus nombreuses que les populations rurales. Urbain-concentré-littoralisé : voilà ce que serait ce monde du début du XXI^e siècle* » (Hervieu, Purseigle, 2009). Ce contexte inédit participe à la fragmentation des réalités de la paysannerie plutôt qu'à la complète disparition de celle-ci, ainsi que le souligne aujourd'hui les sociologues qui insistent sur la pluralité « *des mondes agricoles* » (Hervieu, Purseigle, 2009).

Quels sont les différents collectifs qui font sens pour les éleveurs que nous avons pu rencontrés, et comment chacun d'eux renvoie à une certaine vision des liens élevage/nature ? Au sein de ces mondes, comment le collectif vient-il contredire, soutenir ou renouveler les relations des éleveurs à la nature ? Les éleveurs parviennent-ils à partager leur vision du métier, parviennent-ils à transmettre les savoirs issus des pratiques d'élevage ? Le public extérieur dispose-t-il d'un moyen d'exprimer ses besoins et ses désirs pour l'avenir, et d'être reçu par les mondes des éleveurs ?



→ **Ci-contre : image 189. L'Arche de Noé. Tableau d'Edward Hicks (1846).** La famille de Noé ainsi que des représentants de toutes les espèces animales sont rassemblées dans le navire afin d'être protégées du Déluge en prévision. Ici, le délicat passage entre un modèle ancien et un modèle nouveau s'inscrit dans une histoire collective qui ne sépare pas le destin des humains de celui des espèces animales. Dans le récit symbolique, l'élevage est non seulement préservé de la Tempête annoncée, mais il est au cœur du processus de résilience du petit groupe d'humains survivant qui prépare le monde d'après.

*« Quand on est une minorité, il faut creuser son sillon,
mais tout seul on n’y arrive pas, il faut le groupe derrière »
(Terrain A – Entretien 15 – PC).*

5.1 – Les éleveurs dans le cercle familial

Si l'élevage est un métier qui se distingue des autres, c'est en grande partie parce que cette activité s'exerce souvent dans un cadre familial. Cet éleveur vendéen nous affirmait ainsi : *« Etre agriculteur, c'est pas seulement un métier, c'est une vie. Il y a une interconnexion entre la vie familiale et la ferme, une interpénétration »* (Terrain A – Entretien 15 – BS). Les éleveurs héritent de cette profession, qui s'est souvent transmise de générations en générations. Le métier fait partie de leur corps, de leur chair, de leur sang, pour le meilleur mais aussi parfois pour le pire. *« On a notre sang qui est ici, notre maison qui est là, nos estives »* (Terrain C – Entretien 14) insistait par exemple cet éleveur ossalois pour nous aider à réaliser la puissance de la connexion entre le cercle familial et le cercle des pratiques professionnelles. Pour autant, nous viendront ici questionner cette évidence du « modèle familial » en nous demandant ce qu'elle signifie aujourd'hui, les réalités diverses auxquelles elle renvoie, et les perspectives d'évolution qui peuvent la prolonger.

4.1.1 – La voix des ancêtres : emmener le passé avec soi

Dans les propos des éleveurs qui exercent leur métier dans le cadre d'une transmission familiale, nous trouvons fréquemment mentionnées des références aux générations passées. Cela tend à nous montrer que celles-ci sont ainsi constamment présentes à l'esprit des éleveurs, qu'elles les accompagnent dans l'ombre à travers les pratiques du quotidien qui se perpétuent et qui évoluent. La pensée des éleveurs continue ainsi de transmettre la mémoire de ceux qui les ont précédés dans le travail de la terre auprès des animaux. Selon nous, s'il est si important de mentionner ce fait, c'est que nous pensons que ces représentations du passé influencent les éleveurs dans les choix du présent et qu'elles sont également des forces puissantes à l'œuvre dans la construction de notre avenir collectif, notamment à propos des liens sociétés/nature. Prendre conscience de cette mémoire agissante puis en interroger l'histoire pour la libérer si besoin, est ainsi absolument nécessaire à la redéfinition d'une vision collective commune.

Dans certains endroits, notamment sur les estives de la vallée d'Ossau, les anciens pasteurs ont laissé des traces de leur activité dans le paysage actuel qui porte encore le témoignage de leur présence. Les cromlechs sont des vestiges qui dateraient pour les plus anciens du néolithique (Joanicot, 1971).

Ces cercles de pierre seraient ce qu'il resterait des premières cabanes de bergers, ainsi qu'on le voit sur la photographie suivante. De même, les bergers nous ont fait mention des pierres et des rochers qui portent diverses gravures (prénoms, dates, croix...) laissées par les bergers solitaires au cours de leur veille solitaire.



→ ***Ci contre : photographie 190. Cercle de pierre visible près de la cabane du caillou de Socques (Laruns).***

« Ce rapport à la nature, c'est hérité de quelque chose de très ancien. Je suis très fier quand je vois les vestiges des cabanes paléolithiques. Des fois, elles sont à cinquante mètres des cabanes neuves ! Il y a quand même 3000 ans d'histoire à cinquante mètres ! Les cromlechs, c'étaient les premiers pasteurs qui vivaient là. De cro-magnon à aujourd'hui, on est héritiers de tout ça. C'est pas banal de se dire qu'il y a 400 ans, il y avait un gars qui voyait le même coucher de soleil que moi. Il y a un héritage extraordinaire » (Terrain C – Entretien 7).

Ces signes d'hier, encore visibles aujourd'hui, impressionnent les bergers actuels et leur confèrent un sentiment de légitimité accrue. Ils y puisent la force de faire face aux difficultés d'y quotidien, et gardent en eux l'impression vive d'appartenir à une lignée de bergers si profondément enracinée dans ces montagnes d'Ossau qu'elle en a marqué la roche autant qu'elle en a façonnés les paysages. Cette antériorité est utilisée comme un argument pour légitimer les pratiques d'aujourd'hui et positionner le rôle de l'élevage dans la vie montagnarde. C'est ce que nous découvrons à travers les propos de cette jeune éleveuse ossaloise qui réaffirme ainsi la présence des bergers et des bergères en montagne face à l'action, jugée intrusive, du Parc National : *« ça fait depuis la nuit des temps que les bergers sont là, et la montagne, c'est grâce au bergers qu'elle est comme elle est, donc ces personnes là n'ont pas à arriver avec ces postures là. [...] La vallée dans laquelle on vit est une nature occupée depuis la Préhistoire »* (Terrain C – Entretien 9). De même, nous pouvons citer les propos de cet éleveur de Laruns qui commente, pour expliquer le caractère encore attractif du métier pour les jeunes générations de la vallée : *« on fait des choses qu'on a coutume »* (Terrain C – Entretien 6).

Ceci nous invite à aborder les valeurs positives qui accompagnent la mention des ancêtres : voyons en quoi ils représentent toujours des appuis, des repères, des modèles pour les éleveurs et les éleveuses d'aujourd'hui. Les modes de vie des générations précédentes, qui n'étaient pas encore en proie au contexte de la société de consommation, rappellent qu'il y a quelques décennies seulement, la dimension matérielle embarrassait beaucoup moins le quotidien des travailleurs que maintenant.

Les normes administratives et sanitaires n'étaient pas aussi prégnantes, n'étaient pas aussi pesantes, ainsi que nous le rappelle cet éleveur de Laruns : *« Autrefois, il n'y avait pas de mangeoire automatique, pas de cuve automatique, la limitation du matériel au minimum permettait de libérer de la place et du temps pour ce qui est savoir en montagne. C'est que de l'empirique, c'est du terrain, de l'intuition, de la transmission »* (Terrain C - Entretien 7). Le temps était ainsi libéré pour le développement d'autres compétences, ainsi qu'un rapport à la nature et aux autres marqué par plus de chaleur et de spontanéité. C'est un point sur lequel insiste cet éleveur de brebis en se rappelant son enfance :

« Tout le monde n'a pas vécu avec ses anciens. J'ai de la chance : j'ai vécu 5-6 ans avec mes grands-parents. J'ai des souvenirs suffisamment imprimés pour me rappeler l'humilité, l'état d'esprit qu'ils avaient. C'étaient de grands bonhommes. Une sagesse... Et en même temps, des gens d'une simplicité rare, d'une générosité immense. Il y avait une espèce d'osmose... Du moins, c'est l'image que j'en avais. Avec ces gens qui savaient se lâcher, faire la bringue un jour, qui savaient s'amuser, qui savaient chanter » (Terrain C – Entretien 7).

Nous notons que la puissance de ce rapport aux anciens semble être une spécificité de la vallée d'Ossau, par rapport à nos deux autres terrains d'étude où on ne la retrouve pas avec la même force. Cet éleveur reprend ainsi son témoignage, en montrant de vifs sentiments de fierté et d'admiration :

« C'est un métier qui n'a pas bougé entre le moyen-âge et les années 1980. Il faut s'en rendre compte. J'ai connu les bergers quand j'étais jeune. Ils vivaient dans des cabanes en pierre, dans des conditions qu'on n'imagine pas. Ils faisaient leur métier par tous les temps, sous la neige l'orage, la pluie, et ils faisaient leur métier mieux que nous. C'étaient des puits de science, ces gens-là. Chaque geste était totalement pensé, c'était un héritage de 300-400 ans. Quand ils devaient allumer du feu pour se chauffer, ils allumaient une flamme comme ça, en quelques mouvements. Ils avaient une maîtrise des éléments. C'étaient des magiciens. Ils tapaient sur le bord du fromage et ils te disaient « ton fromage il va gonfler » A la sonorité du fromage, ils savaient déjà ce qui s'était passé » (Terrain C – Entretien 7).

Le ton employé dans ce passage est chargé d'émotions, ce qui nous amène à penser que la référence aux anciens est toujours un puissant levier de motivation dans l'exercice des pratiques actuelles. Il s'agit de perpétuer cet héritage culturel, de transmettre sa mémoire à travers des pratiques d'élevage qui servent toujours de pierre angulaire au quotidien des populations ossaloises.

Or, ici la posture adoptée vis-à-vis de générations précédentes n'est pas seulement teintée de respect et d'admiration. Elle est également emprunte d'une profonde humilité, ce qui suppose que l'éleveur accepte de remettre en question son système actuel. La place des ancêtres dans le cercle des éleveurs n'est pas seulement symbolique : son influence est très concrète, ce qui nous permet de montrer qu'elle est toujours une autorité vivante sur les systèmes d'élevage actuels. Dans les extraits suivants, nous voyons combien les générations précédentes sont une source d'inspiration pour les générations actuelles.

« *Ce qui est certain, c'est qu'on n'a pas le sens d'observation qu'avaient nos aïeux* » (Terrain C – Entretien 7) fait remarquer cet éleveur de Laruns, en précisant : « *la génération de mon père, ils étaient capables de reconnaître chaque brebis à la tête, pour la traite. [...] Ils les connaissaient sans les connaître, comme s'ils connaissaient un visage. Et pourtant, ils n'avaient pas de support. C'est un repère photographique, une habitude dans l'œil* » (Terrain C – Entretien 7).

Cet éleveur, à l'image de ses pairs, essaie de maîtriser le plus possible son système productif pour assurer la rentabilité de son exploitation et satisfaire les attentes de ses clients ; son père, quant à lui, était capable d'embrasser les incertitudes et les aléas du métier avec un certain détachement, ne se limitant pas à une vision à court terme. « *Je suis admiratif d'une espèce de flegme que ma génération a perdu. Devant de gros inconnus, ou de gros problèmes qui me paraissaient des catastrophes, il me répondait on verra bien ou de toute façon on ne peut rien y faire* » (Terrain C – Entretien 7). Cette attitude qu'il nous décrit, même si elle provoque en lui un enthousiasme et une fierté qu'il ne cherche pas à dissimuler, est toutefois selon ses propres mots « *obsolète* » par rapport aux conditions actuelles de l'élevage français. Confronté à un contexte différent, lui-même a dû s'adapter aux lois de la concurrence du marché, développant une compétence commerciale qui n'était pas nécessaire à l'époque de son père. Il insiste sur le décalage du rythme de vie : « *Du temps de mon père, ils faisaient le paiement quand ils vendaient du fromage. Il n'y avait même pas besoin de trésorerie. C'était tout en lenteur On n'était pas dans la rentabilité* » (Terrain C – Entretien 7).

Pour ce qui est de la fabrication du fromage d'Ossau, les normes d'hygiène n'avaient rien de comparable avec celles qui exercent aujourd'hui leur pression sur les modes de fabrication. Cet autre éleveur de Laruns se souvient, non sans un certain amusement : « *Mon père, dans les années 1990, il faisait le fromage dans une vieille chambre. Il fumait, le pauvre... Des fois, la cendre tombait dans le lait, bon c'était naturel...* » (Terrain C – Entretien 16). Dans la cabane dite *des Quèbes de Brousset*, sur la route menant vers le col du Pourtalet, nous avons eu l'occasion de rencontrer un éleveur à la retraite qui continue toutefois d'exercer le métier de berger pour son fils, devenu chef d'exploitation à sa suite. Ce berger à la retraite habite la cabane en compagnie de son épouse ; il prend un grand plaisir à nous présenter les procédés de fabrication qu'il perpétue et qui incarnent un savoir-faire « *à l'ancienne* ».

Encore aujourd'hui, il est fier de réagir avec décontraction aux normes d'hygiène exigeantes qui s'appliquent en principe sur les salles de fabrication et le mode opératoire. Il semble se moquer des risques qu'il encourt, du fait de l'utilisation de matériaux naturels non conventionnés (il utilise le bois plutôt que l'inox). Il nous exprime sa conviction d'être le représentant d'une espèce rare en voie de disparition (celle des bergers d'avant), ce qui lui confère un fort sentiment de légitimité et de dignité :

« Là, j'attaque le fromage. Oh ! Vous allez assister à un truc archaïque, un peu ancien ! Oh ! Moi je fais pareil comme il y a 100 ans ! Maintenant, c'est moi, dans une autre bergerie ce sera peut-être différent. J'ai toujours appris comme ça. Mes parents, mes grands parents...Moi je le transmets au petit fils, mais peut-être qu'il ne fera pas la même chose [...] Vous pouvez bien l'enregistrer, parce que dans 10 ans, vous ne le verrez plus ici ! [...] Ça fait 100 ans qu'on fait du fromage dans cette cabane... » (Terrain C – Entretien 4).

L'idée d'une permanence entre l'ancien et le nouveau est constamment répétée. Elle est pour lui un trait d'originalité valorisant, qu'il met en avant aux yeux du public extérieur venant le visiter à la cabane. Là encore, cette volonté de perpétuer une tradition induit des pratiques originales. Ce caractère ancestral viendrait non seulement relier les générations de bergers, mais viendrait également conférer un caractère particulier au produit fini. Ainsi, la qualité est mise en avant comme une conséquence de cette fidélité à la tradition locale : *« On n'a jamais empoisonné personne avec notre fromage [...] ici on est directement branché sur l'eau de source, qui coule à 8 degré. C'est de l'eau nature, pas traitée. Vous en avez-vous en ville, de l'eau à 8 degré ? On travaille avec de l'eau naturelle, propre »* (Terrain C – Entretien 4). Mais cette tradition et les pratiques associées sont menacées par les évolutions du métier, notamment les nouvelles normes sanitaires qui interdisent l'usage de certains matériaux : *« Et non, il faut stériliser... A quoi ça sert ? C'est comme le chaudron en cuivre : aujourd'hui ils nous imposent de l'inox. Voyez, on avait fait des étagères en bois... On a changé les étagères pour les mettre en inox. Pourquoi l'inox plutôt que le bois ? C'était du bois noble, c'était joli... Ils ont dit : « Vous vous rendez-compte ? C'est catastrophique, le batteur en bois ! » C'est plein de trucs comme ça, des contradictions. Pour les jeunes qui arrivent, c'est très grave. Voyez ce que je fais, c'est nature ! »* (Terrain C – Entretien 4).



→ ***Ci-contre : photographie 191. Berger en train de mouler son fromage au-dessus d'un chaudron en cuivre, selon une méthode ancienne.***

Pendant qu'il nous tient ces propos, ce berger brasse le lait avec un fouet en bois qu'il a gardé malgré la réglementation. L'objet est ainsi devenu pour lui un symbole de résistance face aux influences extérieures (et notamment à la culture urbaine).

« Des trucs comme ça, vous n'allez pas en voir beaucoup. Ce n'est pas pour me vanter, mais ça m'étonnerait que vous en voyiez beaucoup qui tiennent le fromage comme ça. Nous, on a conservé encore un peu un sens des traditions. Ils ont des presses mécaniques, électriques... Quand vous allez montrer ça à vos profs, ils vont vous dire : qu'est-ce que c'est ça, un ancêtre ? [...] Vous pourrez dire que vous avez vu un berger authentique, un ancien, qui vous a montré des méthodes d'autrefois » (Terrain C – Entretien 4).

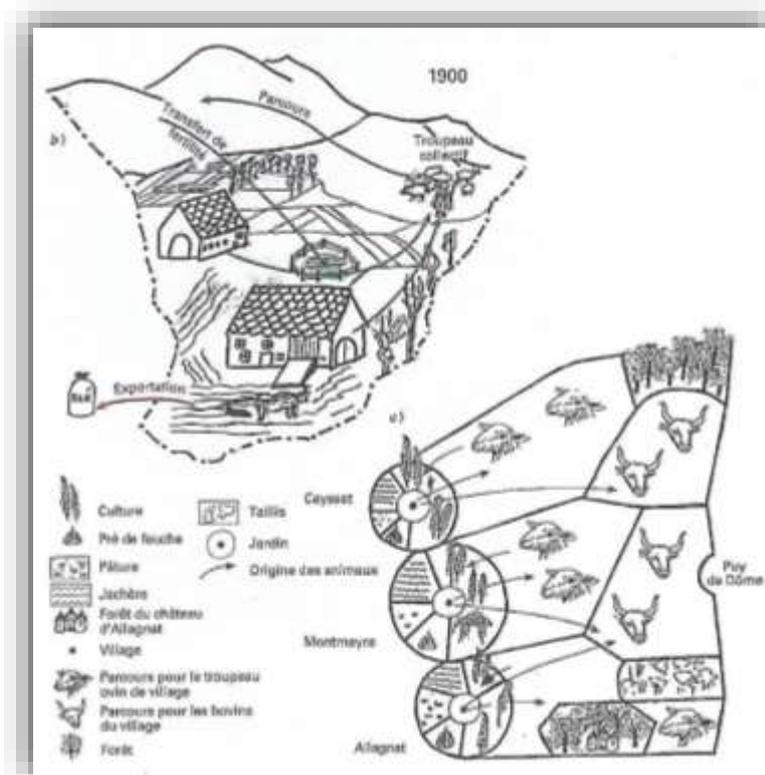
Tournons-nous maintenant vers un autre terrain d'étude : la Chaîne des Puys. Précisons que la figure du berger dans la Chaîne des Puys n'est pas la même que celle qu'on trouve en vallée d'Ossau. Elle bénéficie d'une image moins emblématique que celle qui règne aujourd'hui en vallée d'Ossau. Longtemps méprisés, réduits au statut de marginaux voire qualifiés d'« idiots du village » (Charbonnier, 2007), ce n'est que récemment que les bergers et l'activité pastorale ont retrouvé leurs lettres de noblesse sur ce territoire, notamment grâce à une mobilisation collective en faveur de la lisibilité des formes volcaniques. Avec la modernisation et la spécialisation de l'agriculture de ce territoire, l'agriculture et les activités pastorales ont progressivement déserté les pentes des puys et les coulées de lave (ou *cheires*), pour se concentrer sur les surfaces les plus facilement mécanisables. « A partir des années 1920, les pâturages collectifs sont lentement délaissés et les grandes étendues de landes se couvrent bientôt de taillis, quand elles ne sont pas plantées » (Michelin, 1996, p.87).

De ce fait, la situation diffère considérablement de celle que l'on trouve en vallée d'Ossau. Les systèmes d'élevage ne sont pas organisés autour de la valorisation pastorale des volcans. On peut plutôt dire que celle-ci fournit un complément éventuel au fonctionnement des systèmes d'élevage. Le pastoralisme n'est pas indispensable à l'agriculture de ce territoire même si elle peut représenter un appui non négligeable. Pour autant, on retrouve également des marques de fierté dans le fait de remettre au goût du jour une pratique qui animait jadis l'organisation communautaire villageoise.

L'idée de participer à la redécouverte et au maintien d'un paysage qui a été façonné par les pratiques pastorales est un élément de motivation qui peut orienter le choix des pratiques pastorales et faire émerger un sentiment d'émulation sur le plan collectif. Ainsi s'exprime cette éleveuse de brebis à viande de race Rava, dont le siège d'exploitation est situé au pied du Puy-de-Dôme, dans le village de Montmeyre. Dans le passage suivant, elle nous décrit avec une grande précision le système d'élevage qui était la norme à la fin de la seconde guerre mondiale, ce qui montre qu'elle s'y intéresse et qu'elle inscrit son action dans ce prolongement.

« Ceysnat dans les années 1960, c'étaient des exploitations en polyculture-élevage avec des céréales qui faisaient 25 quintaux avec 15-20 bœufs qui travaillaient la terre, qui étaient attelés, et 80 brebis par exploitation. D'autres vaches qui étaient traitées et un berger collectif. L'hiver, les troupeaux se mélangeaient. Le berger passait le matin et tout le monde lâchait les brebis. Les agneaux restaient en bergerie quand il y en avait. En hiver, il n'y en avait pas. C'était un système très extensif, avec des mises-bas au printemps (mars/avril) et les agneaux montaient avec les brebis au Puy de Dôme dans les parties réservées à Allagnat. Chaque berger avait à peu près 1000 brebis. L'hiver, le principe c'était qu'à partir du 15 octobre, on allait promener les brebis sur toutes les parcelles en faisant attention de ne pas aller sur les blés. Et puis la consigne c'est si il y avait un gendarme au milieu du pré (un gendarme, c'est une gerbe de blé mise en indication au berger pour pas qu'il passe sur la surface en question) on ne passait pas. C'est ce qu'on appelle la vaine pâture. Et après, surtout à l'automne, les fumures de mouton étaient très intéressantes pour les céréales, ils mettaient tout le troupeau au même endroit, ils mettaient des claies en bois et la nuit, avant qu'il fasse très froid, ça ensemençait le sol » (Terrain B – Entretien 14).

Cet extrait nous montre ce qui restait système d'élevage traditionnel de ce territoire, dont la particularité est l'utilisation bipolaire de l'espace, dans les années 1960. Autour des villages, les surfaces étaient dédiées aux cultures céréalières. Chaque famille avait quelques animaux qu'elle laissait au berger collectif, qui rassemblait ainsi tous moutons et était chargé de les emmener pâturer sur les communaux. Le troupeau venait ensuite fumer les surfaces cultivées, ce qui permettait de maintenir la fertilité des terres.



→ **Ci-contre : figure 26. Schéma des systèmes d'élevage et de la rotation des assolements dans la partie centrale de la Chaîne des Puys, au début du XXème siècle.**

Source : Michelin, 1996, p.84.

Comprendre où l'on se situe par rapport à l'évolution des systèmes agricoles du territoire est important pour se positionner dans le présent. Même si cette éleveuse de brebis n'est pas elle-même issue du monde agricole local, elle en connaît l'évolution et peut ainsi participer à la construction de son histoire. Elle peut également établir une comparaison entre les systèmes ovins dits « traditionnels » et les pratiques qu'elle mène actuellement auprès de son troupeau.

« Dans les années 40, les agneaux gris qui naissaient en mars-avril partaient avec les mères étaient vendus au mois d'octobre à la foire d'Olby, sauf les femelles qui étaient gardées sur la ferme. C'était ça le système traditionnel, un agnelage par an, rien à voir avec ce que nous on fait aujourd'hui [...] Moi mon système d'exploitation c'est 3 agnelages en deux ans » (Terrain B – Entretien 14).

Enfin, elle nous fait part d'une découverte récente qui lui permet de remonter bien plus profondément dans l'histoire pastorale de la Chaîne des Puys. La fierté est au rendez-vous, tandis qu'elle nous expose les déductions qui sont nées de ce nouvel état des lieux :

« On vient de découvrir un site archéologique majeur mais faut pas le diffuser pour l'instant. Ce serait une agglomération gallo-romaine et des choses encore plus vieilles liées au pastoralisme d'avant le moyen-âge, ce qui prouve bien que cet endroit là était pastoral. Au moins, ça nous légitime dans notre reconquête pastorale. C'est pas pour les petits oiseaux et les noisetières c'est pas de la forêt. Les noisetières, elles ont reconquis le paysage parce qu'il n'y avait plus de pastoralisme ovin. Le Parc des Volcans, ils sont à fond avec nous » (Terrain B – Entretien 14).

D'une part, elle nous exprime son contentement d'être intimement liée à l'histoire de ce territoire ; elle découvre qu'en reprenant l'élevage ovin et en revisitant les pratiques pastorales, elle redonne vie à un passé qui était secrètement enfoui sous les friches et les taillis. D'autre part, elle trouve ici un argument supplémentaire à l'effort de reconquête pastorale mené sur le territoire ; l'implication technique et financière des collectivités territoriales y apparaît d'autant plus pertinente. Ainsi, rouvrir une page du passé n'a pas seulement une dimension patrimoniale mais peut également être utile à la mise en œuvre d'un plan d'action tourné vers l'avenir.

Pour aller plus loin, il semblerait que les pratiques qui sont aujourd'hui qualifiées d'innovantes peuvent en fait trouver leurs sources dans des temps reculés. L'intrication entre le passé, le présent et l'avenir est l'une des idées que mettent en avant les *Eleveurs Autrement*, en affirmant que ceux qu'ils appellent « les anciens » avaient déjà des connaissances en matière de géobiologie, même s'ils n'étaient pas en mesure de mettre de mots dessus et ne disposaient pas de l'outillage actuel. « Nos ancêtres, ils étaient sensibles à ces phénomènes » affirme l'un d'entre eux lors d'une journée de formation, tandis qu'un autre répond en écho : « Les anciens, ils savaient tout ça » (Terrain B – Entretien 5).

Ici, l'on remarque comme la nature de cette connaissance qui a traversé les âges est floue, confuse : il est difficile pour les éleveurs de la qualifier. A quoi font-ils référence, quand ils évoquent « *ces phénomènes* » et qu'entendent-ils par « *ça* » ? Apparemment, les savoirs du passé sont accompagnés d'une aura mystérieuse qui justifie l'emploi d'un vocabulaire imprécis. De même, au sujet de la maîtrise des techniques manuelles de reboutage et des pressions d'acupuncture, il s'agirait finalement moins d'apprendre un savoir nouveau que de dépoussiérer, de redécouvrir et de se réapproprier un savoir qui existait déjà et qui a été oublié, rejeté, laissé de côté : « *Il y a quand même le geste ancestral qui revient* » (Terrain B - Entretien 16) explique le président de l'association des *Eleveurs Autrement* lorsqu'il décrit les processus d'apprentissage vécus par les adhérents. Cette phrase pourrait vouloir signifier que la mémoire du geste est présente, en son état potentiel, chez les éleveurs qui pourraient la réveiller et la développer en s'intéressant aux voies alternatives qui sont aujourd'hui d'actualité comme l'ostéopathie, l'acupuncture... Il ne capterait pas cette connaissance à l'extérieur d'eux-mêmes ; celle-ci, présente à l'intérieur, serait ranimée par une stimulation cognitive extérieure. De façon plus explicite, nous pouvons reprendre cet extrait d'un entretien mené avec le président de l'association des *Eleveurs Autrement*. Il n'emploie pas le terme général des « *anciens* », mais mentionne plus précisément « *les bergers* » qui étaient davantage confrontés à la vie au-dehors dans des conditions parfois rudes.

« Les bergers autrefois, quand ils dormaient sur l'estive, ils passaient la main sur le sol et s'ils ressentaient quelque chose sous la main ils allaient s'asseoir plus loin parce qu'ils ressentaient les courants telluriques ; c'est quelque chose qu'on a abandonné, qu'il a fallu réapprendre. La géobiologie fait partie de nos compétences. Il a fallu réapprendre ça, alors qu'avant, ça se faisait instinctivement. Il ne savait pas ce qu'il sentait lorsqu'il passait sa main. Il ne savait pas ce qu'il sentait. Ça leur piquetait la main. Ils ressentaient les choses sans mettre les mots dessus, sans aller chercher pourquoi » (Terrain B – Entretien 16).

D'après ces propos, il semblerait donc que le lien entre les éleveurs et la nature tel qu'il se transmettait de générations en générations aurait été coupé. Il y aurait une discontinuité dans la transmission des savoirs empiriques liés au travail avec le vivant. L'intelligence intuitive aurait été abandonnée, ce qui rendrait aujourd'hui nécessaire un effort d'apprentissage supplémentaire qui ne serait pas directement associé à un retour vers le passé, mais se traduirait plutôt par des démarches dites « *holistiques* » (Terrain B – Entretien 16). Ce n'est qu'en pratiquant des formes apparemment nouvelles de soin, que se réactiverait la mémoire d'une ancienne compétence oubliée.

Le cas des *Eleveurs Autrement* est assez marginal par rapport à l'ensemble des entretiens menés. Sans aller jusqu'à identifier ces formes de connaissance subtile du lien entre l'élevage et la nature, les éleveurs que nous avons rencontrés insistent toutefois sur une autre facette des relations qu'ils entretiennent avec leurs aïeux.

Ainsi, faire appel aux anciens signifie également se mettre au diapason avec une façon de penser la nature qui relève d'une prise de recul, d'une recherche de sagesse. Ce rappel leur permet de prendre de la distance par rapport aux rythmes trépidants qui leur sont aujourd'hui demandés, de revenir à l'essentiel, de penser leur métier autrement.

« Avant, c'était un autre rapport à la terre, un rapport qu'il y avait partout il y a 100 ans [...] Tandis qu'aujourd'hui, on veut tout, tout de suite. Autrefois, il fallait penser à l'avenir, au long terme. Maintenant, on pense au jour le jour. S'ils pensaient au long terme, les industriels, ils verraient qu'il ne faut pas tuer l'agriculture. Aujourd'hui, tout le monde ne pense qu'à gagner des sous. Autrefois, ils essayaient toujours de regarder un peu plus loin. C'est pour ça qu'ils élevaient plusieurs catégories de bétail : si une épidémie décimait les brebis, elle ne touchait ni les vaches, ni les chevaux. Le poly-élevage, il y en avait un peu partout » (Terrain C – Entretien 6).

Certains peuvent garder à l'esprit le nom d'une personne en particulier qu'ils ont connu dans leur enfance et qui reste à leur esprit comme un guide et comme un modèle, qu'elle appartienne à leur famille ou non. C'est le cas de cette éleveuse du village de Montmeyre, déjà mentionnée précédemment, qui insiste pour nous parler de « *Lili* ». Pour nous présenter ce personnage qui a eu un impact considérable sur son destin d'éleveuse de brebis, elle nous explique : « *Une éleveuse vivait Chez Pierre et cette bergère gardait ses brebis pas très loin. Moi quand j'entendais ces sonnailles j'allais voir Lili, elle me racontait des histoires, ça me fascinait, en plus elle connaissait bien son troupeau, elle avait 300 ou 400 brebis* » (Terrain B – Entretien 14). Plus tard, quand sa vocation pour l'élevage ovin s'est confirmée, c'est encore « *Lili* » qu'elle est venue consulter afin d'obtenir des conseils quant aux modalités de son installation et au choix de la race :

« Moi quand je me suis installée avec mes brebis, je suis allée voir Lili pour lui demander ce qu'elle en pensait. Elle m'a dit "première chose, si tu les aimes pas, n'y entame pas. Si tu les aimes, vas-y". Par contre elle m'a conseillé de prendre des rava et pas des vendéennes qui marchent pas et qui savent pas manger de l'herbe d'ici. "Tu vas être emmerdée à l'agnelage et ne pourra pas l'emmener dans la camionnette. La Rava, tu la mets dans la camionnette et tu l'emmènes au bout du monde, pourvu que l'agneau soit sous son nez » (Terrain B – Entretien 14).

Si certains utilisent la mémoire de leurs ancêtres pour penser le monde d'aujourd'hui, d'autres ont été frappés par d'autres aspects, plus concrets. Cet éleveur de Laruns insiste sur la force physique exceptionnelle de ses aïeux : « *Les anciens, ils étaient forts !* » (Terrain C – Entretien 19) répète-il à plusieurs reprises lors de notre entretien. On sent à travers son propos qu'il se sent lui-même presque écrasé par cette chaîne de transmission, comme s'il était lui-même trop faible ou trop seul pour reprendre le flambeau de la tradition familiale. « *C'est dur* » (Terrain C – Entretien 19) affirme-t-il en écho, pour commenter son vécu actuel d'éleveur.

Les conditions spartiates dans lesquelles s'exerçait la paysannerie d'antan l'invitent à hisser ses aïeux au rang de l'héroïsme, tandis qu'il aurait lui-même tendance à exprimer un sentiment d'infériorité par rapport à ses ascendants. Ce qu'on retrouve ici en filigrane, c'est la peur de ne pas être à la hauteur de la mission qui lui a été confiée par le nom et par le sang. Puisque nous sommes revenus en vallée d'Ossau, où sans doute le lien avec les aïeux est exprimé plus fortement que sur nos deux autres terrains d'étude, nous pouvons également mettre en lumière ce lien de loyauté aux ancêtres à travers l'étude des pratiques de ramassage du foin dans les zones de forte pente. « *Moi je le fais parce que je prends beaucoup de risques. J'essaie de passer au tracteur, mais c'est dangereux* » (Terrain C – Entretien 16). Sa motivation à entretenir ces terres difficiles, cet éleveur de Laruns en parle ainsi : « *C'est notre sang. C'est nos ancêtres qui nous l'ont laissé et je ne vois pas les laisser à l'abandon* » (Terrain C – Entretien 16).

Nous découvrons par ces propos à quel point l'attachement aux ancêtres joue un rôle important, non seulement dans le vécu du métier et dans les représentations du paysage, mais également dans les pratiques. L'éleveur/berger a l'impression d'appartenir aux montagnes d'Ossau parce qu'il sait que ses parents, que ses grands-parents, que ses arrière-grands-parents y ont vécu des moments forts dans le cadre de son métier d'éleveur. Cela confère à son métier une dimension patrimoniale qui peut être valorisée, non seulement par le groupe professionnel mais également par la communauté rurale dans laquelle celui-ci s'insère. C'est le rôle que jouent notamment les fêtes folkloriques des communautés montagnardes de la vallée d'Ossau et que nous aborderons plus longuement dans une sous-partie dédiée, plus loin dans notre réflexion.

Mais si le lien aux anciens peut être la source d'où les éleveurs puisent une énergie positive tournée vers l'action, s'il peut également participer à donner un sens et un horizon au métier, il peut également provoquer l'emprisonnement des générations actuelles dans la répétition de schémas qui sont des causes de souffrance. L'attachement à la famille peut en effet entraîner l'intégration de certaines valeurs associées au travail, notamment à travers l'esprit de méritocratie, et engendrer la banalisation de la pénibilité des tâches quotidiennes. Puisque les anciens souffraient sans se plaindre, de quel droit les générations d'aujourd'hui oseraient-elles revendiquer un sort différent ? Dans certains cas, la transmission familiale des activités d'élevage peut être vécue comme un fardeau bien lourd à porter. Certains des éleveurs que nous avons pu rencontrer ont ainsi dû se battre ou du moins résister à la pression qu'exerçait sur eux le regard des anciens.

Ainsi, cet éleveur de Laruns insiste sur les difficultés qu'il a rencontrées pour assumer son choix d'installer une machine à traire à l'estive, alors que la traite à la main est encore la pratique la plus répandue : « *j'ai traie à la main depuis que je suis gosse, mais c'est pas pour ça que j'aime souffrir [...] la sentence locale était si forte à un moment que ça m'a mis le doute [...] même il y avait un côté culturel. C'était la honte, côté méritocratie au travail. T'étais pas un vaillant si tu trayais à la machine* » (Terrain C – Entretien 7).

De même, pour sortir du mythe du bon vieux temps, cet éleveur veut insister sur les aspects sombres de la culture rurale qu'il a connu dans son enfance. Ainsi, il n'hésite pas à dénoncer le manque de sensibilité dont pouvaient faire preuve les générations précédentes à l'égard des animaux. « *Quand je me suis installé, on descendait les brebis à cause de moi, parce que j'insistais pour les descendre avant qu'elles n'aient trop froid. Ils étaient sans doute moins sensibles et les laissaient jusqu'aux premières neiges [...] Cette pratique qui laisse les brebis le plus longtemps possible à la montagne n'est pas fondée. Elles mangent de l'herbe qui a pris le gel, c'est mauvais pour la santé* » (Terrain C – Entretien 7).

Dans le cadre des transmissions familiales, maintenir de bonnes relations avec ses aïeux apparaît comme un enjeu important pour les éleveurs, qui y font référence pour légitimer leur action et guider leurs choix, sur un plan symbolique mais aussi pratique. Le lien à la nature est ainsi placé sous étroite surveillance. Il ne peut jamais être vécu de façon complètement indépendante de la lignée pour laquelle il forme le prolongement. Il est le fruit d'une histoire qui se perpétue, qui se transforme, qui se partage. Au sein de leur famille, les éleveurs français portent sur leurs épaules la lourde responsabilité de la terre, de son usage et de son soin. Lorsque leur métier ne s'inscrit pas dans une transmission familiale, ils peuvent éprouver le besoin de connaître et de comprendre l'évolution du métier sur le territoire concerné, afin d'inscrire leur action dans une histoire collective.

Pour mener reprendre le flambeau des ancêtres et/ou adapter les pratiques d'antan au contexte actuel, ils peuvent notamment s'appuyer sur le principe de la complémentarité des rôles et des compétences entre les hommes et les femmes, ainsi que nous allons le voir à présent.

5.1.2 – Homme et femmes en élevage : des places différentes, des rôles complémentaires ?

Un article de Jérôme Pelletier, dédié à la place des femmes dans les évolutions agricoles de la seconde moitié du XX^{ème} siècle, attire notre attention. L'auteur montre que les femmes ont longtemps joué un rôle majeur en agriculture dans les campagnes françaises, participant aux tâches quotidiennes qui permettaient de nourrir leur famille. La fin de la seconde guerre mondiale aurait signé la mort de ce modèle d'agriculture de subsistance dans lesquelles les femmes avaient une place pleinement reconnue. Pendant la reconstruction, les révolutions techniques, qui visaient à moderniser un secteur jugé en retard, auraient contribué à valoriser une vision de l'agriculture dans laquelle le rôle des femmes était relégué au second plan. Cette période se caractérise par « *l'affirmation de la figure de l'agriculteur technicien et manager* » (Pelletier, 2007), tandis que les valeurs féminines semblaient disparaître des représentations du métier. La mécanisation et la spécialisation des productions mais aussi la fin des pratiques collectives d'entraide auraient ainsi été les supports d'une profonde mutation sociale de la profession agricole dans laquelle la force de représentation des femmes aurait connu un recul certain, comme le souligne Jérôme Pelletier :

« Le « silence », constitutif de l'histoire des femmes, prend une dimension particulière dans le monde agricole où les agricultrices n'ont pas de statut. L'exploitation est marquée par la confusion entre le domaine professionnel et familial : les hommes y cumulent et monopolisent le plus souvent les fonctions de chef d'exploitation et de famille, sur fond de valeurs patriarcales. Les principales productions sont prises en charge par l'époux, ce qui cantonne la femme à des « productions secondaires », bien que souvent indispensables. De même, la représentation de l'exploitation et la gestion des organisations professionnelles sont une affaire d'homme » (Pelletier, 2007).

Dans le cadre de notre recherche, l'emploi du terme « silence » attire notre attention. Nous pouvons nous demander si, au sein du monde de l'élevage, la sensibilité des femmes à la nature est aujourd'hui moins visible, moins écoutée, moins prise en compte dans les pratiques que celle des hommes. Ces deux types de sensibilité à la nature, celle des hommes et celle des femmes, pourraient alors entrer en concurrence.

Sur le terrain en effet, on tendrait à croire que l'élevage est un univers principalement inspiré par des valeurs masculines. Sur la scène médiatique, rares sont les femmes qui représentent un métier encore largement associé à la force physique et à la maîtrise technique. Les métiers de la Terre seraient ainsi plutôt réservés aux hommes, qui détiendraient une sorte d'autorité sur les conditions d'exercice de cette profession. On pourrait, de prime abord, en déduire que le regard masculin imprègne d'une manière spécifique les rapports entre les éleveurs et la nature.

« C'est un milieu très masculin et plutôt axé sur le capitalisme. C'est surtout l'aspect rationnel du travail qui compte » (Terrain A – Entretien 4), tenait à nous expliquer ce technicien d'un groupement agricole du bocage vendéen, alors que nous n'avions pas encore commencé notre travail de terrain.

Sur le terrain qu'en est-il ? L'idée de la domination masculine sur les forces de la nature est-elle encore d'actualité ? Comment les valeurs féminines s'expriment-elles dans les pratiques d'élevage ? Comment les femmes trouvent-elles leur place ? Quelles sont les perspectives de l'élevage de demain, pour une action équilibrée entre l'aspect yin et l'aspect yang ? En élevage, femmes et hommes se différencient-ils dans leurs rapports à la nature et aux animaux ?

Parmi les éleveurs que nous avons rencontrés sur nos trois terrains d'étude, il n'y avait pas seulement des hommes mais également des femmes, qui pouvaient soit être des collègues, associées ou salariées dans un cadre uniquement professionnel, soit être des compagnes, des épouses, des mères, des sœurs, concernées par les activités d'élevage dans un cadre familial. Il y avait enfin des femmes éleveuses ou bergères, qui étaient chef d'exploitation ou qui s'occupaient de leur troupeau de façon indépendante.

REPERTOIRE DES FEMMES S'ETANT EXPRIME LORS DE NOS ENQUETES de TERRAIN		
TERRAIN A	4	Entretien 2 → 1 chef d'exploitation avec son compagnon, en ovin viande Entretien 8 → 1 associée et femme d'agriculteur, en bovin lait Entretien 12 → 1 chef d'exploitation dans un élevage de chevaux de sport Entretien 14 → 1 associée et femme d'agriculteur, en bovin lait
TERRAIN B	3	Entretien 3 → 1 bergère-salariée avec son compagnon Entretien 7 → 1 éleveuse-salariée en bovin lait Entretien 11 → 1 chef d'exploitation en ovin-viande + représentante professionnelle nationale
TERRAIN C	5	Entretien 6 → 1 bergère salariée avec son compagnon Entretien 7 → 1 éleveuse/bergère à son compte avec son compagnon Entretien 11 → 1 chef d'exploitation en bovin viande Entretien 14 → 1 chef d'exploitation avec son compagnon Entretien 15 → 1 femme d'éleveur participant occasionnellement aux pratiques d'élevage

Tableau 20

Commençons par étudier ce qui peut nous laisser penser que l'élevage est un monde principalement imprégné de valeurs masculines. A ce sujet, nous avons été particulièrement inspirée par une matinée passée en présence d'un groupe d'éleveurs ossalois à l'occasion de la tonte des troupeaux de brebis.

Dans la petite étable où les brebis et les hommes s'étaient rassemblés, l'ambiance était très clairement masculine, c'est la force physique sur la nature (et les brebis) qui était particulièrement valorisée, ainsi que nous le suggèrent les photographies suivantes :



Marie Guicheteau



Marie Guicheteau



Marie Guicheteau

→ **Ci-contre et ci-dessus :**
ensemble photographique
192. Eleveurs ossalois tenant
les brebis, avant et pendant la
tonte.

Lors de l'exercice de cette tâche particulièrement physique, les éleveurs sont au corps à corps avec les brebis afin de les proposer au tondeur professionnel, qui les saisit les unes après les autres. L'opération, qui n'est plus pratiquée au ciseau comme autrefois mais à la machine, est rapide : quelques minutes suffisent pour qu'une brebis soit dévêtue de son épaisse laine. Il n'empêche que l'ensemble de cette manœuvre nécessite la coordination et la poigne des éleveurs réunis.

Ce qui est saisissant et que nous avons tenu à illustrer par les photos précédentes, c'est que les hommes, pour maîtriser leurs animaux, adoptent des postures qui symbolisent clairement la domination de l'homme sur la nature. La scène peut nous faire penser à certaines figures légendaires que l'on retrouve dans les mythes. Le buste et la tête de l'homme sont placés à la verticale, dans le plongement du corps de l'animal immobilisé. L'homme encadre l'animal de ses jambes, ses mains saisissent les cornes torsadées ; ainsi, il contrôle le mouvement de la bête qu'il chevauche.

Cet exemple nous permet de mettre en lumière le fait suivant : le rapport à l'animal d'élevage peut supposer de faire appel en soi à une force physique considérable. Pousser les brebis, les attraper, les guider nécessite, non de faire usage de brutalité, mais d'être capable d'imposer sa présence physique à l'animal. Présence, puissance et rapidité doivent être mobilisées. Le contact direct avec l'animal ne doit pas rebuter l'éleveur, qui doit être prêt à faire face à une certaine forme de violence : l'animal peut lui résister, chercher à s'échapper, faire des écarts de côté, donner des coups de tête ou de sabot. Cela est vrai lors de certaines pratiques, comme la tonte des troupeaux que nous venons d'aborder. Les hommes joueraient donc un rôle de privilégié dans ce corps à corps avec les animaux d'élevage, pouvant ainsi mettre en avant leurs aptitudes physiques, à travers des valeurs de force et de courage. Cet aspect masculin du métier serait donc relié à la capacité d'être en rapport concret aux forces de la nature. Dans l'agriculture traditionnelle, au sein des systèmes d'élevage, les femmes et les hommes pouvaient se répartir les productions, selon l'idée que des espèces étaient plutôt adaptées aux femmes (productions secondaires aux comportements plus « doux », comme les chèvres, les brebis, les volailles, les lapins), tandis que d'autres étaient plutôt réservés aux hommes (gros bétail, et notamment les bovins à viande considérés comme difficile à manipuler).

La capacité à se servir du matériel agricole et à l'entretenir est un autre aspect de cette hypothèse qui voudrait que le métier corresponde plutôt à une nature masculine, ainsi que nous pouvons le lire sur la photographie suivante prise lors d'une visite de ferme.



→ ***Ci-contre : photographie 193. L'entrée de cette ferme vendéenne est signalée par la présence d'un tracteur au repos stationnée sur le rebord de la route. Derrière, la présence du chêne permet de mettre en évidence la taille imposante de ce matériel qui n'en est pas moins un élément tout à fait courant du paysage agricole vendéen (Terrain A – Entretien 12).***

Les machines de taille imposante qui permettent de retourner les prairies, de les travailler, de déplacer les bottes de foin ou de nourrir les animaux font partie de l'imagerie courante de ce métier, même si elles sont relativement moins importantes par rapport au métier de cultivateur. Notons que d'après nos observations, cette idée est encore atténuée dans les territoires de montagne où les éleveurs ont plutôt recours à un matériel agricole de taille plus modeste, davantage adapté aux contraintes du terrain. Par la lecture du paysage, nous suggérons que la place significative du gros matériel agricole participe au fait que se dégage une impression plutôt masculine de ce métier, même si ça ne signifie pas pour autant que seuls les hommes en font l'usage. Il serait en effet erroné de croire que le métier d'élevage, lorsqu'il se professionnalise, ne requiert que des qualités masculines au point d'avoir définitivement évincé les rôles multiples joués par les femmes dans le cadre d'une agriculture familiale. Les travaux menés par Jérôme Pelletier sur les programmes de vulgarisation féminine dans le Loir et Cher en 1960 montrent que ce courant de modernisation de l'agriculture n'a pas complètement dépossédé les femmes de leur rapport à la nature et au métier. Celles-ci ont pu s'appuyer sur des leviers collectifs pour acquérir des compétences nouvelles et s'adapter à la technicité accrue des systèmes d'élevage.

Par ailleurs, nous avons pu constater que les éleveurs ne dénie pas aux femmes des compétences originales qui sont reconnues comme indispensables à l'exercice du métier. Des valeurs de type plutôt féminines peuvent être sollicitées, de façon non concurrente mais complémentaire aux valeurs « yang » citées plus haut. Certaines pratiques seraient plus particulièrement réservées aux femmes. C'est en particulier le cas pour l'accompagnement des naissances. Les femmes, capables d'empathie à l'égard des mères, auraient une sensibilité plus adaptée, ainsi que semblent le montrer les témoignages suivants. *« J'interviens principalement en agnelage sur la ferme. Ce regard... Est-ce un instinct maternel ? Autant mon mari va voir plus de choses que moi sur l'état du troupeau, autant pour les agneaux il faut passer du temps pour voir que tel agneau a perdu sa mère [...] un homme ne prendra pas forcément le temps de faire ça »* (Terrain A – Entretien 7). De même, au moment de l'agnelage, les femmes seraient plus douées pour sentir ce mouvement de la vie et l'accompagner en douceur.

« Mon autre prédécesseur intervenait systématiquement dans l'agnelage. Gentiment, je lui ai expliqué que les agnelages compliqués, il fallait arrêter d'intervenir trop tôt et laisser faire, le plus naturellement possible [...] ça, c'est une sensibilité de femme, la sensibilité féminine, on sait un peu comment ça se passe, on humanise le truc [...] Mon mari le dit : il le voit, quand je n'y suis pas allé, il a des agneaux qui sont perdus, qui sont maigres, qui appellent. Les hommes, ils tirent au drap. Mais à la louve, les agneaux, c'est important de bien les observer, de voir si tout va bien, presque un par un. Et après, il y a les petits bobos, des petits trucs qui prennent beaucoup de temps et que nous on fait, en tant que femmes » (Terrain A – Entretien 7).

Donc, du fait des résonances avec leur propre vécu personnel, les femmes seraient davantage capables de s'identifier aux mères et de veiller à la santé des petits juste-nés. « *Ça doit avoir une influence, d'être une femme* », suggère également cette éleveuse de Laruns, tandis que son mari précise : « *les femmes sont plus patientes* » (Terrain C – Entretien 16). Cette éleveuse de brebis à viande de Ceyssat, une commune située à l'Ouest du Puy-de-Dôme, observe également les qualités sensibles particulières qui permettraient aux femmes d'accompagner les mises-bas :

« Pour l'agnelage et la maternité c'est la fibre féminine. Les biberons je vois bien, j'ai des collègues éleveurs, ils ne donnent le biberon que si leur femme n'est pas là. Mais ça dépend parce que son père à la retraite s'est occupé essentiellement des biberons. Il y a l'agnelage aussi, c'est technique et une main de femme ça passe plus facilement dans l'utérus et le vagin d'une brebis. On n'a pas la force physique mais on a plus de passage » (Terrain B – Entretien 14).

Toutefois, cette jeune salariée dans un élevage laitier de la Chaîne des Puys tient à modérer cette possible différence de sensibilité entre les femmes et les hommes : « *Il y a ce côté maternel, émotif, qui fait qu'on va plus se préoccuper du bien-être. Tu sais que normalement, ces trois ou quatre vaches là sont ensemble et tu peux dire « tiens, pourquoi aujourd'hui celle-ci n'est pas là ? »*. Il y a quand même ce côté observateur. Après, je pense qu'il y a des garçons qui l'auront plus que certaines filles » (Terrain B – Entretien 11).

Si la naissance requiert des qualités plutôt féminines, la mise à mort serait un acte davantage réservé aux hommes, ainsi que nous l'ont montré les membres de l'association du « *Chant du Coq* » lors d'une journée d'abattage des volailles au sein de l'abattoir de producteurs de l'association. Sur la chaîne, les hommes occupaient systématiquement les postes situés en début de ligne, tandis que les femmes se positionnaient en fin de ligne. Les gestes liés à la mise à mort étaient essentiellement réservés aux hommes du groupe, jugés moins sensibles face à la mort des animaux et au contact du sang, tandis que les femmes s'occupaient de plumer les volailles, de nettoyer les carcasses et d'apprêter la viande pour satisfaire les yeux du consommateur. La délicatesse et le soin apporté à la présentation sont des qualités féminines ici mobilisées. Nous pouvons ici mettre en exergue le fait que les femmes, même si elles ne participent pas à la ferme dans un cadre salarié, peuvent être chargées de tâches annexes mais non moins indispensables au fonctionnement du système d'élevage. « *La maman fait la comptabilité, heureusement* » (Terrain A – Entretien 14), nous précise ce jeune éleveur laitier des Herbiers, dans le Bocage Vendéen.

Mais attention toutefois aux préjugés qui sont toujours présents en toile de fond dans un monde où les femmes doivent d'abord faire leurs preuves avant d'obtenir, sinon de la reconnaissance, du moins le respect de leurs pairs.

Les témoignages qui suivent soulèvent cette problématique toujours sensible.

« *C'est un métier d'hommes, c'est sûr. Ils s'aperçoivent que la femme est utile, de plus en plus, on prend de la place. Mais... Quand mon dossier est passé en commission pour donner l'agrément pour le projet, j'ai eu ce genre de réflexion : « oh c'est une femme ». C'est 90% d'hommes qui composent la commission. On n'est pas considéré de la même manière. Je pense que ça évolue. Beaucoup de femmes ont une vraie place et ne font pas que de la comptabilité » (Terrain A – Entretien 7).*

« *Le fait d'être une femme, il faut être une femme de caractère, sinon on se fait bouffer. Ma force est d'être assez ouverte, assez à l'écoute des gens » (Terrain A – Entretien 17).*

Nous avons rencontré le cas de femmes qui montraient combien la répartition des compétences entre les hommes et les femmes peut prendre des configurations variées. C'est le cas de cette éleveuse de brebis à viande de Mouchamps au sud des Herbiers, qui s'est formée dans la découpe afin de créer son propre atelier de fabrication à la ferme, dans un monde habituellement plutôt réservé aux hommes : « *je me suis retrouvée dans un milieu d'hommes, vraiment » (Terrain A – Entretien 7).* C'est également le cas de cette éleveuse de vache à viande du plateau de Goust, sur la route du col du Pourtalet, qui gère de façon autonome son troupeau de bovins et qui n'a jamais été effrayée le moins du monde par la taille de ses animaux (Terrain C – Entretien 13).

L'évolution des mœurs est notamment illustrée par le cas des bergères qui, en vallée d'Ossau, renversent aujourd'hui les représentations du métier. Cet éleveur de Laruns commente ainsi que, pendant la saison estivale, l'on trouve en montagne « *beaucoup de bergères, et qui sont très compétentes » (Terrain C – Entretien 6).* Selon lui, ces femmes ont le mérite de faire démentir l'idée répandue selon laquelle les tâches physiques en élevage sont mieux adaptées aux hommes. Il leur reconnaît notamment une force de caractère et des qualités d'abnégation qui invitent au respect. Son regard, inspiré des réalités qu'il a pu observer sur le terrain, vient court-circuiter les préjugés qui peuvent circuler dans la profession à propos des différences homme/femme. Aussi bien que les hommes, les femmes peuvent être réalistes, elles sont en mesure de prendre à bras le corps les réalités du quotidien : « *Elles sont plus décidées que les hommes. Parce qu'il faut traire tous les jours... Garder les brebis et regarder les étoiles, il n'y a pas que ça ! Elles sont plus tenaces que les hommes » (Terrain C – Entretien 6).* Cette jeune bergère salariée rencontrée au plateau d'Anéou nous affirmait que son parcours n'était pas isolé, mais était au contraire représentatif d'une tendance répandue à l'échelle du territoire béarnais : « *Il n'y avait presque que des femmes, à la formation » (Terrain C – Entretien 8).*

Ainsi, dans le contexte local, avoir fait des études et devenir bergère n'est pas une chose étonnante mais une continuité logique qui participe à renouveler les représentations du métier de façon positive.

Aujourd'hui, grâce à l'évolution des mœurs, les femmes n'ont pas forcément besoin des hommes pour conduire leur affaire, tout comme les hommes n'ont pas besoin des femmes pour mener leur exploitation agricole. Ce n'est plus comme autrefois où l'élevage était obligatoirement une affaire de famille autour duquel s'organisaient les compétences et se partageaient les responsabilités de chacun et chacune. Il arrive fréquemment que les éleveurs travaillent sur la ferme de leur côté tandis que leur compagne mène sa propre carrière professionnelle en dehors du monde agricole. L'inverse est également possible. Toutefois, ainsi que le constate cette jeune éleveuse de la commune de Sayat située au nord de la Chaîne des Puys, le mode de vie induit par les activités d'élevage déborde fréquemment sur la vie familiale et l'influence parfois au point de poser certaines difficultés : *« Beaucoup d'éleveurs arrêtent à cause de ça aussi. Les gens, leurs femmes ne sont pas sur l'exploitation. C'est compliqué je pense de vivre avec quelqu'un qui est agriculteur, même si la personne avec qui tu es comprend que tu as des aléas... Il faut pas que les aléas du boulot empiètent sur le reste »* (Terrain B – Entretien 11).

C'est ainsi que, même si l'alliance entre les hommes et les femmes n'est plus ni obligatoire ni systématique, nous observons que l'association des genres continue d'offrir une perspective intéressante, source d'émulation et d'enrichissement mutuels. Lorsqu'il nous décrit le commencement de ses journées de travail, cet éleveur laitier des Herbiers insiste : *« avec ma copine, on s'occupe ensemble de faire la traite »* (Terrain A – Entretien 3). De même, nous pouvons reprendre les propos de cette jeune femme, salariée au sein d'une exploitation de vaches laitières située à Sayat, une commune située au nord de la Chaîne des Puys. Elle n'aurait pas envisagé de s'engager dans l'élevage sans l'appui de présences masculines à ses côtés, ainsi qu'elle nous le déclare dans l'extrait suivant :

« Il y a aussi cette image de l'agriculteur misogyne. Moi, j'ai de la chance, Patrice et Bernard ne le sont pas du tout. Au début que je suis allée bosser avec eux, on a eu pas mal de critiques de la part d'autre éleveurs, à côté, qui trouvaient ça bizarre. Ils ne pensaient pas que je resterais. Je suis aussi consciente sur le fait qu'une femme toute seule sur une exploitation, pour moi, c'est pas possible. Je me vois pas le faire parce qu'il y a tout un tas de contraintes derrière. Des travaux assez lourds, voilà, et moi je suis bien moins costaud qu'un garçon. Certains trucs physiques que je ne peux pas faire. Il faut trouver une complémentarité » (Terrain B – Entretien 11).

D'après son expérience, la complicité au sein du groupe est selon elle un facteur de réussite sur le plan professionnel, elle facilite l'apprentissage et la fluidité de communication, elle est une source de motivation au quotidien.

« C'est vrai qu'on est super complices tous les trois. C'est ça qui fait que ça marche. Il y a un côté humain, peut-être plus en agriculture parce qu'on travaille avec des animaux. On ne peut pas dissocier les animaux de l'éleveur. Le matin où Patrice m'a dit que Bernard avait été appelé par l'hôpital et qu'il devait être greffé, on attendait ça depuis tellement longtemps...ça marque. Après il y a des petits moments de complicité tous les trois qui

peuvent paraître banals mais qui sont vachement important pour le moral de tout le monde. Encore une fois, j'ai de la chance, ils sont très ouverts, c'est pas l'image de l'agriculteur rustique, bourru...Il y en a pas tant que ça. On échange super bien, ils sont super ouverts à des trucs que je propose et ils m'ont appris vachement de choses aussi parce que l'expérience, c'est la meilleure des écoles » (Terrain B – Entretien 11).

Enfin, une autre idée est à soulever pour clore le sujet de la complémentarité des hommes et des femmes en élevage. Nous suggérons en effet que, même si dans les pratiques leurs forces sont complémentaires, les femmes n'ont pas encore accès à une place égale à celle que les hommes occupent sur la scène sociopolitique. Force est de constater que la voix des femmes ne se fait pas beaucoup entendre dans le monde agricole, qui est plutôt représenté par des figures masculines. Est-ce à dire que les femmes seraient forcément plus effacées ? Non. Les femmes ont également besoin de s'exprimer, de porter leur parole jusque sur la scène publique. « *Les femmes sont plus présentes au niveau social : on les voit maintenant dans les réunions, défendre des idées* » (Terrain A – Entretien 6) fait observer cette éleveuse de brebis à viande de Mouchamps, dans le Bocage Vendéen. Pour illustrer son propos, nous pouvons prendre l'exemple de cette représentante nationale que nous avons rencontrée dans la commune de Ceysnat située à l'ouest de la Chaîne des Puys :

« Comme j'étais hors cadre familial, pour faire sa place ici, c'était pas forcément évident. Je suis allée voir un peu ailleurs ce qui se passait. Je me suis appropriée leur cause, ils m'ont accepté, ils m'écoutaient, ils me demandaient mon avis, ça m'a surpris. Ils m'ont vraiment adopté, ce qui m'a amené à mon poste national puisque je suis présidente de la fédération nationale ovine. C'est la seule production qui ait confié les rênes à une femme. C'est exceptionnel. C'est significatif d'un état d'esprit particulier au mouton » (Terrain B – Entretien 14).

Pour elle qui n'était pas familière avec le monde agricole, cette implication politique s'est présentée comme l'opportunité de se faire accepter par ses pairs, de devenir témoin des réalités vécues par ses collègues et d'inscrire son début d'activité dans un mouvement plus vaste d'engagement collectif. Nous pouvons souligner l'emploi du verbe « adopter » qui met en lumière le fait que ce processus d'intégration est pour elle similaire à celui de l'entrée dans un cercle familial. Selon elle, la facilité avec laquelle elle a pu intégrer ce dernier n'aurait pas été possible dans une production autre que la production ovine. Elle différencie ainsi nettement la filière ovine des autres filières d'élevage.

Précisons ici que la filière ovine a bénéficié pendant longtemps de l'image d'une production minoritaire, marginale, peu valorisée. Peut-être pouvons-nous ici établir un lien de correspondance entre l'image minoritaire des femmes dans le métier et celle du mouton dans les filières d'élevage français. Hommes et femmes de la filière se sentiraient plus aisément unis par un même sort, rassemblés par la condition minoritaire de leur production.

Mais son cas est le seul que nous ayons rencontré. Ainsi, il y a sans nul doute encore des progrès à faire dans ce sens, afin que les femmes à l'œuvre dans le monde de l'élevage puissent-elles aussi donner leur avis sur leur métier et sur le rapport qu'elles entretiennent, au quotidien, avec la nature. En vallée d'Ossau, une journaliste indépendante, réalisatrice et photographe, a voulu participer à combler ce manque et offrir une place à l'expression des femmes qui s'impliquent dans l'activité pastorale.

« Ici, une journaliste a fait un film sur les bergères. Il est vraiment très bien. C'est pas trafiqué. Les gens qui sont dedans, c'est vraiment eux. C'est des nana entières. [...] j'ai reconnu mes copines et mes collègues. Ça a eu vachement de succès dans les cinémas » (Terrain C – Entretien 8). Cette bergère du plateau d'Anéou mentionne ici le film documentaire réalisé par Florence Fleury en 2015 qui s'intitule *Des Bergères et des Femmes*. La journaliste y brosse les portraits de femmes qui montent aujourd'hui à l'estive avec les troupeaux, en mettant notamment l'accent sur la motivation profonde de celles qui, bien que non originaires du monde agricole et venant parfois de grandes villes, ont décidé d'embrasser un mode de vie situé aux antipodes du consumérisme et des turpitudes citadines. Florence Fleury explique ainsi sa démarche sur le site de l'exposition Barrobjectif 2017 :

« Si j'ai souhaité suivre ces bergères dans leur quotidien, c'est pour comprendre leur choix de vie, en dépit des conditions difficiles, et cet acharnement qu'elles ont à réussir à tout prix. Il y a vingt ans, lorsque je me suis installée dans les Pyrénées, les cabanes étaient occupées par de vieux bergers rustres et sales. Après eux, le pastoralisme allait mourir, pensait-on, parce qu'il n'y avait pas de relève. La relève s'est faite, petit à petit, par les femmes qui aujourd'hui révolutionnent le monde pastoral » (Laurence Fleury, 2017).



→ **Ci-contre : photographie 194.**

***Bergère au départ de la transhumance,
à Bilhères-en-Ossau.***

Ainsi, les valeurs féminines n'ont pas été complètement chassées du monde de l'élevage, elles n'entrent pas en concurrence avec des systèmes favorisant a priori des valeurs masculines, mais s'y intègrent selon une alchimie qui est le propre de chaque individualité. D'ailleurs, elles peuvent être aussi mobilisées par des hommes lors des pratiques quotidiennes où elles restent indispensables.

Nos enquêtes de terrain nous permettent de rejoindre la réflexion de Jérôme Pelletier, qui conclut son article en refusant d'accentuer les traits de l'inégalité des positions, des compétences, des modes d'expression, entre les hommes et les femmes en agriculture. Comme lui, nous préférons insister sur la force d'adaptation dont savent aujourd'hui faire preuves les figures féminines dans des contextes qui pourraient certes leur sembler défavorables. Justement, ces femmes ont su briser l'image dans laquelle les coutumes pouvaient les enfermer. Plutôt que d'entrer en conflit avec un modèle masculin considéré comme uniquement dominateur, elles ont plutôt choisi d'entrer en relation avec celui-ci pour lui apporter leur propre vision du métier, en partant du principe qu'elles y avaient aussi une place et qu'elles pouvaient même y jouer un rôle essentiel :

« Ni victimes ou ennemies d'un processus dont elles ne maîtriseraient rien, ni passives face à des évolutions qui semblent les condamner ou aggraver leur situation, elles sont parfois actrices sans être complètement maîtresses des outils de la modernisation. Entre les carcans structurels, les tutelles administratives et une réelle autonomie dans la gestion des organismes de base ; entre la nécessaire continuité du modèle de l'exploitation familiale et une volonté de rupture avec le modèle maternel et l'introduction d'innovations dans les pratiques (domestiques comme professionnelles) ; entre une volonté de promotion sociale et une demande technique légitimante, quelques femmes semblent élaborer les pistes d'une reconnaissance » (Pelletier, 2007).

Si, dans ce métier, c'est à travers les pratiques que les hommes et les femmes peuvent communiquer leurs différentes visions de la nature, cela ne suffit pas à donner du sens et une direction claire à leur action.

Un troisième élément est ici nécessaire, qui participe à la création renouvelée d'un horizon porteur d'espérance. La prise en considération des générations futures et des conditions de vie dans lesquelles elles pourront s'éveiller au monde, peut motiver le choix du métier et en orienter les pratiques.

5.1.3 – Les enfants dans l'élevage : des allumeurs d'étoile



→ ***Ci-contre : photographie 195. Sur les estives d'Ossau, rares sont les cabanes de berger qui ne sont pas décorées par des dessins d'enfant, comme ici où deux dessins sont posés sur l'étagère murale (Terrain C – Entretien 4).***

Dans le chapitre précédent, nous avons vu que l'enfance était une période clé qui avait vu naître la vocation de nos éleveurs. Nous découvrons qu'elle reste présente à leur esprit alors qu'ils exercent leur profession et même qu'elle les soutient dans la création d'une image valorisée de leur métier : « *Moi j'ai fait ce métier là pour donner des perspectives à mes enfants. Les valeurs que je viens de vous citer et puis un cadre de vie exceptionnel* » (Terrain B – Entretien 14).

Il nous est arrivé de mener des entretiens alors que de jeunes enfants, fils ou filles des éleveurs que nous interrogeons, jouaient sous la table ou dans un coin de la pièce. La présence des enfants se lit dans l'atmosphère, créant du mouvement, des bruits, participant à rendre plus chaleureux l'espace de travail et à rendre plus spontané les échanges entre les humains. Lorsque le métier est exercé dans un cadre familial, les enfants sont fréquemment mentionnés comme faisant partie de la ferme, participant à son ambiance et influençant l'organisation du travail. « *Je l'ai amenée tout le temps, dans toutes mes tâches, depuis qu'elle est née* » (Terrain C – Entretien 9) nous déclare cette éleveuse-bergère au plateau d'Anéou, à propos de sa fille de quatre ans qui vient avec elle en montagne pendant la saison d'estive.

Cet éleveur de Laruns nous explique que le fait que sa femme et ses enfants l'accompagnent à la cabane, pendant la saison d'estive, est une source de motivation essentielle à sa pratique : « *On fait quand même notre boulot, mais tranquillement, sans stress. Et on a la famille avec nous. Je suis avec ma femme et les petits* » (Terrain C – Entretien 16). Aujourd'hui, près de la moitié des cabanes d'estives en Béarn sont occupées par des couples ou par des familles (IPHB, 2015).

En vallée d'Ossau aujourd'hui, les conditions de l'exercice du métier de berger ont évolué grâce à la mobilisation de crédits publics et à la rénovation des anciennes cabanes de pierres sèches, si bien que la solitude n'est plus un passage obligatoire.

« *Ça a changé l'approche de la montagne. Aujourd'hui, il y a des familles qui vont en montagne avec leurs enfants. Avant, c'était essentiellement des hommes célibataires, dans des conditions difficiles* » (Terrain C – Entretien 15). Ainsi, cette femme, bergère salariée au plateau d'Anéou nous explique : « *Clairement, la vie de bergers n'est plus celle qu'elle était. Heureusement, sinon il n'y aurait plus personne dans les cabanes* » (Terrain C – Entretien 9) tandis que sa collègue confirme : « *Ce que ça a permis, c'est que des familles montent. Tu vois, P. et C., ils ont une gamine. Si leur cabane était toute délabrée, ils ne monteraient pas dedans. Ça permet aussi que ça continue. Maintenant, les mecs ils ont plus envie de passer 3 mois dans la montagne en laissant leur famille en bas* » (Terrain C – Entretien 8).

Cette éleveuse de brebis à viande du Bocage Vendéen nous explique qu'après avoir essayé de séparer de façon stricte vie de famille et vie professionnelle, elle et son mari ont finalement opté pour une organisation plus souple par laquelle ces deux sphères se chevauchent : « *Au début, on essayait de dissocier les deux pour protéger notre famille. [...] ça empiète vraiment sur la vie privée. Ça met du temps, il faut le vivre avec sa famille. La vie de famille, on l'intègre dans notre travail* » (Terrain A – Entretien 7).

L'interaction constante entre la sphère familiale et la sphère professionnelle est également mise en évidence par ce témoignage de cet éleveur laitier, représentant de la filière au niveau national, que nous avons rencontré dans l'Allier lors de notre phase préparatoire aux terrains :

« *Nous, si on passe au robot de traite, c'est surtout pour pouvoir être présents à la sortie de l'école. On essaie d'améliorer le quotidien de notre vie. On a des enfants qui sont heureux de venir à la ferme. On les a élevés comme ça, ils sont toujours venus travailler avec nous. En termes de qualité de vie, c'est bien, ce côté-là : on partage notre métier avec nos enfants. Je revendique que le métier d'agriculteur a évolué et qu'aujourd'hui on vit mieux que nos parents. Je ne suis jamais parti avec mes parents en vacances. Nous, on part chaque année avec nos enfants. Il ne faut surtout pas régresser sur ces points* » (Représentant - YF).

Être en mesure de se libérer du temps pour être disponible avec sa famille est un objectif qui motive le choix de pratiques, comme ici l'acquisition d'un robot de traite.

Les considérations économiques et techniques ne sont pas les seules à entrer en jeu : le projet familial vient orienter la prise de décisions. La famille peut donc passer avant les préoccupations professionnelles, ainsi que nous le confirme ce technicien du groupement agricole du canton des Herbiers : « *Certains font le choix de mettre en priorité leur vie de famille, quitte à louper les réunions* » (Terrains A – Entretien 4).

Les éleveurs apprécient le fait d'être en relation avec des enfants, qui les pressent de question sur le métier et sur la vie des animaux de la ferme. On ressent de leur part une certaine fierté, lorsqu'ils évoquent les moments passés en compagnie des enfants de leur entourage. Ceux-ci se montrent remplis de curiosité à l'égard d'une activité qui représente pour eux une source de rêve. « *Les enfants, de quelque milieu qu'ils viennent, veulent venir à la ferme, voir les animaux, le tracteur...Ah oui. Ça reste... Voilà. C'est pour ça que je dis que c'est un métier qui a de l'avenir* » (Représentant – YF).

Ils peuvent ainsi se découvrir une âme de pédagogue. Le lien avec les enfants nécessite de parler de leur métier avec des mots simples, ce qui diffère du jargon technique et complexe couramment échangé avec les techniciens, les vétérinaires, les représentants commerciaux et les experts comptables. Enfants et éleveurs se trouvent ainsi mutuellement enrichis les uns et les autres. Prenons ici l'exemple de cette éleveuse de chevaux, également monitrice d'équitation et propriétaire du *Domaine des Alouettes* situé aux Herbiers, dans le bocage vendéen. Accueillant des groupes périscolaires pendant les vacances, elle organise des ateliers de présentation de la petite ferme pédagogique qui accompagne son activité équestre :

« *Les portes ouvertes, ça s'est fait par vagues. On a eu une trentaine de personnes qui sont venues. C'est hyper intéressant de faire ça. C'était un tout. Les gamins étaient fiers de montrer, de faire. Les enfants ont mis la main à la pâte. C'est le côté familial, les grands ados ont planté leur tente à côté de la maison, ils sont venus aider [...] Les mamans qui viennent chercher les enfants finissent par emmener le gâteau, on prend le goûter ensemble. Ici, c'est un point de rassemblement et d'échange. On se retrouve tous et on est tous à part égale. C'est ce côté familial que je cherche et que je veux surtout pas enlever* » (Terrain A – Entretien 19).



→ ***Ci-dessus : ensemble photographique 196 : Visite de la mini-ferme pédagogique du Domaine des Alouettes aux Herbiers par un centre aéré. Les enfants nourrissent les cochons, les moutons, les chevaux pendant que l'éleveuse leur explique avec des mots simples les comportements des animaux et le fonctionnement de la petite ferme (Terrain A – Entretien 19).***

Bien sûr, la fonction pédagogique de cette ferme ne peut être comparée avec la situation des autres systèmes d'élevage que nous avons rencontrés lors de nos trois terrains, qui vivent uniquement des produits de l'élevage. Toutefois, il est utile d'en faire mention car, selon nous, cette vocation pédagogique qui est ici mise en avant de façon explicite et rémunérée, peut également être vécue par des éleveurs qui n'en font pas une activité économique.

De plus, il semblerait que les enfants des éleveurs se distinguent des autres par une connaissance précoce des lois du vivant. Le fait de jouer à la ferme, d'accompagner leurs parents lors de la traite ou pour la naissance des agneaux, leur apporterait une connaissance sensible de la nature, de ses cycles, et de ses aspects les plus concrets qu'ils soient plaisants ou déplaisants. Être immergés dans cette atmosphère leur ferait comme une éducation originale : en quelque sorte, ils y feraient l'expérience d'une école de la vie, ce qui pourrait éventuellement leur conférer par la suite une sorte d'aisance naturelle, issue de leur connaissance empirique de la nature, du passage des saisons, du contact avec les animaux.

Il s'agit ici des « valeurs » que mentionnent cette éleveuse ovine de la Chaîne des Puys, et qu'elle nous présente de la façon suivante :

« On est entouré de vie. Ça nous permet d'être moins émotifs quand il nous arrive quelque chose dans la vie. Ça nous aguerrit. Un exemple : mon fils a 3 ans, il vit sur la ferme intensément. Evidemment, la mort c'est le quotidien. Petite copine qui arrive du même âge. Oh, qu'est-ce qu'il a le petit agneau ? Mon fils, il donne un coup de pied dans la brebis : tu vois bien qu'il est mort ! Et la petite était en train de pleurer. Ba ! Il avait qu'à boire le lait de sa mère, il était en capacité de dire avec maman Michèle on va faire téter l'agneau pour le sauver et après le gamin il avait compris à son âge qu'il y avait 4 saisons, parce qu'il fait froid, qu'il pleut... Que les agneaux naissent, que le camion d'aliments il arrive pour leur donner à manger et puis qu'ensuite c'est le camion de l'abattoir qui vient les chercher et qu'ensuite nous avons assez de sous pour acheter ce qui nous fait plaisir. Ça fait son chemin. Si tu habites en ville et que tes parents sont fonctionnaires, tu ne peux pas acquérir ces savoirs du vivant. Il faut un relais pour les enseigner » (Terrain B -Entretien 11).

Le fait d'avoir grandi à la ferme permettrait aux enfants d'acquérir des capacités de résilience particulières, dans lesquelles ils peuvent ensuite puiser selon les événements qu'ils traversent au cours de leur existence : « ça fait son chemin ». Cette capacité de résilience se traduirait par une vision globale des choses, la connaissance que naissance et mort sont interdépendantes, le respect du cycle des saisons... Elle permettrait de rebondir en cas de choc personnel : « Ça nous permet d'être moins émotifs quand il nous arrive quelque chose dans la vie ». Nous voyons donc que le monde de l'élevage ne renverrait pas seulement à des connaissances d'ordre pratique, mais serait également riche sur le plan de ses enseignements philosophiques.

Pourtant, ces éléments qui font la richesse et la pertinence du lien entre le monde des éleveurs et le monde de l'enfance semblent aujourd'hui remis en question. Certains éleveurs invitent même leurs enfants à se détourner des métiers de l'élevage. Leur sort leur semble si peu enviable qu'ils ne souhaitent pas que leurs descendants reprennent les rênes d'un métier qui s'est pourtant jusque là transmis de générations en générations. Nous pouvons sans doute y voir un élément d'interrogation majeure, qui indique une profonde rupture dans les représentations du métier par les éleveurs.

5.1.4 - Sur la table : la transmission du métier, un enjeu majeur pour les éleveurs

Nous venons de voir que les ancêtres étaient constamment présents à l'esprit des éleveurs qui s'inscrivaient dans une lignée familiale, qu'ils inspiraient admiration ou crainte et que leur mémoire pouvait influencer les pratiques d'aujourd'hui. Nous avons ensuite découvert que l'élevage, où la voix des hommes semble prédominer, suppose dans la pratique un subtil jeu d'assemblage entre des valeurs féminines et des valeurs masculines. Ainsi, le rôle et la place des femmes sont encore à définir et il serait pour cela judicieux que les femmes continuent d'avoir l'audace de faire connaître leur voix sur la scène publique. Enfin, le rôle des enfants et des jeunes générations ne doit pas être écarté de ce propos : ce sont eux qui peuvent donner du sens au travail quotidien et inscrire ce métier dans un horizon durable. A ce titre, ils ont en eux un pouvoir bien particulier : porteurs de lumière, ils peuvent réveiller les enthousiasmes endormis, apporter un nouveau souffle aux rêves abandonnés, et surtout créer du lien entre ceux que tout semble opposer.

Pour mettre en évidence ce principe de continuité entre les générations passées et futures, cet éleveur ossalois nous disait ainsi : « *La terre, c'est plus que la terre, c'est quelque chose qu'on veut transmettre à nos enfants, parce que ça nous a été transmis* » (Terrain A – Entretien 8). Jusqu'à présent, nous avons essayé de présenter le rôle de ces différentes générations de façon segmentée, individualisée. Maintenant, nous allons essayer de les mettre en relation les unes avec les autres, pour étudier en quoi le métier d'éleveur relève d'une aventure collective, suppose des capacités de communication entre ces différentes parties. En élevage, comment inscrire le lien à la nature dans un « *nous* » qui fasse sens ? S'il est bien un sujet qui nous permet de mettre en évidence ce jeu d'interdépendance entre les générations, c'est sans nul doute celui de la transmission des exploitations agricoles, lorsqu'on sait qu'en 2017 l'âge moyen des chefs d'exploitation ou d'entreprise agricole en France s'établit à 49,3 ans, et que la classe d'âge la plus représentée est celle des 50-55 ans pour les hommes et des 56-60 ans pour les femmes (MSA, 2017).

Ici, il faut commencer par souligner que le modèle de l'agriculture familiale est mis à mal par l'évolution du contexte socio-économique. Pour ce représentant de la filière laitière nationale, la tendance est également de penser que le modèle familial ne survivra pas aux mutations profondes qui cisailent non seulement la profession mais aussi la société.

Cet éleveur engagé auprès du syndicat agricole majoritaire n'hésite pas à prédire la fin du modèle familial tel qu'on le connaît : *« Ce qui va changer, c'est qui va détenir les capitaux des exploitations : on n'aura pas les moyens de garder une agriculture très familiale : ils seront peut-être à plusieurs exploitants. De gros investissements vont être nécessaires. On aura des sociétés extérieures qui reviendront peut-être en agriculture. C'est un secteur intéressant pour elles, stable. L'agriculture familiale, c'est un concept. Au début, la FNSEA défendait plutôt une agriculture familiale... On évolue. L'agriculture est aussi touchée par les phénomènes de société, de séparation des couples. Ce qui posera des vraies difficultés par rapport à l'agriculture familiale. C'est quelque chose de nouveau. Qu'est-ce que la famille ? Jusqu'à présent, l'objectif était de faire vivre l'exploitation. Aujourd'hui, c'est différent : on regarde d'abord le couple, et ensuite comment faire vivre les exploitations. Des fois, le couple vole en éclats, donc l'exploitation vole en éclat »* (Représentant – YF).

Sur le terrain, nous découvrons que le manque de visibilité dans la transmission d'une activité d'élevage est une véritable source de souffrance psychologique pour les éleveurs et les éleveuses en fin de carrière. Ce n'est pas étonnant, dès lors que l'on comprend que le passage du relais ne se limite pas à la vente de ressources matérielles. Si le choix de la personne qui prendra la relève est si important, c'est parce qu'on lui transmet aussi l'amour d'un terroir, la compréhension d'un paysage ; des principes de vie, un ensemble de valeurs ; une philosophie du rapport à la Terre, du rapport à l'autre, du rapport à soi.

Plus que des surfaces de pâture, plus qu'un troupeau, plus que du matériel et des bâtiments, c'est un petit bout de son âme que l'on transmet. Ce n'est pas un bien que l'on cède, mais un témoignage vivant. Pour cet éleveur ossalois à la retraite, mais qui continue d'être berger pendant la saison estivale, le fait que le métier d'éleveur/berger se perpétue au sein de la famille est un désir explicite : *« tous les gens qui viennent nous demande : vous avez été tout le temps berger ? Be oui ! Mon arrière grand père, mon grand père, mon père, maintenant c'est moi, et mon fils aussi... On va essayer de tenir le coup »* (Terrain C – Entretien 4). Remarquons que la transmission s'est toujours effectuée suivant un modèle patriarcal, de père en fils. La présence éventuelle de femmes dans sa lignée n'est pas intégrée à ce propos, son fils est mentionné comme son successeur, celui qui a hérité du patrimoine familial sur le plan matériel et symbolique : *« transmettre le métier d'éleveur permet au patrimoine familial de durer. Cet objectif premier de la transmission se réalise notamment grâce à la désignation d'un successeur »* nous dit Dominique Jacques-Jouvenot (Jacques-Jouvenot, 2014).

Si l'on s'intéresse au processus par lequel la transmission est généralement menée, nous sommes invités à observer les tensions entre d'une part, l'insistance qui est faite sur le caractère tout à fait intime du lien entre l'éleveur et la terre (d'où l'insistance sur les termes de « *sang* », de « *chair* », de « *fibres* » à propos de la vocation des éleveurs) et la tentative de réduire la transmission à une simple affaire marchande : « *c'est notre sang qui est ici* » (Terrain C – Entretien 16) nous dit ce couple d'éleveurs ossalois.

Mais l'intervention des organismes de gestion du foncier, principalement la SAFER dont la mission est de protéger la vocation des terres agricoles, peut participer à banaliser ce passage et à en gommer la puissante dimension symbolique. C'est d'ailleurs ce qui amène Dominique Jacques-Jouvenot à mettre en évidence ce qu'il nomme « *le paradoxe de la transmission du métier* » (Jacques-Jouvenot, 2014). Cet auteur développe la réflexion selon laquelle les cédants comme les repreneurs ont aujourd'hui tendance à nier le processus de transmission, chacun s'isolant dans sa propre posture. Ses travaux montrent : « *contrairement à cette force de la transmission qui s'impose en liant les générations successives, les acteurs interviewés visent à nier la part qui leur revient dans la responsabilité de ce processus* » (Jacques-Jouvenot, 2014).

Ses propres enquêtes de terrain ont montré que souvent aujourd'hui, les éleveurs cédants ne montrent aucun enthousiasme à transmettre leur activité à leurs enfants, et qu'ils cherchent même plutôt à décourager de poursuivre dans la même voie (Jacques-Jouvenot, 2014). De même, d'autres auteurs ont travaillé sur le lien étroit entre la dimension familiale et le sens donné au métier. Ils concluent en invitant à ne pas généraliser le cas des transmissions familiales, mais à l'ouvrir sur une perspective évolutive s'inscrivant certes parfois dans la continuité, parfois aussi dans la rupture :

« Le fait que le travail d'élevage soit intimement lié à la vie familiale peut être vécu par les acteurs de façon très différente au fil du temps. L'imbrication entre travail, famille et vie privée peut rendre difficiles, voire impossibles sans rupture, les désirs d'autonomie, d'innovations ou de changements » (Fiorelli, Porcher, Dedieu, 2014).

Aujourd'hui donc, la transmission des surfaces et des infrastructures d'élevage dans le cadre familial n'a plus rien d'une évidence. Il est répandu que l'éleveur délègue la responsabilité de sa transmission à une structure collective compétente comme la SAFER. Or, cet automatisme suppose au préalable de pouvoir séparer clairement ce qui relève du cadre professionnel et ce qui relève du cadre familial ; de pouvoir distinguer ce qui appartient à la sphère sensible, personnelle, intime, émotionnelle du métier, de ce qui appartient au champs technico-économique. Il est plus facile, dès lors, de séparer l'histoire familiale et le cercle professionnel. Ce processus de détachement se nourrit des affects attachés aux représentations négatives du travail, lorsque celui-ci n'est pas une source de fierté et de bien-être, mais plutôt de fatigue chronique, de dépréciation personnelle.

Dès lors, le patrimoine que représentent la terre, le troupeau, le métier n'est plus une richesse que l'on cherche à protéger et à transmettre à ses proches mais un fardeau qu'il vaut mieux leur épargner. Ce qui pouvait être considéré comme un don transmis à la naissance peut dans les esprits se transformer en une sorte de malédiction.

Dominique Jacques-Jouvenot montre ainsi que : « *la non-volonté de transmettre ne concerne pas uniquement l'exploitation matérielle mais plus largement le métier, le savoir-faire et le statut social. L'analyse des interviews réalisées avec les éleveurs fait apparaître – à l'inverse de l'idée répandue selon laquelle les pères n'ont qu'un souci : celui de transmettre – des pères qui nous renvoient, du point de vue manifeste, une non-volonté de transmettre leur métier à un fils. En d'autres termes, nous sommes face à un déni de transmission* » (Jacques-Jouvenot, 2014).

Pourquoi, dans de telles conditions socio-économiques, insister pour inscrire son vécu professionnel dans une continuité familiale ? Aujourd'hui, le risque que les éleveurs français vivent la fin de leur carrière professionnelle comme un abandon de la terre et de leurs racines, plutôt que comme un processus positif de partage et de co-création, est réel. Les bases sur lesquelles sont menées ces transmissions sont instables : c'est ainsi que l'on transmet sa terre par défaut, pour se soulager d'un poids devenu trop lourd, plutôt que par désir de donner une suite positive à une activité qui représente l'œuvre d'une vie entière. Par ailleurs, sur le plan de la psychologie, Dominique Jacques Jouvenot explique cette posture de déni de la transmission par la nécessité, pour le père, de maintenir une certaine distance avec l'aîné afin que ce dernier puisse se construire de façon autonome par rapport aux choix de ses parents :

« *L'ensemble de leurs pratiques sociales les portent à être ensemble. La différenciation entre le père et le fils n'est, de ce fait, pas évidente. Faire une place à son fils, en ce qui concerne le père et faire sa place du point de vue du fils, nécessite donc qu'à un moment donné soit renforcé le discours de la non-influence, de l'indépendance et de l'autonomie. En niant leur volonté de transmettre, les pères mettent également à distance le fait que le fils successeur soit élu ou désigné au sein de la fratrie. Le successeur n'est pas désigné par les parents, il se construit lui-même comme tel, hors de toute influence des parents. Ce qui signifie donc que les pères nient l'existence d'une organisation sociale de la transmission, plus encore de l'existence de stratégies de transmission* » (Jouvenot, 2014).

La transmission peut donc être l'objet d'un déni de l'existence d'une logique successorale au sein du cercle familial. Les cédants se tournent également vers des repreneurs extérieurs à celui-ci. Pour cela, des événements sont organisés qui permettent aux chefs d'exploitation agricole de rencontrer de potentiels repreneurs. Les chambres d'agriculture mais aussi des structures associatives à l'exemple du GAB 85 (Groupement d'Agriculture Biologique) proposent des moments de convivialité pour mettre en lien direct les cédants et les repreneurs.

C'est alors l'occasion pour les uns et les autres d'entrer en dialogue, d'exprimer leurs besoins et d'écouter ceux des autres. Les différences de vision entre les générations peuvent alors être mises en lumière, préparant les participants à expliciter leurs points de vue, à formuler des compromis, à s'ouvrir à un possible qu'ils n'avaient pas prévu.

« L'agriculture attire les personnes hors milieu familial, tandis que les enfants d'agriculteurs ont de moins en moins envie de reprendre l'activité de leurs parents. Ces gens-là sont très intéressés par le bio, ils ne veulent pas entendre parler d'agriculture conventionnelle » (Terrain A – Entretien 2), nous dit un animateur du GAB 85.

Peut-être, découvrant l'étincelle encore vivante dans le regard de celui qui désire s'engager dans la voie de l'élevage, le cédant sera-t-il surpris de reconsidérer son parcours professionnel sous un angle nouveau, peut-être se sentira-t-il fier d'avoir exercé un métier qui peut encore susciter les passions. Quant au repreneur, écoutant les conseils de prudence que lui donne un éleveur fort de plusieurs dizaines d'années d'expérience, peut-être retiendra-t-il des informations indispensables pour que son rêve se conjugue à la réalité. Sur le terrain, pour permettre que la transition soit menée de façon progressive, il existe notamment des systèmes de parrainage. Ce couple d'éleveurs de vaches laitières nous exprime à quel point il a été important pour eux de bénéficier d'un apprentissage pratique avec l'agriculteur qui leur cédait sa ferme. C'est ainsi que celui-ci a pu leur donner, saison après saison, les clés leur permettant d'acquérir une connaissance suffisante de la nature du sol, de la climatologie, des pâtures, pour qu'ils se sentent suffisamment en confiance pour prendre ensuite les rênes de l'activité.

« R... expliquait bien les choses. J'ai appris comme ça. Je suis venu 2 été de suite bosser. Puis, je me suis dit que pour savoir si je voulais vraiment devenir agriculteur, je devais faire un cycle, au moins. Déjà, ça donne une idée de comment réagissent les terres, le climat... En faisant ensemble une première année puis une année ou deux comme associé, j'ai compris l'influence du climat, la différenciation des terres et leurs affectations. L'optimisation. A l'époque, on avait 33ha. Après j'ai fait quelques erreurs, mais sans vraiment de grosses cata dans nos cultures » (Terrain A – Entretien 15 – PV).

Cet échange entre les générations nous paraît indispensable à ce que le passage du relais soit effectué dans des conditions respectueuses des uns et des autres. A ce titre, nous pouvons faire référence à l'article de Dominique Lataste et de Brigitte Chizelle, qui vise à mieux comprendre les difficultés rencontrées par les agriculteurs qui souhaitent transmettre leur ferme à une personne hors-cadre familial : *« Un tiers des HCF [Hors-Cadre-Familial] installées ne sont pas d'origine agricole [...] Ce mode de transmission est d'une grande complexité et nécessite un coût cognitif important pour construire une relation de confiance avec le repreneur. Dans la mesure où le coût cognitif pour construire cette relation de confiance est jugé trop important, le cédant en viendra à opter pour une transmission plus simple (au voisin par exemple) et cherchera alors à réduire les dissonances (les écarts) entre son action et les engagements pris »* (Lataste, Chizelle, 2015).

Cet éleveur ossalois que nous avons rencontré alors qu'il approchait de l'âge de la retraite, nous fait part de son désir de transmettre son patrimoine à un jeune qui s'installe plutôt que de participer à nourrir les dynamiques d'agrandissement des exploitations voisines. Il nous précise à quel point ce choix est difficile à mettre en œuvre, tant la facilité lui soufflerait plutôt de laisser à d'autres la responsabilité de la transmission. Son commentaire vient ici appuyer les réflexions de Dominique Lataste et de Brigitte Chizelle, qui insistent sur la difficulté cognitive que représente, pour l'agriculteur cédant, le fait de transmettre à une personne hors-cadre familial.

« Dès qu'il y a des gens qui n'ont pas d'issue dans leur famille qui arrêtent, ces gens là, s'ils veulent choisir de transmettre, ils deviennent résistants. Il faut résister à la pression du voisin [...] A l'IPHB, on a mis en place une commission de transmission. On a rédigé des questionnaires sur le sujet : nos villages en 2030. Ça ne peut pas se faire dans la contrainte, mais dans le respect des gens qui arrêtent. Aujourd'hui, le cours normal est à l'agrandissement. Il faut qu'on inverse ça. C'est vraiment un projet de territoire. Il y a urgence » (Terrain C – Entretien 15).

Nous pouvons comparer sa version avec celle d'un autre éleveur ossalois, lui aussi proche de la retraite, qui se montre confiant à l'égard de l'avenir de la profession : *« Le nombre de bergers ne va pas diminuer plus. Il y a quelques jeunes qui veulent reprendre, plutôt dans un cadre familial »* (Terrain C – Entretien 6).

Et voici le commentaire laissé par cet éleveur récemment converti à l'agriculture biologique, qui espère trouver pour ses terres un repreneur lui aussi intéressé par l'élevage et les systèmes extensifs :

« On va commencer à chercher un jeune en 2016. De toute manière, je le laisserai faire. On va peut-être prendre la formule parrainage : 1 an comme salarié, avant qu'il prenne des parts progressivement, jusqu'à ce que je bascule salarié. S'il veut repartir dans un système intensif, je dirai mon avis. Mais d'entrée, je choisirai un éleveur. Beaucoup de jeunes veulent partir dans les céréales, les cultures, le matériel. Mais les bons éleveurs, il y en a très peu. Un éleveur qui partage cette sensibilité à l'environnement. S'il veut par la suite repartir en conventionnel, je devrai l'accepter. Notre but, c'est que dans dix ans, trois jeunes reprennent la suite » (Terrain A – Entretien 6).

On remarque que le critère prioritaire qui est ici mis en avant ne concerne pas le choix de tel ou tel système, mais plutôt la qualité du candidat en tant qu'éleveur. Si ces terres peuvent rester en agriculture biologique, c'est tant mieux. Mais l'accent est d'abord mis sur le maintien de la vocation herbagère des surfaces. Notons enfin que la transmission fait l'objet d'une réflexion sur 10 ans : cette anticipation permet ainsi à cet éleveur de planifier une transition qu'il espère la plus douce possible.

Cet éleveur à la retraite engagé auprès de la *Confédération Paysanne 85* fait part de son expérience pour insister sur l'importance de cette étape : *« T'as beau avoir toutes les connaissances qui existent, quand tu arrives dans un coin, ce que tu connais n'est pas toujours adapté. Sois tu te cognes dans le mur et tu fais ton apprentissage... Mais on peut ne pas se relever, ou il faut une transmission des connaissances » (Terrain A – Entretien 15 – PC).*

Ce qui peut également rendre difficile la transmission, c'est l'endettement parfois considérable qui est demandé aux futurs exploitants agricoles pour reprendre des structures dont la rentabilité n'est même pas assurée. La solution trouvée par ce couple d'éleveurs laitiers du Bocage Vendéen est de s'associer avec des jeunes au sein d'un grand GAEC. Ils forment aujourd'hui une équipe mixte et intergénérationnelle, composée de quatre personnes, deux hommes et deux femmes, ce qui leur permet d'affirmer qu'ils ont trouvé ensemble *« un bon équilibre »* (Terrain A – Entretien 12). Intégrer un GAEC, une entreprise agricole collective, peut certes apparaître comme une solution moins risquée mais elle ne correspond pas à tous les profils. Dans ce contexte en effet, le choix de ce métier va souvent de pair avec une recherche d'indépendance, ainsi que le met en lumière ce représentant de la filière laitière à l'échelle nationale que nous avons rencontré au début de notre recherche : *« On essaie de trouver un salarié, ou un associé. Ça intéresse peu de jeunes de venir s'installer dans un GAEC [...] Quand ils sont hors-cadre du monde familial, ils veulent s'installer en agriculture pour trouver une certaine liberté d'entreprendre. Dans un GAEC, c'est vrai qu'il faut composer, c'est pas toujours simple. Ces jeunes-là ne veulent pas avoir des décisions à partager...alors qu'il y a des vraies solutions » (Représentant – YF).*

Des formations peuvent faciliter l'acquisition de compétences par les hors-cadre familiaux, pour que le processus de transmission se passe dans les meilleures conditions possibles et soit encouragé par les éleveurs eux-mêmes. Ainsi, cet éleveur du village de Bilhères-en-Ossau nous évoque le rôle important joué sur le territoire béarnais par la formation de bergers proposée par le lycée agricole d'Oloron Sainte-Marie.

« L'Institution Patrimoniale y a participé. Nous on pensait que c'était super. C'était une façon de faire venir des gens d'ailleurs, de les faire s'intégrer dans le milieu pour les faire s'installer. Cette formation a servi à faire venir des gens d'ailleurs. Beaucoup essaient de se faire installer. On est en train d'essayer de travailler sur la transmission » (Terrain C – Entretien 15).

Nous pouvons noter à quel point, même dans le cas des transmissions qui ont lieu hors du cadre familial, les cédants peuvent chercher à créer avec leur successeur un lien qui s'assimile à un lien de filiation, où l'affection est partie prenante dans l'acceptation du processus de transition. C'est d'autant plus prégnant dans un monde où l'on considère que *« la compétence circule dans le sang »* (Jacques-Jouvenot, 1997).

Nous pouvons ici reprendre le cas de Jean-François, éleveur laitier dont le parcours de transmission est cité par Dominique Lataste et Brigitte Chizelle. Celui-ci avait trouvé un potentiel repreneur avec lequel il s'entendait bien, avant que leur projet de transmission tombe finalement à l'eau. Dans la citation suivante, les deux chercheurs soulignent l'impact émotionnel de ce soudain revirement de situation :

« Jean-François pense souvent encore à lui. Ils avaient des affinités et ils ont avancé sur des hypothèses de reprise. En somme, des négociations étaient engagées et le processus de transmission était en cours. Un jour, ce jeune l'a rappelé pour lui dire que sa conjointe ne pouvait pas s'éloigner autant de la ville. Il se rappelle toujours de cet événement en disant "On avait envie de pleurer tous les deux" » (Lataste, Chizelle, 2014).

Ainsi, lorsqu'il prend la décision de son successeur, le cédant doit véritablement prendre une décision cruciale, ce qui amène certains auteurs à dire qu'il doit faire *« le choix de l' élu »* (Jacques-Jouvenot, Schepens, 2007). Selon l'éleveur cédant, cet « élu » est reconnaissable selon des profils très variés. Pour cet éleveur du Bocage Vendéen, responsable de la FDSEA au niveau local, la transmission d'une exploitation agricole est une affaire qui doit rassembler des gens efficaces, rigoureux, dynamiques :

« Il faut s'installer, on a besoin de jeunes. C'est un métier passionnant, il faut des projets bien ficelés, ne pas avoir le nez dans le guidon. Franchement, on a besoin de jeunes. On peut gagner sa vie avec l'agriculture. Aujourd'hui, on parle d'entreprises agricoles. Il faut monter un bilan, savoir de quoi est fait ton revenu. On demande aux gens de monter leurs études économiques. Souvent, les gens qui s'installent ont un profil BTS. Plus leur projet est bétonné, plus ils vont prévoir les choses, anticiper » (Terrain A – Entretien 8).

Cet éleveur voisin aborde quant à lui la question de la transmission avec une émotion mélangée : certes, il encourage les jeunes motivés à oser l'aventure du métier, mais il les met également en garde contre un état d'esprit trop téméraire. Le ton qu'il utilise est celui de la prudence et de la modération, ce qu'on remarque notamment à travers la conjonction de coordination « *mais...* » qui se glisse à trois reprises dans son propos.

« Je découragerai pas quelqu'un de s'installer. C'est un métier comme un autre, je trouve, qui est intéressant. On touche pleins de domaines. C'est pas la monotonie de quelqu'un qui est à l'usine, qui bosse 24h/24, même si ça revient régulièrement. T'as la période d'hiver, ensuite c'est les clôtures, les moissons... C'est le même roulement sur un an, mais tu as toujours des périodes séchantes... Mais je découragerai pas. Mais il faut bien être conscient. Le mieux aujourd'hui, c'est qu'ils les obligent à faire des stages. C'est mieux comme ça, parce qu'il y en a qui croient que ça paraît simple » (Terrain A – Entretien 14).

Pour conclure sur ce sujet de la transmission du métier d'éleveur, nous pouvons suggérer qu'elle peut également être effectuée d'une autre manière que par la transmission matérielle des terres, des machines et des bâtiments, dont nous venons de soulever la complexité. Cédant et reprenant ne trouverons peut-être jamais l'alter-ego qu'ils auraient espéré. Mais même si le passage du bâton ne se passe pas comme ils l'avaient rêvé, même si le parcellaire est finalement laissé en partage aux voisins, même si le reprenant remet en question le système d'élevage de son prédécesseur en privilégiant une autre production ou d'autres pratiques, l'histoire n'est pas interrompue pour autant.

Car perpétuer le métier n'est pas qu'une affaire de transaction économique qui ne concernerait que le cercle restreint de la profession : c'est également une œuvre de l'esprit qui peut être élargie et transmise au reste de la société. Le métier ramène à des principes de vie qui peuvent être enseignés ailleurs que dans le cercle agricole et y trouver une place tout à fait légitime. Pour les éleveurs qui arrêtent leur activité, nous voudrions préciser qu'une autre voie de transmission est possible. Dédiée au plus grand nombre, utilisant l'oralité ou passant par un support écrit, elle peut leur permettre d'assumer leur statut de témoins de leur temps, de guides pour l'humanité à venir, de passeurs de nature. Raconter ce que l'on a vécu, transcrire ce que l'on a appris au cours de son expérience professionnelle, utiliser sa sensibilité personnelle pour rendre compte d'une certaine vision du monde et d'un certain rapport à la nature, permettent aux uns et aux autres de créer des vocations, de faire passer un peu de cette flamme qui est à l'origine d'un métier pas si commun que cela. Nous pouvons ainsi citer l'exemple de cet éleveur-berger de Bilhères en Ossau, qui a écrit un livre intitulé « *Berger dans les Nuages* » (Paroix, 1999) où les photographies et les mots s'allient pour témoigner de son vécu personnel au milieu des paysages verdoyants du plateau du Benou. « *C'est marrant, parce que les gens qui sont arrivés à ces formations, beaucoup sont venus en lisant mon bouquin, sacré responsabilité !* » (Terrain C – Entretien 15).

De même, nous pouvons prendre l'exemple de ceux et de celles qui accueillent des groupes à la ferme, dans une visée pédagogique. « *Il y a des bergers qui reçoivent des groupes l'été pour faire reconnaître le fromage, le métier, les difficultés et les bons côtés aussi. Des bergers optimistes !* » (Terrain C – Entretien 6). Ces éleveurs se font entendre et se distinguent en glissant dans leur message une touche de lumière, une orientation d'espoir.

« *C'est beaucoup plus facile de transmettre quand on a témoigné son plaisir autour de soi que quand on s'est plaint toute sa vie des contraintes liées au métier. Quand tu es bien dans ton métier, ça se sait. Celui qui va venir, il est pas fou. Il va bien voir si tu es là pour vendre un outil ou pour transmettre une passion. On ne parle pas de la même chose.* » (Terrain A – Entretien 15 – PC).

Si l'élevage représente un patrimoine matériel et symbolique qui se transmet de générations en générations, quelle est la place des animaux d'élevage au sein de la famille des éleveurs ?

5.1.5 - Le lien entre les animaux d'élevage et la famille : une identité mêlée, pour un destin commun ?

Nous avons vu dans les pages précédentes à quel point la sphère professionnelle et la sphère familiale pouvaient être intriquées. Dans l'exemple suivant, nous découvrons que le troupeau peut s'inscrire dans une lignée généalogique. Il a son histoire propre, qui se renouvelle parallèlement à l'histoire familiale :

« *Quand j'avais 14-15 ans, j'ai commencé un cahier, le cahier de la généalogie du troupeau. Je sais combien on avait de vaches, années après années, depuis 1968. Dans certaines images je retrouve les vaches que nous avons il y a 40 ans, ça me saute aux yeux. Je me souviens si elles ont eu des jumeaux, s'il y a eu des réussites ou des événements particuliers... et donc ce cahier pour moi est l'histoire du troupeau. On peut refaire la généalogie si l'on veut. Tu vois augmenter certaines races... ça lie l'évolution du troupeau. Il y avait plusieurs races et puis on s'est spécialisé, nous aussi, selon le schéma départemental* » (Terrain A – Entretien 15 – PC).

L'emploi de la notion de généalogie est habituellement réservé aux humains. Qu'un éleveur se passionne pour retracer la généalogie de son troupeau est-il un signe de la possibilité d'une transposition de la condition humaine vers la condition animale ? Mais nous pouvons même aller plus loin et nous poser la question suivante : si le troupeau est concerné par une histoire généalogique, cette dernière peut-elle être mise en lien avec l'histoire généalogique de l'éleveur de sorte que les éleveurs et les animaux appartiendraient, malgré leur différence d'espèce, à une même famille ?

Nous nous écarterions alors du paradigme naturaliste, puisque cela suggérerait que les animaux et que les humains pourraient avoir une intériorité de nature similaire. Cette façon d’appréhender les liens familles/animaux peut nous conduire à établir un rapprochement avec l’ontologie du totémisme, selon le classement des ontologies de Descola (Descola, 2005) puisque dans ce cas la diversité des espèces animales permettrait aux sociétés humaines ou aux clans d’appréhender leur propre diversité.

Nous pouvons étoffer ce point en reprenant quelques exemples trouvés au fil des entretiens auprès des éleveurs interrogés, puis montrer que cette interprétation ne doit pas être généralisée car elle n’est pertinente que pour certains profils, tandis que d’autres semblent l’ignorer. C’est par exemple le cas de cet éleveur du bocage vendéen pour qui les vaches sont avant tout le prolongement d’une vaste infrastructure dédiée à la production de lait (Terrain A – Entretien 9).

Nous avons déjà vu que certains éleveurs affirment se sentir liés à leurs animaux d’une façon tout à fait particulière. D’un côté, ils souffrent quand l’animal est souffrant, comme s’ils étaient liés de façon intrinsèque à ce dernier : « *Quand le troupeau est bien, le berger est bien* » (Terrain B – Entretien 7). D’un autre côté, les animaux d’élevage seraient également capables de ressentir l’état émotionnel de leur éleveur : (Terrain B – Entretien 3) « *si un gars est pas bien dans sa peau, ça va se reconnaître de suite sur le troupeau [...] Si le troupeau va mal, le berger va mal et inversement* » (Terrain C – Entretien 7).

A cette forte empathie réciproque, s’ajoute l’idée fortement répandue que la fibre de l’éleveur se transmet par « *le sang* » (Terrain C – Entretien 14). D’autres éleveurs nous ont affirmé que leur troupeau faisait partie de leur famille, ou en constituait le prolongement : « *quand on les vend, c’est un déchirement, comme la perte d’un membre de la famille, c’est pareil [...] Elles nous connaissent* » (Terrain B – Entretien 13).

Or, on observe que ce lien d’une nature presque filiale entre les éleveurs et le troupeau se retrouve surtout dans les systèmes d’élevage qui comportent de petits troupeaux. Le fait d’avoir pu nommer les animaux individuellement participe à renforcer considérablement ce lien, comme c’est ainsi le cas de cet éleveur de vaches ferrandaises (Terrain B – Entretien 6), ou de cet éleveur-fromager de Ceyssat dont le troupeau de vaches laitières n’est composé que d’une trentaine de vaches laitières (Terrain B – Entretien 13). Par ailleurs, les éleveurs rencontrés sur le territoire vendéen cherchent moins à inclure les animaux d’élevage dans le cercle familial que les éleveurs ossalois, pour lesquels le troupeau est l’un des éléments les plus précieux du patrimoine transmis de génération en génération.

La transmission du métier passe par la transmission du troupeau qui a accompagné l'éleveur tout au long de son histoire. Ainsi, ce troupeau peut-il servir de messenger entre les générations. Pour étayer cette hypothèse d'une fusion entre l'histoire du troupeau et l'histoire de la famille de l'éleveur, ce formateur en communication animale nous présente de la manière suivante les observations qu'il a pu faire sur le terrain auprès des éleveurs qui faisaient appel à ses compétences. Il affirme que les problèmes et injustices de transmission familiale peuvent s'exprimer à travers l'état de santé du troupeau :

« Je me rends compte que le problème de la transmission, c'est essentiel. Les filles, sans le savoir, ont fabriqué un problème qui va perdurer parce que quand le frère a repris la ferme, elles n'ont rien eu. C'est pas pour rien si la descendance du troupeau est atteinte. Il y a l'héritage judéo-chrétien, la loi salique [...] Les trois quarts du temps c'est comme ça que ça se passe. Dans l'élevage, les soucis sont très souvent liés à des histoires familiales » (Terrain B – Entretien 8).

Il insiste particulièrement sur cette idée puisqu'il reprend ensuite : *« le noyau nucléaire de la famille, tu le retrouves complètement dans tous les problèmes liés aux relations homme/animal. L'animal est en miroir [...] Tout ce qui est lié à des histoires familiales va se retrouver au sein de l'élevage. Tout ce qui va être injuste dans la transmission va est inscrit en miroir dans l'histoire de l'élevage » (Terrain B – Entretien 8).*

Nous retenons ainsi l'idée selon laquelle les secrets, les non-dits, les événements et les émotions refoulées peuvent ensuite avoir un impact sur la conduite de l'élevage, créant des complications au niveau de la santé physique des animaux ou de leurs comportements. Ainsi, les animaux se feraient parfois messagers de paix auprès des familles, exprimant pour les humains les maux qui auraient été enfouis dans l'ombre. Un lecteur avisé, comme ce formateur en communication animale, pourrait alors servir de médiateur entre le monde animal et le monde humain, en mettant des mots sur les signes envoyés par les animaux.

Pour autant, pouvons-nous en déduire que cette correspondance entre familles d'éleveur et familles animales est la preuve d'une ontologie totémique chez les éleveurs ? Une telle assertion ne correspondrait pas avec les informations que nous avons recueillies sur le terrain, même si, en vallée d'Ossau, nous avons retrouvé des propos qui peuvent s'en rapprocher. En vallée d'Ossau, l'idée d'un lien de filiation entre les lieux, les troupeaux, les humains, peut être évoquée. Le groupe des ancêtres permet de lier ces trois ensembles, de les inscrire dans une histoire commune. Egalement, nous pouvons dire que la conservation de troupeaux de races locales participe à la perpétuation de cette histoire commune entre un territoire et des familles d'éleveurs. Mais nous devons insister sur les profondes mutations que connaît aujourd'hui le modèle familial, tel qu'il était jusque-là compris dans les familles du monde de l'élevage, ainsi que nous l'avons représenté dans le schéma suivant.

L'évidence du modèle familial : un schéma en mutation

*Continuité généalogique entre les lignées animales et humaines, ou rupture.
Sentiment d'appartenance ou objectivation de la relation homme/animal.
Affection, empathie, effet miroir des comportements.*

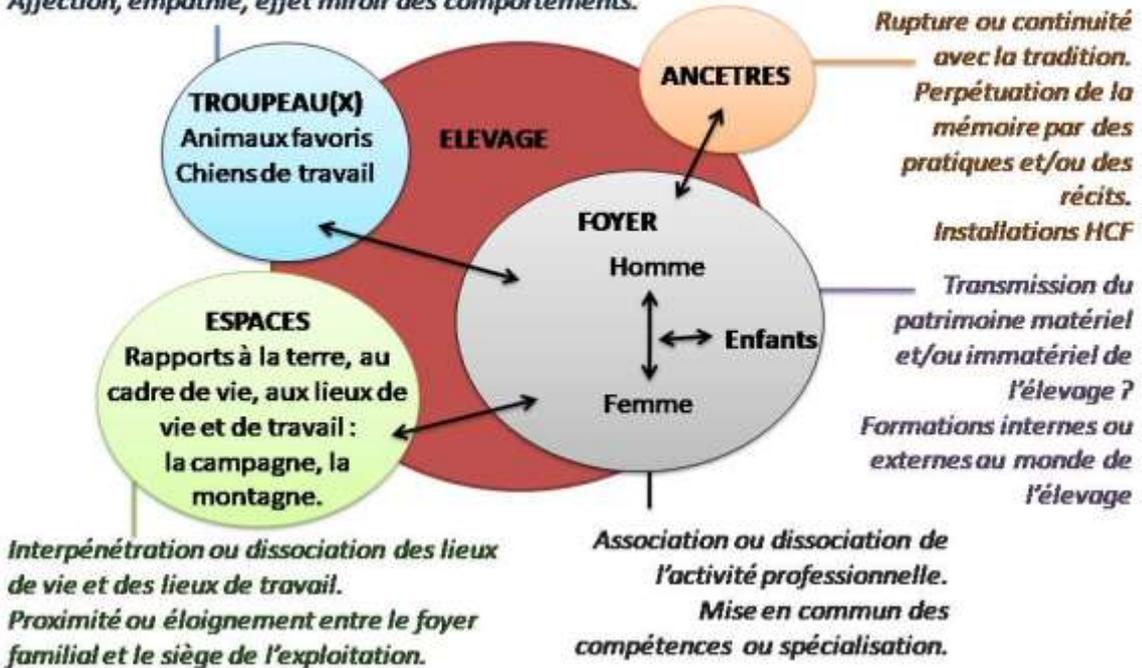


Figure 27. Marie Guicheteau, 2020.

L'idée assez répandue, notamment relayée par les représentants du syndicat agricole majoritaire, que le modèle familial français touche à sa fin ne nous paraît guère convaincante, du moins en ce qui concerne l'avenir des modèles d'élevage. Sur le terrain en effet, nous avons pu observer que la famille était souvent mentionnée comme le socle des systèmes d'élevage, même dans le cas des personnes installées hors-cadre familial. Même si aujourd'hui tous les membres de la famille ne participent pas aux pratiques, il est souvent malaisé pour les éleveurs de séparer clairement ce qui relève de la sphère familiale et de la sphère privée. L'étape de la succession vient alors mettre en lumière les paradoxes de cette situation, ce qui peut conduire à un « déni » de la chaîne de transmission (Jacques-Jouvenot, 2014).

L'enjeu que représente la transmission des exploitations agricoles sur un plan symbolique et affectif montre bien que les pratiques d'élevage ne relèvent pas simplement de la sphère professionnelle mais qu'elles mettent en mouvement des attachements familiaux profonds, qui en appellent au cœur et à la communication. L'appropriation de ce processus de transmission par les éleveurs n'est pas une chose facile, alors que les organismes de gestion du foncier (SAFER) semblent offrir les solutions les plus simples en proposant de s'occuper elles-mêmes de la répartition du patrimoine.

Les animaux ne sont pas écartés de ce processus : il arrive en effet qu'ils soient pleinement intégrés au cercle familial, et peut-être même davantage qu'à l'ensemble des infrastructures professionnelles mises en jeu dans la transmission. C'est le cas que l'on rencontre pour les éleveurs qui ont de petits troupeaux, et plus spécialement en vallée d'Ossau où la passation du métier renvoie à un patrimoine symbolique et culturel encore fort de significations pour le collectif.

Pour répondre aux enjeux du XXI^{ème} siècle, il est clair que la forme que prend la notion de famille dans le monde de l'élevage est amenée à évoluer. Toutefois, même dans ses mutations, la notion de famille reste un élément central dans le renouvellement des représentations et des pratiques d'élevage. Avec la prise de conscience des limites des modèles de l'élevage intensif sur les milieux naturels, les solutions de l'agro-écologie sont peut-être, en partie du moins, à chercher dans l'histoire. Mais également, la place des femmes est amenée à être davantage reconnue sur la scène sociopolitique. L'installation de jeunes non issus du monde agricole pose la question de la création de nouveaux liens d'appartenance et de l'effort cognitif qu'elle implique chez les cédants. Enfin, inviter le regard des enfants dans les fermes peut être la source d'une transmission d'ordre immatériel, mais non moins déterminante pour que le passage du relais soit effectué dans les meilleures conditions. La dimension familiale des rapports entre l'éleveur et la nature est certes amenée à changer de forme, mais elle reste porteuse de sens et continue de participer à l'intégration du métier au sein de la société française.

Cela nous conduit tout naturellement à parler du rapport que les éleveurs français entretiennent avec la société, alors que le défi environnemental interroge les populations françaises sur leurs pratiques et leurs représentations de la nature. Comment la société française, en tant que famille élargie, entre-t-elle en dialogue avec les éleveurs ? Comment les accepte-t-elle, les reconnaît-elle, les valorise-t-elle ou les critique-t-elle dans leurs rapports à la nature ? Comment ceux-ci en retour participent-ils à la création d'un nouveau paradigme nature/culture à l'échelle collective ?

« *La société ne nous connaît pas* » (Terrain A – Entretien 6).

5.2 – Elevage, nature et société : le défi du vivre ensemble en France, au XXIème siècle

5.2.1 – De l'intérieur vers l'extérieur : la quête du droit d'exister

- *Quand le social agit sur l'individuel : effet d'étouffement ou libération des rapports à la nature ?*

Nous avons déjà abordé le fait qu'il n'est pas vraiment possible de recueillir des informations « pures », lorsqu'on s'intéresse aux représentations de la nature chez les éleveurs. La plupart du temps, lors des entretiens, notre questionnement sur les rapports entre les éleveurs et la nature provoque des remous chez notre interlocuteur ou notre interlocutrice. Et même si notre intention est de nous intéresser en priorité aux pratiques de terrain et à leurs significations ontologiques, sans poser de jugements mais en ciblant l'observation des faits et des ressentis personnels, les éleveurs et les éleveuses ont quant à eux besoin d'exprimer des ressentis qui ne sont pas directement liés à leur vécu personnel du lien à la nature. La question provoque souvent un soulèvement émotionnel, qui s'accompagne d'un argumentaire à propos du contexte sociopolitique dans lequel, le plus souvent, cette question leur est adressée. Il est difficile alors de faire la part des choses entre ce qui relève d'une parole personnelle, authentique car reliée à une expérience sensiblement vécue indépendamment de toute influence extérieure, d'une parole « masquée », servant à se positionner vis-à-vis du collectif, légitimée sur le plan social mais peu reliée à une expérience sensible individuelle.

De cette manière, on pourrait croire que le rapport à la nature n'existe que par rapport à un système collectivement institué : que ce soit pour s'en distinguer ou pour y acquiescer. La possibilité d'une relation directe intrinsèque entre la personne humaine et la nature devrait toujours être repositionnée par rapport à un système social bien institué. Cette conception des rapports à la nature ôterait en même temps à l'individu la compréhension de ses propres ressentis et la capacité de se les approprier, de les exprimer, d'en partager les connaissances. En bref, nous soulevons ici l'idée selon laquelle le niveau collectif peut manipuler le niveau individuel, jusqu'à lui faire perdre la conscience de la possibilité d'un rapport à la nature qui préexisterait à l'institution d'un rapport à la nature socialement approuvé. Lors des entretiens auprès des éleveurs que nous avons rencontrés, nous avons parfois pu observer les signes de ce que nous pouvons considérer comme une dépossession du rapport sensible personnel à la nature.

Dans d'autres cas, nous avons au contraire éclairé les signes d'une libération de ce ressenti individuel par l'accompagnement du collectif. Nous trouvons pertinent d'ajouter ici une citation du psychiatre Boris Cyrulnik, qui insiste sur l'importance d'une communication entre les émotions vécues à l'échelle individuelle et celles qui sont propagées par le collectif : « *Quand l'histoire qu'on se raconte à soi, dans son for intérieur, concorde avec ce que notre entourage raconte, on se sent accepté par son milieu. Mais quand le récit de soi est discordant d'avec les récits collectifs, familiaux et culturels, on se sent tenu à l'écart, rejeté une fois de plus* » (Cyrulnik, 2019, p.273).

Dans quelle mesure le passage au niveau collectif peut-il se traduire par le verrouillage de la sensibilité telle qu'elle est vécue par l'individu ? De quelle manière les témoignages des éleveurs français rendent-ils compte de ce décalage entre vécu intérieur et représentations collectives ? En France, dans le contexte d'une prise de conscience collective des enjeux liés au développement durable, comment créer collectivement un cadre qui autorise et accompagne l'expression du lien sensible à la nature ? Pour aborder ces thématiques de questionnement à la lumière des informations recueillies sur le terrain, nous pouvons notamment nous appuyer sur l'ouvrage *Les collectifs en agriculture bio : entre idéalisation et réalisation* (Van Dam, Lagneaux, 2017).

- *Porte-paroles et médiateurs*

Lors de nos enquêtes de terrain, nous avons été marqués par le fait que certains éleveurs ne veulent pas s'impliquer personnellement, ils ne souhaitent pas exprimer ce qu'ils ressentent ou pensent indépendamment du collectif. Nous pouvons supposer qu'ils ne se sentent pas légitimes ou se perçoivent comme étant dans l'incapacité de s'exprimer sur ce sujet. Le premier réflexe qui leur vient peut être de nous renvoyer vers quelqu'un d'autre, un chef de file syndical par exemple ou une personne charismatique engagée localement, et qu'ils considèrent comme ayant davantage de compétences à ce sujet. Nous retrouvons ici l'importance, au sein des collectifs, d'un positionnement particulier repéré avant nous par Xavier Badant, dans sa thèse sur les réseaux d'acteurs et leur rôle dans la construction de nouvelles représentations collectives (Badan, 2017). Xavier Badan repérait la présence de personnes qu'il nomme « *acteurs-vecteurs* », et qui permettent la communication entre des collectifs qui ont des représentations distinctes d'un même territoire. Ces « *acteurs-vecteurs* » peuvent être des porte-parole, c'est-à-dire des personnes qui représentent le collectif et qui peuvent transmettre fidèlement, à l'extérieur de celui-ci, les représentations qui y sont partagées. Ainsi, dans le bocage vendéen, cet éleveur de charolaises réussit à faire dévier la conversation en nous orientant vers un autre éleveur de la commune, qui est quant à lui reconnu localement en tant que responsable de la FDSEA du canton : « *Avec E...C...tu en sauras mieux sur la Bultière que moi* » (Terrain A – Entretien 18).

Nous en déduisons qu'il considère que sa voix n'a pas de valeur en comparaison de celle de son collègue, davantage affirmé sur le plan politique. De même, cette éleveuse de brebis à viande (Terrain A – Entretien 7), engagée dans une démarche d'agriculture biologique et de vente directe, nous incite vivement à aller rendre visite à l'un de ses voisins, engagé dans la Confédération Paysanne et qui est reconnu comme l'un des chefs de file du réseau alternatif local (Terrain A – Entretien 15 - PV) : il serait capable de nous apporter plus de précision sur la présentation du territoire du bocage vendéen.

« *Nous, c'est le bocage, c'est un peu ce que Paul va vous dire* » (Terrain A – Entretien 7). Ici, la situation est toutefois différente : elle nous en parle comme s'il s'agissait pour elle d'un modèle, d'un maître à penser ; c'est une figure dans laquelle elle se reconnaît et qui l'aide à affirmer ses propres connaissances.

L'on peut également prendre l'exemple de ces bergers de la vallée d'Ossau (Terrain C – Entretien 8 / Entretien 9 / Entretien 19) qui font références à ce collègue (Terrain C - Entretien 15) parce que celui-ci a écrit un livre sur le métier, ouvrage qui associe des photographies et des textes poétiques, en nous précisant qu'ils se retrouvent aussi dans ce témoignage sensible, même s'ils ne peuvent eux-mêmes directement nous le formuler. « *J... P... Moi c'est son bouquin qui a fait que je voulais devenir bergère* » (Terrain C – Entretien 8).

Ils souhaitent nous faire sentir leur rapport au métier et à la nature à travers la lecture d'une œuvre dans laquelle ils se sentent vivre. C'est sans doute parce que ce berger de Bihères-en-Ossau était un peu différent des autres bergers de la vallée, que les bergers plus jeunes et non issus du monde agricole s'identifient facilement à lui.

« *Berger sans terre, c'était hyper précaire. J... il a commencé comme ça. J... il vivait en coloc, il avait les bêtes à Bettharam... A l'époque il n'y avait pas de caisse à traire, J... il marquait les brebis avec les pinces à linge. Sa marque sur les fromages, c'était la pince à linge. Il se faisait chambrer, en plus il avait des cheveux longs...* » (Terrain C – Entretien 8).

Parfois donc, il semblerait que le rapport à la nature n'existe que par mimétisme, ou en réponse à une situation sociale donnée. Dans le premier cas mentionné, le rapport à la nature n'est pas du domaine de l'individu : il est de l'ordre du collectif professionnel. « *Ce que je reproche dans le monde agricole, c'est qu'on doit tous penser de la même façon* » (Terrain A – Entretien 6).

Si ce fonctionnement est actif chez l'individu, notre collecte de matériaux est considérablement appauvrie : nous n'obtenons en guise d'informations que des témoignages-reflets, nous ne parvenons à saisir que des bribes de témoignage d'où tout sentiment sincère a été soigneusement évacué. Le « *Je* » est étouffé par rapport au « *Nous* ». Sur le plan émotionnel, cela correspond à une paralysie des émotions individuelles, qui sont effacées au profit des émotions collectivement partagées, reconnues comme participant de la norme.

C'est bien l'une des caractéristiques de l'ontologie naturaliste présentée chez Descola, de penser que la nature objectivée est une évidence, et que tout ce qui s'en écarte ne peut être que relativisé, rejeté sur le banc de la diversité culturelle. C'est peut être ce que voulaient pointer du doigt ces membres du syndicat de la Confédération Paysanne lorsqu'ils dénonçaient la place écrasante que prenait l'archétype du « chef » dans la structuration des sociétés agricoles vendéennes, et l'adoption inconsciente d'une posture de soumission par une large partie des agriculteurs, ainsi qu'ils le soulignent dans l'extrait rapporté sur la page suivante.

« PC : _ *C'est le discours ambiant du chef : plus votre outil sera important, meilleurs vous serez*

BS _ *ça me choque, quand j'entends un agriculteur qui me dit : "c'est le technicien qui m'a dit ça." Mais attends ! C'est qui le patron ?*

PC : _ *Le système aime bien que les gens soient un peu débordés de travail. Je pense qu'ils entretiennent ça. Ça favorise cette dépossession...*

BS : _ *C'est pas confortable, de faire comme le chef a dit » (Terrain A – Entretien 15).*

Cette autre citation exprime également l'idée d'une prédominance du groupe sur l'individu, ce dernier adoptant des pratiques par rapport à un « système » dont il serait prisonnier. « *Les jeunes, une fois qu'ils sont rentrés dans le système, ils n'en sortent pas comme ça, ils sont coincés » (Terrain A – Entretien 13).*

A l'inverse, nous avons pu relever des situations où un médiateur sert à révéler, à libérer une sensibilité personnelle authentique, en lui donnant le droit d'exister sur la scène collective. Dans ce cas, l'expression d'une différence n'est plus simplement une figure de la marge à resituer par rapport à un centre, mais elle peut s'exprimer sur un plan d'égalité avec l'ensemble : on lui reconnaît sa qualité ontologique propre. Les personnes utilisées comme références sont des éveilleurs de sensibilités, des accoucheurs de « JE ».

« *Tu devrais aller voir Michel... C'est quelqu'un de très intéressant, il est entre la culture chrétienne et plus actuelle, il est ouvert, moi j'aime bien ce mec-là. C'est un pur ossalois, mais il n'a pas cet orgueil... Il s'en fiche de ce que pensent les gens, il continue de faire comme il a toujours fait. Il continue de faire boire ces brebis dans la fontaine du village...j'aime bien ce truc là, de dire j'existe, je travaille ici » (Terrain C – Entretien 5).*

Par rapport aux territoires de montagne, l'atmosphère qui règne dans le Bocage Vendéen serait davantage imprégnée par un phénomène d'assimilation du collectif.

A l'opposé, en vallée d'Ossau, les témoignages que nous avons recueillis mettent davantage en valeur le droit de l'expression d'une différence, d'une singularité. Notons que selon les travaux de Xavier Badant, il faut bien distinguer le statut de porte-parole de celui de « médiateur » qui renvoie à d'autres fonctions au sein des collectifs : tandis que le porte-parole peut transmettre la vision du collectif auquel il appartient, le médiateur joue davantage le rôle d'intermède entre des collectifs distincts. Il est donc capable d'embrasser plusieurs représentations d'un même territoire et d'en faire une synthèse commune. Notamment, le médiateur peut être un individu extérieur au monde de l'élevage, comme un formateur, un animateur, un conseiller technique... C'est par exemple le cas de cet animateur de l'association des *Eleveurs Autrement* (Terrain B – Entretien 8). C'est aussi le cas de cet éleveur converti à l'agriculture biologique, l'un des pionniers du collectif de producteurs fermiers « Le Cabas Fermier », qui d'une part adhère à la Charte Durable, et d'autre part poursuit son engagement et ses efforts d'animation auprès de la chambre d'agruiculture et du syndicat majoritaire (Terrain A – Entretien 6). Enfin, c'est le cas de ce berger saisonnier, également animateur-nature et conteur, dont l'expérience propose une voie de médiation entre le monde des éleveurs/bergers et celui des naturalistes de la vallée d'Ossau (Terrain C – Entretien 18).

- Le bal des masques :

Dans le cas où le rapport entre individualité et sociabilité se caractérise, dès sa base, par l'étouffement ou la dilution des sensibilités individuelles, les interactions au sein du groupe sont ensuite conditionnées par la correspondance ou la non-correspondance avec les valeurs qui font la norme du collectif. C'est ce qui peut motiver la création, chez l'individu, d'une personnalité masquée, d'un « faux-self » qui sert à l'intégrer dans l'ensemble social avec lequel il est amené à coopérer. Bien sûr, ce masque n'est pas un accessoire destiné à prolonger l'apparence physique de l'individu. Il s'agit plutôt d'un vêtement psychique qui recouvre son intériorité, la protégeant ainsi du risque d'être capturée par un intervenant extérieur dont l'intériorité serait différente. Nous pouvons ici faire référence à la distinction entre physicalité et intériorité évoquée par Philippe Descola, distinction qui sert de base à la classification des quatre ontologies qu'il identifie (Philippe Descola, 2005). Rappelons que pour Descola, l'ontologie naturaliste se caractérise par une discontinuité des intériorités et une continuité des apparences physiques.

Or, la création des masques telle qu'on vient de la décrire sous-entend qu'au sein d'un groupe d'éleveurs, des individus qui ont apparemment les mêmes intérêts et les mêmes préoccupations quotidiennes peuvent pourtant porter des ontologies différentes, mais que ce phénomène ne se voit pas au niveau collectif car le regard social tend à gommer cette diversité pour donner l'apparence de son homogénéité.

C'est pourquoi il s'agit d'être vigilant : même si ce que l'on observe prend les formes de l'ontologie naturaliste, il peut en fait s'agir d'un jeu de duperie, qui est utilisé par l'individu comme protection pour masquer ce qui est présent dans la profondeur de son être mais qui ne trouve aucun cadre rassurant où s'exprimer, et qui ne peut pas s'inscrire dans une cosmogonie adaptée. On découvre à quel point ce phénomène peut être insaisissable : si l'interdit du collectif est très fort, l'individu peut être complètement coupé de ses propres ressentis intérieurs, au point de s'identifier au cadre ontologique qui l'opresse.

Pour apporter de la matière à notre propos, nous pouvons mentionner cet exemple que nous avons pu extraire de nos entretiens dans le bocage vendéen. Alors que nous l'interrogeons sur ce qu'il pensait des arbres du bocage, cet éleveur de vaches charolaises nous offre une réponse tissée de paradoxes. Nous en déduisons qu'il pioche ici dans les diverses références extérieures auxquelles il est habitué, pour nous fournir une réponse qui traduit un certain équilibre entre la défense des considérations pratiques de la profession et l'insertion de valeurs à connotation positive pour la société.

Finalement, il est très difficile de dire s'il croit vraiment en ce qu'il dit ou si sa réponse est le produit d'un bricolage cognitif.

« L'arbre... Il en faut. Pas de « trop ». Pour la nature, pour l'ombre, pour le bois...Après...moi, je suis pas contre les arbres. Nous, on a un propriétaire qui est très à cheval sur les arbres. Il y a une limite ! Quand sur ta parcelle, il y a des arbres tous les deux mètres, il y a 20 sur les bords, où rien ne pousse. Il en faut pour la nature, pour tout, pour l'ombre, pour le paysage...C'est beau, d'avoir des arbres. On fait partie de ceux qui, dans le secteur, n'ont pas tout arraché. Peut-être à tort, parce que maintenant, ils nous embêtent, avec le matériel. Ils seraient mieux sur le bord qu'au milieu. Les bêtes, quand il fait grand chaud, elles cherchent l'ombrage. Ça donne du boulot aussi, il y a le bois à faire. C'est limite dangereux ! »

(Terrain A – Entretien 17)

— Points négatifs
— Points positifs
— Postures de justification

On voit comme ce passage du « JE » au « NOUS » peut être risqué. Plutôt que de valoriser une expérience sensible, il peut générer l'écrasement et l'oubli du « je », ce qui passe par le déni d'une couleur ontologique originale qui se perçoit en décalage avec un discours dominant.

5.2.2 – Le sentiment de décalage entre les éleveurs et le reste de la société crée des tensions latentes

Même s'il est extrêmement difficile d'accéder à la diversité de cette dimension ontologique du vécu des éleveurs, du fait de l'existence d'un jeu de masques mentionné précédemment, nous pouvons toutefois nous permettre de la questionner à travers les témoignages qui mettent en lumière le sentiment d'être différent, que ce soit par rapport à un collectif professionnel, ou par rapport au reste de la société.

- Le sentiment de la différence

Le sentiment de la différence met le sujet en tension entre son vécu intérieur personnel et ce qu'il observe, ressent, reçoit du monde qui l'entoure. Cette différence peut se traduire sur plusieurs niveaux ; elle peut se manifester par des réactions émotionnelles diverses et créer, à l'échelle des territoires ruraux, des tensions latentes. Parmi les éleveurs que nous avons rencontrés, un nombre important d'entre eux ont exprimé ressentir l'impression d'être en décalage par rapport au reste de la société. Cela peut également se traduire par une impression de ne jamais être entendu, de se confronter constamment à l'incompréhension.

Il peut d'abord s'agir du constat d'un décalage des modes de vie. Ce décalage viendrait ainsi d'une différence culturelle et renverrait notamment à l'opposition entre gens des villes et gens des campagnes. L'essor de la société de loisirs n'est pas aisément transposable avec les particularités du monde agricole. Pour ce dernier en effet, la séparation entre la vie de famille, les loisirs du quotidien et le temps de travail n'a rien d'une évidence.

« La nature c'est notre raison de vivre, notre grenier... Je suis chasseur, cueilleur de champignon, je ramasse des myrtilles, des framboises... Les brebis mangent de l'herbe, je me chauffe au bois...C'est ça, des petits gestes du quotidien. C'est pas l'urbain qui laisse tous ses appareils en veille chez lui, qui fait le plein de sa voiture pour venir ici, et qui vient ici pour voir l'ours... » (Terrain C – Entretien 14).

Le décalage des modes de vie est inséparable du constat d'un décalage sur le plan des valeurs. Le monde rural où vivent les éleveurs et où ceux-ci trouvent habituellement leur place ne leur apporterait plus les mêmes repères qu'auparavant. Les modes de vie qui autrefois permettaient aux communautés villageoises de développer un fort sentiment d'appartenance ne sont plus la règle. D'autres valeurs, plus habituelles aux territoires urbains, viennent ainsi également les représentations et les fonctions du monde rural.

Mais les rôles et la place qui étaient assignés à chacun et chacune ne sont plus une évidence et bousculent aussi les pratiques.

« En ville, on a des horaires de vie artificiels. Ce mode de vie, proche de la nature, n'est pas compris par le monde contemporain, qui simplifie tout. Nous, en estive, on est dans le temps de la nature, c'est cyclique. On vit avec les saisons, avec la météo » (Terrain B – Entretien 7).

« Mais après, l'hiver, quand les brebis doivent passer dans les rues et qu'elles font des crottes et bien, c'est comme ça. Mais là, les gens veulent plus. Il y a des remarques, ah oui. C'est des gens d'ici, pas des touristes, qui font ces remarques. Pourtant, en tant qu'élu, on se rend compte que les rues ne sont pas quand même sales. C'est propre Laruns. Oui, mais les gens rouspètent, donc ce climat est très dur » (Terrain C – Entretien 14).

« On en revient toujours au décalage avec la société. Aujourd'hui, notre société est citadine. Les gens sont déconnectés de la réalité des choses, de la réalité de la vie. A Paris, les gens nous regardent encore comme des arriérés, ça leur fait plaisir d'entretenir cette image. Ou alors, ils préfèrent nous voir comme des pollueurs, et nous on est au milieu » (Terrain A – Entretien 14).

« Il y a encore des familles rurales, qui ont un agriculteur ou deux, mais avec les arrivées des nouvelles familles, je le vois à l'école [...] Il y a un fossé. Entre ceux qui s'y penchent et qui veulent bien manger, manger bio, qui regardent, et les gens déconnectés qui s'en foutent... Ils croient qu'on a des fermes comme il y'a 30 ou 40 ans... D'autres qui connaissent, mais qui ne sont pas plus sensibilisés que ça. Les gens compatissent mais c'est tout » (Terrain A – Entretien 12).

Ce décalage se traduit également sur le plan institutionnel. Les lois et les règles qui appartiennent à la sphère juridique et qui dictent les limites de ce que l'on a le droit de faire ou de ne pas faire, ne sont pas toujours bien acceptées par les éleveurs et les éleveuses que nous avons interrogés. La logique qui produit leur formulation n'est pas comprise par ceux-ci, qui critiquent les dérives d'une démarche bureaucratique, verticale, fort éloignée de la diversité des réalités vécues sur le terrain. La citation suivante, exprimée par un éleveur du Bocage Vendéen, mentionne le cas des restrictions occasionnées par l'inscription du bassin versant de la Bultière en Zone d'Excédent Structurel : *« Les cantons rentraient en ZES : le développement des exploitations a marqué un sacré coup de frein. Ça a été un sacré handicap pour le développement, pas bien compris et pas bien perçu par la profession [...] La mécanique était très mal faite, les gars ne comprenaient pas, sur le terrain [...] Si les gens n'adhèrent pas aux objectifs à atteindre, tu ne peux pas les emmener » (Terrain A – Entretien 8).*

« *L'administratif, c'est peut-être deux heures par semaine, en montage de dossier... C'est la complexité, il faut un tas de papiers... Après, c'est un autre document qui demande le formulaire, alors qu'ils l'ont déjà... Il faut téléphoner au centre de gestion... C'est une vraie gymnastique, c'est usant* » (Terrain A – Entretien 12).

Ce sentiment de la différence fait surgir des émotions fortes, qui émergent par exemple dans les citations suivantes. « *Les gens nous prennent pour des fous. On a l'impression, c'est vrai, de travailler comme des cons pendant que les autres sont dans des piscines [...] Ils nous aident pas à l'aimer ce métier, franchement ils nous en dégoûtent.* » (Terrain B – Entretien 15).

« *Les techniciens, on les voit tous les jours, ils passent sans même qu'on leur ait demandé. Ils n'ont pas peur, ils ouvrent la porte pour faire leur étude, leur machin, mais ils s'en fichent de nous. Ils doivent justifier leurs positions sans doute. Après, c'est sûr que notre colère n'est pas comprise par les gens. Les gens ne comprennent pas la crise qu'on traverse. [...] Et puis, je ne pense pas que ça intéresse les gens. Les gens, ce qui les intéresse, c'est de partir au ski* » (Terrain A – Entretien 14).

Nous pouvons aller jusqu'à dire que pour certains, il est clair que ce sentiment de la différence est d'ordre ontologique, en ce qu'il renvoie à la totalité de l'existence. L'impression d'être complètement inadapté à la société matérialiste et à ses rouages peut ainsi être exprimée. La comparaison avec le traitement qui a été réservé aux amérindiens lors de la colonisation est particulièrement significative de la profondeur à laquelle renvoie ce mal-être des éleveurs et des éleveuses sur le territoire français, aujourd'hui. « *Je me fais du souci, parce que j'ai l'impression qu'on est les derniers des Mohicans* » (Terrain B – Entretien 15).

Nous pouvons ici ajouter que cette différence est d'autant plus une source de souffrance lorsqu'elle n'est pas clairement identifiée, lorsqu'elle ne bénéficie d'aucun appui extérieur, d'aucune reconnaissance tangible. Elle peut ainsi être refoulée ou mal comprise. Nous postulons que les mouvements d'indignation ou de résignation qui se manifestent sur la scène publique soit par l'agressivité, soit par le silence, font partie de ces masques mentionnés plus haut. Ils traduiraient alors l'impuissance d'une partie des éleveurs et des éleveuses de France à exprimer leur véritable nature, dans un contexte sociopolitique qui leur fournit des injonctions contradictoires. Baignant dans le paradigme créé par l'ontologie naturaliste, les éleveurs passeraient leur temps à essayer de se conformer à un reflet tiraillé : soit essayant de correspondre à l'image positive de nature qui leur est demandé, soit essayant de répondre aux rythmes et aux conditions de l'économie de marché, on ne leur laisserait pas ou peu l'occasion de vivre le rapport à la nature tel qu'ils le ressentent, sur un plan ontologique, si bien qu'eux-mêmes finiraient par en perdre conscience, s'identifiant au masque embrassé pour se conformer au groupe.

Mais lorsqu'il s'agit de faire face, sur le terrain, à la résolution d'un problème mettant en scène des acteurs divers, cette faille ontologique, cette coupure de l'être peut ainsi se manifester et rendre la communication particulièrement difficile entre les parties prenantes. C'est ce qui a été constaté dans le bocage vendéen, lors de l'affaire de la pollution de l'eau du bassin versant de la Bultière. Cet événement a fait éclater les profondes différences de vision entre les acteurs locaux, mais les efforts menés par les collectivités locales n'ont pas pu améliorer la qualité du dialogue entre les acteurs. Ce n'est ici qu'un exemple parmi tant d'autres : malgré les constats avérés sur le terrain, il est très difficile aujourd'hui de fédérer la profession autour de l'enjeu environnemental. Et nous suggérons que l'absence de véritable cohérence sur le plan ontologique, au sujet des liens entre les éleveurs et la nature, est la cause de cette difficulté à mobiliser les forces vives et à les diriger vers un but commun.

« Le déclic, 2008 : LEADER se met en place aux Herbiers et commence en 2009 avec comme sujet principal la reconquête de la qualité de l'eau. Au syndicat, hésitations pour participer. Moi, j'y étais d'office. J'y suis allé avec les principaux responsables. [...] On était 4-5 contre 40. Il y avait aussi les responsables de certaines asso(s) environnement. Ils ont commencé fort : « voyez, le contentieux, ce qui serait bien, c'est que vous passiez tous en bio. Alala, ça a été très mal perçu. Tout le monde est sorti : « on y remettra plus les pieds. » [...] Il y a eu un affrontement entre nous, agriculteurs. Pas un bon effet vis-à-vis des gens qui étaient là, qui ont dû se dire : les agriculteurs n'ont pas envie de travailler sur la qualité de l'eau. [...] On a pris cette position au niveau syndical : toutes ces lois environnementales, on va les empêcher [...] La réglementation sur l'eau, on va tout bloquer » (Terrain A – Entretien 1)

« Nous, agriculteurs, on était minoritaires. Il y avait des environnementalistes, des mouvements agricoles minoritaires. Le débat était de fermer tous les poulaillers ou de mettre tout en herbe. Des discours très radicaux. A chaque réunion, c'était compliqué parce qu'on ne voulait pas nous entendre. Le programme a été à marche forcée contre nous. Ça a très très mal fonctionné » (Terrain A – Entretien 3).

On ne peut pas imposer une ontologie à quelqu'un qui a déjà sa propre façon de voir le monde : même s'il ne peut pas formuler son vécu sensible et l'explicitier de façon structurée, ce n'est pas pour cela qu'il faut le remettre en question. Quand la société ou des intervenants extérieurs essaient d'imposer certains rapports à la nature aux populations des éleveurs, sans considérer qu'ils vivent déjà selon leur propre ontologie, il s'agit d'un grave manque de compréhension, qui peut être perçu comme une menace à l'intégrité de la personne humaine et d'où peuvent naître des réactions de défense, d'attaque ou de déni qui ne favorisent pas la libre communication et le partage des savoirs.

« A la fin, les gens veulent t'expliquer comment faire ton métier d'agriculteur, c'est très mal vécu » (Terrain A – Entretien 3).

Chez les éleveurs que nous avons rencontrés, le sentiment de la différence n'est pas toujours explicité de façon ouverte. Ces éleveurs ne savent pas vraiment pourquoi ils se sentent différents, ils ne parviennent pas à trouver la racine de ce ressenti. Mais l'impression d'un décalage s'exprime de toute façon, que cela soit par l'apparition de tensions au sein des communautés villageoises, ou par le refus de coopérer aux programmes d'action mis en œuvre par la collectivité pour aménager le territoire de façon durable. Comme nous allons le voir à présent, certains sujets sont particulièrement sensibles ; ils servent de points de cristallisation à l'expression de ce décalage entre les éleveurs et le reste de la société. La question des prédateurs et de leurs interactions avec les systèmes d'élevage est selon nous l'occasion pour les éleveurs d'exprimer ouvertement leur sentiment de décalage ; les masques éclatent, le conflit de vision apparaît dans toute son ampleur.

5.2.3 – Les crises : quand la guerre éclate au sujet de la nature

- *A propos des prédateurs : le réveil de l'homme sauvage*

L'opposition entre nature sauvage et nature domestique est l'une des particularités de l'ontologie naturaliste. Chez d'autres peuples, comme chez les Achuar étudiés par Philippe Descola, cette franche démarcation n'existe pas. Pour eux, le monde que nous appelons « sauvage » n'est pas moins civilisé que le monde que nous appelons « domestique ». Mais en France, cette limite est belle et bien présente dans les esprits et structure notre conception des liens entre la société et la nature. A n'en pas douter, les professionnels de l'élevage se perçoivent comme appartenant au monde domestique. Ils sont les gardiens de son ordre et de ses frontières, car leur identité est née par un mouvement de sortie du monde sauvage dans lequel étaient encore enfouis les peuples de chasseurs-cueilleurs. Cette distinction d'avec la nature sauvage est ainsi inscrite dans la mémoire du métier et rejaille toujours dans ses représentations collectives, avec en toile de fond une opposition nette avec ce qui appartient au sauvage.

Il faut rappeler cela avant d'aborder le sujet délicat des prédatations, qui est selon nous l'un des marqueurs les plus visibles de la recherche ontologique qui habite aujourd'hui le cœur de la profession. Par le sujet des prédatations, ce qui transparait de façon discontinue sous forme de tensions latentes au sein des territoires ruraux devient clairement manifeste. Ce que les témoignages recueillis nous ont montré, c'est que les prédateurs de la faune sauvage ne sont pas vraiment problématiques en eux-mêmes pour les éleveurs. Ils servent plutôt de point d'amorce à l'expression d'un conflit qui existe indépendamment de la présence de ces animaux. Qu'il s'agisse du campagnol terrestre sur le territoire de la Chaîne des Puys, ou de l'ours dans le parc national des Pyrénées, c'est le même constat qui peut être fait.

Les prédateurs sauvages viennent remettre en question les systèmes d'élevage actuels, leur intégration avec les dynamiques du milieu naturel et leur adaptation à un contexte sociopolitique en mouvement. Ils mettent à mal la croyance dans le fait que cette profession peut aujourd'hui être exercée indépendamment des contraintes et des rythmes cyclique du milieu naturel. Ce bouleversement concerne ainsi les pratiques, mais il provoque également des remous sur le plan psycho-émotionnel, en révélant que la frontière entre sauvage et domestique n'est pas aussi imperméable qu'on voudrait parfois le croire. Le métier peut-il faire l'omission du sauvage ? Y aurait-il certains éleveurs qui proposent un système de continuité entre nature sauvage et nature domestique ? L'opposition des éleveurs avec le reste de la société, au sujet des réintroductions, n'est-elle pas un signal d'alerte, un appel pour le réveil du sauvage en l'homme, et non plus seulement au dehors de sa pensée ?

- *Le sauvage n'est pas toujours gentil, beau et sage : le loup*

Nous voulons commencer par montrer que, sur le terrain, les éleveurs sont vraiment confrontés à des situations inconfortables. On ne peut essayer de comprendre les enjeux liés aux rapports entre les éleveurs et la nature sauvage sans commencer par reconnaître cet état de fait. Travailler en position de lisière, entre nature sauvage et nature domestique, cela suppose de faire face à des situations que peu de personnes sont prêtes à rencontrer au quotidien. Ces scènes de confrontation entre nature sauvage et nature domestique peuvent être brutales. Elles mettent fin à l'idée que la nature est toujours bienveillante : les forces sauvages, en faisant irruption dans la sphère domestique, peuvent produire des scènes d'une extrême violence, voire des scènes d'horreur. Lors de la perte de brebis, les éleveurs se sentent touchés comme s'il s'agissait de l'agression d'un membre de leur famille. En Vallée d'Ossau, lorsque nous étions en train de mener nos enquêtes de terrain, le loup n'était pas encore présent : pourtant, les bergers anticipaient déjà son arrivée, nous évoquant cette possibilité sans chercher à nous cacher les craintes qui l'accompagnaient.

LES ELEVEURS ET LE LOUP : EXTRAITS D'ENTRETIEN

« Ce sera pas pareil quand il y aura le loup. On va prendre cher. Quand je bossais en Lozère, on a vu comme il avançait vite. Les copains, ils ne sortent plus les brebis. Ici, c'est sûr, le loup il va arriver. L'ours, on sait s'en protéger, les bergers s'y sont adaptés. Le loup c'est différent. Les patous ne suffisent pas. Moi je ne suis pas très optimiste. J'ai des copains qui étaient bergers dans les Alpes, ils racontent que le loup, il te surveille quoi ! T'es pas à l'aise quoi. C'est pas que du mythe, le loup s'attaque à l'homme. L'ours non. Mais le loup, oui » (Terrain C – Entretien 8).

« Je vous garantis qu'à partir du moment où il y aura des loups ici... Les gens ne se promèneront plus ! La nuit, quand vous entendez hurler les loups, même les bénévoles, qui viennent garder les troupeaux rentrent. On a dans nos gênes la peur du loup. Le loup, il ne faut jamais le regarder dans les yeux, ni lui tourner le dos. Ils ont ramené des loups de Tchécoslovaquie, qui sont en fait des chiens... Ce sont des gens qui prennent des chiens en animaux de compagnie, ils deviennent ingérables, ils fuguent et se croisent avec les loups. C'est une autre espèce d'animal. Le loup, on n'est plus tranquille. Il se cache dans les rochers, on le voit pas. L'hiver, il sort, en bas. Le loup n'est pas anodin » (Terrain C – Entretien 9).

« Pour le moment, le loup n'est pas là. J'espère que ça va durer. Si on a le loup ici, on est foutu, ça va poser plusieurs problèmes. Les brebis à lait, c'est du travail de sélection, il faut des années pour constituer un troupeau » (Terrain C – Entretien 4).

« Les loups, surtout pas ! C'est autre chose. S'ils arrivent, on se défendra ! Ils sont pas loin du tout. On n'est pas informé de l'avancé du loup. Les agents du Parc National gardent bouche cousue » (Terrain C – Entretien 16).

Il faut dire que la présence du loup était autrefois attestée sur le territoire ossalois : le mot « Louvie » a donné leur nom à certains des villages de la vallée, comme Louvie-Juzon et Louvie-Soubiron.

Dans la Chaîne des Puys, nous avons également pu recueillir le témoignage de ce couple de bergers habitués à travailler en Savoie. D'après leur expérience, c'est moins le loup qui pose des soucis aux bergers que les chiens errants ou que certains spécimen hybrides, issus du croisement entre des chiens et des loups sauvages. Ce berger affirme ainsi : « *Les chiens je pense font plus de dégâts que les loups. Le loup va se manger la brebis mais ensuite pendant une semaine plus rien, ça lui suffit, il se tient tranquille. Alors que le chien fait ça pour s'amuser, ça peut être tous les jours* » (Terrain B – Entretien 10).

Son amie, qui est également bergère, nous raconte cette anecdote :

« *Je me souviens d'une fois, je marchais dans le brouillard, le troupeau avait disparu. Puis je trouve une brebis morte. Je continue d'avancer. Une deuxième était tombée. Puis une troisième et ainsi de suite. Quand j'ai retrouvé le troupeau, les brebis étaient épouvantées, il y avait des bêtes à moitié mortes, le gigot arraché... Ces chiens, je n'arrivais pas à les faire partir. J'ai hurlé, j'ai tiré des pierres* » (Terrain B – Entretien 10).

Les travaux de Farid Benhammou peuvent nous aider à analyser ces discours. Les grands prédateurs « *ont l'étrange capacité de faire s'opposer des groupes humains entre eux puisqu'ils suscitent des visions du monde très différentes* » (Benhammou, 2003). Ce chercheur montre en effet qu'une grande partie de la profession agricole part du postulat que l'arrivée des grands prédateurs, dans des territoires montagnards touchés par des dynamiques socio-économiques précaires, met inéluctablement en péril la pérennité de l'activité pastorale de ces territoires. Notre recherche vient confirmer l'existence d'un tel postulat chez les populations d'éleveurs. De fait, les personnes évoquant la possibilité d'une cohabitation paisible entre les grands prédateurs et les éleveurs sont extrêmement minoritaires parmi celles que nous avons rencontrées. Seuls deux bergers, l'un en vallée d'Ossau et l'autre en Chaîne des Puys, ont remis en question le postulat qui affirme l'impossibilité d'une cohabitation harmonieuse entre activités d'élevage et grands prédateurs. Parmi ces grands prédateurs, c'est le loup qui semble incarner avec le plus de force une provocante menace : « *L'arrivée du loup est présentée comme la menace du pastoralisme de montagne et toute coexistence semble impossible* » (Benhammou, 2003).

Ce berger rencontré à Orcines, avec qui nous avons passé une journée de gardiennage du troupeau, nous racontait ainsi son expérience en Savoie où la présence du loup était problématique.

Alors que nous lui demandions s'il avait déjà eu des problèmes avec le loup, il nous répondait :

« Non, jamais. Je suis bien le seul berger à dire ça en France ! Non, et c'est pas plus emmerdant que les chiens qui sont pas attachés. Le loup, c'est pas toutes les cinq minutes. Où j'étais en Savoie, sur l'alpage, il y avait vachement de monde aussi. Moi j'avais 2500 bêtes. Les vieilles je les laissais à part. Soit disant que tous les bergers autour avaient été attaqués. Mais c'est pas vrai ! C'est du pipeau, il n'y a pas de forêt, rien. Mais les mecs, ils avaient de mauvaises brebis, ils voulaient les faire passer en magouillant [...] C'est pas ça moi je leur dis, « je vois » [...] Il y a des vérités qu'on ne veut pas entendre [...] Ils ont intérêt à dire que c'est des loups parce qu'un chien errant, tu n'es pas remboursé » (Terrain B – Entretien 7).

Or, Farid Benhammou souligne qu'il est important, lorsqu'on étudie la question des grands prédateurs, de remettre en question certaines évidences largement utilisées dans l'argumentaire des opposants au loup. L'idée selon laquelle les pratiques pastorales sont forcément bénéfiques pour la biodiversité, est très répandue. Il en résulte une réflexion qui suggère que la présence du loup, risquant de mettre fin aux pratiques pastorales, est automatiquement néfaste pour les équilibres naturels. Sur ce sujet, Farid Benhammou apporte certaines nuances qu'il nous semble utile de rapporter ici. Il rappelle ainsi que le pastoralisme *« doit obligatoirement impliquer une présence humaine permanente et un plan de gestion pastorale pour être efficace »* du point de vue de l'entretien des milieux de montagne (Benhammou, 2003). Cet auteur insiste sur la fragilité socio-économique des systèmes pastoraux ovins extensifs. Il montre qu'ils ne constituent en rien une panacée pour l'ouverture des paysages. Pour lui, il faut plutôt interpréter la violence de l'opposition des éleveurs contre le loup comme un cri d'alarme de l'ensemble d'une profession touchée par la précarité.

La différence essentielle que nous pouvons cependant relever consiste à rappeler que la situation du pastoralisme béarnais n'a rien à voir avec celle des Alpes sur lesquelles Farid Benhammou s'est ici penché. Le dynamisme de l'activité pastorale, son caractère diversifié (il n'y a pas que les troupeaux de brebis qui partent à l'estive, mais aussi les troupeaux de chevaux et de vaches) et la pratique du gardiennage quotidien, lui confèrent une force certaine, sur les plans environnementaux, socio-économique et culturels. L'image de faiblesse et la posture de victimisation qui sont pourtant utilisées par les éleveurs pour justifier leurs craintes face à l'arrivée de l'animal tant redouté, ne rend compte que d'une vision partielle de la réalité du pastoralisme sur ce territoire. Dans les faits, l'activité pastorale semble bien implantée, le gardiennage quotidien est une pratique déjà partagée par les éleveurs. De plus, la présence de meutes de loup n'y est pas encore attestée, même si des individus solitaires dits *« hybrides »* (c'est-à-dire issus de croisements avec des chiens errants) ont pu être observés sur la commune de Gère-Belesten durant l'été 2018.

Dans l'ensemble, il nous semble que les représentations très négatives du loup que nous avons recueillies ne sont pas vraiment reliées avec de véritables expériences négatives de confrontation avec l'animal. Elles émergent plutôt d'un récit collectif bien constitué, où se mélangent des émotions personnelles, des rumeurs venues d'autres régions françaises, des légendes locales.

Ces différents éléments convergent pour nous aider à mettre en avant une réflexion proche de Farid Benhammou : « *Le loup, en particulier, et les grands prédateurs, en général, se trouvent être les révélateurs et les boucs émissaires de la crise du pastoralisme de montagne* » (Benhammou, 2003).

Même s'il ne nous semble pas pertinent, pour la vallée d'Ossau, de parler de crise du pastoralisme de montagne, nous pouvons en effet souligner que la question du loup fait émerger des craintes latentes, et qu'elle offre aux éleveurs une occasion d'exprimer jusque sur la scène publique des fragilités qui, sinon, pourraient rester dissimulées.



→ ***Ci-contre : image 197. Le loup et l'agneau. Livre premier, fable X. Dessin de Gustave Doré, gravure sur bois de Jacob Ettling, 23,5 x 19 cm.***

Aujourd'hui encore, comme dans les *Fables* de La Fontaine, le loup continue d'imposer aux esprits son incroyable force symbolique. Son caractère sauvage semble ainsi s'opposer indiscutablement à l'équilibre que recherche le monde domestique. Pour la plupart des éleveurs que nous avons rencontrés, le loup continue d'incarner un mal absolu qui n'hésite pas à s'attaquer à des proies innocentes et vulnérables (les brebis, les éleveurs). Pour cela, il serait impensable de lui accorder en toute conscience une place dans la montagne. Cela serait comme signer un pacte avec le Diable ; cela voudrait dire que l'on se trahit soi-même, que l'on trahit sa famille et l'ensemble d'un héritage culturel cultivé depuis des siècles... Quant au pastoralisme, il semblerait qu'il continue d'incarner, aux yeux du monde agricole, la partie la plus fragile de son économie, mais aussi la plus précieuse sur le plan de ses représentations.

En s'intéressant au loup, nous découvrons ainsi que le conflit entre le Mal et le Bien, l'opposition entre le Fort et le Faible, sont des thèmes qui traversent non seulement les inconscients collectifs, mais aussi l'histoire des pratiques et leurs représentations. Difficile, alors, de percevoir le loup tel qu'il est vraiment, tant les archétypes qu'il endosse dans notre société sont puissants.

Mais si le sujet du loup vient soulever une même vague d'hostilité au sein de la profession des éleveurs, ce n'est pas le cas d'autres grands prédateurs, plus proches des bergers, qui provoquent auprès de ceux-ci des sentiments plus mélangés. C'est notamment le cas de l'ours, ainsi que nous allons le voir à présent.

- *L'animal sauvage comme présence amicale, emblématique, respectée*

L'ours des Pyrénées est un cas particulier. Malgré la vivacité des polémiques qui entourent le sujet de sa présence en vallée d'Ossau, les bergers nous font la description d'un animal plutôt attachant. Lors des entretiens, ils ne se positionnent pas particulièrement comme des ennemis de l'ours. Ceux qui ont eu l'occasion de le rencontrer se montrent même admiratifs de cet animal dont ils soulignent des caractéristiques positives comme la majesté, l'intelligence, la discrétion. Ils font remarquer que l'ours a toujours fait partie de la vie des bergers en montagne, qu'il y avait une sorte de contrat tacite entre l'ours et les bergers, ces derniers acceptant que l'ours leur prélève une ou deux brebis par an. « *Ici, il y'a encore l'ours, pas ici, mais de l'autre côté, vers Gaziès. Tous les ans il traque quelques brebis...* » (Terrain C – Entretien 9). Si les éleveurs ossalois insistent sur le fait que la présence des ours se fait rare, ce n'est pas spécialement pour s'en réjouir. Ils racontent comment, autrefois, l'ours faisait partie du quotidien des bergers. L'ours des vallées pyrénéennes est décrit selon un discours opposé à celui du loup dans les Alpes. Le loup est un animal sauvage qui est non seulement craint, mais aussi détesté. Son arrivée, telle qu'elle est possible dans les montagnes d'Ossau ou dans la Chaîne des Puys, est décrite comme un événement terriblement menaçant.

L'ours, au contraire, est un prédateur proche et familier, si bien que les éleveurs de la vallée peuvent presque tous raconter une anecdote à son sujet. Ces souvenirs de rencontre avec l'ours, ils peuvent être tirés d'une histoire vécue personnellement, mais ils peuvent également être inspirés de l'expérience d'un proche. L'ours, certes, on le craint. Mais également, on le respecte.

LES ELEVEURS ET L'OURS : EXTRAITS D'ENTRETIEN

« Il y avait des ours, il n'en y a quasiment plus, plus qu'un. L'ours a posé de gros problèmes surtout entre les hommes, entre les gens qui étaient pour ou contre la cohabitation. L'ours qui est là n'a pas mangé encore de brebis cet été. C'est marrant, ça fait 20 ans qu'il est là... Au début quand il est arrivé, il a fait de gros dégâts dans les troupeaux. Depuis quelques années, il ne mange pas plus de 3 brebis par an. L'ours n'est pas un prédateur comme le loup ; C'est un animal omnivore, opportuniste. Il ne chasse pas, il n'aime pas être dérangé. Le patou est très efficace. Il [l'ours] se laisse facilement impressionner. Avant, on était sur une autre montagne. On gardait pas mal de brebis. Celles qui n'avaient pas de lait on les mettait sur une montagne à l'écart, dans un endroit où l'ours passait. Avant qu'on s'en aperçoive, l'ours passait tous les 3 jours et prenait une brebis à l'écart, sans que les brebis s'en aperçoivent. On a cohabité ainsi plusieurs années, l'ours nous prenait 2 ou 3 brebis par an, jamais plus. Avec les loups, ça n'aurait pas été possible. Avec l'ours, je pense que la cohabitation est encore possible » (Terrain C – Entretien 15).

« L'ours, maintenant... C'est en perdition. Moi en 2000 j'ai eu ma dernière attaque. Depuis je n'en ai pas entendu parler. Si, il y en a un peu. Je crois que l'an dernier il y a eu 2 ou 3 attaques de tout l'été, seulement un ou deux brebis. C'est pas une grande quantité de brebis comme le loup dans les Alpes » (Terrain C – Entretien 6).

« L'ours... Je l'ai vu une fois, après une attaque de brebis. J'ai regretté de ne pas avoir un portable pour le prendre en photo... C'est magnifique, ah oui ! Si vous aimez les bêtes, vous pouvez obtenir des clichés sur les journaux locaux... C'était sur le journal, je l'ai passé à un copain espagnol qui aime les animaux. Oh ! Magnifique ! Je sais pas comment vous êtes, mais moi, un ours ! Et après, le gars qui l'a pris en photo, si je peux le rencontrer... Un gars passionné qui passe son temps dans les bois, qui a des tas de caméras, qui suit les empreintes... On a eu une attaque, l'ours avait pataugé dans la boue. On a pris l'empreinte et on l'a conservé dans le congélateur... Magnifique ! Ah oui ! Vous allez avoir plusieurs avis, moi ça ne me pose pas de problèmes, mais pour les jeunes générations... Une fois je suis tombé dessus par hasard, je descendais des cabanes de Pombie... Je tombe nez à nez avec l'ours, on se regarde, j'étais avec mon bâton, les chiens avaient disparu. La première fois, j'en ai vu un avec un ourson qui courait, vers l'Espagne, en face du dernier paravalanche. C'était en 1965. Là, il m'avait mangé une brebis... Je me mets à casser la croûte à la cabane, et je ressors et qu'est-ce que je vois ? L'ours, avec un ourson ! C'était magnifique ! Le petit ourson il n'arrivait pas à marcher, il faisait des petits bonds... [Il mime l'ourson maladroit] Vraiment, c'était beau à voir. L'ours, il n'a jamais bouffé personne, il n'y a jamais eu personne de blesser. C'est sûr, si vous l'agressez, il se rebiffe... Les chasseurs qui l'ont attaqué, bien sûr... S'ils n'avaient pas attaqué l'ours, celui-ci les auraient laissé tranquille »
(Terrain C – Entretien 4).



<http://oursenaspe.free.fr/mythologie-ours.php>

→ ***Ci-contre : image 198. Gravure du XVème siècle. Ours et femme forment un couple que l'on retrouve fréquemment dans la mythologie populaire locale. Dans les contes, les enfants nés d'un ours et d'une femme sont appelés « basajaun », ce qui signifie « les seigneurs sauvages ». L'on voit ainsi que l'ours est souvent rapproché des humains. Cette humanisation de l'ours est passe notamment par des représentations qui le montrent debout, sur ses deux pattes-arrières.***

Dans le dernier des extraits, la présence de l'ours, loin de constituer un véritable problème, participe à stimuler la passion de la vie en montagne. Cet éleveur-berger répète même l'adjectif « *magnifique* » à quatre reprises. C'est pourquoi il est assez étonnant que cette image positive de l'ours au niveau individuel ne trouve pas son écho sur la scène collective. Au contraire, les valléens se sont plutôt rassemblés pour mener une opposition frontale à l'ours, ce dernier devenant ainsi un enjeu sociopolitique. D'ailleurs, l'éleveur précédemment cité nous précise que tous les bergers ossalois ne pensent pas comme lui. Il nous affirme : « *Les bergères que vous allez voir, elles vont pas être du même avis que moi, elles l'ont jamais vu, mais elles vont en péter de peur ! C'est comme si c'était un fantôme !* » (Terrain C – Entretien 4).

Ainsi, l'ours viendrait mettre en confrontation deux types de savoirs : l'un serait celui des bergers qui se sentent familiers avec cet animal, parce qu'ils l'ont effectivement rencontrés et le considèrent d'une façon presque amicale, comme s'il était un compagnon de leur vie en montagne. D'autres, n'ayant pas eu cette expérience directe, connaîtraient l'ours selon les nombreux mythes et légendes locales à son sujet. L'ours deviendrait alors, comme le loup, le sujet d'une représentation fantasmée de la nature : « *elles ne l'ont jamais vu [...] c'est comme si c'était un fantôme* » (Terrain C – Entretien 4).

Nous avons pu rencontrer un éleveur de brebis qui s'écartait du groupe, parce qu'il refusait de séparer son expérience sensible avec cet animal, et ses convictions politiques. Lui-même fait partie de ceux qui ont vu l'ours. Il est l'un des rares éleveurs ossalois (si ce n'est le seul) à se prononcer ouvertement pour la réintroduction des ours dans les Pyrénées.

« *Moi j'étais minoritaire, je disais que c'était possible de vivre avec l'ours. Je l'ai vu une fois. C'est assez impressionnant, oui* » (Terrain C – Entretien 15).

- Quand l'ours n'est plus ni un animal, ni une créature mythique, mais un sujet qui mobilise

Ainsi ces descriptions positives de l'emblème des montagnes pyrénéennes ne doivent pas être généralisées. Assez étrangement, les éleveurs qui ont vu l'ours sont peut-être les plus doux à son égard ; nous pouvons suggérer que les autres peuvent plus facilement se laisser aller au fantasme d'une vision essentiellement négative de sa présence. Ainsi, ne laissant pas de place à l'émotion comme dans les témoignages précédents, cet éleveur de Laruns parle sans détours : « *L'ours, on n'en veut pas et on fera tout pour pas en avoir. C'est pas en mettant les ours venus de je sais pas où qu'on va sauver l'ours des Pyrénées. C'est les écologistes qui veulent à tout prix ça. Mais les ours ont été chassés autrefois, c'est bien pour quelque chose* » (Terrain C – Entretien 16).

Les éleveurs font appel à l'histoire, pour renvoyer à la société française ses responsabilités sur la disparition des grands prédateurs :

« *L'activité humaine s'est tant développée que la cohabitation entre l'homme et l'ours est devenue impossible. L'ours, à force de sentir l'homme... L'ours était partout en plaine. L'ours s'est reculé dans les montagnes pour fuir la présence humaine qui se faisait de plus en plus marquée. Jusqu'au moment où cette présence humaine s'est déployée dans les montagnes où il avait élu son dernier refuge* » (Terrain C – Entretien 12).

Il est également fort intéressant de noter que les conflits qui ont pu jaillir autour de la question de la réintroduction de l'ours, ont permis aux éleveurs de se rassembler autour d'un intérêt commun, qui a motivé la création de l'Institut Patrimonial du Béarn à Oloron-Sainte-Marie. L'ours, en tant que sujet politique, a ainsi impulsé une dynamique collective de revendications qui touchaient plus largement aux conditions de travail des bergers en montagne.

« *L'association s'est d'ailleurs montée au début des années 90 contre l'ours. L'ours a servi à mobiliser les gens... Quand elle s'est créée, il y avait 200 adhérents, essentiellement contre l'ours. A cette époque là, de nouvelles normes européennes ont été décidé pour la fabrication du fromage. La chambre d'agriculture disait : les cabanes vont coûter trop chers pour la mise aux normes, le fromage en montagne appartient au passé. Grâce à ce regroupement des éleveurs contre l'ours, les éleveurs ont défendu leur légitimité à travailler en montagne* » (Terrain C – Entretien 14).

Cet autre éleveur ossalois parle également de ce contexte de rassemblement, dans les années 1990.

« Suite au problème des ours, on a créé en 1994 l'Institution Patrimoniale du Haut Béarn [...] Un groupe d'éleveurs et de chasseurs et de gens du pays s'est soudé autour de cette question de l'ours et des conditions de vie des bergers. En même temps, l'ours était en déclin. Certains voulaient réintroduire l'espèce. Cette idée venait de l'Europe, avec tout le côté obscur de l'Europe, cette volonté de préservation à tout va, sans réfléchir ; Il y a eu des programmes et des crédits liés à cette réintroduction. Nous on a dit : on va le faire nous-mêmes. C'est la que l'institution patrimoniale du Haut Béarn a été créée, pour mener la gestion, le suivi de cette réintroduction » (Terrain C – Entretien 15).

Dès lors qu'on s'intéresse à la sphère politique, on observe ainsi la possibilité d'une coupure entre la sensibilité personnelle vis-à-vis de l'animal, et la manière dont on utilise son image au sein de jeux de pouvoir. L'ours s'est ainsi transformé en une sorte d'icône, que l'on peut utiliser pour servir des intérêts divers ; l'espèce est devenue un support immatériel, symbolique, à partir duquel peuvent s'exprimer des visions profondément différentes de la montagne, de la nature.

On peut aller jusqu'à dire que pour eux, la montagne n'est pas dotée d'une valeur naturelle, mais plutôt d'une valeur culturelle. Si on ôte à l'ours son intégration au culturel, sa présence n'a plus de sens, elle est vide, artificielle, illusoire. A quoi servent les réintroductions, si elles ne sont pas intégrées à l'histoire vécue par les sociétés humaines qui habitent les montagnes et les animent ? *« C'est tout un écosystème, la montagne, dans lequel l'homme a sa place. C'est l'homme qui a sculpté les beaux paysages des Pyrénées. C'est trop axé sur la préservation des espèces...Nous, on est un peu une espèce parmi les autres » (Terrain C – Entretien 14).*

- *Les bergers, entre sauvage et domestique*

Nous avons vu que la place du monde sauvage dans notre société est loin d'être claire. Le vécu des éleveurs sur les exploitations souligne l'existence d'une rupture ontologique entre sauvage et domestique dans la société contemporaine. Chez les bergers, cependant, cette situation ne semble pas couler de source, et ne correspond pas avec leur vécu sur le terrain. Ainsi, les bergers n'ont pas le même rapport au sauvage que les éleveurs. Pour eux, le sauvage fait partie d'un tout, avec lequel ils travaillent. Ils regrettent notamment le travestissement du sauvage par le développement de l'économie touristique. Ils dénoncent aussi la façon dont le Parc National des Pyrénées a établi un ensemble de règles, comme une étiquette à respecter, et qui vient corseter l'activité humaine au sein des limites du Parc. Certains bergers nous ont confié leurs pensées à ce sujet : pour eux, il semblerait que plus notre société poursuit son évolution et s'éloigne des milieux naturels,

plus elle construit une idée de la nature idéalisée, d'où elle s'exclut elle-même pour mieux sembler ensuite y revenir. Ainsi le remarquent les bergers qui font pâturer les troupeaux au pied du Puy-de-Dôme, sur le plateau du Traversin extrêmement fréquenté par des randonneurs, des cyclistes, et même des parapentistes. Pour eux, le territoire du plateau des Dômes n'est pas adapté au pâturage des brebis, en comparaison des immenses alpages qu'ils ont connu lors de leurs expériences en Savoie. Dans les extraits suivants, ils insistent sur le fait que la proximité de l'agglomération clermontoise rend visible un décalage qui ne concerne pas seulement les modes de vie, mais également la dimension ontologique des rapports de notre société à la nature. Le rapport au temps, les considérations sur le corps et la santé physique, mais également l'appréciation esthétique des paysages, sont des facettes de cette différence. Avec un humour teinté de tristesse, ils nous décrivent les conséquences que peut avoir la fréquentation massive des touristes sur un métier qui exige une attention de tous les instants. Ni les éleveurs qui laissent les brebis à garder, ni les gardes du parc, ni les élus du conseil général, ne connaissent suffisamment le métier pour remarquer que l'herbe n'est pas d'une qualité satisfaisante pour les troupeaux, que les points d'eaux se font trop rares, que les comportements des visiteurs dérangent les animaux. Ces bergers voient ce que les autres ne voient pas, ils sont sensibles à des détails que la plupart des gens ignore. Cela leur permet de dresser le constat suivant : pour eux, cette estive n'a pas d'âme. Le rapport que les hommes entretiennent ici avec la nature des monts Dômes, qu'ils appellent aussi le jardin des Clermontois, est le plus souvent superficiel : c'est une construction factice, c'est le produit d'une image. Aussi, sous des airs d'harmonie parfaite, la concurrence reste rude pour l'utilisation de cet espace des Monts Dômes :

« Il suffit de voir ces gens qui courent sur les chemins et qui deviennent tout rouge et qui soufflent... Mais pourquoi ils font ça ? Parmi les promeneurs, il y en a les trois-quarts de pas sympa. Et puis tu en as un quart de super. M. elle s'est fait insulter parce qu'elle passait en voiture. Les mecs ils sont en vélo, ils se rangent pas devant. C'est chez eux. Ils marquent leur territoire. Il y a quinze ans, on courait pas ! C'est pas cohérent. J'ai discuté avec, pour comprendre, c'est intéressant. Ils m'ont dit : « c'est pour évacuer le stress de la ville. » Mais vous maltraitez encore votre corps le weekend, pour évacuer le stress de la semaine ? Ça, alors ça, ça me dépasse. Ils me disent : non, mais ça fait comme une drogue... Ouais, mais pourquoi courir ? C'est un phénomène. Et après, les mecs ils bêlent quand ils voient une brebis, ça me rend dingue. C'est ce truc là et puis là, il y a toutes les générations. Ils ont la montre technique, et il faut surtout pas oublier de regarder la montre et ils jettent un œil pour vérifier que tu les regardes. Alors qu'ils pourraient marcher, simplement, comme nous là on marche. On peut se dépenser aussi en marchant. Tu t'assois, tu profites des oiseaux, des odeurs, tu casses la croûte et tu repars. Même pour entretenir le corps, pourquoi courir ? »

« C'est toujours dans la performance. En montagne, pareil, ils font le tour du mont-blanc en courant ! Tu les vois, dans la neige...ils arrivent, tout rouge, à moitié mort... Mais arrêtez ! Pourquoi ? Alors après, berger, c'est un autre monde, c'est sûr » (Terrain B – Entretien 7).

Ici, les rapports spontanés que les bergers entretiennent avec la nature sont sans cesse court-circuités par des nuisances sonores ou visuelles. Pour ces bergers habitués aux grands espaces de Savoie, la venue sur les Monts Dômes n'est pas une chose évidente. Leur sensibilité à la nature se trouverait amoindrie par ces paysages trop humanisés, sans cesse traversés par des visiteurs peu irrespectueux, qui n'ont pas gardés de caractère sauvage :

« En Savoie, il y a un endroit où on garde, c'est magnifique. Les mecs c'est des passionnés, ça doit se rapprocher des Pyrénées, ils aiment leur alpage. T'as la cascade, c'est magnifique, une immensité de terres, ça, alors ça, c'est un gardage. Il y a du pied de poule, c'est succulent pour les animaux. C'est un grand plateau avec des barres rocheuses. Il faut le voir ! Les éleveurs sont des passionnés, tu sens qu'il y a quelque chose. Tu vas là haut, il y a de la vie. Tu ressens qu'il y a eu une vie, quelque chose. Là, il n'y a rien. Moi, ici, je ne sens rien. Quand on me dit que c'est beau... Franchement non, c'est pas terrible, c'est la ville de partout » (Terrain B – Entretien 7).

La description des alpages de Savoie est utilisée à titre de comparaison. On découvre ainsi que ces bergers ont en partie choisi leur métier parce qu'ils ont une sensibilité à la nature sous ses aspects les plus sauvages, les plus indomptés, les plus farouches. Mais également, la richesse de l'herbe, en tant que source d'alimentation principale du troupeau, est un critère de beauté. *« Allez voir en Savoie ou dans les Bouches-du-Rhône. Là-bas c'est de l'herbe. Ici, on ne peut pas appeler ça de l'herbe. Les bêtes au moins là-bas mangent de bon cœur » (Terrain B – Entretien 7).*

Pour ces bergers, le côté naturel de la Chaîne des Puys viendrait surtout des forêts, ce qui est assez amusant lorsqu'on sait que celles-ci sont habituellement dévalorisées dans le regard des éleveurs locaux : *« Tu connais pas la Savoie ? J'ai des photos sur le Dauphiné. Ah, quand tu connais là-bas, tu ne dis pas qu'ici c'est beau. Enfin, si, il y a de belles forêts. Moi, ce que j'aime pas ici, c'est ce truc-là, cette antenne. Un bâtiment militaire avec plein de paraboles, des ondes, t'arrives dessous tu as un mal de crâne pas possible. C'est ça, la nature ? C'est ça que vous trouvez beau ? Un bâtiment militaire et la vue sur Clermont-Ferrand, la ville où quand il fait chaud, c'est tout pollué ? Mais vous êtes jamais sortis d'ici ou quoi ? Même dans les coins du Cantal, c'est plus agréable. Ici, partout, c'est la ville. Ce côté-là, c'est le moins désagréable » (Terrain B – Entretien 7).*

Sans doute, le fait que ces deux bergers viennent de découvrir la région auvergnate leur permet de décrire très librement leur ressenti sur ce territoire.

Or, le regard de ces bergers sur la nature se heurte à la panoplie des savoirs mis en avant par les salariés du Parc Naturel Régional des Volcans d'Auvergne et par les habitants locaux : « *A notre arrivée, les gardes nous ont raconté n'importe quoi. Ils ont pas la même approche, ils voient pas. Ils m'ont transmis des informations des autres bergers, mais ces informations, elles étaient débiles. Les gardes voulaient me faire croire que les brebis Rava n'avaient pas besoin d'eau et mangeaient la bruyère. Alors là ! Je me suis rendu compte par moi-même [...] j'ai attendu de tester. J'ai observé si la race Rava mangeait des herbes différentes. Mais ça t'embrouille tout ça, tu te méfies. Après, tu t'aperçois que oui, tu avais quand même raison* » (Terrain B – Entretien 7).

Tournons-nous maintenant vers les bergers de la vallée d'Ossau, qui constatent la pauvreté des connaissances que les touristes ont de la nature, sous ses aspects les plus communs. Ce berger nous rapporte ici les diverses plantes et petits fruits qu'il peut lui arriver de cueillir en montagne. Il en profite pour nous glisser cette anecdote, qui montre bien selon lui l'état d'ignorance dans lequel est plongée une partie de la population, au sujet des choses simples de la nature :

« *La gentiane, la réglisse, des framboisiers, des groseilles sauvages... Des gens me regardent et me demandent s'il y en a. Mais bien sûr ! Des myrtilles ! Ils ne connaissent pas, les gens. L'autre jour, une dame est arrivée avec des framboises. Elle me demandait si c'était bon. Je lui ai dit : « enfin c'est des framboises ! ». Elle était toute étonnée. Mais enfin, vous n'avez jamais vu de framboises, je lui fais ! « Ah, oui, mais c'est plus gros d'habitude ». Mais c'est des framboises de montagne et pas de supermarché ! Pour vous dire ! C'est vraiment n'importe quoi. Ils voient à la télé des gros fruits qui viennent d'Allemagne. Je vous dis, on est dans un monde... Vous seriez ici à longueur de journée avec un magnétophone, vos rigoleriez* » (Terrain C – Entretien 4).

Au cours de cet entretien, il nous fait part d'une autre anecdote qui permet également d'appuyer notre réflexion sur la transmission insuffisante des savoirs de la nature auprès du grand public.

« *C'est comme une parisienne. Elle arrive (elle était en vacances) avec deux magnifiques cèpes :*

P : _ Monsieur, monsieur, vous savez s'ils sont bons, ces champignons ?

Je me suis dis : mais qu'est-ce qu'elle raconte ?

P : _ J'habite Paris, j'ai touché ça, je regrette de ne pas les avoir jetés. Et si je m'intoxique ? Ouuh ! Je sais pas, il vaut mieux être prudente. Je peux me laver les mains ? Je vous les laisse !

J'ai répondu : Laissez-les, laissez-les...

J'étais avec un copain, on s'est fait une bonne poêlée ! Les gens sont naïfs, ils ne connaissent pas du tout la montagne » (Terrain C – Entretien 4).

Certes, ces anecdotes rapportées par des bergers peuvent sembler caricaturales. Elles n'en expriment pas moins, par-delà le simple plaisir de conter et de faire rire, un enjeu réel. En bref, les hommes aiment la nature, viennent la visiter pendant le week-end ou pendant les vacances, ils l'admirent, l'étudient studieusement. Mais ils ne l'habitent plus, ils ne communiquent plus avec. Ils ne vivent plus en elle, ils se pensent au-dehors.

Les acteurs institutionnels participeraient à accentuer cette norme de séparation, par des mesures qui mettent en scène une nature devant se plier à certains canons de beauté. L'exemple qui nous a été rapporté par plusieurs bergers est celui de l'obligation d'adopter les panneaux conventionnés par le Parc National, selon l'argument que ces panneaux s'intègrent mieux le paysage que les panneaux improvisés par les bergers eux-mêmes.



→ ***Ci-contre : photographie 199. Un panneau placé par un berger devant sa cabane, tel que c'est interdit par le Parc National des Pyrénées.***

L'extrait suivant est significatif des rapports tendus qui existent entre le Parc National des Pyrénées et les bergers à l'estive.

« *Les gens du Parc, vous les voyez ?*

C : _ Pas beaucoup et l'an dernier ça ne s'est pas bien passé. Avant, il y a une dizaine d'années, c'était des locaux, des gens vachement respectueux des bergers, qui discutaient, et là c'est des gens des villes, ils sont arrivés à 5, avec un mec de la police de l'environnement qui était armé. Il avait une arme en fait. Ils sont arrivés l'air hautain, l'air de nous regarder comme si on n'était pas dans notre droit, comme si eux c'étaient les grands défenseurs de la nature parfaite... On les a pas revus cette année. S'ils reviennent de la même façon, je ne vais pas me gêner pour leur dire que ce ne sont pas des manières. Le truc aussi qui nous a fait tiquer, c'est que l'an dernier on avait un camion à bétailère bleue... Ils nous ont dit que le camion était trop bleu, que ça allait pas... Ça se voyait trop depuis la route... Autre chose : on avait des panneaux écrits « fromage » au bord de la route. Ils ont dit qu'ils allaient faire leur propre petit panneau avec la marque du Parc...

P : _ Parce ce que c'est pas dans les standards du Parc National. Ça [il montre le panneau], c'est pas autorisé dans le Parc National » (Terrain C – Entretien 9).

On retrouve un discours semblable auprès de ces deux jeunes bergers salariés au centre pastoral d'Anéou : « *Les panneaux que t'as le droit de mettre pour vendre du fromage ne sont pas visibles pour les automobilistes. Ça, c'est les panneaux du Parc... C'est débile ! Moi je suis myope, j'y vois pas, quoi ! Voilà. Ce serait ma cabane où il m'apporterait ça, le mec il repartirait avec... C'est vrai que les panneaux blancs où on écrit dessus avec un marqueur, c'est pas très joli. Ils pourraient éventuellement nous dire de faire tous un panneau en bois, écrit en blanc, un code pour que ça soit joli, que ça passe bien dans la montagne... Mais leurs panneaux jaunes ridicules... C'est nul ! Même moi qui suis plutôt à me faire traiter d'écolo par les éleveurs et à défendre le parc, là je ne comprends pas. Franchement ! B... , il a vendu moitié moins de fromages, depuis qu'il a changé de panneau. C'est une très bonne illustration des relations entre le Parc et les bergers. Le Parc il impose, mais il propose rien » (Terrain C – Entretien 8).*

Les bergers sont bien positionnés pour servir de médiation entre sauvage et domestique. Ils démontrent, par leurs modes de vie, une solution de continuité, une ontologie qui se perçoit au-delà de la dualité Nature/Culture. Cela leur inspire un sentiment de décalage et d'incompréhension ; dans certains cas la colère monte jusqu'à ce que la crise éclate, révélant sur la scène socio-politique les limites d'une conception de la Nature qui voudrait en exclure l'Humain : « *ils sont complètement axés sur la préservation de l'environnement. L'environnement c'est pour eux la faune et la flore. L'homme... Zéro ! C'est une vision de la nature très restrictive. Alors qu'ils savent que le pastoralisme est lié à l'ouverture des milieux. Il y a cette barrière de l'environnement, ce conflit » (Terrain C – Entretien 14).*

L'humain lui-même n'est-il pas lui aussi un peu sauvage ? N'est-ce pas ce que veulent dire les bergers, lorsqu'ils laissent monter l'intense colère qu'ils ressentent, lors de la découverte des dépouilles de leurs brebis égorgées ? De même, n'est-ce pas un artefact de l'esprit, de croire que le domestique est uniquement le propre de l'action humaine ? Les animaux sauvages ne disposent-ils pas de la culture comme nous ? N'est-ce pas ce que veut signifier cette artiste engagée lorsqu'elle utilise la danse comme une voie d'expression de l'animal, à travers l'homme ?

S'identifiant aux animaux tués, Emilie Paquien nous suggère que les animaux sauvages ne sont pas des étrangers de la culture, mais y participent de façon vivante et non seulement symbolique (Paquien, 2015). En hommage aux bouquetins du Massif du Bargy, qui venaient d'être tués par mesure de précaution parce qu'ils étaient porteurs de la brucellose et risquaient de contaminer les troupeaux domestiques, cette artiste a exécuté une chorégraphie dans le but de laisser exprimer, à travers les mouvements de son corps, les émotions de ses animaux, telles qu'elles n'avaient pas été écoutées.

N'est-ce pas d'ailleurs la raison profonde pour laquelle le surgissement des animaux sauvages au sein des systèmes d'élevage bouleverse autant les éleveurs et la société ? On pourrait même se dire que les animaux essaient, par leur présence parfois dérangement, inconfortable ou bouleversante, de nous envoyer des signes qui pourraient être fort utiles pour penser le monde de demain. C'est ainsi que pensent les *Eleveurs Autrement*, pour qui les problèmes causés sur les fermes par l'invasion des campagnols terrestres est un signal d'alarme qui permet aux éleveurs de remettre en question l'ensemble de leur système d'élevage :

« *Nous, les Eleveurs Autrement, on a été appelé par les éleveurs du Cantal, fortement touchés par un cycle d'invasion. Le matin, on a essayé de leur faire prendre conscience qu'ils étaient responsables de cette situation et qu'ils devaient se reprendre en main, sur leur ferme. C'était relativement tendu. L'après-midi, nous sommes allés voir les prairies. Sur les vingt agriculteurs qu'on était, deux se sont mis à pleurer : la prise de conscience a été immédiate* » (Terrain B – Entretien 16).

- *Le déni du sauvage : une manière de renforcer l'opposition Nature/Culture*

D'autres éleveurs s'étonnent et rappellent qu'il y a encore peu de temps, l'ours faisait l'objet d'une chasse qui était encouragée par l'Etat. Aujourd'hui, la responsabilité de la disparition des populations d'ours des Pyrénées reviendrait sur les épaules des populations locales, en omettant soigneusement tout un pan de l'histoire culturelle nationale. « *Autrefois, quand ils attrapaient un ours, ils avaient une prime de 500 francs. Et il y avait des riches pour acheter la tête ou les pattes. Tout ça, c'est très discutable* » (Terrain C – Entretien 5)

De même, les comportements inhabituels des vautours dont pâtissent les éleveurs sur le terrain viendraient du fait que les abattoirs situés de l'autre côté de la frontière espagnole auraient pendant longtemps eu des fosses ouvertes, ce qui favorisait la multiplication de la population de vautours. Aujourd'hui, la fermeture de ces fosses aurait eu pour conséquence une surpopulation des vautours qui, affamés, ont modifié leurs comportements habituellement nécrophages, attaquant désormais des bêtes blessées ou vulnérables, et représenteraient même un danger pour les humains, ainsi que le soulèvent les témoignages concordants de ces éleveurs et bergers ossalois :

« *Le vautour me fait peur pour les gens, s'ils ont faim...Je me le demande s'ils n'attaqueraient pas des gens isolés. C'est impressionnant ! Vous en avez-vous ? 3 mètres d'envergure ! Attention, avec des pattes poilues... Incroyable ! Et le bec ! Crochu ! Ça peut devenir dangereux. Le loup et le vautour c'est ce qu'il y a de pire* » (Terrain C – Entretien 6).

« *Maintenant, ils bouffent les brebis quand elles sont toutes fraîches ou même vivantes. Ils ne laissent même pas la laine. Ils bouffent tout. Je pense que c'est lié au surnombre, qui a développé des comportements barbares chez ces prédateurs* » (Terrain C – Entretien 7).

« *Les vautours aussi quand même, ils nous servent bien mais ils sont trop nombreux et se mettent à attaquer les agneaux ; ils nous servent bien quand une bête meurt en montagne, ils nettoient. Mais désormais, ils se mettent à attaquer les brebis qui dorment ou une vache en train de vèler. Il faudrait gérer cette population de vautours* » (Terrain C – Entretien 13).

Ce qui accentue la colère des éleveurs jusqu'à la hisser sous les feux de la rampe du débat national, c'est qu'ils se sentent seuls dans le vécu sensible de cette confrontation au sauvage. Leurs émotions, loin d'être accompagnées par le reste de la société, sont plutôt étouffées voire complètement rejetées par l'opinion publique. Notre société produirait une situation de rupture entre nature sauvage et nature domestique. Elle serait confrontée à une difficulté à faire face aux conséquences de ses propres actions et à reconnaître ses erreurs, rejetant ainsi la responsabilité collective sur les populations montagnardes, oubliant le contexte d'ensemble qui a notamment conduit à l'extermination de la population des ours pyrénéens. Cette dernière idée se retrouve tout au long de l'ouvrage rédigé par David Chétrit, intitulé *La réintroduction de l'ours. L'histoire d'une manipulation* (Chétrit, 2012).

Si nous essayons de mieux saisir ce qui amène cet auteur à parler de « manipulation », nous découvrons que les personnes rencontrées en vallée d'Ossau partagent cette impression et nous en ont fait part à de multiples reprises lors des entretiens. Fréquemment, on retrouve l'idée selon laquelle les professionnels du suivi environnemental seraient tentés de partager auprès des éleveurs des informations erronées ou incomplètes de leur connaissance de la faune, afin de les empêcher de participer à sa gestion.

Dans ces conditions, on comprend que les bases de dialogue entre les agents du Parc National des Pyrénées et les populations d'éleveur sont fortement altérées, au point d'être dictées par un principe de méfiance réciproque. C'est surtout le cas dès lors que l'on aborde le sujet sensible des grands prédateurs, comme le montre cette citation : « *On n'est pas informé de l'avancée du loup. Les agents du Parc National gardent bouche-cousue* » (Terrain C – Entretien 16) nous dit cet éleveur de brebis qui est également chasseur.

Au sujet de l'ours, nous pouvons reprendre l'extrait suivant, qui insiste sur les rapports de violence psychologique qui existent entre les acteurs institutionnels et le monde des bergers.

L'accès à l'information donne lieu à une véritable lutte de pouvoir :

« Avant l'ours, c'est moi qui leur donnait les informations sur les lieux où il était, parce que j'étais accompagnateur en montagne et je le connaissais bien, l'ours. Aujourd'hui, je ne partage plus ces informations avec le Parc. Pourquoi ? Pour me faire traiter d'aliéné mental ? C'est hyper insultant. [...] Au Parc, il y a une réelle carence humaine, cet irrespect des gens... Alors certes des fois, les gars ils se plantent, ils ont une explication qui n'est pas du tout scientifique, mais ça ne m'empêche pas d'essayer de comprendre qu'il y a une part de vrai, ça demande juste une remise en question de la part du scientifique » (Terrain C – Entretien 7).

Pour illustrer ses idées, cet éleveur et berger ossalois mentionne l'humiliation qu'il a pu ressentir alors qu'un garde du parc lui mentait ouvertement au sujet de la localisation d'un ours :

« Au Soussouéou, la plupart des passages à ours, c'est moi qui les leur ai montrés. J'avais pu observer les indices d'un passage d'ours. Je savais qu'il était dans le coin, il y avait un bout de grillage du parc qui était tordu. C'est le truc qui ne m'échappe pas quand je suis en montagne. Je suis tombé sur ces traces. Et le gars du Parc, il n'était pas venu me prévenir de sa présence, alors qu'il le surveillait aussi. Je suis allé le voir et il n'a pas voulu me dire que l'ours était juste à côté de ma cabane. « Ah non, non, il m'a répété. » Pourtant, j'ai mis mes lunettes de soleil dans sa trace... Elle avait la taille d'une assiette. Si ça, c'est pas un ours, c'est quoi ? A bon ? T'as pris ça où ? La plupart du temps, ils me disaient que c'est pas des vraies... Là, ils étaient un peu emmerdés, ils savaient que je comprenais le jeu auquel il jouait. Forcément, ce grillage, ils l'avaient mis dans un passage à ours, ils savaient qu'il était là. C'est pathétique, c'est pas comme ça qu'on avance, on est bloqué » (Terrain C – Entretien 7).

La compétence des bergers, pour ce qui a trait à la nature et au monde sauvage, est ici clairement remise en question par l'institution du Parc National des Pyrénées, qui lui refuse la légitimité de son accès au champ de la connaissance, pour des raisons qui semblent mystérieuses.

La même rupture dans la relation entre ces différents acteurs de la montagne se retrouve au sujet des comportements inhabituels des vautours auprès du bétail :

« C'est comme les vautours, il paraît qu'ils ne s'attaquent pas aux brebis vivantes... Mais c'est faux, parce qu'un jour je suis parti chercher les fromages du voisin. J'avais une brebis malade, qui avait une mammite, et quand je reviens, il y avait un vautour sur la brebis et l'autre qui commençait à la bouffer. Au Parc, ils ne voulaient pas me croire. Mais enfin, ce que je raconte, c'est du vécu ! Je l'ai vécu ! Le lundi, il m'a achevé une brebis, et le mercredi, il recommençait. Ils ne voulaient pas me croire, les gars du parc ! C'est un déni ! C'est un déni ! [...] Ils nous prennent vraiment pour des aliénés. C'est ce déni qui est si violent à vivre. [...] Cette histoire avec le vautour, croyez-moi, quand vous vivez ça, c'est la chose la plus agressive qui puisse vous arriver. C'est très humiliant. Pourtant, j'ai 45 ans, je pense avoir suffisamment vécu dans le métier... Et j'ai un gars qui a le même âge que moi en face, un gars du parc, qui est juste en face de moi, en train de me dire que ce que j'ai vu n'existe pas. C'est pas la question. Moi, je sais ce que j'ai vu, je dors bien. Mais c'est pour eux, qu'est-ce que ça veut dire, de réagir ainsi ? Quel projet ils ont, derrière ? » (Terrain C – Entretien 7).

Il nous explique que cette hostilité entre les Ossalois et l'institution du Parc National était déjà présente lors de la création de celle-ci. Selon lui, la primauté du savoir scientifique de la montagne s'est imposée aux populations locales de façon descendante, sans prendre en compte les connaissances empiriques de la montagne telles qu'elles étaient vécues et transmises par les bergers depuis des générations.

On sent chez lui le besoin de témoigner au nom de ses aïeux, de ses prédécesseurs, de tous ceux qui étaient animés par un savoir vivant qui réveille encore en lui un sentiment d'admiration. Or ces personnes ne disposaient pas du jargon scientifique leur permettant d'être considéré par les agents du parc sur un plan d'égalité, ainsi qu'il nous l'expose dans le témoignage suivant.

« J'ai connu les bergers quand j'étais jeune [...] Ils faisaient leur métier par tous les temps, sous la neige, l'orage, la pluie... C'étaient des puits de science ces gens-là [...] Quand ils devaient allumer du feu pour se chauffer, ils allumaient une flamme comme ça en quelques mouvements. Ils avaient une maîtrise des éléments. C'étaient des magiciens [...] Ces gens-là, on les a totalement dénigrés. Il y a des gens qui sont arrivés avec une espèce de suffisance qui existe encore, la vision de l'homme des villes instruit : moi je suis le scientifique, toi tu es l'homme des bois et moi je vais t'aider, je vais t'apprendre. Pour tuer une passion, il n'y a rien de mieux. Pour empêcher qu'il y ait des choses bien qui se passent, on arrive avec une sorte de supériorité naturelle. C'est ce qu'on a fait avec les indigènes. On a voulu gérer le territoire en oubliant le principal, sans se dire qu'il y avait des gens qui savaient peut-être aussi bien mais qui le disaient pas avec les mêmes mots ou de la même manière. C'est surtout ça qui est pathogène dans les relations, encore aujourd'hui » (Terrain C – Entretien 7).

Effectivement, ce n'est pas exagéré de dire que l'institution du Parc National est franchement dépréciée par une large part des éleveurs et des bergers que nous avons rencontrés. On retrouve dans leurs propos l'idée fréquente d'une tentative de dépossession sournoise, qui aurait été exercée par le Parc National sur les populations locales. La révolte et l'indignation accompagne ce témoignage : « *L'Etat ce qu'il veut, c'est faire partir les agriculteurs, et garder les vallées béarnaises pour mettre des ours et des loups. Ils feront payer l'entrée aux visiteurs et diront : venez, vous allez voir de tout. Mais les bergers ? Vous n'en verrez plus. Et nous, on ne veut pas ça. Ils veulent faire le jardin du monde chez nous. On veut garder notre territoire libre et vivant* » (Terrain C – Entretien 16).

On voit ainsi que le Parc National est considéré comme un envahisseur illégitime. L'extrait suivant en dit également long sur les relations entre les éleveurs et l'institution.

« La date de création du Parc est 1967. J'ai baigné dans une famille de chasseurs et de bergers (des gens du cru) On disait : « L'Etat vient nous prendre notre territoire. » On n'a plus la maîtrise, la gestion collective du bien commun. L'Etat vient, avec ses gros sabots, au nom de la préservation de l'environnement. Ils ont fêté les 40 ans du Parc National en 2007 et ont fait le bilan. Au départ, ils avaient promis de développer les villages de la zone périphérique (car Laruns au début était dans la zone périphérique). Ils devaient débloquer des crédits pour faire passer la mise sous cloche de la zone cœur. Or, rien du tout ! Le fait est que ces territoires-là, on n'en a plus la maîtrise aujourd'hui. On nous a appâtés avec ces promesses ! Les actions ont été rares. » Le directeur est nommé par l'Etat, le ministère de l'écologie (manque de transparence et de démocratie). Il n'y a pas d'orientation politique pour créer des pistes de desserte par exemple. Lorsqu'on fait une demande de piste, c'est toute une histoire : il faut faire appel à un cabinet d'étude, aux frais de la commune. Celui-ci doit prendre en compte tous les zonages environnementaux pour étudier les potentiels impacts. Une fois l'étude effectuée, il faut la présenter devant le conseil scientifique du Parc, qui rassemble des chercheurs... ça prend un temps fou ! En vallée d'Aspe, on voudrait faire une piste longue de 900m pour desservir une cabane. Ça fait 25 ans qu'on l'attend, cette piste. Et on demande des études et des études... Le berger est une fille, C..., qui a des choses à dire aussi car elle est ingénieure écologue. Il y a 200m de dénivelé, ils descendent les fromages sur l'épaule parce que l'âne lui-même ne passe pas ! Le Parc, c'est des contraintes et très peu d'aide au développement » (Terrain C – Entretien 16).

En lisant cet extrait d'entretien, on peut se dire que ces propos sont exagérés, qu'ils ne traduisent que d'une façon grossière la réalité complexe des motifs politiques en jeu. Mais dans le cadre de notre recherche, ces mots ont du moins l'avantage de mettre en évidence un vécu bien réel pour les éleveurs ossalois : ils éprouvent réellement le sentiment d'un vol de la montagne par des institutions extérieures, comme si ces dernières cherchaient à s'emparer d'un bien qui ne leur appartenait pas.

D'après notre analyse, leur colère vient peut-être moins du fait des contraintes matérielles, des règles juridiques et des limitations administratives amenées par le Parc National, que de leur obligation de suivre et d'appliquer une logique qui n'est pas la leur, ontologiquement.

« Je veux qu'on puisse continuer à vivre de notre métier, de nos pratiques et qu'on puisse accueillir des touristes respectueux. Mais le Parc est là pour geler des territoires. Je me demande s'il ne veut pas qu'on revienne 40 ans en arrière. Ils emmènent les gens visiter le berger, celui qui a le petit béret, le bâton, la cigarette roulée, qui traie à la main dans un parc, et qu'on regarde... Voilà ! Le Parc, j'en ai l'intime conviction, c'est la mise sous cloche des territoires ! » (Terrain C – Entretien 14).

- Le vol de flamme :

Nous découvrons que le conflit au sujet de l'ours, actuellement fortement médiatisé, puise ses racines très profondément : ce que cet éleveur ossalois dénonce, c'est un vol de l'esprit, un vol du rapport sensible à la montagne qui était initialement vivant chez les bergers ossalois, ce que nous pouvons appeler un « *vol de flamme* ». Leur qualité d'être avec la nature leur aurait été enlevé par une sorte de filet extérieur apportant une ontologie différente (avec ses lois, son personnel administratif, ses agents de terrain, ses critères du bien et du mal). Pour appuyer ses ressentis, il n'hésite pas à employer le terme de manipulation : celle-ci serait employée pour inverser le jeu des responsabilités et détourner l'attention de la société en la focalisant sur des thèmes qui éveillent la sensibilité du grand public : « *C'est très politique, très manipulé* » (Terrain C – Entretien 7). Ainsi, au sujet de la réintroduction des ours de Slovaquie, l'idée est avancée qu'il s'agirait d'une sorte de marchandage entre l'Etat et les partis environnementaux. Ces derniers auraient accepté de ne pas s'opposer à la création de projets à fort impact environnemental, à la condition que soit menée la réintroduction d'une population d'ours venus de l'extérieur du territoire national. Cette supposition nous montre bien que l'affaire de la réintroduction des ours slovènes soulève des contestations, moins à cause du fait que les ours posent problème en eux-mêmes, que sur un plan symbolique et politique. Sur le territoire de la Chaîne des Puys, l'idée est également répandue chez les éleveurs que les cycles de prolifération des campagnols terrestres seraient causés par un complot : les militants écologistes procéderaient à des lâchers de campagnols terrestres afin de mettre en porte à faux les agriculteurs... En Vallée d'Ossau, des faits appuient les dires des bergers : des groupes informels se constitueraient pour surveiller les pratiques de ces derniers ; la délation serait encouragée, participant à renforcer le climat déjà extrêmement tendu, et aggravant chez les éleveurs le sentiment d'être maintenu sous une emprise constante.

« Je les avais bien eus parce que j'étais en train de préparer mon diplôme d'accompagnateur en montagne. On s'est retrouvé dans la cabane, il s'est mis à pleuvoir. Et j'ai assisté à ce compte-rendu. Les mecs, ils connaissaient le surnom de tous les bergers. Il s'agissait bien d'un espionnage. Ils étaient quatre ou cinq couples. Ils faisaient de la montagne et ils avaient un carnet dans lequel ils notaient leurs observations. « Lui, il est parti à telle heure, puis il est parti par là avec un tel ». Jusque là, j'étais discret. Mais en les écoutant faire leur rapport, je leur ai dit : "mais c'est ignoble, c'est hideux, pourquoi vous faites ça ? Oui, je suis berger à Soussouéou" "Ah, mais t'es Stéphane ?" Avec ma femme, on était scotché ! Ça, c'est hyper oppressant. Vous n'êtes plus libres quand vous êtes observés. On est un peu amputé de notre rapport empirique à la nature. On n'est plus soi-même » (Terrain C – Entretien 7).

D'après les éleveurs, le problème qui a entraîné cette disparition ne peut être simplement résolu par l'introduction de spécimens venus de montagnes étrangères. Il faudrait plutôt une remise en question du cadre de pensée qui a produit une situation que la société française déplore aujourd'hui. Pour les éleveurs ossalois que nous avons rencontrés, l'origine du problème vient plutôt de la situation d'emprise qui serait exercée sur eux par l'Etat, via le Parc National, emprise qui engendrerait une sorte d'amnésie (partielle chez certains ossalois) de l'originalité de la dimension ontologique des liens entre les éleveurs et la nature. L'exemple des ours slovènes pourrait être pris comme une métaphore de notre situation collective : la société française, ressentant le manque de ce qu'elle a perdu par inattention, s'empresse de rechercher à l'extérieur la flamme sauvage qui animait ses montagnes. Les éleveurs ossalois se dressent devant cette réaction : ils voudraient d'abord qu'on se souvienne que cette flamme, ils la portent aussi en eux ; ils voudraient qu'on la reconnaisse et qu'on en prenne soin. Dans le Béarn, c'est le message que porte l'Institut Patrimonial du Haut-Béarn, collectif professionnel qui s'est créé en parallèle de l'émergence des débats qui accompagnent la réintroduction des ours.

« L'ours, c'était un animal très familier, craint et respecté. Il y avait une espèce de cohabitation naturelle. Ça n'a pas toujours été l'ennemi du berger. Si l'ours devenait trop intrusif avec les troupeaux, les bergers n'hésitaient pas. Mais à côté de ça, si l'ours se contentait d'une brebis de temps à autre, on le laissait. Chacun avait sa place. Si tu cognes, je cogne. Si tu m'embêtes pas, je t'embête pas. Ça, on l'a tué quand des gens de l'extérieur sont venus nous expliquer comment faire. Ils sont venus nous priver de notre ressenti. Les gens d'ici n'avaient pas besoin qu'on note sur un papier, qu'on fasse venir des sociologues. C'est cette emprise que les gens ont senti arriver, une espèce d'emprise du milieu scientifique qui a fait que les gens en ont eu marre. Ils sont venus éteindre cette petite flamme, ils ont soufflé dessus. Pourtant, je suis un optimiste devant l'éternel et je suis convaincu par ce que je vis. Cette flamme, elle existe. Elle est planquée. Mais elle est toujours là, quand on rencontre un ours notamment. Et ça, je l'explique pas, mais c'est un peu comme un emblème, quelque chose qui nous fait pénétrer dans le mythe » (Terrain C – Entretien 7).

5.2.4 – Vers la réconciliation : quelques clés pour la société française de demain

« La France, assurément l'Europe et le monde, probablement, ont aujourd'hui besoin de retrouver le goût de l'aventure collective. Cela passe par l'écriture de nouveaux récits, l'invocation de nouveaux mythes, l'inspiration de nouveaux imaginaires »
(Dartiguyeyrou, Berhault, 2015).

Nous choisissons de terminer ce compte-rendu par une note positive, volontairement tournée vers les perspectives qui se dessinent pour la société française de demain. Même si l'ontologie naturaliste imprègne très largement les mentalités du monde de l'élevage et les discours de ses représentants, nous avons découvert qu'il existait, sur le terrain, des traces d'une expérience ontologique où la discontinuité entre nature et culture n'est pas une évidence. Selon nous, c'est précisément là que des passerelles sont à construire, qui peuvent concilier les intérêts des éleveurs et ceux de la société. D'une part, cette dernière est en recherche de nouveaux repères pour établir les bases de son avenir sur un modèle durable. D'autre part, les éleveurs sont également en quête de sens, à une époque où l'exercice de ce métier est de plus en plus soumis au contrôle du regard sociétal.

Or, même si les pratiques d'élevage sont aujourd'hui largement marquées par la dualité entre la nature et la culture, la toile de fond de ce métier peut quant à elle nous permettre de regarder la question de la nature, telle qu'elle se pose dans la société occidentale contemporaine, sous un jour nouveau. Pour accompagner cela, nous avons pu recueillir des personnes interrogées quelques éléments de réflexion, qui peuvent inspirer la formulation d'un plan d'action, et participer à la création d'un nouveau cadre à partir duquel penser les relations entre société et nature.

- *Le Politique en faveur de l'agro-écologie : pratiquer l'élevage « pour faire beau » ?*

En France, la voie politique a commencé à s'intéresser à cet enjeu de l'évolution des rapports entre les éleveurs et la nature, en énonçant notamment une politique en faveur de l'agro-écologie. Le projet Agroécologie pour la France est l'un des piliers de la loi d'Avenir pour l'Agriculture, l'Alimentation et la Forêt du 13 octobre 2014. Cette orientation politique passe notamment par l'encouragement de la création de Groupements d'Intérêt Economique et Environnemental (GIEE), collectifs d'agriculteurs qui peuvent bénéficier d'enveloppes financières à condition que leur projet réponde à un objectif de « *double performance économique et environnementale* » (agriculture.gouv.fr).

« Nous n'en sommes plus à nous féliciter des résultats de ceux qui étaient les "pionniers" de l'agro-écologie, nous sommes en train de construire les voies d'une généralisation de ces pratiques et de préparer son déploiement et son appropriation par chacun » (Stéphane Le Foll, 20 février 2015).

En dehors de ce contexte politique, l'agroécologie renvoie à des définitions multiples, selon l'angle d'approche choisi ; en 2014, Michel Griffon en donne un aperçu dans un article intitulé : *« L'Agroécologie, un nouvel horizon pour l'agriculture »*. Il y expose les conditions de naissance d'un mot qui rassemble des savoirs différents longtemps dissociés : *« C'est en Amérique Latine et aux États-Unis d'Amérique que l'idée est née dans l'entre-deux-guerres de rapprocher l'écologie appliquée et l'agronomie »* (Griffon, 2014). Il décrit ainsi l'éclosion de possibilités nouvelles sur le terrain, grâce à la réconciliation de deux disciplines qui poursuivaient alors des buts indépendants l'un de l'autre : l'agronomie et l'écologie. Il mentionne le fait que l'agroécologie n'est pas réservée à un groupe d'experts et de savants, mais puise justement son originalité dans l'intégration des connaissances de terrain des agriculteurs. *« On aurait pu penser a priori qu'une telle révolution intellectuelle serait trop difficile à mettre en œuvre par les agriculteurs. Il n'en est rien. Qu'ils soient riches ou pauvres, diplômés ou analphabètes, leur sensibilité aux phénomènes naturels et leur observation quotidienne de la nature font qu'ils comprennent et maîtrisent rapidement les techniques agroécologiques »* (Griffon, 2014). Il précise que cette démarche de terrain peut également s'inscrire dans un cadre philosophique tel que celui du mouvement de la *« Sobriété Heureuse »* initié par le paysan-philosophe Pierre Rabhi.

Agroécologie : les éleveurs que nous avons rencontrés ne se sentent pas vraiment familiers avec l'usage de ce mot. Ils n'y lisent pas forcément une voie de salut pour l'agriculture de demain et montrent même peu d'enthousiasme, lorsqu'on les invite à s'exprimer sur ce sujet. Certains ne savent pas vraiment à quoi ce mot fait référence, tandis que d'autres nous disent que c'est ce qu'ils font déjà, que c'est ce que leurs aïeux pratiquaient déjà. *« Si c'était utile... Mais je me demande dans quel sens... Je ne dis pas qu'il ne faut pas d'écologie... Mais ça, on a pratiqué, déjà ! »* (Terrain C – Entretien 4). De même cette éleveuse de brebis, représentante de la filière à l'échelle nationale, nous affirme : *« Les fumures de mouton étaient très intéressantes pour les céréales, ils mettaient tout le troupeau au même endroit, ils mettaient des claies en bois et la nuit, avant qu'il fasse très froid, ça ensemait le sol. C'est ça l'agroécologie, le ministre n'a rien inventé, sauf qu'aujourd'hui on n'a moins de bras et de mains »* (Terrain B – Entretien 14). Le président des *Eleveurs Autrement* jette un regard assez critique sur ce qu'il considère comme une instance verticale, alourdie par un habillage administratif complexe, et freinée dans sa pertinence par des lobbies aux intérêts variés : *« Je suis allé à une journée Agroécologie. C'était le flou artistique. [...] Ils étaient en train de se chamailler entre l'administration, les syndicats agricoles, les représentants vétérinaires, les représentants de l'alimentation sur la question qui était l'antibio-résistance »* (Terrain B – Entretien 16).

Aucun des éleveurs rencontrés ne nous a témoigné un fort enthousiasme à propos des possibilités qui s'étaient ouvertes du fait de la mobilisation de crédits de financement. De façon générale, le politique leur paraît trop éloigné des préoccupations quotidiennes qui font le tissu de leur rapport au monde, pour apparaître comme un levier d'action facile à saisir. L'un des éleveurs rencontrés nous définit l'agroécologie de la façon suivante : « *L'agroécologie, c'est tenir des vaches pour faire beau, pour entretenir la nature. Mais alors à ce moment là, qu'ils nous donnent carrément un salaire, qu'ils nous mettent fonctionnaires et nous on s'occupe des vaches [...] Je serais content pour mon fils, si ça pouvait tourner comme ça* » (Terrain B – Entretien 15). Selon ce qu'il en connaît, l'agroécologie se distingue fondamentalement de l'élevage tel qu'il le pratique. C'est une sorte de concept-vitrine, qui propose de faire de l'agriculture une activité d'apparat pour satisfaire un jeu d'apparences. Visiblement, le projet Agroécologie pour la France proposé par le ministère a encore du chemin à faire, pour être véritablement approprié par les éleveurs français.

La voie politique a certainement un rôle à jouer dans la proposition de systèmes d'élevage qui soient plus en adéquation avec les objectifs du développement durable. Mais si elle veut être véritablement pertinente, et ne pas reproduire les schémas qui sont aujourd'hui encore causés par l'ontologie de la séparation entre Nature et Culture, c'est plutôt en déployant une stratégie fondée sur la participation des populations locales et la reconnaissance des savoirs vivants déjà présents, que le renversement de paradigme sera vraiment encouragé. Dans la conclusion de l'article précédemment cité, Michel Griffon inscrit l'agroécologie dans le cadre « *d'un nouveau contrat social* ».

« Sans tomber dans un optimisme béat, il est permis d'entrevoir la possibilité d'un nouveau contrat social : que les agriculteurs gèrent les écosystèmes de manière durable et produisent de manière saine pour le compte et le bien-être de tous, en leur faisant confiance. Cela permettrait d'en finir avec la pénible querelle qui oppose écologistes et agriculteurs... » (Michel Griffon, 2014)

Il mentionne ce que nos observations ont également pu soulever : la nécessité de créer un nouveau cadre de confiance à partir duquel mettre en place le dialogue entre les éleveurs et la société, au sujet de cette fameuse question de la nature.

- L'écoute et la confiance comme bases du réveil du lien à la nature

Tout au long de notre travail d'enquête, nous avons recueilli des témoignages qui montrent que l'instauration d'une relation de confiance entre les éleveurs et la société est possible. En vallée d'Ossau, nous pouvons mentionner les liens d'amitié qui se sont tissés entre un éleveur et un naturaliste. Pourtant, au départ, cette entente n'avait rien d'une évidence, tous les deux appartenant à des camps habituellement hostiles l'un à l'autre. Lorsque le naturaliste, également accompagnateur en montagne et éducateur-nature, s'est immergé dans le quotidien de son collègue, à l'estive, une compréhension mutuelle s'est allumée entre les deux hommes. Mais la chose est si inhabituelle, qu'elle a été mal accueillie du côté des deux camps opposés, qui ont vu dans cette entraide un signe de trahison. Des menaces et des pressions ont même été adressées à cet animateur-nature, qui a du quitté son poste.

« Je connais quelqu'un que vous devriez rencontrer. Il s'appelle L... E..., il est salarié chez moi. Avec les bergers, on faisait des binômes avec les accompagnateurs du parc, pour ces histoires d'ours. Lui, il a toujours été très respectueux sur la valeur du berger. Il a toujours beaucoup respecté ce métier [...] L... il a toujours respecté et maintenant, il vient avec moi. Il comprend qu'il y a tout à gérer [...] Et Louis, il a cette expérience et ça lui apporte tous les jours, d'être lui-même confronté à la vie pastorale. Il se rend compte de la vision erronée qu'il a pu avoir ou des manques. Il est très conscient. Le regard du scientifique et de l'empirique, il a les deux maintenant. D'ailleurs, il en a perdu son métier, parce qu'à un moment donné, il a choisi le camp des bergers. Clairement, il a eu une position où il voulait qu'on fasse plus attention à ce que disaient les bergers et ça n'a pas plus à sa hiérarchie » (Terrain C – Entretien 7).

Cette forte amitié est un magnifique appel à l'ouverture d'esprit : il est toujours possible de briser les préjugés, de se délivrer du carcan des idées préconçues sur tel camp soi-disant adverse. Nous avons même eu l'occasion d'interroger en retour ce naturaliste, qui nous a effectivement témoigné du profond respect qu'il avait pour les bergers qui vivent et travaillent à l'estive, quatre mois par an. Il a beau être reconnu comme éminent spécialiste de l'environnement de la vallée ossaloise, une étincelle s'allume dans son regard dès qu'il nous évoque « *la chance incroyable* » que lui a offert son ami berger, en lui proposant de partager son quotidien à l'estive. Cela représentait pour lui l'opportunité inespérée de réaliser « *un rêve de gosse* » (Terrain C – Entretien 18).

Un autre exemple mérite ici d'être repris. Tournons-nous à nouveau vers les membres de l'association des *Eleveurs Autrement*. Le message qu'ils veulent transmettre est le suivant : en priorité, il faut permettre aux éleveurs de redécouvrir leur lien à la nature par eux-mêmes et pour eux-mêmes. Dans leur démarche, chacun part de l'endroit où il est, avec son système d'élevage tel qu'il est.

Ainsi, les membres de l'association ne sont pas contraints d'être labellisés en agriculture biologique pour intégrer le collectif : les éleveurs tâtonnent ensemble, cherchent ensemble, apprennent progressivement à réveiller leur curiosité pour le monde selon des axes diversifiés mais complémentaires. Tout le monde n'est pas doué pour les mêmes choses et les portes d'entrée du lien à la nature sont multiples : techniques manuelles, acupuncture, homéopathie, obsalim, géobiologie et communication aux animaux sont autant de cartes à disposition des éleveurs engagés dans cette dynamique de recherche. Ce qui compte alors, c'est de se questionner, d'essayer, de communiquer aux autres le résultat de ses expériences.

Cet apprentissage est avant tout pratique. Les journées de formation sont ainsi organisées sur les fermes des éleveurs, à partir d'exemples concrets. Les formations sont suivies d'un accompagnement qui se poursuit dans le temps : tout converge pour que, dans la redécouverte de leur sensibilité, les éleveurs ne se sentent pas lâchés dans la nature et comme laissés à eux-mêmes. Clairement, le fil directeur de leur aventure n'est pas de paraître acceptable aux yeux de la société, ils n'ont pas pour intention de « faire bien » pour en tirer un avantage commercial, ou parce que cela fait partie d'une stratégie marketing. Ils cherchent simplement à retrouver leur indépendance, aussi bien au niveau de l'autonomie financière que de la liberté de penser. C'est d'abord en retrouvant la connexion à ce qu'ils sont, au fond d'eux-mêmes, que ces éleveurs peuvent penser et pratiquer avec la nature sous un angle nouveau, pour être devant nous capables de brandir leur différence avec humour et fierté.

L'expérience des *Eleveurs Autrement* montre qu'il ne sert à rien d'écraser la profession en lui collant une image négative, en la soumettant à des opérations de contrôle, en la menaçant par des sanctions sévères. Car, comme d'autres éleveurs ont pu nous l'exprimer : « *Ça fait du mal de se sentir sans cesse accusés pour de fausses raisons* » (Terrain C – Entretien 12). On pourrait formuler la crainte suivante : par rapport à l'échelle des bonnes pratiques, il y aurait d'un côté ceux qui y arrivent, de l'autre ceux qui n'y arrivent pas. Le fait de bien respecter la nature pourrait devenir une sorte de valeur positive à atteindre à tout prix, dans un climat de course vers une nouvelle forme de compétitivité. Poser la question de la nature de cette manière participe à accentuer encore plus le paradigme de la séparation entre nature et culture. Il s'agit là d'un pur produit de la pensée occidentale naturaliste, or celle-ci ne fait pas sens pour tout le monde.

Ce que nous voulons ici démontrer, c'est que ce n'est pas l'élevage en lui-même qui pose problème, mais le contexte dans lequel cette activité s'insère aujourd'hui. Disons d'une autre manière que le fond et la forme ne sont plus en adéquation l'une et l'autre : à sa source, l'élevage s'inscrit dans une ontologie qui n'est pas naturaliste.

L'essence du métier, son message profond et sa dignité résident dans l'écoute des cycles du vivant, l'adaptation aux variations climatiques des saisons, le mariage entre des pratiques et un terroir, l'accompagnement des animaux de la naissance jusqu'à la mort, la production de produits alimentaires qui célèbrent l'union entre l'humain et les animaux, sur un territoire.

Reprenant les réflexions du grand historien des religions Mircea Eliade, on peut dire que l'élevage est, à l'origine, une manière d'établir un pont entre la dimension profane et la dimension sacrée de l'existence. Or, le paradigme actuel de l'agriculture de marché feint d'ignorer cette résonance à plusieurs niveaux : si bien que l'on peut se permettre d'affirmer que le sens du métier est aujourd'hui dénaturé dans sa base, coupé de ses racines, et que rares sont les éleveurs qui y ont encore accès.

Ce n'est pas anodin si, parmi les éleveurs que nous avons rencontrés, un grand nombre nous avoue se sentir en profond décalage par rapport à la marche du monde. Cette inadaptation aux attentes de la société, ce sentiment de décalage, l'impression diffuse d'être comme étranger à la société qu'ils nourrissent pourtant, tous ces petits inconforts sont peut-être pour eux un signe heureux : ils seraient l'expression du fait qu'ils n'ont pas tout à fait intégré les normes d'une société qui produit pour eux des injonctions contradictoires, qu'ils n'ont pas encore définitivement oublié que la flamme à l'initiative de leur vocation était d'une toute autre nature. « *C'est l'image du vieux monsieur avec béret, bâton et chien... Qui connaissait un peu tous les astres... Qui était vraiment en relation avec l'univers... Aujourd'hui, je ne sais pas si ça existe toujours ça* » (Terrain C – Entretien 16).

C'est pourquoi, d'après notre analyse, la posture à adopter n'est pas d'inventer pour eux une nouvelle façon d'être avec la nature, mais de leur offrir un cadre qui leur permette d'exprimer ce qui est déjà en eux. Le problème en effet n'est pas que les éleveurs ont un mauvais rapport à la nature, qu'ils ne savent pas ce qu'elle est et comment la respecter, mais plutôt qu'ils ne savent plus dans quel cadre ontologique celle-ci peut s'exercer. Les associations comme celle des *Eleveurs Autrement* restent aujourd'hui rares. Nombreux sont les éleveurs que nous avons rencontrés qui recherchent un tel cadre de confiance : un endroit, un groupe, une structure où ils ne seraient pas jugés, où l'on ne chercherait pas ni à les contrôler ni à leur enseigner ce qu'il faut faire ou ne pas faire, mais où ils trouveraient un lieu d'écoute véritable, où ils pourraient partager aussi bien les mauvais côtés que les bons côtés de leur vie quotidienne, sans devoir correspondre à performance (qu'il s'agisse de performance économique ou de performance environnementale). Cette bergère à son compte regrette également : « *La liberté, qui pourrait se vivre plus, mais qui est cadennassée* » (Terrain C – Entretien 7). Pour accompagner son ressenti, nous pouvons reprendre les citations suivantes, qui expriment toutes un profond sentiment d'injustice, face aux accusations portées par le regard collectif.

« Justement, les gens qui ont ce genre de discours à l'égard de l'élevage ne vont pas aider les agriculteurs à aller dans le bon sens. Ils vont souffrir de ce jugement, de ces préjugés et ne vont pas s'ouvrir à de nouvelles méthodes » (Terrain A – Entretien 4).

« Les gens ne sont jamais venus sur l'exploitation, ils ont tous des perceptions biaisées de l'agriculture. Par contre, ils ont le temps de participer à des commissions pour t'enquiquiner » (Terrain A – Entretien 8).

« Un exemple concret : les filles de la PAC, elles sont venues elles étaient deux. Elles comptaient les brebis, dans la bergerie, pour vérifier qu'elles étaient toutes enregistrées. Une brebis, à ses pieds, en sortant du cornadis, perd sa boucle, sous ses yeux. Sanction ! Ben voilà ! A un moment il faut que ce soit raisonnable. Et nous, on nous demande d'être raisonnés dans nos pratiques ! (Terrain A – Entretien 4).

Pour que le paradigme change de fond en comble, il faudrait donc au préalable créer un cadre de confiance, où les éleveurs français seraient à l'abri de cette sourde culpabilité que notre société instille dans leur esprit, un cadre où leur créativité serait stimulée, où l'apprentissage des pratiques viendrait de l'éveil d'un désir, d'une motivation pulsant de l'intérieur. Il faudrait vérifier que ce cadre ne produise pas un mouvement de soumission face à la menace d'une sanction extérieure, qu'il ne favorise pas la création de masques feignant l'obéissance à un ensemble de croyances non partagées. Les animateurs de différentes structures d'accompagnement et de développement que nous avons rencontrés ont bien conscience de cet enjeu de réappropriation du sens de leur métier par les éleveurs. « *L'idée, c'était pas de faire sans l'homme, mais bien avec l'homme* » nous affirme cette chargée de mission du Parc Naturel des Volcans d'Auvergne. (Terrain B – Entretien 3). A cela, nous pouvons ajouter que les éleveurs que nous avons rencontrés ont souvent exprimé le besoin d'être davantage reconnus par le reste de la société. Sont-ils souvent remerciés par la collectivité pour le travail qu'ils effectuent au quotidien, dans des conditions qui sont celles du monde contemporain ? Les faits et gestes qui tissent la toile de leur quotidien sont-ils transmis aux autres catégories de la population française ?

« Les agriculteurs font partie de la colonne vertébrale du milieu rural. Demain, ils font partie de ceux qui vont défendre le mieux le milieu rural dans sa globalité, mais il faut leur faire confiance. Les seuls qui sont là 365 jours par an, qui vont voir les vaches, qui font le tour des clôtures, c'est pas quelqu'un qui vit en ville, qui vient se promener trois fois à la campagne. C'est un travail de reconnaissance qui n'est pas fait. Il faut faire confiance [...] Les agriculteurs savent s'investir dans les communes du milieu rural. Il faut les écouter un peu plus » (Terrain A - Entretien 3).

Peut-être que trop souvent, la réalité de leurs conditions de travail émerge par ses aspects négatifs, sur les champs d'une bataille médiatique et politique où d'autres enjeux se trouvent mêlés.

Mais l'impression de décalage, l'incompréhension répétée entre les différents mondes qui forment le corps social de la société française, sont-elles vraiment une fatalité ? Ne peuvent-elles pas trouver une voie de résolution à ce problème apparemment insoluble de la séparation entre la nature et la culture ? Cette transmission pourrait-elle se faire d'une façon vivante et percutante, pour qu'elle touche les Français autrement ?

- Réapprendre à célébrer la continuité entre nature et culture : le rôle des fêtes de village et de l'expression artistique

Retournons en Vallée d'Ossau, pour faire à nouveau le constat de la vigueur qui anime encore l'esprit du métier, dans une vallée qui n'est pas touchée par la désertion des cabanes d'estives, comme cela peut être le cas dans d'autres secteurs des Pyrénées. Nous y découvrons que le pastoralisme n'est pas une activité qui n'intéresse que les membres de la profession. Année après année, saison après saison, c'est l'ensemble de la population de la vallée qui participe au renouvellement des représentations d'un métier qui n'a rien perdu de sa richesse symbolique. Ainsi, pour le visiteur, le pastoralisme est une porte d'entrée qui permet à la fois de mieux connaître les conditions de la vie en montagne, ses déterminantes de relief, de climat, de végétation, mais également de découvrir le territoire de la vallée d'Ossau en tant que foyer culturel. Des festivités rythment en effet le déroulement de l'année, selon un calendrier qui accompagne la marche des bergers, de la plaine vers les estives, puis des estives vers la plaine.

« Les brebis, c'est impressionnant ! Dès qu'elles ont les cloches, elles sentent qu'elles vont partir, et elles montent à une vitesse ! » (Terrain C – Entretien 15).

« Pas besoin de les accompagner, elles savent où elles vont. Elles prennent la route de Gabas, et elles filent toutes seules. » (Terrain C – Entretien 16).

Si le départ en transhumance est une fête pour les animaux, qui pressentent le grand départ avant même que la consigne leur soit donnée de s'élancer sur la route, elle l'est également pour l'ensemble de la collectivité qui se réjouit de l'ouverture de la saison d'estive et l'accompagne, en se positionnant le long des routes, avec le même éclat de ferveur dans les yeux que si c'était le Tour de France. Dans le bourg de Laruns, une petite fête est organisée à l'occasion du passage des troupeaux, afin d'encourager les animaux, les bergers et les bergères avant la grande marche vers les pâturages, qui va continuer toute la nuit. Tandis que l'aube pointe, alors que les troupeaux arrivent sur le plateau de Biou-Artigues, la buvette est ouverte pour l'occasion ; pendant toute la nuit et jusqu'au petit jour, un groupe de musiciens accueille et célèbre l'arrivée des troupeaux dans ces montagnes. Une fois dans les cabanes, certains bergers continuent de reprendre la tradition des chants et des histoires qui font partie du patrimoine local, lors de veillées qui rassemblent les membres de la famille, les voisins, les collègues.

Là-haut, il n'y a pas de télévision pour se divertir. Le rêve se marie à la réalité par la création et la transmission d'une riche culture populaire. Le chant et le conte sont également une manière de se relier aux anciens, de leur rendre hommage et de se laisser imprégner par une ambiance surnaturelle qui donne du sens aux pratiques du quotidien (Terrain C – Entretien 15).

Au milieu de la saison d'estive, un évènement sert de nouveau point de rendez-vous : pour les fêtes de Laruns, certains éleveurs quittent leur cabane et descendent des montagnes afin de retrouver l'ambiance chaleureuse de ce rassemblement local. Sillonnant la foule qui se presse sur la place centrale de Laruns pour les festivités du mois d'août, on remarque l'importance des spectacles de danse traditionnelle, des chants dans lesquels la vie des bergers dans ces montagnes est racontée en musique. Les touristes venus ici en vacances pour passer leurs congés, ont ainsi l'occasion de voir au-delà des apparences, de pénétrer pendant quelques heures, ce que l'on peut considérer comme étant le cœur de ces montagnes ossaloises.

Mais c'est à la fin du mois de septembre ou au début du mois d'octobre qu'a lieu une fête encore plus significative, qui prend davantage de place aux yeux des éleveurs et des bergers de la vallée d'Ossau. Les curieux ou les amateurs viennent même de Toulouse ou de Bordeaux pour la Foire au fromage de Laruns. A cette période, les troupeaux sont descendus de leurs pâturages d'estive. C'est le moment, pour les bergers et les éleveurs, de célébrer le travail qui a été fourni là-haut et d'en récolter les fruits.



→ ***Ci-dessus : photographie 200. Revenus dans la vallée après leur séjour estival, les troupeaux sont à l'honneur lors de la foire au fromage de Laruns.***

Ce n'est pas sans fierté qu'ils présentent leurs fromages dans les stands qui sont au centre de la foire. Une grande partie de ces éleveurs participe au concours de fromage d'estive, qui est sous l'encadrement d'un collectif rassemblant des fromagers, des restaurateurs, des goûteurs au palais particulièrement sensible.

Pour le grand public, des exercices sur l'éveil du goût sont proposés, qui apprennent aux gourmands à utiliser un vocabulaire diversifié pour décrire la texture, l'apparence, les nuances de parfum et de saveurs des fromages.



→ **Ci-dessus : photographie 201.** **Concours de fromages.** Les fromages participants au concours attendent sur les tables qui leur sont réservées, sous les halles de Laruns.

Sous les halles de Laruns, des ateliers sont organisés pour sensibiliser le grand public aux diverses étapes qui font les réalités vécues du métier, de la récolte du foin jusqu'à la fabrication du fromage. L'aspect sensoriel est mis en avant pour immerger le visiteur dans une ambiance créée par des couleurs, des odeurs, des saveurs, des sons. Tout est fait pour inciter le grand public à aller au-delà de ses schémas mentaux, à dépasser ses préjugés pour plonger dans cet univers bien particulier qui est celui des pratiques d'élevage.



→ **Ci-dessus : photographie 202.**

Concours de foin sous les halles de Laruns, lors de la foire au fromage.



→ ***Ci-dessus : photographie 203. Les bergers et les représentants des associations culturelles, dont certains sont vêtus de tenues ossaloises traditionnelles, sont rassemblés sur l'estrade pour la remise des prix. La scène est filmée et retranscrite sur un écran, devant l'église de Laruns, pour que les regards de la foule puissent y avoir accès des quatre coins de la foire.***

Un éleveur de Laruns, qui fait partie de l'équipe d'organisation de la foire au fromage, reprend avec nous l'historique de cet événement et ses récentes évolutions. Il insiste sur le fait que cette fête n'est pas une manifestation folklorique destinée à contenter la demande du public extérieur ; l'énergie collective qui est mobilisée pour le bon déroulement des festivités est le fruit d'une authentique synergie des populations locales, impulsée de l'intérieur et inspirée du vécu réel des bergers et des bergères. « *Il faut qu'il y ait une histoire humaine, à la base* » (Terrain C – Entretien 12).

Le pastoralisme est un thème qui reste fédérateur, autour duquel les différentes parties de la population locale se reconnaissent. Pourtant, il y a quelques années, la tentation a été grande de laisser cette fête glisser vers des considérations avant tout commerciales. L'évolution de cet événement nous permet de remarquer à nouveau à quel point les éleveurs ossalois font preuve de vigilance, pour éviter le risque d'une utilisation de leur image à des fins extérieures.

« *Quand j'étais enfant, elle était déjà populaire, mais seulement pour les agriculteurs et les traditions musicales ossaloises. Elle a été redynamisée dans les années 1980, en motivant un peu plus la présence des musiciens, en rémunérant les gens qui présentent le fromage. Dans les années 1994, une animatrice a eu l'idée de faire un marché à l'ancienne. Elle a changé la date pour la mettre en août. Puis on a remis la foire à sa bonne date, avec un marché à l'ancienne, un conteur, une mise en scène costumée. Les gens se sont plu à jouer ce rôle. C'est le début de l'attachement à la foire d'une autre catégorie que les paysans. Cela a duré pendant quatre éditions, de 94 à 98 [...] Il y a eu une véritable scission entre les commerçants et les bergers. En réaction, les bergers se sont mis à revendiquer l'intégrité non commerciale de la foire au fromage. Les bergers avaient une crainte, celle de*

se faire déposséder de l'authenticité de la manifestation. L'association des commerçants a implosé » (Terrain C – Entretien 12).

« A partir de 2003-2004, il y a eu une méga-entente entre les associations agricoles, les clubs de rugby et les calandrettes, avec une animatrice passionnée. On était hyper soudés, très inventifs. [...] ça répondait à une identité béarnaise. Les chanteurs sont venus spontanément : le virage a été pris à ce moment-là. Et le pari a été réussi : on déplace les gens locaux mais aussi ceux de toute l'Aquitaine. C'est un évènement qui suscite l'intérêt parce que les locaux s'y amusent vraiment et les non-locaux sont intégrés : c'est le lieu d'un mariage original. Et puis, on est là dans une tradition vivante et pas dans la folklorisation. L'essence de la foire a été maintenue » (Terrain C – Entretien 12).



→ **Ci-dessus : photographie 204.** Groupe de musique traditionnelle béarnaise, rassemblé sous les halles, participant à donner à la foire au fromage sa coloration culturelle et festive.

→ **Ci-dessous : photographie 205.** Groupe de danse traditionnelle de Laruns, lors d'une représentation pour la foire au fromage (octobre 2016).



- Des pistes vers une pédagogie par delà nature et culture

C'est aussi pourquoi certains bergers associent même à leur activité une dimension culturelle : leur cabane est un lieu de passage où se rejoignent des personnes aux profils très diversifiés. En partageant de façon informelle sur leur quotidien, ils participent à la transmission de ces savoirs vivants ; le temps d'une discussion, leur cabane devient une petite école improvisée, certes un peu différente de celle qui organise conventionnellement le rythme de vie des enfants, le reste de l'année... « *Il n'y a pas d'isolement en fait, beaucoup de personnes passent. Au contraire, on a peut-être plus de rapport humain en montagne. Là haut, les marqueurs sociaux s'effacent. Les gens arrivent avec leur sac à dos... Ils t'abordent différemment aussi. Il y a des barrières qui tombent* » (Terrain C – Entretien 13). De la même manière, ce berger rencontré à la cabane des Quèbes de Brousset nous explique que le métier, loin de générer l'isolement, est plutôt situé à une position de carrefour sociétal : il interroge les chercheurs, fascine les passionnés, inspire les artistes : « *Toute l'année des gens viennent faire des reportages, viennent nous poser des questions, nous filmer...* » (Terrain C – Entretien 4).

Les éleveurs que nous avons rencontrés conscientisent plus ou moins cet intérêt que suscite leur activité. Certains en appellent à plus de tolérance et de finesse d'analyse : « *Il n'y a pas un modèle d'exploitation agricole, on est tous différents. Les gens doivent prendre le temps de comprendre ça. Ça passera par la pédagogie, de toute façon. [...] Il faut agir à l'école et aussi sur les jeunes adultes* » (Terrain A – Entretien 4). D'autres refusent de garder le sentiment amer du rejet sur la langue : pour s'extraire de l'impression tenace d'un décalage avec le reste de la société, ils n'hésitent pas à franchir la barrière des mondes, créant eux-mêmes les occasions du dialogue. « *Il faut qu'on crée des occasions de tisser des liens avec le monde qui nous entoure. La société ne nous connaît pas. J'ai participé aux biotomnales... C'est des gens qui visitent les exploitations. J'expliquais comment on travaille. Les gens veulent savoir. Moi, je leur parle simplement* » (Terrain A – Entretien 5).

De même, lorsque je demande à ce berger ossalois comment réduire le décalage des représentations entre les éleveurs et le reste de la société, il répond :

« *En parlant de notre métier. C'est dur parce que c'est encore un autre métier. Il faut se faire accompagner par les offices de tourisme par exemple... Mais je ne veux pas tomber dans le spectacle. Des collègues à moi le font, ils gagnent super bien leur vie, ils accueillent des gens. Comme J...P..., qui a 4 brebis. C'est de la super production. Moi, je ne veux pas tomber là-dedans. J'aime faire de la pédagogie, expliquer pourquoi on fait ce métier et on l'aime, pourquoi on aime nos montagnes et nos animaux* » (Terrain C – Entretien 12).

Cet éleveur du territoire de la Chaîne des Puys, également président de la coopérative d'estive d'Orcines, souligne les compétences nécessairement pédagogiques que doivent déployer les bergers qui sont à l'œuvre sur le plateau des Dômes.

« *On cherche des bergers qui sont aussi des animateurs* » (Terrain B – Entretien 10) affirme-t-il lors d'une journée de sensibilisation au pastoralisme dédiée au grand public.

Pour certains éleveurs, cette fonction d'accueil et de partage est intégrée de façon régulière au métier. Nous pouvons prendre l'exemple de ce berger qui accueille des groupes lors de la saison estivale. Il tire ainsi partie de sa collaboration avec un collègue qui est quant à lui accompagnateur en montagne, collecteur de récits et conteur. « *Tout au long de cette vie pastorale partagée, nous vous invitons à une découverte vivante de ce milieu montagnard au travers d'observations naturalistes, de récits, d'histoires de terrain, de collectages* » est-il écrit sur le site de l'association « *Itinéraires Partagés* » qui organise ces stages. Cette vocation pédagogique est également mise en valeur par ce GAEC du bocage vendéen (Terrain A – Entretien 12) lors des portes ouvertes qui sont régulièrement organisées sur la ferme. Nous pouvons aussi rapporter l'expérience menée par cet éleveur, responsable des Jeunes Agriculteurs du canton des Herbiers :

« *On avait fait une maquette avec le mouvement des Jeunes Agriculteurs, une maquette ludique qui expliquait le métier d'agriculteur. On intervenait avec ce jeu auprès des collégiens. Ça nous permettait de transmettre notre message, de faire le lien avec la société de demain* » (Terrain A – Entretien 14).

Ces exemples nous démontrent que le lien entre les éleveurs et la société n'est pas toujours uniquement motivé par une intention commerciale. Ils peuvent nous guider vers l'idée que des passerelles sont à établir entre les fermes et les écoles ; c'est à l'éveil d'une autre forme d'intelligence que les éleveurs et les éleveuses que nous avons rencontrés invitent les jeunes générations. Les pratiques qui tissent la toile de fond de leur quotidien mobilisent en effet toute une palette de compétences, qui ne valorisent pas seulement l'hémisphère gauche du cerveau. Pour mener à bien leur tâche, les éleveurs ont besoin d'utiliser leurs sensations et leurs émotions, de savoir mettre en mouvement leur corps dans l'espace, d'utiliser les gestes et les intonations de la voix pour se faire comprendre des animaux, les guider, les rassurer. Tout au long de leur parcours professionnel, ils apprennent à développer une certaine finesse d'attention à des petits détails qui, pour d'autres, passeraient inaperçus. Ils sont amenés à comprendre la continuité des cycles de vie et de mort. Ils doivent également être en mesure d'analyser une situation dans sa globalité, pour comprendre les causes d'un éventuel déséquilibre sur le système d'élevage. Si nous reprenons ces diverses facettes du métier, c'est pour souligner le fait que leur expérience sur le terrain renvoie à la notion d'intelligence multiple. Ce n'est pas anodin si les fermes pédagogiques attirent l'attention des familles, mais aussi des centres périscolaires voire des écoles : certains directeurs ou directrices de centres, certains instituteurs et institutrices, des pères et des mères de famille venus de tous les horizons socioprofessionnels gardent à l'esprit l'idée qu'un trésor éducatif réside dans ce métier, même si l'image de celui-ci est aujourd'hui blessée par la prise de conscience des travers des systèmes industriels.

Postés en situation d'interface entre Nature et Culture, les éleveurs et les éleveuses que nous avons interrogés peuvent être considérés comme des sentinelles de notre temps. Il ne faudrait pas croire que c'est seulement un échantillon de la profession agricole qui s'exprime à travers les témoignages que nous avons recueillis. A notre sens, c'est la société française toute entière qui peut se sentir concernée par le sujet de la sensibilité à la nature et de ses voies d'expression : comment la sensibilité à la nature et à la culture est-elle accompagnée ? Certaines fermes pourraient-elles devenir des lieux d'expérimentation, où serait ravivée la mémoire d'un cadre ontologique où Nature et Culture ne sont pas séparées ?

Impossible de l'envisager sans insister sur les multiples interactions qui mettent aujourd'hui les éleveurs en lien avec des collectifs, au sujet de la nature. « *On rencontre toute sorte de gens. Je vous rencontre vous, mais je rencontre toute une variété de professions, vous ne pouvez pas vous imaginer ! Des curés, des évêques...* » (Terrain C – Entretien 4) nous affirmait ce berger à l'estive sur la route menant vers le col du Pourtalet, afin de contredire les idées préconçues que nous avons sur l'isolement de leurs conditions de vie l'été. Cette réflexion mérite d'être élargie à l'ensemble des éleveurs rencontrés. L'état d'isolement de cette profession par rapport à la société n'est pas une chose si évidente que cela. Dans les faits, les éleveurs sont sans cesse confrontés à des acteurs venus de « mondes » divers, qui leur apportent des visions plurielles sur la nature. Nous avons essayé de modéliser ces multiples interactions dans le schéma ci-dessous. Si chaque relation entre des éleveurs et des collectifs peut d'abord supposer une confrontation des visions, des expériences, des savoirs de la nature, elle peut également entraîner un effort de mise en commun de ces différences en vue, sinon d'une collaboration directe, du moins d'une cohabitation respectueuse entre des sensibilités différentes. Dans les coins du schéma, nous avons représenté les quatre centres de pouvoir (l'administration, le monde politique, les médias, les filières) qui viennent selon nous encadrer, orienter, influencer ces multiples interactions.

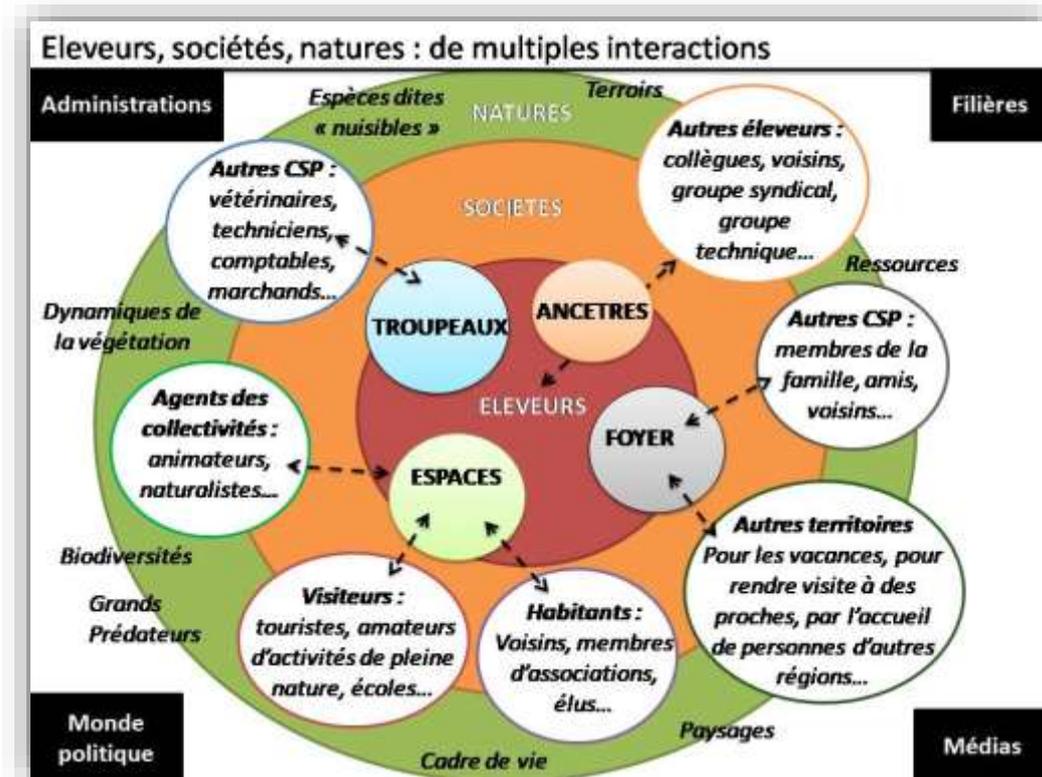


Figure 28. Marie Guicheteau, 2020.

Dans la première partie de ce cinquième chapitre, nous avons pu noter à quel point, pour les éleveurs interrogés, le modèle familial gardait sa pertinence et continuait de constituer le socle de base des pratiques du quotidien. Nous avons également pu observer que ce modèle familial est aujourd'hui concerné par de profondes mutations, qui varient dans leurs formes selon les contextes territoriaux. En certains territoires, comme c'est le cas dans le bocage vendéen, il prend sens par la constitution de GAEC de plus en plus élargis : la famille dont l'on parle alors est celle d'une alliance de pairs, au sein de la profession. Pour d'autres, la famille est un point clé qui conditionne le dynamisme de l'activité et l'adaptation des pratiques : il en est ainsi en vallée d'Ossau, où la rénovation des cabanes de bergers permet aujourd'hui aux familles de vivre ensemble l'expérience de la vie à l'estive. Sur tous les territoires, les femmes, moins représentées que les hommes dans le cadre d'une profession encore essentiellement dominée par des valeurs masculines, sont invitées à prendre la parole et à faire connaître leur vision. Enfin, même si elle ne participe pas aux pratiques d'élevage, la famille intervient de façon significative sur le plan des représentations du métier. L'enjeu de la transmission des fermes est l'occasion de mettre en évidence l'importance que jouent les jeunes générations pour les éleveurs et les éleveuses d'aujourd'hui : les gestes de chacun et chacune s'animent et prennent sens lorsqu'ils sont dédiés à ceux qui, demain, reprendront à leur manière le flambeau.

Nous avons ensuite voulu savoir comment les éleveurs s'intégraient à la société française, et nous nous sommes demandés s'ils pouvaient considérer celle-ci comme une famille élargie. Nous avons ainsi pu mettre en lumière le fait que des tensions plus ou moins latentes apparaissaient, lorsqu'on évoquait les rapports des éleveurs à la nature sous le prisme du regard sociétal. L'impression d'être en décalage par rapport au fonctionnement du reste de la société a pu être soulignée par de nombreuses personnes interrogées. Nous avons découvert que certains sujets font éclater ces tensions latentes, et permettent aux éleveurs de faire connaître leur colère et/ou leur désarroi sur la scène sociopolitique. Les crises qui sont provoquées par la question des prédateurs sauvages permettent ainsi de révéler les manières dont s'exprime l'opposition entre nature sauvage et domestique dans une société clairement marquée par l'ontologie naturaliste. C'est également pour nous l'occasion de laisser émerger des voix différentes, à travers les témoignages de bergers qui se placent plutôt en position d'interface entre sauvage et domestique. Nous avons terminé ce chapitre en proposant quelques clés pour une réconciliation entre éleveurs et société, au sujet des rapports à la nature.

Les personnes rencontrées sur le terrain mettent en avant leur besoin de reconnaissance, leur désir de bénéficier d'un cadre de confiance dans lequel elles se sentent libres de créer par elles-mêmes, pour elles-mêmes, des systèmes d'élevage qui n'existeraient pas seulement pour correspondre à une image socialement attendue.

Le politique n'est donc pas le premier levier de développement auquel les éleveurs et les éleveuses font référence. C'est plutôt l'ouverture du métier à ses dimensions pédagogiques originales qui éveille les enthousiasmes et allume des lueurs d'espoir dans les yeux de ceux et de celles qui nous ont offert leur témoignage.

A présent, il est temps d'ouvrir la dernière partie de cette recherche. Le chapitre qui suit reprend les témoignages qui font le cœur de ce document, pour les mettre en perspective par rapport à notre question de recherche. En se penchant sur la diversité des rapports à la nature rencontrés, puis essayant d'en étudier les possibles regroupements, les pages qui viennent nous prépareront ainsi, progressivement, à sa conclusion.

* * * * *

SIXIEME CHAPITRE :

A LA CROISEE DES MONDES



→ *Ci-dessus : photographie 206. Le pic de Gère, reconnaissable à sa roche calcaire, à peine dissimulé derrière un bandeau de nuages (Laruns).*

Nous sommes donc arrivés jusqu'à ce dernier chapitre, qui devrait nous servir de porte de sortie de cet essai de recherche. En confrontant les éléments recueillis sur le terrain avec les notions théoriques abordées dans le premier chapitre, nous allons désormais tenter de différencier les éleveurs que nous avons rencontrés sur nos trois terrains de recherche. Car, au-delà de la trame universelle qui semble se raconter à travers eux, de forts contrastes existent dans la manière de vivre le lien à la nature au quotidien, et de s'exprimer sur ce sujet. La première idée que nous pouvons mettre en évidence, c'est que le paradigme de la dualité nature/société est présent, en toile de fond, dans la plus grande part des entretiens réalisés. D'une façon clairement majoritaire, ce paradigme dualiste paraît dominer la scène de l'élevage français et en guider les pratiques comme les discours. La mise en place de labels spécifiques dédiés à la promotion d'un lien à la nature de qualité ne change rien à cette situation, qu'il nous faut donc accepter comme premier support ontologique. Nous tenterons ensuite d'aller plus loin dans notre analyse, et de révéler les éléments indicateurs d'une prédisposition à un cadre ontologique autre que le cadre naturaliste, qui serait donc éventuellement superposé à ce dernier.

Nous verrons si ces éléments apparaissent de façon ponctuelle, s'ils tissent une trame cohérente au long de l'entretien ou s'ils font apparaître des contradictions et des zones de tension. Il sera pertinent de déterminer en quoi la situation géographique peut ou non influencer sur le lien à la nature, en confrontant les résultats obtenus sur nos trois terrains d'étude.

D'autres critères pourront également être examinés, comme les différences hommes/femmes, l'âge, l'installation dans un cadre familial ou non familial, la filière de production. Nous questionnerons en cela l'opposition Homme Sauvage/Homme Domestique proposée par Serge Moscovici (Moscovici, 1974). Cela nous permettra de commencer à élaborer une typologie des liens à la nature chez les éleveurs, et de dresser plusieurs profils représentatifs de l'ensemble de notre travail d'enquête. Pour finir cette analyse, nous essaierons de développer l'idée selon laquelle il est possible de renverser la dualité nature/société telle qu'on se la représente habituellement en Occident, non dans le but de la faire disparaître, mais plutôt afin de l'habiter et de l'utiliser autrement. Nous commencerons à mettre en place une réflexion prospective sur ce thème et à répertorier les outils qui pourraient être mobilisés dans ce but. Nous découvrirons ainsi en quoi ce que nous avons observé auprès des éleveurs peut nous inspirer l'expérimentation d'une pédagogie originale dédiée à l'exploration et à la recreation du lien société/nature. Nous irons même jusqu'à suggérer que cette activité, sous certaines conditions, peut constituer une voie de résilience pour la société occidentale actuelle, qui se pose la « *question de la nature* » avec une telle acuité.

6.1 – La dualité en toile de fond :

La séparation nature/société imprègne le métier d'éleveur et ses pratiques

Les entretiens que nous avons réalisés ont révélé que la dualité nature/culture imprègne fortement la société occidentale, ainsi que Philippe Descola l'observait en 2005 dans son ouvrage *Par delà Nature et Culture*. A l'image de la société française dans laquelle il s'exprime, le monde agricole, et plus précisément celui des éleveurs, n'échappe pas à la domination du cadre naturaliste. Cette prédominance du schème naturaliste est ce sur quoi nous allons nous pencher à présent. Nous allons voir qu'elle peut prendre bien des visages, qui peuvent tromper celui ou celle qui cherche à trouver un autre ordre de réalité. Il nous faut d'abord renoncer à voir autre chose, pour mettre en évidence la grande variété des costumes avec laquelle cette dualité s'habille aujourd'hui dans la société occidentale.

Dans un premier temps, cette dualité apparaît nettement sous l'angle du rapport de domination qui s'exerce de l'éleveur sur la nature, et notamment les animaux d'élevage. Nos travaux rejoignent ainsi ceux des auteurs qui ont participé à l'ouvrage collectif *Humains et animaux dans les agricultures alternatives : la domination en question* (Van Dam, Nizet, Streith, 2019).

6.1.1 – « L'animal-machine » : une notion qui s'observe sur le terrain

L'animal d'élevage peut être considéré comme un objet, utilisé pour satisfaire des besoins essentiellement humains. Le résultat recherché lors des pratiques réside en premier lieu dans la réalisation d'un objectif productif, qui est formulé plus ou moins explicitement lors des entretiens. Certains éleveurs n'hésitent pas à le mettre en évidence, comme c'est le cas de cet éleveur de vaches laitières du bocage vendéen, qui s'est engagé dans un système en zéro-pâturage et qui nous affirme avec un fort enthousiasme : « *On veut vraiment intensifier [...] optimiser l'outil [...] C'est pas pour faire 8000 kilos de lait, mais plutôt 13 000 kilos de lait, mieux vaut être clair* » (Terrain A – Entretien 9). Cette conception n'est pas le propre des territoires de plaine : nous la retrouvons en vallée d'Ossau, où elle s'exprime nettement à travers la bouche de cet éleveur producteur de fromage de brebis : « *Le nerf de la guerre, c'est le lait* » (Terrain C – Entretien 7). Ici, on retrouve certainement une conception de l'animal qui est proche de la notion d'animal-machine, telle qu'avait pu la théoriser Descartes. L'animal fait partie intégrante d'un outil plus vaste que lui. Il n'existe pas en tant qu'individualité, mais se trouve confondu avec la structure de l'exploitation.

On pourrait également dire que son corps ne lui appartient plus, qu'il est entièrement soumis à la machinerie qui gère son existence depuis sa conception jusqu'à sa mort. Ce regard technologique sur l'animal comme ressource matérielle est peut-être l'aspect le plus flagrant de la séparation nature/culture qui prévaut dans le monde de l'élevage tel qu'il est aujourd'hui pratiqué, même si nous ne pouvons le déceler nettement qu'à travers cet entretien réalisé dans une exploitation de bovin-lait, en système « zéro pâturage ». Dans cet exemple, le contrôle de la génétique s'y exerce même de façon à ce que la morphologie des animaux s'adapte aux machines.

« Ce qui est très important pour le robot, c'est l'implantation des trayons. On sélectionne beaucoup là-dessus. Si les tétines sont trop rapprochées derrière, c'est un souci pour le branchement du robot. Il ne les distingue pas. Autrefois, en salle de traite, on n'aimait pas les tétines trop adaptées... Maintenant c'est l'inverse ! Ça change la sélection du troupeau. Autre particularité du bâtiment : il faut des vaches avec de très bons aplombs. Car elles sont censées passer toutes seules. Or, une vache qui marche mal ne viendra pas toute seule et sera en retard » (Terrain A – Entretien 9).

C'est également ce que mettent en évidence Carine Ollivier et Véronique Van Tilbeurgh dans leur article « *Comprendre ou gérer l'animal d'élevage : une analyse interactionniste* » (Ollivier, Van Tilbeurgh, 2019). Dans certains cas, ces deux auteurs évoquent le phénomène d' « *invisibilisation des animaux* » que les éleveurs mettent en place pour éviter de s'attacher aux animaux dans le cadre du travail. Pour ainsi dire, l'animal disparaît du système d'élevage en tant qu'être vivant. La technique et les normes servent de médiation avec l'animal.

« Cette invisibilité des animaux est renforcée par leurs modalités de traitement, par lots ou en bandes homogènes [...] Ce traitement se situe, en fait, au cœur même du pilotage de ces élevages plus intensifs, dans lesquels l'invisibilité de l'animal s'entend au sens propre du terme, dans la mesure où celui-ci est identifié par un numéro et où tout est mis en œuvre pour que les comportements animaux soient régulés collectivement. Les animaux sont ainsi sous le contrôle continu des éleveurs, contrôle permis par la claustration et des déplacements organisés sous la contrainte (couloirs étroits et contention des corps), et par le recours à des techniques permettant de déléguer l'intervention humaine à des machines, comme le remplissage des mangeoires, la traite ou l'administration de médicaments. » (Ollivier, Tilbeurgh, 2019, p.59).

Parmi les entretiens que nous avons réalisés, peu d'entre eux permettent de confirmer que les animaux sont réellement invisibles aux yeux de leurs éleveurs, si ce n'est dans le cas de cette ferme de la commune des Epesses conduite en système « zéro pâturage ».

« L'enquêtrice : *_Comment vous les soignez ?*

L'éleveur : _ On les met dans des cases spécifiques d'infirmierie ou d'insémination. Elles sont écartées par le robot, le bras électrique les pousse. On peut les mettre dans cette cage de contention, et cette fosse, c'est pour être à hauteur de mamelle. On a essayé de tout penser le bâtiment pour que ce soit facile » (Terrain A – Entretien 9).

Egalement, cet éleveur ossalois nous explique qu'aujourd'hui, « *avec la machine à traire, c'est en contrôle de performance, on ne connaît pas la tête mais on se repère grâce aux numéros* » (Terrain C – Entretien 5) lorsqu'il fait la comparaison de ses propres pratiques avec celles de ses aïeux, qui travaient à la main et qui « *étaient capables de reconnaître chaque brebis à la tête, pour la traite* » (Terrain C – Entretien 7).

Un autre témoignage, qui nous est confié par le berger d'Orcines, tend à valider ce processus d'« *invisibilisation* », comme n'étant pas l'exclusivité des systèmes hors-sol. Il nous fait ainsi remarquer : « *Il y en a d'autres, ils voient pas tout ça [...] Ils ne voient pas les animaux qui souffrent. [...] Ils voient pas* » (Terrain B – Entretien 7). Ce qu'il constate auprès des éleveurs qui lui confient leurs moutons, c'est qu'ils n'ont pas le temps d'observer les animaux tels qu'ils sont vraiment, et de s'en occuper en conséquence.

D'une manière que l'on peut généraliser à l'ensemble des entretiens réalisés, cette domination transparait également par l'utilisation d'un vocabulaire assez technique et professionnel, qui amène à parler de la relation humain/animal en termes de résultats, comme c'est le cas dans cet entretien réalisé dans le bocage vendéen : « *On est sur une race assez prolifique. On est à deux agneaux 50 par brebis* » nous dit ainsi cette éleveuse de brebis à viande de la commune de Mouchamps (Terrain A – Entretien 7). La reproduction des animaux, leur croissance, leur aspect physique, sont considérés sous l'angle de la performance technique et économique. L'animal n'est alors pas apprécié pour lui-même, mais pour ce qu'il pourra produire. En cela, nous pouvons supposer qu'il n'est pas, sur un plan ontologique, considéré comme doté d'une personnalité propre : c'est un objet mis à contribution de la société qui se réserve le droit d'agir sur les conditions de son existence. Dans cette vision, l'élevage sort l'animal de la nature, afin de l'intégrer au plan que la société a prévu pour lui.

Le registre de la gestion prend le pas sur le registre de l'émotion, et est positionné par les éleveurs comme une valeur préférentielle qu'ils mettent au premier plan. « *La ferme idéale [...] c'est une entreprise bien gérée, verte... Faire voir que c'est une entreprise à part entière. L'agriculteur aujourd'hui est un chef d'entreprise, qui n'a pas le droit de se loucher, il faut calculer, être gérant, être acteur...* » (Terrain A – Entretien 12). On peut également citer cette affirmation que nous fait le responsable du syndicat majoritaire FDSEA, à l'échelle du canton des Herbiers : « *Il ne faut pas oublier qu'une entreprise agricole, c'est une entreprise. On gère une exploitation comme une entreprise et on a des obligations de résultat. La partie économique doit être devant. On doit gagner notre vie* » (Terrain A – Entretien 8). Cet éleveur laitier représentant des Jeunes Agriculteurs du canton des Herbiers, semble penser que cette façon de penser est un passage obligé, lorsqu'il nous présente sa ferme : « *On a dû faire de gros investissements. On a emprunté un million d'euros pour s'équiper, refaire le bâtiment. On utilise un roto de traite, c'est plus pratique* » (Terrain A – Entretien 14).

Par ailleurs, la mise en place de schémas de production laitière répond au principe de rentabilité de l'animal d'élevage, comme nous le découvrons en lisant cet extrait d'entretien auprès d'un éleveur de brebis laitières en vallée d'Ossau :

« *Je suis en contrôle laitier donc j'ai des brebis qui augmentent tous les ans en volume. Le contrôle laitier, c'est une démarche organisée par le centre départemental ovin et leur boulot consiste à mesurer la production de chaque brebis pour cibler les meilleures et mettre en place un schéma de sélection. On fait émerger les mauvaises, les moyennes et les meilleures. On ne sélectionne que sur ces brebis à fort potentiel et on fait des croisements avec des béliers eux aussi référencés* » (Terrain C – Entretien 7).

Nous notons que les animaux sont mis en concurrence les uns avec les autres, et que seuls « *les meilleurs* » sur le plan de la production laitière sont valorisés et peuvent intégrer la stratégie d'évolution du troupeau. De même, cet éleveur de vaches à viande parthenaises nous explique qu'il utilise un système informatisé pour choisir, d'une façon optimale fondée sur des critères exclusivement rationnels, le couple idéal qui fournira les futurs veaux de son troupeau. De même, l'orientation génétique des races répond le plus souvent à une stratégie dédiée à accroître la productivité des animaux, et passe fréquemment par un système informatisé, comme nous l'explique cet éleveur de vaches à viande parthenaises : « *L'insémination artificielle, on choisit le taureau à la vache précisément. [...] Le bond génétique est plus important par insémination [...] on fait les accouplements optimum* » (Terrain A – Entretien 12). Sur le même sujet, cet éleveur de vaches charolaises détaille la procédure informatisée qu'il utilise : « *Toutes les vaches, quand elles sont veaux, sont pointées. 20 de notes sur les aplombs, largeur du mufle, vivacité... Toutes les caractéristiques y passent. Ensuite, au centre d'insémination, ils ont tous les taureaux. On met ça dans l'ordinateur et l'ordi sort l'accouplement idéal* » (Terrain A – Entretien 6).

Dans le même temps, les animaux faibles, ou qui ne permettent pas d'atteindre le niveau de performance voulu par l'éleveur, sont rapidement rejetés du système d'élevage et jugés déficients : « *Elles n'ont pas le droit à une deuxième chance, c'est la loi de la sélection, on ne peut pas garder tout, c'est obligé... Une vache qui n'a pas réussi à vêler correctement... Toute forme d'accident, une bête qui a du mal à tenir sur ses pattes... Toute vache qui a une quelconque anomalie, on la réforme* » (Terrain A – Entretien 12).

De plus, à travers la gestuelle de l'éleveur ou de l'éleveuse, la domination homme/animal peut se manifester sous des formes dites « *dures* » qui renvoient notamment à la notion de « *puissance du berger* » mentionnée pour la première fois par le philosophe Canetti (1966), qui justifie l'emploi de cette expression de la façon suivante :

« *Ses animaux sont rassemblés et ne peuvent lui échapper* ». En outre, il « *fait peser sa sentence de mort sur tous les animaux qu'il tient captifs, c'est lui qui fixe le moment où elle [la vie] arrive à sa fin [...]* C'est de cette manière que, berger, il est plus puissant que n'importe quel chasseur » (Canetti, 1966, cité par Jean Nizet, 2019, p.128). La photographie ci-contre, illustre bien l'idée d'une puissance du berger sur ses brebis, qu'il empoigne pour la tonte d'une façon qui les contraint à rester immobiles, la tête renversée sur le côté.



→ **Ci-contre : photographie 207.** Berger tenant une brebis, lors d'une journée de tonte collective dans le village de Laruns.

Cette injonction de produire vient donc justifier la mise en place de pratiques que Jean Nizet qualifie de « *violences* » (Van Dam, Nizet, Streith, 2019, p.129) qui se manifestent comme sur la photographie ci-dessus par une gestuelle particulière impliquant une pression physique sur l'animal, ou par l'instauration de pratiques incluant notamment la séparation du petit et de sa mère.

« *Si on se centre sur le contrôle du travail effectué par l'animal, on peut épingler entre autres les pratiques brutales mises en œuvre pour que les vaches, chèvres et brebis continuent à fournir du lait après la période d'allaitement des nouveaux-nés. Dans certains cas, on tue les petits, on traite la mère et on fait en sorte qu'elle soit à nouveau enceinte* » (Van Dam, Nizet, Streith, 2019, p.129).

Certaines fois, et notamment dans le cadre de la mise en place de pratiques alternatives, ce rapport de domination prend une forme « douce » (Nizet, 2019). Par exemple, cette jeune éleveuse de vaches laitières nous explique la mise en place de pratiques spécifiquement dédiées au bien-être des animaux, qui favorisent le bon état de santé physique de ces derniers :

« On est aussi passé à la paille de bois pour laver les pis, à la place des lavettes. On trempe les trayons avec un savon moussieux et on essuie avec ça. C'est abrasif mais doux. Ça décolle bien les saletés. Ça masse le pis donc stimule vachement la traite. Ça sèche les trayons, ils ne restent pas mouillés après [...] Quand le trayon est mouillé, ça irrite. L'essence du bois a un côté hydratant » (Terrain B – Entretien 11).

De même, cet éleveur de brebis à viande, « fait toujours un traitement pour l'homéopathie avant la mise bas, contre l'avortement » (Terrain A – Entretien 7). L'on peut alors parler, d'une certaine mesure, de l'intégration d'une éthique du « care », au sein des pratiques d'élevage. Pour autant, le cadre dans lequel s'appliquent ces méthodes s'articule toujours autour d'un axe naturaliste. C'est ce que nous montre cette phrase d'un éleveur laitier vendéen : « Tout est basé sur le confort de l'animal, le bien-être, afin qu'elles expriment leur potentiel au maximum » (Terrain A – Entretien 9). On retrouve cette même motivation dans les propos de cet éleveur ossalois : « pour faire du bon fromage, il faut avoir un troupeau en bonne santé » (Terrain C – Entretien 14).

Ainsi, dans les exemples cités ci-dessus, le bien-être de l'animal n'est pas central. Il n'est pas une fin en soi. Il apparaît plutôt en second lieu, une fois que le cadre dans laquelle la production s'exerce est bien affirmé, ce qu'il ne faut pas confondre avec un changement de fond sur le plan ontologique. Le bien-être de l'animal est un outil mis au service de l'éleveur et de ses objectifs de production, qui n'est pas du tout contradictoire avec le schème naturaliste. Ce n'est pas forcément un élan naturel et désintéressé à l'égard d'un être considéré comme une altérité dotée des mêmes attributs psychiques que l'humain, mais plutôt une attitude professionnelle, réalisée sur le plan physique, nécessaire à la réalisation d'un objectif humain qui est l'insertion dans un système social et monétaire. De même, des indices tendent à nous faire penser que l'utilisation d'un label spécifique n'est pas automatiquement significative d'un changement de paradigme. Cette labellisation pourrait même, dans certains cas, être interprétée comme une manière de s'approprier le paradigme naturaliste, et de s'en servir sous une forme déguisée qui renforce ce dernier. Ces pratiques en trompe l'œil sont dénoncées par certains éleveurs, comme cet éleveur de chèvres laitières du bocage vendéen qui a pu observer que l'agriculture biologique avait tendance à devenir, pour certains, « un business » (Terrain A – Entretien 10). Selon lui, c'est une manière pour certains de mettre en œuvre une gymnastique de persuasion, destinée à satisfaire une finalité commerciale, mais qui n'implique pas forcément en substance une réelle prise en considération sensible de l'animal d'élevage et de son environnement.

De même, cet éleveur de vaches en bovin-viande dénonce que sur le territoire du bocage vendéen « *le bio se fait attraper à son propre jeu ! On fait du bio industriel !* » (Terrain A – Entretien 12). La piste d'analyse que ces deux éleveurs engagés en systèmes conventionnels nous proposent doit bien sûr être considérée avec un certain recul. Mais effectivement, notre enquête auprès d'un GAEC labellisé agriculture biologique a pu nous montrer que cette analyse pouvait être fondée. Lors de cet entretien, nous avons pu découvrir que le registre technique et commercial était manié d'une manière particulièrement fluide par les chefs de cette exploitation, qui semblaient même préférer ce registre à celui de la description des comportements des animaux et de leur sensibilité. Ainsi, l'accent était plutôt mis sur l'évolution économique de la structure. Depuis la labellisation en agriculture biologique, l'exploitation a renoncé à la stratégie de diversification qui l'avait jusqu'ici guidée, arrêtant la production de bovin-viande, la vente directe de lait cru, de volailles fermières et d'œufs, pour se concentrer sur la production laitière et la fabrication de yaourts, qui garnissent aujourd'hui les rayons des supermarchés de tout le département, et qui ont entraîné l'équipe du GAEC dans la mise en place d'un équipement industriel au sein de la ferme. L'organisation optimale de celle-ci lui donne l'air d'une véritable petite usine, si bien que le contact des animaux semble aujourd'hui s'être éloigné de ces éleveurs qui mettent en avant leur fibre entrepreneuriale, et suivent une logique de rationalisation du travail en équipe. Attention toutefois à généraliser cette observation : sur le même territoire, un autre éleveur récemment converti en agriculture s'attardait volontiers à nous expliquer en quoi le changement de son système avait éveillé en lui ses perceptions sensibles à l'égard de ses animaux :

« *On est plus attentifs. [...] avant, on travaillait de manière routinière. On traitait sans se poser de question. Aujourd'hui, on réfléchit plus. Comme on ne peut pas mettre de traitement, on cherche. Quelle variété, quel assolement ? Quelle culture conviendrait pour diminuer l'herbe ? On s'intéresse à l'écosystème. Et pour les animaux, c'est pareil, avant on vermifugeait systématiquement, tous les été et au mois d'octobre, sans se demander s'ils étaient infestés. Aujourd'hui, on regarde plus les animaux, on regarde les bouses, si elles toussent... On se dit : oula ! On travaille au cas par cas* » (Terrain A – Entretien 6).

Enfin, nous avons pu relever que l'épisode de la mise à mort de l'animal reflète d'une façon particulièrement exacerbée ce lien de domination tel qu'il s'instaure entre l'éleveur et ses animaux. A ce sujet, nous trouvons utile de reprendre cette citation d'un article de Carine Ollivier et de Véronique Van Tilbeurgh : « *Certains élevages sont organisés de telle sorte que la mise à mort de l'animal est occultée, effacée, et cela jusque dans l'organisation des tâches [...] Or, cette occultation protège les éleveurs (le plus souvent conventionnels) de l'irruption dans leur quotidien d'un vivant qui pourrait bien leur ressembler et pour lequel il est possible d'éprouver de l'attachement. Ainsi, cette occultation de la mort décidée de l'animal permet aux éleveurs de résoudre les contradictions d'un vivant traité comme une machine* » (Ollivier, Van Tilbeurgh, 2019, p.61).

Effectivement, nous avons pu retrouver dans nos entretiens des signes de cette occultation, non seulement au sujet des animaux qui partent à l'abattoir, mais également pour ceux qui meurent précocement sur l'élevage. Les aspects les plus marquants de cette occultation, nous les avons sentis dans le témoignage de deux éleveuses également mères de famille, qui nous affirmaient que la mort des agneaux ne devait pas bouleverser leurs enfants, et que cela faisait partie de la vie normale de la ferme. « *La mort c'est le quotidien [...] Mon fils, il lui donne un coup de pied dans la brebis.* » (Terrain B – Entretien 14). La portée sensible de cet événement est passée sous silence, relativisée, niée. La norme, c'est l'acceptation immédiate.

Dans certaines formulations, on peut voir que l'épisode de la mort de l'animal est carrément éludé, comme si le passage de l'animal vivant à l'animal mort n'était pas véritablement perçu comme un changement. « *De la conception jusqu'à l'assiette du client, on maîtrise tout, sauf l'abattage [...] Tous les lundi matin, mon mari les emmène à l'abattoir et moi je vais les chercher le lendemain et je commence à les découper le mercredi* » (Terrain A – Entretien 7). Ce processus est mentionné de façon factuelle et méthodique, qui ne laisse pas de place au doute ni au sentimentalisme. Et même, l'animal est regardé, de son vivant, comme s'il était déjà mort, comme dans le cas de cet éleveur de bovins-viande :

« *Il faut avoir des bêtes exceptionnelles, avec des rebondis de culottes exceptionnelles, du dos... Quand on envoie un animal mûr, c'est comme ça. Le dos est éclaté, une culotte bien rebondie... Ils sont remplis. La viande est extériorisée partout. Il faut reconnaître les morceaux sur l'animal. Un animal qui extériorise beaucoup de dos, le boucher va le voir tout de suite. Celui-là, il va en sortir plus de filets, plus de rôtis. C'est un peu barbare, mais c'est comme ça qu'ils les voient : déjà découpés !* » (Terrain A – Entretien 12).

Nous venons de voir comment le vocabulaire de la gestion dominait sur le vocabulaire de l'émotion. Il nous semble pertinent, dans l'analyse de notre recherche, d'utiliser le tableau proposé par Jean Nizet pour évoquer les quatre formes de contrôles que l'éleveur exerce sur l'animal, dans le cadre de sa profession, qu'il s'agisse d'une domination dite « dure » ou d'une domination dite « douce ».

<i>Auteurs de référence</i>	<i>Nature du contrôle</i>
Canetti (1966), Pujol et Carbone (1990)	<i>Contrôles des allées et venues sur un espace restreint</i>
Canetti (1966)	<i>Contrôle de la mise à mort</i>
Pujol et Carbone (1990)	<i>Contrôle de l'alimentation et du travail</i>
Pujol et Carbone (1990)	<i>Contrôle de la reproduction et de la race</i>

Tableau 21. L'éleveur contrôle ses animaux de quatre façons.

Source : Van Dam, Nizet, Streith, *Humains et animaux dans les agricultures alternatives, la domination en question*, 2019, p.128.

6.1.2 - L'Homme-Machine ? Quand la sensibilité est reléguée au second plan

Dans le cadre d'une activité professionnelle dédiée à la production de denrées alimentaires, il est souvent admis comme une évidence qu'il faut « *savoir se couper de ses émotions* » (Terrain A – Entretien 14). Au travers des entretiens que nous avons menés, rares sont les éleveurs qui n'ont pas évoqué cette coupure comme un signe de professionnalisme, un passage obligé pour réussir dans le métier.

Sur la page suivante, nous retrouvons certains des extraits d'entretien les plus marquants sur ce sujet, que ce soit en zone de plaine, de moyenne montagne ou de haute-montagne.

S'ENDURCIR L'ÂME PAR LE TRAVAIL : EXTRAITS D'ENTRETIEN

« Ça ne me dérange pas de l'emmener, il faut s'élever au dessus-ça » (Terrain A – Entretien 6).

« On ne peut pas garder tous les animaux. La destination, on la connaît, quand on commence ce métier [...] Je ne sais pas s'ils ont une sensibilité quand on sèvre leur veau... Peut-être que ça leur fait mal au cœur, certainement... J'imagine. On ne va pas dire que ça nous fait pas rien non plus, mais on ne peut pas s'arrêter à ça, sinon on ne pourrait pas produire [...] Une vache dans la nature, l'espérance de vie n'est pas très importante. Il faut bien, à un moment donné, que ça aille à l'abattoir... » (Terrain A – Entretien 7).

« Attention. C'est pas tout joyeux, tout rose, tout est beau, avec les petits animaux, cui-cui... » (Terrain A – Entretien 14).

« Nous, on est armés pour ça, on sait faire, on est paramétré pour tenir le coup. Comme on est des humains nous aussi, on met ce blindage, on s'est fabriqué pour » (Terrain C – Entretien 7).

« On se durcit la poigne » (Terrain C – Entretien 12).

« Garder les brebis et regarder les étoiles, il n'y a pas que ça ! » (Terrain C – Entretien 6)

« Je me pose beaucoup moins de questions que quand j'avais quinze ans. Il faut prendre en compte que c'est les conditions de l'élevage. C'est un truc inévitable. De toute façon, voilà, on mange de la viande. Il y a un moment, il faut être lucide aussi » (Terrain B – Entretien 11).

« A un moment donné il faut tuer [...] Ça nous permet d'être moins émotifs quand il nous arrive quelque chose dans la vie. Ça nous aguerrit » (Terrain B – Entretien 14).

« Le lien à la nature est coupé dans le lien à l'animal et au vivant mais aussi dans cette frustration de ne pas être transformateur. Ils achètent des animaux, les engraisent et les vendent, c'est tout. C'est les limites de ces filières qu'on pousse à l'industrialisation. On veut de la rentabilité à outrance, on est obligé de se voiler la face sur certaines réalités » (Terrain C – Entretien 7).

« On a du faire de gros investissements » (Terrain A – Entretien 14).

« C'est aussi être esclave de son troupeau » (Terrain C- Entretien 16 et 19)

« C'est le besoin. On est obligé de vivre. Il nous faut une rentrée d'argent. On sait qu'elles finissent » (Terrain B – Entretien 15).

Lorsque nous parlons de coupure émotionnelle, nous ne voulons pas signifier que le monde émotionnel de l'individu est inexistant, loin de là. Nous verrons d'ailleurs plus loin qu'il parvient toujours à se ménager un espace d'expression plus ou moins vaste. Notre propos consiste plutôt à montrer que ce monde émotionnel est constamment relégué au banc de touche, à l'arrière-plan, qu'il est considéré comme un monde plutôt séparé de l'univers professionnel. Ainsi, à partir des témoignages des éleveurs que nous avons rencontrés, nous supposons que le paradigme de la séparation nature/culture qui s'exprime dans toute notre société occidentale se traduit souvent chez les éleveurs par un phénomène de dissociation entre le vécu émotionnel et le vécu professionnel. Pour appuyer cette hypothèse, nous remarquons que le vocabulaire de la contrainte est particulièrement présent dans les citations ci-dessus. « *Il faut* », « *on ne peut pas* », « *c'est inévitable* » « *on a du* », sont des expressions que l'on retrouve fréquemment, et qui renvoient à l'idée d'une barrière infranchissable qui se dresse entre le monde de la sensibilité et le monde de la production. Lorsqu'un choix doit être fait, ce dernier est valorisé comme valeur de référence.

Cette manière de penser et de pratiquer l'élevage ne fait pas l'unanimité, au sein des personnes que nous avons interrogées : « *Les éleveurs souvent ne sont plus maîtres de ce qu'ils font parce qu'ils sont pieds et poings liés à un système. Ils se détachent petit à petit du cœur du métier, de l'amour des animaux* » considère cet éleveur de la Chaîne des Puys, qui est quant à lui engagé dans une activité extensive, avec son troupeau de vaches ferrandaises (Terrain B –Entretien 6).

Il serait toutefois erroné de comprendre ce mécanisme indépendamment du système qui le produit et l'encourage. Notamment, la lourdeur des tâches administratives qui s'imposent aux éleveurs, ainsi que les normes environnementales, participent à développer ce registre de la contrainte et à introduire l'éleveur dans un monde où règne une certaine vision normée, chiffrée et catégorisée, de la nature. « *Toujours plus de contraintes et de paperasseries. Il faut tout identifier... Les animaux ont aujourd'hui des médailles sur les 2 oreilles. Il faut toujours tenir des registres... Quelles que soient les pratiques* » (Terrain C – Entretien 14). La nature leur est présentée en tant qu'une donnée mesurable et quantifiable par les organismes de gestion auxquels ils ont affaire et elle apparaît ainsi dans les documents qui accompagnent les politiques agricoles. Ce n'est pas sans poser de vrais soucis de mise en adéquation avec la réalité de terrain qu'ils côtoient, ainsi que nous l'explique cette éleveuse de brebis à viande, également représentante nationale de la filière ovine, en prenant l'exemple des haies bocagères qui doivent être déduites des surfaces considérées pour les aides PAC : « *Dans les contrôles PAC, je me suis énervée moi. Je leur ai fait des photos partout. D'abord, j'ai de l'herbe sous les arbres, ensuite, j'en ai besoin pour abriter mes animaux. Pourquoi ils veulent les soustraire aux surfaces aidées ?* » (Terrain B – Entretien 14).

Ce conseiller agricole d'un groupement local affirme par exemple : *« ils ont choisi ce métier pour la liberté... Et ils se retrouvent derrière un bureau, à remplir de la paperasse »* (Terrain A – Entretien 9).

C'est ce que nous confirme cet éleveur du bocage vendéen, qui nous affirme dédier une part importante de son temps de travail aux tâches comptables et administratives :

« La journée, on s'occupe du matériel, des bâtiments... Des réunions... Des papiers... Toute la trésorerie. Ça lui demande un après-midi par semaine. Luc, notre associé, s'occupe de la comptabilité. Une journée par mois. L'administratif, c'est peut-être deux heures par semaine, en montage de dossier... C'est la complexité... Il faut un tas de papiers... Après, c'est un autre département qui demande un formulaire, alors qu'ils l'ont déjà... Il faut téléphoner au centre de gestion... C'est une vraie gymnastique, c'est usant » (Terrain A – Entretien 12).

L'organisation de son temps de travail serait donc elle-même scindée en deux : tandis que la matinée serait dédiée au pansage et aux soins des animaux, l'après-midi serait dédié aux tâches à caractère bureaucratique. Sur le planning de cet éleveur, celles-ci occuperaient un espace disproportionné par rapport à ce qui constitue l'essence du métier : le travail de terrain auprès des animaux, dans la nature.

De même, certains éleveurs se plaignent du temps très important qu'ils passent sur les tracteurs, lorsqu'ils doivent rejoindre des parcelles très éloignées les unes des autres. Cette coupure peut ainsi également se manifester de façon spatiale : ainsi, en été, les éleveurs ossalois doivent parfois compter 45 minutes pour passer de la zone d'estive où ils gardent les brebis aux parcelles plus basses, où ils font les foin, ce qui peut faire émerger chez eux un stress important, dû à l'impossibilité d'être aux deux endroits à la fois. En outre, le comptable et le banquier font figure d'autorités importantes, pour les éleveurs qui doivent leur rendre des comptes, et leur assurer que leur trésorerie est saine. Le stress de ne pouvoir dégager un chiffre d'affaires satisfaisant est très important, et vient se glisser jusque dans les pratiques, où il ne laisse guère de marges de manœuvres aux éleveurs face à l'instabilité qui fait pourtant partie intégrante du métier. Cette responsabilité devant les acteurs du monde financier les incite à adopter une posture de non-acceptation et d'insatisfaction, devant des résultats moindres que ceux attendus. Ainsi, cet éleveur de brebis témoigne de la panique qui l'a saisi, alors qu'il découvrait qu'un grand nombre de ses brebis n'étaient pas pleines :

« Au début du printemps, je faisais des échographies, je regardais si elles commençaient à faire un peu de pis [...] Cinquante brebis qui ne passent pas, qui ne remplissent pas, c'est 350 fromages, c'est 25000 euros de chiffre d'affaire, t'imagines pas l'ampleur du dégât ! [...] Moi je courais partout, à réfléchir comment remplir ce trou. Je pensais déjà réunir le comptable et le banquier [...] Aujourd'hui, il faudrait arriver à... [Les anciens] ils n'ont pas le stress qu'on a nous... Ils n'avaient pas ces investissements ».

Il poursuit l'entretien en ajoutant : « *Moi, si j'ai mes brebis malades, j'en suis malade. C'est quelque chose qui me tape... J'arrive pas à prendre de recul, c'est certain, parce qu'il y a tout le poids qui peut en découler, le poids économique, les conséquences. Il y a de vraies inquiétudes à ce sujet* » (Terrain C – Entretien 7).

Cette manière d'articuler langage sensible et langage technique serait en partie conditionnée par le fonctionnement du système socio-économique dans lequel s'insère l'activité professionnelle.

L'on peut tout de même voir une certaine contradiction, dans le fait que certains éleveurs critiquent vivement cette tendance à la rationalisation de la nature, mais incorporent eux-mêmes ce fonctionnement et ce discours lorsqu'ils parlent de leur activité. Tout tend à montrer qu'ils semblent donc a priori s'être finalement adaptés à cette situation créée par la domination du cadre de pensée dualiste, et même qu'ils l'ont assimilé jusque dans les pratiques. Si les contraintes administratives sont abondamment citées, nous pouvons également souligner que les conditions produites par le marché économique mondial ont valeur de loi, c'est-à-dire que certains éleveurs lui reconnaissent une autorité certaine, pour laquelle ils donnent leur force de travail. Dans la citation ci-après, nous découvrons que les éleveurs insérés dans ces filières sont contraints d'accepter des situations jugées injustes, qui dévalorisent leur travail et mettent en péril la pérennité de leur activité : « *Dans tout ça ce qui m'inquiète le plus c'est le prix du lait. Dans le marché mondial, on est à 340 de prix de base, c'est ridicule. Il y a trop de lait sur le marché* » (Terrain A – Entretien 14).

C'est d'autant plus le cas pour les éleveurs engagés dans des filières conventionnelles, et qui ne valorisent pas eux-mêmes leur production. Tout ce qui s'éloigne des filières générées par le marché mondial leur paraît inadéquat pour résoudre les enjeux alimentaires nationaux et mondiaux. C'est notamment le cas de cet éleveur du bocage vendéen, qui représente le syndicat majoritaire au niveau local, et qui affirme : « *Aujourd'hui on est bien sur des entreprises agricoles. Il faut monter un bilan, savoir de quoi est fait ton revenu. On demande aux gens de monter leurs études économiques. Souvent les gens qui s'installent ont un profil BTS. Plus leur projet est bétonné, plus ils vont prévoir les choses, anticiper* » (Terrain A – Entretien 9).

Dans ce cadre de pensée, le questionnement social autour de la nature et de l'évolution des systèmes d'élevage français apparaît également comme secondaire, et est relativisé au regard de la situation internationale où la compétitivité est établie comme un principe d'évidence auquel il faut répondre. Par exemple, les arguments mis en avant sont ceux-ci : « *Il faut aller voir les feedlots en Amérique [...] En Allemagne, la ferme des mille vaches ne pose pas de problèmes [...] Il ne faut pas avoir peur de ça. L'agriculture avance comme ça* » (Terrain A – Entretien 9).

Les sphères administratives et financières participent donc à créer, chez les éleveurs, une ambiance de coupure entre le registre de la gestion et de l'émotion. Mais de même, les institutions orientées vers la sauvegarde de l'environnement, ainsi que les politiques publiques en faveur d'un nouveau type d'agriculture, viendraient renforcer le paradigme de la dualité nature/culture et participeraient à les placer dans une situation particulièrement inconfortable, qui les sortirait (voire les exclurait) du monde de la nature pour les introduire au sein d'une représentation culturelle prédéterminée. Cela serait d'autant plus ressenti comme une violence que ce processus serait imposé contre leur volonté et sans leur participation. Ainsi, en vallée d'Ossau, le Parc National est considéré comme un intrus illégitime qui participe à éloigner les Ossalois de leur montagne. « *Le Parc est là pour geler des territoires* » (Terrain C – Entretien 14) nous dit cet éleveur, élu municipal de Laruns. Malgré les discours positifs en direction de l'activité pastorale que nous pouvons lire dans la Charte du Parc National, sur le terrain les directives de l'institution inciteraient plutôt à l'effacement des signes produits par les pratiques d'élevage. L'interdiction des panneaux dédiés à la vente au fromage à la cabane, est un exemple parmi d'autres. A ce sujet, ces bergères travaillant au centre pastoral d'Anéou nous évoquent :

« L'an dernier on avait un camion à bétailère bleue. Ils nous ont dit que le camion était trop bleu, que ça allait pas. Ça se voyait trop depuis la route. Autre chose : on avait des panneaux écrits « fromage » au bord de la route. Ils ont dit qu'ils allaient faire leur propre petit panneau avec la marque du Parc... Parce ce que c'est pas dans les standards du parc national » (Terrain C – Entretien 9).

« Il y avait partout des panneaux de vente de fromage à la cabane. Les panneaux que t'as le droit de mettre pour vendre du fromage ne sont pas visibles pour les automobilistes [...] C'est vrai que les panneaux blancs où on écrit dessus avec un marqueur, c'est pas très joli. Ils pourraient éventuellement nous dire de faire tous un panneau en bois, écrit en blanc, un code pour que ça soit joli, que ça passe bien dans la montagne... Mais leurs panneaux jaunes ridicules... C'est nul ! Même moi qui suis plutôt à me faire traiter d'écolo par les éleveurs et à défendre le Parc, là je ne comprends pas, franchement » (Terrain C – Entretien 8).

Dans la vision du Parc National, il semblerait que cette nature de haute-montagne ossaloise soit censée répondre à certains canons esthétiques, qui se heurtent avec la fonction utilitaire de l'outillage et des infrastructures d'élevage. Les pratiques d'élevage devraient, sinon disparaître, du moins se confondre avec le paysage. Ainsi, nous pourrions presque dire que le processus d'« invisibilisation » mentionné plus tôt au sujet des animaux d'élevage, serait également applicable aux éleveurs, par rapport à la société qui les environne et qui projette sur eux un regard qui voudrait tantôt les figer dans une image plaisante, tantôt ignorer ou masquer les réalités vivantes dont ces individus font le témoignage.

Cette bergère nous mentionne l'épisode de sa rencontre avec des gardes du Parc National. Avec eux, marchait « *un mec de la police de l'environnement qui était armé. Il avait une arme en fait. Ils sont arrivés l'air hautain, l'air de nous regarder comme si on n'était pas dans notre droit, comme si eux c'étaient les grands défenseurs de la nature parfaite.... On les a pas revu cette année. S'ils reviennent de la même façon, je ne vais pas me gêner pour leur dire que ce ne sont pas des manières* » (Terrain C – Entretien 9).

Également, c'est avec une colère non déguisée que cet éleveur ossalois nous mentionne l'attitude soupçonneuse des agents du Parc National à l'égard de l'observation que font les bergers des comportements de la faune sauvage. Ils semblent ne pas prendre au sérieux les connaissances de terrain des bergers. Ce manque de considération encourage ces derniers à ne pas partager leurs ressentis, à préférer le silence ou le discours de convenance, bref à adopter un masque protecteur face aux experts et aux personnes qui sont dotés d'une certaine autorité scientifique.

« *J'avais pu observer les indices d'un passage d'ours. Je savais qu'il était dans le coin, il y avait un bout de grillage du Parc qui était tordu. C'est le truc qui ne m'échappe pas quand je suis en montagne. Je suis tombé sur ses traces. Et le gars du Parc il n'était pas venu me prévenir de sa présence, alors qu'il le surveillait aussi. Je suis allé le voir et il n'a pas voulu me dire que l'ours était juste à côté de ma cabane. "Ah non non" il m'a répété. Pourtant, j'ai mis mes lunettes de soleil dans sa trace... Elle avait la taille d'une assiette... Si ça c'est pas un ours, c'est quoi ? "ah bon, t'as pris ça où ?" La plupart du temps, ils me disent que c'est pas des vraies... Là, ils étaient un peu emmerdés, ils savaient que je comprenais le jeu auxquels ils jouaient. Forcément, ce grillage, ils l'avaient mis dans un passage à ours, ils savaient qu'il était là. C'est pathétique. C'est pas comme ça qu'on avance, on est bloqué. C'est comme les vautours, il paraît qu'ils ne s'attaquent pas aux brebis vivantes... Mais c'est faux, parce qu'un jour je suis parti chercher les fromages du voisin. J'avais une brebis malade, qui avait une mammite, et quand je reviens, il y avait un vautour sur la brebis et l'autre qui commençait à la bouffer. Au parc, ils ne voulaient pas me croire. Mais enfin, ce que je raconte, c'est du vécu ! Je l'ai vécu ! Le lundi il m'a achevé une brebis et le mercredi il recommençait. Ils ne voulaient pas me croire, les gars du parc. C'est un déni ! C'est un déni ! Maintenant ils bouffent les brebis quand elles sont toutes fraîches ou même vivantes. Ils ne laissent même pas la laine ! Ils bouffent tout ! Je pense que c'est lié au surnombre, qui a développé des comportements barbares chez ces prédateurs. Ils nous prennent vraiment pour des aliénés. C'est ce déni qui est si violent à vivre. Avant l'ours, c'est moi qui leur donnait les informations sur les lieux où il était, parce que j'étais accompagnateur en montagne et je le connaissais bien, l'ours. Aujourd'hui, je ne partage plus ces informations avec le Parc.* » (Terrain C – Entretien 5).

Cette attitude défensive n'est pas seulement adoptée par les bergers face aux agents du Parc National. Cet éleveur nous affirme qu'elle est parfois nécessaire lorsque c'est le monde social, dans son ensemble, qui cherche à culpabiliser le monde agricole.

Notamment, les bergers ossalois peuvent se sentir obligés d'adopter un masque face à un public sensibilisé à la question environnementale, qui regarde avec méfiance les pratiques des éleveurs au point de mettre en place des systèmes de surveillance et de délation. Il nous évoque avec un certain écœurement l'action menée par des individus engagés dans des démarches de protection de l'environnement.

« Moi, j'ai assisté à des choses abhorrantes. Des gens qui venaient fliquer les chasseurs locaux et qui avaient rendez-vous avec des gardes pour faire la gestapo. J'y ai assisté et quand on assiste à ça, j'étais dégoûté. Moi je les avais bien eus parce que j'étais en train de préparer mon diplôme d'accompagnateur en montagne. On s'est retrouvé dans la cabane, il s'est mis à pleuvoir. Et j'ai assisté à ce compte-rendu. Les mecs ils connaissaient les surnoms de tous les bergers. Il s'agissait bien d'un espionnage. Ils étaient quatre ou cinq couples. Ils faisaient de la montagne et ils avaient un carnet dans lesquels ils notaient leurs observations. « Lui, il est arrivé à telle heure puis il est parti par là avec un tel » Jusque là, j'étais discret. Mais en les écoutant faire leur rapport je leur ai dit : "mais c'est ignoble, c'est honteux, pourquoi vous faites ça ? Oui, je suis berger à Soussousséou" "Ah, mais t'es S... ?" Avec ma femme, on était scotché. Ça, c'est hyper oppressant. Vous n'êtes plus libres quand vous êtes observé. On est un peu amputé de notre rapport empirique à la nature. On n'est plus soi-même » (Terrain C – Entretien 7).

Dans le cadre de cette recherche, nous ne cherchons pas à vérifier si son interprétation de cette scène est exacte : cela n'empêche pas que les propos de cet éleveur nous intéressent au plus haut point car ils mettent en évidence la pression que peuvent exercer les représentations collectives sur le vécu individuel. En découvrant qu'il était surveillé alors qu'il n'avait pas donné son accord à ce sujet, en notant que les gardes du Parc ne voulaient pas prendre en considération les connaissances personnelles qu'il avait recueillies lui-même sur le terrain, ce berger nous exprime qu'il s'était senti comme privé d'une part de lui-même, que ces relations avaient un caractère abusif, qu'elles venaient changer l'intention de son geste et qu'elles lui refusaient même le droit d'avoir un lien original avec la nature, un lien qui soit différent de ce qu'on en attend. Nous pouvons prendre au sérieux ce témoignage, et relever les mots et expressions qui montrent l'intensité de la blessure produite par ces échanges insatisfaisants avec le reste de la société : « *c'est pathétique* », « *on est bloqué* », « *c'est un déni* », « *violent* », « *j'étais dégoûté* », « *c'est hyper oppressant* », « *amputé* » (Terrain C – Entretien 7).

Ces mots nous font clairement percevoir un phénomène qui pourrait être rapproché d'une perte d'âme : ce qui anime l'individu, ce qui le fait agir au quotidien et donne sens à son existence, est jugé, voire est considéré avec mépris par des autorités qui se reconnaissent un pouvoir supérieur dans un domaine particulier (en matière de nature, par exemple). Du point de vue des éleveurs ossalois, ces professionnels de la nature participent donc à les couper de leur connaissances propres, en leur faisant comprendre d'une façon plus ou moins insidieuse que ce n'est pas leur domaine. C'est ainsi que nous pouvons mieux comprendre cette phrase : « *Ils sont venus éteindre cette petite flamme, ils ont soufflé dessus* » (Terrain C – Entretien 7). Dans une dimension moindre, on retrouve quelque peu le même enjeu auprès de certains éleveurs du bocage vendéen, lorsqu'ils sont confrontés à la problématique de la pollution de l'eau du bassin-versant de la Bultière : « *Moi, je ne juge pas un système. Ce n'est pas le cas de tous les acteurs. Quand on discute avec les élus ou avec d'autres mouvements, on croit qu'on va résoudre la qualité de l'eau qu'avec le bio ou qu'en faisant du trèfle ou en éliminant le maïs. Ça, c'est des grosses conneries. Ça fait mal. En croyant cela, on exclut tous les systèmes de la Bultière* » (Terrain A – Entretien 8).

Ces témoignages nous invitent à regarder les relations éleveurs/nature sous l'angle d'une double emprise : emprise de la sphère domestique sur le monde sauvage d'une part, emprise que subissent les éleveurs dans une société qui les met en étai entre une logique administrative et financière implacable, et une image de la nature qu'ils doivent intégrer et à laquelle ils doivent correspondre. C'est ainsi que les politiques en faveur de l'agroécologie portées par le gouvernement ne nous ont pas été présentées sous un jour très positif par les personnes que nous avons interrogées, même lorsque celles-ci étaient investies dans des démarches de pratiques alternatives. Cette jeune éleveuse, salariée au sein d'une exploitation laitière située au nord de la Chaîne des Puys, nous affirme, lorsqu'on l'interroge sur l'agroécologie :

« Je pense que cette vague médiatisée est une grosse mascarade. J'ai un problème de cette intrusion politique dans l'agriculture. Je suis d'accord qu'il faut des organismes pour gérer ça, pour cadrer. Mais je regrette que tous les gens au niveau politique qui s'occupent de ça, pour la plupart, n'ont jamais mis les pieds dans une exploitation agricole. Ils veulent essayer de gérer des problèmes qu'ils ne connaissent pas réellement. Je pense qu'on ne peut pas gérer des problèmes correctement quand on ne connaît pas les enjeux. Il y aurait un gros effort à faire là-dessus, pour que les choses avancent. Une exploitation, comme n'importe quelle entreprise, à vocation à vivre et à faire du bénéfice. Mais à un niveau plus haut, il faut arrêter de voir que les enjeux financiers de l'agriculture. Avec les centres de méthanisation, les grosses fermes et tout, on voit plus l'enjeu économique que ce qu'il y a autour. Forcément, il y a un enjeu économique, mais il faut arriver à voir le global » (Terrain B – Entretien 11)

6.1.3 - La nature sauvage sous emprise : l'émotionnel en cage ?

C'est la haine de la friche, sujet longuement développé par Yves Luginbhül (1989), et également abordée par l'anthropologue Lucie Dupré (2005), qui vient ici attirer notre attention lorsque nous reprenons les entretiens réalisés.

A priori, on pourrait penser que cette peur de l'envahissement est surtout légitime sur le terrain de la Chaîne des Puys et sur celui de la vallée d'Ossau. Les dynamiques d'enfrichement y sont vives et entraînent réellement une modification du paysage. Autour des Herbiers au contraire, les zones en friche sont quasiment absentes : elles se réduisent comme peau de chagrin, et se limitent aux bords des ruisseaux, ainsi qu'aux coteaux de la colline du Mont des Alouettes. C'est peut-être ce qui explique que, chez les éleveurs rencontrés dans le bocage vendéen, la nature sauvage est quasiment absente des propos échangés. Elle est, elle aussi, concernée par ce processus d'« *invisibilisation* » déjà observé au sujet des animaux d'élevage. La pollution de l'eau, indiquée dans le contentieux adressé par l'Union Européenne aux collectivités territoriales, n'est pas un phénomène qui saute aux yeux. De ce fait, il est plus facile de nier la problématique ou de la relativiser.

En vallée d'Ossau, les représentations de la friche s'inscrivent dans un contraste entre le propre et le sale : nous découvrons que la propreté des parcelles est érigée en référentiel, c'est même une valeur morale qui indique une conduite à suivre. « *Une prairie propre, c'est une prairie fauchée avec les bordures faites* » nous affirme cet éleveur de brebis de Laruns (Terrain C – Entretien 16). Son propos concerne en particulier les parcelles qui sont situées dans les zones intermédiaires, au dessus de Laruns et où les dynamiques de fermeture du paysage sont les plus marquées.

En Vendée, la nature sauvage, certes moins visible, ne mène pas moins ses propres dynamiques et s'introduit également au sein des pratiques d'élevage : « *La nature, ça pousse au printemps. Ça nous embête avec les clôtures. Je ne sais pas trop quoi dire par rapport à ça... Je pense qu'on essaie de la respecter quand même, tant qu'elle nous pose pas trop de contraintes... La nature, c'est bien, mais elle nous envahit, vient un moment où on se dit : il serait temps qu'elle arrête de pousser...* » (Terrain A – Entretien 18).

Le sauvage n'a pas sa place dans le monde domestique. Il en est chassé, surtout s'il met en péril la qualité de la production. Cela vaut pour les espèces animales et végétales : *« Une bonne prairie, il ne faut pas de taupes, ça c'est interdit. Les taupes, on les chasse, il ne faut pas que la terre rentre dans le fourrage. Il faut une litière propre pour donner aux brebis. Avec une litière propre, tu as du bon fumier que tu remets dans la terre et qui te donnera du bon foin. Si tu fais du bon fourrage, tu achètes un peu d'aliments, du maïs, ça reste une ration sèche... Pour moi, la chose principale en plus de tout ça, c'est la propreté. Si tu as des parcelles propres, une bergerie propre, donc des brebis nickel, si la fabrication du fromage (donc la partie la plus importante) est propre, dans un saloir propre... Moi, je l'ai toujours dit : la clé de la réussite, c'est la propreté »* (Terrain C – Entretien 16).

Dans la Chaîne des Puys, la gestion des populations de campagnols terrestres est un bon exemple de cette façon de penser la nature, à travers des pratiques plutôt radicales : *« on gaze maintenant. Et puis, nous ce qui évite d'avoir trop de campagnols, c'est les retournements de prairies ; pour les taupes surtout. On reste deux-trois ans comme ça. Les rats suivent les galeries des taupes donc on est tranquille »* (Terrain B – Entretien 13).

Cette jeune bergère mobilise quant à elle le registre de la compétition pour évoquer les dynamiques d'enfrichement. Selon elle, les éleveurs sont des perdants, quand la végétation sauvage prend la place du paysage pastoral : *« C'est les rodho, les fougères, toute sorte de végétation... Il y a des montagnes qui sont perdues déjà... »* (Terrain C – Entretien 9).

Ce monde sauvage ne fait pas partie de la nature que s'approprie l'éleveur, celle dans laquelle il se reconnaît. D'après ce vieux berger à la retraite que nous rencontrons à la cabane des Quèbes de Brousset, sur la route du col du Pourtalet, cette situation est due à la complexité qui s'est introduite au sein d'une relation autrefois guidée par l'action spontanée :

« Les bergers, ils avaient toujours un briquet dans la poche ! Ils brûlaient les ronces pendant qu'ils gardaient les bêtes. Maintenant, c'est interdit, tout est interdit. [...] Autrefois on contrôlait la pousse de la forêt. On se faisait du bois derrière, il y a 20 ans, pour travailler, on l'utilisait pour faire chauffer le lait. Maintenant, des fois on se retrouve entre amis, on se rappelle ça. On n'a jamais détruit la forêt ! Mais on ne peut plus. Si on vous voit couper un arbre avec une tronçonneuse ce sera pire que si vous assassiniez quelqu'un ! C'est très grave. Il y a des genévriers qui poussent partout. Autrefois, le berger avait son briquet dans la poche. Dès qu'il en voyait, il brûlait les jeunes pousses qui ensuite séchaient toute seules. Qu'est-ce qui va se passer ? Dans les forêts, elles n'y vont pas. Les forêts, c'est interdit d'y toucher, ni les arbres, ni les plantes... Vous les jeunes... Ça se transmettait, la connaissance des plantes » (Terrain C – Entretien 4). *« Quand vous voyez qu'à l'estive on est parfois critiqué parce qu'on utilise le girobroyeur. Mais s'il y a plus d'éleveurs, comment ils vont débroussailler ? »* (Terrain B – Entretien 15).

Le berger ne peut plus intervenir de sa propre initiative sur le monde sauvage qui continue sa poussée. Un sentiment d'oppression et d'impuissance naît de cet éloignement produit par les procédures qu'impliquent les mesures de protection des écosystèmes. Il serait faux de se contenter de lire, dans ces réactions, une simple haine de la nature sauvage. L'émotion puissante qui jaillit effectivement de l'évocation de la friche, exprime plutôt une difficulté à transmettre le sens profond que pouvait avoir la pratique de l'écobuage par exemple. C'est toute une culture par laquelle les hommes s'impliquaient physiquement et socialement dans le monde sauvage, qui est ici mise à mal. L'homme ne peut plus affirmer son existence auprès du monde sauvage, il ne peut plus se frotter à lui, ni se mettre à l'épreuve en affirmant sa place dans la nature. Il en est soudainement exclu, et perd en même temps les modalités d'adaptation qu'il avait pu mettre en place depuis des siècles, à travers des pratiques coutumières souvent collectives.

Au premier plan, la dualité nature/culture est présente de façon dominante quel que soit le terrain d'étude sur lequel nous nous penchons. Dans les discours, elle se manifeste par une coupure entre le registre de la gestion et celui de l'émotion. Dans les pratiques, on l'observe à travers une tendance à la rationalisation de l'organisation du travail, l'éloignement physique entre les humains et les animaux, le temps de plus en plus important consacré aux tâches administratives et comptables, les stratégies et logiques qui tendent vers une productivité maximum, la tendance au rejet systématique du monde sauvage. Chez les éleveurs, elle se traduit parfois par le sentiment d'être sous l'emprise d'un système étranger à soi, sur le plan des valeurs et des normes d'action. On la repère également quand les personnes interrogées nous font part des contradictions qu'elles observent dans le fonctionnement de la société actuelle ou dans celui des filières. L'impression d'une dysharmonie entre le vécu individuel profond et le cadre dans lequel les pratiques d'élevage sont pensées à l'échelle collective, peut alors s'exprimer plus ou moins vivement afin de traduire une remise en question de cette apparente évidence du paradigme de la séparation.

Ce constat est certes implacable, mais il ne fait que confirmer la thèse présentée par Philippe Descola dans son ouvrage *Par delà nature et culture*, publié en 2005. Toutefois, nos résultats révèlent que nous pouvons, sur un deuxième plan, souligner la coexistence de formes d'expression différenciées du rapport que les éleveurs français entretiennent avec la nature. Nous pouvons ici nous permettre de dresser un tableau plus nuancé de ces relations entre les éleveurs et la nature, et mettre en évidence le fait que celles-ci se parent de couleurs extrêmement variées, selon les personnes qu'elles concernent et les territoires où elles se jouent. Contrairement à ce que le paradigme de la séparation Nature/Culture voudrait lui-même faire croire, il ne serait pas complètement incompatible avec l'expression d'autres formes de sensibilités à la nature, voire dans certains cas d'autres schèmes ontologiques proposant une vision non dualiste des rapports à la nature. C'est à la démonstration de cet aspect de nos résultats que nous allons à présent nous appliquer.

6.2 – Par delà Nature et Culture : quand la sensibilité des éleveurs s'échappe du cadre et s'exprime quand même

5.2.1 – Quand le masque se déchire

Ainsi, certains éleveurs nous montrent que le départ d'un animal ou sa mort accidentelle sont vécues comme de véritables drames qu'ils n'essaient pas de dissimuler. Ainsi, cette éleveuse de bovins-viande sur le plateau de Gourzy, en vallée d'Ossau, mentionne cette anecdote : « *Marguerite, on la faisait presque monter sur le canapé tellement elle était gentille. Je la faisais descendre de la montagne toute seule. Elle a perdu le pied et on a été obligé de la faire partir [...] Et quand elle est montée dans le camion, j'y étais pas, j'aurais pas pu* » (Terrain C – Entretien 13). De même, cet éleveur-fromager de la commune de Ceyssat dans le Puy-de-Dôme nous confie : « *quand on les vend, c'est un déchirement, c'est comme la perte d'un membre de la famille, c'est pareil. Quand on décide pour l'année de celles qui vont partir et de celles qui vont rester, une semaine avant que les marchands viennent les chercher, on n'en parle pas. Une semaine après non plus* » (Terrain B – Entretien 13).

Les éleveurs sont également conscients que certaines de leurs pratiques peuvent causer de la souffrance à leurs animaux : c'est le cas de cet éleveur de bovin-viande, qui se questionne sur la sensibilité animale et fait remarquer : « *Je ne sais pas s'ils ont une sensibilité quand on sèvre leur veau, peut-être que ça leur fait mal au cœur, certainement... J'imagine... On ne va pas dire que ça nous fait pas rien non plus... Mais on ne peut pas s'arrêter à ça, sinon on ne pourrait pas produire...* » (Terrain A – Entretien 12). De même, il soulève le fait que « *Quand on leur fait mal, elles le sentent, quand on va vite, elles n'aiment pas. Quand on n'est pas bien dans sa peau, on va plus vite, elles n'aiment pas trop, elles le sentent* » (Terrain A – Entretien 12). Il ajoute que cette sensibilité aux animaux d'élevage peut aller jusqu'à lui provoquer une certaine confusion, qui se traduit d'ailleurs dans son discours par des phrases inachevées : « *Ça ne me fait pas rien, c'est tout le temps... On ne peut pas parler de douleur... Les voir partir, on sait que c'est la finalité. Maintenant, je ne sais pas... Je ne sais pas quoi en dire. C'est difficile à exprimer* » (Terrain A – Entretien 12).

Les pratiques peuvent être soumises à un effet de tiraillement, entre ce que l'on peut faire, ce que l'on doit faire, ce que l'on veut faire. Reprenons ici un exemple déjà cité dans le chapitre précédent, car il nous semble bien exprimer cette tension interne, à propos du rôle que jouent les haies dans le bocage.

« *L'arbre...Il en faut, pas de « trop ». Pour la nature, pour l'ombre pour le bois... Après... Je suis pas contre les arbres, nous on a un propriétaire qui est très à cheval sur les arbres. Il y a une limite ! Quand, sur ta parcelle, les arbres il y en a un tous les deux mètres ... Il y a 20 m où il y a rien. Il en faut pour la nature, pour tout, pour l'ombre, pour le paysage. C'est beau, d'avoir des arbres. On fait partie de ceux, dans les secteurs, qui n'ont pas tout arraché, peut-être à tort, parce que maintenant ils nous embêtent, avec le matériel. Ils seraient mieux sur les bords qu'au milieu. Les bêtes, quand il fait grand chaud, elles cherchent l'ombrage. Ça donne du boulot aussi, il y a le bois à faire...Et puis, c'est limite dangereux à faire... Quoique c'est remis au gout du jour, il y a des entrepreneurs équipés. »*

— Points négatifs
 — Points positifs
 — Postures de justification

(Terrain A – Entretien 18)

Le thème des haies bocagères et de l'arbre, vient faire naître chez cet éleveur en bovin-viande des logiques paradoxales, qui nous révèlent un certain tiraillement intérieur se répercutant sur les pratiques. Dans le discours ci-dessus, nous avons surligné en rouge les passages qui nous évoquent l'arbre en tant que donnée contraignante. En vert, nous avons surligné les passages qui nous évoquent l'arbre sous ses aspects positifs. En violet, nous avons mis en évidence ce qui révélait un positionnement par rapport à des acteurs extérieurs (le propriétaire, les agriculteurs voisins, les entrepreneurs). Cet éleveur ne peut nous parler de son rapport à l'arbre sans que jaillissent des préoccupations d'organisation du travail. Il ne dénie pas à l'arbre ni son utilité pour l'élevage car « *les bêtes, elles cherchent l'ombrage* », ni ses qualités esthétiques et paysagères « *c'est beau d'avoir des arbres* ». Seulement, ces arguments sont entrelacés avec d'autres paramètres qui entrent en jeu et qui prennent le dessus sur l'expression de sa sensibilité. De ce fait, il n'entre jamais tout à fait en relation avec cet arbre dont il nous parle : il nous évoque plutôt tout ce qu'il y a autour, en termes de préoccupations et de contraintes, du point de vue de ses objectifs professionnels et à partir des repères que lui fournit son environnement social. En effet, le besoin de se positionner par rapport aux autres acteurs apparaît également de façon marquante. Devant nous, il essaie de se justifier, comme si être agriculteur signifiait être catalogué dans le camp de l'anti-nature, mais lorsqu'il affirme « *je suis pas contre les arbres* » on ne sait pas si cette affirmation est sincère ou si elle cherche à entrer en correspondance avec l'avis du propriétaire de ses parcelles. Ci-dessous, nous avons élaboré un schéma pour mettre en évidence la multitude des facteurs étrangers qui interagissent ici avec la sensibilité de cet éleveur, pour finalement nous amener à observer le résultat d'une rencontre impossible, dans ce cadre du moins, sur le plan de la sensibilité.

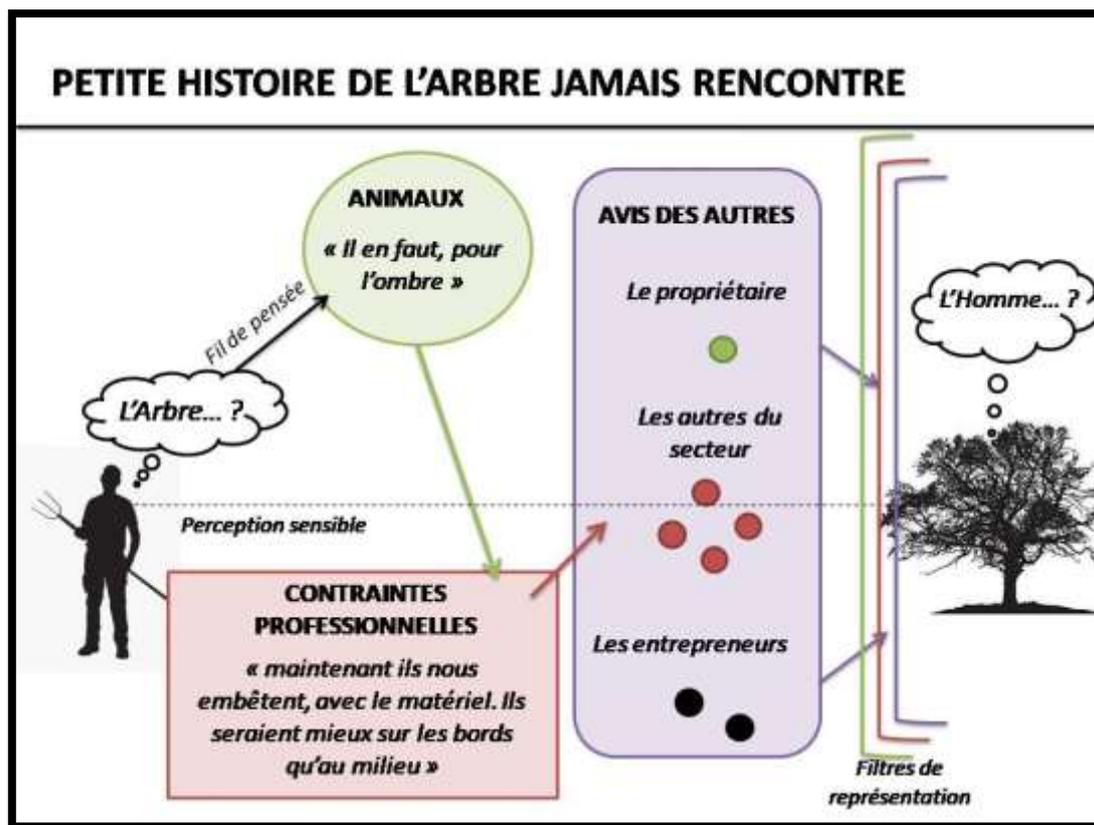


Figure 29. Source : Marie Guicheteau, 2020.

Finalement, on peut dire que cet éleveur entre en lien avec cet arbre à travers tout un système qui conditionne les modalités de cette relation. La sensibilité personnelle, dans ce cadre, est reléguée à l'arrière de la scène. La relation à la nature mentionnée ici est plutôt impersonnelle, et les différents registres mobilisés lors de ce portrait nous permettent de révéler l'effet de morcellement que fait apparaître, chez l'éleveur, la question de la nature (ici à travers la thématique de l'arbre dans le bocage).

Cette zone de tension entre l'émotionnel et le rationnel peut être suffisamment vive pour que certains renoncent à leur vocation, ainsi que nous l'a exprimé cet ossalois rencontré à la station d'Artouste : « *je n'ai pas voulu être schizophrène : c'est pour ça que j'ai abandonné ce rêve de gosse* » (Terrain C – Entretien 10). De même, pour ce jeune apprenti-berger, qui nous confie avoir compris qu'il n'en ferait pas son métier, qui est très dur aussi bien sur un plan physique que mental, et qui supposait d'avoir un rapport marchand de l'animal (Terrain C – Entretien 12).

D'autres éleveurs prennent du recul sur leur parcours et essaient de remanier leur conception du métier, en prenant appui sur les connaissances personnelles qu'ils ont acquises par l'expérience. Ainsi, cet éleveur de vaches laitières sur le territoire du Puy-de-Dôme nous exprime ses doutes et ses hésitations quant à sa situation personnelle d'une part, quant à l'évolution du métier d'autre part.

Son témoignage nous montre qu'il essaie de mettre en place une synthèse personnelle lui permettant de dégager une nouvelle cohérence, qu'il pourrait mettre en application sur son système d'élevage alors qu'il approche du départ à la retraite. Il a refusé d'aller vers une mécanisation accrue, remettant en cause les systèmes qui s'appuient exclusivement sur le développement technologique. « *Il faut s'occuper du robot, il faut être toujours après [...] cette maintenance ne me plaisait pas. Et puis, habituer les vaches...* » (Terrain B – Entretien 13). Il se montre intéressé par les systèmes d'agriculture biologique, mais reste prudent quant à leur application : « *Peut-être qu'on viendra au bio, après. C'est pas impossible qu'on n'y vienne pas un jour* » (Terrain B – Entretien 13). En attendant, il nous évoque les adaptations qu'il expérimente sur sa ferme : « *il faut être bio dans sa tête, c'est-à-dire ne pas accepter toutes ces saloperies ; on n'en met plus de fongicides. On a arrêté tout ça* » (Terrain B – Entretien 13). Il remet en question les connaissances qui lui ont été transmises dans le cadre de l'enseignement agricole, ce qui lui fait ressentir le sentiment d'avoir été trahi : « *Quand j'allais à l'école, on nous apprenait surtout à produire. Quand on retournait une prairie, on nous apprenait surtout à le faire sans lindane. Vous vous rendez-compte la saloperie que c'est ? Il fallait répondre ça, même aux examens [...] Tout ce que j'ai appris, c'est faux. C'est tout faux, ce qu'on nous a appris. Voilà où ça nous a mené [...] On a été trompé et même trahi* » (Terrain B – Entretien 13). Cette scission intérieure entre le registre de la gestion et le registre de la sensibilité, passe donc parfois par le jaillissement d'une certaine violence émotionnelle, qui est sans doute nécessaire pour se réapproprier son histoire et sa sensibilité personnelle à la nature.

La prise de conscience de cette tension intérieure peut se manifester par une dénonciation du cadre dans lequel s'exerce aujourd'hui cette activité. Des émotions de colère peuvent surgir, voire l'expression d'une certaine forme de culpabilité. « *On ne peut plus continuer à faire comme si les ressources naturelles étaient infinies. Aujourd'hui, on s'aperçoit qu'il faut qu'on fasse attention à tout ça, pour nos enfants [...] Notre génération, on devrait peut-être avoir honte des trente dernières années et de l'état dans lequel on va laisser la terre aux générations futures [...] Aujourd'hui le cours normal est à l'agrandissement, il faut vraiment qu'on inverse ça. C'est vraiment un projet de territoire. Il y a urgence* » (Terrain C - Entretien 15). C'est également ce que nous traduit cette réaction d'un éleveur récemment converti à l'agriculture biologique : « *Les agriculteurs se disent : on s'est foutu de nous pendant 30 ans ! On ne veut pas croire, on nous a menti ! Il faut accepter une totale remise en question ! On a abîmé notre terre comme 20 générations ne l'avaient pas fait* » (Terrain A – Entretien 6).

6.2.2 – Sortir du cadre : les petits « à côté »

Si le rapport à la nature est rendu difficile, voire douloureux, dans un cadre professionnel qui vient prolonger le paradigme de la séparation Nature/Culture, si on observe très souvent la formulation d'un effet de coupure entre monde émotionnel et monde de la gestion d'entreprise, si les remises en question, en cours ou en fin de carrière, peuvent provoquer des déchirements personnels et des désillusions, ce n'est pas pour cela qu'il nous faut limiter les liens des éleveurs à la nature à cette histoire de la séparation entre Société/Nature. Cette domination du paradigme naturaliste est certes réelle. Elle conditionne en grande partie la manière avec laquelle les éleveurs entrent en relation avec la nature, c'est indéniable.

Mais à présent, nous allons tenter d'aller plus dans le détail, en explorant ces petits à côtés qui permettent à ces éleveurs et à ces éleveuses de vivre et d'exprimer spontanément un ressenti personnel et sensible qui n'est pas seulement orienté par la poursuite de résultats sur le plan économique.

Tout d'abord, sortir du cadre professionnel peut être une manière de redécouvrir son lien à la nature, et de se libérer des filtres de représentation qui sont ceux de la sphère professionnelle. « *Pour arriver à faire ce métier sur un long terme, il faut arriver à ne pas avoir la tête dans le guidon trop longtemps [...] Il faut pas que les aléas du boulot empiètent sur le reste.* » (Terrain B – Entretien 11). La même idée est développée par cette éleveuse de brebis à viande : « *Moralement, tu as besoin de faire autre chose* » (Terrain A – Entretien 7). L'exercice d'une activité-passion peut faciliter ce lâcher prise des soucis liés à l'activité professionnelle, et l'appréciation de la nature sous un angle différent. La pratique de l'équitation, par exemple, est mentionnée par deux personnes interrogées comme une manière efficace de rompre avec la sphère professionnelle : « *J'ai deux chevaux à moi sur des parcelles, dans le bas de Ternant. Ils sont près du ruisseau, ça descend à pic* » (Terrain B – Entretien 11) nous dit cette jeune éleveuse de vaches laitières. De même, cette éleveuse de brebis nous mentionne : « *Nous en plus on a toujours eu des chevaux.* » (Terrain B – Entretien 7). Un profil plus original nous est montré à travers l'exemple de cet éleveur de vaches de race ferrandaise : « *mon autre passion depuis gamin, c'est les papillons. Je suis entomologiste* » (Terrain B – Entretien 6).

Enfin, nous pouvons évoquer cet éleveur ossalois, qui nous exprime avec enthousiasme sa passion pour la montagne et les sports de pleine nature : « *Moi j'aime déjà la montagne même sans les brebis, je suis accompagnateur en montagne aussi. C'est une passion pour la montagne, pour la marche, l'escalade, autant en hivernal qu'en estival* » (Terrain C – Entretien 7) ou celui-ci qui nous apprend « *Je suis chasseur, cueilleur de champignon, je ramasse des myrtilles, des framboises...* » (Terrain B – Entretien 14).

Mais ces petits à côté peuvent être aisément sacrifiés par l'éleveur, lorsque les tâches sur la ferme lui demandent une présence assidue presque exclusive. L'exemple nous en est donné par cet éleveur de vaches charolaises, qui vit sur la commune des Herbiers : « *Je pourrais avoir un jardin...mais je n'ai pas le temps. Quand je serai à la retraite j'aimerais faire une parcelle sans labour, travailler avec la biodiversité... Je le ferai quand j'aurai du temps* » (Terrain A – Entretien 6). De même, cet éleveur de chèvres nous confie avoir vu disparaître, au cours de sa carrière, la pratique de la cueillette collective : « *on pratique moins la cueillette. On ne récolte plus les châtaignes du vieux châtaignier... Autrefois, ces petits plaisirs changeaient le quotidien. Il y avait des pommiers dans les villages. Chacun faisait son jardin. On ne sait plus faire la cuisine ! On ne savoure plus, on ne prend plus le temps* » (Terrain A – Entretien 10).

L'originalité du métier d'éleveur se voit peut être davantage dans cette organisation du temps de travail qui inclut la vie personnelle au lieu de l'exclure. Ces petits « à côté », ils se vivent en fait, le plus souvent, à l'intérieur du cadre professionnel. Il est donc possible de sortir du cadre, sans en sortir. Il est possible de créer du temps, à l'intérieur du temps ; de créer de l'espace à l'intérieur de l'espace. Pour mieux comprendre cet apparent paradoxe, nous pouvons reprendre ces citations, qui évoquent bien la mise en place d'un processus d'appropriation du cadre de travail, permettant d'associer la bonne réalisation des pratiques professionnelles avec le goût d'une certaine liberté, et le maintien d'une indépendance d'esprit. Cette jeune salariée a par exemple conscience de ses avantages par rapport à un autre type d'emploi : « *En fait on a une souplesse énorme. On n'est pas à l'usine même s'il y a une régularité pour la traite. Tu peux quand même organiser ta journée comme ça t'arrange* » (Terrain B – Entretien 11). De même, cet éleveur de vaches allaitantes, dans le Bocage Vendéen, nous explique : « *Nous on est libre de notre temps, on s'organise, si j'ai envie de prendre une heure, je peux. C'est appréciable [...] J'ai affaire en ville, hop, j'y vais... On a cette liberté là* » (Terrain A – Entretien 18). De même, ce responsable syndical des Herbiers met en avant une certaine qualité de vie : « *Tu y es tout le temps mais tu es quand même ton propre chef* » (Terrain A – Entretien 8). Quant à cet éleveur ossalois, il relativise ainsi les difficultés du métier en rappelant la souplesse d'organisation qui lui est agréable : « *Si on n'a pas envie de traire à 18h, on peut traire à 19h. Si un jour j'ai quelque chose de plus pressant que le foin, ce dernier attendra le lendemain* » (Terrain C – Entretien 15).

Explorons donc quelles sont les manifestations émotionnelles de contentement et de plaisir qui ont pu surgir lors des entretiens, à propos des relations éleveurs/nature. Même si celles-ci, la plupart du temps, ne sont pas mises au premier plan, il serait faux de croire qu'elles en sont absentes. Au contraire, cela participerait même à renforcer l'idée de séparation telle que nous l'avons déjà abordée. En tendant mieux l'oreille, en ouvrant mieux les yeux, nous découvrons que ces « à côtés » sont en fait le plus souvent insérés dans le quotidien des éleveurs (un constat qui fait écho avec le développement du chapitre 2).

ENTRETIENS	PETITS RIENS DE TOUS LES JOURS
Terrain A – Entretien 6	<p>« Je fais mon petit tour et je regarde le stade de l’herbe... » « J’en ai une aujourd’hui, je l’ai nourri au biberon, je la caressais... Elle venait à moi au pré, je m’en servais pour emmener les autres. » « C’est vrai, le matin quand on est dans cette campagne, on respire. »</p>
Terrain A – Entretien 7	<p>« Je suis bien dehors » « Les agneaux, que ce soit mon mari ou moi... On s’attache, on leur fait des bisous... Faire naître, c’est beau ! »</p>
Terrain A – Entretien 8	<p>« C’est ça qui est beau, c’est d’avoir des animaux, de faire des lots de volaille qui vont bien profiter, des accouplements raisonnés sur des brebis. Il y a de l’innovation aussi. »</p>
Terrain A – Entretien 10	<p>« Le plaisir de bien manger, au fond, ça fait partie de la nature du métier ! [...] Comme de manger un bon pot-au-feu, en famille ! »</p>
Terrain A – Entretien 12	<p>« C’est aussi au printemps, quand les animaux sont au pré, on le voit d’une autre manière. »</p>
Terrain A – Entretien 13	<p>« Nous on aime bien quand elles sont dehors. Vient demain à 10h dans le bâtiment ! Tu vas les entendre meugler pour sortir, surtout s’il fait beau ! [...] On travaille dehors, avec la nature. »</p>
Terrain A – Entretien 14	<p>« Tous les jours on a des surprises, c’est la magie de travailler avec des bovins. Une fois je me souviens, on a eu des triplés sur la ferme. »</p>
Terrain A – Entretien 15	<p>« Se balader au milieu des brebis et puis regarder comment elles se comportent, s’asseoir, les regarder manger... »</p>
Terrain A – Entretien 18	<p>« Au printemps, t’es bien à l’ombre, t’as des nidifications, des trucs comme ça. T’aime bien, quand tu trouves un nid, un machin... Un... Oui, dans les haies, perdrix, canards, puis tu retournes y voir, jusqu’à temps qu’il y ait des petits. Ça fait partie des p’tits folklores, ça fait plaisir, de voir ça. Les lapins, les trucs comme ça... C’est rigolo à voir quoi »</p>
Terrain B – Entretien 5	<p>« On est simples, les uns et les autres. On peut parler ensemble. On parle le même langage. C’est que du bonheur. »</p>
Terrain B – Entretien 6	<p>« C’est l’amour après de sa région et de tout ce qui va avec, cette identité. »</p>
Terrain B – Entretien 7	<p>« Quand il fait beau, c’est le plus beau métier du monde » « Et puis, je vois les montagnes d’en face, l’arbre là. Je vais tout regarder toute la journée. C’est pour ça que je m’ennuie jamais, c’est toujours différent. »</p>
Terrain B – Entretien 11	<p>« Moi, mon rêve, c’est les jersiaises... » « Quand il fait beau et que tu lâches les vaches le matin, elles sont super contentes de sortir, je trouve ça super beau à voir. Moi, ça me fait plaisir devoir les vaches heureuses, dehors. Dans la salle de traite on a une vache qui fait partie de l’ancien troupeau en fait [...] Elle sort jamais de la salle de traite sans avoir eu son petit câlin. Quand elle sort, elle nous lèche dans le dos, c’est un moment qui dure 30 secondes tous les jours, c’est des petits moments qui sont sympas. »</p>
Terrain B – Entretien 12	<p>« On rigole, tu vas voir »</p>
Terrain B – Entretien 13	<p>« Quand on va dans les prés avec quelqu’un d’étranger, elles ne vont pas venir, mais si on y va tout seul, elles s’approchent de nous, elles demandent des caresses, c’est vraiment... »</p>

ENTRETIENS	PETITS RIENS DE TOUS LES JOURS
Terrain B – Entretien 14	« C'est un site qui est magique, de l'autre côté de ce qu'on connaît. C'est complètement sauvage de ce côté-là. On ne voit même pas l'antenne du Puy-de-Dôme. C'est très beau. J'ai une parcelle par là où je mets les brebis. »
Terrain B – Entretien 15	« Ça arrive peut-être mais je m'en rends pas bien compte [des bons moments]. Quand on a de belles récoltes, que les vaches ont fait le veau toutes seules et que tout va bien »
Terrain B – Entretien 16	« Quand on m'a dit qu'il fallait laisser le veau sous la vache, j'ai essayé. J'étais jeune, je n'avais pas fait la moitié de ma vie. C'est les plus beaux moments de la vie, mais encore faut-il les conscientiser »
Terrain C – Entretien 4	« La sieste ! L'après-midi ! Je mange un peu... J'aime bien faire un peu de sieste, c'est normal, eh ! Avant, on emmenait la gourde en peau de chèvre et le casse-croûte... » « Ici c'est magnifique... Pombie, Anéou, Bious Artigues... »
Terrain C – Entretien 5	« Ah oui ! Emouvant et beau à observer. Suis même resté un jour en plein soleil pas loin d'une vache qui venait de vêler »
Terrain C – Entretien 6	« C'est un métier qui me plaît, dans un cadre idéal, avec des bons et des mauvais côtés. Je suis content du travail que je fais. Même quand je me lève le latin, je suis content d'aller voir mes brebis... Même si elles sont des fois un peu caractérielles. Ça fait que la vie n'est pas la même tous les jours, c'est pas répétitif... Je suis content de ma vie, du travail que j'ai »
Terrain C – Entretien 7	« C'est un paysage merveilleux qu'on voit depuis qu'on est gosse »
Terrain C – Entretien 8	« Il y a une texture de caillé qui me plaît bien. Quand je la trouve dans mes mains, je suis contente, je me dis que mon fromage doit être bon. »
Terrain C – Entretien 9	« Ici, en montagne on se parle un peu plus. On a une salle de fabrication collective. Moi ça j'adore, là de suite tu peux discuter un peu plus et te rendre compte de tes problématiques communes et ça crée forcément des liens. »
Terrain C – Entretien 12	« On peut vraiment profiter du cadre de vie exceptionnel » « La connaissance des orages par exemple, le fait de sentir la direction du vent, de différencier une herbe, des petites choses qui ne se voient pas, qui ne se disent pas, mais qui permettent de se sentir en harmonie avec la montagne. »
Terrain C – Entretien 13	« Tout est plaisant, il y a des choses plus difficiles, mais on aime. »
Terrain C – Entretien 14	« J'aime faire de la pédagogie, expliquer pourquoi on fait ce métier et on l'aime, pourquoi on aime nos montagnes et nos animaux. »
Terrain C – Entretien 15	« On a peut-être plus de rapport humain en montagne. Là haut, les marqueurs sociaux s'effacent. » « Un photographe m'avait proposé de travailler avec lui. J'ai accepté, en partant du principe que c'est un beau métier. On a écrit un livre ensemble. »
Terrain C – Entretien 16	« A Arriutort là haut, c'est mon paradis là-bas. »

Tableau 22 : les petits riens de tous les jours.

6.2.3– Face au paradoxe de la perception double : la séparation entre Nature et Culture, une évidence à déconstruire ?

Lorsque nous interrogeons la dualité Nature/Culture à travers l'ensemble du corpus des entretiens réalisés, nous obtenons des résultats qui semblent a priori incompatibles.

D'une part, nous comprenons que le monde des éleveurs est construit selon la trame naturaliste qui sépare Nature et Culture. Il en résulte clairement, dans les discours, un effet de dissociation entre registre émotionnel et registre gestionnaire. De plus, la sensibilité est écartée de la scène des pratiques. Cette scission entre les mondes peut se manifester, à l'échelle de l'individu, par des zones de tensions et des conflits plus ou moins conscientisés, à l'échelle de l'individu comme du collectif.

Dans le schéma ci-dessous, nous avons tenté de représenter comment cette dualité vient introduire différents niveaux de coupure, entre les domaines de la nature et de la culture, entre les savoirs scientifiques et les savoirs empiriques, entre langages sensibles et langages techniques. Au milieu du schéma, l'étoile rouge représente les possibles conflits qui peuvent surgir au niveau des points de convergence entre deux polarités opposées.

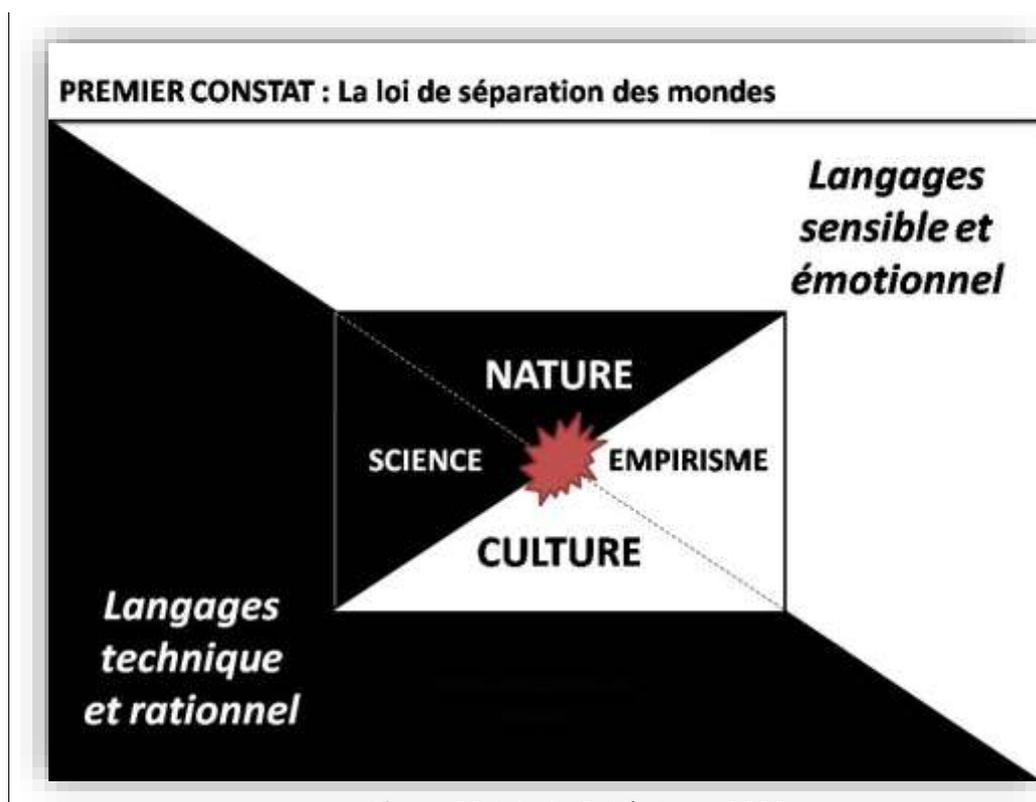


Figure 30. Marie Guicheteau, 2020.

De ce premier découpage, nous déduisons que la sensibilité à la nature se vit plutôt en dehors de la sphère technique du système d'élevage. C'est ce qui nous amène à aller rechercher les petits « à-côtés », moments d'évasion lors desquels les éleveurs entretiennent un rapport à la nature personnel, spontané, original, non influencé par la sphère professionnelle, ses codes de langage, ses contraintes d'action.

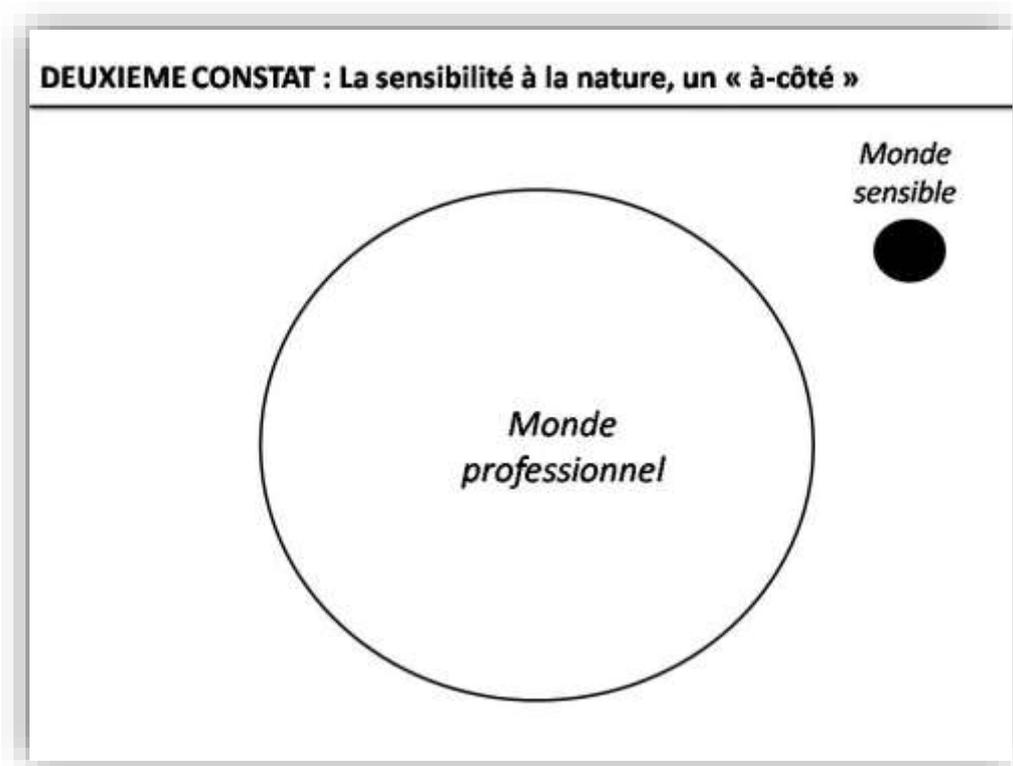


Figure 31. Marie Guicheteau, 2020.

Certaines citations du tableau ci-dessus paraissent confirmer cette manière de penser les rapports éleveurs/nature. Par exemple, ces éleveurs expriment le soulagement qu'ils ressentent lorsqu'ils s'autorisent une pause. Ils mettent plutôt l'accent sur le contentement ressenti lorsqu'ils quittent la sphère professionnelle, pour rejoindre la sphère privée, familiale, intime : « *Le plaisir de bien manger, au fond, ça fait partie de la nature du métier ! [...] Comme de manger un bon pot-au-feu, en famille !* » (Terrain A – Entretien 10). De même pour ce berger ossalois qui, lorsqu'on lui demande ce qu'il préfère dans ce métier, insiste (non sans humour) sur les moments de détente : « *La sieste ! L'après-midi ! Je mange un peu... J'aime bien faire un peu de sieste, c'est normal, eh ! Avant, on emmenait la gourde en peau de chèvre et le casse-croûte...* » (Terrain C – Entretien 4). Rapportons aussi ce témoignage qui insiste surtout sur la difficulté du métier d'éleveur : « *Ça arrive peut-être mais je m'en rends pas bien compte [des bons moments]* » (Terrain B – Entretien 15). L'été, les pratiques pastorales forment elles-aussi un « à-côté » valorisé par rapport au quotidien dans la vallée. Ainsi, les éleveurs-bergers seraient plus solidaires en montagne, ils prendraient plus le temps de communiquer les uns avec les autres.

« Ici, en montagne on se parle un peu plus » (Terrain C – Entretien 9). Egalement, les occasions d'échanger avec le reste de la société y seraient diverses et enrichissantes : « On a peut-être plus de rapport humain en montagne. Là haut, les marqueurs sociaux s'effacent » (Terrain C – Entretien 15). Dans la Chaîne des Puys, la pratique de l'estive soulage considérablement les éleveurs du point de vue du temps de travail : « pour nous c'est les vacances » (Terrain B – Entretien 15).

Enfin, le fait de pouvoir s'offrir des congés quelques semaines par an est reconnu par certains éleveurs comme une émancipation par rapport aux modes de vie de leurs aïeux, qui leur permet de s'ouvrir à d'autres territoires, à d'autres modes de vie, à d'autres manières de penser et d'agir : « C'est les nouvelles générations. Mon père lui ne prenait jamais de vacances. Les nouvelles générations prétendent aux mêmes droits que les ouvriers ou les commerçants. Ça change le regard sur le métier » (Terrain C – Entretien 14).

Mais considérer que le rapport sensible des éleveurs à la nature se vit plutôt « à côté » du cercle professionnel ne nous paraît pas une interprétation entièrement satisfaisante au regard des témoignages recueillis. Les résultats obtenus sont plus subtils qu'une telle séparation. Nous découvrons en effet que le monde émotionnel des éleveurs se vit aussi à l'intérieur du cercle des pratiques. Aussi, il n'est pas aussi clairement dissocié du monde économique que pouvait nous le laisser penser cette coupure entre le technique et l'émotionnel. Les pratiques du quotidien sont souvent le lieu par lequel s'exprime le plus la sensibilité à la nature. Du moins, l'originalité du métier d'éleveur est d'englober ces « à-côtés », de marier d'une façon particulière sphère professionnelle et vécu personnel. Manifestement, notre première déduction était insuffisante : les rapports sensibles des éleveurs à la nature ne s'expriment pas ailleurs que dans les pratiques. Ils doivent être trouvés là, dans la matérialité du monde quotidien.

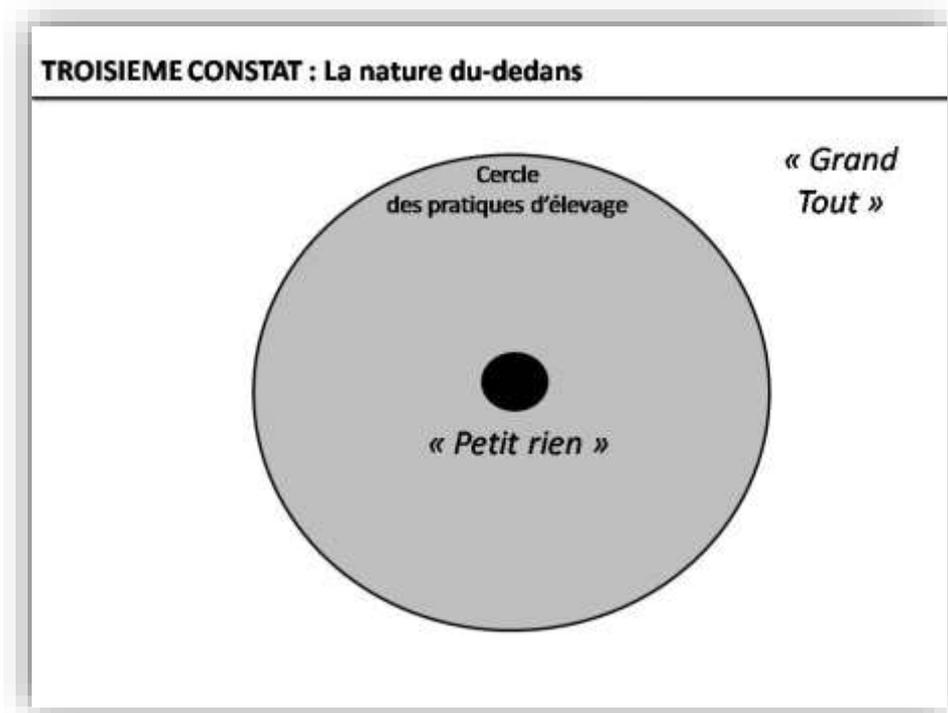


Figure 32. Marie Guicheteau, 2020.

A partir du constat de l'évidence de la séparation Nature/Culture, découle donc un résultat qui semble constituer son antithèse : la sensibilité à la nature se vit dans les pratiques quotidiennes, au sein des pratiques d'élevage.

Pour appuyer cette théorie, nous pouvons reprendre des extraits d'entretien. Le fait d'être au-dehors, de travailler au contact des animaux, de fabriquer un produit de qualité : tout cela est la source d'un contentement qui se vit à travers des pratiques précises, et qui nous a été exprimé par des anecdotes comme celles-ci : « *Faire naître, c'est beau !* » (Terrain A – Entretien 7). « *Se balader au milieu des brebis et puis regarder comment elles se comportent, s'asseoir, les regarder manger...* » (Terrain B – Entretien 7). « *Quand il fait beau et que tu lâches les vaches le matin, elles sont super contentes de sortir, je trouve ça super beau à voir* » (Terrain B – Entretien 11). « *Quand on va dans les prés [les vaches] s'approchent de nous, elles demandent des caresses, c'est vraiment...* » (Terrain B – Entretien 13). « *Quand on m'a dit qu'il fallait laisser le veau sous la vache, j'ai essayé [...] C'est les plus beaux moments de la vie* » (Terrain B – Entretien 16). « *Il y a une texture de caillé qui me plait bien. Quand je la trouve dans mes mains, je suis contente* » (Terrain C – Entretien 8).

Mais ce contentement peut aussi s'exprimer de façon diffuse à travers l'ensemble du métier, sans se référer à des pratiques précises : « *Tout est plaisant, il y a des choses plus difficile, mais on aime* » (Terrain C – Entretien 13). « *C'est vrai, le matin quand on est dans cette campagne, on respire* » (Terrain A – Entretien 6). « *C'est un paysage merveilleux qu'on voit depuis qu'on est gosse* » (Terrain C – Entretien 7).

A travers ces témoignages variés, la culture est présente à l'intérieur de la nature, la nature est présente à l'intérieur de la culture.

Deux modes d'entrer en relation à la nature, apparemment opposés dans leurs formes, sont donc mobilisés par ces éleveurs et éleveuses :

- *La sensibilité des éleveurs à la nature s'exprime plus facilement à l'extérieur du cadre professionnel, à-côté du contexte économique et technique des systèmes d'élevage.*
- *La sensibilité à la nature trouve sa source dans les pratiques du quotidien, par des événements particuliers ou de façon diffuse à travers l'ensemble des pratiques.*

Et même, ils s'engendrent l'un l'autre. Or l'un est dualiste, l'autre est non-dualiste. Comment est-ce possible ? Ce paradoxe, nous avons essayé de le représenter sur le schéma ci-dessous qui vient superposer les différentes figures obtenues.

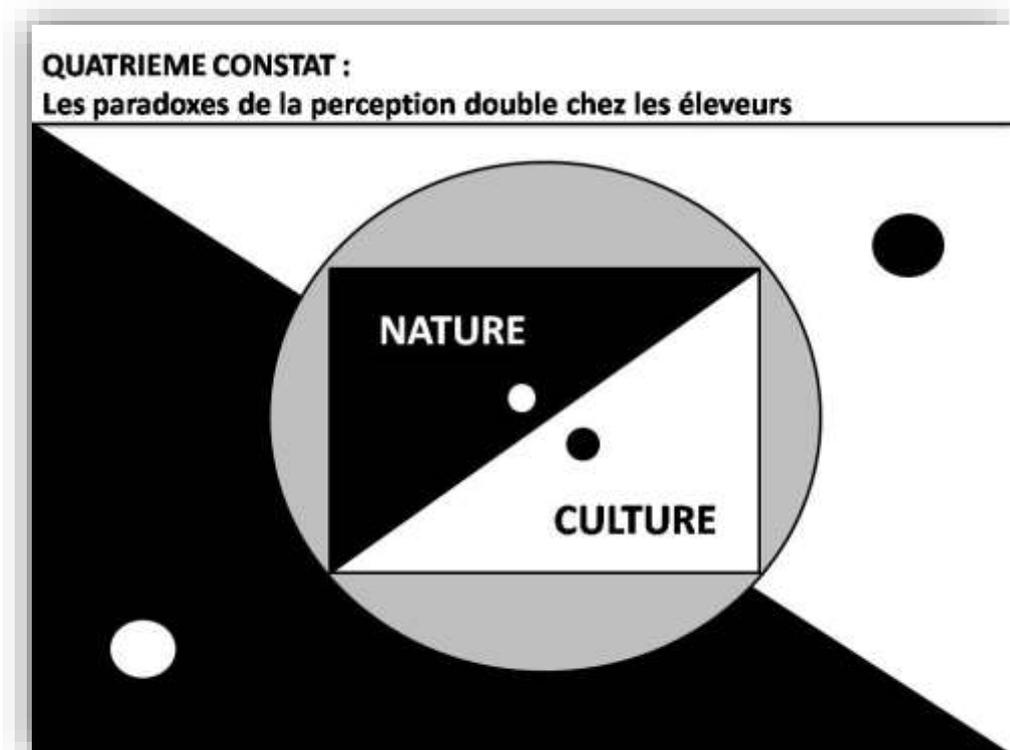


Figure 33. Marie Guicheteau, 2020

Ainsi, le monde émotionnel des éleveurs rencontrés peut certes, dans un premier temps, être perçu comme séparé des pratiques. Celles-ci prennent appui sur une logique dualiste qui apparaît au premier plan des entretiens réalisés, et que nous qualifions sans peine de majoritaire ou dominante. C'est que nous avons montré en tout début de chapitre.

Cependant, une autre logique apparaît également en filigrane des entretiens, qui nous amène à formuler un tout autre résultat : celui d'une intrication entre le monde sensible et le monde des pratiques. C'est à travers les pratiques que la sensibilité à la nature des éleveurs s'exprime, qu'ils le mettent en avant ou non. Monde des pratiques et monde émotionnel se vivent donc en même temps, sans être dissociés l'un de l'autre. Ce résultat tend à nous montrer que deux résultats différents peuvent être également vrais. L'ontologie dualiste est certes radicale dans sa formulation, puisqu'elle implique qu'il est impossible de voir les choses autrement que selon sa propre logique. Mais, même si elle peut venir en bloquer la perception, elle n'empêche en rien la manifestation effective de cette sensibilité différente. La sensibilité des éleveurs à la nature prend donc place à la fois en dehors du monde professionnel, et en dedans.

C'est ainsi que la phrase « *on ne peut pas voir deux mondes à la fois* » (Terrain B – Entretien 6), que nous avons recueillie auprès d'un éleveur membre de l'association des Eleveurs Autrement, nous paraît contestable du point de vue de nos résultats. Ces premières pistes de réponse à notre problématique sont toutefois encore trop généralisantes. Il nous faut à présent découvrir comment s'exprime cette double facette de la sensibilité des éleveurs à la nature, en comparant les trois territoires que nous avons étudiés.

6.3 - Un monde partiellement enchanté ?

Analyse différenciée des trois terrains d'étude

5.3.1 - Sur le territoire du bocage vendéen : la nature comme un outil de travail

D'abord, lorsqu'on lit les pratiques d'élevage sous le prisme d'une coupure entre registre gestionnaire et registre émotionnel, on peut être tenté de croire que l'émerveillement a été définitivement chassé du monde des éleveurs, ou qu'il ne s'y montre qu'en ses marges. De même, tout ce qui relève de la pensée poétique ou irrationnelle semble, à première vue, avoir été soigneusement banni du langage de ces hommes et de ces femmes professionnels de l'élevage. L'étude des entretiens du territoire du Bocage Vendéen nous confirme cette hypothèse d'une manière incontestable : aucun des éleveurs que nous avons rencontré n'utilise ces deux registres, même de façon ponctuelle ou suggérée. Eventuellement, nous pouvons mentionner l'exception de cette éleveuse de brebis à viande, qui nous parle de la place que jouent l'eau et l'arbre dans son système d'élevage de la façon suivante : « *L'eau, c'est de l'or, c'est la base de tout, ça donne naissance. L'arbre, c'est le résultat.* » (Terrain A – Entretien 7). Nous avons ici deux métaphores qui nous amènent à parler d'une pensée analogique de la nature.

Un autre témoignage que nous pouvons également placer ici est celui de cet éleveur de vaches à viande, qui nous fait part du regard positif qu'il pose sur les prairies humides dont il a la charge, ce qui l'amène à s'approprier les préoccupations environnementales qui sont celles du bassin-versant de la Bultière, à les rendre siennes. « *Il ne faut pas que nous retournions nos prairies... Tous ces prés humides, autour de la Bultière, qu'est-ce qu'on en fera ?* » (Terrain A – Entretien 6) Cet éleveur ne cherche pas à minimiser la situation, mais au contraire à la rendre visible à tous ceux qui, comme lui, peuvent avoir un rôle à jouer : c'est ce qui a motivé sa prise de responsabilité lors des réunions organisées par les collectivités territoriales « *Il faut qu'on emmène cette question de la qualité de l'eau aux agriculteurs* » (Terrain A – Entretien 6). Il y a bien une dimension éthique dans son positionnement, qui ne cherche pas à moraliser ses pairs mais plutôt à leur révéler la responsabilité qu'ils peuvent assumer, dans un contexte de vulnérabilité des milieux dont ils ne sont pas toujours informés. Quant à lui, il se montre fier de faire sa part pour l'avenir de ce territoire, et conscient du rôle que les prairies naturelles jouent sur le plan de la sécurité collective face au risque inondation. Les zonages n'apparaissent pas comme une contrainte entravant les objectifs de production, contrairement à ce que l'on peut observer chez cet autre éleveur en bovin-viande de la même commune (Terrain A – Entretien 12).

Si nous mettons à part ces exceptions, nous pouvons affirmer d'une part que le réalisme est partout le langage dominant utilisé par les éleveurs du bocage vendéen pour évoquer leurs liens à la nature, d'autre part que la notion même de nature n'existe pas en tant qu'une entité sensible et indépendante du vouloir humain. On pourrait parler à cet égard d'une nature quasi invisible, abstraite, lointaine.

Nous ne disposons d'aucun indice ne peut nous permettre de dire quoi que ce soit sur une éventuelle dimension mystique ou magique du lien Homme/Nature, sur ce territoire. Ce résultat est-il dû à l'influence culturelle forte de la religion catholique sur ce territoire ? (Renard, 2005). Devons-nous y voir le signe d'une nature peu remarquable, qu'il s'agisse de sa faune et de sa flore comme de ses paysages, et donc peu puissante sur le plan symbolique ? (Terrain A – Entretien 5). Nous nous contentons ici de le suggérer. Assurément, sur le territoire du bocage herbretais, la nature n'est jamais personnifiée : elle n'incarne pas une altérité qui oppose sa résistance à la main de l'Homme et que ce dernier reconnaît comme une personnalité vivante, dotée d'une intentionnalité propre.

De notre expérience dans le bocage vendéen, nous pouvons développer l'idée selon laquelle le lien à la nature peut être utilisé de façon opportuniste par le modèle naturaliste, sans pour autant qu'il ne participe à renverser ce dernier. C'est le cas que l'on observe à propos d'une exploitation convertie à l'agriculture biologique, qui s'est servi de ce label comme un levier pour mettre en œuvre une démarche commerciale efficace et créer une petite usine de fabrication de yaourts. Ce sont plutôt les domaines de la gestion d'entreprise et des techniques de vente qui ont alors été développés. L'image du lien éleveur/nature sert ici d'argument de vente, mais le regard porté sur les animaux et sur les milieux naturels ne s'appuie pas sur une ontologie différente de celle qui domine aujourd'hui en Occident.

Sur nos deux autres terrains d'étude, les entretiens nous révèlent un résultat bien plus nuancé, comme nous allons le voir à présent.

6.3.2 - Sur le territoire du Puy-de-Dôme : races locales, reliquats de l'ancienne magie et néo-druidisme

En ce qui concerne notre terrain du Puy-de-Dôme, nous pouvons insister sur l'importance des races locales dans la manifestation d'une sensibilité particulière entre les éleveurs et la nature. Les races locales et/ou rustiques invitent ces derniers à une autre qualité de présence avec le vivant. Moins productives que les races volontairement sélectionnées pour maximiser les rendements, elles sont notamment choisies pour des critères qui relèvent de l'affectif et des sentiments. Elles mobilisent un registre qui n'est pas seulement comptable, mais qui peut rejoindre certaines convictions philosophiques ou sensibilités poétiques, voire elles peuvent révéler une certaine dimension spirituelle dans les pratiques d'élevage. L'originalité du lien à la nature, telle qu'elle est permise par les races locales, est particulièrement évidente chez cet éleveur de vaches de race ferrandaise. Il les élève par passion, son métier d'éleveur n'est pas la principale source de revenu. C'est le registre du cœur, de l'émotionnel, qui est mis en avant et qui vient guider le choix des pratiques. Il nous affirme ainsi, alors qu'il nous présente son troupeau : « *Tu peux aussi aimer ton animal parce qu'elle en jette, parce qu'elle est majestueuse, par ce qu'elle dégage. Tu peux l'aimer parce qu'elle te fait souvent des doubles, parce que c'est une bonne mère, parce qu'elle nourrit bien ses veaux, parce qu'elle n'est jamais tombée malade. Tu peux aussi l'aimer parce qu'elle a une robe qui te plait* » (Terrain B – Entretien 6).

Ici, les animaux sont appréciés d'abord pour ce qu'ils sont, non pour ce qu'ils apportent matériellement au système de production. Ainsi, les caractères les moins faciles de l'animal ne sont pas pour autant jugés comme étant négatifs, l'éleveur ne cherche pas à les modifier ou à les faire disparaître, au contraire : « *Elles sont plus sauvages. En plus, les ferrandaises, ça a du sang. Elles sont plus vives. Ce que j'aime avec cette race, c'est que quand tu es en face, tu as vraiment un animal. Par rapport à une Holstein, tu la poses là et tu reviens dans un quart d'heure, elle n'a pas bougé.* » (Terrain B – Entretien 6).

La logique marchande intervient très peu dans le témoignage de cet éleveur, ce qui est bien l'une des exceptions les plus marquantes du corpus des entretiens que nous avons réalisés. Chez lui, l'élevage est avant tout un métier passion. A ce sujet, il nous affirme : « *Le seul argument, c'est d'aimer. Tu aimes ou tu n'aimes pas. Si tu choisis cette race c'est parce que... J'ai du mal à l'expliquer... C'est irrationnel et intemporel... Cette vache, elle a une âme, c'est peut-être un truc comme ça* » (Terrain B – Entretien 6). Le fait de ne pas compter uniquement sur l'élevage pour vivre semble jouer un rôle important dans l'intensité de son vécu émotionnel auprès des animaux. Nous pouvons ici établir un parallèle avec les brebis à viande de race locale rava, telle qu'elle nous est présentée par cette éleveuse de Ceysnat : « *la première chose, si tu ne les aimes pas, n'y entame pas. Si tu les aime, vas-y* » (Terrain B – Entretien 14).

Là encore, non seulement le verbe aimer a un rôle à jouer dans la prise de décision, mais encore il est placé en première position.

Toujours dans le Puy-de-Dôme, des indices d'un rapport à la nature teinté d'irrationnel peuvent être décelés. Comme nous le découvrons d'abord à travers de l'analyse de l'extrait suivant :

« Monsieur X, il en faisait pas mal, ça marchait, avec de la gnole dans de l'huile, on frottait, il enlevait le mal. Il avait un don, il faisait une prière, une petite croix avec son pied, tac ; ça se perd ; il y a aussi les gens qui arrêtent le feu, je m'étais fait brûlé une fois, ça y fait. C'est pareil, c'est des prières. C'est instantané. Même qu'on veuille pas y croire, on est obligé d'y croire. Ça vous arrête le mal. Ça guérit après j'avais plus mal, c'était fini. Donc il y a autre chose au dessus de nous, il faut pas rêver » (Terrain B – Entretien 15).

Nous entrons ici dans le registre du pouvoir magique. Apparemment, cet éleveur avait l'habitude de faire appel à un guérisseur doté d'un don particulier qu'il utilisait pour soigner les animaux et les brûlures. Cela passait par l'utilisation d'un mélange à base végétale (la gnole dans de l'huile) auquel s'ajoutait « une prière », et le symbole de la croix. Nous pouvons relever que le registre religieux se mêle volontiers avec le registre magique, dans ce témoignage. Il reste extrêmement vague sur le cadre de croyances dans lequel ces pratiques s'inscrivent, et insiste plutôt sur les résultats concluants obtenus, qu'il s'agisse d'un soin sur les animaux ou d'une brûlure. Il affirme ainsi : *« ça marchait [...] il enlevait le mal [...] ça y fait [...] c'est instantané [...] ça vous arrête le mal [...] ça guérit [...] c'était fini »* Pour donner plus de force à son propos, il s'appuie sur sa propre expérience : *« j'avais plus mal »*. Il observe que cette dimension supranaturelle de la relation de l'Homme à l'animal était pratiquée sur le territoire autrefois et qu'elles tendent à disparaître : *« ça se perd »*. C'est l'observation du résultat qui lui permet d'en conclure à une dimension sacrée de la nature, là encore qu'il ne définit pas clairement, si ce n'est qu'elle existe indépendamment du vouloir humain : *« Même qu'on veuille pas y croire, on est obligé d'y croire [...] il y a quelque chose au-dessus de nous. »* (Terrain B – Entretien 15).

Notre attention est également attirée par le témoignage de cette jeune éleveuse, salariée dans une exploitation laitière du nord de la Chaîne-des-Puys : *« J'étais la seule dans ma classe à avoir fait mon stage en exploitation bio. A l'époque, c'était beaucoup moins répandu que maintenant. C'était en 2002. J'étais un peu l'extra-terrestre de la classe [...] Il y a des techniques de grands-mères qui marchent très bien sur les humains comme les animaux. Les vieux le faisaient avant. Ils arrivaient quand même à s'en sortir avec des choses naturelles. Nous on travaille surtout avec l'homéopathie. Sur mes chevaux, j'utilise le miel sur les plaies, ça marche très bien. Je l'ai fait une fois, sur une vache qui s'était fait couper le trayon. On a appelé le véto pour faire recoudre et j'ai mis du miel dessus pour cicatriser, et ça marche très bien même si les gens ont trouvé ça étrange »* (Terrain B – Entretien 11).

Le témoignage de cette jeune éleveuse tend à montrer que certaines pratiques alternatives s'inscrivent dans le prolongement de croyances anciennes, car « *Les vieux le faisaient avant* ».

Toutefois, selon nous, le cadre de croyances semble avoir évolué, puisque cette éleveuse ne fait nullement référence à la dimension supranaturelle présente dans le témoignage mentionné précédemment (Terrain B – Entretien 15). Seule l'utilisation de produits végétaux dotés d'attributs spécifiques et plus ou moins transformés (les remèdes de grand-mère, l'homéopathie, le miel), sont mentionnés comme puissances agissantes lors du soin. La nature n'en est pas pour autant dotée d'un esprit : c'est le vouloir humain qui commande le processus de guérison, par une connaissance des principes de la plante, ou du miel. Elle utilise là non le registre des croyances mais celui du savoir, et ne mobilise pas explicitement le niveau de l'irrationnel, du supranaturel.

Cependant, nous avons pu découvrir que le regard porté de l'extérieur sur ces pratiques leur donnent un tout autre caractère : leur adoption peut être assimilée à de la sorcellerie par les éleveurs les plus conventionnels. Pour décrire son ressenti de la manière avec laquelle ses camarades du lycée agricole la considéraient, cette jeune femme encore en apprentissage utilise le registre de l'étrange, voire du paranormal : « *J'étais un peu l'extraterrestre de la classe [...] les gens ont trouvé ça étrange* » (Terrain B – Entretien 11).

Il est intéressant de mettre ces deux témoignages individuels en lien avec les expérimentations du collectif des *Eleveurs Autrement*, dont nous avons rencontré le Président (Terrain B – Entretien 16), un animateur de terrain (Terrain B – Entretien 12), un formateur en communication animale (Terrain B – Entretien 8) et auprès desquels nous avons participé à un stage de formation en géobiologie (Terrain B – Entretien 5). Lorsqu'on analyse le contexte de création de l'association, l'on découvre que ce sont bien les pratiques d'élevage qui ont lancé le processus d'acquisition de nouvelles connaissances : c'est la recherche de solutions concrètes répondant aux enjeux de pérennité des systèmes d'élevage qui a initié la création de ce collectif. Le panel des formations aujourd'hui proposées par l'association associe la démarche intuitive et la démarche scientifique. Le corps de l'animal est mobilisé dans sa dimension physique (rebutage) mais également dans sa dimension énergétique (acupuncture, magnétisme). La pratique de la communication animale va plus loin, puisqu'elle part du principe que l'animal est doté d'une intentionnalité propre et d'un projet d'incarnation, indépendamment de l'humain. Dit autrement, la communication animale suppose la reconnaissance du fait que l'animal a une âme, et que son existence prend appui sur des plans immatériels que l'on pourrait contacter sous certaines conditions. La géobiologie est quant à elle présentée comme une science qui ne serait pas encore reconnue, car elle s'appuierait sur la reconnaissance de flux énergétiques qui formeraient un maillage à la surface de la terre. Elle utilise des outils qui étaient autrefois identifiés comme des attributs de la sorcellerie : pendule, baguette de sourcier (Fries, 2017).

Les éleveurs qui s'engagent dans ces formations ne peuvent pas toujours nous préciser le cadre de croyances dans lesquelles ces pratiques s'inscrivent. Nous pouvons ainsi nous demander s'ils se sont réellement approprié ce système de croyances, où s'ils ne font que répéter ces pratiques sans chercher à les inclure dans une manière de penser la nature qui fait sens pour eux à titre individuel.

Quoiqu'il en soit, les membres de l'association des *Eleveurs autrement* ne semblent pas étonnés de découvrir l'existence de ces pratiques alternatives qui ravivent en eux la mémoire des savoirs empiriques autrefois fortement présents sur ce territoire rural. « *Nos ancêtres, ils étaient sensibles à ces phénomènes* », « *Les anciens, ils savaient tout ça* » (Terrain B – Entretien 6) nous affirment ainsi ceux qui ont participé avec nous à une session de formation à la géobiologie, tandis que le président de l'association affirme également : « *les bergers, autrefois, quand ils dormaient sur l'estive, ils passaient la main sur le sol et s'ils ressentaient quelque chose sous la main, ils allaient s'asseoir plus loin parce qu'ils ressentaient les courants telluriques. C'est quelque chose qu'on a abandonné, qu'il a fallu réapprendre* » (Terrain B – Entretien 16). Ils font même référence aux peuples Celtes, et ne peuvent s'empêcher de se reconnaître en eux lorsqu'ils choisissent une pierre de granit, sensée dévier un courant magnétique néfaste, et la déplacent pour la placer à un endroit stratégique du pré, selon une orientation précise indiquée par le pendule.

→ **Ci-contre : photographie 208.**
Installation d'une pierre selon les procédés de la géobiologie. Ce formateur en géobiologie utilise le pendule pour optimiser le placement de la pierre de granit qu'il a choisit de placer dans ce pré, pour en équilibrer les ondes.



Là-aussi, les résultats positifs obtenus sur le système d'élevage (santé des animaux, qualité des prairies) servent de preuve. Comme Saint Thomas, « *les agriculteurs, ils ne croient que ce qu'ils voient* » (Terrain B – Entretien 6). En effet, cet éleveur nous affirme : « *La première fois que je suis venu, j'ai pensé en sortant : je suis chez les fous ! Et puis, peu à peu, j'ai pris confiance, en expérimentant moi-même sur mes animaux* » (Terrain B – Entretien 6).

Mais même si ces pratiques semblent s'écarter radicalement de ce qu'on l'on observe conventionnellement dans le domaine de l'élevage, on note encore une fois que c'est le registre de la pratique et du savoir qui est mobilisé pour justifier leur mise en œuvre. Très clairement, le champ scientifique est préféré au registre poétique ou merveilleux.

Il s'agit d'ériger ces pratiques en science, de les sortir des champs de la religion, de la superstition, de l'obscurantisme, ou de la pratique magique auxquelles on les a longtemps identifiées, afin de les faire reconnaître comme faisant partie d'un monde que l'on pourrait qualifier de « *normal* ». Les expériences des *Eleveurs Autrement* viennent démystifier ces anciennes pratiques, en les transmettant sous l'apparence de protocoles utilisables par tout le monde et en les présentant comme débarrassé de leur ancien voile mystique.

Ce formateur en géobiologie a conscience que cette tendance s'inscrit dans un contexte sociétal qui met davantage en valeur ce qui relève de la raison, du quantifiable, du maîtrisable, ce à quoi même sa discipline n'échappe pas : « *les hommes se sont coupés de la Terre, de la nature. Maintenant, on veut tout expliquer, on en perd notre naturel* » (Terrain B – Entretien 6).

Nous pouvons également attirer l'attention sur le fait que les diverses pratiques proposées en formation sont inspirées de cultures étrangères diverses. Si le reboutage et la géobiologie font partie de connaissances qui peuvent trouver un écho dans les traditions occidentales, la communication animale nous transporte plutôt du côté des peuples animistes, notamment des traditions amérindiennes. Quant à l'acupuncture et le chi-cong, elles trouvent leur berceau d'origine en Orient et plus précisément dans la Chine taoïste. Elles supposent de s'approprier une ontologie analogique extrêmement complexe et raffinée, que les *Eleveurs Autrement* ont adapté à la morphologie de leur bétail. L'usage d'une relation analogique à la nature se reconnaît par exemple dans cette pratique de gestion des prairies par le calendrier lunaire, que nous présente le directeur de l'association des *Eleveurs Autrement*.

« *Les jours fleurs correspondent à la lumière, les jours feuilles, qui sont en bleu sur le calendrier lunaire, vont correspondre à l'eau. La couleur jaune correspond aux fleurs, à la lumière, à l'intelligence. La couleur bleue correspond aux feuilles, à l'eau, aux émotions. Le rouge renvoie aux fruits, au feu, à l'action. Le Violet concerne les racines, la matrice, la réflexion* » (Terrain B – Entretien 16).

Par ce code symbolique, la nature peut être décryptée, l'éleveur qui utilise ce répertoire peut entrer en communication avec la nature qui l'entoure. Confirmant notre impression d'une forte imprégnation analogique chez ces *Eleveurs Autrement*, la notion de chaos, qui est d'après Philippe Descola l'un des principes majeurs de l'ontologie analogique, se retrouve citée dans cet extrait : « *la nature créé du bordel autour de nous. Ça, on ne peut pas le contrôler [...] Les éleveurs de l'association apprennent à observer ce bazar [...] Ils apprennent à jouer intelligemment avec le chaos de la nature* » (Terrain B – Entretien 6).

Enfin, si nous nous replaçons du point de vue de la philosophie occidentale, nous pouvons dire que l'éthique du care n'est pas absente de la façon dont les éleveurs autrement abordent le lien à l'animal à travers l'ensemble de ces formations, comme l'indique la citation suivante : « *Depuis que je suis les formations je suis plus à l'écoute de mes animaux. Je ne faisais pas trop attention, avant. Tu vois bien, j'ai l'air un peu bourru... J'avais toujours fait comme ça. Et bien, je me suis découvert autrement. Je suis plus doux avec les bêtes, je leur fais lécher le veau par exemple* » (Terrain B – Entretien 6).

Nous pouvons même relever cette expression que nous adresse le président de l'association, qui reprend le vocabulaire de l'*Évangile* pour présenter la démarche de l'association : « *On a envoyé tous ces éleveurs, comme un autre avait envoyé ses apôtres* » (Terrain B – Entretien 16).

Cette comparaison audacieuse pourrait signifier que ces éleveurs entendent transmettre au monde agricole un message novateur, porteur d'espérance pour les éleveurs de demain. Ils viennent transmettre à tous les éleveurs qui veulent les écouter une bonne nouvelle : s'ils se forment progressivement au sein du collectif, il leur est possible de retrouver leur autonomie de décision, leur indépendance d'esprit, et la maîtrise de l'ensemble de leur système d'élevage. Les *Éleveurs Autrement* se reconnaissent dans une même mission : partager autour d'eux les connaissances acquises au sein du groupe. Les valeurs de fraternité, d'entraide, de simplicité, de tolérance et d'acceptation des différences (tous les éleveurs peuvent intégrer le collectif, quels que soient les systèmes d'élevage dans lesquels ils travaillent et quelle que soit leur appartenance syndicale) sont également fréquemment mises en avant par les membres de ce collectif, ce qui n'est pas sans rappeler les principes de la vie chrétienne même si cette influence n'est presque pas évoquée explicitement.

Si l'on cherche à faire la synthèse de tous les registres utilisés par l'association, on peut être étonné par la grande diversité des croyances qu'ils mobilisent. Comment parviennent-ils à trouver une cohérence, alors que leurs pratiques sont motivées par un tel mélange d'influences ? Peut-on parler de syncrétisme à leur sujet ? Nous avons essayé de schématiser ci-dessous le processus de mise en cohérence des références ontologiques distinctes que nous avons pu identifier à leur côté.

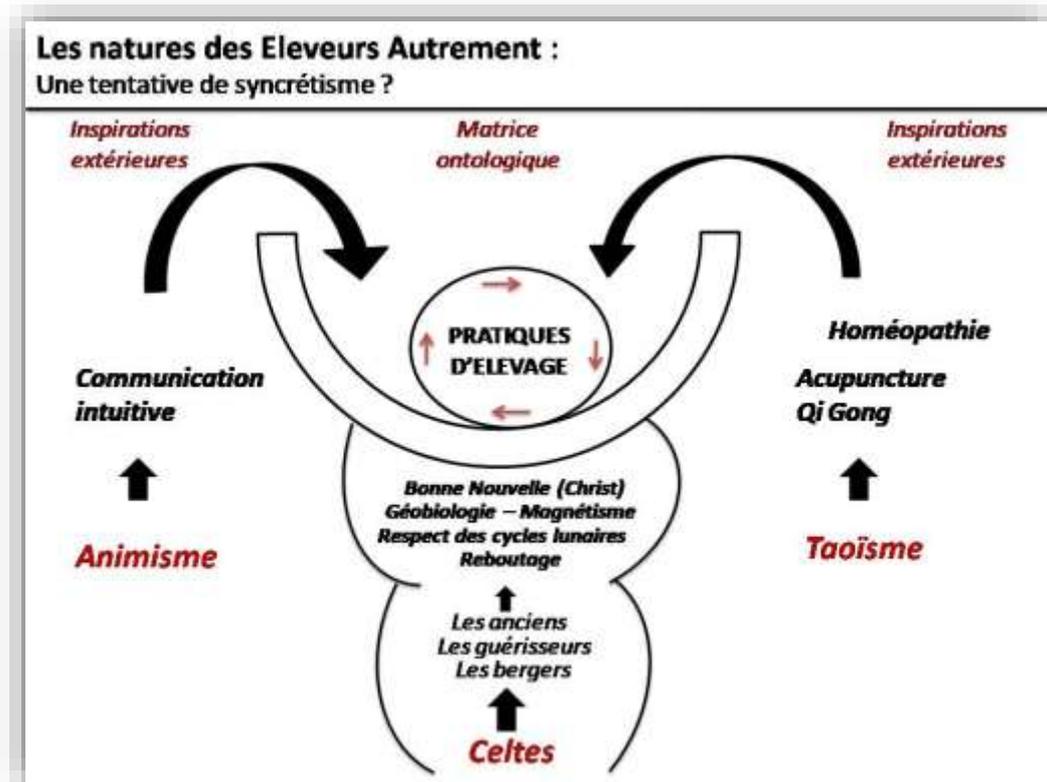


Figure 34. Marie Guicheteau, 2020.

Si l'on reprend la notion de syncrétisme telle qu'elle est rappelée dans un article de Stefania Capone intitulé « regards croisés sur le bricolage et le syncrétisme » (Capone, 2001), on pourrait d'abord être tenté de se dire que ces *Eleveurs Autrement* mettent en œuvre un syncrétisme de type fusionnel. D'une part, les *Eleveurs Autrement* réinterprètent les connaissances de cultures étrangères, en les mobilisant sous l'angle des pratiques d'élevage. Par exemple, à partir de l'apprentissage des points d'acupuncture qui sont utilisés en médecine traditionnelle chinoise, ils en déduisent les points d'acupuncture qui doivent être présents également sur le corps des animaux :

« Et si les points d'acupuncture il y'en avait autant sur les vaches que sur les hommes ? Et s'ils étaient placés aux mêmes endroits ? On s'est amusé avec les gommettes, à les placer sur les vaches et à les prendre en photo. On essayait de tracer les méridiens au marker. On a peint nos vaches et on les a prises en photo. On s'est dit qu'on allait se servir de l'acupuncture pour soigner les organes [...] Dès qu'on a un problème sur un animal, on teste avec nos aiguilles et on note les résultats. On innove ensemble et on met tout ça à plat » (Terrain B – Entretien 16).

Ils inventent ainsi eux-mêmes une méthode d'application de l'acupuncture sur les animaux d'élevage. D'autre part, ils les comprennent comme une manière de perpétuer la culture Celte de laquelle ils se sentent les héritiers.

Ils font notamment référence aux figures d'anciens bergers ou de rebouteux, pour appuyer et donner une plus grande légitimité aux diverses pratiques énergétiques qu'ils emploient. C'est notamment ce que nous avons découvert en participant avec eux à une journée de formation en géobiologie. Ces diverses influences se rassemblent pour mettre en évidence un principe commun. Nulle part, au cours de notre enquête auprès des *Eleveurs Autrement*, nous avons pu entendre mentionnées des possibles frictions ou résistances entre les divers modes de croyances mobilisés. Le principe de coupure, qui permet de repérer un possible syncrétisme en mosaïque, d'après les travaux de Roger Bastide, n'est ici pas visible.

Si nous faisons une analyse anthropologique plus poussée, nous pourrions peut-être nous dire que le mot de « *bricolage* », pour renvoyer au rapport à la nature que nous avons pu observer chez les *Eleveurs Autrement*, est plus pertinent que le concept de « *syncrétisme fusionnel* ». Nous pouvons ici nous rapprocher des propos de Stefania Capone : « *Dans ce qu'on appelle aujourd'hui le "retour du sacré" il n'y aurait guère de "logiques syncrétiques". Au contraire, il serait question de mouvements religieux qui "puisent comme dans 'une boîte à outils' dans les diverses traditions religieuses [...] sans souci apparent de cohérence théologique ou d'unité liturgique" (p. 172). Le discours sur la postmodernité ferait alors un usage du terme "bricolage" dans lequel les "précontraintes" seraient pratiquement gommées* » (Capone, 2001).

Nous pouvons retenir que la cohérence globale de cet assemblage cognitif réalisé par les *Eleveurs Autrement* s'articule autour de deux points qui semblent servir d'éléments de liaison :

- En premier lieu, ces éleveurs ont en commun le même support de travail : ils appliquent sur leur ferme les pratiques enseignées au sein de l'association dans leurs systèmes d'élevage. C'est la mise en pratique auprès des animaux qui leur permet de relier leurs expériences, de communiquer autour d'elles, de créer un répertoire commun de sens. L'observation des résultats sur le plan matériel leur permet d'ouvrir le champ des connaissances partagées. La dimension corporelle de l'existence est donc sans cesse mise en avant, car c'est elle qui permet de lier ensemble les diverses facettes du lien à la nature expérimentées par l'association : « *Je me suis rendu compte, au fil de mes recherches, que la Terre est un corps. En fait, tout est un corps. C'est cette matière...* » (Terrain B – Entretien 12). De cette façon, la dimension spirituelle n'est pas dissociée de l'expérience matérielle quotidienne, mais y trouve une voie d'expression. De même, l'éleveur de l'association insistait sur ce point : « *Il faut revenir sur du palpable, montrer aux éleveurs, leur faire toucher* » (Terrain B – Entretien 15). De cette manière, les éleveurs qui développent progressivement leurs ressentis peuvent s'assurer que cette nouvelle sensibilité qu'ils se découvrent n'est pas seulement le fruit de leur imagination ou d'une projection mentale. Elle n'est pas dissociée de l'incarnation.

Cet accent qui est porté sur l'incarnation des savoirs sensibles nous semble donc être la première clé de voûte du système de croyances que met peu à peu en place l'association, à mesure qu'elle se développe. Pour étayer cette théorie, nous pouvons également utiliser un autre argument : l'expérience de la mort des animaux et son intégration au système de pratiques serait aussi une particularité qui rassemblerait les éleveurs dans une même compréhension du monde : « *Ils sont constamment en lien avec les forces de vie et de mort. Ils n'ont pas peur de faire face à la mort des corps, qui s'invite dans leur travail quotidien* » (Terrain B – Entretien 12).

- L'autre clé de voûte que nous pouvons identifier consiste dans ce mouvement de partage des connaissances, entre formations collectives et expériences personnelles. Ces éleveurs sont tous des volontaires qui viennent dans l'association car ils souhaitent entamer une dynamique de changement et retrouver l'autonomie sur leur ferme. La structure associative leur permet de bénéficier d'un espace où ils peuvent apprendre et progresser ensemble, indépendamment d'un pouvoir extérieur. « *C'est des éleveurs qui prennent les choses en main, et des éleveurs pour les éleveurs* » (Terrain B – Entretien 16). Ce cadre est rassurant, car il les libère de la représentation contraignante qui s'applique fréquemment à la thématique du changement en agriculture, ou à une quelconque obligation de résultats : « *On veut pratiquer différemment et atteindre d'autres objectifs que ceux qu'on nous a fixé* » (Terrain B – Entretien 16). La convivialité et le non-jugement jouent un rôle important dans la constitution d'un collectif animé par des valeurs communes. Tous les profils d'éleveurs peuvent adhérer à l'association, qui n'est pas réservée aux adeptes de l'agriculture biologique et ne suppose pas de s'engager dans un organisme syndical particulier.

« *On rigole, tu vas voir. Ce sont des hommes de la Terre, ils parlent le même langage* » (Terrain B – Entretien 12).

Tournons-nous maintenant vers un autre profil rencontré sur le territoire de la Chaîne des Puys, qui nous semble aller encore plus loin dans l'expérience d'un lien éleveur/nature original. Il s'agit d'un berger que nous avons rencontré sur l'estive d'Orcines, et que nous avons accompagné auprès des brebis du troupeau collectif dont il avait la garde en charge, pendant une journée sur le Puy de Côme. Il nous y enseigne que son lien à la nature et aux animaux s'est constitué au fil du temps, par l'expérience auprès des brebis, tout au long d'une carrière de berger principalement effectuée dans les Alpes Provençales et en Savoie. Il n'a donc jamais recherché à découvrir une relation à la nature particulière, puisqu'il avait plutôt le sentiment de la porter en lui depuis son enfance, et n'a fait que l'affiner et la développer au cours de sa carrière. « *Tu as ce truc qui est dans toi* » (Terrain B – Entretien 7) nous confie-t-il à ce sujet. Il emploie donc plutôt le registre du don personnel. Il ne nous mentionne pas d'inspirations extérieures comme on a pu le noter auprès des Eleveurs Autrement. Le rapport à la nature est présenté comme une « *fibres* » : « *tu ne peux pas le transmettre, tu ne peux pas l'expliquer* » ajoute-t-il (Terrain B – Entretien 7).

Il s'identifie ainsi à une lignée, celle des bergers de Provence : « *j'étais avec des passionnés, qui étaient nés berger ; Comme quelqu'un qui est curé, qui a la foi. C'est une vocation* » (Terrain B – Entretien 7).

Il se montre donc particulièrement critique par rapport au langage d'expert qui sert fréquemment à gérer les systèmes d'élevage, utilisé notamment par les jeunes bergers sortant des lycées agricoles. « *Les 1,5 agneaux par an... J'ai jamais compris. J'ai toujours dit oui pour pas avoir l'air d'un extraterrestre. Ça veut dire quoi une moitié d'agneau ? Qu'il lui manque les deux pattes ? Franchement !* » (Terrain B – Entretien 7). Chez lui, le lien original à la nature se traduit par une hypersensibilité qui est parfois difficile à vivre dans la société actuelle.

Sa mission dans les monts Dôme, il s'en acquitte avec un certain mal-être qui est du à l'intensité de la fréquentation touristique à laquelle il doit faire face. Il nous exprime très fortement son sentiment d'incompréhension et de décalage avec le reste de la société, notamment quand il observe les comportements des citadins clermontois à l'égard de la nature. Sa vision de la nature se heurte violemment avec celle qu'il constate, chez les promeneurs et adeptes de sport de nature, qui utilisent les Monts Dômes comme un lieu d'évasion, de divertissement, comme un nouvel espace de consommation. D'après lui, la différence des modes de vie engendre une incompatibilité des pratiques : « *Au Puy-de-Dôme, c'est le pire, tu peux pas. Il faut pas savoir, être un berger qui sait pas, qui voit rien* » (Terrain B – Entretien 7). De plus, il n'hésite pas à dénoncer les pratiques actuelles d'élevage, qui selon lui ont tendance à ne pas respecter l'animal comme il le faudrait, au nom de l'injonction à produire. « *Eleveur ou berger, c'est pas pareil. Souvent les éleveurs n'ont pas ce regard sur les bêtes. Ils n'y pensent pas, c'est tout. Tiens, il y a une éleveuse cette année, elle coupe les queues à ras, si bien que les brebis ne sont plus protégées contre les mouches* » (Terrain B – Entretien 7).

Tandis qu'il garde les animaux, tous ses sens sont mobilisés : « *Berger, c'est toujours l'oreille et les yeux* » (Terrain B – Entretien 7). Cette hypersensibilité lui permet de veiller sur les animaux d'une manière particulièrement attentionnée. « *Ecoute, chaque bêlement veut dire quelque chose. Une qui a agnelé, une qui a avorté, une qui appelle son petit, c'est à chaque fois une façon de bêler* » « *Tiens, on voit que celle là mange pas. On la repère, tac !* » (Terrain B – Entretien 7).

Il fait également attention aux contraintes de l'environnement, essayant d'anticiper les comportements des brebis et les risques qu'elles encourent : « *j'ai coupé les racines pour que les brebis ne se prennent pas les pattes* » (Terrain B – Entretien 7). Même si les brebis ne sont pas les siennes, il est capable de les reconnaître chacune personnellement.

« Tu regardes la marque et tu repères. Tout le reste disparaît. Hop ! Et ça, tu peux pas le transmettre. [...] On regarde un peu tout le temps, mais sans s'abrutir, non, tu regardes comme ça et puis je vois les montagnes d'en face, l'arbre là. Je vais tout regarder toute la journée. C'est pour ça que je m'ennuie jamais, c'est toujours différent. Et ça tu peux pas le transmettre, tu peux pas l'expliquer » (Terrain B – Entretien 7).

Ce berger entretient un rapport à la nature original, qui se démarque des entretiens réalisés sur le territoire de la Chaîne des Puys. Il nous semble peut-être le plus proche d'une ontologie non-dualiste. Son lien à la nature n'est pas un choix personnel, ni une recherche, ni une méthode : il ne peut pas faire autrement que d'être sensible à la nature et d'agir en conséquence. Cette sensibilité, aiguïée par l'exercice du métier de berger, est cause d'une grande souffrance d'une part parce qu'il témoigne d'une grande empathie à l'égard de ses brebis et ressent leurs douleurs comme si elles étaient siennes, d'autre part parce qu'il se heurte à d'autres acteurs (visiteurs, professionnels de l'élevage) qui ne fonctionnent pas selon cette même sensibilité. Le sentiment d'inadaptation à la société actuelle nous a été exprimé de façon intense lors de cet échange, et est également l'un des aspects marquants que nous retenons de ce témoignage.

Ainsi, nous venons de voir que certains profils rencontrés dans la Chaîne des Puys se distinguent nettement des éleveurs rencontrés dans le bocage vendéen. Le registre de la gestion d'entreprise y est mobilisé d'une façon moins écrasante, ce qui laisse la place à l'expression, plus ou moins élaborée, d'une sensibilité différente à la nature qui mobilise également les champs de l'irrationnel et de l'empirique. L'exemple des *Eleveurs Autrement* est tout à fait singulier, puisque cette association a mis en place un espace d'expérimentation collective, dédié à la remobilisation voire à la recréation des liens Eleveurs/Nature. Ce cas nous permet de suggérer l'idée d'un syncrétisme entre des pensées venues d'Orient (inspirées du taoïsme) et les pratiques d'élevage qui font sens au quotidien pour les éleveurs. Ici, les pratiques d'élevage servent de matrice d'accueil à des philosophies ou des croyances étrangères, qui sont plus ou moins reliées avec la culture d'origine (référence aux anciens, aux guérisseurs locaux, aux Celtes).

Il est également intéressant de noter que le registre rationnel et scientifique est mobilisé pour présenter des pratiques qui appartenaient autrefois au merveilleux, à l'irrationnel, au magique (c'est notamment le cas de la géobiologie). On peut dire que cette association propose une voie d'adaptation qui intègre certes le paradigme naturaliste, mais en l'englobant dans une sphère plus large capable d'inclure d'autres voies de connaissances. Le dernier entretien mentionné nous propulse dans un monde encore différent. Ce berger rencontré nous expose les diverses facettes de sa sensibilité à la nature, que nous choisissons ici de distinguer en utilisant le qualificatif d'hyper-sensibilité. Il nous semble représenter le témoignage le plus proche d'une ontologie différente du cadre naturaliste.

Il ne fait pas exprès d’être proche émotionnellement de ses animaux et du lieu dans lequel il les garde. Cela fait partie du mouvement de son être, c’est en lui, ce qui nous permet de supposer qu’il s’agit là véritablement d’une autre racine ontologique, qui ne s’est pas adaptée au paradigme naturaliste. Les traits les plus marquants que nous retiendront de son témoignage ont été figurés sur le schéma suivant.

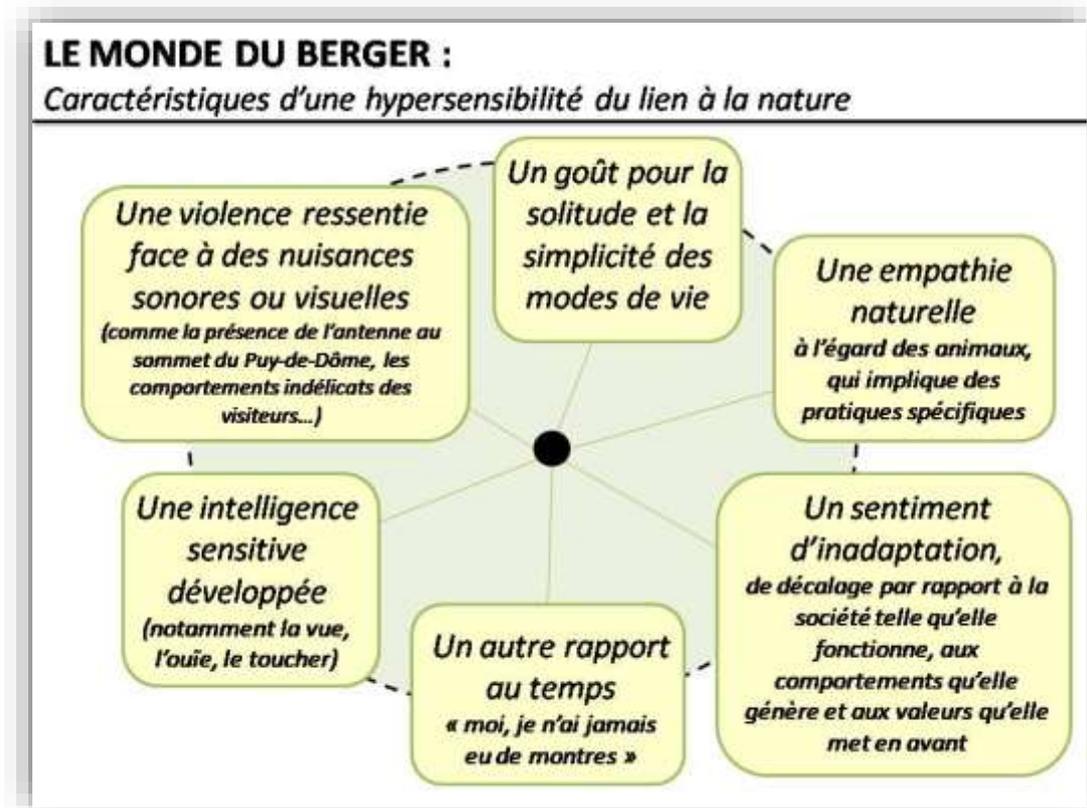


Figure 35. Marie Guicheteau, 2020.

Si le métier de berger suppose un rapport à la nature qui est différent de celui des éleveurs, qu’en est-il des éleveurs-bergers de la vallée d’Ossau ? Ils exercent leur profession dans un cadre de haute-montagne qui peut favoriser l’expression d’un lien original à la nature. Que pouvons-nous rapporter, à ce propos ?

6.3.3 -Les rapports éleveurs/nature en vallée d'Ossau : la nature par-delà la nature ?

Les éleveurs de la vallée d'Ossau ne sont pas épargnés par l'influence de la pensée naturaliste. Ainsi que nous l'avons cité précédemment, ils sont eux-aussi concernés par l'injonction de produire, et doivent mettre en place des stratégies pour assurer la rentabilité de leur activité et sa transparence sur le plan juridique. Selon les profils, les éleveurs ossalois se sont plus ou moins bien adaptés au contexte de l'agriculture moderne. Certains ont développé des stratégies commerciales ingénieuses, qui permettent de valoriser le fromage de brebis par le biais de filières de niches (Terrain C – Entretien 7). D'autres mettent en avant la rationalisation des procédés de fabrication du fromage, qui garantissent la production d'un fromage de qualité et qui respectent les normes d'hygiène (Terrain C – Entretien 16). Comme ailleurs, les contraintes administratives y sont très fortes et font pleinement partie du quotidien de l'élevage (Terrain C – Entretien 14). Mais ces aspects, qui ne les distinguent guère de l'ensemble des entretiens que nous avons réalisés, ne les empêchent pas d'exprimer leur relation à la nature d'une manière originale. Nous devons en effet soulever le fait que ces éleveurs ossalois semblent être dotés d'une plus forte capacité à s'approprier les relations à la nature en les exprimant à partir du vécu individuel, et à introduire les pratiques d'élevage dans une histoire collective qui fait sens à l'échelle du territoire.

Précisons d'abord que les éleveurs interrogés ne nous font guère mention de l'influence de cultures étrangères, à une exception près. Nous avons en effet rencontré la compagne d'un éleveur qui se formait à la médecine chinoise, au yoga, et utilisait une méthode de soin à base d'huiles végétales (Terrain C – Entretien 19).

Ensuite, tous les entretiens réalisés en vallée d'Ossau sont traversés par le thème de la Montagne (nous mettons une majuscule lorsque nous abordons l'aspect ontologique de cette relation éleveurs/nature et non plus seulement l'aspect des pratiques pastorales, des reliefs ou des paysages). Indiscutablement, la Montagne s'impose aux éleveurs comme une altérité. Elle n'est pas une chose inerte, mais une entité vivante. Sa présence massive oppose une résistance à la main de l'Homme qui veut tirer ses ressources de subsistance. Elle oppose également une résistance au regard qui veut balayer l'horizon, et qui se heurte à ses parois rocheuses et à ses épaisses forêts. Elle oppose enfin une résistance au corps qui doit supporter les rigueurs de son climat, la violence imprévisible de ses orages, la sévérité de ses pentes. Ici, le principe d'« *invisibilisation* » mentionné par exemple pour la nature du bocage vendéen, n'est donc pas applicable. La montagne est évoquée comme une présence familière, à laquelle on s'attache, au point de ne pouvoir la quitter sans risquer de perdre son âme. « *La montagne me manquait* » (Terrain C – Entretien 7) nous confie un éleveur pour justifier sa décision de reprendre l'exploitation familiale, alors qu'il travaillait dans la maintenance industrielle.

Cette éleveuse de bovins-viande sur le plateau de Gourzy nous assure, pour conclure l'entretien : « *un milliardaire vient. Il dit : je vous achète tout, vous partez ? Non, je ne pars pas [...] C'est une richesse, la liberté* » (Terrain C – Entretien 13).

De même, cet éleveur de Laruns nous parle de la montagne ossaloise comme d'une mère nourricière, qui prodigue aux ossalois les ressources dont ils ont besoin pour vivre : « *Ici, on est dans une économie de montagne, on vit avec la montagne, et donc l'été on s'en va en montagne [...] On s'adapte à la montagne et pas le contraire. Sans elle, nos systèmes ne sont pas viables. [...] C'est la montagne qui nous fait vivre* » (Terrain C – Entretien 6). Cette Montagne existe indépendamment de ses habitants et de leurs volontés d'aménagement : « *La Montagne, elle ne va pas mourir, elle s'adapte. Si on veut qu'elle continue à avoir ce visage, il faut des bergers. [...] S'il y a plus de bergers, c'est pas grave* » (Terrain C – Entretien 6).

Précisons que la montagne n'est pas un ensemble uniforme, lisse, identique pour tous les ossalois. Chaque éleveur ou berger a sa montagne familière, où il a inscrit des bribes de son histoire par sa présence et son travail.

« *J'ai dépensé beaucoup d'énergie dans cette montagne* » (Terrain C – Entretien 5), écrit le pâtre dans son carnet de notes, à propos du cirque de Besse, du plateau de Gourzy, des pâturages de Lacarret. Certaines zones d'estive se distinguent par un caractère montagnard plus marqué qu'ailleurs, ainsi que le met en avant cet éleveur au sujet de l'estive de Séous : « *C'est très haut, très accidenté [...] Nous, il y a de grandes falaises [...] On vit des choses que vivent pas beaucoup de bergers [...] il y a des passages que beaucoup ne connaissent pas [...] C'est gaillard [...] C'est encore plus un challenge d'être technique* » (Terrain C – Entretien 7). Quant à ce couple d'éleveurs de Laruns insiste sur une vision de la montagne comme source de vie : « *tu ne t'ennuies jamais, à la montagne. Même tout seul, tu ne t'ennuies pas. Ce matin, je suis allé voir les vaches là-haut. J'étais très heureux* » (Terrain C – Entretien 16). Nous comprenons qu'il ne s'agit pas d'une montagne uniquement symbolique et lointaine mais d'une montagne mythologique et personnelle, située, appropriée, incluse dans le cercle de la famille : « *J'ai ma montagne chérie, notre montagne chérie. C'est depuis tout le temps que je l'ai, à Arriutort là-haut [...] Arriutort, c'est ma chérie* » (Terrain C – Entretien 16).



Marie Guicheteau

« J'ai dépensé beaucoup d'énergie dans cette montagne » (Terrain C – Entretien 5)



<http://randonnees-pyrenees-64.fr/>

« Arriutort, c'est ma chérie » (Terrain C – Entretien 16).



www.estives-bearn.com

« C'est dans un environnement où tout est décuplé » (Terrain C – Entretien 7)

→ **Ci-dessus : ensemble photographique 209. La montagne α , pour les éleveurs et les bergers ossalois, des visages différenciés.** En haut à droite, le cirque de Besse offre son panorama, devant la cabane du même nom. En haut à gauche, la cabane d'Arriutort est visible au bout de la piste qui permet d'y accéder. En bas, la photographie montre un relief plus accidenté au milieu duquel est située la cabane pastorale de Séous.

Si l'on reprend une réflexion développée par Louis Espinassous dans son ouvrage *Besoin de Nature* publié en 2014, la montagne est comme un prolongement de la peau des Ossalois : elle forme une enveloppe charnelle qui entoure le vécu sensible des éleveurs et surtout des bergers et bergères. Elle est comme une seconde peau pour eux, ils s'y sentent à l'aise, elle constitue à la fois le prolongement de leur être intérieur et son support d'investigation, d'expression extérieure. Louis Espinassous parle à ce sujet d'une « *enveloppe sensorimotrice environnementale* », qui est selon lui indispensable à l'équilibre psychocorporel des individus.

« *L'enveloppe sensori-motrice environnementale est l'ensemble des êtres vivants, objets et éléments, naturels et artificiels, accessibles à notre corps physique et à nos sens. Elle comprend la nature, les ouvrages et les objets créés par l'homme... Dans cette enveloppe la part des artefacts est insuffisante à notre développement, notre santé, notre bien-être, notre plein épanouissement ... Ceux-ci nécessitent une part, variable certes selon les individus, mais une part importante de nature, de "ce que nous n'avons pas fait" » (Espinassous, 2014, p.46). Or, en haute-montagne, cette part de « ce que nous n'avons pas fait » est bien plus importante que dans la vallée : elle vient donc soutenir puissamment les relations des bergers avec la nature et participe à créer ce sentiment d'une différence entre les pratiques qui animent la vallée et celles qui prennent lieu à l'estive.*

Nous pouvons ici parler de la Montagne avec une majuscule, comme matrice ontologique de l'expression des rapports Homme/Nature, chez les Ossalois. C'est pourquoi, lorsqu'on dit que les liens que les éleveurs ossalois entretiennent avec la nature sont originaux, cela s'applique surtout aux pratiques qui ont lieu à l'estive. Elles prennent un sens différent lorsqu'elles ont lieu en altitude, dans des conditions naturelles rudes. La production laitière et fromagère implique en effet une présence au quotidien auprès des animaux. Cela favorise, selon nous, l'immersion des bergers dans la Montagne, un peu comme s'ils rentraient dedans, comme s'ils en pénétraient la roche, d'où certains contes qui font références à des mondes cachés présents à l'intérieur de la montagne, où vivraient des fées et autres êtres de la nature, et où les bergers eux-mêmes pourraient parfois être conduits (Espinassous, 2011 ; voir Annexes). Certains contes rapportés par Louis Espinassous dans son ouvrage *Contes de la montagne* sont d'ailleurs judicieusement rassemblés dans un chapitre nommé « Mountanhes soun mountanhes » (les montagnes sous les montagnes).

Cela nous renvoie à un principe d'immanence dans ce lien des bergers à la nature. La traite à la main et la fabrication du fromage sont les pratiques qui expriment le plus cette immanence. D'après nos observations, ces deux pratiques renvoient à la dimension la plus palpable du métier. Le corps à corps avec l'animal d'abord, puis avec le lait qui se transforme lentement jusqu'à être modelé par la main du berger en fromage, mobilise le sens du toucher d'une façon à la fois très précise et empirique. Une compagne d'un berger nous confie même que la fabrication du fromage fait entrer le berger dans un état particulier, méditatif, proche d'une forme de transe (Terrain C – Entretien 19). Il y a bien quelque chose d'un peu magique dans ce processus de transformation de la matière. De fait, la technique seule ne suffit pas à faire un bon fromage. Le bon berger est celui qui sait aussi apprivoiser l'imprévisible, qui est capable de marier les éléments de la nature avec lesquels il joue, et qui met un peu de lui dans son produit afin de lui donner de l'âme. Pourtant, cette magie là n'est pas tout à fait la même que celle que nous avons pu observer dans le Puy-de-Dôme. Ici, il serait peut-être plus juste de parler d'un processus d'alchimie, dont le résultat final n'est pas la fameuse pierre philosophale, mais plutôt cet « *or blanc* » (Terrain C – Entretien 3) que représente le fromage d'estive pour les Ossalois.

Le technicien fromager que nous avons rencontré utilise d'ailleurs un langage très métaphorique pour nous décrire le processus de fabrication. « *Quand tu mets de la présure, tu mets de la semence dans la mère. Le lait caillé, c'est la gestation. Quand tu sors le fromage du chaudron, c'est la naissance. Et ensuite on l'élève, pendant l'affinage. Et même, les fromages qui ne sont pas bien réussis, on s'en occupe plus que les autres, un peu comme les enfants qui sont handicapés, on s'en occupe plus que les enfants que tout réussit* » (Terrain C – Entretien 3). Le fromage est donc bien un produit vivant. Le langage technique nécessaire à l'élaboration de ce produit peut se comprendre par correspondance par rapport à un langage symbolique qui retrace les étapes de l'enfantement. Ce registre analogique est repris dans le schéma ci-dessous :

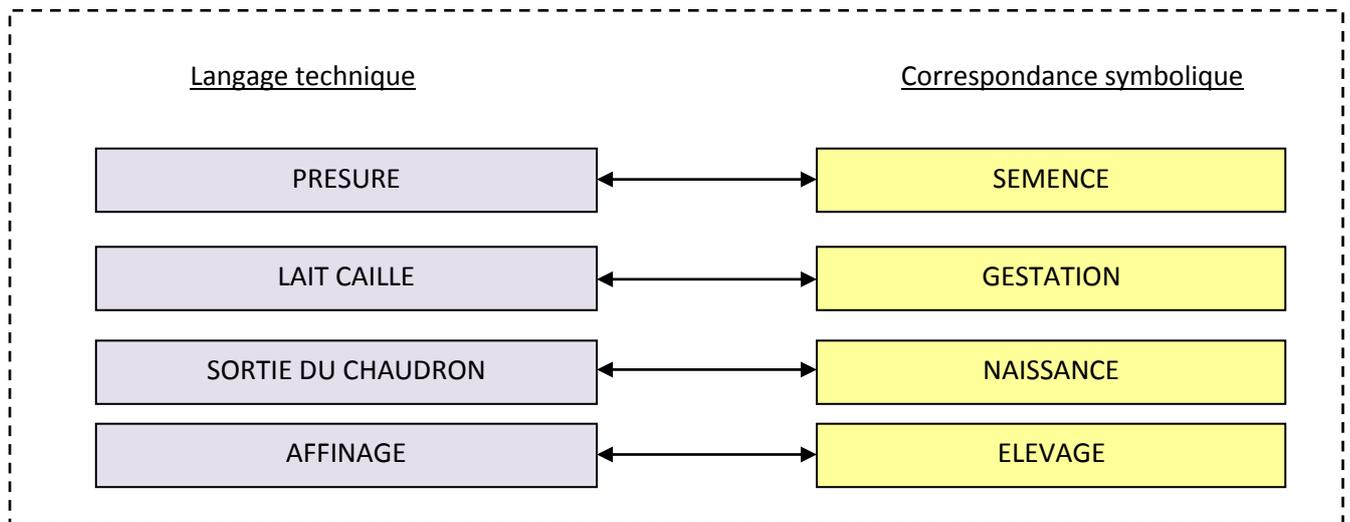


Figure 36 : deux langages pour une même pratique.

Ce savant mélange entre le contrôle technique et la sensibilité empirique « *est ce qui rend la fabrication du fromage un peu magique et en même temps un peu inquiétante, c'est un peu de la sorcellerie. Tu retrouves un peu de la personnalité du producteur dans son produit* » (Terrain C – Entretien 3).

A travers l'exemple de la fabrication manuelle du fromage, nous découvrons que le vocabulaire de l'irrationnel et de l'empirique est utilisé avec aisance par ce technicien-fromager. Et même, plutôt que de s'opposer au registre de la technique ou de la science, ce langage s'y associe et vient le mettre en valeur. Un autre exemple nous en est donné par le partage de ce souvenir, à propos des méthodes de fabrication telles qu'elles étaient mises en œuvre par « *les anciens* » : « *Quand ils devaient allumer du feu pour se chauffer, ils allumaient une flamme comme ça, en quelque mouvements. Ils avaient une maîtrise des éléments. C'étaient des magiciens. Ils tapaient sur le bord du fromage et ils te disaient : le fromage, il va gonfler. A la sonorité du fromage, ils savaient déjà ce qui allait se passer* » (Terrain C – Entretien 7).

On retrouve ici une manière de s'exprimer qui certes s'appuie sur une anecdote historique, mais qui nous est rapportée d'une manière qui se rapproche de l'art de conter. Il parvient en effet à faire entrer l'interlocuteur dans une certaine atmosphère, en utilisant des mots qui invitent à l'enchantement comme « *flamme* », « *magiciens* », et en faisant appel au registre sensoriel, notamment auditif.

Dès qu'on s'intéresse aux pratiques d'estive selon un principe d'immanence, deux registres se mêlent et se rejoignent ; l'un est certes technique et s'inscrit dans le prolongement de l'activité telle qu'elle se vit également dans la vallée, l'autre est émotionnel et symbolique, il vient alimenter une mise en récit des pratiques, en leur prêtant une signification particulière qui dépasse le visible.

Le principe d'immanence n'est pas le seul repère qui peut être utilisé pour aborder le rapport original que les éleveurs ossalois entretiennent avec la montagne. Celle-ci est également mentionnée comme lieu révélateur d'un principe transcendant. Il en est ainsi lorsque les éleveurs nous évoquent que leur entrée en haute-montagne, par la transhumance, leur permet d'accéder à une autre « dimension » de l'existence. Ainsi, cette géographie sacrée est-elle évoquée à travers cette citation : « *Le milieu montagnard... c'est quand même... Je sais pas... ça donne une autre dimension... voilà... c'est plus beau qu'en bas... Voilà, moi je trouve* » (Terrain C – Entretien 15). Il y aurait donc une distinction claire entre un monde d'en haut, et un monde d'en bas. En quelque sorte, la difficulté accrue du travail en condition de haute-montagne sert d'expérience initiatique, et permet de développer une qualité de présence qui est propre au travail en altitude. Cet éleveur de brebis nous fait ainsi remarquer combien, en estive, chaque pratique est vécue plus intensément qu'elle le serait en plaine : « *c'est dans un environnement où tout est décuplé [...] Tout est surdimensionné.* » (Terrain C – Entretien 5). Quant à cet éleveur de Bilhères-en-Ossau, il soulève l'idée que le cadre de vie et l'isolement permettent aux bergers d'accéder à une expérience qui sort de l'ordinaire : « *C'est la beauté du paysage et une vie différente [...] il n'y a pas le téléphone, un rythme un peu différent... C'est une autre harmonie. C'est un peu magique, oui* » (Terrain C – Entretien 13).

Ce lien qui unit l'éleveur à la montagne n'a rien de scientifique ni de rationnel : il garde encore une sorte d'aura mystérieuse qui est vécue sur le plan individuel, et qui se transmet ensuite au niveau de la collectivité par des récits oraux où la réalité est hissée au rang de légende, et par des manifestations culturelles populaires où le chant et la danse tiennent un rôle de premier plan. « *Chacun a une partie très cachée, personnelle, sentimentale, poétique de la vie en montagne. On a tous cette sensibilité* » (Terrain C – Entretien 7). Ces éléments nous permettent de dire qu'on trouve encore, en Vallée d'Ossau, une forme de mythologie de la montagne qui permet d'exprimer ce qui est vécu en montagne par les bergers, grâce au maintien de pratiques culturelles vivantes.

« On a une certaine approche de la montagne, effectivement... La Montagne, elle est mythique. Moi, je regarde pas de la même façon la Montagne qu'un promeneur » (Terrain C – Entretien 15).

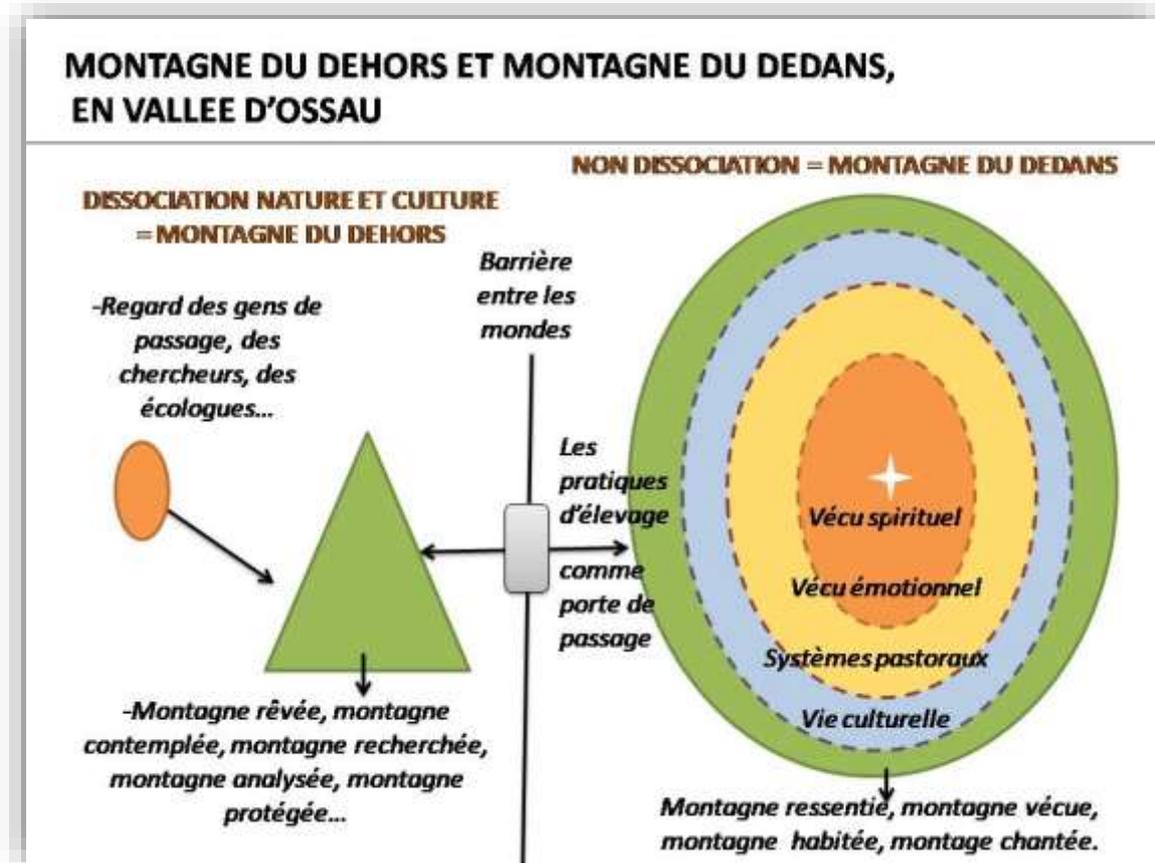


Figure 37. Source : Marie Guicheteau, 2020.

C'est peut-être l'identification de cette double approche, qui peut nous aider à expliquer les apparents paradoxes que nous avons pu recueillir au sujet des relations entre l'ours et les éleveurs ossalois. « Le syncrétisme apparaît comme un mélange incohérent lorsqu'on se limite à un point de vue « du dehors », tandis que le point de vue « du dedans » permettrait d'en souligner le caractère de création originale et de système cohérent » explique ainsi Stefania Capone (Capone, 2001). Notre démarche de recherche est biaisée, car elle ne nous permet pas d'avoir entièrement accès à cette « montagne intérieure », puisque notre statut nous limite à l'adoption d'un point de vue « du dehors ». Essayons toutefois de rassembler certains éléments déjà abordés dans les chapitres précédents, qui peuvent nous permettre de creuser l'éventualité d'une ontologie totémique en vallée d'Ossau.

- L'ours, animal totémique pour les Ossalois ?

Reprenons les éléments que nous avons pu recueillir sur le sujet. Nous avons des éléments qui nous indiquent que les bergers qui ont été confrontés à l'ours ont éprouvé des émotions intenses, qui mêlent la peur et la fascination. Il en est ainsi pour ce berger à la retraite, que nous rencontrons à la cabane des Quèbes de Brousset :

« L'ours... Je l'ai vu une fois, après une attaque de brebis. J'ai regretté de ne pas avoir un portable pour le prendre en photo... C'est magnifique, ah oui ! Si vous aimez les bêtes, vous pouvez obtenir des clichés sur les journaux locaux... C'était sur le journal, je l'ai passé à un copain espagnol qui aime les animaux. Oh ! Magnifique ! Je sais pas comment vous êtes, mais moi, un ours ! [...] Une fois je suis tombé dessus par hasard, je descendais des cabanes de Pombie... Je tombe nez à nez avec l'ours, on se regarde... J'étais avec mon bâton, les chiens avaient disparu... La première fois, j'en ai vu un avec un ourson qui courait, vers l'Espagne, en face du dernier paravalanche. C'était en 1965. Là, il m'avait mangé une brebis. Je me mets à casser la croûte à la cabane... Et je ressors et qu'est-ce que je vois ? L'ours, avec un ourson ! C'était magnifique ! Le petit ourson il n'arrivait pas à marcher, il faisait des petits bonds (il mime l'ourson maladroit)... Vraiment, c'était beau à voir » (Terrain C – Entretien 4).

La rencontre avec l'ours est un souvenir marquant, que les bergers gardent à l'esprit et qui sert de matière principale à la constitution de contes et de récits populaires. Ces rencontres fortuites mettent l'ours et le berger sur un plan d'égalité. Pour le berger, c'est l'occasion d'avoir une certaine connaissance de cet animal sauvage et de s'adapter en conséquence. Dans l'extrait suivant, on comprend que c'est l'attitude modérée de l'ours, qui prélève seulement « 2 ou 3 brebis par an », qui permet au berger d'adopter une posture de relative acceptation des pertes occasionnées dans le troupeau ; Dans les pratiques, la relation entre le berger et l'ours était donc caractérisé par le respect et le compromis, comme on le voit à travers les deux exemples suivants : « L'ours, c'était un animal très familier, craint et respecté. Il y avait une espèce de cohabitation naturelle. Ça n'a pas toujours été l'ennemi du berger. Si l'ours devenait trop intrusif avec les troupeaux, les bergers n'hésitaient pas. Mais à côté de ça, si l'ours se contentait d'une brebis de temps à autre, on le laissait. Chacun avait sa place » (Terrain C – Entretien 7).

« Avant, on était sur une autre montagne. On gardait pas mal de brebis. Celles qui n'avaient pas de lait on les mettait sur une montagne à l'écart, dans un endroit où l'ours passait. Avant qu'on s'en aperçoive, l'ours passait tous les 3 jours et prenait une brebis à l'écart, sans que les brebis s'en aperçoivent. On a cohabité ainsi plusieurs années, l'ours nous prenait 2 ou 3 brebis par an, jamais plus. Avec les loups, ça n'aurait pas été possible. Avec l'ours, je pense que la cohabitation est encore possible » (Terrain C – Entretien 15).

Les éleveurs et bergers ossalois qui craignent le plus la présence de l'ours seraient souvent ceux qui ne l'ont jamais vu personnellement. Ce berger à la retraite nous fait remarquer que, pour eux, l'ours s'apparente plutôt à une chimère qu'à un être vivant réel. « *C'est comme si c'était un fantôme !* » (Terrain C – Entretien 4). Il y aurait donc une différence entre l'ours, en tant que présence physique, et l'ours tel qu'il est représenté dans les esprits des uns et des autres, et nous ne devons pas confondre les deux dans le cadre de cette analyse.

A travers ces témoignages, on pourrait donc penser que les relations entre l'ours et les bergers sont plutôt cordiales. Mais l'introduction d'ours venus de l'étranger depuis le début du XXI^{ème} siècle, pour pallier la disparition des ours de souche pyrénéenne, a provoqué le surgissement de discours d'une teneur moins enthousiaste : « *Moi, je suis contre la réintroduction de l'ours, cet ours qu'on nous met, qu'ils vont chercher en Slovénie, qui n'est pas un ours sauvage. Ils sont nourris là-bas... Voilà, je trouve ça bizarre. Même les ours ne sont plus ce qu'ils étaient* » (Terrain C – Entretien 6). De même, « *nous on ne rêve pas, on travaille. On y est tous les jours, sur le terrain, donc des ours on n'en veut pas ici* » (Terrain C – Entretien 16). Les ours venus de Slovénie ne sont pas d'ici, ils ne sont pas les fils et les filles de cette montagne ; ils ne font pas partie de la grande famille des bergers ossalois. Ils ne sont pas issus du même rêve, ils ne participent pas à la même histoire, ils n'ont pas la même nature d'âme : c'est ainsi que l'on pourrait interpréter le rejet quasi général que suscitent les politiques d'introduction d'ours slovène, auprès des éleveurs ossalois. Contrairement à la problématique du loup, la virulence de ce positionnement ne concerne pas l'espèce sauvage en elle-même, qui bénéficie plutôt d'une image positive auprès des personnes rencontrées, mais plutôt les orientations politiques qui la sous-tendent et l'image de la nature sur laquelle elle s'appuie. Le terme de « *manipulation* » est d'ailleurs utilisé dans le titre de l'ouvrage de David Chétrit, qui a publié en 2012 *La réintroduction de l'ours : l'histoire d'une manipulation*. La thèse principale qui est développée par cet auteur consiste à rappeler que les causes de la disparition de cette espèce prennent racine dans l'évolution de la société occidentale et la réduction du biotope naturel de l'ours que celle-ci a entraîné, et qu'il est inexact de porter les populations béarnaises comme principales responsables de la disparition de cette espèce emblématique.

Pour les Ossalois, l'ours des Pyrénées est bel et bien doté d'un esprit, c'est-à-dire d'un principe qui ne réduit ni à la seule biologie de l'animal, ni à l'imaginaire merveilleux auquel celui-ci peut renvoyer. Cet esprit est à chercher du côté d'une histoire authentique des relations entre l'ours et le berger en vallée d'Ossau : les pratiques pastorales servent ici de porte entre le réel et l'irréel, et permettent une rencontre réussie entre le vécu individuel et l'imaginaire collectif.

Cette histoire ne peut pas être entendue par tout le monde, elle n'apparaît pas au premier coup d'œil : il faut du temps et une certaine sensibilité pour réussir à la capter, à la considérer pour ce qu'elle est. On peut en retrouver les traces ténues lorsque l'on glane le témoignage enthousiaste d'une rencontre avec l'ours, ou lorsqu'on lit l'un des nombreux contes de la vallée retranscrits par Louis Espinassous, conteur, accompagnateur en montagne et berger (Espinassous, 2011).

Alors, en s'opposant aux politiques d'introduction d'ours Slovènes, les bergers ossalois veulent-ils vraiment encourager la disparition de l'ours des Pyrénées, pour faire asseoir la domination des pratiques d'élevage sur la nature ? Cette interprétation est, à notre sens, un peu trop hâtive. Il nous semble plutôt qu'il y a un autre sens à y trouver, qui est beaucoup plus profond et qui nous intéresse au plus haut point. C'est la lecture de cette phrase, extraite de l'entretien menée auprès d'un éleveur de brebis, qui peut nous y conduire : « *cette flamme, elle existe. Elle est planquée. Mais elle est toujours là quand on rencontre un ours, notamment. Et ça je l'explique pas mais c'est un peu comme un emblème, quelque chose qui nous fait entrer dans le mythe* » (Terrain C – Entretien 7).

La représentation fréquente de l'animosité entre la figure de l'ours et celle du berger, qui semble surgir nettement dans le cadre des politiques de réintroduction, nous révèle alors un tableau bien plus nuancé dans lequel l'ours est volontiers intégré par les Ossalois au sein de la mythologie locale. Il n'est plus cet ennemi qu'il faut chasser de la vallée : il devient l'emblème vivant d'un monde où les limites entre le naturel et le surnaturel sont floues, et où l'émotion est un mode de transmission des pratiques quotidiennes. Certes, ce monde n'est pas peut-être pas celui des éleveurs Ossalois qui, tandis qu'ils travaillent dans la vallée sur les sièges d'exploitation, ne se distinguent pas vraiment des éleveurs vendéens que nous avons rencontrés. Ce monde est plutôt celui où habite le Berger. Le Berger, c'est celui dont la sensibilité se réveille chaque année pendant la saison estivale, par une cohabitation au quotidien avec la Montagne par laquelle l'ordinaire et l'extraordinaire se superposent naturellement.

Davantage que sur les autres terrains d'étude que nous avons pu explorer, l'éleveur-berger ossalois aurait donc en lui ces deux modes d'entrer en relation avec la nature. De sorte que, pour lui, il y'aurait un monde derrière le monde, un monde du dedans et un monde du dehors, un monde du dessous et un monde du dessus, une montagne derrière la montagne... Un ours derrière l'ours.

Cette porte entre les mondes serait restée connue des bergers Ossalois, du moins de certains : ils nous la font deviner, ils l'évoquent de ci et de là, ils la font jaillir au détour d'une phrase pour nous en faire ressentir le goût et le parfum. Mais de peur de la perdre, où de la laisser être utilisée par d'autres acteurs dont les buts leur échappent, qui risqueraient d'en détourner le sens, ils la manieraient avec une certaine prudence : « *On est pudique là-dessus. On le dit pas comme ça aux gens. Il faut faire gaffe à ça* » (Terrain C – Entretien 7).

Plus finement, nous pourrions peut-être parler d'un jeu de dissimulation. Cet instinct de dissimulation serait ce qui leur aurait permis de développer une habileté dans le langage et dans la représentation de leur monde intérieur, notamment par des voies artistiques populaires comme le chant, la danse, les contes.

« On s'est rendu compte qu'on était la dernière génération à chanter. On a fait des répétitions, on les a éduqué à faire la fête, à rester digne. L'air de rien, ils y vont par reconnaissance d'une identité, mais c'est pas intellectuel, c'est spontané, innocent. Savoir chanter, avoir l'oreille... C'est rester pur. Le chant polyphonique, tu te cales à l'oreille [...] tu as vu à la foire au fromage, les chants des bergers qui s'élèvent autour de la buvette... C'est de belles choses. Tout ça, c'est la foire au fromage qui le cristallise » (Terrain C – Entretien 12).



→Ci-contre : photographie 210.

Spectacle de danse ossaloise, en costumes traditionnels, lors des fêtes de Laruns qui se tiennent chaque année au mois d'août.

Ce sont ces modes d'expression qui leur permettent de poursuivre la transmission de la mémoire d'un lien Société/Nature original et libre de toute utilisation extérieure. Cette mémoire contient une part de mystère, un petit quelque chose de non rationnel, un je-ne-sais-quoi qui habite dans la vallée et qui fait qu'on s'y sent chez soi.

Donc, il y a peut-être un petit quelque chose d'une ontologie totémique dans le rapport que les Ossalois entretiennent avec leur montagne. Celle-ci fait partie de la famille, on pourrait presque dire que l'âme de la Montagne fait partie de l'âme des Ossalois, qu'ils sont de cette lignée au même titre que l'ours des Pyrénées, ou que les brebis. Nous pouvons nous permettre d'émettre cette suggestion, sans toutefois chercher à nous attarder sur sa conformité exacte avec le concept de totémisme tel qu'il est approfondi par les anthropologues dont c'est la spécialité. Ce qui est certain, et que nous retenons en guise de réponse à notre problématique, c'est que les liens Société/Nature seraient premièrement caractérisés en vallée d'Ossau par une qualité de résistance face aux influences extérieures *« Chez nous, le lien à la nature, il est difficile à couper »* (Terrain C – Entretien 7) nous affirmait cet éleveur de brebis, berger à l'estive de Séous.

Ensuite, nous pouvons assurer que ce sont les pratiques de l'élevage de montagne qui participent à l'éveil et au développement d'une sensibilité originale à la nature, dans la vallée. Originale, elle l'est par son intensité, par la diversité de ses manifestations, mais également par ses modes d'expression et de transmission.

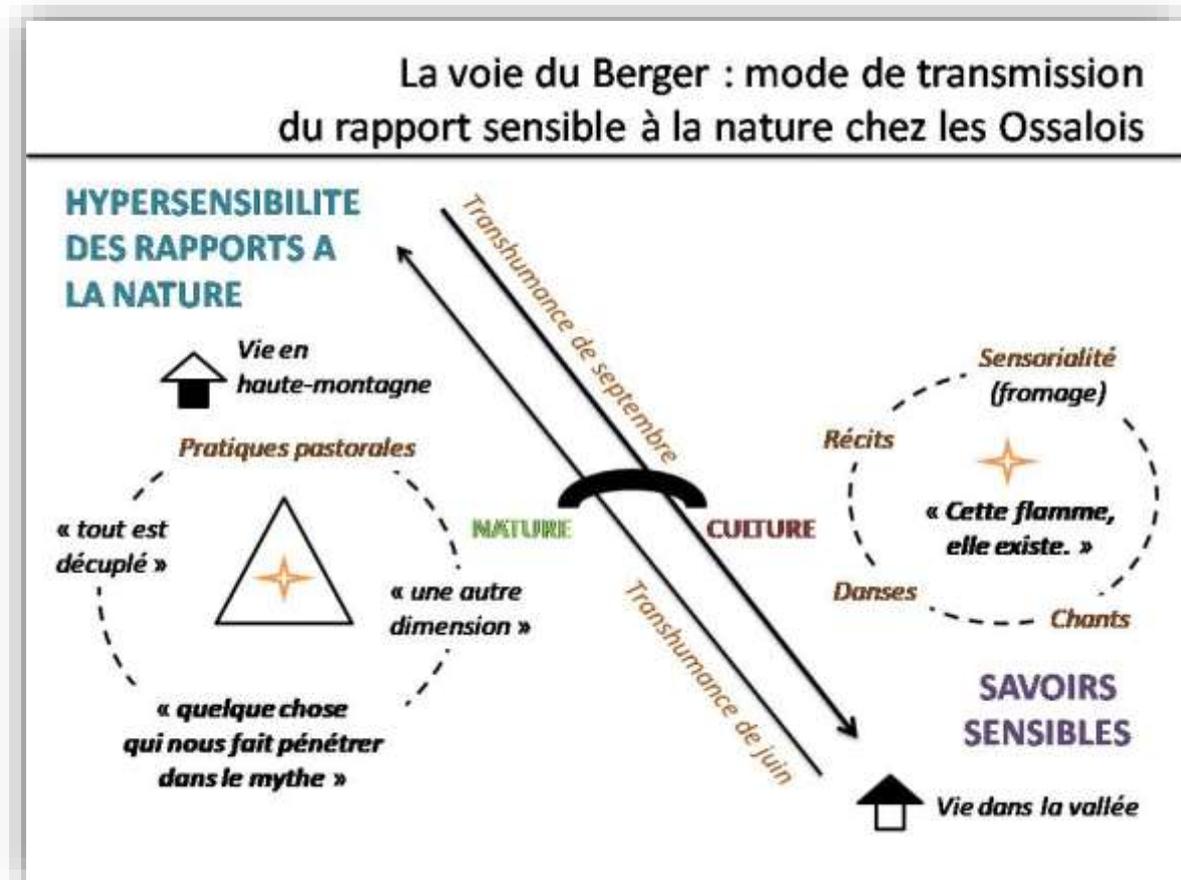


Figure 38. Marie Guicheteau, 2020.

Le schéma ci-dessus, que nous avons intitulé la « voie du Berger », représente ce mode de transmission du lien à la nature tel qu'il est vécu par les éleveurs-bergers ossalois à l'estive. Nous voyons que la passerelle permettant de passer par delà nature et culture est située symboliquement sur le chemin des transhumances, qui relie le monde d'en bas (celui de la vie dans la vallée) et le monde d'en haut (celui de la vie en haute-montagne). Le partage du vécu sensible de la nature que l'on a représenté par les deux petites étoiles, est permis par la mise en place d'un riche répertoire culturel populaire qui est remobilisé tous les ans lors des célébrations locales. L'art et la culture populaire permettent de transformer cette matière du vécu individuel profond, pour le rendre accessible et acceptable par l'extérieur. Cette sublimation symbolique des pratiques d'élevage permet l'harmonie entre ce vécu individuel et son expression collective. Elle est ce qui permet l'accueil des savoirs et la valorisation du statut de berger.

En vallée d'Ossau, le berger n'est pas mis à l'écart du reste de la société, il n'est pas considéré comme un fou ni un marginal. On pourrait dire que l'originalité de la culture ossaloise vient du fait que celle-ci reconnaît en lui non seulement une force de travail, mais également une « qualité d'esprit » qu'elle cherche à valoriser collectivement.

Ainsi, la différence que nous pouvons noter entre le berger que nous avons rencontré sur l'estive d'Orcines, et les éleveurs/bergers rencontrés en vallée d'Ossau, est que ces derniers se trouvent inclus dans une communauté qui les reconnaît dans ce qu'ils sont, et qui reconnaît notamment la particularité de ce qu'ils expérimentent au quotidien lorsqu'ils sont à l'estive. A l'inverse, le berger d'Orcines nous a exprimé avec une certaine force son sentiment d'être globalement incompris par la population clermontoise qui vient sur la Chaîne des Puys pour se divertir. Dans son cas, son hypersensibilité participe à son isolement et au sentiment d'une profonde inadéquation avec le reste de la société.

Pour les éleveurs-bergers ossalois, ces modes d'expression populaires servent donc à la fois de masque de protection et de support de transmission. Ils permettent de partager l'indicible, l'incroyable, l'expérience intensément vécue en haute-montagne, en la canalisant pour la rendre accessible par le plus grand nombre, un peu à la manière d'une usine hydroélectrique dont la fonction consiste à recueillir la ressource en eau des lacs de montagne, puis à en canaliser la puissance pour la distribuer sous une forme utilisable par les consommateurs. Ainsi, lors de la fin de la transhumance, le berger ne ramène pas seulement ses fromages à la communauté ossaloise pour en augmenter les richesses. Il ramène aussi avec lui des expériences de vie, une certaine sagesse, une autre maturité émotionnelle, une compréhension globale du fonctionnement de la société, une vision du monde contemporain.

Nous pourrions même aller jusqu'à proposer la thèse selon laquelle on observe en vallée d'Ossau un syncrétisme en mosaïque : le lien à la nature vécu en montagne, héritage d'une tradition ossaloise pluri-millénaire, serait ainsi protégé grâce à l'adoption d'un effet de coupure, ce qui est ici favorisé par la séparation spatiale entre zones d'estives et zones de vallée. Dans la vallée, les éleveurs-bergers s'expriment selon l'ontologie naturaliste. Ils en adoptent les conventions et les usages à travers des systèmes d'élevage qui intègrent la logique d'en bas : recherche de résultats techniques et économiques, agrandissement et modernisation des structures... Insistons sur le fait que le rapport original à la nature et à la montagne ne vient pas effacer ce que nous avons dit au début de ce chapitre. Ici aussi, les Ossalois sont au prise avec le paradigme naturaliste et ses manifestations : ils doivent également jouer avec les exigences de productivité, les normes sanitaires, la complexité administrative, le langage des comptables et des commerciaux.

De même, avoir un rapport original avec la nature ne signifie pas que tous les éleveurs sont bio, ou qu'ils sont tous extrêmement doux et respectueux envers leurs animaux. Cette originalité se place ailleurs et mobilise d'autres critères, comme la capacité à utiliser le registre émotionnel et le savoir empirique dans l'explicitation des pratiques de terrain, et la capacité à porter sur la montagne un regard qui ouvre celle-ci sur une géographie sacrée, qu'elle soit immanente ou transcendante.

Ainsi, le départ à l'estive marque l'entrée dans un autre mode de fonctionnement, qui d'ailleurs n'exclut pas le premier : celle d'un rapport sensible à la montagne qui dépasse le champ du technique et du rationnel, et qui garde vivante une part de mystère, une poésie des pratiques d'élevage.

- ⇒ Les rapports des éleveurs à la nature sont donc effectivement distincts selon les territoires que nous étudions. C'est dans la Chaîne des Puys et en Vallée d'Ossau que nous découvrons des variantes qui nous permettent de suggérer la présence plus ou moins consciente et plus ou moins élaborée d'autres schèmes ontologiques qui ne passent pas par la séparation entre nature et culture. Des collectifs peuvent alors s'être constitués pour assurer la transmission de ces connaissances originales auprès des éleveurs, selon des voies de transmission qui sont là aussi propres aux territoires étudiés. D'une façon encore très élémentaire, nous avons pu distinguer un exemple de syncrétisme fusionnel apparu dans le cadre de l'association des Eleveurs Autrement, et un exemple de syncrétisme en mosaïque dans le cadre des pratiques pastorales ossaloises. Notons que la notion de géographie sacrée ne renvoie pas du tout à la même signification, selon que l'on se place dans la Chaîne des Puys ou en Vallée d'Ossau.
- ⇒ Mais nous avons également pu confirmer que l'ontologie de la séparation nature/culture est celle qui se manifeste à nous de façon dominante sur les trois terrains étudiés. Parfois d'ailleurs, celle-ci prend des formes déguisées qu'il pourrait être facile de confondre avec une autre ontologie (cas du bio, de la géobiologie...). Il faut alors toujours se poser la question : la nature est-elle vraiment considérée pour elle-même, lui reconnaît-on une individualité, une essence qui lui est propre ? Ou est-elle utilisée à des fins matérialistes, ne faisant ainsi qu'alimenter le cadre naturaliste en place ?
- ⇒ Nous devons enfin préciser que les modalités de l'enquête ont favorisé ces résultats, puisque nous ne pouvons échapper au fait que notre sujet de recherche est né d'une interrogation dualiste. Naturellement donc, les matériaux que nous ramenons tendent à refléter notre propre regard, ce que nous préciserons en fin de chapitre lorsque nous aborderons les limites de notre démarche.

6.4 – Eleveurs Sauvages et/ou Eleveurs Domestiques ?

Des mondes qui s'opposent souvent, des mondes qui se rencontrent parfois

Rappelons-nous à présent de l'ouvrage de Serge Moscovici, que nous avons abordé dans le premier chapitre. Intitulé *Hommes Sauvages, Hommes Domestiques*, il dressait le constat de l'opposition de deux modes de relation à la nature qui traverse l'histoire de la société occidentale (Moscovici, 1974). Les éleveurs et les éleveuses que nous sommes allés interrogés sont-ils plutôt dans le camp des Hommes Sauvages ? Ou dans celui des Hommes Domestiques ? Quels éléments nous permettent de le déterminer ? Revenons quelque peu en arrière : l'Homme Sauvage, c'est celui qui se retrouve à la marge de la société dans laquelle il évolue parce qu'il fonctionne d'une façon différente de la majorité de ses semblables. Les modes de connaissances qu'il favorise sont du domaine de l'intuition, de l'empirisme, de la sensorialité. Sa recherche est plutôt celle de l'instant présent. L'Homme Domestique, au contraire, met en avant le contrôle de la volonté humaine sur la nature, la logique rationnelle, la poursuite d'un but vers lequel il tend comme un idéal à atteindre. L'Homme Sauvage cherche à rejoindre la nature, à y retourner. A l'inverse, l'Homme domestique cherche à s'extraire de sa condition naturelle, afin d'atteindre un état de perfection supérieur à la nature. Enfin, tandis que l'Homme Sauvage éprouve le besoin de renverser l'équilibre établi pour affirmer ses droits d'existence, l'Homme Domestique cherche plutôt à maintenir en place l'équilibre au sein duquel il s'intègre, qui le conforte dans sa position.

Ces deux polarités du lien Société/Nature peuvent certes paraître catégoriques. L'on peut rétorquer qu'une catégorisation stricte est ici trop radicale et ne correspond pas à la réalité dans toutes ses nuances. Mais Serge Moscovici nous rappelle que ces deux forces qui coexistent dans la société ne peuvent pas être conciliantes l'une avec l'autre. Elles se repoussent, se rejettent mutuellement, sans demi-mesure :

- les Hommes Domestiques exercent sur les Hommes Sauvages des rapports de domination, caractérisés par l'exclusion ou l'asservissement.
- les Hommes Sauvages cherchent à renverser la société instaurée par les Hommes Domestiques, et connaissent tantôt par la rébellion, tantôt par la soumission.

Est-ce que sa théorie correspond à nos observations de terrain ? Ces deux mondes sont-ils farouchement opposés l'un à l'autre, ainsi que le propose la réflexion de Serge Moscovici, où peuvent-ils cohabiter au sein des groupes professionnels ?

Déjà, il n'est pas complètement farfelu d'utiliser sa réflexion pour différencier les profils d'éleveurs que nous avons interrogés. L'un d'entre eux ne fait-il pas référence explicite aux hommes sauvages, quand il nous affirme « *je me fais du souci parce que j'ai l'impression qu'on est les derniers des Mohicans* » (Terrain B – Entretien 15) ? Cet éleveur s'identifie visiblement à un peuple minoritaire, peuple qui risque de disparaître devant la conquête d'une autre culture que la sienne. De même, cet éleveur ossalois affirme : « *On est resté à l'écart de la civilisation... Ou de l'uniformisation ?* » (Terrain C – Entretien 8). « *On est les derniers indigènes de ces montagnes* » cite également ce berger ossalois (Terrain C – Entretien 12). Ainsi, dans le prolongement de ces déclarations, le sentiment de décalage avec le reste de la société est certainement le premier élément qui nous permet d'affirmer qu'il est pertinent de soulever l'idée d'une opposition entre monde sauvage et monde domestique.

Intéressons-nous d'abord à ce qui peut nous faire penser à la théorie de l'Homme Domestique. Dans les familles d'éleveurs, le métier s'est transmis de génération en génération. Il fait partie d'un patrimoine qu'il s'agit de conserver. Nous retrouvons cette idée à travers les mots de cet éleveur de brebis à la retraite : « *Moi je fais pareil qu'il y a 100 ans. J'ai toujours appris comme ça [...] Mon arrière-grand-père, mon grand-père, mon père, maintenant c'est moi et mon fils aussi... On va essayer de tenir le coup* » (Terrain C – Entretien 4). Le métier fait ainsi comme partie de la nature de la personne, qui est plus ou moins destinée par avance à embrasser le destin que ses aïeux ont prévu pour lui. Le cas des éleveurs qui changent soudainement d'orientation pour reprendre le flambeau familial vient valider ce qu'on pourrait appeler une sorte d'instinct de conservation. (Terrain C – Entretien 7 – Entretien 14 ; Terrain B ; Entretien 13). D'autres nous avouent même ne s'être jamais posé la question d'un autre possible. Le métier leur est apparu comme une évidence. (Terrain C ; Entretien 6 – Entretien 13) ; (Terrain A ; Entretien 6 – 8 – 9 – 10 – 11 – 13 – 14 – 18) ; (Terrain B ; Entretien 15). Cette citation nous semble bien représenter le monde de l'Homme Domestique : « *Dans le cadre de la reprise, j'ai été obligé de reprendre les cheptels [...] C'est historique. On a toujours fait ça. On connaissait notre cheptel, on ne voulait pas aller sur quelque chose qu'on ne connaît pas* » (Terrain A – Entretien 18). De même, cet autre éleveur vendéen nous explique : « *J'ai été bercé dans l'agriculture étant petit. Le chemin que j'ai pris coulait de source* » (Terrain A – Entretien 9).

Le cadre familial dans lequel se pratique l'activité d'élevage peut exercer une pression sur l'éleveur, pression qui peut être vécue de façon positive ou négative selon les individus. L'influence de la famille peut étouffer l'expression d'une sensibilité à l'animale, du fait des coutumes selon lesquelles le cercle familial a l'habitude de fonctionner, et qu'il ne s'agit pas de remettre en question sous peine de trahir la culture dominante.

A ce sujet, cet éleveur ossalois témoigne : « *Quand je me suis installé, on descendait les brebis à cause de moi, parce que j'insistais pour les descendre avant qu'elles n'aient trop froid. Et après on me faisait le reproche des fromages qu'on aurait pu faire en les laissant plus longtemps. Ils étaient sans doute moins sensibles et les laissaient jusqu'aux premières neiges. C'est très culturel* » (Terrain C – Entretien 7).

L'intégration de l'activité d'élevage dans un cadre familial favorise également l'utilisation du registre de la contrainte. Les bonnes pratiques d'élevage sont ainsi définies par rapport à un système moral plus ou moins intériorisé. Le sens donné au travail individuel est conditionné par la valeur que lui donnent les pairs. Dans ce cadre, la souffrance au travail peut être valorisée et donc encouragée plus ou moins implicitement. Là encore, cet éleveur de brebis ossalois n'hésite pas à nous en parler, mentionnant la polémique qui s'est abattue sur lui alors qu'il avait le projet de monter une salle de traite à l'estive afin d'améliorer ses conditions de travail en montagne :

« *Je m'en suis découragé tout seul parce que je passais pour un illuminé. Même il y avait un côté culturel. C'était la honte, côté méritocratie au travail. T'étais pas un vaillant, si tu trayais à la machine. J'aime bien pas avoir mal au dos parce que traire à la main c'est dur. J'ai pas de leçons à prendre, j'ai traie à la main depuis que je suis gosse ; mais c'est pas pour ça que j'aime souffrir. Je fais partie des trayeurs. J'ai rien à prouver aux autres. Je suis pas dans cet esprit là mais ça m'a quand même découragé. La sentence locale était si forte à un moment donné que ça m'a mis le doute. La machine est restée en bas quelques années* » (Terrain C – Entretien 7).

Mais d'un autre côté, ce monde de l'Homme Domestique permet une forte cohésion sociale, et crée chez les individus un fort sentiment d'appartenance. La mémoire de ceux qui ont précédé les éleveurs d'aujourd'hui est gardée et valorisée. C'est essentiellement le cas en Vallée d'Ossau, surtout grâce aux festivités qui maintiennent vivantes les représentations du métier dans ses formes passées et actuelles. Le patrimoine culturel autour des relations éleveurs-nature joue un rôle fort dans cette intégration des éleveurs ossalois au sein du monde domestique. De plus, on en retrouve des traces à travers la détermination à entretenir les zones intermédiaires, malgré le caractère peu rentable et extrêmement coûteux de cette pratique. « *C'est notre sang. C'est nos ancêtres qui nous l'ont laissé et je ne vois pas les laisser à l'abandon* » (Terrain C – Entretien 16). On en retrouve également mention dans cet entretien effectué auprès du responsable FDSEA du canton des Herbiers. « *La terre, c'est plus que la terre, c'est quelque chose qu'on veut transmettre à nos enfants parce que ça nous a été transmis* » (Terrain A – Entretien 8).

Ceux pour lesquels le monde de l'Homme Domestique est accueillant, partagent entre des valeurs et des pratiques qui leur paraissent opposées à d'autres visions.

Quelques citations permettent de donner le ton, en nous montrant comment un monde émotionnel trop affiché peut rapidement être catalogué dans le domaine de la marge, et suscite aussitôt certaines formes de rejet ou de suspicion.

Le monde émotionnel, lorsqu'il est mis au premier plan, devient le propre des personnalités dites atypiques ou des profils minoritaires. Les hors-cadre familiaux sont ainsi souvent identifiés à ce registre émotionnel : ainsi cet éleveur de bovin-viande parthenaise nous évoque avec un certain mépris les projets qu'il a pu découvrir en tant que jury d'un lycée agricole. Il commente : « *Profils hors-cadre... Si c'est ça, l'agriculture de demain ! Je ne sais pas de quelle planète ils arrivent... Des gens qui étaient dans le fictif, qui voulaient tous faire les marchés... Mais il ne se rendait pas compte du temps qu'il faut !* » (Terrain A – Entretien 12). De même, c'est avec un certain rejet que cet éleveur laitier du Puy-de-Dôme nous décrit les personnes qu'il a eu l'occasion de rencontrer lors d'une présentation d'agriculture biologique. Il ne se reconnaît pas en elles, et on peut même remarquer l'expression d'une forme de peur à l'égard de cette différence qu'il ne comprend pas. « *Il [son voisin] m'avait invité avec tous les bio. Le seul bio qui tenait la route, c'était lui. Les autres, c'étaient des bohémiens. Ils avaient les nattes, là, les cheveux qui collent. Je me suis dis : ça, c'est pas mon truc [...] Je ne comprends pas où on va, franchement je ne comprends pas* » (Terrain B – Entretien 15).

En vallée d'Ossau, on peut faire le même constat. Certains profils viennent bousculer les conventions. C'est le cas de cet éleveur de brebis laitières, qui a eu le statut de « berger sans terre » pendant longtemps avant de pouvoir s'installer dans une ancienne grange qu'il transforma en habitation, heurtant ainsi la coutume locale de la transmission du patrimoine familial. Pour être enfin accepté et respecté par les locaux, il lui fallut même s'engager en tant que maire de la commune de Bilhères-en-Ossau. Ces jeunes bergers nous font le témoignage de ce parcours différent, dans lequel ils s'identifient davantage qu'à celui des éleveurs ossalois :

S : « _ Il avait les bêtes à Bettharam... A l'époque il n'y avait pas de caisse à traire, il marquait les brebis avec les pinces à linge. Sa marque sur les fromages, c'était la pince à linge. Il se faisait chamberer, en plus il avait des cheveux longs...

G : _ C'est pas très ouvert d'esprit comme monde. Ça coexiste, ça échange un peu... De manière générale, le milieu des bergers est dur, il n'y a pas beaucoup de solidarités... » (Terrain C – Entretien 8).

De même, cet éleveur vendéen nous exprime son sentiment d'avoir été rejeté par ses pairs, lorsqu'il s'est converti à l'agriculture biologique. On pourrait dire qu'il est ainsi passé du camp des Hommes Domestiques, au camp des Hommes Sauvages. Ce changement a été vécu par une trahison par le monde professionnel au sein duquel il évoluait jusqu'ici, et il a finalement quitté la CUMA avec laquelle au sein de laquelle il partageait le matériel agricole.

« Ça n'a pas été bien perçu, on nous a tourné le dos. Je ne m'attendais pas à ça. Parce qu'on sort du moule, on nous a dit non » (Terrain A – Entretien 6).

Cela nous apprend que la catégorisation entre Homme Sauvage et Homme Domestique n'est pas une donnée constante, elle peut évoluer au cours du parcours de l'individu.

Ces quelques éléments nous permettent de dire que la famille des éleveurs n'est pas seulement déterminée par le sang. Elle rassemble les éleveurs qui se reconnaissent dans une même histoire, dans les mêmes choix, dans les mêmes pratiques, et notamment dans les mêmes manières de penser leur rapport à la nature. Celui qui s'affranchit des normes du collectif et de ses lois explicites ou implicites, c'est l'Homme Sauvage. Même si on le voulait, on ne le comprendrait pas. Sa nature est autre, son cheminement suit sa propre logique, il ne s'intègre pas dans le monde de l'Homme Domestique. L'Homme Sauvage lui aussi peut avoir une famille, mais celle-ci n'est pas dotée du même pouvoir que la famille de l'Homme Domestique, ni de la même fonction. Cette famille sauvage, elle essaie aussi de le reconnaître, de le protéger et de le soutenir, mais elle peut également lui conférer un moindre pouvoir au niveau institutionnel ou politique par exemple.

Dans le fond, on voit bien que la logique de Moscovici peut s'appliquer aux éleveurs que nous avons rencontrés. Mais si nous essayons concrètement de les catégoriser dans le camp de l'un ou de l'autre, nous devons admettre que le constat de l'opposition entre un Eleveur Sauvage et un Eleveur Domestique ne peut s'appuyer seulement sur le critère de l'installation dans un cadre familial ou hors-cadre. De plus, pour rendre compte de la subtilité réelle des relations à la nature, telles que nous les comprenons dans leurs évolutions, nous ne nous satisfaisons pas d'une dichotomie aussi tranchée : d'autres catégories doivent être créées. C'est ainsi que nous différencions cinq groupes, de la façon suivante :

- *Le Camp des Hommes Domestiques*
- *Les Médiateurs*
- *Les Solitaires*
- *Le Camps des Hommes Sauvages*
- *Le Camps des Bergers*

Ainsi, nous avons tenté de placer chacun des entretiens réalisés dans le tableau ci-après.

LE CAMP DES HOMMES DOMESTIQUES (Ceux qui sont intégrés au système dominant et fonctionnent avec)	LES MEDiateURS (Ceux qui font le pont entre les mondes)	LES SOLITAIRES (Ceux qui remettent en question, ceux qui cherchent une voie qui leur convient individuellement)	LE CAMP DES HOMMES SAUVAGES (Ceux qui ne sont pas intégrés au système dominant, et fonctionnent autrement)
<p>On retrouve les éleveurs et éleveuses qui se placent du côté des entrepreneurs dynamiques, qui présentent sans peine leur activité sous ses aspects commerciaux, techniques et financiers, qui se sentent relativement intégrés à la société locale ou qui essaient de l'être.</p> <p><i>Ex : Terrain A – Entretien 7</i> <i>Ex : Terrain A – Entretien 8</i> <i>Ex : Terrain A – Entretien 9</i> <i>Ex : Terrain A – Entretien 12</i> <i>Ex : Terrain A – Entretien 13</i> <i>Ex : Terrain A – Entretien 14</i> <i>Ex : Terrain A – Entretien 16</i> <i>Ex : Terrain A – Entretien 18</i> <i>Ex : Terrain B – Entretien 10</i> <i>Ex : Terrain B – Entretien 11</i></p>	<p>On retrouve des personnes qui se sont convertis vers des systèmes qui prennent en compte les enjeux environnementaux et qui tentent de transmettre leur apprentissage au sein du monde agricole conventionnel, et auprès des pouvoirs publics. Ils sont capables de comprendre les uns et les autres et peuvent adapter leurs langages. Ils développent des talents d'animation et de communication.</p> <p><i>Ex : Terrain A – Entretien 6</i> <i>Ex : Terrain B – Entretien 16</i> <i>Ex : Terrain C – Entretien 15</i></p> <p>Cette position peut être assumée par les plus jeunes au sein des lycées agricoles :</p> <p><i>Ex : Terrain B – Entretien 11</i></p> <p>Elle peut également être représentée par des personnes reconnues dans des mondes a priori éloignés du monde de l'élevage, comme cet animateur-nature, conteur et berger.</p> <p><i>Ex : Terrain C – Entretien 18</i></p>	<p>On retrouve les éleveurs plutôt en fin de carrière, qui approchent du départ à la retraite, et qui prennent du recul sur le système dans lequel ils ont pratiqué l'élevage, remettant en question ses valeurs et son fonctionnement. A partir de leurs expériences personnelles, ils essaient de faire une synthèse originale qui ne nous permet ni de les classer dans le camp des hommes sauvages, ni de les classer dans celui des hommes domestiques. C'est aussi le cas du père de Laruns, qui nous a transmis une synthèse écrite personnelle de son expérience saisonnière auprès des troupeaux collectifs.</p> <p><i>Ex : Terrain A – Entretien 10</i> <i>Ex : Terrain B – Entretien 15</i> <i>Ex : Terrain C – Entretien 5</i></p> <p>On retrouve également des éleveurs ou éleveuses pour lesquels la production de produits issus de l'élevage n'est pas le premier but affiché, car ils ont une autre activité rémunératrice.</p> <p><i>Ex : Terrain A – Entretien 17</i> <i>Ex : Terrain B – Entretien 6</i></p>	<p>On retrouve les bergers qui sont salariés et qui ne cumulent pas la profession d'éleveur. L'impression d'être à la marge, de fonctionner différemment de la majorité des individus, de percevoir la nature d'une manière qui leur est propre, est évoquée de façon explicite.</p> <p><i>Ex : Terrain B – Entretien 3</i></p> <p>On retrouve les éleveurs du collectif des Eleveurs Autrement et les membres de la Confédération Paysanne 85</p> <p><i>Ex : Terrain B – Entretien 1</i> <i>Ex : Terrain A – Entretien 14</i></p>

LE CAMPS DU BERGER : ENTRE SAUVAGE ET DOMESTIQUE

(Ceux qui parviennent à intégrer le monde sauvage et le monde domestique dans un système unifié et cohérent)

On retrouve ici des profils qui parviennent à unir, à travers les systèmes d'élevage, les polarités du monde sauvage et du monde domestique, sans qu'elles entrent en contradiction. Il s'agit essentiellement des éleveurs-bergers de la vallée d'Ossau. Ceux-ci semblent ainsi avoir réussi une synthèse originale entre ces deux aspects du même métier, grâce à l'association des pratiques pastorales et d'un système d'élevage implanté dans la vallée.

Ex : Terrain C – Entretien 4

Ex : Terrain C – Entretien 6

Ex : Terrain C – Entretien 7

Ex : Terrain C – Entretien 8

Ex : Terrain C – Entretien 9

Ex : Terrain C – Entretien 13

Ex : Terrain C – Entretien 16

Ex : Terrain C – Entretien 19

Tableau 23. Les différents mondes des éleveurs.

D'après notre analyse, la dichotomie entre monde sauvage et monde domestique ne suffit donc pas à éclairer les rapports éleveurs/nature dans leur ensemble, ni leurs subtilités, ni dans leurs perspectives d'évolution.

D'une part, il nous faut parler d'un troisième monde : ce monde qui rassemble les opposés, c'est celui du Berger dont nous identifions les contours d'après notre rencontre avec le berger d'Orcines (Terrain B – Entretien 7) et d'après nos rencontres avec les éleveurs-bergers de la vallée d'Ossau. La façon avec laquelle ces derniers entretiennent un lien complexe avec la nature mérite peut-être d'être rapprochée d'une forme de syncrétisme en mosaïque tel que le définit Roger Bastide (Bastide, 1955). « *Dans le syncrétisme en mosaïque, il n'y a pas fusion, mais séparation des différents rituels [...] Le syncrétisme en mosaïque garde les classes séparées* » (Capone, 2001). Cela signifierait donc que ces éleveurs-bergers se sont certes très bien adaptés à l'ontologie dualiste et aux formes d'élevage qu'elle produit, mais qu'ils gardent en eux, de façon plus ou moins dissimulée, la mémoire bien vivante d'un lien à la nature original, nous pourrions même dire *d'origine*. Le départ en transhumance serait comme un rituel qui participerait, chaque année, à réveiller cette flamme, ou connaissance intérieure cultivée par les pratiques pastorales. La vie à l'estive nourrirait donc un rapport à la nature qui trouverait sa source dans une ontologie singulière.



Marie Guicheteau

→ **Ci-contre : photographie 211.** Crâne de vache disposé par un éleveur entre les branches d'un taillis de hêtres, pour le guider lorsqu'il cherche à rejoindre le plateau de Lacarret où pâturent ses vaches.

Dans ce contexte, on comprend mieux pourquoi les actions du Parc National peuvent être perçues comme intrusives par les populations Ossaloises, pas vraiment sur un plan géographique et spatial, mais plutôt d'un point de vue culturel et symbolique. Pour défendre notre propos, il nous semble pertinent de reprendre cette idée développée par les philosophes Catherine et Raphaël Larrère :

« si l'idée de nature n'existe qu'en Occident, la généralisation à la planète entière de modes de protection de la nature élaborés en Occident, comme cela a été le cas avec les critères de l'UICN conçus à partir du modèle idéalisé des parcs américains, revient à exporter une forme de domination culturelle, tout en détruisant les cultures ainsi transformées en nature. "Votre nature c'est notre culture", pourraient rappeler toutes les populations autochtones que l'on a chassées de leur environnement familier pour y protéger une nature dans laquelle elles ne se reconnaissent pas » (Larrère et Larrère, 2015, p.60).

C'est ainsi que l'on peut comprendre l'idée selon laquelle certains éleveurs Ossalois ont l'impression d'avoir été volés de quelque chose par la création du Parc National. Rappelons cette citation : *« Ils sont venus nous priver de notre ressenti. Les gens d'ici n'avaient pas besoin qu'on note sur un papier, qu'on fasse venir des sociologues. C'est cette emprise que les gens ont senti arriver, une espèce d'emprise du milieu scientifique » (Terrain C – Entretien 7).*

C'est cette emprise, ce « *vol de flamme* », qui aurait conduit ces bergers à mettre en place un dispositif de protection, voire de dissimulation, de la sensibilité à la nature telle qu'elle est vécue spontanément. Voilà ce qui nous permet de parler d'un principe de coupure qui nous est mentionné par les Ossalois eux-mêmes, et que nous pouvons appréhender comme un dispositif de survie culturelle. Ce principe de coupure, toutefois, n'est pas voué à durer toujours : il est l'expression d'une époque, et peut disparaître si le contexte qui a été à l'origine de son apparition évolue.

« Le principe de coupure porte ainsi en soi la possibilité de l'effacement du syncrétisme. Il montre l'irréalité de ce phénomène, car il ne s'agit que d'un masque qui, pour reprendre l'heureuse expression d'A. Mary, n'a pas triomphé du visage. » (Capone, 2001).

C'est également l'idée que nous retrouvons à travers ce témoignage : « Ils sont venus éteindre cette petite flamme, ils ont soufflé dessus. Pourtant je suis un optimiste devant l'éternel et je suis convaincu par ce que je vis. Cette flamme elle existe. Elle est planquée. Mais elle est toujours-là » (Terrain C – Entretien 7).

L'observation du principe de coupure nous permet donc de distinguer les éleveurs-bergers d'Ossau, des éleveurs du collectif des *Eleveurs Autrement*, pour lequel il nous a semblé plus pertinent de parler de syncrétisme fusionnel. De plus, ils se distinguent également de la figure du berger que nous avons rencontré sur l'estive d'Orcines (Terrain B – Entretien 7). Ce dernier, en effet, était également caractérisé par une sensibilité à la nature originale dont les caractéristiques sont proches des Ossalois, mais il n'avait pas mis en place de dispositifs d'adaptation et parler de principe de coupure à son égard n'est pas valide. Tout au long de l'entretien, sa sensibilité nous apparaissait donc « à vif » et traduisait un profond sentiment de décalage avec la culture environnante. Pour protéger cette sensibilité, et continuer de faire partie de la marche du monde occidental auquel il participe, les éleveurs ossalois ont quant à eux mis en place d'autres modes de fonctionnement qui leur permettent de quitter le monde sensible lorsque c'est nécessaire, pour prendre la casquette d'éleveurs et assumer leur place au sein de la sphère économique et professionnelle qui est aussi la leur. De cette manière, les paradoxes qui pourraient les embêter, les diviser voire les tirailler du-dedans sont résolus, car « la réponse à la théorie de l'homme marginal, déchiré entre deux univers » (Capone, 2001) est apportée par « la magie du principe de coupure » (Mary, 2000, p.186).

La capacité de passer de l'un à l'autre, du monde sauvage au monde domestique, est donc d'après nos travaux de recherche une originalité des éleveurs Ossalois, que nous n'avons pas pu identifier sur les autres terrains d'étude. Même si elle y est active, elle ne nous a pas semblé suffisamment apparente pour qu'on puisse en parler dans le cadre de cette recherche. Cette dynamique nous permet de repérer la possibilité d'un troisième monde, que nous appelons dans le cadre de cette recherche : « le monde du berger ».

D'autre part, la confrontation entre monde domestique et monde sauvage nous invite à définir des catégories qui prolongent le camp de l'Homme Sauvage et celui de l'Homme Domestique, et qui les mettent en relation. C'est ce que nous avons fait en identifiant un groupe de « médiateurs » et un groupe de « solitaires ». Les solitaires, ce sont ceux qui s'écartent du monde domestique parce qu'ils remettent en question les valeurs du groupe et entendent élaborer leur propre synthèse, en partant de leur vécu personnel. Ils ne se reconnaissent ni pleinement du côté du monde sauvage, ni tout à fait du côté du monde domestique. Ils sont comme dans un no man's land, sans vraiment de cadre pour les limiter.

C'est notamment le cas des personnes qui sont en fin de carrière, et qui sont capables de jeter un regard critique sur le monde agricole actuel et ses fonctionnements.

C'est également le cas de personnes pour lesquelles l'activité d'élevage n'est pas l'unique source de revenus ou a été une source de revenu occasionnelle. Quant aux médiateurs, ils sont ceux qui ont basculé du monde domestique vers le monde sauvage, mais qui ont également su faire le chemin du retour pour transmettre leur connaissance. Ils sont à l'aise dans des mondes pourtant différents, car ils en maîtrisent les normes, les codes de langage, les logiques cognitives. Ils servent ainsi de passerelles entre les mondes.

Ces variations que nous avons apporté à la distinction entre Monde Sauvage et Monde Domestique nous permettent de mettre en dynamique les rapports des éleveurs à la nature : les catégories ne sont pas figées, il n'y a aucun profil d'éleveur qui soit uniquement du camp de la vie « sauvage » ou uniquement du camp de la vie « domestique ». Ces rapports à la nature s'inscrivent plutôt dans une histoire collective qui est touchée par des événements, des crises, des échanges, des évolutions, comme nous avons essayé de le représenter sur le schéma suivant.

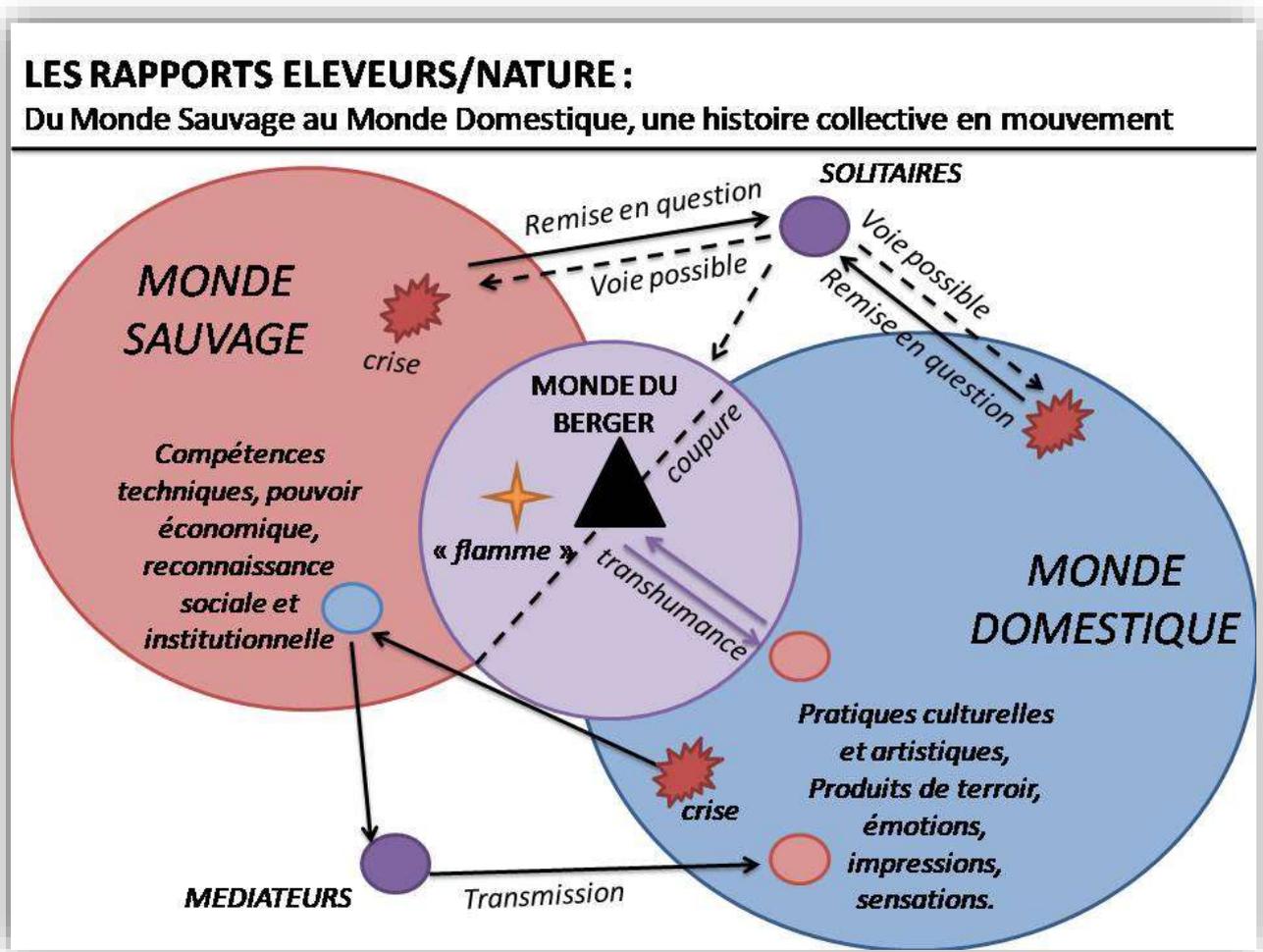


Figure 39. Marie Guicheteau, 2020.

Sur le schéma de la page précédente, nous avons représenté les différents modes de relation que nous avons décelés entre Monde Sauvage et Monde Domestique, à partir des entretiens menés auprès des éleveurs de nos trois terrains d'étude. Nous voyons que le Monde Sauvage et le Monde Domestique sont représentés comme séparés l'un de l'autre. Mais cette séparation nette est remise en question par des événements, des mouvements, des échanges, qui rendent plus ou moins perméable la frontière entre les mondes. Ainsi, suite à des évènements que nous nommons « crises », des individus peuvent sortir de leur cadre d'origine, pour chercher un nouveau cadre de valeurs dans lesquels inscrire leurs pratiques. Ce faisant, ils apportent au nouveau cadre qui les accueille « *un morceau de l'autre monde* ». Par exemple, un éleveur qui passe du monde domestique au monde sauvage va apporter au second ses compétences techniques, ses savoirs théoriques, sa reconnaissance sociale et/ou institutionnelle, son pouvoir économique... A l'inverse, un éleveur qui passe du monde sauvage au monde domestique va ramener avec lui ses connaissances empiriques, son action spontanée, son potentiel sensible (émotions, sensations...) qui vont permettre au monde sauvage de vivre à l'intérieur du monde domestique.

Ce basculement d'un monde à l'autre n'est pas un mouvement unique et radical. Il peut en effet se prolonger par un effet de retour vers le monde de départ : cette personne qui est dans ce mouvement, nous lui avons donné le statut de « médiateur » : elle a la volonté de ramener un enseignement, de transmettre ce qu'elle a appris de l'autre côté de la barrière des mondes. C'est ainsi que se constitue la passerelle entre ces mondes initialement hermétiques l'un à l'autre.

D'autres profils sont originaux, ce sont ceux des « solitaires » qui ont remis en question le monde auxquels ils appartenaient, mais n'ont pas encore trouvé un nouveau cadre de valeurs qui leur convienne. Pour un temps, ils se retrouvent ainsi isolés et cherchent à redéfinir leurs valeurs par eux-mêmes, à partir d'un ensemble de connaissances et d'observations personnelles. Il est possible que leur mouvement se poursuive et qu'ils rejoignent le monde d'en face, mais rien n'est encore déterminé à ce sujet, ils peuvent tout aussi bien créer leur propre synthèse (synchrétisme).

Enfin, le monde du berger se place dans une position de continuité entre monde sauvage et domestique. Ce troisième cercle a pris la couleur des deux pôles opposés et il a réussi à y trouver sa propre cohérence entre monde sensible et sauvage / monde rationnel et domestique. Le passage de l'un à l'autre s'inscrit dans le temps et l'espace, par le cycle des transhumances qui induisent un déplacement et une adaptation des modes de vie entre le site de la vallée et le site de l'estive. Le principe de coupure permet de préserver la mémoire du lien à la nature vécu en montagne, sans pour autant se marginaliser.

Les bergers qui n'ont pas activé ce principe de coupure se caractérisent davantage par un certain isolement social, et ressentent un sentiment de décalage et d'incompréhension intense (Terrain B – Entretien 7). Le passage du monde sauvage au monde domestique est pour eux moins évident, plus douloureux.

Le retour de transhumance est également l'occasion d'une transmission des savoirs sensibles vécus en montagne, grâce à la mobilisation d'outils qui permettent de faire le pont entre nature / culture : transformation fromagère et valorisation des produits de terroir, contes populaires, danses et chants traditionnels participent d'un même ensemble culturel.

* * * * *

Il nous intéresse de lire ces résultats à la lumière de l'association entre wildness et wilderness qui était notamment mise en avant par Thoreau. « *La wildness est la qualité de ce qui est sauvage (wild) et il y'a en nous une aspiration au sauvage. Thoreau associe ce désir à la liberté, qui se trouve chez les hommes mais aussi chez tous les êtres vivants* » (Larrère et Larrère, 2015, p.). Ce Monde Sauvage que nous identifions d'abord à partir des travaux de Serge Moscovici, peut donc également prendre l'étoffe de cette wildness, nature sauvage intérieure qui s'identifie, en miroir, à la nature sauvage extérieure (wilderness) qui vient l'éveiller. Si le passage d'un monde à l'autre est plus fluide qu'on ne pourrait le croire au départ, lorsqu'on mentionne l'idée de deux camps farouchement opposés, c'est peut-être parce qu'il fait partie intégrante d'une dynamique universelle qui dépasse la dualité Nature/Culture.

« *Le couple wildness/wilderness, en séparant l'homme de la nature, met en relation deux modes d'existence corporelle dont la rencontre, ou plutôt la fusion, permet de surmonter la dualité du corps et de l'esprit en atteignant à une spiritualité qui ne se trouve dans aucun des éléments du couple, pris séparément. Ce faisant, on échappe à la première définition de la nature qui, entendue comme la totalité de l'existant, exclut le surnaturel : elle est « scientifique » en ce qu'elle affirme que tous les existants relèvent d'une même explication rationnelle. Ce n'est pas de cette nature là (uniforme et rationnelle) qu'il s'agit quand on se trouve dans la wilderness, quand on a l'expérience sublime. Le surnaturel y affleure sous le naturel, les deux s'y mélangent. [...] On peut donc être dans la sans qu'elle cesse d'être nature*» (Larrère et Larrère, 2015, p.48).

La diversité des mondes, au sein même de cette profession des éleveurs, ramène également à ce que dit Morgane Millet au sujet de l'ancrage territorial. Dans sa thèse, elle note en effet « *la multiplicité et la coexistence d'ancrages territoriaux différents, basés sur une mobilisation et valorisation différente des ressources communes* » (Millet, 2017, p.61). Nous pouvons également lire ces résultats à la lumière d'une expression qui vient conclure la thèse de Xavier Badan. A propos des bergers, celui-ci évoque « *le double attachement à la pensée sociale et à l'espace* » (Badant, 2017, p.386). D'une part les représentations collectives de l'individu jaillissent spontanément, à partir des pratiques quotidiennes au sein d'un espace donné. D'autre part, elles sont également le fruit d'une adhésion à un récit collectif continuellement remanié. Les mouvements des éleveurs entre le monde dit « sauvage » et le monde dit « domestique », les différents positionnements adoptés (médiateurs, solitaires, bergers) sont selon nous significatifs de cette mise en tension, au sein des individus, entre ce qui émerge de « la pensée sociale » et ce qui émerge de « l'espace ».

Enfin, nous pouvons relever que l'un des fils directeurs de nos résultats mobilise la notion de savoirs vernaculaires, tels qu'a pu notamment le développer Béatrice Collignon dans un article intitulé « que sait-on des savoirs vernaculaires ? » publié en 2005. L'auteur, dans sa définition des savoirs vernaculaires, précise que « *la validité des savoirs vernaculaires s'apprécie à l'aune de la cohérence de l'ensemble et de leur efficacité, et non pas à l'exactitude de chacune des unités d'informations mobilisées. La notion même d'exactitude serait d'ailleurs problématique dans plusieurs cas ; lorsque le savoir incorpore des émotions ou des rêves, par exemple. Ces savoirs sont aussi peu formalisés et ne tendent pas à la théorisation* » (Collignon, 2005). Pendant longtemps, ces savoirs vernaculaires n'étaient pas reconnus comme des modes de connaissance à part entière et étaient souvent relégués au statut de simples croyances. « *Dans cette longue période, on reconnaît aux populations des savoirs-faire et des connaissances, mais pas de savoir global* » (Collignon, 2005). Nous espérons avoir participé, dans l'exposé des résultats obtenus sur le terrain, à une meilleure reconnaissance des savoirs vernaculaires qui persistent sur les territoires ruraux français, mais qui sont parfois dépréciés par ceux-là même qui détiennent ce savoir. Nous sommes, sur ce point encore, de l'avis de Béatrice Collignon qui rappelle comment « *insister sur l'existence de savoirs géographiques vernaculaires, c'est aussi se donner les moyens de considérer les paroles données comme l'expression d'un tout qui fait sens, et non pas comme des éléments d'informations isolées que le chercheur peut manipuler à sa convenance* » (Collignon, 2010.)

6.5 - Eleveuses et bergères :

Des femmes qui pensent la nature différemment ?

La domination du registre de la dualité Nature/Culture serait-elle le propre des hommes ? Les femmes seraient-elles plus aptes à s'en défaire, à voir au-delà ? Les éleveuses et bergères rencontrées s'identifieraient-elles plus facilement au monde sauvage ? Certaines se placent-elles dans la lignée des éco-féministes ?

Notre analyse ne nous a pas clairement révélé une différence dans les manières d'aborder la nature. Celles-ci inscrivent également leurs pratiques dans un paradigme dualiste, ainsi que nous l'avons vu au début de ce chapitre. Aucune d'entre elles ne fait explicitement passer le registre émotionnel devant le registre rationnel. Au contraire, elles insistent même sur le fait qu'elles doivent mobiliser le même esprit de professionnalisme que les hommes et n'hésitent pas à mettre en avant, pour elles-mêmes, une logique que nous qualifierons de masculine. Cela nous amène à supposer que la tension entre monde sensible et monde professionnel apparaît de façon plus intense chez les femmes que chez les hommes. La force mentale des femmes éleveuses ou bergères est souvent mise en avant et valorisée comme une qualité essentielle pour réussir dans un monde d'hommes. « *Beaucoup de bergères surtout. Qui sont très compétentes. Elles sont plus décidées que les hommes. Parce qu'il faut traire tous les jours... Garder les brebis et regarder les étoiles, il n'y a pas que ça ! Elles sont plus tenaces que les hommes !* » (Terrain C – Entretien 6). Le besoin de concret, et non d'une vie rêvée, est souligné par les jeunes femmes qui s'orientent vers ces métiers : « *J'avais fait des études. C'était pas assez concret pour moi [...] Il n'y avait presque que des femmes, à la formation* » (Terrain C – Entretien 8).

Mais il est également certain que les prédispositions des femmes auprès du vivant sont parfois mises en évidence. A travers les entretiens, il est fait mention de leur sensibilité plus fine notamment pour accompagner les naissances et apporter des soins aux animaux.

DES FEMMES PLUS SENSIBLES AUX ANIMAUX ? EXTRAITS D'ENTRETIEN

« Ce regard... Est-ce un instinct maternel ? Autant mon mari va voir plus de choses que moi sur l'état du troupeau, autant pour les agneaux il faut passer du temps pour voir que tel agneau a perdu sa mère, il est paumé, celui là a changé de Parc... ça, ça fait partie du processus du bien-être de l'animal et l'agneau ne se développera bien que s'il est dans de bonnes conditions. Un homme ne prendra pas forcément le temps de faire ça [...] Ça, c'est une sensibilité de femme, la sensibilité féminine... On sait un peu comment ça se passe, on humanise le truc » (Terrain A – Entretien 4).

« Oui. Il y a ce côté maternel, émotif, qui fait qu'on va plus se préoccuper du bien-être »
(Terrain B – Entretien 11).

« Oh, en tant que femme, au niveau vêlage on comprend mieux, on est plus proche oui »
(Terrain C – Entretien 13).

Il y aurait donc une sensibilité féminine particulière qui, si elle est bien reconnue par le masculin, trouve une place légitime au sein des systèmes d'élevage et des pratiques. Il nous paraît toutefois pertinent de dire que les femmes du monde de l'élevage développent souvent une stratégie d'effacement de leur sensibilité, qui vise à gommer les éventuelles différences entre les sexes. Elles désirent prouver qu'elles sont capables, comme les hommes, de faire face aux contraintes du métier, et doivent ainsi mettre en avant des valeurs qui sont, sinon celle de la force physique, du moins celle de la force mentale. Ce faisant, se coupe-t-elle d'une sorte de connaissance qui leur est propre ? Se coupe-t-elles également de la prise de décision et de la sphère politique ?

Rappelons que pour une femme, assumer sa sensibilité a pu être extrêmement périlleux au cours de l'histoire. L'épisode des chasses aux sorcières, que nous avons rapidement mentionné dans le premier chapitre, a pu nous éclairer à ce sujet (Viallet, 2013). Il est possible que des traces de ces épisodes soient restés accrochées à l'inconscient collectif et participent à bloquer l'expression spontanée des femmes éleveuses et bergères au sujet de la question de la nature. Nous pouvons suggérer que cet héritage socioculturel est venu leur ôter la capacité à exprimer une vision sensible de la nature en impulsant des pratiques différentes au sein des systèmes d'élevage, freinant également leur engagement sur la scène politique. Nous pouvons en soulever l'hypothèse. Toutefois, les matériaux recueillis ne nous permettent ni d'affirmer que les femmes ont un rapport à la nature qui est différent, sur le plan ontologique, de celui des hommes, ni d'expliquer précisément quelles en seraient les caractéristiques. Nous pencher plus spécifiquement sur les valeurs portées par ces femmes serait peut-être une première porte d'entrée pour accéder à cette compréhension.

La voie de l'écoféminisme, telle qu'elle se vit sur le terrain à l'échelle des territoires, pourrait peut-être alors émerger avec plus de netteté. Il faudrait chercher plus profondément pour la mettre à jour plus explicitement, avec d'autres outils et selon une orientation de recherche spécifique.

Il est temps pour nous de revenir sur la démarche que nous avons déployée lors de ce travail. A ce moment de l'exposition de nos résultats, cette prise de recul est nécessaire pour inspirer d'autres sujets éventuels sur les relations Nature/Société. Nous tentons donc d'adopter une posture critique vis-à-vis de la méthodologie adoptée dans le cadre de cette recherche. C'est également l'occasion pour nous de partager quelques impressions personnelles.

6.6 – Commentaire critique personnel :

Le voyage infini du chercheur d'étoiles

Le cadre dans lequel nous avons effectué cette recherche nous a révélé des zones de fragilité sur lesquelles nous voudrions ici attirer l'attention. Notamment, il nous semble particulièrement important de prévenir la génération de jeunes chercheurs qui pourraient être confrontés aux mêmes troubles que ceux que nous avons été amenés à traverser. Se poser la question des rapports entre l'Homme et la Nature est une aventure qui peut être périlleuse sous certains aspects. Elle nécessite un encadrement solide et personnalisé, tant la question est vaste et peut conduire le chercheur dans des abysses de réflexion où se mêlent quête personnelle, expression d'un idéal et recherche scientifique, selon une alchimie qui n'est pas toujours évidente. Mille chemins de traverses s'ouvrent ainsi devant celui ou celle qui désire explorer cette voie et qui espère (même inconsciemment) y trouver une réponse définitive, universelle.

Nous pouvons commencer par insister sur le fait que la posture du chercheur est mal définie par rapport à d'autres figures socialement affirmées. Cette relative transparence du chercheur ne facilite pas son travail et fait partie des inconforts auxquels il apprend peu à peu à s'adapter. Cette zone de faiblesse propre au chercheur est particulièrement exposée lors du travail de terrain. Sphère émotionnelle et sphère rationnelle peuvent se chevaucher, s'interpénétrer, se gêner l'une l'autre. Parfois même, les capacités d'empathie l'emportent soudain sur les capacités analytiques. Une certaine confusion voit alors le jour et contribue à l'effacement des limites entre « *moi* » et « *l'autre* ». Pour mieux embrasser son sujet, le chercheur peut inconsciemment quitter son propre monde émotionnel pour tenter de rejoindre celui des personnes qu'il interroge. Dans ce cas, son mode d'accès à la connaissance n'est pas seulement guidé par la grille méthodologique prévue initialement. Car connaître suppose de sentir ; connaître suppose d'éprouver.

Un tel mode de fonctionnement n'est pas erroné en lui-même. Plutôt que de le considérer comme un égarement de la pensée, il peut même constituer une voie nécessaire au recueil de savoirs anthropologiques, ainsi que l'ont très bien montré les travaux de l'anthropologue Jeanne Favret-Saada. Dans son ouvrage *Désorceler*, Jeanne Favret-Saada montre comment elle s'était laissée impliquer dans les processus qu'elle étudiait, alors qu'elle s'intéressait à la sorcellerie en Mayenne. Pour vraiment connaître l'univers du sorcier, des personnes envoûtées et des désensorceleurs, il lui était nécessaire d'accepter de sortir de son rôle d'anthropologue pour entrer sur un pied d'égalité avec ses interlocuteurs. Ainsi, ces derniers l'ont tantôt considérés comme une désensorceleuse, tantôt comme la victime d'un sort.

Elle écrit ainsi : « *quand des ensorcelés me racontaient leur histoire, ce n'était jamais parce que j'étais ethnographe mais parce qu'ils avaient pensé que j'étais prise comme eux dans les sorts. Néanmoins, leurs interprétations divergeaient. Certains concluaient que je devais avoir beaucoup de force magique pour supporter de tels récits et que donc, j'étais nécessairement une désorceleuse, celle dont ils avaient besoin. D'autres, plus observateurs et déjà tirés d'affaire, voyaient bien ma frayeur et en déduisaient que j'étais une ensorcelée* » (Favret-Saada, 2009, p.10).

Elle insiste sur le fait que ce mode de relation n'était pas seulement fondé sur des impressions et des discours. Il se traduisait par des situations réelles et notamment sa proximité avec une désorceleuse qui utilisait des jeux de cartes et de tarots, qu'elle allait consulter régulièrement pour elle-même, et qui lui permettait d'être son assistante lors d'entretiens avec d'autres clients. Son métier d'anthropologue n'était absolument pas pris au sérieux par toutes ces personnes avec qui elle entrait en relation, et qui se référaient plutôt à l'univers de la sorcellerie pour comprendre son identité.

« Puisque nous ignorons quelles sont les bonnes questions, commençons par nous taire et par comprendre de quoi ils parlent entre eux, quelles sont pour eux les questions pertinentes [...] l'idée était que, malgré mon savoir encyclopédique, j'ignorais par principe ce qu'il serait important de connaître » (Favret-Saada, 2008).

Jeanne Favret-Saada nous apprend que, si la base ontologique diffère entre les deux interlocuteurs, la communication est au départ faussée, l'accès à la connaissance est fermé pour l'ethnologue. Il faut donc que l'ethnologue, à un certain moment, laisse choir son identité de scientifique pour en épouser une autre, celle qui lui permet d'entrer en contact avec la réalité qu'il étudie.

« L'ethnologue laisse flotter ses repères et abandonne à l'indigène le soin de désigner la place qu'il est censé occuper – une place inconnue du chercheur, dans un système de places qui fait précisément l'objet de l'enquête » (Favret-Saada, 2008).

Notons qu'il ne le fait pas exprès, il ne choisit pas volontairement de basculer dans un univers apparemment éloigné de son propre fonctionnement. D'une part, c'est la formulation de sa question de recherche et son effort d'observation qui l'entraînent dans la découverte d'un autre mode ontologique que le sien. D'autre part, le regard que les personnes interrogées portent à son égard facilite ce basculement.

Dans ses travaux, Jeanne Favret-Saada remet également en question l'opposition tranchée entre la science et l'émotion, entre les registres rationnels et irrationnels. Dénonçant les certitudes du positivisme des Lumières, elle souligne l'idée suivante : « être affecté », être touché par un phénomène ou par une rencontre, n'a rien d'une attitude farfelue, anecdotique, étrange, décalée.

Cela est plutôt banal et fait pleinement partie de l'expérience humaine. Les affects ne peuvent jamais être complètement et définitivement écartés de la production du savoir.

« Je rappelle que l'expérience de l'irrationnel est notre lot à tous, et qu'on ferait mieux d'éviter de parler d'"irrationnel". Celui qui l'emploie pour qualifier la conduite d'autrui (celle d'un ensorcelé, d'un amoureux ou d'un militant politique) dit juste qu'elle est déraisonnable, que l'acteur en question résiste à une conception scientifique de la causalité. Je préfère donc parler d'une "expérience" de la sorcellerie, de la politique ou de l'amour. Une expérience où entre, en effet, de l'affectif non représenté, comme dans toute expérience humaine » (Favret-Saada, 2004).

Jeanne Favret-Saada nous permet de soulever ce questionnement : a priori, les chercheurs ne sont pas des guérisseurs, ils ne sont pas non plus des écrivains. Alors, face au contenu émotionnel qu'ils rencontrent sur le terrain, quel rôle peuvent-ils jouer ? Face à l'intensité des récits de vie qu'ils recueillent, comment peuvent-ils agir ? Nous abordons ici la dimension éthique de l'acte de chercher. L'ambition de « montée en généralité » telle que nous avons parfois pu l'entendre dans certaines assemblées générales, a-t-il vraiment un sens et une utilité pour les personnes rencontrées lors des enquêtes, et qui ont accepté de nous donner ce qui n'est rien de moins qu'une petite part d'eux-mêmes ?

Dans le cadre de cette recherche sur les relations des élèves à la nature, il est indéniable que la question des affects a également tenu une place signifiante. La manière dont nous en rendons compte ici essaie de traduire, non seulement le contenu analytique des résultats recueillis, mais également leur portée sensible et les émotions qui ont pu être communiquées, partagées, ressenties. Les propos des uns et des autres n'ont pas seulement fourni une matière d'analyse en vue d'un résultat savant ; avant tout, nous avons essayé de les considérer en eux-mêmes, de leur reconnaître une valeur propre, une valeur de témoignage. C'est pourquoi nous n'avons pas voulu instrumentaliser ces propos échangés pour les rendre seulement utilisables dans le cadre d'une réflexion froide et désengagée. Pour résoudre cette tension entre implication émotionnelle et prise de recul, nous avons choisi de donner une large place aux extraits d'entretien et aux photographies dans notre plan de rédaction, essayant d'intervenir le moins possible pour laisser aux élèves la possibilité d'exprimer eux-mêmes, le plus directement possible, leur sensibilité à la nature. Pour accompagner cette transmission, nous avons conçu notre plan de rédaction à la manière d'un récit, avec des titres plutôt littéraires et en les agencant selon un trame narrative. Il nous a semblé que c'était là une manière appropriée de partager ce savoir des liens élèves/nature sans trop nous éloigner de la grande palette des réalités vécues. C'est dans cette double approche (scientifique et émotionnelle) que réside la complexité de tels sujets où la distanciation du chercheur n'est pas tout à fait possible. Nous rejoignons ici encore Jeanne Favret-Saada, qui montre que toute recherche honnête doit au préalable accepter que les résultats obtenus ne soient pas ceux qui étaient initialement prévus.

En quelque sorte, le projet de recherche doit mourir à lui-même pour porter au monde ses fruits. Le chercheur doit accepter d'être lui-même touché par la « crise vitale » qu'il a senti et qui lui a soufflé l'idée de chercher :

« Les valeurs, les idées, les institutions, les gens, tout se met soudain en branle: on est loin du symbolique envisagé comme un transcendantal, une supercausalité qu'aucun devenir ne pourrait affecter. On est enfin dans l'immanence, ce registre où les petits humains du monde sublunaire que nous sommes tous (ethnologues inclus) se décarcassent comme ils peuvent » (Favret-Saada, 2008).

Notre démarche et ses nécessaires points de fragilité ayant été rappelés, nous pouvons maintenant revenir à notre sujet de recherche. Ce travail de doctorat nous a montré ceci : ce qui pose problème aujourd'hui à notre société n'est pas la sensibilité à la nature en elle-même, mais plutôt l'absence de cadres adaptés à son accueil, à son expression, à sa reconnaissance et à sa valorisation sur les plans individuel et collectif. Tenter de rajouter un rapport à la nature par-dessus celui qui existe déjà ne permet pas de changer le paradigme naturaliste. Ce projet émane d'une société qui a elle-même, dans sa grande majorité, perdu confiance dans sa capacité à entrer spontanément en relation avec la vie qui l'entoure, et avec la vie qui l'anime. Or, tous les éleveurs que nous avons rencontrés ont un lien avec la nature, quotidiennement. Quels que soient les systèmes d'élevage dans lesquels ils sont impliqués, il n'y en a pas un seul qui échappe à ce constat. Parce qu'ils travaillent dehors, parce qu'ils manipulent physiquement les animaux pour la traite, parce qu'ils leurs parlent quand ils entrent dans le bâtiment d'élevage, parce qu'ils les conduisent au pré... Ce sont ces interactions qui ne sont pas séparées des conditions d'exercice du métier qui font la trame d'un lien à la nature original qu'on ne trouve pas dans les livres. Celui-ci ne peut pas être enfermé par un quelconque effort de modélisation scientifique, fort heureusement. Il ne peut pas non plus être révélé par une logique punitive, qui cherche à opposer bonnes et mauvaises pratiques, afin d'offrir une solution toute faite à la quête de sens formulée collectivement.

Rajoutons que, souvent dans notre société, le lien à la nature n'est pas souvent mis en valeur pour lui-même. Il est plutôt considéré sous l'angle de ce qu'il rapporte, que ce soit en termes de biens matériels ou financiers, ou en termes d'image, ou même de bien-être des populations. La nature est ainsi devenue l'objet d'une communication terriblement efficace. Alors qu'ils traitent de l'utilisation du concept de « wilderness », Catherine et Raphaël Larrère l'expriment ainsi :

« Cela peut s'entendre comme un lieu de simple détente loin des bruits de la ville, mais aussi de rédemption religieuse, de ressourcement spirituel, ou d'affrontement viril avec les forces de la nature. Dans tous les cas la wilderness n'est pas protégée pour elle-même, mais comme un moyen au service des Américains qui peuvent la visiter : sa valeur est instrumentale » (Larrère, Larrère, 2015, p.32).

Le cas des activités d'élevage illustre particulièrement ce sujet. Parmi les éleveurs que nous avons rencontrés, certains parviennent malgré tout à s'en sortir par une bonne capacité d'adaptation à leur environnement social. Ils utiliseront des outils (ceux du marketing par exemple) pour valoriser une image du lien à la nature telle que la société la désire : il s'agit ici d'une projection mentale, qui participe à accentuer l'effet de séparation entre Nature et Culture. Mais ça ne nous dit rien du vécu profond, et ça ne vient pas enrichir la manière de penser et d'agir avec la nature sur le plan collectif, à long terme.

Enfin, s'il nous n'étions pas nés dans un paradigme de la séparation, il n'y aurait pas eu de recherche. C'est ce paradoxe qui a fait naître le questionnement que nous avons développé dans les chapitres précédents. C'est pourquoi, étudier le lien à la nature, c'est aussi le vivre physiquement et psychiquement, jusque dans ses paradoxes et ses tiraillements. Ainsi, le chercheur de terrain doit accepter, pendant un temps, d'être confronté à l'ambivalence de sa position. Partout où il va, il est un étranger, un voyageur qui navigue entre le monde du dedans et le monde du dehors. Son vécu et sa propre sensibilité sont mis à l'épreuve. Elle est, pour lui aussi, dirigée vers un certain but, comme coupée d'elle-même, prise en étau entre son contenu émotionnel et l'injonction de produire ses fruits sous une forme que la logique rationnelle peut aisément suivre et réutiliser à ses propres fins. Le sentiment de rester sur sa faim, l'impression de produire un résultat incomplet, pourraient nous entraîner dans une recherche sans cesse recommencée. Cela, nous le nommons « le syndrome du chercheur d'étoiles », que nous décrivons comme le sentiment d'un décalage immense entre ce que l'on peut percevoir et ressentir, et ce que l'on peut exprimer, transmettre.

Ce décalage entre une compréhension de type émotionnel (mode poétique, empathique) et une compréhension de type rationnel (mode réaliste, scientifique), nous avons du accepter de l'emmener avec nous tout au long de ce sujet. Elle fait donc à la fois partie des éléments de réponses observés chez les éleveurs rencontrés sur le terrain, et de matière de questionnement personnel fécond pour la mise en place d'une éventuelle future méthode. Car pour traduire sous une forme appropriée les témoignages des personnes rencontrées, pour comprendre et transmettre fidèlement ce qu'elles vivent au plus profond de leur âme, les outils des sciences sociales révèlent des limites certaines qu'il nous faut ici admettre.

Si nous voulions aller plus loin et compléter cette première approche, il serait ingénieux d'associer d'autres voies d'accès au rapport sensible à la nature : en particulier, le domaine artistique pourrait contribuer à rendre compte, d'une façon plus incarnée, de la part émotionnelle que contient également cet enseignement. Ce serait là une autre manière de proposer et de valoriser nos résultats. Cela nous semble d'autant plus pertinent que nous avons cherché à montrer tout au long de ce document que la voix des élèves permet d'accéder à une dimension où nature et culture ne sont pas séparées dans les pratiques. Mais pour cette recherche géographique, nous nous arrêtons là. Il est venu le temps de poser les limites de notre travail, d'en rappeler le cadre de départ, et d'accepter que s'achève à présent le voyage infini du chercheur d'étoiles que nous sommes.

6.7 – Et après ? Desserrer l'étai du dualisme :

Pistes pour une méthode d'éveil et de valorisation des liens

Nature / Culture

« *On ne change pas d'ontologie, ni de façon de s'exprimer, sur simple décision* »

(Larrère, 2016, p.38).

Notre voyage auprès des éleveurs rencontrés sur les trois terrains de notre étude nous a confirmé que la société française d'aujourd'hui est largement dominée par l'ontologie de la dualité Nature/Culture, même si d'autres sensibilités parviennent à s'exprimer çà et là, soit au sein des pratiques d'élevage, soit en dehors du cadre professionnel. Ces sensibilités différentes ne sont pas forcément mises en avant, elles peuvent être protégées par des mécanismes dits de « *coupure* » ou par des postures professionnelles qui ont tendance à exclure les modes d'expression sensible. Celui ou celle qui les cherche doit d'abord accepter d'appréhender ce cadre de la dualité sans jugement. Alors, il ou elle peut découvrir qu'au sein même de cette dualité, des variantes apparaissent qui sont subtilement intriquées aux pratiques quotidiennes.

Aussi, faut-il croire que cette opposition Nature/Culture est nécessairement mauvaise, inéluctablement incompatible avec un développement durable de notre société ? Il nous semble que ces mêmes éleveurs peuvent non seulement nous permettre de révéler l'existence de cette dualité comme une déchirure qui blesse l'ensemble de notre société, mais aussi nous guider vers des voies d'adaptation, (nous pourrions peut-être même dire de guérison) qui renversent la conception habituelle de cette dualité.

Peut-être est-il inapproprié de parler des éleveurs et des bergers comme des « jardiniers de la nature » : de fait, ils n'apprécient guère cette métaphore, qui élude le cœur et l'originalité de ce métier (c'est-à-dire le rapport à l'animal d'élevage et son insertion dans le cercle économique des sociétés humaines). Cette expression fait surgir la vision d'avenir d'une société essentiellement végétarienne, animée par la recherche de beauté et d'harmonie des paysages, qui considère que les relations Homme/Nature doivent se conformer à un certain idéal où la nature serait lisse et parfaite. Nous pouvons désormais affirmer que cet idéal est le fruit d'une projection collective qui n'est pas reliée avec l'expérience directe et sensible que peuvent faire les individus.

Cette façon de rêver à la nature ne fait que renforcer l'état de la dualité nature/culture, sans vraiment permettre d'en sortir (contrairement au but qu'elle affiche), car elle en est le produit.

En repoussant cette vision d'avenir, les éleveurs avec lesquels nous avons échangé nous ont soufflé l'idée d'une autre voie, que nous avons nommé « *voie du Berger* » et dont nous pouvons maintenant reprendre les grands principes.

6.7.1 - Nommer la souffrance : le monde de la dualité est une déchirure pour la nature, pour les humains

*« Nature vient du mot naître. Tuer la nature, c'est tuer la naissance et par là-même, toute quête de sens. La planète souffre. Elle est mangée par les hommes »
(Daniel Richard, 2007, p.17).*

Cette citation de Daniel Richard est issue de l'ouvrage collectif *Ecologie, spiritualité : la rencontre. Des sages visionnaires au chevet de la planète* publié en 2007. Alors que nous approchons de la conclusion de ce travail, elle nous permet de ne pas oublier que c'est « le cri de la Terre » qui nous a conduits vers la formulation de ce sujet de recherche. Or, ce cri, il s'exprime aussi à travers la voix des hommes et des femmes qui sont au quotidien en prise avec les réalités d'un métier (l'élevage) cisailé par une double injonction : non seulement produire beaucoup pour satisfaire les besoins d'une société encore majoritairement tournée vers la consommation de masse, mais aussi produire bien et produire beau pour tendre à celle-ci un reflet lisse et acceptable, qui lui épargne la lecture des contradictions qu'elle ne cesse de créer en elle et autour d'elle. Cette tension, visible à travers l'artificialisation des paysages et la dégradation des milieux naturels, est également stérile pour les sociétés humaines qui ne doivent pas être pensées à l'écart de cette souffrance : elles la partagent pleinement.

« Dès son premier enseignement, Bouddha a été concerné par les problèmes des hommes, qu'il a nommé de façon générale « dukkha » ou « la souffrance ». « Dukka » ou « la souffrance » a aussi le sens d'une disharmonie, d'une chose brisée dans sa dynamique, qui ne fonctionne pas » (Lama Mingyur, 2007, p.97).

Telle qu'elle est le plus souvent comprise, la dualité culture/Nature de notre monde occidental passe par l'instrumentalisation du vivant, et l'utilisation de la nature en tant que matière inanimée ainsi que l'entendait Descartes au XVIème siècle. Cette nature est placée hors de l'histoire humaine : elle n'y participe que de façon passive.

En même temps, l'émotionnel en l'Homme est lui-aussi relégué à l'arrière de la scène, dans les coulisses du monde. Les formes de connaissances qui relèvent de l'empirisme et de la sensorialité, du contact direct avec l'étoffe du monde et du récit personnel, de la transmission orale et des cultures populaires, sont reléguées à la marge d'une société dominée par la démarche rationnelle, gouvernée par la logique gestionnaire et scientifique, seule voie possible vers la réalité. Quel type de société produit cette base ontologique ? Chez les hommes et des femmes que nous avons interrogés, les tensions intérieures ne sont pas absentes. Notre recherche a révélé que ces personnes étaient parfois touchées par un sentiment d'exil, par le ressenti d'un décalage entre le ressenti individuel et le discours du groupe, par le rejet de certains codes de vocabulaires ou normes d'action. Donc, la dualité est loin d'être perçue comme une évidence par ces personnes qui n'hésitent pas à dénoncer les incohérences qu'elles observent et les injustices qu'elles ressentent face à la vision dominante de la nature qui leur est proposée, et qui ne correspond pas avec leur vécu sur le terrain. Pour elles, même si elles n'ont pas toujours les mots pour le dire, quelque chose d'essentiel semble avoir été dénigré, laissé de côté, oublié par le collectif. Certains parlent explicitement d'un « *vol de flamme* » (Terrain C – Entretien 7). D'autres affirment qu'on les a privé du plaisir qu'ils trouvaient originellement dans l'exercice de leur métier (Terrain B – Entretien 15 ; Terrain A – Entretien 14). L'inconfort, le malaise, voire le mal-être que pouvaient exprimer ces personnes mérite d'être rapproché de ce propos de David Abram, philosophe et anthropologue, auteur de l'ouvrage *Comment la Terre s'est tue* (Abram, 2013) :

« Il est utile d'aborder la question de la crise écologique comme une crise de la perception, une crise dans la façon dont nous expérimentons, avec nos corps, les animaux, les sons, les odeurs, le monde autour de nous. Il semble que nous ne percevions plus les forêts, les montagnes, les rivières comme aussi vivants que nous. Nous ne nous percevons plus comme immergés dans un cosmos qui respire. Nous ne ressentons plus de solidarité entre nous et la terre. Cette civilisation très étrange dans laquelle nous vivons aujourd'hui semble empêcher une réelle réciprocité entre la vitalité de l'esprit qui bouge à l'intérieur de nous et la vitalité jaillissante d'un pin, l'intelligence d'un corbeau ou l'esprit implacable d'une montagne. Parce que dans cette civilisation-ci, les corbeaux et la rivière n'ont pas d'intelligence, les montagnes n'ont pas d'esprit et les arbres ne sont pas des agents actifs animés qui participent à la création du moment présent. Comment se fait-il que l'intelligence se soit retirée du monde sensible autour de nous ? » (David Abram, 2007, p.59).

Le terme de désenchantement du monde peut être utilisé pour décrire ce phénomène. Où est passée la magie des pratiques quotidiennes, quand tout est teinté du sceau de la contrainte, de la nécessité, du devoir moral ?

A l'intérieur de la personne humaine, il peut se créer l'idée d'un gouffre entre ce qui est et ce qui devrait être. Si c'est le cas, ériger la nature en idéal à atteindre pour correspondre à une certaine idée du bien, du beau, cela peut également être d'une grande violence.

Or, cette violence ne fait qu'accentuer l'effet de coupure au lieu de le résorber. Car l'esprit perfectionniste fait partie intégrante de cette dynamique d'instrumentalisation de la nature par le social. Il aggrave le mal, au lieu d'aider la plaie à cicatriser. Vouloir échapper à sa culture, pour tenter de rejoindre une certaine idée de la nature parfaite, n'est donc pas une solution, mais l'une des manifestations du problème causé par la séparation nature/culture.

Cela nous amène au constat d'un syndrome inquiétant, celui du rejet de l'incarnation : ne trouvant pas de solution à sa souffrance, notre civilisation refuse de naître. Ainsi, en tuant la nature, c'est sa propre nature qu'elle cherche à faire disparaître. Elle s'automutile sur le plan du corps et des émotions, elle se coupe de sa propre renaissance, c'est-à-dire de sa puissance créatrice.

Mais cette interprétation de la dualité Nature/Culture et les tensions qu'elle occasionne sont le fruit d'une perception erronée qui peut être déconstruite et remobilisée autrement.

« Faute de pouvoir y échapper complètement, nous pouvons tenter d'en desserrer l'étau. Il ne s'agit pas tant d'abandonner la distinction entre nature et culture, que d'en recomposer les rapports » (Larrère et Larrère, 2015, p.53).

6.7.2 - En finir avec la culpabilité d'être humain

« Le christianisme, à partir du deuxième millénaire, s'est complètement coupé de la véritable tradition des profondeurs [...] qui est essentiellement orale, chantante, dansante. Le christianisme a perdu ses racines » (Annick de Souzenelle, 2007, p.109).

Concrètement, les éleveurs sont-ils responsables de cette séparation dans laquelle nous vivons tous et qui nous met si mal à l'aise ? Sont-ils entachés d'une faute pour laquelle il faudrait les condamner ? Les emprisonner dans ce jugement moral n'est-il pas perpétuer le vieux réflexe d'exclusion des sensibilités minoritaires, étranges, différentes ? Les identifier à cette dualité, c'est cristalliser une situation qui ne correspond pas à la réalité complexe vécue par des gens, qui sont des êtres sensibles et non des machines. Plutôt que de limiter l'élevage à ses formes les plus intensives et les plus déconnectées du vivant et des territoires, il serait astucieux de mettre en lumière le formidable potentiel que les pratiques d'élevage représentent aujourd'hui en termes de patrimoine culturel, et en tant que support de récréation des liens Société/Nature.

Si nous apprenons à cultiver ce regard, en effet nous pourrions voir autre chose que la seule évidence d'un état de séparation. S'il est possible d'inclure la nature dans l'histoire humaine, il est également possible de regarder la diversité culturelle comme faisant partie intégrante de la biodiversité.

« La bonne nouvelle de l'écologie contemporaine est de réinscrire les hommes et leurs activités dans la nature et de montrer qu'il n'y a pas nécessairement contradiction entre les besoins et aspiration des humains et leur environnement naturel. On peut donc s'acheminer vers une façon d'habiter la nature sans la détruire. Certains ont même parlé d'écologie de la réconciliation » (Larrère et Larrère, 2015, p.102).

6.7.3 - la « voie du Berger », une médecine pour les générations de demain ?

« Il y'a un lien très fort entre d'une part la réification qui affecte la nature qui cesse donc d'être la Nature vivante des Anciens, et d'autre part la réification qui affecte l'humanité [...] Si ce lien est compris, alors nous saisirons beaucoup mieux un autre lien, fondé, lui, sur un principe de vie entre guérison de la Terre et guérison de l'humain. Cette double guérison est l'alternative au désenchantement du monde » (Taleb, 2007, p.105).

Nous mettons en avant l'idée que le cadre de pensée dualiste peut tout à fait être ouvert sur autre chose que lui-même. Des outils peuvent aider à desserrer son étau, et nous pouvons, en guise de clôture, établir le rappel de ces outils que mobilisent les éleveurs et bergers au quotidien, à partir de l'enquête que nous avons réalisée.

« Notre idée d'un « moi » séparé du monde repose sur des pensées qui ne sont pas l'expérience directe. Cette voie nous apprend à revenir petit à petit à cette expérience directe, une expérience sensorielle, qui ne rejette pas les concepts et les interprétations, mais les reconnaît comme telles. Dans l'expérience sensorielle directe se trouve une intelligence naturelle qui n'est pas l'intelligence conceptuelle à laquelle nous sommes habitués » (Lama Mingyour, 2007, p.99).

Tandis que nous reprenons les principes qu'il nous semble essentiel de garder à l'esprit, alors que nous nous apprêtons à clore ce dernier chapitre, nous nous plaisons à les accompagner de phrases qui peuvent les illustrer, et que nous avons empruntées aux éleveurs interrogés ou à certains des auteurs qui nous ont inspirés le long de ce parcours.

**La « voie du berger » :
Quelques principes pour un lien Société/Nature original**

Principe	Référence
<i>L'expérience personnelle directe par les pratiques et l'immersion dans la nature</i>	« Le berger doit être le maître, c'est-à-dire qu'il doit en permanence veiller à l'équilibre global entre son action et l'action de la nature, qu'il ne contrôle pas » (Terrain C – Entretien 12)
<i>Des sens éveillés, attentifs</i>	« Berger, c'est toujours l'oreille et les yeux » (Terrain B – Entretien 7). « Il faut revenir sur du palpable » (Terrain B – Entretien 12)
<i>L'éthique du care comme mode de relation avec la nature</i>	« On est aussi passé à la paille de bois pour laver les pis, à la place des lavettes. On trempe les trayons avec un savon moussieux et on essuie avec ça. C'est abrasif mais doux. [...] L'essence du bois a un côté hydratant. » (Terrain B – Entretien 11)
<i>L'empathie comme mode de connaissance</i>	« Moi, dès que les bêtes sont pas bien, je le sens et je ne vais pas bien non plus. » (Terrain B – Entretien 7) « Il faut bien s'occuper de ses bêtes pour aller bien soi-même » (Terrain C – Entretien 7)
<i>L'art de transformer les produits issus de l'élevage, l'art de sublimer la matière</i>	« Les objets doivent devenir des supports de sens et de savoir » (François Lemarchand, 2007) « C'est ce qui rend la fabrication du fromage un peu magique » (Terrain C – Entretien 3)
<i>Un temps cyclique, qui accompagne de la naissance à la mort</i>	« [les éleveurs] sont constamment en lien avec les forces de vie et de mort » (Terrain B – Entretien 12)
<i>Des pratiques qui amènent à se confronter à la nature sauvage</i>	« L'ours est arrivé : il a ouvert la gueule, il lui a fait peur » (Terrain C – Entretien 13)
<i>La participation au renouvellement d'un patrimoine culturel vivant</i>	« Savoir chanter, avoir l'oreille, c'est rester pur. Le chant polyphonique, tu te cales à l'oreille... [...] Tu as vu, à la foire au fromage, le chant des bergers qui s'élève autour de la buvette ? » (Terrain C – Entretien 12)

Tableau 24 : liste des principes pour un lien éleveur/nature original

Ce faisant, nous sommes loin de la dichotomie habituelle entre bonnes et mauvaises pratiques. Nous avons en effet découvert auprès des éleveurs que la sensibilité n'a pas déserté le métier d'élevage, mais qu'elle s'y exprime en filigrane à travers ce que nous avons nommés des « *petits riens* » ou des « *à-côtés* ». Certains lieux et certains systèmes d'élevage favorisent son expression : c'est notamment le cas des pratiques pastorales qui ont lieu en montagne, dans « *un environnement où tout est décuplé* » (Terrain C – Entretien 7). C'est également le cas des pratiques qui perpétuent des traditions inscrites dans une histoire locale, comme la traite à la main, et la fabrication du fromage de la vallée d'Ossau, qui mêlent savoirs techniques et savoirs empiriques. La proximité d'animaux sauvages emblématiques (comme l'ours en vallée d'Ossau), participe à l'inscription des pratiques pastorales dans un récit légendaire collectif qui se transmet à travers les générations, par une culture populaire qui mêle astucieusement le réalisme et le registre merveilleux. Le choix de races locales adaptées au territoire, participe également à insérer le système d'élevage dans un ensemble plus vaste : le territoire. De façon plus générale, on peut dire que le paradigme de la dualité Nature/Culture est embrassé dans un Tout qui le dépasse : il ne s'agit pas de le nier, ou de chercher à y échapper, mais de réussir à voir à travers.

Si nous voulions utiliser ce cadre dualiste d'une manière originale, nous pourrions oser prendre le contrepied des philosophies vegan et revendiquer l'idée que les pratiques d'élevage contiennent en elles-mêmes, si elles ne sont pas considérées uniquement sous l'angle de leur finalité productive, des principes qui nous permettent de penser l'élevage comme une médecine, c'est-à-dire comme une voie de réparation, de recréation des liens Homme/Nature. Nous pourrions même envisager établir une passerelle entre les témoignages que nous avons recueillis auprès des éleveurs et des bergers, et la notion de résilience telle qu'elle est mise en avant par le neuropsychiatre Boris Cyrulnik (Cyrulnik, 2019). Rappelons que la notion de résilience est définie comme la « *capacité d'une personne ou d'un groupe à se développer bien, à continuer à se projeter dans l'avenir en dépit d'événements déstabilisants, de conditions de vie difficiles, de traumatismes sévères* » (Manciaux, Vanistendael, Lecomte et Cyrulnik, 2001). Nous suggérons que la mise en récit de l'expérience sensible des éleveurs au quotidien participe d'un projet de résilience pour l'ensemble de la société.

Devant le constat de l'instrumentalisation des ressources humaines et naturelles, et pour apaiser le traumatisme collectif d'une société déchirée entre Nature et Culture, ces principes contenus dans l'essence du métier d'élevage pourraient même représenter un enseignement précieux pour les générations à venir. Plutôt que de les laisser à l'écart, comme des valeurs secondaires en marge de la marche du monde occidental, ne pourrions-nous pas accueillir ces savoirs sensibles comme une richesse, un patrimoine culturel digne de tenir une place légitime au sein de notre histoire collective ?

Notre société, qui vit largement sur l'idée d'une opposition entre Hommes Sauvage et Hommes Domestiques, aurait peut-être besoin de s'ouvrir à cette « *voie du Berger* », qui est une voie de médiation, nous pourrions dire aussi de réconciliation. Vulgariser cette voie, puis la transmettre au grand public pourrait s'inscrire dans la continuité de ce doctorat de géographie.

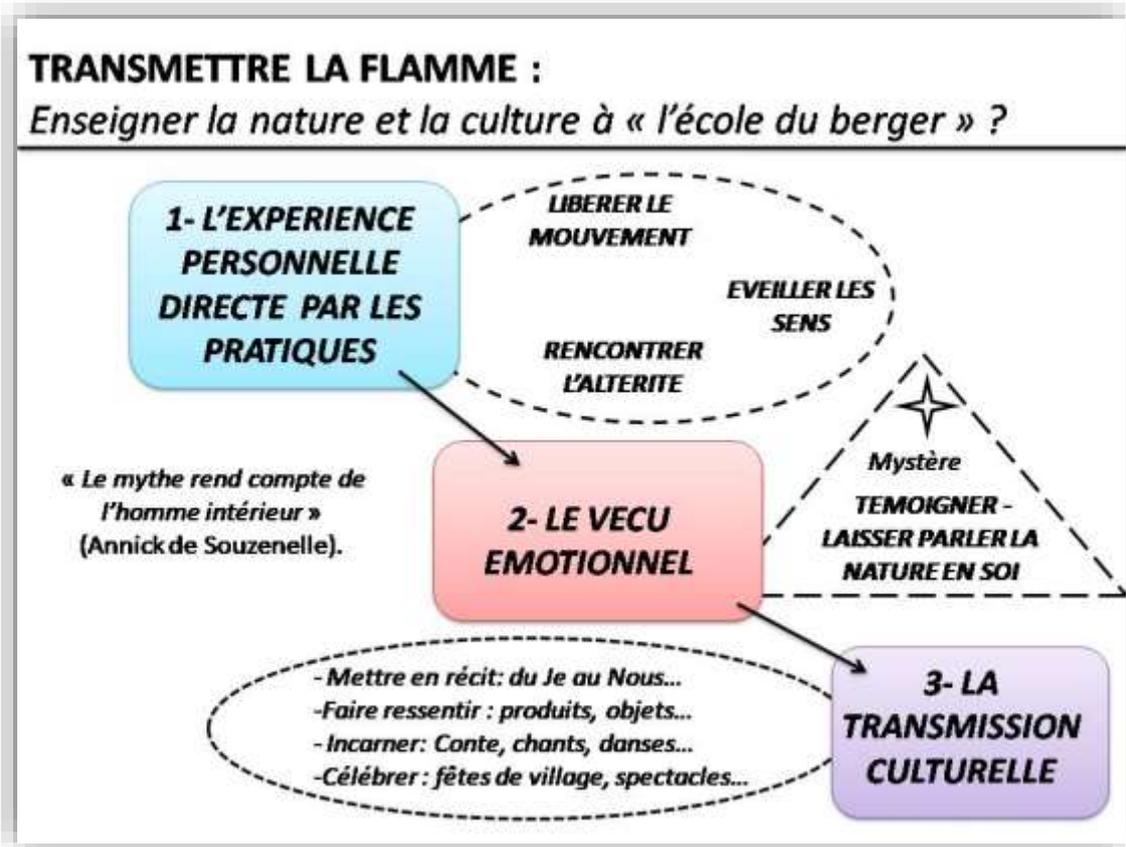


Figure 40. Marie Guicheteau, 2020.

Il faudrait pour cela ouvrir un espace dédié à l'exploration, à la reconnaissance, à la valorisation et à la transmission des liens Société/Nature tels qu'ils se vivent au XXIème siècle dans leur diversité. En partant du vécu personnel des individus, en valorisant leur intelligence sensorielle, émotionnelle, kinesthésique, il serait ainsi possible de réparer la trame narrative du lien Homme/Nature, là où elle s'est brisée. Recoller les morceaux éparpillés d'une société qui a perdu le contact avec elle-même ; retisser le fil conducteur entre le passé, le présent, l'avenir ; participer à la naissance d'une vision positive, stimulante et fédératrice, du monde de demain ; associer les populations locales, les chercheurs, les artistes...

Cette forme d'agro-écologie, bien différente de celle qui est proposée aujourd'hui par le gouvernement, permettrait peut-être de recoudre les mailles d'une ontologie occidentale par delà nature et culture.

6.7.4 – Faut-il parler de « nature » ou de « Nature » ?

Après avoir mené ces enquêtes sur le terrain après des éleveurs, nous pouvons tenter de nous positionner sur la question du langage qui convient le mieux pour traduire le vécu réel des éleveurs. Il est vrai que nous aurions pu tenter de résoudre cette question de vocabulaire dès l'amorce de notre question de recherche. Mais tout compte fait, il nous semble plus pertinent de l'aborder ici, à la fin de notre développement, après avoir reçu des éleveurs eux-mêmes des éléments qui ont permis de faire évoluer nos a-priori sur le sujet.

Dans le texte qui précède en effet, nous avons pu utiliser le mot « nature » sous deux formes différentes : tantôt celui-ci était écrit simplement comme un nom commun, tantôt (mais c'était plus rare), nous trouvions plus propice de l'enrichir d'une majuscule. Alors, lorsqu'on cherche à retranscrire le vécu des éleveurs, faut-il écrire « nature » ou « Nature » ? Nous pouvons désormais essayer de clarifier ce qui nous permet de faire ce choix de l'une ou de l'autre forme d'écriture, et tenter de donner notre interprétation de ce qui les distingue l'une de l'autre, et des différents contextes dans lesquels elles s'inscrivent.

La plupart du temps, le mot « nature » est utilisé comme un nom commun. Nous n'y ajoutons pas de majuscule, afin de transmettre la spontanéité, la simplicité, l'évidence de ce recours. Il s'agit de la « nature » de tout le monde, celle qu'on utilise sans avoir besoin de rajouter des descriptions étoffées pour se faire comprendre. Ainsi, « la nature », c'est ce qui nous entoure, nous les sociétés humaines. C'est ce décor aux couleurs plus ou moins verdoyantes auquel nous tentons de nous adapter, ou que nous voulons maîtriser (par l'usage des procédés techniques, des nouvelles technologies, mais aussi par la volonté de maintenir en place, de préserver, de protéger cette nature sous une forme qui nous plaît bien). Bien sûr, cela renvoie à des réalités multiples, mais qui sont rassemblées sous un terme permettant de les homogénéiser : « la nature ». Le mot est sensé faire consensus : d'un point de vue collectif, l'accord est implicite, nous sommes tous sensés comprendre de quoi il s'agit et ce qui s'y rapporte. Pour les sociétés humaines, cette « nature » rend des services divers : d'abord, elle fournit des matières premières pour la nourriture, l'habitat, le transport. Ensuite, elle est une source de loisirs et d'évasion. Egalement, elle propose un cadre de vie qui soutient les peuples dans la formulation d'une identité originale, celle-ci se structurant autour de pratiques mais aussi de récits (de représentations). Plus largement, cette « nature » peut en effet se traduire par un effort philosophique, une tentative de mise en ordre de la réalité, elle peut même être le point d'appui d'un récit spirituel sur l'origine du monde. Car la nature, pour certains, est aussi ce livre dans lequel se trouvent des réponses qui permettent de soulager les angoisses de la condition humaine. Elle peut ainsi constituer un repère absolu pour nos sociétés, un répertoire de lois qui indiquent ce qu'il convient de faire ou de ne pas faire.

Bref, on s'en rend compte assez vite : ce mot est un incroyable fourre-tout, que tout le monde est sensé comprendre de la même manière. On peut lui faire dire n'importe quoi. Elle embrasse tous les champs, tous les niveaux de l'expérience humaine, de la plus triviale à la plus mystique. Dans tous les cas, cette « nature » constitue un discours généralisant, qui tend à lisser le réel, à le rendre conforme à l'idée qu'on s'en fait collectivement. Et à une époque où le marketing et la communication se déploient en usant de techniques de manipulation parfaitement intégrées à la vie quotidienne, il ne nous est pas difficile d'affirmer que cette idée de « nature » est devenue une matière première de choix pour les maîtres d'un sophisme contemporain qui savent éveiller, chez les gens, des émotions positives à des fins qui sont souvent purement commerciales, sans souhaiter s'encombrer d'une réflexion sincère sur le devenir des sociétés humaines, sur la Terre.

Pour les éleveurs, cette nature assez impersonnelle est aussi celle qui leur est partagée par la société, les acteurs institutionnels, les filières économiques. Elle se situe au croisement de multiples images, elle forme un prisme aux nombreuses facettes auxquels ils se doivent de répondre, afin de se rassurer eux-mêmes et de rassurer la société dans laquelle ils travaillent. Des pratiques peuvent leur être proposées, qui sont encouragées parce qu'elles semblent « bonnes », parce qu'elles ont le vent en poupe, parce qu'elles viennent satisfaire l'image que la société se fait d'elle-même.

Mais, et c'est sur ce point que la nécessité d'une autre forme d'écriture du mot apparaît, cette « nature » généralisante, envoyée par l'extérieur, ne correspond pas toujours à une résonance personnelle, elle ne jaillit pas d'un dialogue sensible authentique avec le réel. Parfois même, elle peut entrer violemment en contradiction avec le vécu personnel profond. Ce vécu personnel profond, c'est lui qui selon nous rend légitime l'usage du mot « Nature » avec une majuscule. Il s'agit là de la « Nature » vivante, celle qui parle, celle qui s'exprime par elle-même et pour elle-même, et avec laquelle les éleveurs sont constamment amenés à entrer en dialogue, jour après jour. Cette « Nature », ils continuent de l'appivoiser à travers des pratiques qui mettent en relation le corps de l'éleveur, ses émotions, son intelligence (son histoire personnelle), avec un certain climat, un relief particulier, une organisation de telle société dans un espace donné (une géographie originale). Au croisement de cette histoire personnelle et de cette géographie originale, les animaux d'élevage sont des êtres vivants sensibles qui ne réagissent pas comme des machines, et qui demandent une présence particulière de l'éleveur avec le monde, dans le monde. Selon les éleveurs et selon les territoires, l'existence de cette « Nature » proche, personnalisée, est plus ou moins valorisée.

- Parfois, elle est recouverte d'un certain déni par les éleveurs qui ne jouent plus avec le vivant ; ils travaillent pour satisfaire une demande, pour répondre comme il se doit aux attentes que la société, les techniciens, les comptables, les banquiers, les voisins posent sur eux.

- Parfois, cette « Nature » est plus puissante que les images, elle est à l'origine d'un récit qui s'appuie sur des émotions vraies, telles celles qui sont vécues saisons après saisons dans les estives de la vallée d'Ossau. Ce récit est renforcé par la fabrication d'un produit attaché au territoire, comme le fromage d'estive. Les éleveurs-bergers ossalois parlent alors de la « Montagne », comme ils parlent de la « Nature » : il s'agit non pas d'un espace neutre et vide, d'un ensemble spatial support de paysages, mais d'un ensemble vivant, qui a une texture, une profondeur, une gravité, une densité, une parole, une existence. Ainsi, les pratiques d'estive sont comprises *dedans* la « Montagne » et non en-dehors.

Donc, tandis que la « nature » renvoie à un système d'images, un jeu d'abstraction de la société vis-à-vis d'elle-même, la « Nature » renvoie à un système de relations entre des personnes, elle suppose la reconnaissance d'une altérité vivante qui ne sera jamais définitivement domptée. Comprise ainsi, la Nature *existe* par elle-même : elle ressent, elle a une âme, celle dont l'éleveur accompagne la naissance par ses pratiques, par son langage, par l'art d'un métier qui est une forme d'alchimie entre la matière et l'esprit.

Reprenons l'exemple du texte de Jean Giono pour illustrer cette idée. Dans cet extrait du *Serpent d'Etoiles*, les bergers réunis sur le plateau de Malefougasse interpellent, chacun à leur tour, différents éléments de la « Nature » qu'ils personnifient, qu'ils font parler, qu'ils mettent en mouvement les uns dans les autres selon un système polyphonique remarquable. Le Ciel, la Terre, la Mer, la Montagne, le Fleuve, l'Herbe, la Pluie, le Froid, la Bête, sont des personnages à part entière qui discutent entre eux de la venue de l'Homme et de son rôle. La Terre s'inquiète, de ce que l'Homme est devenu un « *chef des bêtes* ». L'homme vient bousculer la Création, parce qu'il y tient, lui aussi, une place à part entière, parce qu'il y joue un rôle auquel la « Nature » n'est pas insensible, qui la transforme et la questionne, et même l'invite à se réinventer.

La Bête parle ainsi, en réponse à la Terre :

« Sais-tu pourquoi, Terre, nous avons peur ?

Sais-tu pourquoi nous sommes farouches ; pourquoi nous écoutons le fils du vent et nous reniflons la poussière ?

C'est parce que nous nous sentons emportés par toi dans le travers du ciel à une horrible vitesse.

Et, celui-là qui est venu,

nous avons lu dans ses yeux qu'il ne voyait pas ta vie à toi, Terre.

Nous avons lu dans ses yeux la tranquillité et la paix, et c'est pour cela que nous l'aimons » (Giono, 1993, p.116).

Cette référence littéraire nous semble finalement la plus appropriée pour transmettre le cœur de ce que nous avons pu comprendre du lien sensible des éleveurs à la Nature, tel qu'il se vit personnellement, spontanément.

Nous pouvons ici reprendre une idée défendue dans un article de Michel Sivignon intitulé « la géographie spontanée, ou la rose des vents de Diamandis Galanos ». L'auteur y présente les connaissances précises que l'un de ses amis marin, nommé Diamandis, a de la géographie du lieu où il vit, c'est-à-dire la péninsule du Pilion en Grèce. Pourtant Diamandis n'est pas géographe, il est marin et maçon de métier. Mais ces deux activités ont rendu nécessaires une connaissance personnelle fine des vents et des reliefs de ce territoire.

« La rose des vents de Diamandis est le fruit de son expérience personnelle, de sa géographie spontanée. Il peut expliquer pour chacun des vents, la direction exacte d'où il provient, direction facile à décrire puisque sur les 360° de l'horizon, il peut suivre et nommer les montagnes dont la silhouette se dessine sur le ciel et qui entourent le golfe. Diamandis peut aussi dire le type de temps et l'état de la mer qui correspondent à chacun de ces vents » (Sivignon, 2005).

La perception des différents vents, à partir de l'expérience personnelle, est ce que Michel Sivignon nomme « *géographie spontanée* ». Celle-ci n'est pas le privilège de quelques uns, elle n'est pas la prédilection de quelques savants. Au contraire, elle correspond à une connaissance élaborée dès l'enfance, qui peut ensuite être utilisée et développée comme un ensemble de compétences qui forment un socle indispensable à l'exercice de certaines activités. Cette géographie spontanée forme le premier niveau du rapport de l'humain à la nature, avant les savoirs dits « vernaculaires » et avant les savoirs scientifiques. Paradoxalement, le géographe est peut-être le plus étranger à cette géographie spontanée, qui aurait tendance à lui échapper. L'effort de rationalisation scientifique du rapport entre les sociétés et l'espace, rendu nécessaire par son intégration au sein de la discipline géographique, le couperait de cette géographie spontanée, l'amènerait à la refouler, pour mieux se dissocier de ces impressions venues de l'enfance.

Alors, pour le géographe que nous sommes, il est d'autant plus difficile d'avoir accès avec cette « Nature » porteuse de majuscule, « Nature » personnelle qui parle directement à l'âme et qui s'ancre dans le corps, au quotidien. A priori, seule la « nature » générale, impersonnelle, inanimée, déjà objectivée, se soumettrait à notre analyse. De ce fait, notre question de recherche sur la sensibilité à la nature serait une sorte de leurre. Nous pourrions parler d'une recherche impossible, car portant dès sa base des aspirations contradictoires.

Michel Sivignon le reconnaît aussi. Mais il soulève l'idée qu'une autre voie est possible, qu'une autre figure non scientifique celle-ci, peut prendre la relève du géographe et l'assister dans son entreprise paradoxale.

C'est alors l'écrivain qui pourrait prendre la relève, et utiliser la voie littéraire pour rendre compte de cette géographie spontanée, qui ne peut jamais vraiment complètement disparaître comme le montre si bien Michel Sivignon : *« je solliciterai des textes littéraires pour expliquer cette géographie première, que le scientifique spécialisé s'emploie ensuite à effacer de son esprit, pas toujours avec succès. Le discours littéraire en effet a l'avantage de ne pas chercher à rentrer dans le champ scientifique »* (Sivignon, 2005).

Comme nous l'avons déjà mentionné, la professionnalisation de l'élevage a pu conduire les éleveurs, eux-aussi, à refouler cette géographie spontanée pour épouser le langage d'une nature technique et rationnelle, qui répond à un consensus social, à une norme rassurante et collectivement approuvée, qui donne l'impression que l'on sait tous où l'on va. Mais le fait de reprendre les propos des éleveurs, en acceptant d'y poser un regard également littéraire et pas seulement géographique, a pu nous aider, tout au long de ce travail riche de contradictions, à faire émerger, par delà la « nature » objectivée du jargon professionnel, une « Nature » vivante et vécue, intégrée par les éleveurs au sein d'un système de relations sensibles personnalisées.

« Cette géographie spontanée n'est donc pas une géographie temporaire qui finirait avec l'enfance. De même qu'on ne se guérit pas, dit-on, de son enfance, on ne se débarrasse pas de sa géographie spontanée. Chez les géographes professionnels, cette dernière est enfouie derrière la géographie scientifique et peut-être refoulée, s'il est permis d'employer métaphoriquement le vocabulaire de la psychanalyse. La géographie spontanée est prête à sortir du bois quand on ne l'attend pas. Elle habite tout un chacun, y compris ceux qui s'y refuseraient » (Sivignon, 2005).

Pour finir sur cette question de vocabulaire, nous voulons insister sur l'importance que peut avoir cette réflexion sur la « Nature », à l'échelle personnelle et collective. Pour les générations d'aujourd'hui qui se trouvent confrontées certes au défi environnemental, mais également à la persistance des injustices sociales, et à la rigidité d'un modèle économique qui tend à tout ramener à lui-même, cette question de la « Nature » avec une majuscule n'est pas une option pour les étudiants en sciences humaines et sociales, elle n'est pas non plus un caprice d'hypersensible, ni une perte de temps alors que les nouvelles technologies de l'information et de la communication nous entraînent dans des rythmes toujours plus saccadés, éloignés du temps long. Elle est selon nous essentielle car elle vient court-circuiter les évidences sur la « nature » qui alimentent aujourd'hui un système se satisfaisant du jeu de ses propres reflets. Elle vient animer le débat sur la question environnementale, en le réchauffant, en lui mettant de l'âme, en l'incluant dans un projet de société qui parle aux gens, qui parle des gens.

Nous pouvons dire encore que penser la « Nature », comme tente de nous le faire ressentir Jean Giono, c'est souffler de l'intensité dans le monde, à partir de l'expression d'un vécu personnel profond original.

Tel est peut-être la fonction des éleveurs et des bergers que nous avons rencontrés, dans un monde occidental confronté à de profondes remises en question : rallumer la Nature, c'est-à-dire lui souffler de l'Âme, lui donner le droit d'exister au sein des sociétés humaines, l'incorporer dans celles-ci au sein d'un récit vivant. Or, pour mettre une majuscule à la « Nature », pour lui prêter une intensité, nous avons besoin de la dimension culturelle de l'existence humaine : de la littérature, de la musique, de la danse...

C'est ce qui nous permet d'ajouter que cette « Nature » avec une majuscule renvoie à une certaine vision de l'Humain qui n'est pas seulement un idéal coupé de la réalité, mais qui renvoie plutôt à une qualité de présence, à une qualité d'existence *dans* le monde, *avec* le monde. La « Nature » sous-entend que l'Homme n'existe pas seulement à travers un collectif, qu'il n'est pas définitivement soumis à un contexte et aux lois extérieures qui cherchent à l'influencer, mais qu'il existe réellement pour lui-même, avec des émotions qui lui sont propres, avec une pensée qui est tirée de son vécu personnel, avec son histoire originale qui lui propose d'entrer réellement et consciemment en dialogue avec l'univers. Nous découvrons ici que cette « Nature » avec une majuscule a un caractère un peu subversif, puisqu'elle existe en dehors du spectre social ; elle est naturellement revêche à la logique collective, elle constitue une voie de résistance directe aux images et aux systèmes généralisants, qu'elle peut faire implorer par sa seule existence. Là où se situe sa force, se situe aussi sa faiblesse : si chercher la « Nature » est bien le point de départ des retrouvailles avec soi-même et avec le « chant du monde » (pour reprendre le titre d'un autre ouvrage de Giono), ce mouvement de libération renferme également une part de risque. Contrairement aux idées reçues, la figure du « Berger » n'est pas seulement paisible, elle n'est pas un refuge pour les rêveurs, elle n'est pas éloignée du monde de l'action. Dans cette recherche, nous n'avons pas voulu cacher le fait que le message du « Berger » (comme symbole des liens entre les éleveurs et la « Nature ») est également une œuvre de contestation qui peut soulever bien des tensions et des conflits. En effet, ce message invite l'Homme à s'engager de plein pied dans une histoire collective matérielle et spirituelle dans lequel il se trouve, qu'il le veuille ou non, impliqué.

Retrouver, exprimer, transmettre ce lien sensible à la « Nature » : c'est alors seulement, selon nous, que l'Humain peut accéder à sa qualité d'Être libre, indépendant et responsable devant la Nature, une Nature qu'il peut sans cesse rencontrer (à travers l'effort scientifique du géographe ou le geste productif des éleveurs par exemple), mais auquel il ne cherche plus à dérober sa part de mystère, d'inviolabilité.

* * * * *

«

_Terre !

Terre !

Nous sommes là, nous, les chefs des bêtes !

Nous sommes là, nous, les hommes premiers !

Il y'en a qui ont conservé la pureté du cœur.

Nous sommes là.

Tu sens notre poids ?

Tu sens que nous pesons plus que les autres ?

Ils sont là, les hommes qui voient les deux côtés de l'arbre et l'intérieur de la pierre, ceux qui marchent dans la pensée de la bête comme dans les

grands prés du Dévoluy dessus des herbes de famille.

Ils sont là, ceux qui ont sauté la barrière !

Il reste un petit moment, sans rien dire pour attendre une réponse qui ne vient pas et il crie son grand cri de défi :

_Tu entends, terre ?

Nous sommes là, nous, les bergers !

Tous les instruments se taisent à la fois. Silence !

On entend crépiter les feux.

Et c'est fini ».

(Giono, 1993, p.119)

Conclusion

Les éleveurs sont-ils les bourreaux de notre civilisation en déclin ? Certaines parties de la population soulèvent cette possibilité et désirent la disparition des activités d'élevage qui seraient à elles seules en grande partie responsables des problématiques écologiques de notre temps. Notre recherche a consisté à étudier la pertinence d'une autre voie, en défendant la thèse selon laquelle les éleveurs déployaient, par leur métier au contact de la nature, une sensibilité originale envers celle-ci, qui méritait même d'être recueillie comme un enseignement précieux pour les générations à venir.

Pour répondre à notre questionnement, nous avons dû mettre en place une réflexion pluridisciplinaire s'articulant principalement autour de la géographie et de l'anthropologie, mais puisant également son inspiration dans les lettres, la philosophie, l'histoire des religions, l'agronomie. Après avoir recueilli certains éléments bibliographiques essentiels, nous nous sommes tournés vers une démarche de terrain, à partir de la conduite d'entretiens semi directifs et de l'observation des pratiques. Notre choix s'est porté sur trois territoires, dont les caractéristiques naturelles et les enjeux géopolitiques nous ont paru éminemment représentatifs de la diversité des situations que l'on rencontre en France, en ce qui concerne les relations Eleveurs/Nature. Nous nous sommes ainsi déplacés à la rencontre des populations d'éleveurs et de bergers du Bocage Vendéen dans le nord-ouest de la France, de la Chaîne des Puys dans le Massif Central, et de la Vallée d'Ossau dans les Pyrénées béarnaises.

Dans un premier temps, nous avons plutôt cherché à insister sur la trame commune qui se dégageait de tous les témoignages recueillis. Les trois chapitres centraux de ce document rendent compte, selon un déroulement descriptif, des manières par lesquelles la sensibilité à la nature est vécue par les personnes que nous avons interrogées. Le dernier chapitre nous a permis d'accéder à un autre niveau de compréhension, car nous avons tenté de différencier et de catégoriser ces liens à la nature, afin de questionner nos résultats sous l'angle des quatre ontologies identifiées par Descola dans son ouvrage *Par delà Nature et Culture* (Descola, 2005), et de la confrontation entre des « *Hommes Sauvages* » et des « *Hommes Domestiques* » mise en avant par Serge Moscovici (Moscovici, 1974). D'autres angles d'analyse nous ont servi d'éclairage, parmi lesquels nous pouvons citer l'écoféminisme (Mies et Shiva, 1998), l'éthique environnementale (Larrère et Larrère, 2015), la domination dans les rapports humains/animaux (Van Dam, Nizet, Streith, 2019), voire des approches touchant à la spiritualité des rapports humains/nature (Kristof-Lardet, 2007).

Voici ce que nous pouvons retenir et que nous proposons en guise de réponse à notre problématique. Tout d'abord, nous avons appris que l'on ne peut pas avoir accès à la profondeur du lien à la nature si l'on ne prend pas en compte le contexte dans lequel il s'exprime. Il nous est impossible de nier l'importance de la pensée dualiste qui sépare Nature et Culture : majoritairement, c'est à partir de celle-ci que les systèmes d'élevage sont aujourd'hui pensés. Il en résulte des pratiques intégrées dans ce cadre dualiste, qui sont dirigées vers un objectif commercial et qui passent par une certaine marchandisation du vivant. La mise en avant d'un langage de la gestion, de la technique, de l'entrepreneuriat, ainsi que le déploiement d'une vision du monde rationnelle et comptable, forment la première couche du rapport éleveurs/nature que nous décelons lors de nos entretiens. Si ce cadre dualiste gouverne notre société occidentale aujourd'hui, c'est également lui qui a été le pilier de la modernisation de l'agriculture depuis les années 1960. C'est à partir de lui que les filières d'élevage se sont donc structurées. A notre sens, il s'agit d'appréhender ce constat sans jugements à l'égard des individus ou même d'un corps de profession. Ce que nous observons sur le terrain n'est que la manifestation d'un système plus vaste, produit à partir d'un fonctionnement collectif qui est progressivement en train de se remettre en question. Des failles toutefois apparaissent, que nous décelons à travers les témoignages des personnes rencontrées. Celles-ci nous informent des zones de tension qui les concernent, à travers l'expression d'une colère, d'une tristesse, d'un sentiment de décalage ou d'isolement, de perte de sens. Ces émotions font pleinement partie de notre sujet de recherche, et nous avons essayé de les considérer pour elles-mêmes comme des informations dignes d'être ici rapportées. Ces zones de frottements, ces paradoxes, ces déchirures à l'intérieur des êtres, mais aussi à l'échelle des territoires, nous ont permis de mettre en avant l'idée selon laquelle ce cadre dualiste n'est plus tout à fait satisfaisant, n'est plus tout à fait évident. Si la pensée nous guide dans cette direction, ce sont toutefois les pratiques de terrain qui mettent en lumière avec le plus de force l'impression d'une dysharmonie.

Lorsque nous nous penchons sur les pratiques d'élevage en tant que telles, et les interrogeons selon le ressenti des éleveurs et des éleveuses eux-mêmes, nous constatons en effet que ces pratiques quotidiennes supposent la mobilisation d'une sensibilité à la nature qui remet constamment en question le cadre dualiste dans lequel elle s'exerce. Pour simplifier, on pourrait dire aussi que les formes de l'élevage actuel ne sont pas adaptées au fond. Ce fond des pratiques, quel est-il ? Nous pouvons ici reprendre les principaux éléments recueillis sur nos trois terrains, et que nous avons déroulés dans nos trois chapitres centraux. Les pratiques d'élevage au quotidien sont tissées d'un ensemble de toutes petites choses qui, articulées les unes avec les autres, forment la trame d'une intelligence sensible originale et systémique. Ainsi, la connaissance des lieux, des particularités du terroir, des éléments paysagers, n'est pas vécue indépendamment des pratiques d'élevage. C'est pourquoi il est plus approprié de dire que les éleveurs habitent et animent leur pays plutôt qu'ils contemplent le paysage.

Ce vécu de l'intérieur, il est approfondi par l'assiduité des tâches d'astreinte et il est enrichi par le dialogue avec les êtres non-humains. Ce dialogue, il ne faut pas l'entendre au sens où on l'entend habituellement : le langage parlé ne constitue qu'une part infime de ce dialogue entre les éleveurs et la nature. Déjà, pour que celui-ci ait lieu, le corps est un élément essentiel de médiation entre l'Homme et la Nature. La sensorialité joue un rôle de premier plan dans l'élaboration d'une bonne connaissance de la nature. C'est la base de ce que l'on appelle les savoirs empiriques, par effet de contraste avec les savoirs scientifiques. Ici, l'on peut prendre l'exemple des bergers ossalois qui étaient capables de mesurer précisément la température du lait simplement en passant leur main au-dessus du chaudron. Parmi les sens qui sont les plus mobilisés, il convient de citer la vue et les capacités d'observation qui sont requises pour repérer un animal malade ou blessé ou pour rassembler les troupeaux à l'estive et identifier les individus isolés. Également, le toucher joue un rôle de premier ordre, par exemple lors des soins ou de la traite.

Le rapport aux animaux et aux lieux n'est pas entièrement dominé par une approche rationnelle. L'émotion et l'affect sont également présents dans les relations des éleveurs aux animaux, soit de façon individualisée, soit de façon groupée. Les éleveurs nous ont souvent mis en avant le fait que si les animaux ne se sentent pas bien, l'éleveur lui-même est atteint sur le plan émotionnel. Pour certains, cette qualité d'empathie est indispensable, elle entraîne en effet des pratiques qui sont motivées par une certaine « *éthique du care* » (Tronto, 2010). La relation de l'éleveur à ses animaux est d'un niveau presque filial : aussi, si l'animal souffre, l'éleveur souffre en retour. De même, si l'éleveur ne se sent pas bien, les comportements des animaux vont refléter ses états d'âme. Enfin, le lien des éleveurs à la nature peut parfois se manifester par une certaine dimension philosophique et/ou spirituelle. Celle-ci ne nous a pas été rendue visible lors de tous les entretiens, loin de là. Certains lieux favorisent l'accès des éleveurs à cette dimension du rapport à la nature. C'est le cas des lieux d'estive, en montagne d'Ossau, mais également, de certains lieux peu fréquentés sur nos autres terrains d'étude qui gardent une ambiance un peu magique, invitant à la prise de recul, au détachement, au rêve, à la poésie. De même, les animaux d'élevage peuvent être reconnus comme des êtres sensibles à part entière. Certaines pratiques comme la communication intuitive partent du principe que l'animal est doté d'une âme avec laquelle il est possible d'entrer en communication à partir d'un langage qui mêle la parole, les sens, les émotions, les symboles. Nous pouvons donc, pour valider notre seconde hypothèse, parler de la multi-dimensionnalité des rapports entre éleveurs et nature.

Notre troisième hypothèse était celle du mouvement, de la mise en dynamique des liens Eleveurs/Nature. Nous avons pu en effet constater que ces derniers évoluent avec le temps. D'une part, ils s'inscrivent dans un temps circulaire, selon le rythme des saisons mais également le cycle de vie et de mort des animaux d'élevage. Le respect de ce temps cyclique et la connaissance de ses rythmes et de ses périodes guident les pratiques d'élevage.

D'autre part, ils sont également influencés par le parcours de vie des éleveurs que nous avons rencontrés. Si cette sensibilité à la nature est parfois présente dès l'enfance, elle peut changer de forme au cours de l'existence, et connaître de profonds bouleversements lors de certaines phases de la vie. Des événements ou des crises peuvent en effet entraîner l'éleveur dans un processus de remise en question et de réapprentissage. Le changement de pratiques, même s'il est au départ impulsé par des motivations économiques, peut ensuite entraîner un profond changement du rapport à la nature sur les plans éthique et philosophique. Ce cas est le plus fréquent chez les éleveurs que nous avons rencontrés. Le processus inverse, selon lequel c'est d'abord le changement sur le plan philosophique qui entraîne un changement sur le plan des pratiques, a été rarement rencontré sur nos trois terrains d'étude. Cette observation nous amène à penser que ce qui touche à l'économique, à l'organisation du travail, aux conditions de vie au travail, ne doit absolument pas être écarté des réflexions sur le rapport Société/Nature. Au contraire, c'est en partant des problèmes rencontrés sur le terrain et des besoins mentionnés par les gens (ici les éleveurs) que la question de la nature pourra être le plus facilement appropriée à l'échelon local, et être progressivement intégrée comme faisant partie entière de la culture.

Notre quatrième hypothèse était celle du rôle que peut jouer le collectif dans la création, le renouvellement, et le partage d'un imaginaire favorable à l'expression de la sensibilité à la nature. Nous avons remarqué que le cercle familial participe encore fortement aux représentations du métier d'élevage, même si les pratiques sont quant à elles de plus en plus professionnalisées, individualisées. Sur nos trois terrains d'étude, nous avons pris le temps d'examiner les places que prenaient les ancêtres, les hommes, les femmes et les enfants au sein de l'histoire collective du métier. Cela nous a permis de mieux comprendre ce trait original des métiers agricoles qui ne séparent pas clairement la sphère familiale et la sphère professionnelle. Même si la tendance à la dissociation est parfois revendiquée comme un signe de modernité, nous observons que l'attachement au métier est souvent une affaire collective qui ne concerne pas uniquement le chef d'exploitation et sa sphère professionnelle, mais déborde largement de celle-ci pour concerner une lignée familiale qui permet de mettre en lien le passé, le présent et le futur. Le sens donné aux pratiques joue ici un rôle extrêmement important. Certaines pratiques sont perpétrées en référence aux ancêtres, comme le fauchage des prés les plus difficilement accessibles par exemple, ou par rapport aux enfants, comme la qualité de vie et la transmission de valeurs. Au sein des systèmes d'élevage, la complémentarité homme/femme est vécue comme un atout, l'un pouvant donner sa force physique, tandis que l'autre peut jouer un rôle privilégié lors des naissances ou des soins délicats, grâce à une sensibilité qui peut être plus fine. Au sein des couples, même s'il n'est plus systématique que les deux travaillent ensemble sur la ferme, il reste fréquent que celui ou celle qui n'est pas du métier vienne donner des coups de main, participer à certaines tâches. Même si ce monde garde une couleur masculine prédominante, la place des femmes au sein de la profession est également en train de changer.

Notamment, certaines éleveuses que nous avons rencontrées revendiquent le même professionnalisme que les hommes. Elles l'illustrent notamment en s'investissant sur la scène syndicale. Le renouveau de l'aspect familial du métier, et même l'attrait que peuvent lui témoigner les personnes dites « hors-cadre », est rendu visible en vallée d'Ossau par le fait que ce sont aujourd'hui les familles entières qui montent à l'estive pour accompagner le mode de vie des bergers et des bergères. D'après nos observations de terrain, il nous semble donc difficile de dire que le modèle d'agriculture familiale est voué à disparaître en France. Sans doute est-il plus approprié de dire qu'il est amené à changer de forme pour répondre aux nouvelles aspirations de la société. Mais ce rôle de la famille, sinon dans les pratiques, du moins dans les représentations du métier et la transmission des savoirs sensibles, reste signifiant pour aborder les rapports Eleveurs/Nature.

Si le cercle familial est le premier qui vient influencer la sensibilité à la nature, il n'est pas le seul. D'autres collectifs peuvent faire office de famille, de clan, de groupe au sein duquel on se retrouve pour partager les mêmes intérêts, les mêmes valeurs, la même vision du monde. Ce rôle peut certes être joué par les syndicats. Mais si le syndicat majoritaire qui est sensé représenter les voix de la profession, semble trop éloigné des préoccupations de terrain, ou s'il répond pas à toutes leurs réponses, les éleveurs peuvent également se rassembler pour créer des syndicats minoritaires ou d'autres formes associatives pouvant répondre à leurs attentes de façon plus originale, notamment en termes de lien à la nature. En Vendée, c'est ce que nous avons découvert en rencontrant les membres de la Confédération Paysanne 85, le Groupement d'Agriculture Biologique, ou encore les Groupe d'Etude et de Développement Agricole qui sont quant à eux davantage tournés vers les pratiques de terrain. En Chaîne des Puys, les Coopératives d'Estive ont permis le retour du pastoralisme sur les Monts Dômes. Quant à l'association des *Eleveurs Autrement*, elle est pilotée de façon indépendante par les éleveurs eux-mêmes qui ont exprimé leur besoin de trouver des outils favorisant des apprentissages pratiques innovants et durables. Enfin, en vallée d'Ossau, les éleveurs et bergers se sont rassemblés au sein de l'Association des Eleveurs Transhumants des 3 Vallées Béarnaises afin de mieux être en mesure de s'exprimer sur le sujet des réintroductions d'ours étrangers. En parallèle, une structure professionnelle de développement, l'Institut Patrimonial du Haut-Béarn, a été créé pour relancer l'économie pastorale qui était alors menacée de déclin.

De façon plus générale, nous pouvons affirmer que les communautés villageoises ossaloises restent fortement imprégnées par l'identité pastorale de la vallée. L'organisation de festivités qui accompagnent les transhumances et valorisent le métier de berger en l'introduisant dans la culture populaire locale, participe à renouveler, saison après saison, l'imaginaire collectif. En Vallée d'Ossau, il n'y a donc pas de franche opposition entre la culture des villages, et celle des éleveurs-bergers. Ce n'est pas tout à fait ce qu'on observe sur la Chaîne des Puys, où la proximité de l'agglomération clermontoise participe à la mise en confrontation des multiples usages de la Chaîne des Puys.

De même, le caractère de plus en plus urbanisé du bocage herbretais vient encourager un profond effet de coupure entre le vécu des éleveurs et celui des populations locales. Sur ces deux terrains, l'opposition entre mentalités des villes et mentalités des campagnes imprègne la réalité vécue des éleveurs que nous y avons rencontrés. En Vallée d'Ossau, le principal sujet de confrontation est lié à la présence du Parc National, qui amène avec elle une certaine vision de la nature (plutôt celle des experts, des écologues, des guides-touristiques) qui n'est pas celle que vivent les éleveurs-bergers dont les représentations de « *la Montagne* » sont l'héritage de pratiques plurimillénaires. Et même, certains éleveurs-bergers nous ont confié les désaccords profonds qu'ils peuvent entretenir avec l'institution du Parc National : la vision de la nature qui leur est proposée à travers la réintroduction des ours étrangers leur donne l'impression d'une manipulation, d'une utilisation du lien à la nature à des fins politiques, d'un vol de l'âme qui fait l'originalité des relations de ces bergers à la nature ossaloise. Ils critiquent l'autorité prédominante du jargon des experts et des scientifiques, affirmant que cela est venu étouffer les savoirs empiriques des anciens bergers dont l'intelligence sensible ne passait pas forcément par le maniement d'un langage savant.

Nous découvrons donc que le collectif peut soit encourager le lien éleveurs/nature dans son expression sensible, soit l'étouffer en lui refusant d'être reconnu à l'échelle de la société. Si le passage du vécu individuel au vécu collectif ne peut pas se produire, il en résulte un profond sentiment d'inadéquation, de rejet et d'isolement culturel, que nous avons en effet pu retrouver dans nos enquêtes.

« Quand l'histoire qu'on se raconte à soi, dans son for intérieur, concorde avec ce que notre entourage raconte, on se sent accepté par son milieu. Mais quand le récit de soi est discordant d'avec les récits collectifs, familiaux et culturels, on se sent tenu à l'écart, rejeté une fois de plus »
(Cyrulnik, 2019, p.273).

Selon nous, la question qu'il convient alors de se poser à l'échelle collective est la suivante : quelle place est réservée aux savoirs qui révèlent une réalité différente de celle qui fait la norme sociale ? De quel espace d'expression disposent ceux et celles dont le rapport sensible à la nature vient remettre en question les valeurs poursuivies et acceptées par le plus grand nombre comme une évidence ? L'inscription du site « *Chaine des Puys – Faille de Limagne* » au Patrimoine Mondial de l'Unesco peut représenter une belle occasion de se poser ces questions sur le plan collectif. Du moins, c'est ainsi qu'a été conduit le plan de gestion accompagnant la candidature. La participation des populations locales et leur compréhension de ce qu'est la Valeur Universelle Exceptionnelle (VUE) du territoire font en effet pleinement partie des actions d'animation mises en avant par le Conseil Départemental et le Parc Naturel Régional des Volcans.

Cela pourrait donc, selon nous, constituer l'occasion de créer ou plutôt de renouveler un imaginaire collectif de la nature du territoire qui favorise le dialogue entre les citoyens, les touristes, les scientifiques, les forestiers, les éleveurs, les bergers. Il est vrai toutefois que les éleveurs que nous avons interrogés sur le territoire de la Chaîne des Puys nous ont semblé moins proches du terroir original des Monts Dômes que peuvent l'être les éleveurs ossalois, dont les pratiques sont encore fortement conditionnées par les contraintes du milieu montagnard. Un travail de réappropriation de ces paysages des Monts Dômes par les populations locales mérite donc d'être encouragé, ce qui commence à être le cas à travers les dynamiques de renouveau pastoral qui sont soutenues par les collectivités. La voie du politique pourrait également nourrir et encourager l'exploration des rapports éleveurs/nature à l'échelle du territoire français. N'était-ce pas l'intention du projet Agroécologie pour la France, mis en œuvre par Stéphane Le Foll en 2012 ? Pourtant, nos enquêtes nous ont révélé la faible confiance que les éleveurs et bergers portaient à l'égard du monde politique, en matière de résolution des problématiques liées au changement en agriculture. Les divers témoignages recueillis à ce sujet nous font part d'une même crainte, celle de se voir imposer des réponses toutes-faites, sous une forme bureaucratique, et selon un modèle standardisé qui ne respecte pas la diversité et la complexité des situations humaines vécues sur le terrain. Cette voie du politique ne permettrait pas de changer le problème de fond, elle ne parviendrait pas à résoudre les paradoxes, les tiraillements, les dynamiques qui sont vécues à l'échelle des individus.

De plus, si la vision de la nature qui la motive n'a pas d'abord été questionnée, précisée, concertée, validée de façon démocratique, elle est impuissante à accompagner la société dans sa transition, et peut même soutenir des voies qui sont plutôt proposées par les grandes puissances financières, que par la conscience citoyenne. Il demeure effectivement un risque que le rapport sensible à la nature soit instrumentalisé, qu'il soit utilisé comme un levier puissant de manipulation car tourné vers des finalités qui lui sont extérieures. Il n'empêche que cette question de la nature mérite évidemment d'être posée par le politique car elle renvoie à des débats qui affluent de façon brûlante sur la scène citoyenne. Mais cela suppose que le monde politique soit capable d'adopter une posture d'humilité face à des formes de connaissance qui ne ressemblent pas à celles qu'il a l'habitude de manier, ni au langage qui lui est le plus familier. Cela suppose enfin qu'il fasse davantage confiance aux gens, localement.

Le cinquième chapitre de ce manuscrit nous a permis de commencer à répondre à notre hypothèse centrale, qui proposait de vérifier que l'ontologie dualiste de la séparation Nature/Culture n'était pas la seule réalité qui était vécue par les éleveurs français. Avant tout, nous avons dû admettre que l'ontologie de la dualité Nature/Culture dominait les systèmes d'élevage observés sur nos trois terrains d'étude. Nous avons ainsi retrouvé sur le terrain des postures semblables à celles dont témoignaient les représentants nationaux interrogés en amont de notre protocole de recherche.

Cette logique de la séparation conditionne aussi bien les discours que les pratiques et les représentations paysagères. Nous retenons qu'elle passe par l'acceptation d'un rapport de domination entre les éleveurs, en tant que représentants des sociétés humaines, et les animaux d'élevage, en tant que représentants des non-humains. Ainsi que le montrent les travaux du collectif coordonné par Denise Van Dam, Jean Nizet et Michel Streith, cette domination peut prendre des formes dures ou douces : mais même lorsqu'on observe la mise en place de pratiques dédiées au bien-être qui pourraient faire penser au respect d'une éthique du « care », les éleveurs ne sortent pas pour autant du cadre d'une relation entre dominés/dominants. Le paysage lui-même, pour montrer une face socialement acceptable, doit afficher la signature des activités d'élevage. Cette idée se retrouve à travers la haine de la friche, la recherche d'une propreté des pâtures et des entourages des bâtiments d'exploitation. La nature sauvage est acceptable si elle se soumet aux règles du domestique : si les friches envahissent les pentes, alors « *la montagne se salit* ». Dans le cadre du travail, la nature est considérée sous un angle productif. Parfois, elle est partenaire de travail. Les éleveurs et bergers disent alors qu'ils se mettent à l'œuvre avec elle, et selon les règles qu'elle leur impose. Parfois, elle est un simple support de travail, une chose neutre et inerte qui n'inspire pas la mise en place d'une relation spécifique. Ce rapport à la nature comme un rapport au travail nous amène à nous rapprocher des travaux conduits par Jocelyne Porcher (Porcher, 2011).

Mais cette dualité Nature/culture, qui constitue aujourd'hui le socle à partir duquel notre société pense et pratique l'élevage, est parfois remise en question par les personnes que nous avons interrogées. D'une façon plus ou moins explicite, certaines ont pu nous faire part des tensions, des crispations, des interrogations qui les bousculent lorsqu'elles cherchent à établir des passerelles entre le métier d'élevage, la nature, la société. Le sentiment de ne pas être compris, de devoir correspondre à une vision collective qui ne coïncide pas avec le vécu individuel, est soulevé avec une certaine colère, ou une inquiétude. On voit bien que pour ces éleveurs, la notion de « nature » prise individuellement n'est pas tout à fait évidente. Qu'est-ce que la nature ? Pour eux, ce mot ne renvoie pas à une entité abstraite, mais se rapporte plutôt à un flux d'information renouvelé quotidiennement. En ce sens, chercher à se rapprocher de la nature par un effort de volonté et d'abstraction, c'est comme lutter contre le courant. Plutôt que d'en libérer l'expression, cela vient encourager encore plus la mise en place d'un système de verrouillage de la sensibilité, dans ses manifestations les plus concrètes et les plus spontanées. En somme, plus la société veut « *faire nature* », plus elle s'en éloigne et accentue le fossé entre nature et culture qui est déjà fortement cristallisé dans les esprits... Oui, les éleveurs que nous avons rencontrés ont un rapport sensible à la nature. Seulement, pour le voir et l'entendre au-delà de la distinction entre bonnes et mauvaises pratiques, il faut déjà être capable de s'extraire des préjugés et de la vision préconçue qu'on peut avoir de « *ce qui fait nature* ». Au départ de cette recherche, nous pensions qu'il était indispensable de nous défaire de notre bagage socioculturel, pour avoir accès à une dimension du lien à la nature qui ne soit pas dualiste.

Il nous semblait que ces connaissances culturelles pesaient bien trop lourd et nous empêchaient de voir le fond des choses, de percevoir les liens à la nature dans leur pureté originelle, dans leur essence première et authentique. Ce que nous avons découvert sur le terrain, c'est que ce postulat était fondé sur une erreur qui ne contribuait en fait qu'à accentuer le clivage Nature/Culture. Vouloir restreindre les éleveurs et plus largement les « professionnels de la Terre » à un rapport à la nature épuré, c'est-à-dire comme débarrassé de toute influence culturelle occidentale, cela signifierait les sortir de l'histoire, leur ôter leur liberté réflexive indépendante, leur capacité à ressentir des émotions et à agir d'une façon qui échappe au prévu, au raisonnable, au rationnel, les emprisonner dans une vision de la nature qui pour eux est vide, ne signifie rien, ne leur parle pas, ne les anime pas du dedans. Cette manière de voir n'est, en vérité, pas très différente de la condition asservie qui a été celle des masses paysannes européennes depuis des siècles, qu'elle vient prolonger sous une forme insidieuse mais non moins puissante.

« Non seulement nous avons à œuvrer pour un changement de la conception de l'être humain et de la nature au plan de notre civilisation, du monde politique et économique, mais nous avons aussi à travailler sur nous-mêmes. Ce qu'il faut, c'est un retournement, une metanoïa, un changement de tout notre être corps, âme, esprit » déclarait Michel Maxime Egger, dans une contribution à l'ouvrage collectif *Ecologie, spiritualité : la rencontre. Des sages visionnaires au chevet de la planète* publié en 2007.

Selon nous, le véritable renversement de regard consiste justement à inclure ces thématiques du lien Homme/Nature dans le champ culturel. Rendre la parole aux éleveurs et aux bergers, aux éleveuses et aux bergères, c'est les remettre à leur place, c'est-à-dire dans une histoire humaine qui n'est pas vécue indépendamment de l'histoire de la nature qui l'entoure, l'inclut, l'embrasse. Impossible de changer le monde occidental qui nous déplaît, sans se mettre d'abord à l'écoute du cœur des humains qui vivent dedans : en ce sens, la culture est un formidable outil pour que l'Homme cesse de se vivre séparément de la nature. C'est en partant de ce socle culturel qu'effectivement, en filigrane, derrière les mots et les pratiques d'élevage, nous pouvons commencer à lire la possibilité d'une ontologie qui n'est pas dualiste et dont nous avons essayé d'esquisser les premiers traits. La Culture est une formidable passerelle entre Société et Nature. Et notre société occidentale qui est en mal de nature, souffre également d'un immense mal de culture à l'échelle des territoires ruraux. C'est le message principal que nous transmet *« la voie du Berger »* telle que nous l'avons découverte dans cette recherche, et qui nous a surtout été inspirée par l'expérience sensible des éleveurs-bergers ossalois. Il faut donc se pencher sur la diversité culturelle du territoire français pour appréhender avec plus de finesse la diversité des liens à la nature. Le vécu sensible de la nature diffère selon que l'on pratique l'élevage dans le Bocage Vendéen, la Chaîne des Puys, la Vallée d'Ossau. Il diffère également selon les systèmes d'élevage pratiqués et l'histoire personnelle des individus.

Le choix d'une race rustique ou locale vient favoriser un rapport à la nature original. Ainsi, les vaches de race ferrandaise ont une qualité de présence au monde, une couleur de robe, des comportements qui vont déclencher et nourrir, chez l'éleveur, sa passion pour le métier.

En Chaîne des Puys, les pratiques d'influence païenne sont plus ou moins restées présentes dans les villages, par le biais de guérisseurs ou de rebouteux auxquels on pouvait faire appel pour guérir les animaux. Il y a peu, l'irrationnel faisait partie de la vie de tous les jours, si bien que les membres de l'association des Eleveurs Autrement ne sont pas vraiment surpris d'apprendre l'existence de techniques comme la communication intuitive ou la géobiologie, qui supposent pourtant d'accepter que les animaux ont une âme comme les humains, ou encore que la Terre est parcourue de flux énergétiques invisibles à l'œil nu qui ont un impact sur la santé des êtres vivants. Dans le monde d'aujourd'hui, où la méthode scientifique et la rigueur intellectuelle sont les principaux moyens d'apprentissage reconnus, cette acceptation du sensible peut prendre la forme d'un bricolage cognitif qui utilise des voies rassurantes, par le biais de protocoles et de discours logiques, pour manier des connaissances inspirées des civilisations orientales ou amérindiennes, et les inclure dans une vision fédératrice qui tend à gommer les différences culturelles et à nier les multiples paradoxes qui surgissent entre le contenu symbolique et son réceptacle ontologique. C'est pourquoi, à propos des Eleveurs Autrement, nous avons été tenté de parler de « *synchrétisme fusionnel* », en nous appuyant sur les cadres d'analyse des anthropologues (Bernand, Capone, Lenoir, Champion, 2001). C'est en Chaîne des Puys que nous avons pu commencer à noter la particularité des rapports à la nature qu'entraînaient les pratiques pastorales. Les bergers auxquels les troupeaux collectifs sont confiés affirment se distinguer, dans leur approche des animaux, des éleveurs. La manière avec laquelle ils appréhendent leur lien à la nature nous invite à utiliser le mot d' « *hypersensibilité* » à leur égard.

Nous avons pu élargir cette observation en l'exportant aux expériences des éleveurs-bergers ossalois, qui nous évoquent également l'originalité du rapport à la nature qui est vécu à la Montagne, en comparaison avec les pratiques vécues dans la vallée le reste de l'année. Les transhumances, qui sont accompagnées par les célébrations villageoises, permettent aux éleveurs-bergers de passer de la sensibilité à l'hypersensibilité des relations à la nature. En haute-montagne, les mêmes pratiques sont vécues différemment qu'en plaine : « *Tout est décuplé* », « *C'est une autre dimension* » nous affirment les personnes rencontrées. Les pratiques manuelles, comme la traite à la main et la fabrication fermière du fromage de brebis, participent à l'immersion des bergers non pas sur la montagne mais *dans* la Montagne, ce qui nous a permis de parler des pratiques pastorales comme d'une porte symbolique entre vision du dehors et vision du dedans. L'existence de cette montagne intérieure est rapportée dans les contes et légendes locales qui mêlent allègrement le registre réaliste et le registre merveilleux.

De vraies anecdotes sont ainsi érigées au rang de mythologie populaire, où interviennent à la fois des personnages humains et non-humains : bergers, ours, fées, sorcières, princes se retrouvent ainsi au sein d'une riche culture populaire qui se transmet encore oralement (Espinassous, 2011).

De même, accompagnant la transmission culturelle du vécu éleveurs/nature en Ossau, le fromage d'estive relie les pratiques d'élevage avec le domaine artisanal et participe aussi à leur conférer un caractère un peu magique. En effet, l'évolution des procédés de fabrication et des recettes n'a pas évincé la nécessité d'un subtil mariage entre savoirs techniques pointus et empirisme.

Pour conclure notre réflexion sur l'originalité des liens à la nature en vallée d'Ossau, nous avons suggéré que si les éleveurs-bergers ossalois se sont si bien adaptés à la culture occidentale contemporaine, et sans perdre les traits constitutifs de la culture pastorale locale, c'est grâce à l'adoption d'un « *principe de coupure* » ainsi que le définit Roger Bastide en 1955. La vivacité du patrimoine culturel ossalois serait ainsi favorisée par le maintien du cycle des transhumances qui permettrait le renouvellement de l'imaginaire des liens Société/Nature sur le territoire. Le déplacement d'un lieu à l'autre, de la vallée à la Montagne, permettrait la cohabitation de deux types ontologiques qui n'entrent pas en concurrence l'un avec l'autre. En Montagne, la sensibilité à la nature trouverait un espace dédié où se vivre, s'exprimer, se partager différemment qu'en plaine. Cette possible alliance entre une ontologie dualiste et une sensibilité non dualiste, nous l'avons modélisée et nommée « *voie du Berger* ». D'ailleurs, en vallée d'Ossau, il est significatif de rappeler que le terme « Montagne » désigne non seulement les formes du relief d'altitude, mais surtout une pratique, la pratique de la Montagne, qui renvoie en fait aux activités pastorales en elles mêmes, et qui prennent sens (et c'est là le cœur de ce travail) au sein d'une ontologie originale.

Enfin, nous avons essayé de catégoriser et de modéliser les différents profils d'éleveurs/bergers/éleveuses/bergères rencontrés sur nos trois terrains d'étude. Tout en étant bien consciente des limites de ce type d'exercice pour rendre compte d'une réalité complexe et mouvante, nous avons pu distinguer plusieurs groupes, en nous basant principalement sur l'opposition entre Hommes Sauvages et Hommes Domestiques proposée par Serge Moscovici en 1974. Nous avons ainsi découvert que ces deux camps n'étaient peut-être pas voués à une éternelle et stricte confrontation. En fait, nous nous sommes plu à mettre en évidence la possibilité de voies de passage de l'un à l'autre des deux mondes. Nous avons pu repérer la présence de figures de médiation, qui étaient capables de faire la navette, se donnant la mission de transmettre et de permettre le dialogue de l'un à l'autre.

Parmi celles-ci, nous pouvons notamment citer cet éleveur allaitant converti à l'agriculture biologique, également investi auprès des agriculteurs de son canton des Herbiers pour sensibiliser à la fragilité environnementale de son territoire ; le Président des Eleveurs Autrement, premier expérimentateur sur sa ferme des enseignements alternatifs proposés au sein de l'association ; ce berger, salarié d'un éleveur ossalois pendant la saison d'estive, mais également professionnel de l'animation-nature et formateur. De plus, nous avons identifié des personnes que nous avons nommé « solitaires », qui sont capables de remettre en question le collectif dans lequel ils se positionnaient initialement et qui, grâce à ce recul, tentent de faire leur propre synthèse à partir de leur expérience personnelle du lien à la nature. Nous avons même trouvé pertinent de créer un troisième monde, à cheval entre le monde des Hommes Sauvages et des Hommes Domestiques.

Cette troisième voie, qui fait le trait d'union entre d'une part le camp de la marginalité, de la créativité, de la rébellion, de l'émotion, et d'autre part le camps de la norme, de la gestion, de la raison, de l'entreprise, du cadre institutionnel, c'est le monde du Berger. Ce dernier ne s'est pas construit à l'exclusion de la nature ou de la culture, mais par l'intégration de ces deux polarités au sein d'un même cercle. C'est pourquoi les éleveurs ossalois sont, en grande partie, eux-mêmes acteurs de cette voie du Berger, même s'ils font également appel à des salariés pour les y assister. Cela ne signifie pas que ce monde du Berger est totalement homogène dans son rapport à la nature : il présente également des effets de contraste, des rugosités, des tiraillements. Il peut opter pour l'effet de coupure et placer un masque qui vient protéger ses ressentis, si ceux-ci ne sont pas d'une forme acceptable pour l'environnement social dans lequel il évolue. Ainsi, si nous reprenons le vocabulaire proposé par l'un des bergers ossalois que nous avons rencontré, cette « *flamme* » est préservée, et continue de se transmettre. Bien évidemment, ces résultats ne sont pas refermés sur eux-mêmes. Ils sont déclinés ici pour ouvrir à leur remise en question et à leur approfondissement. D'un point de vue méthodologique, nous pouvons retenir que les « *passeurs de frontière* » réunis en 1989 autour de Marcel Jollivet et Nicole Mathieu avaient vu juste : se poser la question de la nature suppose d'être curieux et suffisamment ouvert d'esprit pour visiter plusieurs champs disciplinaires au sein des sciences humaines et sociales. La démarche de terrain est également un challenge scientifique, indispensable à une approche de la nature qui n'en exclut pas l'humain.

En guise d'ouverture, nous pourrions, essayer de souligner les éventuelles implications que cette recherche pourrait avoir au niveau sociopolitique et culturel, pour ceux et celles qui voudraient également se pencher sur la question des rapports société/nature en Occident en l'élargissant au-delà du thème des pratiques d'élevage.

« Quand une coupure fracasse le monde vivant, les morceaux dispersés peuvent se réagencer. On peut reprendre vie dès que l'esprit symbolise. Mais ce sera une autre flore, une autre faune, une autre manière de voir le monde, comme le définit la résilience » (Cyrulnik, 2019, p.101).

Par cette recherche, nous avons certainement voulu participer à la recréation d'une représentation positive du métier d'éleveur, constatant combien l'image de ce métier pouvait être distordue, brisée, morcelée sur le plan individuel et collectif à cause de cette dissociation entre Nature et Culture.

Plus exactement, l'on pourrait dire que nous avons tenté de limiter cette déchirure, de rétablir une connexion entre les pratiques vécues individuellement et les représentations collectives de ce métier. Si nous voulions valoriser les fruits de cette recherche et les porter vers le grand public, il nous faudrait utiliser un canal de communication qui soit de nature culturelle et artistique, et nous participerions ainsi à l'inscription du métier d'éleveur dans une légende collective porteuse de sens, possiblement inspirante pour les générations à venir.

C'est ici que le thème de la résilience, tel qu'il est par exemple porté par Boris Cyrulnik, nous semble pertinent pour aborder les enjeux qui se profilent pour notre société française, en ce début du XXIème siècle. Guérir la nature, c'est aussi guérir les représentations tapissées de jugements arbitraires qui empêchent au potentiel créatif de nos sociétés humaines de se déployer dans un cadre accueillant. Pour appuyer cette intention, le domaine culturel, loin d'être un poids dont il faudrait se délester, peut contribuer à donner une voie aux sans-voix, à reconnaître une sensibilité originale à ceux qui sont trop rapidement catégorisés dans le domaine des marginalités et des minorités. Nous affirmons que le cadre culturel peut servir de liant émotionnel ; ainsi, loin d'être seulement cantonnée au domaine de la société, la culture peut constituer une voie de réconciliation entre société et nature, elle est le trait d'union entre les mondes.

Pour nous Occidentaux, il ne s'agit donc pas de rejeter la richesse et la diversité de ce qui fait notre socle culturel, mais plutôt de la cultiver et de la renouveler en l'alimentant de repères symboliques qui soient tirés des pratiques quotidiennes. La langue française n'est-elle pas extrêmement riche ? Pourquoi ne nous aiderait-elle pas à créer une relation harmonieuse avec le monde, avec les êtres humains et non-humains ?

« Au début des temps où les hommes et les animaux vivaient sur terre, les animaux pouvaient devenir hommes, et les hommes des animaux. Ils avaient le même langage. Les mots étaient magiques. Un mot dit par hasard pouvait avoir des conséquences étranges. Les mots avaient du pouvoir. La seule chose qu'il suffisait de faire pour cela arrive, était de dire. Personne ne pouvait expliquer. C'était ainsi chez les Inuits » (David Abram, 2007, p.59).

Pourquoi ce pouvoir du Verbe serait-il moins efficace chez nous ? La culture occidentale dispose également d'un panel d'outils qui lui permettent de développer sa sensibilité, et se développer à partir d'un rapport à la nature original. Les lettres, la danse, le chant, le théâtre, le conte, la musique, sont autant de pratiques qui peuvent accompagner toutes les catégories de la population dans la recherche et l'expression de cette « *flamme* » intérieure tant mentionnée chez par les éleveurs béarnais. C'est à la lumière de leurs témoignages que cette citation ne nous semble pas superflue : « *La question est de savoir comment on aide les autres, en dehors du jugement, à réussir leur chef d'œuvre [...] La voie du chef d'œuvre de paix, la voix du chef d'œuvre de la reconstruction du monde, est une responsabilité que nous avons tous* » (Yves Mathieu, 2007, p.83).

Après avoir rencontré les éleveurs, nous pourrions nous tourner vers d'autres populations qui méritent également notre attention car elles participent à renouveler le rapport à la nature tel qu'il se vit aujourd'hui dans la société française. Parmi celles-ci, nous pouvons citer les femmes qui décident de porter leurs valeurs à travers l'aventure de l'entrepreneuriat, les jeunes adultes qui se reconnaissent dans la mouvance des « créatifs culturels », ou encore les enfants, qui méritent également d'être écoutés avec attention pour le regard neuf et l'esprit débordant d'imagination, qu'ils tournent vers le monde.

Et si nous voulions continuer à explorer les rapports société/nature en sortant du cadre occidental, nous pourrions même aller à la rencontre des représentants du peuple des Kogis qui, originaire du nord de la Colombie, est aujourd'hui menacé de disparition du fait des convoitises que suscite leur terre. Défendant la thèse selon laquelle ce peuple dispose de savoirs ancestraux qui méritent d'être reconnus comme des richesses patrimoniales à protéger au même titre que la forêt amazonienne, le géographe Eric Julien a créé l'association Tchendukua, dont l'une des missions a consisté en la réalisation d'un diagnostic de territoires par des shamanes Kogis en Drôme, en septembre 2018. Pour mener plus loin les résultats de notre recherche, il paraît pertinent de nous mettre à l'écoute de ce type d'initiative qui propose un dialogue entre savoirs scientifiques et savoirs empiriques ancestraux. Le « *message des derniers hommes* » (Julien, 2004) n'est peut-être pas très éloigné de celui que les éleveurs français essaient profondément de nous transmettre.

Épilogue



→ ***Ci-dessus : photographie 212. Fête de l'agriculture, non loin des Herbiers.***

Nous sommes le dimanche 1^{er} septembre 2019. Un rassemblement a lieu dans la campagne bocagère du nord-est de la Vendée, sur la commune de la Gaubretière : il s'agit de la 35^{ème} édition de la Fête de l'Agriculture départementale, dont l'objectif est de présenter ce secteur d'activité au grand public. Non moins de 7 000 personnes sont attirées par l'évènement. Malgré la chaleur, la foule se presse pour découvrir un monde qui exerce sur elle une certaine fascination. Quant à moi, je cherche à glaner des bribes d'information qui auraient pu m'échapper, et qui mériteraient d'être ajoutés ici, en guise d'épilogue.

Les chapiteaux blancs sont nombreux. Mais en me promenant parmi eux, je ne parviens pas à trouver ce que j'étais venue chercher. Avais-je de fausses attentes ? Il est vrai que je pensais rencontrer ici quelques traces de cette sensibilité à la fois simple et complexe que j'avais pu observer lors de mes enquêtes de terrain. Mais ici, le quotidien des éleveurs est passé sous silence. De toute évidence, les relations à la nature, telles qu'elles sont vécues par ces hommes et ces femmes professionnels de l'élevage, ne sont pas le sujet central de la manifestation. A la place, sont représentés en force les banques, les assurances, les groupements coopératifs, tous ces gros acteurs qui pilotent les filières locales et qui leur permettent d'afficher un visage économique compétitif, de renvoyer le reflet d'une image rayonnante faisant la fierté des Vendéens. Les démonstrations de matériel agricole flambant neuf sont l'attraction principale. Dans un coin, quelques chèvres et quelques moutons sont présentés pour satisfaire la curiosité des enfants.

Autour de la buvette se rassemblent tous les gens d'ici et d'ailleurs qui sont venus pour l'occasion. Parviennent-ils à recréer un esprit de convivialité, comme pour se rappeler l'ambiance des campagnes d'antan ?

Une brève visite du site me suffit pour comprendre : nulle part, la nature n'y est considérée pour elle-même. D'ailleurs, les éleveurs et les éleveuses non plus, ils n'y sont pas vraiment représentés pour qui ils sont mais plutôt pour la manne financière qu'ils apportent au territoire. Le syndicat majoritaire qui a mis en place cet évènement juge sans doute que cette question de la nature n'est pas de son ressort. Il entend montrer le visage d'une agriculture économiquement puissante, d'où toute trace de vulnérabilité est soigneusement exclue. L'énergie masculine domine la scène. Aucune place n'est réservée à l'enchantement, à la poésie, à la philosophie, aux témoignages un peu personnels. Si j'osais avoir cette audace un peu enfantine, j'affirmerais sans détours que cette mise en scène est un beau mensonge. Un monde à ce point dénué d'émotion, aussi lisse, aussi efficace, aussi impeccable, dans la réalité, ça n'existe pas. Du moins, ça n'existe pas dans la réalité au devant de laquelle j'ai été à la rencontre : ce n'est pas ce que j'ai vu, ce n'est pas ce que j'ai entendu, ce n'est pas ce que j'ai compris.

Je ne veux pas m'attarder car un sentiment de malaise est en train de m'envahir. Certainement, je ne suis pas à ma place. Quand bien même j'aurais la volonté de partager ici un peu de ma géographie sensible, qui voudrait l'entendre ? Qui voudrait essayer de comprendre ? Le découragement pourrait m'envahir car, visiblement, il y a encore du travail à mener, avant que la sensibilité à l'égard de la nature ne soit plus considérée comme une étrangeté, comme une affaire de mystiques, ou comme le refuge des populations marginales. Or, ce désenchantement du monde, il est bien concret et a des conséquences qui sont bien réelles. Il est le quotidien de ces campagnes françaises qui se sont vidées de leurs cultures populaires et qui, pour l'instant, ne savent pas trop quoi mettre à la place. Selon moi, la vision d'avenir qui se dégage d'un tel rassemblement manque cruellement de richesse symbolique, elle est pauvre de sens, et ne propose aucune réponse aux interrogations qui creusent déjà les cœurs et les ventres des générations d'aujourd'hui.

En quittant les lieux, mon regard se perd dans le lointain, comme s'il cherchait quelque chose qui n'est pas là. Je n'ai rien oublié de la foire au fromage de Laruns, de ses chants, de ses danses, de ses costumes, mais aussi de ces visages revenus de l'estive, les yeux brillants d'histoires à raconter, encore gorgés du mystère de la Montagne. Je n'ai rien oublié de cette parole recueillie sous les Monts-Dômes, qui me faisait un peu sentir de cet immense savoir du berger. Je m'éloigne, mes pensées s'égarant : il faudrait trouver un moyen de transmettre un peu de cette flamme, un peu de ce bout d'âme qui est présente encore à la source de ce métier.

Cette flamme, nombreux sont ceux et celles qui la portent en eux ou en elles, mais qui l'ignorent parce que rien du cadre qui les environne ne leur permet de la révéler, parce que l'évidence collective est trop puissamment relayée pour permettre l'éclosion et l'expression des sensibilités personnelles.

Les porteurs de flamme, ce sont certes des éleveurs et des éleveuses, des bergers et des bergères. Mais ce sont aussi des gens de toute sorte, des artisans, des commerçants, des étudiants, des politiciens, des écrivains, des hommes, des femmes, des enfants, qui simplement désirent se mettre à l'œuvre pour bâtir un monde porteur d'espérance pour les générations futures, un monde où les liens à la nature ne seraient pas seulement motivés par la recherche de profit pour un monde essentiellement animé par des humains.

Oui, il faudrait transmettre un peu de cette flamme, car il me semble aujourd'hui évident que notre société française pourrait en avoir, à l'avenir, grandement besoin.

Bibliographie

➤ Anthropologie – sociologie des relations à la nature

Ballet, Jérôme, et al. « La soutenabilité sociale du développement durable : de l'omission à l'émergence ». *Mondes en développement*, vol. n°156, n° 4, De Boeck Supérieur, 2011, p. 89-110.

Berhault, Gilles, et Carine Dartiguepeyrou. *Nouveaux mythes, nouveaux imaginaires pour un monde durable*. Les Petits matins, 2015.

Bernand, Carmen, et al. « Regards croisés sur le bricolage et le syncrétisme* ». *Archives de sciences sociales des religions*, n° 114, 114, Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales, juin 2001, p. 61-66.

Bertrand, Hervieu. *La place des agriculteurs dans la société française*.
<https://agriculture.gouv.fr/bertrand-hervieu-la-place-des-agriculteurs-dans-la-societe-francaise>. Consulté le 24 septembre 2020.

Bousquet, Marie-Pierre. « De la pensée holistique à l'Indian Time : dix stéréotypes à éviter sur les Amérindiens ». *Nouvelles pratiques sociales*, vol. 24, n° 2, Université du Québec à Montréal, 2012, p. 204-26.

Capone, Stefania. « « On ne tue pas les dieux » : mystique et poésie dans l'œuvre de Roger Bastide ». *LHT Fabula*, LHT Fabula / Équipe de recherche Fabula, mai 2018.

Choné, Aurélie, et al. *Guide des Humanités environnementales*. Villeneuve d'Ascq : Presses universitaires du Septentrion, 2016.

Cyrulnik, Boris. *La nuit, j'écrirai des soleils*. Odile Jacob, 2019.

Descola, Philippe, et Pierre Charbonnier. *La composition des mondes*. Flammarion, 2017.

Gherardi, Laura, et Mauro Magatti. « Sur le renouvellement du capitalisme. Vers un monde « soutenable » ? » *Revue du MAUSS*, vol. n° 39, n° 1, La Découverte, juillet 2012, p. 487-510.

Grojnowski, Jérémie. « Cette vitesse qui nous paralyse ». *Nonfiction*, 30 juin 2010, www.nonfiction.fr/article-3579-cette-vitesse-qui-nous-paralyse.htm.

Lagrange, Pierre. « Pourquoi les croyances n'intéressent-elles les anthropologues qu'au-delà

de deux cents kilomètres ? » *Politix*, vol. n° 100, n° 4, De Boeck Supérieur, 2012, p. 201-20.

Le Guay, Damien. « Représentation actuelle de la mort dans nos sociétés : les différents moyens de l'occulter ». *Etudes sur la mort*, vol. n° 134, n° 2, L'Esprit du temps, 2008, p. 115-23.

Lévi-Strauss, Claude. *La pensée sauvage*. Pocket, 1990.

Mary, Andre. *Le Bricolage africain des héros chrétiens*. Les éditions du Cerf, 2000.

Moscovici, Serge. *Hommes domestiques et hommes sauvages*. coll « cibles », C. Bourgois, 1979.

Rémy, Catherine. *La fin des bêtes : une ethnographie de la mise à mort des animaux*. Economica, 2009.

Rosa, Hartmut, et Didier Renault. *Accélération : une critique sociale du temps*. La découverte, 2010.

Sagant, Philippe. « De la chasse à l'élevage ». *Homme*, vol. 36, n° 138, Persée - Portail des revues scientifiques en SHS, 1996, p. 127-35.

Vazeilles, Danièle. « Connexions entre le néo-chamanisme et le néo-druidisme contemporains. Étude en anthropologie/ethnologie comparée ». *Cahiers d'études du religieux*, n° 3, 2008.

➤ **Défi environnemental**

Barroux, Rémi. « Jour du dépassement : à partir d'aujourd'hui, l'humanité vit à crédit ». *Le Monde*, 29 juillet 2019.

https://www.lemonde.fr/planete/article/2019/07/29/a-partir-du-29-juillet-l-humanite-vivra-a-credit_5494498_3244.html. Consulté le 23 juillet 2020.

Boutaud, Aurélien, et Natacha Gondran. *L'empreinte écologique*. Nouvelle édition, La Découverte, 2018.

Cinquième rapport du GIEC : document pour les décideurs.

https://archive.ipcc.ch/pdf/assessment-report/ar5/syr/AR5_SYR_FINAL_SPM_fr.pdf. Consulté le 23 juillet 2020.

Cyrulnik, Boris. « Après le coronavirus, il y aura des changements profonds, c'est la règle », *France Inter*, 16 mars 2020. <https://www.franceinter.fr/vie-quotidienne/boris-cyrulnik-apres-le-coronavirus->

il-y-aura-des-changements-profonds-c-est-la-regle. Consulté le 19 août 2020.

« Définitions : nature », *Dictionnaire de français Larousse*.

<https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/nature/53894>. Consulté le 23 juillet 2020.

Drake, Nadia, « Le "Lever de Terre" de 1968 a bouleversé notre vision du monde (et du cosmos) », *National Geographic*. <https://www.nationalgeographic.fr/espace/le-lever-de-terre-de-1968-bouleverse-notre-vision-du-monde-et-du-cosmos>. Consulté le 23 juillet 2020.

Fouquet, Claude. « Brésil : la déforestation en Amazonie a bondi de 85 % en 2019 ». *Les Echos*, 15 janvier 2020. <https://www.lesechos.fr/monde/ameriques/bresil-la-deforestation-en-amazonie-a-bondi-de-85-en-2019-1163068>. Consulté le 2 mars 2020.

Garric, Audrey. « La sixième extinction de masse des animaux s'accélère ». *Le Monde*, 10 juillet 2017. https://www.lemonde.fr/biodiversite/article/2017/07/10/la-sixieme-extinction-de-masse-des-animaux-s-accelere-de-maniere-dramatique_5158718_1652692.html. Consulté le 21 juillet 2020.

Garric, Audrey. « L'ours polaire famélique est-il vraiment victime du réchauffement climatique ? ». *Le Monde*, 13 décembre 2017. https://www.lemonde.fr/planete/article/2017/12/13/l-ours-polaire-famelique-est-il-vraiment-victime-du-rechauffement-climatique_5229296_3244.html. Consulté le 21 juillet 2020.

Héritier, Stéphane. « Énergie et environnement : l'exploitation des sables bitumineux en Alberta (Canada) ». *Mappemonde*, n°87, mars 2007.

Kolbert, Elizabeth, et Marcel Blanc. *La sixième extinction : comment l'homme détruit la vie*. La Librairie Vuibert, 2015.

Miserey, Yves. « La face sombre des sables bitumineux ». *Le Figaro*, 8 janvier 2010. <https://www.lefigaro.fr/environnement/2010/01/08/01029-20100108ARTFIG00325-la-face-sombre-des-sables-bitumineux-.php>. Consulté le 23 juillet 2020.

Mouchon, Frédéric. « Yann Arthus-Bertrand : "On a perdu le combat contre le changement climatique" ». *Le Parisien*, 23 août 2010. <https://www.leparisien.fr/environnement/yann-arthus-bertrand-on-a-perdu-le-combat-contre-le-changement-climatique-23-08-2019-8138007.php>. Consulté le 23 juillet 2020.

Nolan, Christopher (réalisateur), *Interstellar*, 2014, Warner Bros Pictures, Paramount Pictures, DVD.

Our common future : Brundtland rapport, Oxford University Press, 1987.

Parmentier, Bruno. *Nourrir l'humanité*. Poche Essais, La découverte, 2007.

Paty, Michel. « [Einstein] 1905, l'année admirable ». *Pour la science*, 2004, p. 26-33.

« Rapport de l'ONU : la faim dans le monde persiste alors que l'obésité continue de croître », *World*

Food Programme, 2019.

<https://fr.wfp.org/communiqués-de-presse/rapport-de-lonu-la-faim-dans-le-monde-persiste-alors-que-lobesite-continue-de>. Consulté le 31 juillet 2020.

Rapport : le côté très sombre des sables bitumineux.

https://www.equiterre.org/sites/fichiers/can_tarsands_report_nov22.pdf. Consulté le 23 juillet 2020.

Tsayem Demaze, Moïse. « Quand le développement prime sur l'environnement : la déforestation en Amazonie brésilienne ». *Mondes en développement*, vol. 143, n° 3, 2008, pp. 97-116.

➤ **Droits des animaux et de la nature**

Le Bot, Olivier. « Les grandes évolutions du régime juridique de l'animal en Europe : constitutionnalisation et déréification ». *Revue québécoise de droit international*, vol. 24, n° 1, Persée - Portail des revues scientifiques en SHS, 2011, p. 249-57.

LOI n° 2015-177 du 16 février 2015 relative à la modernisation et à la simplification du droit et des procédures dans les domaines de la justice et des affaires intérieures. Article 2, Legifrance.

https://www.legifrance.gouv.fr/eli/loi/2015/2/16/2015-177/jo/article_2. Consulté le 3 août 2020.

Texte adopté n° 883 : proposition de loi relative au respect de l'animal en abattoir.

<http://www.assemblee-nationale.fr/14/ta/ta0883.asp>. Consulté le 3 août 2020.

➤ **Epistémologie de la géographie**

Bailly, Antoine. « L'imaginaire spatial. Plaidoyer pour la géographie des représentations ». *Espace Temps*, vol. 40, n° 1, Persée - Portail des revues scientifiques en SHS, 1989, p. 53-58.

Bercque, Augustin. *Médiance de milieux en paysages*. [2e éd.], Belin, 1999.

Besse, Jean-Marc. *Le goût du monde : Exercices de paysage*. Actes Sud, 2009.

Bochet, Béatrice, et Jean-Bernard Racine. « Connaître et penser la ville : des formes aux affects et aux émotions, explorer ce qu'il nous reste à trouver. Manifeste pour une géographie sensible autant que rigoureuse ». *Géocarrefour*, vol. 77, n° 2, Persée - Portail des revues scientifiques en SHS, 2002, p. 117-32.

Chaumeil, Louis. « Les travaux et les jours d'un paysan auvergnat ». *Annales de Géographie*, t. 48, n°272, 1939. p. 138-162.

Claval, Paul. *De la Terre aux Hommes : La géographie comme vision du monde*. Armand Colin, 2012.

Collignon, Beatrice. « Que sait-on des savoirs géographiques vernaculaires ? (What do we know about vernacular geographic knowledges) ». *Bulletin de l'Association de géographes français*, 82e année, 2005-3 (septembre), p. 321-331.

Reclus, Elisée. *L'homme et la terre*. Poche, La Découverte, 1998.

Sivignon, Michel. « La géographie spontanée, ou la rose des vents de Diamandis Galanos (Spontaneous geography, or Diamandis Galanos' compass card) ». *Bulletin de l'Association de géographes français*, 82e année, 2005-3 (septembre), p. 332-342;

Volvey, Anne. « Sur le terrain de l'émotion : déconstruire la question émotionnelle en géographie pour reconstruire son horizon épistémologique », *Carnets de géographes*, 9, 2016.

➤ **Elevage, nature et spiritualité :**

« Cantique de frère Soleil ou des créatures ».

<https://www.franciscain.org/prieres/cantique-de-frere-soleil-creatures>. Consulté le 26 juillet 2020.

Claudé, Paul. *Paul Claudel interroge l'apocalypse*. Gallimard, 1952.

De Celano, Thomas. *Vie de saint François d'Assise, par Thomas de Celano*. Introduction et notes du R.P. Damien Vorreux, éditions franciscaines, 1952.

Del Monte, Laila. *Communiquer avec les animaux*. Editions Véga, 2008.

Despeux, Catherine. *Taoïsme et connaissance de soi : la carte de la culture et de la perfection*. Guy Trédaniel éditeur, 2012.

Eliade, Mircea. *Le Sacré et le Profane*. Gallimard, 1957.

Encyclique Laudato si'

http://www.vatican.va/content/dam/francesco/pdf/encyclicals/documents/papa-francesco_20150524_enciclica-laudato-si_fr.pdf. Consulté le 26 juillet 2020.

Ferrand, Franck. « Saint François d'Assise, l'Homme qui parlait aux oiseaux ». *Europe 1 - Au coeur de l'Histoire*, 4 janvier 2017.

<https://www.europe1.fr/emissions/Au-coeur-de-l-histoire/acdh-lintegrale-francois-dassise-lhomme-qui-parlait-aux-oiseaux-04012017-2942144>. Consulté le 4 mars 2020.

Gardelle, Linda, et Sandrine Ruhlmann. « Les dessus et les dessous du lait. Sociologie et politique du lait et de ses dérivés en Mongolie ». *Études mongoles et sibériennes, centrasiatiques et tibétaines*, n° n° 43-44, Centre d'Etudes Mongoles & Sibériennes / École Pratique des Hautes Études, septembre 2013.

Hamès, Constant. « Le Sacrifice animal au regard des textes islamiques canoniques / The Sacrifice of Animal from the Point of View of the Canonical Islamic texts ». *Archives de Sciences Sociales des Religions*, vol. 101, n° 1, Persée - Portail des revues scientifiques en SHS, 1998, p. 5-25.

L'Ancien Testament illustré par Gustave Doré. Editions Papier Cadeau, 2016.

Le Bot, Jean-Michel. « Bonne nature, mauvais artifice ? L'Église catholique et l'écologie : retour sur Laudato Si' ». *VertigO - la revue électronique en sciences de l'environnement*, Volume 17 numéro 3, *Le Nouveau Testament : traduction officielle pour la liturgie*. Les éditeurs du Rameau, 1994.

Midal, Fabrice. *Foutez-vous la paix !* Flammarion/Versilio, 2017.

Nizard, Sophie. « L'abattage dans la tradition juive. » *Études rurales*, vol. 147, n° 1, 1998, p. 49-64.

« Regard éthique sur les animaux : ce qu'en dit le Bouddhisme ». *L'UBF : Fédération des Associations Bouddhistes de France*.

<https://www.bouddhisme-france.org/sagesses-bouddhistes/revoir-toutes-les-emissions-tv/Regard-ethique-sur-les-animaux-Ce-qu-en-dit-le-bouddhisme>. Consulté le 31 juillet 2020.

Revol, Fabien. « Le pape et les sciences dans la lettre encyclique Laudato si' ». *Histoire, monde et cultures religieuses*, vol. n° 40, n° 4, Editions Karthala, 2016, p. 71-80.

Ricard, Matthieu. *Plaidoyer pour les animaux*. Allary, 2014.

Teissier, Henri. « La Cité de Dieu d'Augustin et de quelques autres [*] », *Études*, vol. tome 395, no. 10, 2001, pp. 353-364.

➤ **Histoire de l'agriculture et de l'élevage**

AFP. « Agriculture, élevage : les chiffres d'une «surmortalité par suicide ». *Le Figaro*, 18 septembre 2018.

<https://www.lefigaro.fr/flash-eco/agriculture-elevage-les-chiffres-d-une-surmortalite-par-suicide-20190918>. Consulté le 30 juillet 2020.

AFP. « Entre 22.000 et 25.000 éleveurs au bord du dépôt de bilan selon Le Foll ». *La Croix*, 17 juillet 2015.

<https://www.la-croix.com/Actualite/Economie-Entreprises/Economie/Entre-22.000-et-25.000-eleveurs-au-bord-du-depot-de-bilan-selon-Le-Foll-2015-07-17-1335304>. Consulté le 30 juillet 2020.

AFP. « Grève du lait: épandages massifs dans l'Ouest ». *Libération*, 18 septembre 2009.

https://www.liberation.fr/futurs/2009/09/18/ greve-du-lait-epandages-massifs-dans-l-ouest_582594. Consulté le 30 juillet 2020.

AFP. « Maltraitance filmée dans un abattoir : l'association L214 condamnée ». *Le Parisien*, 18

novembre 2019. <https://www.leparisien.fr/societe/maltraitance-filmee-dans-un-abattoir-l-association-l214-condamnee-18-11-2019-8196156.php>. Consulté le 30 juillet 2020.

Chatellier, Vincent. « La fin des quotas laitiers, entre craintes et espoirs ». *Pour*, vol. N° 225, n° 1, GREP, juin 2015, p. 7-11.

Cocaud, Martine. « L'ouest en mémoire - Le remembrement ». *Fresques INA*, FR3 - Collection terroir 22, 1976.

<https://fresques.ina.fr/ouest-en-memoire/fiche-media/Region00263/le-remembrement.html>.

Consulté le 5 juillet 2020.

Collomb, Gérard. « Les agriculteurs, jardiniers de la nature ? Le cas du Beaufortin ». *Études rurales*, vol. 66, n° 1, Persée - Portail des revues scientifiques en SHS, 1977, p. 37-42.

Coutin, Pierre. « La population agricole en France ». *Économie rurale*, vol. 1, n° 1, Persée - Portail des revues scientifiques en SHS, 1949, p. 18-25.

Deléage, Estelle. « Les mouvements agricoles alternatifs ». *Informations sociales*, vol. n° 164, n° 2, Caisse nationale d'allocations familiales, juin 2011, p. 44-50.

Delhoume, Jean-Pierre. « Jean-Marc Moriceau, Histoire et géographie de l'élevage français, du Moyen Âge à la Révolution ». *Études rurales*, n° 175-176, EHESS, décembre 2005.

Duby, Georges, et al. *Histoire de la France rurale. La Fin de la France rurale*. Vol. 4, Seuil, 1977.

Fiévet, Daniel. « Aux origines de l'élevage ». *Le temps d'un bivouac*, France Inter, 18 juillet 2018. <https://www.franceinter.fr/emissions/le-temps-d-un-bivouac/le-temps-d-un-bivouac-18-juillet-2018>. Consulté le 9 mars 2020.

Gervais, Michel, et al. *Histoire de la France rurale, tome 4 : La Fin de la France paysanne - De 1914 à nos jours*. Seuil, 1977.

Jacques-Jouvenot, Dominique. « Le paradoxe de la transmission du métier : le cas des éleveurs », *SociologieS* [Online], *La transmission du métier*, mars 2014.

Levain, Alix. « Faire face aux "marées vertes", penser les crises du vivant ». *ethnographiques.org*, n° 27, décembre 2013.

Lotfi, Ali. *Durabilité écologique des paysages agricoles et production de bois, bocage et néobocage*. Ecologie, Environnement. Université Rennes 1, 2008.

Luginbühl, Yves. « Le paysage rural : la couleur de l'agricole, la saveur de l'agricole, mais que reste-t-il de l'agricole ? ». *Études rurales*, n°121-124, *De l'agricole au paysage*, 1991, p. 27-44.

Micheletti, Ella. « "N'en déplaise aux multinationales et aux gouvernants, l'avenir est à la relocalisation" » – Entretien avec les chercheurs Pierre Bitoun et Yves Dupont ». *Voix de l'Hexagone*,

10 août 2020.

<https://voixdelhexagone.com/2020/08/10/nen-deplaise-aux-multinationales-et-aux-gouvernants-lavenir-est-a-la-relocalisation-entretien-avec-les-chercheurs-pierre-bitoun-et-yves-dupont/>. Consulté le 15 août 2020.

Moriceau, Jean-Marc. *L'élevage sous l'Ancien Régime, du XVIe au XVIIIe siècle*. CDU SEDES, 1999.

Moriceau, Jean-Marc. « Une question en renouvellement. L'histoire de l'élevage en France ». *Annales de Bretagne et des pays de l'Ouest*, vol. 106, n° 1, Persée - Portail des revues scientifiques en SHS, 1999, p. 17-40.

Nizard, Sophie. « L'abattage dans la tradition juive. » *Études rurales*, vol. 147, n° 1, Persée - Portail des revues scientifiques en SHS, 1998, p. 49-64.

Pellegrini, Patricia. « Les races bovines rustiques et leur domestication ». *Ethnologie française*, vol.34, n° 1, Presses Universitaires de France, 2004, p. 129-38.

Philippe, Marc-André, et Nadine Polombo. « Soixante années de remembrement : essai de bilan critique de l'aménagement foncier en France ». *Etudes foncières*, Compagnie d'édition foncière, 2009, p.43-49.

Rajade, Charlotte, et al. *La politique des quotas laitiers et avenir des exploitations françaises : synthèse bibliographique*. Montpellier Supagro, 2015.

Reynaud, Florian. « Les bêtes à cornes et l'art pictural ». *Histoire Sociétés Rurales*, vol.30, n° 2, Association d'histoire des sociétés rurales, 2008, p. 31-66.

Roullaud, Élise. « La grève « européenne » du lait de 2009 : réorganisation des forces syndicales sur fond de forte dérégulation du secteur ». *Savoir/Agir*, vol. n° 12, n° 2, Editions du Croquant, 2010, p. 111-16.

Schneider, Frédérique. « Suicides d'agriculteurs, le monde paysan au bord du précipice ». *La Croix*, 19 septembre 2019.

<https://www.la-croix.com/Economie/France/Suicides-dagriculteurs-monde-paysan-bord-precipice-2019-09-19-1201048569>.

Vercherand, Jean, et al. « Le syndicalisme agricole face à la réforme de la PAC ». *Économie rurale. Agricultures, alimentations, territoires*, n° 330-331, Société Française d'Économie rurale, juillet 2012, p. 05-26.

Vigne, Jean-Denis. *Les origines de la culture : Les débuts de l'élevage*. Coédition Le Pommier, 2004.

➤ **L'élevage en collectif**

Fiorelli, Cecile, et al. « Famille et élevage : sens et organisation du travail ». *L'agriculture en famille : travailler, réinventer, transmettre*, EDP Sciences, 2014, p. 382

Hervieu, Bertrand, et François Purseigle. « Chapitre 4 - Les agriculteurs dans la société française : des mondes éclatés ». *Sociologie des mondes agricoles*. Sous la direction de Hervieu Bertrand, Purseigle François. Armand Colin, 2013, pp. 137-188.

Hervieu, Bertrand, et François Purseigle. « Chapitre 6 - Vers une sociologie des mondes agricoles dans la globalisation », *Sociologie des mondes agricoles*. Sous la direction de Hervieu Bertrand, Purseigle François. Armand Colin, 2013, pp. 231-266.

Jacques-Jouvenot, Dominique. « Le paradoxe de la transmission du métier : le cas des éleveurs ». *SociologieS*, Association internationales des sociologues de langue française (AISLF), mars 2014.

Jacques-Jouvenot, Dominique, et Florent Schepens. « Transmettre et reprendre une entreprise : de l'Homo œconomicus à l'Homo memor ». *Revue du MAUSS*, vol. n° 29, n° 1, La Découverte, juillet 2007, p. 377-91.

Van Dam, Denise, et al. *Les collectifs en agriculture bio : Entre idéalisation et réalisation*. Educagri, 2017.

Lataste, Dominique, et Brigitte Chizelle. « Une lecture psychosociologique des difficultés d'accès au métier d'agriculteur pour les candidats hors cadre familial ». *Pour*, vol. N° 224, n° 4, GREP, 2014, p. 15-27.

Porcher, Jocelyne. « Chapitre 6. Être éleveur, c'est créer des liens ». *Éleveurs et animaux : réinventer le lien*. Sous la direction de Porcher Jocelyne. Presses Universitaires de France, 2002, pp. 235-269.

➤ Les éleveurs et le monde sauvage

Benhammou, Farid. *Crier au loup pour avoir la peau de l'ours. Une géopolitique locale de l'environnement à travers la gestion et la conservation des grands prédateurs en France*. Sciences de l'environnement – Géographie. Ecole Nationale du Génie Rural des Eaux et Forêt de Paris, 2007.

Benhammou, Farid. « Protéger l'ours et le loup en France. Antihumanisme ou coexistence territoriale durable ? » *Géographie et cultures*, n° 69, Laboratoire Espaces, Nature et Culture (ENEC), mars 2009, p. 25-42.

Benhammou, Farid, et Marie Coquet. « La restauration de l'ours brun (*Ursus arctos*) dans les Pyrénées françaises : entre politique environnementale et crise-mutation du monde agricole ». *Norois. Environnement, aménagement, société*, n° 208, Presses universitaires de Rennes, novembre 2008, p. 75-90.

Couval, Geoffroy, et al. « La lutte raisonnée contre le campagnol terrestre ». *Phytoma*, n° 664, Groupe France Agricole, 2013, p. 33-36.

Delfour, Julie. « Sauvagine » *Hommes et petits carnivores sauvages dits « nuisibles » : partage des territoires, partage des connaissances*. Géographie. Université Blaise-Pascal, Clermont II, 2011.

Dupré, Lucie. « Des friches : le désordre social de la nature ». *Terrain. Anthropologie & sciences humaines*, n° 44, Association Terrain, mars 2005, p. 125-36.

Michelin, Yves, et Elodie Perrot. *Pour en finir avec le "Rat-le-bol" : Campagnols et agriculteurs sur l'Impluvium de Volvic*. 2017.

➤ Les femmes et la nature

Astruc, Lionel, et al. *Vandana Shiva, pour une désobéissance créatrice : Entretiens*. Actes Sud Editions, 2014.

Bechtel, Guy. *La Sorcière et l'Occident*. Pocket, 2000.

Cohen, Esther, et al. *Le corps du diable : Philosophes et sorcières à la Renaissance*. Léo Scheer, 2004.

D'Eaubonne, Françoise. *Le féminisme ou la mort*. Femmes en Mouvement, 1974.

Goutal, Jeanne Burgart. « Un nouveau printemps pour l'écoféminisme ? » *Multitudes*, vol. n° 67, n° 2, Association Multitudes, juin 2017, p. 17-28.

Larrère, Catherine. « L'écoféminisme : féminisme écologique ou écologie féministe ». *Tracés. Revue de Sciences humaines*, n° 22, ENS Éditions, juin 2012, p. 105-21.

Mies, Maria, et Vandana Shiva. *Ecoféminisme*. Editions L'Harmattan, 1999.

Pelletier, Jérôme. « La place des femmes dans la modernisation de l'agriculture française : réflexion sur les programmes de vulgarisation féminine en Loir-et-Cher durant les années 1960 ». *Ruralia. Sciences sociales et mondes ruraux contemporains*, n° 21, Association des ruralistes français, septembre 2007.

Pinkola Estés, Clarissa. *Femmes qui courent avec les loups*. Le Livre de Poche, 2001.

Plumwood, Val. *Feminism and the Mastery of Nature*. Routledge, 1993.

Tronto, Joan, et al. *Un monde vulnérable*. La Découverte, 2009.

Viallet, Ludovic. *Sorcières ! La Grande Chasse : La Grande Chasse*. Armand Colin, 2013.

Zielinski, Agata. « L'éthique du care ». *Etudes*, vol. Tome 413, n° 12, S.E.R., novembre 2010, p. 631-41.

➤ **Méthodologie de la recherche**

Bailly, Antoine-S. « L'imaginaire spatial. Plaidoyer pour la géographie des représentations ». *Espace Temps*, vol. 40, n° 1, Persée - Portail des revues scientifiques en SHS, 1989, p. 53-58.

Baribeau, Colette, et Chantal Royer. « L'entretien individuel en recherche qualitative : usages et modes de présentation dans la Revue des sciences de l'éducation ». *Revue des sciences de l'éducation*, vol. 38, n° 1, Revue des sciences de l'éducation, 2012, p. 23-45.

Beaud, Stéphane. « L'usage de l'entretien en sciences sociales. Plaidoyer pour l'"entretien ethnographique" ». *Politix. Revue des sciences sociales du politique*, vol. 9, n° 35, Persée - Portail des revues scientifiques en SHS, 1996, p. 226-57.

Bernard, Julien. « Les voies d'approche des émotions. Enjeu de définition et catégorisations ». *Terrains/Théories*, n° 2, 2, Presses universitaires de Paris Nanterre, janvier 2015.

Bertrand, Georges, et Daniel Terrasson. « Georges Bertrand, un géographe interroge l'agronomie. Propos recueillis par Daniel Terrasson ». *Natures Sciences Sociétés*, vol. 12, EDP Sciences, 2004, p. 424-29.

Esquerre, Arnaud, et al. « Entretiens avec Jeanne Favret-Saada ». *Vacarme*, vol. n° 28, n° 3, Association Vacarme, 2004, p. 4-12.

Favret-Saada, Jeanne. *Désorceler*. Editions de l'Olivier, coll. « Penser/Rêver », 2009.

Masson, Estelle, et Valérie Haas. « Dire et taire : l'intersubjectivité dans l'entretien de recherche ». *Bulletin de psychologie*, vol. Numéro 505, n° 1, Groupe d'études de psychologie, 2010, p. 5-13.

Rémy, Catherine. « Accepter de se perdre : à propos de l'engagement ethnographique de Jeanne Favret-Saada », Groupe de Sociologie Politique et Morale, janvier 2012.

➤ **Œuvres littéraires**

Bougeard, Cécile. « Approche mythique du Serpent d'étoiles de Jean Giono ». *37 études critiques : littérature générale, littérature française et francophone, littérature étrangère : Cahier XXVII*, édité par Georges Cesbron, Presses universitaires de Rennes, 2019, p. 695-737.

Coelho, Paulo. *L'Alchimiste : roman*. Traduit par Jean Orecchioni, Editions J'ai lu, 2007.

Giono, Jean. *Le serpent d'étoiles*. Grasset, 2011.

Saint-Exupéry, Antoine. *Le Petit Prince*. Gallimard, 2007.

➤ **Philosophie, éthiques environnementales**

Afeissa, Hicham-Stéphane. « Imaginaire du dernier homme et éthique environnementale ». *Raison publique*, vol. N° 17, n° 2, Presses universitaires de Rennes, 2012, p. 33-45.

Boudou, Bénédicte. *Montaigne et les animaux*. Editions Léo Scheer, 2016.

Callicott, John Baird. *Éthique de la terre : Philosophie de l'écologie*. 1^{re} éd., Wildproject, 2010.

Charmetant, Eric. « Écologie profonde : une nouvelle spiritualité ? » *Revue Projet*, vol. N° 347, n° 4, C.E.R.A.S, juillet 2015, p. 25-33.

Depraz, Samuel, et Stéphane Héritier. « La nature et les parcs naturels en Amérique du Nord ». *L'Information géographique*, vol. 76, n° 4, Armand Colin, 2012, p. 6-28.

Descartes, René. *Descartes : Œuvres et lettres*. Gallimard, 1937.

Dutreuil, Sébastien. « L'hypothèse Gaïa : pourquoi s'y intéresser même si l'on pense que la Terre n'est pas un organisme ? » *Bulletin d'histoire et d'épistémologie des sciences de la vie*, vol.19, n° 2, Editions Kimé, 2012, p. 229-41.

Larrère, Catherine, et Raphaël Larrère. « Actualité de l'animal-machine ». *Les Temps Modernes*, vol. n° 630-631, n° 2, Gallimard, 2005, p. 143-63.

Larrère, Catherine. « Les éthiques environnementales ». *Natures Sciences Sociétés*, vol. 18, n° 4, EDP Sciences, 2010, p. 405-13.

Leopold, Aldo. « *Almanach d'un comte des sables* » suivi de quelques croquis. Editions Flammarion, 2000.

Montaigne. *Les Essais*. Classiques Pocket, Pocket, 2009.

Rousseau, Jean-Jacques. *Émile ou De l'éducation*. Petits classiques, Larousse, 2008.

Sciama, Yves. « Le grand retour de l'hypothèse Gaïa ». *Science & Vie*. 24 février 2020. <https://www.science-et-vie.com/nature-et-enviro/le-grand-retour-de-lhypothese-gaia-54241>. Consulté le 5 mars 2020.

Terrasson, François. *La civilisation anti-nature*. Sang de la Terre, 2008.

Terrasson, François. *La peur de la nature*. Sang de la Terre, 2007.

Thoreau, Henry David. *Walden ou La vie dans les bois*. Gallimard, 1990.

➤ **Systemes d'élevage et changement**

Anaut, Marie. « Le concept de résilience et ses applications cliniques ». *Recherche en soins infirmiers*, vol.82, n° 3, Association de Recherche en Soins Infirmiers, 2005, p. 4-11.

Compagnone, Claude, et al. « La production et la circulation des connaissances en agriculture interrogées par l'agro-écologie. De l'ancien et du nouveau ». *Revue d'anthropologie des connaissances*, vol. 12, n°2, Société d'Anthropologie des Connaissances, juin 2018.

Deffontaines, Nicolas. *Les suicides des agriculteurs. Pluralité des approches pour une analyse configurationnelle du suicide*. Université de Bourgogne Franche-Comté (COMUE), 2017.

Delfosse, Claire, et Laurent Rieutort. « L'élevage dans tous ses territoires ». *Géocarrefour*, vol. 92, n°3, Association des amis de la Revue de Géographie de Lyon, février 2018.

Delahaye, Daniel, et al. « Transformation des structures agricoles et recomposition des paysages de bocage : l'exemple du Bessin (Calvados) », *Projets de paysage*, 2015.

« Dialogue inédit entre chamanes kogis et scientifiques dans la Drôme ». *Kaizen*, 2 octobre 2018. <https://kaizen-magazine.com/article/dialogue-inedit-entre-indiens-kogis-et-scientifiques-dans-la-drome/>. Consulté le 3 octobre 2020.

Dupré, Lucie, et al. « Pâturages », *Techniques & Culture*, n°63, 2015, 22-35.

Favé, Marie-Christine. « L'approche animots à mi-mots : une approche globale du vivant ». <http://etreleveur.canalblog.com/> Consulté le 5 septembre 2020.

Flipo, Fabrice. *En quoi la crise environnementale contribue-telle à renouveler la question de la justice? Le cas du changement climatique*. Histoire, Philosophie et Sociologie des sciences. Université de Technologie de Compiègne, 2002.

Fries, Cécile. *Géobiologie, fengshui et démarche environnementale dans l'habitat : pratiques professionnelles et représentations*. Sociologie. Université de Lorraine, 2017.

Fumey, Gilles. *L'Alimentation demain. Cultures et médiations*. CNRS EDITIONS, 2016.

Fumey, Gilles. « Penser la géographie de l'alimentation », *Bulletin de l'Association de géographes français*, 2007-1 (mars), p.35-44.

Griffon, Michel. « L'agroécologie, un nouvel horizon pour l'agriculture », *Études*, vol. décembre, n°12, 2014, p. 31-39.

Smitz, Ollivier, et al. *Les médecines en parallèle. Multiplicité des recours au soin en Occident*. KARTHALA Editions, 2006.

Thomas, Marielle, et al. « Agro-écologie et écologie industrielle : deux alternatives complémentaires pour les systèmes d'élevage de demain ». *INRA Productions Animales*, vol. 27, n° 2, Paris : INRA, 2014, p. 89-100.

Van Dam, Denise, et al. *Humains et animaux dans les agricultures alternatives : la domination en question*. Coordination Denise Van Dam, Jean Nizet, Michel Streith, Educagri éditions, 2019.

Van Dam, Denise, et al. « La transition des agriculteurs conventionnels vers le bio : une dynamique cognitive et émotionnelle ». *Les Cahiers Internationaux de Psychologie Sociale*, vol. Numéro 85, n° 1, Presses universitaires de Liège, 2010, p.59-81.

➤ Territoire du bocage vendéen

Bernard, Dronneau. *Paysans de Vendée - Ils ont pris leur destin en main*. Ella Editions, 2015.

Chauvet, Alain, et Jean Renard. *La Vendée : Le pays, les hommes*. Éditions le Cercle d'or, 1978.

Consales, Jean-Noël. « J. Renard, La Vendée, un demi-siècle d'observation d'un géographe » *Méditerranée. Revue géographique des pays méditerranéens / Journal of Mediterranean geography*, n° 105, Presses Universitaires de Provence, juillet 2005, p. 103-04.

Fauquier, Michel. *Aux sources de l'Europe*. Tempora, 2008.

« Grand Parc & Spectacles : Spectacles Grandioses & Émotions fortes | Puy du Fou ». *puydufou.com*. / <https://www.puydufou.com/fr/spectacles>. Consulté le 4 août 2020.

« Guerre de Vendée ». *Wikipédia*, 19 août 2020.

https://fr.wikipedia.org/w/index.php?title=Guerre_de_Vend%C3%A9e&oldid=173962447.

« L'agriculture en Vendée », *chambre d'agriculture des Pays de la Loire*, janvier 2018. https://pays-de-la-loire.chambres-agriculture.fr/fileadmin/user_upload/National/FAL_commun/publications/Pays_de_la_Loire/2018_L_agriculture_en_Vendee_donnee_2016.pdf. Consulté le 3 août 2020.

Lebrun, François. *La virée de Galerne : 18 octobre-23 décembre 1793*. Institut culturel de Bretagne ; Ouest éd., 1989.

Marie, Verdier. « Le barrage de la Bultière dans la tourmente ». *La Croix*, 18 novembre 2008, www.la-croix.com/Archives/2008-11-18/Le-barrage-de-la-Bultiere-dans-la-tourmente-_NP_-2008-11-18-332612. Consulté le 5 août 2020.

« Portail de l'observatoire de Vendée : L'agriculture ». *observatoire.vendee.fr*.

<https://observatoire.vendee.fr/economie-et-activites/activites-agricoles/lagriculture/>. Consulté le 3 août 2020.

« Programme Leader : pour un milieu rural éco-responsable ». *lesherbiers.fr*, 18 juin 2009. www.lesherbiers.fr/actualites/7572-programme-leader-pour-un-milieu-rural-eco-responsable.html.%20Consult%C3%A9%20le%204%20ao%C3%BBt%202020. Consulté le 4 août 2020.

Renard, Jean. *La Vendée : Un siècle d'observation d'un géographe*. PU Rennes, 2005.

Séné, Roselyne. « Qualité de l'eau : vers des actions d'envergure ». *Ouest France*, 7 juin 2012.

<https://www.ouest-france.fr/pays-de-la-loire/les-herbiers-85500/qualite-de-leau-vers-des-actions-denvergure-1323307>. Consulté le 10 juin 2020.

« Une charte pour une agriculture durable ». *lesherbiers.fr*, 3 mai 2015.

www.lesherbiers.fr/actualites/diaporama-accueil/13589-une-charte-pour-une-agriculture-durable.html. Consulté le 4 août 2020.

➤ **Territoire de la Chaîne des Puys**

Agabriel, Jacques, et al. « Salers : The potential of a local cattle breed to contribute to the development of its home territory through its image and identified products ». *Cahiers Agricultures*, vol. 23, n° 2, mars 2014, p. 138-47.

Badan, Xavier. *L'élevage montagnard face au paysage patrimonial : organisation et réseaux d'acteurs autour de la construction d'une nouvelle représentation collective : l'exemple des sites "Causses et Cévennes" et "Chaîne des Puys – Faille De Limagne"*. Géographie. Université Clermont Auvergne, 2017.

Ballut, Christèle, et Yves Michelin. « Des zones humides pas si sauvages que cela : apport des données historiques et paléo-environnementales à la réflexion sur la gestion des paysages de la chaîne des Puys (France) ». *Développement durable et territoires. Économie, géographie, politique, droit, sociologie*, n° Vol. 5, n°3, Vol. 5, n°3, Réseau « Développement durable et territoires fragiles », décembre 2014.

Boutefeu, Benoît. « L'aménagement forestier en France : à la recherche d'une gestion durable à travers l'histoire ». *VertigO - la revue électronique en sciences de l'environnement*, vol.6, n° 2, Les éditions en environnements VertigO, septembre 2005.

Chaîne des Puys - Faille de Limagne : dossier d'inscription au Patrimoine Mondial, version consolidée mise à jour, Conseil Départemental du Puy-de-Dôme, juin 2019.

Chaîne des Puys - Faille de Limagne : plan de gestion, version consolidée mise à jour, Conseil Départemental du Puy-de-Dôme, juin 2019.

Charbonnier, Pierre, et al. *Les espaces collectifs dans les campagnes, 11e-21e siècle: [actes du colloque, Université Blaise-Pascal de Clermont-Ferrand, 15-17 mars 2004]*. Presses universitaires Blaise-Pascal, 2007.

Couturier, Pierre. *Friches et sectionaux. Les friches dans le Massif Central*. Presses universitaires Blaise Pascal, 2000.

Dejager, D., et B. Come. « Les systèmes d'exploitation agricole et l'utilisation des zones marginales dans les Dômes ». ENGREF INA, 1984.

Druguet, Aurélie. « Concilier agriculture et conservation d'un paysage de terrasses à la périphérie du Parc national des Cévennes ». *Géocarrefour*, vol. 82, n° 4, Association des amis de la Revue de

Géographie de Lyon, décembre 2007, p. 199-207.

Lefeuvre, Marion. *Dynamiques végétales contemporaines dans les estives de la Chaîne des Puys : Pour une approche intégrée*. Histoire. Université Blaise Pascal - Clermont-Ferrand II, 2013.

Portal, Angélie. *Etude géophysique de la structure interne d'un dôme volcanique: le Puy de Dôme et son environnement (Chaîne des Puys, France)*. Sciences de la Terre. Université Blaise Pascal - Clermont-Ferrand II, 2015.

Portal, Angélie, et Pierre Boivin. « Cent ans de géophysique éclairent la Chaîne des Puys ». *Revue d'Auvergne*, vol. 127, septembre 2016, p.197-216.

Prévosto, Bernard, et Patrick Coquillard. « Dynamique des boisements spontanés dans la Chaîne des Puys : une approche par la modélisation », *Forêt méditerranéenne*, mars 2001, p.29-36.

➤ **Territoire de la vallée d'Ossau**

Awad, Hassan. « La morphologie de la vallée d'Ossau ». *Annales de géographie*, vol. 48, n° 275, Persée - Portail des revues scientifiques en SHS, 1939, p. 449-58.

Bartoli, Michel. « "Lombardi à Arudy !" Images de l'exploitation forestière dans les Pyrénées françaises de 1916 à 1975 ». *Revue Forestière Française*, n° 1, 2007.

Berdou, Rémy. *Élaboration et affirmation du discours identitaire exprimé par la culture-tradition en Haut-Ossau*. Histoire. 2013.

Berdoy, Anne. « Seigneurs, troupeaux et montagnes : la place et le rôle de l'aristocratie dans la société pastorale ossaloise au Moyen Âge ». *Estives d'Ossau, 7000 ans de pastoralisme dans les Pyrénées*. Sous la direction de Christine Rendu, Carine Calastrenc, Mélanie Le Couédic, Anne Berdoy. Le Pas d'Oiseau, pp.238-253, 2016.

Calastrenc, Carine, et al. « Archéologie pastorale en Vallée d'Ossau: Laruns, Anéou ». *ADLFI. Archéologie de la France - Informations*, mars 2007.

« Carte des enjeux ». *Institut Patrimonial du Haut-Béarn*, mars 2011.
<http://iphb.fr/>. Consulté le 6 mai 2020.

« Charte de développement durable des vallées béarnaises et de la protection de l'ours ». *Institut Patrimonial du Haut-Béarn*, janvier 1994. <http://iphb.fr/>. Consulté le 05 mai 2020.

« Charte du Parc National des Pyrénées, l'essentiel ». *Parc National des Pyrénées*, 2011.
<http://www.pyrenees-parcnational.fr/fr/le-parc-national-des-pyrenees/la-charte>. Consulté le 8 mai

2020.

Chétrit, David. *La réintroduction de l'ours : L'histoire d'une manipulation*. Privat, 2012.

Crausse, Pierre. *L'eau des Pyrénées : Un siècle d'énergie hydroélectrique*. Editions Cépaduès, 2008.

« Diagnostic prospectif de l'activité pastorale des vallées béarnaises : 2007-2015 ». *Institut Patrimonial du Haut-Béarn*, 2015.

<http://iphb.free.fr/telechargements/diagnostic%20pastoral.pdf>. Consulté le 05 mai 2020.

Hourcade, Bernard. « La transhumance hivernale du bétail du Haut-Ossau ». *Revue géographique des Pyrénées et du Sud-Ouest. Sud-Ouest Européen*, vol. 40, n° 3, Persée - Portail des revues scientifiques en SHS, 1969, p. 253-65.

Jorré, Georges. « L'aménagement hydroélectrique de la Vallée d'Ossau ». *Revue géographique des Pyrénées et du Sud-Ouest*, vol. 2, n° 3, 1931, p. 317-36.

Kristof-Lardet, Christine, et al. *Ecologie, spiritualité : la rencontre : des sages visionnaires au chevet de la planète*. Editions Yves Michel, 2007.

La charte | Parc national des Pyrénées.

<http://www.pyrenees-parcnational.fr/fr/le-parc-national-des-pyrenees/la-charte>. Consulté le 24 août 2020.

Lamazou, Etienne. *L'ours et les brebis*. Cairn, 2012.

« *Le Parc National des Pyrénées : zone cœur, aire d'adhésion, aire optimale d'adhésion et limites administratives* ». *Parc National des Pyrénées*, 2016.

<http://www.pyrenees-parcnational.fr/fr/le-parc-national-des-pyrenees/la-charte>. Consulté le 24 août 2020.

Lefebvre, Henri, et René Lourau. *Pyrénées ...* Cairn, 2000.

Loubergé, Jean. « L'industrie du marbre dans les Pyrénées Occidentales ». *Revue géographique des Pyrénées et du Sud-Ouest. Sud-Ouest Européen*, vol. 39, n° 4, Persée - Portail des revues scientifiques en SHS, 1968, p. 411-28.

Macheroux, Julien. *Analyse socio-économique de l'évolution des systèmes agro-pastoraux des vallées béarnaises de 2005 à 2015*. Agronomie. VetAgro-Sup, 2016.

Menadier, Lydie. « Que révèlent « parcelles préférées » et « coins de paradis » sur les caractères d'un produit ? Méthode d'analyse du point de vue paysager d'agriculteurs en zones AOC fromagères de moyenne montagne ». *Projets de paysage*, 2010.

Millet, Morgane. *Hommes, milieux, brebis et laits à la croisée des fromages : L'ancrage territorial des ovins laitier en Corse et en Pyrénées-Atlantiques depuis la fin du XXe siècle*. Sciences du Vivant [q-bio].

Université de Corse Pasquale Paoli, 2017.

Paroix, Joseph. *Berger dans les nuages*. Jean-Marc de Faucompret, 2000.

Passal, Jean-Noël. « 1880-1930 L'aventure des chevriers béarnais sur les routes de France ». *Revue « La Chèvre »*, n°176, janvier 1990.

➤ **Territoires ruraux et dynamiques**

Delfosse, Claire et Laurent Rieutort, « L'élevage dans tous ses territoires », *Géocarrefour*, 92/3, 2018.

Mathieu, Nicole, et al. *Du rural à l'environnement: la question de la nature aujourd'hui*. A.R.F. Editions ; L'Harmattan, 1989.

Mendras, Henri. « La fin des paysans. Vingt ans après », *EcoRev'*, vol. 47, no. 1, 2019, pp. 101-104.

Rieutort, Laurent. « Du rural aux nouvelles ruralités ». *Revue internationale d'éducation de Sèvres*, n° 59, 59, Centre international d'études pédagogiques (CIEP), avril 2012, p. 43-52.

Rieutort, Laurent. « Dynamiques rurales françaises et re-territorialisation de l'agriculture ». *L'Information géographique*, vol. Vol. 73, n° 1, Armand Colin, 2009, p. 30-48.

Annexes

Annexe 1 : Cantique des Créatures, de Saint-François d'Assise

*« Loué sois tu, mon Seigneur, avec toutes tes créatures,
spécialement messire frère Soleil,
par qui tu nous donnes le jour, la lumière :
il est beau, rayonnant d'une grande splendeur,
et de toi, le Très Haut, il nous offre le symbole.*

*Loué sois tu, mon Seigneur, pour sœur Lune et les étoiles :
dans le ciel tu les as formées,
claires, précieuses et belles.*

*Loué sois tu, mon Seigneur, pour frère Vent,
et pour l'air et pour les nuages,
pour l'azur calme et tous les temps :
grâce à eux tu maintiens en vie toutes les créatures.*

*Loué sois tu, mon Seigneur, pour sœur Eau qui est très utile
et très humble précieuse et chaste.*

*Loué sois tu, mon Seigneur, pour frère Feu
par qui tu éclaires la nuit :
il est beau et joyeux,
indomptable et fort.*

*Loué sois tu, mon Seigneur, pour sœur notre mère la Terre,
qui nous porte et nous nourrit,
qui produit la diversité des fruits,
avec les fleurs diaprées et les herbes.*

*Loué sois tu, mon Seigneur, pour ceux
qui pardonnent par amour pour toi ;
qui supportent épreuves et maladies :
Heureux s'ils conservent la paix,
car par toi, le Très Haut, ils seront couronnés.*

*Loué sois tu, mon Seigneur,
pour notre sœur la Mort corporelle,
à qui nul homme vivant ne peut échapper. »*

Annexe 2 : trois terrains, trois représentations sociales de la nature



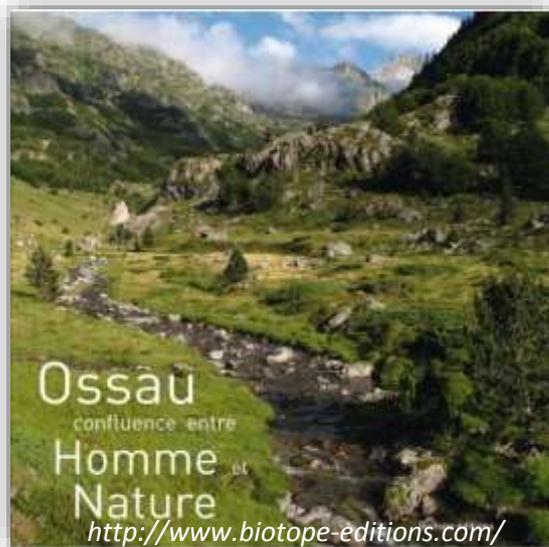
→ Ci-contre : photographie 213.

Terrain A : l'agriculture durable comme objet de consommation ?

Cette affiche portée par la communauté de communes du Pays des Herbiers en 2015, afin de promouvoir sa nouvelle charte d'agriculture durable, a fait beaucoup parler d'elle. « Consommatrice responsable cherche producteur local pour une relation durable », est-il écrit en tête de l'affiche, au dessus d'une jeune femme peu vêtue, coiffée d'oreilles de lapin. La stratégie de communication de cette collectivité n'a pas plu à tous les acteurs du territoire...

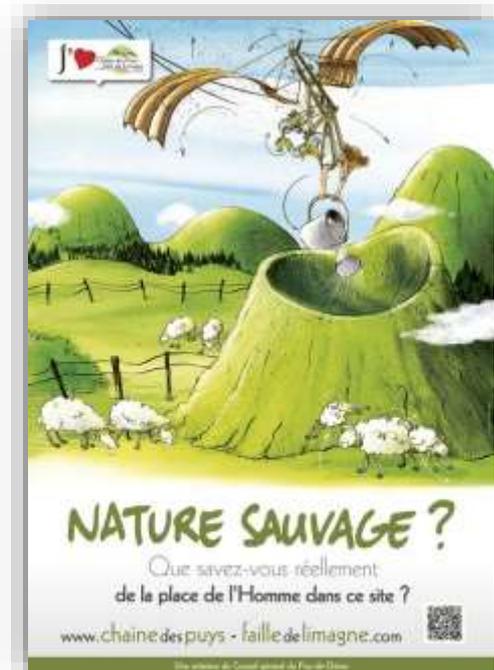
→ Ci-contre : image 214. Terrain C – La montagne du Parc National des Pyrénées, réserve de nature sauvage, indomptée par l'homme.

Couverture d'un ouvrage de photographies mis en avant par l'office de tourisme de Laruns en 2015, qui insiste sur la beauté sauvage des torrents, des forêts, des pics de la vallée d'Ossau. Ce territoire de haute-montagne est présenté comme une zone où la nature est restée intacte, un « éden » où la nature a été préservée des altérations de la civilisation.



→ Ci-contre : image 215. Terrain B – une pédagogie en faveur d'un site universel exceptionnel.

Voici l'une des affiches pédagogiques publiées par le Conseil Départemental du Puy-de-Dôme afin de sensibiliser les habitants au site « Chaîne des Puys-Faille de Limagne », et de les interpeller sur sa dimension universelle exceptionnelle. Sur l'affiche, il est écrit « Nature Sauvage ? Que savez-vous réellement de la place de l'Homme dans ce site ? ». Ainsi nous comprenons que ces paysages volcaniques sont aussi un héritage de l'histoire et de l'action des populations locales.



Annexe 3 : un programme Leader pour répondre à la dégradation de la qualité de l'eau du bassin-versant de la Bultière



LEADER... ou la reconquête de la qualité de l'eau

LEADER est un programme européen destiné à soutenir des territoires ruraux qui initient des stratégies innovantes de développement local sur des thématiques variées : tourisme, économie, ressources naturelles...
Le programme Leader du Pays des Herbiers et du canton de Saint-Fulgent est centré sur la qualité de l'eau.

POURQUOI NOTRE TERRITOIRE CONDUIT-IL CE TYPE DE PROGRAMME ?

En 2008, les élus des deux intercommunalités étaient confrontés à la dégradation alarmante de la qualité de l'eau du bassin de la Bultière. Les appels à projets du programme Leader ont alors constitué une véritable opportunité de mettre sur pied un programme ambitieux de reconquête de la qualité de l'eau. Etre retenu au programme Leader, c'est aujourd'hui le gage d'un soutien financier fort, permettant la mise en oeuvre d'actions d'envergure.

QUELLE EST LA PROBLÉMATIQUE À RÉSOUDRE ?

Le barrage de la Bultière présente une qualité insatisfaisante de l'eau l'alimentant. Les taux de nitrates et de pesticides y ont régulièrement dépassé les normes en vigueur ces dernières années. Si l'eau arrivant au barrage est de mauvaise qualité, c'est que le territoire alentour, qui l'approvisionne, présente des contaminations, néfastes pour notre eau, notre environnement et notre santé en général. Les Communautés de Communes du Pays des Herbiers et du Canton de Saint-Fulgent, abritant 90% du bassin versant de la Bultière, ont donc décidé d'unir leurs forces dans la conduite de ce programme Leader.

QUEL EST L'OBJECTIF ?

L'objectif est de retrouver des taux de nitrates et de pesticides permettant de préserver notre environnement et notre santé. Pour cela, Leader souhaite mettre en place une filière agricole et agro-alimentaire durable, respectueuse de l'environnement. Le programme veut donc impliquer l'ensemble des acteurs de la filière : agriculteurs, transformateurs, distributeurs, élus, consommateurs...

QUELS SONT LES MOYENS ?

Le programme Leader est en place pour 6 ans (2009 – 2015). Le budget obtenu est de 1,1 million d'€ de fonds européens sur la durée du programme, qui devront être abondés par un cofinancement public équivalent (Communautés de Communes, mais aussi Agence de l'Eau, Conseil Régional, Conseil Général, ...).
Ces aides seront attribuées aux acteurs du territoire (agriculteurs, industriels, distributeurs, ...) désireux de s'impliquer dans la reconquête de la qualité de l'eau.

→ Source : *Charte de Développement Durable* (extrait), communautés de communes du Pays des Herbiers et de Saint-Fulgent.

Annexe 4 : le site « chaîne des Puys – Faille de Limagne », documents de présentation



© Puy-de-Dôme

Jean-Yves GOUTTEBEL

Président du Conseil départemental du Puy-de-Dôme
Initiateur de la candidature de la Chaîne des Puys – faille de Limagne au Patrimoine mondial de l'UNESCO

*President of the Departmental Council of the Puy-de-Dôme
Initiator of the Chaîne des Puys-Limagne fault application to UNESCO World Heritage status*



Édito

☞ La Chaîne des Puys – faille de Limagne est un site inscrit au patrimoine mondial de l'UNESCO car il illustre un processus géologique majeur dans l'histoire de la Terre, celui de la rupture des continents.

Sous vos pieds, devant vos yeux, c'est la terre qui tremble, se fracture puis se soulève, ce sont les volcans qui entrent en éruption... et qui vous attendent sagement dans un paysage aujourd'hui apaisé.

La Chaîne des Puys – faille de Limagne, ce sont aussi des panoramas superbes qui changent à chaque heure du jour, c'est une grande bouffée d'air frais, un site plein d'émotion, de vie et d'activité qu'il faut venir arpenter, respirer, observer, explorer, toucher, ressentir.

Ce site, dans toute sa diversité, fait désormais partie du patrimoine de l'humanité, c'est notre héritage et notre responsabilité, à toutes et à tous.

C'est aussi la beauté, le plaisir, les moments que l'on partage et les souvenirs que l'on construit.

C'est un site qui nous rassemble et c'est tout ceci, aujourd'hui, que nous vous invitons à venir découvrir, aimer et respecter.

Editorial

☞ *The Chaîne des Puys-Limagne fault is inscribed as a UNESCO World Heritage site for its illustration of one of the major geological process involved in the Earth's formation, that of continental break-up.*

The ground now beneath your feet and in front of your eyes once trembled and shook, then fractured and underwent uplift, before a series of volcanoes were erupted – and all this upheaval has culminated in the peaceful landscape which lies in front of you today.

The Chaîne des Puys-Limagne fault is also known for its amazing panoramas that can change from one moment to another, providing a great breath of fresh air: it is a site full of emotion, life and activity which you should roam through, explore and register with all your senses.

This site, with all its diversity, is now part of World heritage, and as such is the responsibility of each and every one of us.

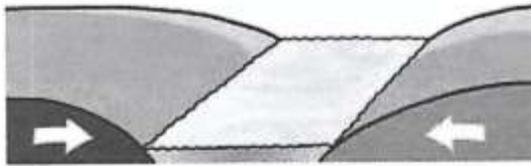
It also encompasses beauty, pleasure, moments shared together and memories created.

It is a site which unites us all, and we invite you to come and discover, delight in and respect it.

Le plateau des Dômes

The Plateau des Dômes

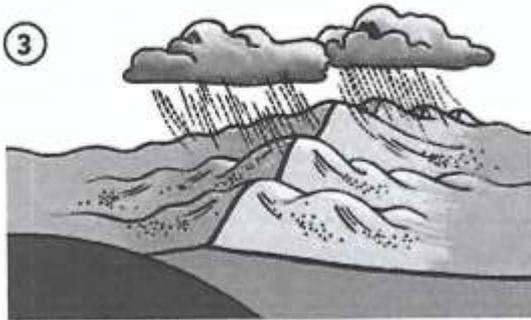
①



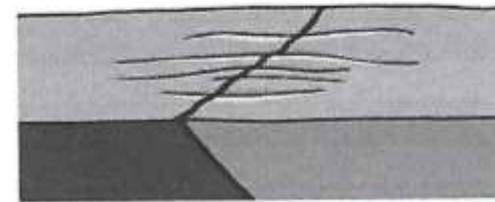
②



③



④



⦿ Tout commence il y a 350 millions d'années. La collision de deux blocs continentaux, jusqu'alors séparés par un océan ①, donne naissance à une haute chaîne de montagnes ②. Au fil du temps et au fur et à mesure des intempéries ③, celle-ci s'érode*, s'aplanit... laissant place à un vaste plateau ④ dont l'actuel plateau des Dômes est un témoin. Situé à 700 mètres au-dessus de la plaine de la Limagne, il sera, des millions d'années plus tard, dominé par la Chaîne des Puys...

*Erosion : ensemble des processus responsables de l'évolution des reliefs engendrés par les déformations de l'écorce terrestre (par ablation, transport et aussi accumulation). Encyclopédie Larousse

⦿ It all began 350 million years ago, with the collision of two continental plates, previously separated by an ocean ①, which created a high mountain range ②. Over time the elements eroded these mountains ③ and levelled them, resulting in a vast plateau ④, of which the Plateau des Dômes is a remnant. It lies 700 m above the Limagne plain, and in turn, millions of years later, it became dominated by the Chaîne des Puys.

*Erosion: all the processes responsible for the evolution of landforms caused by changes to the Earth's crust (by ablation, transport and accumulation). Larousse Encyclopedia

La Chaîne des Puy

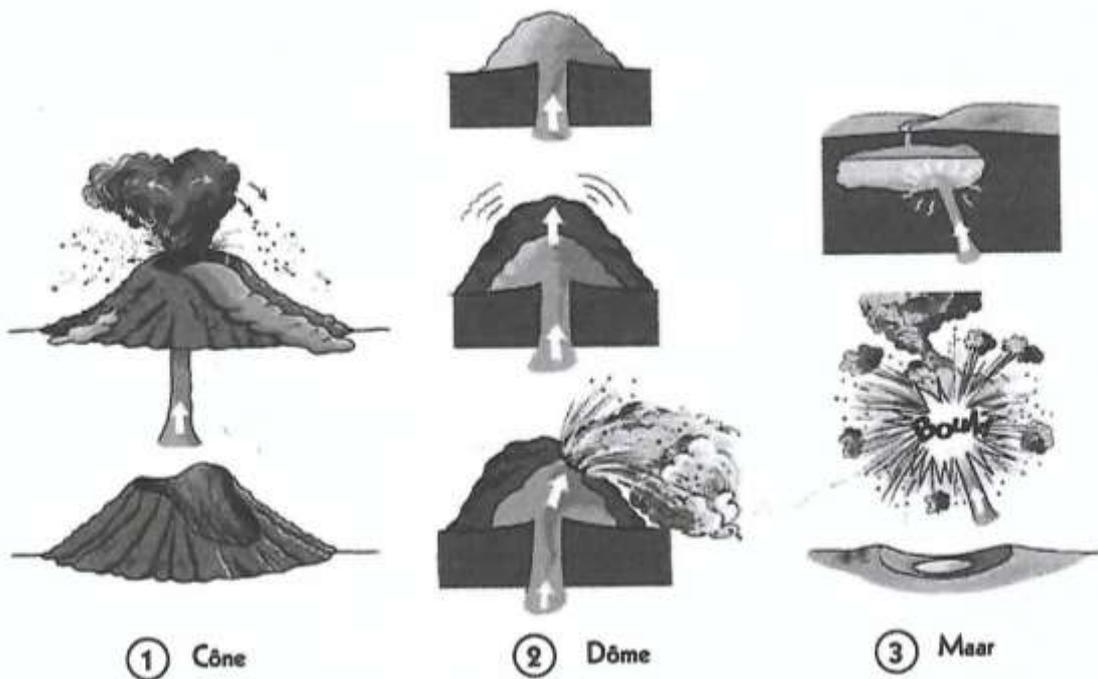
The Chaîne des Puy

Sur près de 32 km de long et 4 km de large, la Chaîne des Puy est un alignement exceptionnel de 80 volcans âgés de 95 000 à 8 400 ans. Les bouleversements en profondeur entraînent des remontées de magma qui empruntent de petites fissures et donnent naissance à des volcans monogéniques (formés au cours d'une éruption brève et unique). Tous singuliers, ils prennent la forme de cônes ① comme les puy de Pariou ou de Vichatel, de dômes ② comme le puy du même nom ou le Grand Sarcoui, ou de maars ③ nés de la rencontre de l'eau et du magma (narse d'Espinasse, maar de Beaunit).

La Chaîne des Puy est une véritable encyclopédie du volcanisme à ciel ouvert !

The Chaîne des Puy, occupying an area around 32 km long and 4 km wide, is an exceptional alignment of 80 volcanoes aged between 95 000 and 8 400 years old. Upheavals in the basement at great depth led magma to rise, following small fissures, and form monogenetic volcanoes (created during a short, single eruption). Each one is unique and can be classified into cones ① such as the Puy de Pariou or the Vichatel, domes ② such as that of the same name – the Puy de Dôme – and the Grand Sarcoui, and maars ③, which result from the encounter of water with magma, such as the Narse d'Espinasse and the Maar de Beaunit.

The Chaîne des Puy is a veritable outdoor encyclopedia of volcanism!



📍 **Préserver** / To help preserving the site

Un site protégé par le Parc naturel régional des Volcans d'Auvergne *A sight protected by the Auvergne Volcanoes Natural Park*

📌 Quelques règles de bonne conduite

Aussi impressionnants soient-ils, la Chaîne des Puys et ses prestigieux volcans constituent un site naturel fragile, classé depuis 2000 au titre de ses paysages. Quelques règles de bonnes conduites sont à adopter pour le préserver et profiter de ses bienfaits :

- suivre les cheminements balisés et ne pas prendre de raccourcis à travers les pentes ;
- tenir son chien en laisse, notamment à l'approche de troupeaux ;
- contourner les troupeaux en pâturage et refermer les clôtures derrière soi ;
- respecter les propriétés privées et les interdictions de passage ;
- ramasser ses déchets et ne pas faire de feu ;
- ne pas cueillir les fleurs sauvages et éviter de déranger la faune ;
- se renseigner sur les périodes de chasse et adapter son itinéraire ;
- pratiquer la randonnée motorisée uniquement dans les lieux autorisés (renseignements en mairie).

📌 *Some rules to respect in the countryside*

Despite their impressive appearance, the Chaîne des Puys and their volcanoes constitute a fragile natural site, which has been classified since 2000 in terms of its landscape. It is therefore necessary to follow certain rules in order to preserve and benefit from this scenery:

- follow the marked paths, and don't take shortcuts across slopes;
- keep your dog on a lead, particularly near to grazing animals;
- go around grazing animals and make sure to close gates behind you;
- respect private property signs and signs preventing access;
- take your litter home with you, and don't light fires;
- don't pick wildflowers and avoid disturbing wildlife;
- find out when the hunting season is and adapt your itineraries accordingly;
- use motorized vehicles only on authorised tracks (information available from the local town hall).

📌 La Chaîne des Puys se situe dans un écrin de nature préservée : le Parc naturel régional des Volcans d'Auvergne. Aux côtés de ses massifs voisins - le Sancy, les monts du Cantal, le Cézallier et l'Artense - elle confère au plus grand parc naturel de France, une variété unique de paysages et patrimoines volcaniques, tous plus époustouflants les uns que les autres.

📌 *The Chaîne des Puys lies within an unspoilt, protected natural area: the Auvergne Volcanoes Natural Park, which is the biggest natural park in France. Here, alongside its much larger volcanic neighbours - the Sancy, the Cantal mountains, the Cézallier and the Artense - the Chaîne des Puys provides its unique contribution to the volcanic landscapes and heritage of the overall park, all stunning in their own way.*

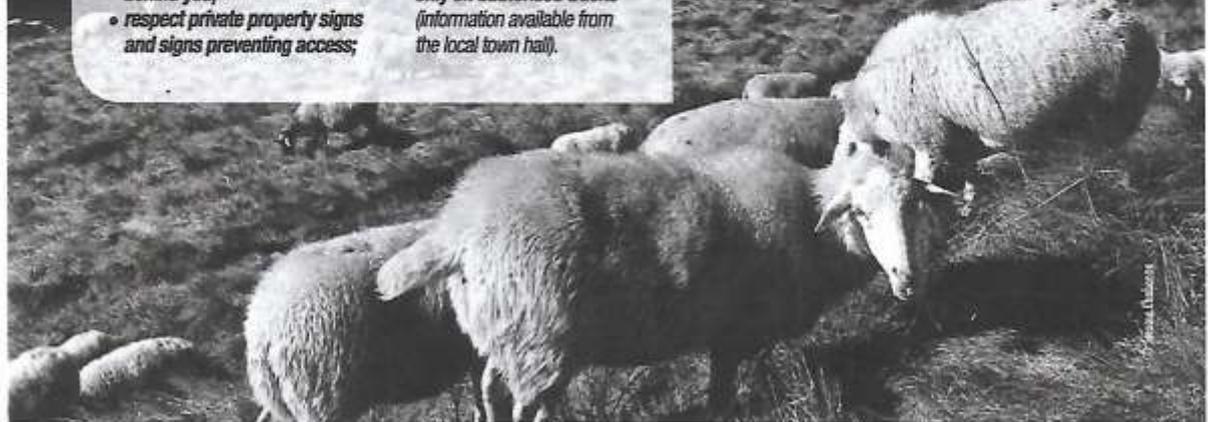


Maison du Parc - Montlosier
63970 AYDAT

Contact information :
+ 33 (0)4 73 65 64 26
www.parcdesvolcans.fr

Accueil d'avril à octobre : renseignements, expositions temporaires et permanentes, boutique et produits du terroir, espace de convivialité, salle pique-nique hors-sac et gîte d'étape (sur réservation).

Open to visitors from April to October, and information, temporary and permanent exhibitions, a shop and local goods, a conviviality space, a picnic room and overnight accommodation available on reservation.



Source : <https://www.chainedespuys-failedelimagne.com/wp-content/uploads/2019/08/Plaque-de-decouverte-du-site-2019.pdf>

Le Haut lieu tectonique Chaîne des Puys - faille de Limagne rassemble et illustre parfaitement les 3 grandes étapes qui conduisent à la rupture des continents

Chronologie du rift de Limagne
 37 Millions d'années 25 Ma 20 Ma 3.5 Ma 3 Ma 95 000 ans 8 400 ans

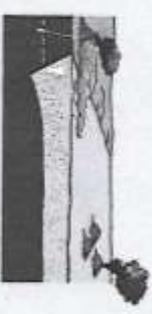
FRACTURATION ET EFFONDREMENT DE LA CROÛTE TERRESTRE

En contrecoeur de la formation des Alpes (collision et chevauchement des deux plaques tectoniques), la croûte terrestre s'étire, se fracture et s'effondre, créant de grands fossés en Europe (Rift ouest-européen). La faille de Limagne en fait partie.



AFFLUX DE MAGMA PROFOND ET VOLCANISME

Le fossé de Limagne se remplit de sédiments. Du volcanisme apparaît pendant plusieurs millions d'années dans la partie effondrée : Gergovie, puy de Couze, Montagne de la Sire, Côtes de Clermont...



SOULÈVEMENT ET ÉROSION

Suite à un soulèvement généralisé et un phénomène d'érosion intense, les sédiments – moins résistants que la roche – disparaissent, sauf ceux protégés par les coulées de lave, donnant des inversions de relief. Ce qui était en fond de vallée devient alors plateau. La Chaîne des Puys est la dernière conséquence des bouleversements en profondeur et de la remontée des magmas le long de la faille. Leur parallélisme démontre bien le lien entre fracturation de la croûte et volcanisme.



→ Source : <https://www.chainedespuys-failedelimagne.com/mediatheque/documents/>

Annexe 5 : extraits de la Charte de développement durable des trois vallées béarnaises

CHARTRE DE DEVELOPPEMENT DURABLE DES VALLEES BEARNAISES

ET DE PROTECTION DE L'OURS

En présence du
MINISTRE DE L'ENVIRONNEMENT
MICHEL BARNIER

ORIGINAL

entre

L'Etat, représenté par
LE PREFET DES PYRENEES-ATLANTIQUES
JEAN-FRANCOIS DENIS

La Région Aquitaine, représentée par
JEAN SAINT-JOSSE

Le Département des Pyrénées-Atlantiques, représenté par
FRANCOIS BAYROU

Les communes concernées représentées par:

- LOUIS MOULIA, maire d'Accous
- JOSEPH ARREGLE, maire d'Arette
- BERNARD BOURGUINAT, maire d'Aydius
- JEAN-PIERRE ARRIBE, maire de Bilhères-en-Ossau
- RENE ROSE, maire de Borce
- BERNARD SARRAILLER, maire de Cette-Eygun
- ROGER CAMOU-JUNCAS, maire d'Escot
- JEAN CHARLAIX, maire d'Étsaut
- PIERRE PARDOUX, maire de Gère-Bélesten
- ANDRE FABRE, maire de Laruns
- LOUIS LOUSTAU-CHARTEZ, maire de Lees-Athas
- JEAN GAY, maire de Lescun
- JEAN LASSALLE, maire de Lourdiós-Ichère
- PIERRE ISSON, maire de Osse-en-Aspe
- JEAN-PIERRE CHOURROUT-POURTALET, maire de Sarrance
- PIERRE DUFAU, maire d'Urds

L'Association des éleveurs et transhumants des 3 vallées,
représentée par
JEAN-LOUIS LABORDE-BOY

La Fédération départementales des chasseurs, représentée par
JEAN-JACQUES CAZAUANG

PREAMBULE

La protection des derniers ours français qui est une obligation pour l'Etat s'est déroulée jusqu'à ce jour dans un contexte difficile car les mesures étaient décrétées et imposées depuis Paris.

L'Etat a insuffisamment associé les valléens décidés à se battre pour la survie économique et démographique de leurs vallées. Or la protection de la population d'ours et son éventuel renforcement ne peuvent être conduits sans l'accord et la participation active des élus, responsables de leurs territoires communaux, des bergers, des chasseurs, des exploitants forestiers, des associations et des personnes qualifiées.

Lors de sa visite du 9 Octobre 1993 au Parlement de Navarre, à l'invitation de François BAYROU, Président du Conseil Général des Pyrénées-Atlantiques, qui faisait suite à une première visite dans les vallées béarnaises les 19 et 20 Juin 1993, le Ministre de l'Environnement, Michel BARNIER, a longuement écouté les élus locaux et examiné avec eux les conditions d'une meilleure gestion des territoires à ours dans le département des Pyrénées-Atlantiques.

L'arrêté ministériel du 5 septembre 1990 "fixant les mesures pour prévenir la destruction et favoriser le repeuplement des ours des Pyrénées", juridiquement contesté et techniquement inapplicable, a été abrogé.

Le fonctionnement du "groupe technique local ours" a été suspendu.

Tous les cosignataires ont convenu de mettre en place contractuellement un nouveau mode de gestion permettant simultanément la protection de l'ours et plus largement celle de la faune de montagne ainsi que le développement durable des vallées béarnaises.

Tels sont les objectifs de la présente charte autour de deux parties :

- les fondements de la charte fixant la politique et les moyens d'action à long terme,
- les contrats agropastoraux, sylvicoles, cynégétiques et de protection de l'ours.

L'INSTITUTION PATRIMONIALE DU HAUT-BEARN

La mise en oeuvre de la charte se fera par l'institution patrimoniale du Haut-Béarn à travers laquelle tous les partenaires continueront à s'exprimer et à prendre en charge le développement durable des vallées béarnaises et la protection de l'ours.

Le président du syndicat mixte, instance de décision, est le président de l'institution Patrimoniale du Haut-Béarn. A ce titre il dispose :

- d'une équipe de gestion travaillant sous ses ordres et qu'il met en tant que de besoin à disposition du conseil de gestion patrimoniale, notamment pour assurer le secrétariat de ses réunions,

- d'un conseil de gestion patrimoniale, instance de réflexion, de concertation et de proposition, dont l'animateur est élu par les membres des deux premiers collèges.

LE MINISTRE DE L'ENVIRONNEMENT
MICHEL BARNIER

Michel Barnier

LE PREFET DES PYRENEES-ATLANTIQUES
JEAN-FRANCOIS DENIS

J.F. Denis

LE CONSEILLER REGIONAL
JEAN SAINT-JOSSE

J. Saint-Josse

LE PRESIDENT DU CONSEIL GENERAL
DES PYRENEES-ATLANTIQUES
FRANCOIS BAYROU

F. Bayrou

LE MAIRE D'ACCOUS
LOUIS MOULIA

L. Moulia

LE MAIRE D'ARETTE
JOSEPH ARREGLE

J. Arregle

LE MAIRE D'AYDIUS
BERNARD BOURGUINAT

B. Bourginat

LE MAIRE DE BILHERES-EN-OSSAU
JEAN-PIERRE-ARRIBE

J.P. Arribe

LE MAIRE DE BORCE
RENE ROSE

R. Rose

LE MAIRE DE CETTE-EYGUN
BERNARD SARRAILLER

B. Sarrailier

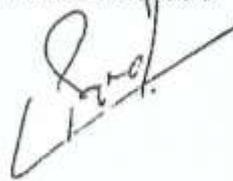
LE MAIRE D'ESCOT
ROGER CAMOU-JUNCAS

R. Camou-Juncas

LE MAIRE D'ETSAUT
JEAN CHARLAIX



LE MAIRE DE GERE-BELESTEN
PIERRE PARCOUR



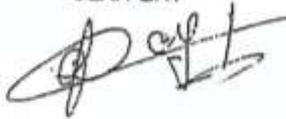
LE MAIRE DE LARUNS
ANDRE FABRE



LE MAIRE DE LEES-ATHAS
LOUIS LOUSTAU-CHARTHEZ



LE MAIRE DE LESCUN
JEAN GAY



LE MAIRE DE LOURDIOS-ICHERE
JEAN LASSALLE



LE MAIRE D'OSSE-EN-ASPE
PIERRE ISSON



LE MAIRE DE SARRANCE
JEAN-PIERRE CHOURROUT-POURTALET



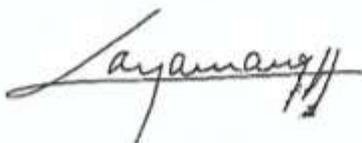
LE MAIRE D'URDOS
PIERRE DUFAU



LE PRESIDENT DE L'ASSOCIATION DES
DES ELEVEURS ET TRANSHUMANTS DES
TROIS VALLEES
JEAN-LOUIS LABORDE-BOY



LE VICE-PRESIDENT DE LA FEDERATION
DEPARTEMENTALE DES CHASSEURS
JEAN-JACQUES CAZAUZANG



Annexe 6 : grille d'entretien auprès des éleveurs

Introduction :

- *Pourriez-vous me décrire votre pays, ses particularités, ses paysages ? Qu'est-ce qui fait son originalité ? Qu'est-ce qui lui donne son caractère ?*
- *Pourquoi et comment êtes-vous devenu éleveur ?*
- *Pourriez-vous me parler de votre ferme, de son histoire ? Quelles ont été les grandes étapes de son évolution jusqu'à aujourd'hui ? Y-a-t-il eu des moments clés, qui ont été source de changement ?*
- *Où sont situées vos parcelles ? Pouvez-vous me les décrire ? Quelles sont leurs qualités, leurs défauts... Qu'est-ce qui les distingue ?*
- *Avez-vous un « coin de nature » que vous préférez ?*

Le troupeau

- *Comment me décririez-vous votre troupeau ?*
- *Suivi du troupeau : Quels types de soin pratiquez-vous avec vos animaux ? Comment conduisez-vous l'étape de la reproduction ? Avez-vous une stratégie de sélection génétique ?*
- *Vos animaux ont-ils un caractère, sont-ils doués d'une personnalité ?*
- *Quelles sont leurs petites habitudes ? Qu'est-ce qu'ils préfèrent manger ? Ont-ils des coins préférés ?*
- *Avez-vous un animal préféré ? Vous souvenez-vous de moments forts passés avec le troupeau ?*
- *A quoi ressemble, selon vous, un bel animal ?*
- *D'après votre expérience, est-ce que les animaux sont des êtres sensibles ?*
- *Comment abordez-vous la mort de vos animaux ?*

L'alimentation

- *De quoi est constituée l'alimentation de vos animaux ?*

Les pratiques

- *Pouvez-vous me décrire le déroulement d'une journée de type habituel ?*
- *Avez-vous une pratique préférée, lors de laquelle vous vous sentez particulièrement bien ?*
Y a-t-il des pratiques qui vous plaisent moins, qui sont des sources d'ennui ou de souffrance ?
- *Être un bon éleveur, qu'est-ce que ça veut dire ?*

Quelle est la place de l'éleveur dans les filières et dans la société ?

- *Etes-vous intégré dans une filière d'élevage ? Quels sont les acteurs de ces filières avec lesquels vous êtes en interaction ? Quelles sont les orientations de cette filière ?*
- *Quelles sont vos relations avec les autres éleveurs du territoire ? Par quel moyen êtes-vous mis en lien les uns avec les autres ? Qu'est-ce qui vous rassemble ? Avez-vous des sujets de désaccord ?*
- *Par quelles occasions vous sentez-vous en lien avec le reste de la société ?*

Les défis que pose la nature aux éleveurs

- *Remembrement et changement de paysage : comment ça a été vécu par la profession agricole ?*
- *Quel regard portez-vous sur la politique de reconquête de la qualité de l'eau ? Comment ça a été vécu, vous ont-ils conduit à changer vos pratiques et/ou votre façon de considérer votre métier ?*
- *Qu'est-ce que c'est, pour vous, l'agroécologie ?*

Ouverture

- *Si vous aviez la possibilité de changer quelque chose dans votre métier, qu'est-ce que ce serait ? Pourriez-vous me dépeindre le tableau de votre ferme idéale ? Qu'est-ce que vous rajouteriez à ce qui existe déjà, qu'est-ce que vous enlèveriez ?*
- *Un jeune veut s'installer en tant qu'éleveur sur ce territoire : quel serait votre message pour lui ? Lui diriez-vous que « le bonheur est dans le pré » ?*
- *Quel regard portez-vous sur l'avenir de l'élevage sur ce territoire ?*
- *Où réside, selon-vous, la véritable beauté de votre métier ?*

Annexe 7 : le fromage de brebis en vallée d'Ossau, un exemple de recette ancestrale

« Parmi les premiers fromages que j'ai fabriqués, vers l'âge de douze ans, sous la surveillance de mon grand-père, j'ai pratiqué la méthode la plus ancienne. La présure liquide et concentrée que l'on trouve partout aujourd'hui était encore très peu connue et utilisée à ce moment-là chez nous et, pour le caillage du lait, on utilisait des caillettes d'agneau séchées. [...] On versait environ vingt-cinq litres de lait dans un chaudron de cuivre, et on le portait à une température de vingt-huit ou trente degrés. Faute de thermomètre, nos coudes servaient à juger si la bonne température était atteinte. [...] Une fois le lait tiède, on procédait à l'emprésurage. On mettait un demi-litre de ce lait dans une terrine, et on malaxait la caillette dedans. Quand le liquide commençait à épaissir, on le versait dans le chaudron, et on tournait, en plongeant les mains, pour bien mélanger. Lorsqu'on avait obtenu la consistance correcte, à ce que nous disait le bout de nos doigts, on couvrait le chaudron, pour le protéger des insectes et des impuretés, avec une pièce d'étoffe qui reposait sur de minces baguettes de bois.[...] Lorsque le lait avait entièrement caillé, on brisait le bloc ainsi formé soit à la main, soit en s'aidant d'une sorte de fouet à quatre branches, en bois, appelé batissé. Il s'agissait de le réduire en miettes les plus fines possibles, que, toujours à la main, on assemblait en une masse au-dessus de laquelle montait le petit lait, qu'on évacuait. La première étape était terminée : on avait la matière de ce qui allait devenir un fromage. Une fois le caillé, ou caillade, grossièrement ramassé, et le petit-lait retiré, on le rebrisait et on le remodelait, toujours à la main, pour lui donner sa forme définitive. On piquait ces ébauches de fromage avec des broches en bois appelées broques, que l'on déplaçait à plusieurs reprises, au cours de l'opération suivante, qui consistait à presser fortement le fromage entre les mains pour en extraire le petit lait résiduel. [...] Le fromage commençait à ressembler à un fromage. La pulpe de nos doigts nous disait qu'il avait atteint la bonne consistance. On le plaçait alors dans un moule en bois, appelé ar ou canaoule, qu'on posait sur un plateau, toujours en bois, l'échère. Ce moule, constitué de bois, formant une sorte de collier, était réglable grâce à une cordelette qui permettait de le raccourcir en fonction de la taille que l'on voulait donner au fromage. Mais on ne le laissait pas tranquille pour autant : on continuait à le piquer avec les broches, et à le presser jusqu'à la totale expulsion du petit lait. Lorsqu'il ne pouvait vraiment plus rien dégorger, la troisième phase de l'opération commençait. On faisait un bon feu de bois à la flamme bien claire, on posait le fromage sur une ardoise grossière, et on chauffait l'enveloppe, le chaut, pour la durcir légèrement et former ainsi une croûte mince, sur toutes les faces. A cette étape, on rangeait les broches et on ne le piquait plus, mais on continuait à le presser, pour achever de l'égoutter. Enfin, on le replaçait dans son moule, d'où on le sortait le lendemain pour le salage et l'affinage ».

(Lamazou, 1988, p.11)

Annexe 8 : la démarche OBSALIM, une pratique alternative de soin fondée sur l'observation du troupeau

=> Création de la démarche OBSALIM : « *C'est en touchant du doigt les limites du calcul théorique des rations que Bruno GIBOUDEAU, Dr Vétérinaire, s'est engagé sur une approche passant plus par l'observation des vaches que par les normes et les calculs théoriques* » (Source : *Le réglage alimentaire, la méthode OBSALIM*, FRAB Midi-Pyrénées, 2014).

La méthode OBSALIM est fondée sur une démarche en 4 temps.

1- Apprécier l'homogénéité du troupeau :

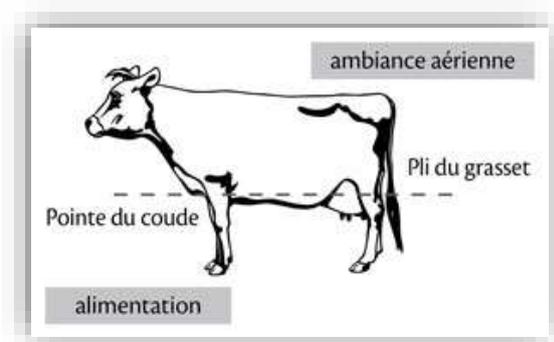
L'observateur s'attachera à apprécier l'homogénéité du troupeau en ce qui concerne la vitalité ou les rythmes, l'état d'engraissement, la propreté générale, le niveau de vieillissement ou les stades de production. De cette appréciation de l'homogénéité l'observateur pourra déduire la nécessité de constituer des lots pour la suite du diagnostic OBSALIM.

Existence ou non d'un problème d'adaptation du troupeau ?

2- Orientation du diagnostic :

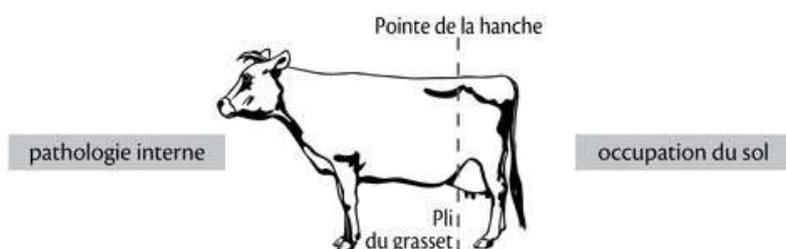
Il s'agit de répondre à la question : d'où vient ce problème repéré ? Cela passe par la lecture de la Croix du Grasset ; c'est une lecture de l'hygiène du pelage des animaux sur deux axes se croisant sur le pli du grasset.

Axe horizontal : alimentation – ambiance aérienne



→ Des animaux sales en-dessous signalent en priorité un problème alimentaire.

Axe vertical : pathologie interne – occupation du sol

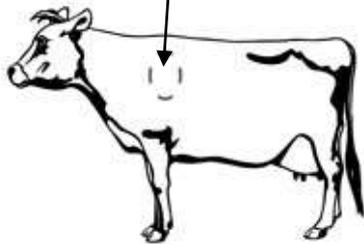


→ Des animaux sales en arrière signalent en priorité un problème d'occupation du logement (M^2 au sol ou organisation déficiente).

3- Appréciation de la stabilité ruminale

Par repas ou d'un repas à l'autre.

La lecture de cette zone est en rapport avec un déséquilibre ruminal sur le plan du pH. Ce sont des hérissements de poils (alors que le reste de la robe est lisse) ou une zone de léchage privilégiée.

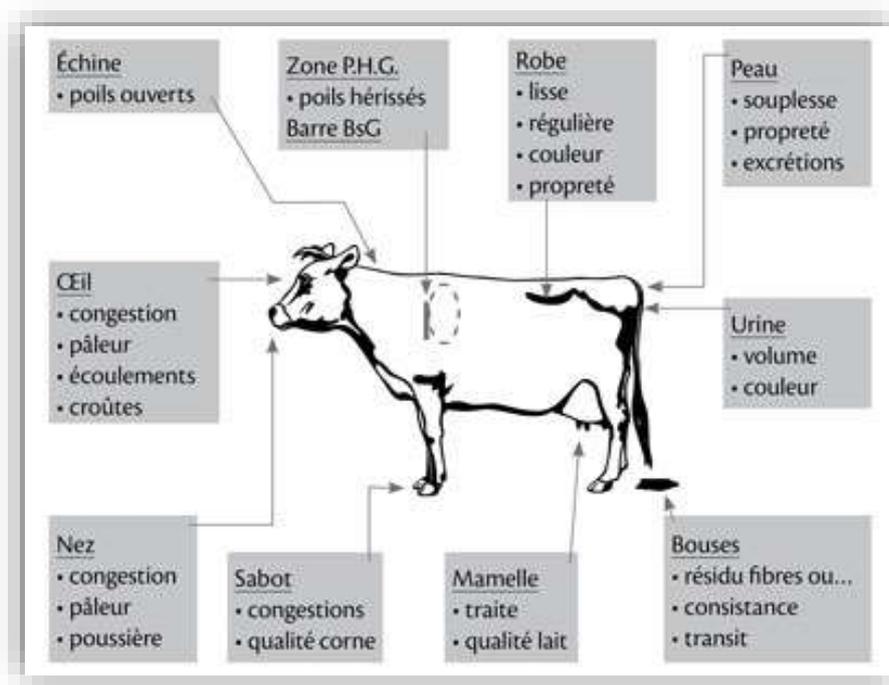


→ Des consommations irrégulières ou excédentaires viennent modifier la stabilité ruminale.

4- Encadrement des apports

Relevé des autres symptômes et association de 3 sites.

3 sites différents d'observation sont nécessaires pour faire un diagnostic alimentaire à l'aide des coefficients de corrélation.



→ Des cartes d'observation permettent d'affiner le diagnostic et de mettre en place des actions adaptées.

Source : <https://www.obsalim.com/methodologie.htm>

Annexe 9 : trois recettes valorisant les produits d'élevage

Pot au feu

(Recette transmise sur le blog de l'association de producteurs *Au cabas Fermier*)

- Temps de préparation : environ 20 mn -- Cuisson : environ 3h
Ingrédients (pour 4 personnes) : 1,2kg à 1,4kg de viande de boeuf à pot au feu , os à moelle , 4 carottes , 2 poireaux , 2 rutabagas ou 2 navets ou 1/2 chou pomme , 1 branche de céleri , 4 pommes de terre , 1 oignon et 1 gousse d'ail , 3 ou 4 clous de girofle , 8 à 10 grains de poivre , 1 bouquet garni (branche de thym, 2 feuilles laurier, persil) , gros sel
- Etapas de préparation :

1. Si votre viande est coupée en morceaux, ficelez les pour les maintenir ensemble pendant la cuisson, et enveloppez les os à moelle dans une mousseline.
2. Épluchez et piquez l'oignon avec les clous de girofles.
3. Mettez la viande dans une grande marmite, avec l'oignon piqué, l'ail, le bouquet garni, le sel et le poivre en grains. Couvrez d'eau froide (environ 3 à 4 litres) et portez à ébullition.
4. Épluchez tous les légumes et coupez les en gros morceaux. Réservez les pommes de terre à part. Nettoyez les poireaux et ficelez les ensemble.
5. Écumez si besoin avant d'ajouter les légumes (sauf les pommes de terre) et laissez cuire environ 3h à petit feu.
6. 1/2 heure avant la fin de cuisson, ajouter les pommes de terre et les os à moelle.
7. Égouttez et servez chaud, avec des cornichons et de la moutarde.

Astuces : conservez le bouillon qui peut vous servir pour faire une soupe ! Un reste de viande de pot au feu convient bien pour faire un hachis parmentier ! Un reste de légumes de pot au feu peut être mis en potage ou simplement réchauffé dans une poêle !



<https://www.aucabasfermier.fr/blog/>

« Manger un bon pot-au-feu, en famille... Autrefois, ces petits plaisirs changeaient le quotidien. Il y avait des pommiers dans les villages. Chacun faisait son jardin. On ne sait plus faire la cuisine ! Le plaisir de bien manger, au fond, ça fait partie de la nature du métier ! »

(Terrain A – Entretien 10)

La brioche de tome

(Recette transmise sur le site du Parc Naturel Régional des Volcans d'Auvergne).

-Précision : La brioche de tome est réalisée à partir de la tome fraîche (lait caillé pressé) qui sert à fabriquer le fromage Saint-Nectaire. On en retrouve des versions sucrées ou salées.

- Préparation : Prenez 500 g de tome fraîche, émiettez-la grossièrement à la main. Ajoutez 20 g de sel, 120 g de sucre, 3 oeufs, 400 g de farine, 1 sachet de levure. Pétrissez la pâte qui doit être ferme. Moulez en forme de couronne. Faites cuire à 180 °C jusqu'à ce que la brioche soit bien dorée (environ 40 minutes).

Source : <http://www.parcdesvolcans.fr/Vivre-ici/Pres-de-chez-vous/Actualites/Archives-Dossiers/Dossier-Manger-local-au-pays-des-volcans/Fromage-saint-nectaire-et-dessert>



F. Pigot / PNRVA

Tiramisu au greuil

(Recette transmise par les *Eleveurs Transhumants* sur le site *estives-bearn.com*)

-Ingrédients (pour 8 personnes) :

- 500g de greuil
- 100g de sucre
- 4 œufs
- 48 biscuits à la cuillère
- 35cl de café
- 2 cuillères à soupe de poudre de cacao amer

-Préparation :

- Séparez le blanc des jaunes des œufs.
- Mélangez les jaunes d'œufs avec le sucre au fouet puis rajouter le greuil. Bien mélanger le tout au fouet.
- Battez les blancs d'œuf en neige au fouet.
- Incorporez les blancs en neige à la préparation précédente en mélangeant délicatement afin d'obtenir une texture mousseuse et légère.
- Trempez les biscuits dans le café et en tapisser le fond de votre plat. Etalez par-dessus les biscuits la préparation et renouvelez l'opération encore une fois.
- Saupoudrez le tiramisu de cacao pour finir
- Mettez au frais au minimum 12h.



- Petit secret de la bergère : Vous pouvez remplacer le café par du jus de citron, mandarine ou de pêche. Vous pouvez également aromatiser votre greuil avec un peu de vanille.

Source : <https://www.estives-bearn.com/produits/greuil/tiramisu/>

Annexe 10 : œuvres de la culture populaire en vallée d'Ossau

- La chanson des bergers : « Houratatère »

(Version béarnaise)

*M'a pres per fantasia
Aguan de'm har pastor
Be'm hèi gran holia
De'm préner lo baston*

*Entà Horatatèra
Que cau garrapitar
Que cau donc sudar hèra
Tà pujar tau cujalar*

*Quan estèi en preséncia
D'aqueth terrible endret
Jo creièi que las penas
Hasèn lo virolet*

*Arribi a la cabana
Credi de'm repausar
M'espèièi tà las mountanhas
Lo còr que se'm clavà*

*Jo que me n'arrimavi
Bèth drin a quaunque ròc
Mes tostemps que tremblavi
D'i deishar l'aute esclòp*

*Çò qui'm consola hèra
Çò qui'm hè tant plaser
Qu'ei de béder mas aulhetas
Cochadas sus las flors*

*Si Diu me hè la gràcia
De'm deishar retirar
Jo pas jamei non torni
Tà viéner montanhar*

*Adiu Horatatèra
Jo vau quitar bèthlèu
Me n'i vau tà las heras
De Beòst a sent-Miqueu*

*Adiu Maria-Blanca
La reina dus pastors
Garderàs las mantanhas
Las ièrbas e las flors*

*Adiu Maria chica
De Bailon de Gavàs
Te garderàs las chanchas
Las pègas e los as.*

(Version française)

*Il m'a pris par fantaisie
Cette année de me faire berger
J'ai fait la grande folie
De prendre le bâton*

*Pour aller à Houratatère
Il faut « grimper rude », « escalader »
Il faut suer beaucoup
Pour arriver au cujala**

*Quand je fus en présence
De ce terrible endroit
Je croyais que les falaises, les crêtes,
Faisaient la culbute, sens dessus-dessous.*

*J'arrivais à la cabane
Je croyais me reposer
Je regardais les montagnes
Le cœur m'a « serré à m'étouffer »*

*Je m'accrochais
Au mieux à quelque rocher
Mais tout le temps, je tremblais
D'y laisser tomber l'autre sabot*

*Ce qui me console tant
Ce qui me fait tout plaisir
C'est de voir mes petites brebis
Couchées sur les fleurs*

*Si Dieu me fait la grâce
De me laisser me retirer**
Non plus jamais je ne retournerai
pour revenir « montagner »*

*Adieu Houratatère
Je m'en vais te quitter bientôt
Je m'en vais aux foires
De Béost à la Saint Michel*

*Adieu Marie-Blanche
La Reine des Bergers
Tu garderas les montagnes
Les herbes et les fleurs*

*Adieu la petite Marie
De chez Baylou de Gabas
Tu te garderas les pots à traire
Les bidons et les cercles à fromage*

** cujala : le parcours des bêtes et la cabane ensemble.*

*** retirer : redescendre vivant dans la vallée*

→ **Source** : Louis Espinassous, *Contes de la Montagne : contes, légendes, mythes et récits populaires des Pyrénées*, éditions Cairn, 2011, p.144-145

- Un conte transmis oralement : « Mi Homme – Mi-Ours »

« En ces temps-là, c'était un roi qui vivait dans la vallée d'Ossau. Il avait une fille, une princesse, belle comme le matin, avec une longue, longue natte de cheveux blonds légèrement tachée de brun. Un jour qu'elle était montée dans la montagne avec ses servantes, elle se baignait, nue, dans le gave. Un ours géant est arrivé de la montagne ; les filles, elles se sont échappées mais l'ours il a rattrapé la princesse, il l'a prise sous le bras et il est remonté là-haut, dans les rochers ! Les servantes, elles sont redescendues dans la vallée et elles ont tout raconté au roi.

C'était comme ça. Et puis, un été on a trouvé des troupeaux égorgés dans la montagne, des brebis, des vaches, des juments et même des bergers. Il les tuait pour sucer leur sang. On murmurait que c'était un mi-homme mi-ours, un monstre avec une gueule d'ours et tout poilu de poils d'ours. On disait que c'était le fils de l'ours géant et de la princesse... A force, à force plus aucun berger ne voulait monter dans la montagne, plus aucun troupeau ne venait pacager l'herbe de la montagne à cause de mi-homme mi-ours. On disait aussi, mais elle personne ne l'avait jamais vue, que mi-homme mi-ours avait une sœur, une petite princesse ; personne ne l'avait jamais vue.

Et puis un jour, un prince est arrivé dans la vallée d'Ossau, un prince venu d'Espagne. Est-ce qu'il était passé par le Pourtalet ? Il est arrivé là, il a demandé à tout le monde pourquoi il y avait tous ces beaux pacages dans la vallée, à Néou, au Brousset, tout, toute cette herbe et pas un troupeau, pas une jument pour la pacager. Alors, on lui a expliqué, on lui a parlé de mi-homme mi-ours et des troupeaux et des bergers égorgés. Alors, le prince, il s'est fait berger, il a acheté son petit troupeau et même ses habillements à un berger.

En montant dans la montagne il touchait ses brebis par derrière. Le berger, il touche ses brebis par devant : « tu vas devant et elles, elles te suivent » ; mais le Prince-Berger il les touchait par derrière : elles allaient devant et lui il se cachait de rocher en rocher.

Ils sont arrivés là-haut. Les brebis, elles pacageaient, lui il était bien caché... Et mi-homme mi-ours est arrivé avec sa grande gueule d'ours ; il a égorgé toutes les brebis pour sucer leur sang ; et après, il cherchait, il sentait... Mais le Prince-Berger était bien caché derrière un rocher.

Mi-homme mi-ours il s'est retiré. Le Prince-Berger il le suivait sans se faire voir, de rocher en rocher. Ils sont arrivés devant une grande caverne toute noire. Mi-homme mi-ours il est rentré. Le Prince-Berger il attendait dehors, caché. Quand il a entendu les ronflements énormes dedans, il a su que le monstre dormait. Il a mis son grand couteau à sa ceinture et il est rentré. Il y avait mi-homme mi-ours qui était étendu sur une immense peau d'ours, la peau de l'ours géant, son père ; et le long de cette peau d'ours, il y avait une longue natte de cheveux blonds, légèrement tachée de brun, la tresse de la princesse sa mère. Le Prince-Berger a serré la main sur son grand couteau et s'est avancé...

Mais dans le fond de la grotte, dans le noir là-bas il y avait comme un petit soleil, une lueur dorée tout au fond dans le sombre.

Et allez savoir, dès qu'il l'a vu ce petit soleil, le Prince-Berger il ne s'est plus occupé que de cela, ce petit soleil au fond de la grotte ; et il allait maintenant vers ce petit soleil sans regarder autre chose. Et soudain il a buté, il a trébuché dans la patte de mi-homme mi-ours ; et aussitôt le monstre a été debout et il serrait, serrait le Prince-Berger dans ses bras et il avançait son immense gueule d'ours. Le Prince est tombé à genoux sur la peau de l'ours géant. Alors, il a pu saisir la longue natte de la princesse et il l'a serrée, serrée autour du cou de mi-homme mi-ours et le monstre est tombé. Le Prince-Berger a sorti son grand couteau et il a coupé la tête d'ours et il l'a jetée dehors. Puis, il s'est approché du petit soleil. Et ce petit soleil c'était la chevelure blonde de la petite Princesse, la fille de l'ours géant et de la première princesse, aussi belle que sa mère. Et mi-homme mi-ours tenait sa petite sœur enchaînée par deux chaînes de fer au fond de la grotte.

Le Prince-Berger a regardé la petite Princesse, et maintenant ils étaient les yeux dans les yeux. Il a brisé les deux chaînes de fer et ils allaient ressortir, la main dans la main... Mais l'entrée de la grotte s'était obscurcie, on ne voyait plus le jour, la gueule de mi-homme mi-ours, toute ouverte, gardait la sortie et elle grandissait, grandissait. Le Prince-Berger a pris la peau de l'ours géant, il a glissé sa tête dans la tête de l'ours géant, ses jambes dans les pattes de devant de l'ours géant et puis la petite princesse a glissé son dos dans le dos de l'ours géant son père.

Alors, l'ours géant s'est avancé vers la lumière et la gueule de mi-homme mi-ours s'est reculée, reculée, redressée et elle continuait à grandir, à grandir et à se transformer en pierre, rouge comme le sang de la gueule d'ours de mi-homme mi-ours.

Le Prince-Berger et la petite Princesse sont sortis de la caverne, et, main dans la main, yeux dans les yeux ils sont descendus à Laruns. Il y a eu une grande fête, un grand mariage, ça a duré huit jours et huit nuits. Ils ont eu beaucoup d'enfants ; et c'est depuis ce temps que l'on dit que tous les Ossalois descendent du Prince-Berger et de la Petite Princesse, que tous les Ossalois descendent de l'Ours, l'Ours géant son père.

Et la gueule d'ours de mi-homme mi ours devenu géant de pierre rouge ouverte vers le ciel, continue tous les soirs de grand clair, vue de Bious et d'Ayous, à s'enflammer de rouge sang, du sang de toutes les vaches, toutes les juments... Et tous les bergers dévorés par mi-homme mi-ours.

On l'appelle ici Lo Pic et à Pau le pic du midi d'Ossau mais c'est bien la gueule d'ours de mi-homme mi-ours ».

→ Source : Louis Espinassous, *Contes de la Montagne :*

contes, légendes, mythes et récits populaires des Pyrénées, éditions Cairn, 2011, p.102-104.



Table des illustrations

Photographie 1 : déferlement de tracteurs à l'automne 2015.....	p.15
Photographie 2 : « en détresse ».....	p.17
Photographie 3 : sur le chemin de Compostelle, Ariège.....	p.18
Photographie 4 : troupeau de brebis basco-béarnaise	p.19
Photographie 5 : message de détresse.....	p.20
Photographie 6 : des éleveurs manifestant contre la baisse des prix.....	p.20
Photographie 7 : arrivée du tour Alternatiba à Bayonne.....	p.24
Photographie 8 : camp provisoire installé durant l'été 2007 dans les Dolomites, Italie.....	p.29
Photographie 9 : le « lever de Terre ».....	p.31
Photographie 10 : L'un des symboles du changement climatique.....	p.33
Photographie 11 : exploitation de sables bitumineux à Fort McMurray, Alberta.....	p.35
Photographie 12 : Le tour Alternatiba arrive à Bayonne.....	p.37
Image 13 : le nei jing, cartographie symbolique du corps.....	p.46
Photographie 14 : « saint françois prêchant aux oiseaux ».....	p.64
Photographies 15 et 16 : Le suicide des paysans est une réalité.....	p.108
Photographie 17 : L'aspersion matinale du riz.....	p.113
Photographie 18 : Peinture rupestre montrant des pasteurs.....	p.123
Image 19 : Tableau de Jean-Baptiste Oudry intitulé « la ferme ».....	p.125
Photographie 20 : Vache de race française frisonne Pie Noire dans les années 1950.....	p.129
Photographie 21 : Lidax, grande championne.....	p.129
Photographie 22 : Crise du secteur laitier.....	p.132
Photographie 23 : Un éleveur lors d'une manifestation à la laiterie de Saint-Brieuc.....	p.132
Photographie 24 : Algues vertes recouvrant les plages bretonnes.....	p.134
Photographie 25 : Monument national aux victimes des remembrements.....	p.135
Image 26 : Caricature soulignant la lourdeur administrative de la PAC.....	p.140
Photographie 27 : Entretien sur le vif à la cabane du caillou de Soques.....	p.177

Photographie 28 : La cabane de Magnabeicht.....	p.177
Photographie 29 : sur le terrain.....	p.189
Image 30 : Les moulins des Alouettes pendant la révolution française.....	p.197
Photographie 31 : La chapelle et les moulins du mont des Alouettes.....	p.197
Photographie 32 : Une métairie aux alentours des Herbiers.....	p.199
Photographie 33 : Un prêtre en soutane est debout sur une remorque de blé.....	p.203
Photographie 34 : Vallons bocagers situés à l'Est des Herbiers.....	p.208
Photographie 35 : regards sur l'autoroute et les surfaces remembrées.....	p.209
Photographie 36 : Le dernier chemin creux de la commune de Beaurepaire.....	p.209
Photographie 37 : panneaux installés devant la zone industrielle Vendéopôle.....	p.209
Photographie 38 : Un paysage périurbain dans le bocage vendéen.....	p.210
Photographie 39 : Exemple de lotissement au modèle architectural standardisé.....	p.210
Photographie 40 : Bois du Mont des Alouettes, versant Nord.....	p.212
Photographie 41 : Le visage d'une nature « bien-être ».....	p.214
Photographies 42 et 43 : le lac de la Bultière.....	p.214
Photographie 44 : Magasin de producteurs mis en place par Le Cabas Fermier.....	p.216
Photographie 45 : Scène du spectacle nocturne « la cinéscénie ».....	p.218
Photographie 46 : Silhouette de la Chaîne des Puys.....	p.222
Photographie 47 : Le puy de Côme.....	p.227
Photographie 48 : Cratère du puy de Pariou.....	p.227.
Photographie 49 : Les volcans de La Vache et de Lassolas.....	p.227
Photographie 50 : Carte du Bien proposé pour inscription au Patrimoine Mondial.....	p.227
Photographie 51 : Cheire du puy de Côme dissimulée sous les bois.....	p.228
Photographie 52 : Trou à glace parmi les chaos rocheux de la cheire de Côme.....	p.228
Photographie 53 : relief inversé de la montagne de la Serre.....	p.229
Photographie 54 : la faille de Limagne, un relief original mais méconnu.....	p.230
Photographie 55 : Menhir d'Aydat.....	p.234
Photographie 56 : Ruines du temple de Mercure.....	p.238

Photographie 57 : Le puy Pariou apparaît complètement pelé.....	p.237
Photographie 58 : Les puys de la zone centrale au début du XXème siècle.....	p.238
Photographie 59 : Meules de seigle aux abords du village de Laschamps, vers 1930.....	p.238
Photographie 60 : scène de labour à l'araire dans la Chaîne des Puys, vers 1910.....	p.238
Photographie 61 : berger et ses moutons sur les pentes du puy de Dôme, vers 1900.....	p.239
Photographie 62 : berger avec un troupeau de moutons et sa cabane roulante.....	p.239
Photographie 63 : cabane roulante.....	p.240
Photographie 64 : berger de la Chaîne des Puys.....	p.241
Photographie 65 : extrait du plan cadastral d'Orcines.....	p.249
Image 66 : extrait cadastral du parcellaire du puy de Louchadière.....	p.250
Photographie 67 : Gestion forestière incompatible avec l'harmonie des paysages.....	p.251
Photographie 68 : piste forestière sillonnant le massif forestier d'Orcines.....	p.252
Photographie 69 : Cloisonnement d'exploitation.....	p.252
Photographie 70 : Taillis de noisetier sur le flanc sud-ouest du puy de Vichatel.....	p.252
Photographie 71 : Plateau de Laschamps.....	p.253
Photographie 72 : Hêtraie-sapinière des Cheires-Hautes.....	p.253
Photographie 73 : Hêtraie de Mazayes.....	p.253
Photographie 74 : Etat de la végétation dans les estives de la Chaîne des Puys.....	p.258
Photographie 75 : Panoramique des Dômes.....	p.263
Photographie 76 : Passerelle en bois installée sur le sentier des chèvres.....	p.263
Photographie 77 : Brebis de race rava.....	p.266
Photographie 78 : Scénarii de mise en valeur sylvo-pastorale des édifices volcaniques...p.267	p.267
Photographie 79 : troupeau de brebis parmi les murets de pierre sèche.....	p.272
Photographie 80 : Carte postale ancienne représentant les gorges du Hourat	p.276
Photographie 81 : Le cirque d'Anéou.....	p.277
Photographie 82 : Vallée de Brousset.....	p.277
Photographie 83 : Vue de la vallée du Valentin et de ses sommets.....	p.277
Photographie 84 : Vallée d'Ossau, vue du quartier des Granges.....	p.278

Photographies 85 et 86 : le pic du midi d'Ossau se découpe à l'arrière plan.....	p.279
Photographie 87 : L'un des cercles de pierre du plateau du Benou.....	p.281
Photographies 88 et 89 : vestiges des premières cabanes pastorales.....	p.282
Photographies 90 et 91 : les cités thermales des Eaux-Chaudes et des Eaux-Bonnes.....	p.284
Photographie 92 : Carte postale ancienne du début du XXème siècle.....	p.286
Photographies 93 et 94 : L'hydroélectricité en vallée d'Ossau.....	p.286
Image 95 : Blason de Laruns.....	p.288
Photographie 96 : Linteau d'une maison de Laruns.....	p.289
Photographie 97 : Un jeune chevier béarnais à Paris, vers 1938.....	p.290
Photographie 98 : Linteau de porte d'une maison dans le bourg de Laruns.....	p.292
Photographie 99 : Cabane de Pombie.....	p.300
Photographie 100 : Les fromages doivent être descendus à dos d'âne.....	p.300
Photographie 101 : Cabane de cap de Pount.....	p.302
Photographie 102 : Cabane de Brousset.....	p.302
Image 103 : exemple d'un plan de mise aux normes d'une cabane à l'estive.....	p.307
Photographie 104 : L'étagement montagnard en vallée d'Ossau.....	p.311
Image 105 : Symbole de la marque « fromage d'estive ».....	p.313
Photographie 106 : La place centrale de Laruns, un jour de fête au début du XXème.....	p.314
Photographie 107 : Vautour en plein vol, depuis le village d'Aas.....	p.314
Photographie 108 : vautour fauve repliant ses ailes.....	p.315
Photographie 109 : l'ours Rodri et l'ours Sorita.....	p.316
Photographie 110 : Desman des Pyrénées.....	p.316
Photographie 111 : Papillon dit « apollon ».....	p.317
Photographie 112 : Le petit train d'Artouste.....	p.318
Photographie 113 : Village touristique de Fabrèges.....	p.319
Photographie 114 : Le barrage de Fabrèges.....	p.320
Photographie 115 : L'égouttage du fromage d'estive.....	p.327
Photographie 116 : Vue du centre pastoral d'Anéou.....	p.329

Photographie 117 : Vue du paysage bocager des Herbiers.....	p.330
Photographie 118 : Bâtiment dit « hors-sol ».....	p.334
Photographie 119 : Récolte du foin sur une parcelle de la « zone des Granges ».....	p.334
Photographie 120 : Chèvres saanen en bâtiment.....	p.349
Photographie 121 : Un éleveur au sein de son troupeau de brebis basco-béarnaise.....	p.350
Photographie 122 : La « caisse à traire ».....	p.351
Photographies 123 et 124 : Un éleveur de Laruns ramasse le foin à la force des bras.....	p.364
Photographie 125 : Jour de tonte des troupeaux à Laruns.....	p.367
Photographie 126 : Dans ce troupeau, chaque animal a un nom.....	p.372
Photographie 127 : Un éleveur au sortir de l'étable.....	p.385
Photographie 128 : Bâtiment dédié à l'élevage de chèvres laitières de race saanen.....	p.386
Photographie 129 : Stabulation pour bovins.....	p.387
Photographie 130 : Etable bénéficiant d'un équipement moderne robotisé.....	p.388
Photographie 131 : Traces blanches indiquant l'état de pollution de la Grande Maine....	p.389
Photographie 132 : Effet de coupure provoqué par la présence de l'autoroute.....	p.390
Photographie 133 : Travaux de construction d'une voie de contournement.....	p.390
Photographie 134 : Mottes de terre signalant la présence de galeries de taupes.....	p.391
Photographie 135 : Plan d'urgence contre le campagnol terrestre.....	p.391
Photographie 136 : Piège manuel utilisé par un piégeur professionnel.....	p.393
Photographie 137 : Piège installé dans une galerie de campagnols.....	p.393
Photographie 138 : Paysage de reconquête forestière.....	p.394
Photographie 139 : Un éleveur et ses vaches parmi les fougères.....	p.394
Photographie 140 : Les rives du Petit Lay.....	p.400
Photographie 141 : Petite passerelle au-dessus du ruisseau Le Ry.....	p.400
Photographie 142 : La chapelle de Houndas.....	p.402
Photographie 143 : La panoplie du géobiologue.....	p.404
Photographie 144 : Exercices au pré à côté du troupeau attentif.....	p.409
Photographie 145 : Recherche d'un courant pathogène dans l'étable.....	p.410

Photographie 146 : Fissure visible dans le sol en béton.....	p.411
Photographie 147 : Pose d'un bloc de granite.....	p.413
Photographie 148 : Troupeau de brebis à l'estive.....	p.416
Photographie 149 : Berger et son chien sur les pentes de l'estive d'Arriutort.....	p.417
Photographie 150 : Berger et son âne de bât, devant la cabane de Pombie.....	p.421
Photographie 151 : La cabane de Magnabaicht.....	p.421
Photographie 152 : Vue de l'intérieur de la cabane du caillou de Soques.....	p.422
Photographie 153 : Crâne de vache disposé dans un taillis de hêtre.....	p.422
Photographie 154 : Un éleveur ossalois et son troupeau, qui descendent de l'estive.....	p.425
Photographie 155 : Vincent Van Gogh, La Nuit Etoilée, 1889.....	p.426
Photographie 156 : Vache de race blonde d'Aquitaine.....	p.430
Photographie 157 : Brebis rava et son agneau à l'étable.....	p.436
Photographie 158 : Logettes dans lesquelles sont installés les veaux juste nés.....	p.437
Photographie 159 : Vache salers et son veau.....	p.449
Photographie 160 : affiche de la fédération française d'équitation.....	p.450
Photographie 161 : Squelette de veau non loin du barrage de Bioux-Artigues.....	p.458
Photographie 162 : Dépouille de vache rencontrée non loin de la frontière espagnole....	p.458
Photographie 163 : Panneau de vente posé contre le mur d'une cabane.....	p.464
Photographies 164 et 165 : Berger après la traite du matin, avec son bidon de lait.....	p.465
Photographie 166 : L'intérieur d'une salle de fabrication fromagère en estive.....	p.466
Photographie 167 : Salle de fabrication collective du centre pastoral d'Anéou.....	p.466
Photographie 168 : Branchement direct à la source.....	p.467
Photographies 169 : Les différentes étapes de fabrication du fromage de brebis.....	p.468
Photographie 170 : Le berger presse ses mains sur le fromage recouvert d'un linge.....	p.469
Photographie 171 : Berger et sa mule devant la cabane de Pombie.....	p.470
Photographie 172 : Cave d'affinage de Gabas.....	p.470
Photographie 173 : Temps de pluie sur l'estive de Séous, pendant la traite.....	p.472
Photographie 174 : Fromages disposés sous les halles du centre-ville de Laruns.....	p.473

Photographie 175 : Le fromage d'estive est frappé d'un symbole reconnaissable.....	p.477
Photographie 176 : Une ambiance d'hygiène irréprochable.....	p.480
Photographie 177 : Le lait issu de la traite est monté en température.....	p.481
Photographie 178 : Le lait rejoint une machine dédiée à sa mise en pot.....	p.481
Photographie 179 : La vaisselle est une étape incontournable.....	p.481
Photographie 180 : Décor dans lequel sont fabriqués les yahourts fermiers.....	p.482
Photographie 181 : Banderole d'illustration du site internet du Cabas Fermier.....	p.485
Image 182 : « La Chute de Babylone envahie par les démons »	p.489
Photographie 183 : En passant devant le barrage de Fabrèges, vers le Pourtalet.....	p.496
Photographie 184 : Trois vaches de race jersiaises.....	p.510
Photographie 185 : Installation d'une rampe automatique au sein de la petite bergerie.....	p.512
Photographie 186 : L'outillage technique : une voie d'accès au lien à la nature ?.....	p.513
Photographie 187 : Robot de traite.....	p.515
Photographie 188 : Les représentants des éleveurs ossalois, élus et habitants.....	p.523
Photographie 189 : « L'Arche de Noé », tableau d'Edward Hicks (1846).....	p.524
Photographie 190 : Cercle de pierre, près de la cabane du caillou de Socques.....	p.526
Photographie 191 : Berger en train de mouler son fromage au-dessus d'un chaudron....	p.529
Photographie 192 : Eleveurs ossalois tenant les brebis avant et pendant la traite.....	p.539
Photographie 193 : Un tracteur au repos signale l'entrée dans cette ferme.....	p.540
Photographie 194 : Bergère au départ de la transhumance.....	p.546
Photographie 195 : Dessins d'enfants, à l'intérieur de la cabane.....	p.548
Photographie 196 : Visite de la mini-ferme pédagogique du Domaine des Alouettes.....	p.550
Photographie 197 : « Le loup et l'agneau », dessin de Gustave Doré.....	p.582
Photographie 198 : Gravure du XV ^e . Ours et femmes sont représentés ensemble.....	p.585
Photographie 199 : Un panneau placé par un berger devant sa cabane.....	p.593
Photographie 200 : Les troupeaux sont à l'honneur lors de la foire aux fromages.....	p.608
Photographie 201 : Concours de fromages.....	p.611
Photographie 202 : Concours de foin.....	p.611

Photographie 203 : Bergers et représentants des associations culturelles.....	p.610
Photographie 204 : Groupe de musique traditionnelle béarnaise.....	p.611
Photographie 205 : Groupe de danse traditionnelle de Laruns.....	p.611
Photographie 206 : Le pic de Gère.....	p.617
Photographie 207 : Berger tenant une brebis, lors d'une journée de tonte collective.....	p.623
Photographie 208 : Installation d'une pierre selon les procédés de la géobiologie.....	p.658
Photographies 209 : La montagne a des visages différenciés.....	p.669
Photographie 210 : Spectacle de danse ossaloise, en costumes traditionnels.....	p.677
Photographie 211 : Crâne de vache disposé entre les branches d'un taillis de hêtre.....	p.688
Photographie 212 : Fête de l'agriculture départementale, non loin des Herbiers.....	p.735
Photographie 213 : Affiche portée par la communauté de communes des Herbiers.....	p.762
Photographie 214 : Couverture d'un ouvrage de photographies de la vallée d'Ossau.....	p.762
Photographie 215 : Affiche du Conseil Général du Puy-de-Dôme.....	p.762

Table des graphiques et tableaux

Graphiques

Graphique 1 : Evolution du nombre de chefs d'exploitation en Vendée.....	p.205
Graphique 2 : Répartition de la production agricole de la Vendée en 2016.....	p.205
Graphique 3 : Comparaison de la structure des exploitations sur la Chaîne des Puys.....	p.246
Graphique 4 : Changement de l'occupation du sol sur la Chaîne des Puys.....	p.257
Graphique 5 : Nature des forêts de la Chaîne des Puys en 2012.....	p.257
Graphique 6 : Evolution de la dynamique paysagère au cours du temps.....	p.259
Graphique 7 : Part des différentes orientations technico-économiques en Béarn.....	p.292
Graphique 8 : Evolution de la SAU moyennepar exploitants entre 1996 et 2016.....	p.299
Graphique 9 : Evolution du nombre des exploitations professionnelles en Béarn.....	p.306
Graphique 10 : Résultats du diagnostic de durabilité pour l'élevage béarnais.....	p.309
Graphique 11 : effectifs annuels estimés d'ours brun des Pyrénées.....	p.316

Tableaux

Tableau 1 : Les quatre ontologies selon Philippe Descola.....	p.40
Tableau 2 : Les cités et leur grandeur.....	p.53
Tableau 3 : Science hétérodoxe et science orthodoxe selon Serge Moscovici.....	p.58
Tableau 4 : Liste des représentants nationaux ou régionaux rencontrés.....	p.142
Tableau 5 : Classement des représentants rencontrés selon les types ontologiques.....	p.145
Tableau 6 : Liste des entretiens préparatoires.....	p.175
Tableau 7 : Liste des entretiens menés dans le bocage vendéen (Terrain A).....	p.178
Tableau 8 : Liste des entretiens menés dans la Chaîne des Puys (Terrain B).....	p.180
Tableau 9 : Liste des entretiens menés en Vallée d'Ossau (Terrain C).....	p.182
Tableau 10 : Critères de sélection des terrains d'étude.....	p.184
Tableau 11 : Les facteurs naturels de la Chaîne des Puys : atouts ou contraintes ?.....	p.260
Tableau 12 : Ce qui demeure et ce qui évolue en vallée d'Ossau.....	p.309
Tableau 13 : Des pratiques adaptées au terroir.....	p.337
Tableau 14 : les gestes du quotidien.....	p.341
Tableau 15 : Plusieurs fonctions pour un seul geste.....	p.349
Tableau 16 : Exemple de lecture des comportements de l'animal d'élevage.....	p.359
Tableau 17 : Les relations interdépendantes entre l'humain et l'animal d'élevage.....	p.376
Tableau 18 : Indices d'un problème géobiologique sur le lieu d'élevage.....	p.411
Tableau 19 : Vocabulaire du goûteur du fromage d'estive.....	p.473
Tableau 20 : Répertoire des femmes rencontrées.....	p.541
Tableau 21 : L'éleveur contrôle ses animaux de 4 façons.....	p.626
Tableau 22 : Les petits riens de tous les jours.....	p.646
Tableau 23 : Les différents mondes des éleveurs.....	p.687
Tableau 24 : Liste des principes pour un lien société/nature original.....	p.710

Table des figures

Figure 1 : Les différents mondes selon Boltanski et Thévenot (1991).....	p.52
Figure 2 : Entre sauvage et domestique, deux façons d'être au monde.....	p.61
Figure 3 : La nature chez Descartes et Montaigne, deux visions contrastées.....	p.69
Figure 4 : Des campagnes françaises dites multi-fonctionnelles.....	p.111
Figure 5 : L'évolution du droit des animaux en France, quelques dates clés.....	p.138
Figure 6 : Le monde de l'éleveur-paysan.....	p.157
Figure 7 : Le monde de l'éleveur-entrepreneur.....	p.158
Figure 8 : Notre sujet : une approche systémique des rapports éleveurs/nature.....	p.165
Figure 9 : Carte de la communauté de communes du Pays des Herbiers.....	p.221
Figure 10 : Schéma structural de la partie centrale de la Chaîne des Puys.....	p.230
Figure 11 : Le projet de candidature en quelques dates clés.....	p.261
Figure 12 : Carte des estives de la Chaîne des Puys.....	p.265
Figure 13 : « La Chaîne des Puys-Faille de Limagne », territoire inscrit au Patrimoine Mondial.....	p.269
Figure 14 : « La Vallée d'Ossau : un territoire de montagne aux multiples ressources ».....	p.274
Figure 15 : Carte de l'industrie du marbre en vallée d'Ossau.....	p.287
Figure 16 : Le pastoralisme pyrénéen.....	p.297
Figure 17 : Principes qui ont servi à la formulation du diagnostic de Durabilité.....	p.309
Figure 18 : La communication animale : exemple de protocole.....	p.378
Figure 19 : Trois mondes qui se confrontent pour inscrire la nature dans un paysage.....	p.395
Figure 20 : Renverser la façon de penser le soin en cas d'infestation par un parasite.....	p.446
Figure 21 : La mise en place d'un système d'élevage « holistique ».....	p.447
Figure 22 : La dissonance cognitive chez les éleveurs.....	p.498
Figure 23 : Un exemple de conversion à l'Agriculture Biologique.....	p.504
Figure 24 : Et si on passait au bio ?.....	p.506
Figure 25 : L'outillage technique : service ou détournement du lien éleveurs/nature ?.....	p.519

Figure 26 : Schéma des systèmes d'élevage et de la rotation des assolements.....	p.531
Figure 27 : L'évidence du modèle familial : un schéma en mutation.....	p.565
Figure 28 : Eleveurs, sociétés, nature : de multiples interactions.....	p.608
Figure 29 : Petite histoire de l'arbre jamais rencontré.....	p.641
Figure 30 : La loi de séparation des mondes.....	p.647
Figure 31 : La sensibilité à la nature : un « à côté ».....	p.648
Figure 32 : La nature du dedans.....	p.650
Figure 33 : Les paradoxes de la perception double chez les éleveurs.....	p.651
Figure 34 : La Nature des <i>Eleveurs Autrement</i> : une tentative de syncrétisme.....	p.661
Figure 35 : Le monde du Berger.....	p.666
Figure 36 : Deux langages pour une même pratique.....	p.671
Figure 37 : Montage du dehors et montagne du dedans en vallée d'Ossau.....	p.673
Figure 38 : La voie du Berger : mode de transmission du rapport sensible à la nature.....	p.678
Figure 39 : Les rapports éleveurs/Nature : du monde sauvage au monde domestique.....	p.690
Figure 40 : Transmettre la flamme : enseigner la nature et la culture à « l'école du berger » ?.....	p.712

